UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01873238 8

ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

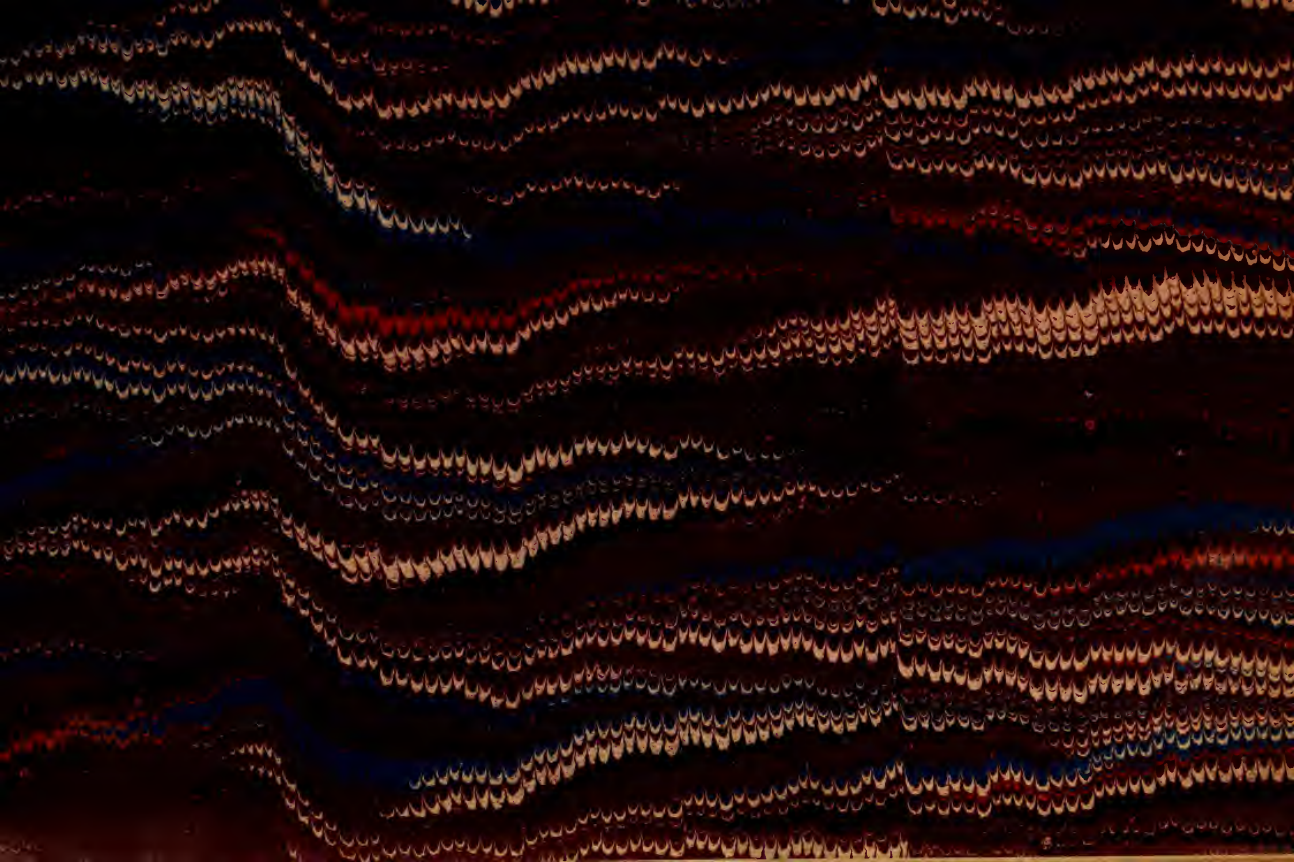
DOCE ME BONITATEM
ET DISCIPLINAM ET SCIENTIAM

TRANSFERRED

ST. BASIL'S SEMINARY
TORONTO, CANADA

LIBRARY

GIFT OF
Assumption College



LA

BIBLIOTHÈQUE

DES

PRÉDICATEURS

PAR

LE R. P. VINCENT HOUDRY

De la Compagnie de Jésus.

NOUVELLE ÉDITION

complètement revue et améliorée dans la disposition des matières

PAR M. L'ABBÉ V. POSTEL

Chanoine titulaire et Vicaire-Général d'Alger, Chanoine honoraire de Nancy et d'Antioche,

Docteur en Théologie, Missionnaire apostolique

TOME SEIZIÈME.

PANÉGYRIQUES.

III

LES SAINTS FONDATEURS D'ORDRES RELIGIEUX.

PARIS

ADOLPHE JOSSE, ÉDITEUR

31, RUE DE SÈVRES, 31

1869.

12 1952

LA BIBLIOTHÈQUE

DES PRÉDICATEURS.

PANÉGYRIQUES III.

SAINT FRANÇOIS XAVIER

Apôtre des Indes.

AVERTISSEMENT.

Après les saints dont il est fait mention dans l'Ecriture, et les principaux fondateurs d'ordres religieux, dont nous avons parlé dans les tomes précédents, le premier, entre les autres saints de différents caractères qui rempliront ce troisième volume, le premier, dis-je, qui se rencontre en suivant l'année ecclésiastique, c'est l'Apôtre des Indes, le grand S. FRANÇOIS XAVIER, *si célèbre pour son zèle infatigable pour la conversion du nouveau monde, pour la multitude de ses miracles et enfin pour ses travaux apostoliques et ses héroïques actions. Or, bien loin de manquer de matière pour en faire le panégyrique, on sera obligé d'en omettre la plus grande partie, afin de restreindre un sujet si vaste dans les bornes d'un éloge ordinaire et propre à la chaire.*

Pour mettre en œuvre ce que j'ai recueilli sur ce sujet, je crois que l'orateur ne doit pas tant se mettre en peine de ne rien omettre que de bien étendre quelques actions plus éclatantes, ou quelques endroits de sa vie plus considérables, parce que c'est ce qui frappera davantage l'esprit et donnera une plus haute idée du mérite du Saint qu'une multitude de faits que l'auditeur a peine à retenir. Ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse, et même qu'on ne doive rapporter les autres actions, soit de même ou de différente nature, mais moins

remarquables, comme fait un orateur qui n'a pas le temps de s'étendre sur chaque détail en particulier.

Comme c'est sous le nom et la qualité d'Apôtre que l'Eglise honore S. XAVIER, *je suis bien aise d'avertir que, bien que j'aie recueilli assez de matériaux pour en faire plusieurs panégyriques, j'ai ajouté dans plusieurs paragraphes ce qui lui est commun avec les autres apôtres ou personnes apostoliques, afin que ceux qui travailleront à l'éloge de quelque saint de même caractère puissent s'en servir, en substituant les actions singulières qui le distingueront.*

§ I.

Desseins et Plans.

I. — *Paulus, vocatus Apostolus, segregatus in Evangelium* DEI : Paul, Apôtre par la vocation divine, séparé et destiné pour prêcher l'Evangile de DIEU. (*Rom.* I, 1).

Comme c'est un apôtre que j'entreprends de vous représenter aujourd'hui, permettez-moi de commencer son panégyrique par l'éloge dont S. Chrysostôme a conclu celui de S. Paul : qu'il suffirait de dire qu'il est un apôtre pour faire voir qu'il est un grand saint, mais que le haut point de sa gloire, et ce qui lui a acquis le nom de grand entre les apôtres mêmes, c'est d'avoir soutenu cette haute dignité par ses actions, et d'avoir rempli tous les devoirs d'un ministère si éclatant : car quiconque ne demeure pas au-dessous de cet emploi est au-dessus de toutes les louanges. Ce saint docteur renferme dans ce peu de paroles ce qu'on ne peut exprimer par les plus éloquents discours : car, si un apôtre est un homme appelé de DIEU pour travailler au salut des hommes, si c'est un envoyé de sa part pour porter le flambeau de la foi aux nations les plus barbares, sans craindre les hasards et les travaux attachés à cet illustre emploi, si c'est enfin le héraut du Sauveur, choisi pour annoncer sa parole et pour l'autoriser par son exemple, et même par des prodiges et des miracles, quel doit être celui qui s'est si fidèlement acquitté de toutes les obligations de cette charge, qui a plus travaillé que tous les autres dans ce ministère, et qui a prêché l'Evangile aux nations les plus éloignées avec un succès si prodigieux ? — C'est ce que je prétends justifier du second S. Paul, aussi bien que du premier. — On vous reconnaît déjà, grand Saint, par ce nom et par cet éloge. S'il paraît à quelques-uns

trop pompeux, c'est à moi de faire voir qu'il n'est pas au-dessus de votre mérite. Eh ! qui pourrait trouver mauvais que, sans rien ôter à l'Apôtre des gentils, je fasse connaître qu'il a eu un parfait imitateur dans notre saint, lequel a fait voir en ces derniers temps ce que peut encore un homme animé du même esprit de Dieu, dans le plus saint et le plus divin ministère, auquel Dieu même a voulu associer les hommes. Or, pour cela, je remarque que trois choses sont absolument nécessaires pour faire un apôtre, et je les trouve renfermées dans les paroles de mon texte : *Paulus, vocatus Apostolus, segregatus in Evangelium* Dei : savoir :

1°. La vocation : *Paulus vocatus :* sans être appelé de Dieu par une vocation toute spéciale, le moyen de s'acquitter d'un si noble et si important emploi ?

2°. La Mission : *Vocatus Apostolus.* Cette condition est si essentielle qu'elle a donné le nom même d'apôtre, qui signifie envoyé de Dieu, destiné à porter son nom et sa gloire partout.

3° La Prédication de l'Evangile, par lequel on fonde de nouvelles Eglises, et l'instrument universel de la conversion des pécheurs : *Segregatus in Evangelium* Dei.

C'est ce que notre saint a eu de commun avec tous les apôtres, mais particulièrement avec le grand S. Paul. Sa *vocation* l'a détaché du monde pour être tout à Dieu par un courage invincible, comme l'Apôtre des nations ; sa *mission* l'a rendu au monde, et l'a fait courir par toutes les nations du monde de la part de Dieu, avec le zèle d'un S. Paul ; et sa *prédication* lui a fait gagner, à son exemple, un monde entier à Dieu, par une fidélité et un succès tout semblables. — Ce sera le sujet de l'éloge de ce grand saint et le partage de ce discours.

—

II. Trois dispositions, selon S. Grégoire, sont nécessaires pour entrer dans le ministère apostolique, et pour s'acquitter dignement des sublimes fonctions de cet état :

1°. Il faut être choisi.

2°. Il faut s'être éprouvé.

3°. Il faut aimer le travail et craindre la gloire de son emploi.

Etre choisi, afin que ce soit la nécessité de l'obéissance, et non pas la cupidité, qui nous y porte. Etre éprouvé, parce que c'est s'exposer à tomber dans le précipice que de marcher dans des sentiers étroits où l'on ne s'est pas encore mesuré. Aimer le travail et craindre la gloire, parce que c'est un dérèglement et un abus de la puissance que de la retenir par amour et par complaisance, pour les avantages qu'on y trouve, et de l'adoucir par le relâchement. — S. Xavier entra dans le ministère apostolique avec ces saintes dispositions. Il fut choisi par S. Ignace, dont l'Esprit de Dieu réglait tous les choix et toutes les vues, et il fut envoyé

par le Souverain-Pontife, qui est le centre de la communion de l'Eglise. S. Xavier s'était éprouvé, avant d'entrer dans le ministère apostolique, par les mortifications, les pénitences, les jeûnes et les veilles, pour se rendre digne d'un si sublime état. Il aima le travail, puisqu'il s'était déjà exercé par le ministère de la parole, ayant prêché, catéchisé les pauvres et les enfants dans les hôpitaux et dans les places publiques, en Italie, en France et en Portugal (*Fléchier*).

—

III. — *Ite, Angeli veloces* (Isaïæ XVIII, 2) : Allez, anges rapides, à ces pays éloignés, à ces dernières contrées de l'univers. — Cette parole de l'Ecriture était un commandement aux Apôtres qui devaient être envoyés de DIEU, dans la suite des temps, pour porter l'Evangile aux pays les plus reculés. Les interprètes modernes de l'Ecriture expliquent cette prophétie des Indes et du Japon. On croit en effet que ces anges, c'est-à-dire les Apôtres, ont volé, pour ainsi dire, sur les ailes des vents, afin de porter la foi dans les pays les plus éloignés. C'est de cette idée que je ne craindrai point de me servir, après le SAINT-ESPRIT même, pour vous faire l'éloge du grand S. François Xavier et pour vous faire connaître la grandeur de ses travaux, de ses mérites et de sa sainteté ; et, sans m'arrêter à toutes les propriétés des nues et à tous les usages auxquels DIEU les a employées dans la sainte Ecriture, ce qui pourrait convenir à tous les apôtres, j'ose dire que l'Apôtre des Indes, l'incomparable François Xavier, a été comme une nue, poussée par le SAINT-ESPRIT, qui a volé et par mer et par terre, sans relâche, parmi les neiges et les glaçons, parmi les ardeurs et les sécheresses ; tantôt dans les pays brûlés de chaleur, tantôt dans ceux où la nature paraît languissante de froid, parmi les sauvages et les barbares, aussi volontiers que dans les palais des princes. Pour faire donc l'éloge de ce grand apôtre, je me renferme en trois considérations, où nous verrons que ce que le soleil de la nature fait à l'égard de la nue, le soleil de la grâce le fait à l'égard de ce grand saint. — Le soleil élève la nue au-dessus de la terre ; l'ayant élevée il la pénètre et l'échauffe de ses plus purs rayons ; enfin, l'ayant élevée et pénétrée, il la résout en pluie pour fertiliser la terre. Ces considérations me serviront à vous découvrir les mérites, la sainteté et la gloire du grand Xavier.

1°. Nous verrons son parfait détachement de toutes les choses de la terre : c'est une nue élevée dans les airs.

2.° Nous verrons les grandes et admirables qualités dont le soleil de la grâce, je veux dire le SAINT-ESPRIT, l'a orné, et le grand amour dont il l'a embrasé : c'est une nue pénétrée des divines ardeurs du zèle le plus pur.

3°. Enfin, nous considérerons ses travaux apostoliques, les grandes con-

versions qu'il a faites, les biens qu'il a opérés sur la terre, dans les pays immenses qu'il a parcourus : c'est une nue changée en pluie, pour la fécondité d'une infinité de nations.

—

IV. — *Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coràm gentibus*, etc. (Act. IX, 15). — C'est un effet de la divine Providence que, dans ce malheureux siècle auquel l'Eglise était déchirée par tant de schismes et attaquée par une multitude d'hérésiarques, qui faisaient les derniers efforts pour la détruire, afin d'éteindre par le même moyen dans le cœur des chrétiens tous les sentiments de religion, que cette Providence, qui veille incessamment à sa défense, pour ne pas permettre que les portes de l'enfer prévalent contre elle, ait en même temps suscité S. François Xavier, animé d'un zèle vraiment apostolique, lequel

1°. A honoré l'Eglise par ses vertus héroïques, qui ont fait voir, dans l'ancien et dans le nouveau monde, une image de la sainteté des premiers temps : et cela dans des lieux où l'Eglise était presque entièrement défigurée par les vices des mauvais chrétiens et par les désordres que l'hérésie y avait introduits ;

2°. A étendu ses bornes par ses travaux apostoliques, et par la prédication de l'Evangile jusqu'aux extrémités de la terre ;

3°. En a confirmé la vérité par une infinité de miracles, qui en furent autant de preuves incontestables : car elles ont converti plusieurs Royaumes, et fait renoncer une infinité de peuples à leurs superstitions pour embrasser la foi de Jésus-Christ.

—

V. — *Positus sum ego prædicator et apostolus in Christo* (I Tim. II, 7). — La dignité d'apôtre a quelque chose de si grand et de si magnifique, que S. Paul ne fait point de difficulté de la mettre la première de toutes celles qui sont dans l'Eglise, la préférant même à celle de prophète et de thaumaturge : en sorte que ceux qui ont la gloire de la porter ont toujours passé pour les princes de l'Eglise. En effet, que sont les Apôtres, sinon les hérauts et les anges visibles par la bouche desquels Dieu déclare ses ordres ? sinon les trompettes qui, animées de l'esprit de Dieu, font retentir sa gloire par toute la terre ? Ils sont les chefs des troupes du Dieu des armées, qui, ayant renversé tous les efforts des démons dans eux-mêmes, les vont attaquer et vaincre jusque dans le fort de leur empire : ce sont les coadjuteurs de Jésus-Christ dans le grand ouvrage de la Rédemption des hommes, avec lesquels le Sauveur du monde partage ses soins, et en même temps ce qu'il a de plus glorieux ; enfin, ce sont les

sauveurs du monde, qui portent cette qualité avec bien plus de justice et d'une manière bien plus glorieuse que ne l'ont portée avant eux Joseph et Josué, qui ont été cependant en cela les figures du fils de Dieu. C'est pourquoi le Sauveur parlant de ceux qui travaillent avec lui à la conversion des âmes, dit qu'ils auront une gloire toute particulière dans le ciel, qui les distinguera de tous les autres : *Qui ad justitiam erudiunt, multos fulgebunt quasi stellæ in perpetuas æternitates* (Dan. XII, 3) ; et que, quoiqu'il n'y ait rien de petit dans ce royaume, où l'on ne voit que des rois, ils seront cependant grands en comparaison des autres : *Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum* (Matth. V). Aussi, dit S. Grégoire, il n'est point de sacrifice plus agréable à Dieu que le zèle des âmes. *Divinum omnium divinissimorum est cooperari* Deo *in salutem animarum*, dit S. Denys. Nous en étonnerons-nous, puisque c'est la fin de tous les ouvrages de Dieu, qui ne s'est proposé dans la création du monde que le bonheur éternel de l'homme, n'ayant produit toutes les autres créatures qu'afin qu'elles l'aidassent à parvenir à cette fin bienheureuse, en laquelle consiste sa plus grande gloire. C'est ce qui a attiré un Dieu même du haut du ciel, et l'a obligé à mourir sur une croix, plutôt consumé par l'ardeur de son zèle que par la violence des tourments. — Mais, quoique le nom d'apôtre ait été donné particulièrement à ceux qui, ayant été instruits par la bouche de Jésus-Christ même, ont été les premiers fondateurs de l'Eglise, cela n'empêche pas néanmoins que l'Eglise, inspirée du Saint-Esprit, ne l'ait donné à ceux qui, marchant sur leurs traces, ont les premiers porté la foi et la religion dans quelque royaume, ou l'ont rétablie lorsqu'elle y a été détruite. Et c'est ce qui me fait donner à S. François Xavier la glorieuse qualité d'apôtre des Indes et du Japon : qualité que le Souverain-Pontife et tous les peuples de l'Orient lui ont donnée, l'ayant regardé comme leur père et leur fondateur. — Or, deux choses sont nécessaires pour faire un apôtre : un grand zèle, par lequel, se joignant au Fils de Dieu, il travaille avec lui à détruire le culte des idoles, et à établir partout l'empire du vrai Dieu ; un succès qui y réponde, c'est-à-dire la conversion des peuples. Nous pourrons remarquer facilement dans le grand Xavier ces deux excellentes marques de son apostolat, si nous considérons

1° Que son zèle l'a fait véritablement apôtre aux yeux de Dieu, qui l'a appelé à cet emploi glorieux ;

2° Que le succès que Dieu a donné à son zèle l'a fait véritablement apôtre dans l'estime des hommes.

Le premier est la marque de son apostolat, qu'il donne à Dieu ; le second celle qu'il en a donnée aux hommes. S'il n'eût pas eu le zèle, il eût manqué de la qualité la plus essentielle aux apôtres, celle qui fait comme leur propre caractère ; si le succès n'eût pas répondu à son zèle, il aurait devant Dieu la récompense d'un apôtre, mais jamais il n'en aurait la gloire devant les hommes.

VI. — *Etsi minimus sum omnium Apostolorum, plùs tamen omnibus laboravi* (I Cor. xv). — François Xavier a renouvelé, dans ces derniers siècles, ce qui s'est fait de plus merveilleux à la naissance de l'Eglise : le nouveau monde converti par la prédication et les miracles d'un seul homme animé de l'esprit de Dieu ; les rois idolâtres de l'Orient réduits, avec leurs royaumes, sous l'obéissance de l'Evangile ; la foi florissante au milieu de la barbarie, et l'autorité de l'Eglise reconnue par les nations les plus éloignées. Sur quoi

1° L'on peut dire, en toute vérité, que, depuis le temps des premiers apôtres, qui ont eu les prémices de l'Esprit, nul de ceux qui ont suivi leurs traces n'a témoigné un zèle plus ardent, plus désintéressé, et pour ainsi parler plus insatiable, d'étendre les conquêtes du Fils de Dieu en procurant le salut des âmes. Il ne faut, pour en être convaincu, que faire réflexion sur la grandeur de ses projets, sur la multitude de ses entreprises, et sur son courage héroïque à vaincre les obstacles qui se sont opposés à ses desseins.

2°. Il est facile de montrer qu'il n'a été inférieur à personne et même que personne ne l'a égalé dans la multitude de ses travaux pour un si digne sujet : ni dans les fatigues de ses longs voyages, ni dans les souffrances, persécutions, dangers continuels de la vie : de sorte qu'il n'y a personne à qui convienne mieux ce que S. Paul a dit de lui-même en rapportant les travaux, les périls et toutes les incommodités qu'il a soufferts pour Dieu.

3°. Personne n'a été comblé de plus grandes bénédictions du Ciel, et n'a vu de plus grands succès de ses glorieuses entreprises. C'est une chose surprenante d'apprendre, par l'histoire de sa vie, que deux mille lieues de pays ne font qu'une partie de ses conquêtes, qu'un seul homme a converti des millions d'infidèles, baptisé de sa propre main jusqu'à dix-huit cent mille âmes, entre lesquelles il y a une longue liste de rois, de reines, de princes et dautres potentats. N'est-ce pas une chose singulière qu'il ait fait abattre une infinité de temples d'idolâtres et de mosquées, brisé plus de quarante mille idoles, fondé et bâti un grand nombre d'églises où le vrai Dieu est adoré, porté le premier le nom et la connaissance de Jésus-Christ à des peuples entiers qui n'en avaient jamais entendu parler, et, entre autres, à cette grande île du Japon, qui contenait soixante-six royaumes, et enfin qui est mort dans la disposition de porter en Chine le flambeau de l'Evangile ?

—

VII. — *Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum,* etc. (Act. ix). — On peut considérer dans S. François Xavier — 1°. Sa vocation toute particulière, puisque Dieu, d'un homme qui ne respirait que la gloire du

monde, en a fait un apôtre propre à porter son nom et sa gloire aux nations barbares, et à les attirer à la connaissance du vrai DIEU.

2° Ses courses apostoliques, et les travaux inconcevables qu'il a souffert, dans ce glorieux emploi.

3°. Le fruit et les succès de ces mêmes travaux, par la conversion d'une infinité de peuples, qui l'ont rendu célèbre dans l'ancien et dans le nouveau monde.

—

VIII. — *Ecce ego dedi te in lucem gentium, ut sis salus mea usquè ad extremum terræ.* (Isaiæ XLIX). — DIEU, par sa miséricorde infinie, ayant voulu éclairer le nouveau monde des lumières de la foi, et dissiper les ténèbres de l'idolâtrie qui y régnait depuis si longtemps, a choisi pour ce nouvel apostolat François Xavier; et pour l'en rendre capable il s'est servi des mêmes moyens qu'employèrent les premiers apôtres pour réussir dans une si grande entreprise. — 1°. Il lui inspire le même zèle que le SAINT-ESPRIT inspira à ses apôtres quand il les envoya prêcher par toutes les nations : zèle éclairé, zèle courageux, zèle capable de tout entreprendre, de ne se rebuter d'aucune difficulté. — 2°. Il lui communique le don des langues, comme il fit à ces mêmes apôtres, afin qu'il se fasse entendre à des peuples si différents de pays et de langage. — 3°. Il lui communique le pouvoir de faire des miracles, et de renverser les lois de la nature, afin d'autoriser par ces preuves si convaincantes les vérités qu'il annonce.

Xavier a rempli, par ses courses et par ses travaux, tous les devoirs de cet apostolat auquel DIEU l'avait destiné et appelé par une vocation particulière. — 1°. Il a parcouru avec une vitesse étonnante une vaste étendue de pays, portant partout les lumières de l'Evangile. — 2°. Il a soutenu les vérités de la foi et convaincu les docteurs des fausses religions, disputant contre eux, leur faisant voir leur aveuglement, et faisant triompher la foi dans toutes les conférences qu'il eut avec les bonzes et les brahmanes. — 3°. Enfin, par ses miracles, il a fait une infinité de conversions de païens, d'idolâtres, de pécheurs endurcis; en un mot, il a établi la foi en près de cent royaumes.

—

IX. — 1°. Xavier a entrepris les plus grandes choses pour la gloire de DIEU et le salut des âmes, sans présomption, mais par l'ordre de DIEU même, et par une vocation toute particulière.

2°. Il a exécuté ses grandes entreprises dans un esprit désintéressé, n'y cherchant que le salut des âmes.

3°. Il a vu les effets prodigieux de son zèle, sans être touché d'aucun sentiment de vanité.

X. — *Zelus domûs tuæ comedit me* (Ps. LXVIII). — 1°. Le zèle du grand S. François Xavier a été immense dans ses désirs, dans ses projets, dans ses entreprises.

2°. C'a été un zèle à l'épreuve de tous les travaux, de tous les dangers et de tous les obstacles qui se sont opposés aux desseins qu'il a eus de travailler au salut des âmes.

3°. Un zèle insatiable, que tous les succès et tous les fruits retirés de ses travaux n'ont pu contenter, mais qui a toujours poussé ses conquêtes plus loin, sans se prescrire jamais de bornes.

§ II.

Les Sources.

Le P. Turcelin est celui qui a le premier écrit la vie de S. Xavier en latin.

Orlandin, l'Histoire de la Compagnie de Jésus.

Lucena, auteur portugais, qui a eu entre les mains les copies authentiques des informations faites par l'ordre de Jean III, roi de Portugal.

Bartholi, auteur italien, si connu par la beauté de ses ouvrages, lequel a tiré des actes de la canonisation du saint ce qu'il en a écrit.

Nieremberg, dans le livre intitulé *Claros varones*, en espagnol.

Histoire des Indes, du **P. Maffée**.

Histoire ecclésiastique du Japon, par le **P. Solier**.

Histoire portugaise des voyages de Fernand Mendez Pinto.

Le P. Bouhours est le dernier qui a composé cette vie en français, avec une exactitude et une élégance qui l'a fait passer pour un ouvrage achevé.

Baldeus, cité par l'Evêque de Castorie dans sa lettre pastorale aux catholiques des Provinces-Unies, et qui est à la tête du traité de la lecture de l'Ecriture-Sainte. Ce protestant, nonobstant la différence de religion, en parle en des termes si avantageux, que le plus zélé jésuite n'en pourrait dire davantage. Ce témoignage est rapporté tout au long et traduit en français à la fin de la vie de S. Xavier du **P. Bouhours**.

Richard Halkwit, aussi protestant, et de plus ministre en Angleterre, loue Xavier sans aucune restriction, et rapporte sa mort dans l'île

de Sancian, avec le récit de ses travaux, dignes d'un ouvrier vraiment évangélique.

Tavernier, qui a toute la probité qu'on peut avoir hors de la vraie Religion, enchérit sur tous les autres, et parle comme un catholique de notre saint.

[Panégyristes]. — **Biroat**, Panégyriques.
Texier, Panégyriques.
Fléchier, dans ses excellents panégyriques, en a un sur ce sujet.
Bourdaloue, Sermons sur les Fêtes et Panégyriques.
Le P. Duneau, Panégyriques des saints.
Le P. Odet d'Allier, Panégyriques : il en a trois sur ce sujet.
Sermons sur tous les sujets, Panégyriques (**Houdry**).
Le P. Castillon, Panégyriques des saints.

§ III.

Passages, exemples et applications de l'Écriture.

In omnem terram exivit sonus eorum et in fines orbis terræ verba eorum. Ps. XVIII

Leur voix s'est répandue dans tout l'univers; elle a retenti jusqu'aux extrémités du monde.

Constitues eos principes super omnem terram Ps. XLIV.

Vous les établirez (Seigneur) sur toute la terre pour la gouverner en votre nom.

Nimis honorati sunt amici tui, DEUS, *nimis confortatus est principatus eorum.* Ps. CXXXVIII.

Seigneur, vous avez comblé de gloire vos amis, et vous avez extrêmement fortifié leur puissance.

Clama, ne cesses; quasi tuba exalta vocem tuam, et annuntia populo meo scelera eorum , et domui Jacob peccata eorum. Isaiæ LVIII, 1.

Criez sans cesse, faites retentir votre voix comme une trompette ; annoncez à mon peuple les crimes qu'il a commis, et à la maison de Jacob les péchés dont elle s'est souillée.

Vivit Dominus, quia quodcumque dixerit mihi Dominus, hoc loquar. Reg. XXII, 14.

Vive le Seigneur : rien ne m'empêchera de publier tout ce qu'il m'aura fait entendre.

Venite post me, et faciam vos fieri piscatores hominum. Matth. IV, 19.

Suivez-moi, et je vous ferai devenir des pêcheurs d'hommes.

Vos estis lux mundi. Matth. V, 14.

Vous êtes la lumière du monde.

Mitto vos sicut oves in medio luporum. Matth. X, 16.

Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups.

Cavete ab hominibus, tradent enim vos in conciliis, et in synagogis suis flagellabunt vos. Ibid. XVII.

Donnez-vous de garde des hommes : ils vous livreront entre les mains des juges, et ils vous feront fouetter dans leurs synagogues.

Ad præsides et ad reges ducemini propter me in testimonium illis et gentibus. Ibid.

Vous serez menés devant les gouverneurs et les rois à cause de moi, pour me rendre témoignage devant eux et devant les gentils.

Cum autem tradent vos, nolite cogitare quomodò aut quid loquamini : dabitur enim vobis in illâ horâ quid loquamini. Ibid.

Lorsque vous serez livrés à eux, ne vous mettez point en peine comment vous parlerez ni de ce que vous direz ; car ce que vous leur devez dire vous sera donné à l'heure même.

Non enim vos estis qui loquimini, sed Spiritus Patris vestri qui loquitur in vobis. Ibid.

Ce n'est point vous qui parlez, c'est l'Esprit de votre Père qui parle en vous.

Eritis odio omnibus propter nomen meum. Ibid.

Vous serez haïs de tous les hommes à cause de mon nom.

Euntes ergò, prædicate... Infirmos curate, mortuos suscitate, leprosos mundate, dæmones ejicite : gratis accepistis, gratis date. Ibid.

Allez donc, prêchez l'Evangile... Rendez la santé aux malades, ressuscitez les morts, guérissez les lépreux, chassez les démons : donnez gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement.

In patientiâ vestrâ possidebitis animas tras. Luc. XXI, 19.

C'est par la patience que vous posséderez votre âme.

Sicut misit me Pater, et ego mitto vos. Joan. XX, 21.

Comme mon Père m'a envoyé, de même aussi je vous envoie.

Euntes in mundum universum, prædicate Evangelium omni creaturæ. Matth. XVI, 15.

Allez dans tout l'univers, prêchez l'Evangile à toutes les créatures.

Illi autem profecti, prædicaverunt ubiquè, Domino cooperante, et sermonem confirmante sequentibus signis. Ibid.

Etant partis, ils prêchèrent partout, le Seigneur coopérant avec eux, et confirmant leur parole par les miracles dont elle était suivie.

In hoc clarificatus est Pater meus, ut fructum plurimum afferatis, et efficiamini mei discipuli. Joan. XV, 8.

La gloire de mon Père est que vous apportiez beaucoup de fruit, et que vous soyez en effet mes disciples.

Majorem hâc dilectionem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis. Ibid.

Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis.

Non vos me elegistis, sed ego elegi vos, ut eatis et fructum afferatis. Ibid.

Ce n'est point vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis, afin que vous alliez et que vous portiez du fruit.

Si mundus vos odit, scitote quia priorem me vobis odio habuit. Ibid.

Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous.

Mementote sermonis mei quem ego dixi vobis; non est servus major domino suo. Si me persecuti sunt, et vos persequentur. Ibid.

Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite : le serviteur n'est pas plus que son maître : s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi.

Passages qui conviennent plus particulièrement à S. Xavier.

Glorificavit illum in conspectu regum. Eccli. XLV, 3.

Dieu l'a élevé en honneur devant les rois.

Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coràm gentibus. Act. IX, 15.

Cet homme est un instrument que j'ai choisi pour porter mon nom devant les gentils.

Sermo meus et prædicatio mea non in per-

Je n'ai point employé, en vous parlant et

suabilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritûs et virtutis, I Cor. II, 4.

Zelus domûs tuæ comedit me. Ps. LXVIII.

Arma militiæ nostræ non carnalia sunt, sed potentia DEO, *ad destructionem munitionum, etc.* II Cor. X, 4.

Et si ampliùs aliquid gloriatus fuero de potestate quam dedit nobis Dominus, in ædificationem, et non in destructionem, non erubescam. Ibid.

Ministri Christi sunt? ut minùs sapiens dico, plùs ego. In laboribus plurimis, in carceribus abundantiùs, in plagis supra modum, in mortibus frequenter. II Cor. XI, 23.

Nocte et die in profundo maris fui, in itineribus sæpè, periculis fluminum, periculis latronum, periculis ex gentibus, periculis in civitate, periculis in solitudine, periculis in mari. Ibid.

In labore et ærumna; in vigiliis multis, in fame et siti, in frigore et nuditate, in jejuniis multis. Ibid.

Præter illa quæ extrinsecùs sunt, instantia mea quotidiana, sollicitudo omnium Ecclesiarum. Ibid.

Quis infirmatur, et ego non infirmor? quis scandalizatur, et ego non uror? Ibid.

Libenter gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi. Ibid.

Propter quod placèo mihi in infirmitatibus meis, in contumeliis, in necessitatibus, in persecutionibus, in angustiis pro Christo, cùm enim infirmor, tunc potens sum. Ibid.

Non quæro quæ vestra sunt, sed vos nec enim debent filii parentibus thesaurizare, sed parentes filiis. Ibid.

Ego enim libentissimè impendam, et superimpendar ipse, pro animabus vestris. Ibid.

Minister Christi JESU *in gentibus, sanctificans Evangelium* DEI, *ut fiat oblatio gentium acceptа et sanctificata in Spiritu-Sancto.* Roman. XV, 16.

Habeo igitur gloriam in Christo JESU *ad* DEUM. *Non enim audeo aliquid loqui eorum quæ per me non efficit Christus in obedientiam gentium, verbo et factis, in vir-*

en vous prêchant, les discours persuasifs de la sagesse humaine, mais les effets sensibles de l'esprit et de la vertu de DIEU.

Le zèle que j'ai pour l'honneur de votre maison m'a consumé.

Les armes de notre milice ne sont point charnelles, mais puissantes en DIEU pour renverser tout ce qui s'oppose à ses desseins.

Quand je me glorifierais un peu de la puissance que DIEU m'a donnée pour votre édification, non pour votre destruction, je n'aurais pas sujet d'en rougir.

Sont-ils ministres de JÉSUS-CHRIST? quand je devrais passer pour imprudent, je le suis encore plus qu'eux. J'ai enduré plus de travaux, reçu plus de coups, plus enduré de prisons; je me suis souvent vu près de la mort.

J'ai passé une nuit et un jour dans le fond de la mer; j'ai été souvent dans les voyages, dans les périls sur les fleuves, dans les périls des voleurs, dans les périls de la part des païens, dans les périls au milieu des déserts, dans les périls sur mer.

J'ai souffert toutes sortes de travaux et de fatigues, les veilles fréquentes, la faim, la soif, la nudité, les jeûnes réitérés.

Outre les maux extérieurs, le soin que j'ai de toutes les Eglises attire sur moi une foule d'affaires qui m'affligent tous les jours.

Qui est faible, sans que je m'affaiblisse avec lui? Qui est scandalisé, sans que je brûle?

Je me glorifierai volontiers dans mes infirmités, afin que la puissance de JÉSUS-CHRIST réside en moi.

Ainsi, je sens de la joie et de la satisfaction dans mes faiblesses, dans les outrages, dans les nécessités, dans les persécutions, dans les afflictions que je souffre pour JÉSUS-CHRIST. Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort.

Je ne cherche point ce qui est à vous, mais vous-mêmes: car les enfants ne thésaurisent point pour leurs pères, mais les pères thésaurisent pour leurs enfants.

Pour ce qui me regarde, je donnerai volontiers tout ce que j'ai, et je me donnerai moi-même, pour le salut de vos âmes.

JÉSUS-CHRIST m'a choisi pour être le prédicateur des gentils, exerçant cette fonction, afin que l'oblation que je lui ferai des gentils lui soit agréable, et qu'elle soit sanctifiée par le Saint-Esprit.

J'ai donc sujet de me glorifier en JÉSUS-CHRIST du succès de l'œuvre de DIEU: car je n'oserais vous parler que de ce que JÉSUS-CHRIST a fait par moi pour amener les na-

tute signorum et prodigiorum, in virtute Spiritus-Sancti. Ibid. 17-19.

Sic autem prædicavi Evangelium hoc, non ubi nominatus est Christus, ne super alienum fundamentum ædificarem. Ibid. 26.

Sic nos existimet homo ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei. II Cor. IV, 1.

In omnibus exhibeamus nosmetipsos sicut Dei *ministros, in multâ patientiâ.* II Corinth. VI, 4.

Ecce ego dedi te in lucem gentium, ut sis salus mea usque ad extremum terræ. Isaiæ XLIX, 6.

tions à l'obéissance de la foi par la parole et par les œuvres, par la vertu des miracles et des prodiges, et par la puissance du Saint-Esprit.

Je me suis tellement acquitté de mon ministère, que j'ai eu soin de ne point prêcher l'Evangile dans les lieux où Jésus-Christ avait déjà été annoncé, pour ne point bâtir sur le fondement d'autrui.

Que les hommes nous considèrent comme les ministres de Jésus-Christ et les dispensateurs des mystères de Dieu.

Agissant en toutes choses comme des ministres de Dieu, rendons-nous recommandables par une grande patience.

Voilà que je vous ai envoyé pour éclairer les nations, afin que vous me serviez d'instrument de leur salut jusqu'aux extrémités de la terre.

EXEMPLES ET FIGURES TIRÉS DE L'ÉCRITURE.

S. Paul]. — Entre les choses dont on dit que S. Augustin a eu une extrême passion durant sa vie, une des principales a été de voir S. Paul, qui, par excellence, a mérité le nom de grand Apôtre, porter la lumière de l'Evangile à toutes les nations. Ce spectacle lui semblait si beau, si ravissant, dans l'idée qu'il s'en était formée, qu'après le Verbe incarné conversant parmi les hommes il ne croyait pas qu'il y eût rien de plus charmant ni de plus digne d'attirer ses regards et ses admirations. Certes, on ne doit pas s'en étonner, puisque S. Chrysostôme ajoute que Dieu, en créant le soleil et les astres, n'avait rien fait de plus surprenant : *Laudârunt te simul*, dit-il, *omnes angeli, cùm astra creares et solem ; verùm non ità quàm cùm Paulum toto orbe conspicuum faceres.* — C'est ce même spectacle que je prétends vous représenter aujourd'hui, en vous mettant devant les yeux un autre Paul en la personne du grand François Xavier, qui, poussé du même zèle, animé du même esprit, a fait voir ce que, depuis S. Paul, l'Eglise n'avait point vu, savoir la conversion de tout un monde par ses travaux apostoliques. Car je me persuade que, puisqu'il est en possession de ce glorieux titre, dont le Saint-Siége l'a honoré après sa mort, que tant de peuples lui ont donné pendant sa vie, et qu'il a si glorieusement soutenu par ses éclatantes actions, je ne puis trouver un éloge ni plus juste ni plus avantageux tout à la fois que de vous montrer qu'un zèle ardent et tout embrasé en a fait l'apôtre et le Paul de son siècle. En effet, comme c'est le caractère le plus naturel de ce grand saint, je ne doute point que vous ne le reconnaissiez déjà sous ce titre, qui ne lui change son nom que pour le mieux faire connaître, et qui ne

met en parallèle ces deux grands apôtres que pour donner au second la gloire d'avoir suivi les traces du premier.

[Les Apôtres]. — Je ne prétends point égaler ici François Xavier aux premiers apôtres. Je sais quelles furent les prérogatives de ces douze princes de l'Eglise, et quelle supériorité le Ciel leur donna, soit par l'avantage de la vocation, soit par l'étendue du pouvoir, soit par la plénitude de la science. Mais, après tout, comme S. Augustin a remarqué que ce n'était point déroger à la dignité de Jésus-Christ de dire que S. Pierre a fait de plus grands miracles que lui, aussi ne crois-je rien diminuer de la prééminence des Apôtres quand je dis que Dieu, pour l'amplification de son Eglise, a employé François Xavier à faire un miracle non moins surprenant ni moins divin que tout ce que nous admirons dans ces glorieux fondateurs de la religion chrétienne. Car quel est le miracle le plus merveilleux de tous ceux qui se sont faits dans l'établissement de l'Eglise? N'est-ce pas, comme dit S. Ambroise, cet établissement même? Et n'est-ce pas ce que Xavier a fait par la seule vertu de la divine parole, en soumettant un monde entier à l'empire du vrai Dieu? N'a-t-il pas répandu en plus de trois mille lieues de pays la lumière de l'Evangile, fondé un nombre presque innombrable d'Eglises dans l'Orient? Il est entré en possession de cinquante-deux royaumes, pour y faire régner Jésus-Christ; il a conféré de sa main le baptême à plus d'un million d'âmes. Voilà le miracle de notre foi : miracle au-dessus de tout ce que nous lisons de ces héros, vrais ou prétendus, que l'histoire profane a tant vantés ; miracle où je puis dire, en me servant de la belle expression de S. Ambroise, que François Xavier a fait réellement ce que la philosophie humaine, dans les plus hautes idées, n'a pu imaginer. *Minus est quod illa finxit quàm quod iste gessit.* (**Bourdaloue**).

[Aaron]. — Il semble que Dieu, dans les grands établissements, pour partager ses faveurs ou pour faciliter l'exécution de ses desseins éternels, ait toujours employé deux hommes différents pour ministres de sa miséricorde ou de sa puissance. Lorsqu'il voulut établir sa loi et se faire un peuple qui lui appartînt par un titre et par un droit particulier, comme parle l'Ecriture, il choisit Moïse pour être le législateur, et Aaron pour être comme l'orateur de son peuple. Il chargea le premier de la conduite d'Israël, le second de ses remontrances pour Pharaon, dit S. Augustin, et il ordonna que la principauté fût en l'un, et en l'autre le ministère de la parole. — Lorsqu'il voulut fonder son Eglise, il choisit Pierre pour en être le chef, Paul pour en être le prédicateur, comme parle S. Chrysostôme ; l'un pour lui amener ceux qui étaient selon la circoncision, l'autre pour appeler les gentils. Le premier est la pierre qui soutient l'édifice et qui rassemble les enfants dans la maison, et le second est le vase d'élection pour porter le nom de Jésus-Christ aux peuples

et aux rois, jusqu'aux extrémités de la terre. — Ainsi, lorsque Dieu, dans ces derniers temps, a voulu redresser les mœurs des chrétiens dans l'Europe, et se créer un nouveau peuple dans l'Asie, il choisit Ignace et Xavier, pour leur partager ses ministères. Il donna à l'un l'esprit et la sagesse d'un patriarche, à l'autre le cœur et le zèle d'un apôtre. Il dit à l'un : Demeure pour former ce corps, qui doit s'étendre dans toutes les parties du monde, pour affermir ton ordre naissant par les règles de ta discipline, pour t'opposer aux erreurs et aux relâchements qui s'élèvent dans mon Eglise, pour travailler à l'édification de tes enfants et à la conversion de tes frères. Il dit à l'autre : Va dans ces régions idolâtres où mon nom n'est pas connu, par des chemins qui ne sont pas encore ouverts à mes ouvriers évangéliques ; franchis ces bornes et ces haies que j'avais mises entre l'ancien et le nouveau monde, va porter ma parole et ma vérité à ceux que j'ai prédestinés, et cueillir les moissons que ma providence t'a préparées (**Fléchier**).

[Moïse et Elie]. — Si l'on considère ce zèle infatigable avec lequel Xavier a commencé ses courses apostoliques, qu'il a continuées et remplies avec la même rapidité ; si l'on fait attention que ce grand saint, par son seul attouchement, guérissait les maladies les plus incurables, qu'à sa parole et à son ordre le feu descendait du ciel sur des villes maudites et corrompues, ne faut-il pas avouer qu'il avait l'esprit d'Elie, et que, comme ce prophète fut conduit au ciel sur un char de feu porté par les anges, Xavier de même, dans toutes ses courses apostoliques, courait et volait comme porté sur les ailes des vents, animé de l'esprit de Dieu, avançant toujours sans regarder derrière soi? Si nous envisageons la puissance de Xavier, ne dirons-nous pas qu'il défaisait des armées en levant les mains au ciel comme un autre Moïse, qu'il ressuscitait des morts à la vue de ses envieux, qu'il scellait et confirmait tous les jours sa doctrine par des miracles, leur donnant des marques éclatantes de sa mission ? Il est aussi, sans doute, comparable aux martyrs ; car il n'y avait goutte de sang dans ses veines qu'il n'eût destinée à être répandue pour la foi ; du moins fut-il victime de sa charité et martyr de son propre zèle, accusant ainsi notre lâcheté, notre tiédeur et notre mollesse.

[S. Paul]. — Outre la ressemblance de Xavier avec l'Apôtre des nations dont nous avons déjà parlé, nous pourrions encore faire de justes parallèles entre les souffrances, les peines et les fatigues de ces deux grands apôtres, dont le premier a été l'original et le second une copie si parfaite qu'il serait aisé d'y remarquer les mêmes traits. Il ne faudrait que parcourir ce que dit S. Paul de lui-même, et ce qui est rapporté de lui par S. Luc, avec l'histoire de la vie de Xavier, et ce qui s'en peut aussi recueillir de ses lettres, pour y trouver une si juste ressemblance, qu'on pourrait presque prendre l'un pour l'autre. Je remarquerai seulement

qu'il se voit encore aujourd'hui, dans le château de Xavier, un crucifix qui suait des gouttes de sang toutes les fois que le saint était en quelque grand danger, ou parmi les barbares ou dans ses voyages, ou lorsqu'il était accablé de travail : comme si le Sauveur eût voulu prendre part aux peines et aux souffrances de son serviteur. Jugez maintenant si tant de soins, tant de fatigues, tant de navigations pour le salut des âmes, tant de glorieuses entreprises pour la propagation de l'Evangile, après une mission si authentiquement approuvée du ciel et de la terre, ne méritent pas à ce grand saint le nom d'apôtre que l'Eglise lui a donné, et même d'être regardé comme un autre Paul.

[Jonas]. — Xavier ne fut pas obligé d'abord d'aller chercher bien loin de l'exercice pour sa charité. En arrivant à Goa, il trouve une vraie Sodome, une Babylone, une ville qu'on pouvait appeler l'abord de tous les vices aussi bien que de toutes les nations du monde. C'était assurément de l'emploi pour cent ouvriers : mais, quand il plaît à Dieu, un homme en vaut cent mille. Jonas d'un cri de pénitence étonna la grande Ninive, et fit prendre le sac et la cendre au prince et à son peuple : et Xavier, en moins de six mois, fit dans cette autre Ninive, dans cette capitale des Indes Orientales, un si prodigieux changement, qu'elle n'était plus reconnaissable. Ce fut alors une nouvelle Rome, une sainte Sion, une Eglise primitive. Un seul homme fit cela, et ce n'est encore que son premier essai.

[Conversion du nouveau monde]. — De tous les miracles qui se sont faits dans l'établissement de l'Eglise, l'un des plus grands c'est l'établissement de l'Eglise même par le ministère des Apôtres. Or, dans ces derniers siècles, François Xavier a renouvelé ce miracle. Xavier, pour la propagation de la foi, a fait, comme les Apôtres, des choses infiniment au-dessus des forces humaines, et il a fait ces prodiges de zèle par des moyens qui ne tiennent rien de la prudence ni de la sagesse humaines. Voilà ce qu'on peut appeler le miracle de l'Evangile. — En effet, il est appelé par le roi de Portugal pour passer aux Indes : il s'embarque, le voilà rendu au cap de Comorin, et d'abord vingt mille idolâtres le viennent reconnaître pour l'ambassadeur du vrai Dieu. Le Japon l'attend : il y va, il y confond les faux prêtres, il y baptise les rois, il y sanctifie les peuples et établit une quantité d'Eglises. Il est vrai qu'en même temps Luther et Calvin pervertissaient et attiraient à eux l'Occident et le Septentrion ; mais ces deux hérésiarques prêchaient une religion commode à la nature, et, pour établir une religion fondée sur les sens, il n'était pas besoin de miracles : au lieu que Xavier prêchait une religion directement opposée aux sentiments de la nature. Quelle gloire pour ce grand saint de pouvoir produire, au jour du jugement, tant de fruits de sa mission et

de ses conquêtes ! mais quelle honte pour nous de profiter si peu de la parole de Dieu annoncée par tant de prédicateurs ! (**Bourdaloue**).

[Le Temple de Dieu]. — L'Ecriture rapporte de ce fameux temple de Salomon, que l'or, les pierres précieuses et les plus beaux ornements y furent apportés des pays les plus éloignés : je ne crains point de dire que, dans la structure de la Jérusalem céleste, dont ce temple n'était que la figure, les plus beaux ornements seront ces âmes que l'on va chercher jusqu'aux extrémités de la terre. Bien qu'elles soient toutes également précieuses devant Dieu, qui les a toutes rachetées de son sang, la rareté cependant ne laisse pas d'en rehausser le prix, et tant de fatigues et de travaux pour les aller chercher de les rendre plus considérables. C'est pourquoi ce grand saint eût cru manquer de fidélité dans son ministère, s'il n'eût porté la parole de Dieu aux nations les plus délaissées : Goa, les Cafres, le Mozambique, Socotara les Moluques et tant de noms barbares, ne sont maintenant connus que parce que nous connaissons les pays où cet apôtre a prêché l'Evangile, et l'on apprend la carte du nouveau monde en parcourant les lieux où il a fait retentir cette divine parole.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

Miserere animæ tuæ, placens Deo (Eccli. xxx, 24). — Xavier, touché de compassion pour les âmes des barbares et des idolâtres, fit de grandes choses, et travailla avec un zèle infatigable pour leur salut; et sur ce même sujet, écrivant au roi de Portugal, qui l'avait envoyé aux Indes, il crut qu'il ne pouvait mieux reconnaître l'obligation qu'il avait à ce prince qu'en lui faisant cette prière : « Sire, je vous conjure de faire tous les jours une réflexion sérieuse sur ces paroles de Jésus-Christ : *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur?* Nous ne saurions mieux honorer ce grand saint qu'en recevant ce noble et divin sentiment de sa bouche, qu'il a appris de celle de Jésus-Christ. Ce sentiment sera le fondement de notre salut, pour peu que nous voulions nous sauver, et la persuasion que nous en aurons nous portera au mépris de toutes les choses de la terre et à la pratique des vertus chrétiennes.

Populus qui ambulabat in tenebris vidit lucem magnam (Isaiæ ix). — Lorsque Dieu, à qui seul appartient l'ouvrage du salut des hommes, veut révéler sa vérité et sa justice sur la terre, et conduire le monde à ses fins secrètes par les moyens qu'il a destinés, il fait une élection de miséricorde

en choisissant les sujets qu'il veut éclairer des lumières de l'Evangile, et une élection de ministère en formant des ouvriers capables de porter son nom et de fonder sa religion parmi les peuples. Comme c'est la parole de Dieu qui opère dans ceux qui croient, ainsi que parle l'Apôtre, et que la foi ne s'établit que par l'ouïe, la vocation des uns suppose la mission des autres. Dieu ayant arrêté dans ses conseils d'éclairer une nation de la lumière de son Evangile, il forme lui-même cette lumière, et l'envoie aux nations ensevelies dans les ombres de la mort ; *Populus qui ambulabat in tenebris vidit lucem magnam.* Quelle surprise lorsque ces hommes, abandonnés à leur ignorance et à leur brutalité, entendent parler François Xavier, qui leur forme un nouveau plan de vie, conforme aux sentiments de la droite raison et aux maximes de l'Evangile ; lorsqu'ils voient un apôtre que ni l'espérance du gain, ni l'amour du commerce, ni une vaine curiosité, n'attirait auprès d'eux, mais le zèle de leur manifester Jésus-Christ, de les affranchir de l'esclavage de Satan et du péché ! Alors un reste d'humanité les remplit de respect envers François Xavier, qui leur donnait des marques d'un amour sincère. Alors quelque étincelle de cette droiture naturelle, qu'ils n'avaient pas encore étouffée, venant à se joindre à la lumière que Xavier leur représentait, ils prirent des sentiments convenables et à la raison et à la religion, et ils se réjouirent de ce que Dieu daignait les visiter d'en haut.

Ecce dedi te in lucem gentium, ut sis salus mea usquè ad extremum terræ (Isaiæ XLIX). — Lorsque le temps marqué par la Providence fut arrivé, et qu'enfin les extrémités de l'Orient devaient entendre la parole de Dieu, et le nouveau monde recevoir l'Evangile, il suscita Xavier pour être l'auteur et le chef d'une si sainte, mais si difficile entreprise : *Ecce dedi te in lucem gentium.* Il lui donna toutes les qualités convenables à son emploi ; de la noblesse, pour élever ses sentiments ; de la force, pour supporter le travail ; de l'agrément, pour s'insinuer dans les esprits ; de la vivacité, pour s'entretenir dans l'action ; de la sagesse, pour chercher le bien ; du courage, pour résister au mal ; de la générosité, pour entreprendre de grands desseins ; de la patience, pour les soutenir et porter son nom jusqu'aux extrémités de la terre : *ut sis salus mea usquè ad extremum terræ.* Dieu rendit François Xavier capable d'exécuter ses volontés par la science qu'il lui donna pour vaincre la raison humaine, qui s'oppose aux vérités de l'Evangile ; par sa charité, il le rendit propre à surmonter toutes les difficultés, et à s'exposer même au martyre ; par son zèle, à souffrir les persécutions, pourvu que Jésus-Christ fût annoncé ; par sa puissance, pour appuyer la foi et défendre sa doctrine par des miracles. Avec des qualités si rares, une vocation si légitime, des talents si cultivés, quel succès ne doit-on pas attendre de la mission de François Xavier ? Ne verra-t-on pas Satan tomber du haut des cieux, comme une foudre, à la prédication de ce saint, comme à celle des disci-

ples du Seigneur ? *Videbam Satanam cadentem de cœlo sicut fulgur* (Luc. x).

Castigo corpus meum et in servitutem redigo, ne fortè, cùm aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar (I Cor. IX). — François Xavier ne joignait les mortifications au travail de la prédication que pour attirer les bénédictions du Seigneur sur l'Evangile, et afin qu'en l'annonçant il fût participant des fruits de la prédication : *Ut particeps ejus efficiar*. Dans la ferveur de sa pénitence, il passait souvent plusieurs jours sans rien prendre. Il n'a point d'autre asile que les hôpitaux : il veut pouvoir dire, comme l'Apôtre : Je sais souffrir la faim et me passer de toutes choses : *Scio esurire et abundare, et penuriam pati* (Philipp. x). Si dans le cours d'une fièvre maligne et opiniâtre, ramassant le peu de forces qui lui restent et se traînant dans les places publiques, il exhorte les passants à changer de vie, c'est pour joindre la pénitence avec la mortification, comme Jean-Baptiste. Si, au défaut de la voix qui lui manque, il prêche la croix de Jésus-Christ par ses soupirs et par l'abattement de son corps, c'est un essai de ce qu'il doit faire dans les pays éloignés ; c'est se traiter comme un disciple de S. Paul et châtier son corps, en annonçant l'Evangile, pour recueillir le fruit qui y est attaché, et par là, n'être pas du nombre des réprouvés en montrant les voies de salut aux autres. — Que de ministres du Seigneur sont éloignés de cette pratique ! Combien y en a-t-il qui prêchent l'Evangile pour n'en point ressentir les maximes gênantes, mais pour s'en faire honneur ! Lorsqu'ils diront au Sauveur : N'avons-nous pas prêché en votre nom ? il leur répondra ces affligeantes paroles : Je ne vous connais point : *Nescio vos*.

Signa Apostolatûs mei facta sunt super vos in signis et prodigiis et virtutibus (II Cor. XII, 12). — Voilà le raisonnement sur lequel S. Paul appuie son apostolat, et sur lequel je veux établir celui de François Xavier : car, si je trouve en lui des miracles et des prodiges sans nombre, j'aurai lieu de justifier la qualité d'apôtre que l'Orient et l'Occident lui donnent avec connaissance de cause. Si je n'étais pressé par une confusion de faits éclatants, que j'aurais une ample matière de panégyrique ! Je vous montrerais les orages apaisés, les flots et les tempêtes calmés, les intempéries de l'air et les maladies contagieuses en peu de temps guéries. Vous seriez ravis du compliment que l'on fit au Souverain-Pontife, dans l'instruction du procès de ce grand Saint : Saint-Père, *Cæci vident, surdi audiunt, muti loquuntur, claudi ambulant, leprosi mundantur, mortui resurgunt ;* je rendrais l'ouïe aux sourds, la parole aux muets : *surdi audiunt, muti loquuntur :* je ferais voir les aveugles et marcher droit les boiteux *; cæci vident, claudi ambulant;* je guérirais les lépreux et j'ôterais aux paralysies et aux maladies les plus désespérées le nom d'incurables : *leprosi mundantur*. J'ouvrirais ensuite les tombeaux et j'animerais les squelettes ; je ferais marcher entre les vivants ceux qui reposent en l'ombre de la

mort ; je ferais des miracles si surprenants, que vous auriez de la peine à en trouver de pareils et en si grand nombre dans la vie des plus fameux thaumaturges. De la région des morts revenant sur la terre, j'opposerais sans crainte à une armée nombreuse de barbares, qui vient fondre sur les chrétiens de Travancor, le seul François Xavier, qui fera sans doute retourner ces furieux sur leurs pas. Mais non : c'est peu d'avoir vaincu des hommes, je ferais fuir encore des légions de démons des corps dont ils se sont emparés. — Quittez maintenant la terre et vous élevez dans les airs : je veux vous y faire admirer le prodige d'Elie dans cette pluie de feu et de cendres brûlantes que Xavier fait tomber sur la ville de Thole pour la punir de son apostasie. Après que j'aurais rempli le ciel et la terre des prodiges de notre thaumaturge, pour suivre la fidélité de son histoire, je vous dirais que vous n'en avez vu qu'une partie. Mais vous en avez assez connu pour être persuadés que je ne l'ai point flatté en lui attribuant ces paroles, que S. Paul a dit de lui-même : *Signa apostolatûs mei facta sunt in signis et prodigiis.*

Signa apostolatûs mei facta sunt in multâ patientiâ (Cor. II). — Je suis obligé d'avouer que j'entreprendrais l'impossible si je voulais faire un fidèle rapport de toutes les souffrances de Xavier. Il me suffit de dire que S. Paul, en faisant le dénombrement de ses travaux, a fait en même temps l'histoire de ceux de notre saint. Ecoutons l'Apôtre et jugeons-en. — J'ai souvent fait naufrage, dit-il : *ter naufragium feci ;* j'ai passé les jours et les nuits au fond de la mer, battu des vagues et des écueils ; *nocte et die in profundo maris fui.* Mes voyages par terre ne m'ont pas coûté moins de fatigues : car, comme sur mer j'ai été à la discrétion des pirates, sur terre j'ai été à la merci des voleurs : *periculis fluminum, periculis latronum.* Les juifs que je croyais mes amis, les gentils qui étaient mes ennemis, ont également conjuré ma perte ; *periculis ex genere, periculis ex gentibus.* Je n'ai pas trouvé plus de sûreté dans les villes que dans les forêts : *periculis in civitate, periculis in solitudine.* Mon repos a été dans les veilles : *in vigiliis multis.* Les travaux et la pauvreté m'ont suivi partout. La faim, la soif, les jeûnes, ont souvent été mes festins. Mes habits couvraient à peine mon corps, bien loin de me mettre à couvert de la rigueur des saisons : *in frigore et nuditate.* Au reste, les soins que je prenais de l'Eglise ne contribuaient pas peu à mes peines : *sollicitudo omnium Ecclesiarum.* Enfin, je m'intéressais dans toutes les disgrâces corporelles et spirituelles des fidèles : *Quis infirmatur, et ego non infirmor ?* Il faut que je confesse que je prends un plaisir extrême à voir la fidélité avec laquelle S. Paul, en nous racontant ses travaux, nous a fait en même temps une exacte peinture des souffrances de François Xavier. Il fit naufrage, comme le grand Apôtre, et fut exposé trois jours et trois nuits à la furie des vents et des orages, lorsque le vaisseau qui le portait aux Moluques échoua contre un écueil : *ter naufragium feci; nocte et die in profundo maris fui.*

Ne pouvait-il pas dire avec l'Apôtre, *periculis fluminum, periculis latronum*, lorsque, après avoir évité les corsaires sur l'Océan, son zèle le transporta chez des peuples anthropophages, en danger d'être dévoré par ces barbares ? Se donna-t-il jamais aucun repos dans ces pays inconnus, y manquant d'ailleurs de toutes les choses nécessaires à la vie : *in labore et ærumna*? Il passa souvent trois jours et trois nuits à entendre des confessions et à administrer les sacrements, et fut quelquefois jusqu'à sept jours sans rien prendre : *in fame et siti, et jejuniis multis*. Ce grand homme marchait souvent pieds nus ; il n'était couvert que d'une méchante soutane qui ne pouvait le garantir des injures des saisons : *in frigore et nuditate*. Ne fut-il pas en danger dans la ville comme à la campagne, lorsque les idolâtres, en haine du renversement de leurs idoles, mirent le feu dans le logis de ce grand saint ? *Periculis in civitate, periculis in solitudine*. Quel soin ne prit-il pas de toutes les Eglises qu'il avait lui-même fondées, et à quel excès ne porta-t-il point sa charité, se mettant tout en sang par de cruelles disciplines pour faire pénitence des péchés d'autrui ? *Quis infirmatur, et ego non infirmior* ? Nous voyons évidemment, par tous les endroits les plus remarquables de la vie de ce grand saint, que S. Paul, en nous voulant donner de véritables marques de son apostolat, nous a aussi dépeint au naturel celui de S. François Xavier : *Signa Apostolatûs mei facta sunt in multâ patientiâ*.

Zelus domûs tuæ comedit me (Ps. 68). — Fut-il jamais un homme qui brûlât d'un plus grand zèle des âmes que S. François Xavier ? Allons en esprit dans ces grands royaumes et dans ces vastes empires de l'Orient, je veux dire dans les Indes : vous y trouverez la barbarie civilisée, l'impiété devenue religieuse, le vice décrié, la vertu en estime. Qui a fait ces merveilles ? Le zèle de Xavier. Parlez, temples des faux dieux démolis en mille endroits; parlez, autels profanes, renversés dans une infinité de climats ; et vous, idoles brisées, devenues muettes en présence de ce grand homme, reprenez la parole, et avouez que votre silence publie hautement l'immensité du zèle de Xavier. Paraissez, nations inconnues, et venez nous servir de témoins ; paraissez, Paranais, Acenais, Mindanais, Chinois, Japonais, et mille semblables peuples que ma mémoire ne peut me fournir pour leur multitude : paraissez, et avouez que, si vous avez reçu la lumière de l'évangile, vous en êtes redevables au zèle de Xavier. Et vous, Eglises du Malabar, qui vous a fondées ? Cap de Comorin, qui vous a converti ? Côte de la Pêcherie, qui vous a attirée à la connaissance du vrai Dieu ? Qui a baptisé ces dix-huit millions de personnes ? Qui a ouvert le ciel à dix mille petits enfants morts après le baptême ? Le zèle immense de Xavier. — En vérité, si c'est la grandeur du zèle qui fait l'apôtre, à quel degré François n'a-t-il pas porté le sien ? Si, selon la pensée de S. Grégoire, les Apôtres paraîtront, au jour du jugement, entourés de leurs conquêtes, quelle gloire sera-ce pour le

grand Xavier de pouvoir présenter à Dieu un nombre si prodigieux d'âmes converties et baptisées de sa propre main? On aura sujet de dire, selon les actes de la canonisation de notre saint, que, le Souverain-Pontife ayant envoyé un homme apostolique en Orient, il en est devenu l'apôtre.

Quis potest similiter gloriari tibi, qui mortuum suscitâsti ab inferis (Eccli. XXVIII)? — Paraissez, Apôtre de l'Orient; venez partager cet honneur avec le grand Elie, dont vous avez si bien imité le zèle, vous qui avez rendu la vie à tant de morts. Le spectacle fut surprenant dans une ville de l'Inde orientale, nommée Mutan : on portait en terre un enfant mort, cousu dans son suaire depuis vingt-quatre heures ; la pompe funèbre rencontre notre saint, qui l'arrête ; et, touché des larmes des assistants, il fléchit les genoux et demande à Dieu la résurrection de cet enfant. Xavier se lève : il fait un signe de croix sur le mort, qui, à l'étonnement de toute l'assistance, paraît plein de vie. — L'admiration fut bien autre, au Cap de Comorin. Xavier fit déterrer un mort, enterré depuis plusieurs heures, et, lui rendant la vie, convertit par ce prodige plus de six cents témoins de cette merveille. Allons sur la côte de la Pêcherie : nous y verrons un enfant tombé dans un puits et noyé ; on l'en tire mort ; Xavier, à qui il semble que Dieu ait confié la clef de la vie et de la mort, arrive à propos, et commande au mort, au nom de Jésus-Christ, de reprendre la vie : il obéit, et tout le monde est dans l'admiration. — Mais ce serait abuser peut-être de votre patience que de vous rapporter toutes les merveilles opérées par notre saint : vous pouvez voir, dans les historiens de sa vie, vingt-cinq autres morts qui rendront témoignage de son pouvoir auprès de Dieu.

Exultavit ut gigas ad currendam viam (Ps. XVIII). — Si le Saint-Esprit compare, dans l'Ecriture, le soleil à un géant, à cause du grand espace qu'il parcourt en si peu de temps, nous pouvons bien comparer le grand Xavier à cet astre pour les pays immenses et les vastes royaumes qu'il a traversés en annonçant l'Evangile. Ses courses apostoliques comprennent tant de régions différentes, qu'il n'y a que l'ange tutélaire qui l'a suivi de Rome à Lisbonne, de Lisbonne à Goa, de Goa au Comorin, au Travancor, au Malabar, à Amboine, à Ceylan, à Méliapour, à Malaca, à l'île du Maure, et puis au Japon, delà encore à Goa, et enfin au port de la Chine : il n'y a, dis-je, que cette intelligence spirituelle, qui l'a accompagné dans toutes ces longues traites, qui nous puisse instruire de cette multitude de courses de notre apôtre. Je ne mettrais point de fin à mon discours si je tâchais de les raconter. Il faut que j'imite ceux qui dressent les cartes de géographie et qui font la peinture de ces mêmes régions, où Xavier a porté la lumière de l'Evangile. Obligés de nous figurer de si grandes choses dans un si petit espace, ils nous représentent de grandes villes

par des points, de hautes montagnes par de petites élévations, des forêts de trois cents lieues par un peu de feuillage, des rivières longues et profondes par des lignes; et néanmoins le tout est tellement disposé, que nous concevons facilement la distance qui se trouve entre des lieux si éloignés les uns des autres. Ce serait entreprendre l'impossible que de suivre notre apôtre pied à pied ; il suffit de désigner les principales stations de sa course. Quand je vous aurai nommé Goa, Malabar, Travancor, le Japon, les Moluques, la Chine, permettez-moi de laisser faire le reste à votre imagination. Ce serait abuser de votre patience, et quitter mon ministère pour prendre celui de géographe, si je voulais vous montrer en détail toutes les régions qu'a parcourues le grand Xavier. Il faudrait que je vous parlasse ainsi : — Voyez : ces lignes marquent l'Océan par où il est allé aux Indes ; ces autres montrent la mer du Japon ; ce point vous représente la Pêcherie, cet autre le Comorin, et cet amas de traits entassés et confus nous marquent les îles Moluques et celle du Maure. Il faudrait vous dire : Sur cette mer il a servi les mariniers, dans cette île il a instruit les infidèles, dans cette autre, il a baptisé les païens. Encore y aurait-il plusieurs endroits qui pourraient échapper à nos yeux, quoiqu'ils n'eussent pu se cacher à son zèle. Nous pouvons encore vous dire qu'il est passé jusque dans les îles les plus désertes, où les hommes ne pouvaient arriver, qu'il a pénétré jusqu'aux endroits les plus reculés et les plus inconnus, qu'il a éclairé de la lumière de l'Evangile les provinces les plus éloignées, qu'il a porté les rayons de la foi dans les endroits les plus obscurs et les plus impénétrables aux rayons du soleil. C'est vous seules, sublimes Intelligences députées à la conduite de ce grand homme, anges gardiens des pays qu'il a parcourus, c'est vous seuls qui nous pouvez montrer combien de royaumes il a convertis, combien de peuples il a instruits, combien d'infidèles il a amenés dans le sein de l'Eglise.

In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum (Ps. XVIII). — Ces paroles, que le SAINT-ESPRIT dit autrefois des Apôtres, ne conviennent pas moins à François Xavier, qui, par la seule vertu de la divine parole, a soumis un monde entier à l'empire du vrai DIEU, a répandu en plus de trois mille lieues de pays la lumière de l'Evangile, a fondé un nombre presque incalculable d'Eglises dans l'Orient ; qui est entré en possession de cinquante-deux royaumes pour y faire régner JÉSUS-CHRIST ; qui a dompté partout l'infidélité du paganisme, l'obstination de l'hérésie, le libertinage de l'impiété : qui a conféré de sa main le baptême à plus d'un million d'idolâtres, et les a présentés à DIEU comme de fidèles adorateurs de son nom. Voilà le miracle de notre foi : miracle au-dessus de ce que nous lisons de ces héros, ou vrais ou prétendus, que l'histoire profane a tant vantés ; miracle où je puis dire, en me servant de la belle expression de S. Ambroise, que François Xavier

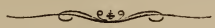
a fait réellement ce que la philosophie humaine, dans ses plus hautes et ses plus vaines idées, n'a pu même imaginer (**Bourdaloue**).

In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum (Ps. XVIII). — N'attendez pas que je recueille ici toutes les actions du grand François Xavier, dont une partie est presque incroyable, ou que je vous cite tous les pays qu'il a parcourus, et que je lasse votre attention d'une longue suite de mots barbares: ma mémoire ne suffirait pas, et votre imagination en serait chargée. Déployez les cartes des Indes : les pas de ce géant ont mesuré ces grandes provinces. Voyez ces îles du Japon, qui composent tant de royaumes : ce n'est qu'une partie de ses conquêtes apostoliques, et ce pays, qui contente l'ambition de plus de cinquante rois, ne remplit pas le zèle de notre apôtre. Jetez les yeux sur Travancor et sur les Moluques : six cents lieues de chemin, traversées à pied dans les fatigues de sa mission, n'ont fait qu'animer son courage. Si votre vue s'égare par tant d'objets différents, vous pouvez dire sans flatterie : Par quels détroits n'a-t-il pas passé pour y porter nos saints mystères ? Dans quelle de ces terres n'a-t-il pas jeté la semence de la parole évangélique ? Laquelle de ces îles n'a-t-il pas renfermée dans les limites de la juridiction de l'Eglise ? Lequel de ces rochers n'a-t-il pas fait retentir du nom du Sauveur ? et quel lieu voyons-nous dans lequel il n'ait laissé quelque monument de sa piété, de sa charité, de son zèle, de son désintéressement ou de ses miracles? (**Fléchier**).

Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos (I Cor. IX). — Les personnes apostoliques doivent s'accommoder à l'humeur de tous et aux manières de chacun, s'ils veulent gagner des âmes à JÉSUS-CHRIST. Il faut qu'un ministre de l'Evangile se fasse infirme avec les infirmes, faible avec les faibles ; il faut qu'il soit dans la joie avec ceux qui y sont, qu'il gémisse avec ceux qui gémissent, qu'il devienne enfant avec les enfants, sage avec les sages et avec les spirituels. En un mot, comme il n'y a qu'un esprit, mais qui se partage en plusieurs dons, il faut aussi qu'un homme apostolique se multiplie, en quelque manière, pour être équivalent à plusieurs, et qu'il se change en autant de figures et d'humeurs qu'il a de personnes à gouverner. C'est une vérité que Xavier avait bien conçue : en prévoyant ses devoirs, il prévoyait et les dangers et les fatigues qu'il aurait à supporter, et qu'il avait besoin de cette charité qui s'accommode à tous. Neut-il pas, en effet, un songe mystérieux qui lui prédisait tous les événements ? C'était un Indien qu'il portait en dormant avec tant de peine, et sous la pesanteur duquel il gémissait. Le vaisseau qui portait ce saint homme fournit à son zèle une matière qui servit de préparation à ce qu'il devait faire dans le cours de ses missions. Au milieu des pécheurs qui étaient embarqués avec lui, il commence son ministère. Il remontre aux magistrats qu'ils vont exercer la justice de DIEU sur des

peuples barbares, et qu'il est de leur devoir de les préparer à la piété par leurs bons exemples ; tantôt il prêche les marchands de ce vaisseau, en leur proposant d'acheter le ciel par leurs aumônes et par leur fidélité dans le commerce ; tantôt il parle aux soldats, enseignant à ces bouches pleines de blasphèmes à respecter le Créateur ; etc.

Abundantiùs omnibus laboravi (I Cor. xx). — L'apôtre S. François Xavier peut dire, comme S. Paul, avec confiance ; « J'ai travaillé plus que tous. » Qui pourrait lui disputer cette prééminence de zèle ? Il souffre toutes les injures, il s'accommode aux inclinations ; il étudie la langue des barbares qu'il veut convertir, se réduisant comme dans l'enfance, dévorant ce travail si dégoûtant et si pénible. Il ne craint pas, comme Moïse, de bégayer devant Pharaon ; il ne s'excuse pas, comme Jérémie, de ne savoir pas parler : il s'expose à la risée des enfants, ridicule tant qu'on voudra, pourvu qu'il puisse leur être utile ; leur abandonnant son mauvais langage, pourvu qu'il les conduise à de bonnes mœurs, et ne refusant pas de passer par les ignominies de la croix, pourvu qu'il la leur fasse adorer par ses instructions et par ses exemples. On l'a vu, quand les paroles lui manquaient, se faire comprendre par signes, lever les mains au ciel, et leur enseigner à prier, à pleurer, à se repentir, et, n'ayant rien à faire entendre à leurs oreilles, toucher leurs cœurs par son maintien et par son silence (**Fléchier**).



§ IV.

Pensées et passages des SS. Pères et autres

(*D'autres passages, convenant aux apôtres en général, se trouvent au tome VIII de la* BIBLIOTHÈQUE DES PRÉDICATEURS, *sous le titre Zèle*).

Multi sunt spirituales magistratus, porrò major omnibus est dignitas Apostolorum. Chrysost. Serm. de Apost.

Le nombre des magistrats spirituels est assez grand, mais il n'y en a aucun qui égale la dignité des apôtres.

Vides fastigium dignitatum ; vides Apostolum sublimem sedere, nec ullum ipsum præcedere, aut sublimiorem illo esse. Primùm enim Apostolos nominat Paulus, deindè Prophetas et Doctores, etc. ; neque verò principatus est cæterarum dignitatum Apostolatus, sed etiam radix et fundamentum. Ibid.

Vous voyez la sublimité des emplois, vous voyez que l'apostolat tient le premier rang ; point de dignité qui le surpasse, rien qui soit au-dessus de lui : car les Apôtres, dit S. Paul, sont les premiers, les Prophètes ensuite, et puis les Docteurs, etc. L'apostolat n'est pas seulement la première de toutes les dignités, il en est encore le principe et le fondement.

Disce reliquarum gratiarum copiam om-

Sachez que dans l'apostolat sont renfer-

nem, tanquàm in capite, in Apostolatu residere. Ibid.

Meritò spiritualem consulatum appellavimus apostolatum : sunt enim à Deo *designati magistratus Apostoli.* Ibid.

Apostoli, velut alii cœli, enarraverunt gloriam Dei, *per hoc enim cœlos ille cœlorum fabricator et inhabitator innotuit, cujus tonitru mundus tremuit.* August. Serm. xxx de temp.

Quæ sunt nubes Dei ? *Apostoli ejus, prædicatores ejus, de quibus, intonabat præceptis, corruscabat miraculis.* Id. in Ps. xcvi.

Missi Apostoli orbem terrarum Evangelio repleverunt. Id x Civit. 30.

Ipsi Apostoli, qui ignobilia et contemptibilia hujus mundi fuerunt, isti, teste Christo, judices erunt nostri. Id. Serm. ii de verb. Dom.

Dedit Dominus potestatem Apostolis super naturam ut eam curarent, super dæmones ut eos expellerent, super elementia ut ipsa immutarent, super mortem ut eam contemnerent. August. Serm. de Apostol.

Isti sunt lux mundi, quia per ipsos lumen fidei et veræ scientiæ primùm Dominus huic mundo tradidit, et ab errorum ac peccatorum tenebris gentes et populos eruit. Id. Serm. xliii.

Isti sunt sal terræ, quia per eos terrigenæ condimentum saporis vitæ æternæ perceperunt, ut restringerent carnis lasciviam, et à putredine peccatorum servarentur. August. Ibid.

Manent usquè hodiè in nobis Apostolorum vestigia et eorum religio, quia ex Deo est, et non potest dissolvi. Per Evangelium ipsi nos genuerunt, non sibi sed Christo. Bernard. Serm. iii de Apost. Petro et Paulo.

Isti sunt lapides pretiosi quos in fundamento cœlestis ædificii positos Joannes in Apocalypsi suâ describit, quia prædicatio eorum Ecclesiæ fundamenta locavit. Id. Ibid.

Erant Apostoli columnæ et medici, et duces et doctores, et portus et gubernatores, et pastores et athletæ, et pugnatores et coronas gestantes. Chrysost. Homil. Pentec.

mées, comme dans leur source, toutes les richesses des autres grâces.

C'est avec raison que nous appelons l'apostolat le *consulat de l'Eglise* : les Apôtres ne sont-ils pas des magistrats choisis de la main de Dieu ?

Les Apôtres, semblables aux cieux, racontent les merveilles de Dieu et publient sa gloire : ce sont des hommes célestes qui nous ont fait connaître celui qui a fait les cieux, celui qui y habite, et qui par son tonnerre ébranle la terre.

Quelles sont les nuées de Dieu ? ce sont ses apôtres et ses prédicateurs, qui font retentir sa loi partout, et par lesquels éclate la gloire de ses miracles.

Les Apôtres, envoyés par Jésus-Christ, ont porté l'Evangile par toute la terre.

Les Apôtres, qui ont été le rebut et l'opprobre du monde, ces mêmes apôtres seront un jour nos juges, Jésus-Christ l'a assuré.

Dieu a donné aux Apôtres le pouvoir sur la nature afin de la guérir, sur les démons afin de les chasser, sur les éléments afin de les changer, et sur la mort afin de la mépriser.

Ils sont la lumière du monde : car c'est par eux que Dieu nous a communiqué les lumières de la foi et la connaissance de la véritable science ; c'est par eux que Dieu a retiré les nations et les peuples des ténèbres de l'erreur et du péché.

Ils sont le sel de la terre : car ce sont eux qui ont inspiré aux hommes le goût de la vie éternelle, afin de réprimer la rébellion de la chair et de se préserver de la corruption du péché.

On voit encore aujourd'hui parmi nous les vestiges des Apôtres et leur religion, parce qu'elle vient de Dieu, et rien ne sera jamais capable de la détruire. Ils nous ont engendrés par l'Evangile, non pour eux mais pour Jésus-Christ.

Ils sont des pierres précieuses que S. Jean, dans son Apocalypse, nous dépeint comme le fondement de l'édifice céleste, parce qu'ils ont posé les fondements de l'Eglise par leur prédication.

Les apôtres furent tout à la fois les colonnes de l'Eglise, des guides, des docteurs, des ports, des asiles assurés, des pilotes, des pasteurs, des athlètes, des combattants et des vainqueurs.

Passages qui conviennent plus particulièrement à S. François Xavier.

Zelum tuum inflammet charitas, informet scientia, firmet constantia; sit fervidus, sit circumspectus, sit invictus, nec teporem habeat, nec discretione careat, nec timidus sit. Bernard. Serm. LVII in Cant.

Ille in charitate DEI *est perfectior qui ad ejus amorem plures convertit, gratissimumque* DEI *sacrificium zelus est animarum.* August. in Joan. III.

Que la charité anime votre zèle, qu'il soit éclairé par la science, soutenu par la constance; qu'il soit fervent, circonspect, sans tiédeur, prudent, courageux.

Celui-là possède la charité de DIEU dans un degré plus parfait qui fait aimer DIEU à plus de personnes, et le zèle des âmes est le sacrifice le plus agréable qu'on puisse offrir à DIEU.

Nullum omnipotenti DEO *tale est sacrificium quale est zelus animarum: et hoc propter imaginem* DEI *impressam animabus.* Gregor. Homil. XII in Job.

Nul sacrifice ne peut être plus agréable à DIEU que le zèle du salut des âmes: et cela à cause de l'image de DIEU qui y est imprimée.

Omnium divinorum divinissimum cooperari DEO *in salute animarum.* Dionys. De cœlesti hierach. III.

Il n'y a rien de plus divin que de coopérer avec DIEU au salut des âmes.

Etsi ingentes pecunias erogaveris pauperibus, plùs tamen effeceris si converteris animam. Chrysost. Homil. III in Genes.

Quand vous distribueriez aux pauvres de grandes sommes, vous faites moins que de convertir une âme.

Quomodò quis potest dicere se diligere DEUM *et ejus amorem appetere, qui ejus imaginem videt in sterquilinio jacere, et non curat? aut si cogitat quòd filius* DEI *pro animabus redimendis mortuus est, et ipse pro animabus mori non cupit?* Bonavent. Pharet. div. amor.

Comment se rendre témoignage que l'on aime DIEU et que l'on désire l'aimer davantage, si on laisse son image sur du fumier sans la relever? Peut-on penser que le Fils de DIEU est mort pour le salut des âmes, sans avoir le désir de mourir pour elles?

Planta, riga, fer curam: tuas explevisti partes; sanè incrementum ubi voluerit dabit DEUS, *non tu: ubi fortè noluerit, tibi deperit nihil.* Bernard. IV Considerat.

Plantez, arrosez, apportez tout le soin que vous pourrez: vous avez fait ce qui était de votre devoir: ce sera DIEU, et non pas vous, qui donnera l'accroissement; quand ce ne sera pas son bon plaisir, vous n'aurez toutefois rien perdu.

V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[La vocation nécessaire pour les fonctions apostoliques]. — La vocation est sans doute la première chose nécessaire à un apôtre, parce que, pour cela, il faut des hommes d'un caractère si singulier et d'une vertu si distinguée, d'une force et d'un courage si héroïques, que c'est le miracle de la grâce qui les appelle, et l'ouvrage de Dieu qui les a formés pour cet emploi. Aussi voyons-nous qu'il les va chercher lorsqu'ils y pensent le moins, souvent lorsqu'ils en sont le plus éloignés par des desseins tout contraires, ou les plus attachés au monde par des engagements les plus difficiles à rompre ; et quelquefois même lorsqu'ils sont ses ennemis les plus déclarés, comme un S. Paul. Ce qui a fait dire à S. Augustin que c'est en quoi Dieu fait le plus hautement éclater son pouvoir souverain et le triomphe de sa grâce, de changer un persécuteur ; et l'on peut dire la même chose d'un homme qui est dans les engagements du monde et qui devient apôtre. On peut néanmoins avancer sans erreur que, par un secret admirable de sa providence surnaturelle, il sait si bien accommoder ses grâces à l'humeur de ceux qu'il appelle à ce ministère, que, lorsqu'elles rencontrent des cœurs généreux et des courages à l'épreuve, ils ne font que changer d'objets sans sortir de leur caractère, et conservent cette ardeur magnanime dans toutes leurs actions. C'est pourquoi il y a des héros de plus d'une sorte, et toute la vertu héroïque ne se réunit pas à conquérir des royaumes par les armes. Le christianisme en a produit un grand nombre qui ne leur cèdent point en courage ; et c'est dans ce rang que l'on peut mettre les personnes apostoliques, et entre les premiers le grand Xavier.

[Les miracles parmi les chrétiens]. — Une des difficultés les plus ordinaires que formaient autrefois les païens contre la religion, c'est qu'on n'y voyait plus ces miracles dont leur parlaient les chrétiens, et qu'ils produisaient comme des preuves certaines de sa divinité. Ce qui faisait conclure à ces ennemis du christianisme ou qu'il avait dégénéré de ce qu'il était, ou qu'il n'avait jamais été ce qu'on prétendait. — Il est vrai, disait S. Grégoire Pape, que ce don des miracles n'est plus si commun aujourd'hui qu'il l'a été dans la primitive Eglise, mais aussi n'est-il plus désormais aussi nécessaire qu'il l'était alors. La foi, naissante encore, n'était dans

ces premiers temps qu'une jeune plante qui, pour croître et se fortifier, devait être arrosée et nourrie de ces grâces extraordinaires : maintenant qu'elle a jeté de profondes racines et qu'elle est en état de se soutenir, elle n'a plus besoin de ce secours.— Cette réponse est solide ; mais celle de S. Augustin paraît plus sensible et plus convaincante, lorsqu'il raisonne de la sorte en disputant contre les infidèles : — Ou vous croyez les miracles sur lesquels nous appuyons la vérité de la religion chrétienne, ou vous ne les croyez pas. Si vous les croyez, c'est en vain que vous nous en demandez de nouveaux, puisque Dieu s'est assez expliqué par ceux qu'il a opérés d'abord dans l'établissement du christianisme ; si vous ne les croyez pas, du moins faut-il que vous en reconnaissiez un bien authentique, et plus fort que tous les autres, savoir, que sans miracle le monde ait été converti à la foi de Jésus-Christ. *Si Christi miraculis non creditis, saltèm huic miraculo credendum est, mundum sine miraculis fuisse conversum.* En effet, qu'y a-t-il de plus miraculeux qu'une telle conversion ? Rappelez dans votre esprit de quelle manière la foi chrétienne s'est répandue dans le monde, la sublimité de ses mystères incompréhensibles, et même opposés en apparence à la raison humaine ; la sévérité de sa morale, contraire à toutes les inclinations de l'homme et à ses sens, les violents assauts et les combats qu'elle a eus à essuyer, la faiblesse des apôtres dont Dieu s'est servi pour la prêcher, et toutefois le succès étonnant de leur prédication dans les royaumes, dans les empires, dans tous les Etats. Il n'y a point d'esprit droit et équitable qui, pesant bien tout cela, n'y découvre un miracle visible, et qui n'avoue que c'est une extrême folie de ne pas croire à l'Evangile. Or, on soutient que S. François Xavier a renouvelé ce miracle, et qu'il l'a renouvelé par les mêmes moyens que les Apôtres de Jésus-Christ y ont employés.(**Bourdaloue**).

[Nom, dignité, fonctions de l'apostolat]. — Il faut avouer que la dignité et l'étendue du nom d'apôtre est trop grande pour être remplie parfaitement par des gens vertueux et zélés à la vérité, mais dont l'emploi est borné à un petit espace, dont le zèle est restreint à peu de personnes, et l'autorité limitée dans le détroit de leur juridiction. Ce nom *d'apôtre*, c'est-à-dire l'apostolat, est une qualité suréminente dans l'Eglise, accompagnée d'une plénitude de puissance et de commission, mais bien plus d'une plénitude de science et de charité, dont l'une peut vaincre tous les efforts de la raison humaine qui s'oppose à la vérité de l'Evangile, l'autre surmonte toutes les difficultés, méprise tous les périls, fait gloire des martyres, des souffrances, des persécutions, pourvu que le nom de Dieu soit glorifié, son royaume étendu, sa doctrine annoncée à tous les peuples de la terre. Or, de ces hommes il s'en est trouvé peu, depuis les douze qui, par un choix spécial du Fils de Dieu, ont été établis les premiers fondateurs des Eglises, les docteurs universels du christianisme, et comme les chefs et les commandants de cette armée spirituelle qui com-

bat sur la terre pour conquérir le royaume des cieux : peu, dis-je, ont mérité cette qualité, et porté un titre si glorieux dans toute l'étendue de sa signification. En effet, chaque province n'en a eu qu'un qui puisse porter ce nom par excellence ; et, s'il s'est trouvé quelques docteurs, religieux, évêques, pasteurs, qui aient porté la lumière de la foi et prêché l'Evangile dans les Indes orientales, il n'y a cependant que le grand Xavier qui ait mérité de porter le nom d'Apôtre des Indes, et qui ait possédé éminemment toutes les qualités que l'on peut remarquer dans ces premiers hommes apostoliques, qui nous ont enseigné la doctrine du salut.

[La vocation à l'apostolat]. — L'apostolat comprend trois choses principales : l'autorité de gouverner, la faculté d'enseigner, la puissance de faire des miracles. — L'autorité de gouverner précède les deux autres qualités, comme le plus haut faîte de la dignité apostolique, auquel les deux autres sont subordonnées comme des degrés pour y parvenir. En effet, la puissance des miracles a été donnée aux Apôtres pour la confirmation d'une doctrine qui n'est pas établie sur les raisons humaines, mais sur l'autorité divine : Deo *sermonem confirmante sequentibus signis*. La doctrine leur a été donnée pour les rendre capables de ce gouvernement, qui consiste principalement à instruire les peuples dans la droite croyance et dans les bonnes mœurs. Mais, comme il y a deux vocations qui précèdent toute mission, l'intérieure et l'extérieure, et que l'une sans l'autre est presque inutile, nous pouvons assurer que François Xavier a été pourvu des deux, qu'il y a répondu, et qu'il s'est acquitté de ce sublime ministère avec un zèle et une ardeur incroyables.

[Mission des Apôtres]. — Il n'est pas nécessaire de montrer ici la nécessité de la mission qui donne le nom à un Apôtre, et qui en fait effectivement la condition la plus essentielle, à prendre ce nom dans sa propre signification, c'est-à-dire, pour le pouvoir d'annoncer la foi, et qui doit être donné par une autorité légitime : c'est assez que S. Paul nous assure que, sans cela, il ne peut y avoir de véritable apôtre : *Quomodò prædicabunt nisi mittantur?* (Rom. x). Mais il faut savoir qu'il y a deux sortes de missions ; l'une ordinaire, et c'est celle que donnent le Saint-Père ou les évêques, quand ils donnent le pouvoir à un particulier ou à plusieurs de prêcher l'Evangile, et d'annoncer la foi par les provinces et les royaumes ; et cette sorte de mission est assez commune ; l'autre est extraordinaire, et c'est lorsque, outre la mission des supérieurs ecclésiastiques, on voit la volonté de Dieu par le pouvoir de faire des miracles ; et c'est cette sorte de mission dont parle S. Paul lorsqu'il dit de lui-même. *Signa apostolatûs mei in signis et prodigiis ;* et que le Sauveur même, reprochant aux Juifs leur opiniâtre incrédulité, désigna par ces paroles : *Si mihi non creditis, operibus meis credite.* Il est très-manifeste que S. Fran-

çois Xavier avait sa mission, non-seulement du Pape et des supérieurs ecclésiastiques, mais de Dieu même, puisqu'il le prouva à tous les peuples par un nombre infini de prodiges, comme avait fait le Sauveur aux Juifs.

[Vocation de S. François Xavier]. — Quoique Dieu soit un être indépendant, et qu'il puisse opérer sans instrument, comme il agit sans travail, il est certain qu'il emploie souvent le ministère de ses créatures pour venir à bout de ses desseins. Le prophète nous assure que cette souveraine majesté donne des offices aux pures intelligences, qui les attachent à la conduite des hommes. Ne savons-nous pas qu'elle a choisi Moïse pour le mettre à la tête de son peuple? Sans remonter si haut, arrêtons-nous à la considération de ce que le Sauveur a fait lorsqu'il était sur la terre, ainsi que le dit S. Paul, pour y faire la charge d'apôtre : *Considerate apostolum et pontificem confessionis nostræ* Jesum : nous verrons qu'il a choisi des substituts, qu'il a fait un choix spécial de douze apôtres, pour servir à jeter les premiers fondements du christianisme, qu'il a choisi des ignorants pour en faire les docteurs de l'Eglise et les chefs de la milice spirituelle sur la terre. Cela étant ainsi, et le Fils de Dieu ayant toujours le même soin de son troupeau, en lui donnant les personnes nécessaires pour sa conduite et pour sa défense, nous ne pouvons douter que François Xavier ne soit de ce nombre : son élection est si éclatante et si merveilleuse, que c'est vouloir s'aveugler que de ne pas voir que Dieu a jeté, pour ainsi dire, sa vue sur lui comme sur un vase propre à porter son nom dans des royaumes les plus difficiles à conquérir. Car le monde, voyant en Xavier tant de belles qualités et de corps et d'esprit, reconnaissant en lui une grandeur de courage extraordinaire, un esprit brillant et tout de feu, un jugement solide, le regardait comme un sujet propre à soutenir l'éclat et le lustre d'une des plus nobles familles du royaume de Navarre ; mais Dieu, qui a un droit absolu sur toutes les créatures, dit de lui, comme de l'Apôtre des gentils, *Vas electionis est mihi iste,* et veut s'en servir pour faire revivre le nom chrétien dans des pays où depuis longtemps il n'en est plus fait aucune mention : ce qu'il s'efforça d'exécuter avec tout le zèle et le courage qu'on peut imaginer.

[Faux prétexte]. — Il y a deux défauts ordinaires à ceux qui sont entrés dans le ministère sacré, qui empêchent la gloire et le progrès de l'Eglise. Les uns, par une fausse retenue, craignent de s'appliquer à la conduite des âmes, et, s'excusant sur les soins qu'ils ont de leur propre salut et sur le danger qu'il y a d'être responsables de celui des autres, ils manquent à la charité et s'entretiennent dans leur paresse. Les autres, par une indiscrète facilité, souvent ambitieuse ou intéressée, s'engagent témérairement dans le ministère et les fonctions apostoliques, et, n'ayant ni la prudence ni le fonds de vertu nécessaires à ce sublime emploi, ils perdent

leur âme en travaillant avec un zèle apparent à gagner celles des autres. — François Xavier évita également ces deux défauts. Il ne s'endormit point dans une oisive contemplation, il ne fut jamais sans occupation, et, quand il agit, quand il s'occupa, ce ne fut point sans discernement et sans connaissance, et toujours à la plus grande gloire de DIEU et au salut des âmes.

[La conversion du monde]. — Faire de grandes choses, ce n'est point précisément en quoi consiste la toute-puissance de DIEU ; mais faire de grandes choses de rien, c'est le propre de la vertu divine et le caractère particulier qui la distingue. Ainsi DIEU en a-t-il usé dans la création et dans l'incarnation, qui sont par excellence les deux chefs d'œuvre de sa main. Dans la création, il a tiré tous les êtres du néant, c'est sur le néant qu'il a travaillé, et parce qu'il agissait en DIEU, il a donné à ce néant une fécondité infinie. Dans l'incarnation, il a réparé, réformé, renouvelé toute la nature ; et pour cela il a eu besoin d'un Homme-DIEU ; mais il a fallu que cet Homme-DIEU s'anéantît, afin que DIEU pût s'en servir pour l'accomplissement du grand mystère de la rédemption du monde. — Or, voilà aussi l'idée que le Fils de DIEU a suivie dans l'établissement de l'Evangile. Il voulait convaincre l'univers que c'était l'œuvre de DIEU, que DIEU seul en était l'auteur. Qu'a-t-il fait? Il a choisi des sujets vils et méprisables, des hommes sans appui, sans crédit, sans talent ; des disciples qui furent la faiblesse même ; des apôtres qui n'eurent point d'autres armes que la patience, point d'autres trésors que la pauvreté, point d'autres conseils que la simplicité : *Non multi potentes, non multi nobiles, sed quæ stulta sunt mundi elegit* DEUS. Le Fils de DIEU suivit la même maxime quand il appela François Xavier à l'apostolat. Ce grand saint avait tous les avantages du monde : il était noble, il avait des talents extraordinaires, il ne manquait d'aucune disposition pour avancer dans le siècle. Mais rien de tout cela n'a contribué au miracle que DIEU a opéré par son ministère. Il a fallu que Xavier quittât tous ces avantages, qu'il s'en dépouillât pour travailler avec succès à la propagation de l'Evangile ; il a fallu qu'il renonçât à ce qu'il était, à ce qu'il savait ; qu'il devînt, par son propre choix, tout ce qu'avaient été les apôtres par leur première condition, pour se disposer comme eux aux fonctions apostoliques, et pouvoir s'employer efficacement et heureusement à étendre le royaume de JÉSUS-CHRIST.

[Si les Apôtres sont martyrs]. — Peut-être quelqu'un eût-il désiré qu'une vie si éclatante et si miraculeuse que celle de François Xavier eût été couronnée de la gloire du martyre. Je ne suis pas si téméraire que d'oser rien changer aux éloges que l'Eglise donne aux saints, et celui d'apôtre, qu'elle donne à ce grand homme, est si éminent que je ne sais si celui de martyr y peut ajouter quelque chose. Cependant, si l'ancienne Eglise

a reconnu pour vrais et légitimes martyrs ceux qui avaient souffert quelque opprobre signalé pour Jésus-Christ, les fers ou la prison, ou quelques plaies sur leurs corps; si Tertullien, adressant une consolation à ceux qui étaient dans les fers pour la cause de Jésus-Christ, les appelle martyrs: si S. Cyprien, martyr lui-même, honore de ce nom ceux qui sont condamnés à travailler aux mines pour n'avoir pas voulu offrir de l'encens aux idoles ; je ne vois nulle raison pour dénier ce nom au grand Xavier. Jamais homme a-t-il souffert plus d'injures et d'ignominies pour le nom de Jésus-Christ ? Jamais homme a-t-il soutenu plus de travaux, couru plus de dangers, pour publier l'Evangile ? Jamais homme a-t-il conservé sa vie avec tant de passion que ce saint a exposé la sienne à tant de périls, de supplices et de morts certaines pour la cause de Dieu ? Quel autre nom pouvons-nous donc donner que celui de martyre à cette glorieuse fin par laquelle il a terminé sa vie ? Il n'a pu trouver la mort parmi les assassins du Malabar ; il n'a pu la rencontrer dans la cruauté des sauvages, dans les embûches des bonzes ; il croit qu'elle lui est assurée dans la Chine ; il sait quelle aversion a cette nation pour l'Evangile : il met tout en pratique pour y entrer ; et, comme les anciens martyrs ont souvent donné de l'argent aux bourreaux pour les récompenser du bon office qu'ils leur rendaient, il achète d'un marchand chinois cette consolation d'être exposé pendant deux nuits à la porte d'une des villes capitales et au hasard d'une mort certaine. N'en est-ce pas assez pour mériter le glorieux titre de martyr ? et, si c'est la droiture de nos intentions et le but que nous nous proposons qui fait tout notre mérite, ne pouvons-nous pas assurer que si ce grand saint n'a pas été martyr d'effet, il l'a été de volonté, et qu'il n'a pas manqué au martyre, quoique le martyre lui ait manqué ?

[*La prière nécessaire aux apôtres*]. — Il ne faut pas oublier que, dans les fonctions apostoliques, l'union avec Dieu et la prière est d'un merveilleux secours, et même tout à fait nécessaire pour la conversion des âmes. La raison est que non-seulement le cœur des rois et des têtes couronnées est entre les mains de Dieu, mais encore les cœurs de tous les hommes en général, parce que c'est sa grâce qui les fléchit et qui les fait pencher où il lui plaît, sans jamais violenter leur liberté. Ce qui fait dire aux théologiens que, par le recours à Dieu en ces occasions, on obtient de sa bonté ce que les personnes les plus opiniâtres refusent avec obstination. Aussi est-ce le moyen dont se sont servies toutes les personnes apostoliques, et particulièrement François Xavier, qui n'a jamais demandé à Dieu la conversion de quelque pécheur qu'il ne l'ait obtenue.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Qualités dont Dieu avait orné S. Xavier]. — Lorsque le temps fut arrivé que la Providence avait marqué pour faire passer sa parole jusqu'aux extrémités de l'Orient et pour ouvrir un nouveau monde à son Evangile, il suscita Xavier pour être le chef et le conducteur d'une si sainte mais si difficile entreprise. Il lui donna toutes les qualités convenables à cet emploi : de la noblesse pour élever ses sentiments, de la force pour supporter le travail, de l'agrément pour s'insinuer dans les esprits, de la vivacité pour s'entretenir dans l'action, de la sagesse pour chercher le bien, du courage pour résister au mal, de la générosité pour entreprendre de grands desseins, de la patience pour les soutenir. Il le rendit capable d'exécuter ses volontés : par sa science, de vaincre la raison humaine, qui s'oppose aux vérités de l'Evangile ; par sa charité, de surmonter les difficultés et faire gloire des martyres ; par son zèle, de souffrir les persécutions, pourvu que Jésus-Christ fût annoncé ; par sa puissance, d'appuyer sa foi, et défendre sa doctrine par ses miracles. En un mot, il lui donna le corps, le cœur, l'esprit d'un apôtre, et le forma tout entier pour son ministère. (**Fléchier**).

[Conversion et vocation de Xavier]. — François Xavier était un jeune gentilhomme d'un naturel tout de feu et capable de porter ses espérances bien loin, à qui la vivacité de son esprit, jointe à la noblesse de sa maison, aurait sans doute fait égaler dans la profession des armes la gloire que ses frères et ses ancêtres y avaient acquise par leur valeur, si l'amour des sciences n'eût point été la passion dominante de son cœur, ou plutôt si Dieu ne lui eût inspiré des sentiments encore plus élevés, pour en faire un vase choisi, comme un autre Paul, afin de porter son nom par toutes les nations. Il ne fut pas plus tôt gagné à Dieu par les soins du grand S. Ignace, qu'il forma le dessein de lui gagner le monde, selon la prophétie qu'en fit une de ses sœurs. Mais, pour voir les premiers présages de cette grandeur d'âme, nous n'avons qu'à la considérer sur cette montagne proche de Paris où est le tombeau de l'apôtre de notre France, et qui fut autrefois le théâtre de tant de martyrs, dont elle a même retenu le nom. C'est-là que s'étant consacré à Dieu la première fois, et y renouvelant ses vœux tous les ans, il prit le zèle des apôtres et la force des

martyrs : de manière que ce n'est pas merveille qu'ayant pris naissance sur les cendres de ces premiers héros du christianisme, il fût héritier de leur courage, et prit pour devise ces paroles que Dieu dit autrefois à Moïse : *Inspice, et fac secundùm exemplar quod tibi in monte monstratum est.* En effet, c'est de ces cendres précieuses qu'est sorti ce feu qui a embrasé tout le nouveau monde, et que toutes les mers n'ont pu éteindre. C'est le sang de tant de martyrs qui a animé ce zèle qui l'a fait pénétrer jusqu'au fond de la barbarie pour y chercher de nouveaux pays, et dans ces pays des âmes à convertir. C'est sur le tombeau de ces premiers conquérants de l'Eglise qu'ont pris naissance ces désirs ardents d'avancer les conquêtes du Fils de Dieu que les plus puissants obstacles n'ont pu arrêter. Aussi était-ce en un temps auquel le feu de la charité était tellement éteint, que, pour en trouver quelque étincelle, il fallait l'aller chercher jusque dans les sépulcres des martyrs. Que si autrefois les entreprises les plus hardies se prenaient devant les tombeaux des grands capitaines, dont les cendres semblaient enflammer le courage de ceux qui s'efforçaient de les imiter, sacrés tombeaux, augustes restes de la foi des premiers chrétiens, n'ai-je pas sujet de croire, en voyant le zèle et l'ardeur de Xavier, que tous les martyrs qui furent enfermés dans votre sein lui firent un transport de leur courage et de leur charité ? *Inspice, et fac secundùm exemplar quod tibi in monte monstratum est.* Allez donc, à la bonne heure, là où Dieu vous appelle : vous n'avez plus qu'à suivre, puisqu'il vous montre le chemin tout frayé devant les yeux. (**Houdry**, *Sermons*).

[Préparation de Xavier]. — François Xavier fit en Europe comme un apprentissage universel de tout ce qu'il devait ou faire ou souffrir dans ses missions orientales. Lorsque, dans la ferveur de sa pénitence, il jeûnait jusqu'au dernier abattement, et que, pour se punir d'une légère complaisance, liant impitoyablement son corps, il le réduisait non-seulement à la servitude mais à la mort, ne jugez pas, prudence humatne, de ces pieux et nobles excès : il y a dans les actions des saints certaines indiscrétions apparentes que le zèle produit, que la charité purifie, et qui sont au-dessus de vos principes et de vos règles. Il fallait que Xavier s'accoutumât à porter sur soi la mortification de Jésus-Christ, et qu'il fût toujours prêt à donner sa vie. S'il se refuse tous les biens et toutes les commodités, s'il ne vit que d'aumônes mendiées de porte en porte, s'il n'a d'autre maison que des hôpitaux, il veut pouvoir dire comme l'Apôtre : *Scio esurire et abundare, et penuriam pati;* je sais souffrir la faim et me passer de toutes choses. Si, dans le cours d'une fièvre maligne et opiniâtre, ramassant le peu de force qui lui reste et se traînant dans les places publiques, il exhorte les passants à changer de vie, et si, au défaut de la voix, il prêche la pénitence par ses soupirs et par la pâleur et l'abattement de son visage, n'est-ce pas un essai de ce qu'il doit faire

dans ces royaumes éloignés dont il ne saura ni les coutumes ni le langage? Si on le vit, dans la cour de Portugal, introduire les vertus chrétiennes où régnait le libertinage, enchaîner les passions au milieu des objets qui les excitent, obliger les Courtisans à communier tous les huit jours, et à songer plus à la pureté de leur conscience qu'à l'avancement de leur fortune; faire des réconciliations sincères dans ces lieux où l'on dissimule les haines et où l'on ne les quitte pas, et où, bien loin de pardonner quand on est offensé, on ne pardonne pas même à ceux qu'on offense; s'il persuada au roi de donner lui-même l'exemple; et si l'on vit sa maison aussi réformée qu'un monastère, et sa cour plus semblable à une société religieuse qu'à une cour séculière: qu'était-ce qu'un apprentissage de ce qu'il devait faire dans la conversion du roi des Maladives ou dans la cour du roi de Ternate? (**Fléchier**).

[Il suit la voix de Dieu]. — Ce n'est pas assez que Xavier ressente ces saints mouvements et ces ardeurs d'un apôtre; il faut qu'il se dispose de sa part et qu'il réponde à cette vocation par un détachement entier de toutes les choses de la terre, par le renoncement à tous les intérêts humains d'honneur, de réputation, de commodités, par une parfaite victoire sur toutes ses passions. Or, pour cela, c'est peu de quitter biens, parents, amis, de rompre tous les liens par lesquels il tenait au monde et de renoncer à toutes les espérances de la fortune, s'il ne dompte encore son corps et s'il ne le réduit dans la servitude, comme un S. Paul: *Castigo corpus meum et in servitutem redigo*. C'est ce qu'il fit d'abord par un genre de mortification assez surprenant, qui fut de se lier les jambes avec des cordes, en sorte que le mouvement continuel d'un long voyage à pied les avait fait entrer si avant dans la chair qu'elles firent autant de plaies, et le mal, venant à s'irriter par l'agitation, eut besoin des remèdes les plus fâcheux et les plus violents. Je dirais volontiers que c'est ici ce nœud si fameux dans l'antiquité païenne, et que l'oracle de la Sagesse divine a promis la conquête de tout l'Orient à celui qui aurait assez de bonheur ou d'industrie pour le démêler ou pour le rompre. Aussi, quoique l'art des chirurgiens y fasse ses efforts, il n'y a que lui qui en vienne à bout par une guérison miraculeuse, qu'il obtient par ses prières; et dès le lendemain il se trouve en état de poursuivre son voyage, ou plutôt de courir où Dieu l'appelle. Mais ce qui fut un plus grand miracle de générosité et de vertu, c'est qu'il se vit libre en même temps de la servitude de son corps, comme s'il eût rompu tous les liens qui l'y attachaient, et qu'il demeura parfaitement maître de lui-même, victorieux de toutes ses passions et de tous les plaisirs des sens. (**Houdry**, *Sermons*).

Ce ne fut pas une humeur inquiète qui fit entreprendre à S. François Xavier de si longs et de si pénibles voyages. Car il arrive quelquefois que l'esprit du monde se mêle dans l'œuvre même de Dieu. On veut se

signaler par quelque dessein extraordinaire, particulièrement quand il s'agit de la conversion des pécheurs et du salut des âmes. Ennuyé des devoirs et des dépendances d'une communauté peut-être trop austère et trop régulière, sous prétexte d'aller exercer la charité on secoue le joug de l'obéissance. On quitte sans peine pays, parents, amis, pour acquérir un peu plus de liberté, et pour faire en repos, même parmi les peines et les fatigues de la prédication, sa volonté propre. On ne refuse pas de travailler à la vigne du Seigneur et de faire même le métier d'apôtre, mais on veut être maître de son zèle, se faire un apostolat à part et vivre dans l'indépendance. Xavier ne pense pas ainsi. A quelque ministère qu'on l'applique, en quelque endroit du monde qu'on l'envoie, tout ce qu'on lui commande lui paraît grand. Il n'est d'aucune nation, ou pour mieux dire, il est de toutes ; son obéissance est aveugle, et sa charité est universelle. Vous le représenterai-je traversant l'Italie et l'Espagne, passant sous les murailles de sa patrie avec une pieuse indifférence, sans y arrêter même un seul de ses regards, ne comptant plus pour son pays que celui où la volonté de Dieu l'appelait, et où il pouvait rendre à Jésus-Christ de plus grands services? Vous le montrerai-je insensible aux prières et aux larmes de ses parents, qui le regardaient comme une victime destinée à la mort ? Vous le ferai-je voir dans un vaisseau, la carte des Indes en main pour y dresser le plan de ses conquêtes spirituelles, et pour animer son zèle par la vue de cet objet qui devait lui coûter tant de peines ? Qu'est-ce qui produisait en lui tant d'ardeur et de mouvements? Une parole de S. Ignace qui lui intimait les volontés et les ordres de Dieu (**Fléchier**).

[Vertus du Saint]. — Pour venir à bout d'une si difficile entreprise que celle où S. Xavier était engagé, il fallait assurément qu'il fût orné de toutes les vertus : d'une abnégation totale et sans réserve, d'une humilité sans mesure, d'un désir ardent du mépris, d'une patience à l'épreuve de tous les outrages. Il fallait qu'il pratiquât la plus rigoureuse pauvreté, qu'il eût un amour pour les croix et les souffrances le plus passionné ; en un mot, qu'il fût dans un abandon général de tout ce qui s'appelle douceurs, commodités, intérêts propres. Ce fut ainsi qu'il s'insinua dans les esprits, et ce sont là les ressorts par où il a remué les cœurs pour les tourner vers Dieu — Il était d'une complexion délicate, et la vue seule d'une plaie lui faisait horreur. Mais rien n'en doit faire à un Apôtre : il faut qu'il surmonte cette délicatesse, et qu'il apprenne à triompher de ses sens avant que d'aller combattre les ennemis de son Dieu. Sur cela, que lui inspire son zèle ? Retiré dans un hôpital et employé auprès des malades, quel objet aperçoit-il à ses yeux ! Et n'est-ce pas là où tout son courage est mis à l'épreuve, et que, pour vaincre les révoltes de la nature, il a besoin de toute sa ferveur et de toute sa force ? C'était un malade, disons mieux, c'était un cadavre vivant, dont l'infection et la pour-

riture aurait rebuté la plus héroïque vertu. Que fera Xavier? Au premier aspect, son cœur malgré lui se soulève ; mais bientôt à ce soulèvement imprévu succède une sainte indignation contre lui-même. « Eh quoi ! dit-il, faut-il que mes yeux trahissent mon cœur, et qu'ils aient peine à voir ce que Dieu m'oblige à aimer? » Touché de ce reproche, il embrasse ce cadavre, que la foi lui fait envisager comme un des membres mystiques du Sauveur, et mille fois il baise les plaies avec le même respect et le même amour que Madeleine pénitente baisa les pieds du fils de Dieu ; et ce qui vous fait horreur plus de cent ans après, et de plus de trois cents lieues de loin, c'est ce que je n'ose vous exprimer, de crainte d'offenser vos oreilles : aussi serait-ce trop de sucer ce pus envenimé à tout autre qu'à ce grand courage, à qui Ste Catherine de Sienne a déjà donné l'exemple d'une semblable victoire, qui eut un tel effet sur ce grand apôtre, que depuis il ne ressentit jamais de répugnance à quelque chose que ce fût, et quelque rebutante qu'elle pût être. Tant il est vrai qu'il ne faut quelquefois qu'une action généreuse pour remporter une parfaite victoire sur soi-même, et devenir un grand saint tout d'un coup. (**Bourdaloue**).

[Courage de Xavier]. — Voilà Xavier disposé de sa part à remplir toutes les fonctions de l'apostolat; mais Dieu le veut encore éprouver de la sienne, et se comporter à son égard comme il fit envers S. Paul, par la plus grande et la plus difficile épreuve de sa vertu, et pour laquelle il ne fallait pas un moindre courage que le sien. Ce fut de lui faire voir tout ce qu'il aurait à souffrir dans ce pénible emploi : *Ostendam illi quanta illum oporteat pro nomine meo pati.* Son corps étant trop faible pour soutenir la ferveur de son esprit, l'excès de ses travaux le fit tomber malade dans un hôpital, où le grand docteur de l'Eglise S. Jérôme, auquel il avait une particulière dévotion, lui apparut, et pour le consoler lui déclara qu'il n'avait qu'à se disposer à bien souffrir, parce que Dieu l'exercerait d'une bien autre façon. Et en même temps Xavier se représenta comme dans un tableau l'horrible peinture des fatigues et des travaux qu'il devait essuyer durant tout le cours de sa vie, et qui vinrent comme en foule se présenter devant ses yeux. Mais ce grand courage, loin de s'effrayer à ce spectacle, le considère d'une vue assurée, et se laissant aller au mouvement de son zèle, s'écrie : *Ampliùs, Domine, ampliùs!* Encore plus, ô mon Dieu ! encore plus ! — Mais savez-vous bien, grand Saint, qu'il y a de la différence entre voir ces travaux en peinture et en idée, et les souffrir en effet? Il y a de quoi étonner les plus fermes et faire trembler les plus hardis. Il vous faudra faire, en divers voyages, douze ou quinze mille lieues de mer, toujours en danger de mort et sans aucune commodité de la vie. — C'est ce que je veux, dit-il, et encore davantage : *Ampliùs!* — Quoi ! la mer Atlantique n'a-t-elle pas assez d'écueils, et les débris des naufrages qu'on y voit toujours ne vous font-ils point de peur?

Celle du Japon n'a-t-elle point assez de corsaires et de pirates? On tient pour un miracle quand on en revient. Celle de la Chine n'a-t-elle point assez d'orages et de tempêtes ? on dit qu'elles ne cessent presque jamais. — *Amplius, Domine, amplius!* Oui, grand Dieu, pour votre amour encore plus ! — Mais avez-vous bien considéré que vous serez obligé d'avoir soin des malades, tout épuisé de maladies que vous serez vous-même, sans cesser pour cela de prêcher, d'instruire et de catéchiser ? Il vous faudra faire tout seul autant que dix mille. — Eh bien, je le ferai, et encore plus : *Amplius!* — Prenez-y bien garde, encore une fois ; car vous ne pourrez cueillir aucune fleur de ces vastes campagnes sans vous ensanglanter la main ; vous n'y ferez aucune moisson que vous ne l'ayez arrosée de vos sueurs ; vous n'y gagnerez pas une seule âme sans exposer la vôtre, et sans l'aller chercher au danger de votre vie. — Ah ! une âme, dit-il, il n'y en a point pour laquelle le Fils de Dieu n'ait versé tout son sang; trop heureux de donner le mien pour un si glorieux sujet ! *Amplius, Domine!* — Quoi donc, courage invincible ! ne trouvera-t-on rien capable de vous ébranler ? Il faudra continuellement, comme un S. Paul, vous exposer à tous les dangers, vivre au milieu des embûches des barbares, être en but à leurs traits : *In periculis fluminum, periculis latronum* ; il faudra tout faire, tout entreprendre, tout souffrir ! — Oui, nous le ferons; oui, nous souffrirons tout : *Amplius!* Ce grand saint souhaitait, comme S. Bernard, que les travaux de tous les hommes vinssent fondre sur lui, et avoir toutes leurs épaules pour porter toutes leurs croix ; et je suis persuadé que, si Dieu eût accordé à Xavier cette demande, il eût encore dit : *Amplius, Domine, amplius!* (**Houdry**, *Sermons*).

Même sujet. — Voilà la vocation de notre apôtre ; le voilà disposé, éprouvé, prêt à tout faire et à tout entreprendre : quel succès en attendez-vous ? Ah! que Dieu fait de grandes choses quand il rencontre un cœur qui seconde ses impressions, et qui n'apporte point d'obstacles à ses desseins ! Je vous avoue que, quand je considère ce grand saint, qui n'est pas plus tôt à Dieu qu'il est prêt à tout entreprendre pour son service, je ne puis m'empêcher de faire en même temps réflexion sur notre lâcheté, à nous qui nous contentons de si peu de chose, lorsque Dieu nous destine à une si haute gloire dans le ciel. Oui, il y a une ambition sainte, comme il y en une qui est mauvaise et criminelle ; et j'ose dire que jamais le courage et la grandeur d'âme ne fut d'un plus grand secours que pour être saint et véritable chrétien ; en matière de vertu et de sainteté, se contenter de peu c'est ne rien faire du tout. C'est un plaisir d'entendre notre saint s'expliquer lui-même sur ce sujet. — « Hélas! dit-il dans une ses lettres, faut-il que dans tout le reste nous ayons des desseins si vastes, des désirs si ardents, une ambition sans bornes et sans mesure, et que pour le service de Dieu, qui mérite tout, on fasse si peu ! Terminer ses desseins à une médiocre perfection, et se contenter d'éviter le

péché, sans rien faire pour sa gloire, ce n'est pas savoir ce que mérite un Dieu qui a tant fait pour nous ; donner des bornes à son zèle, c'est vouloir borner l'esprit de Dieu, qui est immense, et le restreindre dans la circonférence de sa propre personne ou d'un petit espace ; c'est l'étouffer tout à fait. » — C'est la langue de ce grand saint, qui parle de l'abondance du cœur ; c'est un cœur tout embrasé de charité qui conçoit ces ardents désirs ; c'est une langue de feu, semblable à celles qui parurent sur les Apôtres, qui profère ces paroles ; c'est une plume conduite par le Saint-Esprit qui exprime les sentiments que ce même Esprit inspire à celui qu'il destine au ministère de l'apostolat. — Mais voyons, s'il vous plaît, si ses actions ont répondu à des pensées si hautes et à des desseins si généreux : car, s'il vous a donné tant d'espérance dans sa vocation, je ne crains point de dire que sa mission fera encore paraître plus de fruit. (*Le même*).

[Premiers fruits de sa mission].—Ce serait une chose infinie de faire le dénombrement des longues et fréquentes courses de notre Apôtre, et des fruits qu'il fit dans chaque pays, qui sans doute lasseraient la patience des auditeurs. Le voilà rendu au cap de Comorin, et d'abord vingt mille idolâtres viennent le reconnaître pour l'ambassadeur du vrai Dieu. Mais d'où l'ont-ils appris, et qui le leur a dit? Ah ! voici le miracle : Xavier ne sait ni la langue ni les coutumes du pays, et cependant il persuade tous les esprits, et gagne tous les cœurs. Chaque jour, toute une bourgade est initiée au saint baptême. Les prêtres des faux dieux en conçoivent le plus violent dépit et s'y opposent ; les chefs du peuple, les magistrats, en sont transportés jusqu'à la fureur : mais, pour user des termes de S. Prosper sur un sujet à peu près semblable, c'est de ces furieux mêmes qu'il compose une nouvelle Eglise : *Sed de his resistentibus, sævientibus, populum Christianum augebat.* A peine ces sages Indiens l'ont-ils eux-mêmes entendu, qu'ils veulent devenir enfants pour se faire instruire des mystères qu'il leur enseigne. A la seule présence de ce prédicateur, toute leur sagesse s'évanouit.

N'était-ce pas un spectacle digne de l'admiration des anges et des hommes, de voir ce conquérant des âmes former dans les plaines de Travancor des miliers de catéchumènes, faire autant de chrétiens qu'il assemblait autour de lui d'auditeurs ; s'épuiser de forces dans cet exercice tout divin, et, comme autrefois Moïse, ne pouvoir plus lever les bras, par la défaillance où il tombe, et avoir besoin qu'on les lui soutînt, non point pour exterminer les Amalécites, mais pour ressusciter des troupes d'infidèles à la vie de la grâce ? Quel triomphe pour la foi qu'il leur venait d'annoncer, quand il marchait à la tête de ces néophytes, qu'il les conduisait dans les temples des idoles, qu'il les animait à les briser, à les fouler aux pieds, et, comme parle S. Cyprien, à faire de la matière du sacrilége un sacrifice au Dieu du ciel ! (**Bourdaloue**).

ST. BASIL'S SE LIBRARY

[Courses apostoliques]. — Je ne finirais jamais si je continuais de vous conduire de ville en ville; il faudrait aller de province en province, de Goa au Comorin, du Comorin au Travancor; d'ici au Malabar, de Malabar à Amboine, d'Amboine à la Maurique, à Meliapur, à Ceylan, à l'île du Maure; il faudrait aller de royaume en royaume, de l'Inde au Japon, du Japon à la Chine; il faudrait aller de monde en monde, de l'Occident en Orient, de l'Europe en Asie, si nous avions assez de loisir pour traverser tant de mers et pour faire un si long voyage. Contentons-nous de remarquer que partout il a fait éclater son zèle, et qu'il a fait des conversions si extraordinaires, qu'en la seule côte de la Pêcherie, qui n'a que cinquante lieues de longueur, il baptisa quarante mille personnes. Contentons-nous de dire que partout il a mérité l'éloge qu'un savant donnait à un autre apôtre, dont il disait qu'il n'avait jamais rencontré d'esprit si barbare qu'il ne disciplinât, de naturel si farouche qu'il n'adoucît, d'homme si brutal qu'il ne fît raisonnable, de pécheur si opiniâtre qu'il ne fléchît et qu'il ne pliât aux bonnes mœurs par ses sermons et par ses conférences, remplies de cet esprit de feu sur lequel S. Paul fonde la gloire et la différence de ses prédications : *Sermo meus, sed in ostensione spiritus.* (**Le P. Dallier**).

[L'île du Maure]. — Je ne puis cependant passer sous silence ce qu'il fit chez les Maures, fameux Insulaires, d'autant plus chers à Xavier qu'ils sont plus connus par leur barbarie, et qu'il en attend de plus rigoureux et de plus cruels traitements : car voilà ce qui l'attire, voilà ce qu'il cherche. Mais, Providence de mon Dieu, que vos vues sont au-dessus des nôtres, et que vous savez conduire efficacement, quoique secrètement, vos impénétrables et adorables desseins! Qui l'eût cru? cette brebis au milieu des loups, sans rien craindre de leur férocité, leur communique toute sa douceur. Ces tremblements de terre, si communs parmi eux, lui donnent occasion de les entretenir des grandeurs de Dieu qu'il leur prêche, et de la sévérité de ses jugements. Ces montagnes de feu qui sortent du sein des abîmes lui servent d'images, mais d'images affreuses, pour leur représenter les flammes éternelles et pour leur en inspirer une horreur salutaire. Il les cultive, il les rend traitables; il les transforme en d'autres hommes. Toute l'Inde est dans l'étonnement. et ne peut comprendre qu'en peu de jours il les ait réduis sous le joug de la loi chrétienne. Vous diriez que, comme les cœurs des rois sont dans la main de Dieu, tous les cœurs de ces peuples sont dans celle de Xavier. Il entre dans Malaca, et d'une Babylone il en fait une Jérusalem, c'est-à-dire, d'une ville abandonnée à tous les vices il en fait une ville sainte (**Bourdaloue**).

[Travaux merveilleux]. — Voici, chrétiens, un nouveau champ qui se pré-

sente à cet ouvrier infatigable ; et, sans nous arrêter, suivons-le partout où l'ardeur de son zèle porte ses pas. Le Japon l'attend, et c'est là, pour m'exprimer de la sorte, que DIEU a placé le siége de son apostolat. Dans l'Inde, il a travaillé sur un fond où d'autres avant lui s'étaient exercés, il a marché sur les traces des Apôtres : mais ici il peut dire, comme S. Paul : *Sic autem prædicavi Evangelium hoc, non ubi nominatus est Christus, ne super aliorum fundamentum ædificarem, sed, sicut scriptum est, quibus non est annuntiatum de eo.* Oui, j'ai prêché JÉSUS-CHRIST, mais dans des lieux où ce nom vénérable n'avait jamais été prononcé ; et DIEU m'a fait cet honneur de vouloir que j'édifiasse là où personne avant moi n'avait bâti. Xavier, en effet, est le premier qui ait porté à cette nation le flambeau de l'Evangile. Je dis à cette nation si fière et si jalouse de ses anciennes pratiques et de la religion de ses pères ; à cette nation où le prince des ténèbres dominait en paix depuis tant de siècles, et qu'une licence effrénée plongeait dans tous les désordres. Il s'agissait de leur annoncer les vérités les plus dures et d'ailleurs les moins compréhensibles ; une doctrine la plus humiliante pour l'esprit et la plus mortifiante pour les sens ; une foi aveugle, sans raisonnement, sans discours ; une espérance des biens futurs et invisibles fondée sur le renoncement actuel à tous les biens présents : en un mot, une loi formellement opposée à tous les préjugés et à toutes les inclinations de l'homme. Voilà ce qu'il fallait leur faire embrasser, à quoi il était question de les amener, sur quoi Xavier entreprend de les éclairer : quel projet ! et quelle en sera l'issue ? Ne craignons point : c'est au nom de DIEU qu'il agit, c'est DIEU qui le députe, comme le prophète, et qui lui ordonne d'arracher et de planter, de dissiper, et d'amasser, de renverser et d'élever. Il arrachera les erreurs les plus profondement enracinées, et jusque dans le sein de l'idolâtrie il plantera le signe du salut ; il dissipera les légions infernales conjurées contre lui, et malgré tous leurs efforts il rassemblera les élus du Seigneur ; il renversera ce fort armé qui s'était introduit dans l'héritage du DIEU vivant, et de ses dépouilles il érigera un trophée à la grâce victorieuse qui l'accompagne, et qui se répandra avec abondance. Parlons sans figures, et ne cherchons point de magnifiques et de pompeuses expressions pour soutenir un sujet qui par lui-même est au-dessus de toute expression. François Xavier se présente : il montre le crucifix, il proteste que ce crucifié est son DIEU et le DIEU de tous les hommes : cela suffit ; sur sa parole il est cru comme un oracle. Les rois l'écoutent et le respectent ; celui de Bungo reçoit le baptême ; de mille sectes répandues dans le Japon, il n'y en a pas une qu'il ne confonde ; les bonzes les plus opiniâtres se font non-seulement ses disciples, mais ses ministres et ses coadjuteurs. Tous les jours, nouvelles Eglises : et quelles Eglises ? Disons-le à la gloire de DIEU, auteur de tant de merveilles, des Eglises dont la ferveur ne cède en rien à celle du christianisme naissant. (**Bourdaloue**).

[Le Japon]. Le Japon est le plus glorieux champ que Dieu ait préparé à la vertu de Xavier. Ce champ sera un jour fertile en martyrs ; il portera de nouveaux Laurents, il fera revivre l'esprit de l'Église primitive. Où irai-je chercher des paroles pour vous dire tout ce qu'a fait cet homme divin quand il y est arrivé ? Il trouve un pays tout idolâtre, des mœurs brutales, des coutumes tout à fait opposées au christianisme ; il ne connaît personne, il ne sait point la langue ; que fera-t-il ? Qu'eussions-nous fait, et vous et moi ? Mais l'amour est inventif, il entre partout et parle toutes les langues. Xavier paraît devant les rois ; il dispute contre les bonzes ; il prêche dans les places publiques ; on le prend pour un fou, les enfants lui jettent des pierres : il ne se plaint de rien. Tantôt il prend un habit magnifique pour avoir entrée à la cour, et puis il se fait domestique, pour courir des cinquante lieues après un postillon ; et souvent toutes ces fatigues ne sont suivies que de rebuts et d'ignominies. Mais il ne perd pas courage pour cela ; son zèle s'anime et redouble son ardeur. Il gagne enfin ces peuples, et se fait regarder d'eux avec admiration. Eh quoi ! disaient-ils, un homme de bon esprit, considéré de toute sa nation, nous viendrait-il chercher de si loin, s'exposerait-il à tant de périls et à tant d'incommodités, sans aucun intérêt, sans autre dessein que de nous parler, s'il n'était conduit que par des motifs humains, et s'il n'avait quelque chose de grand à nous communiquer? Il faut l'entendre. Ils s'approchent de lui, ils écoutent ses discours, ils en sont charmés, et, le Saint-Esprit leur touchant puissamment le cœur, ils s'y rendent. Chose étrange ! cinq royaumes reçoivent l'Évangile, et reconnaissent Jésus-Christ. Xavier lui dresse partout des autels ; il fait partout triompher la croix. Il règle ces nouvelles Églises ; il leur donne des maîtres ; il leur laisse des instructions, mais si sages et si efficaces, que trente ans après on trouva de pauvres villages qui ne s'étaient nullement démentis de la croyance ni des mœurs qu'il leur avait prêchées. [**Le P. Castillon.**]

[Il est impossible de rapporter toutes les grandes actions de Xavier.] — N'attendez pas que je recueille ici tous les faits héroïques de S. Xavier, dont une partie est presque incroyable, ou que je cite tous les pays qu'il a parcourus, et que je lasse votre attention d'une longue suite de mots barbares : ma mémoire n'y suffirait pas, et votre imagination en serait chargée. Déployez la carte des Indes : les pas de ce géant ont mesuré ces grandes provinces. Voyez ces îles du Japon qui composent tant de royaumes : ce n'est qu'une partie de ses conquêtes apostoliques ; et ce pays, qui contente l'ambition de cinquante rois, ne remplit pas le zèle de cet apôtre. Jetez les yeux sur Travancor et sur les Moluques : six cents lieues de chemin, traversées à pied, dans les fatigues de sa mission, ne font qu'animer son courage. Si votre vue s'égare parmi tant d'objets différents, vous pouvez dire sans flatterie : Par quels de ces détroits n'a-t-il pas passé pour y porter nos mystères ? Dans quelles de ces terres n'a-t-il pas jeté

la semence de la parole évangélique ? Laquelle de ces îles n'a-t-il pas renfermée dans les limites de la juridiction de l'Église ? Lequel de ces déserts n'a-t-il pas pénétré ? Lequel de ces rochers n'a-t-il pas fait retentir du nom de JÉSUS-CHRIST ? et quel lieu voyons-nous dans lequel il n'ait laissé quelque monument de sa piété, de sa charité, de son zèle, ou de ses miracles ?

Quelles difficultés et quels obstacles ne trouve-t-il pas, qui auraient été insurmontables à d'autres courages ! Combien de fois, exposé dans une nacelle, servant comme de jouet aux flots et aux vents, courut-il mille périls sur la mer, pour parvenir à de plus grands périls sur la terre, afin d'aller faire à JÉSUS-CHRIST la conquête de quelques âmes abandonnées ! Combien de fois, se mettant au-dessus des craintes et des impossibilités de la nature, entreprit-il d'arrêter les efforts des ministres de l'impiété, et les brutalités d'un peuple barbare, par les seules armes de l'Évangile, qui sont la douceur, la patience et la charité ! Combien de fois, touché du désir ou attiré par quelque espérance du salut des âmes, et résolu de porter les richesses de JÉSUS-CHRIST dans quelque contrée idolâtre, osa-t-il s'exposer à la rage des meurtiers ou à l'infidélité des pirates ! Combien de fois, dépourvu de tout et près de tomber dans la défaillance, se nourrissant du pain de la parole de DIEU qu'il allait distribuant, et se ranimant par la pensée du sacrifice qu'il allait faire, tira-t-il des forces de sa faiblesse ! (**Fléchier**).

[Zèle toujours plus ardent.] — Xavier est enfin arrivé aux extrémités de l'Orient, d'où il reprend encore sa course vers les Indes, et de là au Japon pour la seconde fois ; comme si ses courses étaient régulières, aussi bien que celles des astres, qui par leur approche donnent la vie et la vigueur à toute la nature. Mais s'en tiendra-t-il là ? Non : car les vastes provinces de la Chine lui montrent une nouvelle moisson. On a beau lui présenter les dangers qui le menacent : toutes les considérations qui sont capables d'arrêter les autres ne font qu'enflammer son courage. On lui dit que les Chinois conduisent d'abord tous les étrangers au supplice ; mais cette seule espérance d'y trouver la mort redouble ses empressements et lui donne une sainte impatience. « Il y a des peuples à convertir et des âmes à gagner : ne balançons donc pas davantage, dit-il, sur le parti qu'il y a à prendre. Allons dès ce moment, levons toutes les ancres et y courons à voiles déployées. » — Mais encore, grand Saint, les tempêtes et les naufrages qui y sont si fréquents, ne vous feront-ils point différer à une plus favorable occasion ? — Ah ! c'est se défier de la divine Providence ; où DIEU nous veut, l'occasion n'y peut manquer. — Quoi ! entreprendre une affaire dont le succès est si incertain ? — Oui ; mais laisser périr tant de millions d'âmes sans faire un effort pour les secourir ! Résolûment il y faut entrer ou mourir. Disons mieux, il y faut entrer et y mourir : mon pis-aller sera que, si l'on m'y traîne sur un échafaud, du moins j'annon-

cerai la foi aux spectateurs de mon supplice. La voix de mon sang retentira aux quatre coins de la Chine, et sera la semence du Christianisme en ces pays. — Xavier fait tant qu'il gagne un pilote pour le conduire, et l'exposer de nuit aux portes de Canton, qui en est une des principales villes. Il n'en était qu'à trente lieues, lorsqu'il voit arrêter l'impétuosité de ses désirs et la violence de son zèle, au moment où les choses sont le plus heureusement disposées pour un favorable succès : car c'est ici que DIEU veut bien mettre fin à ses courses, et l'appeler à la gloire qu'il a méritée par de si longs travaux. [**Houdry.**]

[Le peu de fruit de la parole de Dieu parmi nous]. — Permettez-moi de faire un moment de réflexion sur ce sujet, et de vous demander pourquoi la parole de DIEU fait dans ces derniers temps si peu de fruit. C'est par le ministère d'un seul prédicateur que DIEU, jusqu'au milieu de l'idolâtrie, a opéré ces miracles : et aujourd'hui, dans le centre de la foi, tant de prédicateurs suffisent à peine pour convertir un pécheur. Xavier prêchait à des infidèles, et il les touchait : nous prêchons à des chrétiens, et ils demeurent insensibles. A quoi attribuerons-nous cette monstrueuse opposition? Est-ce que Xavier était saint, et que nous, ministres de la divine parole, ne le sommes pas ? Mais notre foi ne serait plus ce qu'elle est, si elle dépendait ainsi des ministres qui l'annoncent. Ils ne prêchent pas, et ils ne convertissent pas comme saints, mais comme députés de DIEU, comme envoyés de DIEU. Or, quelles que soient les qualités de la personne, cette députation et cette mission n'est pas moins légitime. Quoi donc ! est-ce que Xavier avait un autre évangile à prêcher que nous? Est-ce qu'il faisait connaître un autre DIEU ? Est-ce qu'il enseignait d'autres vérités? Est-ce qu'il proposait d'autres peines et d'autres récompenses? Rien de tout cela : mais c'est qu'il instruisait des peuples qui, quoique nés et quoique élevés dans l'infidélité, suivaient les impressions de la grâce, et que vous, dans le Christianisme, vous la combattez, vous la rejetez, vous l'étouffez. (**Bourdaloue**).

[Moyens employés par Xavier]. — Comme le Fils de DIEU sait ceux qui sont à lui, qu'il ne perd aucun des élus que son Père lui a donnés, et qu'il se sert des temps qui ont été marqués pour sa gloire, il envoya Xavier pour recueillir ces âmes prédestinées, et il voulut que ce nouvel héritage fût cultivé par les mains de cet homme apostolique. Quelles bénédictions ne répandit-il pas sur ses travaux! L'Eglise étendue six mille lieues plus loin qu'elle n'était, l'Evangile prêché à cent îles ou royaumes différents, plus de dix-huit cent mille âmes converties à JÉSUS-CHRIST, sont les fruits du zèle de cet apôtre. On le vit tantôt administrer le baptême à tant d'infidèles que ses mains succombaient sous ce ministère, tantôt renversant les idoles et mettant JÉSUS-CHRIST et son sacrifice à la place de ces coutumes sacriléges de répandre le sang humain sur les autels dressés au

démon, tantôt entraînant des peuples entiers par l'efficace de sa croyance et par la force de ses vertus. La croix de JÉSUS-CHRIST était plantée sur les chemins et sur les rivages ; le symbole de la foi était le cantique qu'on entendait dans les maisons et dans la campagne, et les instructions de Xavier volaient en tout pays et en toute langue. Là, il formait des catéchistes et des prêtres pour expliquer les mystères ou pour conférer les sacrements : ici, il exhortait ses néophytes à se dépouiller de leurs biens et à suivre la pauvreté évangélique ; en cet endroit, il persuadait la patience et formait des cœurs de martyrs. On voyait cette nouvelle Eglise naître à peu près comme l'ancienne, et le christianisme, vieilli dans l'Europe, refleurir et se renouveler au milieu de la barbarie. (**Fléchier**).

[Consolations intérieures que ressentait Xavier]. — Il semble que DIEU ait voulu récompenser dès cette vie la fidélité de Xavier par la consolation qu'il lui donnait à la vue des âmes qu'il convertissait, et qu'il appelle sa joie et sa couronne, comme faisait l'apôtre S. Paul : *Gaudium meum et corona mea.* Et lorsqu'il fait réflexion sur le succès que DIEU daigne donner à ses travaux, c'est alors que, se laissant aller aux sentiments de son cœur sans les contraindre, il se sent comme inondé d'un torrent de délices dont ne pouvant contenir l'excès, il pousse ces paroles entrecoupées de sanglots et de soupirs : *Satis est, Domine satis est* ! c'est assez, ô mon Dieu ! Hé ! que me réserverez-vous pour le ciel, si dès cette vie vous me comblez de tant de joie ? Il est contraint d'ouvrir son sein pour faire évaporer ces saintes ardeurs, et n'ayant que le Ciel pour témoin, il répète ces paroles que les forêts et les rochers font retentir de tous côtés : *Satis est, Domine* ! encore une fois, mon DIEU, c'est assez : ou moins de consolations, ou un cœur plus capable de les supporter ! (**Houdry**).

[Xavier uni à Dieu]. — C'est une chose surprenante, et qui peut passer pour un prodige, que, dans les affaires les plus fâcheuses, dans les plus pénibles voyages, au milieu même des plus grands dangers, Xavier demeurait toujours fortement uni à DIEU, et le possédait avec une tranquillité d'esprit incomparable. Il serait difficile de rapporter tout ce qu'il eut à souffrir sur la côte de la Pêcherie, et parmi les Javares dans la Maurique ; et néanmoins il écrivit de ces quartiers-là qu'il n'avait trouvé DIEU nulle part ni si présent ni si doux. « Il est vrai, dit-il, mes Frères, que je suis ici dans le plus misérable pays du monde : c'est une terre de malédiction, condamnée de Dieu à une perpétuelle stérilité. J'y ai pourtant rencontré une terre de promission ; tout y coule de lait et de miel pour moi, et les consolations célestes y sont si extraordinaires, qu'elles inondent mon cœur, et noient dans leurs douceurs le ressentiment de toutes mes amertumes et de toutes mes peines. » Ne semble-t-il pas entendre un S. Paul, quand il disait aux Corinthiens : *Repletus sum consolatione, su-*

perabundo gaudio in omni tribulatione nostrâ. On me suscite de grandes persécutions ; on me cite devant les magistrats et les gouverneurs de provinces. Je me vois attaqué de toutes parts : *Foris pugnæ, intùs timores ;* j'ai à combattre les gentils au-dehors, j'ai à craindre les trahisons domestiques et la perfidie des faux frères : mais tout cela ne m'épouvante point. C'est cette joie, cette paix intérieure dont jouit pleinement Xavier, même dans les plus grands dangers, au milieu des orages et des tempêtes. Lorsque tout le monde était saisi des approches de la mort, qu'on jetait les marchandises à la mer, qu'on se disait le dernier adieu dans la certitude de périr, Xavier paraissait aussi assuré dans le vaisseau que Noé dans l'arche battue et agitée de tous côtés des pluies et des eaux du déluge ; et parmi toutes ces secousses il demeurait paisible, il jouissait d'une paix constante comme s'il eût été sur la terre ferme. (*Sermons*, **Le P. Castillon**).

[Dieu lui avait communiqué le don des miracles]. — Si la fidélité de Xavier à porter partout l'Evangile et la parole de Dieu est toute semblable à celle des Apôtres, il ne faut pas s'étonner s'il a eu le même succès, et si Dieu s'est déclaré en sa faveur par les prodiges les plus surprenants. Car, si cette parole, dans la bouche des Apôtres, a eu un pouvoir universel sur toute la nature, c'est une des choses qui font davantage admirer notre saint. La terre ressent son pouvoir en rendant des cadavres déjà corrompus, pour leur faire voir encore une fois la lumière du jour avec celle de l'Evangile ; et le procès de sa canonisation en rapporte jusqu'à vingt-cinq que Dieu ressuscita par ses prières, entre lesquels il y en a trois dont on ne peut douter, puisqu'ils sont sortis du tombeau à la vue de tout le monde. La mer semble avoir été soumise à ses ordres, tantôt s'enflant par des orages, et tantôt se calmant et même se retirant selon son gré : ce qui faisait que ceux du vaisseau, surpris de ces prodiges, s'écriaient, comme on faisait autrefois en voyant le Sauveur : *Quis est hic, quia venti et mare obediunt ei ?* Eh ! quel est cet homme, que la mer et les tempêtes lui obéissent ? Les autres miracles que Dieu attacha à la vertu de sa parole lui étaient si ordinaires, que, pour les faire, c'était assez qu'on envoyât quelqu'un de sa part. Son chapelet chasse les démons des corps des possédés ; un bout de sa robe guérit les maladies les plus désespérées ; une seule signature de sa main a fait plus de trois cents miracles. La moindre chose qui a été à son usage devient un instrument de prodiges, et fait le bonheur et le trésor de tout un peuple. (**Houdry**).

[Xavier apôtre d'un nouveau monde]. — Le grand effet de la parole de Dieu, le prodige des prodiges qu'ont fait les Apôtres par son moyen, le miracle qui a étonné tous les esprits, c'est la conversion du monde. Que direz-vous de voir Xavier, lui seul, en faire autant dans le nouveau monde, et renouveler dans le dernier siècle tout ce qui s'est fait de plus merveilleux

à la naissance du Christianisme? Aussi, après l'établissement de l'Eglise, qui est l'ouvrage de Dieu, quel prodige plus étonnant que de voir un seul homme planter la foi en plus de cent royaumes, en comptant les soixante du Japon, convertir plus de cinquante rois ou souverains, se trouver aux prises avec plus de cinq mille bonzes ou Brachmanes, c'est-à-dire avec tout ce qu'il y a de sagesse dans l'Orient; prêcher l'Evangile en plus de trente langues différentes; pousser les conquêtes du Fils de Dieu deux mille lieues plus loin que les anciens géographes n'ont mis l'extrémité de la terre; baptiser de sa propre main jusqu'à douze ou quinze cent mille âmes? Un fameux hérétique du siècle passé a rendu ce témoignage, d'autant moins suspect qu'il vient de la bouche d'un ennemi, que Xavier avait plus converti d'hommes que peut-être jamais personne n'en avait vu, et cela en l'espace de dix ans qu'il a demeuré en ces vastes pays. Lequel admirer davantage, ou la rapidité ou la multitude de ses conquêtes? Il baptisa en un seul jour tous les habitants d'une grande ville; et il fallait, comme à un autre Moïse, lui soutenir le bras, qu'il ne pouvait plus remuer de lassitude. O bras mille fois plus glorieux, que s'il avait porté tous les sceptres du monde! bras plus puissant que ceux de tous les monarques! bras, encore une fois, digne de porter autant de palmes dans le ciel qu'il a donné de chrétiens à l'Eglise! Je me laisse aller volontiers au sentiment de ce Souverain-Pontife, lequel, comme on lui eut présenté ce bras, qu'on avait fait venir à Rome, de Goa ou son corps est tout entier, le prit et le baisa, et, levant les yeux, ne savait s'il devait féliciter le ciel ou la terre, l'un d'avoir recouvré tant d'âmes qui se fussent perdues sans son secours, et l'autre de posséder un si riche trésor. (**Houdry**).

[Mort de Xavier]. — La plus belle relique que Xavier nous ait laissée est l'exemple de sa vie, qu'il a voulu couronner par la plus héroïque de toutes les vertus, la soumission aux ordres de la divine volonté, qui veut qu'il meure, non sur les roues et sur les gibets qu'il allait chercher à la Chine, mais comme un autre Moïse, à la vue de cette terre promise pour laquelle il avait essuyé tant de fatigues et de travaux de naufrages et de hasards. C'est ici sans doute que sa vertu aurait eu peine à se soutenir avec toute la fermeté, si sa fidélité ne lui eût fait soumettre les désirs ardents du martyre au bon plaisir de Dieu, qui veut qu'il meure dans une île déserte, abandonné de tout le monde, dans l'indigence de tout. Sancian, île véritablement fortunée, quand jamais tu n'aurais eu d'autre bonheur que de recevoir les derniers soupirs et les dernières paroles de cet apôtre, dis-nous quels furent ses sentiments pendant quatorze jours d'une fièvre violente; lorsque, sans autre médecin qu'un matelot, sans autres vivres qu'un peu d'amandes sèches, sans autre maison qu'une cabane, cet homme dont dépendait le salut de tant de milliers d'hommes se vit mourir au milieu de ses conquêtes. Je ne puis m'en taire, et je ne doute

point que cette soumission à la volonté de Dieu, dans ce temps, dans ce lieu, aux portes d'un si grand royaume dont la conquête faisait l'objet de ses plus ardents désirs, ne soit la plus héroïque de ses actions, et ne lui tienne lieu d'autant de martyres qu'il en souhaitait à tout moment; et je crois que, de honte d'expirer ainsi si à son aise, il se couvrit le visage et envoya cette belle âme au ciel, chargée d'autant de couronnes, de dépouilles et de précieux ornements, qu'il y avait envoyé d'âmes avant lui. Que n'ai-je maintenant le loisir de satisfaire à ma dévotion, et de dire, parlant de cet Apôtre, ce que disait S. Chrysostôme parlant de l'objet de ses plus tendres affections, l'incomparable S. Paul: *Quis mihi cinerem de corde Pauli ostendat? O cor cœlo sublimius, orbe latius, radiis splendidius, igne validius, adamante fortius!* Oh ! que je serais heureux si j'avais un peu des cendres précieuses de ce cœur apostolique, que le zèle de la gloire de Dieu a entièrement consumé ? O cœur plus élevé que le ciel, plus vaste que le monde, plus éclatant que le soleil, plus agissant que le feu, plus constant et plus ferme que le diamant ! (**Le P. Texier**).

[Fruit que nous devons retirer]. — Nous pouvons tirer trois fruits des exemples admirables de la vie de Xavier : Premièrement, prendre de-là occasion de nous instruire ; secondement, de nous confondre ; troisièmement, de nous encourager. Si un ministre protestant d'Angleterre, qui avait fait le voyage des Indes, a laissé par écrit, dans un de ses ouvrages, que la vie de Xavier a été accompagnée d'une vertu si constante et si héroïque, et d'une si grande quantité de miracles, qu'elle suffit pour être un motif de croyance, pour convaincre tout esprit raisonnable sur la vérité de l'Eglise chrétienne, quels sentiments devons-nous en avoir, nous qui sommes catholiques ! Ne devons-nous pas maintenant rendre grâces au Sauveur de ce qu'il a fait paraître au monde un serviteur si fidèle, si agissant, si infatigable pour sa gloire? Ne devons-nous pas féliciter l'Eglise de ce qu'elle a eu, dans ces derniers temps, un apôtre si illustre et si parfait ? Mais surtout ne devons-nous pas nous féliciter nous-mêmes de ce que nous avons l'honneur d'être de la religion de ce grand thaumaturge, de ce ressusciteur des morts? Quelle instruction et quelle confirmation dans notre foi, de savoir que cet homme incomparable était d'une même communion avec nous, qu'il consacrait comme nos prêtres, et qu'on l'a vu souvent à l'autel avec un visage tout éclatant de lumière?

Quel sujet aussi de nous confondre ! Jusques à quand aurons-nous une admiration stérile pour les saints? *Gravant audita nisi suscipiantur imitanda* : tout ce qu'on nous a dit des vertus des saints, dit S. Léon, ne servira que pour nous accabler un jour de reproches, si nous n'en profitons point. Quel abus étrange des chrétiens du siècle, d'avouer que la sainteté est admirable, que le courage des saints est héroïque, qu'on ne saurait assez estimer leur détachement de la terre, leur zèle, leur force, leur constance, et néanmoins de s'arrêter à cette vaine approbation de leur vertu.

et de demeurer toujours dans une vie toute humaine, toute lâche, toute plongée dans la corruption de la nature ! Eh quoi ! Xavier adorait-il un autre Dieu ? connaissait-il un autre Sauveur ? avait-il un autre Evangile, une autre espérance, et prétendait-il à un autre ciel ? Et cependant, quelle opposition de ce qu'il a fait à ce que nous faisons ! Il a vécu pour l'amour de son Dieu dans un mouvement perpétuel, et nous croupissons dans une continuelle oisiveté. Il était insatiable quand il était question d'agir et de souffrir pour Dieu, et nous vivons dans l'éloignement de tout ce qui concerne la piété. A peine avons-nous fait un pas en avant que nous en faisons trois en arrière, et la moindre difficulté qui se présente nous arrête, et la seule appréhension de la croix nous fait peur. (*Le même*).

[Même sujet]. — Je sais bien que, pour imiter cet apôtre, tout le monde ne peut pas prêcher l'Evangile ni porter la foi parmi les idolâtres ; mais aussi vous devez savoir que chacun peut être apôtre dans sa propre maison, selon la pensée de S. Ambroise, en procurant la conversion de ceux qui lui sont soumis, par son exemple, par ses conseils, par ses instructions et par de salutaires avertissements. Ainsi vous participerez à cette qualité quand vous porterez vos domestiques, et tous ceux que vous pratiquez, à la vertu par l'exemple de votre vie ; quand vous témoignerez du zèle pour empêcher les crimes et les désordres dans les lieux où vous avez quelque autorité ; qnand vous tâcherez, par toutes sortes de moyens, de contribuer au salut de votre prochain. Si nous n'avons pas le courage ni l'occasion d'entreprendre la conversion de tous les hommes comme Xavier, ayons donc une ferme résolution de travailler tout de bon à la nôtre. Ce grand saint ne souhaite pas moins notre salut que celui des Indiens et des barbares, et aujourd'hui que Dieu veut faire encore éclater son pouvoir autant que jamais, par un prodigieux nombre de miracles qui se multiplient tous les jours, et par la dévotion de tous les peuples, je ne doute nullement que si nous lui adressons nos prières avec confiance, il ne nous obtienne des grâces toutes particulières en cette vie, pour que nous puissions acquérir la gloire dont il jouit en l'autre. (**Houdry**).

SAINT NICOLAS,

Evêque de Myre.

AVERTISSEMENT.

Il ne faut point d'autres preuves de la dévotion des peuples pour S. Nicolas *et de la haute opinion que l'Eglise a eue de tout temps de son pouvoir auprès de* Dieu, *que de voir la multitude des temples érigés en son honneur, et la confiance que les fidèles ont en son intercession. C'est ce qui m'a conduit à réunir des matériaux pour l'Eloge de ce grand saint, si célèbre par toute la chrétienté, puisqu'il vient en son rang dans l'ordre que je me suis prescrit.*

Pour cela, quoiqu'on ne puisse se dispenser, dans son panégyrique, de lieux communs, tant sur les devoirs des personnes qui veulent mener une vie réglée dans le monde que sur ceux qui regardent les ministres du Seigneur, et qui sont élevés aux premières dignités de l'Eglise (car ce sont les deux états qui partagent toute la vie de S. Nicolas, et dans chacun desquels il a passé pour un modèle de sainteté), il y a dans l'un et dans l'autre de quoi donner à son éloge un tour particulier, et même donner lieu à une morale que toute sorte d'état est capable de pratiquer.

§ 1.

Desseins et Plans.

1. — *Talis decebat ut nobis esset pontifex: sanctus innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus* : Il était raisonnable que nous eussions un pontife comme celui-ci : saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs. (Hebr. VII, 26).— C'est le caractère le plus essentiel que l'Apôtre fait du Verbe incarné, qu'il appelle par excellence le Pontife et l'Evêque de nos âmes. Cet éloge convient originairement à lui seul, parce que lui seul a la sainteté de son fonds; il n'a été souillé d'aucune tache, et il était même infiniment éloigné des pécheurs, puisqu'il en était le médiateur auprès de DIEU, par sa qualité de pontife envoyé et établi par son Père éternel pour opérer leur réconciliation : en sorte, continue l'Apôtre, qu'il n'avait pas besoin d'offrir des sacrifices pour ses propres péchés, comme font les autres pontifes avant que d'en offrir pour ceux du peuple, et jusque-là enfin, qu'il a donné lui-même le défi à ses plus grands ennemis d'exercer à son égard la plus sévère censure, et de le reprendre d'aucun péché. Ce qui n'empêche pas cependant que cet éloge, si propre au Sauveur du monde, ne puisse être communiqué aux hommes, et que, comme ils participent à son sacerdoce et à sa qualité de pontife, ils ne participent aussi à son innocence et à sa sainteté afin de remplir ce divin ministère, qui élève un homme au-dessus du reste des hommes et qui l'établit médiateur des autres auprès de DIEU. — Or, quoiqu'il y ait eu une infinité de pontifes, qui ont eu part à cette dignité afin de perpétuer dans l'Eglise l'ordre que le Fils de DIEU y a établi, il serait difficile d'en trouver un qui ait possédé les qualités que S. Paul remarque dans le Fils de DIEU, avec plus d'avantage et dans un degré plus éminent que *le grand* S. Nicolas : car c'est ainsi qu'il est appelé communément dans l'Eglise grecque. L'Eglise latine n'a pas eu moins de vénération pour lui. Mais ce qui en fera le panégyrique achevé sera de vous faire voir qu'il a eu les trois qualités que S. Paul demande dans un pontife pour s'acquitter dignement des devoirs attachés à cette dignité.

1°. L'innocence et l'éloignement du péché, parce qu'il doit lui-même être le médiateur des pécheurs auprès de DIEU : *Talis decebat, ut nobis esset pontifex, sanctus, innocens, impollutus, segregatus à peccatoribus.*

2°. D'être choisi de DIEU pour exercer ce ministère tout divin, et de

ne s'y être point engagé de soi-même par ambition : *Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur à* Deo, *tanquàm Aaron.*

3°. Enfin, que le pontife ait une charité pleine de tendresse, pour compatir aux misères et aux faiblesses de ceux dont il est établi médiateur : *Qui possit condolere iis qui ignorant et errant.*

Voilà à quoi se réduisent les plus essentielles qualités que S. Paul demande dans un évêque et dans un pontife : l'innocence et la sainteté, pour servir d'exemple à son troupeau ; la vocation et le choix de Dieu, afin que dans ce haut rang, qui élève un homme au-dessus de tous les hommes, il ne cherche point sa propre gloire, mais uniquement celle du souverain Pontife de nos âmes ; et enfin la compassion et la charité, qui l'anime d'un zèle tendre envers son peuple, afin de procurer les assistances nécessaires aux faibles et aux misérables, du soin desquels Dieu même l'a chargé. Voilà le plan de ce que j'ai à vous dire de l'incomparable S. Nicolas, et les trois qualités différentes que nous pourrons considérer dans la vie de ce grand évêque.

—

II. — *Euge, serve bone et fidelis : quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam* (Matth. xxv, 21). — Ce ne m'est pas un petit avantage, dans le dessein que j'ai formé aujourd'hui de parler à la gloire du grand S. Nicolas, que de pouvoir marcher sur les traces des Pères les plus célèbres pour leur sainteté et pour leur doctrine de l'Eglise grecque et de l'Eglise latine, qui ont employé leur éloquence à faire l'éloge de ses vertus. Or, je dis que le véritable moyen par lequel ce grand saint s'est élevé à ce haut comble de mérite, et a acquis ces éminentes vertus qui l'ont rendu si célèbre dans l'Eglise, a été cette fidélité dont parle Jésus-Christ : *Serve bone et fidelis ;* et je remarque en ce grand saint trois sortes de fidélité ; ou, pour mieux dire, il a marqué sa fidélité en trois choses, qui feront le partage de ce discours, et qui nous donneront le moyen de considérer attentivement toutes les parties de savie, afin d'en tirer des instructions pour toutes sortes de personnes.

1°. Fidélité à correspondre aux premières grâces dont Dieu l'a prévenu dès son enfance.

2°. Fidélité à faire un bon usage des biens de fortune qu'il avait hérités de ses parents.

3°. Fidélité à s'acquitter dignement des hautes fonctions où Dieu l'avait appelé en l'élevant à l'épiscopat.

Il a donc été saint étant enfant, encore plus saint dans un âge plus avancé, et saint achevé et consommé dans la dernière partie de sa vie (*Le P. Texier*).

III.— *Talibus hostiis promeretur* Deus (Hebr. xiii, 16).— Dans l'ancien testament, les juifs ne se réconciliaient avec Dieu que par le massacre des animaux : ils en répandaient le sang au pied de ses autels pour effacer leurs péchés, et ils ne lui demandaient point de grâces qu'ils ne les achetassent par la destruction de quelque victime sanglante. Mais, dans le nouveau testament, les chrétiens ont des hosties plus innocentes ; et, comme le fils de Dieu a satisfait pleinement à son Père par le sacrifice de la croix et par celui de l'autel, nous ne lui offrons plus que celui de la *prière,* de *l'aumône* et du *jeûne.* Ces trois vertus ont pris la place de toutes les anciennes victimes, et nous n'employons plus que leur mérite quand nous voulons obtenir quelque faveur de la miséricorde de Dieu : *Talibus hostiis promeretur* Deus. C'est l'innocent artifice dont s'est servi le grand saint dont nous solennisons aujourd'hui la fête : car il est vrai que toute sa vie a été un sacrifice, puisqu'il a continuellement offert au Père éternel ces trois hosties qui nous font obtenir sa miséricorde :

1°. Le jeûne, puisqu'il a commencé à le pratiquer dès sa plus tendre enfance.

2°. L'oraison, puisque toute sa vie a été une continuelle prière.

3°. L'aumône, n'ayant laissé échapper aucune occasion de soulager les pauvres et les malades, et dans les nécessités corporelles et dans les nécessités spirituelles (*Le P. Senault*).

—

IV. — *Dedit illi* Deus *scientiam sanctorum* (Sap. x, 10). — La sainteté consiste principalement en trois choses: un dépouillement parfait, une union intime avec Dieu, l'observation de ses devoirs. Le grand S. Nicolas, dont l'Eglise honore aujourd'hui la mémoire, s'est parfaitement acquitté de ces trois obligations.

1°. Il a vécu dans un dépouillement parfait de tous les biens temporels, pour pouvoir suivre Jésus-Christ avec plus de liberté.

2°. Il a été pendant toute sa vie intimement uni à Dieu, puisque sa vie a été une mortification continuelle, une prière sans relâche.

3°. Il s'est parfaitement acquitté des fonctions épiscopales, ayant édifié non-seulement son troupeau, mais toute l'Eglise, par ses bons exemples ; ayant distribué le pain de la parole aux fidèles de son Eglise, et fourni abondamment aux pauvres de quoi subvenir à leurs nécessités , les nourrissant et les soulageant par ses aumônes, comme il les avait nourris par ses paroles.

—

V. — *Illi viri misericordiæ sunt* (Eccli. xliv. 10). — Comme la miséricorde est la vertu qui a le plus éclaté dans le grand S. Nicolas, mon dessein est de le produire sous ce seul titre *d'homme de miséricorde*, puis-

que c'est cette vertu qui a donné le plus de lustre à sa sainteté. — Je dis donc qu'il y a trois sortes de personnes qui possèdent les richesses du monde, et qui en peuvent disposer : les riches du siècle et les grands ; ceux qui possèdent les dignités de l'Eglise ; les saints auxquels Dieu a bien voulu accorder le don des miracles. — Les riches possèdent les biens du monde par une puissance purement humaine et temporelle ; les ecclésiastiques les possèdent par un droit mêlé de la puissance temporelle et de la puissance spirituelle ; mais les saints en peuvent disposer par une puissance surnaturelle et miraculeuse. — Ces trois qualités se sont trouvées unies dans Nicolas : Il a été riche, il a été évêque, il a été saint.

1°. Comme riche, il a possédé les biens de la terre par un droit purement temporel.

2°. Comme évêque, il les a possédés par un droit mêlé du temporel et du spirituel.

3°. Comme saint, il les a possédés par une puissance miraculeuse, pouvant en disposer par l'usage des miracles.

Ces trois puissances ont été la matière de sa miséricorde et les instruments de sa charité. S'il a été riche, évêque et saint, ces qualités ne lui ont servi que pour acquérir et conserver le titre d'homme de miséricorde : *Illi viri misericordiæ sunt :* titre qu'il a acquis sous ces trois différents chefs, qui feront le sujet de son éloge (*Biroat*).

—

VI.— *Tanquàm prodigium factus sum multis* (Ps. LXX). Trois prodiges dans la vie de S. Nicolas, qu'on ne voit presque dans la vie d'aucun autre saint :

Le premier : Qu'il a commencé à servir Dieu dès sa plus tendre enfance, et lorsque les autres sont encore incapables de le connaître.

Le second : Qu'il a conservé l'innocence baptismale tout le temps de sa vie : ce qui peut passer pour une merveille, eu égard à la condition, aux richesses et aux commodités de la vie dont ce saint pouvait jouir, et dont il s'est privé.

Le troisième : Le mépris des richesses et le détachement des biens de la terre, que le Sage regarde et loue comme la chose la plus merveilleuse qui se voie dans le monde : *Quis est homo qui non speravit in pecuniâ et thesauris? Quis est hic? et laudabimus eum : fecit enim mirabilia in vita sua* (Eccli. XXXI; 9).

—

VII.— S. Nicolas s'est rencontré en deux états différents de l'Eglise, dans une qualité si éminente, que ses biens et ses maux le devaient

émouvoir et toucher plus que les autres fidèles, Cependant ni son adversité, je veux dire la persécution, n'a pu ébranler la constance de ce grand saint ; ni sa prospérité, je veux dire le calme et la paix dont elle commença de jouir au temps de notre saint, n'a pu le détourner tant soit peu de l'égalité de sa première forme de vie. Tellement que l'on peut dire de lui

1° — Que dans la première partie de son épiscopat, il a fait paraître une patience invincible ;

2° — Que, dans la seconde, il a fait paraître une modération incroyable.

—

VII. — On peut prendre pour sujet et pour division du panégyrique de ce grand saint : *Ecce sacerdos magnus, qui in diebus suis placuit* Deo, *et inventus est justus, et in tempore iracundiæ factus est reconciliatio* (Eccli. xliv, 17).

1° — Il a plu à Dieu par son innocence et sa piété, dès son enfance.

2° — Il a été trouvé juste devant Dieu par ses aumônes et par la pratique de toutes les autres bonnes œuvres.

3° — Par sa sainteté et son pouvoir auprès du Seigneur, il a réconcilié son peuple en fléchissant la colère de Dieu, et a entretenu la paix en assoupissant les querelles et toutes les divisions qui attirent la colère de la divine Majesté : *Et in tempore iracundiæ factus est reconciliatio.*

§ II.

Les Sources.

[SS. Pères, etc.] — **S. Bernard**, sermon sur S. Nicolas ; très-bel éloge de ce saint, où il montre combien son pouvoir est grand auprès de Dieu, et comme il est honoré et invoqué partout.

S. Pierre Damien a aussi un sermon que quelques-uns ont attribué à S. Bernard.

S. Bonaventure a deux sermons sur ce sujet : — Dans le premier, il montre que S. Nicolas a été un parfait imitateur de Jésus-Christ ; — dans le second, il fait voir qu'il a été un véritable serviteur de Dieu.

S. Thomas d'Aquin, sermon sur S. Nicolas, montre qu'il est

recommandable pour ses éminentes vertus, et pour avoir parfaitement rempli tous les devoirs de sa vocation.

Albert-le-Grand, Sermon sur S. Nicolas. prend pour thème ces paroles du chapitre 12 de S. Luc : *Beati servi illi quos, cùm venerit Dominus, invenerit vigilantes.*

Guillaume de Paris a deux sermons sur ce saint : — Dans le premier, il montre en quoi nous devons plus particulièrement l'imiter ; — Dans le second, il traite de diverses choses par rapport à ce saint.

Gerson, Sermon sur S. Nicolas, prend pour texte ces paroles du psaume 21 : *Spes mea ab uberibus matris meæ;* et il s'étend sur les vertus et les mérites du saint.

Denys-le-Chartreux a deux sermons et une épître, où il donne S. Nicolas pour modèle des vertus propres aux prélats et aux prêtres.

S. Thomas de Villeneuve a aussi deux sermons sur ce sujet : — Dans le premier, il parle de l'exemple qu'il nous a laissé de ses vertus ; — Dans le second, à l'occasion de son éminente sainteté, il traite des conditions nécessaires pour être saint.

[Prédicateurs]. — **Biroat**, Panégyriques.
Le **P. Senault**, de l'Oratoire, *Id.*
Le **P. Texier**, Panégyriques.
Le **P. Duneau**, Panégyriques.
Sermons sur tous les sujets, (**Houdry.**)

[Recueils]. — **Ogier**, *Actions publiques.*
Godeau, *Eloges des évêques.*
Le **P. Perin** a fait la vie de ce saint en très-beau latin.
Le **P. Mathias Faber**, *Auctuarium*, a plusieurs discours sur ce saint.

Engelgrave, 3° partie du livre qu'il intitule. *Cœleste Pantheon*, est plein de passages et de lieux communs sur ce sujet.

§ III.

Passages, Exemples, Figures, Applications de l'Écriture.

Ecce sacerdos magnus qui in diebus suis placuit Deo, *et inventus est justus, et in tempore iracundiæ factus est reconciliatio* Eccli. xliv, 17.

Bona est oratio cum jejunio et eleemosynâ. Tobiæ xii. 8.

Conclude eleemosynam in corde pauperis. Eccli. xxix, 15.

Custodi innocentiam, et vide æquitatem. Ps. xxxvi.

Eleemosynas illius enarrabit omnis Ecclesia sanctorum. Eccli. xxx. 11.

Tibi derelictus est pauper; orphano, tu eris adjutor. Ps. x.

Ab infantiâ meâ crevit mecum miseratio, et de utero egressa est mecum. Job. xxxi. 18.

Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis. Ps. xx,

(*Justus*) *cor suum tradet ad vigilandum diluculò ad Dominum qui fecit illum.* Eccli. xxxix, 6.

Quem (Deus) *docebit scientiam? et quem intelligere faciet auditum? Ablactatos à lacte, avulsos ab uberibus.* Isaiæ xxviii, 9.

Erit magnus coràm Domino. Luc. i, 15.

Et posuerunt omnes qui audierant in corde suo, dicentes : Quis, putas, puer iste erit? etenim manus Domini erat cum illo. Ibid.

Puer autem crescebat et confortabatur spiritu. Ibid.

Te faciente eleemosynam, nesciat sinistra tua quid faciat dextera tua, ut sit eleemosyna tua in abscondito : et Pater tuus, qui videt in adscondito, reddet tibi. Matth. vi, 3.

Quis est hic, quia venti et mare obediunt ei? Matth. viii, 27.

Quis, putas, est fidelis servus et prudens quem constituit Dominus super familiam suam, ut det illis cibum in tempore? Matth. xxiv. 45.

Sicut egentes, multos autem locupletan-

Voici le grand prêtre qui dans son temps a été agréable à Dieu; il a été trouvé juste, et il est devenu, au temps de la colère, la réconciliation des hommes.

La prière est bonne lorsqu'elle est accompagnée du jeûne et de l'oraison.

Renfermez l'aumône dans le sein du pauvre.

Gardez l'innocence, et n'ayez en vue que l'équité.

Toute l'assemblée des saints publiera les aumônes qu'il a faites.

C'est à vous que le soin du pauvre a été laissé ; vous serez le protecteur de l'orphelin.

La compassion a grandi avec moi dès mon enfance ; elle est sortie avec moi du sein de ma mère.

Vous l'avez prévenu des bénédictions de votre douceur.

Le juste appliquera son cœur, et veillera dès la pointe du jour pour s'attacher au Seigneur qui l'a créé.

A qui est-ce que Dieu enseignera la science? à qui est-ce qu'il accordera le don d'intelligence ? à ceux qui sont sevrés, à ceux qui ne sont plus nourris du lait de leurs nourrices.

Il sera grand devant le Seigneur.

Tous ceux qui avaient entendu parler de ces merveilles, tout surpris, disaient : Quel pensez-vous que doive être un jour cet enfant ? car la main du Seigneur est avec lui.

L'enfant croissait et se fortifiait en esprit.

Lorsque vous ferez l'aumône, que votre main gauche ne sache point ce que fait votre main droite, afin que vôtre aumône se fasse en secret; et votre Père, qui voit ce qui se passe dans le secret, vous rendra la récompense.

Qui est celui-ci, à qui les vents et la mer obéissent ?

A qui croyez-vous que l'on doive donner le titre de serviteur prudent et fidèle, que le Seigneur a établi sur sa famille pour la nourrir dans le besoin ?

Nous sommes indigents, et nous enrichis-

tes, tanquàm nihil habentes. et omnia possidentes. II Cor. VI, 10.

Beneficentiæ et communionis nolite oblivisci; talibus enim hostiis promeretur DEUS. Hebr. XIII, 16.

Oportet Episcopum irreprehensibilem esse, sobrium, prudentem, pudicum, etc. I Tim. III, 2.

Oportet episcopum sine crimine esse, sicut DEI *dispensatorem: non superbum, non iracundum, non turpis lucri cupidum,* etc. Tit. I, 7.

sons les autres; nous sommes dépouillés de tout, et nous possédons tout.

N'oubliez pas d'être bienfaisants et généreux à distribuer vos biens: car c'est par ces sortes de sacrifices qu'on apaise DIEU et qu'on mérite beaucoup.

Il faut que l'évêque soit irrépréhensible, qu'il soit sobre, prudent, chaste, etc.

Il faut que l'évêque soit irrépréhensible comme étant le dispensateur et l'économe de DIEU; qu'il ne soit point altier, ni colère, ni porté à un gain honteux, *etc.*

EXEMPLES ET FIGURES TIRÉS DE L'ÉCRITURE.

[Adam]. — La source du péché du premier homme, dans le paradis terrestre, vint du désir qu'il eut de goûter du fruit défendu. Le plaisir que lui donna ce fruit lui ravit son innocence, lui fit perdre son autorité, le chargea de confusion, de misère et d'opprobre. Il apprit à ses dépens que la mort était renfermée dans ce même fruit où il prétendait trouver la vie ; et enfin, devenu sage par son malheur, il trouva l'immortalité dans l'abstinence, dans la mortification et dans la pénitence. — C'est une chose assez singulière de savoir que Nicolas, quoique enfant d'Adam et héritier de son crime, comme le reste des hommes, mais régénéré dans les eaux du baptême, employa, dès l'âge le plus tendre, l'abstinence d'un mêts qui ne lui était nullement défendu, et même que la nature lui avait préparé pour conserver sa vie ; l'employa, dis-je, afin de conserver l'innocence et la grâce qu'il avait reçues ; et cela, comme l'on voit, par un moyen en tout opposé à celui par lequel Adam avait perdu la sienne, et avait été la cause de la perte de celle de toute sa postérité. Si l'exemple d'Adam, sorti des mains de DIEU avec une raison éclairée, nous doit faire envisager la gourmandise comme le principe de notre malheur, l'exemple de Nicolas, encore enfant, avant même d'avoir eu l'usage de la raison, ne nous apprend-il pas que le moyen le plus efficace de conserver ou de réparer l'innocence est de pratiquer de bonne heure l'abstinence et le jeûne, puisque ce genre de mortification est un des moyens de faire pénitence, de rentrer dans l'amitié de DIEU et d'assurer notre salut?

[Moïse]. — L'historien Josèphe (livre II, chap. 5) rapporte comme un pronostic de la future grandeur de Moïse, et du dessein auquel DIEU le destinait, que, étant enfant encore à la mamelle, il rebutait avec opiniâtreté le lait des nourrices égyptiennes, comme s'il eût eu peur d'avoir dès lors aucun commerce avec une nation ennemie du peuple de DIEU, ou qu'il eût appréhendé d'en prendre, avec le lait, les mœurs et les in-

clinations. — Dirai-je que Nicolas, dès sa plus tendre enfance, refusait, à certains jours, de prendre le lait de sa nourrice, non par crainte d'en prendre les mœurs, qui n'avaient rien que de louable, mais par un pronostic de ce qu'il serait lui-même un jour, un modèle d'abstinence, le restaurateur de la loi de l'Evangile en ce point, un des premiers défenseurs de la foi catholique, et celui qui devait préserver l'Eglise de l'hérésie des ariens, les plus grands ennemis de JÉSUS-CHRIST ?

[Tobie]. — Si S. Nicolas, encore enfant, a eu quelque ressemblance avec Moïse, sa jeunesse et son adolescence ont un parfait rapport avec celle de Tobie le père, non-seulement dans la fuite des mauvaises compagnies, dans l'aversion pour le jeu et pour les divertissements auxquels les jeunes gens se portent avec une ardeur qui a sans doute besoin d'être réglée et modérée, mais encore dans sa piété, dans les pratiques de charité et dans l'exacte régularité pour tous ses devoirs. Car voici comme l'Ecriture en parle : *Cùm irent omnes ad vitulos aureos quos Jeroboam fecerat rex Israël, hic solus fugiebat consortia omnium, sed pergebat in Jerusalem ad templum Domini, et ibi adorabat Dominum* DEUM *Israël.* C'est par-là que ce saint homme parvint à une haute réputation de sainteté. — Ce fut aussi la conduite que tint Nicolas, et le chemin qu'il prit pour arriver à ce haut degré de perfection qui l'a fait admirer, dans son temps et dans la suite des siècles, comme le modèle de toutes les vertus ; c'est par ce moyen qu'il a fait des progrès dans la sainteté, lesquels ont répondu aux merveilleux commencements de sa vie.

[Samuel]. — La vocation extraordinaire de S. Nicolas à l'épiscopat tient quelque chose de celle du prophète Samuel, dévoué par sa mère au service de l'autel avant même qu'il fût né, et choisi de DIEU pour être un jour le grand prêtre de son peuple. Cet enfant de prières, bien qu'élevé dès ses plus tendres années dans le temple, ignorait le choix que DIEU avait fait de sa personne pour ce glorieux ministère : aussi n'eut-il garde de s'y ingérer ; mais DIEU l'y disposa par une sainte éducation. Car, comme il est marqué dans l'Ecriture, il croissait tous les jours de vertu en vertu, jusqu'à ce que DIEU le jugeât propre à un si noble emploi. — C'est la même conduite que DIEU a observée à l'égard de S. Nicolas. Il le destinait à être pasteur des âmes, et en qualité d'évêque à veiller sur son troupeau ; mais il ne lui fit point connaître le choix qu'il avait fait de sa personne jusqu'à la déclaration de sa volonté d'une manière tout extraordinaire, comme l'on sait. Il voulut aussi qu'il se sanctifiât auparavant dans l'état séculier, par la pratique des plus nobles vertus, du jeûne, de la prière et des œuvres de charité, pour se rendre ensuite capable de sanctifier les autres en qualité d'évêque et de pasteur des âmes, et d'être, comme dit l'apôtre S. Pierre, la forme et l'exemple de son troupeau : *Forma facti gregis ex animo.*

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE A CE SUJET.

Talis decebat ut nobis esset pontifex : sanctus, innocens, impollutus, segregatus à peccatoribus. (Heb. VII).— Il semble d'abord que, ayant à faire l'éloge d'un grand évêque, que l'une et l'autre Eglise ont toujours révéré comme le modèle de ceux qui sont élevés à cette haute dignité, ce n'est pas en donner une haute idée de dire que l'innocence de sa vie et la sainteté des mœurs, qui doit être commune à tous les chrétiens, en est l'endroit le plus considérable. Ce grand saint ayant été élevé sur le trône épiscopal pour conduire un grand peuple et pour être dans l'Eglise ce que les premières intelligences sont dans le ciel, ne lui serait-il point plus glorieux de vous représenter les lumières et les connaissances sublimes qu'il avait reçues d'en-haut pour dissiper les ténèbres de l'idolâtrie, qui régnait encore de son temps, ou la science profonde qu'il fit paraître au grand concile de Nicée, et qui contribua à confondre l'hérésie des ariens, ou bien la prudence consommée avec laquelle il gouverna si longtemps son Eglise ; son courage invincible, qui fut à l'épreuve des plus furieuses persécutions ; ou tant d'autres éclatantes vertus dont sa vie nous fournit assez d'exemples pour servir de matière à un panégyrique plus pompeux ? Je vous avoue que c'est de dessein formé que j'ai évité ces grands sujets, quelque avantage qu'ils aient coutume de donner à l'éloquence, et que j'ai préféré une sainteté plus facile à imiter, et qui nous sera, je m'assure, d'une utilité plus grande. — Je dis donc, encore une fois, que, si l'innocence d'une vie sans tache et sans reproche, et l'éloignement des désordres d'un siècle corrompu, en quoi ce saint s'est distingué parmi les plus grands hommes de son temps, n'ont pas cet éclat qui surprend d'abord les esprits, c'est cependant par-là que le Verbe incarné et le Pontife de nos âmes s'est le premier distingué du reste des hommes, au rapport du grand Apôtre, afin d'être leur médiateur et leur chef : *Talis decebat ut nobis esset pontifex : sanctus, innocens, impollutus, segregatus à peccatoribus.* Et ainsi, c'est avec raison que, entre les grandes qualités de l'incomparable S. Nicolas, je donne le premier rang à son innocence ; et par-là j'entends une probité universellement reconnue, au-dessus de la censure et des traits de la calomnie, et à laquelle l'envie même la plus maligne et la plus éclairée n'a jamais rien trouvé à redire. Telle a été la vie innocente de ce grand saint ; qualité aussi rare que nécessaire pour le gouvernement de l'Eglise, dans un temps auquel la religion chrétienne commençait à triompher du paganisme, et lorsque l'Eglise avait besoin d'évêques de ce caractère pour se

défendre de la corruption des mœurs, qui n'était pas moins à craindre, et plus difficile à exterminer, que l'idolâtrie même : *Talis decebat ut nobis esset pontifex.* Il fallait un S. Nicolas, un homme d'une innocence admirable, d'une fidélité constante au service de Dieu, d'une vie pieuse et régulière, et appliqué à tous ses devoirs, pour donner une idée de la sainteté de notre religion, et un modèle de la morale qu'elle enseigne et qu'elle pratique tout à la fois.

Nihil invenerunt viri divitiarum in manibus suis (Ps. LXXV). Il y a des hommes de richesses et des hommes de miséricorde, mais il y a une grande différence entre les uns et les autres.— Les hommes de richesses ont vécu dans la prospérité ; ils ont été suivis d'une troupe de domestiques ; on adorait leur fortune : mais que sont devenus les monuments de leur imaginaire grandeur ? Tout cela a péri avec eux, et a passé comme une ombre. Pour les hommes de miséricorde, tel qu'a été le grand évêque S. Nicolas, parce qu'ils ont quitté leurs biens pour Dieu et qu'ils n'en ont eu que pour les faire passer dans les mains des pauvres, leurs richesses sont entre les mains de Dieu ; il les leur rendra un jour avec usure, et pour des biens périssables il leur donnera des trésors éternels.

Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis (Ps. XX). Pour peu que l'on ait de connaissance de la vertu de S. Nicolas, on peut avoir remarqué que ç'a été un enfant de miséricorde, un enfant de prières, un enfant de bénédiction, un Dieu-donné, puisque, au rapport de plusieurs auteurs, et entre autres du saint patriarche Méthodius, il naquit d'une mère stérile et d'un père déjà fort avancé en âge. Ses parents, nobles de sang, mais encore plus illustres par leur vertu, l'obtinrent de Dieu par leurs prières, leurs larmes et leurs aumônes : *Omnipotens Dominus, illorum piis precibus annuens, benedictissimum illis filium donavit.* Thomas de Villeneuve et quelques autres disent que, comme autrefois S. Jean-Baptiste, étant encore dans les entrailles de Ste Elisabeth, tressaillit et adora Jésus-Christ, S. Nicolas, sortant du ventre de sa mère, et mis dans le bain pour y être lavé, se dressant sur ses pieds et joignant ses mains, ouvrant et élevant les yeux vers le ciel, demeura, avec l'étonnement de tous ceux qui étaient présents, l'espace de deux heures en cet état, comme adorant et reconnaissant déjà son Dieu. Ce qui fait que Denys-le-Chartreux assure qu'il est fort probable que Dieu avança dans cet enfant l'usage de la raison. — Quelque respect que nous ayons pour ces grands hommes, on ne peut fonder les louanges de ce saint sur des présomptions et des conjectures, ni lui attribuer des priviléges qui semblent n'appartenir qu'à la mère de Dieu et à son précurseur. Mais on peut avancer, avec S. Vincent Ferrier, que Dieu, par des prémices si merveilleux, voulut faire connaître que cet enfant devait être quelque chose

de grand, et marquer au point de sa naissance, par la posture de son corps, quelle devait être la droiture des intentions de son esprit; et, par le jeûne miraculeux qu'il observa dès son enfance, quelles seraient ses austérités : *In quo jàm ostendebatur intentio recta quam semper habiturus erat.* En un mot, ces prodiges montraient que Dieu prévenait cet enfant de ses plus grandes faveurs et de ses bénédictions, puisqu'il le comblait par avance de ses grâces les plus abondantes : *Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis.*

Quis, putas, puer iste erit? Etenim manus Domini erat cum illo (Luc. I). N'est-ce pas un prodige de voir un enfant se priver du lait de sa nourrice, à des jours réglés, et n'y manquer jamais ? Avait-il la raison avancée, dans cet âge où les autres enfants tiennent plus de la bête que de l'homme ? Qui est-ce qui lui avait enseigné cette morale : que, l'enfant d'un jour n'étant point sans péché, il ne fallait pas qu'il fût sans pénitence ? que les hommes, s'égarant dès le sein de leurs mères, ils doivent dès ce moment réparer leurs fautes ? que, par le baptême étant devenu un soldat de Jésus-Christ, il devait se préparer au combat contre certains démons que l'on ne chasse que par le jeûne ? qu'il fallait s'exercer de bonne heure aux mortifications, pour s'en former une heureuse habitude? qu'un chrétien, étant par son baptême obligé tous les jours de retracer l'image de Jésus-Christ crucifié et pénitent, il devait remplir ce devoir? Quel pensons-nous que doive être un jour l'enfant en qui nous admirons ces prodiges ? *Qui, putas, puer iste erit ? etenim manus Domini erat cum illo.* — C'est vous, Seigneur, qui, par l'instinct de votre grâce, remuez déjà le cœur de cet enfant, qui aviez écrit la pénitence commandée par l'Evangile dans le profond de son cœur. Vous le destiniez à être un vase d'élection, et vous le préveniez des grâces les plus exquises. Vous en faisiez un prodige, pour préparer les esprits aux prodiges de vertu et aux miracles qu'il devait un jour opérer ; vous le donniez à votre peuple pour être sa lumière et son guide, pour lui enseigner les voies du salut et pour réconcilier les pécheurs avec vous, en leur prêchant la pénitence par ses actions et par ses paroles.

Justus cor suum tradet ad vigilandum diluculò ad Dominum qui fecit illum. (Eccli. XXXIX, 6). Nous voyons, dans l'histoire de la vie de S. Nicolas, une conduite sainte, uniforme, soutenue ; un cœur qui s'est livré au Seigneur, non-seulement chaque jour de sa vie, mais dès les premiers moments et jusqu'au dernier soupir, où il est entré dans le baiser du Seigneur, comme Moïse. Quelles furent ses premières pensées, ses premiers exercices, ses premières études ? Le jeûne, la prière, l'aumône, furent ses continuelles occupations. Tantôt il entrait dans le temple visible et matériel avec le commun des fidèles, pour y adorer la divine Majesté ; tantôt il se retirait dans le temple invisible et spirituel de son

cœur, où il était tout occupé de DIEU. Trouverez-vous ici, pécheurs, quelque endroit qui justifie vos dérèglements et les délais continuels de votre pénitence? Remarquerez-vous dans ce saint, considéré de tout sens, et dans sa jeunesse et dans un âge plus avancé, et dans sa condition de laïque et dans sa dignité d'évêque, quelque endroit qui nourrisse votre présomption, et cette malheureuse sécurité où vous vivez ? Ne trouverez-vous pas que ce juste a donné son cœur à DIEU dès le matin, et que, ayant mis la main à la charrue, il n'est jamais retourné en arrière ? *Justus cor suum tradet ad vigilandum diluculò.*

Bona est oratio cum jejunio et eleemosynâ (Tobiæ XII, 8). — Tout le monde sait que ces trois vertus font toute la perfection du chrétien, et que personne ne peut parvenir à un haut degré de sainteté s'il n'en est pourvu. Mais, si elles rendent un homme parfait généralement parlant, elles ont été le caractère particulier du grand S. Nicolas, si célèbre en Orient et en Occident. C'est la prière qui frappe le cœur de Dieu, c'est l'abstinence qui obtient, mais c'est l'aumône qui reçoit : *Eleemosyna, jejunium, oratio, dans sibi vitam invicem*, dit S. Pierre-Chrysologue, dans cette éloquente homélie où il fait l'éloge de ces trois vertus : *Oratio pulsat, jejunium impetrat, misericordia accipit.* L'oraison représente à Dieu nos besoins et lui découvre nos nécessités ; l'abstinence l'adoucit dans sa colère, et il a pitié d'un homme qui se punit pour l'apaiser ; l'aumône le touche, et, si je l'ose dire, l'oblige par ses profusions à lui accorder ce qu'elle demande. La prière est la nourriture du jeûne, le jeûne est la vigueur de la prière, et l'aumône est la vie de la prière et du jeûne. On ne les peut séparer sans les affaiblir, et celui-là n'a pas une de ces vertus qui ne les a pas toutes, dit le même saint Père. On peut juger de-là à quel haut dégré de sainteté était parvenu le grand évêque que l'Eglise honore en ce jour, puisqu'il n'eut pas seulement une de ces vertus, mais qu'il les eut toutes trois ensemble, dans leur plus haut point d'excellence.

Ab infantiâ meâ crevit mecum miseratio, et de utero matris meæ egressa est mecum (Job. XXXI, 18). — La nature avait donné à S. Nicolas un naturel extrêmement tendre et sensible aux misères des autres : ce qui parut même lorsqu'il était encore enfant, par les secours qu'il donnait de son bien aux autres enfants de son âge. Jamais homme n'a pu mieux dire que lui ce que Job avait dit de soi-même, quand il rendit raison des charités qu'il avait faites : *Ab infantiâ meâ crevit mecum miseratio*, puisqu'il semble en vérité que cette vertu, dans le cours de sa vie, lui fut aussi naturelle que si elle fût née avec lui. Car nous pouvons dire, avec les théologiens, que la grâce s'accommode à la nature, et qu'elle élève les premières semences que celle-ci a jetées ; et il est sans doute qu'un bon naturel est un des grands fondements de la grâce et une excellente disposition à la sainteté. La fortune seconda ses bonnes inclinations, puisqu'il était né

de parents assez accommodés des biens de ce monde pour lui donner le moyen d'exercer ses libéralités. Dieu ne permit pas qu'il acquît son bien par le travail, ou qu'il s'enrichît par son industrie, afin qu'il trouvât d'abord dans ses mains de quoi faire l'aumône, et que cela même le disposât à la libéralité ; car il arrive, je ne sais par quelle malignité de notre nature, que ceux qui ont acquis leur bien avec travail sont ordinairement moins libéraux que ceux qui trouvent, pour ainsi parler, leur fortune toute faite.

Conclude eleemosynam in corde pauperis (Eccli. XXIX, 15). — C'est le conseil que le Sage nous donne, de cacher nos aumônes dans le sein du pauvre, et de les faire toujours, le plus qu'il nous est possible, en secret, de crainte d'en perdre le fruit et le mérite par les subtilités de la vaine gloire. C'est aussi le même conseil qui nous est donné par le Sauveur, lorsqu'il dit : *Sit eleemosyna tua in abscondito.*— Ce fut le caractère particulier de Nicolas, qui faisait toutes ses aumônes en cachette. De quels artifices ne se servit point sa compassion pour conserver l'honneur de trois filles qu'un père dénaturé avait dessein d'abandonner à la dernière infamie ? Quel soin ne prit-il point de cacher la main qui faisait une action si héroïque ? Mais Dieu, qui a promis le centuple dès cette vie à ses serviteurs, ne permit pas qu'une action si éclatante demeurât ensevelie dans le silence : il voulut que ce malheureux père découvrît le saint, et que, se jetant à ses pieds, il le remerciât. Quelle confusion ne reçut-il point, ce charitable bienfaiteur, quand il fut découvert ! Quelles prières ne fit-il point à ce pauvre homme pour tenir cette libéralité secrète ! Il ne se regardait que comme l'économe des biens que Dieu lui avait donnés, et ne croyait être que le trésorier de la miséricorde. Aussi, quels miracles ne fit pas le Ciel pour multiplier ses richesses ? Combien de fois ses coffres que sa charité avait épuisés furent-ils remplis par la Providence ! Quel combat entre la puissance de Dieu et la libéralité du saint évêque ! Celui-ci donne avec excès, et le Ciel lui rend avec usure ; Nicolas distribue avec profusion, Dieu multiplie ses biens avec abondance. Dans ce combat, pas une des parties n'a l'avantage : Dieu ne cède point à Nicolas, et, s'il est permis de le dire, Nicolas ne cède point à Dieu, puisqu'il donne autant qu'il reçoit, et qu'il prodigue tout ce qu'on lui donne.

Spectaculum facti sumus mundo, et angelis, et hominibus (I Cor. IV, 9). — Quelle fut votre joie, esprits célestes, à la vue d'un enfant qui commence à faire pénitence dès le berceau ! Si la droiture d'une âme innocente, qui marche dans les sentiers de la justice, vous cause des transports d'allégresse ; si vous faites retentir vos cantiques d'actions de grâces devant le trône de l'agneau lorsqu'un pécheur fait pénitence, dites-nous donc quels ont été vos mouvements de joie en voyant, je ne dis pas un pécheur qui après s'être longtemps égaré vient se jeter entre les bras du

souverain Pasteur ; en voyant, je ne dis pas un juste qui marche dans les voies de Dieu d'une manière irrépréhensible, mais une âme qui vient d'être blanchie par le baptême dans le sang du Sauveur, et à qui le péché est inconnu ; mais un enfant de quelques jours, au nombre de ceux qui doivent suivre l'Agneau pour chanter le cantique de ceux qui ne se sont jamais souillés : et néanmoins cet enfant de quelques jours embrasse déjà la pénitence ; il boit par avance le calice du Seigneur ; déjà il monte sur le Calvaire avec lui. Il nous enseigne déjà que l'on ne peut espérer d'être glorifié avec Jésus-Christ si l'on ne souffre avec lui ; il nous prêche déjà que le royaume des cieux souffre violence, et qu'il n'y a que ceux qui se la font qui peuvent espérer d'y avoir part. Que ce spectacle a réjoui le ciel ! mais l'enfer ne pressentait-il pas les coups mortels que cet enfant devait lui porter ? Le serpent infernal ne prévoyait-il pas que cet enfant, marchant sur les traces du Fils de Dieu enfant, devait par sa vertu lui faire une guerre ouverte, et soutenir l'Eglise contre tous ses efforts ?

Sollicitudo omnium Ecclesiarum (II Cor. xi, 28). — S. Paul comptait entre ses grands travaux la sollicitude et le poids de toutes les Eglises du monde, comme la plus grande de toutes ses peines. C'est que par-là il était plus détourné de la tendresse affectueuse qui le portait à Dieu, et de rappeler le souvenir de ce qu'il avait vu au troisième ciel. Aussi les plus saints évêques ont gémi de l'embarras que tirait après soi ce nombre d'affaires dont ils se voyaient chargés, et ils prenaient sur leur repos un temps pour le consacrer à la prière et à l'oraison. S. Nicolas sentait le poids de toutes les affaires inséparables de la dignité épiscopale : *Sollicitudo omnium Ecclesiarum*; et il souffrait de ne pouvoir s'attacher uniquement à l'office de Marie. Les pénibles soins de son ministère, quoique sanctifiants, étant incompatibles avec le saint et doux repos de la contemplation, le faisaient gémir. Obligé de faire la fonction de Marthe et d'entendre tous les différends de ceux qui s'adressaient à lui, il se plaignait, comme S. Grégoire, d'être tout séculier. — Pourquoi ne ferions-nous pas nos délices d'une si noble occupation ? Avec quel empressement vous aurait-on vu courir au-devant de Jésus-Christ, lorsqu'il était sur la terre, faisant des miracles, nourrissant les peuples, chassant les démons, ressuscitant les morts ! Comme Zachée, ne seriez-vous pas monté sur les arbres pour le voir passer ? ne l'eussiez-vous pas attendu sur le passage pour toucher la frange de sa robe ? Il n'est donc pas surprenant que ce grand évêque se plaignît d'être surchargé de tant d'affaires qui regardaient le temporel, lui à qui tous ces mystères du Sauveur étaient toujours présents.

Sic nos existimet homo, ut ministros Christi (I Cor. iv, 1).— Que les évêques sont heureux d'être associés aux fonctions et au ministère de Jésus-Christ ! Ne ressemblent-ils pas aux Apôtres, et n'en sont-ils pas les

successeurs pour continuer les mêmes fonctions ? Ne peuvent-ils pas dire, comme eux : Nous sommes les ambassadeurs du Seigneur : *Pro Christo legatione fungimur*. L'une de leurs fontions, c'est le soin des pauvres que le Seigneur leur a confiés. Vous aurez, dit-il à ses Apôtres, toujours des pauvres parmi vous : ce que vous ferez à l'un d'eux, c'est à moi-même à qui vous le faites : *Quod uni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis*. — C'est ce que S. Nicolas ne perdit jamais de vue, quand il eut été élevé à la dignité d'évêque. Il avait toujours devant les yeux que Jésus-Christ, en associant ses disciples à la multiplication des pains, se servait de leur ministère pour distribuer cette nourriture miraculeuse à un peuple pressé de la faim, pour leur attendrir le cœur, et pour leur apprendre quelle compassion ils devaient avoir des pauvres. Et il se disait à lui-même : Ne suis-je pas le successeur de la charité du Sauveur, comme le successeur de sa dignité ? N'est-ce point là l'idée que l'Ecriture m'en donne ? N'est-ce point ce que tous les peuples attendent d'un évêque ? Est-ce que le Fils de Dieu ne pourrait pas encore nourrir le pauvre par un effet de sa toute-puissance ? Est-ce qu'il ne pourrait pas encore faire pleuvoir la manne, comme il fit autrefois pour une nation entière ? Il n'avait donc pas besoin de mon ministère : mais il m'a tracé une image de la charité que je dois pratiquer dans mon état : il m'a marqué par cette part qu'il me donne de soulager les misères temporelles de mes frères, la part que je dois prendre au soulagement spirituel des pécheurs, et que je suis le successeur de son ministère pour exercer cette double charité. *Sic nos existimet homo, ut ministros* Christi.

Pro Christo legatione fungimur (II Cor. v, 20). — Comment est-ce que S. Nicolas considérait le sacerdoce ? Comme une extension et un écoulement du sacerdoce de Jésus-Christ, qu'il regardait comme la source, le commencement et le modèle de notre sacerdoce. S. Nicolas se regardait comme envoyé au peuple de son diocèse, de même que Jésus-Christ se regardait comme envoyé de son Père aux enfants d'Israël. Ce grand saint, pour s'animer à son devoir, s'appliquait tout ce qui était dit du souverain Prêtre selon l'ordre de Melchisédech, et souvent il se disait à lui-même : Je suis l'ambassadeur de Jésus-Christ ; je remplis et sa place et ses fonctions ; je dois donc être animé de Jésus-Christ, vivre de sa vie : *Pro Christo legatione fungimur*. Lorsque Jésus-Christ fut sacré prêtre par son Père, son onction figurait la mienne ; celle que j'ai reçue représentait l'onction de Jésus-Christ. C'est lui qui y a présidé comme le chef, qui doit présider à l'onction de ses membres. Je dois donc exercer toutes mes fonctions avec la même dignité que Jésus-Christ, dont je suis l'ambassadeur : *Pro Christo legatione fungimur*. — Je demande, à présent, où sont ceux qui, pour soutenir la grandeur de leur ministère apostolique, regardent ainsi et font de semblables réflexions ; où sont ceux qui se considèrent comme les succes-

seurs du sacerdoce de JÉSUS-CHRIST pour édifier, pour cultiver les terres ingrates et stériles par la parole de DIEU; où sont ceux qui se disent à eux-mêmes : *Pro Christo legatione fungimur*,

§ IV.

Pensées et passages des SS. Pères et autres.

Eleemosyna, jejunium, oratio, dant sibi vitam invicem. Chrysolog. Serm. XIII.

L'aumône, le jeûne et l'oraison se soutiennent et s'entre-donnent mutuellement la vie.

Jejunio fit homo vivens victima, quæ et sibi maneat et data sit DEO. Id. Serm. XLIII

Par le jeûne, l'homme devient une victime vivante; il se donne à DIEU, et il se conserve à soi-même.

Jejunium nos immolat DEO, *et ad martyrium præparat.* Id. Serm. XLIII.

Le jeûne nous offre à DIEU en sacrifice, et nous dispose à souffrir le martyre.

Oratio pulsat, jejunium impetrat, misericordia accipit. Hæc nemo rescindat; nesciunt separari; ista qui simul non habet nihil habet. Chrysost. Serm. XIII.

L'oraison frappe à la porte et demande, le jeûne obtient, la miséricorde reçoit. Que personne ne retranche rien de ces trois choses, qui ne se séparent point; celui qui ne les a pas n'a rien.

Gloria episcopi est pauperis necessario providere. Hieron.

Un évêque doit mettre sa gloire à pourvoir aux besoins du pauvre.

Videndus est tibi pauper qui te non videt, requirendus est ille qui videri erubescit. Ambros. II Officior. 26.

Par l'attention au soulagement des misérables, on doit voir le pauvre qui ne nous voit point, chercher celui qui a honte d'être connu.

Quisquis beneficus in alterum se extollit, majorem culpam superbiendo meruit quàm mercedem largiendo acquirit, fitque nudus dum nudum vestit. Gregor. XXI Moral. 14.

Celui qui tire vanité du bien qu'il fait à un autre mérite plutôt d'être puni de son orgueil que d'être récompensé de sa libéralité; il demeure nu en revêtant celui qui est sans vêtements?

Passages de quelques Pères sur S. Nicolas même.

Nicolaus, electus ab utero; sanctus à puero, juvenum gloria, senum reverentia, sacerdotum honor, pontificum splendor. Bernard. Serm. S. Nicol.

S. Nicolas fut choisi de DIEU dès le ventre de sa mère; saint dès son enfance; c'est la gloire des jeunes, et un sujet de vénération pour les vieillards, l'honneur des prêtres; il donne un éclat particulier à la dignité épiscopale.

Hic est Nicolaus, cujus miracula per totam mundi latitudinem diffundantur, quem laudat orbis terræ et qui habitant in eo. Id. Ibid.

Crebrescunt quotidiè mirabilia, nec requiescit spiritus Dei, *ad memoriam militis sui, sua continuare miracula.* Bernard. Ibid.

Glorificatur in mari, laudatur in terrâ, in omnibus periculis invocatur. Id. Ibid.

Si tempestas sæviens et crudelitas maris intentatur, Nicolaus flebiliter exoratur ut audiat, suppliciter invocatur ut veniat, ut eruat misericorditer acclamatur. Bernard. Ibid.

Si pulsamur incommodis, Nicolaus ingeminatur, patrocinium quæritur Nicolai. Id. Ibid.

Non solùm christianis sed et paganis in tantam reverentiam sancti nominis advolavit auctoritas, ut certatim confluant ad laudandum et glorificandum nomen sanctum ejus. Bernard. Ibid.

Inter multa magnaque miracula, maximum miraculum quod fecit ipse fuit. Id. Elog. S. Malachiæ.

Cujus totus mundus beneficia sentit. Petrus Damian. Serm. de S. Nicolao.

Inter omnes sanctos temporibus suis, maximis miraculis claruit et stupendis. Bonavent. Serm. II de S. Nicol.

Nicolaum ornavit Deus *præcipuâ liberalitate, et maximâ pietate, et fervidâ charitate : quæ omnia patent in facto illo clarissimo, quod fecit in juventute sud,* Dionys. Carthus. Serm. II de S. Nicol.

C'est ce grand S. Nicolas, dont le bruit des miracles est répandu par tout le monde, dont toute la terre et ses habitants louent et honorent la vertu.

Les miracles qu'opère ce saint se multiplient tous les jours, et il semble que l'esprit de Dieu ne cesse point de faire des prodiges en faveur de celui qui a combattu pour lui.

La gloire de ce saint éclate sur la mer, on le loue sur la terre ; on invoque son nom dans tous les dangers.

Si quelque furieuse tempête s'élève sur mer et nous menace de mort, on adresse avec larmes ses prières à S. Nicolas pour qu'il les entende, on l'invoque pour qu'il vienne, on crie vers lui pour qu'il délivre les malheureux.

S'il nous arrive quelque fâcheux accident, on a recours à S. Nicolas dont on a souvent le nom à la bouche, on implore l'assistance de S. Nicolas.

Le nom de S. Nicolas est en vénération non-seulement parmi les chrétiens; le bruit de son pouvoir est parvenu jusqu'aux païens qui conspirent avec nous à rendre son nom célèbre et glorieux.

Entre plusieurs et grands miracles qu'on rapporte de ce saint, le plus grand et le plus admirable de tous est lui-même.

Le monde se ressent des bienfaits de ce grand saint.

Entre tous les saints qui ont vécu dans le même siècle, S. Nicolas a été le plus célèbre, pour ses grands et surprenants miracles.

Dieu a rendu ce saint glorieux par les dons et les faveurs dont il l'a comblé : un naturel porté à la libéralité, à la piété, à la charité. Toutes ces vertus ont paru dans cette fameuse action par laquelle il donna à un père de quoi marier ses trois filles que la pauvreté avait fait prendre la résolution de prostituer.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[L'aumône nécessaire]. — La miséricorde envers les pauvres est le véritable caractère des évêques, et ils en doivent prendre les impressions dans leur cœur. S. Paul, en parlant de leurs qualités, demande qu'ils soient libéraux, et S. Jérôme dit que la gloire des évêques est de pourvoir aux nécessités des pauvres : *Gloria episcopi est pauperis necessario providere :* comme au contraire, il n'est point de vice si opposé à la qualité d'évêque que la basse avidité des richesses. En effet, je trouve trois principales raisons qui obligent les prélats, et tous ceux qui sont constitués dans les dignités ecclésiastiques, de pratiquer cette vertu. — La première se prend de leur état et de leur dignité ; la seconde de la fonction de leur charge ; la troisième de la qualité et de la nature des richesses qu'ils possèdent, qui leur impose ces obligations. — Ils sont obligés d'exercer la miséricorde par la nature de leur dignité et de leur état, parce qu'en cette qualité ils sont principalement les pères de leurs peuples. Ils sont le supplément de la Providence de Dieu, non-seulement afin de pourvoir à la nourriture de leurs âmes, mais aussi aux nécessités de leurs corps, par l'aide de la charité et par l'usage des richesses. Ils y sont encore obligés par la fin de leur office, qui est de pourvoir au salut de leurs brebis, et de les garantir des dangers du péché qui les menace : or, les secours temporels sont nécessaires pour prévenir les nécessités spirituelles ; pour empêcher le pauvre de pécher, il faut faire des aumônes ; et pour sauver son âme, il faut subvenir à ses nécessités temporelles. Donc, par la même raison, un chrétien est obligé de secourir son frère ; il est obligé, dans plusieurs occasions, de le secourir par charité, comme par un moyen nécessaire à la fin que son office et le nom qu'il porte l'oblige de procurer. — Enfin, la dernière raison se prend de la nature même des biens que les ecclésiastiques possèdent, essentiellement destinés au soulagement des pauvres. Il y a de la différence entre les ecclésiastiques et les séculiers, pour l'obligation de faire l'aumône. Les séculiers sont obligés de secourir les pauvres par le motif général de la religion, par les raisons communes du christianisme ; mais les ecclésiastiques, et particulièrement les évêques, sont obligés de les secourir par la nature même de leurs richesses, parce qu'elles ont été données par la piété des peuples et la libéralité des rois, à cette condition qu'elles seraient

employées au soulagement des pauvres. Je ne dispute pas de la nature de cette obligation. Quelques-uns ont dit qu'ils y étaient obligés par le motif de la charité chrétienne; quelques autres qu'ils étaient obligés, sous peine de péché, de donner une partie de leurs revenus aux pauvres. Je ne dirai pas si c'est la troisième ou la quatrième partie qu'ils doivent donner : je dirai seulement qu'après un entretien raisonnablement convenable à la dignité qu'ils occupent, qui doit avoir une certaine amplitude, sans cependant se flatter, le reste est dû aux pauvres.

[Autorité propre à l'Église]. — Il y a cette différence entre l'autorité qui réside dans les grands du monde et celle qui est entre les mains des prélats, que les grands se servent quelquefois de leur autorité pour nuire ; ils portent le glaive pour exercer la justice ; quelquefois c'est par passion : d'où vient que S. Paul les représente avec un glaive en main, qui peut défendre et qui peut blesser. Mais la puissance des évêques n'est mise dans leurs mains que pour donner et pratiquer des exemples de miséricorde. C'est de cette manière que S. Nicolas en usa à l'égard de ces trois habitants de sa ville épiscopale qui furent condamnés injustement à la mort : le saint, n'ayant pas d'autre moyen de les secourir, va lui-même sur l'échafaud les arracher d'entre les mains ou plutôt de dessous l'épée du bourreau. Ce n'est pas que l'on veuille produire cette action comme un exemple : ce fut un coup extraordinaire de la charité de notre saint prélat; il montre la puissance et l'autorité qu'avaient acquises à ce saint évêque, sur les peuples et sur les juges, l'innocence et la sainteté de sa vie.

[L'importance de bien examiner sa vocation]. — Tout ce que les Pères et les théologiens disent de l'importance de choisir un état de vie doit être bien plus attentivement considéré lorsqu'il s'agit de s'engager dans l'état ecclésiastique, et, dans cet état même, beaucoup plus particulièrement par ceux qui sont appelés à être évêques ou pasteurs des âmes. Car, si l'on peut accuser de témérité ceux qui s'engagent inconsidérément dans des états particuliers, à quel danger ne s'exposent pas ceux qui se portent d'eux-mêmes, et sans y être appelés, au gouvernement des âmes. Lorsqu'on entre avec si peu de circonspection dans ce ministère si important, on en comprend peu les obligations, ni ce que c'est que d'avoir à rendre compte à Dieu non-seulement de son âme mais de toutes celles dont on est le pasteur. Qui est-ce qui ne doit pas frémir à cette pensée? Le plus grand des dangers où l'homme puisse être exposé, dit S. Thomas, c'est d'avoir à rendre compte de la conduite d'autrui, tandis qu'il est si embarrassé de rendre compte de la sienne propre : *Hoc est maximum periculum, hominem de factis alterius rationem reddere, qui pro suis non sufficit* (In Hebr. l. III, c. 3). — S'il faut tant de soin pour se sauver soi-même, combien en faudra-t-il davantage pour sauver les autres! Or,

les pasteurs doivent être véritablement des sauveurs, selon cette parole : *Dedisti eis salvatores, qui salvarent eos de manu hostium suorum* (Esdr. IX). Notre saint évêque ne courut aucun risque de ce côté-là. Il ne s'engagea point dans le ministère des âmes que la volonté de DIEU ne lui fût clairement connue, et qu'il ne fût très-certain qu'il l'appelait évidemment. Mais tout le monde ne peut pas être facilement persuadé de cette volonté de DIEU ; très-peu entendent le langage du Ciel. Il est néanmoins très-important de l'entendre pour faire un bon choix de vie. Mais comment en devenir capable ? Samuel se trompa en prenant la voix de DIEU pour celle d'un homme, et beaucoup de gens se trompent bien davantage en prenant pour la voix de DIEU ce qui n'est que la voix de l'homme, ou même celle de l'amour-propre. Il est donc à propos d'avoir quelques règles pour découvrir les desseins de la Providence sur nous, afin de s'acquitter dignement d'un si important emploi.

Comme tout le monde n'est pas capable de comprendre à quel état de vie il est appelé par la Providence, il est nécessaire de savoir que DIEU nous a donné trois sortes de lumières pour connaître sa volonté : la raison, la prière et le conseil : et il faut les réunir tous les trois pour découvrir plus sûrement le bon plaisir du Père céleste, dans la vocation à l'épiscopat.— La raison demande que nous considérions la fin pour laquelle nous entrons dans un état, car c'est la règle de tout le reste. Si nous entrons dans des bénéfices à charge d'âmes ce ne doit pas être pour en faire des postes qui nous soient commodes, agréables, utiles ; c'est pour en faire comme autant de tours élevées, d'où nous puissions veiller au bien public des âmes et le procurer, selon cette parole du prophète : *Speculatorem dedi te domui Israel.* C'est là l'unique et la véritable fin. Ce n'est point pour suivre le train du monde, ce n'est point pour complaire à des parents avides et ambitieux, ni pour nourrir leur mollesse ou la sienne propre ; ce n'est point non plus pour demeurer oisif et inutile : c'est, au contraire, un engagement à travailler plus que jamais, puisqu'il s'agit de la gloire de DIEU, du salut du prochain et de notre propre salut. Rien n'est cependant plus ordinaire que de voir des ecclésiastiques s'engager dans le ministère des âmes plutôt par la considération d'un gros revenu que par l'envie de remplir leur état : et ne peut-on pas dire avec justice que de telles personnes ont des âmes vénales, que ce sont des loups et non des pasteurs, ou tout au moins des mercenaires, qui, s'ils ne dévorent pas leurs brebis eux-mêmes, les laissent en proie aux premiers loups qui surviennent ? — Outre la raison, nous avons encore la prière pour règle, par laquelle nous pouvons obtenir de DIEU la connaissance de sa sainte volonté sur nous, et quels sont les desseins de sa providence. — La troisième règle est le conseil, que la raison nous montre que nous devons prendre des personnes éclairées dans les voies de DIEU, pour ne faire rien de notre propre fantaisie, dont nous puissions nous repentir. C'est de

cette manière qu'en usa ce grand évêque, et c'est ce qui fit aussi qu'il gouverna si bien son peuple, selon le bon plaisir de DIEU, qu'il peut être proposé pour modèle aux plus grands évêques du monde, et comparé aux hommes apostoliques de la primitive Eglise.

[Vie épiscopale]. — Il ne suffit pas, à celui qui veut se charger du soin des âmes, de s'assurer que c'est DIEU qui l'y appelle : il est aussi absolument nécessaire qu'il soit irrépréhensible, et dans un état habituel de garder la loi de DIEU, pour pouvoir la faire garder aux autres : *Oportet episcopum irreprehensibilem esse*. L'Apôtre le répète encore ailleurs en d'autres termes : *Oportet*, dit-il, *episcopum sine crimine esse*, *sicut* DEI *dispensatorem*. Sans cette condition, il deviendra infailliblement l'objet de la colère de DIEU. Malheur à ceux, dit S. Pierre Damien, qui mènent une vie scandaleuse, et qui, par une conduite encore plus criminelle, prétendent remplir un poste qui demande une vie irrépréhensible ? Un homme qui mène une vie déréglée peut s'assurer que DIEU ne l'appelle point du tout à un si haut ministère, parce que DIEU n'y appelle point ceux qui en sont absolument indignes. à moins que de les en faire devenir dignes auparavant. Il est inutile d'objecter qu'on se rendra parfait quand on sera entré dans cet état : il faut, avant que de s'y ingérer, avoir des vertus acquises, et non pas à acquérir ; et ceux que DIEU y a appelés, il les a rendus dignes auparavant. C'est ce que dit S. Thomas très-clairement : *Illos quos ad aliquod elegit ità præparat, ut ad id ad quod eligentur inveniantur digni* (In Cor. II, 3). — Ajoutez à cela que DIEU est extrêmement jaloux de l'honneur de ses ministres ; et, avant que d'entrer dans leur ministère, ils doivent faire en sorte qu'on ne leur y puisse faire aucun reproche légitime. Il faut donc être parfait avant de se mêler de la conduite des âmes, parce que la vie d'un pasteur, pour être solidement et constamment régulière, doit venir d'une habitude de vertu déjà formée ; il doit s'éprouver lui-même avant d'entrer dans le ministère sacré, surtout celui où il s'agit de la conduite des âmes. S. Nicolas était très-persuadé de ces raisons, puisque, sans aucun dessein de sa part d'entrer dans le ministère des pasteurs, et étant encore dans l'état séculier, il avait acquis une si forte habitude de vertu, que par là même il se rendit digne d'y être appelé de DIEU.

Une autre qualité que DIEU demande encore dans celui qu'il appelle à la conduite des âmes, et qui nous est marquée par S. Paul, est que celui qui y est élevé ne soit point superbe : *non superbum*. Grand défaut, qui rend le sujet absolument indigne de cette sublime fonction, et qui comprend aussi l'ambition et la présomption : lorsqu'un homme s'estime non-seulement digne de conduire les âmes, mais qu'il s'efforce de s'y introduire de lui-même, qu'il brigue les charges, qu'il met en mouvement toutes les puissances pour s'élever aux plus hauts degrés de l'Eglise, qu'il a une attention extrême à s'informer de tous les bénéfices vacants, dont

les revenus sont les plus amples, pour tâcher d'en avoir la possession et d'y vivre avec magnificence, sans se mettre fort en peine s'il remplit dignement son état et s'il s'acquitte de ses fonctions.— Mais il se trouve outre cela, d'autres défauts opposés directement à l'ambition, et qui ne sont pas moins répréhensibles, tels que la pusillanimité, la paresse, la timidité : quand un homme, sans aucune ambition de paraître, s'estime content de son état, et préfère une certaine mollesse, où il se délecte, au travail qu'il s'imagine être trop grand pour lui, quoiqu'il y voie visiblement un grand avancement de la gloire de Dieu et du salut du prochain. Jérémie fut louable d'abord de craindre la charge que Dieu voulait lui imposer, lorsqu'il dit : « Seigneur, je ne sais point parler : je ne suis qu'un enfant. » Mais il eût été très-blâmable de persister à la refuser, selon le sentiment de S. Grégoire. C'est donc une humilité de refuser d'abord un emploi par la pensée que l'on a d'en être indigne, mais c'est orgueil de s'opiniâtrer dans ce refus quand les supérieurs, nous en jugeant capables, veulent nous en charger. Car de s'imaginer avoir toujours raison de résister aux ordres des supérieurs qui nous veulent employer, et qui sont en droit de nous marquer la volonté de Dieu, c'est assurément une orgueilleuse paresse, et on encourt par-là cette malédiction que donne le Fils de Dieu à ce serviteur inutile qui avait enfoui ses talents. Laissons donc à Dieu une entière disposition de nous-mêmes, et ne gardons qu'une pleine indifférence à tout ce qu'il lui plaira faire de nous. — Ce fut ainsi qu'en usa S. Nicolas. Lorsqu'il était encore séculier, il menait une vie retirée et hors du bruit du monde ; et, ayant été appelé à l'épiscopat, il voulut éviter un si grand poids, il ne parut plus, il se cacha ; mais, sachant que c'était la volonté de Dieu, il se soumit ensuite, et son humilité le rendit le sujet de l'admiration de tous les siècles dans ses fonctions épiscopales.

[Obligation d'annoncer la parole de Dieu.] — Rien de plus évident et de plus marqué dans les saintes Écritures et chez les Pères que l'obligation étroite, indispensable, qu'ont tous les pasteurs de donner à leurs ouailles la nourriture de la parole de Dieu. Cependant une vérité si claire ne l'est pas encore assez pour une infinité de gens ; et on la néglige, comme si elle n'était qu'une faible probabilité. Il est donc à propos de s'en convaincre fortement : car, si on refuse aux âmes l'instruction dont elles ont besoin, quel autre secours sera-t-on disposé à leur donner? C'est ce que le Fils de Dieu nous a montré très-clairement par son exemple, et par ses paroles, et c'est un commandement exprès qu'il a fait à ses apôtres, et à leurs successeurs par conséquent. Cette loi n'a jamais été tenue dans l'Église pour arbitraire, comme sont la plupart des lois humaines ; mais elle a toujours été jugée essentielle à l'état de pasteurs des âmes. C'est pour cela que S. Paul, faisant l'énumération des grâces les plus éminentes données aux fidèles, dit : *Dedit quosdam apostolos* ; il ajoute, *alios verò pa-*

stores et doctores ; pour marquer l'inséparabilité de ces deux emplois. — C'est ce que notre grand évêque nous a aussi marqué par son exemple pendant toute sa vie.

Pasteurs désintéressés !. — Voici encore une qualité que l'Apôtre demande dans un pasteur : « Il faut, dit-il, qu'un évêque soit désintéressé. » C'est une des dispositions essentielles et absolument nécessaires à cet état. Il répète cette même condition dans l'Épître à Tite : *Non turpis lucri cupidum ;* qu'il ne soit point porté à un gain honteux. Ces paroles de l'Apôtre nous montrent que le Fils de Dieu exige de ses ministres un parfait détachement des biens de la terre, afin que, comme dit le prophète, Dieu soit leur portion et leur héritage. Et ne voyons-nous pas que les Apôtres ne portaient ni or ni argent, selon l'ordonnance du Sauveur ? ce que S. Pierre et S. Jean dirent à ce pauvre qui leur demandait l'aumôme à la porte du temple. Ceux donc qui recherchent le ministère ecclésiastique par des vues d'intérêt montrent que ce n'est que pour vivre plus commodément, pour jouir tranquillement des revenus de l'Église, sans lui rendre aucun service, ni exercer aucune fonction de leur état. Ces âmes vénales, ces ministres intéressés, regardent leur condition comme un métier qui les doit nourrir, et non comme un état qui les doit sanctifier, et où ils sont obligés de travailler à la sanctification des autres. Il y a même quantité de gens qui y entrent ou par paresse ou parce qu'ils se reconnaissent incapables d'aucun autre emploi, croyant mal à propos que cet état n'est que pour vivre en repos. La condamnation de ces gens est visiblement portée par l'Apôtre en ces paroles : « Nous vous déclarons que celui qui ne veut point travailler, ne doit point manger (Thessal. I, 3). Or, combien y en a-t-il, entre ces personnes oisives, qui chargés par leurs bénéfices de plusieurs fonctions importantes, s'en dispensent aussi facilement qu'ils y sont entrés légèrement, et se reposent sur d'autres de tout ce qu'il y a de pénible dans leur emploi ? S. Augustin déplore ces désordres dans une de ses lettres, et voici comment il s'en explique : — « Il n'y a véritablement rien de plus agréable que la dignité d'évêque, de pasteur, ni rien de plus doux et de plus aisé que d'en exercer les fonctions, quand on veut faire les choses avec négligence, flatter les hommes dans leurs désordres, et se flatter soi-même dans son oisiveté. Mais il n'y a rien de plus malheureux et de plus condamnable devant Dieu qu'un pasteur oisif, qui, chargé de distribuer le pain au troupeau du Sauveur pour lui donner la vie, lui donne au contraire la mort par sa nonchalance, et souvent même par sa cruauté ou par l'avidité d'un gain honteux. » (Epist. 21, aliàs 148). Que cet esprit est éloigné du zèle de notre grand évêque ! Ce saint pasteur, tendre et compatissant aux peines de son troupeau, n'avait rien plus à cœur que de le nourrir, de veiller jour et nuit pour subvenir à ses besoins, et de donner jusqu'à sa propre substance pourvu que son troupeau ne manquât de rien.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Les marques qu'il donna de sa future sainteté].— Il faut tomber d'accord que ce grand saint fut prévenu d'une grâce bien abondante, puisqu'il y a peu de saints dans l'Église qui aient donné de meilleure heure de plus grandes marques d'une extraordinaire sainteté. Il était encore à la mamelle quand il commença de pratiquer l'abstinence et le jeûne, que les SS. Pères appellent le réparateur de la justice originelle et le gardien de l'innocence. Par un miracle de vertu, il s'abstenait, les jours plus particulièrement consacrés à la pénitence, de sucer le lait de sa nourrice : de manière que, avant même de savoir ce que c'était que vertu, il pratiquait déjà la plus austère et la plus rigoureuse de toutes, qui est la mortification des sens. Il observait les jeûnes dans un âge en faveur duquel l'Église même dispense celles qui allaitent les enfants du précepte de les observer ; et, comme si l'austérité et la mortification n'eût pu attendre l'usage de la raison, il fait par instinct ce que la raison peut à peine persuader aux hommes, que, sans le jeûne et les austérités, il est impossible de demeurer longtemps fidèle à Dieu, dans la corruption de notre nature et parmi les attraits et les sollicitations du dehors, qui nous portent au péché. Ce fut donc le premier et le plus efficace moyen que ce grand saint employa pour conserver son innocence, de déclarer la guerre à ce corps que S. Paul appelle un corps de péché, parce qu'il en est la principale source et la cause la plus ordinaire. C'est ce que pratique le grand S. Nicolas, non-seulement par la fuite des divertissements mondains, auxquelles les hommes consacrent ordinairement les premières années de leur vie, mais par les austérités les plus rudes, dont les personnes inspirées de Dieu ont coutume de dompter leurs corps, et cela dans l'âge le plus porté au plaisir, lorsque le penchant qui les y entraîne est le plus fort et le plus violent; lorsque l'impression que les objets dangereux font sur l'esprit et sur le cœur est la plus vive, et qu'elle est encore aidée par le poids de notre propre corruption, qui nous porte d'elle-même au dérèglement. [**Houdry**, *Sermons*].

[Le jeûne et l'abstinence, propre caractère de Nicolas]. — Tous les saints ont leur différent caractère, et, comme chaque ange fait une espèce particulière,

nous pouvons dire que chaque saint fait un ordre singulier, qui le distingue des autres. C'est pourquoi l'Écriture-Sainte, qui ne sait flatter personne, faisant l'éloge d'un saint, dit avec beaucoup de vérité qu'il n'a point eu de pareil : *Non est inventus similis illi.* Il est visible que le propre caractère de S. Nicolas est le jeûne ; que ce qui est commun aux autres saints lui est particulier, et que l'Église grecque a eu raison de l'appeler par excellence *le jeûneur*. Car il commence à jeûner aussitôt qu'il commence à vivre ; il fait déjà abstinence dans son berceau ; et, par une conduite du Saint-Esprit, il ne suce la mamelle de sa nourrice, les mercredis et les vendredis, qu'une fois le jour. Il unit la pénitence avec l'innocence en sa personne, et, dans un âge où les enfants ne suivent que l'instinct de la nature, il suit déjà les mouvements de la grâce. Que pensez-vous qu'ait fait ce saint dans un âge plus avancé, s'il a tant fait de merveilles dans son enfance ? quel progrès croyez-vous qu'il ait fait dans l'abstinence, qui semblait être née avec lui ? Il redouble ses austérités avec ses forces ; il dompte toutes ses passions par le secours de la pénitence. Il passe les jours entiers sans manger ; il fait une victime de son corps, un sacrifice de sa jeunesse, un martyre de toute sa vie. Il augmente ses jeûnes avec les besoins de l'Église ; quand il veut obtenir quelque grâce, il joint le jeûne avec la prière, et il force le Ciel, par ces innocents artifices, à lui accorder ce qu'il demande. (**Le P. Senault**).

[Vertus de Nicolas]. — S. Nicolas fut le thaumaturge de l'Occident, comme S. Grégoire l'avait été de l'Orient, Dès le berceau, n'ayant pas encore l'usage de sa raison, il parut montrer qu'il avait connaissance des conseils de l'Evangile. Il fut pénitent avant que d'être pécheur ; et deux jours de la semaine il ne prit la mamelle de sa mère qu'une fois, sur le soir. Personne ne pouvait lui avoir appris le jeûne de l'Eglise ; mais il avait dans le fond de son cœur le souverain exemplaire de la pénitence pour maître. Ce fut ce docteur qui lui enseigna cette miraculeuse abstinence, dont on n'avait point encore vu d'exemple dans un enfant. Le reste de sa vie répondit à des commencements si saints. Quand il fut capable de connaître les choses, il les connut par la lumière de Dieu, qui lui en fit voir la vérité. Il eut les yeux purifiés de la fausse teinture qui fait voir aux hommes du monde les créatures tout autres qu'elles ne sont. Il n'y prisa que l'image du Créateur. Il ne considéra les richesses, les honneurs et les plaisirs du siècle que comme des empêchements à l'amour du souverain bien. C'est pourquoi il n'eut point le cœur attaché à ses biens, mais il s'en servit pour secourir la nécessité de ses frères. Il savait que la part du pauvre a été mise par la Providence en la main du riche, afin que ceux qui ont les choses superflues donnassent le nécessaire aux indigents, et que qui retient cette portion fait un larcin détestable ; que ce n'est pas la charité seule qui oblige à secourir le prochain, mais la justice, et que,

quand on ne l'a pas nourri, on l'a mis à mort. *Si non pavisti, occidisti.* (**Godeau**).

[Même sujet]. — Attendez-vous chrétiens, à voir dans la vie de S. Nicolas la pratique constante des vertus les plus héroïques, Attendez-vous à y voir un cœur qui aime Dieu dès qu'il le connaît, un esprit qui s'applique à lui dès qu'il commence à s'ouvrir, une jeunesse dont la vertu est si pure, qu'elle sert d'augure aux grands desseins de Dieu sur ce saint homme. Il édifie le prochain par la pratique des maximes les plus austères de l'Evangile, de celles même qui semblaient être le plus hors de sa portée. On ne voit point qu'il ait eu de concupiscence à combattre, ou bien il l'a étouffée dès sa naissance. L'ambition n'a jamais fait de brèche sur son cœur, ou bien il s'est joué de cet aspic, aussitôt qu'il a paru, en le faisant mourir. Les avantages qu'il pouvait espérer de la fortune étaient considérables, et néanmoins il ne voulut point d'autre héritage que Jésus-Christ, et la première résolution qu'il prit fut d'abandonner toutes les prétentions mondaines, de donner ses biens aux pauvres, de les ménager en économe fidèle pour les distribuer, et ensuite se consacrer au service de Jésus-Christ. (**Anonyme**).

[Par quels moyens il se préserva]. — Nicolas ne se préserva pas seulement des désordres du monde par les jeûnes et par les autres mortifications du corps dont les chrétiens ont tant d'horreur, mais de plus par une piété exemplaire et par la profession ouverte d'une sincère dévotion, qui fut un des moyens qu'il employa pour conserver son innocence. La prière était sa première et sa plus ordinaire occupation : jusque-là que, au rapport des historiens de sa vie, les églises étaient sa demeure, où il passait les jours et les nuits : *Scola illi erat ac diversorium* Dei *templum, ut se dignum pararet templum in quo* Deus *ipse pernox et perdius habitaret.* Ensuite, la pratique des bonnes œuvres, auxquelles il s'était habitué dès son enfance, en fuyant tout ce qu'elles ont d'éclat, pour ne chercher que ce qu'elles ont de solide et de capable d'attirer les yeux de Dieu seul. C'est pourquoi les devoirs de la justice tenaient chez lui le premier rang, ensuite ceux qui étaient de pure charité ; mais surtout, en menant une vie réglée, et tenant une conduite uniforme dans la dévotion, la modestie et la retenue dans les conversations, la fuite de celles où il voyait quelque danger, et l'éloignement de tout ce qui avait l'air du monde. Ce fut ce qui le préserva des souillures de l'impureté et des débauches de la jeunesse, et ce qui lui acquit cette qualité, que S. Paul demande dans un pontife destiné à la conduite d'un grand peuple : *Talis decebat ut nobis esset pontifex : innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus.* Car il doit servir d'exemple à son troupeau, il en doit être le modèle vivant, ainsi qu'ajoute S. Pierre, *Forma facti gregis ex animo.* Il est constant que l'édification que l'on doit au prochain, par la profession d'une vertu décla-

rée, est la première règle de la dévotion, parce que rien ne porte plus directement au bien ou au mal que les bons ou les mauvais exemples : les paroles et les raisons peuvent solliciter à l'un et à l'autre, mais l'exemple y entraîne par une force presque invincible ; et comme il est plus facile à la plupart des hommes de prendre ce que le monde a de mauvais, et de se corrompre comme lui, que de le préserver lui-même de la corruption, le point essentiel de la dévotion est de s'éloigner le plus qu'il est possible de ses maximes, par une vie séparée du commerce des hommes : *Segregatus à peccatoribus*. C'est ce que signifie même le nom de *dévotion*, qui marque une espèce de consécration, qui nous sépare de tout ce qui est profane. En sorte que, de prétendre vivre dans la dévotion et retenir avec cela les maximes du monde, chercher les divertissements mondains et faire un mélange de ce que le monde a de dangereux avec ce que le service de DIEU a de saint, c'est se servir de la dévotion pour couvrir un libertinage déclaré. (**Houdry**, *Sermons*).

[Il prend la résolution de se retirer du monde]. — Notre saint, voyant les dangers continuels que l'on court dans le monde, prit la résolution d'en sortir tout à fait : et ce fut encore un des moyens que le Saint-Esprit lui suggéra pour garantir ce vaisseau fragile du naufrage. Mais, pour se retirer de cette mer orageuse et remplie de tant d'écueils, il lui fallait un port assuré, où il fût à l'abri de ses tempêtes et hors du danger de se perdre. La Providence lui en offrit un favorable. Un oncle qui portait le même nom que lui, saint comme lui, et dont DIEU s'était servi pour l'élever dans la piété, avait bâti et fondé un monastère dans un désert assez retiré ; ne trouvant personne à qui il en pût confier la conduite plus sûrement qu'à son neveu, dont il connaissait la prudence et la vertu, il l'y engagea sans beaucoup de difficulté, parce que c'était pousser celui qui y courait déjà de lui-même, et qui lui avait déjà demandé une place, sans savoir qu'on lui destinait la première et le soin de veiller sur les autres. Le renoncement que Nicolas avait déjà fait à tous ses biens pour embrasser la pauvreté évangélique et la continence, dont il était un parfait modèle, lui ayant déjà fait commencer une vie de religieux dans le monde, n'avait plus besoin que d'un lieu qui en portât le nom, mais, n'y voyant point de moyen de pratiquer l'obéissance ni de vivre dans la soumission, le respect qu'on lui portait et l'estime qu'on avait pour sa vertu l'en fit sortir pour chercher une autre solitude, où il pût trouver un asile contre la gloire. (*Le même*).

[Sa résolution de se retirer dans la Palestine]. — Le désir que Nicolas avait de vivre dans l'obéissance et sous l'autorité d'un supérieur, pour éviter la gloire qui le suivait partout, lui fit prendre toutes les précautions imaginables pour l'éviter comme l'ennemie de son repos et de son innocence. Il résolut d'imiter la vie cachée du Sauveur, et de se retirer dans la Pa-

lestine, pour y suivre avec plaisir les vestiges et les traces de l'Homme-Dieu, qui fut le modèle de l'humilité, et qui nous a voulu apprendre cette vertu par lui-même. C'est là que la vue de cette terre, que le Sauveur avait arrosée de ses sueurs et de son sang, lui frappant vivement l'esprit, lui fit prendre le dessein d'y passer le reste de ses jours, en se faisant des leçons de patience et d'humilité de toutes les stations où le Sauveur avait laissé des marques de ses souffrances, depuis l'étable de Bethléem, qui fut sa première étape, jusqu'au Calvaire, où étaient encore alors les instruments funestes de sa passion et de sa mort. Je tâcherai de vous le représenter dans cette sainte occupation, où il espérait mourir tout à fait au monde, en s'attachant de pensée et de désir à la croix de son Sauveur, sans que Dieu lui fît connaître qu'il le destinait à quelque chose de plus grand pour sa gloire, et l'obligerait de retourner, en lui faisant comprendre que c'était l'imiter d'une manière plus noble d'exécuter ses ordres que de méditer ses actions et de suivre ses pas ; et ainsi, que son innocence ne pouvait être plus en sûreté que là où Dieu l'appelait. Il obéit, mais il ne laissa pas de quitter le monde au moins d'esprit, puisque sans cela il est impossible de vivre dans l'innocence. (*Le même*).

[Usage que Nicolas fit de ses biens]. — Nicolas avait de grands biens de sa naissance, mais il savait que la mort les lui devait ravir un jour, s'il ne la prévenait. C'est pourquoi, aussitôt qu'il eut, par le décès de ses parents, l'administration de ses biens, il se les rendit véritablement propres en les distribuant aux pauvres, et il pratiqua excellemment ce que les Saints ont toujours conseillé, avec si peu de profit, aux riches du monde : *Sparge in pauperes : fac tua quæ tua non sunt.* Il n'est rien proprement qui soit à nous, dit S. Leon, que ce qui cesse en apparence d'être nôtre, lorsque nous l'employons pour l'utilité du prochain : *Nihil unius cujusque tòm proprium quàm quod impenditur in proximum.* Combien de fois les prédicateurs ont-ils fait servir de matière ou d'ornement à leurs discours ces admirables exemples de charité que pratiqua ce grand saint, lorsqu'il employa ses richesses, que les saints appellent le poison de la vertu, pour remédier aux désordres de son prochain ! Voilà un malheureux père qui a résolu d'abandonner trois filles, encore plus malheureuses, pour subvenir à leur pauvreté : voilà la prostitution, l'infamie, l'habitude à mal faire, l'aveuglement d'esprit, l'oubli de Dieu, la perte de l'éternité, et un million de maux, qui vont entrer dans la famille de ce misérable. Mais Nicolas s'y oppose : il destine une bonne partie de son bien à marier ces trois pauvres filles, et à soulager l'indigence du père. Ce riche, fidèle aux desseins et aux volontés de Dieu sur lui, donnant par trois diverses fois une somme d'argent suffisante pour marier ces filles, épargne sa honte en exerçant cette libéralité à la faveur des ténèbres de la nuit, et, cachant la main qui faisait tant de bien à cette maison, il empêche sa

perte et celle de ses enfants, le détournant d'un dessein qui allait établir le péché dans cette famille (**Le P. Texier**).

[Nicolas appelé à l'épiscopat]. — La Providence, qui avait destiné S. Nicolas pour éclairer son Eglise, sut bien trouver le moyen de faire connaître sa vertu, lors même qu'il cherchait à se dérober à la vue des hommes par un profond sentiment d'humilité. La mort de l'évêque de Myre en fit naître l'occasion. Il lui fallait un successeur, et les évêques assemblés pour faire le choix d'une personne digne de remplir cette place, ne pouvant s'accorder dans leurs suffrages, la ville fut bientôt remplie de factions et de tumultes. Nicolas s'y était retiré pour fuir l'honneur qu'on lui rendait en son pays, et il comptait qu'y étant inconnu il y passerait sa vie au service de Dieu et dans tous les exercices de la piété. Providence divine, vous aviez bien d'autres desseins ! Pour venir à vos fins, vous inspirâtes à l'un de ces évêques de proposer aux autres que, afin de faire cesser les factions, qui étaient pour en venir aux mains, il fallait, à l'exemple des Apôtres, décider cette affaire par le sort, et prendre pour évêque celui qui entrerait le premier dans l'église le lendemain. La proposition est reçue comme un moyen sûr de terminer toutes les contestations ; Dieu s'en sert pour faire réussir ses desseins. Ils passent tous la nuit en prières, pour implorer le secours du Ciel dans une affaire de cette importance ; et notre saint s'étant rendu à l'église, dès la pointe du jour, pour s'acquitter de ses devoirs ordinaires, on l'arrête, on l'interroge, on veut savoir qui il est. Il parut tant de majesté et de modestie sur son visage, tant d'honnêteté dans ses réponses, tant de piété dans ses paroles, tant de marques de sainteté dans ses manières, qu'on ne douta point que ce ne fût celui que Dieu avait destiné pour être évêque; aussi le reçut-on comme un homme envoyé du Ciel. Il n'y a que l'humble Nicolas qui, surpris d'un événement si peu attendu, ne peut acquiescer à ce choix; et, après tous les vains efforts qu'il fit pour éviter une charge que les saints regardent comme un fardeau capable de les accabler, il fut obligé de se rendre à la volonté de Dieu, déclarée par un signe si évident. Pour répondre au choix que la Providence avait fait de sa personne, s'il avait vécu dans l'innocence jusqu'alors et dans l'éloignement de tous les désordres du siècle, se voyant maintenant élevé à un état qui demande la perfection et la sainteté, il s'efforce d'en remplir les devoirs par une vie toute céleste, pour imiter celle du Pontife de nos âmes, choisi de Dieu, et élevé à un rang qui le mettait au-dessus du reste des hommes : *Segregatus à peccatoribus et excelsior cœlis factus* (**Houdry**).

[Ses grandes et héroïques actions]. — Ce grand saint soutint une vocation si imprévue par les actions les plus héroïques. La générosité avec laquelle il défendit sa foi montra ce que l'on devait attendre d'un évêque choisi de Dieu. La sévérité des édits de Dioclétien et de Maximien ne put

jamais l'ébranler ; et, comme ils le menacèrent de la mort, il leur fit bien voir qu'il en faisait sa plus grande joie. Ainsi ils se contentèrent de le condamner au bannissement, d'où il fut ensuite rappelé par Constantin pour assister au concile de Nicée. Notre saint y brilla comme une des plus éclatantes lumières : aussi Constantin l'honora-t-il d'une particulière estime. Le saint s'en servit, non pas pour flatter l'empereur, mais pour le porter au bien, pour lui faire rendre justice aux faibles, que ses officiers opprimaient par leur puissance. Ne parut-il pas en songe à ce prince avec un visage sévère, lui commandant avec menaces de laisser aller libres trois hommes accusés faussement, et injustement condamnés à mort, qui s'étaient recommandés à lui, quoiqu'il fût très-éloigné d'eux : mais Dieu suppléa par sa puissance à la distance des lieux, pour honorer son serviteur (**Anonyme**).

[Vocation de ce saint]. — Nicolas montra sa fidélité en deux choses dignes de nos réflexions et de notre imitation : en obéissant à la grâce de sa vocation, et en exécutant parfaitement les desseins de Dieu sur lui. Quoiqu'il fût d'une intégrité merveilleuse, d'une pureté angélique, d'un don sublime d'oraison, qu'il fût rempli des lumières d'une science toute divine, et comblé d'une infinité de vertus qui le rendaient l'admiration de tous les chrétiens de son pays, jamais néanmoins il ne forma de soi-même aucun dessein de s'élever au sacerdoce, bien moins encore de se charger, en qualité d'évêque, de la conduite des âmes. Son humilité le porta à se renfermer parmi les religieux du monastère de Sion, fondé par son oncle S. Nicolas, appelé le mineur ; ensuite, il prit résolution d'aller visiter les lieux saints de Jérusalem, et quelque temps après il se prépara à passer le reste de ses jours dans le désert en qualité de solitaire. Telles étaient les pensées de l'humble Nicolas ; mais les desseins de Dieu étaient bien différents. Il entendit un jour une voix miraculeuse qui lui dit : « *Nicolae, tibi redeundum est ad mundi palæstram, si meam expetis coronam :* vos pensées, Nicolas, vous portent à la retraite ; vous cherchez le repos de la contemplation : ce n'est pas là que je vous veux : il faut, si vous voulez suivre mes ordres, que vous viviez dans le monde, pour combattre et détruire le monde même et ses maximes pernicieuses. Les larmes, les pénitences, les veilles, les oraisons continuelles, et toutes les vertus particulières que vous faites état de pratiquer dans la solitude, ne sont pas les fruits que je désire maintenant de vous : *Non est hic ager in quo fructum proferas quem ex te flagito.* » A cette voix du Ciel, ce serviteur fidèle obéit ; il change de dessein ; il quitte de bon cœur les douceurs et les délices spirituelles de la retraite, et il s'abandonne entièrement aux ordres de la Providence divine. (**Le P. Texier**).

[Les dignités ecclésiastiques]. — C'est la doctrine de S. Thomas, appuyée sur le sentiment commun des Pères, qu'on ne peut, sans témérité et sans

blâme devant DIEU, quelque capacité et quelque vertu qu'on croie avoir, désirer et rechercher avec empressement les dignités de l'Eglise. En effet, que n'ont pas fait les saints en cette occasion? Nous pouvons dire de tous ce que S. Bernard dit de S. Malachie, évêque d'Armagh en Irlande : qu'ils ont regardé toutes les charges éminentes de l'Eglise du même œil et avec les mêmes pensées que nous regardons un affreux précipice : *Omnem locum sublimem et excelsum velut præcipitium formidabat.* Que dirons-nous donc de ceux qui, ne connaissant dans eux-mêmes aucune marque des vertus que S. Paul souhaite aux prêtres, aux pasteurs, aux prélats, et au contraire, convaincus par leur propre conscience de leur incapacité et de leurs vices, s'ingèrent dans cet état si dangereux, qui demande une si grande perfection? Que dirons-nous, sinon qu'ils n'ont point de foi, que ce sont des aveugles qui, se chargeant de la conduite d'autres aveugles, ne peuvent attendre autre chose que tomber avec eux dans le précipice d'une horrible condamnation? *Si cœcus cœco ducatum præstet, ambo in foveam cadunt* (**Texier**).

[Les évêques au temps des persécutions]. — Je n'ignore pas ce que S. Augustin rapporte, après S. Paul: que le nom *d'Evêque* signifie beaucoup plus le travail, les soins, les veilles et les souffrances, que l'honneur et la gloire : *Episcopatus nomen operis est, non honoris.* Je sais qu'en tout temps la parole du concile de Trente est véritable : que la charge d'évêque est une charge formidable aux épaules, c'est-à-dire à la force même des anges. Néanmoins il faut avouer que les circonstances qui accompagnent maintenant cette dignité sont bien différentes de celles qui l'accompagnaient dans les premiers siècles de l'Eglise, et dans le temps même de S. Nicolas, auquel être élu évêque et être destiné aux supplices n'était presque qu'une même chose. La croix que portaient alors les prélats était teinte du sang de leurs prédécesseurs. C'étaient les évêques que la fureur des païens demandait pour être exposés aux bêtes sur les amphithéâtres ; c'était de ce sang choisi des prêtres et des prélats qu'elle voulait principalement repaître sa cruauté. Trente papes de suite n'ont pas tant succédé à la tiare de S. Pierre qu'à la couronne de son martyre, et il n'est point d'Eglise qui n'ait été cimentée par le sang de ses pasteurs, et qui ne garde les restes précieux de tant de supplices que les tyrans ont inventés pour persécuter ces pères des fidèles. Que si, lassée de tant de carnages, la fureur se relâchait un peu, et si les tyrans ne faisaient pas mourir les prélats, ils condamnaient les uns aux mines et aux métaux, et bannissaient les autres, les reléguant dans les îles les plus désertes et dans les terres les plus éloignées de tout commerce et de toute fréquentation. Je crois que, à vrai dire, ces exils étaient pour eux une peine plus fâcheuse que la mort. Ceux qui mouraient pour la défense de l'Evangile au milieu de leur peuple avaient cette consolation de leur servir d'exemple de constance et de courage : ils scellaient avec plaisir leurs

prédications par leur sang. Mais ceux qui étaient chassés de leur Eglise par les tyrans et exilés en des pays éloignés souffraient un martyre d'autant plus insupportable qu'il était plus long, et privé d'ailleurs de toute consolation. — Tel fut le martyre de S. Nicolas, qui fut arraché du milieu de son troupeau, et contraint par force de l'abandonner en proie à la rage des païens et à la fraude des hérétiques. Qui saurait dire les ennuis, les regrets, les martyres, que souffrit dans son cœur ce père charitable et zélé, en se voyant séparé de ses chers enfants ? Avec combien de larmes apprenait-il que quelques-uns, cédant à la crainte des supplices, avaient présenté de l'encens aux idoles, et que quelques autres, gagnés par les caresses de leurs parents, avaient signé de malheureux libelles qui les rendaient criminels devant Dieu ! Avec combien d'affliction d'esprit ce bon pasteur voyait-il la rage des tyrans ravager son troupeau, sans le pouvoir secourir ! Oh ! que les roues, les chevalets, les bûchers, lui eussent été sans comparaison plus doux ! (*Le même*).

[S. Nicolas et l'hérésie]. — Il plut enfin à Dieu de rendre le calme à son Eglise, après une si furieuse tempête ; et, la foi ayant triomphé de l'idolâtrie par la conversion du grand Constantin, notre fidèle pasteur retourna visiter son troupeau. Ce fut pour le défendre contre l'hérésie, après l'avoir soutenu contre la persécution, et l'une ne lui causa guère moins de fatigues et de travaux que l'autre. Car l'erreur des ariens, qui s'était répandue presque par toute la chrétienté, n'y faisait guère moins de ravages que les persécutions des tyrans : avec cette différence, que, si l'une faisait quelques apostats parmi un si grand nombre de martyrs, l'autre faisait des hérétiques, et en pervertit plus en peu de temps que toutes les persécutions ensemble n'en avaient ébranlé. — Voilà, grand Saint ! la matière et l'exercice de votre zèle : garantir votre troupeau de cette peste qui s'étendait partout. Notre saint évêque n'épargna ni peines ni fatigues pour en arrêter le cours, et fut un de ceux qui se trouvèrent au concile de Nicée, composé de plus de trois cents évêques. Ce fut là qu'il signala sa foi à presser la condamnation du malheureux Arius : et l'on rapporte que, ne pouvant souffrir ses blasphêmes, il fut un des premiers à l'attaquer et à le confondre en présence de cette auguste assemblée : ce qui lui acquit l'estime de l'empereur, lequel le considéra toujours depuis comme une des plus fermes colonnes de l'Eglise, et avait coutume de se recommander à ses prières, le regardant déjà comme un saint. (**Houdry**).

[Nicolas gouvernant son troupeau]. — La paix de l'Eglise étant enfin affermie par l'autorité de l'empereur Constantin, Nicolas fut renvoyé à son troupeau, et, quoiqu'il craignît un fardeau si pesant, Dieu lui donna des forces pour le porter. Le saint évêque fut un véritable homme de Dieu, un exemple de toutes les bonnes œuvres, un défenseur intrépide de la

vérité, un ennemi irréconciliable des hérétiques, un consolateur des affligés, un précepteur infatigable des ignorants, un père passionné des pauvres. Les prêtres eurent en lui un modèle de sainteté. La seule modestie de son port était une prédication muette pour les personnes déréglées ; la mortification de son visage valait une censure publique. Mais quand il reprenait le péché, avec quels foudres ne terrassait-il pas cet ennemi de Dieu ? Les plus obstinés pécheurs se sentaient ébranlés ; ils avaient honte de leurs plaies, et rougissaient de leurs dérèglements passés. Ils étaient de son avis contre eux-mêmes ; et, s'ils ne changeaient pas de vie, c'est que par leur malice ils s'étaient rendus indignes d'être convertis. (**Godeau**).

[Miracles de Nicolas]. — Quel usage ne fit point notre grand évêque du pouvoir qu'il avait reçu de Dieu de faire des miracles ! Voyez comme il l'exerce sur les hommes et sur les éléments ; comme il calme les tempêtes, non-seulement lorsqu'il est présent, mais quand il est absent et éloigné, lorsque les pilotes et les marchands ont recours à lui étant en danger de leur vie ! C'est peu de calmer les tempêtes de la mer : il calme les passions des hommes les plus dangereuses, les plus indomptables. L'empereur veut faire punir trois tribuns, et les faire passer par les armes : ils implorent le secours du saint évêque : quel moyen de fléchir ce Prince irrité, de pénétrer jusque dans son palais, de rompre les prisons et les chaînes de ces malheureux ? S. Nicolas en vient miraculeusement à bout. Il apparaît la nuit à l'empereur avec un visage majestueux et éclatant : il lui défend de faire mourir ces innocents ; il obtient ou plutôt il arrache leur délivrance. C'est à ce grand évêque que nous pouvons appliquer excellemment cette belle pensée de S. Jérôme, que, pour un homme qui a la foi, le monde entier est un monde de trônes et de richesses, parce qu'il en peut disposer par ses œuvres miraculeuses. Nicolas, en vertu du pouvoir miraculeux qu'il a, peut disposer du monde comme de son propre bien : il peut agir, il peut être miraculeusement partout, il peut employer toutes les créatures comme ses propres richesses. (**Biroat**).

[Miracles depuis sa mort]. — La charité de ce grand évêque était si universelle, qu'elle s'étendait non-seulement de son vivant sur toutes les personnes misérables, mais elle était aussi de tous les temps, puisqu'elle continue encore aujourd'hui dans son sépulcre, qui est comme une source de vie et de santé pour les malades qui y ont recours avec une vive foi. Et, comme s'il n'avait pas rempli pendant sa vie toute l'étendue de son immense charité, il l'achève après sa mort, tout étendu qu'il est dans le tombeau, par une liqueur miraculeuse qui coule de ses ossements, et qui est un remède souverain pour toutes sortes de maux ; afin de donner une espèce d'éternité à sa miséricorde et à sa charité, en continuant depuis

tant de siècles les secours qu'il donnait aux misérables durant sa vie. Cette sorte de miracle donne une espèce d'immensité et d'éternité à sa miséricorde (1). Il ne l'a pu pendant sa vie, il le fait après sa mort ; il a vécu trop peu pour exercer sa charité, et sa miséricorde continuera encore après son décès. Cette liqueur sortira continuellement de son corps, et sera un miracle toujours subsistant. Il a renfermé ses aumônes dans les bornes de quelques provinces ; il étendra, après sa mort, ses bienfaits partout où cette liqueur sera portée, et, non content de faire des aumônes par ses mains, il fait toujours la charité, avec cette liqueur, par tous ses membres. (**Anonyme**.)

[Imitation de S. Nicolas]. — Que reste-t-il à l'accomplissement de la gloire de ce grand évêque, sinon que nous nous efforcions de suivre les exemples admirables qu'il nous a laissés, et particulièrement cette inclination bienfaisante qui a inventé tant de saints artifices pour soulager les misères du prochain ? Tous les hommes ne sont pas appelés à être, comme lui, pasteurs du troupeau de Jésus-Christ ; mais tous le peuvent et le doivent être à l'égard de cette fonction d'avoir de la compassion pour les malheureux, et d'exercer la charité envers ceux qui ont besoin de notre secours. Il ne faut point d'autre vocation pour ce glorieux emploi que ces paroles du Saint-Esprit : *Tibi derelictus est pauper, orphano tu eris adjutor* (Ps. x). La providence divine a pourvu à la subsistance des pauvres et des misérables, en commandant à ceux qui sont dans l'abondance de les secourir. C'est chez les riches, qu'il a favorisés des biens de la terre, qu'il a mis le fonds qui doit servir au soulagement des malheureux. On sait les prétextes et les détours de l'amour propre, les fausses raisons dont on se sert pour éluder une obligation si pressante, et les bornes mêmes dans lesquelles on a accoutumé de la resserrer : le nécessaire, le superflu, les nécessités ordinaires et celles qui sont extrêmes, termes qui semblent n'être inventés que pour former des excuses et des prétextes à la dureté de notre cœur, et pour se dispenser de ce juste devoir. Laissons-les là, et n'employons que le motif de la charité, Voulez-vous être l'œil de l'aveugle, comme parle le saint homme Job, le pied des estropiés, le soutien des faibles, et en quelque manière le salut et le sauveur de l'âme des misérables ? Il faut, à l'exemple du grand S. Nicolas, et selon le conseil du grand Apôtre, que vous preniez des enfants de miséricorde pour soulager tous ceux qui auront besoin de votre assistance. C'est par ce moyen que vous serez leurs pasteurs, en vous efforçant de pourvoir tout à la fois aux nécessités de leurs corps et de leurs âmes, et que vous attirerez sur vous-mêmes la miséricorde de Dieu et l'assurance de paraître un jour devant lui, au jugement dernier (**Houdry**).

(1) Cette liqueur coule encore aujourd'hui du tombeau de S. Nicolas, à Bari, dans le royaume de Naples. (*Edit*).

SAINTE GENEVIÈVE.

AVERTISSEMENT.

Pendant que la France s'intéresse à rendre l'honneur et le culte qui est dû à Ste Geneviève, *j'ai une sensible joie de me voir obligé, tant par l'ordre et la suite de mon dessein que par reconnaissance des grâces dont je lui suis redevable, de fournir aux prédicateurs de quoi faire son éloge.*

Comme il y a dans sa vie assez de faits, de vertus et d'événements singuliers pour rendre son panégyrique propre et particulier, sans s'étendre sur ce qui lui est commun avec d'autres saintes, je crois que sa condition de bergère, sa qualité de patronne du plus florissant royaume et d'une des principales villes du monde, la gloire d'avoir été l'un des moyens dont Dieu *s'est servi pour la conversion d'un si grand peuple, ses actions éclatantes nonobstant l'obscurité de sa naissance, cette alternative de gloire et d'opprobres, d'estime et de persécutions, qui ont partagé sa vie, les respects que les rois et les grands de la terre rendent de tout temps à son tombeau, et surtout ses miracles presque perpétuels, et la protection qu'elle donne depuis si longtemps à la ville de Paris, peuvent fournir une assez ample matière à l'éloge d'un caractère tout singulier.*

§ I.

Desseins et Plans.

I. *Infirma mundi elegit* DEUS *ut confundat fortia, et ignobilia mundi et contemptibilia elegit* DEUS, *et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret.* (I Cor. I, 27). — Tel est, Chrétiens, l'ordre de la divine Providence, et c'est ainsi que notre DIEU prend plaisir à faire éclater sa grandeur souveraine et sa toute-puissante vertu. Si, pour opérer de grandes choses, il ne choisissait que de grands sujets, on pourrait attribuer ses merveilleux ouvrages ou à la sagesse, ou à l'opulence, ou au pouvoir et à la force des ministres qu'il y aurait employées. Mais, dit l'Apôtre des gentils, afin que nul homme n'ait de quoi s'enfler d'une fausse gloire devant le Seigneur, ce ne sont communément ni les sages selon la chair, ni les riches, ni les puissants, ni les nobles, qu'il fait servir à l'exécution de ses desseins : il prend, au contraire, ce qu'il y a de plus petit pour confondre toutes les puissances humaines ; et, suivant l'expression de l'Apôtre, il va chercher jusque dans le néant ceux qu'il veut élever au-dessus de toutes les grandeurs de la terre : *Infirma mundi elegit* DEUS *ut confundat fortia, et ignobilia mundi et contemptibilia elegit* DEUS, *et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret.* — Qu'était-ce, selon le monde, que Geneviève ? Une fille simple, dépourvue des lumières de la science ; une fille faible et sans pouvoir ; une bergère réduite, ou par sa naissance ou par la chute de sa famille, au plus bas état. Mais, en trois mots, qui comprennent trois grands miracles, et qui vont partager ce discours, je vous ferai voir,

1°. La simplicité de Geneviève plus éclairée que toute la sagesse du monde ;

2°. La faiblesse de Geneviève plus puissante que toute la force du monde ;

3°. Et, si je puis parler de la sorte, la bassesse de Geneviève plus honorée que toute la grandeur du monde. Ce sera le partage de ce discours, et le sujet de son éloge. (*Bourdaloue*).

—

II. — *Multæ filiæ congregaverunt divitias : tu supergressa es universas* (Prov. XXXI, 29). — Si j'emploie les paroles du Sage pour fondement de l'éloge de l'incomparable Ste Geneviève ; si je dis qu'elle a amassé de

grandes richesses, et qu'en cela elle a surpassé toutes les personnes de son sexe et de son siècle, je ne crois pas qu'il soit nécessaire de vous prévenir que je n'entends pas parler, non plus que le Sage, de ces richesses périssables que les hommes recherchent avec tant d'ardeur, mais des richesses de l'âme, qui sont les grâces, les vertus et les qualités spirituelles, lesquelles seules rendent une personne considérable aux yeux de Dieu. J'espère vous faire voir, par le récit d'une partie des actions et des vertus de cette grande sainte, le trésor inestimable de mérites qu'elle a amassé sur la terre, et dont elle jouit maintenant dans le ciel. Après vous avoir encore averti que, quand je dis qu'elle a surpassé en ce point toutes les autres, je ne prétends point relever mon sujet par une préférence outrée, ou par une comparaison odieuse avec tant de saintes vierges dont Dieu seul connaît le mérite ; j'entends seulement, par ce langage familier au Saint-Esprit, que celle dont j'ai entrepris de faire le panégyrique a eu peu de semblables, ou peu qui l'aient surpassée en ces sortes d'avantages dont les âmes choisies sont prévenues du Ciel, mais qu'elles cultivent ensuite d'elles-mêmes, et qu'elles font croître par leur fidélité et par leurs soins. — Or, entre les richesses que le nom de spirituelles, qu'on leur donne, distingue assez de celles qui dépendent du caprice de la fortune, il n'y a point de chrétien qui ne sache qu'il y en a de deux sortes. Les unes sont purement naturelles ; telles sont les sciences, qu'on acquiert par une longue étude et par un travail assidu ; telles les nobles inclinations qu'on a reçues de la naissance, un génie supérieur, et tous les riches talents qui élèvent tellement une personne au-dessus des autres, que la même différence que les biens de fortune mettent entre les conditions des hommes, les biens spirituels la mettent entre leur mérite et leur élévation. Les autres richesses sont surnaturelles, telles que sont les vertus chrétiennes, qui font notre mérite devant Dieu ; soit qu'elles fassent alliance avec celles dont la nature nous a fait présent, soit qu'elles en soient séparées parce qu'elles sont d'un ordre supérieur, et qu'elles tirent leur prix de l'excellence de l'estime que Dieu en fait. Mais comme, d'ailleurs, ces richesses sont immenses et que souvent l'Écriture les appelle un trésor, c'est-à-dire un amas de plusieurs choses rares et précieuses, je n'entreprendrai pas de vous en faire un détail exact : j'en choisirai seulement quelques-unes des plus singulières, et dont le Saint-Esprit même semble faire le plus d'état. Les premières sont les grâces et les vertus qui ornent particulièrement le sexe : *Secundum divitias gratiæ ejus*, comme les appelle l'Apôtre, où je veux vous faire voir comment Ste Geneviève a cultivé et mis à profit :

1°. Les heureuses dispositions que le Ciel avait mises en elle : elle en a fait autant de vertus, qui l'ont rendue recommandable à toute la France.

2°. Les richesses que le même S. Paul apelle *de patience* dans les croix et dans les persécutions dont Dieu a voulu éprouver sa fidélité, et qui lui ont acquis des trésors inestimables de mérites.

3°. Enfin, les richesses *d'honneur* et de *gloire*, (c'est le Saint-Esprit qui en parle de la sorte), puisqu'elles l'ont rendue glorieuse, non-seulement dans le Ciel, mais encore sur la terre, où elle est honorée des peuples et des plus puissants monarques du monde.

—

III. — *Venite, et videte opera Domini quæ posuit prodigia super terram.* (Ps. 45). — Quand je vous invite à venir admirer les œuvres du Seigneur et les grands prodiges qu'il a faits sur la terre, vous vous imaginez peut-être que je vais vous faire quelque éclatante peinture de la création du monde, et des beautés de toutes les créatures qui le composent. Ce n'est pas cela néanmoins que je veux exposer aujourd'hui à vos yeux : c'est une jeune vierge qui, sans être recommandable par sa naissance ni par les biens qu'on appelle de fortune, puisque ses parents étaient pauvres et qu'elle-même était réduite à garder un troupeau à la campagne, s'est si fort distinguée par sa sainteté, qu'elle a rendu la mémoire de son nom immortelle. Quel prodige, en effet, plus admirable que de voir une jeune bergère qui a mérité par sa vertu d'être honorée comme la patronne d'une grande ville ; d'être considérée comme la protectrice de la famille royale de France, qui fait gloire de déposer sa couronne à ses pieds, de s'humilier devant ses reliques et de se recommander à ses prières. Le grand Apôtre avait bien raison de dire que Dieu, quand il lui plaît, choisit les plus faibles selon le monde pour confondre les puissants; qu'il choisit les plus vils et les plus méprisables selon le monde pour les élever au-dessus de ce qu'il y a de plus grand. Venez donc, et voyez les œuvres du Seigneur et les prodiges que sa grâce a faits dans Ste Geneviève. J'en remarque de deux sortes :

1°. Des prodiges de *sainteté*, puisque dès son enfance elle était déjà élevée à un haut degré de perfection.

2°. Des prodiges de *force* et de courage, puisque cette grande sainte ayant été attaquée dans son honneur et dans sa vie, elle a soutenu les plus cruelles persécutions du monde, au milieu de la corruption d'un siècle encore tout idolâtre.

—

IV. — *Simile est regnum cœlorum decem virginibus, quæ accipientes lampades suas, exierunt obviàm sponso et sponsæ.* (Matth. xxv). — Ce n'est pas sans mystère que le Sauveur, dans la célèbre parabole des vierges sages et des vierges folles, compare le royaume des cieux, c'est-à-dire l'Eglise, selon l'interprétation des Pères, à dix vierges qui, pour attendre l'Epoux céleste, tiennent leurs lampes allumées, pour marquer leur vigilance dans l'incertitude de l'heure à laquelle l'époux doit arriver. Or, dans ce nombre mystérieux de dix, il y en a cinq que l'Ecriture traite de

folles et d'imprudentes, pour n'avoir pas eu la prévoyance de se pourvoir d'huile sans quoi, leur lampe venant à s'éteindre, elles couraient risque de n'être pas prêtes ni en état de recevoir l'époux quand il arriverait. Tout au contraire, les cinq autres ont mérité le nom de sages, pour avoir pensé et pourvu à temps au besoin qu'elles pourraient avoir en cette occasion. Les Pères et les interprètes ont fait de belles réflexions morales sur cette admirable parabole ; mais l'Eglise s'en sert dans l'éloge qu'elle fait des vierges consacrées à Dieu, dont les deux plus essentiels devoirs sont — 1°. La vigilance pour se bien conduire dans l'état qu'elles ont embrassé, lequel demande de la retraite, de la piété, de la modestie, l'éloignement de toutes les maximes du siècle : ce qui est figuré par ces lampes toujours allumées ; — 2°. Une grande charité, dont l'huile est le symbole ; c'est-à-dire un continuel exercice de bonnes œuvres et de bons offices envers le prochain.

Je conviens que l'Eglise fait ordinairement l'application de cette parabole à toutes les vierges dont elle célèbre la fête, et qu'elle dit de chacune en particulier. *Hæc est virgo sapiens, et una de numero prudentum ;* mais je soutiens que rien ne fait mieux connaître le caractère singulier de Ste Geneviève que ce même éloge, d'avoir été une de ces vierges prudentes :

1° Parce que sa vigilance au service de Dieu a commencé dès sa plus tendre enfance et a continué jusqu'à la fin de sa vie, comme il paraît dans toute sa conduite, dans l'observation exacte du vœu solennel qu'elle avait fait à Dieu, dans l'éloignement des maximes du monde et de tout ce qui pouvait souiller son cœur, et enfin dans l'application continuelle qu'elle a eue de ne rien faire qui pût déplaire à Dieu.

2° Parce qu'elle s'est signalée par mille actions de charité envers le prochain, par une infinité de miracles qu'elle a faits pour ce sujet, par un zèle ardent de le secourir dans toutes les occasions, zèle qui a été discret, sage et réglé, qui l'a fait reconnaître pour la protectrice de la France pendant sa vie, et après sa mort pour la patronne d'une des premières villes du monde.

—

V. — *Mulierem fortem quis inveniet?* (Proverb. XXXI). — S'il est rare de trouver une femme forte, même parmi celles qui sont distinguées par leur naissance, leur pouvoir, le rang qu'elles ont tenu dans le monde, il est bien plus difficile, ce semble, de la trouver dans une fille faible, inconnue, occupée dans un exercice conforme à l'obscurité de sa naissance. C'est néanmoins ce qui s'est rencontré dans l'incomparable Ste Geneviève. Pour en être convaincu, il faut convenir de ce principe, universellement reçu dans la morale, que la force consiste en deux choses : souffrir, agir : c'est-à-dire souffrir de grandes traverses et de grands maux, qu'on ne peut vaincre que par la patience, et faire des actions

héroïques, pour lesquelles il faut nécessairement de la force et du courage. Sainte Geneviève, parmi toutes les personnes de son sexe, s'est signalée dans l'une et dans l'autre.

1° Elle a souffert de grandes persécutions, des calomnies atroces, des maladies fâcheuses, des difficultés et des contradictions dans ses meilleurs desseins : de sorte qu'on lui peut appliquer pour ce sujet ces paroles que le Sage dit de la femme forte : *Accinxit fortitudine lumbos suos.*

2° Elle a agi et elle a entrepris de grandes choses avec un courage bien au-dessus de son sexe : *Manum suam misit ad fortia.* Elle a sauvé sa patrie ; elle a délivré de la mort les innocents ; elle a été toute-puissante sur l'esprit des rois ; elle a fait une infinité de miracles pour procurer du bien à toutes sortes de personnes.

—

VI. — Pour faire l'éloge de Ste Geneviève, il y a particulièrement trois vertus qui l'ont élevée à une haute sainteté, et dans lesquelles elle s'est signalée :

1° *Une piété constante,* qui s'est soutenue depuis son enfance jusqu'à une extrême vieillesse avec la même ferveur.

2° *Une patience éprouvée* par les plus rudes et les plus fâcheuses afflictions ; la perte de sa réputation, les calomnies et les persécutions qu'on lui a suscitées, les plus douloureuses maladies, etc.

3° *Une charité* admirable envers le prochain, qui lui a fait tout entreprendre pour son salut et pour son bien.

—

VII. — Comme les historiens du temps auquel Ste Geneviève a vécu parlent d'elle comme de la merveille de son siècle, on peut justifier cet éloge en faisant voir qu'en effet, par une merveille surprenante, elle a joint ensemble trois choses dignes de l'admiration des hommes :

1°. L'innocence baptismale, qu'elle a conservée toute sa vie, avec une pénitence si austère qu'il y a sujet d'admirer qu'elle ait pu vivre jusqu'à une extrême vieillesse.

2°. Une réputation et une gloire si générale, que l'opinion de sa sainteté et l'aveu de ses miracles lui ont acquises, unies avec les outrages, les opprobres, les calomnies et les persécutions de ceux mêmes qu'elle avait le plus obligés.

3°. Les plus surprenants miracles pour soulager les misères et les maladies du prochain, unis avec le dernier abandon où elle s'est vue elle-même réduite, sans pouvoir ni se secourir ni espérer du secours de personne, sinon de Dieu seul, qui l'a soutenue dans l'accablement de tant de maux, qui l'a remplie de joie et de consolations dans les austérités et les mortifications qu'elle a pratiquées, et enfin comblée de gloire après tant d'opprobres généreusement soufferts.

VIII. — Ste Geneviève ayant été consacrée à Dieu dès sa plus tendre enfance, et ayant pris Jésus-Christ pour époux, le Fils de Dieu, qui, dans l'Ecriture, prend la qualité d'époux des vierges, a pareillement pris Geneviève pour son épouse. Mais, en l'élevant à cette dignité, il a voulu mettre la ressemblance nécessaire entre les deux parties qui font cette alliance toute céleste. C'est pourquoi, comme Geneviève s'est efforcée de l'imiter en toute chose et lui a gardé une fidélité inviolable, le Sauveur, pour rendre cette ressemblance plus parfaite, lui a communiqué les trois choses qui lui ont été plus chères et qu'il a le plus estimées : sa sainteté, ses souffrances et sa gloire.

1°. Sa sainteté, le plus essentiel avantage de son humanité divine, il l'a communiquée, à la vérité, à tous ceux qui sont enfants de Dieu par la grâce, mais particulièrement aux vierges, qui sont ses épouses, comme parle S. Paul. Or, on peut dire qu'il l'a communiquée, cette sainteté, d'une manière toute particulière à Geneviève, puisqu'elle a conservé la grâce baptismale jusqu'à la fin de sa vie, et qu'elle n'a jamais eu d'autre désir que de lui plaire. *Ut sit sancta corpore et spiritu* (I Cor. VII).

2°. La Croix, les souffrances et les ignominies ont été comme le partage de l'humanité sainte du Sauveur : et c'est aussi ce dont il a voulu faire part à Geneviève, comme à son épouse, afin qu'elle eût une parfaite ressemblance avec lui. Elle a passé par ces rudes épreuves, dans les plus injustes persécutions, dans les plus douloureuses maladies, dans les calomnies les plus atroces, qu'elle a souffertes avec une patience héroïque.

3°. La gloire, la souveraine autorité, le pouvoir sur les créatures, font la troisième prérogative du Sauveur comme Dieu et homme, par conséquent maître souverain de la nature. C'est aussi de cette gloire, de ce pouvoir et de cette autorité qu'il a voulu faire part à Geneviève, en lui communiquant le don des miracles, en la rendant illustre et célèbre par une réputation éclatante et les respects que les rois et les souverains lui ont rendus pendant sa vie, et qu'ils rendent encore maintenant à son tombeau, et enfin par le choix que la France et sa ville capitale ont fait d'elle pour leur protectrice.

§ II.

Les Sources.

[Auteurs qui ont écrit la vie de la Sainte]. — Un auteur anonyme, dix-huit ans après la mort de Geneviève, a écrit sa vie, qui est rapportée au 1er tome des **Bollandistes,** 3 janvier, avec une autre qui n'est différente de la première que par quelques circonstances. L'une et l'autre se trouvent aussi dans **Surius**, qui n'a fait que changer le style.

Du Val, dans les *Fleurs de la vie des saints*, et **Baillet** dans son tome 1er, ont travaillé sur les mêmes mémoires.

S. Grégoire de Tours, Sigebert, Baronius et tous les anciens *Ménologes*, font une honorable mention des vertus et des miracles de Geneviève.

Le P. Nouet, sur la fin de la 1re partie de *l'Homme d'oraison*, a une méditation pour la fête de cette sainte.

[Livres spirituels]. — **Croiset**, *Exercices de piété pour tous les jours de l'année*, a fait un excellent abrégé de la vie et des miracles de Ste Geneviève.

Le P. Suffren, *Année chrétienne,* donne aussi un abrégé de la vie de la Sainte, avec plusieurs réflexions et quelques pratiques pour l'honorer.

[Panégyriques]. — **Biroat**, Panégyriques.
Le P. Senault, de l'Oratoire, Sermons.
Discours chrétiens sur les Fêtes.
Bourdaloue, sur les fêtes des Saints.
Eloges historiques des saints.
Le P. Duneau, Panégyriques.
Sermons sur tous les sujets, et Panégyriques (**Houdry**).

§ III.

Passages, Exemples, Figures et Applications de l'Écriture.

Confortatum est cor tuum, eò quod castitatem amaveris : ideò eris benedicta in æternum. Judith. xv, 11.

Votre cœur s'est fortifié, parce que vous avez aimé la chasteté : c'est pourquoi vous serez bénie à jamais.

Fallax gratia et vana est pulchritudo : mulier timens DEUM *ipsa laudabitur.* Proverb. xxxi, 30.

La bonne grâce est trompeuse, et la beauté est vaine : la femme qui craint le Seigneur est celle qui sera louée.

Multæ filiæ congregaverunt divitias ; tu supergressa es universas. Ibid.

Plusieurs filles ont amassé des richesses : vous les avez toutes surpassées.

Sponsabo te mihi in sempiternum. Osee ii, 19.

Je vous ferai mon épouse pour jamais.

Omnis ponderatio non est digna continentis animæ. Eccli. xxvi, 20.

Les plus grands trésors sont au-dessous de la continence.

Mulier innupta et virgo cogitat quæ Domini sunt, ut sit sancta corpore et spiritu. I Cor. vii, 34.

Une femme qui n'est point mariée et qui est vierge ne s'occupe que du Seigneur, pour être sainte de corps et d'esprit.

In omnibus tribulationem patimur, sed non angustiamur ; aporiamur, sed non destituimur ; persecutionem patimur, sed non derelinquimur ; dejicimur, sed non perimus. II Cor. iv, 8.

Nous sommes affligés de tous côtés, mais nous ne sommes pas à l'étroit ; nous nous trouvons dans de grands embarras, mais nous n'y succombons pas ; nous souffrons la persécution, mais nous ne sommes pas abandonnés ; nous sommes abattus, mais nous ne sommes pas entièrement perdus.

Semper mortificationem JESU *in corpore nostro circumferentes, ut et vita* JESU *manifestetur in corporibus nostris.* Ibid. x.

Nous portons toujours dans nos corps la mortification de JÉSUS-CHRIST, afin que la vie de JÉSUS-CHRIST se manifeste en nous.

Per infamiam et bonam famam. II Cor. vi, 8.

Nous servons DIEU dans la bonne et dans la mauvaise réputation.

Cum simplicibus sermocinatio ejus. Proverb. iii, 32.

DIEU parle volontiers aux simples.

Numquid considerasti servum meum Job, quòd non sit ei similis in terrâ, homo simplex et rectus? Job. i.

N'as-tu point considéré mon serviteur Job, qui n'a point d'égal sur la terre, qui est un homme simple et droit de cœur?

Justitia simplicis diriget viam ejus. Prov. xi, 5.

La simplicité du juste le conduira heureusement dans toutes ses voies.

Si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit. Matth. vi, 22.

Si votre œil est simple, tout votre corps sera éclairé.

Sciat Deus simplicitatem meam. Job. xxxi, 6.

Que DIEU connaisse la simplicité de mon cœur.

Sentite de Domino in bonitate, et in simplicitate cordis quærite illum. Sapient. i, 1.

Ayez du Seigneur des sentiments dignes de lui, et cherchez-le avec un cœur simple.

EXEMPLES ET FIGURES TIRÉS DE L'ÉCRITURE.

[Pourquoi Dieu s'est souvent servi des femmes]. — DIEU a pris plaisir à faire des coups extraordinaires dans tous les temps, à faire éclater sa puissance, à opérer des miracles, à triompher de ses ennemis, non par sa main, mais par la main d'une femme. Est-il question de dompter l'orgueil d'un Holopherne ? il suscite une Judith. Faut-il défaire des armées nombreuses et les mettre en fuite ? il y emploie une Débora. Veut-il sauver tout son peuple, dont on a conjuré la ruine ? il ne lui faut qu'une Esther. Mais voici, Chrétiens, quelque chose de plus surprenant. et qui marque mieux la force de notre DIEU. Car, après tout, ces femmes dont nous parle l'Ecriture, et dont les faits héroïques ont été si hautement loués par le Saint-Esprit, c'étaient des femmes distinguées, des princesses même et des reines, des sujets recommandables selon le monde. Judith possédait de grands biens, Débora jugeait le peuple avec une autorité suprême, Esther se trouvait assise sur le trône. Dans ces conditions éminentes, une femme ne laisse pas, sans miracle, de pouvoir beaucoup et d'être capable d'entreprendre des choses importantes. Mais qu'une bergère, telle qu'était Geneviève, pauvre, dénuée de tout, sans nom, sans crédit, sans appui, demeurant dans son état vil et méprisable, remplisse le monde du bruit de ses merveilles, exerce un empire absolu sur les corps et sur les esprits, dispose, pour ainsi dire, à son gré des puissances du ciel, commande aux puissances de la terre, fasse trembler les puissances de l'enfer, devienne la protectrice des villes et des royaumes, c'est un des mystères que S. Paul a voulu nous faire connaître lorsqu'il a dit : *Infirma mundi elegit* DEUS *ut confundat fortia*. Et jamais cette parole de l'Apôtre s'est-elle accomplie si visiblement et si authentiquement que dans la personne de cette bienheureuse fille dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la mémoire ? **(Bourdaloue).**

[Geneviève comparée à Abigaïl]. — Quand on réfléchit sur la bonté de cette charitable bergère et sur sa toute-puissance, elle paraît toute singulière dans un emploi si digne d'elle. A qui la comparer? Sera-ce à Abigaïl ? Il est vrai qu'elle se charge, comme elle, d'une très-mauvaise cause, en demandant grâce au Fils de DIEU pour des pécheurs dont la folie et la dureté sont encore plus déplorables que celle de Nabal, pour qui cette femme prudente demandait pardon à David. Mais, bien différente d'Abigaïl, elle intercède pour des étrangers, et demande très-souvent grâce à son roi pour des criminels condamnés à mort. Chilpéric, qui ne veut rien refuser aux sollicitations fréquentes de Geneviève, croit qu'en faisant fermer les portes de la ville, il lui ôtera le moyen de lui demander ce

qu'il ne pourrait s'empêcher de lui accorder ; mais ces portes s'ouvrant d'elles-mêmes, il sent son cœur s'ouvrir aussi aux prières d'une sainte, qui ne ferma jamais le sien aux prières des misérables. (*Eloges historiques*).

[On la peut comparer à Judith]. — La comparerons-nous à Judith ? Il est vrai qu'elle jeûne, comme elle, avec ses filles, dans les lieux les moins habités, et qu'elle délivre Paris de la fureur d'Attila, comme Judith délivra Béthulie de celle d'Holopherne : mais, bien différente de Judith, jamais elle n'a connu d'homme ; jamais elle ne s'est exposée à se faire regarder par des yeux lascifs dans un camp ennemi : et cependant elle a autant fait par ses prières, pour dissiper l'armée des Goths, que si elle eût coupé la tête à Holopherne.

[A Esther]. — Ne pourrions-nous point la comparer à Esther ? Il est vrai qu'elle se mortifie comme elle, et que, abattue autant par sa douleur que par ses jeûnes, elle tomberait dans une extrême défaillance, si sa confiance et son zèle, semblables aux deux filles d'honneur de cette reine, ne la soutenaient. Mais, bien différente d'Esther, elle n'a nul besoin d'être sollicitée par Mardochée : sa seule charité la presse, et, à quelques dangers qu'elle s'expose, sa propre vie ne lui est pas plus chère que celle de son troupeau.

[A la femme forte dont parle le Sage]. — Cette illustre bergère ne peut-elle pas être comparée à la femme forte que le Sage était tant en peine de trouver ? Il est vrai qu'elle a ouvert, comme elle, ses mains libérales aux pauvres, *Manum suam aperuit inopi*, et qu'elle a ressemblé à un vaisseau qui vient de loin, chargé de pains : *Facta est quasi navis institoris, de longè portans panem*. Mais, bien différente de la femme forte, si elle a soulagé les pauvres, ç'a été en se faisant pauvre elle-même ; et on l'a vue, dans une famine, revenir avec des bateaux chargés de blé, dont les pains, qu'elle avait pétris et cuits, se multipliaient miraculeusement entre ses mains. Il est vrai que, semblable à cette femme, elle a vu des gens distingués par leur haute naissance assiéger les portes de sa maison, et qu'elle a pris sa place parmi les magistrats et les juges de la terre : *Nobilis in portis vir ejus, quandò sederit cum senatoribus terræ :* mais, par un sort plus glorieux que le sien, les Siméon Stylite se sont, à plus de quinze cents lieues d'elle, recommandés à ses prières. Les rois Chilpéric et Clovis l'ont, pendant sa vie, honorée de leur amitié, lui ont accordé plusieurs fois des grâces que tout autre n'eût jamais obtenues ; et, après sa mort, les plus distingués de la robe et de l'épée, les sujets et les souverains, viennent se prosterner devant cette humble bergère, et demander à genoux sa protection.

[La profession de berger]. — Quelque vile et abjecte que paraisse de nos

jours la condition des bergers, nous apprenons des saintes lettres que ceux qui les premiers ont manié le sceptre avaient porté la houlette, que ceux qui ont été les chefs des grandes familles, ou qui ont gouverné de grands peuples, avaient auparavant conduit des troupeaux, comme si la fonction de pasteur n'avait été, selon l'ingénieuse réflexion de S. Jérôme, qu'un apprentissage et un chemin à la royauté. Dans la loi de nature, Abel, Jacob, Joseph et ses frères ; dans la loi écrite, Moïse, Saül, David, étaient des pasteurs de profession, et Jésus-Christ même, auteur de la loi de grâce, rejetant, ce semble, tant de titres magnifiques dont les prophètes ont voulu l'honorer, a choisi par-dessus tous les autres celui de bon pasteur, *Ego sum pastor bonus,* qu'il s'est donné lui-même. Aussi les plus consolantes apparitions, le gain des plus fameuses batailles, la découverte de nos plus grands mystères, semblent avoir été réservés à des bergers. Dieu, appuyé sur une échelle, se fait voir à Jacob ; il apparaît à Moïse au milieu d'un buisson ardent ; il inspire à David de ne se pas servir des armes de Saül, et de ne mettre dans sa fronde que des pierres pour terrasser le géant des Philistins ; enfin, il veut que des bergers gardant leurs troupeaux soient informés les premiers de la naissance de son Fils. Si je m'arrêtais à la profession de bergère, que Ste Geneviève a exercée dans les premières années de sa vie, ne pourais-je pas en tirer quelques favorables préjugés de sa grandeur et de sa sainteté futures? Ne pourrais-je pas dire que le Seigneur l'avait destinée à un si innocent emploi pour la conduire dans ses voyages, comme Jacob ; la consoler dans ses disgrâces, comme Joseph ; la rendre, comme Moïse, terrible à ses ennemis, bienfaisante et favorable à son peuple ? Mais, dans quelque état et dans quelque différence de temps que nous la considérions, elle n'a nul besoin de nous, ni de recevoir nos louanges ; mais nous, nous avons besoin d'elle pour profiter des bons exemples qu'elle nous a laissés, et de la protection qu'elle nous a toujours accordée.

[Patience de Geneviève comparée à celle de Job]. — Le sacrifice que l'on fait à Dieu de sa santé dans les maladies, et dans les divers accidents fâcheux qui nous arrivent, témoigne un grand courage et une entière soumission à sa sainte volonté. Ce fut la plus rude épreuve de la patience de Job ; et, quand le démon lui eut enlevé ses richesses et ses enfants, il se persuada qu'il triompherait de sa patience s'il lui enlevait aussi la santé. Il usa du même artifice à l'égard de Ste Geneviève ; et voyant qu'elle avait souffert avec patience les calomnies les plus atroces, il crut qu'il la pouvait vaincre par la douleur. Il obtint du Ciel la permission de la tourmenter, et, comme on ne lui avait défendu que la mort, il l'affligea de toutes les maladies qui peuvent exercer la patience d'une fille. La fièvre, par ses ardeurs, alluma le feu dans ses entrailles, la paralysie la priva de l'usage de tous ses membres et lui ôta tout sentiment. Cet esprit fu-

rieux, qui trouve son plaisir dans la misère des hommes, couvrit le corps innocent de Geneviève de mille ulcères, du milieu desquels il sortait des essains de vers qui la rongeaieut toute vivante : il écarta de sa maison les compagnies qui la pouvaient consoler, et, ne lui laissant qu'un peu de paille, il la réduisit à cet état où fut autrefois réduit le plus patient et le plus malheureux de tous les hommes. Mais, comme la fureur de cet ennemi du genre humain n'a point de bornes et qu'il fait tout ce qu'il peut contre les saints quand sa puissance n'est point retenue par celle de son souverain, il unit ensemble des maladies contraires pour tourmenter cette sainte fille avec plus de violence, et fit voir en ces maux une peinture de ceux des réprouvés. Cependant il ne put jamais dompter le courage ni lasser la patience de notre sainte ; tous ses efforts et tous ses artifices furent également inutiles, et cet esprit superbe eut la honte d'être vaincu par une fille. Mais ne vous persuadez pas que ses douleurs, pour être si violentes, fussent de courte durée, et qu'un même mois en vit le commencement et la fin : elles durèrent des années entières ; la cessation de l'une était la naissance de l'autre ; elles s'accordaient quelquefois ensemble, pour inspirer ce semble le désespoir à cette pieuse vierge, et, violant les lois de la nature pour obéir à la haine du démon, elles attaquaient de concert cette innocente malade.

[**Punition de la mère de Geneviève**]. — La main que Jéroboam étendit pour frapper un prophète qui lui reprochait son péché devint sèche et immobile à l'instant même, et, si ce prince ne l'avait prié d'employer pour lui son crédit auprès de Dieu, il n'aurait jamais pu la retirer. Un pareil châtiment suivit l'emportement de la mère de Ste Geneviève, et le fait arriva ainsi. Sa mère, allant à l'église, voulut l'obliger à rester au logis ; mais, quelque parfaite que fût sa soumission, elle pria sa mère de lui permettre d'aller aussi faire sa prière. La mère, alors de mauvaise humeur, se crut offensée, bien loin d'être édifiée de la ferveur de la Sainte, et, lui défendant de la suivre, lui donna un soufflet. Un emportement si peu chrétien fut puni presque sur l'heure : cette femme devint aveugle, et ne put recouvrer la vue que lorsqu'elle eut lavé ses yeux d'une eau sur laquelle sa fille avait fait le signe de la croix à sa prière.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

Infirma mundi elegit Deus *ut confundat fortia* (I Cor. I, 27). — Comme Dieu est tellement jaloux de sa gloire qu'il n'en cède la propriété à

personne, et qu'il veut qu'on lui réfère tout l'honneur que les créatures rendent aux dons qu'il a communiqués à ceux qu'il a choisis pour être ses vases d'élection; il se plaît toujours à faire de grandes choses par les plus petites, afin qu'il soit visible que c'est sa droite, et non la main de l'homme, qui agit, et que nul ne se glorifie en sa présence: *Ut non glorietur omnis caro coràm illo.* Peut-on voir un plus grand exemple de cette vérité que Ste Geneviève dont l'Eglise célèbre la mémoire en ce jour? Qu'était-ce, selon le monde? Une simple fille, dépourvue de toutes les lumières de la science; une fille faible et sans pouvoir; une bergère réduite, ou par sa naissance ou par la chute de sa famille, au plus bas état. Cependant cette jeune vierge a plus de lumières que les plus éclairés de son siècle, puisqu'ils en font l'objet de leur admiration, et qu'ils ne croient pas se rabaisser, mais honorer les dons de Dieu, que de la consulter. Elle a plus de prudence que les vieillards de son siècle; ceux qui sont assis sur la chaire, non de Moïse mais de Jésus-Christ, en font une estime particulière, et c'est d'elle qu'ils attendent de la consolation dans les maux dont le peuple est affligé, du secours dans les fléaux publics. C'est l'effet de votre bras tout-puissant, Seigneur, qui choisissez le sexe le plus faible pour opérer les plus grandes choses: *Infirma mundi elegit* Deus *ut confundat fortia.*

Fallax gratia et vana est pulchritudo: mulier timens Dominum ipsa laudabitur (Prov. xxxi, 30). — Tous les attraits imaginables, employés pour plaire aux gens du monde, sont vains et trompeurs: *Fallax gratia et vana est pulchritudo*; mais il y a une beauté qui est un rejaillissement de la vertu, d'un grand amour pour la chasteté; d'une modestie intérieure et d'une gravité qui attire le respect. Telle était celle de Geneviève. Son visage éclatait de la lumière de sa piété; elle était accessible à tout le monde, et néanmoins révérée de tous. Elle attirait la confiance et le respect par un air de bonté, mêlé d'une majesté qui venait de son recueillement et de la présence intime de Dieu. Elle conservait toujours au dehors, après avoir quitté son oraison, les lumières que Dieu lui avait communiquées dans ce commerce divin, comme Moïse, descendant de la montagne, conserva sans le savoir les rayons de lumière dont Dieu l'avait favorisé en lui mettant en main les tables de la loi. Par sa présence, Geneviève étonnait quelquefois les spectateurs, à cause de l'éclat qui en rejaillissait. S. Germain d'Auxerre n'en fut-il pas frappé, et n'est-ce pas à ces marques qu'il reconnut les grands desseins de Dieu sur Geneviève? Son humilité était un voile, et elle s'efforçait de retenir au-dedans et de cacher par la modestie l'ardeur de l'amour de Dieu qu'elle ressentait au-dedans; mais elle n'en pouvait retenir tous les effets. Cette beauté n'était point vaine et trompeuse; c'était la vertu qui la formait. C'est le partage des épouses du Sauveur. « Son sang, disait sainte Agnès, a donné de l'éclat à mon visage: *Sanguis ejus ornavit genas meas.* » Geneviève

méprisait donc cette beauté vaine et trompeuse, source de tous les fâcheux accidents qui arrivent au sexe ; mais elle aimait cette beauté intérieure qui est la gloire des épouses du Fils de Dieu, *Omnis gloria filiæ Regis ab intùs*, et dont les effets, rejaillissant au dehors, attirent le respect.

Justorum simplicitas diriget eos : La simplicité des Justes leur sert de lumière (Prov. xi, 3). — C'est la règle sûre et infaillible dont Dieu les a pourvus pour les diriger dans leurs entreprises et dans toutes les actions de leur vie. Dans la conduite de Ste Geneviève on voit l'accomplissement de cet oracle. Elle forme un dessein dont les suites étaient à craindre, non-seulement pour tout le cours de sa vie, mais pour son salut. Que fait-elle ? Parce qu'elle est humble, elle ne se fie pas à elle-même ; et parce qu'elle est docile, elle évite cet écueil dangereux de l'amour-propre, source assez ordinaire de tant de funestes démarches. Pour ne point s'engager à Dieu par un autre mouvement que celui de Dieu, elle consulte les prélats de l'Eglise qui sont les interprètes des volontés divines. Deux grands évêques qui vivaient alors, celui d'Auxerre et celui de Troyes, passant par Nanterre, la patrie de Geneviève et le lieu de sa demeure, elle va se jeter à leurs pieds ; elle écoute leurs avis ; et, parce qu'elle reconnait que c'est Dieu qui l'appelle, elle s'oblige à suivre une si sainte vocation. Et, comme elle avait la résolution constante de garder son vœu, elle le renouvela encore une fois devant l'évêque de Chartres, pour y mettre un nouveau sceau. — Belle leçon pour tous les Chrétiens, qui leur apprend à consulter Dieu en la personne des supérieurs, et de ne jamais s'engager dans un état par caprice, par intérêt ni par ambition ; qui leur montre que les conséquences d'un état sont si grandes, qu'on ne peut y penser avec trop de maturité, ni trop prier pour obtenir de Dieu la connaissance de sa sainte volonté. Et néanmoins il n'est rien de si commun que de voir des personnes s'engager dans toutes sortes d'états sans ordre et sans règle.

Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus (Oseæ ii, 14). — La retraite et la séparation du monde est l'élément des vierges ; la vertu qui les distingue est si délicate, que le moindre souffle est capable de la flétrir. La colombe ne trouve sa sûreté que dans les trous de la pierre : c'est dans cet asile que l'époux céleste conduit son épouse. Geneviève, attentive à la voix de son divin Epoux, docile à ses maximes, se couvrit aussitôt d'un voile, pour ne point exposer à d'autres yeux qu'à ceux de Jésus-Christ un visage qui ne devait plaire à personne qu'à lui. Elle conçut qu'elle devait faire un sacrifice de tous les ornements du siècle, pour prendre la croix du Fils de Dieu, qui se trouva miraculeusement après la cérémonie de ses vœux, et qui lui fut donnée par S. Germain. Elle conçut que, si le commun des chrétiens doit mener une vie cachée en Jésus-Christ, parce qu'ils sont morts au monde pour ne vivre qu'en

lui, *Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in* Deo, cette obligation était beaucoup plus étroite pour elle. Elle se fit donc une retraite spirituelle, où, séparée du tumulte du monde et du bruit des passions, elle s'entretenait avec Jésus-Christ, écoutait ses conseils et les suivait. Attentive à sa voix, elle la discernait, sans la confondre jamais avec la voix de l'ange de ténèbres, transfiguré si souvent pour plusieurs en ange de lumière. Elle se tint cachée dans le secret du visage du Seigneur, dont elle ne sortait jamais, parce qu'elle trouvait en lui sa paix, sa consolation, sa joie et ses chastes délices.

Qui Christi sunt carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis (Galat. v. 24). — Un chrétien est né dans la pénitence ; le baptême, où il a pris sa naissance spirituelle, l'y engage ; la vie pénitente de Jésus-Christ est son modèle, et, comme tous les chrétiens appartiennent à Jésus-Christ par leur baptême et par les promesses qu'ils y ont faites, ils sont obligés de l'imiter et de porter leur croix comme lui ; mais surtout ceux qui ont fait quelque vœu particulier de le suivre lui appartiennent plus singulièrement, comme les vierges, entre lesquelles Ste Geneviève a été des plus éminentes. Cette grande sainte ne crut pas pouvoir plus sûrement cacher le dépôt de sa virginité que sous la garde de la mortification. Elle crucifia donc une chair vierge, parce qu'elle appartenait à Jésus-Christ d'une manière plus particulière (*Qui Christi sunt carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis*), et que la chair vierge du Sauveur avait été crucifiée. Les jeûnes assidus et réitérés, les nuits passées dans les charmes de la prière et de la contemplation, son corps maltraité par des haires et d'autres instruments de pénitence, tous ces exercices, dont le nom même nous est inconnu et qui nous font frémir lorsqu'on nous en parle, étaient les saintes délices de cette innocente vierge ; comme nos anciens Pères Abraham et Jacob, elle n'avait d'autre lit que la terre. Les maladies, suites assez ordinaires de sa pénitence, faisaient le comble de sa joie, parce qu'elle voulait crucifier sa chair avec le Sauveur : *Qui Christi sunt carnem suam crucifixerunt.*

Angeli eorum semper vident faciem Patris qui in cœlis est (Matth. xviii). — Ste Geneviève avait la même occupation que les anges, dont elle imitait de fort près la vertu et la pureté. Elle ne quittait point de vue le Père céleste ; elle faisait dès cette vie un apprentissage de l'autre, où l'on n'est occupé qu'à louer Dieu et à l'aimer, parce qu'il est toujours présent. Ainsi cette grande sainte ne le perdant jamais de vue, sa vie n'était qu'une vie d'amour, de louanges, d'adoration et d'actions de grâces continuelles. Affranchie des embarras du monde et des soins qu'entraînent après soi les affaires séculières, elle levait sans cesse les yeux vers son Sauveur ; elle tâchait de rentrer, au moins en esprit, dans le ciel, d'où la race d'Adam pécheur avait été bannie, et elle trouvait le

secret, par ses ferventes prières, de s'en faire ouvrir la porte. Là, elle offrait à Dieu ses larmes et ses gémissements ; elle essayait d'attirer sur elle cette céleste rosée de la grâce qui rafraîchit et qui console une âme sentant le poids de son exil. Elle conjurait le Sauveur, qui s'était montré à elle, de ne la point quitter. Là, dans ce doux repos, dans ce commerce sacré, elle imitait parfaitement les célestes esprits, qui, jouissant de la présence de Dieu, se servent de cet excellent privilége pour demander à Dieu la conversion des pécheurs et la persévérance des justes. Cette grande sainte parlait donc au Fils de Dieu des besoins spirituels et temporels du prochain ; elle présentait les vœux de ce royaume où elle avait pris naissance ; elle obtenait de la miséricorde divine l'affranchissement des fléaux dont ses concitoyens étaient menacés.

Orationi instantes (Rom. XII, 12). — D'où vient que l'on demeure dans l'obscurité, que l'on prie, et que l'on ne devient ni plus intelligent ni plus éclairé dans les choses de Dieu ? C'est que l'on se répand dans le monde, c'est que l'on est tout occupé au dehors. On y amasse tous les jours une foule d'images étrangères, qui font impression sur l'esprit et qui se présentent dans le temps de la prière ; on donne toute liberté à ses sens et à ses pensées : quelle apparence y a-t-il que l'on puisse les ramener à Dieu, quand on le veut ? Ste Geneviève prit bien d'autres précautions : elle garda toutes les avenues de son cœur, selon le précepte du Sage : *Omni custodiâ serva cor tuum* (Prov. IV). Elle accompagna toutes ses actions d'une secrète vue de Dieu ; elle regardait attentivement la loi, comme un artisan regarde son modèle, pour le suivre le plus parfaitement qu'il lui est possible. Toujours occupée à servir Dieu dans ses actions, ou à le consulter dans ses desseins, ou à le regarder dans ses intentions, ou à recourir à lui dans ses besoins, ou à l'admirer dans ses ouvrages, ou à l'aimer dans ses bienfaits : faut-il s'étonner si ses prières étaient si pures et si ferventes ; si elle recevait si abondamment les lumières de l'Esprit-Saint ; si, uniquement appliquée à connaître Dieu, Dieu se faisait un plaisir de se communiquer plus intimement à elle ? C'est de la prière qu'elle se servait pour attirer toutes les grâces célestes : c'est par là que nous pouvons le mieux connaître nos faiblesses, et le besoin continuel que nous avons des miséricordes de Dieu, qui en seraient le remède si nous y étions persévérants et assidus, comme les saintes lettres nous le prescrivent : *Orationi instantes.*

Prudentes virgines ornaverunt lampades suas (Matth. XIV). — Ste Geneviève a été une de ces vierges sages et prudentes ; elle a toujours eu sa lampe allumée, pour être prête à l'arrivée de l'époux céleste. Peut-on trouver, dans le cours d'une si longue vie, quelques moments qui n'aient pas été consacrés au Sauveur ? Les vertus, ordonnées dans son cœur par la charité, qui en est la souveraine, étaient dans un exercice continuel ;

et, s'occupant toujours des choses célestes, sa lampe n'était jamais sans lumière ; elle était tout ardente de ces feux divins que la charité allume dans un cœur rempli de DIEU, et qui passe jusqu'à l'action. Par l'humilité, elle se tenait toujours dans le dernier rang et ne sortait jamais de son néant : DIEU seul lui paraissait grand ; et, lorsqu'elle opérait des prodiges, ou sur les corps ou sur les âmes, elle disait, comme la Reine des vierges : Le Seigneur a regardé l'humilité et le néant de sa servante : *Respexit humilitatem ancillæ suæ.* Par la charité, son cœur était toujours en mouvement, regardant DIEU comme son trésor ; et ses mains étaient sans cesse occupées aux œuvres de miséricorde, mettant toutes ses délices à faire du bien.

§ IV.

Passages et pensées des Saints Pères qui peuvent convenir à ce sujet.

Virgines æquales angelis sunt. Cyprian. De hab. virg.

Les vierges égalent les anges en pureté.

Differunt quidem inter se homo pudicus et angelus, sed felicitate, non virtute : nàm, etsi illius castitas sit felicior, hujus tamen fortior esse non concludiur. Bernard. Epist. ad Fratr.

L'homme chaste et l'ange diffèrent entre eux par la félicité, non par la vertu ; et encore que la chasteté de l'ange soit plus heureuse, on ne doit pas conclure qu'elle soit plus héroïque.

Nec castitas sine humilitate, nec humilitas sine castitate valet. Gregor. XVI Moral.

La chasteté sans l'humilité, et l'humilité sans la chasteté, n'ont point de mérite devant DIEU.

Virgines semper cum Domino colloquuntur. Hieron. ad Eustoch.

Les vierges conversent toujours familièrement avec le Seigneur.

Virgo jejunet, humilis sit et lateat. id. Ibid.

Qu'une vierge pratique le jeûne, qu'elle soit humble et se tienne dans la retraite.

Virginitas laudabilis, sed humilitas necessaria, et ipsorum pulchra permixtio. Bernard. Homil. I in *Missus est.*

La virginité est louable sans doute, mais l'humilité est d'une nécessité indispensable, et l'assemblage de ces deux vertus est d'une beauté charmante.

Corpus nostrum cùm per temperantiam castigamus, sacrificium est. August. X Civit. 6.

Nous faisons un sacrifice à DIEU de notre corps lorsque nous le mortifions par la tempérance.

In conversionis initio, nulla virtus magis necessaria est quàm simplicitas humilis et gravitas verecunda. Bernard. Serm.

Au commencement de notre conversion nulle vertu n'est plus nécessaire qu'une humble simplicité, et une gravité pleine de pudeur et d'honnêteté.

Simplex eris si te mundo non implicaveris, sed explicaveris: explicando enim se à mundo simplex, implicando duplex eris. August. Homil. II in Joan.

Vous serez véritablement simple selon Dieu si vous ne vous intriguez point dans les affaires du siècle, et si au contraire vous vous en débarrassez ; car la duplicité naît de cet embarras, et la simplicité de l'éloignement qu'on en a.

Prudentia absque simplicitate malitia est, simplicitas absque ratione stulta nominatur. Hieron. super Osee.

La prudence qui n'est point accompagnée de simplicité n'est que malice ; la simplicité qui est sans discrétion s'appelle folie.

De beato Job dicitur quòd erat vir simplex et rectus. Simplex videlicet per innocentiam, rectus per cautelam discretionis; simplex, quia nullum lædere, imò prodesse, desiderabat; rectus, quia se à nullo corrumpi permittebat. Beda, de templo Salom. I.

On dit de Job que ce fut un homme simple et droit, c'est-à-dire simple à cause de son innocence, et droit par une précaution pleine de discrétion ; simple, par un désir sincère de ne nuire à personne, mais plutôt d'être utile à tout le monde, droit, parce que rien n'était capable de le corrompre.

Paupertatem æquo animo ferre virtus patientiæ est; spontè appetere sapientiæ laus est. Bernard.

Supporter volontiers les incommodités de la pauvreté, c'est la vertu de patience ; mais désirer la pauvreté mérite d'être loué comme une grande sagesse.

Nihil opulentius eo qui paupertatem spontè diligit et cum alacritate suscipit. Chrysost. In Hebr.

Rien n'est plus riche que celui qui chérit de cœur la pauvreté, et qui l'accepte avec joie.

Verum humilem patientia ostendit injuriæ. August. ad Probam.

C'est la patience dans les injures qui fait découvrir celui qui est véritablement humble.

Qui pœnitentiam agit paratus esse debet ad opprobria perferenda injuriasque subeundas. Ambros. lib de Joseph.

Le pénitent qui veut obtenir le pardon de ses crimes doit être prêt à souffrir toutes sortes d'injures et d'opprobres.

Nihil mirabilius in rebus humanis quàm diligere inimicos. August. Confess.

Dans les choses humaines, il n'y a rien de plus admirable que d'aimer sincèrement ses ennemis.

Optanda infirmitas carnis quæ Christi virtute compensatur. Bernard. Serm. XXV, in Cantic.

Heureuse l'infirmité qui engage Jésus-Christ à nous soutenir.

Perfectus est adversa tolerare fortiter quàm bonis operibus insudare. Bonavent. Grad. virt. 27.

Il est d'une perfection plus consommée de souffrir courageusement les adversités que de se consumer dans les bonnes œuvres.

Leprosis vita supplicium, et mori lucrum. Ambros. III Offic 14.

La vie est un supplice aux personnes frappées de la lèpre, et la mort leur est un avantage.

V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[La simplicité est le véritable moyen de trouver Dieu.] — Le Sage nous apprend à chercher Dieu dans la simplicité de notre cœur. *In simplicitate cordis quærite illum.* Job est loué par le Saint-Esprit de sa simplicité : *Et erat vir ille simplex et rectus.* C'est par ce moyen que Daniel mérita la protection de Dieu : *Daniel in simplicitate suâ liberatus est.* Le monde s'imagine que c'est une vertu toute contraire à ses maximes : malgré ce qu'il en pense, malgré ce qu'il en dit et ce qu'il en dira, il suffit de savoir, comme le prophète, que Dieu aime cette bienheureuse simplicité : *Scio quòd simplicitatem diligas* (I Paralip. XXIX) ; et c'est assez que Dieu en connaisse le prix pour la devoir aimer. Le monde, il est vrai, oppose à cette simplicité, tant recommandée dans l'Ecriture et maintenant si peu connue dans le christianisme, une fausse sagesse que Dieu réprouve. On se dégoûte de ces anciennes pratiques, autrefois si vénérables parmi nos pères, et de nos jours regardées, par des esprits présomptueux et remplis d'eux-mêmes, comme de frivoles amusements. On veut de nouvelles routes pour aller à Dieu, de nouvelles méthodes pour s'entretenir avec lui, de nouvelles prières pour célébrer ses grandeurs ; on veut qu'une prétendue raison soit la règle de notre perfection, et tout ce qui peut se ressentir en quelque manière de cette candeur et de cette pieuse innocence, par laquelle tant d'âmes avant nous se sont élevées et distinguées, on le met au rang des superstitions populaires, on le rejette avec mépris. C'est cependant par cette voie que Ste Geneviève a marché devant Dieu, c'est par-là qu'elle a attiré sur elle toutes les bénédictions du Père céleste, c'est par cette aimable vertu de la simplicité du cœur qu'elle s'est élevée au plus éminent degré de perfection.

Pour être véritablement simple de cœur, il faut se dépouiller de cet esprit d'adresse, de politique, de déguisement, tant recherché et pratiqué des gens du monde : car cette aimable simplicité est une vertu fort opposée à ces manières. Elle est très-chérie de Dieu, puisqu'il en fait ses délices. Or, il faut savoir qu'il y a deux sortes de simplicité : l'une extérieure, l'autre intérieure. — L'extérieure tombe sous les sens ; elle est dans les paroles, lorsque sans déguisement elles sont toujours conformes à la pensée ; lorsqu'elles n'ont rien d'affecté dans la façon de s'énoncer,

et qu'on en éloigne tout ce qui peut avoir de l'agrément et du brillant. Elle consiste encore dans l'air du visage, dans le port et dans les démarches, où il faut que toutes choses soient faites avec innocence, sans façon, sans grimace, sans mollesse, et sans un certain tour ou vain ou fastueux, ou qui sente trop le réformé. Cette simplicité doit être encore dans les habits, qui n'auront rien de trop curieux pour la mode ou l'ajustement, sans rien néanmoins d'inconvenant. Elle consiste encore dans toutes les manières d'agir, où il faut apporter une certaine candeur et des intentions pures, sans se mettre en peine de l'opinion des hommes, mais pensant seulement à faire toutes choses en vue de Dieu. — Pour ce qui est de la simplicité intérieure, voici à peu près l'idée que l'on peut s'en former. Elle ne cherche point des voies extraordinaires ; elle se contente d'une manière commune. Un esprit simple est toujours satisfait. Il ne se remue point incessamment pour acquérir de nouvelles connaissances ; il se contente de celles qu'il plaît à Dieu de lui donner ; il suffit qu'il soit en paix avec lui. Cette simplicité intérieure consiste encore à s'approcher de Dieu avec une confiance pleine d'amour, éloignant toute autre pensée que celle qui nous le représente ou comme un ami, ou comme un frère, ou comme un époux, parce que, toutes ces vues laissant l'âme dans une disposition comme d'enfant, elle se promet tout, elle espère tout, bannissant entièrement la crainte, et n'étant pleine que d'un amour respectueux. — C'est là la manière dont se conduisait notre sainte Geneviève : la simplicité la détournait de penser à ce qu'elle était d'elle-même, pour ne penser qu'aux bontés de Dieu, et à se donner toute à lui sans aucune crainte et sans réserve.

[Dieu nous appelle à un état]. — Comme la Providence divine, qui ne fait rien sans de grands desseins, nous ouvre, dans l'état où elle nous appelle, les voies nécessaires pour nous y sanctifier, et qu'elle nous pourvoit des talents nécessaires pour faire ensuite des leçons de sainteté, c'est de cette manière que Dieu en usa à l'égard de Ste Geneviève. Il lui dit ce que l'époux des Cantiques dit à sa bien-aimée ; il lui proposa l'exemple des brebis qu'elle conduisait : « Marchez sur les pas de vos troupeaux : *Abi post vestigia gregum tuorum.* » De là ce grand soin qu'eut notre bergère de conserver l'innocence de son baptême, qu'elle se représentait dans celle des agneaux qu'elle menait aux pâturages. De là cet attachement inviolable au souverain pasteur des âmes, dont elle trouvait des exemples si sensibles dans celui que ses brebis avaient pour elle. De là cette simplicité dans toutes ses actions et dans toutes ses paroles ; cette candeur d'âme, cette droiture d'esprit et de cœur dont, malgré mille épreuves, elle ne s'est jamais éloignée. De là cette vive et particulière idée qu'elle avait de Dieu, malgré les ténèbres du paganisme et les blasphèmes des hérétiques; connaissant les vrais pasteurs à leur voix, comme ses brebis la connaissaient à la sienne.

On ne peut douter, puisque l'expérience le fait voir tous les jours, que, comme il y a des personnes plus favorisées des dons de la nature, et qui naissent avec de plus grands avantages de corps et d'esprit, il y en a aussi qui naissent avec des dispositions plus avantageuses pour la vertu et pour la sainteté, et que le Ciel semble avoir formées exprès pour servir de modèles au reste des hommes. On ne veut pas dire par là que la nature soit une disposition à la grâce, ou que Dieu ait égard à ces faibles avantages pour nous combler de ses biens surnaturels, mais seulement que la grâce, qui travaille sur les ouvrages de la nature et qui les perfectionne, agit différemment selon la différence des naturels qui la reçoivent, et que ce ne peut être qu'un effet du choix et de la prédilection de Dieu sur ceux qu'il a destinés à un haut degré de sainteté, d'avoir jeté les fondements de l'édifice, selon le langage de l'Ecriture, sur les plus hautes montagnes, c'est-à-dire sur un riche naturel, snr des inclinations nobles et généreuses, et que c'est sur ce fond que la grâce a travaillé quand elle a voulu élever Ste Geneviève à une éminente sainteté. Car il faut bien dire que ces pieuses inclinations et ce naturel porté à la vertu. que cette grande sainte apporta en naissant et qui prévint même le temps de la raison, fut un présent du Ciel, puisque des vertus aussi éclatantes n'ont point tiré leur source de la noblesse de son sang ni de l'heureuse éducation qu'elle a reçue. Il est vrai que la vertu, si nous en croyons S. Ambroise, fait la noblesse de l'âme, que la bassesse de la naissance est assez relevée par les qualités de l'esprit, et qu'un génie supérieur se fait bientôt distinguer : mais il y a peu de ces naturels heureux qui trouvent en eux-mêmes ce que les impressions du sang, ni l'exemple, ni l'éducation ne leur a point donné. Ainsi, ces sentiments extraordinaires de piété, ces hautes connaissances des choses divines, que l'âge et la raison ne peuvent inspirer, ces tendres mouvements du cœur qui portent au culte de Dieu, ne peuvent venir que de Dieu, qui a quelquefois choisi des serviteurs dès le sein de leur mère, comme parle le texte sacré, qu'il a pourvus ensuite des qualités nécessaires pour soutenir le rang et les emplois auxquels il les destinait.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Dieu a rendu glorieuse Geneviève, et pourquoi]. — Il est de l'honneur de Dieu que ses serviteurs soient honorés, et qu'après les avoir employés à procurer sa gloire, il prenne soin lui-même de les glorifier. C'est sur quoi le prophète lui disait : « Seigneur, vous savez bien rendre à vos amis ce que vous en avez reçu ; et, s'ils ont eu le bonheur de vous faire connaître parmi les hommes, il en sont bien payés par le haut degré d'élévation où vous les faites monter dans le ciel, et même par la profonde vénération où leurs noms sont sur la terre : *Nimis honorificati sunt amici tui*, Deus. » (Ps. 138). Or, entre les saints, il semble que Dieu s'attache spécialement à élever ceux qui, dans le monde, se sont trouvés aux plus bas et aux derniers rangs. Les saints rois, tous rois qu'ils ont été, sont moins connus et moins révérés que mille autres saints qui sont sortis des plus viles conditions, et qui ont vécu dans l'obscurité et dans l'oubli, comme si Dieu, jusque dans l'ordre de la sainteté, se plaisait encore à humilier la grandeur du siècle, et à faire voir une prédilection particulière pour les petits: *Et exaltavit humiles*. Ainsi, Geneviève, quoique bergère, et rien de plus, a-t-elle été jusqu'à présent honorée, et l'est-elle de nos jours, par tout ce qu'il y a de plus grand, c'est-à-dire honorée par les princes et les rois, honorée par les évêques et les prélats de l'Eglise, et enfin honorée par tous les peuples. (**Bourdaloue**).

[L'illustration de Geneviève est dans sa sainteté]. — Ce n'est pas toujours la naissance qui rend les hommes considérables dans le monde. La France a porté des rois et des reines qui, pour n'avoir pas su joindre la sainteté à la grandeur, ne sont ni connus ni estimés dans le siècle ; mais elle a porté des bergers qui, pour avoir relevé la bassesse de leur extraction par leur mérite, sont en vénération à toute l'Eglise, et reçoivent des louanges de la bouche de tous les fidèles. La grande Ste Geneviève, que l'Eglise honore en ce jour, est un témoignage irrécusable de cette vérité. Elle naquit dans un village, et, son exercice n'étant pas plus relevé que

sa naissance, elle employa les premières années de sa vie à la conduite d'un troupeau. Cependant sa piété l'a tellement ennoblie, que les rois de France la révèlent comme leur protectrice, que la capitale de ce royaume l'invoque comme sa patrone, et que l'Eglise l'honore comme une de ses plus illustres saintes. (**Le P. Senault**).

[Les rares qualités que possédait Geneviève]. — Dieu ayant jeté les yeux sur Geneviève pour en faire l'ornement de la France, et un modèle de toutes les vertus que les personnes de son sexe pussent imiter, il la combla de ses faveurs les plus singulières, et fit comme une profusion de ses richesses dans cette âme choisie. On reconnut bientôt ses rares et admirables avantages. Car, sans parler des perfections naturelles, dont les personnes du monde sont idolâtres, mais qui ne méritent aucune louange si elles n'ont la vertu pour appui, je dirai seulement que la nature ne lui fut pas moins libérale que la grâce. Elle lui donna un génie au-dessus de son sexe, un esprit solide et élevé au-dessus de la bagatelle, une prudence au-dessus de son âge, qui paraissait dans toute sa conduite ; une humeur douce et complaisante, et une soumission parfaite aux moindres volontés de ceux qui avaient quelque autorité sur elle. La grâce perfectionna tous ces avantages, et y en ajouta d'autres incomparablement plus estimables et plus précieux. Un attrait à la retraite et à l'oraison, une dévotion tendre, une extrême compassion des misères du prochain, un désir ardent de faire du bien à tout le monde, et surtout une humilité si profonde que, bien qu'elle menât la vie la plus innocente et qu'elle ignorât jusqu'au nom des crimes, elle ne croyait pas qu'il y eût au monde une personne plus indigne qu'elle de toutes ces faveurs, et qui méritât moins qu'on eût de la considération pour son mérite. — Voilà les richesses que la nature et la grâce avaient versées dans cette grande âme, et dont elle a fait ensuite un tel usage, qu'elle a tiré d'un si riche fonds tout le fruit qu'elle a pu, en le cultivant par sa vigilance, par son application et par sa fidélité à le bien ménager. Ce serait peu, en effet, d'avoir reçu de si nobles et de si heureuses dispositions pour la vertu, si elle n'avait été fidèle à y répondre (**Houdry**, *Panégyriques*).

[Ardente charité de Geneviève]. — Geneviève était toute de feu quand il s'agissait de secourir le prochain ; mais son ardeur était incomparable lorsque les pauvres et les affligés avaient le moindre besoin de son secours. Elle les assistait et leur donnait tous les soulagements possibles, avec une infatigable charité et un succès merveilleux, qui ne pouvait venir que du Ciel. Ce qui parut visiblement dans une famine publique qui réduisit la capitale aux dernières extrémités. Percée d'une intime douleur de voir les pauvres mourir de faim par les rues, elle se mit sur la Seine pour aller chercher du blé, et son voyage réussit si heureusement qu'elle revint avec onze bateaux chargés de blé, dont elle-même faisait du pain, et le

distribuait à tous ceux qui en avaient besoin. — Leçon considérable pour les riches, qui ne pourront trouver d'excuse, au jour du jugement, lorsque le Fils de Dieu leur fera voir le zèle et la charité d'une pauvre bergère, qui condamnera leur dureté envers les malheureux qui gémissent à leurs portes sans pouvoir arracher le moindre secours, la moindre assistance de leur part. Sujet aussi de confusion pour nous tous, qui sommes si tièdes pour le service de Dieu, si lâches quand il s'agit de pratiquer de bonnes œuvres. (**Le P. Nouet**).

[Lumières dont fut prévenue Geneviève]. — Dieu seul est le père des lumières, et une créature ne peut être véritablement éclairée qu'autant qu'elle s'approche de Dieu et que Dieu se communique à elle. Tel fut aussi le grand principe de l'éminente sagesse qui parut dans la conduite de l'illustre et glorieuse Geneviève. C'était une simple fille, il est vrai, mais, par un merveilleux effet de la grâce, cette simple fille trouva le moyen de s'unir à Dieu, dès l'instant qu'elle fut capable de le connaître ; et Dieu réciproquement prit plaisir à répandre sur elle la plénitude de ses dons et de son esprit. Voilà ce qui a relevé sa simplicité, et ce qui lui a donné, dans l'opinion même des hommes, cet ascendant admirable au-dessus de toute la prudence du siècle. Il fallait bien que Geneviève, tout ignorante et toute grossière qu'elle était d'ailleurs, eût de hautes idées de Dieu, puisque dès sa première jeunesse elle se dévoua à lui de la manière la plus parfaite. Ce fut peu pour elle de dépendre de Dieu comme sujette, elle voulut lui appartenir comme épouse. Comprenant que celui qu'elle servait était un pur esprit, pour contracter avec lui une sainte alliance elle fit un divorce éternel avec la chair. Sachant que, par un amour spécial pour la virginité, il s'était fait le fils d'une vierge, elle forma, pour le concevoir dans son cœur, le dessein de demeurer vierge ; et, pour l'être avec plus de mérite, elle voulut l'être par engagement, par vœu, par une profession solennelle : car elle était dès lors instruite, et fortement persuadée de cette théologie de S. Paul, que quiconque se lie à Dieu devient un même esprit avec lui, et elle n'ignorait pas qu'une vierge dans le christianisme, je dis une vierge par choix et par état, est autant élevée au-dessus du reste des fidèles qu'une épouse de Dieu l'est au-dessus des serviteurs, ou, pour m'exprimer encore comme l'Apôtre, au-dessus des *domestiques de* Dieu. C'est dans ces sentiments que Geneviève voue à Dieu sa virginité, et qu'elle lui fait tout à la fois le sacrifice de son corps et de son âme, ne voulant plus disposer de l'un ni de l'autre, même légitimement, renonçant avec joie à sa liberté et à toute propriété, dans une chose où elle trouve un souverain bonheur à renoncer à tous ses droits, et ajoutant aux obligations communes de son baptême celle qui devait lui tenir lieu d'un second baptême, puisque, selon S. Cyprien et quelques autres SS. Pères, l'obligation à laquelle les vier-

ges sont liées est une espèce de sacrement, qui met dans elles le comble et la perfection au sacrement de la foi. (**Bourdaloue**).

[Mortifications]. — Dès que Geneviève fut en âge, elle se consacra à Dieu par un vœu solennel, et commença, suivant la pratique qui était alors ordinaire aux vierges, à ne se nourrir que de légumes, à ne boire que de l'eau et à porter continuellement le cilice. Elle couchait sur la dure, passant régulièrement en prières toutes les nuits qui précédaient le dimanche, le jeudi et les fêtes où elle devait communier. Mais pourquoi Geneviève ajoute-t-elle à ses exercices de piété une si grande austérité de vie ; pourquoi se condamne-t-elle à des jeûnes si continuels, et fait-elle de son corps une victime de pénitence ? C'était une sainte, en qui le péché n'avait jamais régné ; c'était une âme pure, en qui la grâce du baptême s'était maintenue : pourquoi donc se traiter si rigoureusement elle-même. Ah ! Chrétiens, c'est un mystère que la prudence de la chair ignore, mais qu'il plut encore à Dieu de révéler à la simplicité de Geneviève. Elle était vierge, mais elle avait à préserver sa virginité du plus contagieux de tous les maux, qui est la mollesse des sens. Elle était sainte, mais elle avait un corps naturellement corps de péché, dont elle devait faire, comme dit S. Paul, une hostie vivante. Elle était soumise à Dieu, mais elle avait une chair rebelle, qu'il fallait dompter et assujettir à l'esprit. Voilà ce qui lui fit oublier qu'elle était innocente, pour embrasser la vie d'une pénitente. Le monde ne raisonne pas ainsi ; mais, je vous l'ai dit, la grande sagesse de Geneviève est de raisonner tout autrement que le monde. Le monde, quoique criminel, prétend avoir droit de vivre dans les cilices ; et Geneviève, quoique juste, se fait une loi de vivre dans la pratique de la mortification : excellente pratique, par où elle se dispose aux communications les plus sublimes qu'une créature ait peut-être jamais eues avec Dieu. (*Le même*).

[Elle s'élève à Dieu par la vue de tous les objets]. — Les merveilles de la grâce ne sont pas faciles à comprendre. Une fille sans instruction et sans lettres, comme Geneviève, parle néanmoins de Dieu de même qu'un ange du ciel. Elle ne sait rien, et l'onction qu'elle a reçue de Dieu lui enseigne toutes choses. Elle demeure sur la terre, dans ce malheureux lieu d'exil, mais son esprit se porte toujours en haut, et sa conversation est avec les esprits célestes. Pendant que les doctes ont peine à passer une heure dans la prière, parce qu'ils sont troublés par un nombre de pensées qui font du bruit autour d'eux, qui troublent la tranquilité de leurs oraisons et leur rendent ce saint exercice ennuyeux, voici une jeune bergère qui y passe les jours et les nuits. Non-seulement elle prie sept fois le jour, comme David, mais elle prie sans cesse. Tous les objets qui dissipent les autres la recueillent : elle contemple les grandeurs invisibles de Dieu dans les perfections des créatures : *Invisibilia* Dei, *per ea quæ facta sunt*

intellecta, conspiciuntur (Rom. I). La nature était pour elle un livre toujours ouvert ; tout lui parlait de son bien-aimé dans ce livre ; la vue de son troupeau, l'aspect des campagnes, tout ce qui se présente à elle lui parle de DIEU. — Hélas ! que nous sommes éloignés de cette savante simplicité ! Tant de leçons, tant d'explications, de discours, de livres, ne servent souvent qu'à nous confondre : Geneviève, sans ce secours, pénètre tout ce qu'il y a de plus profond en DIEU, qui se plaît à parler aux simples : *Et cum simplicibus sermocinatio ejus* (Prov. III) — (*Le même*).

[Grâces et faveurs extraordinaires]. — Les parents de Geneviève étant décédés elle vint à Paris, où elle mena une vie humble et obscure, dans l'exercice continuel d'une pénitence très-austère et d'une oraison assidue. Ce fut là que DIEU commença à la combler de faveurs plus extraordinaires, et de ces sortes de grâces qu'il ne fait qu'aux âmes choisies. Car, dans une grande maladie, qui pensa l'enlever du monde, et où elle fut tenue pour morte durant trois jours, elle fut transportée en esprit sur le Calvaire, où le Sauveur même se fit voir à elle, dans l'état où il était lorsqu'il expira sur la croix, et lui fit concevoir la grandeur des supplices qu'il avait endurés pour son amour ; mais il remplit en même temps son âme de ces sortes de grâces qu'on appelle gratuites, et qu'il ne fait qu'aux saints du premier ordre : de manière que cette pauvre et simple bergère devint bientôt la merveille de son siècle. On accourait de toutes parts pour la voir, les uns pour s'instruire des voies du Ciel et des moyens de leur salut, et les autres pour obtenir de DIEU des grâces et des faveurs par son crédit. Elle avait ce que S. Paul appelle le discernement des esprits, dans une telle perfection, que les plus grands hommes et les plus éclairés de son temps venaient la consulter. Elle découvrait toutes les ruses du démon et les illusions dont il s'efforce de séduire les hommes. Elle pénétrait les plus secrètes pensées, et avertissait les pécheurs de leurs crimes les plus cachés. Elle prédisait des événements qui ne devaient paraître que longtemps après, et dont on ne voyait nulle disposition qui en pût faire naître quelque conjecture ; d'où vient qu'on avait recours à elle comme à un oracle, et qu'on la regardait comme une personne à qui DIEU avait fait une profusion de ses faveurs, et, pour ainsi parler, de toutes ses richesses. [**Houdry**].

[Le don des miracles]. — La vie de notre sainte ne fut autre chose qu'une suite de prodiges et d'opérations surnaturelles, que l'infidélité même est obligée de reconnaître. Y a-t-il maladie si opiniâtre et si incurable qui n'ait cédé à l'efficace de sa prière ? Et ce don des guérisons, que le maître des gentils assure avoir été une des grâces communes et ordinaires dans la primitive Eglise, quand et en qui a-t-il paru avec plus d'éclat ? Je ne parle pas de ces guérisons secrètes, particulières, faites à la vue d'un petit nombre de témoins, et contre lesquelles un esprit incrédule

croit toujours avoir droit de s'inscrire en faux : mais je parle de ces guérisons publiques, connues, avérées, et que les ennemis mêmes de la foi n'ont pu contester. Ce miracle des Ardents, dont l'Eglise de Paris conserve des monuments si certains ; cent autres, aussi incontestables que celui-là, qu'il me serait aisé de produire, mais dont je n'ai garde de remplir un discours qui doit servir à notre édification, ne nous marquent-ils pas de la manière la plus sensible quel pouvoir Geneviève avait reçu de Dieu pour tous ces effets de grâce et de bonté qui sont au-dessus de la nature ? Si son corps, après sa mort, n'a pas prophétisé comme celui d'Elie, ne semble-t-il pas qu'il ait encore fait plus ? N'en est-il pas sorti mille fois une vertu semblable à celle qui sortait de Jésus-Christ même, ainsi que nous apprend l'Evangile ? N'est-il pas, jusque dans le tombeau, une source de vie pour tous ceux qui ont recours à cette précieuse relique ? Et les esprits les moins disposés à en convenir, convaincus par leur propre expérience, ne lui ont-ils pas rendu des hommages ? Témoin cette action de grâces, en forme d'éloge, qu'Erasme composa, et où il déclara si hautement que notre sainte était, après Dieu, sa libératrice, et qu'il ne vivait que par le bienfait de son intercession. Il n'y a que pour elle-même que cette sainte n'usa jamais de ce don des miracles, qui fut un de ses plus beaux priviléges, ayant passé toute sa vie dans des infirmités continuelles, et voulant en cela se conformer au Sauveur du monde, à qui l'on reprochait d'avoir sauvé les autres et de ne s'être pas sauvé lui-même. Mais la patience invincible qu'elle fit paraître dans tous les maux dont elle fut accablée, la joie dont elle se sentait comblée en souffrant, cette vigueur de l'esprit, qui dans un corps infirme, la mettait en état de tout entreprendre et de tout exécuter, n'était-ce pas à l'égard d'elle-même un plus grand miracle que tout ce qu'elle opérait de plus merveilleux en faveur des autres ? Et cette vertu de Dieu, dont elle était revêtue, ne trouvait-elle pas de quoi éclater, ou, selon le terme de S. Paul, de quoi se perfectionner davantage, dans une santé languissante que dans un corps robuste ? *Nam virtus in infirmitate perficitur.* On peut donc dire avec vérité qu'elle-même, dans une infirmité si continuelle et des maladies si accablantes, était un miracle beaucoup plus extraordinaire que tous ceux qu'elle opéra pour autrui pendant tout le cours de sa vie. **(Bourdaloue).**

[Humilité de Geneviève]. — Geneviève, qui commençait à être connue sur le pied d'une personne extraordinaire, ne craignit rien tant que d'être le spectacle de son siècle. Elle aimait la vie cachée, et tremblait à la vue de cette haute estime que tout le monde avait d'elle ; et, se souvenant de ces paroles de l'Evangile, « ils ont reçu leur récompense dans ce monde, *Amen dico vobis, receperunt mercedem suam*, » elle supportait les louanges avec plus de peine que les superbes ne les désirent. Elle ne cherchait à se signaler ni par la vaine ostentation d'une austérité extraordinaire, ni

par des pratiques de dévotion singulières, qui attirent l'admiration des spectateurs, ni par les miracles qu'elle opérait ; mais, sachant que la perfection consiste dans la soumission aux volontés de Dieu, elle n'écoutait que sa voix ; elle ne consultait que sa loi, soit pour régler sa pénitence, soit pour ses pratiques de piété, soit pour soulager le prochain par le don des guérisons. Notre sainte était en garde contre l'orgueil : elle supprimait, autant qu'il était en elle, les rares faveurs qu'elle recevait de Dieu ; c'était la charité seule, et la nécessité quelquefois, qui l'obligeait de les produire. Elle eût souhaité que ses seuls défauts fussent connus. Faut-il donc s'étonner si Dieu, qui aime à se reposer sur les âmes humbles, lui communiquait tant de lumières, s'il lui révéla ses secrets, s'il confia ses dons à une vierge aussi prudente, qui, au lieu de lui en dérober la gloire, ne craignait rien tant que d'être estimée, s'informant dans le secret de son cœur des intentions de Dieu, par la prière, pour les mettre en exécution ? (**Anonyme**).

[Patience dans les persécutions]. — Quoique la vertu de Geneviève fût si éclatante et si publique, elle ne laissa pas de ressentir les atteintes de la calomnie ; et j'ose dire que si elle a été une des plus honorées, elle a aussi été une des plus maltraitées de toutes les saintes de l'Eglise. Quoique les chrétiens ne recherchent pas l'honneur, ils semblent avoir quelque sujet d'appréhender la médisance, et la justice les oblige à conserver leur réputation, parce qu'elle peut servir au salut du prochain. Ils en craignent la perte, sachant que ce bien, tout frêle qu'il est, rend la vertu plus considérable; et,quand la médisance leur ravit l'honneur, ils ont besoin de toute leur patience pour endurer cette injure. C'est un des plus rares présents qu'ils puissent faire au Sauveur, et c'est une des plus chères victimes qu'ils puissent immoler à son Père. Ce fut aussi une des plus rudes épreuves de notre sainte, et dans laquelle son courage et son humilité parurent avec plus d'éclat. Car le démon, empruntant la langue des pécheurs, vomit contre elle les plus noires calomnies dont la vertu puisse être souillée. Ils parurent ingénieux à former des médisances, et, pour noircir l'éclat de son innocence. ils firent passer toutes ses vertus pour des vices, et toutes les plus belles actions de sa vie pour des entreprises contre l'État ou contre l'Eglise. Elle était humble, et elle cachait avec autant de soin les grâces du ciel que les orgueilleux prennent de plaisir à les publier : cependant ils l'accusèrent d'être superbe, et persuadèrent au peuple que, dans ses bonnes œuvres, elle ne cherchait que la réputation et la gloire. Elle était plus pure que les enfants qui viennent de naître ; cette vertu brillait dans ses yeux, éclatait sur son visage, paraissait en ses œuvres et en ses paroles : néanmoins ces impies attaquèrent sa pureté, et voulurent faire passer la sainte épouse du Sauveur pour une fille perdue. Elle protégea Paris dans le besoin, elle le défendit de ses ennemis, elle jeta l'effroi dans l'armée qui assié-

geait cette ville, et elle fit cent miracles pour la délivrer. Cependant ces calomniateurs impudents l'accusèrent d'être d'intelligence avec les étrangers, de les vouloir faire entrer dans Paris, et de favoriser les armes d'Attila, dont elle avait défait les troupes et dissipé les desseins. Mais, ce qui surpasse toute créance, ils n'épargnèrent pas même ses miracles, et ils employèrent tous les artifices imaginables pour persuader aux habitants de la ville que leur sainte protectrice était une infâme magicienne. (**Le P. Senault**).

[Autres épreuves]. — Dieu éprouva ainsi durant quelques années la vertu de sa servante, dans le feu de la plus vive persécution, jusqu'à ce que S. Germain, repassant en Angleterre, confondit ses envieux, et rendit justice à la vertu de notre sainte. Mais le calme ne fut pas long. Cette sainte fille ayant voulu rassurer les Parisiens contre une fausse alarme qui s'était répandue que les Huns approchaient, elle s'attira par cet acte de charité la plus cruelle persécution, et fut sur le point d'être brûlée comme magicienne. S. Germain était en Italie, auprès de l'empereur Valentinien, lorsqu'il fut averti du danger où était la sainte. Inutilement s'efforça-t-il de la délivrer. L'archidiacre d'Auxerre, qu'il y envoya, fut lui-même en danger d'être maltraité par ce peuple furieux. On délibérait sur le genre du supplice qu'on devait faire souffrir à Ste Geneviève ; plusieurs avaient déjà opiné pour le feu, lorsque Dieu changea tout à coup les cœurs de ce peuple. La douceur, l'humilité, la patience et la tranquillité inaltérable que la sainte fit toujours paraître au milieu d'un si grand danger, firent ouvrir les yeux à ses persécuteurs. Ils reconnurent son innocence, et, condamnant eux-mêmes leur passion, ils n'eurent plus que de la vénération pour elle. (*Exercices de piété*, *du* **P. Croiset**).

[Puissance de Geneviève]. — Dieu s'est servi de Ste Geneviève pour humilier les plus fières puissances de la terre. Le fameux et barbare Attila en fut un exemple mémorable. Ce prince accoutumé au sang et au carnage marchait à la tête d'une nombreuse armée. Déjà l'Allemagne avait éprouvé les tristes effets de sa fureur ; déjà notre France était inondée de ce torrent impétueux, qui répandait partout la terreur et l'effroi, et qui portait devant soi la désolation. Qu'avait-on à lui opposer ? Quelles prières employer auprès d'un farouche conquérant qui n'écoutait que sa passion ? Sera-ce par les supplications qu'il pourra s'apaiser ? mais enflé de ses succès, il n'en devient que plus audacieux et plus intraitable. Ah ! l'heure approche que ce cruel tyran doit être abattu. Ce tison, fumant encore, comme dit Isaïe, doit être tout à coup éteint : et comment ? par les larmes que Geneviève versa au pied des autels. Oui, elles suffisent pour mettre toute cette armée en déroute. Il s'y répand déjà une terreur comme dans l'armée d'Holopherne vaincue par Judith, et l'on vit ce victorieux vaincu se retirer. C'est ainsi, Seigneur, que vous avez affermi ce

royaume, et rassuré tous ses habitants par les prières d'une simple fille. C'est à vous seul que nous en rendons toute la gloire ; mais nous en devons aussi une reconnaissance à votre servante Geneviève, et nous pouvons lui dire aussi, sous votre bon plaisir, comme à celle qui fait l'honneur de la France : *Tu honorificentia populi nostri*. (**Bourdaloue**).

[Geneviève honorée]. — Quelle idée conçut de notre bergère S. Germain, et en quels termes s'en expliqua-t-il ? Poussé par l'esprit de Dieu, il passait en Angleterre pour y combattre l'hérésie victorieuse et triomphante, et pour y rétablir la grâce de Jésus-Christ contre les erreurs de Pélage; mais, sur sa route, combien s'estima-t-il heureux d'avoir trouvé Geneviève, encore enfant. Avec quelle admiration vit-il dans un âge si tendre une raison si avancée, des inclinations si saintes, une piété si solide ! De quels éloges la combla t-il ! Sans égard ni à l'obscurité de sa naissance ni à la pauvreté de sa famille, il félicita les parents de la sainte, et leur annonça un bonheur extrême pour l'avenir ; il la considéra et la recommanda comme un des plus précieux trésors que possédait la France. Quels témoignages ne rendit point de cet enfant le glorieux évêque de Troyes, S. Loup ! Quels sentiments en eut le vénérable archevêque de Reims, S. Rémy, sans rapporter une multitude d'autres pasteurs des âmes qui recevaient ses avis et profitaient de ses instructions.

Je n'ai pas besoin de rapporter plusieurs exemples du respect que portaient les personnes les plus éminentes en sainteté à notre bergère : un me suffit; il est mémorable, et c'est celui du fameux Siméon-Stylite. Cet homme tout céleste, cet homme, le miracle de son siècle par l'austérité de sa pénitence, du fond de l'Orient et du haut de cette colonne où il n'était occupé que des choses divines, aperçut l'éclatante lumière qui brillait dans l'Occident, connut tout le mérite et toute la sainteté de Geneviève, porta vers elle ses regards, la salua en esprit et l'invoqua. — Enfin, elle a été honorée de tous les peuples. Où son nom ne s'est-il pas répandu, et dans quel endroit du monde chrétien n'a-t-il pas été parlé d'elle ? Elle n'était pas encore en possession de cette gloire immortelle dont elle jouit dans le séjour bienheureux, que la voix publique la mit au rang des saints, la béatifia et la canonisa ; le jugement des fidèles prévint le jugement de l'Eglise, et l'événement nous a bien appris que la voix du peuple était dès lors la voix de Dieu même. Nous voyons pour cela toutes les sociétés de l'Eglise se réunir, les plus augustes compagnies s'assembler ; tout le peuple, grands et petits, paraître en foule, et chacun se faire un devoir de contribuer par sa présence à la pompe de ces cérémonies et de ces fêtes, où, comme l'arche du Seigneur, sont portées avec un appareil incomparable les précieuses reliques dont nos ancêtres ont éprouvé mille fois et dont tous les jours nous éprouvons la vertu. Culte le plus universel ; car il y a des dévotions particulières et propres de certaines âmes,

de certains états, de certaines communautés ; mais cette dévotion-ci est celle de tout sexe, elle est commune à tout âge, à toute condition. C'est le culte plus ancien, le plus constant qui fut en France. Tout culte se ralentit à la fin, et la ferveur des anciens diminue en même temps que leur postérité augmente ; mais nous pouvons assurer que celui de notre sainte augmente plutôt qu'il ne diminue. (*Le même*).

[Vanité de la gloire mondaine]. — Nous voyons dans notre sainte l'accomplissement de cette parole du Saint-Esprit, que la mémoire du juste sera éternelle *In memoriâ æternâ erit justus* ; au lieu que celle des pécheurs périra, et périt en effet tous les jours : *Periet memoria eorum*. Tant de grands, idolâtres de leur grandeur, et enflés de leur fortune, étaient recherchés, respectés, redoutés sur la terre, tandis que l'humble Geneviève ne pensait qu'à servir Dieu. Ils n'étaient attentifs qu'à leur propre gloire, et elle n'était attentive qu'à la gloire de Dieu. Ils ne travaillaient qu'à éterniser leur nom dans le monde, et elle ne travaillait qu'à y rendre le nom de Dieu plus célèbre. Qu'est-il arrivé ? Toute la grandeur des uns s'est évanouie ; leur fortune dans un moment a été détruite ; ils ont disparu, et la mort, en les faisant disparaître aux yeux des hommes, les a affacés de notre souvenir. Où parle-t-on d'eux ? et si l'on parle de quelques-uns, est-ce pour solenniser leurs fêtes ? est-ce pour chanter publiquement leurs louanges ? est-ce pour implorer auprès de Dieu leur secours ? est-ce pour se prosterner devant leurs tombeaux ? Je dis devant ces tombeaux abandonnés et déserts ; ces tombeaux dont nous ne remportons qu'une triste et lugubre idée de la fragilité humaine ; ces tombeaux où souvent, sans nulle réflexion à ceux qu'ils couvrent de leurs ombres et qu'ils tiennent ensevelis dans les ténèbres, nous allons seulement vanter les ornements qui les environnent, qui frappent notre vue, et admirer les plus subtiles inventions de l'art sur la matière de leurs sépulcres. Voilà, grands du siècle, à quoi se termine toute cette hauteur, toute cette gloire, dont vous êtes cependant si jaloux, et pour laquelle vous croyez devoir tout sacrifier, jusqu'à votre âme. Mais la gloire des saints et en particulier de Ste Geneviève, est une gloire solide et durable. Sans avoir jamais cherché à briller dans le monde, elle y est plus connue et plus révérée que tous les monarques et tous les conquérants du monde. (*Le même*).

SAINT ANTOINE.

AVERTISSEMENT.

Je ne sais par quelle méprise j'ai omis de mettre S. Antoine parmi les fondateurs d'ordres, selon le dessein que je m'étais proposé dans le Tome précédent. Mais je crois qu'il ne sera pas hors de sa place en le mettant au rang des saints d'un caractère tout singulier, dont j'ai été obligé de faire le choix, parce qu'il est impossible de parler de tous; et d'ailleurs, son nom étant célèbre dans l'Eglise, bien des prédicateurs ne peuvent se dispenser d'en faire le panégyrique au jour de sa fête.

Je sais bien que, quelque illustre que soit le nom et le mérite du grand S. Antoine, *l'ordre qu'il a institué, et qui porte son nom, ne s'est pas répandu dans la France comme il le fut d'abord en Egypte et dans quelques autres contrées, parce qu'il cherche les déserts et la solitude, selon l'esprit de son fondateur : ce qui n'empêche pas que l'éloge de ce saint ne soit assez commun dans les ouvrages des SS. Pères et des prédicateurs.*

Les matières que j'ai recueillies sur ce sujet sont par rapport aux trois états où il a vécu, et dans lesquels elles peuvent servir pour le panégyrique des saints de même profession : savoir, des solitaires, des religieux qui vivent en communauté, qu'on appelle Cénobites, et des personnes zélées pour l'honneur du sanctuaire, ou qui sont pour défendre l'Eglise contre les hérétiques et les infidèles. Or, pour traiter ce sujet, je crois qu'on ne doit pas tant s'appuyer sur ce qui lui est commun avec d'autres, qui ont embrassé le même genre de vie, que sur ce qui lui est propre et particulier : à quoi les vertus et les actions de ce saint, que nous avons ramassées dans ce recueil, pourront beaucoup servir.

§ I.

Desseins et Plans.

I. — *Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in* Deo (Coloss. III, 3). — Mourir et vivre avec Jésus-Christ, mourir au monde et vivre en Dieu, c'est, au sentiment de l'Apôtre, la profession de tous les chrétiens, parce que, ayant été baptisés dans la mort et dans le sang du Fils de Dieu, il est juste qu'ils se remplissent de son esprit et qu'ils mènent une vie conforme à la sienne, détachée des sens, libre des passions de l'âme, toute pure et toute céleste. Mais c'est la vocation particulière de ces chrétiens qui, aspirant non-seulement à la sainteté, mais encore à la perfection de la sainteté, comme parle S. Bernard, loin de la corruption et du commerce du monde, se sont ensevelis tout vivants dans des tombeaux, n'ayant d'autre vue que celle du ciel, d'autre exercice que la pénitence, d'autre consolation que la foi, d'autre entretien que l'oraison, d'autre espérance que leur salut, et d'autre témoin de leurs actions que Dieu, qui en était l'objet et la fin, et qui en devait être la récompense. — Tel fut le grand S. Antoine, dont je dois aujourd'hui vous représenter les vertus : cet homme que Dieu tira, pour ainsi dire, de la masse des autres hommes, et qu'il cacha près de cent ans, par une grâce particulière, dans le secret de sa face, selon l'expression du prophète, pour le sauver de la malice du siècle, et pour donner aux âges suivants l'exemple d'une innocence pénitente ; cet ange incarné, qui, tout mortel qu'il était, s'étant rendu comme invisible, protégea les empires par ses prières, soutint l'Eglise par la pureté de sa foi, confessa le nom de Jésus-Christ par les austérités et les souffrances de sa vie, confondit la sagesse humaine par sa simplicité évangélique, combattit les hérétiques par la force de sa parole et par l'efficace même de son silence, dompta les démons et triompha de l'enfer par les secours du Ciel et par sa constance, et dont la vie surpassant la portée et les lumières ordinaires de la raison fut un miracle de la grâce de Jésus-Christ, et une preuve de la vérité de la religion : c'est ainsi que parle S. Athanase ; un homme enfin qui, s'élevant au-dessus de toutes les choses visibles et passagères, et cachant sa vie en Dieu, selon la parole du saint Apôtre, n'a vécu que pour l'adorer, n'a pensé que pour le prier, n'a parlé que pour le louer, n'a désiré que pour le posséder, n'a travaillé et n'a souffert que pour le mériter. C'est ce qui me détermine à vous faire voir aujourd'hui cette mort

spirituelle de S. Antoine, dans une entière séparation des hommes, cette vie spirituelle et céleste de S. Antoine dans les exercices de la retraite.

1°. Antoine mort au monde avec JÉSUS-CHRIST, dans le désert ;

2°. Antoine vivant en DIEU, dans le désert, comme JÉSUS-CHRIST : — c'est là tout le sujet de ce discours. (*Fléchier*).

—

II. — *Quidexistis in desertum videre?* (Matth. II). — Ne voilà-t-il pas, Chrétiens auditeurs, un magnifique éloge, dont la vérité même a honoré le mérite de celui qu'il avait déjà appelé le plus grand des hommes? mais me désavouerez-vous si je me sers aujourd'hui non-seulement des mêmes paroles, mais encore des mêmes pensées, et du même partage qui compose cet admirable éloge du premier habitant des déserts dans la nouvelle loi, pour en faire le panégyrique de l'admirable S. Antoine, dont vous honorez la mémoire en ce jour? Le rapport m'en a semblé si juste, et la sainteté de ces deux solitaires si semblable, que je ne puis mieux vous représenter le caractère du second que par le portrait que le Fils de DIEU nous a fait du premier. Pour cela, je vous fais aujourd'hui la même question que le Sauveur fit au peuple Juif, et je vous prie de me dire :

1°. Que pensez-vous voir, quand vous considérez dans un désert S. Antoine aux prises avec le démon, attaqué des plus rudes tentations? Ne vous imaginez pas que c'est un roseau agité, qui plie ou qui soit renversé par de si violentes secousses, mais une colonne inébranlable, qui résiste aux efforts les plus furieux. Ce sera le sujet de mon premier point.

2°. Je vous fais encore la même demande, pour vous presser de me dire ce que vous pensez trouver dans ce désert. Ne vous figurez pas un homme qui mène une vie molle, dans le luxe, dans les plaisirs; vêtu magnifiquement et parmi les délices d'une table également somptueuse et délicate; *Hominem mollibus vestitum.* Non, mais un homme couvert d'un cilice, enfermé tout vivant dans un sépulcre, et qui pratique une pénitence comparable à celle de S. Jean-Baptiste.

3°. Je vous demande, enfin, quelle idée vous vous formez de cet homme, qui ne converse qu'avec DIEU, et qui n'interrompt ce doux commerce que pour instruire ses frères, pour confondre les hérétiques ariens, lesquels persécutent l'Eglise, et pour ranimer les martyrs, ne pouvant parvenir lui-même à l'honneur du martyre: et je vous réponds que cet homme est prophète, et plus que prophète, puisqu'il en remplit le ministère et qu'il fait encore quelque chose de plus.

Voilà le portrait que j'ai à vous faire de ce grand saint. Il n'est qu'en raccourci; mais vous le reconnaîtrez mieux quand je vous aurai développé ces trois traits, qui en feront une peinture achevée, dans les trois parties de ce discours.

III. — *Tanquàm prodigium factus sum multis.* (Ps. 70). — Entre tous les saints qui ont été sanctifiés d'une manière extraordinaire, Antoine a des raisons toutes particulières qui lui donnent droit de dire : *Tanquàm prodigium factus sum multis ;* puisqu'il est certain

1°. Qu'il a été victorieux, dans sa faiblesse, de toutes les forces des démons ;

2°. Qu'il a été victorieux, sans combat, de la fureur des tyrans ;

3°. Que, dans son humble ignorance, il a été victorieux de la science orgueilleuse des hérétiques et des païens. (*Texier*).

—

IV. — *Ductus est in desertum à Spiritu* (Matth. IV). — Quelle idée plus avantageuse se peut-on former du grand S. Antoine, enfoncé dans une vaste solitude où l'esprit de DIEU l'a attiré ? Pensez de ce grand saint ce qu'il vous plaira ; regardez-le comme un Jean-Baptiste, qui prêche la pénitence et qui la fait ; comme un Elie, qui extermine, en la personne des hérétiques ariens, les faux prophètes de Baal ; comme un Elisée, qui emporte avec soi l'esprit aussi bien que le manteau du vénérable Paul ; comme un Moïse qui tire de l'Egypte un peuple choisi, et qui le nourrit du pain du ciel dans la solitude : pour moi, qui admire, aussi bien que vous, de si grands prodiges de la grâce, j'aime mieux les considérer dans leur source, et vous dire que ce sont autant de différentes impressions de l'esprit de DIEU, qui l'a conduit dans le désert, comme il y avait auparavant conduit JÉSUS-CHRIST son maître : *Ductus est in desertum à Spiritu.* — Antoine, pressé par de puissantes raisons de demeurer dans le monde, y avait de grands engagements : mais, éclairé de cet esprit de sagesse, il s'est retiré par son conseil dans le désert. Antoine, attaqué dans ce désert par des légions entières de démons, avait de rudes combats à soutenir : mais, animé de cet esprit de force, il y a triomphé de ces redoutables adversaires. Antoine, fidèle et courageux enfant de l'Eglise, séchait de douleur de la voir troublée et divisée par les ariens : mais, plein de cet esprit de zèle, il est sorti de son désert pour en entreprendre la défense et en rétablir la paix. — Voilà le vrai caractère de ce grand saint, dont je croirai avoir fait l'éloge en peu de paroles, si je vous le représente :

1°. Comme le père des solitaires, puisqu'il les conduit dans le désert pour les nourrir du pain de la parole divine ;

2°. Comme la terreur des démons, puisque, par sa faiblesse même, aidée de l'Esprit de DIEU, il triomphe de toute leur fureur ;

3°. Comme le bouclier de l'Eglise, puisque, avec son humble et simple ignorance il confond les subtils arguments des hérétiques superbes qui s'efforçaient de la renverser. (*Eloges historiques*).

V. — *Si vis perfectus esse, vade, vende omnia quæ habes, et da pauperibus* (Matth. XIX). — Ce fut en entendant ces paroles que S. Antoine, s'appliquant à la rigueur le conseil évangélique, prit la résolution de le suivre à la lettre, et, sans retardement, il dit un adieu éternel au monde. Après s'être dépouillé même des affections et des désirs, il se jette dans les déserts les plus inaccessibles. Par ce renoncement généreux et entier, il instruit également ceux qui vivent dans le commerce du siècle et ceux qui s'en séparent.

1°. Il apprend à ceux qui quittent le monde la perfection du détachement évangélique.

2°. Il apprend à ceux qui demeurent dans le monde la nécessité de ce même détachement, et comment il le faut pratiquer.

—

VI. — *Ductus est in desertum à Spiritu, ut tentaretur à diabolo.* — On peut considérer S. Antoine comme plein du même esprit qui conduisit Jésus-Christ dans le désert, et faire voir pourquoi il s'y retira, de quelle manière il y vécut, et ce qui l'obligea d'en sortir pour quelque temps.

1°. Pourquoi il s'y retira. Ce fut par un esprit de sagesse que ce saint quitta le monde, afin de servir Dieu avec plus de liberté dans la solitude et l'éloignement des créatures ; et là le divin Esprit lui fit goûter les consolations dont une âme jouit quand elle a tout quitté et qu'elle s'est quittée elle-même pour ne s'attacher qu'à Dieu.

2°. De quelle manière il y vécut. Dieu lui donna, pendant le séjour qu'il fit dans le désert, cet esprit de force qui le rendit la terreur des démons, les ayant vaincus dans les tentations les plus violentes et les plus universelles ; car, les démons ayant été chassés et confondus plusieurs fois, et tous leurs artifices étant rendus inutiles, ce saint homme y jouit enfin du repos qu'il y était allé chercher.

3° Quelle raison l'obligea de quitter sa solitude. Ce fut l'esprit de zèle qui le fit retourner au monde, pour combattre les ariens, pour démentir leur fausse doctrine et le mensonge qu'ils débitaient, s'efforçant de faire croire à tout le monde que ce saint homme était de leur parti. Ce fut pour s'opposer à la fureur de l'empereur, qui contraignait les fidèles à sacrifier aux idoles. Ce fut pour encourager les mêmes fidèles au martyre, en s'y exposant lui-même, ne désirant rien avec tant d'ardeur que de répandre son sang pour la cause de Jésus-Christ.

§ II.

Les Sources.

S. Athanase a écrit la vie de S. Antoine, et c'est de lui que nous savons tout le détail des actions de ce grand saint. Cette même vie a été traduite du grec en latin par *Evagrius*, évêque d'Antioche, que S. Jérôme appelle *Acris et ferventis ingenii virum.*

S. Chrysostôme, seconde exhortation sur le chap. 2 de S. Matthieu, propose à son peuple l'exemple des solitaires d'Egypte, et particulièrement de S. Antoine, dont il fait un bel éloge.

S. Jérôme, *Epist.* XXII, *ad Eustochium*, s'étend sur les louanges de ce saint, et dit, entre autres choses, que S. Paul ermite peut passer pour l'auteur de la vie solitaire, mais que c'est Antoine qui l'a rendue célèbre par la multitude des disciples qui ont embrassé ce genre de vie, et des pays où il l'a le premier établi.

S. Grégoire de Nazianze, **Palladius**, **S. Ephrem**, **Ruffin** un auteur fort Ancien de la vie de S. Pacôme, **S. Jean de Damas**, en citant la vie que S. Athanase a composée, rendent témoignage de la sainteté du même S. Antoine.

Baronius, *Ann.* 256 ; **Bollandus**, **Surius**, **Ribadeneira**, ont ensuite écrit la vie de ce saint.

Gerson a fait quatre sermons sur ce sujet ; sans parler d'une infinité d'auteurs qui en ont fait l'éloge, et qui sont rapportés dans Bollandus.

Le P. Suffren, *Année chrétienne.*

Le P. Nouet, *Vie de* Jésus *dans ses saints.*

Le P. Croiset, *Exercices de piété* (Janvier).

[Prédicateurs]. **Molinier**, Sermons sur les fêtes des saints.

Texier, Panégyriques.

Biroat, Panégyriques.

Parmi les Panégyr. de **Fléchier**, il y en a un très-beau sur ce sujet.

Dans les *Eloges des Saints*, il y en a pareillement un.

Le P. Duneau, Panégyriques.

Le P. Senault.

Sermons sur tous les sujets, etc., Panégyriques (**Houdry**).

Dans les *Essais de Panégyriques*, il y a trois desseins ou trois abrégés de sermons sur ce sujet.

§ III.

Passages, exemples et applications de l'Écriture.

Scitote quia mirificavit Dominus sanctum suum. Ps. IV.

Mirabilis DEUS *in Sanctis suis.* Ps. LXVII.

Similem illum fecit in gloriâ sanctorum, et magnificavit eum in timore inimicorum, et glorificavit eum in conspectu regum. Eccli. XLV, 2.

In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum, et elegit eum ex omni carne. Ibid.

Dedit illi coràm præcepta et legem vitæ et disciplinæ. Ibid.

Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine. Ps. LIV.

Beatus homo quem tu erudieris, Domine, et de lege tuâ docueris eum. Ps. XCIII.

Certamen forte dedit illi ut vinceret. Sapient. X, 12.

Lætabitur deserta et invia, et exultabit solitudo, et florebit quasi lilium; germinans germinabit, et exultabit lætabunda et laudans. Isaiæ XXXIV, 1.

Et erit ibi semita et via, et via sancta vocabitur; non transibit per eam pollutus; et hæc erit vobis via directa, ità ut stulti non intrent per eam. Ibid.

Leva in circuitu oculos tuos et vide: omnes isti congregati sunt, venerunt tibi. Ibid.

Deserta tua et solitudines tuæ, et terra ruinæ tuæ, angusta erunt præ habitatoribus. Ibid.

Adhùc dicent in auribus tuis filii sterilitatis tuæ: « Angustus est mihi locus; fac spatium mihi ut habitem. » Ibid.

Ductus est à spiritu in desertum ut tentaretur à diabolo. Matth. IV, 1.

Quid existis in desertum videre? Arundinem vento agitatam? Sed quid existis videre? Hominem mollibus vestitum? Ecce

Sachez que DIEU a rendu son saint admirable.

DIEU est admirable dans ses saints.

Le Seigneur lui a donné une gloire égale à celle des saints, il l'a rendu célèbre et redoutable à ses ennemis, et le Seigneur l'a glorifié devant les rois.

Il l'a fait saint par sa foi et par sa douceur, et il l'a choisi entre tous les hommes.

Il lui a donné publiquement ses préceptes et sa loi.

Je me suis éloigné par la fuite, et j'ai demeuré dans la solitude.

Bienheureux, Seigneur, l'homme que vous instruisez vous-même, et à qui vous enseignez votre loi.

Il l'a engagé dans un rude combat, afin qu'il demeurât victorieux.

Le désert qui était inaccessible se réjouira; la solitude tressaillira de joie; elle fleurira comme le lis; elle sera très-féconde, et elle louera le Seigneur dans la joie de son cœur.

Il y aura là des sentiers, un chemin qui conduira à la sainteté; celui qui est souillé n'y passera point; ce chemin sera droit pour vous, en sorte que les insensés ne s'y égareront pas.

Levez vos yeux autour de vous et voyez: ceux qui sont ici assemblés sont venus pour vous.

Le nombre de vos habitants sera si grand, que vos déserts, vos solitudes, vos terres qui ont été ruinées, ne les pourront contenir.

Les enfants que vous aurez eus dans votre stérilité vous diront: « Le lieu que nous habitons est trop étroit; donnez-nous de l'espace pour y demeurer. »

Il fut conduit par l'Esprit-Saint dans le désert pour y être tenté par le démon.

Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? Un roseau agité par le vent? Mais qu'êtes-vous allés voir? Un homme vêtu molle-

qui mollibus vestiuntur in domibus regum sunt. Sed quid existis videre? Prophetam? Etiam dico vobis, et plùsquàm prophetam. Matth. XI, 7.

ment? Ceux qui s'habillent superbement demeurent dans les maisons des rois. Mais qu'êtes-vous allés voir? Un prophète? Oui je vous dis qu'il est prophète, et plus que prophète.

Fratres, sobrii estote et vigilate, quia adversarius vester diabolus, tanquàm leo rugiens, circuit quærens quem devoret; cui resistite fortes in fide. I Petri X, 8.

Soyez sobres, mes frères, et veillez, parce que le démon votre adversaire tourne comme un lion rugissant, cherchant à dévorer quelqu'un. Résistez-lui par une foi ferme.

Tentatus per omnia, absque peccato. Hebr. IV, 15.

Jésus a été tenté en toutes choses, sans être sujet au péché.

Qui me confitebitur coràm hominibus confitebor et ego eum coràm Patre meo. Matth, X, 32.

Quiconque me confessera et me reconnaîtra devant les hommes, je le reconnaîtrai moi aussi devant mon Père.

EXEMPLES TIRÉS DE L'ÉCRITURE.

[Ceux qui ont embrassé les premiers la vie solitaire]. — Il en est qui croient qu'Elie, Elisée et les Réchabites ont été les premiers qui aient fait profession de la vie solitaire; mais il y a bien plus d'apparence de dire qu'ils en ont été les figures, et que Dieu, qui a toujours voulu donner, dans l'ancien Testament, des marques des événements considérables qui devaient arriver dans le nouveau, a désigné, dans le petit nombre de ces hommes incomparables, dont le monde n'était pas digne, cette multitude de saints solitaires, qui devaient être la gloire, la sanctification et le soutien de son Eglise. S. Chrysostôme et S. Jérôme n'ont point eu d'autre pensée, lorsqu'en parlant de l'origine de la vie monastique, ils ont remonté jusqu'au temps des prophètes. Ceux qui l'ont cherchée dans la vie que S. Jean-Baptiste a menée dans le désert, et dans la conduite et la conversation des Apôtres, comme Cassien, ont estimé que le détachement, la pauvreté, la pénitence, la sainteté et la perfection de ces hommes tout divins avait été transmise aux solitaires; qu'elle était devenue leur partage, et qu'ils étaient en cela comme leurs enfants, leurs successeurs et leurs disciples. D'autres ont écrit que les chrétiens qui s'assemblaient, à la naissance de l'Eglise, aux environs d'Alexandrie, qui vivaient dans la pauvreté, dans une communauté parfaite de tous biens, et qui partageaient leurs journées par des exercices de religion et de piété, avaient commencé la vie monastique. Mais, pour ne se point arrêter à ceux qui ont plutôt eu des qualités, des pratiques et des austérités communes avec les solitaires que la vérité de leur état, il est constant que S. Paul l'anachorète est le premier, depuis la prédication de l'Evangile, qui embrassa la vie solitaire, et se cacha dans un désert de la basse Thébaïde, pour y suivre et y trouver Jésus-Christ, dans une entière séparation des hommes et dans un dépouillement parfait. S. Antoine, à qui

Dieu le fit connaître, garda le même genre de vie dans l'Egypte, quoiqu'il ait habité une solitude moins resserrée et des lieux plus accessibles, et qu'il se soit laissé voir à ceux qui le cherchaient et qui avaient besoin de lui, ou pour la guérison de leurs maladies ou par la sanctification de leurs âmes. Le même S. Antoine, après s'être sanctifié dans le désert par une longue suite de travaux et d'années, fut contraint de le quitter pour prendre la conduite de plusieurs personnes qui se soumirent à lui comme à leur supérieur et à leur père, et peupla l'Egypte de cellules et de monastères ; et l'on peut dire que l'ardeur de ces pénitents était si grande, que bientôt les déserts furent tellement remplis d'un grand nombre de solitaires, qu'ils furent dans la suite, et en peu de temps, aussi habités que des villes.

[Antoine instituteur de la vie cénobitique]. — Il est vrai que S. Antoine fut, avec S. Paul le Thébain, le prince des anachorètes, comme dit Cassien ; mais ce grand saint fut aussi le principal instituteur de la vie cénobitique et religieuse, qui est en quelque façon opposée à la vie solitaire. Je sais bien qu'avant S. Antoine il y eut des anachorètes et des religieux vivant en communauté, sous la discipline d'un abbé ; mais ni l'une ni l'autre de ces formes de vie n'a été mise en sa perfection que par ce grand saint, et, s'il n'en a pas été le premier instituteur, il en a au moins été le restaurateur, le réformateur et le promoteur ; et c'est de S. Antoine que les suivants ont appris ce qu'ils ont pratiqué depuis. S. Jérôme, dans l'Epître à Eustochium, dit que S. Jean-Baptiste a été le prince de ceux qui ont vécu dans le désert ; qu'après lui S. Paul ermite en a été l'auteur, et que S. Antoine a illustré ce genre de vie : *Eorum qui in viam penetrárunt solitudinum, auctor Paulus, illustrator Antonius, princeps Joannes Baptista.* Cassien, et plusieurs auteurs avec lui, rapportent l'origine des cénobites au temps des Apôtres, lorsque les fidèles vivaient en commun, n'ayant rien de propre ; mais, à parler plus véritablement, quoiqu'ils vendissent leurs possessions et qu'ils ne se réservassent rien, ils n'habitaient pas ensemble, chacun demeurait en sa maison, et là il était pourvu de ce qui lui était nécessaire par ceux qui avaient l'administration de la communauté.

[Les solitaires pendant la persécution]. — On a vu plusieurs fois des saints retirés au plus profond des déserts, tout embrasés de la charité de Jésus-Christ, venir en troupe pour défendre l'Eglise, faire tête aux hérétiques, désarmer les tyrans, réunir les esprits divisés, humilier les opiniâtres, rassurer les chancelants, et rendre enfin à la religion la paix qu'elle avait perdue. Que n'ont pas fait les Siméon et les Daniel Stylites dans les urgentes nécessités de l'Eglise ? Ne sont-ils pas descendus de leurs colonnes, l'un pour faire révoquer par l'empereur un édit qui obligeait les chrétiens à rétablir les synagogues des Juifs, l'autre pour s'opposer à ce

cruel tyran Basilice, qui voulait anéantir la vraie foi énoncée dans les canons du concile de Chalcédoine ? Que n'ont pas fait ces solitaires qui, avertis qu'Antioche allait être ruinée par les concussions de quelques nouveaux juges, sortirent de leurs déserts pour opposer à de si grands maux les remèdes les plus prompts ? Qu'est-ce que Théodoret ne rapporte pas de ce fameux Aphraatès, et d'autres solitaires, qui s'opposèrent à la fureur des ariens et à la cruauté de l'empereur Valens qui les protégeait? Mais comme, en matière de bien ou de mal, on remonte toujours jusqu'à ceux sur les traces desquels les autres ont marché, on doit donner la gloire à S. Antoine d'être sorti le premier de la solitude pour la défense de l'Eglise, ce qui lui fit donner le nom de colonne et bouclier de la foi. Il est donc vrai de dire que les solitaires et les religieux ont de tout temps rendu de grands services à l'Eglise, quoique, par une maligne prévention ou par une erreur populaire, on croie qu'ils ne sont bons que pour eux-mêmes.

[Antoine comparé à Job]. — On peut remarquer une conduite de Dieu tout à fait extraordinaire sur S. Antoine, lorsqu'il permit au démon de l'attaquer par de si violentes tentations. Nous avons un exemple signalé de cette même providence en la personne du saint homme Job. Le démon demanda permission à Dieu de le tenter ; Dieu le lui permet, à condition de ne pas toucher à sa vie. Mais quelle fureur n'exerça-t-il pas sur ses biens ! il renverse ses maisons et brûle tous ses grains ; sur ses enfants ! il les accable sous les ruines de leurs maisons ; sur ses bestiaux ! il les fait enlever par les étrangers ; sur tout son corps ! il le couvre d'ulcères depuis les pieds jusqu'à la tête, et par là il le rend non-seulement insupportable aux autres, à ses proches, mais à soi-même plus encore. Entre les tentations de Job et celles d'Antoine, il y a cette différence, que Job n'est attaqué que par un démon ; Antoine l'est par une légion entière. Le démon se présente seul à Job, mais il se présente à Antoine sous une multitude de figures, d'ours, de tigres, de lions, et d'une infinité de bêtes féroces de différentes sortes. En vain toutefois le démon multiplie les ennemis d'Antoine, en vain il prétend l'accabler : le saint homme en devient au contraire plus invincible, et, revêtu de l'esprit de force que Dieu lui a communiqué, tout l'enfer ne sortira de ce combat qu'à sa confusion.

[Antoine imita le Fils de Dieu]. — Antoine imita parfaitement le Sauveur, et se rendit une excellente copie de ce divin original. Il n'y a point de lieu dans le monde où le Fils de Dieu ait opéré plus de merveilles que dans les déserts. Il s'y retira par la conduite du Saint-Esprit pour y combattre les démons, et pour délivrer les hommes de leur cruelle tyrannie. Il y jeûna quarante jours, et une si longue et si rigoureuse abstinence donna les premiers soupçons de sa divinité au malin Esprit : *Ut vidit illum je-*

junantem, suspicatus est esse Deum, dit S. Chrysostôme (XII in Luc.) Il y fut servi par les anges, et y reçut les honneurs dus à ses combats. Depuis ce moment, la solitude fut toujours chère à Jésus. Il s'y retira pour traiter avec son Père par le commerce de l'Oraison : *Erat pernoctans in oratione.* Il s'y transfigura devant ses Apôtres, et y donna des marques sensibles de la gloire qu'il préparait aux bienheureux. Il y opéra ses plus grands miracles. Il y multiplia deux fois le pain pour la nourriture des peuples qui l'y avaient accompagné, et se prépara par ce prodige à celui qu'il devait faire dans son Eglise pour la nourriture des fidèles. — Antoine imita toutes ces merveilles, et fit dans la solitude tout ce que Jésus avait fait dans la sienne pour donner des preuves de sa divinité. Car il y attaqua les démons ; il désarma ces esprits puissants et superbes, et les obligea de confesser leur faiblesse, puisque unis en troupe, ils ne pouvaient résister à un homme seul : *Si potestatem in me haberetis, unum vestrùm satis esset.* Il y jeûna pendant soixante ans, et, ne prenant que peu de nourriture, et rarement, il fit douter à ceux qui le virent s'il était un pur esprit ou un homme. Les anges quittèrent cent fois le ciel pour être témoins de ses combats et de ses victoires, et, se conjouissant avec lui de l'avantage qu'il avait eu sur les démons, ils firent souvent la meilleure partie de son triomphe. S'il ne se transfigura pas, comme le Sauveur sur le Thabor, il parut aussi éclatant que Moïse, et les rayons qui brillaient sur son visage donnèrent souvent du respect à ses enfants et de la terreur à ses ennemis. Il y fit autant de prodiges qu'on lui présenta de malades ou de morts. La solitude fut le théâtre de sa puissance, et le libérateur des Israélites ne fit pas plus de miracles, pour vaincre l'opiniâtreté de Pharaon, que notre saint en opéra pour confondre l'orgueil des démons.

[Antoine comparé à Jean-Baptiste]. — On pourrait dire du grand S. Antoine ce que le Fils de Dieu dit autrefois de son glorieux précurseur, que son abstinence était telle qu'il ne mangeait ni ne buvait : *Venit Joannes neque manducans neque bibens.* Non que, absolument parlant, il ne prît aucune nourriture, mais, dans la manière de parler des hommes, on dit qu'une personne ne mange point quand elle le fait si rarement qu'on s'étonne qu'elle puisse vivre ; ou, selon la remarque d'un S. Père, quand ce qui lui sert d'aliment n'est pas destiné à la nourriture des hommes, comme étaient les choses dont S. Jean-Baptiste se nourrissait. C'est ce qu'on peut dire de S. Antoine : c'était un jeûne perpétuel, c'était un homme qui ne buvait ni ne mangeait, parce que les fruits sauvages et les herbes insipides, ou les morceaux de pain qu'il fallait laisser longtemps amollir dans l'eau afin d'en pouvoir user, ne sont pas suffisants à la nourriture d'un homme. Ce qu'on pourrait dire aussi de son vêtement ; un cilice n'est pas fait pour couvrir un homme, ni pour le défendre des injures du temps, mais pour faire pénitence. Ainsi, le creux des arbres et les ou-

vertures des rochers sont les repaires des bêtes, et non la demeure des hommes. Quand je vous demanderai ce que vous avez vu dans ces solitudes affreuses, dans ces cavernes profondes, sur ces montagnes inaccessibles, vous pouvez me répondre, dans le sens que l'entendit le Fils de Dieu en parlant du grand S. Jean, que vous avez vu un homme qui, par un miracle de pénitence, ne boit ni ne mange, qui ne se sert ni de logis, ni de vêtement, et que vous ne savez si c'est un homme ou un ange, en le voyant élevé de la sorte au-dessus de toutes les nécessités de la nature. Vous direz que c'est un homme, parce qu'il en a la figure ; mais, quand vous le considérerez de près, que vous verrez son corps consumé de travaux, atténué par la pénitence, desséché par les jeûnes et enfermé dans un tombeau, vous le prendrez pour un cadavre vivant, selon la pensée de Tertullien, qui appelle la pénitence l'art de détruire, d'humilier et d'anéantir l'homme : *Prosternendi et humilificandi hominis disciplina.*

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE A CE SUJET.

Si vis perfectus esse, vade vende omnia, et da pauperibus, etc. (Matth. XIX). — A ces paroles, Antoine ne délibéré pas davantage. Eclairé, conduit, poussé par l'esprit de Dieu, il en suivit sans temporiser le conseil. Prenant pour lui ces paroles de vie, comme si elles n'avaient été écrites dans l'Evangile et lues par le diacre que pour son instruction personnelle, il vendit un riche patrimoine et en distribua l'argent aux pauvres. — Docilité d'esprit et de cœur bien différente de la conduite d'une infinité de chrétiens , qui ne prennent jamais pour eux des vérités essentielles et des lois primitives qui les regardent. Est-ce distraction ? est-ce malice ? est-ce inapplication ? est-ce endurcissement ? Quoi qu'il en soit, ils se détournent de ces voies de salut, et font de ce qui n'est dlt que pour les convertir l'occasion d'une plus criminelle révolte. Combien de fois rejette-t-on sur d'autres ce que l'on devrait prendre pour soi ! Combien de fois applique-t-on à son prochain la censure d'un péché dont il est innocent, et dont on se trouve coupable ? Combien de fois prononce-t-on, comme David, contre soi, sans le savoir, l'arrêt de mort ? — Antoine voulut, dès l'âge de dix-huit ans, se mettre comme hors d'état de se faire jamais ni de recevoir ce reproche. Non content d'obéir aux commandements de Dieu, il accomplit ses conseils dès qu'il lui eut donné les premiers signes de sa volonté. Non content de ne pas mettre son cœur là où étaient ses richesses, il les jeta non loin de lui, par un renoncement effectif. Persuadé qu'il ne pouvait demeurer dans le monde sans en

contracter les vices, il fut le premier qui le quitta sans commandement, sans nécessité, peu s'en faut qu'on ne puisse dire sans exemple ; et quand on le dirait, on n'avancerait rien d'outré à la louange de ce grand homme, que l'Eglise a de tout temps regardé comme le premier instituteur de la discipline monastique, le patriarche des anachorètes, le père des solitaires, le guide, l'ornement et, comme elle l'appelle, l'étoile du désert, *stella deserti.*

Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo (Coloss. III). — C'est trop peu, pour la grandeur du courage d'Antoine, de quitter ses biens et de se retirer dans la solitude : il ne se contente pas de renoncer à la société des hommes, il ira chercher une caverne dans les déserts les plus affreux, dans les retraites des serpents et des bêtes féroces, où il vivra l'espace de plus de vingt ans, sans jamais avoir vu ni été vu de personne. Ce n'est pas assez à sa vertu de s'être retiré dans la solitude du corps ; il se fait une solitude de cœur et d'esprit, pour mieux trouver Dieu et converser avec lui plus familièrement, imitant la vie des anges, qui se réfléchissent en eux-mêmes, et sont toujours appliqués à Dieu. Et cela avec d'autant plus de gloire qu'en même temps qu'il s'élève ainsi au-dessus du monde corporel, qu'il a au-dehors de lui, il s'élève encore plus éminemment au-dessus du monde qu'il a au-dedans de soi-même.

Tentatus per omnia absque peccato (Hebr. IV). — Le démon déploie contre Antoine tous ses efforts et ses artifices. Il s'agissait d'ébranler une âme affermie dans la vertu, d'empêcher les progrès d'une vie qui devait être d'un si grand exemple, et de chasser de sa retraite un homme que Dieu avait suscité pour peupler les déserts d'une espèce inconnue de saints, et pour fonder comme une Eglise nouvelle de pénitents et de solitaires, dont il devait être le chef et le patriarche. Que fait le tentateur ? Il cherche à l'effrayer par de terribles fantômes, à l'amollir par des représentations lascives, à l'attendrir par le souvenir de ses parents et de sa patrie, à l'abattre par le dégoût de sa solitude , à l'élever par l'excellence de sa piété et de son mérite, à le corrompre par des richesses qu'il lui présente, et à l'amuser par les images d'une pénitence apparente. Il lui inspire de donner quelque relâche à ses travaux, et lui donne une fausse pitié de lui-même. Il lui conseille des austérités indiscrètes, afin qu'il tombe sous le poids des infirmités de la nature. Il le flatte du bien qu'il pouvait faire dans les villes, et lui reproche l'oisiveté et l'inutilité de ses talents, pour le ramener dans le monde. Il lui apparaît enfin environné de fausses lumières, pour lui donner de faux présages de sa réprobation ou de son salut, afin qu'il cède ou à la présomption ou au désespoir.

Exite de medio Babylonis (Isaiæ LII). — Il n'y a rien de si conforme à

la loi de Dieu, rien de si souvent recommandé dans l'Ecriture que la retraite, c'est-à-dire la fuite et la séparation du monde. C'est le premier conseil que S. Pierre, rempli des lumières et des impressions de l'Esprit-Saint, donne à des âmes contrites : Sauvez-vous de cette race corrompue. C'est un ordre de Dieu, qu'une voix céleste porte à son peuple, et qui retentit dans les airs : *Sortez de Babylone, et ne vous rendez pas complices de ses crimes.* C'est la première pensée que Dieu inspire à ceux qu'il veut engager à son service, et une pratique si importante, qu'il semble que S. Paul ait réduit tout le dessein et le fruit de l'Incarnation du Fils de Dieu à cette séparation du siècle, siècle trompeur et méchant, où les mœurs sont corrompues par les relâchements, les vérités diminuées par les erreurs, les vertus affaiblies par les mauvais exemples, et les vices accrus par le libertinage et l'impénitence ; où le mensonge déguise tout, où la vanité s'insinue dans tous les cœurs, où le propre intérêt occupe toutes les pensées, où croissent presque malgré nous une foule de désirs séculiers, par les discours, par les actions et par la vue des gens du siècle ; où le péché s'établit par des occasions dont se forment les engagements, par des coutumes qui deviennent des nécessités, par des bienséances dont on se fait de misérables devoirs, par des imitations auxquelles on est assujetti, et par l'orgueil et la complaisance qu'on se communique les uns aux autres. Les saints ont tremblé dans la crainte de ces dangers, et, touchés de l'Esprit de Dieu, ils ont cru qu'il valait mieux vivre éloignés de la société des pécheurs que de traîner au milieu du monde une vie tumultueuse, un salut hasardé, une conscience agitée et une éternité douteuse. Dieu, par sa miséricorde, fit comprendre à S. Antoine ces vérités.

Beatus homo quem tu erudieris, Domine, et de lege tuâ docueris eum ! Le monde est un grand livre, qui rend bientôt savant dans la science des saints, quand on n'y regarde que Dieu. C'était le seul livre de S. Antoine, et il y apprit tant de merveilles, qu'il ravissait par ses entretiens les plus habiles docteurs, lesquels s'étonnaient de voir un homme si éclairé et si savant sans étude. Pour mettre en évidence l'excellent esprit de ce grand solitaire, voici les maximes que l'Eglise a recueillies de sa vie et de ses sages conseils.

1°. Pour être bientôt parfait, pensez que vous ne faites aujourd'hui que commencer à servir Dieu, et que ce sera peut-être aujourd'hui le dernier jour de votre vie.

2°. Le démon ne craint rien tant que l'oraison des fidèles, le jeûne et l'amour fervent de Jésus-Christ.

3°. La discrétion est la maîtresse de toutes les vertus.

4°. L'humilité est le plus grand de tous les miracles. Celui qui n'estime rien que Dieu ne perd jamais la paix et la joie de l'esprit.

5°. La confiance en DIEU et la dépendance absolue de sa sainte providence rendent l'homme en quelque façon tout-puissant.

C'est là la science sublime, que cet excellent homme enseignait à ses disciples.

Si vis perfectus esse, vade, vende omnia quæ habes et da pauperibus (Matth. XIX).—Ce fut sur l'inspiration de DIEU que S. Antoine dressa le plan d'une retraite dont il n'avait aucun exemple. Il s'y disposa par un renoncement intérieur à toutes les commodités de la vie, et par un abandon actuel de tous les biens qu'il possédait. Il entendit les paroles de JÉSUS-CHRIST qu'on lit dans l'église : *Si tu veux être parfait*, etc.; il ne crut pas que ce fût une lecture faite au hasard ; il n'en fit pas des applications étrangères ; il ne s'effraya pas d'une sentence qui le condamnait à la pauvreté, et qui retranchait la cupidité jusqu'à la racine. Il ne se tint pas aux bornes d'une médiocre et faible vertu; et, sans examiner la différence des conseils évangéliques avec les commandements, il prit pour lui ce qui s'adressait aux parfaits. Il ne retint pas son patrimoine sous prétexte de ses bonnes intentions et ne se mit pas en danger d'en abuser dans la vue du bon usage qu'il en voulait faire. Il prit pour lui ces paroles du Fils de DIEU ; il crut à l'Evangile simplement ; il entendit l'oracle et il l'accomplit. Ce fut alors que ayant quitté tout ce qu'il possédait au monde, il résolut de quitter le monde même, pour se perdre dans les déserts, par une séparation volontaire et courageuse de tout le commerce des hommes.

Ecce elongavi fugiens et mansi in solitudine (Ps. LIV).— Combien voit-on de personnes consacrées à DIEU dans la solitude qui ne nourrissent leur imagination que d'inutilités et des vanités du siècle, qu'elles aiment qu'on leur raconte ! Y a-t-il rien de plus opposé à l'esprit de retraite que S. Antoine a pratiqué à la rigueur ? Sa vie dans le désert a été toute chrétienne, et non pas une solitude de philosophe, qui ne se fait gloire de quitter le monde que pour se renfermer tout en lui même, pour se complaire en ses vaines imaginations. C'est de cette manière que plusieurs se nourrissent de leur amour-propre, et, se remplissant de la grande opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, conservent toujours dans leurs âmes un profond mépris du prochain. Antoine mena une vie tout opposée ; s'il se sépara du monde, ce fut pour s'unir davantage à DIEU. Grand Saint, enseignez-nous quelles ont été vos vues en vous retirant du monde comme la colombe qui prend sa retraite dans les trous de la pierre et dans les cavernes. Si cet homme admirable sortit du monde pour se retirer ainsi, c'était en attendant celui qui le devait délivrer de sa faiblesse et des tempêtes de ce siècle pervers. En effet, JÉSUS-CHRIST nous enseigne qu'il ne suffit pas d'être retiré, qu'il faut être uni à DIEU, afin que l'on puisse dire, comme lui : Je ne suis point seul, parce que mon père

est avec moi. Telle a été la retraite de ce grand solitaire, dans une union intime avec Dieu ; celui qui l'avait appelé dans le désert était avec lui ; il ne le laissa jamais seul, parce qu'Antoine ne s'était retiré que pour accomplir la volonté de Dieu, qu'il avait pris soin de se former à cette vocation dès ses plus tendres années, qu'il en avait recueilli les fruits en copiant les vertus du Fils de Dieu, qu'il imita toujours de son mieux pendant tout le temps de sa vie.

Veni et sequere me (Matth. XIX). Il y a des vertus communes pour le commun des fidèles, parce que personne n'est exclu du salut ; mais il y a une vocation particulière pour ces chrétiens qui aspirent non-seulement à la sainteté, mais encore à la perfection de la sainteté, en suivant Jésus-Christ de plus près. Loin de la corruption et du commerce du monde, ils s'ensevelissent, comme le Seigneur, dans les déserts, n'ayant d'autre vue que celle du ciel, d'autre exercice que la pénitence, d'autre consolation que la foi, d'autre entretien que l'oraison, d'autre espérance que leur salut, d'autre témoin de leurs actions que Dieu. Parmi ces saints les plus parfaits, Antoine tient un rang des plus distingués. Sa vie surpassa les lumières ordinaires : il fut un miracle de la grâce, une preuve vivante de la religion ; son cœur et ses œuvres étaient un livre d'Evangile pour tout le monde.

§ IV.

Pensées et passages des SS. Pères et autres.

Magnus ille Antonius, Apostolis proximus, per omnium ora usquè hodiè volitat Chrysost. Homil. in Matth.

Le grand Antoine, qui approche du mérite des Apôtres, et dont le nom est encore dans la mémoire et dans la bouche de tout le monde.

Eorum qui aviam penetrârunt solitudinem, auctor Paulus eremita, illustrator Antonius, princeps Joannes-Baptista. Hieron. Epist. ad Eustoch.

Le premier de ceux qui ont pénétré dans les solitudes inaccessibles est Paul l'ermite, celui qui a rendu la solitude célèbre est Antoine, celui qui en est l'instituteur est Jean-Baptiste.

Antonius non rhetorizatur, sed, toto conspicuus orbe litteris, ut ità dicam, vitalibus legitur. Petr. Damiani, VI Epist. 7.

Antoine ne se pique point d'éloquence, mais il est connu de tout le monde par ses actions, et se lit, pour ainsi dire, en caractères vivants.

Illitteratus, erat doctis doctior. Theodor. Studit.

Cet homme sans lettres était plus savant que les docteurs.

Continuatione jejunii defæcatus à carnali pondere, avolavit ad cœlum. Chrysolog. Serm. XXI.

S'élevant par ses jeûnes continuels, et se dépouillant de la masse de son corps, il s'envolait au ciel.

Antonius non tàm ante omnes monachos fuit quàm ab eò omnium incitata sunt studia. Hieron. Vita Pauli erem.

Antoine n'a pas tant été le premier des solitaires que celui qui a animé tous les autres à embrasser ce genre de vie.

Antonius, relictâ solitudine, totam circuibat civitatem, quò omnes doceret arianos veritatis hostes esse. Theodoret. IV, 24.

Antoine, ayant quitté la solitude pour défendre l'Église, allait par toute la ville, déclarant hautement que les ariens étaient les ennemis de la vérité.

Tanto virtutis studio incensus fuit, ut quemcumque videret aliquâ virtutis laude excellentem, illum imitari studeret. Offic. de hoc Sancto.

Il avait un si ardent désir de devenir vertueux, que lorsqu'il voyait quelqu'un exceller en quelque vertu, il s'efforçait de l'imiter.

Frequens de Sathana triumphus securum non reddebat Antonium, qui diaboli innumeras artes nocendi noverat. Ibid.

Quoiqu'il eût souvent vaincu le démon, il ne se croyait pas en sûreté, mais se défiait toujours des ruses et des artifices de cet ennemi, qu'il connaissait parfaitement.

Passages qui peuvent convenir à S. Antoine.

Ædificavit sibi solitudinem, in quâ tantò puriùs Deum cerneret, quantò hunc cum se, solo solum inveniret. Gregor. in Job.

Il se bâtit une solitude, dans laquelle il voyait DIEU d'autant plus purement que plus familièrement il traitait avec lui, seul à seul.

Expedit esse nudum cum diabolo luctaturum : nudus enim athleta fortiùs dimicat. Bernard.

Pour combattre le démon, il faut être dépouillé de tout ; un athlète est d'autant plus fort qu'il est moins embarrassé d'habits.

Quale in illo viro feretrum DEUS *de diabolo extruxit, quale vexillum de inimico gloriæ suæ extulit!* Tertull. De Patient. 14.

Quel trophée DIEU n'a-t-il point érigé après la victoire que ce saint homme remporta sur le démon ! et quel étendard n'a-t-il point fait élever en signe de triomphe sur cet ennemi de sa gloire !

Videte magnitudinem tentationis, videte magnitudinem virtutis. Hieron. in Ps. LXVI.

Considérez les fortes tentations qu'a souffertes ce saint homme ; mais considérez en même temps la force et la grandeur de, sa vertu.

Ad mensuram permittitur tentare diabolus. August. in Ps. XC.

DIEU permet au démon de nous tenter, mais jusques à un certain point.

Nemo sibi innotescit nisi tentatus. Id. in Ps. LXVI.

Personne ne se connaît bien avant d'avoir été tenté.

Victoria est diabolo magis exoptanda de sanctis. Hilar. in IV Matth.

La victoire que le démon souhaite le plus, est celle d'en remporter sur les Saints.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels

[Deux sortes de séparation du monde]. — Il y a deux manières de se séparer du monde. La première est d'y demeurer sans affection et sans attache, et d'en user comme si l'on n'en usait pas, selon le conseil de l'Apôtre : *Utuntur hoc mundo tanquàm non utantur* (I Cor. VII). La seconde est de s'en éloigner effectivement, de perdre de vue la figure du siècle qui passe, et de couvrir l'éclat de ses vanités et de ses pompes sous le voile d'une vie toute cachée et toute pénitente. A la vérité, pour accomplir la loi de DIEU, cette séparation spirituelle et morale suffit ; mais aussi une retraite corporelle et spirituelle est d'un grand secours pour cet éloignement du cœur et de l'esprit, et une séparation entière, qui se fait par l'âme et par le corps, imite bien plus parfaitement la vie solitaire et cachée du Sauveur. Telle fut celle de S. Antoine : il se déroba tout entier au monde, son cœur et son esprit en furent aussi éloignés que son corps. — Il est vrai qu'un chrétien, qui a été enseveli avec JÉSUS-CHRIST par le baptême, et qui a reçu par ce sacrement une vie nouvelle, dont l'esprit du même Sauveur est l'âme et le principe, doit être mort au monde, à ses biens, à ses honneurs, à ses plaisirs, en un mot, à toutes ses pompes : mais il suffit, pour satisfaire à ce devoir, qu'il y renonce par la disposition de son cœur, ordinairement charmé par toutes ces choses ; et, quoiqu'il lui soit permis d'en conserver la possession et l'usage, il doit néanmoins en être tellement détaché par un sentiment intérieur, qu'il soit pauvre dans la plus grande abondace, chaste dans le mariage, tempérant dans la bonne chère et les plaisirs permis, et appliqué à DIEU dans la familiarité même et le commerce que la nécessité de sa condition l'oblige d'avoir avec les hommes. Mais c'est trop peu pour un solitaire ; il n'en doit pas demeurer là : il faut qu'il soit dans un détachement actuel de toutes les choses sensibles ; il faut que, comme l'éternité est toute seule son partage, elle soit aussi l'unique objet de toutes les actions de son esprit, de tous les mouvements et de toutes les affections de son cœur ; il faut que son âme soit dans une nudité parfaite afin qu'elle puisse recevoir toutes les impressions de la grâce. Les conseils que le Fils de DIEU donne aux hommes en général lui sont devenus, par sa vocation, des préceptes, et il n'en fait point assez pour s'acquitter entièrement des obligations de son état

si son dépouillement n'est parfait, si son abnégation n'est réelle et effective, et s'il ne fait passer dans ses œuvres les sentiments de son cœur.

[Ce que nous devons penser de la solitude prise en général]. — La solitude est un mélange de grandeur et de bassesse, de bonheur et de misère, de force et d'infirmité, et, selon le principe qui la fait naître, elle peut passer pour une vertu éclatante ou pour un vice méprisable. Elle rend l'homme plus faible, en le séparant de la société civile; s'il tombe, il n'a personne qui le relève; s'il est affligé, il n'a point d'ami qui le console; s'il est heureux, il manque quelque chose à son bonheur, puisqu'il n'a personne qu'il en puisse rendre participant. C'est pour cela que l'Ecriture-Sainte a prononcé anathême contre le solitaire : *Væ soli!* et S. Bernard dit que la solitude est un nom de misère : *Solitudo est nomen miseriæ*. Mais aussi faut-il avouer qu'elle a quelque chose de grand : car elle est la gardienne de l'innocence, elle donne beaucoup de facilité et de liberté à l'oraison; elle accuse une grande force d'esprit. De là vient que le philosophe a reconnu que le solitaire était ou un homme divin et semblable à Dieu, ou un homme stupide et semblable à une bête : car, s'il est farouche et stupide, c'est parce qu'il ne peut souffrir les hommes; que s'il peut s'en passer, s'il peut s'entretenir lui seul et converser avec les esprits célestes, il est sans doute semblable à Dieu, et devient un homme tout céleste, puisqu'il peut se passer de tout ce qu'il y a au-dehors de lui, qu'il est content de soi-même, et qu'il mène une vie recueillie au-dedans de son cœur. — Nous pouvons dire que la solitude d'Antoine a quelque chose de ces deux extrémités. S'il se retire dans la solitude, il n'est point pour cela semblable aux animaux privés de raison; ce n'est pas qu'il haïsse les hommes, c'est qu'il veut éviter les occasions de pécher, si fréquentes dans le monde. Il ne prétend pas non plus se rendre semblable à Dieu à la manière de l'ange rebelle, mais participer à la vie de Dieu, vaquer avec plus de repos à l'oraison, hors du bruit et du tumulte du monde, pour mener une vie cachée en Dieu, avec Jésus-Christ, selon le conseil de l'Apôtre : *Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo* (Coloss. IIIV).

[Combattre les tentations]. — Comme le fils de Dieu représentait en sa personne tous les hommes. il fallait aussi qu'il fût tenté pour nous apprendre à vaincre les tentations. C'est ce que l'Ecriture nous enseigne par ces paroles : *Ductus est in desertum ut tentaretur a diabolo* : et cela pour nous apprendre par une conduite si extraordinaire, que nous ne pouvons être couronnés sans avoir vaincu, ni vaincre sans avoir combattu; que notre obligation est de souffrir les tentations, que tout notre bonheur et notre gloire consistent à les vaincre. Cette règle est si générale qu'elle regarde sans distinction tous les chrétiens. Il est vrai que très-peu de personnes ont été aussi tourmentés des tentations que le fut S. Antoine :

mais c'est qu'ayant déclaré une guerre si ouverte au démon, Dieu voulut lui accorder la grâce de remporter une plus grande victoire.

La défiance continuelle de soi-même, l'inébranlable confiance en Dieu, l'oraison et l'attachement inviolable à sa sainte volonté sont les moyens les plus sûrs et les armes les plus propres pour combattre les tentations et confondre l'ennemi de notre salut. Ce sont les moyens dont se servit le grand Antoine dans cette guerre spirituelle. Plus il sent de vigueur, plus il se défie de lui-même ; plus Dieu semble l'abandonner, plus il redouble sa confiance en Dieu ; plus le démon forge de sujets de terreur pour épouvanter notre solitaire, plus il méprise cet ennemi de son repos. C'est de cette manière que notre saint, travaillé et combattu d'horribles et fréquentes tentations, remporta une telle victoire de ces ennemis invisibles, qu'ils furent contraints d'avouer qu'ils ne furent jamais si remplis de confusion que dans les combats qu'ils entreprirent contre lui.

[Différence de la vie solitaire et de la vie cénobitique]. — Les anachorètes ont toujours tenu le premier rang dans la vie monastique, à cause de la perfection de leur vertu et de l'éminence de leur sainteté. Ce qu'ils ont de commun avec les cénobites, c'est qu'ils se proposent une même fin, qui est de servir Dieu, de s'unir intimement à lui, et de le posséder dans un parfait renoncement à tous les biens de la terre. Les cénobites vont à Dieu par le crucifiement de leur volonté, par les travaux et les exercices d'une vie exacte et réglée, dans la société des frères, soutenus de leurs prières et de leurs exemples, sous l'obéissance et la conduite d'un supérieur. Pour les autres, ils y tendent en se séparant des personnes du monde, en quittant la société civile et le commerce du siècle, en renonçant à toutes les choses de la terre, par une abnégation totale d'eux-mêmes, par un dégagement entier de tout ce qui n'est point Dieu, et par une application immédiate et continuelle à cet objet infini, avec le seul secours du Sauveur, et l'assistance de ses saints anges ; et, suivant à la lettre ces paroles de l'Ecriture, *Ne solliciti sitis animæ vestræ quid manducetis....., Respicite volatilia cœli*, etc., ils s'abandonnent entièrement à la Providence pour le soin de leur corps comme pour le soin de leur âme. Pour vous exprimer plus particulièrement ce que l'on peut penser de cet état angélique, les anachorètes et les solitaires sont proprement des hommes admirables, qui, tournant le dos aux choses de la terre, ne regardant les honneurs, les plaisirs, les richesses que comme des amusements puérils, emportés par le Saint-Esprit dans les solitudes les plus profondes, n'ont plus que le même esprit pour conducteur, pour guide et pour règle de leur vie, et les anges, avec toute la cour céleste, pour témoins de leurs combats et de leurs triomphes.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Eloge de S. Antoine]. — Pour considérer le grand et bienheureux Antoine, qui est encore maintenant l'admiration de toute la terre, et que l'Egypte a produit presque égal aux Apôtres, il faut se souvenir que ce saint homme est né dans le même pays que Pharaon, sans que pour cela il ait été moins saint. Il a même été digne que Dieu se soit montré à lui d'une manière toute particulière, et sa vie n'a été qu'une pratique très-exacte de ce que le Fils de Dieu ordonne dans l'Evangile. Ceux qui la liront reconnaîtront la vérité de ce que je dis, et ils y verront en beaucoup d'endroits qu'il a eu le don de prophétie ; il a découvert et prédit les maux que l'hérésie arienne produirait dans l'Eglise, Dieu les lui révélant dès lors et lui mettant l'avenir devant les yeux. Il est constant que, outre les autres preuves de la vérité de l'Eglise, celle-ci en est une bien claire, et qu'on ne voit point parmi les hérétiques un seul homme qui soit semblable à celui-ci. Et, afin que vous ne m'en croyiez pas seul, lisez le livre de sa vie, où vous verrez toutes ses actions en détail, et où vous trouverez beaucoup de choses qui vous porteront au comble de la vertu (**S. Chrysostôme**).

[Bonheur et avantages de la solitude]. — Je ne sais si vous avez jamais fait réflexion que, dans l'ancienne loi, les déserts les plus affreux et les solitudes les plus retirées du commerce des hommes ont toujours été regardés comme la demeure de Dieu ; c'est dans ces sortes d'endroits qu'il a donné des preuves plus sensibles de sa présence. J'ose dire que, dans la loi nouvelle, ces mêmes déserts n'ont pas été moins célèbres, depuis que le Fils de Dieu les a sanctifiés par la demeure qu'il y a faite durant quarante jours ; ce fut là que le grand S. Jean-Baptiste, le plus saint et le plus parfait des hommes, jeta les fondements de cette haute sainteté qui le rendit le digne précurseur du Messie. Depuis ce temps-là, dit S. Chrysostôme, ces lieux, que la nature semble avoir abandonnés aux bêtes farouches, ont été peuplés d'une infinité de solitaires, qui en ont fait la demeure des saints, l'asile de l'innocence, un refuge assuré contre les dangers dont il semble que le reste du monde est rempli : *Totus mundus*

in maligno positus est (I Joan. v). De manière que c'est avec raison que le même saint docteur soutient, et après lui S. Eucher, que, si les solitudes ont été les plus incultes et les plus stériles des biens de la nature, elles ont été, en récompense, les plus fécondes en fruits de la grâce et les plus favorisées des dons du Ciel ; et si, dans l'ancienne loi, Dieu en a fait comme le théâtre de ses prodiges dans la conduite de son peuple, il y a fait paraître, dans la nouvelle, les miracles les plus surprenants de sainteté et de l'éminente perfection dont un Homme-Dieu nous a tracé les règles et les maximes. Voici donc les premiers fruits de ce désert, que je viens vous présenter dans l'incomparable S. Antoine. Je l'appelle ainsi, quoiqu'il n'ait pas été le premier instituteur de ce genre de vie sublime ; lui-même en trouva de plus anciens, sous la discipline desquels il se rangea, et les déserts de la Palestine étaient déjà peuplés de ces hommes tout célestes, qui menaient dans un corps mortel la vie des bienheureux esprits. Il est pourtant le premier qui, en Egypte, ait donné l'exemple d'une retraite volontaire, sans y avoir été forcé comme les autres, par les persécutions suscitées contre les chrétiens, qu'on s'efforçait d'exterminer, et par le massacre universel qu'on en faisait dans toutes les villes. (**Houdry**, *Panégyriques*).

[Antoine dans le désert]. — Avant qu'Antoine fût entré dans une si charmante solitude, on n'en connaissait presque pas les avantages. Quelques chrétiens errants s'y étaient sauvés sans ordre, sans chef, sans discipline, pour assurer, à la faveur de ces lieux inaccessibles, une foi timide contre l'orage des persécutions. Quelques Elies, menacés de la fureur de Jézabel, y avaient cherché leur salut dans la fuite, et, appréhendant moins les bêtes féroces que les hommes, s'étaient crus, comme Daniel, plus en sûreté au milieu des lions qu'en la compagnie et sous les yeux d'un Nabuchodonosor idolâtre. Je loue leur retraite, mais j'admire celle du jeune Antoine. Jusqu'alors on pouvait dire de la solitude que c'était une terre déserte, sans route et sans eau ; mais comme, selon les impénétrables desseins de Dieu, cette terre déserte devait être habitée et peuplée, cette terre sans route devait avoir des chemins et des sentiers frayés, cette terre sans eau devait être arrosée des pluies et des bénignes influences du ciel. Qu'est-il arrivé de-là? La providence a suscité Antoine, qui, le premier de tous étant entré dans cette solitude, a fait de cette terre déserte la demeure des saints ; qui, le premier de tous, a frayé les voies de cette terre sans route par une sage et rigide discipline ; qui enfin, le premier de tous, a attiré sur cette terre sans eau une surabondance de faveurs et de grâces. — Quand je parle de la sorte, en donnant à Antoine la qualité de chef et de père des solitaires, je ne prétends avancer rien au désavantage d'Elie, de Jean-Baptiste ni de ce fameux Paul l'ermite. Ecoutez-en les raisons, et ce qu'en pense S. Jérôme qui remarque que de son temps la curiosité de savoir qui était celui qui

avait commencé à peupler les déserts avait fait naître des opinions et des décisions fort différentes. Les uns disaient qu'Elie et Jean-Baptiste y étaient allés des premiers, et ils avaient raison ; mais d'autres leur répondaient qu'ils n'avaient point eu des disciples qui, par des règles particulières, eussent été rangés sous une même discipline. Il y en avait qui soutenaient que Paul l'ermite avait le premier, après JÉSUS-CHRIST, embrassé ce genre de vie, que la persécution élevée sous Dèce et Valérien, ayant presque dépeuplé les Eglises d'Egypte et de la Thébaïde, par la nouvelle de la mort de S. Corneille à Rome et de S. Cyprien à Carthage, qu'on avait condamnés à avoir la tête tranchée, plusieurs prêtres et laïques étaient précipitamment sortis des villes ; mais d'autres répondaient que Paul, trop content de se sauver seul, n'avait cherché pour toute compagnie que celle de DIEU, et que ces chrétiens épars, ne faisant aucun corps, n'avaient ni père ni chef commun qui les conduisît. — A qui appartient donc la gloire d'être le premier instituteur de la vie monastique et le premier patriarche des solitaires? A Antoine, selon S. Jérôme, qui, par une opinion reçue de tout le monde, a passé toujours pour l'auteur de ce nouveau genre de vie ; à Antoine, qui le premier a peuplé ces terres désertes ; qui, le premier, a marqué par ses salutaires avis les routes que devaient tenir ses disciples, dans ces lieux auparavant sans routes ; qui, le premier, a attiré les rosées des bénédictions célestes sur ces régions arides et sans eau ; à Antoine, qui le premier, a emprunté autant de bouches qu'il a ramassé d'anachorètes pour chanter, avec des transports de joie, les louanges du Seigneur ; et qui enfin, par son exemple, a excité l'ardeur et animé le zèle de tant de solitaires qui l'ont suivi, quoiqu'il n'ait pas effectivement été le premier qui ait habité les déserts (*Eloges historiques*).

[Antoine pénitent]. — Entrons dans les déserts de la Thébaïde : la solitude a toujours été le théâtre le plus ordinaire des merveilles de DIEU. Arrêtons, je vous prie, nos yeux sur cette affreuse caverne qui, s'étendant profondément sous terre, semble se dérober à la lumière du jour. Vous croiriez d'abord que c'est là un repaire de lions, d'ours et des bêtes les plus sanguinaires : c'est néanmoins la demeure d'un homme, et d'un jeune seigneur, issu d'une des familles les plus illustres et les plus distinguées de l'Egypte. C'est donc, me direz-vous , quelque grand pécheur, qui, effrayé par l'énormité de ses crimes, et tourmenté par les reproches de sa conscience, veut apaiser la justice de DIEU, par une pénitence conforme, en quelque manière, à la vie qu'il a menée ? Que ce jugement serait téméraire ! qu'il serait éloigné de la vérité ! C'est l'innocent Antoine ; c'est un jeune homme de l'âge de vingt ans ou environ, qui, dès ses premières années, étant prévenu des grâces du Ciel, a vécu au monde dans une si grande retraite, qu'il ne connaissait que ses parents, dit l'historien de sa vie, et qui a été si éloigné des désordres et

des dissolutions de la jeunesse, qu'il n'avait d'entretien qu'avec Dieu dans la prière, ni d'autres plaisirs que ceux qu'il trouvait dans la pratique de la vertu. Ce n'est donc pas le souvenir de ses péchés passés ni la crainte de l'enfer qui l'ont chassé du monde, mais l'amour de la perfection **(Le P. Texier).**

[Vie solitaire de S. Antoine]. — Je pourrais vous représenter S. Antoine dans une actuelle et entière séparation du monde et de la société des hommes; je pourrais vous le représenter renfermé, durant le cours de plusieurs années, dans le fond d'un sépulcre, étranger à toute la nature, caché aux rayons même du soleil, plus mort au monde que ceux qu'on y avait enterrés ; connu d'un seul homme, qui lui portait de temps en temps de quoi soutenir une vie mortifiée, et déjà morte, pour ainsi dire. Je pourrais vous le faire voir dans les masures d'un vieux château ruiné, où il ne restait aucun vestige d'habitation humaine, et d'où les serpents sortirent comme par respect à son arrivée, moins par la crainte d'être chassés que par l'appréhension de troubler son attention ou d'interrompre sa solitude. Je pourrais vous le montrer errant tantôt dans les montagnes, tantôt dans le désert, cherchant des lieux impénétrables à la curiosité des mortels, ennuyé d'être vu et de voir, et presque importuné de sa propre vertu, qui lui attirait de la gloire, et qui faisait qu'après avoir quitté le monde, le monde venait le troubler dans le repos de sa cellule. Mais son esprit était encore plus loin du monde que son corps. Sa conversation était dans le ciel. La contemplation, le travail, la prière et le chant des psaumes occupaient ses nuits et ses jours. Plus il était vide du monde, plus il était rempli de Dieu ; et, les consolations du Seigneur nourrissant dans son âme une joie pure et sans mélange, il goûtait le plaisir d'être à Dieu, et se plaignait de la rapidité du temps, qui, coulant trop vite à son gré, ne ne lui donnait pas le loisir de l'aimer et de le servir autant qu'il le souhaitait. C'est là une séparation entière. — On ne voit aujourd'hui que des solitudes imparfaites, des demi-retraites. On se croit bien avancé dans la dévotion quand, après une vie tumultueuse, touché de quelques mouvements d'une conversion qui n'est que superficielle, on rompt ce commerce universel que l'on avait avec le monde, pour se réduire au choix de quelques amis que l'on préfère aux autres. On cherche la douceur, et non pas la sainteté de la vie ; on éloigne le monde fâcheux, mais on conserve le monde qui plaît. Le cercle est un peu plus étroit, mais on y fait entrer tout ce qu'on aime. On veut avoir le plaisir de la société, et le mérite de la retraite. De-là viennent ces conversations particulières , ces commerces de confiance, que la solitude rend plus suspects et plus dangereux, où l'on se dit en secret ce qu'on n'oserait dire en public, et où, sous prétexte de piété, et même de direction, on mêle des discours frivoles à des entretiens spirituels, et beaucoup de nouvelles du monde à

quelques affaires de conscience. C'est là ce qu'on appelle vivre en retraite. Combien voit-on de personnes vouées à Dieu entretenir une curiosité mondaine, nourrir leurs imaginations des vanités qu'elles aiment qu'on leur raconte, entendre et parler le langage des pécheurs, attirer dans Jérusalem les intrigues de Babylone, tenir au monde par des correspondances vaines, et, ne pouvant faire ce qui s'y fait, avoir du moins l'empressement de s'informer de ce qui s'y passe ? Y a-t-il rien de plus opposé à cet esprit de retraite que S. Antoine a pratiqué ? (**Fléchier**).

[Le désert embelli par les saints].— Il y avait longtemps qu'un prophète avait dit : *Quand l'Esprit du Seigneur se répandra sur nous du haut du ciel, le désert se changera en un champ bien cultivé et plein de fruits.* Ne perdons rien de ces mystérieuses paroles, et ne rappelons cette prophétie des anciens temps que pour en marquer la véritable époque dans celui d'Antoine, père et chef des solitaires. Je vois d'abord un désert, auparavant inculte et stérile, changé en un champ cultivé par de saintes mains et chargé de fruits. Car n'est-ce pas ainsi qu'il faut appeler ces amas de vertus et de bonnes œuvres qui, comme autant de belles plantes et de précieuses semences, ont enrichi la solitude d'Antoine, produit des fleurs et des fruits en abondance ? Quelle pauvreté ! quelle humilité ! quelle charité ! quel renoncement ! Chacun de ces nouveaux habitants, occupé à rendre cette terre féconde, la défriche par un opiniâtre travail, et l'arrose encore moins de ses sueurs que de son sang. Je vois, dans ce désert d'Antoine, la justice et la paix faire leur demeure et établir leur séjour : justice qui fait toute l'essence de la religion, et qui en règle les différents devoirs ; paix qui fait toute la joie d'une âme, et qui lui répond, en quelque manière, de son repos éternel. (*Eloges historiques*).

[Tentations d'Antoine et ses victoires].— Entrons, je vous prie, dans ce désert, et considérons les tentations dont le démon attaqua S. Antoine, et les victoires qu'il remporta sur cet ennemi si redoutable et si fin. — Il déploie contre le saint ses efforts et ses artifices. Il s'agissait d'ébranler une âme affermie dans la vertu, d'empêcher les progrès d'une vie qui devait être d'un grand exemple, et de chasser de sa retraite un homme que Dieu avait suscité pour peupler les déserts d'une espèce inconnue de saints, et pour fonder comme une Église nouvelle de pénitents et de solitaires, dont il devait être le chef et le patriarche. Que fait le tentateur ? Il cherche à l'effrayer par de terribles fantômes, à l'amollir par des représentations lascives, à l'attendrir par le souvenir de ses parents et de sa patrie, à l'abattre par le dégoût de sa solitude, à l'élever par l'excellence de sa piété et de son mérite, à le corrompre par des richesses qu'il lui présente, et à l'amuser par les images d'une pénitence apparente. Il lui inspire de donner quelque relâche à ses travaux, et lui donne une fausse pitié de lui-même. Il lui conseille des austérités indis-

crètes, afin qu'il tombe sous le poids des infirmités de la nature. Il le flatte du bien qu'il pouvait faire dans les villes, et lui reproche l'oisiveté et l'inutilité de ses talents, pour le ramener dans le monde. Il lui apparaît enfin environné de fausses lumières, pour lui donner de faux présages de sa réprobation ou de son salut, afin qu'il cède ou à la présomption ou au désespoir. — Arrêtez, esprits incrédules, et ne prenez pas ces vérités pour des fictions. Le peu d'expérience que vous avez d'une vie spirituelle et chrétienne doit retenir vos jugements, et, si vous êtes à couvert des tentations du démon, c'est que vous faites ses volontés et ses œuvres. Sachez que Dieu, selon la profondeur de ses jugements, qui sont toujours adorables, permet quelquefois aux démons d'éprouver les saints ; qu'il les retient ou les lâche comme il lui plaît ; qu'il les emploie pour exécuter ses justices ou ses miséricordes, et que, comme il s'en sert pour punir les méchants, il exerce aussi et purifie quelquefois les bons par leur ministère. — Ce fut la gloire de S. Antoine. Tout l'enfer assemblé ne put arracher de son cœur un consentement au péché. Les attaques des démons ne firent que le rendre plus circonspect, plus mortifié, plus fidèle. Il employa contre eux les armes dont le Fils de Dieu s'était servi dans le désert, le jeûne, la prière, l'Ecriture : toujours vainqueur et toujours humble, reconnaissant son infirmité et se glorifiant en la puissance de son Maître. (**Fléchier**).

[De quelles armes se sert Antoine]. — La foi, l'oraison, la confiance en Dieu, furent les armes que S. Antoine opposa à toutes les attaques du démon, ce fut le bouclier dont il repoussa tous ses traits ; c'est ce qui le rendit invincible et inébranlable. Le prince des Apôtres lui avait appris que c'est par la foi que l'on résiste au démon ; *Cui resistite fortes in fide.* Aussi avait-il toujours en la bouche quelque parole de l'Ecriture, qui l'instruisait de la manière dont il se devait défendre. Mais il n'avait pas moins de confiance que de foi ; non-seulement il ne perdit jamais courage, ni ne fut ébranlé par tous les efforts de ses ennemis, mais souvent même il se moquait de leur faiblesse, et il avait coutume de dire avec le prophète : *Si consistant adversùm me castra, non timebit cor meum* : Quand tous les démons et toutes les forces de l'enfer auraient conspiré contre moi et conjuré ma perte, je n'en prendrai point l'alarme, et cela ne sera pas capable de m'effrayer. Voilà ce qui m'a fait naître la pensée d'appliquer au grand Antoine cette partie de l'éloge que le Sauveur du monde a donné à son glorieux précurseur : que ce n'était point un roseau inconstant dans ses résolutions, puisqu'il a persévéré au service de Dieu l'espace d'un siècle presque entier ; que ce n'a point été un roseau faible et fragile, qui ait plié et cédé au souffle des plus légères tentations, puisqu'il n'a point été brisé ni renversé par les plus violentes secousses ni par les orages les plus furieux. Exemple de force et de fermeté qui doit confondre notre peu de courage et notre inconstance, lors-

que les moindres difficultés et les tentations les plus légères font évanouir nos meilleurs desseins. Ah! pensons que nous n'avons jamais plus besoin de force et de constance que pour le service de Dieu, puisque nous y trouvons tant d'ennemis à vaincre, tant d'assauts à soutenir, tant d'obstacles à surmonter. (**Houdry**, *Panégyriques*).

[Même sujet]. — Quoique l'oraison soit l'exercice ordinaire de tous les chrétiens, ce doit être l'occupation continuelle des solitaires. Comme ils ne sont plus de ce monde, ils doivent être plus à Dieu. Ils ont été délivrés de plus de dangers, et ils doivent rendre plus d'actions de grâces ; ils sont plus attaqués des tentations, et ils doivent recourir plus souvent à celui qui peut les délivrer et les défendre ; ils sont plus aimés et favorisés de Dieu, et ils doivent l'aimer avec plus d'ardeur et de reconnaissance. Ce fut ce que S. Antoine recommanda le plus à ses disciples que cette oraison sans intermission, tant recommandée par l'Apôtre, et ce qu'il pratiqua lui-même avec plus de soin et d'exactitude. Représentez-vous ce saint anachorète, dont le corps exténué par les jeûnes, consacré par la pénitence, ayant presque perdu tout ce qu'il avait de terrestre et devenu comme spirituel, secondait au lieu de retarder les fonctions de l'âme ; dont l'esprit, qui n'était pas appesanti par la chair, prenait de lui-même l'essor vers le ciel, sans passer par ces nuages de distractions qui se mettent entre Dieu et nous dans nos prières; cette mémoire où toutes les images du monde étaient effacées, et qui, retenant fidèlement ce qu'il avait tu, ce qu'il avait ouï, lui servait d'un livre vivant dans ses méditations et dans ses pensées, dit S. Athanase. Figurez-vous cette application qui lui faisait trouver les jours trop courts dans sa solitude, et qui lui faisait dire le matin, avec une sainte indignation, après avoir passé la nuit dans l'admiration des grandeurs de Dieu et de ses mystères : « Soleil, pourquoi viens-tu par ta lumière importune m'interrompre dans la contemplation de cette lumière éternelle ? » Figurez-vous ce cœur pénétré de la reconnaissance des bienfaits et des miséricordes de Dieu, où la charité parfaite, ayant consumé tous les sentiments imparfaits de la nature et même de la piété, lui faisait dire, après une exacte recherche de son intérieur : « Je ne saurais plus craindre Dieu, je ne saurais plus que l'aimer. » — C'était dans cet exercice journalier qu'il renouvelait sa ferveur ; c'était là que, savant sans étude, il entrait dans les sens les plus obscurs des Ecritures, dont il avait une claire et sublime connaissance. C'était là que, méditant sans art et sans méthode, et s'abandonnant à l'esprit de Dieu, il se perdait heureusement dans l'abîme de ses perfections. C'était là que Dieu, tirant pour lui les voiles de l'avenir, lui découvrant les désolations prochaines de son Eglise par l'hérésie des ariens, puis la paix et la tranquillité des fidèles, il animait son zèle et sa foi pour le temps des tribulations, et le consolait par l'espérance de sa gloire et le triomphe de sa vertu. C'était là qu'au milieu des grâces et des gran-

deurs de Dieu, il reconnaissait son néant et se fortifiait dans l'humilité. **(Fléchier).**

[Vie mortifiée et pénitente]. — C'était la généreuse résolution que S. Antoine avait prise en se retirant dans le désert, d'y mener une vie pénitente, et de mourir à soi-même, parce que c'était la vie dont les solitaires faisaient profession. Quelle vie, grand Dieu ! ou plutôt quelle mort ! ils mouraient à tous les plaisirs des sens, à toutes les inclinations de la nature ; ils ne pensaient qu'à crucifier leur chair par les jeûnes, par les cilices, par les veilles, n'accordant précisément au corps que ce qui était absolument nécessaire pour ne pas mourir. Il serait assez difficile de vous faire un détail de toutes les mortifications et les saintes rigueurs que l'on pratiquait dans ce genre de vie si admirable. Les SS. Pères en ont composé des volumes entiers; mais S. Ephrem nous en a fait la peinture en ces deux mots, quand il nous dit qu'il n'en pouvait entendre faire le récit sans être frappé d'une sainte horreur des cruautés innocentes qu'ils exerçaient sur eux-mêmes : *Horum vita horrorem mihi incutit.* Que sera-ce donc si j'ajoute qu'Antoine est encore celui qui a porté la mortification du corps et des sens le plus loin ? qu'en ce point il a servi de modèle aux solitaires mêmes, qui se sont particulièrement formés sur l'exemple de sa vie ; et que c'est celui qui s'est distingué entre les autres par les exercices de la plus affreuse pénitence ? — Permettez-moi, s'il vous plaît, de vous réitérer ici la même demande que le Sauveur faisait aux Juifs, touchant la vie austère et pénitente que S. Jean menait dans le désert : *Quid existis in desertum videre :* Qu'êtes-vous allés voir dans ce lieu ? Le prenez-vous, ce saint, pour un homme de cour, nourri dans les délices et magnifiquement vêtu ? Son cilice, aussi bien que celui du grand S. Jean, vous doit avoir désabusés. Ce fut l'habit que prit d'abord notre solitaire quand il entra dans cette lice : il le porta toute sa vie, sans le quitter jamais depuis. Ce fut par là qu'il commença à prendre tout le contre-pied du monde, et à déclarer une guerre irréconciliable à son corps. Mais ce ne fut que la moindre de ses austérités, et comme le premier essai de sa pénitence. **(Houdry).**

[Antoine visite S. Paul ermite]. — Sitôt que Dieu eut révélé à S. Antoine qu'il y avait dans le désert un solitaire plus ancien et plus avancé que lui, avec quel empressement courut-il le chercher, traînant son corps affaibli par les abstinences, et courbé sous le poids des ans et des fatigues d'une contemplation laborieuse ! Avec quelle respectueuse crainte se prosterne-t-il à l'entrée de cette grotte, pour y être introduit comme par pitié par le saint homme qui l'habite ! Avec quel sentiment de douleur et de pénitence, pénétré de la gloire de Paul, frappant sa poitrine, s'écriait-il ; *Malheur à moi misérable pécheur, qui ne mérite pas le nom de solitaire !* De quelle force faisait-il retentir les rochers de cette parole

d'admiration : *J'ai vu Elie, j'ai vu Jean-Baptiste, j'ai vu Paul dans son paradis!* Avec quelle vénération charge-t-il les tristes reliques du saint sur ses faibles épaules pour lui rendre les devoirs de la sépulture ! Avec quel respect se revêtait-il tous les ans, le jour solennel de Pâque, de la tunique de ce saint, s'en faisant, pour honorer le triomphe de JÉSUS-CHRIST, comme un habit de gloire et de triomphe pour lui ! (**Fléchier**).

[Sa douceur envers ses disciples]. — Quelle est la modération et la douceur de S. Antoine pour ses disciples ! Il les instruit, il les console, il leur enseigne à vaincre les tentations ; il leur prêche non par l'austérité, mais par la discrétion. La solitude fait souvent que l'on contracte une humeur sauvage ; parce qu'on est austère pour soi, on ne pardonne rien aux autres. On veut imposer à chacun par nécessité un joug que l'on porte volontairement soi-même, sans consulter ni la portée de l'esprit ni la mesure de la grâce qui lui est donnée. A force d'être loin des hommes, on oublie l'humanité. Sous prétexte de corriger le monde, on le persécute ; et, voulant trop donner à la pénitence, on renonce à la charité. Il y a de l'orgueil dans cette conduite ; on ne croit personne parfait que ceux qu'on rend semblables à soi. S. Antoine a été plus modéré, et il est presque le premier qui a su et qui a montré par ses exemples à être rigoureux pour soi-même, et doux pour les autres. Il a tout attribué à la grâce de JÉSUS-CHEIST, et il a cru qu'il fallait avoir quelque égard à la faiblesse, et que, sans lui ressembler, on pouvait être agréable à DIEU. (*Le même*).

[Réputation d'Antoine]. — N'est-ce pas une chose admirable qu'un homme qui, pour n'être connu que de DIEU seul, s'était enfermé un très long temps dans un sépulcre, et qui avait pénétré jusque dans le fond des plus vastes solitudes, changeant de demeure aussitôt qu'il voyait le monde venir vers lui, ne put éviter que l'odeur de sa sainteté ne se répandît, je ne dis pas seulement dans le désert et dans l'Egypte, mais encore dans l'Orient et dans l'Occident, et presque par toute la terre habitable. C'est en vain qu'on cherche les ténèbres, quand DIEU environne de sa lumière. La réputation de notre saint crût de telle sorte, qu'en parlant de lui sans le nommer on disait : *Magnus ille*, c'est un grand homme, ou bien *l'homme de* DIEU. Il fallait bien que sa renommée fût grande, puisqu'elle vint jusqu'aux oreilles du grand Constantin, qui lui écrivit plus d'une fois, et lui recommanda son empire. Quand S. Athanase l'appela à Alexandrie pour soutenir la cause des catholiques contre les ariens, toute cette grande ville alla au-devant de lui, et qui le pouvait voir se tenait heureux. Sa renommée passa jusqu'à Rome, où l'on exposait publiquement son portrait. Si on rend l'honneur à ceux que les rois honorent, si on leur dresse des statues, faut-il s'étonner qu'on honore ainsi celui que DIEU veut être honoré ? *Sic honorabitur quem* DEUS *voluerit honorari*

(Esther. VI). Si vous me demandez pourquoi DIEU voulut que ce saint fût tant honoré, il est aisé de répondre que DIEU a promis de glorifier ceux qui le glorifieront. Il est certain que S. Antoine amplifia la gloire de DIEU de tout son pouvoir, exhortant les infidèles à embrasser la vraie foi, les hérétiques à quitter leurs hérésies, les catholiques à la piété et à l'amour de JÉSUS-CHRIST. Il persuada à une infinité de personnes de renoncer à toutes les vanités du siècle, et peupla les déserts de religieux qui menaient une vie angélique sous sa conduite. Il faut donc attribuer principalement à DIEU ce grand éclat qui rendit le nom d'Antoine si célèbre par toutes les provinces. Ce ne fut ni la multitude de ses écrits, ni les disputes d'une sagesse mondaine, ni la noblesse de son extraction, ni la grandeur de ses richesses, qui le rendirent si recommandable : ce fut DIEU, qui tira de l'obscurité un homme qui s'était caché dans les plus impraticables déserts, pour le produire, comme une lumière éclatante, à l'Afrique, à l'Espagne, à l'Italie et à la capitale du monde. C'est ainsi que DIEU honore ses serviteurs malgré eux-mêmes. — Il honora ce saint en plusieurs manières : car il lui donna le don des miracles et celui de prophétie ; il chassait les démons par son seul nom, étant absent; il guérissait toutes sortes de maladies ; il connaissait les secrets des cœurs et prédisait les choses futures, témoin cette persécution furieuse excitée par les ariens dans Alexandrie. Enfin, qui voudrait rapporter tous ses faits éclatants, ce serait un ouvrage sans fin. (**Le P. Duneau**).

[Antoine confond les hérétiques]. — Non, ce n'était pas assez d'avoir vaincu le monde et soi-même, d'avoir triomphé cent et cent fois des démons : la Providence avait encore d'autres desseins sur Antoine. Elle l'avait conduit dans le désert afin que les mauvais exemples du monde ne le pervertissent pas, et elle voulait le faire sortir du désert afin qu'il sanctifiât le monde par les bons exemples qu'il lui donnerait. DIEU l'avait conduit dans le désert de peur que l'erreur ne gâtât son esprit et que la malice ne le changeât : et il voulait le faire sortir du désert pour empêcher que l'erreur ne séduisît et que la malice ne corrompît celui des autres. DIEU l'avait conduit dans le désert afin qu'il triomphât des démons qui viendraient en foule le tenter : et il voulut le faire sortir du désert afin qu'il combattît, qu'il humiliât, qu'il confondît ces mêmes démons dans les ariens, ses ministres et ses suppôts. Là, DIEU s'était servi de ce qu'il y a de moins fort pour combattre les plus redoutables puissances : ici, il se servit de ce qu'il y a de moins savant pour confondre ce qui paraît l'être davantage. Là, Antoine, sans armes et sans force, avait écarté et abattu à ses pieds des légions entières sorties des enfers : ici, Antoine, sans érudition, sans étude, sans commerce, désole ce qu'il y a de plus subtil, et, pour le dire avec l'Apôtre, de plus spirituel en malice. Quel prodige ! Nous ne le comprendrions jamais si nous ne savions que, comme ce n'était pas Antoine seul qui combattait dans le désert contre les démons, mais

Dieu dans Antoine, ce n'était pas non plus Antoine qui parlait contre les ariens dans Alexandrie, mais le Saint-Esprit par Antoine. Nous pouvons en croire S. Athanase, à qui la vérité et la reconnaissance envers un généreux ami ont fait rendre ce glorieux témoignage, qu'il ne s'est guère trouvé d'homme plus puissant qu'Antoine en œuvres et en paroles, guère de solitaire pour qui on ait eu tant de respect, guère de confesseur qui ait publié plus hardiment la vraie foi et terrassé ses ennemis avec plus de force. Il en écrivit à l'empereur Constantin, qui l'honorait de son amitié, il en parla aux évêques catholiques, qu'il anima à soutenir jusqu'à la mort la gloire de Jésus-Christ; il en fit au peuple des discours pleins d'onction et de force, et laissa partout des marques éternelles de son courage et de son zèle. (*Éloges historiques*).

[Antoine dispute contre les philosophes païens].— Dieu n'avait pas seulement destiné S. Antoine pour instruire des solitaires, il l'avait encore choisi pour confondre les païens. En effet, quelques philosophes suffisants, ne pouvant s'imaginer qu'un homme ignorant pût avoir toutes les qualités que la renommée publique lui donnait, veulent faire essai de son esprit et de sa capacité: ils vont le chercher dans sa retraite. Antoine va au devant d'eux ; il les connaît à leur mine et à l'air de leur visage. — « Pourquoi leur dit-il, prenez-vous tant de peine pour venir vous entretenir par interprète avec un homme insensé ? Si vous avez cru trouver un fou, vous vous êtes lassés inutilement ; si vous croyez que j'ai du sens et de la raison, imitez-moi. » Ces gens, surpris d'une parole si judicieuse et si adroite, et surtout appuyée des miracles qu'il fit en leur présence, se retirèrent, admirant son esprit et son pouvoir. Il sut leur reprocher adroitement les infamies de leurs dieux ; il leur rendit les mystères de la religion chrétienne clairs et plausibles, et il vérifiait par des apologies puissantes ce que l'orgueil des païens trouvait de méprisable dans le christianisme. Je vous avoue que ce qu'en rapporte S. Athanase est tout charmant, et, si ceux qui sont capables d'entendre ses ouvrages là-dessus voulaient avoir la curiosité de les lire eux-mêmes, ils trouveraient que je n'ai rien ajouté au fidèle récit de ce grand évêque. (**Le P. Texier**).

[Antoine défend l'Eglise contre les persécuteurs]. — L'Eglise ne fut pas seulement en danger d'être corrompue, du temps de S. Antoine, mais encore d'être entièrement détruite par la fureur d'un tyran qui excita en Egypte une sanglante persécution contre les chrétiens. Antoine avait été prophète en la prédisant ; mais il aspira d'être plus que prophète en y ajoutant la qualité de martyr, à laquelle il aspirait. Il n'eut pas, à la vérité, cet avantage, qui fut accordé au grand S. Jean-Baptiste ; mais il en eut la gloire et le mérite devant Dieu, pour l'extrême désir qu'il en eut. Ce fut un spectacle qui attira l'admiration des anges et des hommes, de voir encore ce solitaire quitter son désert pour venir encourager les mar-

tyrs et s'exposer mille fois à souffrir le martyre, lui-même; de sorte que, au lieu que la crainte de la mort, ou plutôt la crainte de n'avoir pas assez de force et de courage pour souffrir les tourments dont on menaçait les chrétiens, avait fait retirer les autres dans les grottes et dans les solitudes, le désir et l'espérance du bonheur du martyre en fit sortir celui-ci, pour se transporter à Alexandrie, devenue un théâtre d'horreur, où le sang des chrétiens coulait par toutes les places publiques. Piqué de la même émulation qui le faisait autrefois imiter les vertus qu'il remarquait dans ses frères pénitents et solitaires, il porte une sainte envie au bonheur des martyrs, il les suit lorsqu'on les traîne sur les échafauds, pour les animer par l'espérance de la couronne qui leur est préparée dans le ciel. Il se présente lui-même aux bourreaux, pour verser le peu de sang que l'âge et les rigueurs de la pénitence lui avaient laissé dans les veines. C'était, encore une fois, un ravissant spectacle de le voir courir aux prisons pour consoler ceux qu'on y resserrait, relever leur courage, accompagner ceux qu'on conduisait au supplice, de peur que, effrayés à la vue des tortures, ils ne renonçassent la foi. Les bourreaux ont beau rebuter le saint vieillard, et les tyrans défendre de le laisser approcher : il monte sur les toits des maisons; il prend un habit blanc pour se faire remarquer, et de là il élève la voix pour les animer, les mains pour leur montrer le ciel où ils doivent bientôt entrer en triomphe. Il exhorte par signes et par gestes ceux qui ne peuvent entendre sa voix. Il est en quelque manière martyr autant de fois qu'il expose sa vie, et qu'il anime de chrétiens à souffrir courageusement. La considération qu'on avait pour son âge et sa vertu (car il était presque également respecté des idolâtres et des chrétiens) empêcha qu'on le fît jouir du comble de ses désirs en le faisant compagnon de ceux qu'il exhortait si puissamment à la persévérance ; mais, en récompense, retournant dans son désert après la persécution, il acheva de consacrer au martyre de la pénitence le reste de vie que la fureur des bourreaux et des tyrans avait épargné. (**Houdry**, *Panégyriques*).

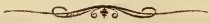
[Perfection d'Antoine]. — A quel degré de perfection n'est point parvenu notre saint solitaire ? Jugez-en par les moyens dont il s'est servi. Quitter tout dans une tendre jeunesse, porter au désert l'innocence du baptême cultivée par une sainte éducation, avoir été sanctifié par les exemples d'un père et d'une mère qui marchaient dans la voie de Dieu d'une manière irrépréhensible, s'enfoncer dans les déserts pour n'avoir plus de commerce avec les hommes, mais avec les esprits bienheureux; passer les jours et les nuits dans le travail et dans la prière; brûler d'un désir ardent de sa perfection, et recueillir tous les bons exemples qu'il remarquait dans les autres solitaires, pour les imiter : n'est-ce pas la véritable route pour arriver au comble de la perfection? Quelle ample moisson ne fit-il pas, puisqu'il avait tant semé ? Antoine voyait un solitaire qui pos-

sédait éminemment la douceur, et, se proposant ce modèle, il essayait de l'égaler, et même de le surpasser, se disant à lui-même que Dieu ne lui proposait pas en vain cet exemple, et que c'était une voix par laquelle il lui disait, comme à Moïse : *Fac secundum exemplar quod tibi monstratum est.* Dans un autre solitaire éclatait la vigilance; dans celui-ci le don de l'oraison. Antoine imitait l'industrie des abeilles, tirait comme le suc de ces vertus ; il renfermait dans le trésor de son cœur ces riches dépouilles et travaillait à recueillir au dedans de lui-même ces dons différents dispersés dans les autres, mais réunis en lui par ce moyen. — Soyons, mes frères, les imitateurs de ce grand saint ; persuadés que Dieu ne nous offre pas en vain les bons exemples, efforçons-nous de les imiter. Enrichissons-nous d'un bien que nos frères ne perdent pas, mais au contraire qui rend nos vertus plus fécondes et mieux récompensées, lorsqu'ils voient en nous une sainte émulation. (**Le P. Chauchemer**).

Mort du saint. Enfin, le grand Antoine, tout embrasé d'amour pour le Sauveur et d'une tendresse extrême pour sa sainte Mère, à laquelle il était tout dévoué, orné du don de prophétie et des miracles, en singulière vénération à la cour des grands et chez presque tous les peuples de l'univers, le fléau des hérétiques, la terreur des démons, l'ornement de l'Eglise, la merveille du désert, l'admiration de son siècle; âgé de cent cinq ans, dont il en avait passé quatre-vingt-cinq dans l'exercice de la plus austère pénitence ; après avoir dit adieu à ses chers enfants, et avoir reçu d'eux les derniers embrassements, et faisant paraître une joie extraordinaire à la vue des esprits bienheureux présents à son dernier soupir, rendit tranquillement son âme à Dieu. La vie de ce grand solitaire vaut bien la mort qu'il avait souhaité de souffrir ; et, autant il avait marqué de zèle à animer les martyrs, autant ce zèle s'est signalé à former d'illustres confesseurs et de saints solitaires qui portent son nom, qui font sa glorieuse postérité, qui combattent encore aujourd'hui le monde sous ses auspices, et qui, sur le modèle de leur père, rendent des services considérables à l'Eglise et à la religion, autant par leurs travaux que par l'exemple de leur vertu. (**Anonyme**).

Réflexion. — Je ne puis mieux finir l'éloge de ce grand saint que par une réflexion touchante de deux courtisans, en lisant sa vie, et qu'Augustin encore pécheur avoue avoir faite lui-même. — « A quoi pensons-nous en lisant ce que nous lisons ? dit l'un d'eux à son ami ? Quelle récompense attendons-nous de tant de peines que nous prenons ? Pouvons-nous en souhaiter de plus grande que d'être dans les bonnes grâces de l'empereur et honorés de son amitié ? Que ce bien est fragile ! qu'il est environné et plein de dangers ! Quand même nos désirs seraient accomplis, combien de temps durera cette faveur ? Il n'en est pas ainsi de celle de Dieu : je l'aurai dès à présent si je le veux. Mon ami, je me sens tout

changé par cette lecture, et tout différent de moi-même. Il n'y a plus à balancer : je forme dès cette heure la résolution d'être tout entier à Dieu. Je vais à l'instant l'exécuter : si vous ne voulez pas m'imiter, ne vous opposez pas du moins à mon dessein. — Allons, lui répondit cet ami, je veux vous suivre : l'amitié de Dieu vaut infiniment mieux que celle des hommes. » — Ces sages réflexions, et celle que S. Augustin dit avoir faite lui-même, quand Potitien, qui avait été témoin de leur conversion, lui en rapporta les circonstances, pourquoi ne les feriez-vous pas ? Vous y avez les mêmes intérets, les mêmes motifs vous y engagent ; on vous expose la même vie. Fasse le Ciel qu'elle produise les mêmes effets en vous ; que, véritablement réconciliés avec Dieu et devenus ses amis, vous jouissiez de la récompense qu'il a promise à ceux qui l'aiment. (**Houdry**).



SAINTE AGNÈS.

Vierge et Martyre.

AVERTISSEMENT.

Puisqu'il n'est pas possible de fournir des matériaux pour tous les panégyriques des saints, j'ai déjà averti que je me suis borné à ceux que l'on prêche plus ordinairement, et, autant que l'ordre des Fêtes me l'a permis, à ceux dont j'ai trouvé dans les auteurs de quoi remplir un discours. Or, quoique dans ce choix j'aie eu égard à ceux qui sont d'un caractère plus singulier, les mêmes matériaux pourront encore être communs à tous les autres d'un caractère approchant, ou dont la différence n'est pas fort remarquable, comme sont presque toutes les vierges, qui ont souffert le martyre par de semblables tourments, avec le même courage et dans les mêmes circonstances.

Ste Agnès *néanmoins, par rapport à mon dessein, a dû tenir le premier rang entre toutes les autres qui peut-être l'ont égalée en mérite. — 1°. Parce qu'elle est une des plus connues, et que l'Eglise célèbre sa fête plus d'une fois; — 2°. Elle a cet avantage, que les plus grandes lumières de l'Eglise, les Ambroise, les Augustin, les Jérôme, les Grégoire, et plusieurs autres, en ont fait un éloge avantageux ; — 3°. Encore que les Lucie, les Dorothée, les Agathe, les Cécile, et tant d'autres vierges, puissent lui être comparées pour la multitude et la cruauté des tourments qu'elles ont soufferts pour la même cause,* Agnès *s'est distinguée de la foule par tant de circonstances d'âge, de lieu, d'épreuves de sa fidélité, que les prédicateurs trouveront de quoi en faire un éloge tout particulier.*

§ I.

Desseins et Plans.

I. — *Infirma mundi elegit* DEUS *ut confundat fortia* (I Cor. I). — L'incomparable Ste Agnès s'est tellement distinguée entre les autres vierges chrétiennes qui ont signalé leur courage pour la défense de leur foi et de leur pureté, qu'elle a mérité les éloges des plus grands docteurs de l'Eglise et l'admiration de tous les siècles. Ce qui fait que je ne crains point de vous la représenter aujourd'hui comme un exemple du souverain pouvoir de la grâce, qui s'est servie de ce qu'il y a de plus faible, et, comme parle l'Apôtre, de plus infirme dans notre nature, pour vaincre les deux choses qui passent dans l'opinion des hommes pour les plus invincibles. Vous conviendrez sans peine de cet éloge, quand je vous aurai fait voir

1° Que Ste Agnès, revêtue de la force d'en-haut, a résisté, avec un courage au-dessus de son sexe et de son âge, à tout ce que l'amour passionné d'un tyran puissant a pu imaginer d'artifices pour séduire son cœur, et lui faire quitter la résolution qu'elle avait prise de n'avoir jamais d'autre époux que le Sauveur.

2° Qu'elle a souffert avec une constance héroïque tout ce que la cruauté d'un autre tyran furieux a employé de supplices pour l'ébranler, et pour lui faire renoncer sa foi et sa religion.

Première Partie. — Agnès, revêtue de la force d'en-haut, a résisté, avec un courage au-dessus de son sexe et de son âge, aux artifices du tyran. — 1° En rejetant les promesses et les offres de tout ce que le monde a de plus engageant : honneurs, plaisirs, richesses, dignités, crédit, considérations, naissance, mérite ; et cela sans balancer ; la sainte aspirait à d'autres honneurs, à d'autres plaisirs, à des richesses incorruptibles. — 2° En se moquant des menaces, des prisons, de tous les genres de supplices.

Seconde Partie. — Elle a souffert avec une généreuse constance les cruautés d'un autre tyran. — 1° Elle a été exposée dans un lieu infâme ; s'abandonnant entièrement au céleste époux, elle lui a commis le soin de son âme et de son corps, dans la ferme espérance qu'il la garantirait de tout danger : en quoi son attente n'a pas été vaine.—2° Elle a souffert le feu et le glaive, comme les martyrs des premiers siècles, avec un amour

et une sainte impatience, qui marquait qu'elle l'avait toujours désiré, et qu'elle était au comble de ses vœux.

C'est dans ces deux traits, d'une force et d'une générosité incomparable, que je prétends renfermer l'éloge de cette grande sainte, et justifier ce qu'a dit l'Apôtre : que Dieu s'est servi de ce qu'il y a de plus faible pour vaincre et confondre les deux choses les plus fortes et les plus terribles : l'amour et la mort.

—

II. — *Multæ filiæ congregaverunt divitias : tu supergressa es universas* (Prov. XXXI). — Comme l'acte le plus héroïque dont le cœur humain soit capable ici-bas consiste dans le sacrifice de sa vie et de soi-même, il s'ensuit que la virginité et le martyre sont l'effet de l'amour le plus pur et le plus parfait dont nous ayons la connaissance. Or, Agnès a fait ce double sacrifice, et elle l'a fait avec des circonstances qui relèvent d'autant plus sa gloire qu'elles lui sont particulières et personnelles. S. Ambroise les a renfermées dans ce peu de paroles : *Devotio suprà ætatem, virtus suprà noturam.* Remarquez-les, s'il vous plaît : car je prétends m'en servir, et en faire le fondement et le partage de l'éloge de cette grande sainte.

1° Elle a aimé son Dieu jusqu'à lui faire un sacrifice de sa personne, dans un âge où les autres le connaissent à peine : *Devotio suprà ætatem :* ce sera mon premier point.

2° Elle a aimé son Dieu jusqu'à lui faire un sacrifice de sa vie, dans un âge où la faiblesse de son corps semblait la mettre à couvert de la cruauté des ennemis du nom chrétien : *Virtus suprà naturam :* ce sera mon second point.

Quoi de plus beau que ce premier sacrifice fait dans un âge si tendre ? Quoi de plus grand que ce second sacrifice fait dans un âge si peu avancé? Admirez donc une sainte qui a aimé Dieu d'un amour si parfait, dans un âge où les autres le connaissent à peine ; admirez une vierge qui a offert sa vie pour son Dieu dans un âge si peu avancé. Heureux si, en vous développant l'une et l'autre de ces propositions, je puis exciter en vous, non pas une admiration stérile, mais une admiration accompagnée du désir d'imiter cette grande sainte.

—

III. — *Fortitudo et decor indumentum ejus, et ridebit in die novissimo* (Prov. XXXI).

1° Le Fils de Dieu a choisi une fille de treize ans, faible de sexe, faible d'âge, faible de force, mais non pas de courage, pour faire paraître la puissance de sa grâce et de son amour. Il n'y a sorte d'artifice et de violence que l'enfer n'ait employé pour ébranler sa constance : mais

elle a rendu tous ces efforts inutiles, et elle est demeurée fidèle à l'époux céleste.— 2°. Elle a surmonté les flammes de l'amour profane, que le démon s'efforçait d'allumer en son cœur— 3°. Elle a méprisé le bûcher ardent qui lui était préparé pour ébranler sa constance. *Fortitudo.*

2°. Dieu l'avait ornée de beauté aussi bien que de force, non de cette beauté du corps seulement, dont elle se souciait peu, et qui même, comme le dit S. Maxime, lui donnait de la honte, mais de la beauté des vertus, dont il l'avait abondamment partagée, et qui seule peut plaire à ses yeux. Il l'avait ornée — 1°. D'une pureté angélique, qui lui a fait surmonter les attraits du monde et les sollicitations les plus pressantes pour un engagement de distinction dont on prétendait l'honorer; — 2°. D'un amour tendre et affectueux envers le Sauveur, qui lui fit rejeter toute autre affection; — 3°. D'une confiance parfaite en Jésus-Christ, à la protection duquel elle remit sa virginité, et qui en effet la délivra de tous les piéges qu'on lui dressait. *Et decor indumentum ejus.*

3°. Dieu l'a comblée de joie et de gloire, au milieu même des supplices. Entrant dans le lieu où elle devait être déshonorée, elle changea, par sa présence, ce lieu infâme en un sanctuaire, et, répandant partout l'odeur de sa pureté, elle fit d'un grand nombre d'infidèles de généreux martyrs et de saints confesseurs du nom de Jésus-Christ, qui lui servit d'un mur impénétrable contre tous les efforts des tyrans, d'un gardien fidèle, et d'un vigilant défenseur : ce qui fit que cette grande sainte regarda le temps de son martyre,—1°. comme un moment heureux, qui l'affranchissait de tout danger;— 2 . comme le commencement de son bonheur et le jour de son triomphe. *Ridebit in die novissimo.* (*Le P. Nouet*).

—

IV.—*Liberâsti corpus meum a perditione, a laqueo linguæ iniquæ, a pressurâ flammæ quæ circumdedit me: in conspectu astantium factus es mihi adjutor* (Eccli. LI, 3). — Je ne puis plus heureusement entreprendre le panégyrique de Ste Agnès que par les mêmes paroles par lesquelles S. Ambroise le commença autrefois. Après avoir admiré la Providence divine, qui lui inspirait de prononcer l'éloge de la virginité le jour où l'Eglise célébrait la fête de cette grande sainte, il s'adresse à tous les fidèles et leur dit, avec autant de grâce que de force : — *Natalis est virginis : integritatem sequamur :* c'est aujourd'hui la naissance d'un vierge, imitons sa pureté. *Natalis est martyris* : *hostias immolemus* : c'est la naissance d'une martyre, immolons à Dieu des victimes. *Natalis est sanctæ Agnetis : miretur viri, non desperent parvuli ; stupeant nuptæ, imitentur innuptæ :* c'est la naissance de Ste Agnès : que les hommes s'en étonnent, que les enfants s'en prévalent, que les femmes mariées l'admirent, que les vierges l'imitent. — Si je l'appelle vierge, je l'égale aux anges, qui règnent avec Dieu ; si je l'appelle martyre, je l'élève au-dessus des séraphins, qui peu-

vent bien aimer DIEU, mais qui ne peuvent mourir pour lui. Si je l'appelle vierge et martyre, c'est son panégyrique achevé, et je lui donne ainsi l'avantage sur les vierges qui n'ont pas répandu leur sang pour JÉSUS-CHRIST, et sur les martyrs qui ne lui ont pas consacré leur virginité. Mais, parce qu'il y a beaucoup de saintes qui ont ajouté la qualité de vierge à celle de martyre, et qui, par une double victoire, ont triomphé du plaisir et de la douleur, permettez que, pour la distinguer de toutes les épouses du Fils de DIEU qui possèdent avec elle ces deux glorieuses qualités, je remarque les différences qui la distinguent particulièrement. et que je vous fasse voir :

1°. Une vierge qui consacre les lieux infâmes par sa présence.

2°. Une martyre qui par son courage change les tourments en délices et en des sujets de joie.

Nous verrons dans la première partie, que le pouvoir de la pureté est si grand, que d'un lieu public elle peut faire un sanctuaire ; et, dans la seconde, que la force qui vient d'en haut peut aisément triompher de la terrible cruauté des tyrans. [*Senault*].

—

V. — *Mulierem fortem quis inveniet?* (Prov. XXXI).— Nous pouvons considérer Agnès dans trois états différents : — Premièrement, dans le lieu de sa naissance et dans la maison paternelle. — Secondement, dans le lieu infâme où elle fut traînée. — Troisièmement, dans la place publique, où elle fut exposée à tous les tourments. — La vertu de cette sainte fille fut combattue, en ces trois états, par trois différents ennemis. Elle fut attaquée, dans la maison de son père, par les sollicitations d'un tyran charmé de sa beauté. Elle fut attaquée dans ce mauvais lieu par les sollicitations des gens de mauvaise vie qui attentèrent à sa pudeur. Elle fut attaquée dans le lieu du supplice par la cruauté des bourreaux qui lui ôtèrent la vie. Mais nous allons voir le courage et la générosité de cette grande sainte : elle triomphe des sollicitations des tyrans, des violences, des libertins, des supplices des bourreaux.

1°. Elle triomphe des sollicitations du tyran, par sa résistance généreuse à toutes ses poursuites.

2°. Elle triomphe de la violence des libertins par les miracles qu'elle opère.

3°. Elle triomphe des supplices des bourreaux par son courage et par sa constance invincible. — Ce sont les trois triomphes de notre sainte, et les trois parties de son éloge. (*Biroat*).

—

VI. — *In vitâ suâ fecit monstra, et in morte mirabilia operata est* (Eccli.

XLVIII, 15). — Comme la vie de Ste Agnès est un tissu de prodiges, on peut dire qu'elle a fait des miracles pendant sa vie et des merveilles à sa mort.

Première partie. — Agnès a opposé une pureté angélique à toutes les tentations. — 1°. Elle a triomphé des plaisirs, parce que étant ornée des plus excellentes qualités de corps et d'esprit, d'une rare beauté, d'une jeunesse florissante, qui attirait sur elle les yeux du monde, elle a constamment résisté aux sollicitations que lui faisaient le préfet de Rome et les plus illustres familles de l'empire pour l'avoir en mariage. — 2°. Elle a triomphé des honneurs et des grands établissements qu'on lui proposait, négligeant même les richesses qui étaient dans sa famille. *In vitâ suâ fecit monstra.*

Seconde partie. — Elle a uni à la faiblesse de son sexe et à la tendresse de son âge un courage à toute épreuve : — 1°. En surmontant les craintes ordinaires à un âge si tendre ; — 2° En triomphant de la terreur, des menaces et des supplices ; — 3°. Et de la mort même, avec un courage et une grandeur d'âme au-dessus de son sexe. — Il est aisé de comprendre que Ste Agnès a triomphé, pendant sa vie, de ce que le monde a de plus engageant, et à sa mort de ce que l'enfer a de plus terrible. *In vitâ suâ fecit monstra, et in morte mirabilia operata est.*

—

VII. — Accourez tous, vous qui êtes vierges, et vous qui ne l'êtes pas, dit S. Ambroise, à un spectacle si digne d'arrêter les yeux des hommes, des anges et de DIEU même ; vous qui êtes à la fleur de votre âge, et vous qui êtes sur le déclin. *Habet in unâ hostiâ duplex martyrium, pudoris et religionis.* Ce n'est qu'une seule et même victime, dit ce Père, (*De virg.* I). mais elle a souffert deux différents martyres : l'un pour défendre la gloire de son sexe, l'autre pour défendre celle de la religion et de sa foi. *Et virgo permansit, et martyrium obtinuit.*

1°. Elle est demeurée vierge malgré les importunes poursuites et les flatteuses sollicitations d'un grand seigneur qui la recherchait.

2°. Elle a souffert le martyre âgée seulement de treize ans, triomphant, dans une si tendre jeunesse, et de la délicatesse de son sexe et de l'ingénieuse cruauté des tyrans.

Il faudrait avoir autant d'éloquence que S. Ambroise pour soutenir dignement cette idée, qui vient de lui : cependant nous tâcherons, avec la grâce de celui qui donna tant de courage et de constance à cette grande sainte, de former au moins une ébauche de son panégyrique. (*Eloges historiques*).

§ II.

Les Sources.

[SS. Pères et autres]. — **S. Ambroise**, I *de Virg.*, a fait un excellen-éloge de Ste Agnès. Il en parle au Sermon 91, et l'on croit qu'il est l'auteur des Actes du martyre de cette sainte. Il en traite encore dans l'exposition du ps. 104, et au livre 1er de ses Offices, ch. 4.

S. Jérôme, *Epist.* 8 *ad Demetriad.*, assure qu'elle est célèbre parmi toutes les nations, et qu'on en fait l'éloge dans toutes les langues.

S. Augustin, *Serm.* 101 (*de diversis*).

S. Maxime (de Turin) a fait une homélie sur le martyre de cette sainte.

Le poëte **Prudence** a fait une hymne à sa louange.

S. Grégoire-le-Grand, a pareillement fait deux homélies le jour de Ste Agnès. Dans l'une il lui applique la parabole du trésor caché dans un champ, et dans l'autre, la parabole des dix vierges.

S. Thomas a deux sermons sur la fête de cette sainte.

S. Bonaventure, deux sermons aussi.

Albert-le-Grand, deux sermons.

Denys-le-Chartreux s'étend sur les louanges d'Agnès dans un sermon particulier.

Guillaume de Paris en a fait l'éloge par une continuelle application de quelques paroles des Cantiques.

Thaulère a un sermon tout moral à l'occasion de la fête de Ste Agnès.

Le **P. Nouet**, *Méditations sur la vie de* Jésus *dans ses saints.*

Croiset, *Exercices de piété*, Janvier.

Ceux qui ont écrit la vie de cette sainte, **Surius**, **Ribadeneira**, **Bollandus**, **Baillei**.

[Prédicateurs]. — **Biroat**, Panégyriques.

Senault, de l'Oratoire, Sermons.

Eloges historiques des saints.

Sermons sur tous les sujets, etc., Panégyriques. (**Houdry**).

§ III.

Passages, Exemples, Figures, Applications de l'Écriture.

Mulierem fortem quis inveniet? Procul et de ultimis finibus pretium ejus; videbit in die novissimo. Proverb. XXXI.

Qui est-ce qui trouvera une femme forte? son prix passe tout ce qui peut venir des pays étrangers; elle sera pleine de joie aux derniers moments de sa vie.

Confitebor tibi, Domine Rex, et collaudabo te DEUM *salvatorem meum. Confitebor nomini tuo quoniam adjutor et protector factus es mihi, et liberâsti corpus meum à perditione, à laqueo linguæ iniquæ, et à labiis operantium mendacium.* Eccli. LI, 1-3.

Je rends gloire à votre nom, Seigneur, parce que c'est vous qui m'avez assisté comme mon libérateur. Je célèbrerai votre nom, parce que vous vous êtes déclaré mon libérateur. Vous avez délivré mon corps de la perdition, des piéges de la langue injuste et des lèvres des ouvriers de mensonge.

In conspectu astantium factus es mihi adjutor, et liberâsti me secundùm multitudinem misericordiæ nominis à rugientibus præparatis ad escam, de manibus quærentium animam meam, et de portis tribulationum quæ circumdederunt me. Ibid. 3-5.

Vous avez été mon défenseur contre ceux qui m'accusaient; vous m'avez délivrée, selon la multitude de vos miséricordes, des lions rugissants qui étaient prêts à me dévorer, des mains de ceux qui cherchaient à m'ôter la vie, et des afflictions qui m'assiégeaient de toutes parts.

A pressurâ flammæ quæ circumdedit me: et in medio ignis non sum æstuata. Ibid.

Vous m'avez délivrée de la violence de la flamme dont j'étais environnée, et je n'ai point senti la chaleur au milieu du feu.

Circumdederunt me undiquè, et non erat qui adjuvaret. Respiciens eram ad adjutorium hominum, et non erat: memorata sum misericordiæ tuæ et operationis tuæ, quæ à sæculo sunt, quoniam eruis sustinentes te, Domine, et liberas eas de manibus gentium. Ibid. 10-12.

Ils m'avaient environnée de tous côtés, et il n'y avait personne pour me secourir. J'attendais des hommes quelque secours, et il n'en venait point: alors je me suis souvenue, Seigneur, de votre miséricorde, et des œuvres que vous avez faites dès le commencement du monde, parce que vous tirez du péril ceux qui vous attendent, et que vous les délivrez de la puissance des nations.

Laudabo nomen tuum assiduè, et collaudabo illud in confessione. Et exaudita est oratio mea, et liberâsti me de perditione, et eripuisti me de tempore iniquo. Ibid. 15-16.

Je louerai sans cesse votre nom, et je le glorifierai dans toutes mes actions de grâces, parce que vous avez exaucé ma prière, et que vous m'avez délivrée du péril dans un temps d'injustice.

Confortatum est cor tuum, eo quòd castitatem amaveris. Judith. XV, 11.

Votre cœur s'est fortifié, parce que vous avez aimé la chasteté.

Quis nos separabit à charitate Christi? tribulatio? an angustia? an fames? an periculum? an persecutio? an gladius? Rom. VIII, 35.

Qu'est-ce qui nous séparera de l'amour de JÉSUS-CHRIST? Est-ce l'affliction? est-ce la disette? est-ce la faim? est-ce la nudité? est-ce la persécution, est-ce l'épée?

Fortitudo et decor indumentum ejus, et ridebit in tempore novissimo. Prov. XXXI.

La force et la beauté ont été son vêtement, et elle se réjouira au dernier jour de sa vie.

Infirma mundi elegit DEUS *ut confundat fortia.* I Cor. I, 27.

DIEU a choisi les choses les plus faibles pour confondre ce qu'il y a au monde de plus fort.

EXEMPLES ET FIGURES TIRÉS DE L'ÉCRITURE.

[Les enfants dans la fournaise]. — Quelle fut la surprise des Chaldéens quand ils virent les flammes respecter les trois jeunes Israélites qu'ils avaient fait jeter dans la fournaise ; lorsqu'ils les entendirent célébrer les louanges du Tout-Puissant dans ces feux dévorants ; lorsqu'ils virent ces flammes s'écarter sur les persécuteurs de ces saints enfants pour les consumer ; lorsqu'ils aperçurent dans cette fournaise un jeune homme d'une majesté toute céleste qui convertissait en rosée un élément qui n'épargne aucune matière ! Tel fut l'étonnement de l'impie préfet de Rome lorsqu'il vit Agnès au milieu des flammes n'en souffrir aucune atteinte, levant les mains au ciel pour adorer le Seigneur avec une liberté d'autant plus entière que nul n'osait s'approcher d'elle. Cette grande sainte, en levant les mains au ciel, élevait le trophée de la croix, qu'elle figurait par cette situation : aussi le feu, qui extermine et qui dévore tout, la respecta, comme l'ange exterminateur respecta ceux qui portaient sur leur front le signe salutaire.

[Abraham et Sara]. — Nous lisons dans l'Ecriture qu'Abimélech, qui, par une expresse défense du Ciel n'osa toucher Sara, lui fit présent de mille pièces d'argent, et lui dit : « Je vous conseille d'en acheter un voile, dont vous puissiez vous couvrir le visage. En quelque lieu que vous alliez, cachez l'agrément qu'on y voit ; empêchez par-là que ceux avec qui vous serez ne tombent dans la même tentation à laquelle j'ai été près de succomber moi-même. » — Précaution fort inutile à la vierge Agnès. Le voile de la pudeur et de la modestie, dont sa pureté était couverte, ne fut pas un asile impénétrable à la passion d'un jeune seigneur. Il est vrai qu'il témoigna d'abord venir chez les parents de notre Sainte avec un bon dessein ; et, comme l'Eglise permettait à ses enfants de se marier avec des idolâtres, cette vierge sainte, si elle avait été libre, eût pu accepter une si avantageuse alliance. Mais son cœur était déjà donné à un autre ; l'Epoux céleste en était le possesseur. Richesses, noblesse, grandeur, plaisirs, haute et puissante fortune, raisons de famille et de politique, espérance même de pouvoir convertir un infidèle en contractant avec lui une étroite alliance, vous ne pûtes rien sur un cœur déjà lié par de plus saints et de plus honorables engagements !

[Les anges et les vierges]. — C'est une chose remarquable, que les anges, qui paraissaient si souvent dans l'ancien testament pour des occasions différentes, qui se présentaient sensiblement aux Abraham et aux Moïse, ne paraissent que rarement dans la loi de grâce, et presque toujours pour des vierges. Un ange annonce à Marie le mystère de l'Incarnation, et les théologiens, avec les pères, croient qu'elle était toujours environnée d'un nombre considérable de ces esprits bienheureux, qui défendaient aux démons d'approcher d'elle, et que c'est pour cette raison qu'ils ne connaissaient pas qu'elle fût demeurée vierge après son enfantement. Mais depuis ce temps-là, les femmes qui ont imité sa pureté ont participé à ce glorieux privilége, et particulièrement l'illustre Agnès. Les anges sont même descendus visiblement sur la terre, et nous pouvons comparer cette vertu à l'échelle de Jacob où les anges montent et descendent. Les anges montent de la terre au ciel quand des vierges, composées d'une chair terrestre, demeurent pures comme ces célestes esprits; mais les anges descendent du ciel en terre quand, pour conserver la pureté de ces mêmes vierges, ils les secourent de leur protection ; ils les favorisent même quelquefois de leur présence, comme il arriva à Ste Agnès: soit que ces bienheureux esprits le fassent pour montrer l'affection qu'ils ont pour la pureté des hommes, à cause de la ressemblance que cette vertu nous donne avec ces purs esprits : ce qui a fait dire à S. Pierre Chrysologue : *Semper est angelis cognata virginitas;* soit qu'ils s'intéressent dans leur gloire, parce qu'ils regardent les vierges comme les épouses de Jésus-Christ, et qu'ils sont envoyés pour être les défenseurs de leur pureté. Et ne voyons-nous pas, dans l'exemple de notre sainte, combien les anges avaient soin de sa pureté, puisque, dès qu'elle fut menée dans ce lieu abominable pour y être exposée à la prostitution, un ange parut visiblement pour la défendre contre les entreprises des libertins ? (**Biroat**).

[Divers exemples]. — La providence de Dieu montre ordinairement qu'il est lui-même la force des faibles lorsqu'ils sont destitués de tout secours humain. Ce fut ainsi que, pour conserver Ste Lucie pure et sans tache, et pour la délivrer d'un mauvais lieu où on la voulait traîner par force, il la rendit immobile, en sorte que nul effort ne put la faire partir du lieu où elle était. Dieu en usa de la même manière en faveur de Ste Théodore, exposée à un pareil danger, en inspirant à un jeune chrétien de feindre qu'il voulait la déshonorer, lequel changea d'habit avec elle, afin qu'elle pût s'échapper. Dieu employa même quelquefois le ministère des lions pour défendre d'autres vierges des outrages des hommes. Mais il fait tant de prodiges en faveur de notre sainte, qu'il fait bien voir qu'il n'abandonne point ceux qui mettent leur confiance en lui, qu'il change en force leur faiblesse même, comme parle le prophète, et que personne n'attaque impunément ceux qu'il prend sous sa protection. A peine

l'eut-on dépouillée de ses habits, que ses cheveux crurent en un instant, pour la couvrir et la défendre des yeux lascifs. A peine fut-elle renfermée dans le lieu où l'on prétendait l'immoler à l'infamie publique, qu'un ange parut pour la garantir de l'opprobre, et le premier qui entra pour la forcer tomba mort à ses pieds.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

Omnia munda mundis (Tit. I, 15). — Le soleil contracte-t-il aucune impureté, quoiqu'il répande et sa lumière et sa chaleur sur les lieux les plus infects? C'est ainsi, ô mon DIEU, que, par l'effet de votre adorable puissance, un lieu destiné à la débauche devient pour Ste Agnès une école de vertu, un théâtre d'honneur. Tout est pur à cette vierge. Elle entre dans un lieu que la pudeur défend de nommer, et elle y trouve votre ange pour prier avec elle : *Ingressa Agnes turpitudinis locum, angelum Domini invenit præparatum.* Ce lieu devient donc un ciel, puisque vous y habitez, Seigneur, que vos esprits célestes s'y trouvent pour vous rendre les adorations qui vous sont dues, et que cette jeune vierge unit avec eux ses louanges dans ce lieu, qui auparavant n'était qu'une caverne de voleurs et la retraite des démons les plus impurs. Pourquoi donc, Seigneur, et par quels prodiges les yeux chastes de cette vierge donnent-ils des yeux chastes et purs à ceux qui, un moment auparavant, n'avaient que des yeux pleins d'adultère et de crimes : *Oculos habentes plenos adulterii et incessabilis delicti?* Vous m'en avez appris la raison, Seigneur : c'est que tout est pur à ceux qui sont purs : *Omnia munda mundis.* — Ne refusez point aux mérites de votre sainte ce que vous lui avez autrefois accordé ; et, si nous ne pouvons, comme elle, faire les mêmes prodiges en inspirant la pudeur aux plus déréglés, accordez-nous par ses prières la grâce de faire un pacte de pureté avec nos yeux.

Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum: quia fortis est ut mors dilectio (Cantic. VIII, 6). Mettez-moi comme un sceau sur votre cœur, et comme un signe sur votre bras, car l'amour est aussi fort que la mort. — Ste Agnès avait mis JÉSUS-CHRIST sur son cœur comme un sceau, puisqu'il était fermé à tout autre amour. Le préfet de Rome étale tout ce qu'il a d'engageant; il offre à notre sainte ce que la grandeur a de charmant, pour se faire place dans son cœur; mais il trouve que c'est un jardin clos, une fontaine scellée : *Hortus conclusus soror mea sponsa, hortus conclusus, fons signatus.* Agnès avait une vigilance infinie, qui en gardait les avenues; sa lampe, toujours allumée, la

mettait hors de tout danger; par sa lumière, elle découvrait de loin les attaques, et elle se munissait; par ses mortifications, elle ne goûtait rien de ce qui plaît aux sens et à la nature. Enfin, elle avait mis JÉSUS-CHRIST sur son cœur, comme un sceau, avec serment de ne le rompre jamais. « Je ne vis que pour lui, disait-elle: *Ipsi soli vivo.* C'est à lui seul que je garderai une foi inviolable : *Ipsi soli servo fidem.*» JÉSUS s'était mis sur le cœur d'Agnès comme un sceau; il en avait fermé l'entrée, comme ce livre scellé de sept sceaux que l'Agneau seul peut ouvrir. En vain donc Agnès est exposée dans un lieu où tout flatte les sens et gagne le cœur : son cœur est fermé, comme la bouche du sépulcre où le Sauveur fut mis en dépôt. Les anges seuls, par la puissance que l'époux céleste leur donne, peuvent entretenir un commerce tout saint et spirituel avec cette généreuse épouse. — Soyez aussi sur nos cœurs, ô Seigneur, comme un sceau et comme un cachet pour en interdire l'entrée à vos ennemis. Vous vous en êtes emparé par le baptême, vous en avez chassé le fort armé: ne permettez pas qu'il y rentre jamais, dans la crainte que la seconde possession, pire que la première, soit sans remède.

Liberâsti corpus meum à perditione, à laqueo linguæ iniquæ, à pressurâ flammæ quæ circumdedit me, et in conspectu astantium factus es mihi adjutor (Eccli. II, 3). — Outre que tous les Pères de l'Eglise ont fait l'éloge de cette généreuse martyre, et qu'ils ont employé leur éloquence divine pour faire valoir sa prudence dans son jeune âge, sa pureté dans les avantages de la beauté, et sa force dans la faiblesse de son sexe, l'Ecclésiastique a mêlé son panégyrique avec celui des plus grands hommes de l'ancien testament, et y a décrit toutes les particularités de son martyre. Car, comme s'il eût vu ce qui se passa dans Rome plusieurs siècles après l'établissement de cette ville, il nous apprend que DIEU délivra cette sainte des sollicitations d'un amant passionné qui essayait de la séduire: *A laqueo linguæ iniquæ ;* qu'il la préserva dans un lieu de prostitution, où, par l'injustice d'un juge lâche, elle avait été traînée: *Liberâsti corpus meum à perditione ;* qu'il la garantit des flammes qui l'environnaient: *A pressurâ flammæ quæ circumdedit me*; et qu'en présence de tout le peuple qui assistait à son supplice il se rendit son protecteur: *Et in conspectu astantium factus es mihi adjutor.* C'est ce qui me fait croire qu'il me sera facile de faire un éloge auquel les prophètes et les SS. Pères ont travaillé avant moi, et qu'ils ont mis dans un grand jour. (**Senault**).

Consummatus in brevi, explevit tempora multa: Sa vie a été courte, mais sa vertu consommée (Sap. IV, 13). — N'est-ce pas un prodige de trouver des sentiments si héroïques dans un âge si peu avancé, une constance à l'épreuve dans un sexe si faible? Ecoutons parler cette grande sainte, et ne lui prêtons rien du nôtre. Voyons si sa prudence n'est pas bien au-dessus de celle de ses artificieux ennemis : comme David, qui,

disant de lui-même qu'il était jeune, ajoute néanmoins que, sans attendre le nombre des années, le Seigneur l'avait rendu plus prudent que tous ceux qui le persécutaient: *Adolescentulus sum ego et contemptus... Super inimicos meos prudentem me fecisti.* Voyons si Agnès, à treize ans, n'a pas plus d'intelligence que les vieillards, parce qu'elle a aimé le Seigneur et pratiqué sa loi: *Super senes intellexi, quia mandata tua quæsivi.* Le préfet de Rome se présente à cette vierge, qui s'était consacrée à Jésus-Christ, aussitôt qu'elle avait eu la raison. Quelle est alors la situation de cette sainte? que dit-elle à ce concurrent? « Retire-toi de moi, victime du péché et de la mort; retire-toi de moi : je suis prévenue par un autre amant, à qui j'ai donné ma parole et ma foi, à qui je suis fiancée. Si tu veux le connaître, son grand cœur est plus élevé que les cieux; ses richesses sont immenses et ne périssent jamais. Son amour est si doux, qu'il passe tous les plaisirs que l'on peut goûter dans cette vie. Ses yeux sont aussi purs et aussi chastes que les yeux des colombes. Il est le plus beau des enfants des hommes. Sa présence et l'attouchement de ses mains ressuscite les morts. Voilà quel est mon bien-aimé : *Jàm castis ejus amplexibus astricta sum.* Ne sont-ce point là les sentiments d'une âme parfaite, dans un âge si tendre? *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.*

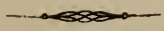
Liberâsti corpus meum à perditione (Eccli. LI). — Que ne fait point le Seigneur pour conserver purs des corps qui lui sont consacrés, qui sont ses temples vivants? Il les lave dans son sang par les eaux salutaires du baptême; il y met un sceau nouveau par le sacrement de confirmation; il convertit notre chair en sa propre chair par la divine Eucharistie; il devient un autre nous-mêmes : il devient notre vie et notre mouvement, le principe de toutes nos actions. Nous sommes les membres de son corps mystique; et nous le voyons faire encore des prodiges pour affranchir le corps de Ste Agnès des dangers auxquels elle est exposée. Dieu punit de mort un regard trop libre jeté sur le corps de cette vierge sainte; il inspire l'amour de la pureté à ceux qui, un moment auparavant, n'avaient que des désirs déréglés. — Donnez-moi donc, Seigneur, de respecter mon corps, puisqu'il vous est si cher, qu'il est votre temple et celui du Saint-Esprit; puisqu'il vous est dévoué par tant de titres, ne permettez pas que je l'emploie jamais à aucun usage profane. Nous ne demandons pas, Seigneur, des prodiges tels que vous en avez fait en faveur de Ste Agnès, mais d'éloigner de nous tous les dangers, tous les objets capables de nous affaiblir. Faites que Satan tombe sous nos pieds, soit qu'il nous attaque avec la force du lion, ou avec les artifices du serpent, ou par ces traits de feu dont ce démon du Midi brûle et ruine quelquefois les édifices les plus solides et les mieux affermis, afin que nous puissions vous dire, comme votre épouse, que vous avez délivré nos corps de la corruption: *Liberâsti corpus meum à perditione.*

Infirma mundi elegit Deus *ut confundat fortia* (I Cor. I, 27). — C'est la conduite ordinaire de Dieu de choisir les instruments les plus faibles pour les ouvrages qui nous donnent plus d'admiration. C'est du néant qu'il a tiré cette machine du monde, dont les ressorts sont autant de prodiges ; c'est du limon qu'il a composé le corps de l'homme, sur lequel reluit un rayon de sa majesté divine. De même, dans l'ordre de la grâce, il a choisi douze pêcheurs, gens ignorants et grossiers, pour confondre et amener à la sage folie de la foi les philosophes et les rois. Dieu en use ainsi parce qu'il ne veut point partager sa gloire avec l'homme, et que le vaisseau d'argile sentant sa propre faiblesse, ne puisse s'approprier ces grands effets de la puissance de Dieu. Il fait paraître sur le théâtre, dans le temps de la persécution, une jeune vierge âgée de treize ans, laquelle, s'élevant au-dessus des faiblesses de son âge et de son sexe, et de la délicatesse de son corps, seule et sans appui, sans secours, sans aucun conseil, suffit cependant pour vaincre ce que le monde a de plus engageant, ce que la chair a de plus séduisant, ce que les honneurs ont de plus capable de faire impression, ce que l'autorité a de plus puissant pour effrayer, ce que la cruauté a de plus terrible pour ébranler. Et cette vierge surmonte tout : elle déconcerte et les juges et le préfet de Rome ; elle fait trembler les bourreaux, elle se moque des supplices ; elle abat à ses pieds ceux qui osent la regarder témérairement ; elle arrête l'activité du feu, elle y demeure comme dans un bain, elle y prie comme dans un temple ; elle change en églises les maisons de prostitution. Qui est-ce qui a opéré ces merveilles ? C'est un faible instrument, dont Dieu s'est servi pour confondre les choses du monde les plus fortes : *Infirma mundi elegit* Deus *ut confundat fortia.*

Quis nos separabit à charitate Christi? tribulatio? — Il fallait bien que les païens fussent persuadés que la religion chrétienne inspire un courage extraordinaire, puisqu'il n'y avait ni menaces ni promesses, ni artifices ni violences ni tourments, qu'ils ne missent en usage pour ébranler la constance des fidèles, et les obliger à renoncer au vrai Dieu. Nous en voyons un exemple admirable dans Agnès, dont le glorieux martyre fait éclater le souverain pouvoir de la grâce, puisqu'elle a fortifié cette jeune vierge jusqu'à se donner un éloge qui semblerait ne convenir qu'à un Apôtre : « Qui est-ce qui me séparera de l'amour de Jésus-Christ ? Sera-ce l'affliction, la faim, la soif, la nudité ? Je suis certaine que ni les puissances du ciel, ni les puissances de la terre, ni celles de l'enfer, ni la persécution, ni les roues ni les gibets, ni les prisons ni l'épée, ne me sépareront jamais de l'amour que j'ai voué à Jésus-Christ. C'est à lui seul que je me suis consacrée et fiancée ; c'est à lui seul que je garderai la foi. Il est donc inutile, juges de la terre, d'employer ici les promesses : vous n'avez rien qui soit aussi brillant que les pierres précieuses dont il m'a ornée. Les honneurs que vous me promettez ne sont qu'une vaine

vapeur qui se dissipe en un moment, et les couronnes que j'attends de cet époux céleste sont immortelles comme il est lui-même immortel. Les plaisirs dont vous me parlez sont aussi courts qu'ils sont bas et indignes d'un grand cœur, et les plaisirs spirituels qui me sont promis n'ont point de fin. Cessez donc de vanter ce que vous possédez, puisque tout est méprisable, et que ni vos promesses ni vos menaces ne me sépareront de l'amour de Jésus. Si vous me faites mourir, vous m'unirez plus tôt au principe qui m'a créée, où se portent tous mes désirs et où j'espère arriver par ma persévérance. »

Fortitudo indumentum ejus (Proverb. XXXI).— Agnès ne fut jamais touchée de sa propre beauté, que tout le monde admirait. Loin de s'y complaire, elle se plaignait d'avoir des qualités qui attirent les yeux du public. Elle demandait à Dieu que son corps périt plutôt que de l'exposer à la poursuite du préfet de Rome. La force, la constance, la grandeur d'âme semblaient être nées avec elle ; elle n'estimait que les vertus, et toute sa gloire ne venait que de la beauté de son âme : c'est à celle-là qu'elle était sensible, et non à la beauté de son corps. Aussi, quand elle fut exposée aux supplices, elle eut la fermeté et la constance d'une femme forte, qui, dans le commerce spirituel qu'elle a fait, s'est enrichie des précieux dons de toutes les vertus, de sorte qu'elle ne craint point les temps de disette. Lorsque l'on conduisait Agnès au supplice, les spectateurs fondaient en larmes, mais cette vierge avait le visage gai et content, parce que le jour de sa mort était le jour de son couronnement. C'était l'objet de ses désirs ; elle eût souffert beaucoup plus dans cet exil, si l'on eût différé le temps de son martyre. Ce fut aussi par une impatience d'amour qu'elle excita l'exécuteur afin qu'il se hâtât : *Quid, persecutor, moraris?* Constance invincible, qui lui fait regarder ses derniers moments avec un courage digne d'une épouse du Sauveur : *Spiritu magno vidit ultima.* — Mettons-nous aujourd'hui sous sa protection. Dieu, qui a fait de si grands prodiges par cette sainte, nous assure de ce qu'elle peut auprès de lui. Elle voit nos dangers : supplions-la de nous mériter d'être revêtus de Jésus-Christ, de son amour et de sa force, pour combattre et vaincre nos ennemis.



§ IV.

Passages et pensées des SS. Pères.

Natalis est sanctæ Agnetis : mirentur viri, non desperent parvuli ; stupeant nuptæ, imitentur innuptæ. Ambros. I de Virgin.

C'est aujourd'hui la fête de Ste Agnès que les hommes soient ravis d'admiration, que les enfants espèrent (atteindre à la même perfection); que les personnes mariées soient saisies d'étonnement, que les vierges imitent.

Quid dignum eâ loqui possumus, cujus ne nomem quidem vacuum laudis est ? Id. Ibid.

Que pouvons-nous dire qui soit digne d'elle, puisque son nom même est un sujet de louanges ?

Devotio suprà ætatem, virtus suprà naturam. Id. Ibid.

Elle eut une piété au-dessus de son âge, une vertu au-dessus de la nature

Nomen virginis titulus est pudoris. Ibid.

Le nom de vierge dont elle fait gloire est la marque de sa pudeur.

Appellabo martyrem ? prædicavi satis, prolixa laudatio est, quæ non quæritur, sed tenetur. Ibid.

Si je la qualifie du nom de martyre, j'ai fait un assez juste éloge de son mérite, c'est une louange qui n'est point recherchée, mais qui se présente d'elle-même.

Magna vis fidei quæ etiam ab illâ testimonium invenit ætate. Ibid.

C'est la force de notre foi de rendre témoignage à la vérité dans l'âge le plus tendre.

Fuit-ne in illo corpusculo vulneri locus? et quæ non habuit quò ferrum reciperet, habuit quo ferrum vinceret. Ibid.

Y avait-il, dans un corps si petit, place pour les plaies ? et celle en qui le fer a peine à trouver par où entamer cette chair virginale, a eu la force de vaincre le fer lui-même.

Nondum idonea pœnæ, et jam matura victoriæ. Ibid.

Elle n'est pas encore en état de souffrir, et déjà elle est mûre pour la victoire.

Stupuêre universi, quòd jàm divinitatis testis existeret quæ adhùc arbitra sui per ætatem esse non posset. Ibid.

Tous étaient surpris de ce qu'elle était déjà capable de rendre témoignage à la divinité, elle qui, pour la faiblesse de son âge, n'était pas en état de témoigner elle-même.

Pereat corpus quod amari potest oculis quibus nolo ! Ibid.

Que ce corps périsse, puisqu'il a plû à des yeux profanes que j'avais en horreur !

Habetis in unâ hostiâ duplex martyrium, pudoris et religionis ; et virgo permansit, et martyrium obtinuit. Id. Ibid.

Vous avez donc un double martyre dans cette victime : le martyre de la pudeur et celui de la religion, car elle est demeurée vierge et elle a souffert pour la foi.

Stetit, oravit, cervicem inflexit. Cerneres trepidare carnificem, quasi ipse addictus fuisset, tremere persecutoris dexteram, pallere era, alieno timentis periculo cùm puella non timeret suo. Ibid.

Elle s'arrête, elle fait sa prière, elle baisse la tête pour recevoir le coup. Vous diriez que le bourreau tremble, comme si lui-même était condamné à mort ; son bras est chancelant, et son visage pâlit par le danger où il voit Agnès, Agnès qui ne craint rien.

Ipsi soli servo fidem cui angeli serviunt,

Je serai fidèle à celui que le soleil et la

cujus pulchritudinem sol et luna mirantur. Id. Serm. xc.

Jam sponsa Christi quæ adhuc arbitra sui per ætatem esse non poterat. Ibidem.

Damnando christianam ad lenonem potiùs quàm ad leonem, confessi estis labem pudicitiæ apud nos atrociorem omni pœnd et omni morte reputari. Tertull. Apolog.

lune admirent pour sa beauté, et dont les anges sont les ministres.

Elle était déjà l'épouse du Fils de Dieu, avant que l'âge lui permît d'être maîtresse d'elle-même.

En condamnant les vierges chrétiennes aux lieux impudiques plutôt qu'aux lions, vous avez avoué que la perte de la pureté est parmi nous une plus grande peine que les supplices et que la mort même.

V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Différence du martyre des femmes chrétiennes et de celui des hommes]. — Il y avait cette différence entre le martyre des femmes chrétiennes et celui des hommes, laquelle, suivant la pensée de S. Chrysostôme, rendait celui-là plus glorieux et plus difficile : à l'égard des hommes, on n'attaquait ordinairement que leur foi ; mais pour les femmes on combattait deux vertus tout ensemble, la foi de leur âme et la pureté de leur corps. Ce mélange de deux persécutions si opposées était très-dangereux, et rendait leur victoire beaucoup plus difficile. Dans ces occasions, les empereurs païens, ou les ministres de leurs passions, portaient en même temps deux qualités entièrement contraires : la qualité d'amants passionnés et la qualité de tyrans, qui leur donnaient tout à la fois de l'amour et de la haine. La beauté de ces personnes donnait de l'amour à ces juges iniques, et leur constance à résister aux sollicitations les changeait tout à coup d'amants en persécuteurs. Quand ils agissaient comme amants, ils en voulaient principalement à la pureté et à l'honneur des vierges, et, s'ils combattaient leur foi, ce n'était qu'un moyen pour contenter leur passion, estimant qu'une femme qui avait une fois perdu la foi consentirait facilement à la perte de son honneur. Mais quand ils agissaient comme tyrans, leur premier dessein était de les faire renoncer à la foi, et, ne le pouvant par les piéges qu'ils tendaient à leur pureté servaient de tourments pour les rendre infidèles. C'est à ces dangereux combats que fut exposée Agnès, lors même qu'elle était encore dans la maison paternelle ; mais c'est ce qui fut aussi le sujet de sa plus grande gloire.

[La volupté et ses périls]. — Entre les combats qu'un chrétien a d'ordinaire à soutenir contre les ennemis de son salut, qui l'attaquent presque sans relâche, il faut avouer, dit S. Augustin, que les plus opiniâtres, où la victoire est la plus rare et le danger plus à craindre, sont ceux où il y a à se défendre contre les charmes des plaisirs qui l'attirent au-dehors ; et contre les rébellions de la concupiscence qui le sollicitent au-dedans. La chasteté, en effet, qui est d'une obligation indispensable dans la loi chrétienne, n'est pas moins fragile et délicate. Qu'elle est précieuse, puisque le moindre souffle est capable de la ternir et de la corrompre ; et d'ailleurs on peut dire qu'il n'y a point de vertu qui ait plus d'ennemis à combattre ; les plus dangereux de ceux-ci, et qui nous doivent être les plus suspects, sont ceux qui nous flattent plus agréablement et qui nous marquent le plus d'amitié : d'où il arrive que tous les SS. Pères conviennent que, autant cette vertu est fragile et court de hasards dans le monde, autant elle a besoin d'une force et d'un courage extraordinaire pour la défendre. Ste Agnès était si persuadée de ces raisons, que bien qu'elle fût dans un âge si tendre et d'un sexe si délicat et si faible, elle se défendit avec un courage invincible contre toutes les sollicitations du monde, et triompha de la cruauté des tyrans.

[Eminence de l'état des vierges]. — Les vierges ne possèdent-elles pas avec justice un rang distingué, même dans la Jérusalem terrestre, puisque le Sauveur leur destine un rang particulier dans la céleste Jérusalem ? C'est à elles seules qu'il réserve de chanter ce cantique qui honorera la pureté infinie de l'Agneau. C'est donc avec justice que S. Cyprien appelle les vierges la plus illustre portion du troupeau de Jésus-Christ : *Virgines illustrior portio gregis Christi.* S. Chrysologue enchérit quand il dit qu'elles disputent de mérite avec les anges ; la pureté de ceux-ci est un effet de leur nature, et celle des vierges est un effet de leur vertu et de la grâce ; et qu'elles acquièrent par les combats livrés au démon et à la chair, ce que les anges possèdent par leur état et par leur félicité : *Angelum esse, felicitatis; virginem esse, virtutis. Hoc habet virgo ex viribus quod habet angelus ex naturâ* (Serm. 43). — Ste Agnès a consacré sa pureté dès son enfance : elle voulut être comptée au nombre de cette illustre portion, qui appartient particulièrement au Fils de Dieu. Elle eut ce désir dès le premier usage de sa raison : ce qui fait dire à S. Ambroise qu'elle avait prévenu la piété que l'on attend des vierges de son âge : *Fuit devotio suprà ætatem.* Elle négligea la beauté dont la nature l'avait pourvue. Elle accorda en elle-même deux qualités que les anciens croyaient inalliables : la beauté et la pureté. Agnès méprise le plus avantageux parti de Rome pour être fidèle à l'époux céleste ; et, comme elle ne s'était point laissée éblouir à la beauté, elle ne se laissa point séduire à l'ambition. Elle vit le fils du préfet lui offrir tout ce qui peut charmer un cœur sensible, mais elle rejeta fièrement ses promesses, en

lui disant : « Retirez-vous de moi, enfant de la mort : sachez que j'ai déjà choisi un époux, que mon corps est uni au sien par un sacrement que vous ignorez, et que jamais je ne m'en séparerai. »

[Virginité et martyre]. — Il y a quelque alliance entre les vierges et les martyrs : et quand les premières ne répandraient pas leur sang, elles ne laisseraient pas de combattre et de vaincre comme les secondes. Il semble même que la pureté prépare les vierges au martyre, et qu'après avoir triomphé des plaisirs il leur soit facile de triompher des douleurs. C'est pourquoi S. Ambroise, dans ces livres éloquents où il fait l'éloge des vierges, dit de bonne grâce que la virginité n'est pas louable parce qu'elle se trouve dans les martyrs, mais parce qu'elle fait elle-même des martyrs : *Non ideò laudabilis virginitas quia in martyribus reperitur, sed quia ipsa martyres faciat.* En effet, celui qui s'est privé des voluptés pendant sa vie, n'a pas grande peine à souffrir les tourments, quand l'occasion s'en présente ; et il se peut bien vanter qu'en gardant le célibat il a fait son apprentissage pour le martyre. De sorte que nous pouvons dire des vierges ce que Tertullien a dit de tous les chrétiens : *Vita christiani est disciplina martyrii.* Ce fut à cette école divine que l'illustre Agnès se prépara au martyre, et que triomphant des délices, elle apprit à vaincre les douleurs. Elle commença ces deux exercices dès qu'elle eut acquis l'usage de la raison, et, s'imposant elle-même des pénitences, elle prévint la cruauté des bourreaux. Le jeûne lui était aussi ordinaire que l'oraison ; elle nourrissait son âme de ce qu'elle ôtait à son corps ; et, comme si elle eût voulu se familiariser avec la mort, elle passait les jours et les nuits sans dormir et sans manger. Il semblait que le nom qu'elle portait fût un présage de ce qu'elle devait être un jour, et que la Providence, qui avait permis qu'elle fût nommée Agnès, l'eût destinée au sacrifice : *Nomen ejus*, dit S. Ambroise, *oraculum est martyris, et indicavit quid esset futura.* Mais ce qui rend son combat plus considérable et sa victoire plus illustre, c'est qu'elle a souffert le martyre dans un âge où les autres ne sont pas capables d'endurer les plus légères douleurs. Elle n'avait que treize ans quand elle fut conduite devant le juge ; et il semblait, à tous ceux qui jugeaient de son courage par la délicatesse de son corps, qu'il ne fallait que des promesses pour la séduire et des menaces pour l'étonner.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Le nom d'Agnès]. — Le nom de Ste Agnès est un oracle qui marquait sa future grandeur. Ce nom céleste ne lui est point donné par un effet du hasard, ni par la volonté et le caprice des hommes : c'est la Providence qui marquait déjà par ce saint nom les desseins qu'elle avait sur cette vierge admirable, qui devait prendre une part singulière à celle des béatitudes où Jésus-Christ promet le céleste héritage à ceux qui posséderont la douceur d'un agneau : *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram:* Grande sainte, vous n'êtes appelée qu'à de grandes choses, dans un âge où l'on n'attend rien que de faible. Vous avez déjà droit de vous asseoir sur un trône, pour nous enseigner une des vertus fondamentales de la religion chrétienne. Cette vertu a pris naissance dans votre cœur dès le premier moment de votre naissance ; le céleste époux vous a donné la douceur en dot en vous donnant le nom d'Agnès, et nous reconnaissons que vous êtes en droit de nous servir de maîtresse dans la foi en nous disant, comme le Sauveur : « Apprenez de moi que je suis humble, et que la douceur est intimement gravée dans mon cœur : *Discite à me quia mitis sum et humilis corde.* Esprits impétueux et colères, venez donc ici briser les flots qui vous emportent au-delà de la raison, en vous souvenant que votre nom de chrétiens vous engage à l'humilité et à la douceur. (**Anonyme**).

[La pureté difficile à garder]. — Quoique, dans le christianisme, l'obligation soit commune à l'un et à l'autre sexe de prendre toutes les précautions et d'apporter toute la vigilance nécessaire pour conserver le trésor de la pureté, que nous portons dans des vases fragiles, le sexe néanmoins qui passe pour le plus faible a sur l'autre en cela des avantages bien considérables : la pudeur qui lui est plus naturelle, la crainte de l'infamie, une nature plus portée à la piété, et plus susceptible de la crainte de Dieu, lui servent d'autant de remparts pour mettre à couvert une vertu qui fait sa gloire et son ornement. On ne doute point néanmoins qu'il n'ait beaucoup plus à craindre de ce côté-là, parce que les sollicitations

qu'on lui fait pour le porter au crime sont plus fréquentes et plus opiniâtres; les assiduités qu'on lui rend, les promesses, les services, les discours flatteurs et séduisants, et tous les artifices imaginables, sont mis en usage par ceux qui sont possédés d'une passion brutale, qui ne gardent nulle mesure de bienséance, et qui ne peuvent pas même être arrêtés par la crainte de DIEU. C'est pourquoi, à bien examiner les dangers que court cette vertu, dans le sexe même dont elle a toujours fait la gloire et le mérite, à voir les piéges qu'on lui tend, les embûches qu'on lui dresse de toutes parts, les artifices qu'on emploie, les intrigues que l'on fait jouer pour la surprendre, on peut dire que cette vertu toute céleste n'est presque nulle part en sûreté sur la terre, et qu'il faut une force invincible et un secours tout extraordinaire d'en-haut pour résister à tant d'ennemis. (**Houdry**, *Sermons*).

[La sainte éducation d'Agnès]. — Les saintes instructions que les parents de Ste Agnès lui donnèrent ne firent que seconder les fortes impressions de la grâce. Le Saint-Esprit avait déjà formé dans ce tendre cœur des sentiments si nobles et si chrétiens, qu'à l'âge de dix ans Agnès semblait être arrivée à une perfection consommée. Elle aima DIEU, dit S. Ambroise, dès qu'elle put le connaître ; et l'on peut dire qu'à peine était-elle née qu'elle le connut. Les exercices de la dévotion la plus tendre furent les seuls amusements de son enfance. Jeune d'âge, elle ne le fut jamais d'inclination ni de sentiment. Sa rare beauté ne lui servit qu'à donner un plus grand éclat à sa modestie. Sa piété fut extraordinaire, et la tendresse extrême qu'elle eut presque dès le berceau pour la Reine des vierges lui donna tant d'amour et d'estime pour la virginité, qu'elle résolut dès ce bas âge de n'avoir jamais d'autre époux que JÉSUS-CHRIST. Agnès n'avait encore que treize ans que sa beauté et son rare mérite faisaient déjà grand bruit à la cour. Le fils du gouverneur de Rome, l'ayant vue, en fut si épris qu'il résolut de l'épouser. Le père, informé de la recherche de son fils et des grandes vertus de la fille, approuva fort cette alliance. Mais il fallait son consentement. La première démarche que fit ce jeune homme fut de lui envoyer de riches présents, en lui déclarant son dessein. Le refus qu'elle en fit et le mépris qu'elle en eut ne firent qu'augmenter sa passion. Le fils du gouverneur se servit de tous les artifices et mit tout en usage ; prières, promesses, menaces, tout fut employé, et tout fut inutile. Sa dernière ressource fut de lui parler lui-même, ne doutant pas qu'elle ne dût se rendre à ses pressantes sollicitations ; mais tout ce que la passion la plus tendre et la plus persuasive put lui suggérer ne servit qu'à le convaincre que ses poursuites seraient inutiles. Agnès, animée d'une hardiesse et d'une fermeté au-dessus de son âge. « Retirez-vous, lui dit-elle, aiguillon du péché, tentateur importun, émissaire du prince des ténèbres ! cessez d'aspirer aux noces d'une fille déjà promise à un époux immortel, seul maître de tout l'univers, qui répand ses plus

grands bienfaits sur les vierges. » (**Croiset**, *Exercices de piété*, Janvier).

[Persécution des païens contre les vierges]. — La manière dont les persécuteurs de la foi en usaient envers les vierges chrétiennes et le reste des fidèles, lorsqu'ils voulaient obliger les uns et les autres à renoncer à leur foi et à sacrifier aux dieux, était bien différente. Quand ils attaquaient les hommes, ils ne leur parlaient que de tourments, de gibets et de tortures ; ils faisaient briller le fer à leurs yeux, ils allumaient des brasiers, ils déployaient les instruments des plus effroyables supplices ; et ensuite, lorsqu'ils ne pouvaient les épouvanter par tout cet affreux appareil, ils leur faisaient souffrir la mort, dont ils avaient inutilement tenté de les effrayer. Ils en usaient d'une toute autre manière à l'égard des vierges et des femmes à qui la pudeur était plus chère que la vie : comme elles avaient deux vertus à défendre, également précieuses et délicates, la pureté de leur corps et la foi de leur âme, qu'elles étaient chastes et qu'elles étaient chrétiennes, les tyrans semblaient avoir plus d'avantage sur elles, pour les vaincre, en les attaquant par ces deux endroits ; persuadés que, s'ils pouvaient venir à bout de les faire renoncer à l'une de ces deux vertus, l'autre ne serait pas de longue défense, ou plutôt, que l'une de ces victoires entraînerait l'autre immanquablement. — Or, c'est en quoi l'invincible Agnès, dans le sexe et dans l'âge le plus sensible au plaisir et à la douleur, a mérité une double couronne, pour avoir remporté une double victoire, comme S. Ambroise l'a exprimé en ce peu de mots : *Et virgo permansit, et martyrium obtinuit.* Elle a résisté aux promesses, aux sollicitations et aux violences d'un tyran, qui en était devenu l'amant le plus passionné, et qui employa tout ce que l'amour lui put suggérer d'artifices pour la corrompre, n'épargnant ni prières ni belles paroles, ni les manières d'agir les plus engageantes, pour tâcher de fléchir le cœur de cette illustre vierge à se conformer à ses désirs (**Houdry**).

[La sainte passe par les plus rudes épreuves]. — Notre illustre vierge va bientôt passer par d'autres épreuves plus terribles. On la dénonce à Symphronius, père de cet amant importun : on l'accuse d'être chrétienne. On l'arrête, on l'amène en présence de ce juge idolâtre, qui a ses dieux à venger, un fils unique qu'il aime tendrement à satisfaire, et dont il a épousé la passion. Il a à prévenir le sanglant affront dont il est menacé si Agnès persiste à refuser et à mépriser son alliance. C'est-à-dire qu'une foule de bourreaux environnent la sainte, qu'on ne lui parle que de tourments et de supplices, qu'on expose à ses yeux roues, chevalets, rasoirs, peignes de fer, en un mot tous ces instruments affreux dont on déchirait les martyrs ; c'est-à-dire que vierge chrétienne, on la menace de la condamner à devenir, dans un lieu infâme, un objet propre à assouvir

la brutalité de ce qu'il y aura d'impudiques et de libertins dans Rome. Il est vrai que cette vierge sainte frémit d'horreur quand elle pense à ce lieu abominable, et, si quelque chose était capable de la tenir en suspens, ce serait cela uniquement. Mais elle connaît le peu de pouvoir qu'ont les hommes contre les volontés de Dieu : elle est persuadée qu'en un moment ce souverain Seigneur renverse tous leurs projets, qu'il arme la nature entière pour défendre ceux qu'il protége, que d'une seule parole il fait trembler les rois, amollit les cœurs les plus indomptables, change les loups en agneaux. C'est peu dire : elle entend au-dedans d'elle-même une voix intérieure, qui la rassure et qui lui dit qu'elle n'a rien à craindre, que Dieu est son protecteur, et que ses ennemis seront confondus. Dès-là, pleine d'une confiance certaine, qui ne peut venir que du ciel : *Præstò est pudicis Christus,* s'écrie-t-elle, *nec patitur sacræ integritatis munera pollui :* vous m'ôterez la vie, vous répandrez mon sang, *ferrum tinges meo sanguine ;* mais il n'est pas en votre pouvoir de souiller le moins du monde cette pureté virginale que j'ai consacrée à mon Dieu. Malgré votre fureur et vos emportements, malgré votre injuste sentence, je ne serai jamais qu'à l'époux de mon âme, et je mourrai vierge, comme j'ai vécu vierge. — Seigneur, elle compta sur vos bontés et sur vos miséricordes infinies, et elle éprouva sur-le-champ que vous êtes fidèle dans vos promesses, et que vous n'abandonnez jamais ceux qui ont recours à vous. En effet, et vous le savez : on exécute l'ordre du gouverneur ; on dépouille la sainte, on la traîne de la sorte dans les rues de Rome, et Dieu, en un instant, fait croître ses cheveux en telle abondance qu'ils lui couvrirent le corps entièrement. On l'enferme dans un lieu de ténèbres et d'infamie, et Dieu en fait un lieu de pureté et de lumière par une clarté toute céleste et par la présence d'un ange. On accourt, on ne respire que le crime et l'abomination : et Dieu inspire aux plus libertins des sentiments de respect et de vénération pour la sainte ; et Procope, cet amant importun, seul rebelle aux attraits de la grâce, est frappé de mort.

[Réponse d'Agnès au préfet de Rome]. — Je ne lis jamais, dit S. Ambroise, la réponse de Ste Agnès à ce fils du préfet de Rome, et au Préfet même, que je n'admire la fidélité, la sagesse, le courage de cette jeune vierge de treize ans. Vous me sollicitez, dit-elle, de prendre votre fils pour époux ; mais j'en ai trouvé un meilleur que lui : *Sponsum offers, meliorem reperi.* Vous me parlez de sa naissance, de son esprit, de ses charges : mais nul ne peut être comparé à celui que j'ai. Plus riche que tous les hommes ensemble, plus puissant que tous les rois, plus noble que tous les souverains, il est le maître absolu du ciel et de la terre. Vous me flattez de la charmante douceur de votre fils, des égards qu'il aura pour moi, des honneurs et des plaisirs que je partagerai avec lui : mais l'époux que j'ai est le plus beau, le plus doux, le plus parfait, le plus ma-

gnifique, le plus charmant de tous les enfants des hommes : *Sponsum offers, meliorem reperi.* Puissiez-vous, je ne le dis pas seulement à vous, vierges chrétiennes, mais à vous tous, chrétiens auditeurs, puissiez-vous répondre la même chose, dans les tentations délicates, où il s'agit de prendre parti en faveur du Créateur ou en faveur des créatures! Dieu et le monde sollicitent votre cœur ; il ne peut cependant servir deux maîtres, ni s'engager à deux époux. Le monde vous promet des honneurs et des plaisirs ; il vous fait une pompeuse montre de mille faux biens, qu'il expose à vos yeux dans un faux jour : c'est là, vous dit-il aussi bien que le démon, qui en est le prince, c'est là ce que je vous donnerai, pourvu que vous m'adoriez. Mais répondez-lui fièrement : Monde fourbe et pauvre, tu es, avec tes vaines promesses, indigne de mon cœur : un autre qui vaut mieux que toi en a déjà pris la place : *Meliorem reperi.* (*Eloges historiques*).

[Première sentence]. — Le préfet ayant laissé à l'option de notre illustre vierge ou d'être renfermée parmi les vestales ou de prendre son fils pour époux, il nous est aisé de juger à quelle terrible épreuve fut mis le courage de cette grande sainte. Quel choix y a-t-il à faire, dit-elle, entre ces deux affreuses extrémités ? N'y a-t-il point de milieu entre le culte abominable des faux dieux et la fidélité que j'ai vouée à l'époux céleste, auquel j'ai donné mon cœur sans réserve ? J'appelle de cet injuste arrêt à un autre juge, qui saura bien soutenir ses droits et me préserver de l'un et de l'autre malheur. J'aime beaucoup mieux que l'on m'arrache l'âme du corps, par toutes les tortures et tous les supplices imaginables, que la foi que j'ai donnée à mon divin époux et le culte du Dieu que j'adore. Je ne prétends nullement balancer là-dessus, et je suis résolue de mourir ou pour la foi ou pour la pureté, plutôt que de manquer à la parole que j'ai donnée à mon Sauveur. C'est le choix que je donne réciproquement à ceux qui n'ont point d'autre but que de me ravir l'une et l'autre : s'ils m'ont crue capable d'inconstance ou de lâcheté sur l'un ou l'autre point, ils ne savent pas quelle est la grandeur du courage que Dieu inspire à celles qu'il a choisies pour ses épouses ; mais ils apprendront par mon exemple que la faiblesse et la simplicité d'une fille qui a mis toute sa confiance en Dieu peut aisément triompher de la violence et des artifices de tous les hommes. (**Houdry**).

[Artifices du préfet]. — Faisons un peu réflexion sur les divers artifices que la passion suggéra à celui qui avait entrepris de gagner Agnès ou de la perdre. Comme il était païen, et qu'il ne jugeait autre chose de la fierté avec laquelle elle avait rejeté ses promesses et ses services, sinon qu'elle se réservait effectivement à un autre époux mortel, résolu de l'emporter sur ce concurrent, quel qu'il pût être, il ne crut pas qu'il osât lui disputer sa conquête s'il pouvait fléchir l'opiniâtre résistance de celle qu'il

voulait avoir de gré ou de force. Ainsi, après avoir tenté toutes les voies de la douceur et de la civilité, sans pouvoir rien obtenir par tous les témoignages d'estime et de déférence dont il se put aviser, il résolut d'agir de pleine autorité. Nous avons déjà remarqué que c'était le fils du préfet de Rome ; mais il faut ajouter que ce préfet avait un ordre exprès de l'empereur d'exterminer tous les chrétiens, et d'en éteindre jusqu'au nom même, sans épargner ni sexe ni âge ni condition. Ce préfet donc, entrant dans les intérêts de son fils, qu'il espérait retirer de ses débauches par un mariage si fort à son gré, emploie toute son autorité pour y faire condescendre Agnès. Il la cite devant son tribunal ; et, sur la déclaration qu'elle lui fit que le mariage qu'on lui proposait était incompatible avec la résolution qu'elle avait prise de demeurer vierge, que tous les avantages de la fortune, tout l'éclat de la grandeur mondaine, et la possession même d'un empire, ne la ferait pas changer de dessein : — J'approuve votre résolution, répondit le gouverneur, qui fit semblant d'ignorer qu'elle fût chrétienne : elle est digne de votre courage et de cette haute réputation de vertu que vous vous êtes acquise ; je n'ai garde de m'y opposer ; outre que vouloir vous obliger malgré vous à prendre mon fils pour votre époux, quelque égalité qu'il y ait entre vous de biens et de naissance, et même quelque avantage qu'il y eût de son côté, s'il ne possédait pas votre cœur, ce serait me déclarer ennemi de votre commun bonheur. Voici donc l'arrêt que je prononce en faveur de l'un et de l'autre : il est conforme aux lois de l'empire, qui ordonnent que celles qui veulent demeurer vierges soient mises parmi les vestales, comme étant consacrées aux dieux immortels et séparées du reste du monde, afin de prier pour la conservation du prince et pour la prospérité de l'Etat. Mon fils est trop raisonnable pour trouver à redire qu'on préfère à sa satisfaction particulière le service de nos dieux, et il n'ignore pas que les vierges vestales sont destinées à ce ministère public. Pour vous, Agnès, vous devez être contente, puisqu'on vous adjuge ce que vous demandez, mais aux conditions que nos lois permettent. Je fais pourtant encore un effort sur moi-même, qui est de vous laisser la liberté du choix, ou d'une retraite de vestale pour votre demeure, ou de mon fils pour votre époux : car de souffrir que vous lui en préfériez un autre, c'est ce que vous ne devez pas espérer. (**Houdry**).

[Agnès condamnée]. — La fière réponse que notre illustre sainte fit au préfet le mit tellement en fureur, que des menaces il en vint aux effets, et ordonna qu'elle fût traînée au pied des autels pour y offrir de l'encens aux idoles. Mais cela ne servit qu'à lui faire confesser plus hautement Jésus-Christ en présence d'un plus grand peuple, et on ne put lui faire remuer la main que pour faire le signe de la croix, et élever, pour ainsi dire, ce trophée sur les autels des démons mêmes. Le préfet, ainsi confondu par la fermeté d'une si jeune fille, en devint plus furieux, et, ne

doutant point qu'un lieu de prostitution ne lui fît plus d'horreur que la mort même, il l'y fit traîner. Mais la Providence divine envoya un ange pour sa garde, et une lumière céleste fit incontinent de ce lieu infâme un oratoire, que cette vierge sainte sanctifia par ses prières et par ses vœux. Le fils du préfet, plus insolent que les autres, ose se présenter pour lui faire insulte ; mais il tombe roide mort aux pieds de la sainte. Un événement si étonnant jette la consternation dans tous les esprits. Le préfet, au désespoir de la mort de son fils, change ses emportements en prières,et supplie la jeune vierge de rendre la vie à son fils. Agnès n'a pas plus tôt levé les mains et les yeux vers le ciel, que le fils du préfet ressuscite, mais c'est en publiant à haute voix que tous les dieux sont des chimères, et qu'il n'y a de vrai Dieu que le Dieu des chrétiens. Un miracle si évident intéressait trop le gouverneur pour ne le rendre pas favorable à Ste Agnès ; mais les prêtres des idoles, accourus au bruit de cette merveille, crient au sortilége, à la magie, et animèrent tellement le peuple contre Agnès, que le gouverneur, craignant une sédition s'il la délivrait, et ne pouvant se résoudre à faire mourir celle à qui son fils devait la vie, prit le parti de se retirer, et de remettre le jugement à Aspase, son lieutenant. Celui-ci, contraint par le peuple, qui regardait Ste Agnès comme une magicienne, prononce contre elle la sentence de mort et la condamne à être brûlée vive. (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[Miracles]. — L'impie Aspase ayant prononcé la sentence contre la sainte, on dresse le bûcher : tout le peuple est dans l'impatience de voir en cendres cette bienheureuse victime ; mais le feu la respecta, et les flammes, divisées en deux parts sans la toucher, consumèrent une grande partie des spectateurs, qui faisaient l'office de bourreaux. Ce feu devient pour Agnès une rosée douce et agréable. Il s'éteint enfin, et à peine en ressent-elle quelque trace et quelque vestige. — Vous vous attendez peut-être que la sainte sera hors de danger, et qu'on ne pensera plus qu'à la remettre entre les mains de son père et de sa mère. Non, l'impitoyable lieutenant entre de nouveau en fureur, et veut que le fer et le glaive prennent la place du feu, afin que, si le supplice est plus doux, il soit du moins plus prompt à ôter la vie à cette jeune victime. C'est ici que je trouve une nouvelle preuve de la force et de la constance de notre illustre vierge : car une intrépidité fausse ou apparente n'eût jamais manqué de se démentir, et se fût contentée de ce premier triomphe ; mais notre sainte, bien loin de changer, fut toujours la même, et son courage parut avec un éclat tout nouveau. (**Le P. Etienne Chamillart**).

[Martyre d'Agnès]. — C'est une chose digne d'admiration de voir la joie avec laquelle Agnès va au lieu du supplice ; elle semble y voler, tant

l'ardeur de son amour pour le Sauveur l'enlève. Elle se tient au milieu des brasiers ardents comme sur un lit de roses ; les flammes que les Pères ont appelées des flammes raisonnables et sages, soit lorsque Dieu s'en sert pour tourmenter dans les enfers les âmes des réprouvés, quelque spirituelles qu'elles soient, soit lorsqu'elles obéissent à Dieu pour ne pas agir sur les corps de ses élus malgré leur activité naturelle ; ces flammes, dis-je, épargnent une chair virginale que la pureté a rendue comme invulnérable et impassible. Elles servent de lumière, d'ornement, de rempart, de trône, à notre illustre Agnès, qui, semblable à ces trois enfants incorruptibles au milieu de la fournaise de Babylone, chante les louanges de son Dieu. Les prêtres enfin et le peuple, attribuant toujours ces merveilles aux opérations des démons, le lieutenant craignant une révolte, ordonne à un des bourreaux de tuer la sainte sur son bûcher. Alors Agnès, dans l'impatience de se voir unie à jamais dans le ciel avec son divin époux, prie le Seigneur de permettre qu'elle consomme son sacrifice, et, s'adressant au bourreau, qui ne s'approchait qu'en tremblant, elle l'encourage à exécuter l'ordre qu'il a reçu. « Hâtez-vous, lui dit-elle, de détruire ce corps qui a eu le malheur de plaire à d'autres yeux qu'à ceux de mon divin époux, qui seul a toujours possédé mon cœur. Ne craignez pas de me donner la mort, puisqu'elle va être pour moi le commencement d'une éternelle vie ! » Et, levant affectueusement les yeux vers le ciel : « Recevez, Seigneur, s'écrie-t-elle, une âme qui vous a tant coûté, et qui vous est si chère. » A ces paroles, le bourreau, d'une main tremblante lui enfonce son épée dans le sein, et à l'instant Agnès expire. — C'est ainsi, dit S. Jérôme, que Ste Agnès, s'étant élevée au-dessus de la faiblesse naturelle de son sexe et de son âge, remporta une double victoire sur l'ennemi du Sauveur, et, consacrant par son martyre l'honneur de sa virginité, mérita dans le ciel une double couronne. (**Anonyme**).

[Imiter Ste Agnès]. — Que nous serions heureux, si, à l'exemple de cette grande sainte, toute notre vie était employée à nous attacher uniquement à Dieu, à ne servir que lui avec une entière et parfaite fidélité ! Mais, hélas ! que nous sommes éloignés de marcher sur ses pas ! On a beau nous mettre devant les yeux ce qu'une vierge de treize ans, faible, tendre, délicate, a souffert pour son Dieu : loin que cette vue nous anime, nous n'en devenons, ce semble, que plus froids et plus insensibles. A force d'en entendre parler, nous croyons avoir droit de n'en être plus touchés. Nous alléguons mille et mille prétextes frivoles pour nous dispenser de suivre de si grands exemples, et les moindres rigueurs même de la mortification nous sont à charge. Surtout la délicatesse de notre tempérament est l'excuse qui nous paraît la plus valable, et dont nous nous servons à chaque moment. Il n'est presque plus, de nos jours, aucune personne de qualité, aucune fille d'une naissance un peu distinguée, qui ne se dispense, à la faveur de ce prétexte, des jeûnes et des au-

tres pratiques de pénitence que Dieu ou l'Eglise nous ont imposées. Encore, si cette délicatesse était réelle, cette conduite serait moins à plaindre. Mais non, elle est, pour l'ordinaire, l'effet d'un amour propre, d'un amour excessif de la vie, d'un amour criminel et désordonné de nous-même. Délicates et faibles dès qu'il s'agit d'endurer quelque chose pour Dieu, elles sont fortes, robustes, infatigables, dès qu'il s'agit de jouer, de veiller, de se trouver aux spectacles et aux divertissements du siècle, en un mot, de plaire au monde et de sacrifier tout pour lui. (**Le P. Chamillart**).

SAINT VINCENT ET SAINT LAURENT

Martyrs.

AVERTISSEMENT.

On tombe d'accord que ces deux illustres martyrs méritent chacun leur éloge particulier, et que la coutume de la chaire ne souffre pas qu'on ne fasse qu'un panégyrique commun pour les deux. On ne le trouverait pas néanmoins si étrange, s'ils avaient souffert ensemble, en même temps, sous les mêmes persécuteurs et par les mêmes bourreaux, comme il est arrivé à plusieurs martyrs de l'un et de l'autre sexe. Mais ce n'est pas ce que je prétends en joignant dans ce recueil S, Vincent *avec* S. Laurent : *mon dessein est seulement que, y ayant tant de ressemblance entre leur supplice, tant de rapport dans leur âge, dans leur ministère et dans leur qualité de diacres, et presque dans toutes les épreuves de leur courage et de leur fidélité, j'ai cru que, pour ne pas multiplier les sujets et les titres, il suffirait de fournir des matériaux communs pour remplir deux discours séparés.*

Or, dans ce mélange de faits, de passages et d'épreuves, j'ai pris la précaution de ne les point tellement confondre que je n'aie marqué ce qui convient plus particulièrement à un saint qu'à l'autre, en sorte que ceux qui seront obligés de travailler sur chacun de ces deux sujets trouvent du moins des tours et des termes différents, s'ils ne peuvent éviter d'employer les mêmes traits et de rappeler les mêmes actions.

§ I.

Desseins et Plans.

[S. Vincent]. — *Certamen forte dedit illi, ut vinceret* (Sap. x). — Si Dieu a résolu de couronner les Saints d'une gloire immortelle dans le ciel, il prétend aussi qu'ils aient sur la terre de rudes combats à soutenir, afin que, remportant la victoire, ils aient droit à la couronne qu'il leur prépare : *Vocat ad pugnam quos præparat ad coronam.* Mais en quels saints cette conduite parut-elle plus sensiblement que dans celui que nous honorons aujourd'hui ? Au seul nom du diacre Vincent, l'idée des plus grands combats que le christianisme ait vus se retrace dans nos esprits ; et en même temps nous nous le représentons comme un illustre vainqueur sortant de ces combats avec tout l'avantage possible : *Certamen forte dedit illi ut vinceret.* — De quels combats parlons-nous ici ? Ce n'est pas de ceux où une prétendue valeur signale les héros du siècle aux yeux des hommes charnels, tandis que, par un lâche assujettissement à de honteuses passions, ils se déshonorent eux-mêmes aux yeux du Dieu que nous adorons : c'est de ceux que le monde, tantôt flatteur, tantôt persécuteur, livrait autrefois à ces généreux soldats de Jésus-Christ, soit en attaquant leur cœur par des charmes, soit en déchargeant sur leurs corps toute sa cruauté, comme a remarqué S. Augustin dans un des Sermons qu'il prononça autrefois en l'honneur de notre saint. Qu'il est beau de sortir victorieux de ces combats, de tenir contre ce qui peut amollir ou abattre les plus grands courages, de voir un si redoutable ennemi désarmé après avoir confondu tous ses desseins et rendu inutiles tous ses efforts ! Il s'élève au-dessus de ce qui a fait plier tant d'hommes qui ont rempli l'univers de la terreur de leur nom et de l'admiration de leurs grandes actions. — Mais comment parvient-on à cela ? S. Augustin nous l'apprend en deux mots ; écoutons ses paroles, et faisons-en l'application à notre saint, comme il l'a faite lui-même : *Illecebras ministrat, et vincitur per continentiam ; pœnas infligit, et vincitur per patientiam.* Le monde flatte le cœur par ses caresses, et on le surmonte en les méprisant généreusement ; le monde afflige le corps par sa cruauté, et on le surmonte en la souffrant constamment. Double victoire, dont Vincent trouve l'heureux présage dans son nom, comme a remarqué le saint docteur que je viens de citer. Apprenez de S. Léon quel en fut le principe : *Christi amore præmunitus resistebat.* Ce fut donc

1°. L'amour de Jésus-Christ, cet amour où l'Apôtre puisa autrefois cette force qui lui faisait défier tout ce qu'il y a au monde de plus redoutable; ce fut cet amour qui lui inspira le généreux mépris avec lequel il surmonta les charmes que le monde flatteur employa pour surprendre son cœur. Nous le verrons dans le *premier point* de ce discours.

2°. Ce fut ce même amour qui lui inspira la constance invincible avec laquelle il surmonta toute la cruauté que le monde persécuteur exerça sur son corps. Nous le verrons dans le *second point*.

Dans l'un et dans l'autre, pour dépeindre cette double victoire remportée par l'amour de Jésus-Christ sur le monde, en la personne de Vincent, je n'emploierai point d'autres couleurs que celles qu'ont employées ces deux grands panégyristes qu'il a eu le bonheur d'avoir, je veux dire S. Augustin et S. Léon, et l'éloge que je consacre aujourd'hui à sa gloire ne sera pas tout à fait indigne de lui, si leurs expressions ne perdent pas dans ma bouche la force, la grandeur, la majesté qu'elles ont encore dans leurs écrits.

—

II. — *Spectaculum facti sumus mundo, et angelis et hominibus* (I Cor. IV). — Ce que le grand Apôtre disait de lui-même et des chrétiens de son temps dans les premières persécutions de l'Eglise, j'ai cru que je le pouvais dire en particulier du glorieux S. Vincent, l'un des plus courageux martyrs et des plus illustres défenseurs de la foi que le christianisme ait produits. Sa force et son courage ont quelque chose de surprenant, et Dieu a fait paraître à son égard sa puissance d'une manière si singulière, que je ne crains point de dire qu'il a été un spectacle capable d'attirer les yeux des anges et des hommes, et qu'il peut encore aujourd'hui être l'objet de notre admiration : *Spectaculum facti sumus mundo et angelis et hominibus*. — Aussi est-ce par là que S. Augustin commence l'un des sermons qu'il a faits sur cet incomparable martyr : *Magnum spectaculum spectavimus oculis fidei : Vincentium Martyrem ubiquè vincentem*. En effet, si, au sentiment d'un ancien, c'est un spectacle digne des yeux de Dieu même de voir un homme aux prises avec l'infortune, n'être point abattu et demeurer ferme et intrépide dans la décadence de ses affaires, qu'y a-t-il de plus grand et de plus admirable que de voir un homme, faible de lui-même, mais soutenu de la force d'en haut, à l'épreuve des tourments et des plaisirs, mépriser les promesses les plus avantageuses, demeurer invincible au milieu des plus effroyables supplices, et, dans cette alternative de douleurs et de délices, être également victorieux dans les uns et dans les autres? — Ce spectacle ne doit pas se terminer à une admiration stérile ; il doit servir à notre instruction ; et, comme le même saint docteur dit des martyrs en général que leur constance et leurs tourments sont autant de puissantes exhortations au martyre, nous devons du moins imiter leur foi et leur courage, en souffrant les épreuves que Dieu veut

faire de notre vertu en cette vie, pour avoir sujet de la couronner dans l'autre. — Rendez-vous donc attentifs à ce spectacle, que j'ai dessein de vous représenter dans la force du grand S. Vincent. S'il n'attire pas vos yeux par sa nouveauté, parce que l'Eglise compte plus de onze millions de martyrs, du moins j'ose vous promettre qu'il n'y en a point où le courage d'un homme et la force d'un Dieu aient davantage éclaté. J'ai donc eu raison de vous dire que ce grand saint est un spectacle digne de l'admiration des hommes et des anges. et d'ajouter que, pendant que ce généreux athlète signale cette force pour marquer à Dieu sa fidélité, Dieu de sa part fait voir celle de son bras à le soutenir durant son combat, et à le rendre glorieux après sa victoire.

1°. Ce que Vincent fait pour son Dieu, dont il défend la cause et les intérêts.

2°. Ce que Dieu fait pour la gloire de Vincent.

—

III. — *Fortis est ut mors dilectio* (Cant. VIII). — Je ne doute point que Vincent ne tienne un rang tout particulier entre les martyrs, puisque la mort qu'il a soufferte pour la défense de la foi est tout à fait extraordinaire. Les autres meurent par l'excès de leurs tourments, et Vincent meurt, comme vous savez, par la crainte des plaisirs. Les autres meurent par la continuation, et celui-ci par la cessation de ses peines. Les autres meurent lorsque les forces du corps leur manquent, dans la violence de leurs supplices, et celui-ci quand les supplices manquent à la grandeur de son courage. Mais il semble qu'il y a lieu de douter si c'est la crainte ou la hardiesse qui est la cause d'un si rare et si illustre martyre. Je passe plus avant; et, considérant le courage héroïque de S. Vincent, qui demeure ferme et vigoureux tandis qu'il est sur un lit de fer rougi, et qui expire sitôt qu'on le met sur un lit de roses ; qui trouve toujours de nouvelles forces pour souffrir de nouvelles peines, et ne trouve pas un moment de vie pour jouir du repos qu'on lui présente, je doute si la victoire qu'il a remportée sur les plaisirs n'est point la plus belle partie de son martyre, et si ce n'est point un moindre miracle de ne pouvoir mourir dans les tourments que de ne pouvoir vivre dans les délices. Vous en pourrez juger par la suite de ce discours, que je divise en deux parties. Je présenterai donc à vos yeux :

1°. Un homme miraculeux, que la souffrance des peines a fait vivre.

2°. Un ange, que la fuite des délices a fait mourir. (*Nouet, Méditations*).

—

IV. — *Proba me,* Deus, *et scito cor meum* : Eprouvez-moi, Seigneur,

et voyez quel est mon cœur (Ps. 138). DIEU a éprouvé Vincent en trois sortes de choses, dans lesquelles consiste la perfection du martyre :

1°. Il a éprouvé sa foi. Ce grand saint ayant été cité devant le tribunal d'un juge païen, et interrogé sur sa religion, non-seulement il n'a point hésité, mais il a fait une profession publique de la religion chrétienne, afin de soutenir les fidèles, de convertir les païens et de confondre les idoles et les démons.

2°. DIEU a éprouvé son courage et sa générosité. Menacé de tous les supplices imaginables, à cause de la religion qu'il professait, il n'a point craint de s'y exposer, se jouant ainsi de l'autorité des tyrans et de la cruauté des bourreaux.

3°. DIEU a éprouvé sa charité. Condamné aux tourments les plus cruels, il s'est offert à DIEU avec une ardeur toute de feu, pour être immolé à sa gloire comme une victime, et il a donné plusieurs fois son sang et sa vie pour JÉSUS-CHRIST, succombant en apparence, par sa mort, à la fureur des tyrans, mais triomphant véritablement des tyrans, des bourreaux et des tourments. De sorte que cet illustre martyr peut dire comme David : *Probâsti me, Domine, et visitâsti nocte ; igne me examinâsti, et non est inventa in me iniquitas :* vous m'avez visité dans la nuit de cette vie mortelle, et vous n'avez point trouvé en moi d'iniquité.

—

[S. Laurent]. — *Probâsti cor meum, et visitâsti nocte ; igne me examinâsti, et non est inventa in me iniquitas* (Ps. 16). — Il semble d'abord que ce soit faire tort à la gloire de S. Laurent de le mettre au milieu des flammes, et de faire voir sur un gril ardent un corps qui a montré tant d'amour, et à qui le ciel prépare des trônes. Ne serait-il pas plus à propos, pour faire son panégyrique, de produire ce saint lévite dans les temples où il sert au sacrifice du corps et du sang de JÉSUS-CHRIST, ou bien dans les hôpitaux où il distribue les aumônes, ou dans les maisons des chrétiens où il guérit miraculeusement les malades ? Ne paraîtrait-t-il pas plus glorieux, quand il donne la vie aux morts, que lorsqu'il perd lui-même la sienne ? Mais, depuis que JÉSUS-CHRIST est mort pour les hommes, il a consacré la mort ; et depuis qu'il a paru sur une croix, il a changé la nature des supplices : ils n'ont plus cette honteuse impression que leur avaient donnée les arrêts des juges ou les crimes des coupables. Ainsi, nous ne saurions représenter sa gloire sous une idée plus éclatante que sur ce gril ardent ; nous ne saurions mettre son nom dans un plus beau jour que dans celui que lui donnent ces flammes, puisqu'elles servent à montrer la fidélité de son cœur et la grandeur de son amour, *Probâsti cor meum*, et que, à proprement parler, toutes les autres fonctions de sa charité n'ont été que des dispositions à cette dernière épreuve. Ainsi quand le saint martyr sert à l'autel, il apprend à verser son sang pour la

cause de Jésus-Christ ; quand la charité donne ses trésors, elle lui apprend à donner sa vie ; quand il fait des miracles, il apprend à faire ce grand miracle de son amour. Mais pour en pénétrer la gloire, considérons ce gril ardent où il meurt, en ces trois différentes qualités : comme un tribunal où il est interrogé, *Igne me examinâsti ;* comme un champ de bataille où il est attaqué, *Probâsti cor meum* ; comme un autel où il est immolé, *Visitâsti nocte.*

1°. Le témoignage qu'il rend.

2°. La victoire qu'il remporte.

3°. Le sacrifice qu'il offre. (*Biroat*).

—

VI. — *Probâsti cor meum et visitâsti nocte ; igne me examinâsti, et non est inventa in me iniquitas* (Ps. 16). — Le saint dont j'entreprends de faire l'éloge aujourd'hui n'est pas du nombre de ceux dont à peine nous savons la vie et le nom ; de ces saints connus seulement de Dieu, et dont le monde ignore le mérite et les héroïques vertus ; de ces étoiles qui, cachées dans le sein de la Providence, ne jettent sur la terre que quelques étincelles de leur gloire ; Laurent est un astre du premier ordre, dont les éclatantes vertus ont éclairé le monde ; un de ces hommes extraordinaires dont les plus fameux docteurs de l'Eglise, les Ambroise, les Jérôme, les Augustin, dont les papes et les évêques les plus distingués par leur érudition et leur éloquence, les Léon, les Grégoire, les Maxime, ont pris plaisir à nous retracer les surprenantes actions, pour en rendre la gloire immortelle. Où est l'empire, le royaume, l'Etat, la ville catholique, qui ne retentisse de ses louanges, qui n'admire son zèle et son courage, qui ne célèbre avec piété et avec joie sa glorieuse mémoire ? que de jeûnes pour en solenniser plus dévotement la fête ! que de prières, marquées dans les saints canons, pour attirer ses suffrages ! que d'éloges prononcés ! que de temples et de chapelles bâtis en son honneur ! Quelles louanges, quelle récompense mérite un saint, dont le cœur sondé de Dieu a été reconnu fidèle ; dont l'âme, tentée de se corrompre à la faveur de la nuit et de l'impunité, a toujours conservé son innocence ; dont le corps éprouvé, comme l'or et l'argent, par le feu, n'a jamais contracté la moindre tache dans une si douloureuse et si violente épreuve ? Disons-le hardiment, puisque nous ne parlons qu'après S. Maxime : c'est là ce qui fait le mérite et le caractère particulier de S. Laurent, que nous considérerons sous deux différentes vues :

1°. Laurent, éprouvé par une aussi délicate tentation qu'est celle de l'administration des biens ecclésiastiques pour le soulagement des pauvres et l'entretien des veuves, a apporté dans l'exercice de son ministère un désintéressement et une charité sans égale : *Probâsti cor meum.*

2°. Ce saint diacre, éprouvé par un aussi rigoureux supplice qu'est celui du feu, en a soutenu l'insupportable rigueur avec une intrépidité et une fermeté sans exemple : *Igne me examinâsti, et non est inventa in me iniquitas.*

En un mot, pour le dire avec S. Maxime, une charité vive et ardente en a fait un digne ministre ; une foi pleine et invincible en a fait un grand martyr : *Charitatis magnitudo leviticum ministerium dedit ; plenitudo fidei martyrii contulit dignitatem.* L'épreuve que Dieu a faite de son cœur n'a servi qu'à donner plus d'étendue à ses vertus : l'épreuve que le tyran a faite de sa foi n'a servi qu'à donner plus d'éclat à son courage. (*Eloges historiques des Saints*).

—

VII. — Si nous voulons faire un peu de réflexion sur la vie de S. Laurent et sur sa mort, nous conviendrons aisément qu'il a été doublement martyr : car

1°. Le feu qui dévore intérieurement son cœur le fait martyr de la charité ;

2°. Le feu extérieur qui consume son corps le fait martyr de la foi.

L'un fut le principe de sa vie, l'autre la cause de sa mort ; l'un faisait vivre son âme, l'autre fit mourir son corps.

—

VIII. — *Mirabiliter me crucias* (Job. x). — Comme l'on ne doit s'attendre qu'à voir des prodiges dans un sujet aussi surprenant que le martyre de S. Laurent, on peut faire voir

1°. Que Laurent s'est aimé en se haïssant, et que son amour s'est accru à proportion de la haine qu'il a eue pour lui-même. — 1°. Il a haï son corps jusqu'à le charger de mortifications, de jeûnes, de veilles, de cilices, des peines attachées à la pauvreté et à l'indigence, et à l'exposer au martyre, courant à perte d'haleine après S. Sixte pour être le compagnon de son supplice : et c'est en cela même qu'il a aimé son corps, puisqu'il est dit que celui qui perdra la vie du corps la retrouvera. — 2°. Il a haï son corps, jusqu'à lui procurer le plus cruel de tous les martyres : le supplice du feu lui a causé les peines les plus cuisantes et des peines universelles. C'est ce qui a donné un nouvel accroissement à l'amour de ce saint diacre : car Dieu augmente son amour à mesure que l'on hait son corps.

2°. Laurent a fait paraître une grande force dans sa faiblesse, en deux manières : — 1°. Quoi de plus faible que nos corps ! et néanmoins c'est par sa chair et dans sa chair qu'il a triomphé des bourreaux et des tyrans, jusqu'à les insulter. — 2°. Quoi de plus faible que ce saint diacre, jeune, seul, destitué de tout secours et de toute assistance, combattant néan-

moins contre la majesté de l'empire et contre les plus rudes supplices, de manière que les douceurs qu'il ressentait étaient plus grandes que les douleurs presque infinies qu'il éprouvait dans son corps ! En sorte que ce saint a pu dire à Dieu : « Seigneur, vous me tourmentez et je souffre, mais d'une manière tout à fait merveilleuse : *Mirabiliter me crucias.* » (*Texier*).

—

IX. — *Habentes mysterium fidei in conscientiâ purâ* (I Tim. III). — Ces paroles du grand Apôtre conviennent parfaitement au saint lévite dont j'entreprends l'éloge, et que j'ai dessein de vous présenter sous deux différents égards :

1°. Comme un diacre fidèle dispensateur des choses saintes qui lui avaient été confiées. — 1°. Le sang de Jésus-Christ, que, selon l'ancienne coutume, les diacres distribuaient aux fidèles, et que S. Laurent n'a communiqué qu'à ceux qui s'en étaient rendus dignes. — 2°. Les trésors sacrés, tant les vases de l'Eglise que les livres saints et les aumônes des fidèles, dont les diacres étaient tout à la fois les dépositaires et les dispensateurs — 3°. Les pauvres de la sainte Eglise, qui en sont les richesses vivantes et les véritables trésors, comme ils en sont l'honneur ; desquels ce saint lévite était chargé, dont il avait un soin tout particulier, et à qui il distribuait, sans acception de personnes, tout ce qu'il croyait être nécessaire pour leur subsistance.

2°. Comme un zélé sacrificateur, qui fait du gril ardent où il expire un autel, où il immole à Dieu deux hosties : — La première, son corps, qu'il expose à la fureur des bourreaux, à leurs railleries et à toutes les cruautés qu'il leur plaît d'exercer sur lui : ce qui le rend un parfait holocauste, entièrement consumé pour la gloire du Sauveur et pour la défense de la foi ; — La seconde, son cœur, qui, brûlé d'un amour beaucoup plus ardent que le feu qui consume son corps, en fait un holocauste encore plus agréable à Dieu : et cet amour est double, puisqu'il a pour premier objet le souverain bien, à qui il s'offre tout entier et sans réserve, et qu'il aime d'un amour de préférence ; et pour second objet les fidèles, à qui il donne l'exemple d'aimer Dieu plus que sa propre vie, plus que les plaisirs et les richesses, plus que les honneurs, en un mot, plus que toutes les choses pour lesquelles les gens du siècle sacrifient leurs veilles, leurs travaux et leur vie.

—

X. — *Qui perdiderit animam suam propter me inveniet eam* (Matth. x). Ces paroles des saintes pages conviennent admirablement au saint lévite dont l'Eglise célèbre la fête en ce jour.

1°. Parce que Laurent a toujours désiré le martyre. — 1°. Telle était la disposition et des premiers chrétiens et encore plus des ministres de

l'Eglise, dont la dignité est un engagement au martyre. — 2°. En effet, Laurent s'y préparait tous les jours par un détachement parfait de tout ce qu'il y a de terrestre, par l'amour des choses célestes, par la dispensation légitime de tout ce qui était confié à ses soins, par l'amour des pauvres et de l'Eglise.

2°. Parce qu'il a souffert la mort avec une constance héroïque. Son martyre est accompagné des circonstances les plus capables de rehausser la gloire de son triomphe. — 1°. Il a été tenté de livrer au tyran les trésors de l'Eglise, et il s'est hâté de les distribuer aux pauvres, pour tromper son avarice, sans craindre ses menaces ni sa cruauté : et, au lieu du trésor qu'il demandait, il lui a présenté les pauvres, comme pour insulter à sa soif ardente des richesses. — 2°. Il a été tourmenté par le plus cruel de tous les supplices, d'une manière lente et à petit feu, dans tous les membres de son corps, et cependant il a enduré ces douleurs avec une confiance si étonnante, qu'il semblait souffrir dans un corps étranger, ou comme si son corps eût été de marbre ou d'airain, jusqu'à demander aux bourreaux de le tourmenter de tous côtés, tant il était insatiable de souffrances, et à les convier de manger la partie de son corps que le feu avait déjà assez rôtie pour être en état de rassasier la faim que ces malheureux éprouvaient de faire souffrir les serviteurs du vrai Dieu.

§ II.

Les Sources.

[Les SS. Pères et autres]. — **S. Augustin** a fait cinq sermons sur S. Vincent : — Serm. 12 et 13 *de Sanctis ;* — Serm. 8 et 9, *ex additis ;* — Serm. 112 *de diversis,* — Et de plus : *Homil.* 37, *de* 50 *Homil ;* — *Serm.* 30 *de Sanctis ;* — *id.* 32 et 33.

S. Paulin, *Carm.* 26, relève le mérite de Vincent.

Prudence, dans une hymne en l'honneur du saint en dit des choses très-remarquables.

S. Léon, dans un sermon en l'honneur du même saint, s'étend sur les supplices qu'il a soufferts, et rend raison de son grand courage. Il donne une affreuse peinture de son corps couvert de plaies, et enfin il rapporte les prodiges que Dieu fit en sa faveur.

S. Grégoire de Tours rapporte un insigne miracle opéré par la tunique de S. Vincent.

S. Thomas d'Aquin a fait un sermon pour le jour de la fête de S. Laurent, et a pris pour texte ces paroles de l'Apocalypse : *Vincenti dabo edere de ligno vitæ.* — Autre sermon sur *Dispersit, dedit pauperibus.*

Denys-le-Chartreux, *Proprium Sanctorum*, s'étend sur les vertus du saint. Il en a fait trois sermons : *Epîtres*, *Evangiles*, *Miracles.*

Guillaume de Paris a deux sermons sur ce sujet.

S. Ambroise, dans un Sermon sur la fête de S. Laurent, décrit au long son martyre : — I *Offic.*, 41 ; II, 28.

S. Chrysologue, Sermon 135e.

Le V. Bède, *Serm. de diversis.*

S. Maxime a une homélie sur le même saint.

Innocent III a deux sermons sur la même fête.

S. Bonaventure a deux sermons : l'un sur ces paroles de Job. *Probavit me quasi aurum quod per ignem transit ;* l'autre sur ces paroles du ps. 16 : *Igne me examinâsti, et non est inventa in me iniquitas.*

Albert-le-Grand a aussi deux sermons, l'un sur ces mêmes paroles: *Probâsti, Domine, cor meum, igne me examinâsti.*

Thaulère a un sermon sur ce sujet, et prend pour texte ces paroles de S. Jean : *Qui mihi ministrat me sequatur.*

Franciscus Lucaburgensis, *De diversis mysteriis*, Serm. 17.

[Livres spirituels]. — **Nouet**, *Vie de* Jésus *dans ses saints* : au lieu d'une méditation sur S. Vincent, comme pour les autres saints, il donne un sermon entier, très-beau et très-spirituel.

Croiset fait un abrégé du martyre de ce saint, et met sa patience et son courage dans un beau jour.

On peut ajouter ceux qui ont écrit les Vies des Saints : **Surius, Ribadeneira, Baillet, Bollandus.**

[Prédicateurs]. — **Biroat**, Panégyriques.

Texier, Panégyriques.

Senault, Panégyriques.

Sermons sur tous les sujets, etc., Panégyriques. (**Houdry**).

Duneau, Panégyriques.

Dans les *Eloges historiques* il y en a un sur S. Laurent.

Dans les *Essais de Panégyriques*, il y a trois desseins ou abrégés de Sermons.

Le **P. Odet d'Allier**, Panégyriques.

§ III.

Passages, Exemples, Figureset Aplications de l'Écriture.

Proba me, Domine, et tenta me; ure renes meos et cor meum. Ps. XXV

Eprouvez-moi, Seigneur, et sondez-moi, brûlez mes reins et mon cœur.

Probâsti cor meum et visitâsti nocte; igne me examinâsti, et non est inventa in me iniquitas. Ps. XVI.

Vous avez éprouvé mon cœur, et vous m'avez visité; vous m'avez examiné par le feu, et l'on ne m'a point trouvé coupable.

Confitebor tibi, Domine Rex, et collaudabo te Deum Salvatorem meum, quoniam adjutor et protector factus es mihi; et liberâsti corpus meum à perditione..., à pressurâ flammæ quæ circumdedit me; et in medio ignis non sum æstuatus. Eccli. LI, 6.

Je vous rendrai mes actions de grâces, ô Seigneur mon Roi, et je vous louerai, vous qui êtes mon DIEU et mon Sauveur, parce que c'est vous qui m'avez assisté et protégé; vous avez délivré mon corps de la perdition... et de la violence de la flamme dont j'étais environné; et je n'ai point senti la chaleur au milieu du feu.

Quid quæris, et quid vis discere à nobis? Parati sumus mori magis quàm patrias DEI *leges prævaricari.* II Machab. VII, 2.

Cruel tyran, que prétendez-vous et que voulez-vous savoir de nous? Nous aimons mieux mourir que d'abandonner la loi de nos pères.

Tu quidem, scelestissime, in præsenti vitâ nos perdis; sed Rex mundi defunctos nos pro suis legibus in æternæ vitæ resurrectione suscitabit. Ibid 9.

Tu nous tourmentes en cette vie, ô le plus cruel des hommes! mais le souverain du ciel et de la terre nous ressuscitera pour la vie qui ne finit point, parce que nous avons livré notre vie pour la défense de sa loi.

Qui perdiderit animam suam propter me inveniet eam. Matth. X, 39.

Celui qui sacrifiera sa vie pour moi, la recouvrera.

Quit amat animam suam perdet eam, et qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam. Joan. XII, 25.

Celui qui aime sa vie la perdra; mais celui qui hait sa vie en ce monde la conservera pour la vie éternelle.

Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere. Matth. X, 28.

Ne craignez point ceux qui tuent le corps, et qui ne peuvent tuer l'âme.

Quis nos separabit à charitate Christi? tribulatio? an angustia? an fames? an nuditas? an periculum? an persecutio? an gladius? Rom. VIII, 35.

Qui nous séparera de l'amour de JÉSUS-CHRIST? E-t-ce l'affliction? est-ce la disette? est-ce la faim? est-ce la nudité? est-ce le danger? est-ce la persécution? est-ce l'épée?

Æstimati sumus sicut oves occisionis; sed in his omnibus superamus, propter eum qui dilexit nos. Ibid. 36.

Nous sommes regardés comme des brebis destinées à la mort; mais nous surmontons toutes ces peines, à cause de celui qui nous a aimés.

Nisi granum frumenti, cadens in terram, mortuum fuerit, ipsum solum manet, si autem mortuum fuerit, multum fructum affert. Joan. XII, 24..

Si le grain de froment tombant en terre ne meurt, il ne produit point de fruit; mais s'il meurt, il en rapporte beaucoup.

Fidelis Deus, *qui non patietur vos tentari suprà id quod potestis.* I Cor. x. 13.

Dieu est fidèle, et il ne permettra point que vous soyez tentés au-dessus de vos forces.

Spectaculum facti sumus mundo et angelis et hominibus. I Cor. iv, 9.

Nous avons été un spectacle au monde, aux anges et aux hommes.

Quod in præsenti est momentaneum et leve tribulationis nostræ, suprà modum, in sublimitate, æternum gloriæ pondus operatur in nobis. II Cor. iv, 17.

Les peines que nous souffrons à présent sont légères et de peu de durée, et néanmoins elles opèrent un poids éternel de gloire, que nous recevrons dans le ciel.

EXEMPLES TIRÉS DE L'ÉCRITURE.

[Vincent comparé à Noé]. — Noé était sans doute un prodige de force et de courage, puisqu'il se sauva, avec un faible vaisseau, du naufrage de l'univers, et qu'il résista seul aux fatales convulsions de la nature. Et cependant, comme s'il était plus aisé de vaincre son malheur que de le voir, l'Ecriture-Sainte nous apprend que Dieu ferma lui-même la fenêtre de l'arche, pour lui ôter la vue de tant de morts et de désastres qui l'environnaient, de peur que la crainte d'un si déplorable spectacle ne lui fît perdre la vie. — Notre illustre Vincent ne fut pas ainsi épargné : on lui fait voir d'abord des tenailles, des chevalets, des roues ; on étale devant lui les plus horribles instruments de supplice, et le tyran, qui veut ébranler sa constance, n'oublie rien de ce qui peut lui rendre la mort plus effroyable, pour essayer de lui en donner de la terreur. Le surprend-il par ce cruel artifice ? l'étonne-t-il ? le met-il en désordre ? Non. Le saint diacre regarde froidement la mort, sans changer de couleur ; il l'attend sans se troubler ; je dis trop peu, il la regarde avec joie, il l'attend avec impatience, il l'appelle avec affection, il lui tend les bras. Pourquoi ? Parce qu'il aime, et que celui qui a beaucoup d'amour n'est épouvanté de quoi que ce soit.

[Job]. — Job, se plaignant de l'excès de ses souffrances, disait que sa chair n'était pas de marbre ni d'airain pour résister à de si longues et de si violentes douleurs : *Nec fortitudo lapidum fortitudo mea, neque caro mea æneа est.* Mais on peut dire, au contraire, que S. Vincent avait la dureté de l'un et la force de l'autre. Il souffrait avec autant de fermeté que s'il eût été de marbre, et parmi ses tourments il faisait retentir les louanges de Jésus-Christ avec plus d'éclat que s'il eût été d'airain. A voir d'une part la rigueur des peines qu'il souffrait en ses membres déchirés, et de l'autre la résolution qu'il témoignait dans ses paroles, on eût cru, dit S. Augustin, qu'il y avait deux hommes en un seul martyr, l'un qui parlait et l'autre qui endurait. Et véritablement il était ainsi : car il souffrait selon la chair, et il parlait selon l'esprit.

[Les philosophes profanes]. — S. Ambroise remarque très-à-propos que les philosophes, qui ont dit de si belles choses sur la patience, étaient généreux en paroles, et lâches en effet. C'était un plaisir de les entendre parler, et c'était pitié de les voir souffrir. Mais la patience chrétienne, dit ce Père, est une vertu effective, qui pratique ce que la religion enseigne, qui joint les œuvres aux paroles, et qui fonde ses préceptes sur de fortes et généreuses expériences : *Nobis res sociæ verbis, et verba rebus* (Serm. 7). Cette louange est due à tous les martyrs, qui ont été plus prodigues de leur sang que de leurs paroles; mais il s'en trouvera peu qui la méritent à si juste titre que S. Vincent. Jamais personne ne souffrit avec plus de constance; jamais personne ne parla avec plus de liberté. Il y avait, pour ainsi dire, un opiniâtre combat entre la fureur de Dacien et la patience de Vincent. Mais, comme rien n'était capable d'abattre le courage du saint martyr, rien ne pouvait non plus captiver sa liberté. Malgré la faim, le fer, le feu, les chevalets, il insultait au tyran et lui reprochait sa lâcheté, n'estimant pas moins glorieux de confondre son orgueil que de lasser sa cruauté.

[Les trois enfants de la fournaise de Babylone]. — Les trois jeunes Hébreux jetés dans la fournaise de Babylone y chantèrent un cantique de bénédiction et de louanges; mais les flammes qui les environnaient suspendirent leur activité. L'ange du Seigneur parut visiblement, dit l'Ecriture, et il arrêta la violence du feu, de telle sorte qu'il ne toucha pas même à leurs habits. Mais S. Laurent fut effectivement consumé sur le gril ardent; et néanmoins il y parut aussi serein, aussi riant, que s'il eût été dans un bain délicieux. Il fit voir tout ensemble la force de ceux qui ressentaient la rigueur des plus grands supplices sans succomber, et la tranquillité de ceux en faveur desquels Dieu arrêtait la violence des tourments de peur qu'ils n'y succombassent. Les assistants ne pouvaient s'empêcher de frémir d'horreur quand ils regardaient ce corps qui n'avait plus aucune figure, quand ils voyaient ses veines et ses nerfs qui se retiraient, ses os tout noircis et la moëlle presque toute fondue; mais la joie de son âme augmentait, dit S. Léon, à mesure que la douleur du corps croissait : *Quantùm ille extrinsecùs contritus urebatur, tantum, intrinsecùs exultante interiori homine, dilatabatur.* Laurent, au milieu des flammes, était un spectacle de douleur et de compassion pour les hommes : mais ce saint martyr, satisfait, était un spectacle de joie et d'admiration pour les anges. Il ne faut pas s'étonner, dit S. Ambroise, s'il triomphe ainsi des tourments : car ce qui est divin est plus fort que ce qui est humain; et, comme il est rempli de la force de Dieu, il surmonte sans peine la cruauté des hommes. Il puisait l'abondance de sa joie dans la même source que l'apôtre S. Paul lorsqu'il s'écriait : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostrâ* (I Cor. VII).

[Vincent comparé mort à Elie vivant]. — Rappelons dans notre mémoire le prodige que Dieu fit autrefois en faveur du prophète Elie. Ce saint homme fuyait l'impie Jézabel, et, ne trouvant point d'asile contre la cruauté de cette princesse, il se retira dans les déserts; il crut que les bêtes farouches n'étaient pas si redoutables que cette princesse irritée, et que les lions et les tigres auraient quelque respect pour un innocent persécuté. Il ne fut pas trompé dans sa conjecture : car les lions l'épargnèrent. Mais la faim, qui est un ennemi domestique, ne l'épargna pas. Pressé de ce mal, il s'adresse à celui qui nourrit les lionceaux dans leurs cavernes; et en même temps un corbeau parut en l'air lui apportant du pain dans son bec, et, oubliant son avidité naturelle, devint le nourricier du prophète. — En voici un autre qui ne cède point au premier. Si vous me permettez de les comparer ensemble, vous serez bien en peine de juger auquel des deux on doit donner l'avantage. Ce sont deux corbeaux qui combattent leur inclination naturelle, qui se laissent vaincre à la pitié, qui se privent de leur proie, et qui, pour exécuter les ordres de Dieu, prennent les intérêts de l'innocence. L'un porte du pain en son bec et ne l'oserait manger, l'autre est auprès d'un cadavre et n'oserait y toucher; l'un nourrit un homme vivant, l'autre défend un homme mort; l'un reproche à Jézabel sa cruauté, l'autre condamne la fureur de Dacien; l'un apporte à manger à Elie, et l'autre empêche qu'on ne mange le corps mort de S. Vincent. *Obtinuit Elias à corvo ut aleretur : obtinuit Vincentius à corvo ne comederetur*, dit S. Augustin (*Serm. de S. Vincent*).

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ECRITURE A CE SUJET.

Probâsti cor meum et visitâsti nocte; igne me examinâsti, et non est inventa in me iniquitas (Ps. XVI). — Que ces paroles sont véritables, à la lettre, du généreux martyr S. Vincent! Quel témoin de Jésus-Christ a été plus éprouvé, a plus souffert de martyres et de tourments, avec plus de joie et de constance? Le seul détail de ses peines fait frémir la nature; et, lorsqu'on se représente ce corps tantôt déchiré par des ongles et des peignes de fer, tantôt brûlé par des pointes de fer rouge; tantôt étendu sur un chevalet où ses membres sont déchirés, tantôt sur un gril de fer rouge et armé de pointes, tantôt cruellement fouetté, après quoi on lui applique des lames de fer rouge sur la poitrine; lorsque l'on pense que la graisse, qui se fondait de tous côtés par la force du feu, augmentait elle-même la violence des flammes et la grandeur de ses tourments; quand on se souvient que l'on jeta du sel sur ses plaies, et que les pointes de ce sel, qui par la force du feu où il tombait, rejaillissaient sur son

corps, portaient les traits de la douleur jusqu'au plus profond de ses entrailles ; et qu'enfin, n'y ayant plus aucune partie de son corps à tourmenter, on était obligé de les tourmenter chacune plusieurs fois : quand, dis-je, on se représente toutes ces circonstances, n'a-t-on pas droit de dire que S. Vincent a été un des martyrs les plus éprouves ? *Probâsti cor meum et visistâsti nocte.*

Mirabiliter me crucias (Job. x). — Dieu n'est pas seulement admirable en ses saints lorsqu'il leur communique ses plus éclatantes perfections, et qu'éclairant les esprits des lumières de sa sagesse, ils pénètrent dans les siècles de l'avenir, lisent dans les secrets des cœurs et parlent des choses éloignées avec autant de clarté et d'assurance que de celles qui se passent devant leurs yeux ; ou bien lorsque, leur mettant son pouvoir infini entre les mains, ils calment les tempêtes, commandent aux vents, arrêtent le soleil, chassent les démons, guérissent les malades, ressuscitent les morts, et paraissent comme de petits dieux sur la terre. Dieu rend encore leurs faiblesses et leurs souffrances dignes de notre étonnement; et je ne sais en quoi ils sont plus admirables, ou en agissant ou en souffrant. Pour moi, dit S. Pierre-Chrysologue, je crois que Job couché sur son fumier paraît dans une posture plus illustre aux yeux de Dieu que lorsqu'il était assis sur le trône. Si vous admirez S. Paul, dit ce Père, ressuscitant les morts, je l'admire bien davantage chargé de chaînes dans l'obscurité d'un cachot. C'est principalement en cet état de souffrance que Dieu, après avoir éprouvé leur vertu, les trouve dignes de lui. Quel éloge ! dignes de Dieu ? c'est-à-dire dignes d'être le spectacle de ses yeux, l'objet des complaisances de son cœur, le sujet de ses louanges ; dignes de posséder Dieu à titre de récompense. Deus *tentavit illos, et invenit illos dignos se.*

Qui Christi sunt carnem suam crucifixerunt, cum vitiis et concupiscentiis suis (Gal. v). — Cet oracle est d'une clarté à ne pouvoir être éludé. Il faut ou périr ou se crucifier pour être couronné. Jésus l'a enseigné par ces paroles : *Prenez*, dit-il, *votre croix et suivez-moi.* Il l'a ensuite enseigné par ses exemples, puisque toute sa vie n'a été qu'une croix et un désir continuel de monter au Calvaire où il devait être immolé. Les saints ont tenu cette voie étroite : ils ont crucifié leur chair et leurs mauvais désirs. Vincent, qui ne peut vivre que dans les supplices, et qui meurt dans les plaisirs innocents qu'on veut lui préparer, nous prêche qu'il faut crucifier sa chair, que la délicatesse est à craindre aux chrétiens, même aux plus parfaits et aux plus saints ; qu'elle nous expose à perdre le ciel pour jamais. Pour en être plus convaincus, arrêtons-nous à considérer Vincent sur un lit délicat : il craint plus d'y demeurer que sur le lit de fer rougi sur lequel on l'avait étendu. Jugeons par-là des sentiments de ce saint martyr, et voyons en gémissant combien nous sommes éloignés

de nous crucifier. Ne nous flattons pas, pour nous perdre sans ressource, et craignons que, si ce grand exemple nous devient inutile, il ne s'élève un jour en jugement contre nous, et que Dieu, en nous le montrant dans le comble de la gloire, ne nous dise cette parole de l'Evangile : Vous avez reçu vos aises et vos satisfactions dans la vie, et mon serviteur n'y a éprouvé que du mal : maintenant, les choses sont changées ; vous serez dans les tourments, et il sera dans un rafraîchissement éternel. Entre vous et lui je mettrai un chaos qui empêchera toute communication, et vous demeurerez dans le lieu où il n'y a point d'ordre, mais une horreur sans fin.

Quis nos separabit à charitate Christi? Tribulatio? an angustia? an fames? an persecutio? — Cet oracle se vérifie à la lettre dans l'exemple de notre saint martyr. Ce héros du christianisme peut se glorifier d'avoir essuyé les plus grandes peines avec une constance qui lui donne droit de dire que son amour a été plus fort que la mort, puisque les tourments n'ont pu le faire mourir, et n'ont jamais pu le séparer de Jésus-Christ. D'abord il souffrit une longue prison avec S. Valère, son évêque ; de là il est tenté par les caresses ; mais ces deux épreuves peuvent-elles le séparer de l'amour de Jésus-Christ ? On l'étend sur un chevalet, on lui déchire les côtés avec des ongles de fer ; on découvre ses entrailles ; il avait presque perdu la figure d'homme : on lui demande s'il veut renoncer à Jésus-Christ ; mais il répond que ni les puissances du ciel ni les puissances de l'enfer ne le sépareront de l'amour qu'il a pour son Sauveur. Les bourreaux se lassent, Dacien entre en fureur : il imagine de nouveaux supplices : il fait étendre le Saint sur un lit de fer armé de pointes, il fait allumer un grand feu sous ce lit ; il fait jeter du sel dans ses plaies toutes fraîches, pour en augmenter la douleur ; on roule son corps sur des tets de pots cassés ; on lui met les pieds dans des ceps. Le tyran l'interroge s'il veut renoncer à Jésus-Christ : et Vincent répond, dans son courage invincible, que rien ne l'en peut séparer ; et, parlant pour lui et pour son évêque, qui le lui avait permis, il dit à Dacien : « Nous vous déclarons que nous n'adorons point vos dieux : vous nous croyez des aveugles ; voyez, par la liberté que je vous témoigne en vous parlant, que je crains peu vos menaces et vos supplices. La mort dont vous nous menacez nous conduira à la vie. »

Neque mors poterit nos separare à charitate Christi. (Ibid.).—Les grandes victoires que les martyrs ont remportées, et entre autres S. Laurent et S. Vincent, leur donnent un plein droit de dire que la mort ne les pourra jamais séparer de Jésus-Christ. Ici il y a plus : car ces saints martyrs, ayant souffert plusieurs supplices, peuvent enchérir, en disant que toutes les espèces de mort, même les plus cruelles, ne les sépareront pas du Sauveur. Quand on meurt par le premier supplice, comme par un coup

d'épée, cette mort est si prompte, qu'il faut, ce semble, être ou lâche ou trop délicat pour la craindre : néanmoins ceux des martyrs qui sont morts ainsi peuvent dire avec vérité que la mort ne les a point séparés de Jésus-Christ. Mais lorsque l'on étend les corps des martyrs sur des roues, après avoir été auparavant tout brisés de coups ; lorsqu'à ce supplice on fait succéder les ongles et les peignes de fer, qui leur déchirent le corps jusqu'à découvrir les entrailles et le cœur ; quand on ajoute à ces peines les fouets, les lits de fer et de feu armés de pointes de toutes parts ; lorsqu'après toutes ces épreuves un martyr tient ferme, ne peut-il pas dire, avec plus de justice qu'aucun autre, que la mort ne peut le séparer de l'amour de Jésus-Christ : *Neque mors poterit nos separare à charitate Christi?* — Quelle gloire, Seigneur, n'avez-vous pas tirée de cette insigne victoire remportée par nos saints martyrs sur le démon, vous qui en avez tiré une si grande de votre serviteur Job ! Quel avantage l'Eglise n'en a-t-elle pas reçu ! Quel fruit les fidèles n'en recueillent-ils pas ? Les forts sont affermis, et les faibles reprennent des forces, par de si puissants exemples.

Quorum intuentes exitum conversationis, imitamini fidem : Imitez la foi de ceux dont vous voyez l'heureuse fin (Hebr. XIII). — Ne cherchons pas à nous justifier par les difficultés que nous trouvons dans la route qui conduit à la patrie céleste : ce chemin est à présent si battu par des saints de tout âge, de tout sexe, de toutes conditions, que nos prétextes n'ont visiblement aucun autre fondement que notre paresse. Animons-nous donc en voyant les triomphes de tant de saints : soyons sensibles à la force de leurs exemples. Que la foi si vive de nos glorieux martyrs réchauffe notre foi languissante. Si l'ardeur de la foi de ces saints a ressuscité des morts en donnant la vie spirituelle à plusieurs païens touchés de leur invincible patience, est-ce que cette foi héroïque ne produira pas sur des enfants d'Abraham un semblable effet ? Notre foi n'est point morte, nous tenons encore à Jésus-Christ par cet endroit ; il ne s'agit que de donner un nouveau degré de chaleur à cette foi attiédie. Le prodige de patience qui a éclaté dans ces deux saints martyrs est encore pour nous, comme pour les infidèles qui se sont convertis en admirant leur courage, un motif de réveiller et vivifier notre foi, en honorant ces saints d'une vénération particulière, en admirant aussi leur générosité, qui leur a fait mépriser la vie, la mort, les plaisirs, les délices, pour suivre Jésus crucifié ; en nous approchant de leurs autels, qui sont les dépositaires de ces restes sacrés. Considérons la gloire qu'ils se sont acquise : *Quorum intuentes exitum conversationis, imitamini fidem.* Vous êtes témoins de celle qu'on leur rend ; rendez-vous-en participants, comme les témoins, en imitant leur foi. C'est par elle qu'ils ont vaincu, qu'ils ont mérité les promesses : *Sancti per fidem vicerunt regna, adepti sunt repromissiones;* c'est par-là que vous obtiendrez la même récompense.

Domine, posuerunt morticinia servorum tuorum escas volatilibus cœli, carnes sanctorum tuorum bestiis terræ :— Ils ont exposé, Seigneur, les corps de vos serviteurs pour être la nourriture des oiseaux, et la chair de vos saints en proie aux bêtes de la terre (Ps. 78). — La cruauté des tyrans a été si excessive, qu'elle s'est étendue sur les corps des saints martyrs, même après leur mort, soit en faisant jeter les corps dans les eaux, soit en les brûlant, soit en les faisant précipiter dans des cloaques et dans des lieux inconnus, pour en effacer tout à fait la mémoire et les triomphes. Dacien frémit de rage en apprenant que Vincent était mort, et avait ainsi triomphé de sa fureur ; et, ne comprenant pas que c'était Jésus-Christ qui l'avait vaincu en la personne de Vincent, il résolut de se venger au moins sur le corps du martyr, et de le faire déchirer par les bêtes, afin que les chrétiens fussent privés de la consolation de l'enterrer et de lui dresser un monument. Il ordonna donc qu'il fût jeté dans un marécage couvert de joncs. Mais permettrez-vous, Seigneur, qu'un corps glorifié par les marques de tant de triomphes devienne la proie des animaux ? les bêtes féroces seconderont-elles la férocité de ce tyran ? N'avez-vous pas fermé la gueule des lions affamés, pour conserver Daniel votre prophète ? Le Seigneur renouvelle le même prodige : il confond la cruauté de Dacien ; il donne aux animaux les plus avides l'humanité que Dacien avait perdue pour se revêtir de la cruauté des bêtes. Un corbeau, au lieu de dévorer ce corps, selon son avidité naturelle, le défend contre les autres animaux, bien loin d'avoir envie d'y toucher.

Proba me, Deus, *et tenta me ; ure renes meos et cor meum.* (Ps. 25). — De tous les tourments qu'on peut appliquer à un homme pour l'obliger à confesser une vérité, le feu est le plus insupportable. Premièrement, parce que c'est le plus actif de tous les agents, et que par conséquent la douleur en est plus violente et plus sensible. Secondement, il ne s'arrête pas au-dehors, mais pénètre jusqu'au dedans de l'homme, et va même porter sa pointe jusqu'au cœur. Enfin, ce n'est pas un tourment particulier : il s'étend généralement dans toutes les parties du corps ; il donne la question à tous les membres : et c'est pour cela que la justice de Dieu a voulu employer le feu pour être l'instrument de sa vengeance, afin de tourmenter les damnés et de rendre par ce supplice sa colère plus effroyable. Cassien l'appelle excellemment *Ignis inquisitor*, un feu exterminateur, un feu d'enquête, d'information, de question, qui va examiner tous les membres des damnés, qui va interroger tous les nerfs, qui pénètre toutes les veines, pour y punir les péchés qui ont été commis, et pour leur arracher cette malheureuse confession qu'ils sont coupables. — Appliquons ce même nom au feu qui brûle S. Laurent, et, quoique d'une différente façon, disons qu'il fait le même office, que c'est un feu exterminateur : *Igne me examinâsti.* Entre les mains des tyrans et des démons, c'est pour interroger ce saint et pour le faire renoncer à la foi ; mais en-

tre les mains de DIEU c'est pour lui demander s'il l'aime : *Amas me?* Ceux-là l'interrogent afin qu'il le nie ; mais DIEU lui donne la même question afin qu'il le confesse. C'est avec cette double commission que cette flamme meurtrière va donner la question à tous les membres du corps de notre saint : elle l'interroge en toutes ses parties, pour voir si toutes tiennent le parti du Seigneur, s'il n'y a pas quelque goutte de sang, quelque parole ou quelque action, qui puisse quitter son saint amour : *Ignis inquisitor.* Mais quelle est la réponse à cette interrogation de feu? quel est le succès de cette question de flammes? Le feu, dit S. Augustin, qui brûle la paille, éprouve l'or et le rend plus clair et plus pur. Cette épreuve, qui eût produit quelque espèce de lâcheté, ou qui eût affaibli l'amour d'un chrétien, ne sert qu'à montrer l'ardeur de l'amour de Laurent, à faire paraître avec éclat sa fidélité et sa constance, et à lui donner comme un nouveau prix.

Igne me examinâsti, et non est inventa in me iniquitas (Ps. 16). Quoique tous les saints qui ont été épurés par les afflictions, comme par autant de flammes, puissent dire à DIEU qu'il les a éprouvés par le feu, et qu'il a reconnu leur innocence dans leur supplice, il n'y a, ce semble, que les martyrs qui aient droit de tenir ce langage et de dire à DIEU, sans figure et sans métaphore, qu'il les a fait passer par le feu : *Igne me examinâsti*; puisque, les ayant éprouvés par un genre de mort si étrange, il a fait connaître à tout le monde qu'ils avaient un zèle comme infini pour sa gloire, et beaucoup de mépris pour leur propre vie. — Mais, entre tous ces glorieux athlètes, il y en a peu qui aient autant de raison de prononcer ces paroles que l'incomparable S. Vincent, qui, ayant été brûlé à petit feu, se peut vanter d'avoir été cruellement torturé par cet élément, et d'avoir donné d'admirables preuves de sa constance et de son ardent amour pour JÉSUS-CHRIST, dans un si terrible supplice.

Mirabiliter me crucias. (Job. x). L'épreuve du feu est si terrible, que l'on n'en peut trouver de plus proportionnée à l'excès des justes vengeances de DIEU contre les damnés : ce qui fait qu'un Père de l'Eglise dit que le feu est le vicaire de toutes les créatures : *Ignis omnium creaturarum vicarius ;* comme s'il renfermait en lui seul ce que les autres tourments ont de plus violent. Ce qu'il y a de sensible dans les roues, dans les rasoirs, dans les huiles bouillantes, tout cela est renfermé dans le feu. Il est l'agent de la justice de DIEU ; il s'insinue jusque dans les os ; il pénètre dans les moëlles, et, par une vivacité surprenante, cause la plus cuisante des douleurs. C'est cependant à cette rude épreuve que la constance de notre saint est exposée. Ah ! quelle horrible tentation ! En cet état, ne peut-il pas dire à DIEU qu'il le tourmente d'une façon miraculeuse : *Mirabiliter me crucias?* C'est ce que les damnés disent de la justice de DIEU, que les flammes qui les brûlent sans les consommer sont des

flammes miraculeuses. A chaque fois qu'elles agissent, par une puissance obédientielle, sur des âmes qui, toutes spirituelles, sont hors des atteintes des agents corporels, elles sont sans doute tout autant de prodiges et de miracles. Ce sont aussi les mêmes paroles que JÉSUS-CHRIST en croix adresse à son Père : *Mirabiliter me crucias !* S'il y souffre, ce n'est que par miracle : la partie inférieure dans la douleur, la partie supérieure dans la joie, l'âme triste jusqu'à la mort, et cette même âme bienheureuse et éternellement jouissante de la vision de DIEU. Voilà autant de miracles. — Mais c'est ce que dit aussi notre saint étendu sur ce feu ardent. « Ah ! mon DIEU, vous me tourmentez merveilleusement ! Ce feu qui agit sur tous mes membres, et qui laisse mon cœur vivant, ces flammes qui rendent mon corps sensible à la douleur, et mon âme insensible, ne sont-ce pas autant de prodiges ? c'est par ces prodiges que je veux rendre à votre vérité le plus illustre de tous les témoignages. »

§ IV.

Passages et pensées des Saints Pères et autres pour saint Vincent.

Magnum spectaculum spectavimus oculis fidei : martyrem sanctum Vincentium, ubiquè vincentem. Vicit in verbis, vicit in pœnis, vicit in confessione, vicit in tribulatione, vicit exustus ignibus, vicit submersis fluctibus : postremò vicit tortus, vicit mortuus. Augustin. Serm. CCLXXIV.

Voici un grand spectacle que la foi nous présente : c'est le martyr S. Vincent vainqueur dans tous les combats : vainqueur en paroles par sa généreuse confession, vainqueur des flammes qui l'ont brûlé, des flots de la mer qui n'ont pu le submerger, vainqueur, en un mot, des tourments les plus affreux, et de la mort la plus cruelle.

Quis istam patientiam militi suo donavit, nisi qui pro illo sanguinem fudit ; cui pro illo dicitur in psalmo : Quoniam tu es patientia mea, Domine; Domine, spes mea à juventute meâ ? Ibid.

Qui a pu inspirer une telle patience à ce généreux soldat de JÉSUS-CHRIST, si ce n'est celui qui a versé tout son sang pour lui, et de qui il est dit dans les psaumes : « C'est de vous, Seigneur, que je tiens ma patience ; c'est en vous que j'ai mis mon espérance depuis ma jeunesse. »

Magnum certamen magnam comparat gloriam : non humanam ac temporalem, sed divinam et sempiternam. Fides pugnat, et quandò fides pugnat, carnem nullus ex-

C'est par un grand et généreux combat qu'on acquiert une grande gloire ; je dis une gloire non temporelle et périssable, mais divine et éternelle ; c'est la foi qui

pugnat, quia, etsi lanietur, etsi laceretur quandò perit quis, sanguine Christi redemptus est. Ibid.

Erat videre invictam martyris animam contrà insidias antiqui hostis, contrà sævitiam impii judicis, contrà dolores mortalis carnis acerrimâ conflictatione pugnantem. Id. Serm. CCXLV.

Tanta pœna erat in membris, tanta securitas in verbis; tanquàm alius loqueretur, alius torqueretur. Et verè alius; prædixit enim hoc Dominus, et promisit martyribus suis dicens: Non vos estis qui loquimini, sed spiritus Patris vestri qui loquitur in vobis. Id. Ibid.

Quantò illa erant truculentiora tormenta, tantò magis tortus de torquente triumphabat; et ex illâ carne, tanquàm ex terrâ suo sanguine irrigatâ, palma crescebat. Id. Ibid.

Si consideremus perturbationem torquentis et tranquillitatem tormenta patientis, videre facillimum est quis erat sub pœnis, quis suprà pœnas. Id. Ibid.

Quæ gaudia erunt in veritate regnantium, quandò tanta sunt pro veritate morientium? Id. Ibid.

Hodiè evidenter ostenditur nobis Judex ferox, tortor cruentus, martyr invictus, in cujus corpore pœnis variis exarato jàm tormenta defecerant, et adhùc membra durabant. Ibid.

Tot convicta miraculis persistebat impietas, tot vexata suppliciis non cedebat infirmitas: agnoscatur ergò operata divinitas. August. Ibid.

Quidquid pœnarum ferientis ira excogitabat, insuperabilis martyr fortiter patiendo vincebat. Id. I Serm. de S. Vincent.

Fovebat laceros artus medica Dei *manus.* Id. Serm. II.

Tremor judicem occupat, dolor lacerat, furor inflammat. Ibid.

Duplicem aciem producit mundus contrà milites Christi: terret ut frangat, blanditur ut decipiat. August. Serm. V, de eod. sancto.

combat; et, quand elle combat, rien ne peut détruire notre corps; quoiqu'il soit déchiré, mis en pièces, celui qui est racheté du sang de Jésus-Christ ne peut périr.

Il faisait beau voir ce généreux martyr dans un combat opiniâtre, par la seule force de son esprit, contre les embûches que l'ancien ennemi lui dressait, contre la cruauté du juge impie, contre la violence des douleurs qu'il endurait dans une chair mortelle.

Il souffrait la douleur dans tous ses membres, et il marquait l'assurance et la fermeté dans ses paroles, comme si c'eût été un autre qui eût parlé, un autre qui eût souffert. Et certes on pouvait bien le dire : car le Sauveur l'a promis : *Ce ne sera point vous qui parlerez, mais l'esprit de* Dieu *qui parlera en vous.*

Autant les tourments que le martyr endurait étaient cruels, autant celui qui les souffrait triomphait de celui qui les lui faisait souffrir, et de cette même chair souffrante, comme d'une terre arrosée de son sang, croissait la palme qui marquait son triomphe.

Si nous considérons le trouble d'esprit de celui qui tourmente le martyr et la tranquillité de celui qui souffre, il est aisé de voir lequel est au-dessus des supplices, lequel est au-dessous.

Quelle sera la joie de ceux qui auront place dans le royaume de la vérité, puisqu'ils ressentent tant de douceur à mourir pour la vérité ?

Dans le martyre de ce saint, nous voyons un juge animé, un bourreau sans pitié, et un martyr invincible, en qui, dans un corps meurtri de coups, les supplices ne trouvaient plus de lieu pour se faire sentir, et qui subsistait cependant.

L'impiété du tyran, convaincue par tant de miracles, est toujours la même, et la faiblesse du martyr ne succombe point : il faut donc conclure que la vertu divine opère ici toute seule.

Tout ce que la rage du tyran pouvait inventer de plus atroce, la patience du martyr le souffrait et en triomphait.

La main de Dieu guérissait les plaies de ce corps meurtri et déchiré.

Considérez le juge qui préside à ce supplice : comme il est saisi de crainte, pénétré de douleur, tout furieux de colère !

Le monde emploie une double batterie contre les soldats de Jésus-Christ : il les épouvante par des menaces afin de les vaincre, et il les caresse afin de les séduire.

Obtinuit Elias à corvo ut aleretur : obtinuit Vincentius à corvo ne comederetur. Id Ibid.

Elie obtint d'être nourri par un corbeau ; Vincent mort mérite de n'être point dévoré par le corbeau.

Pensées des SS. Pères sur saint Laurent.

Tanta ejus martyrii gloria existit, ut passione suâ mundum illustraverit universum. Augustin. Serm. xxx de Sanctis.

Il s'est acquis par son martyre une si grande gloire, qu'elle a rejailli sur le monde entier.

Non occisus sed cruciatus in igne diù vivere permissus, imò non diù vivere, sed tardè mori compulsus. Id. Serm. de S. Laurentio.

On ne prétendait pas que Laurent mourût par le feu, mais qu'il y souffrît longtemps ; ou plutôt, on ne lui a pas permis de vivre, mais on le contraint de mourir dans ce supplice, d'une mort lente et cruelle.

Illuminavit mundum planè Laurentius, eo lumine quo ipse accensus est, et flammis quas ipse pertulit omnium Christianorum corda succendit. Id Serm. xxx de Sanctis.

Laurent a éclairé le monde de la lumière du feu qui l'a consumé, et les mêmes flammes qu'il a souffertes embrasent les cœurs de tous les chrétiens.

Laurentii exemplo provocamur ad martyrium, accendimur ad fidem, incales cimus ad devotionem. Id. Ibid.

L'effet que doit produire en nous l'exemple de Laurent, c'est de nous exciter à souffrir le martyre, à rallumer notre foi, à nous échauffer le cœur d'une ardente dévotion.

Longâ et multiplici pœnâ cruciatur, ut mors ei adsit ad supplicium, ei desit ad finem. August. Ibid.

Dans son martyre, il souffre de longs et différents tourments afin qu'il ne puisse manquer de mourir, et que la mort lui manque pour finir son supplice.

Quis nolit ad horam sustinere Laurentii ignem, ut æternum gehennæ non patiatur incendium ? Ambros. de S. Laurent.

Qui est-ce qui refuserait de souffrir durant une heure l'ardeur du feu, avec S. Laurent, pour ne pas souffrir après cette vie l'ardeur d'un feu éternel ?

Charitatis magnitudo leviticum ministerium dedit, plenitudo fidei martyrii contulit dignitatem. Maxim. Homil. de S. Laurent.

La grandeur de sa charité lui a fait mériter le ministère de lévite, et la plénitude de sa foi lui a acquis le bonheur incomparable du martyre.

Dùm Christi ardet desiderio, persecutoris pœnam non sentit. August. Serm. III de Sanctis.

Pendant qu'il brûle du désir de voir Jésus-Christ, il ne sent point les tourments auxquels son cruel persécuteur l'a condamné.

Seqnior fuit ignis qui foris ussit, quàm qui intùs accendit. Leo, Serm. de S. Laurent.

Le feu extérieur qui brûlait ce saint martyr avait moins d'activité et d'ardeur que celui qui le brûlait intérieurement.

Stat martyr tripudians et triumphans, toto licèt lacero corpore, et rimante latera ferro, non modò fortiter, sed et alacriter acrum è carne suæ circumspicit ebullire cruorem. Bernard. Serm. XVI in Cantic.

Le saint martyr, dans un corps meurtri de coups, triomphe de joie ; et, pendant que le fer lui déchire les côtés, il voit non-seulement avec une généreuse patience, mais encore avec un plaisir incroyable, le sang couler de ses plaies.

Non facit hoc stupor, sed amor : submittitur enim sensus, non amittitur. Id.

Ce n'est pas par un stupide assoupissement, mais par un ardent amour, qu'il paraît insensible à la douleur : il n'a pas perdu le sentiment, il l'a vaincu.

In honorem triumphi transierunt instrumenta supplicii. Leo, de Nativ. Laurent.

Les instruments du supplice de ce grand saint sont devenus les ornements de son triomphe.

Cùm quis viderit tantâ perseverantiâ stare martyrem, et in tormentis gloriari, subit ista cogitatio, quòd, nisi verum esset Evangelium, nunquàm sanguine defenderetur. Epist. LI, ad Hedib.

Quand on voit un martyr souffrir avec tant de constance, se glorifier dans les tourments, on fait cette réflexion : si l'Evangile n'était véritable, on ne le défendrait pas par la perte de sa vie.

Nihil sentit crus in nervo, cùm animus est in cœlo. Tertull. ad Martyres.

Tant que le martyr a l'esprit dans le ciel, il ne ressent point l'extension de ses membres sur le chevalet.

Tàm illustris Roma Laurentio quàm clarificata est Hierosolyma Stephano. Leo, Serm. de S. Laurent.

Rome est autant illustrée par le triomphe de Laurent que Jérusalem le fut par celui d'Etienne.

Laurentius, fortissimæ mortis triumpho, Apostolorum se consortio copulavit. Maxim. Homil. de S. Laurent.

Laurent est entré dans la société des Apôtres par le triomphe d'une généreuse mort.

Beatus Laurentius, Christi martyr, triumphat coronatus in cœlis. Offic. S. Laurent.

Le bienheureux martyr Laurent entre triomphant dans le ciel, où il est couronné.

Ut in uno corpore tot martyria videatur esse quot membra. Zeno Veron.

Il a souffert en tant de manières, qu'il semble qu'il ait souffert autant de martyres différents que son corps avait de membres.

Numerent martyria qui possunt numerare supplicia. Id.

Que ceux-là comptent les espèces de martyres, qui pourront compter les supplices qu'il a endurés.

Lassabantur tortores, sed non lassabatur fides. Id.

Les bourreaux étaient las, mais sa foi ne se lassait point de souffrir.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

La gloire du martyre: à quelle vertu elle est due. — C'est une question entre les théologiens, à laquelle de ces trois vertus on doit attribuer le mérite et la gloire du martyre ; ou à la force, ou à la foi, ou à la charité ; puisqu'il est constant que toutes les trois concourent à une action si noble et si illustre, que la religion chrétienne n'a rien de plus grand ni de plus généreux. La foi sans doute y a une grande part, puisque c'est pour la défendre que l'on donne sa vie ; la charité n'y est pas moins essentielle, puisqu'elle est comptée entre les actes d'amour de Dieu, et qu'elle est en même temps la plus grande et la plus parfaite, comme semble le dire le Fils de Dieu : *Majorem hâc dilectionem nemo habet quàm ut animam ponat quis pro amicis suis.* Mais il faut avouer que, sans la force et le courage,

on ne verrait jamais ce miracle de vertu qui emporte le ciel par violence, et qui attire l'admiration du monde. C'est pourquoi, disent les docteurs, il faut que ces trois vertus y contribuent à la fois, mais chacune en leur manière : la foi, comme la cause pour laquelle on verse son sang ; la charité, comme celle qui le commande et qui en est le premier principe ; la force, qui met les deux autres en exercice, et sans laquelle elles seraient sans mouvement et sans action. Ainsi, quoiqu'on ne puisse douter que la foi de l'incomparable Vincent ne fût aussi vive et aussi inébranlable qu'on en ait jamais vu, et qu'on en doive juger par la grandeur même des tourments qu'il a endurés pour la défendre ; quoique sa charité ait été plus ardente que les feux et les flammes, qui n'ont pu l'éteindre, ni la ralentir, nous ne considérerons cependant que sa force, qui a triomphé des tourments et des plaisirs.

[Douleur ou plaisir : où est la force]. — C'est un problème, en morale, de savoir si la force paraît davantage à vaincre la douleur que le plaisir, ces deux grands ennemis qu'elle a à combattre, et les deux choses les plus capables de l'ébranler. Comme la question en serait plus curieuse qu'édifiante, j'en laisse la décision aux philosophes, qui n'admirent pas moins l'une que l'autre, et qui soutiennent avec raison que, bien qu'à considérer le penchant de la nature pour le second, et l'horreur qu'elle a pour le premier, la difficulté paraisse égale, l'expérience néanmoins fait voir, par le grand nombre de ceux qui se laissent vaincre aux plaisirs, que cet écueil est le plus à craindre, que les naufrages y sont plus fréquents, et par conséquent que la victoire en est plus glorieuse. Aussi a-t-on vu des martyrs qui, après avoir lassé la cruauté des bourreaux et bravé la mort avec tout ce qu'elle avait de plus capable d'effrayer les plus grands courages, ont succombé aux charmes et aux attraits des plaisirs. — Sans entrer plus avant dans cette question, je me contente de dire, avec le prophète, que la force mérite les regards et l'admiration des hommes, et que c'est un beau spectacle de voir fouler aux pieds, comme parle un ancien, et regarder avec un généreux mépris ce que les hommes ou aiment ou craignent le plus : *Quod omnes timent, quod omnes amant, calcat fortitudo.* Or, c'est ce qui a rendu S. Vincent un spectacle digne des yeux des anges et des hommes : il a triomphé de l'un et de l'autre avec un courage égal, et peu importe laquelle de ces deux victoires est la plus glorieuse, puisque ce grand saint les possède toutes les deux.

La force est une vertu rare, qui gagne l'admiration de tous les hommes : elle fait profession de fouler, par un généreux mépris, ce que les hommes craignent et ce qu'ils aiment le plus. C'est par elle que les grands courages s'élèvent au-dessus des craintes et des espérances humaines, s'affranchissent de la tyrannie du monde, et se rendent victorieux des plus cruels assauts qu'il leur livre. Le monde, dit S. Augustin, attaque avec deux sortes d'armes les soldats de Jésus-Christ : tantôt il les caresse,

pour les séduire, et tantôt il les menace pour ébranler leur constance : mais nous en serons toujours les vainqueurs, pourvu que nous ne soyons point si lâches que de nous rendre esclaves de nos plaisirs, ni si timides que de céder à la cruauté d'autrui. L'un et l'autre est un effet de la force. Cette généreuse vertu triomphe de tous les maux que les hommes craignent le plus : elle aime le péril, elle aspire au martyre ; elle ne regarde point ce qu'elle souffre, mais ce qu'elle gagne ; elle ne se soucie pas par quel chemin elle marche, pourvu qu'elle arrive à sa fin ; et tant s'en faut que les tourments soient l'objet de sa frayeur, qu'ils font une partie de sa couronne. Les héritiers de Jésus-Christ crucifié n'appréhendent point les supplices ni la mort, ils s'en nourrissent. La mort est à leur égard une résurrection avancée, et les supplices des fleurs qui leur promettent le fruit de la gloire : *Non terrent Crucifixi hæredes supplicia mortis, sed pascunt, et reficiunt maturatæ resurrectionis lætabunda solemnia.*

[Trois degrés de la vertu de force]. — Les théologiens semblent n'avoir reconnu que trois degrés de la vertu de force qui fait gloire d'endurer toutes sortes de maux pour s'unir plus intimement au souverain bien. — Le premier est de souffrir les maux sans impatience et sans murmure ; le second de les porter avec affection ; le troisième de s'en glorifier, d'en tirer de la joie, et de changer ainsi en couronnes les opprobres de la croix, et les supplices en délices. Quand cette noble vertu est arrivée jusqu'à ce point, ils estiment qu'elle est au plus haut de sa perfection, et que jamais elle n'est mieux parée que lorsqu'elle est couronnée d'épines. Mais Vincent, par un prodige inouï, ne tire pas seulement de l'honneur et du plaisir de ses tourments, il y trouve même la vie ; et, au lieu que les martyrs ont coutume de mourir par la grandeur de leurs souffrances, les souffrances donnent à ce saint martyr la force de ne point céder à la mort.

[Vincent et Laurent martyrs]. — Plusieurs choses peuvent contribuer à relever l'éclat du martyre : le genre extraordinaire du supplice, une confession de foi généreuse, des conversions opérées, une fermeté tranquille dans les tourments, un tyran bravé par des paroles pleines de force. Toutes ces circonstances se trouvent réunies dans le martyre du grand S. Laurent. Le tyran le presse de sacrifier aux idoles ; mais il répond hautement qu'il ne reconnaît qu'un Dieu, qu'il ne rend de culte qu'à ce Dieu : *unum* Deum *colo, illi soli servio.* Il est enseveli dans les ténèbres d'un cachot, chargé de fers ; mais la parole de Dieu n'est pas plus enchaînée dans sa bouche qu'elle ne l'était dans celle de S. Paul : *Verbum* Dei *non est alligatum.* Il convertit des infidèles par ses discours et par ses miracles ; il guérit des aveugles, et, en leur ouvrant les yeux du corps, il leur ouvre aussi ceux de l'âme ; il imite en cela son maître

Jésus-Christ, qui, en guérissant une lèpre corporelle, guérissait en même temps une lèpre spirituelle.

[Vivre en parfait chrétien]. — C'est une pensée assez communément reçue, qu'il est plus facile de mourir en martyr que de vivre en chrétien; mais cette pensée n'a d'autre fondement que la lâcheté du cœur humain, qui, n'étant point animé d'un grand zèle, ne se sent pas assez de force pour persévérer longtemps dans la vertu. C'est encore un effet de la présomption de l'esprit, qui se persuade pouvoir souffrir les supplices les plus affreux lorsqu'ils ne se présentent point, pendant que l'on perd patience aux moindres occasions qui s'offrent de l'exercer. Car, si la charité de Jésus-Christ était vraiment en nous, nous souffririons avec joie toutes les tribulations dans le souvenir de sa mort, et nous serions toujours prêts à sacrifier notre vie pour lui donner une preuve de notre foi et de notre amour. — Ce fut la disposition dans laquelle vécut S. Laurent. S'étant élevé au-dessus des objets sensibles, il ne voyait rien dans le monde qui pût l'attacher. Cette charité tout ardente qui le pressait lui faisait chercher avec un zèle tout de feu l'occasion de satisfaire le désir qu'il avait de sceller de son sang des vérités auxquelles il se croyait redevable du martyre. Il se considérait comme chargé des intérêts de la religion, et, dans ce pieux sentiment, il se croyait obligé de rendre le plus éclatant des témoignages à la vérité de la foi qu'il professait.

[En quel sens il faut haïr son âme]. — Les Pères, et entre autres S. Augustin, estiment cette sentence, prononcée par la bouche du Sauveur, plus difficile en pratique qu'en spéculation: *Qui amat animam suam perdet eam, et qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam.* Ce saint docteur l'appelle grande et admirable, et S. Chrysostôme dit qu'elle ressemble à une énigme. Car comment aimer son âme en la perdant, et comment la conserver en la haïssant? Les quatre Evangélistes l'ont jugée si importante et si nécessaire, qu'ils l'ont rapportée presque avec les mêmes paroles; et, quoiqu'on leur puisse donner deux sens, comme a remarqué S. Augustin, cependant ils expriment diversement la même chose. L'âme se prend quelquefois, dans l'Ecriture-Sainte, pour la principale partie de l'homme et pour la personne même; d'autres fois pour la vie, parce que l'âme fait vivre le corps. En ce dernier sens, le Sauveur a dit: *Filius Hominis venit dare animam suam redemptionem pro multis.* Il y a deux vies: la vie présente et la vie future; la vie temporelle et la vie éternelle. *Qui amat animam suam perdet eam,* celui qui aime sa vie la perdra: c'est-à-dire celui qui aime trop la vie temporelle perdra l'éternelle: c'est le premier sens. Ou bien: Celui qui aime la vie éternelle perdra librement la vie temporelle: c'est le second. Mais toute la différence consiste dans la diverse application de la vie temporelle ou éternelle à l'amour. L'autre partie de la sentence, *Et qui odit animam suam in hoc*

mundo, in vitam æternam custodit eam, ne souffre point ce double sens, parce qu'on ne peut haïr en ce monde que la vie temporelle pour conserver l'éternelle. D'où S. Augustin conclut judicieusement que, pour opposer l'amour à la haine, il faut entendre le premier sens de l'amour qu'on a pour la vie temporelle, ce qui cause la perte de l'éternelle.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Education de S. Vincent]. — S. Paulin parle de S. Vincent comme de la gloire et de l'ornement de l'Espagne. En effet, ce royaume n'a point donné à l'Eglise de martyr plus célèbre ni plus universellement révéré. Son nom a été jusqu'en Orient, où les Grecs en font une solennelle mémoire. Peut-on rien ajouter à sa célébrité en Occident, puisque S. Augustin a fait cinq sermons le jour de la fête de ce grand saint? C'est ce grand docteur qui nous apprend que, de toutes les provinces où la religion chrétienne s'était étendue, il n'y en avait aucune où on ne célébrât avec joie la fête de ce saint. Prudence, si connu par ses hymnes, l'a loué comme un des plus grands ornements de son siècle. — Sa famille était plus illustre par sa vertu que par la noblesse du sang, quoiqu'elle tînt un rang considérable. Il fut instruit, dès son enfance, dans les sciences profanes et ecclésiastiques, sous le bienheureux Valère évêque de Sarragosse. Ce fut là, dit Prudence, qu'il apprit la vertu et qu'il fortifia son âme. Les exemples des saints martyrs de Sarragosse firent une impression profonde sur son cœur : cette ville l'engendra au Sauveur et au martyre ; les héroïques actions de ce saint diacre devinrent, dit S. Léon, des instructions pour les autres, et sa vie était comme un témoignage continué de la divinité de Jésus-Christ. (**Anonyme**).

Peut-on mieux relever le disciple, que par le rare mérite du maître? dit S. Ambroise. S. Valère était admirable par sa sainteté, par son innocence, et il excellait même dans les sciences. La prière et la contemplation était la nourriture de son âme, et il commit à S. Vincent le ministère de la prédication. Sa mort précieuse devant Dieu a fait voir

avec quel fruit il annonçait l'Evangile. Les chrétiens étaient confirmés dans la foi, les païens se convertissaient en foule ; l'empire du démon était détruit, et celui de Jésus-Christ s'établissait sur ses ruines. Mais, afin que la semence de la prédication, qu'il avait répandue sur plusieurs, fût rendue plus assurée et plus efficace par le secours de son intercession, et qu'elle reçût sa dernière perfection par le martyre, il fallait qu'elle fût autorisée par l'effusion de son sang, dit S. Léon ; il fallait, pour la gloire de l'Eglise et pour celle de ce saint diacre, un ministre aussi fidèle à Satan et aussi célèbre par sa cruauté que Dacien, afin de relever le grand courage de ce saint diacre. Quelle fut sa gloire, lorsqu'il se vit engagé à combattre pour Jésus-Christ ! Sa foi ferme et invariable lui faisait espérer de remporter une victoire d'autant plus illustre que le combat serait plus sanglant. Notre saint était enivré de ce vin délicieux qu'il avait bu dans la coupe du Fils de Dieu, et cette ivresse fit qu'il parut sans crainte devant un juge tout furieux, qu'il soutint généreusement sa fureur, qu'il se moqua de tous ses efforts, sans perdre la tranquillité de son âme, sachant résister avec courage et vaincre avec humilité. (**Anonyme**).

[Vincent quitte la maison de son père]. — Vincent, dès sa tendre jeunesse, quitta la maison paternelle, où de grands biens et de plus grandes espérances semblaient le devoir retenir, et il se rangea sous la discipline de l'évêque Valère, pour participer aux peines et aux opprobres que le Fils de Dieu souffrait dans ses membres, par la contradiction universelle de toutes les nations à la religion chrétienne. Notre saint ne fut pas longtemps dans la maison de ce saint évêque sans se distinguer des autres fidèles par l'éminence de ses vertus, et l'idée que l'on conçut de son mérite le fit choisir pour remplir la place de diacre, qualité des plus importantes de l'Eglise en ce temps, après celle que l'évêque soutenait ; et ce qui justifie davantage l'élection de ce grand saint à cette fonction est que l'Eglise eût eu honte alors d'abandonner l'héritage que le Sauveur avait acquis par son sang, à des dissipateurs et à des sujets qui n'eussent pas su garder le précieux dépôt de l'innocence. L'Eglise se donnait bien de garde, en ce temps, d'ériger, en maîtres de la science du salut, des hommes en qui la vanité eût eu des disciples dociles à prendre et à suivre ses fausses maximes. Mais, si le choix que l'on fit de Vincent à cet état est une preuve que son cœur s'était garanti de la séduction du monde, l'acceptation qu'il en fit paraît aussi une preuve assez évidente de la droiture de son cœur. Il accepte avec joie l'emploi qu'on lui donne, parce qu'il sait que cet emploi l'oblige à pourvoir au soulagement des fidèles, sans soulagement pour lui-même ; à porter la consolation partout, sans en recevoir aucune, que celle de faire son devoir ; à pratiquer les plus grandes vertus, sans autre éclat que celui des vertus mêmes ; parce qu'il sait que dans cet emploi Dieu seul sera son partage ; Dieu, dis-je non

pas libéral en bénédictions temporelles, comme il l'était envers les lévites de l'ancienne loi, et tel que le souhaitent peut-être plusieurs lévites de la loi nouvelle, qui, pleins de l'esprit judaïque au milieu du christianisme, se font, par d'indignes intrigues, entrée dans le sanctuaire, pour y trouver ce que la fortune ne leur donnerait pas ailleurs ; mais Dieu méprisé, insulté, blasphémé par tout l'univers, et ne promettant à ses serviteurs que des biens invisibles pour récompense de leurs services : parce qu'il sait enfin que cet emploi le met en état d'être tous les jours immolé pour la divine victime, de la chair et du sang de laquelle il devient le dispensateur : voilà l'unique avantage qu'il y trouve. Ceux qui savent la situation où l'Eglise était alors le comprennent bien. Mais cet avantage, dont les lâches ministres des autels ne s'accommodaient sans doute nullement, lui paraît si estimable, qu'il le regarde comme un parfait dédommagement de tous ceux dont il le prive. (**Le P. Martineau**).

[Vincent devant les persécuteurs]. — Au commencement de la persécution des empereurs Dioclétien et Maximien en Espagne, Dacien, gouverneur de la province de Tarragone, dont Sarragosse et Valence dépendaient, voulant signaler son zèle pour les édits des empereurs contre les chrétiens, fit arrêter Valère et Vincent, et les fit conduire à Valence chargés de chaînes, espérant que la fatigue du chemin et les mauvais traitements qu'il avait ordonné qu'on leur fît durant le voyage, les décourageraient et lui procureraient la gloire d'avoir vaincu les deux plus grands héros chrétiens d'Espagne. Mais il fut bien surpris lorsque, les ayant fait venir devant lui, il les trouva frais et robustes, quoiqu'on n'eût rien oublié pour les faire mourir de faim. Dacien crut que la voie de la douceur serait plus propre à ébranler la foi de ces gens que les menaces. Il représente d'abord à Valère que son grand âge demandait du repos, et ses infirmités une vie douce et tranquille, et qu'il trouverait l'un et l'autre en obéissant aux ordres des empereurs. Mais les païens, regardant la conquête de Vincent comme une des plus considérables que pût faire le parti de leurs dieux, résolurent de l'enlever au christianisme. — C'est ici que le monde va faire un de ses derniers efforts pour séduire le cœur du saint par ses caresses les plus insinuantes. Richesses, plaisirs, grands établissements à la cour, faveur des empereurs, ces maîtres absolus de toute la terre, il étalera tout cela à ses yeux par la bouche de Dacien. Un moment d'attention, s'il vous plaît, à des choses si capables de nous édifier. Dacien le conjure donc de renoncer à une religion qui le prive de tous les avantages attachés à la noblesse de son sang, et qui semblent encore plus dus aux grandes qualités qui éclatent en sa personne. « Croyez-moi, Vincent, lui dit-il, ne vous obstinez point à suivre une loi si contraire aux droits de votre naissance, et par votre docilité à prendre mes conseils mettez-vous en état de profiter de cette florissante jeunesse qui

vous promet une si longue et si heureuse destinée. *Vincenti, verbis meis salubriter obaudi, quem et nobilitas gentis et decor commendat gratissimæ juventutis.* Pourquoi délibérer? ajoute-t-il : êtes-vous si peu jaloux de la gloire de votre maison? Rendez-vous à ce que les empereurs vous ordonnent, et vous y verrez aussitôt rentrer, par vous, les emplois importants que vos ancêtres ont remplis avec tant de distinction. » Dans une occasion si capable de réveiller l'amour du monde dans un cœur, qu'attendez-vous du saint martyr ? S'il ressemblait à ces lâches qui, chrétiens en apparence, sont réellement idolâtres des vanités du siècle, il se rendrait. Mais il aime trop Jésus-Christ, et cet amour prend ici de nouvelles forces, *Amore Christi resistebat ;* et, par le sentiment d'une sainte indignation, jetant un profond soupir : « Faites, dit-il, ces promesses à ceux qui ne connaissent pas, comme moi, le Dieu des chrétiens. Je sais trop combien il est aimable, pour aimer autre chose que lui. Si vous voulez me faire une grâce, faites-moi souffrir la mort la plus cruelle : je ne l'ai que trop méritée, puisque vous avez cru pouvoir me gagner par les biens frivoles que vous me proposez. C'est là pour moi un crime que je ne puis trop expier : heureux si j'en efface la tache par l'effusion de tout mon sang ! » Telle fut la réponse de notre saint. (*Le même*).

[Vincent dans les supplices]. — Notre saint martyr, à demi-brûlé, tout fumant et couvert de plaies, insulte encore à ses bourreaux : comme si, appréhendant que par un reste d'humanité la rigueur des maux qu'il endurait ne leur donnât de la compassion, il eût voulu empêcher leur fureur de se ralentir. Qu'on ne me vante point, dit S. Ambroise, des philosophes qui, bravant dans leurs écrits la fortune, la défiaient de déployer contre eux ce qu'elle a de plus terrible. *Quid cessas, fortuna, congredere ? paratus sum* , disait l'un d'entre eux. Belles paroles en apparence, mais en effet pleines de vanité. Pourquoi parlait-il de la sorte, sinon pour se figurer, par un raffinement d'orgueil, un état de constance et de fermeté où il ne devait jamais être, afin de jouir, par imagination, de la gloire attachée à un état si noble, tandis que réellement il était éloigné de tout ce qui pouvait troubler son repos et donner atteinte à sa patience ? Mais ce que fait aujourd'hui Vincent est capable de confondre ces vertus contrefaites de l'orgueilleuse sagesse des philosophes. Ce n'est pas un homme qui, dans le cabinet, insulte à la rigueur d'un sort qu'il n'éprouve pas, c'est un homme environné de bourreaux qui, pleins de rage, s'efforcent, à l'envi les uns des autres, de lui faire endurer les plus violentes douleurs. Cependant il leur reproche qu'ils n'ont pas assez de zèle pour venger la majesté de leurs dieux selon l'ordre qu'ils ont reçu du juge ; et, s'adressant au juge même : « Etes-vous donc à bout ? lui dit-il ; et cette cruauté si ingénieuse à trouver de nouveaux genres de supplices est-elle enfin épuisée ? Grâces au Dieu que je sers, ma patience ne l'est pas. *Si quid perversæ artis tuæ viribus potueris exercere* ! » Mais une circonstance assez

étonnante, qui augmente encore la couronne de ce saint martyr, c'est que, parmi tant d'horreurs, il a le cœur plein de joie, mais de joie si abondante, selon l'expression de l'Apôtre, qu'elle s'exprime dans ses yeux, qu'il tourne tendrement vers le ciel ; dans le teint de son visage, qui n'a rien que de doux et de riant ; dans les louanges qu'il chante à la gloire de Dieu ; dans l'oblation qu'il fait de son corps comme d'un véritable holocauste ; dans les actions de grâces qu'il rend à Jésus-Christ d'avoir bien voulu l'honorer d'une mort si précieuse. Tandis que, dans l'acharnement des bourreaux sur lui, il échappe, selon que s'exprime S. Léon, à leur fureur sous les plaies dont ils le couvrent : *Nec in quem jàm vindictam inferrent inveniebant* ; il n'est que trop en état d'accabler encore le juge de confusion, de douleur et de désespoir. (**Le P. Martineau**).

[Peinture des tourments de Vincent]. — Considérez en la personne de ce saint martyr un homme investi de tous les démons, assiégé d'une troupe de bourreaux poussés et animés par la fureur d'un des plus cruels tyrans qui ait jamais été, et cet homme non-seulement résiste et soutient leurs efforts, mais brave et insulte à tous ses ennemis vaincus. Voyez cette chair sensible à la douleur, comme la nôtre, qu'on meurtrit, qu'on déchire, qu'on tenaille, qu'on écorche, qu'on coupe, qu'on brûle à petit feu, qu'on fait rôtir sur des grils, laquelle, fortifiée de la vertu de Dieu, subsiste au milieu de ses peines, et non-seulement souffre sans se plaindre, mais triomphe de joie au milieu des tourments. Si je ne craignais de vous faire frémir d'horreur, je décrirais les circonstances de son martyre ; je ferais voir cet innocent criminel attaché à un poteau, brisé et moulu de coups de bâtons et déchiré de coups de fouets ; je le représenterais ensuite étendu sur un chevalet, souffrant la géhenne en toutes les parties de son corps ; je vous ferais voir une troupe de bourreaux acharnés sur lui, qui, avec des crocs et des ongles de fer, décharnent tous ses os les uns après les autres, afin que, dans un seul corps, il pût souffrir pour son Dieu autant de martyres qu'il a de membres : *Ut in uno corpore tot martyria videantur esse quot membra,* dit S. Zénon de Vérone. Vous verrez en même temps que les bourreaux sont hors d'haleine, et qu'ils se lassent de le tourmenter, mais que la foi infatigable de ce saint martyr ne se lasse point de souffrir : *Lassabantur tortores, sed non lassabatur fides.* — A la sortie de ce cruel supplice, il a encore assez de force pour s'échapper des mains de ses bourreaux, afin de courir, ou pour mieux dire de voler sur une Croix qu'il voit qu'on lui a préparée. C'est là qu'il désirait avec ardeur d'achever son sacrifice, à l'exemple du Sauveur, lorsqu'on le retira pour l'étendre sur un lit de fer embrasé, où on lui brûla les côtés avec des torches ardentes et des lames de fer toutes en feu. De là on jeta ce corps, couvert de plaies et à demi rôti, dans une prison semée de tets de pots cassés, puis on le roula sur des pointes aiguës. Ne puis-je pas dire, avec S. Zénon, sur un semblable sujet : *Numerent martyria qui pos-*

sunt numerare supplicia ! Les divers supplices qu'il a endurés sont autant de martyres. Quel est donc le victorieux, quel est donc le vaincu, dans ce combat sanglant? Le victorieux, n'est-ce pas celui qui regarde d'un œil généreux et plein de mépris cet appareil de cruauté ; qui, au milieu de ses supplices, se moque de ses bourreaux, et leur reproche leur lâcheté et leur faiblesse à le tourmenter ? Le victorieux n'est-ce pas celui qui, tandis que son corps se distille et fond sur les brasiers, comme s'il était couché sur un lit de fleurs, regarde avec une sainte fierté le tyran qui le fait souffrir, et le provoque à inventer de nouveaux tourments, disant, plein de force et de courage, avec S. Paul : *Certus sum quia neque mors neque vita, neque Angeli neque principatus, neque alia creatura, poterit nos separare a charitate* Dei : *in his omnibus superamus propter eum qui dilexit nos.* (**Le P. Texier**).

[Constance du saint martyr]. — Ne croirait-on pas que le saint martyr a plusieurs corps qu'il anime successivement pour souffrir de nouveaux supplices, dont un seul est capable d'ôter la vie à ceux mêmes qui les regardent ? Ne diriez-vous pas qu'il souffre dans un corps étranger. Les bourreaux retournent à Vincent : Dacien les excite, le martyr les anime contre lui-même. Ces ministres barbares, craignant d'être punis par le tyran, redoublent leurs efforts. C'est donc un combat où tout est allumé contre notre saint athlète. Il souffle le feu contre lui-même. Ne craignez-vous pas qu'il ne succombe, et que, lassé par la douleur, sa constance s'affaiblissant, il ne change de résolution, ou du moins qu'il ne rabatte de cet air saintement fier et élevé ? Mais non : quand un camp et une armée rangée en bataille s'exercerait à tourmenter Vincent, son cœur ne craint rien; Dieu est pour lui et avec lui. Il compte tout le reste comme un néant, comme une paille que le vent emporte. Voilà donc les bourreaux animés par tous les moyens imaginables, mais inutilement : ils sont hors d'haleine, et leurs forces sont abattues. Vincent a beaucoup plus de courage qu'ils n'ont de cruauté. « Reposez-vous, leur dit-il, afin que, les plaies refroidies, la douleur soit plus sensible en les renouvelant. » Est-ce un homme qui parle ainsi, Seigneur ? Est-ce un ange revêtu de l'apparence d'un corps humain ? C'est l'effet de votre grâce toute-puissante, qui est victorieuse dans ce saint martyr. (**Anonyme**).

[Vincent visité par des anges]. — Quelle fut la surprise du cruel Dacien lorsqu'il apprit que des esprits célestes avaient visité Vincent dans sa prison, que ses liens s'étaient brisés ; que les têts sur lesquels il l'avait fait étendre s'étaient changés en roses ; quand il apprit que les gardes de ce généreux athlète s'étaient convertis à la vue de ce prodige ! La fureur, la colère, la honte, s'emparent de son cœur, et, n'osant plus produire le saint en public, il aime mieux lui donner du repos et le mettre sur un lit, espérant que, s'il mourait en cet état, on attribuerait sa mort à une cause

naturelle, et non aux supplices, et qu'il n'aurait point la gloire d'y avoir perdu la vie. Ce fut alors que les fidèles accoururent dans la prison pour lui donner du soulagement, l'un en baisant les cicatrices de ses plaies, l'autre en recueillant son sang pour le conserver comme un monument authentique de la victoire du martyr sur le tyran, et le triomphe illustre de la religion chrétienne sur la fausse religion des païens. Mais, aussitôt que ce soldat de Jésus-Christ fut placé sur le lit qu'on lui avait préparé, il rendit son esprit au Seigneur, parce qu'il ne demandait que la mort dès que l'on commença à donner du soulagement à son corps ? Qu'eût-il fait sur la terre, puisqu'il n'y avait plus de combats à soutenir ? Il avait atteint le but de sa carrière ; il ne lui manquait plus que la couronne que Dieu prépare à tous ceux qui l'aiment. S'il avait fallu combattre de nouveau, il eût dit comme S. Martin ; « Je suis, Seigneur, préparé à souffrir tous les supplices et toutes les peines pour votre gloire. »

[Gloire particulière du martyre de S. Vincent]. — Je ne doute point que S. Vincent ne trouve un rang considérable entre les martyrs, puisque la mort qu'il a soufferte pour défendre la foi est extraordinaire dans toutes ses circonstances. Les autres martyrs ont expiré dans leurs tourments, et Vincent, au contraire, meurt par la crainte des plaisirs. Les autres meurent par la continuation de leurs supplices, et Vincent ne meurt que parce que les supplices cessent. Les forces du corps manquent aux autres dans la violence de leurs peines, et notre saint quand les peines manquent à son courage. Mais il semble qu'il y ait lieu de douter si c'est la crainte ou la hardiesse qui est la cause d'un si illustre martyre. Est-ce la crainte ? Non, sans doute, car les tourments le font vivre, loin qu'il craigne la mort. Est-ce la hardiesse ? Non, car la crainte des plaisirs le fait mourir. Qu'est-ce donc qui fait le martyre de ce saint ? L'amour de Jésus-Christ, qui unit dans le cœur de cet athlète incomparable la hardiesse et la crainte tout ensemble, pour en faire un miracle de force, et doubler pour ainsi dire la gloire de son martyre. Pour être martyr, il faut mourir, il faut souffrir et mourir pour une bonne cause : et c'est l'amour de Jésus-Christ qui le fait souffrir et mourir. *Ab ipso enim patientia mea.* Voilà la force qui soutient son esprit, voilà l'esprit qui anime son courage, selon cet oracle du Concile d'Orange : *Fortitudinem gentilium mundana cupiditas, fortitudinem christianorum* Dei *charitas facit* : l'amour du siècle fait la force des païens, l'amour de Dieu celle des chrétiens. (**Nouet**, *méditations*).

[La fureur de Dacien ne finit pas avec la vie du saint]. — La colère et la fureur de Dacien ne finirent pas avec la vie du saint martyr : il le persécuta encore après sa mort ; et, comme s'il n'eût pas été satisfait de tant d'outrages et de tourments qu'il lui avait fait souffrir, il voulut encore lui ravir l'honneur de la sépulture, et faire dévorer par les oiseaux celui qu'il n'avait pu consumer par les flammes. La nature nous donne de la pitié

pour les morts, la religion nous imprime de la révérence pour eux; il semble que la mort qui les a détruits les ait consacrés, et que, les ayant ôtés du commerce des hommes, elle les ait mis au rang des choses saintes. On ensevelit leurs corps, sinon avec pompe, au moins avec piété ; les ennemis mêmes qui les ont persécutés pendant leur vie les regrettent après leur mort, et donnent des larmes à la misère ou à la sainteté de leur condition. Dacien, ce monstre de fureur et de cruauté, qui n'avait rien d'humain que le visage, voulut que le ventre des loups ou des corbeaux servît de sépulcre au saint martyr après sa mort : il le fit exposer dans une campagne où l'on jetait les immondices de la ville, et il défendit, sous des peines très-rigoureuses, qu'on lui rendît les derniers devoirs. Mais la Providence divine prit la protection de ce généreux athlète, et elle fit triompher après sa mort celui qu'elle avait fait vaincre ses ennemis pendant sa vie. Car, comme les bêtes farouches et qui vivent de rapines s'approchaient pour dévorer ce corps, elle suscita un corbeau qui de son bec, de ses ailes et de sa voix, les étonnait et les écartait. Tout autre animal eût fait douter du miracle, et on eût cru que quelque sentiment de pitié l'eût obligé à rendre ce pieux devoir au corps du martyr; mais le corbeau, qui ne se nourrit que de carnage, oublie son naturel impitoyable ; il obéit à l'ordre du Ciel, et emploie toute sa force et son courage pour défendre, même à jeun, le corps mort de notre généreux athlète. (**Senault**).

[Fruits à retirer]. — Nous pouvons tirer de la vie et de la mort de ce saint martyr cette instruction, qu'il n'y a point de gloire pareille à celle qu'un chrétien peut acquérir en souffrant pour Dieu, de quelque manière que ce soit. Si nous en croyons S. Augustin sur ce sujet, c'est pour cela que Dieu veut qu'on honore les saints martyrs, et que la sainte Eglise nous les met devant les yeux, afin de piquer notre courage et de nous animer, à la vue de leurs couronnes, à chercher la plus grande, la plus solide et la plus véritable gloire, qui est de souffrir quelque chose pour son amour, sur l'espérance que les hommes, qui risquent si souvent leurs biens et leur vie pour une fumée d'honneur, qui courent à une gloire périssable à travers la grêle des coups ; qui la cherchent parmi tant de hasards, et qui l'achètent au prix de leur propre sang, ouvriront les yeux à cette parole de S. Paul : *Et hiut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam* (I Cor. IX). — Ah ! faut-il tant risquer, tant souffrir, faire tant d'efforts, se donner tant de mouvement, pour un peu de gloire qui passe, et qui leur échappe des mains lorsqu'ils pensent la tenir ; et qu'on néglige celle qui ne passe point, qui ne se flétrit jamais, et qu'on ne pourra jamais nous ravir ! Si vous voulez savoir le moyen le plus court et le plus sûr pour l'acquérir, je vous dirai que c'est de souffrir pour Dieu. Aussi l'Apôtre met-il cette faveur entre les plus grandes que Dieu puisse faire en cette

vie: *Vobis datum est non solùm ut in ipsum credatis, sed etiam ut pro ipso patiamini* (Philipp. I) (**Houdry**, *Sermons*).

[Amour des souffrances dans S. Laurent]. — S. Laurent brûlait d'un violent désir du martyr : il en cherchait les occasions ; il se pressait de distribuer les biens de l'Eglise aux pauvres, pour accompagner son évêque dans le combat, et il lui faisait ces tendres reproches, qui ne pouvaient naître que de son amour : « Où allez-vous, saint évêque, sans votre diacre ? En me chargeant de la dispensation du sang de Jésus-Christ aux fidèles, ne m'avez-vous pas jugé digne de répandre le mien pour sa gloire, et, puisque vous n'avez jamais offert de sacrifice sans mon ministère, pourquoi ne voulez-vous pas que je vous assiste en celui-ci, et que j'aie l'avantage d'en être une des victimes avec vous ? » Ces paroles ne sont-elles pas enflammées ? l'amour et le feu ne le brûlent-ils pas tout ensemble ? et ne jugez-vous pas bien, par ce discours, que la même charité qui brûle notre saint lévite l'anime et le fortifie? aussi le saint évêque, qui jugeait de ses sentiments par ses paroles, ne le console pas comme un homme faible, mais comme un martyr courageux. « Je ne vous quitte pas, lui dit-il : vous mourrez aussi bien que moi ; la persécution ne cessera point, et dans peu de jours vous finirez votre vie par un martyre plus glorieux que le mien. Je suis faible, parce que je suis chargé d'années ; le Ciel épargne ma faiblesse, il permet que je meure d'un supplice qui n'a rien de rigoureux ; mais, comme vous êtes jeune, que la charité vous anime plus que votre âge, le Seigneur, qui veut faire éclater votre courage dans l'Eglise, vous prépare un supplice digne de vous, et veut que vous acheviez votre sacrifice par une mort qui sera d'autant plus illustre qu'elle sera plus cruelle. »

Les autres juges qui persécutaient les martyrs le faisaient par degrés dans l'ordonnance des peines ; ils se contentaient, les premiers jours, de les jeter en prison et d'éprouver leur constance par l'obscurité des cachots. S'ils résistaient avec courage à cette première peine, ils faisaient déchirer leurs membres avec des peignes de fer ; si ce tourment ne les ébranlait point, ils en inventaient d'autres plus cruels, et, se servant des roues ou du feu, ils tâchaient de triompher par-là du courage des saints martyrs. Mais ce juge furieux ne garde point de mesure à l'égard de S. Laurent : il commence par où les autres finissent ; il croit que les tourments ordinaires ne pourront vaincre le saint diacre. Il commande qu'il soit étendu sur une machine ardente, et que là il soit consumé peu à peu, afin qu'il souffre longtemps, et que par la longueur d'un si cruel supplice, il puisse vaincre la constance du saint lévite (*Le même*).

Le feu est le plus doux et le plus cruel de tous les supplices, selon que les bourreaux le ménagent. Il est le plus doux, si l'on jette le patient dans le milieu de ses flammes. Car comme il est extrêmement agissant, il le consume d'abord, et finissant promptement sa vie, il finit bientôt ses

douleurs. Il est aussi le plus cruel, si l'on modère son activité, et si, étant appliqué par une ingénieuse rigueur, il brûle les condamnés et ne les consume pas : leur peine alors est longue et violente, et, joignant deux choses qui semblent incompatibles, ils endurent beaucoup et ils endurent longtemps. C'est pourquoi Tertullien, faisant le dénombrement des supplices que l'on faisait endurer aux martyrs, appelle celui du feu le plus grand, et il reconnaît que le tranchant de l'épée, la honte de la croix, la rage des bêtes furieuses, ne sont pas comparables à l'activité du feu : *Timebit forsitan contra gladium gravem et crucem excelsam, et rabiem bestiarum, et summam ignium pœnam.* (**Le P. Senault**).

[S. Laurent sur le gril]. — Ce fut avec le supplice du feu que le juge impitoyable exerça la patience du saint lévite. Il inventa une machine de fer, qui ressemblait à un lit ardent, sur laquelle il fit étendre notre saint, afin que la moitié de son corps brûlât lentement, et que, distillant goutte à goutte sur ce brasier allumé, il vît différer sa mort et prolonger son supplice. Quand le tyran s'aperçut que le corps était presque réduit en charbon d'un côté, il le fit tourner de l'autre, afin de renouveler les douleurs, et de faire mourir deux fois un même homme. Qu'admirez-vous davantage, ou la patience du martyr, ou la fureur de ce tyran ? L'une et l'autre pouvait-elle aller plus loin ? Le juge pouvait-il inventer un supplice plus cruel, et le martyr souffrir avec plus de constance ? Laurent voit ses nerfs et ses veines se retirer, ses os se noircir, ses moëlles se fondre, et, dans de si longues douleurs, la mort ne l'enlève point à la fureur de ses bourreaux. — Généreux martyrs, qui avez tant souffert pour la gloire du Sauveur, votre patience est admirable ! Quand on vous voit sur les gibets, sur les roues, parmi les tigres et les lions, dans les eaux ou dans les flammes, on a tout lieu d'être surpris de la force de votre esprit dans la faiblesse de la chair. Mais ce n'est point déroger à votre gloire que de dire que vos peines étaient plus tolérables que celles de notre saint lévite. Le plus cruel de vos supplices ne durait que quelques moments; mais le gril de Laurent ne le consume que peu à peu, et ne donne pas moins d'exercice à ce saint martyr que d'étonnement à ses bourreaux et aux assistants. On ne peut concevoir qu'un homme brûle, et ne se plaigne pas ; qu'il résiste si longtemps à la douleur, sans plainte, sans impatience, et, que perdant ses membres l'un après l'autre, il conserve toujours son courage, qu'il triomphe, pour ainsi dire, du feu, qu'il lasse les bras des bourreaux, et qu'il soit victorieux de leur cruauté. Il n'y a point de martyres qui ne soient plus doux que celui de Laurent. Des martyrs que l'on perce tout d'un coup, la mort en est supportable; mais Laurent meurt autant de fois qu'on le tourne sur son lit ardent : *Qui gladio percutitur, semel moritur,* dit S. Augustin (de S. Laurent) : *hic autem longâ pœnâ cruciatur, ut mors non desit ad supplicium, et desit ad finem.* (*Le même*).

[Laurent tient la promesse faite à S. Sixte]. — S. Laurent ne démentit point la parole qu'il avait donnée à S. Sixte : quand il fut entre les mains des exécuteurs, son amour lui fournit du courage, le feu qui brûlait son cœur le rendit victorieux de la flamme qui brûlait son corps. On l'étend sur ce lit ardent, on ménage l'activité du feu, afin qu'il le consume lentement, et on se sert de tous les artifices que la cruauté peut enseigner afin qu'il souffre de longues et violentes douleurs. Mais lui échappe-t-il, en ce tourment, quelque parole indigne de sa constance ? Ne bénit-il pas le Dieu dont il est la victime ! Il insulte au tyran qui le fait mourir, il se raille de sa cruauté, et il sait d'une même bouche donner des louanges au Sauveur et faire des reproches à ses bourreaux : *Assatum est jam*, dit-il à celui qui les emploie ; *versa et manduca*. Ce discours n'est-il pas tout de flamme ? Chaque parole est un trait embrasé ; elles partent d'un cœur que le feu de la charité dévore ; et ne faut-il pas confesser, avec les Pères de l'Eglise, que Laurent ne vainquit le feu du tyran que parce qu'il était animé du feu de l'amour divin. *Laurentius*, dit S. Augustin, *hoc igne accensus, non sentit incendium, et, dùm Christi ardet desiderio, persecutoris pœnam non sentit :* Laurent, enflammé de ce feu sacré, ne sent pas le feu matériel par lequel il est consumé ; et, parce qu'il brûle d'ardeur de jouir de la présence de Jésus, il regarde comme méprisables tous les tourments du tyran qui le persécute.

Représentez-vous un martyr, au milieu d'un brasier allumé, qui se moque de ses bourreaux. Regardez-le sur ce lit de flammes, comme sur un lit de roses, qui, tout occupé de son amour, ne pense pas à ses douleurs. Considérez-le sur un lit ardent, comme sur un trône d'où il donne ses ordres au tyran, et lui dit d'une voix impérieuse : « Ce côté qui est sur le feu est assez rôti; tourne-moi sur l'autre, afin que, si tu veux rassasier ta cruauté de la chair d'un homme, tu puisses me manger après ma mort. » Ou bien, par un sentiment plus chrétien et plus généreux, il lui dit : « Dépêche, tyran ! hâte-toi d'achever mon sacrifice ; non pas pour finir ma peine, mais pour avancer mon bonheur. Allume tes feux pour satisfaire à mon amour; consacre cette victime, afin qu'elle aille trouver celui pour lequel elle souffre. Accomplis, malgré ta fureur, mes justes désirs ; redouble ta cruauté pour accroître mon triomphe, et mange ma chair, après l'avoir brûlée, afin que tu me serves d'un tombeau vivant, et que dans ton propre sein je te reproche ton crime ! » Ce grand saint fut enfin satisfait : il acheva son martyre comme il désirait ; et, changeant son gril en autel, il y offrit autant de sacrifices à Jésus-Christ qu'il y endura pour lui de tourments : *Quot ante moriens pro Christo pertulit supplicia, tot ei de se obtulit sacrificia*, dit S. Léon. — Mais ne pourrions-nous pas nous reprocher notre lâcheté, et ne sommes-nous pas contraints d'avouer que nous n'avons guères de charité, puisque nous avons si peu de courage ? Il n'est pas nécessaire que le démon suscite des persécutions, qu'il fasse naître des bourreaux ni qu'il invente des tourments :

c'est assez, pour nous étonner, qu'il nous menace de quelque perte de biens, qu'il nous représente quelque affront, qu'il nous fasse appréhender quelque légère douleur ; il lui suffit, pour nous séduire, de nous faire espérer un peu de gloire et de plaisir, et par ces faibles artifices, qui ne devaient pas tromper des enfants, il abuse des fidèles et il les engage dans le péché. (**Senault**).

[Gloire de Laurent]. — « La foi et la charité de S. Laurent auraient moins paru si la flamme avait arrêté ou suspendu sa violence, » dit S. Maxime. Il serait sorti sain et sauf de dessus son gril ; mais il en aurait reçu moins de gloire. On aurait admiré la souveraine autorité du maître, mais la victoire de l'athlète aurait eu moins d'éclat. Un nouveau miracle, dans l'ordre des miracles, frappe ici les yeux et remplit d'étonnement les spectateurs. Est-ce un homme qui souffre, est-ce un fantôme ? Où est son âme, dans un corps tout rôti et tout noir? Les bourreaux, qui sont las et comme honteux de le tourmenter, s'aperçoivent-ils de la moindre impatience ? Lui entendent-ils demander un moment de trève et de repos, dans cet insupportable supplice ? Miracle au-dessus des plus grands miracles ! l'ardeur des flammes, qui fait faire de violentes agitations aux plus courageux, tranquillise et réjouit notre saint diacre. L'instrument de son supplice se change en ornement de son triomphe, et ce lit de fer ardent lui paraît un lit de fleurs. Ce que le tyran invente pour lui faire renoncer son Dieu ne sert qu'à lui donner plus de vigueur et de force dans la confession de son nom. Eprouvé par les tourments qu'on multiplie, mais supérieur à ces tourments qui lui cèdent, sensible à la douleur qui le blesse, mais comme endurci et impénétrable à cette douleur par la charité qui l'anime et la grâce qui le soutient, il arrache de ses ennemis mêmes ces avantageux témoignages, que leur aveuglement ne peut lui refuser : Que le Dieu des chrétiens est grand ! que les chrétiens qui adorent Dieu sont grands eux-mêmes ! (*Eloges historiques des saints*).

[Notre lacheté]. — La religion n'est point attaquée à présent, comme du temps de ces deux saints martyrs, par les tyrans, par les bourreaux, par la cruauté des tourments, par la violence de la mort. Nous n'avons de persécutions que celle du monde, qui nous attaque par ses mauvaises maximes, par le respect humain, par ses illusions, par ses charmes : et presque personne n'y résiste. Le moindre souffle nous ébranle. Qu'il faut peu pour nous abattre ! les scandales du monde nous font broncher à chaque pas; les insultes et les soulèvements de la chair nous renversent; les moindres tentations nous perdent et ruinent de fond en comble nos perfections apparentes : et tout cela par une lâcheté d'autant plus honteuse et criminelle qu'elle est volontaire. Les persécutions des tyrans faisaient autrefois des martyrs : celle du monde fait maintenant une infinité d'apostats. Qu'il y en a peu parmi nous qui ne soient honteusement

vaincus, et à qui l'ennemi de notre salut n'enlève du cœur et JÉSUS-CHRIST et sa gloire ! Rien de plus commun que les chutes, les apostasies, les victoires que le démon remporte sur ceux qui s'abandonnent eux-mêmes, et qui, tenant compte des forces que DIEU leur donne pour se défendre et triompher de cet ennemi commun, veulent bien être vaincus.— Demandons à DIEU avec instance la force de supporter l'épreuve des afflictions qui nous arrivent; reprenons courage à la vue des victoires et des triomphes de ces saints martyrs ; fortifions-nous à la vue de leurs continuels combats, afin que, remplis du même zèle, fortifiés par le même esprit, nous puissions remporter les mêmes palmes, et posséder les couronnes qu'ils ont acquises pour récompense de l'ardent amour qui leur fit répandre leur sang pour la gloire du Sauveur. (**Houdry**).

SAINT THOMAS D'AQUIN.

AVERTISSEMENT

Il ne sera pas difficile à un prédicateur de donner une haute idée de S. Thomas d'Aquin, *puisque tout le monde est déjà prévenu en sa faveur, et qu'il n'y a personne qui n'admire son esprit si vaste et si éclairé, sa science si profonde et si éminente, toutes ses vertus dans un souverain degré. Car enfin, qui ne sait qu'il est regardé comme l'Ange de l'Ecole, comme l'oracle de la théologie, comme le docteur de toute l'Eglise? Je pourrais ajouter qu'on le reconnaît pour le disciple de S. Paul dans l'intelligence de l'Ecriture; pour un autre S. Augustin, dont il s'est rendu propre la doctrine, de laquelle il ne s'est jamais éloigné, et enfin comme l'interprète du Sauveur même, dont il a reçu une approbation aussi authentique qu'elle a été miraculeuse.*

Ainsi, ceux qui entreprendront de faire l'éloge de cet incomparable docteur auront, d'un côté, l'avantage de travailler sur un riche fond et sur un sujet sublime; mais, d'un autre côté, quelque éloquence qu'ils apportent pour le mettre en son jour, ils auront bien de la peine à répondre au jugement avantageux qu'on a conçu de son mérite et de sa sainteté. Ils n'auront pas de peine à persuader que S. Thomas *est la lumière de son ordre; qu'il a été le miracle de son temps, et qu'il sera le prodige de tous les siècles en science et en sainteté; mais c'est ce que les papes et les conciles ont prononcé avant eux. Ce qui leur reste donc à faire est de bien mettre en ordre les traits différents dont se sont servis tant de grands hommes pour en faire le portrait; et tout ce qu'on doit attendre de moi, c'est de donner au public ce que j'ai trouvé, dans les auteurs et les prédicateurs qui en ont parlé, de plus convenable et de plus avantageux sur ce sujet.*

§ I.

Desseins et Plans.

I. — *Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum* (Matth. v).

Ce sont les deux choses que le Fils de Dieu demande pour faire un grand saint, et pour remplir une des premières places dans son royaume : pratiquer la loi, et l'enseigner ; observer exactement ses préceptes, et porter les autres à les accomplir : ce qui est autant que de marcher dans la voie du salut et de montrer aux autres le chemin qui y conduit. Ces personnes, en effet, n'entrent pas seules dans le ciel ; elles y vont en compagnie de ceux à qui elles en ont ouvert l'entrée, qui font leur gloire, leur joie et leur couronne, comme parle S. Paul. — C'est l'avantage que je trouve dans l'éloge que je me vois obligé de faire aujourd'hui, puisqu'il n'y a personne entendant le nom du grand S. Thomas d'Aquin qui ne se représente d'abord un prodige de science et de vertu, un homme qui a parfaitement rempli ces deux conditions que le Fils de Dieu demande en cette vie pour faire un grand saint dans le ciel : faire et enseigner tout à la fois. Il serait assez difficile de décider dans laquelle des deux il s'est davantage signalé, ou dans la science ou dans la sainteté, et si les lumières de son esprit ont surpassé l'ardeur de sa charité. Mais ce que personne ne conteste, c'est que jamais on n'a vu un plus parfait accord de ces deux illustres qualités que dans cet incomparable docteur. — C'est pourquoi je ne suis pas en peine de chercher le caractère propre qui fasse reconnaître ce saint entre tous les autres, puisque sa science et sa charité, ses écrits et ses actions, les sublimes connaissances de son esprit et le zèle ardent de son cœur, ont déjà prévenu tout le monde en sa faveur. Mais ce qui m'embarrasse c'est de vous représenter avec des couleurs assez vives l'éclat qui naît de l'union de ces deux excellentes perfections. Quoique, à proprement parler, la sainteté seule doive entrer dans l'éloge d'un saint, cependant de son heureuse alliance avec la science il résulte quelque chose de si admirable, que je n'ai pu trouver rien de plus grand, de plus propre ni de plus glorieux tout à la fois, pour le panégyrique de ce grand saint, que de vous faire voir l'accord de toutes les deux dans sa personne. C'est pourquoi nous examinerons :

1°. Ce que la sainteté a fait pour le rendre savant ;

2°. En quoi la science a servi à la sainteté, pour le rendre plus illustre et plus utile à toute l'Eglise.

Ce sera tout le partage de son éloge et le sujet de ce discours.

—

II. — *Vidi unum Angelum stantem in sole* (Apoc. IX). — Le nom d'*Ange de l'Ecole* est un titre que l'on a toujours donné à S. Thomas à cause de sa profonde érudition ; c'est pourquoi on peut lui appliquer ces paroles de l'Apocalypse : *j'ai vu un ange dans le soleil ;* et on peut dire de lui

Premièrement : — Qu'il est, à l'égard de la théologie, ce que l'ange est à l'égard du soleil, dont il est le moteur et dont il conduit la course : car, — 1°. comme c'est de cet astre que le monde reçoit la lumière, c'est aussi du docteur angélique que les autres docteurs sont éclairés ; — 2°. Comme c'est par son humilité profonde et par sa pureté angélique qu'il a mérité de DIEU cette sublimité de science, c'est aussi en cultivant les mêmes vertus que les docteurs acquièrent la science des saints, pour se sanctifier eux-mêmes et pour santifier les autres.

Secondement : — Comme la lumière de cet astre est universelle pour tous les lieux, le docteur angélique porte sa lumière — 1°. Dans tous les lieux : où est-ce que la doctrine de S. Thomas n'est pas la règle des universités, des écoles de théologie et des docteurs particuliers ? — 2°. A toutes les nations, et cela dans tous les temps, pour le présent et pour l'avenir. — 3°. Les lumières de ce docteur découvrent toutes vérités : il y en a pour combattre les hérésies, il y en a pour réfuter les erreurs du paganisme ; il y en a pour bannir le vice, pour rétablir des vertus et pour affermir l'Eglise.

Troisièmement : — S. Thomas a eu les vertus aussi bien que les lumières de l'ange qui est attaché au gouvernement de ce grand astre. — 1°. Il a toujours été attaché à ses devoirs de religieux, à son avancement comme au salut du prochain. — 2°. Il a eu l'amour des séraphins les plus embrasés. — 3°. Il a eu la science des chérubins, puisque le Sauveur même et les Souverains-Pontifes ont approuvé sa doctrine. — 4°. Il a eu la force des puissances et des vertus, par le don des prodiges qui lui a été accordé. — En un mot, ce fut un ange qui habitait, dès le temps de sa vie mortelle, dans des lumières inaccessibles et dans les ardeurs ineffables du soleil de justice. *Vidi unum Angelum stantem in sole.* (*Nouet, Méditations*).

—

III. — *Optavi, et datus est mihi sensus ; et invocavi, et venit in me spiritus sapientiæ, et præposui illam regnis et sedibus* (Sap. VII). — Je croirais n'avoir pas rendu parfait l'éloge de S. Thomas si je disais seulement de lui qu'il a surpassé en science tous les plus doctes de son siècle ; qu'il n'y a rien

de si difficile en philosophie et en théologie qu'il n'ait compris, rien de si profond qu'il n'ait pénétré, rien de si obscur qu'il n'ait mis dans tout son jour. Non, ce serait trop peu pour remplir parfaitement le panégyrique de ce grand saint. Il faut convenir.

1°. Que ses paroles sont autant de sentences, et ses décisions autant d'oracles ; qu'il a fourni à l'Eglise des armes offensives et défensives contre toutes les hérésies ; qu'il a renouvelé en sa personne la gravité du style de S. Ambroise, l'érudition de S. Jérôme, la subtilité de S. Augustin, la facilité de S. Grégoire-le-Grand. C'est beaucoup dire, et cependant c'est trop d'en demeurer là pour parler dignement de ce grand homme. Il faut ajouter

2°. Qu'il a vécu comme il a enseigné : *Ut docuit vivere, sic studuit.* Il a plus fait d'état de la sagesse pratique que de la sagesse spéculative. Il a particulièrement invoqué l'esprit de sagesse, qui fait les hommes saints, et non pas seulement qui fait les hommes savants, et s'il eût eu à choisir l'une sans l'autre, il aurait assurément préféré cette sagesse, qui nous rend plus grands devant Dieu et plus agréables à sa divine majesté ; mais il les a possédées toutes les deux en perfection ; et on peut dire de ce grand saint, comme du Sauveur même, avec proportion : *Cœpit facere et docere.* (*Le P. Duneau*).

—

IV. — *Homini bono in conspectu suo dedit* Deus *sapientiam et scientiam et lætitiam.* (Eccles. II, 26). Ce sont là les qualités dont il a plu à Dieu de gratifier S. Thomas. Ainsi vous le verrez, dans les différentes circonstances de sa vie, toujours savant, toujours heureux, toujours sage et plein de joie : car,

1°. Entre-t-il dans le cloître, il en fait la gloire par sa sagesse et par les rares vertus qu'il y pratique : *Sapientiam.*

2°. Vient-il dans les écoles, il en est l'ange par sa science et par les lumières qu'il y répand : *Scientiam.*

3°. Paraît-il dans l'Eglise, il en fait le bonheur et la joie, par les grands services qu'il lui rend : *Lætitiam.* (*Eloges historiques des saints.*

—

V. — *Positus sum doctor gentium in fide et veritate* (I Tim. II). C'est avec grande raison que l'Eglise a déclaré S. Thomas le Docteur entre ses docteurs, puisqu'il en a rempli le ministère avec excellence et distinction :

1°. Parce qu'il a été éclairé des plus pures lumières de la foi, qu'il a suivies en toutes choses, et dont il ne s'est jamais écarté le moins du monde.

2°. Parce qu'il a admirablement instruit l'Eglise des plus grandes véri-

tés, qu'il a éclaircies d'une manière aussi solide qu'elle est accommodée à la portée de tout le monde.

3°. Parce qu'il est le maître des autres docteurs, qui ne sont célèbres qu'autant qu'ils suivent ses lumières.

—

VI. — *Mirabilis facta est scientia tua ex me* (Ps. 138). La science de ce grand docteur est véritablement admirable

1°. Parce que cette science sublime et éminente, infuse et naturelle tout à la fois, est accompagnée d'une profonde humilité : ce qui est très-rare et digne d'admiration, puisque, selon l'Apôtre, la science enfle le cœur, et produit assez ordinairement l'orgueil et la présomption.

2°. Elle est tout à fait admirable, cette même science, parce que, au lieu d'avoir éteint ou raleuti l'esprit de piété et de dévotion, elle n'a au contraire servi qu'à l'augmenter, et a fait, en la personne de ce saint docteur, un accord merveilleux.

3°. Cette science n'est pas moins digne d'admiration en ce qu'il ne s'est jamais éloigné des sentiments de l'Eglise pour suivre ses sentiments particuliers, comme il est arrivé à tant d'autres docteurs, et comme il arrive assez souvent aux personnes d'un savoir éminent, qui sont ordinairement attachées à leurs opinions, et qui croient par là se distinguer du commun des savants.

—

VII. — On appelle communément S. Thomas l'*Ange de l'Ecole :* et l'on peut faire voir qu'il a eu les qualités des anges.

1°. Les uns excellent en lumières, et s'appellent *Intelligences* ; ce qui fait le caractère propre de ce grand docteur, si éclairé, qui a eu des lumières si particulières.

2°. Les autres excellent en ardeur de charité, comme les Séraphins : et l'on ne peut douter que Thomas n'ait eu un ardent amour de Dieu, et qu'en ce point il n'ait été semblable à ces sublimes esprits.

3°. Les troisièmes sont distingués par l'Apôtre par leur pouvoir, comme les Trônes et les Dominations : or, on ne peut douter que Thomas n'ait eu cette autorité et ce pouvoir dans les conciles et dans les décisions contre les hérétiques.

—

VIII. — S. Thomas a fait triompher la vérité. Il n'y a que trois moyens de faire connaître cette vérité et de la rendre victorieuse de l'erreur et du mensonge : et c'est ce qu'a fait éminemment Thomas.

1°. Personne n'a été si éclairé des vives lumières de la foi, et personne n'y a jamais été plus soumis.

2°. Jamais personne n'a mieux employé les lumières de la raison, pour appuyer et rendre plausibles les vérités qu'il a défendues.

3°. Jamais personne n'a plus déféré à l'autorité des Pères et à la tradition.

Ainsi, la foi, la raison et l'autorité sont les trois moyens dont ce saint et admirable docteur s'est servi pour convaincre les infidèles, les hérétiques et les personnes les plus entêtées de leurs erreurs et de leurs fausses opinions.

—

IX.—*Mirabilis facta est scientia tua ex me* (Ps. 138).— S. Thomas d'Aquin a fait admirer la science qu'il avait reçue de Dieu principalement en trois manières :

1°. Il s'en est servi pour lui-même, en employant cette science à acquérir une plus éminente perfection de sainteté.

2°. Il s'en est servi pour augmenter la religion, en combattant l'infidélité et le paganisme, et s'efforçant de les ramener à ce point d'unité d'un Dieu créateur et principe de tous les êtres.

3°. Il s'en est servi pour soutenir l'Eglise dans les nécessités, en détruisant les hérésies et montrant avec évidence la vanité et le mensonge de tous les novateurs.

§ II.

Les Sources.

Vincent de Beauvais, liv. 26.
Thomas de Cantipré, *Lib.* I.
Henri de Gand, *Script. Ecclesiast.*, 45.
Joannes-Antonius Campanus.
Bellarmin, Bzovius, Renaldi.
Surius, Ribadéneira, Baillet, ont amplement rapporté la vie et les actions de ce saint docteur.

Le P. Suffren, *Année chrétienne*, rapporte plusieurs choses remarquables de ce saint, et fait plusieurs belles réflexions.

Croiset, *Exercices de piété*, fait aussi un narré de ses principales actions, et plus propre à la chaire.

Le P. Nouet, *Méditations de la vie de Jésus-Christ dans ses Saints*, pour le 7 mars.

Le P. Haineuve, *Méditations sur la vie de Jésus-Christ*, Méditation sur la fête des saints Docteurs ; plusieurs traits qu'on peut appliquer à S. Thomas.

Biroat, Panégyrique.

Le P. Senault, de l'Oratoire, *Id.*

Le P. Texier, Panégyriques.

Eloges historiques des Saints.

Le P. Duneau, Panégyriques.

Sermons sur tous les sujets, et Panégyriques (**Houdry**).

Essais de Panégyriques : il y a trois desseins ou abrégés de sermons sur ce saint docteur.

§ III.

Passages, exemples et applications de l'Écriture.

Mirabilis facta est scientia tua ex me. Ps. CXXXVIII.

Votre science a paru digne d'admiration en moi.

Accedite ad DEUM, *et illuminamini.* Ps. XXXIII.

Approchez-vous du Seigneur, afin d'être éclairés.

Implevi eum spiritu DEI, *sapientiâ et intelligentiâ et scientiâ.* Exodi. XXXI, 2.

Je l'ai rempli de l'esprit de DIEU, de la sagesse, de l'intelligence et de la science.

Invocavi, et venit in me spiritus sapientiæ. Sapient. VII, 7.

J'ai invoqué le Seigneur, et l'esprit de sagesse est venu en moi.

Dedit illi scientiam sanctorum ; honestavit illum in laboribus, et complevit labores illius. Sapient. X.

La sagesse lui a donné la science des saints, l'a enrichi dans ses travaux, et lui en a fait recueillir de grands fruits.

In fraude circumvenientium illum affuit illi. Ibid.

Elle l'a défendu des piéges de ceux qui le voulaient surprendre.

Custodivit illum ab inimicis, et à seductoribus tutavit illum, et certamen forte dedit illi ut vinceret. Ibid.

Elle l'a protégé contre ses ennemis, l'a défendu contre les séducteurs, et l'a engagé dans un rude combat, afin qu'il demeurât victorieux.

Vani sunt omnes homines in quibus non subest scientia DEI. Sapient. XIII, 1.

Tous les hommes qui n'ont point la connaissance de DIEU ne sont que vanité.

Ponam in lucem scientiam illius. Sapient. VI, 24.

Je produirai sa science au jour, et je la ferai éclater.

Lingua sapientium ornat scientiam. Prov. XV, 2.

La langue du sage orne la science.

Antecedebat me ista sapientia, quam sine

La sagesse marchait devant moi, et,

fictione didici et sine invidia communico. Sapient. XII, 2.

In medio Ecclesiæ aperiet os ejus, et adimplebit illum (Dominus) spiritu sapientiæ et intellectûs, stolam gloriæ vestiet illum, Eccli. XV, 5.

Sapientiam omnium antiquorum exquiret sapiens, et in prophetis vacabit; narrationem virorum nominatorum conservabit. Eccli. XXXIX, 1.

Cor suum tradet ad vigilandum diluculò ad Dominum qui fecit illum, et in conspectu Altissimi deprecabitur. Aperiet os suum in oratione, et pro delictis suis deprecabitur. Ibid. VI.

Si enim Dominus magnus voluerit, spiritu intelligentiæ replebit illum: et ipse tanquàm imbres mittet eloquia sapientiæ suæ, et in oratione confitebitur Domino. Ibid. VIII.

Sapientiam ejus enarrabunt gentes, et laudem ejus enuntiabit Ecclesia. Ibid. XIV.

Qui ad justitiam erudiunt multos (fulgebunt) quasi stellæ in perpetuas æternitates. Daniel. XII, 3.

Dedi tibi cor sapiens et intelligens in tantum ut nullus ante similis tui fuerit, nec post te futurus sit. III Reg. III, 12.

Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum. Matth. V, 19.

DEUS *qui Ecclesiam tuam beati Thomæ mirâ eruditione clarificas et sancta operatione fœcundas.* Eccles. Orati. huj. sancti.

comme je l'ai apprise sans déguisement, j'en fait part aux autres sans envie.

Le Seigneur lui ouvrira la bouche pour parler au milieu de l'assemblée des fidèles; il le remplira de l'esprit de sagesse et d'intelligence et le revêtira de gloire.

Le sage s'instruira des exemples de la sagesse de tous les anciens, en les recherchant avec soin; il étudiera les prophètes, il conservera la tradition des hommes illustres.

Il excitera son cœur à veiller dès le matin pour s'occuper de son Créateur, pour offrir sa prière en la présence du Très-Haut. Il ouvrira la bouche pour faire oraison, et pour demander pardon de ses fautes.

Si le Seigneur tout-puissant veut lui faire grâce, il lui donnera l'intelligence, et les paroles de sagesse qui sortiront de sa bouche seront comme une pluie douce, et il louera le Seigneur dans la prière.

Les nations publieront sa sagesse, et l'assemblée des justes célébrera ses louanges.

Ceux qui enseigneront à plusieurs la voie de la justice brilleront comme des astres pendant le cours de l'éternité.

Je vous ai donné un cœur sage et intelligent, au point que nul avant vous ne vous a été semblable, et que nul ne vous égalera dans la suite des temps.

Celui qui aura fait et enseigné sera grand dans le royaume des cieux.

DIEU, qui rendez votre Eglise illustre par la science admirable de saint Thomas, et féconde par la sainteté de ses œuvres.

EXEMPLES ET FIGURES TIRÉS DE L'ÉCRITURE

[Les écrits de Thomas comparés à la tour de David].—Ne peut-on pas avancer que les savants écrits de S. Thomas sont comme la tour de David, d'où pendent mille boucliers pour armer les forts d'Israël, c'est-à-dire de l'Eglise, et leur faire remporter la victoire avec ces armes invincibles, dont les hérétiques ont si souvent éprouvé les effets? *Turris David, undè mille clypei.* Une autre version porte: *Turris armata ad disputandum.* Il est vrai que c'est proprement à l'Eglise qu'il faut attribuer cet honneur: mais Thomas n'est-il pas un des membres plus considérables de cette divine Épouse? Il tire sa force de ces secours qu'elle lui a mérités; mais il lui rend l'usufruit de ses faveurs et de ses grâces en la défendant. D'où

est-ce que tant de prélats ont tiré leurs décisions, pour servir de règle à leur conduite particulière et à la conduite générale de leurs diocèses? Les savants ouvrages de ce saint docteur ne sont-ils pas comme une tour, dont on tire des armes de toute espèce contre toutes les espèces d'erreurs? *Mille clypei pendent ex eâ.* Si les prédicateurs tâchent de convaincre par des raisonnements solides les pécheurs les plus obstinés, s'ils tâchent d'animer les justes à la vertu, si les maîtres de théologie parlent avec force et forment d'habiles disciples, si les controversistes ruinent le sophisme des hérétiques, n'est-ce pas des savants écrits de ce Père qu'ils tirent, comme de la tour de David, toutes ces différentes armes?

[S. Thomas et les hérésies]. — Comme toutes les hérésies ne naissent pas dans tous les temps, la Providence partage les défenseurs de son Eglise, et leur donne des talents propres pour la défendre contre les hérétiques de leur époque. Dieu leur inspire un grand amour et de profondes lumières, pour défendre le parti de la vérité quand elle est attaquée. S. Athanase n'a-t-il pas parlé divinement sur la consubstantialité du Verbe, et n'a-t-il pas arrêté la fureur des ariens, qui la combattaient? S. Cyrille n'a-t-il pas fait la guerre aux nesoriens, qui, multipliant les personnes en Jésus-Christ, anéantissaient le mystère de l'Incarnation, ravissaient à la Ste Vierge le glorieux titre de Mère de Dieu, et tâchaient d'ébranler les fondements de l'Eglise? S. Léon n'a-t-il pas défait les eutychéens, qui niaient la distinction des deux natures en Jésus-Christ? Augustin a triomphé des pélagiens, qui niaient le péché originel. S. Grégoire attaque les pécheurs dans sa *Morale*, et il les poursuit jusqu'au dernier retranchement. Voici un nouvel athlète, qui attaque tous les ennemis de l'Eglise: ses mains et ses traits sont contre tous, et tous sont contre lui: *Manus ejus contrà omnes, et manus omnium contrà eum* (Genes. XVI, 12). Son zèle et sa science sont universels: il combat les athées, et il leur prouve invinciblement la vérité d'un Dieu; il attaque les idolâtres, et il leur démontre que la pluralité des dieux se détruit par elle-même; se servant des armes des Athanase, des Cyrille, des Augustin, il combat les mêmes ennemis par les mêmes raisonnements, auxquels il tâche de donner un jour proportionné à la portée de l'esprit de ceux à qui il a affaire.

[La science des anges]. — Ce n'est pas sans raison que la science de S. Thomas est comparée à celle des anges. Si ces célestes esprits connaissent Dieu autant qu'ils le peuvent connaître selon leur nature, on peut dire aussi, sans se tromper, que ce saint docteur a connu Dieu autant qu'un homme mortel le peut connaître, non-seulement par la lumière naturelle, mais encore par des conclusions tirées des principes relevés dans lesquels consiste proprement la théologie. — Les anges ont une connaissance compréhensive de tout ce qu'ils connaissent, hormis de Dieu, qui est incompréhensible à tout autre qu'à soi-même: d'où vient que leur science

est très-certaine et très-évidente : Thomas comprenait ce qu'il connaissait, autant qu'on le peut comprendre en restant enfermé dans un corps sujet à toutes les infirmités humaines. Sa science aussi avait toute l'évidence et toute la certitude que pouvaient souffrir les matières qu'il traitait. — Les anges connaissent les effets dans leurs causes : la méthode ordinaire de Thomas est de prouver les conclusions par les principes, en quoi il excelle. — Les anges pénètrent tout avec tant de promptitude, que, sans succession des instants et des moments dont le temps est composé, ils conçoivent d'abord ce qui se présente à leur esprit : Thomas avait une telle vivacité d'esprit, qu'en toutes les questions les plus épineuses il découvrait sur-le-champ le nœud de la difficulté, et en donnait la solution avec une netteté et une facilité merveilleuses. — Les anges ne tombent jamais dans l'erreur, parce qu'ils ne jugent avec certitude que ce qui est certain, et, quand les choses sont incertaines, ils ne jugent pas qu'elles sont, mais seulement qu'elles paraissent plus ou moins vraisemblables. Par exemple, parce qu'ils ne peuvent pas connaître avec certitude les secrets du cœur, ils ne jugent pas qu'un autre ange ou un homme a telle pensée ou telle volonté, mais seulement qu'il est vraisemblable, par des conjectures, ou qu'il l'a ou qu'il ne l'a pas. Notre saint n'est jamais tombé dans l'erreur, parce que, en matière de foi, il n'a rien enseigné ni écrit qui ne fût orthodoxe ; et dans les matières controversées, qui ne sont point de la foi, s'il a tenu quelque opinion moins véritable, ce qu'on trouve fort rarement, il ne l'a pas soutenue comme certaine, mais seulement comme probable : en quoi il ne s'est point trompé, car il y a plusieurs choses qui sont fausses, et qui cependant sont plus probables que celles qui sont véritables. — Enfin, comme les anges surpassent presque infiniment les hommes en esprit et en capacité, Thomas a surpassé de beaucoup le commun des autres docteurs. C'est pour toutes ces raisons qu'il a mérité le titre de *Docteur angélique*.

[Thomas comparé à Salomon]. — Nous pouvons avancer, sans nous méprendre, que notre admirable docteur S. Thomas est comparable à Salomon ; j'oserais même dire qu'il l'a surpassé en quelque sens. Dieu ayant résolu d'avantager Salomon sur tous les hommes de son temps, et de lui accorder sans réserve toutes les choses qu'il lui pourrait demander, que fit ce grand prince ? Ne pensez pas qu'il demanda les plaisirs, les honneurs, les richesses que les hommes peuvent posséder en ce monde, et qui font l'objet le plus ordinaire et le but de toutes les passions dont nous sommes le jouet : non ; laissant à part ces bagatelles, il demanda la sagesse. Il l'obtint, et mérita par cette demande si judicieuse que tous les autres biens lui fussent accordés en même temps. Que fait notre admirable Thomas ? J'ai dit qu'il égala Salomon, ou même qu'il le surpassa. Et en effet, après que le saint eut composé tant de doctes écrits, qui, comme de brillantes lumières, éclairent encore l'Eglise et sont des sources intarissa-

bles de science ; après que celui-là même qui a parlé par la bouche des prophètes, qui a instruit le monde par la plume des évangélistes, qui a animé l'esprit et la langue des Apôtres ; après, dis-je, que le Sauveur même a approuvé les écrits de notre saint, en lui disant : *Benè scripsisti de me, Thoma*, témoignage et approbation dont aucun, ni avant ni après notre docteur, n'a été favorisé, le même Fils de Dieu, voulant accorder à Thomas tout ce qu'il lui pourrait demander pour récompense de son travail, cet admirable docteur, plus judicieux en cela que Salomon, ne demanda pas la sagesse en partage ; il était trop intéressé pour demander si peu ; et il savait que la sagesse, prise à la lettre, n'est qu'un attribut de Dieu : que demanda-t-il donc ? il voulut avoir Dieu même pour récompense, très-persuadé qu'en possédant Dieu il était, si j'ose le dire, comme le possesseur de tous ses divins attributs.

[Emblème de S. Thomas]. — Ce n'est pas sans sujet que l'on a coutume de représenter S. Thomas avec un soleil sur son cœur : c'est pour montrer par ce symbole qu'il a réuni la lumière et le feu dans un même sujet, comme cet astre, et que sa charité, éclairée par la science, a répandu ses lumières et sa chaleur partout. C'est par ce moyen qu'il a annoncé aux peuples la parole de Dieu, et qu'il a fait un fruit inestimable par ces admirables prédications. Ce saint docteur a éclairé toute l'Eglise par sa doctrine céleste ; il continue encore aujourd'hui de l'éclairer par ses écrits. C'est là qu'elle puise ses raisons pour appuyer et confirmer notre foi ; c'est là que les prédicateurs les vont chercher, pour éclairer dans la chaire les vérités de l'Evangile ; c'est là que les théologiens les trouvent pour enseigner dans les écoles ; et on peut dire que, comme le soleil éclaire de ses rayons toutes les parties de la terre qui en ont besoin, ainsi n'y a-t-il point d'action, de mérite ni de sainteté dans le ministère évangélique où ce grand docteur n'ait quelque part.

[L'apôtre S. Thomas et S. Thomas d'Aquin]. — Il semble que Dieu ait voulu réparer l'infidélité de l'apôtre S. Thomas par la foi de notre saint docteur, qui porte le même nom. Je n'en veux d'autre preuve, que cette application si soumise et si affectueuse qu'il avait au Saint-Sacrement, le grand mystère de notre foi et le grand objet de sa science. Il ne lui est pas nécessaire, comme à l'Apôtre, de toucher et de voir les plaies de Jésus pour les croire : il renonce à ce sujet à l'expérience de ses sens et aux lumières naturelles, et il dit incessamment ce que le premier ne dit qu'une fois : *Dominus meus et* Deus *meus* ! « Ah, mon Seigneur, vous êtes l'agneau de Dieu, sacrifié tous les jours sur nos autels, où vous vous sacrifiez vous-même ; il me suffit que vous me l'ayez dit pour que je le croie. » Quelle différence entre l'infidélité de l'un et la soumission de l'autre ! Il est savant comme un ange, mais dans sa science il est toujours aussi humble et aussi simple que le plus ignorant des chrétiens. Il n'est pas difficile à un

esprit simple, ignorant et dont les lumières sont fort bornées, de faire des actes de foi, et de croire avec soumission et simplicité les vérités qu'on lui enseigne : comme il n'a pas beaucoup de lumières pour former des doutes, il n'a pas non plus de grandes difficultés à surmonter. Mais quel avantage pour l'Eglise, quelle louange en revient à Dieu, et quel exemple pour les gens incrédules, de voir un des plus grands esprits du monde se soumettre à l'obscurité de la foi, et renoncer sans balancer à toutes les lumières de son esprit et de sa science, pour croire des choses si élevées au-dessus de la raison ! Certes, on peut dire en cela ce que Tertullien fait dire à la simplicité des premiers chrétiens : *Nobis curiositate opus non est post Christum, nec inquisitione post Evangelium.* C'est ce que pensait aussi notre admirable docteur : pour croire, il suffit que le Sauveur ait parlé.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

Qui ad justitiam erudiunt multos (fulgebunt) quasi stellæ in perpetuas æternitates (Daniel. XII).—On peut juger de quels rayons de gloire S. Thomas est environné dans le ciel, puisque ses écrits brillent avec tant d'éclat sur la terre, et qu'ils sont la source inépuisable où tant d'autres docteurs trouvent encore leurs plus pures lumières. Je ne m'arrête point à vous faire le détail des divins ouvrages qu'il a composés, des éloges extraordinaires qu'il a reçus des Souverains-Pontifes, des Académies, des universités ; des honneurs extrêmes qui lui ont été rendus dans les conciles, où l'on s'est servi quelquefois de ses propres paroles pour composer les décrets et les canons ; du surnom glorieux de *Docteur angélique* qu'il a reçu du consentement unanime de l'Eglise : je m'attache seulement à cet ordre admirable dans lequel il a disposé toutes les matières qu'il a traitées. Ceux qui sont versés dans les sciences savent combien l'Ecole est redevable à ce docteur incomparable d'avoir tiré cette multitude presque infinie de questions, de vérités, de principes, de conséquences, du chaos où elles étaient en quelque sorte ensevelies. C'est lui qui a ouvert le chemin aux savants et aux théologiens qui sont venus après lui ; c'est sur les routes qu'il a marquées que l'on marche dans les écoles. L'érudition profonde est ordinairement accompagnée d'obscurité et de sécheresse : le caractère de S. Thomas est d'avoir traité des plus hautes matières de la religion avec autant de netteté que d'onction. L'ordre qu'il a gardé dans ses écrits en bannit l'obscurité : il semble que la lumière dont l'esprit de ce grand homme était éclairé soit passé jusque dans ses expressions. Ses écrits ressemblent aux diamants, qui brillent

autant qu'ils sont solides, et il ne faut que le suivre pas à pas pour le bien entendre. D'ailleurs, on est touché et édifié autant qu'instruit et éclairé par la lecture de ses ouvrages, et l'on y trouve partout une manne cachée, et je ne sais quelle efficace secrète, que l'esprit de Dieu communique à ceux qui écrivent par ses inspirations et qu'il remplit de ses lumières.

Sol illuminans per omnia respexit, et gloriâ Domini plenum est opus ejus : Le soleil par sa lumière a regardé toutes choses ; son ouvrage est rempli de la gloire du Seigneur (Eccli. XLII). —Ce qui fait le grand fonds et l'étendue du génie de notre admirable docteur S. Thomas, c'est proprement la science sainte, soit celle que nous apprend la révélation pure de la foi dans les divines Ecritures, soit celle que la théologie va chercher avec méthode dans la tradition, dans les Pères, dans l'histoire de l'Eglise. C'est dans ce grand abîme de connaissances qu'il a porté ses yeux. Dans la sainte Ecriture, y a-t-il aucun endroit difficile qu'il n'ait démêlé ? Dans la théologie, y a-t-il une seule question considérable qu'il n'ait découverte le premier, ou qu'il n'ait éclairée de nouvelles lumières, ou qu'il n'ait rangée comme en ordre de bataille pour servir à la victoire de la vérité ? Car, quoiqu'il sût bien que dans la théologie on cherche plus la certitude que la clarté de la connaissance, il a heureusement réuni l'une et l'autre. Il parle des mystères comme s'il les voyait ; il semble être compréhenseur, quoiqu'il ne soit que voyageur sur la terre. Je ne m'étonne ni de la vivacité ni de l'étendue de son intelligence quand je découvre les sources où il a puisé ses lumières, J'en trouve trois : sa conversation ordinaire avec les saints, sa familiarité très-intime avec Dieu, son affection très-ardente pour la sainte Eucharistie.

Divitiæ salutis sapientia et scientia (Isai. XXXIII).—La sagesse et la science dont ce grand saint était rempli ont été des richesses de salut pour toute l'Eglise, le trésor où elle trouve de quoi enrichir ses enfants, le fonds où elle puise de quoi pourvoir à toutes les nécessités qui se présentent. Autrefois Dieu défendit à nos premiers pères de toucher à l'arbre de la science du bien et du mal : cela était bon à la naissance du monde, où l'innocence n'avait besoin que d'obéissance et de soumission pour se conserver : mais, maintenant que le monde a vieilli, qu'il n'a que trop appris le mal par sa propre expérience, il ne saurait avoir trop de connaissance du bien et de ce qui le peut conduire à son souverain bonheur. Mais où trouver ce fruit de la science, et dans quel orbre le cueillir? Je soutiens que c'est dans S. Thomas ; puisqu'il n'y a point d'auteur qui nous puisse apprendre plus de choses, et de plus utiles. On lui demanda un jour à lui-même le moyen de devenir savant, et il répondit que c'était de s'attacher à la lecture d'un seul livre. Je sais bien que peu de personnes s'accommoderont de cet expédient, et qu'il y a peu de livres qui puissent nous

instruire de tout; mais j'oserais dire que sa réponse est très-véritable si on l'entend de lui-même, puisque ses seuls livres sont capables de rendre les plus savants ceux qui les possèdent le mieux. Ce qui a fait dire à un grand homme que l'Ecriture-Sainte et S. Thomas suffisent pour instruire les hommes de tous leurs devoirs, et leur apprendre tout ce qui peut les faire et plus savants et plus saints tout à la fois.

Lucem habitat inaccessibilem (Tim. VI).—Comment peut-on faire une juste peinture du soleil, puisqu'il éblouit les yeux de ceux qui le veulent contempler fixément, que nulle couleur n'approche de sa lumière, qu'en paraissant il efface sa copie par sa beauté ? Ceux qui se sont servis des pensées et des paroles les plus délicates pour faire le portrait du soleil ont dit qu'il était l'œil de la nature, parce qu'il éclaire tout ; d'autres l'ont appelé le père de tous les biens, parce que la terre n'est fertile que par ses influences ; mais ceux qui ont le mieux rencontré l'ont appelé l'image de Dieu, parce qu'il habite une lumière inaccessible aux yeux des plus clairvoyants. — S. Thomas, de même, habite une lumière inaccessible ; les yeux de l'univers sont tournés sur lui pour le copier ; mais personne n'en peut faire un portrait d'après nature. Ses lumières éblouissent ; elles sont comme des ténèbres mystérieuses ; elles sont obscures par une profondeur à laquelle personne ne peut atteindre ; elles sont éclatantes, parce que chacun emprunte de lui, et tous le relèvent avec des éloges magnifiques. Les savants le consultent comme leur maître ; les directeurs de conscience le suivent comme leur guide ; les papes forment leurs décisions et leurs décrets sur ses principes. Tout le monde fait son portrait : mais y a-t-il rien qui approche de la beauté de l'original ? Ne faudrait-il pas que S. Thomas eût fait lui-même son éloge pour que la grandeur de sa science, l'éminence de sa sainteté, les lumières qui ont brillé dans son esprit, les ardeurs qui ont échauffé son cœur, nous fussent représentées dans toute leur beauté ? L'impuissance d'en dire autant qu'il faut pour égaler la grandeur du sujet n'est-elle pas le plus grand des éloges ? Ce saint, loué de tout le monde, ne l'est pas encore autant qu'il le mérite ; on succombe sous le poids de la matière, parce que ce grand homme habite une lumière inaccessible : *Lucem habitat inaccessibilem.*

Vani sunt homines in quibus non subest scientia Dei (Sapient. XIII). — Nous devons être convaincus que nous ne pouvons nous servir de la science que pour chercher Dieu, le servir et l'aimer avec plus d'ardeur ; sans cela les hommes s'occupent inutilement à la recherche des sciences. C'est en ce point que consiste toute la sainteté. Il est vrai qu'il y a des savants dans le monde, grand nombre de curieux, de grands esprits, des sages du siècle et des génies élevés ; il y en a même qui ont un désir insatiable d'apprendre et de savoir ; les cieux, les éléments, les plantes et les animaux, le grand et le petit monde, sont l'objet de leur science, la

cause de leurs veilles et le sujet de leurs spéculations : mais combien peu en trouverez-vous qui s'appliquent à la connaissance de DIEU ? *Vani sunt homines in quibus non subest scientia* DEI. Tout le reste, dit S. Thomas lui-même, tout le reste n'est qu'un petit ruisseau, où les hommes tâchent d'étancher en vain la soif et le désir naturel qu'ils ont d'apprendre : il n'y a qu'en DIEU que nous trouverons de quoi éteindre cette ardeur ; toutes les autres sciences sont inutiles, si ce n'est là leur principal objet.

Non est qui se abscondat à calore ejus (Ps. 18). — Quelle louange pour Thomas que l'on puisse dire de lui que les personnes les plus éminentes en science, tous les lieux et tous les temps se ressentent des lumières et de la chaleur de cet astre ? *Nec est qui se abscondat à calore ejus.* Le nom seul de ce saint docteur est un éloge, tant on est prévenu en sa faveur. Qui n'admirera la sublimité et la pénétration de son esprit ! Y a-t-il quelques secrets dans la nature, y a-t-il quelques mystères dans la religion, qu'il n'ait connus et pénétrés ? N'est-il pas considéré comme l'ange de l'Ecole, comme l'oracle de la théologie, un docteur universel, un père qui nourrit et réchauffe ses enfants, et qui leur allume dans le cœur le même feu dont il brûlait lui-même ? Ne regarde-t-on pas ce saint docteur comme le fidèle disciple de S. Paul dans l'intelligence de l'Ecriture-Sainte et des profonds mystères de la religion, comme le collègue de S. Augustin dans la connaissance des divers mouvements de la grâce sur les cœurs des hommes, comme un docteur qui a écrit divinement sur le mystère de la rédemption, sur la dignité des sacrements, principalement sur le plus auguste de nos mystères, puisque le Fils de DIEU a été lui-même l'approbateur de sa doctrine ? Ecoutons donc cet admirable docteur, pour participer à sa science et à ses lumières, et, pour en être éclairés, efforçons-nous d'imiter ses vertus.

Erat lucerna ardens et lucens (Joan. v).—Dieu se plaît à faire dans ses Saints des miracles de sa puissance en leur communiquant le don des prodiges, et il opère aussi quelquefois en eux des miracles de sagesse : car il est dans l'ordre de sa divine providence de partager ses dons. Mais il se plaît aussi quelquefois à les réunir dans un même sujet : il le relève et par une science distinguée, et par une sainteté et une sagesse éminentes, et par le don des prodiges. Y a-t-il jamais eu un saint, dans l'Eglise de DIEU, qui ait participé davantage et à la science divine et à la sainteté du Seigneur, à ses divines ardeurs et à sa puissance infinie, que notre admirable Thomas d'Aquin ? En qui voit-on briller avec plus d'éclat et avec plus de fruit l'union de ces dons éminents qui font les grands hommes et les grands saints ? Sa science ne le rendit-elle pas une grande lumière ? Cette louange est médiocre, dit S. Bernard : *lucere parùm.* Sa sainteté ne lui fournit-elle pas de l'ardeur ? Cette louange est d'un grand poids,

dit encore le même S. Bernard : *ardere multùm.* Mais il unit la science à la chaleur : c'est le comble des louanges que l'on peut donner à un homme, parce que c'est le degré de perfection qui convient à un apôtre, à un précurseur de JÉSUS-CHRIST, à celui qui est plus grand que les prophètes : *lucere et ardere, perfectum est.* — C'est celle qui convient à Thomas. Il est saint parce qu'il est savant, il est savant parce qu'il est saint. Ses lumières ont nourri sa foi, son amour, son humilité et toutes les autres vertus ? mais aussi sa foi vive, sa profonde humilité, sa pureté angélique, ont infiniment augmenté ses lumières, non par manière de récompense, mais parce que les vertus purifient le cœur et l'esprit, et le rendent comme un ciel serein, propre à recevoir les lumières et les ardeurs célestes : *Ille erat lucerna ardens et lucens.*

Omnia arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam (Philip. III). — Voici un docteur qui a été le disciple fidèle de S. Paul. Il convertit toutes ses lectures en exemples et en actions ; il ne lit rien qu'il ne se croie obligé de pratiquer, et il croit ne pouvoir entrer dans la connaissance et dans l'amour de la vérité sans cela, comme S. Augustin le lui a enseigné : *Non intratur in veritatem nisi per charitatem.* Il sacrifie toute autre connaissance pour connaître JÉSUS-CHRIST ; il regarde les sciences qui ne conduisent point à ce centre comme de la boue : *Omnia arbitratus sum ut stercora, ut Christum lucrifaciam.* C'est aussi au pied du Crucifix qu'il aperçoit cette science. S'il étudie, c'est pour avancer dans cette connaissance qui mène tout droit au Sauveur. Suivez ses traces, vous qui consumez tant de temps à cultiver votre esprit, et qui peut-être négligez votre cœur. N'estimez que les sciences qui vous portent au Sauveur. Prenez garde que le désir de paraître ne vous séduise et ne vous donne le change ; que, dans vos lectures de piété, vous ne cherchiez plutôt la vanité et la vérité qui brille, pour la débiter et vous en faire honneur, que la vérité qui vous reprend et qui vous avertit de vos défauts Hélas ! dans vos études, vous mettrez la main sur un trésor que vous ne connaissez pas, et dont vous ne vous mettez guère en peine, parce que vous ne le cherchez pas, et vous ne le cherchez point parce que vous n'avez aucune ardeur pour lui. Toutes vos lectures ne vous parlent que de JÉSUS-CHRIST ; vous touchez cette perle inestimable de l'Evangile, qui vaut mieux que tous les trésors du monde, et vous êtes assez malheureux pour préférer une petite gloire d'érudition, la découverte d'un mot que vous croyez important, la remarque d'un critique. Enfin, tout vous attache à ces lectures, excepté JÉSUS-CHRIST. Apprenez donc de S. Thomas à regarder comme du fumier toutes les connaissances qui ne mènent point à celle de JÉSUS-CHRIST : *Omnia arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam.*

Beati mundo corde, quoniam ipsi DEUM *videbunt* (Matth. V). — La pureté de S. Thomas nous persuade qu'il avait bien conçu cet oracle, qu'il l'a-

vait souvent médité, que son cœur en avait été pénétré. Dieu le favorisait en cela, comme par un prélude à la vision béatifique. Ne fallait-il pas que cette angélique vertu eût consacré, divinisé pour ainsi dire, et le corps et l'âme du saint docteur, pour repousser si généreusement une tentation qui avait fait succomber les plus forts? On peut dire que ce saint, avant cette action glorieuse, s'était affermi et comme enraciné en cette divine vertu. Il est évident qu'il n'avait jamais rien permis à ses yeux, qu'il avait veillé sur toutes ses paroles, qu'il avait mis une haie d'épines autour de ses oreilles, qu'il avait réglé ses pensées et son imagination, qu'il avait pris toutes les précautions imaginables; qu'il avait mis cette divine vertu dans le sein de l'humilité, pour la bien conserver; qu'il l'avait nourrie par des prières assidues, par des lectures fréquentes; qu'il avait été en garde contre la joie, parce qu'elle amollit et prépare le cœur à la tentation; qu'il s'était défié d'une certaine tristesse, qui souvent sert de voile au démon pour jeter dans le cœur des traits enflammés. Ces moyens, dont Thomas s'est servi, deviennent des exemples et des devoirs pour nous, si, comme ce saint, nous voulons ne point périr lorsque nous serons tentés, et si nous voulons conserver notre cœur pur, comme l'unique moyen de voir Dieu. *Beati mundo corde, quoniam ipsi* Deum *videbunt.*

Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem quidem de virgine (Job. xxxi): J'ai fait un pacte avec mes yeux, pour n'avoir aucune mauvaise pensée. — Quelle précaution ne doit-on pas prendre pour conserver une vertu si délicate, si précieuse, et que nous ne portons que dans des vases d'argile! L'amour que nous devons avoir pour elle doit nous porter à vivre avec plus de prudence et d'attention sur nous-mêmes; à ne pas croire que nous avons plus de force que les autres pour résister aux occasions; à croire que la principale force consiste dans la connaissance et dans la défiance de sa faiblesse; à mettre entre nous et le péril la plus grande distance que nous pouvons; à nous laisser persuader qu'il n'y a presque point de différence entre la témérité qui s'expose et entre la chute : car être présomptueux et être déjà vaincu, c'est une même chose. Le saint docteur nous sert de guide dans ce chemin que nous devons tenir. La grande victoire qu'il a remportée nous fait croire qu'il regardait son corps comme le temple du Saint-Esprit, comme la victime pure qui devait lui être offerte. S. Thomas regardait son cœur comme ces coupes d'or dont parle S. Jean, où les grâces de Dieu, les prières, les désirs et les vœux devaient être reçus et renfermés pour être présentés au Tout-Puissant par les mains des anges. Ce saint était persuadé que ce serait une grande impiété que d'infecter cette coupe par quelque souillure, même passagère : aussi avait-il fait un pacte avec ses yeux pour n'avoir aucune pensée mauvaise. *Pepigi fœdus.*

Sapiens in prophetis vacabit : Le sage s'exercera dans l'intelligence des prophètes (Eccli. 39).—Rien n'est mieux marqué dans les livres saints que l'obligation de la science nécessaire aux ministres de l'Evangile. Leurs lèvres en doivent être les dépositaires. Les peuples ont droit de s'adresser à eux pour avoir l'intelligence de la loi. On ne peut donc point blâmer l'érudition. Il est, au contraire, à souhaiter que les théologiens, à qui Dieu a donné de la piété avec les autres talents nécessaires pour les sciences, se proposent Thomas pour exemple; qu'ils ne négligent aucune partie de la science nécessaire à leur état, mais que, comme Thomas, ils se rendent habiles en tout; plus habiles que les ennemis de l'Eglise, qui n'étudient que pour la combattre. *Sapiens in prophetis vacabit.* Qu'ils tâchent d'ôter à nos adversaires la gloire d'être mieux instruits des langues de l'antiquité. L'Eglise a besoin d'avoir dans tous les temps des hommes qui imitent ce saint docteur, et qui joignent, comme lui, à la connaissance de Jésus-Christ l'érudition la plus profonde avec une piété solide et tendre. Il est à souhaiter que les savants des divers états, dans ce siècle-ci, soutiennent leur doctrine par une piété éminente, comme S. Thomas, et que, cherchant dans les livres saints de quoi s'instruire, ils tâchent d'imiter ce grand saint. *Sapiens in prophetis vacabit.*

Effundam super domum David Spiritum precum (Zachar. XII). — Dieu avait donné à ce grand saint l'esprit de prière, comme il l'avait autrefois promis par un prophète : c'est dans ce trésor caché qu'il a trouvé toute sa science. A peine pouvait-il suffire pour rendre grâces à Dieu des biens qu'il en recevait ; et pour y suppléer il convertissait son étude en prières ; aussi ce saint exercice était continuel en lui. Se renfermant dans le secret de son cœur, sous les yeux du Père céleste, il lui offrait ses vœux, ses désirs, ses espérances, ses actions de grâces, ses adorations, ses larmes et ses soupirs. C'est là que, s'intéressant dans les maux de l'Eglise, il demandait à Dieu, comme David, de remplir son cœur de cet esprit de droiture, de sagesse, de discipline et de science nécessaire surtout pour défendre l'Eglise : *Bonitatem et disciplinam et scientiam doce me.* C'est là qu'il s'unissait aux louanges et aux cantiques des célestes esprits, et qu'il recevait de Dieu ces grandes lumières qui lui ont mérité le nom de *Docteur angélique.* C'est là que, considérant que S. Jean l'Evangéliste avait tout appris en se penchant sur le cœur du Sauveur, il se renfermait aussi dans cette source infinie d'amour et de lumière. Aussi l'historien de sa vie rend-il témoignage que ce saint docteur avait confessé lui-même que la prière était le canal de sa science ; que c'était par ce moyen qu'il avait acquis l'intelligence de l'Ecriture dans les questions les plus difficiles. — Donnez-nous, Seigneur, la grâce, par les mérites de S. Thomas, de ne point chercher ailleurs les trésors de la sagesse et de la science que dans la prière, à son imitation.

§ IV.

Passages et Pensées des Saints Pères.

Doctor, cùm fuerit omnibus virtutibus ornatus, tunc est quasi optimum sal; et totus populus de illo conditur, videndo eum et audiendo. Chrysost. Homil. x Operis imperf.

Un docteur orné de toutes les vertus est comme un sel excellent; sa présence et ses discours préservent de la corruption le peuple tout entier.

Sicut doctores, propter bonam conversationem, sunt sal quo populus conditur, ità propter verbum doctrinæ sunt lux quâ ignorantes illuminantur. Id. Ibid.

Comme la sainteté de vie a donné aux docteurs le nom de sel parce qu'ils préservent le peuple de la corruption du péché, leur doctrine, en tant qu'elle éclaire les ignorants, leur a mérité le nom de lumière.

Debet divinarum scripturarum doctor, defensor fidei ac bellator erroris, et bona docere et mala dedocere. August. Doct. christ.

Un docteur des saintes lettres, comme défenseur de la foi et combattant l'erreur, doit enseigner le bien et détourner du mal.

Doctor id agere debet ut non solùm intelligenter, verum et liberaliter et obedienter audiatur. Id. Ibid.

Un docteur, un conducteur des âmes, doit se comporter d'une manière qui le fasse écouter non-seulement comme savant, mais encore avec plaisir et soumission.

Doctrina cum omni imperio docetur quandò priùs agitur quàm dicatur: nàm doctrinæ subtrahit fiduciam quandò conscientia præpedit linguam. Gregor. vi Moral.

Lorsque les actions précèdent les paroles, on enseigne avec empire; mais, si la vie dément la langue, ce qu'on enseigne perd toute force.

Docere et non facere, non solùm lucri nihil, sed et damni plurimùm infert. Chrysost. vii Compunct. cordis.

Enseigner de paroles sans y joindre l'action est non-seulement de nulle utilité, mais cause un très-grand dommage.

Scientia cœlestis non per moras temporum et longâ agnitione colligitur, sed compendio gratiæ maturantis oritur. Cyprian.

La science divine ne s'acquiert point par l'assiduité des veilles et par la longueur des années, mais par le secret inconnu d'une grâce qui épargne l'application et l'étude.

Doctrinæ spiritus non curiositatem acuit, sed charitatem accendit. Bernard. in Cantic.

L'esprit de la véritable science n'excite pas la curiosité, il allume la charité.

Qui congruâ disciplinâ unumquemque arguit, eruditum se et probabilem doctorem in conspectu omnium ostendit. Glossa Oruin. in Philip.

Celui qui s'élève avec une science convenable contre les défauts d'autrui sans aucune acceptation montre à tout le monde qu'il est un maître savant, digne d'être approuvé.

Non minùs pium est docere animum sitientem quàm præbere escam corpori. Bernard in Cantic.

Ce n'est pas une action de moindre piété d'apaiser la soif de l'esprit qui désire savoir que de donner au corps sa nourriture.

Antè vita quàm doctrina quærenda est. Vita bona sine doctrinâ gratiam habet, doc-

Il faut examiner la vie avant la science. La bonne vie sans la doctrine est agréable à

trina sine bonâ vitâ integritatem non habet. Glossa ordin. in Philipp.

Dieu, la doctrine sans la bonne vie n'a pas la perfection qui est nécessaire.

Frustrà in nobis divinæ cognitionis abundantia crescit, nisi in nobis divinæ cognitionis flamma augescat. Hugo, Vanit. mundi.

C'est en vain que la connaissance des choses divines croît en nous, si l'amour divin (qui doit être le fruit de cette connaissance) ne croît en même temps à proportion.

Hæc est sapientiæ ac scientiæ recta distinctio, ut ad sapientiam pertineat æternarum rerum cognitio intellectualis ; ad scientiam verò temporalium rerum cognitio rationalis. August. de Trinit.

La véritable différence entre la sagesse et la science consiste en ce que la connaissance des choses divines et éternelles fait la sagesse, et que la science est proprement la connaissance des choses temporelles, qui l'acquiert par le raisonnement.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Nécessité de se perfectionner par le travail]. — Comme la première obligation d'une créature raisonnable est de connaître son créateur, Dieu a voulu que cette connaissance naquît, pour ainsi dire, avec nous, et que le devoir le plus indispensable fût en même temps le plus naturel et le plus facile de tous. Cependant il ne faut pas se contenter de cette impression confuse et générale de la Divinité que nous apportons en venant au monde : nous sommes obligés de l'étendre, de la perfectionner et de la purifier, selon que les facultés de notre entendement sont plus ou moins parfaites. Comme celui qui s'approche trop de la majesté de Dieu est opprimé par le poids de sa gloire, celui qui néglige de le connaître se rend indigne de le posséder. De-là vient que Dieu a semé dans tout l'univers des traits et des rayons de la divinité, qui nous frappent malgré nous, que toutes les créatures sont comme autant de voix éclatantes qui parlent de ses perfections et de ses grandeurs, et qu'il n'est point d'objet dans la nature qui ne puisse nous servir de degré pour nous élever jusqu'à son principe. De-là vient que Dieu a suscité dans tous les siècles des esprits rares, qui ont pénétré dans les secrets les plus cachés de la nature, nous ont marqué des règles excellentes pour conduire les opérations de l'entendement nous ont donné les principes de ces sciences qui font le plus noble exercice de l'esprit humain, non pas pour satisfaire la curiosité naturelle, mais afin qu'en raisonnant sur les ouvrages de Dieu

nous apprissions à raisonner plus parfaitement de Dieu même, et que, pénétrés des grandeurs de la Divinité pressenties par la nature, nous fussions tout disposés à recevoir les idées que la religion nous en donne. C'est dans cette sainte occupation que S. Thomas consuma les premières années de sa jeunesse.

[La foi est au-dessus de la raison].— La foi qui est au-dessus de la raison, ne lui est pas opposée ; au contraire, elles se servent réciproquement l'une l'autre. La foi redresse la raison quand elle s'égare, la raison affermit la foi quand elle chancelle. Lorsque Dieu forme l'habitude de cette divine vertu dans les âmes, il y joint des lumières surnaturelles, d'autant plus excellentes qu'il destine ces âmes à un plus haut degré de perfection. Mais quand ces vives clartés de la foi se trouvent soutenues par les lumières d'un esprit naturellement élevé, sans doute qu'elles produissent des connaissances de Dieu beaucoup plus sublimes. De là vient que les plus rares esprits de l'antiquité se sont grossièrement abusés dans les idées qu'ils se sont faites de Dieu, parce qu'ils n'étaient pas conduits par la foi, et que d'ailleurs l'Eglise a eu des saints qui n'ont pas pénétré si avant que d'autres dans les secrets de la divinité, parce que avec une foi aussi pure, ils avaient une intelligence plus bornée. S. Thomas étant né avec un des plus rares génies qui fut jamais, et ayant reçu l'habitude de la foi dans un degré de perfection proportionné à celui de sa sainteté, il est facile de juger, sur ce principe, de la profondeur de ses connaissances.

[Le désir de savoir]. — Il n'est rien de si naturel à l'homme que le désir de savoir. Ce fut l'endroit par lequel le démon attaqua la première femme comme la partie la plus faible de son cœur : et l'espoir de cette science chimérique, dont son esprit se flatta, fut le motif principal de sa désobéissance. Ce mouvement déréglé du cœur de l'homme s'est irrité par sa chute, et il ne faut pas s'étonner si ses vices se sont augmentés lorsque ses vertus mêmes se sont perdues. En effet, comme dans les épaisses ténèbres où le péché nous a précipités il nous est encore demeuré quelque rayon de nos premières connaissances, il n'est point de vérité si cachée que nous n'entreprenions de découvrir à la faveur de ces lumières presque éteintes ; et, parce que Dieu a voulu que certains hommes recueillissent, pour ainsi parler, une partie plus considérable du débris de la nature en leur donnant une intelligence plus parfaite qu'aux autres, il est arrivé que ces esprits distingués, abusant d'un privilége qu'ils avaient reçu, pour réparer en quelque sorte le malheur de leur naissance, ou se sont évanouis en des imaginations extravagantes, ou se sont enorgueillis des connaissances reçues, ou se sont égarés en des recherches dangereuses, ou se sont attachés à des sciences criminelles. Ce serait beaucoup pour S. Thomas de n'être

jamais tombé dans ces vicieuses extrémités : mais quelles louanges ne mérite-t-il pas pour les avoir combattues par des vertus contraires, opposant une habile ignorance à la témérité de ces recherches dangereuses, une ignorance chrétienne à l'amour des sciences criminelles, une ignorance humble à l'orgueil des sciences vaines.

[La science est aussi dangereuse qu'utile]. — La science est indifférente par elle-même ; elle peut servir aux vices aussi bien qu'à la vertu, et les mêmes lumières qui brûlent sur les autels pour honorer la divine Majesté peuvent aussi brûler dans les temples pour le culte des idoles. Néanmoins, si nous considérons la science comme une participation de l'intelligence de Dieu ou comme un don qu'il a plu à sa divine providence de nous accorder, nous reconnaîtrons aisément que, lorsqu'elle se trouve jointe à la sainteté, elle sert de matière et d'instrument aux plus éclatants miracles de la grâce. Elle sert aux usages de deux vertus que les Théologiens appellent aveugles : la foi dans l'esprit, l'humilité dans le cœur ; et nous pouvons dire que ce sont de grands miracles que de voir une grande science accompagnée d'une grande foi et d'une humilité profonde. C'est cependant à ces deux conditions miraculeuses que la science est entrée dans l'esprit de S. Thomas ; et, soit que l'excellence de ses lumières vînt de la sublimité de son esprit ou de son assiduité à l'étude, soit qu'elle fût l'effet de ses prières ou la récompense de sa pureté, qui, l'ayant rendu semblable aux anges, lui a mérité de participer à leur intelligence, il est certain que sa science ne lui a servi qu'à augmenter sa foi et pour acquérir une humilité toujours plus profonde, et que la sublimité du génie, qui a été à une infinité de grands hommes le sujet de leur perte, n'a servi à ce grand docteur qu'à se rendre petit de plus en plus, et à se faire ainsi des degrés pour parvenir à ce haut comble de gloire qu'il acquit dans le monde.

[Ce que la science a de contraire à la foi et ce qu'elle a de favorable]. — Il y a dans la science quelque chose de contraire à la foi, et il y a quelque chose qui lui est favorable. Ce qu'il y a de contraire à la foi, c'est qu'elle donne trop à la raison. C'est pourquoi l'Eglise naissante a tenu la philosophie pour suspecte dans la religion, et Tertullien n'a pas craint de dire que les philosophes étaient comme les avant-coureurs des hérétiques, parce qu'ils se croyaient trop savants. Ce qu'il y a de favorable pour cette vertu, c'est que la science peut servir pour en prouver les motifs, en tirer les conséquences et les appliquer aux mœurs. On peut donc avancer que la science est utile à la foi lorsqu'elle soumet ses lumières à cette vertu, et encore en ce que la foi peut se servir des lumières de la science pour croire comme il faut, et pour exécuter ce qu'elle croit avec discernement.

[Science et humilité]. — La science est en quelque chose favorable à l'humilité ; elle lui est aussi contraire en quelque chose. Ce qu'il y a de favorable, ce sont les lumières qui nous découvrent notre néant et les motifs que nous avons d'être humbles ; ce qu'il y a de contraire, c'est la vaine gloire qui accompagne ordinairement la science, qui détruit insensiblement l'humilité. Elle peut donc servir à l'humilité, en nous montrant notre bassesse, et nous faisant ainsi éviter les piéges de la vaine gloire ; elle peut encore servir à cette belle vertu en lui procurant des lumières pour discerner le bien d'avec le mal, et nous donnant ainsi le moyen de monter au plus haut degré de la perfection. — La science rendit ces deux offices à S. Thomas ; et, s'il a été savant, il n'en a été que plus humble, puisqu'il n'a employé sa science qu'à connaître davantage le néant de notre nature, et à acquérir les vertus qui le devaient conduire à cette sublime perfection où il est parvenu.

[Prix et honneur de la science]. — La science est une qualité si considérable, et qui élève si haut ceux qui la possèdent, qu'il semble que, le même avantage que la raison donne à tous les hommes sur le reste des animaux, la science, qui orne et qui perfectionne la raison, le donne aux savants sur le reste des hommes. Je ne prétends pas néanmoins la faire entrer ici en concurrence avec la sainteté. Je sais bien que ces deux choses sont d'un ordre et d'un mérite bien différents ; on ne peut même soutenir que la science soit absolument nécessaire pour être saint, puisqu'elle est indifférente d'elle-même, et que l'on en peut faire un bon ou un mauvais usage, selon les différents desseins de ceux qui la possèdent. Mais aussi c'est une vérité qu'on ne peut contester, que, quand une éminente science a fait alliance avec la sainteté, elle lui est d'un merveilleux secours : — 1°. Pour empêcher qu'elle ne tombe dans l'erreur et dans l'illusion ; — 2°. Pour la rendre féconde, de stérile qu'elle était, c'est-à-dire plus fructueuse et plus utile au prochain ; — 3°. Pour lui attirer le crédit et l'autorité nécessaire, afin de combattre le vice et de défendre l'Eglise et la religion. — C'est ce qu'a produit la science du glorieux S. Thomas, par l'heureux accord qu'elle a fait en sa personne avec la sainteté.

[La piété a la science]. — La science des choses divines, qui est la véritable sagesse, est la récompense de la piété solide. C'est cette divine sagesse qui nous apprend à marcher dans les voies de Dieu ; c'est cette science que nous devons tâcher d'acquérir, au lieu d'une science vaine et stérile, qui ne sert que d'un vain ornement à l'esprit, qui enfle l'entendement d'un orgueil criminel, au lieu de le nourrir d'une sainte érudition, et qui ressemble plutôt à la science des démons qu'à celle des saints. On n'acquiert la prudence du siècle qu'avec l'âge ; l'expérience ôte souvent aux vieillards l'usage des leçons qu'elle leur fait, et ils

meurent ordinairement lorsqu'ils commencent à apprendre à bien vivre : mais la sagesse chrétienne instruit ses disciples en un instant. David disait qu'il était devenu plus intelligent que les vieillards en méditant la loi de DIEU : *Super senes intellexi, quia legem tuam meditatus sum.* En la méditant, il l'avait connue ; en la connaissant, il l'avait accomplie. Méditer, connaître et accomplir la loi de DIEU, voilà toute la sagesse. C'est par ces vertus héroïques que Thomas attira du ciel ces lumières surprenantes dans les mystères de la religion, qu'il a si divinement expliqués. C'est ainsi qu'il fut un parfait chrétien avant de devenir un docteur consommé, et que, après avoir été un disciple fidèle du Sauveur, il mérita d'être un des plus grands maîtres de la religion.

[La science sert à la sainteté]. — C'est un reproche que l'on fait assez ordinairement aux savants, d'apporter plus de soin à cultiver leur esprit par de belles connaissances que leur volonté par de solides vertus, qui seules méritent d'être considérées devant DIEU. Ce reproche ne paraît pas être sans fondement, et l'expérience l'autorise. On en apporte même la raison, qui est que leur esprit est trop partagé, pour donner assez d'application à ces deux choses tout à la fois, dont chacune est capable de l'occuper tout entier ; et d'ailleurs, quoique l'une ne demande pas moins de soin et d'étude que l'autre, cependant la peine qui accompagne la science est récompensée par le plaisir des nouvelles découvertes que l'on fait tous les jours dans un pays inconnu : au lieu que, la vertu nous étant comme étrangère depuis le péché originel, c'est aussi une espèce de pays ennemi, où l'on n'avance qu'à mesure qu'on s'en ouvre le chemin par la force et par la violence que l'on se fait à soi-même pour aller contre le penchant de la nature corrompue. Quelque plausible que soit cette raison, bien loin que la science et la sainteté soient incompatibles ou qu'il y ait quelque opposition entre ces deux belles qualités, elles se prêtent la main, et se sont mutuellement d'un puissant secours pour parvenir à la perfection propre de chacune en particulier. — Il n'en faut point d'autre exemple que l'admirable Thomas d'Aquin, cet incomparable docteur, que nous avons devant les yeux. Il n'a pas seulement été un saint savant, comme tant d'autres qui l'ont précédé et qui l'ont suivi ; mais, ce qui lui est propre et même tout singulier, c'est que la sainteté l'a fait savant, et que réciproquement la science l'a rendu plus saint.

[La sainteté sert à la science]. — La sainteté ne contribue pas seulement à la science comme un moyen de l'acquérir, mais de plus elle sert encore à la perfectionner en corrigeant les vices et les défauts qui semblent y être attachés. En effet, dit l'Apôtre, c'est le propre de la science d'enfler l'esprit, et de faire qu'en s'élevant au-dessus de soi-même on s'élève facilement au-dessus des autres ; qu'on s'entête de sa propre estime, qu'on se nourrit des louanges et des applaudissements, ou du moins qu'on croit que

l'usage le plus ordinaire de la science est de se distinguer de la foule et de se faire une belle réputation. Ce juste reproche et cette tâche, qui gâte un si bel avantage, vient de la corruption de notre nature, déjà trop portée à l'orgueil d'elle-même, quoiqu'elle n'ait que l'ignorance et le vice de son propre fonds. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si les plus modérés sont touchés d'un bien aussi considérable que l'est la science, et si les ambitieux s'en servent pour se pousser dans le monde. Ce malheur est assez ordinaire aux savants, il faut l'avouer; c'est même, si vous voulez, un effet de la science mal digérée, qui, étant un aliment de l'esprit, a cela de commun avec la nourriture du corps, qu'elle l'enfle quand elle est prise par excès, ou bien lorsque la nature est empêchée dans ses fonctions! Mais que fait la sainteté, et quel est le service qu'elle rend à la science ? Le voici : elle rabat ces fumées de vanité et d'orgueil qui montent à la tête ; elle fait évanouir cette enflure d'esprit et elle sert à l'esprit même de contre-poids pour l'empêcher de s'élever, et nous tenir, pour ainsi dire, dans le centre de notre néant. Aussi l'humilité est-elle appelée dans l'Ecriture-Sainte la science des saints, qui s'acquiert par la connaissance de soi-même et de ses propres défauts, selon le sens que quelques-uns donnent à ces paroles du Sage : *Dedit illi scientiam sanctorum.* Mais, quand la sainteté s'unit à la science, on remarque un effet tout contraire à celui que l'Apôtre lui reproche : ses lumières nous servent à découvrir nos misères, et à nous faire connaître que toute la gloire qu'on peut acquérir par son moyen n'est qu'un peu de fumée qui aveugle, et puis se dissipe et s'évanouit. C'est cette science des saints qu'a possédée le docteur S. Thomas, puisqu'il a joint la plus profonde humilité aux plus sublimes connaissances qu'un homme puisse acquérir dans ce monde.

La sainteté est non-seulement un contre-poids à la science pour l'abaisser, mais elle est encore un ressort qui l'élève au-dessus de sa nature, et qui la fait servir à la gloire de celui que le texte sacré appelle le Dieu des sciences : *Deus scientiarum Dominus est.* Car, comme la religion consacre les temples matériels, et même ceux où l'on a adoré les idoles. pour en faire la maison du Dieu vivant; comme l'or et l'argent, déjà précieux par eux-mêmes, deviennent sacrés dès-là qu'ils sont employés à des usages saints dans nos ciboires et nos calices, et comme enfin tous les talents naturels deviennent autant de moyens et d'instruments de notre salut quand on en use dans les fins pour lesquelles Dieu les a donnés, c'est ce qui peut se dire de l'esprit et de la science, qui sont sans comparaison les plus considérables. — Et c'est ce que la sainteté a opéré dans notre admirable docteur. Comme personne n'a jamais reçu de Dieu un plus grand esprit, ni ne s'est plus étudié à le cultiver et à l'enrichir de toutes les sciences, la sainteté les lui a fait consacrer uniquement à Dieu. Je ne parle point encore ici de l'usage qu'il en a fait pour le service de l'Eglise, ni du fruit inestimable qu'elle en reçoit tous les jours, mais seule-

ment du genre de science auquel la sainteté l'a comme engagé. Laissant celles qui n'ont que la curiosité pour motif et pour fin, ou la satisfaction de l'esprit, il s'est appliqué uniquement à l'étude de la théologie, qui n'est pas seulement la plus noble de toutes les sciences, mais encore la plus capable de nous élever à Dieu, comme celle qui a Dieu même pour son principal objet, et qui joint les lumières de la raison à celles de la foi pour établir les vérités de la religion ; ce qui est sans doute le plus noble emploi et le plus saint que l'on puisse faire de sa raison et de son esprit, puisque c'est les employer à connaître la nature et les perfections du Créateur.

[Le zèle dépourvu de science]. — Oui, il est vrai, et on peut l'avancer sans crainte de contradiction, qu'il n'y a rien de plus dangereux dans la morale chrétienne qu'un ignorant zélé, parce que, le bien apparent qu'on voit en sa personne autorisant sa conduite, dont le monde ne découvre pas aisément les défauts, si une erreur entre dans sa tête sous couleur d'une plus grande réforme, il sera capable, tout ignorant qu'il est, de tromper plus de personnes que les plus habiles théologiens n'en pourront désabuser, sitôt que son zèle, qui n'est souvent qu'une vanité secrète et une fine ostentation, lui aura acquis la réputation d'un grand directeur et d'un grand homme de bien. Il suit de là que ce n'est pas le zèle ni la vertu simplement qui rend capable de conduire les âmes, mais la science jointe avec la piété : *Labia sacerdotis custodient scientiam,* dit Malachie ; et Dieu même rebute ceux qui s'ingèrent dans le ministère sans la science nécessaire : *Quia scientiam repulisti, abjeci te ne sacerdotio fungaris mihi.* (Ose. IV). C'est le service incomparable que la science éminente de S. Thomas a rendu à la sainteté, de l'avoir rendue sûre, accompagnée de prudence et de discrétion, et par là incapable de s'égarer, et de lui avoir servi de guide dans un chemin si peu connu, si peu fréquenté, si rempli d'embûches et de piéges, bordé de si affreux et presque inévitables précipices.

[La science rend la sainteté féconde]. — Le service si grand et si considérable que la science rend à la sainteté, en lui servant de moyen de l'acquérir, n'est pas le seul ; elle rend encore la sainteté féconde, de stérile qu'elle est ordinairement. C'est-à-dire qu'un saint qui n'est pas savant n'est que pour lui-même, et un savant qui n'est pas saint rapporte tout le fruit de sa science à sa propre satisfaction, ou tout au plus à rendre les autres savants sans les rendre vertueux. Mais, quand la sainteté est accompagnée de la science, c'est alors qu'elle se répand sur le prochain. Instruire les peuples, porter la parole de Dieu à ceux qui sont dans les ténèbres du vice ou de l'erreur, éclairer le monde par les doctes ouvrages que l'on donne au public, et tous les autres moyens par lesquels un homme qui a du zèle et de la charité peut aider les autres : que deviendra tout cela

sans la science ? Peut-être que l'un sans l'autre est un trop faible instrument ; il est certain que l'un avec l'autre peut faire des merveilles pour le salut des villes et des peuples. C'est pourquoi, lorsque le Fils de Dieu établit ses apôtres les premiers docteurs du monde , il les compare à la umière, parce que leur parole, soutenue de l'exemple de leur vie, devait éclairer les esprits et échauffer les cœurs ; et, comme la lumière des astres produit tous les biens de la nature , celle de leur doctrine devait être, de même, le principe de tous les biens de la grâce, c'est-à-dire de toutes les vertus et de toutes les bonnes actions. Tant il est vrai que c'est par le moyen de la science que la sainteté devient féconde, et qu'elle opère tous ces grands effets de la conversion des hommes.

[La science nécessaire pour la direction des âmes].—La science est absolument nécessaire à celui qui conduit les autres ; et, quoique Dieu puisse suppléer à ce défaut par d'autres moyens, c'est néanmoins l'ordre que la divine sagesse a trouvé à propos d'établir, de conduire les uns par les autres. Voilà pourquoi Dieu n'a jamais manqué de donner à son Eglise des maîtres et des docteurs dont la science fût comme un flambeau pour servir de guide aux autres dans la voie de leur salut ; et, quoique d'ailleurs il ait donné à tous les hommes pour règle de leur conduite la foi et la raison, qui sont deux lumières dont l'une a quelque obscurité avec sa certitude, et l'autre est sujette à se tromper avec toute l'évidence et la clarté dont elle se flatte, cependant, comme toutes les vérités ne sont pas si expressément révélées, et que d'ailleurs les principes d'où on les infère n'en sont pas toujours si évidents qu'ils ne soient sujets à quelque contestation, je puis dire que notre admirable docteur Thomas a fait un si merveilleux mélange de ces deux sortes de choses si nécessaires au salut, je veux dire de la raison et de la foi, qu'il a donné une espèce d'évidence à la foi, et presque une entière certitude à la raison.

[De la théologie scholastique]. — Il faut convenir que la théologie que nous appelons *scholastique* est nécessaire à la défense de l'Eglise : — Premièrement, parce que c'est un moyen efficace pour convaincre des vérités de la religion et pour les expliquer, en faisant servir les lumières de la raison, mais de la raison chrétienne, aux lumières de la foi. — Secondement, parce qu'elle nous est nécessaire pour expliquer les mystères de la religion, et de plus pour découvrir et combattre les erreurs des hérétiques ; et cela d'autant plus que ces subtils novateurs se servent de l'autorité de l'Ecriture et de la science pour combattre les vérités orthodoxes. Il faut donc que l'Eglise tâche d'avoir les moyens de s'en défendre, ce qui se fait par le moyen de la théologie scholastique. Je sais bien qu'on a voulu rejeter cette sorte de lumière pour l'explication de l'Ecriture, par laquelle chacun l'entend selon son propre sens ; mais outre que ces explications nous doivent être suspectes, parce qu'elles sont con-

formes à celles des hérétiques, il est certain que, comme les oracles de l'Ecriture et les sentiments des Pères et des conciles peuvent avoir quelque obscurité et que les hérétiques tâchent de leur donner un faux jour, nous avons besoin de certaines lumières pour en comprendre le sens, et pour les employer comme il faut à prouver la vérité de nos mystères, conformément aux vérités de l'Eglise, et c'est pour cela principalement que les Souverains-Pontifes Honorius III, Innocent III et Clément V reconnaissent avec tant de louanges l'excellence de la théologie scholastique. Nous pouvons dire que ce genre de science est comme un rempart contre les dangers dont l'Église est environnée et contre les erreurs des hérétiques, qui de temps en temps s'élèvent contre son autorité, et tâchent de renverser ses principaux dogmes par la subtilité de leurs sophismes. — Si jamais la promesse que le Fils de Dieu a faite à son Eglise de la protéger et de la défendre a été effectuée avantageusement, ç'a été quand il lui a donné S. Thomas, puisque c'est lui qui a porté la théologie scholastique à la plus haute perfection où elle puisse arriver, qu'il l'a traitée dans l'esprit de l'Eglise et conformément aux sentiments des Pères, avec tant de clarté et de netteté, qu'on peut dire que l'Eglise, par ses écrits, est assez remplie de lumières pour se défendre et confondre toutes les hérésies, et non-seulement les anciennes, mais celles qui se peuvent former par la suite des temps contre l'Eglise.

VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Gloire de S. Thomas au-dessus de tous les Éloges]. — Il en est de l'admirable docteur S. Thomas comme du soleil, qui est le symbole avec lequel on a coutume de le représenter. Il faut convenir qu'il est plus aisé d'admirer cet astre que de le peindre, et que d'un seul de ses rayons il fait beaucoup mieux son image à nos yeux que les peintres ne la peuvent faire avec toutes leurs couleurs, ni les orateurs avec toute leur éloquence et leurs belles conceptions. On peut dire la même chose de S. Thomas :

le grand éclat de sa gloire fait que les yeux de tout l'univers sont tournés sur lui ; mais, s'il avait moins de lumières, on le verrait mieux, et son éclatant mérite semble un obstacle à la juste idée qu'on s'en doit former. Les savants lui donnent à l'envi des louanges ; les prédicateurs le consultent comme leur maître ; les directeurs des consciences le suivent comme leur guide ; les Souverains-Pontifes canonisent sa doctrine et sa personne ; tout le monde enfin s'efforce de travailler avec de différents traits à nous représenter ce saint docteur. Mais il faut avouer que tout cela n'approche pas l'original. Il serait à souhaiter que lui-même parût dans cette assemblée, comme il se fit voir un jour à un religieux de son ordre, tout brillant d'or et de pierreries, avec un soleil sur la poitrine qui éclairait tout l'univers. Mais il faut nous contenter de dire de notre admirable docteur : *Sol illuminans per omnia respexit, et gloriâ Domini plenum est opus ejus :* que c'est l'ouvrage du Saint-Esprit, et que, sa sublime science et sa sainteté venant de Dieu même, auquel il a toujours servi avec une sincère fidélité, il est au-dessus de tous les panégyriques. (**Le P. Texier**).

[Premières années du saint]. — Pour représenter à vos yeux l'éminence de la sainteté et de la science de ce grand saint, il n'est pas nécessaire que je vous parle de son illustre naissance, ni de la noblesse de sa maison, qui était une des plus considérables et des plus opulentes de toute l'Italie, ni des autres avantages qui mériteraient pourtant d'être comptés pour quelque chose de grand à cause du généreux mépris qu'il en a fait. Je ne m'arrêterai pas même aux premières victoires qu'il remporta dans la voie de la vertu, par la généreuse résistance qu'il fit, des années entières, tant aux caresses qu'aux violences qu'on employa pour le détourner du dessein qu'il avait pris de se consacrer entièrement au service de Dieu. On sait de quelle manière il triompha des lâches artifices que ses frères employèrent pour corrompre son innocence, et pour venir par là plus aisément à leurs fins. Je m'attache uniquement à ce que la sainteté a ajouté à cette éminente science qui l'a fait l'ornement de son siècle, l'Ange de l'Ecole, le soutien de l'Eglise, le fléau des hérétiques. — On ne peut nier, à la vérité, que l'heureuse disposition qu'il avait reçue de la nature pour les lettres n'ait eu beaucoup de part à cet heureux succès. On n'avait point vu, depuis plusieurs siècles, un esprit plus fott, plus pénétrant, plus éclairé, un jugement plus solide, une mémoire plus ferme : mais ce n'était point sur cela qu'il fondait ses espérances de parvenir à une science peu commune ; et, quoiqu'il ne négligeât pas le travail, qui est toujours un moyen nécessaire pour y arriver, il était persuadé qu'il devait la demander à Dieu, et s'efforcer de l'obtenir par une fidélité constante au service. (**Houdry**, *Panégyriques*).

[L'éducation de S. Thomas]. — Comme les parents de Thomas avaient eu

dès son enfance plusieurs présages de sa future sainteté, et que même un solitaire avait prédit que cet enfant ferait un jour un grand saint et rendrait de grands services à l'Eglise, ses parents, pour seconder des inclinations qu'ils voyaient évidemment tendre toutes à la piété, le mirent dès l'âge de cinq ans dans le monastère du Mont-Cassin, pour y être mieux élevé. Son heureux naturel ne laissa presque rien à faire à l'éducation. Son penchant à la vertu prévenait toujours les leçons qu'on voulait lui faire. Ses plus doux et ses plus ordinaires amusements étaient l'étude et la prière, et l'abbé même de cette maison conseilla à son père de l'envoyer étudier dans l'Université. Il y fit ses humanités, et y étudia en philosophie avec un grand succès, mais, quelques progrès qu'il fit dans les belles-lettres, il avançait tous les jours beaucoup plus dans la science des saints, et l'on pouvait déjà remarquer en lui des traits évidents de sa future sainteté. Il conserva son innocence au milieu de la corruption du siècle ; mais dès qu'il en eut aperçu les piéges et les dangers, il chercha un asile pour s'y mettre à couvert de tous les orages qui menacent les personnes vivant dans le monde.

Le jeune Thomas trouva bientôt cet asile dans l'ordre de Saint-Dominique, lequel, bien que tout nouveau, remplissait déjà l'univers de prodiges, et renouvelant l'ancien éclat de l'état religieux, édifiait l'Eglise par les grandes vertus de ses enfants. Notre saint fut reçu avec joie, à l'âge d'environ dix-huit ans. Dès les premiers jours, il parut un modèle de la perfection religieuse. Cette retraite d'un jeune homme de si grande espérance et de sa qualité étonna bien des gens. Ses parents en furent alarmés. Le novice, ayant appris que sa mère venait à Naples pour l'enlever, conjura le prieur de l'envoyer à Rome. Sa mère l'y suivit ; mais elle trouva son fils parti pour Paris, où on l'envoyait achever ses études. Elle ne se rebuta point : elle écrivit à ses deux aînés, qui servaient dans les troupes de l'empereur et étaient alors en Toscane, de mettre tout en usage pour faire arrêter leur frère Thomas, et de le lui envoyer sous bonne escorte. Elle fut obéie, et Thomas lui fut enfin envoyé (**Croiset**, *Exercices de piété.*)

[Le saint surmonte une puissante tentation]. — Que devons-nous penser d'un saint qui, dès l'âge de dix-sept à dix-huit ans, a été le martyr de la chasteté, qui a souffert de ses frères et de sa mère ce que les premiers fidèles ont souffert des tyrans ! Vous savez qu'allant à Paris pour y faire ses études, il fut arrêté par l'ordre de ses frères, qu'il demeura deux ans en prison, qu'on lui fit mille outrages, que l'on se servit de mille artifices pour le faire changer de dessein, jusqu'à tâcher de corrompre son innocence. Mais avec quelle fermeté repoussa-t-il les impudentes que que l'on avait introduites dans sa chambre pour le séduire ! Voyez-vous ce saint armé d'un tison ardent, comme le chérubin, qui, armé d'un glaive de feu, est à la porte du paradis terrestre pour en interdire l'en-

trée aux profanes? C'est ainsi, et avec le même zèle et la même indignation, que Thomas chasse des impudiques, et qu'il combat le feu infernal qu'elles voulaient allumer dans son cœur et dans son corps, par le feu matériel qu'il leur oppose et avec lequel il les poursuit. Vous fûtes témoins de cette insigne victoire, esprits célestes, et vous l'avez mise en écrit dans le livre de vie, pour faire paraître cette action avec éclat à la face de tout l'univers, au jour de la rétribution. Vous étiez le spectateur et le témoin du combat, Seigneur, et vous donniez au combattant ces grâces fortes et puissantes qui font surmonter les plus violentes tentations. Donnez-nous, comme à S. Thomas, un grand amour pour cette vertu. Vous nous commandez d'être chastes ; vous attachez la vie éternelle à cette vertu : *Beati mundo corde*, *quoniam ipsi* DEUM *videbunt :* inspirez-nous-en le désir, afin que nous vous la demandions d'une manière à l'obtenir; faites-nous éviter tout ce qui peut affaiblir en nous cette vertu, et nous rendez fermes dans les tentations de surprise et involontaires. (**Le P. Texier**).

[Sainteté et science]. — La piété de S. Thomas fut le secret admirable et le principal moyen qui lui servit à acquérir cette science profonde : secret qui n'est connu que de peu de personnes, mais que notre saint avait appris du prophète David, qui l'avait le premier mis en usage : *Accedite ad eum, et illuminamini.* Vous qui prétendez être éclairé des plus sublimes connaissances dont l'esprit d'un homme est capable, adressez-vous à DIEU : car, comme plus on approche du soleil plus on est éclairé de ses rayons, plus on approche de DIEU, qui est la source de toutes lumières, plus on en est pénétré. C'est donc dans cette source que ce grand saint a puisé une science si profonde et si rare. Il s'est fait saint pour devenir savant : non que la science soit la fin de la sainteté, mais la sainteté est le véritable moyen d'y arriver, comme lui-même le témoigna un jour à l'un de ses frères, à qui il avoua qu'il avait plus appris par la communication avec DIEU dans l'oraison, que par l'étude et par tout son travail. Dès ses plus tendres années, il employait deux heures chaque jour à la prière, et il y avait pris une telle habitude qu'il en fit ensuite la première et la plus importante occupation de sa vie. Ce qui fait qu'on peut lui appliquer ce que Salomon disait lui-même : *Optavi, et datus est mihi sensus; invocavi, et venit in me spiritus.* (Sap. VII). Il l'a désirée et demandée, cette science, et elle a été l'effet de la prière ; et ensuite il l'a préférée, comme fit ce grand roi, à toutes les grandeurs de sa famille, à toutes les espérances de la fortune, à toutes les prétentions et à tous les établissements que sa naissance pouvait assurer : *Et præposui illam regnis et sedibus, et divitias nihil esse duxi in comparatione illius.* (**Houdry**).

[Science de S. Thomas]. — Fut-il jamais une science plus vaste, plus étendue, plus universelle, que celle de S. Thomas! Mais ce qui rend sa

doctrine plus vénérable, c'est qu'il n'en est point de plus orthodoxe, parce que, dans l'explication des saintes Ecritures, il ne se confia jamais en ses propres lumières ; quelque éclairé qu'il fût de lui-même, il ne marchait qu'à la lueur des flambeaux de l'Eglise, qui l'avait précédé. Il semble qu'il ait appliqué toute la pénétration de son esprit à bien entrer dans celui des Pères, comme il paraît par cette chaîne précieuse qu'il a composée de leurs plus riches sentences, et avec laquelle il a voulu, pour ainsi dire, captiver son esprit sous le joug de leurs sentiments. C'est pour cela qu'il n'avançait point de proposition qu'il ne la mît à couvert sous l'autorité de ces grands hommes : de sorte qu'à peine saurait-on trouver un article de sa *Somme* qui ne soit muni et fortifié de cette défense. C'est en suivant ces maximes qu'il a purgé ses écrits des moindres taches de l'erreur ; qu'en marchant sur les vestiges du grand Augustin il a mis dans leur ordre naturel cet amas de richesses confusément répandues dans les livres de ce grand maître de la religion, et dissipé tous les nuages qui pouvaient couvrir la pureté de sa doctrine ; que, en faisant entrer dans ses ouvrages les dépouilles de tous les docteurs catholiques avec les lumières qu'il a tirées de son propre fonds, il en a fait un des plus riches ornements de nos bibliothèques, et mérité d'être la cinquième colonne de l'Eglise. C'est de cette manière qu'il s'est attiré cette foule incroyable d'éloges dont les Souverains-Pontifes, les universités et les académies ont honoré sa mémoire, que ses propres paroles ont été citées dans les canons et les décrets des conciles, et que, pour ne rien dire davantage, sa doctrine est reconnue par S. Pie V pour sûre dans la foi. (*Essais de Panégyriques*).

[Même sujet]. — Ne vous étonnez pas si je vous dis que la nature n'a point de secrets que notre admirable docteur n'ait découverts, la philosophie de difficulté qu'il n'ait éclaircie, la théologie de mystère qu'il n'ait expliqué, la morale de vice ni de vertu dont il n'ait marqué les différences, la politique de subtilité dont il n'ait parlé à fond, l'hérésie d'objection qu'il n'ait réfutée, le schisme de prétexte qu'il n'ait combattu, la grâce d'abîme qu'il n'ait sondé. Il a possédé tous les dons partagés dans les autres. Que n'a-t-il pas dit de l'existence et de l'unité de Dieu contre les gentils ; de la trinité des personnes, des processions et des relations divines, contre les hérétiques ; de la nature, des propriétés et des fonctions des anges ; de la prédestination et de la réprobation des hommes ; du péché originel et de l'actuel, du nombre des sacrements et des effets qui leur sont particuliers ? Quelle erreur n'a-t-il pas combattue ? quel cas de conscience n'a-t-il pas décidé ? quel passage de l'Ecriture n'a-t-il pas expliqué ? Savant dans la connaissance des superstitions païennes comme Tertullien, S. Cyprien et Arnobe, théologien, comme S. Augustin et S. Grégoire de Nazianze, habile dans l'interprétation des Écritures comme S. Jérôme, moral comme S. Grégoire et S. Chrysostôme, doux et insi-

nuant comme S. Ambroise et S. Bernard, il semble ne les avoir suivis dans l'ordre des temps, dit un grand cardinal, que pour recueillir en quelque manière tout leur esprit. (*Eloges historiques des saints*).

[Science et charité]. — La charité est une science si éminente, que quiconque la possède arrive bientôt aux plus hautes connaissances de DIEU, lequel se découvre à ceux qui l'aiment et remplit leur esprit de lumière à proportion que leur cœur est rempli d'ardeur. Je ne prétends pas dire par-là que cette profonde érudition qui a fait admirer S. Thomas, et qui l'a rendu célèbre dans tous les siècles, ait été une science infuse, comme celle des Apôtres, qui de grossiers et d'ignorants qu'ils étaient n'eurent pas plus tôt reçu le SAINT-ESPRIT qu'ils confondirent la sagesse des philosophes et devinrent les maîtres de l'univers. On ne peut pas dire non plus que la science de ce grand saint fût seulement acquise et le fruit de ses veilles et de l'assiduité de son travail, ou bien un heureux effort de son grand esprit: car cette vaste étendue de connaissances et cette capacité prodigieuse a quelque chose de plus qu'humain. Disons donc que ç'a été un mélange de l'un et de l'autre, l'effet d'une étude constante aidée du secours du Ciel, et enfin telle que DIEU la donne à ceux qu'il a destinés pour être les docteurs de son Eglise. Ce sont des arbres qui n'ont pas été d'abord chargés de fruits, comme ceux qu'il mit dans le paradis terrestre; celui qui les plante et qui les arrose y contribue sans doute pour beaucoup; mais ce sont les pluies et les influences du ciel qui leur ont donné l'accroissement. C'est de ce caractère qu'a été la doctrine de S. Thomas, dont l'étude était une oraison, et l'oraison réciproquement une étude, parce qu'il y puisait des lumières que son travail ne lui aurait pu faire découvrir. De cette manière, sa science a été divine et humaine tout à la fois, infuse et acquise, le fruit de son travail et de la piété; enfin, une science acquise par la sainteté, dont elle a été la récompense et le fruit. (**Houdry**).

[S. Thomas confond invinciblement les athées]. — Entre tous les savants, il n'y en a point qui ait persuadé avec plus de force et de lumière aux athées qu'il y avait un DIEU, et aux gentils qu'il n'y en pouvait avoir qu'un seul. Ce saint docteur va chercher des raisons jusque dans le sein de la nature. Pour convaincre les premiers, il combat leurs paroles par leurs sentiments, il donne la gêne à leur esprit, et il tire malgré eux la vérité de leur bouche. Il leur fait voir qu'il faut nécessairement remonter à un principe qui soit la cause première de tous les effets que nous voyons, que leurs mouvements nous conduisent à un être immobile, que leur nombre nous mène à l'unité, que les créatures nous élèvent au Créateur, que tant d'ouvrages dont la beauté nous ravit découvrent le divin ouvrier qui les a faits; que leurs différentes qualités sont autant de voix qui nous instruisent; que toutes les nations entendent leur langage, et

qu'il suffit d'avoir un peu de raison pour être persuadé de la croyance d'un DIEU. Après avoir confondu les athées, il attaque les idolâtres, et, les prenant par leurs propres pensées, il leur fait voir que la nature, avant la foi, leur avait enseigné l'unité de DIEU ; que dans leurs besoins ils lèvent les yeux et les mains au ciel, parce qu'il est le temple où il réside ; que dans les dangers qui les surprennent ils l'invoquent ; que, quand la raison prévient l'erreur, ils parlent comme les chrétiens, et que la superstition n'a pu effacer la croyance que la nature avait imprimée dans leur âme : *O anima naturaliter christiana!* (Tertullien). Puis, passant de ces sentiments naturels, qu'on peut appeler des instincts de la religion, il leur oppose des raisonnements si solides et si forts, que les plus impies n'y peuvent répondre. Il leur représente que DIEU, du commun consentement de tous les hommes, est un Etre souverain, parfait et bienheureux ; qu'il perd tous ces avantages en perdant son unité, et que s'il a un compagnon, il voit sa souveraineté partagée, sa perfection intéressée et sa béatitude troublée. Il ajoute que le monde ne peut souffrir qu'un soleil, l'état ne peut reconnaître qu'un monarque, et la nature ne peut adorer qu'un DIEU ; que l'unité lui est si propre et si naturelle, qu'il n'est plus DIEU quand il n'est plus un, et que l'esprit humain ne le peut plus concevoir quand il lui donne un égal qui n'est pas une même chose avec lui. **(Le P. Senault).**

[Autorité et crédit de S. Thomas dans l'Eglise]. — L'autorité et le crédit de ce grand saint est de telle conséquence dans l'Eglise, que les Pères qui la représentaient, au concile de Trente, apportaient cette précaution, de ne rien décider sans avoir lu ce qu'il a écrit sur la matière. *Consulamus divum Thomam*, s'écriaient-ils à chaque article : ne décidons rien sans avoir consulté cet oracle ! comme si le SAINT-ESPRIT ne devait parler que par sa bouche, ou que la vérité ne se trouvât que dans ses écrits. Mais faut-il d'autres preuves de l'autorité que ce docteur incomparable s'était acquise par sa science éminente, que cet aveu, que la force de la vérité même a arraché de la bouche des plus grands ennemis de l'Eglise : *Tolle Thomam, et ego dissipabo Ecclesiam* DEI ! s'écriait un fameux hérésiarque du siècle passé. C'est le malheureux Bucer, un des plus furieux disciples de Luther, mais qui avait ajouté aux erreurs de son maître les siennes particulières, qui n'avaient pas moins d'impiété : *Tolle Thomam, et ego dissipabo Ecclesiam* DEI : ôtez à l'Eglise romaine Thomas, et je me fais fort de la détruire et de la renverser ! Cet impie était persuadé que les écrits de ce grand saint la mettaient à couvert de toutes ses attaques, que son crédit le désarmait, que ce seul bouclier résistait à tous ses traits, et que ce seul rempart la défendait contre ses plus violents assauts. — Après ce témoignage d'un des plus grands ennemis qu'ait eus la religion, il n'en faudrait pas d'autres pour justifier tous ces beaux titres que les universités et les Souverains-Pontifes lui ont donnés, d'être le soutien de

l'Eglise, le fléau des hérétiques et le rempart de la foi, puisque, quand on n'aurait que ses livres, l'Eglise est assez bien munie pour combattre toutes les hérésies qui peuvent naître dans les siècles à venir. Ce qui fit dire au pape qui assistait au procès de sa canonisation, lorsqu'on faisait la perquisition et l'examen des miracles qu'il avait faits, que sa *Somme* contenait autant de miracles qu'elle avait d'articles, parce qu'elle a fait, pour la confirmation de la foi et pour l'établissement de la religion, ce que les miracles avaient fait à la naissance de l'Eglise ; c'est-à-dire qu'elle en a fourni des preuves incontestables, capables de convaincre les plus opiniâtres et les plus pointilleux. De sorte que l'on peut dire que, de cette alliance et de cet heureux accord de la science avec la sainteté, résultent tant d'avantages et de si grands fruits, qu'ils peuvent être comparés aux plus grands miracles, et qu'ainsi, quand Dieu a donné S. Thomas à l'Eglise, il a voulu faire voir ce que ces deux qualités réunies ensemble peuvent faire dans un saint ; mais, quand il l'a donné à l'ordre de Saint-Dominique, il a voulu donner un modèle des religieux de ce grand ordre, dont le caractère propre est d'avoir une sainteté savante, puisqu'il a été institué pour prêcher la parole de Dieu, pour instruire les peuples, pour confondre les hérétiques et convertir les infidèles et les pécheurs. **(Houdry).**

[Science puisée dans la piété]. — Ne cherchons point d'autre principe de cette pureté de doctrine que nous admirons dans tous les ouvrages de notre saint Docteur, que l'intime union qu'il a toujours eue avec Dieu, que la ferveur et la persévérance de ses prières, où il lui parlait sans cesse, que la pieuse loi qu'il s'était imposée de ne rien dire ni faire sans avoir consulté la divine volonté, que l'habitude qu'il avait prise de se tenir toujours en la présence de Dieu, et de se recueillir, dans ses plus sérieuses occupations, pour adorer ses infinies grandeurs. Génies du premier ordre, esprits pénétrants et sublimes, qui négligez de si sûrs et de si saints moyens, je ne suis pas étonné que vous tombiez quelquefois dans des égarements et des erreurs qui font pitié aux gens de bien. Si, comme S. Thomas d'Aquin, vous ne faisiez jamais de lecture, si vous ne donniez jamais de leçons, si vous n'écriviez jamais d'ouvrages, qu'après avoir consacré, comme lui, les premières heures de la journée à l'oraison mentale et à la célébration du sacrifice de la Messe ; si à son imitation, vous étudiiez en priant, si vous priiez en étudiant, cherchant la vérité avec ardeur, la demandant avec humilité et l'attendant avec patience ; si, à son imitation, vous vous teniez en la présence de Dieu par l'innocence de votre vie, par la régularité de vos mœurs, par la droiture de vos intentions, par la pureté de vos désirs, par l'aveu de vos faiblesses et de ses grandeurs ; si, à son imitation, prosternés au pied du Crucifix, vous consultiez avant toutes choses sa sainte volonté ; et si, pour lui donner plus d'attention quand il vous parlera, vous fermiez sur vous la

porte de vos sens, je ne doute pas que tout ce que vous diriez et écririez ne fût pur, que la droiture de vos expressions et de vos pensées ne suivît celle de votre cœur, et que, devenus de bonne heure habiles à l'école d'un si bon maître, vous ne reçussiez de lui cette science qui fait les saints. (*Eloges historiques*).

[S. Thomas approuvé par N.-S]. — Quelque éloge qu'on ait fait à la louange de notre saint docteur, il n'est point de plus magnifique témoignage en faveur de ce grand saint et de sa doctrine que celui que lui rendit intelligiblement le Sauveur même, lorsqu'il lui dit : *Bene scripsisti de me, Thoma !* Témoignage reconnu véritable par les successeurs de celui pour qui son maître a dit qu'il avait prié afin que sa foi ne manquât pas, n'avançant rien que sur des preuves très-certaines, ils ont si avantageusement parlé de cette apparition de Jésus-Christ à notre saint, qu'ils en ont écrit aux princes et aux grands de la terre. Mais, si nous ne pouvons douter raisonnablement d'un si glorieux témoignage, ne cherchons pas d'autre principe de cette pureté de doctrine, que nous admirons dans tous les ouvrages de notre saint docteur, que l'intime union qu'il a toujours eue avec Dieu, que la pieuse loi qu'il s'était imposée de ne rien dire ni faire sans avoir consulté sa volonté, que l'habitude qu'il s'était faite de se tenir toujours en sa présence. (*Eloges historiques*).

[Thomas ennemi des nouveautés]. — Notre saint docteur n'avait point d'autre occupation que d'étudier et de prier, et les connaissances qu'il ne pouvait acquérir par l'étude il les obtenait par la prière. C'était dans cette source qu'il puisait les divines lumières dont ses écrits paraissent remplis. La nouveauté en matière de religion, dangereuse et ordinaire passion des savants, fruit mortel et empoisonné de l'orgueil, source inépuisable d'erreurs et de mensonges, funeste et malheureux amour de la nouveauté, vous fûtes toujours la plus forte aversion de ce grand docteur ! Il avait sans cesse devant les yeux l'exemple de Tertullien et d'Origène, qui, pour s'être trop abandonnés à la force de leur génie, ont ébranlé et scandalisé l'Eglise par leur chute, après l'avoir éclairée et soutenue par leur doctrine. Il savait bien que, sans chercher des routes inconnues, il y avait toujours de nouveaux trésors à découvrir dans celles que les anciens Pères nous ont tracées ; que, pour écrire utilement des choses de Dieu, ce n'était pas assez d'être savant, mais qu'il faut avoir encore un plus grand fonds de piété que de doctrine : qu'il n'appartient proprement qu'aux saints de bien traiter ces matières, où ils se sont rendus habiles par leur propre expérience ; que les vrais maîtres de la piété sont ceux qui ont étudié dans le fond de leur cœur la science des saints, qui ne s'apprend point dans les livres ni dans les écoles ; que, marchant, comme nous faisons, dans les ténèbres, toutes nos lumières prétendues peuvent être de fausses lueurs ; que nous puisons en vain

dans l'Ecriture et dans les Pères, puisque l'esprit humain peut empoisonner ces sources si pures en elles-mêmes; et qu'enfin la sainteté reconnue d'un interprète de l'Evangile doit l'emporter sur l'érudition la plus profonde d'un savant profane. — C'était en faisant ces réflexions que S. Thomas, s'humiliant devant DIEU, attirait la connaissance de ces mystères que DIEU a cachés aux superbes et qu'il a révélés aux humbles (*Essais de Panégyriques*).

[Abrégé des vertus de S. Thomas]. — Le détail des vertus et des merveilles de ce saint docteur serait infini. Sa vie n'est qu'un tissu de miracles, et c'en est un bien visible, qui en renferme un grand nombre d'autres, au sentiment des Souverains-Pontifes mêmes, qu'un seul homme ait pu, en moins de vingt ans, enseigner avec un éclat inouï dans toutes les plus célèbres universités de l'Europe, convertir par ses discours un grand nombre de pécheurs et d'infidèles, composer cette foule prodigieuse de savants ouvrages qu'on peut appeler le trésor de la religion, expliquer avec tant de précision et de solidité les mystères de la Théologie, enseigner avec tant d'onction et de netteté les vérités de la morale, exposer avec tant de clarté les livres de l'Ecriture-Sainte par de savants commentaires, satisfaire parfaitement à tous les doutes qu'on lui proposait sans cesse de toutes parts comme à l'oracle universel, et, avec tout cela, donner tous les jours plusieurs heures à l'oraison, ne se dispenser presque jamais des plus ordinaires exercices de la communauté, macérer sa chair par les rigueurs d'une très-austère pénitence, quoique ayant une santé très-faible. — Telle fut la vie de cet admirable docteur, qui peut servir d'exemple, non-seulement à tous les religieux de son ordre, mais à ceux de tous les ordres, et à tous les savants de tous les états et de toutes les conditions. (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[La science sans l'humilité]. — Il y a beaucoup à craindre, pour ceux qui font profession d'une étude continuelle, qui ont de la pénétration et du savoir, qu'ils ne fassent pas un si grand progrès dans la piété que dans la science et l'érudition. Car, si la science est égale à la piété, et qu'elles soient comme en balance et en équilibre, l'on doit beaucoup appréhender que cette situation ne soit peu durable, parce qu'il arrive d'ordinaire que la science, quand elle n'est pas sous la garde de l'humilité, étouffe la piété. On peut la comparer à une plante salutaire, mais qui doit être à l'ombre de la piété : dès que celle-ci n'est pas dominante, la science devient pernicieuse : *Si magnitudine suâ præcedit scientia, magnitudinem charitatis non ædificat, sed inflat*, dit S. Augustin (XVII in ps. 118). Il est incroyable avec quelle vitesse la vanité la pousse. Thomas connaissait tous ces dangers ; il savait qu'au-dedans tout favorise la vanité, qu'au-dehors tout l'applaudit, que la piété, au contraire, a des ennemis secrets et publics, qu'elle relève moins que la science parce qu'elle a moins d'é-

clat, qu'elle est peu connue, qu'elle est de peu d'usage dans le monde ; qu'elle est moins considérée que l'érudition, qui reçoit des louanges de toutes parts. Ce saint docteur se prémunit donc contre l'impression générale, résolu de donner tout à la piété, et de lui faire servir la science comme une esclave qui sert sa maîtresse. Il choisit ses amis parmi les personnes les plus humbles. Il parlait rarement de science et de ce qui aurait pu le relever. Il se rendit insensible à la réputation d'habile homme ; il se soucia peu de vivre dans l'estime des hommes ; il s'inquiéta fort peu de savoir pour qui il passait dans l'esprit des autres, pourvu qu'il fût bien dans l'esprit de Dieu. (**Anonyme**).

[Mortification du saint docteur]. — On ne peut guère porter plus loin la mortification du corps et celle du cœur qu'a fait S. Thomas. On eût dit qu'il était né sans passions, tant il les avait mortifiées. Sa douceur, le ton de sa voix, la sérénité de son visage, furent toujours inaltérables, et, à force de macérer sa chair, il avait presque perdu l'usage de ses sens. Quoiqu'il eût reçu le don de pureté par une faveur spéciale, il ne négligea rien de tout ce qui peut servir à conserver cette délicate vertu. Il ne regarda jamais une femme en face, et il en évita scrupuleusement toute sa vie toutes sortes d'entretiens. Sa dévotion favorite fut pour la sainte Eucharistie. Il ne paraissait jamais à l'autel, qu'il ne l'arrosât de ses larmes ; l'ardeur de son amour paraissait sur son visage. Ce fut par ordre du souverain-pontife Urbain IV qu'il composa l'office du Saint-Sacrement, avec cette effusion de cœur qui se fait sentir dans toutes ses paroles, et ce saint docteur ne contribua pas peu à en faire ordonner la fête solennelle par toute l'Eglise, et à rallumer dans le cœur des fidèles l'amour et le respect pour Jésus-Christ sur nos autels. — Sa confiance et sa tendresse envers la sainte Vierge firent en partie le caractère de notre Saint dès le berceau, et lui méritèrent l'excellente qualité de son favori. Elle lui apparut visiblement plusieurs fois durant sa vie, et il assura lui-même, peu de jours avant sa mort, n'avoir jamais rien demandé à Dieu par l'intercession de la très-sainte Vierge qu'il ne l'eût obtenu. (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[Son humilité]. — L'Apôtre des gentils nous découvre ouvertement le danger qu'il y a dans les sciences humaines et profanes, lorsqu'il nous dit que la science enfle ; mais, quand on joint la plus profonde humilité avec la plus sublime érudition qu'un homme puisse acquérir en cette vie, on peut appeler cela la véritable science des saints. Que cet accord est rare ! qu'il est difficile ! mais qu'il est glorieux à l'humble et savant Thomas d'avoir fait voir ce prodige en sa personne, comme dans un modèle achevé ! jusque-là que, dans cette réputation si solidement établie, dans cet applaudissement universel que ses discours et ses écrits lui avaient attiré, il remercia Dieu, sur la fin de ses jours, de n'avoir jamais

été touché du moindre sentiment de vaine gloire. Voilà ce qu'on peut appeler non-seulement la science d'un saint, mais l'effet et le miracle de la sainteté sur l'esprit d'un homme savant, de s'être pu défendre contre les continuelles attaques d'un ennemi si subtil ; d'avoir joint une science si éclairée, si étendue, si sublime, avec la plus profonde humilité ; de s'être abaissé autant au-dessous de tous les hommes qu'il était élevé au-dessus d'eux par son éminente érudition : comme si la subtilité de ses connaissances eût été la mesure de l'abaissement de son esprit. C'est ce bas sentiment de soi-même qui lui fit constamment refuser les plus hautes dignités de l'Eglise, comme l'archevêché de Naples, et autres semblables, qu'il fuyait avec autant de soin que les autres les briguent avec empressement et les poursuivent avec ardeur. Il ne put même jamais se résoudre à prendre le degré de docteur, et il fallut que ses supérieurs usassent de leur pouvoir et du motif de l'obéissance pour l'y obliger, ne pouvant se rendre à toutes leurs raisons ni être persuadé de son mérite. C'est de-là qu'on l'a vu s'abaisser jusqu'aux plus bas ministères de sa maison, quitter ses livres et ses plus importantes occupations pour servir de compagnon à un de ses frères, qui ne le connaissant pas, exerça la patience et l'humilité de ce grand homme. On l'a vu, au milieu d'un sermon dans une cérémonie publique, s'arrêter tout court et descendre de chaire à la voix d'un indiscret qui, sans aveu et sans autorité, lui imposa silence : laissant autant d'admiration à son auditoire, par cet exemple d'humilité, qu'il l'avait auparavant ravi par son éloquence. Aussi est-ce la règle qu'il a donnée lui-même, de mesurer le degré de perfection de ceux qui pratiquent la vertu par la profondeur de leur humilité. **(Houdry).**

[S. Thomas notre modèle]. — Quand la divine Providence donna S. Thomas à l'Eglise, elle voulut faire voir ce que la science et la sainteté réunies peuvent faire dans un saint ; mais, quand elle le donna à l'ordre de Saint-Dominique, elle voulut donner un modèle des religieux de ce grand ordre, dont le caractère propre est d'unir la science avec la sainteté ; et, comme Dieu ne destine jamais une chose à une fin sans lui fournir les moyens d'y parvenir, il ne faut pas s'étonner s'il a donné tant de savants et tant de saints à cet ordre, dont le zèle éclairé et la science animée de la sainteté a éteint l'hérésie des albigeois, défendu la religion en France, en Espagne, en Italie, en Pologne, et qui, ne se contentant pas de la maintenir dans l'ancien monde, l'a portée dans le nouveau : de sorte que l'Europe, l'Asie, l'Afrique, ont vu des lumières de sa science et ressenti l'ardeur de son zèle par la conversion d'un infinité d'âmes à Dieu. Pendant qu'il subsistera, l'Eglise ne manquera jamais ni de savants qui l'éclairent ni de saints qui l'édifient par l'exemple de leur vie, comme a fait l'admirable Thomas, à l'éloge duquel il ne manque plus rien, sinon que nous pratiquions sa doctrine et imitions sa sainteté : ce sont les deux

choses que l'Eglise demande à Dieu dans l'oraison qu'elle lui adresse. Apprenons, pour profiter de ce discours, que ce n'est pas assez d'avoir les lumières de la science, si l'on n'a l'ardeur de la charité, et que, comme l'une avec l'autre est un merveilleux avantage, la science seule ne servira que de sujet à notre condamnation, pour avoir mieux connu que les autres nos devoirs et nos obligations, et les avoir négligés. Mais aussi, si ceux qui ont instruit les autres à la justice, c'est-à-dire à la perfection et à la pratique de toutes les vertus, par leur science, doivent briller dans le ciel comme des astres, selon la promesse du Sauveur, quelle gloire n'auront point ceux qui, à l'exemple de S. Thomas, auront consacré leurs travaux et leur science à ce glorieux emploi ! Que si tous ne peuvent parvenir à ce sublime degré de science et de connaissance, du moins tous peuvent et doivent tâcher d'imiter ses vertus et sa sainteté, selon la capacité du génie qu'il a plu à la divine Providence de leur donner. (**Houdry**).

SAINTE MONIQUE.

AVERTISSEMENT.

La fin et le but qu'un prédicateur se doit proposer dans l'éloge de Ste Monique *est de donner le modèle d'une vertueuse femme engagée par l'ordre de la Providence dans l'état du mariage, et qui se sanctifie dans cet état par l'accomplissement de ses devoirs, tant envers celui que* Dieu *lui a donné pour époux qu'envers les enfants qui sont la bénédiction de son mariage.*

Ce caractère de sainteté, aujourd'hui si rare dans les familles, est le dessein de Dieu *dans l'institution d'un sacrement que l'Apôtre appelle grand par excellence, et qui est établi pour donner des enfants à l'Église, et peupler le ciel de saints ; de manière que contribuer à ce dessein de la Providence naturelle et surnaturelle de* Dieu, *en s'acquittant des obligations attachées à cet état, est sans doute la voie que la Providence a marquée aux personnes mariées, pour parvenir à une sainteté non commune, dans l'état de vie le plus commun, comme a fait Ste Monique. Sur quoi nous dirons :*

1° — *Quoique plusieurs femmes pieuses se soient rendues recommandables par l'accomplissement des mêmes devoirs, et s'y soient sanctifiées avant et après elle, il y a cependant des faits et des circonstances, dans la conduite de* Monique, *qui lui ont donné lieu de pratiquer de si nobles vertus, qu'elles peuvent faire le sujet d'un éloge propre et tout particulier.*

2° — *Comme le principal objet des soins et des travaux de* Monique *regarde la conversion de* S. Augustin *son fils, qui nous les a si vivement dépeints dans ses* Confessions, *on ne peut se dispenser, dans cet éloge, de toucher les désordres du fils, qui ont été le sujet des larmes, des prières et de la patience de la mère, non plus que de parler de la sainteté de ce fils et des grands services qu'il a rendus à l'Église : ce qui fait une partie de la gloire de cette illustre sainte.*

§ I.

Desseins et Plans.

I. — *Mulier, cùm parit, tristitiam habet; cùm autem pepererit puerum, jàm non meminit pressuræ, propter gaudium quia natus est homo in mundum* (Joan. XVI, 21). — Ce n'est pas pour retrancher quelque chose du mérite et des vertus de l'admirable Ste Monique que je me suis borné aux soins qu'elle a pris et aux mouvements qu'elle s'est donnés pour retirer son fils de son égarement et de ses désordres. S. Paul, qui nous apprend que Dieu veut sauver la femme par les enfants qu'elle met au monde, c'est-à-dire par le soin qu'elle prend de leur éducation, nous apprend en même temps qu'elle ménage elle-même son salut éternel en leur donnant le moyen de faire le leur avec avantage : *Salvabitur per generationem filiorum* (I Tim. II). En effet, ce seul devoir que Dieu demande d'elle, et qui fait une de ses plus pressantes obligations, ce seul devoir en comprend tant d'autres, renferme de si hautes vertus, est accompagné de tant d'amour, de tant de patience et d'une si parfaite résignation aux volontés de Dieu, que l'on peut dire sans crainte que, si elle remplit son devoir avec la perfection que l'Apôtre prescrit, c'est le plus puissant moyen de parvenir à la plus haute sainteté de l'état du mariage, que Dieu a voulu lui-même sanctifier. Ce n'est pas qu'il n'y ait d'autres endroits qui ont rendu notre sainte extrêmement agréable à Dieu ; et S. Augustin lui-même, qui nous a laissé le portrait de ses vertus, en dit assez pour en faire le modèle achevé d'une femme mariée, qui, par sa patience et sa douceur, a gagné son époux à Dieu, en le faisant chré-

tien. Il l'a ensuite représentée comme l'idée parfaite d'une sainte veuve, appliquée à la prière et aux bonnes œuvres, morte au monde et aux vanités du siècle, et qui a mis toute son espérance en Dieu ; telle enfin que S. Paul l'a dépeinte le premier par ces paroles : *Quæ verè vidua est et desolata speret in* Deum, *et instet obsecrationibus et orationibus, die ac nocte* (I Tim. v) ; ou, si vous voulez, ce fils nous a fait dans sa mère le véritable tableau de la femme forte dont parle le Sage, qui la fait voir occupée dans le gouvernement d'une famille, réglant si bien toutes choses, son temps, son travail, ses aumônes, qu'elle étend ses soins à tout. et fait de sa maison une maison d'ordre, de piété, d'économie et de charité. Mais ce sur quoi le saint s'est le plus étendu, et ce dont il marque le plus de reconnaissance dans ses *Confessions*, c'est le soin que sa mère a pris de son éducation, la douleur qu'elle ressentit de ses égarements, ce qu'il lui a fallu souffrir pour le ramener dans les voies du salut, dont ses débauches l'avaient si étrangement éloigné. — Ainsi, dans le dessein que je me suis proposé, de renfermer tout l'éloge de Ste Monique dans la conquête et la conversion d'un fils qui a été un si grand saint et un si ferme appui de l'Eglise, je n'ai rien trouvé ni de plus juste, ni de plus naturel que cette vicissitude de tristesse et de joie, de douleur et de consolation, exprimée dans ces paroles et cette similitude de l'Evangile : *Mulier, cùm parit*, etc. Elle a enfanté une seconde fois son fils avec douleur, en obtenant de Dieu sa conversion à force de larmes, de prières et de soupirs : en sorte que

1°. Elle s'est sanctifiée elle-même par les moyens qu'elle a pris de faire de son fils un grand saint. C'est ce que nous verrons dans la première partie.

2°. Ce même fils, cet enfant de sa douleur et de ses larmes, a fait sa joie et sa gloire par celle qu'il a procurée à Dieu et à toute l'Eglise dans sa conversion. — Ce sera tout le sujet, et le partage de ce discours. (*Houdry, Sermons*).

—

II. — *Surrexerunt filii ejus, et beatissimam prædicaverunt ; vir ejus, et laudavit eam* (Prov. xxxi).— A ces mots ne reconnaissez-vous pas l'admirable Ste Monique, et, en même temps que je les prononce, son caractère ne se trace-t-il pas de lui-même dans votre esprit ? Le Seigneur, entre les mains de qui sont les destinées des hommes, l'engagea dans l'état du mariage. Elle eut un époux, elle eut un fils : comment s'acquitta-t-elle des différents devoirs fondés sur ces rapports ? Tous deux contribuèrent également à sa gloire, non-seulement par le témoignage qu'ils rendirent à sa vertu, mais beaucoup plus encore par les vertus qu'ils révélèrent en elle. Elle sut mériter leurs louanges, et elle sut les rendre dignes, à leur tour, des louanges de tous les autres : *Surrexerunt filii ejus, et beatissimam prædicaverunt ; vir ejus, et laudavit eam.* Belles et

solides preuves du mérite de notre sainte : car quel était cet époux, quel était ce fils ? Etait-il aisé de les contenter ou de les sanctifier ? L'un avait un fonds de bizarrerie capable de trouver à redire dans la conduite la plus régulière ; l'autre avait un esprit infiniment pénétrant, et à qui, par conséquent, nul défaut ne pouvait échapper. Tous deux étaient engagés dans des désordres dont il semblait impossible de les faire revenir. Cependant Monique gagne leur estime et attire leur cœur à Dieu.

1°. Elle les oblige, par la pleine connaissance qu'ils ont de ses vertus, à la révérer comme une femme toute sainte.

2°. Elle travaille avec tant de charité, tant de larmes et de prières pour leur conversion, qu'elle les oblige eux-mêmes à devenir des saints.

—

III. — *Os suum aperuit sapientiæ, et lex clementiæ in linguâ ejus : consideravit semitas domûs suæ* (Prov. XXXI). Elle a ouvert sa bouche à la sagesse, elle a eu sur la langue une loi de douceur et de clémence, et elle a observé de près les sentiers de sa famille. — Ces paroles du texte sacré conviennent parfaitement à la pieuse Monique, puisqu'elle eut une telle attention à bien régler sa famille, qu'elle est enfin venue à bout de la sanctifier :

1° En gardant une si parfaite modération à l'égard d'un mari fâcheux et de mauvaise humeur, qu'elle l'a enfin converti par son extrême patience.

2°. En priant Dieu avec tant d'ardeur et en répandant tant de larmes pour la conversion de son fils, qu'elle a enfin obtenu de Dieu sa conversion et qu'elle en a fait un grand saint.

3° En observant tellement ses propres démarches, que, en réglant sa conduite sur les maximes de l'Evangile, elle s'est aussi sanctifiée elle-même, après avoir sanctifié sa famille. (*Biroat*).

—

IV. — On peut prendre pour sujet de l'éloge de Monique :

1° Les moyens et les occasions qu'elle a eus de se sanctifier dans le mariage : — Premièrement, par la patience à supporter les mauvaises humeurs de son mari ; — Secondement, les persécutions continuelles de sa belle-mère ; — Troisièmement, les désordres et le libertinage de son fils.

2° Les vertus qu'elle a pratiquées dans son veuvage : — Premièrement, l'exercice de toutes les bonnes œuvres propres à cet état, aumônes, etc. ; — Secondement, les bons exemples qu'elle a donnés à toute la ville ; — Troisièmement, l'ardeur avec laquelle elle a travaillé à la conversion d'Augustin, qu'elle a enfin ramené à Dieu.

V. — 1° Sainte Monique est glorieuse d'avoir donné à l'Eglise S. Augustin, puisque la gloire des enfants revient à ceux qui leur ont donné la vie : ce qui est autorisé par plusieurs exemples de l'Ecriture, et même par la coutume de tous les peuples, qui honorent et respectent les mères des rois et des souverains. Ce qui a particulièrement lieu dans les pères et les mères des saints, parce qu'on présume avec raison qu'ils ont contribué à leur sainteté par les instructions et le bon exemple qu'ils leur ont donné.

2° S. Augustin est redevable à Monique de lui avoir, en quelque manière, donné la vie de la grâce en obtenant sa conversion par ses larmes et par ses prières auprès de Dieu : en quoi Augustin lui est plus redevable que d'avoir reçu d'elle la vie naturelle.

—

VI. — Monique est le véritable modèle d'une mère de famille chrétienne :

1° Par la soumission et la déférence qu'elle a eues pour son époux, dont par ce moyen elle a procuré la conversion.

2° Par le soin qu'elle a eu de ses domestiques, auxquels elle a servi d'exemple.

3° Par l'éducation de ses enfants, et en particulier de S. Augustin, dont elle a été la mère en deux manières, selon le corps et selon l'esprit.

—

VII. — On ne peut représenter Ste Monique sous des traits plus naturels qu'en faisant voir qu'elle est véritablement cette femme forte que le plus sage de tous les rois, éclairé de l'esprit de Dieu, nous a représentée revêtue de force et de grâce, occupée de grandes choses sans sortir de la modestie de son sexe, prête à répandre dans le sein des pauvres les biens dont Dieu l'avait partagée ; pénétrée de la crainte de Dieu, convaincue de la vanité des grandeurs humaines ; tirant sa gloire d'une solide vertu, et non de l'éclat trompeur d'une fragile beauté ; mourant avec une paix et une tranquillité d'élu ; digne d'être reçue dans le ciel, où elle se présente accompagnée de ses bonnes œuvres et chargée des trésors d'honneur et de grâces qu'elle a amassés. — Voilà une partie des traits de cette femme forte que l'Eglise honore aujourd'hui, digne des louanges de son époux, dont elle a opéré la conversion par la pureté de ses mœurs et par une grande patience ; digne des éloges de son fils qu'elle a gagné à Dieu par ses larmes et par ses prières.

§ II.

Les Sources.

[SS. Pères et autres]. — **S. Augustin,** dans ses *Confessions,* a décrit la vie, la mort et les vertus de sa sainte mère, et c'est de cette source que tous les autres ont tiré ce qu'ils en ont écrit.

Valtherius, chanoine régulier, a mis par ordre ce que S. Augustin n'a traité que par occasion dans ses Confessions.

Le même **S. Augustin** en parle encore *Epistola de bono et perfectione viduitatis,* et dans l'Epître *Ad Probam,* où il l'appelle religieuse servante du Seigneur.

Martin V, dans la vie de S. Augustin, parle de la translation du corps de Ste Monique à Rome.

S. Ambroise a fait un livre en faveur des veuves, d'où l'on peut tirer plusieurs choses à la louange de Monique.

S. Jérôme. *Epist.* IX, *ad Salvinam, de servanda viduitate,* et dans les Epîtres, *ad Furiam et ad Hedibiam*, dit des choses qui peuvent servir à l'éloge de notre sainte.

S. Fulgence, Epître 2 *ad Gallum*, s'étend sur la même matière.

[Prédicateurs]. — **Le P. Senault,** Panégyriques. — **Biroat**, id. — **Houdry**, id.

§ III.

Passages, Exemples, Figures et Applications de l'Écriture.

Secundùm multitudinem dolorum meorum consolationes tuæ lætificaverunt animam meam. Ps. XCIII.

Vos consolations, Seigneur, qui ont réjoui mon âme, ont été proportionnées à la mesure de mes douleurs.

Flebat illum mater ejus irremediabilibus lacrymis. Tob. X, 4.

Sa mère le pleurait avec des larmes intarissables.

Mulierem fortem quis inveniet?... Lex clementiæ in linguâ ejus... Consideravit semitas domûs suæ. Proverb. XXXI.

Qui est-ce qui trouvera une femme forte?... Elle a une loi de clémence et de douceur sur la langue.... Elle a bien gouverné sa maison.

Surrexerunt filii ejus, et beatissimam prædicaverunt; vir ejus, et laudavit eam. Ibid.

Ses enfants se sont levés, et ont publié qu'elle était très-heureuse; son mari s'est levé et l'a louée.

Erat hæc in omnibus famosissima, quoniam timebat Dominum valdè, nec erat qui loqueretur de eâ malum. Judith. VIII, 8.

Elle était très-estimée de tout le monde, parce qu'elle avait une grande crainte de Dieu, et il n'y avait personne qui dît la moindre parole à son désavantage.

Ecce defunctus efferebatur, filius unicus matris suæ; et hæc vidua erat. Luc. VII, 12.

Voilà que l'on portait en terre le fils unique d'une mère, lequel était mort; et cette mère était veuve.

Quam cùm vidisset Dominus, misericordiâ motus super eam, dixit illi: Noli flere. Et accessit et tetigit loculum; hi autem qui portabant steterunt: et resedit qui erat mortuus, et cœpit loqui, et dedit illum matri suæ. Ibid.

Le Seigneur, l'ayant vue, fut touché de compassion, et il lui dit: Ne pleurez point. Et il s'approcha et toucha le cercueil; ceux qui le portaient s'arrêtèrent. Et le mort se leva et se mit à parler, et Jésus le donna à sa mère.

Mortuus erat, et revixit; perierat, et inventus est. Luc. XV, 24.

Mon fils était mort, et il est ressuscité; il était perdu et il est retrouvé.

O mulier! magna est fides tua: fiat tibi sicut vis. Matth. XV. 28.

O femme! votre foi est grande, qu'il vous soit fait comme vous le désirez.

Gaudium erit in cœlo super unum peccatorem pœnitentiam agentem. Luc. XV, 7.

On se réjouira dans le ciel pour un seul pécheur qui fera pénitence.

Mulier, cùm parit, tristitiam habet; cùm autem pepererit puerum, jàm non meminit pressuræ, quia natus est homo in mundum. Joan. XVI, 21.

Lorsqu'une femme enfante, elle a de la tristesse et de la douleur; mais, après quelle a enfanté un fils, elle ne se souvient plus de ses douleurs, dans la joie d'avoir mis un homme au monde.

Quæ mulier habens drachmas decem, si perdiderit drachmam unam, nonne accendit lucernam, et everrit domum, et quærit diligenter donec inveniat? et cùm invenerit, convocat amicas et vicinas, dicens: Congratulamini, quia inveni drachmam quam perdideram. Luc. XV.

Quelle est la femme qui ayant dix drachmes, et en ayant perdu une, ne la cherche pas avec la lumière qu'elle allume, et balaie toute la maison pour trouver cette drachme perdue, jusqu'à ce que l'ayant trouvée, elle appelle ses amies et ses voisines, disant: Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé la drachme que j'avais perdue.

Sanctificatus est vir infidelis per mulierem fidelem. I Cor. VII, 1.

L'époux infidèle a été sanctifié par l'épouse fidèle.

Filioli mei, quos iterum parturio donec formetur Christus in vobis Galat. IV, 19.

Mes enfants, pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous.

Viduas honora quæ verè viduæ sunt. I Tim. V, 3.

Honorez et assistez les veuves qui sont véritablement veuves.

Quæ verè vidua est et desolata speret in Deum, *et instet obsecrationibus et orationibus, nocte ac die.* Ibid.

La veuve qui est vraiment veuve n'espérera qu'en Dieu, et persévèrera jour et nuit dans les prières et les oraisons.

EXEMPLES TIRÉS DE L'ÉCRITURE.

[Ste Monique comparée au bon pasteur]. — Ste Monique connaissait parfaitement et l'obligation que lui imposait la qualité de mère et l'autorité qu'elle lui donnait. Elle savait que l'une demandait un grand zèle pour la sanctification d'Augustin, et que l'autre lui permettait de donner à son zèle tout l'empressement qu'il pouvait avoir. Que ne fit-elle donc pas par elle-même ? A peine eut-elle aperçu les premières semences du vice en son fils, qu'elle s'efforça de les étouffer par de salutaires avis. Attentive à observer tous les pas qu'il faisait, elle n'épargnait rien pour le faire sortir de ses égarements, et, si les remontrances étaient assaisonnées de douceur, elles avaient toute la force que la crainte de voir périr pour l'éternité un fils si cher, et si aimable dans le fond, pouvait lui donner. Il le sentit, ce fils, comme il l'a avoué dans la suite ; mais, emporté par l'ardeur d'une bouillante jeunesse, il ne se rendit pas. Quel spectacle se présente ici à mes yeux ! Il me semble que je vois ce bon pasteur, qui, dans l'Evangile, ayant inutilement tâché de rappeler, du geste et de la voix, une brebis égarée, la poursuit à grands pas dans les voies écartées où elle s'était étourdiment engagée. Peut-il y avoir une image plus propre pour exprimer ce que va faire Monique ? La considération qu'Augustin a pour elle ne lui permet pas d'étaler plus longtemps à ses yeux des désordres qu'il sait lui déplaire, et la passion qui le domine lui permet encore moins d'y renoncer. Pour accorder l'un et l'autre, il ira chercher ailleurs une liberté qu'il ne peut trouver dans la maison d'une si sainte mère ; mais, quelque chose qu'il fasse, il n'échappera point aux saints empressements qu'elle a pour son salut. En vain mettra-t-il entre elle et lui de vastes mers, elle les passera malgré les orages que l'enfer, d'intelligence pour ainsi dire avec Augustin, excitera contre elle. En vain ira-t-il d'un pays à l'autre pour la rebuter de le suivre, elle le fera malgré les fatigues des plus pénibles voyages. L'Afrique et l'Europe, Carthage, Rome, Milan, la verront marcher constamment après ce fils, qui, rebelle à la grâce, s'obstine à courir à sa perte par les sentiers de l'erreur et du libertinage.

[S. Etienne]. — Un des grands éloges de S. Etienne c'est d'avoir obtenu par ses prières la conversion de l'Apôtre des gentils : *Si Stephanus non orâsset, Ecclesia Paulum non haberet.* Disons aussi à l'honneur de Monique que c'est à ses prières que l'Eglise est redevable d'un docteur dont le vaste et le sublime génie a porté sa gloire plus loin que nul autre avant et après lui, dont l'autorité est si reconnue, que l'erreur a toujours affecté de se couvrir de son nom pour surprendre les fidèles, et que la vérité n'a presque point cherché ailleurs que dans ses écrits des lumières pour la découvrir, et des armes pour la détruire ; dont la science et la vertu vivent encore en tant de fervents religieux qui combattent sans relâche contre les ennemis du Seigneur, sous l'étendard qu'il leur a autrefois montré, et en pratiquant la règle qu'il leur a tracée.

[S. Siméon]. — Le vénérable Siméon ne vivait que dans l'attente de l'avènement du Sauveur d'Israël. Dès que ses vœux furent accomplis, il désira de mourir, afin de voir face à face celui qu'il avait vu caché sous les voiles de l'humanité. Il ne put retenir ni le transport de la joie qu'il ressentait de voir le Rédempteur d'Israël entre ses bras, ni le désir qu'il avait de mourir après une si agréable vue. Il entonna ce cantique admirable qui marquait l'ardeur de son cœur pour Jésus-Christ, sa foi vive et son espérance pour les biens à venir. — Monique ne vivait que pour voir Augustin converti ; c'était l'objet de ses soins, de ses larmes ; ses prières n'avaient point d'autre but. Elle l'obtient enfin, et, comme Siméon, elle ne demande plus qu'à mourir. « Je ne sais, mon fils, disait-elle à Augustin, je ne sais ce que je fais ici, ni à quoi le Ciel me réserve : *Quid hic faciam adhuc et cur hic sim nescio.* Une seule chose me faisait souhaiter de vivre : c'était qu'avant de mourir j'eusse la consolation de vous voir chrétien et catholique. Dieu m'a donné plus que je ne souhaitais, puisque je vois que, méprisant la félicité du siècle, vous vous êtes consacré à son service : *Cumulatius hoc mihi præstitit* Deus, *ut, etiam contemptâ felicitate terrenâ, servum ejus te videam* (Confes. IX, 10). » Il ne restait donc plus à Monique que le partage du bienheureux Siméon, de mourir en paix, puisque ses désirs étaient accomplis.

[La veuve de Naïm]. — Comme l'Eglise, conduite par l'Esprit de vérité, nous représente la misère de S. Augustin sous celle de ce jeune homme de Naïm que la mort avait enlevé dans la fleur de son âge, elle nous représente aussi l'extrême douleur de Ste Monique sous celle de cette veuve affligée qui conduisait son fils au tombeau, et qui mérita d'en obtenir la résurrection par le torrent de ses larmes. Il est vrai qu'Augustin était mort par le péché, par ses débauches et par ses erreurs, qui lui avaient fait perdre la continence et la foi. Il ne lui restait plus qu'à être enseveli non dans la terre, comme cet infortuné jeune homme, mais dans l'abîme éternel. Il n'est pas moins vrai aussi que Monique lui rendit

la vie par ses prières, et que, le tirant de ses débauches et de ses erreurs, elle fut plus heureusement la mère de son âme qu'elle ne l'avait été de son corps. Ainsi, se remettant devant les yeux que sa condition avait du rapport avec celle de la veuve de Naïm, que son fils était mort comme celui de cette mère affligée, elle empruntait ses paroles, et conjurait le Fils de DIEU de dire à Augustin, comme il avait dit à ce jeune homme, qu'il se levât, et de le lui rendre comme il avait autrefois rendu ce jeune homme à sa mère. — Pères et mères, imitez-vous cette veuve ? pleurez-vous vos enfants comme Monique? demandez-vous leur salut avec autant de douleur et de persévérance ? Vous pleurez leurs maladies, et vous ne pleurez pas leurs débauches. Vous pleurez la mort de leurs corps, et vous ne pleurez pas la perte de leurs âmes. Qu'ils s'engagent dans le péché, qu'ils vivent avec licence, qu'ils attaquent DIEU par leurs blasphèmes, qu'ils violent ses lois par leurs désordres, qu'ils croupissent dans leurs débauches et qu'ils passent toute leur vie dans le crime, vous ne jetez pas un soupir, vous ne répandez pas une larme. Mais s'ils ont quelque indisposition qui intéresse leur santé, s'il arrive quelque maladie qui change ou leur teint ou leur tempérament, s'il survient enfin quelque accident qui nuise à leur réputation ou à leur fortune, vous ne trouvez point assez de paroles pour vous plaindre, ni assez de larmes pour les pleurer. Apprenez de Monique que ce n'est pas là les aimer ; apprenez d'Augustin qu'il y a de l'injustice et même de la dureté, à pleurer la mort d'un enfant et à ne pas pleurer la mort d'un pécheur : *Sciat se esse inculpabiliter durum qui flet mortem amici, et qui non flet mortem animæ.*

[Jacob, etc]. — L'Ecriture nous rapporte, pour exemple d'une tristesse inconsolable et d'une douleur accablante, la tristesse et la douleur d'une mère qui a perdu son fils unique, à qui elle avait donné toute sa tendresse ; il me semble que l'on peut aussi ajouter qu'il n'y a point de joie plus sensible ni de consolation qui égale celle de cette même mère, laquelle, après avoir pleuré longtemps son fils comme mort, le verrait non-seulement en pleine santé, mais de plus élevé à une haute fortune, et en état de lui donner des marques réciproques de tendresse et d'affection. Ce fut le transport de joie où se laissa aller le saint patriarche Jacob quand il apprit que son fils, dont la perte lui avait coûté tant de larmes, était non-seulement plein de vie, mais tout-puissant en Egypte, le ministre d'un grand état et le favori d'un grand roi : la saint patriarche sembla revivre à cette nouvelle, et ne put s'empêcher de faire éclater les sentiments de son cœur : *Sufficit*, s'écria-t-il, *si adhùc Joseph filius meus vivit : vadam, et videbo illum antequàm moriar.* C'est de cette joie que le père de l'enfant prodigue sentit ses entrailles émues à la vue de son fils. Quand il fut de retour, il courut au-devant de lui pour l'embrasser, tout indigne qu'il était de ses caresses. Il fallut que toute la

maison prît part à sa joie par un festin somptueux. Cette joie, en effet, est si sensible, qu'il s'est trouvé des mères qui, ayant eu assez de force pour résister à la violence de la douleur à la nouvelle de la mort de leurs enfants, n'ont pu soutenir l'excès de leur joie quand elles les ont recouvrés, et qui ont même expiré en les embrassant. Or, si les sentiments naturels en sont venus jusque-là, ceux que la grâce excita dans le cœur de Monique, à la vue d'Augustin changé et converti, furent d'autant plus sensibles que la vie de l'âme, que ses larmes lui avaient rendue, lui était infiniment plus chère que la vie du corps qu'elle lui avait premièrement donnée. C'est le témoignage qu'en rend lui-même ce grand saint : *Mater carnis mea salutem meam sempiternam charius parturiebat corde casto.* Certes, je puis du moins mesurer l'excès de sa joie et de sa consolation par la grandeur de sa tristesse et de ses douleurs, comme faisait le prophète David : *Secundùm multitudinem dolorum meorum consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.*

Les Pères disent communément que le Fils de Dieu a enfanté son Eglise par la plaie de son cœur, par cette eau et par ce sang qui coulait de cette ouverture. Nous pouvons dire, avec proportion, que Monique a enfanté son fils à la grâce par la plaie de son cœur, que c'est son *Benoni*, l'enfant de ses douleurs et le fils de ses gémissements et de ses soupirs. Les soupirs et les larmes sont stériles dans l'ordre naturel; mais elles sont fécondes dans le cœur et dans les yeux de Monique, qui ne pleure que par un mouvement de la grâce, pour la conversion de son fils Augustin.

[Job]. — L'Ecriture-Sainte remarque que Job faisait des sacrifices pour ses enfants, et que ce père charitable, craignant que dans la jeunesse et dans l'abondance, ils n'offensassent la majesté de Dieu, essayait de l'apaiser par ses présents. Quoique cette piété fût grande, elle n'était pas égale à celle de notre pieuse mère : car ce grand homme prenait les victimes dans ses troupeaux, et il n'arrosait les autels du Dieu vivant que du sang des agneaux et des boucs; mais Monique sert de victime elle-même. Elle arrose les autels du plus pur sang de son cœur, qui distille de ses yeux : *Et de sanguine cordis matris meæ,* dit son fils, *per lacrymas ejus, diebus ac noctibus, pro me sacrificabatur.* Ma mère, la mère de mon âme aussi bien de mon corps, la mère de mon salut aussi bien que de ma vie, vous sacrifiait tous les jours, Seigneur, et toutes les nuits, du sang de son cœur par ses larmes. Elle vous demandait ma résurrection, sachant bien que j'étais mort ; et, se souvenant que vous aviez ressuscité tous les pécheurs sur la croix par votre sang et par vos larmes, elle mêlait les siennes avec les vôtres, pour vous obliger à me convertir et à me ressusciter.

[S. Paul]. — Il n'y a point de joie plus sensible ni plus consolante

à un chrétien que d'aller paraître devant DIEU, après lui avoir gagné une âme et l'avoir servi en une chose qu'il a tellement à cœur. Demandez à S. Paul quelle est cette consolation et cette joie : il vous dira qu'elle passe mille fois toutes les peines: *Superabundo gaudio; consolatione plenus sum.* Je nage dans la joie; mon cœur en est tellement rempli, que je ne la puis contenir. Et pourquoi, grand Apôtre ? quel en est le sujet ? C'est que Titus m'a apporté la nouvelle du zèle et de l'ardeur que les Corinthiens témoignent pour le service de DIEU, et de l'heureux changement de leur cœur. Ah ! il n'y a point de joie comparable à celle-là. C'est pour la même raison qu'il appelle les Philippiens, convertis par lui à la foi, le sujet de sa gloire, la couronne et son espérance, parce que le zèle qu'il sentait pour la gloire de son DIEU lui faisait regarder le salut de ces âmes comme sa moisson, le prix de ses sueurs, de ses veilles, de ses souffrances, et la plus grande récompense de ses travaux. C'est donc en ce sens que la conversion d'Augustin a fait non-seulement la joie et la consolation de Ste Monique, qui l'avait enfanté à la grâce avec tant de larmes et de douleurs, mais de plus elle lui a apporté autant de gloire, par les grands services que ce fils converti a rendus à l'Eglise, qu'il lui avait causé de confusion par ses désordres, et de déplaisir de le voir combattre la vérité de la religion.

[La Femme forte de l'Ecriture]. — Lorsque Salomon nous fait le tableau d'une femme forte, il semble qu'en remontant dans les siècles passés il ne trouvait pas la vertu dont il faisait la peinture : l'Esprit-Saint réservait à la nouvelle alliance l'avantage de donner le spectacle d'une chose si rare. Monique est une de celles qui a le plus éclaté, et en qui on remarque plus de ressemblance avec ce merveilleux original tracé par Salomon. Dans tout le cours de sa vie, n'a-t-elle pas fait paraître une bonté naturelle, un profond respect pour son époux, fondé sur les maximes de la religion, un grand soin de sa famille pour le spirituel et le temporel ? Elle a toujours été occupée à considérer les sentiers de sa maison; ses mains ont été occupées au travail, ses enfants élevés dans la crainte du Seigneur ; ne manquant à aucun de ses devoirs envers DIEU, envers son mari, envers sa famille. Elle n'ouvrait la bouche que pour prononcer des paroles que la Sagesse avait formées : *Os suum aperuit sapientiæ.* N'est-il pas juste que cette admirable veuve reçoive aujourd'hui, sous le titre de femme forte, le tribut de nos louanges, puisque ses œuvres la louent lorsqu'elle se présente au Seigneur ? *Laudent eam in portis opera ejus.*

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE A CE SUJET.

Mulier, cùm parit, tristitiam habet ; cùm autem peperit puerum, jàm non meminit pressuræ ; quia natus est homo in mundum. (Joan. XVI). Comme la vie de la grâce a quelque rapport avec la vie que nous recevons de la nature, il n'est pas étonnant que le Fils de DIEU, dans l'Evangile, se serve des mêmes termes pour exprimer l'une et l'autre, et que, pour donner quelque idée de la naissance toute céleste que nous recevons au baptême, et qui nous fait enfants de DIEU, il la compare à celle qui nous est plus connue et qui nous met au nombre des hommes. C'est sur ce principe et sur ce langage que je fonde l'éloge de l'admirable Monique, mère du grand Augustin selon la nature et selon la grâce tout à la fois. *Mulier, cum parit, tristitiam habet :* elle a mis au monde ce cher fils avec de grandes douleurs; cela lui est commun avec les autres mères, puisque c'est à quoi l'arrêt de DIEU les a condamnées : mais voici ce qui est particulier à cette grande sainte, et l'éloge presque tout singulier que l'Eglise lui donne : elle enfante une seconde fois ce même Augustin, avec des douleurs et plus longues et plus sensibles ; au lieu de neuf mois qu'elle l'avait porté dans son sein, elle l'a porté neuf ans entiers dans son cœur, avec des peines qui n'ont cessé qu'après l'avoir vu naître à la grâce, et avec des soupirs continuels qui ont enfin fléchi le Ciel et obligé ce fils de tant de larmes à se rendre à la voix de DIEU. C'est ce qui fait qu'elle a pu l'appeler, aussi bien que Rachel appela Benjamin, l'enfant de sa douleur, le fruit de ses souffrances, de ses soupirs et de ses vœux.

Si qua autem vidua filios aut nepotes habet, discat primùm domum suam regere (I Tim. V). — C'est une erreur d'aller chercher hors de son état les voies de la perfection : DIEU a tellement ordonné toutes les conditions, qu'elles sont ordinairement sur la grande route de la perfection chrétienne. La va-t-on chercher ailleurs, c'est s'égarer. Si quelque veuve a des enfants ou des petits-fils, dit S. Paul, qu'avant toute chose elle apprenne à bien gouverner sa famille. Il ne dit pas qu'avant toute chose elle passe ses jours à l'église ou dans les hôpitaux, qu'elle emploie tout son loisir dans les bonnes œuvres ; mais qu'avant toute chose elle ait soin de ses enfants, qu'elle les élève dans la crainte de DIEU, qu'elle apprenne à bien gouverner sa famille. Ces dévotes de réputation, ces mères de famille qu'un séduisant prétexte de bonnes œuvres et de dévotion tire continuellement de la retraite et n'expose qu'à un trop grand tumulte et à un trop grand jour, suivent-elles le conseil de l'Apôtre ? A DIEU ne plaise

qu'on prétende blâmer ici la charité édifiante de ces dames chrétiennes qui sont d'un si grand secours à tant de malheureux, et qui font revivre avec tant d'éclat l'esprit primitif du christianisme! On ne parle que de ces dévotions déplacées, fruits ordinaires de l'amour-propre et d'un orgueil secret. Le soin d'une famille lasse, la vigilance continuelle sur un intérieur fatigue, l'assiduité au logis ennuie; l'amour-propre cherche à se satisfaire; il faut un prétexte pour se dispenser des devoirs qu'on sent bien être essentiels: une fausse idée de dévotion le fournit. On assiste à toutes les cérémonies de l'Eglise, on est de toutes les assemblées de piété, on passe la plus grande partie du jour à l'Eglise: occupations saintes, emploi du temps bien louable pour qui n'a pas des devoirs incompatibles avec ce pieux loisir. Mais si, tandis que cette mère de famille assiste fort dévotement à une assemblée de piété, les domestiques vivent dans une licence scandaleuse; si, tandis qu'elle s'emploie à mettre la paix dans la famille d'autrui, la division, la mésintelligence, le trouble règnent dans la sienne; si, tandis qu'elle console les affligés, elle aigrit et irrite l'esprit de son mari par sa pieuse oisiveté et par ses longues abstinences; enfin, si, tandis qu'elle fait de si longues stations à l'église, ses enfants, livrés à la discrétion de quelques domestiques ou vicieux ou négligents, sont sans éducation, n'entendent que des discours peu séants, ne voient que de mauvais exemples, Dieu lui saura-t-il gré de tous ses empressements pour les étrangers? Dieu lui tiendra-t-il compte d'un zèle si peu sage et si peu réglé? ses dévotions si peu à leur place, et si peu compatibles avec les devoirs de son état, seront-elles du goût de Dieu? les cris tumultueux de ses enfants, les plaintes de son mari, les murmures de tout son domestique, n'empêcheront-ils point le Seigneur d'entendre sa voix durant ses prières? Dieu ne pouvait, ce semble, rendre la dévotion plus aisée et plus à portée de tout le monde qu'en l'attachant aux devoirs de chaque état: et c'est ce qu'a très-bien remarqué Monique; loin de s'embarrasser dans toutes ces dévotions de fantaisie, et de se dissiper dans le tumulte du monde, elle se tenait dans le secret de sa maison, uniquement occupée aux devoirs propres de son état.

Sanctificatus est vir infidelis per mulierem fidelem (I Cor. VII). — Quelle gloire à Monique d'avoir adouci le violent naturel de Patrice, d'avoir converti cet infidèle! On loue les Apôtres d'avoir converti les nations, d'avoir banni les démons de leurs temples: la gloire propre de Monique est d'avoir été comme l'apôtre de Patrice, et de l'avoir assujetti au joug du Sauveur, d'avoir banni le démon de son cœur, d'avoir servi à lui donner la grâce. Mais quelle satisfaction, après cela, de voir mourir son mari en chrétien et en saint, avec cette espérance qu'elle le reverra un jour dans la gloire, qu'il aura reçue par son moyen! Telle est la joie d'un ange gardien qui a conduit un homme pendant sa vie, et qui, après ses rebuts, ses résistances, et après tant d'égarements, le voit enfin ar-

river au port. — Triomphez, puissante Monique, dans la mort de Patrice converti ; et, si la tendre affection que vous avez pour lui vous fait verser quelques larmes, que la charité surnaturelle vous inspire des sentiments de joie de ce que vous le gagnez à Jésus-Christ quand vous le perdez au monde, de ce que vous avez été son second ange gardien, qui, après tant de contradictions, tant d'obstacles, tant de difficultés presque insurmontables, l'avez enfin conduit dans le ciel, où vous aurez le bonheur de le suivre, pour y voir la gloire qu'il reçoit, et voir en même temps que vous en avez été la cause.

Mulier, cùm parit, tristitiam habet, etc. (Joan. XVI). Ce n'a pas été sans de grandes douleurs que Monique a donné à Augustin, ce fils si tendrement chéri, cette seconde naissance, ou plutôt que Dieu s'est servi d'elle pour la lui donner. L'application que j'en fais est autorisée par S. Paul : *Filioli, quos iterùm parturio donec formetur Christus in vobis.* Mes chers enfants, disait-il aux Galates, à qui il avait une seconde fois annoncé la foi ; mes chers enfants, que j'enfante une seconde fois jusqu'à ce que le Fils de Dieu soit entièrement formé dans vos cœurs par la grâce qu'il y produit ! Ensuite, il ne faut que lui entendre raconter ses soins, ses inquiétudes, ses travaux et ses persécutions, pour juger que, autant cette seconde vie surnaturelle est plus noble que la première que nous recevons de la nature, autant les souffrances et les douleurs de cet enfantement surpassent celles que les mères endurent en mettant au monde leurs enfants. Mais personne n'a été plus en état d'en juger que l'admirable Monique : elle a fait l'expérience de ces deux enfantements ; elle a compté ses premières douleurs pour rien, au lieu que ses larmes n'ont point cessé de couler pour le second. Les premières douleurs lui ont, à la vérité, inspiré un amour naturel pour son fils, comme elles font à toutes les autres mères, s'il est vrai, comme le prétendent quelques-uns, que ce soit la cause de cet amour si tendre et si ardent qui est comme imprimé dans leur cœur. Mais, comme notre sainte était une mère véritablement chrétienne, et qu'elle se conduisait par des maximes au-dessus de la nature, elle considérait non-seulement que ce fils appartenait plus à Dieu qu'à elle même, et qu'elle ne l'avait mis au monde que pour lui, mais encore que sa première obligation était de l'élever pour Dieu ; que, l'ayant reçu de lui comme homme, par une bénédiction du Ciel sur son mariage, elle devait le lui rendre comme saint, lui ouvrir le ciel, et l'y conduire par ses instructions, par ses exemples, par une sainte éducation.

Mortuus erat, et revixit, perierat, et inventus est (Luc. XI). — La conversion d'un pécheur est un des plus grands ouvrages de Dieu ; elle est comme une nouvelle création et une résurrection de l'homme, qui sont les plus merveilleux effets de la puissance divine. C'est une création,

puisqu'elle tire le pécheur du néant et de l'abîme du péché ; c'est aussi le nom que David lui donne : car, en demandant en DIEU sa conversion, il lui demande d'opérer en lui le miracle de la création : *Cor mundum crea in me*, DEUS. La conversion du pécheur tient aussi de la résurrection, puisque l'Ecriture dit que le péché tue l'âme, qu'elle est ensevelie comme dans un tombeau : il était mort, et il est ressuscité : *mortuus erat, et revixit.* Ste Monique a opéré ces deux grands miracles sur Augustin son fils ; elle est devenue sa mère une seconde fois, en le tirant du néant du péché et en le ressuscitant à la grâce. Il était allé bien loin par ses égarements, il s'y était perdu ; mais Monique, animée d'un zèle de pasteur et d'un zèle de mère, a poursuivi cette brebis égarée qui la fuyait, et elle l'a rapportée sur ses épaules dans le troupeau de JÉSUS-CHRIST : *Perierat, et inventus est.* Il était mort à la grâce ; il y avait déjà du temps qu'il était enseveli ; il répandait bien loin la mauvaise odeur de ses crimes : *Domine jàm fœtet* : mais Monique, aussi heureuse que Marthe et que Marie, mérita la résurrection du pécheur Augustin.

Cum lacrymis et clamore valido exauditus est pro suâ reverentiâ (Hebr. v). — Quand le Fils de DIEU, prenant la place des pécheurs à la croix, voulut apaiser la justice de son Père, il mêla les larmes avec son sang, et par cette double effusion il mérita ce qu'il désirait, parce que les larmes sont les effets de l'amour et le sang d'un cœur blessé, à qui DIEU ne peut rien refuser : *Cor contritum et humiliatum,* DEUS, *non despicies.* Les larmes continuelles de Monique, témoins fidèles de son grand amour, étaient le sang qui coulait de son cœur : *Testantur lacrymæ dolorem, testantur etiam amorem ; erumpunt quasi rivuli sanguinis cordis.* C'était le sacrifice sanglant qu'elle offrait sans cesse à DIEU. Pouvez-vous, Seigneur, ne pas écouter ce cœur contrit et humilié ? Monique, qui souffrait pour moi les douleurs de l'enfantement spirituel, vous sacrifiait tous les jours et toutes les nuits ce sang de son cœur par ses larmes : *Et de sanguine cordis matris meæ, per lacrymas ejus, diebus ac noctibus pro me sacrificabatur.* Elle vous demandait ma résurrection, sachant bien que j'étais mort, et, se souvenant que vous aviez mérité la résurrection de tous les pécheurs à la croix, par votre sang et par vos larmes, elle mêlait les siennes avec les vôtres, pour vous obliger à me convertir par ces gémissements si puissants que votre Fils a poussés pour nous sur la croix, et auxquels vous n'avez pu rien refuser : *Cum lacrymis et clamore valido exauditus est pro suâ reverentiâ.*

Dirupisti vincula mea (Ps. 115). — Monique, après la mort de Patrice son époux, pouvait bien dire à DIEU ces paroles du prophète : « Rien ne peut maintenant, Seigneur, m'empêcher d'être toute à vous, sans partage et sans division. En effet, quoique Monique fût toute dévouée au service de DIEU depuis sa jeunesse, quoiqu'elle eût été à lui dès ses plus

tendres années, elle s'y consacra encore plus parfaitement; mais Augustin son fils fut comme le lien et le nœud qui l'y attacha plus étroitement: je veux dire qu'il lui fut une occasion de s'y tenir inviolablement unie, par des prières plus assidues et plus ferventes; par des jeûnes plus rigoureux et par des aumônes plus abondantes, afin d'obtenir la conversion de ce fils, qui, de son côté, se voyant en liberté et comme devenu maître de sa conduite par la mort d'un père lequel, s'étant converti lui-même et fait chrétien, n'eût pas manqué de réprimer ses désordres; se voyant, dis-je, en pleine liberté, ne pense plus qu'à se divertir: en sorte que, se mettant peu en peine des avertissements de sa mère, et devenant de jour en jour plus déréglé, il tomba du vice dans l'hérésie, et du libertinage des mœurs dans un libertinage de croyance.

Commodavi eum Domino : Je l'ai rendu au Seigneur (I Reg. 1). — Ce sont les pieux sentiments de la mère de Samuel quand elle eut offert son fils au temple, par lesquels on peut voir l'obligation qu'ont les pères et les mères de rendre leurs enfants à Dieu, mais avec profit, avec accroissement de perfection. Dieu les leur a donnés comme hommes, et ils doivent en faire des chrétiens, des saints et des prédestinés. Dieu leur a donné, par le moyen de leurs parents, une âme raisonnable, et les parents les lui doivent rendre avec les âmes sanctifiées par leurs bonnes instructions. Vous leur avez donné, pères et mères, des corps matériels et mortels: donnez-leur par vos soins des corps vertueux, des yeux modestes, une langue retenue, des membres qui soient un jour revêtus de gloire et d'immortalité, en les élevant dans la vertu, en leur donnant une éducation sainte et chrétienne. Faites en eux une alliance de deux fécondités, d'une fécondité de nature et d'une fécondité de grâce. Ce fut à ces conditions que Monique devint mère de S. Augustin, et qu'elle reçut le fruit de son mariage pour en faire dans la suite un grand saint.

§ IV.

Passages et pensées des S. Augustin.

Qualis illa erat, docente magistro intimo, in schola pectoris! IX Confess. xx.

Quelle doit être cette sainte femme, dont vous étiez vous-même le maître, par les inspirations que vous lui faisiez sentir au fond du cœur?

Erat serva servorum tuorum; qui noverat eam, multùm in eo laudabat, et honorabat eam, et diligebat te, quia sentiebat præsentiam tuam in corde ejus. Ibid.

Fuerat unius viri uxor; mutuam vicem parentibus reddiderat; domum suam piè tractaverat; in operibus bonis testimonium habebat. Ibid.

Nutriebat filios, totiès parturiens quotiès à te deviare cernebat. Ibid.

Sategit virum suum lucrari tibi. Ibid.

Majore me sollicitudine parturiebat spiritu quàm carne pepererat. V Confess. IX.

Mater carnis meæ salutem meam sempiternam chariùs parturiebat corde casto. I Confess. XI.

Per lacrymas ejus diebus et noctibus pro me sacrificabatur. III Confess. VII.

Virum suum, jàm in extremâ vitâ temporali ejus, lucrata est tibi, nec in eo jàm fideli planxit quod in nondùm fideli planxerat. IX Confess.

Jàm venerat ad me mater fortis pietate, terrâ marique me sequens, et in periculis omnibus de te secura. VI Conf. I.

Placidissimo et pectore pleno, respondit mihi credere se in Christo quòd, priusquàm ex hâc vitâ migraret, me visura esset fidelem catholicum. VI Confess.

Inter dissidentes atque discordes quaslibet amicas ubi poterat, se præbebat pacificam. IX Confess.

Alteri de alterâ nihil prodebat, nisi quod ad eas reconciliandas valeret. Ibid.

Quantùm ad me attinet, fili, inquiebat, nullâ re delector in hâc vitâ: quid hìc faciam adhùc et cur hìc sim nescio, jàm consumptâ spe hujus sæculi. Ibid.

Unum erat propter quod in hâc vitâ aliquantulùm immorari cupiebam, ut te Christianum catholicum viderem priusquàm morerer. Cumulatiùs hoc mihi DEUS *meus præstitit, ut, contemptâ felicitate terrenâ, servum ejus te videam.* Ibid.

Monique était la servante de vos serviteurs; ceux d'entre eux (Seigneur) qui la connaissaient la louaient, l'honoraient et vous aimaient en elle, parce qu'ils sentaient que vous étiez présent dans son cœur.

Elle n'avait eu qu'un mari; elle avait rendu à son père et à sa mère ce qu'elle en avait reçu; elle avait bien gouverné sa maison; ses bonnes œuvres lui rendaient témoignage, et elle s'était acquis l'estime de tout le monde.

Elle avait nourri ses enfants en souffrant pour eux les douleurs de l'enfantement autant de fois qu'ils s'éloignaient de vous, Seigneur.

Elle employa tous ses soins pour gagner à JÉSUS-CHRIST son époux infidèle.

Elle souffrait plus de peine et de douleur pour me donner la vie de l'esprit qu'elle n'en avait ressenti pour me donner celle du corps.

Ma mère, qui m'avait donné la vie du corps, m'enfantait à la vie éternelle avec plus d'amour et un cœur plus pur.

Elle faisait un sacrifice à DIEU par les larmes qu'elle versait jour et nuit pour mon salut.

Elle gagna, Seigneur, à votre service son mari sur la fin de sa vie, et, le voyant parfaitement converti, elle ne regretta plus en lui ce qu'elle avait regretté et pleuré lorsqu'il était infidèle.

Ma mère, que sa piété avait rendue forte et généreuse, était venue me trouver, me suivant par mer et par terre, assurée de votre protection (Seigneur) dans tous les dangers.

Elle me répondit avec un cœur tranquille et paisible qu'elle croyait en JÉSUS-CHRIST, qu'elle espérait de lui qu'avant de mourir elle me verrait au nombre des fidèles catholiques.

Elle se portait pour médiatrice entre ses amies qui avaient des différends, pour les accorder, autant qu'il lui était possible.

Elle ne rapportait rien de l'une à l'autre que ce qui pouvait les réconcilier.

Mon fils, me disait-elle, rien ne m'attache plus dans cette vie; je ne sais ce que j'y fais maintenant ni pourquoi j'y suis, puisque tous mes désirs sont satisfaits.

Une seule chose m'arrêtait encore dans le monde, c'était le désir de vous voir chrétien et catholique avant de mourir: DIEU me l'a accordé, et avec plus de satisfaction que je n'aurais osé l'espérer, puisque non-seulement je vous vois son serviteur, mais que je vous vois mépriser les félicités terrestres.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Pourquoi Dieu a institué le mariage]. — Le dessein de Dieu en formant les nœuds qui unissent les personnes dont sont composées les familles est bien différent des vues de la politique humaine. La politique humaine n'y regarde que l'avantage temporel des républiques, qui sans cela ne pourraient subsister; mais Dieu y voit tout particulièrement l'accroissement de la cité des saints, dans le langage de S. Augustin, c'est-à-dire de la Jérusalem céleste, pour laquelle il a fait tout ce qui paraît dans la révolution des siècles : *Omnis hæc temporalis dispensatio propter salutem nostram facta est.* Ainsi, une femme qui veut entrer dans les desseins de Dieu, qui veut être une mère vraiment chrétienne, doit se sanctifier elle-même en travaillant sans relâche à la sanctification et du mari et des enfants que le ciel lui a donnés. Ce fut sur ce solide principe que Ste Monique dressa le plan de sa conduite ; et, comme elle savait que la qualité d'épouse l'obligeait à la soumission, et que la qualité de mère lui donnait de l'autorité, elle comprit que, sans sortir de ces deux caractères, elle devait tendre par deux voies bien différentes et à la sanctification de Patrice son époux, et à la conversion d'Augustin son fils; que, pour être une épouse véritablement chrétienne, elle devait sanctifier l'un par toute la patience que la soumission lui pouvait inspirer, et que, pour être une mère véritablement chrétienne, elle devait avoir pour la conversion de l'autre tout l'empressement que l'autorité lui pouvait permettre.

[Bonheur d'un mari qui a rencontré une femme vertueuse]. — Le Sage nous enseigne que le mari qui a rencontré une femme vertueuse a trouvé un bien qui mérite absolument ce titre : *Qui invenit mulierem bonam invenit bonum ;* pour nous faire comprendre que cet heureux choix enveloppe plusieurs biens, non-seulement pour le temps, mais pour l'éternité même : ce que je ne crains point d'appeler, dans l'ordre de la vie, une première grâce. C'est pourquoi S. Paul nous assure que souvent il arrive qu'un mari infidèle et païen a été converti à la foi par une femme fidèle et chrétienne : *Sanctificatus est vir infidelis per mulierem fidelem* (I Cor. VII). Le mariage de Ste Monique avec Patrice fut pour lui une source de grâce et le coup

de sa prédestination, et notre sainte fut pour lui comme son prédicateur et son Apôtre, puisqu'elle mit la grâce sur ses lèvres pour la répandre dans le cœur de son époux. La raison se prend de deux chefs : de l'obligation que la qualité d'épouse impose à une femme chrétienne de travailler à la sanctification de son mari, et des moyens qu'elle a pour exécuter ce dessein, moyens qu'elle trouve dans l'état même du mariage.

[Prières et larmes de Monique]. — La théologie nous enseigne trois grandes vérités. — La première, c'est que, pour convertir un grand pécheur, il faut des grâces extraordinaires, des miracles de grâce, comme pour convertir un S. Paul. — La seconde, que Dieu, en parlant ordinairement, n'accorde ces grâces miraculeuses qu'à la prière que les saints font pour les pécheurs. C'est le moyen qu'il ordonne pour cette fin. Ainsi, dit S. Augustin, la grâce qui convertit S. Paul fut un effet des prières de S. Etienne. — La troisième vérité est que Dieu accorde particulièrement à la prière des pères et des mères les grâces nécessaires pour la conversion et le salut de leurs enfants. Pourquoi ? parce qu'ils prient par devoir et par office, comme des causes établies pour la prédestination des enfants : et Dieu exauce aussi plus facilement les prières qu'ils font pour cette fin. C'est de ce principe que nous tirons que les prières et les larmes de Ste Monique furent la cause de la conversion de S. Augustin : elle obtint de Dieu cette grâce miraculeuse qui le fit triompher de son péché, et la conversion du fils est le plus pompeux éloge que nous puissions faire à la gloire de la mère.

[La fin du mariage]. — Comme il n'y a point de chrétien qui ne sache que c'est la fin du mariage, et le dessein de Dieu en l'instituant dès la naissance du monde, d'acquérir des enfants pour lui-même et pour l'Eglise que le Sauveur devait fonder dans la suite des temps, c'est aussi dans cette vue que les pères et mères doivent élever leurs enfants ; qu'après leur avoir donné la vie naturelle ils leur en doivent procurer une autre, morale et chrétienne, pour les mettre dans la voie de leur salut, puisque c'est par ce moyen, comme nous avons dit avec S. Paul, qu'ils pourront se sauver eux-mêmes. Or, cette seconde vie que les parents doivent procurer à leurs enfants n'est pas comme la première, qui se communique en un instant et tout à la fois : celle-ci demande bien du temps, des soins, des assiduités pénibles, une application constante, et souvent même bien des frais et de grands travaux. Mais c'est, encore une fois, par ces soins, ces peines et ces travaux, que les pères et les mères doivent se sanctifier. — Monique avait bien compris cette importante obligation, et, quand la voix de la nature ne l'eût point instruite sur ce point, le précepte que Dieu en a fait à tous les chrétiens par la bouche de l'Apôtre, qui met au-dessous des infidèles celui qui manque à ce juste devoir, et les sentiments de piété dont elle était pénétrée, l'auraient sans doute portée à le rem-

plir. Elle aurait instamment souhaité de se consacrer entièrement à Dieu dans un état plus parfait que celui du mariage : mais, s'y voyant engagée par l'ordre de la Providence, qui avait ses vues, et qui voulait faire de son fils, dans la suite, un des plus grands docteurs de l'Église, elle suivit en tout le précepte de l'Apôtre, sans partager son cœur entre Dieu et le monde, dans l'éducation de son fils Augustin.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Le mariage sanctifié]. — Les personnes appelées à l'état du mariage doivent apprendre de l'exemple de Monique à consacrer cet état. C'est un sacrement de grâce, c'est un moyen de salut où leur prédestination est attachée. Ainsi elles doivent élever leur amour dans un ordre surnaturel, coopérant mutuellement au salut l'un de l'autre. Notre sainte était persuadée de cette vérité. Elle avait épousé un homme de condition, mais qui avait deux mauvaises qualités qui semblaient s'opposer au bonheur et à la sainteté de son mariage : pour sa religion, il était infidèle ; pour ses mœurs et pour son humeur, il était extrêmement violent et colère. Quelle monstrueuse alliance d'un infidèle avec une sainte, d'un lion avec une colombe ! qui eût jamais cru que cette union deviendrait un jour favorable à Monique ? qui ne se fût persuadé que ce même jour qui donna un époux à cette fille lui allait donner un tyran à son repos et peut-être un tentateur à sa croyance ? Cependant la Providence divine, qui conclut les mariages dans le ciel avant de les faire sur la terre, avait ménagé celui-ci, pour faire comme deux communications de grâce : car la mauvaise humeur et l'infidélité de Patrice furent la matière de la patience et du zèle de notre sainte ; mais cette patience et ce zèle de Monique furent aussi le moyen de la conversion et du salut de Patrice. (**Biroat**).

[Patrice, mari de Monique]. — Patrice était infecté des erreurs du paganisme et engagé dans les désordres que ces erreurs sont capables de produire. Infidèle à son Dieu, il l'était aussi à son épouse, et, manquant

de soumission pour l'un, il n'avait ni égard ni ménagement pour l'autre. Quel fond d'épreuve pour la patience de Monique ! Il est plus fâcheux que l'on ne pense de se voir obligé d'avoir les liaisons les plus étroites avec ceux qu'un culte profane sépare du Seigneur, leur présence retraçant toujours dans l'esprit l'image de l'injure qu'ils lui font, tandis que l'amour qu'on a pour lui rend le cœur infiniment sensible à cette injure. Il est vrai que Monique n'ignorait pas que la femme fidèle, selon la doctrine de S. Paul, peut être l'instrument dont la miséricorde divine se sert pour ranger un mari infidèle sous le joug de la foi : mais elle savait aussi que la patience est le plus sûr chemin pour arriver à cette gloire ; qu'on risque tout quand on s'abandonne aux mouvements d'un zèle trop vif et trop empressé ; que les remontrances faites à contre-temps produisent des contestations qui ne laissent que de l'aigreur et de l'obstination dans ceux que l'on veut gagner au bon parti, et qu'enfin on ne persuade jamais plus efficacement l'Evangile que quand on le pratique de bonne foi devant ceux qui ne veulent pas ouvrir les yeux à ses lumières. Elle comprenait aussi que ces maximes sont bien plus véritables à l'égard de ceux à qui on doit du respect, et que l'autorité qu'ils ont les rend délicats et sensibles ; ils regardent ordinairement comme une insulte la liberté qu'on prend de les instruire des vérités qu'ils n'aiment pas. Voilà, dit S. Augustin, ce qui lui fit prendre le parti de combattre les erreurs de Patrice, non par des discours qui pouvaient lui déplaire, mais par des actions qui devaient l'édifier, accordant en même temps tout ce qu'elle devait et au respect dû à sa personne et au désir de sa conversion : *Tradita viro, servivit ei tanquàm domino ; et sategit eum lucrari tibi, loquens de te illi moribus suis* (**Le P. Martineau**).

[Patience de Monique]. — Que dirai-je de la patience avec laquelle Monique souffrait l'injustice que lui faisait le libertinage de son époux ? Vous le savez, l'intérêt le plus délicat de ceux que les liens d'une alliance légitime unissent ensemble est de posséder sans partage les bonnes grâces l'un de l'autre. La moindre atteinte que l'un donne à cet intérêt ne manque jamais de produire dans l'autre des soupçons, des jalousies, qui conduisent comme par degrés à des murmures, à des reproches, aux ruptures éclatantes. Monique n'était pas insensible au tort qu'on lui faisait : elle vit à regret des flammes illégitimes allumées dans un cœur qui ne devait avoir d'ardeur que pour elle, et, épouse la plus régulière, la plus réservée, la plus fidèle qui fut jamais, elle n'ignorait pas qu'elle avait plus que personne le droit d'attendre de son époux un attachement réciproque. Mais elle ne fut pas moins patiente pour souffrir l'injure qu'on lui faisait qu'elle était éclairée pour la connaître. — Seigneur, disait-elle en adressant ses soupirs à Dieu, à qui seul elle faisait confidence de ses peines dans le secret de sa prière, Patrice n'est point encore à vous, et vous le supportez : serait-il raisonnable que je m'aban-

donnasse aux ressentiments que peut produire l'infidélité envers moi de celui qui est rebelle à vos plus saintes lois ? Il donne de l'encens à des idoles qu'une aveugle superstition a mises sur vos autels : dois-je m'alarmer si fort de voir qu'il accorde à d'autres un amour qu'il m'avait promis tout entier ? Vos droits ne sont-ils pas plus sacrés et plus inviolables que les miens ? et si vous souffrez avec patience que l'on manque à ce qu'on vous doit, n'est-il pas juste que je dissimule le tort qu'on me fait, attendant avec tranquillité le moment où l'on doit vous faire justice pour voir réparer l'injure que je reçois ? — Tels étaient les sentiments de notre sainte, au rapport de son fils Augustin : *Ità toleravit cubilis injurias, ut nullam de hâc re cum marito haberet simultatem : expectabat enim misericordiam tuam super eum, ut credens in te castificaretur.* (*Le même*).

[Patrice converti]. — Jamais personne ne vérifia mieux que Monique la parole du Fils de Dieu, que c'est la patience qui produit les fruits qu'il attend des fidèles, en souffrant avec égalité d'esprit les dérèglements d'un mari qu'elle ne pouvait corriger. Elle le corrigea enfin, et Patrice, charmé de la douceur, de la haute vertu de son épouse, ne put plus douter qu'elle ne fût dans la bonne religion : il reconnut ses erreurs, les détesta ; il devint chaste, modeste, tempéré ; et notre sainte eut enfin la consolation de le voir imiter sa piété, qu'il avait si obstinément combattue par son attachement aux superstitions païennes. Se soumettant au droit qu'il avait violé par son libertinage, contribuant au repos qu'il avait troublé par ses emportements, il reconnut enfin ses erreurs, les détesta, et parfaitement instruit, il reçut le baptême. On ne peut dire quelle fut la joie de Monique quand elle vit son époux devenu chrétien. Son changement de religion fut aussi celui de ses mœurs. Les grands exemples de piété que lui donnait depuis longtemps son épouse eurent tous leurs effets : Patrice devint doux, humble, chaste et craignant Dieu : Monique obtint enfin le triomphe qui lui avait coûté si cher. — Si nos œuvres, dit S. Jean-Chrysostôme, étaient des œuvres de lumière, le nuage fatal qui aveugle les pécheurs serait bientôt dissipé, pour voir, à la faveur de leur éclat, les vérités qu'ils ignorent. Ce fut là ce qui fit la conversion de Patrice : la patience de la sainte le frappa si vivement, qu'il ouvrit enfin les yeux, et, le sens droit qu'il avait reçu de la nature commençant à prendre le dessus des passions, sans autre instruction il comprit qu'une religion capable d'inspirer de si généreux sentiments à une personne à qui le sexe semblait devoir donner beaucoup de faiblesse ne pouvait être que l'ouvrage d'un Dieu. Il comprit qu'une femme qui l'aimait si constamment, tandis qu'il n'avait que de l'indifférence pour elle, méritait véritablement son amour. Il comprit, enfin, qu'une vertu qui s'était toujours soutenue, parmi tant de sujets de chagrin, exigeait de lui tous les égards et tous les ménagements possibles. Honteux d'avoir vécu si longtemps dans l'égarement, il se hâta d'entrer dans les voies de

la justice sous la conduite de celle qu'il avait refusé de suivre pendant tant d'années. (*Le même*).

[Réflexions sur la conduite admirable de Monique]. — Telle serait votre consolation, vous que l'on entend vous plaindre éternellement de ceux à qui vous avez engagé votre foi par les liens d'un sacrement que l'Apôtre appelle *un grand sacrement en* JÉSUS-CHRIST *et en l'Eglise ;* telle serait votre consolation si vous saviez user des ménagements qu'une patience véritablement chrétienne inspira à Monique, au lieu de ces éclats qui surprennent et scandalisent également le monde. Vous jouiriez de la plus douce paix ; et au-dessus de ces orages que vos impatiences ne manquent jamais de grossir vous verriez naître le calme le plus tranquille. Car, quand on remonte à la source de ces funestes éclats que l'on ne voit que trop souvent arriver dans le siècle, où, selon la triste prédiction du Sauveur, la chasteté languissante n'a plus l'ardeur qu'elle eut autrefois ; de ces éclats, qui séparent ce que DIEU avait joint, et qui rompent des nœuds qu'il avait serrés lui-même, que trouve-t-on? Une bagatelle relevée mal à propos, une jalousie outrée, une délicatesse ridicule, un reproche précipité et fait à contre-temps, un refroidissement mal ménagé ? De-là les mésintelligences, les mépris, les aversions, les aigreurs. Quand on est dans ces dispositions, tout déplaît, tout choque, tout paraît affreux : on croit toujours que sa partie a tort, pour se justifier soi-même, et ce qui paraît d'abord de peu de conséquence va quelquefois si loin, qu'on se croit en droit de vivre de son côté sans contrainte, et, à quelques dehors près que la bienséance oblige de garder, il n'est rien que l'on ne se croie permis. Monique fut très-éloignée du moindre de ces défauts, et l'on peut assurer que, si elle eut jamais des faiblesses, elles pourraient passer pour les plus hautes vertus des personnes engagées dans le même état. (*Le même*).

[Ste Monique travaille à la conversion d'Augustin]. — On peut dire que Patrice fut la première conquête de Ste Monique ; mais le Seigneur lui en réservait une autre bien plus avantageuse à l'Eglise, dans la personne de son fils Augustin. C'était l'aîné de ses enfants, et cette conversion lui coûta bien des larmes. La pieuse mère comprit parfaitement l'obligation qu'elle avait d'y travailler, et que cette obligation la regardait toute seule : car un homme du caractère de son époux, nourri dans les ténèbres du paganisme, au lieu de conspirer avec elle dans un si louable dessein, aurait été plutôt capable de gâter et de corrompre le riche naturel d'Augustin, dans lequel elle remarquait une vivacité d'esprit surprenante, une pénétration au-dessus de son âge et un génie supérieur, qui lui faisait espérer d'en faire un jour un grand homme, si elle pouvait le tourner du côté de la vertu. Augustin ne répondit pas si tôt aux soins empressés d'une si sainte mère, parce qu'en effet les exemples et les maximes du

père, plus conformes à son naturel ardent et ambitieux, l'entraînèrent bientôt dans les débauches et dans le libertinage d'une jeunesse déréglée. Ah Dieu ! quel sujet de tristesse et de douleur pour cette mère qui n'avait rien épargné pour donner une vertueuse éducation à ce fils qu'elle aimait tendrement, mais qu'elle aimait comme une mère chrétienne, ayant plus à cœur le salut de son âme que l'établissement de sa fortune, quelque avantageuse qu'elle fût. Le témoignage de sa conscience, qui n'avait rien à se reprocher là-dessus, pouvait bien la disculper devant Dieu et devant les hommes, mais non pas la dispenser de continuer ses soins auprès de son fils, ni ses sollicitations auprès de Dieu. Instructions, exemples, avertissements, menaces et caresses, tout est mis en œuvre à propos et en son temps ; et elle n'oubliait rien de tout ce qui peut faire impression sur l'esprit encore tendre d'Augustin. Peut-être qu'Augustin, qui avait de très-bonnes inclinations parmi quelques-unes de mauvaises, eût suivi dès lors les leçons de sa mère, si celles du père, fortifiées par les exemples du dehors, n'eussent prévalu. Hélas ! outre que l'impression que l'exemple du mal fait sur les enfants est vive et continuelle, elle est encore aidée de la corruption de notre nature, qui se porte toujours d'elle-même vers le dérèglement. Mais quoi ! des soins si assidus, une application si constante, des instructions salutaires, seront-elles donc inutiles et sans fruit ? Voilà ce qui a causé les premières douleurs de Monique, de faire cette funeste expérience, que les enfants héritent plutôt des vices de leurs parents qu'ils ne profitent de leurs vertus. **(Houdry).**

[Les talents d'Augustin]. — Les grands talents qu'Augustin avait reçus de la nature pouvaient lui ouvrir un chemin assuré aux établissements les plus avantageux selon le monde. L'esprit républicain qui avait régné si longtemps parmi les Romains n'était pas entièrement détruit, et l'éloquence était encore un titre pour parvenir aux premiers postes de l'empire. Augustin faisait paraître la sienne avec succès, et déjà il commençait à être connu à la cour de l'empereur ; il était même parvenu à être choisi pour son panégyriste ; et ayant l'esprit tout à fait propre pour le monde, il avait tout sujet de croire que des commencements si favorables seraient suivis de quelque chose de plus d'importance, Mais tous ces avantages humains qui flattent les espérances du fils ne peuvent consoler sa sainte mère. Chaque démarche qu'il fait hors des voies du salut lui cause des douleurs aussi vives que celles de l'enfantement : *Totiès eum parturivit quotiès à* Deo *deviare cernebat.* Combien d'autres auraient pris patience, ne sentant pas l'amertume que doit produire dans le cœur des mères le désordre d'un fils abandonné au libertinage, parce qu'elles auraient goûté avec trop de douceur les commencements flatteurs d'une fortune naissante ! Mais Monique connaissait et l'obligation que lui imposait la qualité de mère et l'autorité qu'elle lui donnait :

elle était persuadée que l'une demandait un grand zèle pour la sanctification d'Augustin, et que l'autre lui permettait de donner à son zèle tout l'empressement qu'il pouvait avoir. (**Le P. Martineau**).

[**Monique s'applique à le toucher**]. — Ste Monique, après le décès de son mari, ne s'appliqua qu'à acquérir toutes les vertus que S. Paul exige des veuves. Retirée, mortifiée, presque invisible au reste des créatures, elle passait ses jours dans la prière et dans les exercices des bonnes œuvres, et donnait tous ses soins à l'éducation de ses enfants, et particulièrement d'Augustin, dont la vivacité de génie lui faisait tout craindre : car ses remontrances n'avaient pas la force de retenir l'impétuosité d'un naturel ardent, ni de modérer son penchant pour le plaisir. Elle eut le chagrin de le voir donner dans les erreurs des manichéens, parce qu'elles favorisaient les débauches et le libertinage. Elle ne se rebuta pas néanmoins, et, demandant sans cesse à Dieu, par les jeûnes, par la prière, par les aumônes et par toutes sortes de bonnes œuvres, la conversion d'un fils dont le salut lui était si cher, elle ne cessait de l'avertir de ne pas se laisser aller aux désordres. Augustin n'écoutait que ses passions ; les larmes d'une si bonne mère l'attendrissaient à la vérité, mais elles n'éteignaient point le feu violent d'une jeunesse déréglée. Elle en répandait jour et nuit en la présence de Dieu, pour tâcher d'attirer sur lui sa miséricorde, et accompagnait ses prières des plus grandes austérités. Dieu ne voulut pas qu'elle demeurât sans consolation et sans espérance. Tous les travaux de Monique furent inutiles ; les mauvaises inclinations d'Augustin prévalurent sur les bons avis de sa mère. Dès qu'il fut un peu avancé en âge, il s'engagea dans les voluptés et dans les erreurs, et, par un malheur extrême, il devint en même temps hérétique et débauché. Il passa son adolescence dans ces désordres ; et l'âge viril, qui corrige souvent les autres, ne servit qu'à rendre les misères d'Augustin plus dangereuses et plus criminelles. Ses perverses inclinations avaient produit dans son âme de mauvaises habitudes ; celles-ci lui avaient forgé des chaînes si pesantes qu'ils ne les pouvait plus porter, et si fortes qu'il ne les pouvait plus rompre. Il marchait, comme un esclave malheureux, à la suite du démon, qui triomphait de sa liberté ; et n'ayant plus que de légères pensées et de plus faibles désirs pour sa conversion, il en ôtait l'espérance à tous ceux qui le connaissaient. Monique, pendant ce temps-là, versait des larmes, poussait des soupirs, et faisait à Dieu de continuelles prières pour le salut de son fils. (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[**Même sujet**]. — Dès que notre sainte veuve vit que son fils se perdait, et que, suivant les inclinations de la nature corrompue, il se plongeait dans les débauches, elle commença à le pleurer, et elle essaya de ressusciter par ses larmes celui qui s'était causé la mort par son péché. Elle

ne passa plus de moment sans douleur, et pendant vingt ans ou environ, elle souffrit encore les convulsions et les tranchées de l'enfantement. Quel martyre, soit que nous considérions sa violence ou sa longueur ! Augustin pèche toujours, et Monique souffre sans relâche. Il irrite Dieu par de nouveaux crimes, elle essaie de l'apaiser par de nouvelles larmes ; et, joignant les bons avis à ses regrets, elle tâche de tirer du tombeau celui qui s'était si profondément enseveli dans le péché. Que de peines coûta ce fils débauché à sa triste mère ! que de soupirs elle poussa inutilement vers le Ciel pour obtenir sa conversion ! que de tourments elle endura pour rendre la vie à ce mort opiniâtre ! Sa piété lui fournissait une source inépuisable de larmes ; son cœur, blessé par la douleur, saignait continuellement par ses yeux, et, par ce sacrifice innocent et douloureux, elle s'efforçait d'expier le crime de son fils et d'adoucir la colère de son Dieu. Les soins que prenait cette pieuse mère, les larmes qu'elle versait, les soupirs qu'elle poussait vers le Ciel pour demander à Dieu la conversion de son fils, étaient sans bornes. Point d'église où elle n'allât faire ses prières, point d'autel où elle ne fît offrir le saint Sacrifice pour ce même sujet ; point de reliques des saints martyrs dont elle n'implorât le secours ; elle s'adresse aux prêtres et aux évêques pour demander leurs prières : de sorte que l'on peut dire qu'après tant de mouvements qu'elle se donna jour et nuit pour la conversion d'Augustin, si elle y a enfin réussi, c'est sans doute à ses soins, à ses larmes, et à ses soupirs qu'elle est due (**Le P. Senault**).

[Maladie d'Augustin]. — Ce fils débauché étant tombé malade, sa mère redoubla ses prières et ses larmes : elle importuna le Ciel par tant de vœux et de soupirs, qu'il fut comme obligé de rendre la santé à ce pécheur. Un si grand miracle lui fut comme un gage du salut de son fils, et elle se promit que, puisque Dieu avait guéri le corps, il guérirait l'âme quelque jour. Mais qui pourrait exprimer les douleurs extrêmes que lui causa la crainte de la mort d'Augustin en sa maladie, et de quelle tristesse elle fut pressée quand elle se représenta que, s'il mourait en cet état, elle en perdrait l'âme avec le corps sans ressource et sans espérance ? Empruntons les paroles de son fils pour expliquer ses pensées ; entrons dans le cœur de Monique pour y découvrir les justes appréhensions qu'elle avait de la perte d'Augustin : *Hoc vulnere si feriretur cor matris, nunquàm sanaretur : nàm majore me sollicitudine parturiebat spiritu quàm carne pepererat.* Je vous le confesse, mon Dieu, si vous m'eussiez ôté du monde en ce temps, où la mort me surprenait dans le péché, la plaie qu'en eût ressentie le cœur de ma mère eût été incurable, et elle en eût souffert une peine qu'elle eût portée dans le tombeau. Car vous savez, Seigneur, qu'elle m'enfantait selon l'esprit, avec plus de soucis et de douleurs qu'elle ne m'avait enfanté selon la chair, et que sa plus

grande passion était de me voir sorti de mes erreurs et de mes débauches, pour rentrer dans mon devoir et dans votre Eglise (*Le même*).

[Exhortation aux parents]. — Les instructions de Monique à son fils peuvent servir d'un grand exemple aux pères et aux mères pour l'éducation de leurs enfants. Vous à qui DIEU a donné les bénédictions de vos mariages, apprenez du soin que Monique a eu d'Augustin celui que vous devez avoir de vos enfants. Ne croyez pas que DIEU vous ait donné ces bénédictions pour contenter vos passions : c'est afin que vous en fassiez des saints ; c'est sur votre fidélité que la Providence de DIEU se repose de leur salut et de leur prédestination. DIEU veut faire de cet enfant un Augustin, de cette fille une sainte, une prédestinée ; mais il veut que vous coopériez à ses desseins. C'est singulièrement par vos prières que vous pouvez coopérer à cet ouvrage, et c'est par ce moyen que Monique a sauvé Augustin. Vous prenez assez de soin de vos enfants, j'en conviens ; mais c'est pour les instruire dans les vanités du monde, pour les faire marcher dans les voies du siècle. Les mères apprennent à leurs filles des compliments : la civilité n'est point blâmable ; mais il serait à souhaiter qu'on leur parlât quelquefois de DIEU, et qu'on eût soin de leur apprendre leur croyance. On prie DIEU pour eux quelquefois, à la vérité ; mais c'est seulement dans les nécessités. Si un enfant est malade, on fait mille prières et mille vœux : cette manière est raisonnable, quoiqu'elle soit intéressée ; mais on vient vous dire que votre fils est un débauché, que votre fille est un peu trop libre ; c'est là où les prières sont le mieux employées, afin d'obtenir la conversion de cet enfant et le salut de cette fille : mais c'est à quoi on ne fait point d'attention, et c'est cependant ce qui fera l'opprobre de votre maison. Peut-être même que vous serez cause de la damnation de cet enfant. Il est bien plus sûr d'entrer dans les sentiments de notre pieuse mère, pour participer à la gloire qu'elle reçoit d'avoir converti Augustin (**Biroat**).

[Conversion d'Augustin]. — Les entretions qu'eut Augustin avec S. Ambroise, à Milan, achevèrent enfin sa conversion. Ce fut une grande consolation pour notre sainte de voir son fils changer tout à coup de sentiments et de mœurs : consolation si sensible, qu'elle lui fit oublier l'excès de ses tristesses et les douleurs de cet enfantement spirituel, en voyant non un homme venir au monde, comme dit l'Evangile, mais une âme naître à la grâce, après l'avoir pleurée morte par le péché. Cette joie est si juste, si sainte et si grande en même temps, que le fils de DIEU nous assure que tout le ciel y prend grande part, et qu'elle est capable de faire un nouveau surcroît de bonheur jusque dans le séjour même de toutes les délices : *Ità, dico vobis, gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente*. En effet, s'il faut mesurer la grandeur de la joie que l'on ressent à la grandeur du bien que l'on souhaite, et enfin à la longueur

des peines et des travaux qu'on a soufferts pour l'obtenir, souvenez-vous avec quelle passion cette pieuse mère a demandé la conversion d'Augustin. Retracez dans votre esprit les larmes qu'elle a versées, les vœux et les soupirs qu'elle a poussés vers le ciel ; pensez aux empressements inquiets avec lesquels elle s'est employée à cette affaire, et aux mouvements qu'elle s'est donnés pour venir à bout de ce dessein : et vous concevrez que sa joie a non-seulement égalé mais surpassé sa tristesse et ses douleurs. Aussi disait-elle à ce fils qu'elle l'avait enfanté une seconde fois, qu'après un si grand bonheur elle n'avait plus rien à souhaiter que le ciel : *Quid hìc faciam adhùc et cur hìc sim nescio.* Ce sont les paroles que S. Augustin rapporte lui-même : Je ne sais, mon cher fils, pourquoi je demeure encore sur la terre, et à quoi le ciel me réserve. *Unum erat propter quod in hâc vitâ immorari aliquantulùm cupiebam, ut te christianum catholicum viderem antequàm morerer.* Une seule chose me faisait désirer de rester encore quelque temps en ce monde, c'était de vous voir chrétien par le baptême et reçu dans le sein de l'Eglise : maintenant que le Ciel m'a accordé ce que j'ai si ardemment souhaité, je suis au comble de ma joie : *Cumulatiùs hoc mihi præstitit* Deus, *ut etiam contemptâ fœlicitate terrenâ servum ejus te videam.* Dieu m'a donné plus que je ne souhaitais, puisque je vois que, méprisant la félicité du siècle, vous vous êtes entièrement consacré à son service (**Houdry**).

[Mort de Monique]. — Ste Monique n'eut pas plus tôt vu Augustin converti et dans l'état qu'elle avait souhaité, que comme si elle n'eût eu plus rien à faire en ce monde, Dieu l'appela au ciel, et voulut qu'elle mourût entre les mains de ce cher fils, qui la pleura à son tour, et à qui elle ne demanda que des prières et des sacrifices après sa mort, pour celle qui en avait tant offert pour lui pendant sa vie. Laissons donc Augustin dans la douleur avec le soin de la sépulture du corps de sa sainte mère, pendant que cette âme, épurée par de si sensibles afflictions, s'envole au ciel. C'est là que Dieu, qui essuie les larmes de ceux qui ont souffert pour son amour, comme parle l'Ecriture, console Monique de tant de peines ; là que ses prières, ses jeûnes, ses aumônes, sont comptées pour l'éternité, là enfin que chacune de ses œuvres a sa couronne préparée, et qui répond aux services qu'elle a rendus à Dieu en procurant le salut d'Augustin.

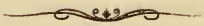
La mort de cette grande sainte me rappelle. Quelle mort, ô grand Dieu ! qu'elle lui fut douce et agréable ! qu'elle fut précieuse devant vous ! Convaincue du néant des choses humaines, elle n'y avait été jamais attachée, et le seul désir de voir son cher Augustin converti lui avait fait souhaiter de vivre encore quelques années. Ce grand ouvrage des miséricordes divines accompli, son exil sur la terre lui devint insupportable, parce qu'elle ne s'y crut plus nécessaire. « Mon fils, (ce sont ses pa-

roles), grâces éternelles soient rendues au Seigneur, qui a daigné me donner la consolation de vous voir engagé à son service, après être sorti des routes du siècle, où vous cherchiez la trompeuse félicité des mondains. Voilà ma dernière heure venue : et que me resterait-il encore à faire ici-bas ? Heureuse de fermer les yeux à tous les objets créés, pour les ouvrir bientôt à la lumière qui nous découvre le Créateur dans la céleste Sion ! Aimez-le toujours, ce grand Dieu qui vous a comblé de tant de bienfaits ; adorez-le, craignez-le, et n'oubliez pas une mère qui vous aima si tendrement, et dont l'amour pour vous va être d'autant plus vif qu'il sera épuré par la flamme de la charité qui brûle dans le cœur des bienheureux. Souvenez-vous surtout d'avancer ce moment si désirable, en faisant célébrer pour moi le sacrifice non sanglant de l'Agneau, qui n'a répandu son sang que pour nous ouvrir le Ciel. » — A ces mots, son âme, embrasée d'une nouvelle ardeur, se dégagea des liens du corps et s'élança vers l'éternelle demeure des saints, pour entrer dans la joie du Seigneur, tandis qu'elle laissa Augustin pénétré de toute la douleur que lui pouvait causer la perte d'une si sainte mère. (**Le P. Martineau et Houdry**).

[Exhortation aux parents.] — C'est sur l'exemple de cette grande sainte, pères et mères, que vous devez envisager le soin de vos enfants, comme votre premier devoir, priant souvent pour eux, les offrant à Dieu, prenant en patience les chagrins qu'ils vous donnent, et ne désespérant jamais de les ramener de leurs égarements et de les faire rentrer dans les voies du salut. Toutes les autres bonnes œuvres auxquelles vous vous appliquez doivent être en vue de celle-ci, persuadés, comme vous le devez être, que toutes les autres que vous exercez, visites des pauvres, assistance des malades dans les hôpitaux, assemblées de charité, secours spirituels et temporels que vous procurez aux plus misérables et aux plus abandonnés, que toutes ces actions, dis-je, sont souvent des œuvres de surérogation, mais que votre devoir essentiel est de vaquer à l'éducation de vos enfants ; c'est-à-dire que votre charité ne doit s'étendre sur les autres qu'après que vous aurez rempli cette importante obligation. C'est de-là que le grand Apôtre juge de la vertu et de la sainteté d'une veuve, par-là qu'il commence les informations de sa vie et de ses mœurs : *Si filios educavit* (I Tim. v) ; et si les vertus qu'on pratique en s'acquittant d'un devoir si juste n'ont pas tant d'éclat, elles sont, en récompense, plus solides, plus dans l'ordre de votre état, et celles que Dieu attend plus particulièrement de vous. (**Houdry**).

[Couronne de Ste Monique au ciel]. — On peut dire que la couronne de l'admirable Monique dans le ciel n'est pas une simple couronne : elle est composée de toutes les autres, puisqu'elle participe aux mérites de tous les saints. Elle a part à celle des Apôtres pour avoir converti son époux à la foi, et ensuite son fils ; elle possède celle qui est propre aux veuves,

puisqu'elle a vécu de manière à servir d'exemple à toutes celles qui sont dans cet état ; les afflictions domestiques de la part d'un mari violent et fâcheux et les persécutions d'une belle-mère, qu'elle a endurées plusieurs années avec une patience invincible, lui donnent un rang considérable parmi ceux qui ont souffert pour Dieu ; la paix qu'elle portait, et qu'elle s'efforçait de mettre dans toutes les familles, en accordant les différends et en bannissant la discorde, lui a mérité le bonheur que Dieu a promis aux pacifiques. Mais si ceux qui ont enseigné les autres, et qui les ont mis dans les voies de la justice, brillent dans le ciel comme des astres éclatants, au témoignage du Saint-Esprit, quelle couronne n'est point due à Monique pour avoir donné le premier docteur de l'Eglise, et pour l'avoir éclairé elle-même des lumières de la foi ! Ainsi Augustin, qui avait été le sujet de ses douleurs, de sa tristesse et de ses travaux, a été ensuite le sujet de sa joie, de sa gloire et de son bonheur. C'est par-là qu'il l'a abondamment dédommagée des soins qu'elle a pris de son éducation, des larmes qu'elle a versées pour sa conversion, et de tous les travaux qu'elle a employés pour son salut. — C'est par ces mêmes voies, pères et mères, que vous pouvez vous sanctifier, à l'exemple de cette grande sainte. Les soins que vous prendrez pour élever vos enfants seront le sujet de votre joie et la matière de votre couronne ; mais il faut que ce soit en les élevant pour Dieu, en vous efforçant de les retirer de leurs désordres, en vous servant de tous les moyens nécessaires pour les former à la vertu. (**Houdry**, *Panégyriques*).



SAINT BONAVENTURE.

AVERTISSEMENT

Le glorieux titre de Docteur Séraphique, que l'Église a donné à S. Bonaventure, *non-seulement marque l'estime qu'elle fait de son mérite, mais encore vaut tous les éloges qu'on en peut faire. Ainsi, sans m'étendre sur les raisons qui justifient cette illustre qualité, laquelle doit faire la matière de son panégyrique, il suffit de faire remarquer que, bien que nous ayons déjà donné Thomas d'Aquin pour modèle des saints docteurs, ce n'est point contre mon dessein, qui est de ne parler dans ce tome que des saints les plus connus, et même d'un caractère tout différent, de joindre avec l'Ange de l'École le Séraphique Docteur* S. Bonaventure. *J'espère que, nonobstant cette conformité d'occupations, de travaux et d'importants services que l'un et l'autre ont rendus à l'Église, et le commerce d'étude et d'amitié qu'il y a eu entre eux ; j'espère, dis-je, que ce qu'ils ont de commun n'empêchera point que ce qui est propre à celui-ci ne fournisse assez de quoi faire un éloge tout particulier. Car enfin on ne peut douter que la manière dont il s'est acquitté des emplois qu'on lui a confiés et des charges où il a été élevé, général de son ordre, prélat et cardinal, ne lui aient donné occasion de pratiquer les vertus propres à ces différents états; outre les plus éminentes dignités qu'il a constamment refusées, et qui l'ont élevé à un degré de gloire tout à fait distingué, et devant* DIEU *et devant les hommes.*

§ I.

Desseins et Plans.

I. — *Inscientiâ suâ justificabit justus iste, servus meus, multos :* Ce juste, mon serviteur, sanctifiera un grand nombre de personnes par sa science. (Isaiæ LIII.) — Ainsi parlait autrefois le prophète Isaïe, lorsque, animé de l'esprit de DIEU, il prédisait aux hommes les biens infinis que le Messie devait leur procurer. Ne dirait-on pas que cette prophétie, vérifiée dans la personne de JÉSUS-CHRIST, s'est accomplie une seconde fois dans les derniers siècles de l'Eglise ; que DIEU, *qui voit et appelle*, selon l'Apôtre, *les choses qui ne sont point comme si elles étaient* ; qui, par les lumières de sa sagesse éternelle, pénètre les ténèbres les plus épaisses de l'avenir ; à qui une prescience claire et divine découvre ceux que sa providence a choisis de toute éternité pour être conformes à l'image de son Fils ; ne dirait-on pas, encore une fois, qu'il a voulu nous représenter le pieux et saint docteur Bonaventure, cette lumière de l'Eglise, ce disciple de la croix, cet homme si juste dans sa conduite, si simple dans ses lumières, si humble dans son élévation, si pauvre dans la jouissance des biens ecclésiastiques, si modeste dans les honneurs de la pourpre, si zélé, si prudent dans l'administration des affaires de l'Eglise les plus difficiles ; cet homme si parfait dans la voie du salut, si profond dans l'étude de JÉSUS-CHRIST, de la science et de la sainteté duquel DIEU s'est servi pour justifier tant d'autres hommes : *In scientiâ suâ justificabit*, etc ? N'attendez pas que, pour dresser ici un éloge exact à sa gloire, je le loue pour les emplois, les honneurs et les dignités qu'il a possédés : ce qui est grand devant les hommes est souvent abominable devant DIEU, et les saints tels que Bonaventure ne sont pas si louables de les avoir possédés que de les avoir méprisés en les possédant. — C'est donc de cette science, qui fut le fondement unique de sa sainteté, que je dois tirer le sujet de son panégyrique. Mais, pour le faire avec ordre, remarquez

1° Que la science de Bonaventure, puisée dans la prière et l'étude de la croix, a été une source de sainteté pour lui ;

2° Que sa science, soutenue par ses vertus, a été une source de sainteté pour les autres ;

3° Que sa science, animée de son zèle, a été une source de sainteté et de gloire pour l'Eglise.

II. — *Homini bono in conspectu suo dedit* DEUS *sapientiam et scientiam et lætitiam*. DIEU a donné la sagesse, la science et la joie à l'homme qui est juste devant ses yeux (Eccles. II, 26). — Ne semble-t-il pas que l'Ecclésiaste nous ait voulu donner sous ces paroles le véritable portrait du saint docteur Bonaventure, duquel on peut dire :

Premièrement : — Qu'il a fait la gloire et l'ornement de l'état religieux par la sagesse qu'il a fait paraître devant DIEU et devant les hommes. — 1°. En se consacrant au Seigneur dans cet état, malgré les obstacles qu'il trouvait dans sa famille ; — 2°. En triomphant des tentations diverses dont il fut attaqué ; — 3° Par une modestie exemplaire, par son humilité et par une exacte observation de sa règle. *Dedit* DEUS *sapientiam*.

Secondement : — Qu'il a fait la gloire et l'ornement de l'Eglise lorsqu'il y a paru : — 1° par sa science universelle, car rien n'a échappé à la pénétration de son esprit, ni la scolastique ni la morale ; — 2e. Parce que sa science a été exempte d'erreur : rien de plus conforme aux règles de la vérité que ses traités dogmatiques, polémiques et moraux.

Troisièmement : — Qu'il a fait la gloire, l'ornement et la joie de l'Eglise puisqu'il l'a fait triompher des hérétiques présents, passés et à venir ; qu'il a donné des règles aux justes pour s'affermir dans la piété, et aux pécheurs pour entrer dans les voies de la pénitence : *Dedit illi* DEUS *lætitiam*,

—

III. — *Ille erat lucerna ardens et lucens* (Joan. v). — Ces deux paroles, qui ont fait l'éloge abrégé du plus grand et du plus saint de tous les hommes, sont les mêmes dans lesquelles j'ai cru que je pouvais renfermer le panégyrique du Séraphique docteur dont vous honorez la mémoire en ce jour, et je n'en ai point trouvé qui exprimassent mieux le caractère d'un saint qui a été tout à la fois consumé des plus pures ardeurs de la charité et éclairé des plus hautes connaissances : de manière que, ayant fait une alliance de la science la plus sublime avec la charité la plus ardente, et ayant possédé l'une et l'autre dans une éminente perfection, ce serait assez pour lui donner le rang que l'Eglise lui a assigné parmi les docteurs. — Mais ce qui l'élève au-dessus de tous les éloges, c'est, *premièrement*, cette alliance étroite qu'il a faite d'une sublime science avec la piété et la dévotion, ce qui lui a acquis le nom de Séraphique docteur, et, *en second lieu*, l'alliance de cette même science, tout admirable qu'elle était, avec l'humilité la plus profonde, ce qui lui doit faire porter le nom de docteur humble et éclairé tout à la fois. — *Lucerna ardens et lucens* : ce flambeau de l'Eglise n'a pas eu moins d'ardeur que de lumière, pour avoir fait cette alliance qu'on ne peut assez admirer. Car vous savez que c'est un préjugé qu'on s'est formé contre la science, et que l'expérience n'a que trop justifié dans une infinité de personnes, que la science d'un côté des-

sèche le cœur et tarit la dévotion, et de l'autre qu'elle enfle et enorgueillit l'esprit en le remplissant de l'estime de soi-même, comme l'assure l'Apôtre. Ce qui a donc rendu la sainteté de ce grand docteur d'un caractère tout singulier c'est

1°. Qu'il a joint, d'un côté, la science avec une dévotion tendre et une ardente charité ;

2°. Que, de l'autre, il l'a unie avec une humilité très-profonde. — Ce seront les deux parties de ce discours.

—

IV. — *Dedit illi Dominus scientiam sanctorum* (Sap. x). — Le saint docteur dont j'entreprends le panégyrique est un de ceux qui ont le mieux entendu cette divine science. On peut dire que Dieu lui a donné la science des saints, puisqu'il a été et si saint et si savant à la fois ; puisqu'il n'a jamais donné des preuves de son savoir qu'en même temps il n'en ait donné de sa vertu, et que tous ses écrits édifient encore plus qu'ils n'intruisent. On dit assez communément que la science enfle le cœur, et qu'elle ne le nourrit pas ; qu'elle éclaire, à la vérité, ceux qui, en étant destitués, ont l'avantage de la voir briller dans les autres, mais qu'elle ne fait qu'éblouir les esprits qui la possèdent. On a tort de faire tomber ce reproche sur cette divine lumière, laquelle est sortie de la même source qui a produit le Verbe éternel, et que Dieu n'a communiquée aux hommes qu'à dessein de les rendre plus semblables à lui-même. Non, la science n'est nullement coupable d'un si grand désordre. Les savants peuvent être superbes et indévots ; mais, s'ils se connaissent mal eux-mêmes, s'ils aiment peu Dieu, dont cependant ils ont une connaissance plus parfaite que les autres, ce serait une chose ridicule de s'en prendre à la science, dont le propre est d'éclairer et de porter partout la lumière. Il est vrai qu'elle enfle les esprits faibles et peu solides, et sèche les cœurs impurs et terrestres ; mais elle a des effets tout contraires partout où elle trouve d'autres dispositions. Elle inspire aux saints le mépris d'eux-mêmes et l'amour de Jésus-Christ, elle les affermit dans l'humilité et donne à leur âme un renouvellement de ferveur qui les porte à se sanctifier toujours davantage. Ce n'est pas que la science du monde soit d'une autre nature que celle des saints ; mais les saints n'abusent pas de la science, et ils savent faire un bon usage d'une chose dont le monde a coutume d'abuser. — Mon dessein est donc de vous faire voir, dans les deux parties de l'éloge de Bonaventure, que la science ne l'a point enflé, que l'étude ne lui a point desséché le cœur : c'est-à-dire que son humilité n'a point été étouffée par la multitude des plus belles et des plus sublimes connaissances, et que sa dévotion ne l'a point abandonné dans les études même les plus épineuses et les plus stériles. Je vous montrerai donc

1° Qu'on doit l'appeler l'humble docteur, le docteur pieux par excel-

lence, puisqu'il a allié une humilité très-profonde avec une profonde doctrine;

2° Qu'il a uni ensemble une dévotion très-simple et très-affectueuse avec une merveilleuse subtilité.

C'est là tout le sujet de son éloge. Tous les savants sont convaincus que ce grand saint a porté la science de l'Ecriture et de l'école au plus haut point qu'on l'ait encore vue; que, de tous les maîtres qui ont enseigné avant lui, il y en a peu qui aient fait paraître un esprit aussi élevé, aussi pénétrant, et qu'il n'en est point qui aient joint plus de solidité à tant d'élévation, plus de facilité et de méthode à une si grande sublimité. (*Le Père de la Colombière*).

—

V. — On peut dire avec beaucoup de justice, de S. Bonaventure, que Dieu lui a donné la science des saints, qu'il l'a rendu glorieux dans ses travaux, et qu'il l'a comblé de grâce et de bénédictions singulières : *Dedit illi scientiam sanctorum; honestavit illum in laboribus, et complevit labores illius;* et faire voir.

Premièrement. — Que Dieu l'a prévenu de ses grâce les plus singulières — 1° En le faisant naître de parents vertueux, qui ont donné une sainte éducation, qui l'ont mis dès sa plus tendre jeunesse sous la discipline de S. François, et l'ont consacré à son ordre, lui en ayant inspiré le goût par avance ; — 2° En lui donnant des inclinations toutes portées au bien : un grand amour pour la retraite, pour l'humilité, les mortifications et toutes les vertus chrétiennes.

Secondement. — Qu'il lui a donné la science des saints : — 1°. Un esprit sublime, pénétrant, étendu, capable de tout apprendre avec facilité ; — 2°. Un cœur vaste, tourné du côté de la vérité, qui ne goûtait rien que par rapport à elle, qui n'avait d'estime ni d'amour que pour la vérité.

Troisièmement. — Dieu l'a rendu glorieux dans ses travaux, en lui donnant 1°. Les ardeurs embrasées d'un séraphin : et c'est le sujet qui a porté l'Eglise à lui en donner le titre ; 2°. Les lumières et la pureté ; 3°. — En unissant à ces talents si sublimes et si rares une humilité très-profonde, pour qu'elle en fût comme la gardienne et la conservatrice : *Dedit illi scientiam, sanctorum; honestavit illum in laboribus; et complevit labores illius.*

—

VI. — On peut faire le panégyrique de ce grand docteur sur ce trait de l'Evangile, qui le représente très-naïvement, puisqu'il a su joindre la parole et les œuvres, la spéculation et la pratique : *Qui fecerit et docue-*

rit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum (Matth. v). — Nous le pouvons donc considérer dans ces deux vues :

Premièrement. — Comme un parfait religieux, il a pratiqué la régle qu'il a prêchée aux autres. Il ne s'est jamais relâché par dispense, même raisonnable, d'aucun de ses devoirs, ni par le prétexte des études, ni sous l'ombre de sa qualité de maître, qui l'obligeait d'enseigner avec beaucoup de fatigue.

Secondement. — Comme docteur, il ne s'est pas borné à donner des preuves de son rare esprit, mais : — 1°. Il a joint la contemplation à l'action, l'étude et le bon exemple ; 2°. Il a enseigné aux docteurs le moyen d'allier la science avec l'humilité, chose très-rare ; l'onction avec les plus sublimes lumières, non par des régles de spéculation seulement, mais en en faisant voir en lui-même la plus exacte pratique.

—

VII. — *Mortuus est pater ejus et quasi non est mortuus : similem enim reliquit sibi post se* (Eccli. xxx, 4). — Ne trouvez pas étrange que, pour faire l'éloge de S. Bonaventure, j'emprunte ces paroles au texte sacré pour vous montrer que c'est un enfant tout semblable à son père, le grand et séraphique François d'Assise, et qu'après l'avoir représenté dans l'esprit, dans le corps, dans ses desseins et dans ses entreprises, je le représente maintenant dans le ciel, où il est reconnu comme l'image la plus vive et la plus achevée de ses héroïques vertus. Ce sera cependant sans diminution et sans partage de la gloire du saint père François que je lui donne aujourd'hui un second, qui a fait revivre son esprit, imité l'austérité de sa vie et continué ses grands desseins. — Qu'il y ait de la ressemblance dans la nature entre les pères et les enfants, c'est une vérité trop claire pour être contestée ; c'est assez de savoir que la philosophie appelle l'un l'image de l'autre : *Processio viventis à vivente, in similitudinem naturæ* ; et que l'expérience nous fait voir que cette ressemblance s'étend souvent jusqu'aux traits du visage et à la conformité d'humeurs, d'inclinations et de désirs. Je prétends vous faire voir aujourd'hui que la même chose se rencontre dans la vertu et dans la sainteté, en faisant paraître devant vous un enfant de S. François tout semblable à son séraphique père, puisqu'il a eu les mêmes sentiments intérieurs, la même manière extérieure de vie et les mêmes succès dans ses entreprises et dans ses projets. Et, pour vous expliquer encore plus clairement ma pensée, ce n'est pas mon dessein de vous les mettre tous les deux devant les yeux, ni d'en faire un parallèle étudié, pour vous faire remarquer tous les traits de cette ressemblance en particulier ; pour cela, il faudrait faire le panégyrique des deux saints ; mais seulement de vous faire voir comment les vertus dominantes, et qui ont davantage éclaté dans le grand S. François, se sont vues renaître quelque temps après dans la personne du sé-

raphique docteur Bonaventure, qui, l'ayant fait marcher sur ses pas, l'ont aussi conduit et élevé à une semblable sainteté.

La première est l'humilité, qui a rendu leur esprit tout semblable par les plus vils sentiments d'eux-mêmes, par le même anéantissement et la recherche d'une vie cachée, dans le dessein de n'être connus que de Dieu.

La seconde est la mortification et l'amour de la croix, qui a fait une parfaite ressemblance de leur corps par une grande austérité et par les rigueurs les plus surprenantes.

La troisième enfin, c'est le zèle et la ferveur, qui a fait voir les mêmes inclinations dans leurs desseins et leurs entreprises toutes conformes, puisque ce saint a renouvelé dans son ordre, qui s'était un peu ralenti de sa première ferveur, ce que S. François y avait établi, et que ce même zèle s'est répandu dans toute l'Eglise, à laquelle il a rendu des services insignes — C'est ce qui fera le partage de ce discours.

—

VIII. — On peut prendre pour sujet et pour division d'un discours, ce passage du Ps. 118 : *Bonitatem et disciplinam et scientiam doce me* ; et montrer

1°. *Bonitatem* : Un naturel heureux, un cœur droit, une inclination à la vertu et une grande innocence.

2°. *Disciplinam* : L'amour pour l'ordre et la discipline, ayant maintenu la ferveur et le premier esprit de la règle de S. François, qu'il avait embrassée ; ensuite pour corriger les abus qui s'étaient glissés dans les mœurs ; et enfin pour avoir procuré l'accord, si ardemment souhaité depuis longtemps, de l'Eglise latine avec l'Eglise grecque.

3°. *Scientiam* : Une érudition profonde, une connaissance admirable de toutes les sciences, qu'il a unies avec une dévotion et une piété toute singulière.

—

IX. — On peut considérer S. Bonaventure dans trois états différents, où il a plu à la divine Providence de l'appeler, et dont il a parfaitement rempli les devoirs :

Premièrement. — Dans l'état religieux, où il s'est consacré de plein gré: 1°. Renonçant entièrement à lui-même pour embrasser l'humilité de l'Evangile ; — 2°. Se mortifiant parfaitement par une exacte observation de la règle; — 3°. Se soumettant aux plus vils offices de la maison.

Secondement. — Dans l'état de docteur, où Dieu l'avait appelé pour conduire les autres, 1°. Il se remplit lui-même de toutes sciences pour la communiquer à ses frères ; 2°. Il s'efforça d'unir l'humilité avec la plus

sublime érudition ; — 3°. Il se servit de l'étude même et de l'oraison pour avancer également en lumière et en charité.

Troisièmement. — Dans l'état d'évêque et de cardinal, où se voyant élevé, il se servit de cette dignité 1°. Pour en devenir plus humble ; — 2°. Pour travailler à la conversion des peuples : — 3°. Pour rendre son zèle plus ardent, et rendre service à l'Eglise, ce qu'il a parfaitement bien exécuté en réunissant l'Eglise latine à l'Eglise grecque.

—

X. — Faire voir que S. Bonaventure a justement mérité la qualité de Docteur Séraphique dont l'Eglise l'a honoré :

1°. Par l'amour ardent dont il a été embrasé, et dont il a donné tant de marques dans ses écrits et dans toute la conduite de sa vie.

2°. Pour avoir embrasé de la même ardeur une infinité d'âmes par ses prédications, ses exemples et ses ouvrages.

§ II.

Les Sources.

[Auteurs qui parlent de S. Bonaventure]. — **Gerson,** en divers endroits de ses écrits, non-seulement parle avec éloge de ce saint docteur, mais il le préfère même aux plus illustres théologiens qui ont fleuri dans l'Université de Paris, parce que c'est lui qui dans tous ses ouvrages a le mieux su joindre l'onction de la piété avec la doctrine de l'Ecole.

On sait assez le témoignage avantageux que **S. Thomas d'Aquin** lui a rendu, l'estime qu'il en faisait en se rendant l'auditeur de ses leçons, quoiqu'il ne fût pas son disciple ; en le qualifiant de saint durant sa vie, lui déférant en tout, et entretenant avec lui un commerce de science et de sainte amitié.

Alexandre de Hales, qui était son maître en théologie, et à l'emploi duquel le saint succéda depuis, admirait la solidité de son esprit et sa grande capacité, mais encore plus l'innocence de ses mœurs, et avait coutume de dire qu'il semblait qu'Adam n'avait point péché en lui.

Trithème et **Bellarmin**. *De scriptoribus eccles.*, en parlent avec grand éloge.

Sponde, Bzovius et **Raynaldus,** *Annales ecclesiastic.*

Vadingus. *Biblioth. Minorum.*

S. Antonin, Volaterranus, Sixte de Sienne, Possevin, Théoph. Raynaud.

[Historiens du saint]. — **Dupin**, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques. Bollandistes*, *Acta Sanctorum.*

Surius, Ribadeneira, Baillet,. au 11 Juillet.

On peut voir le nombre et le catalogue des ouvrages qu'il a composés, dans le *Dictionnaire historique* de Moréri.

[Livres spirituels]. — **Grenade**, Traité de la Prière, rapporte l'autorité de S. Bonaventure sur l'excellence et la vertu de l'oraison. — *Id.* sur la fréquente communion, dans le livre III du *Mémorial*, chap. 10; et il fait ensuite un bel éloge de ce saint. —*Id.* Comment on se doit comporter dans le don des larmes et dans la considération de la mort et des souffrances de Jésus-Christ. — *Id.* chap. 21 du *Mémorial* : des douceurs que le saint goûtait dans la méditation des souffrances du Sauveur.

Le P. Nouet, *Méditations sur la vie de* Jésus-Christ *dans ses Saints*, en a une pour le 14 Juillet sur la fête de S. Bonaventure.

[Prédicateurs]. — **Le P. de la Colombière**, Sermons.

Sermons sur tous les sujets (**Houdry**).

Le P. Duneau, Panégyriques.

Molinier, Sermons sur les fêtes des saints.

§ III.

Passages, Exemples, Figures, Applications de l'Écriture.

Circumduxit eum (Dominus), et docuit et custodivit quasi pupillam oculi. Deuteron. XXXII, 10.

Dieu l'a conduit par divers chemins, il l'a instruit, et il l'a conservé comme la prunelle de son œil.

Concrescat ut pluvia doctrina mea. Ibid. II.

Que mes paroles se répandent comme une pluie bienfaisante.

Qui appropinquant pedibus ejus accipient de doctrinâ illius Deuteron. XXXIII, 3.

Ceux qui se tiennent à ses pieds recevront ses instructions et sa doctrine.

Obsecro, domine, ut vir Dei *quem misisti veniat iterùm et doceat nos.* Judic. XIII, 8.

Seigneur, envoyez-nous encore une fois l'homme de Dieu que vous nous avez envoyé, afin que nous sachions ce que nous devons faire.

Docebo vos viam bonam et rectam. I Reg. XII, 23.

Je vous enseignerai la bonne et droite voie.

Beatus homo quem tu erudieris, Domine, et de lege tuâ docueris eum. Ps. XCIII.

Heureux est l'homme que vous avez vous-même instruit, Seigneur, et à qui vous avez enseigné votre loi

Deus, *docuisti me à juventute meâ.* Ps. LXX.

C'est vous, Seigneur, qui m'avez instruit dès mon enfance.

Exemplo didici disciplinam. Proverb. XXIV, 32.

Je me suis instruit par l'exemple.

Si Dominus magnus voluerit, spiritu intelligentiæ replebit illum, et ipse tanquàm imbres mittet eloquia sapientiæ suæ. Eccli. XXXIX, 9.

S'il plaît au souverain Seigneur, il le remplira de l'esprit d'intelligence ; alors il répandra comme une pluie les paroles de sa sagesse.

Cor suum tradet ad vigilandum ad Dominum qui fecit illum, et in conspectu Altissimi deprecabitur. Ibid.

Il appliquera son cœur et veillera dès la pointe du jour pour s'attacher au Seigneur qui l'a créé, et il offrira ses prières au Très-Haut.

In oratione confitebitur Domino, et ipse diriget consilium ejus et disciplinam. Ibid.

Il bénira le Seigneur dans sa prière, et le Seigneur conduira ses conseils et ses instructions.

In medio Ecclesiæ aperiet os ejus, et implebit eum Dominus spiritu sapientiæ et intellectûs, stolam gloriæ induet eum. Eccli. XV, 5.

Le Seigneur lui ouvrira la bouche pour parler au milieu de l'assemblée des fidèles; il le remplira de l'esprit de sagesse et d'intelligence, et il le revêtira de gloire.

Docuisti populum tuum, per talia opera, quoniam oportet justum esse et humanum. Sapient. XII, 19.

Vous avez appris à votre peuple, par votre conduite, qu'il faut être juste et porté à la douceur.

Ipse patàm faciet disciplinam doctrinæ suæ, et in lege testamenti Domini gloriabitur. Eccli. XXXIX, 11.

Il publiera lui-même les instructions qu'il a apprises, et il mettra sa gloire dans la loi et l'alliance du Seigneur.

Dominus dedit mihi linguam eruditam, ut sciam suscitare eum qui lassus est verbo. Isaiæ. L, 4.

Le Seigneur m'a donné une langue savante, afin que je puisse soutenir par la parole celui qui est abattu.

Requiescet super eum spiritus sapientiæ et intellectûs, spiritus consilii et fortitudinis, spiritus scientiæ et pietatis, et implebit eum spiritu timoris Domini, Isaiæ XI, 2.

L'esprit du Seigneur se reposera sur lui, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de force, l'esprit de science et de piété ; et il sera rempli de l'esprit de la crainte du Seigneur.

Dabo vobis pastores juxtà cor meum, et pascent vos scientiâ et doctrinâ. Jerem. III, 15.

Je vous donnerai des pasteurs selon mon cœur, qui vous distribueront la nourriture de la science et de la doctrine.

Sapientiam ejus enarrabunt gentes, et laudem ejus enuntiabit Ecclesia. Eccli. XXXIX, 14.

Les nations publieront sa sagesse, et l'assemblée sainte chantera ses louanges.

Vos estis lux mundi : non potest civitas abscondi suprà montem posita, neque accendunt lucernam et ponunt eam sub modio, sed super candelabrum, ut luceat omnibus qui in domo sunt. Matth. V, 14-15.

Vous êtes la lumière du monde : on ne peut cacher une ville située sur une montagne, on n'allume point la lampe pour la mettre sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'elle éclaire ceux qui sont dans la maison.

Sic luceat lux vestra coràm hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est. Ibid.

Que votre lumière luise de même en présence des hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père céleste.

EXEMPLES ET FIGURES TIRÉS DE L'ÉCRITURE.

Visions du prophète Isaïe]. — La vision qu'eut le prophète Isaïe, et qu'il raconte au 6e chap., me fait comprendre la raison pour laquelle on a donné à S. Bonaventure le surnom de *Séraphique*. « Je vis, dit-il, le Seigneur assis sur son trône élevé et environné de séraphins : Je fus surpris d'une si étrange vision, mais bien davantage lorsqu'un de ces séraphins vola vers moi, tenant en sa main un charbon ardent pris sur l'autel, et il me le mit sur les lèvres en me disant : *Ton iniquité est effacée : va à mon peuple.* » — Pourquoi le trône de Dieu était-il environné des séraphins, et que signifiait ce charbon ardent pris sur l'autel, dont les lèvres du prophète furent touchées ? C'est que l'office de ceux que Dieu destine au ministère de la parole est premièrement de méditer les grandeurs de Dieu, pour apprendre à le connaître, et monter par pensée jusqu'au trône de la Divinité pour y entendre les louanges que lui donnent continuellement ces bienheureuses intelligences, afin qu'à leur imitation ils puissent le louer devant les hommes et annoncer ses divines perfections. Dieu envoya un séraphin à ce prophète, et non une autre intelligence, pour purifier ses lèvres avec du feu, parce que ce n'est pas assez, pour parler utilement aux peuples, d'avoir beaucoup de science, il faut principalement être embrasé de l'amour de Dieu, afin de porter le feu dans les cœurs : car comment pourrait échauffer les autres celui qui n'a point en soi de chaleur ? — Selon ce discours du prophète, il est facile de comprendre pourquoi Bonaventure mérita d'être appelé le *Docteur séraphique* : Dieu l'avait destiné à éclairer par sa doctrine et à embraser

toute l'Eglise par ses paroles et par ses écrits. Dieu purifia, par une de ces sublimes intelligences, ses lèvres, sa langue et sa bouche ; et alors, comme le prophète, il devint lui-même un séraphin plein d'ardeur. Il parla librement, et dit à chacun ses vérités : aux rois, aux princes, aux magistrats, aux prêtres, aux lévites, au peuple. Son ardeur se répandit même sur ses ouvrages ; tout ce qu'il écrivait était séraphique ; et si quelques-uns de ceux qui lisent ses écrits ne se ressentent point de ses ardeurs, c'est qu'ils ne les lisent pas avec les dispositions nécessaires.

[La plume de Bonaventure comparée à celle de David]. — Les ouvrages de S. Bonaventure sont remplis de tant de feu et de vivacité, que l'on peut dire de lui ce que David rapporte de lui-même : *Lingua mea calamus scribæ velociter scribentis* (Ps. 44). Si la langue est une plume qui écrit, la plume sera aussi une langue, et celui qui aura bien écrit aura bien parlé. Pour en convenir, il ne faut que lire les écrits de ce docteur, et l'on trouvera qu'il a très-bien parlé, et proféré de son cœur des paroles toutes de feu ; de sorte qu'il peut dire aussi bien que le prophète : *Concaluit cor meum intrà me, et in meditatione meâ exardescet ignis* (Ps. 38) : mon cœur s'est embrasé en moi, et un grand feu s'est allumé en ma méditation. — « Mon cœur a proféré une bonne parole, et ma langue est toute semblable à la plume d'un écrivain qui écrit avec vitesse. » Pour être persuadé de tout ceci, il suffit de voir les ouvrages de ce saint docteur, et on y pourra remarquer les traits de l'amour divin les plus perçants dont ce cœur séraphique fut embrasé.

[Les Pères de l'Eglise]. — Qu'on lise les ouvrages des anciens Pères, et on connaîtra facilement que S. Bonaventure leur est comparable en tout sens. Quelle sorte de science a échappé à ses lumières ? N'a-t-il pas pas pénétré ce qu'il y avait de plus difficile et de plus obscur dans les anciens ? Les Pères ont-ils connu quelques mystères que ce saint docteur n'ait expliqués comme eux, et auxquels il n'ait donné un nouveau jour et une nouvelle lumière ? Y a-t-il en morale quelques différences dans les vertus et dans les vices qu'il n'ait démêlées ? N'a-t-il pas parlé à fond de ce qui regarde les secrets de la philosophie ? N'a-t-il pas réfuté, comme les Jérôme et les Augustin, dans ses savants écrits, les objections des hérétiques ? La grâce a-t-elle quelque abîme qu'il n'ait pénétré ? N'est-il pas entré en conférence avec les Grecs pour tâcher de les réunir à l'Eglise latine, au concile général de Lyon ? Quelle erreur ce saint docteur n'a-t-il pas combattue, ou de front ou en passant ? quel cas de conscience n'a-t-il pas décidé ? quel passage des saintes Ecritures n'a-t-il pas expliqué ? Savant comme Tertullien, théologien comme S. Augustin, habile dans l'interprétation des lettres saintes comme S. Jérôme, moral comme S. Grégoire, doux et insinuant comme S. Bernard, il semble avoir recueilli tous leurs esprits : *Intellectum quodam modo sortitus est*

omnium. Qui croirait que tant de science ait pu être renfermé dans un seul homme ?

[Vision de S. Jean]. — S. Bonaventure était incomparable dans la ferveur de l'amour. S. Jean rapporte, dans son Apocalypse, qu'il vit sortir de l'autel un ange qui avait pouvoir sur le feu : *Angelus exivit de altari, qui habebat potestatem suprà ignem*. Tel était ce grand saint. Il sortait de l'autel comme un séraphin tout ardent d'amour qui avait pouvoir sur le feu : je veux dire que sa dévotion au Saint-Sacrement était si grande et qu'il y puisait de si vives flammes de la plus pénétrante charité, qu'il était capable d'enflammer tous les autres, et de leur communiquer ce feu céleste que le Fils de Dieu apporte encore tous les jours dans le monde en descendant sur nos autels. Il ne faut que lire ses ouvrages pour en être convaincu par sa propre expérience. Toutes ses paroles sont autant de charbons de feu qui échauffent et embrasent ceux qui les lisent avec désir sincère d'en profiter. On sait ce qui lui arriva étant proche de la mort : ne pouvant communier à cause d'un grand vomissement qui l'en empêchait, il se fit appliquer la sainte Hostie au côté, et, par un miracle sans exemple, l'hostie entra d'elle-même dans son sein et pénétra jusqu'au cœur. Marque évidente de l'amour qu'il avait pour le Sauveur et que le Sauveur avait pour lui.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

Dedit illi Dominus scientiam sanctorum (Sap. x). Il est vrai que les lettres n'ont jamais été plus florissantes qu'aujourd'hui ; les docteurs se multiplient tous les jours, et deviennent presque aussi communs qu'ils ont été rares dans les derniers siècles ; mais aussi la science des saints n'a jamais été, ce semble, plus négligée, et le faste que la plupart des savants affectent dans les chaires, dans les assemblées, la jalousie qui les élève les uns contre les autres, et qu'ils font souvent éclater avec scandale, en sont des marques assez évidentes. Que savons-nous, quelque doctes que nous soyons, si nous ne nous connaissons pas nous-mêmes ; si nous sommes ignorants dans la science qui fait les saints ; si nous ne savons Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié ? Bonaventure est un de ceux qui ont le mieux entendu cette divine science. On peut bien dire que Dieu lui a donné la science des saints, puisqu'il a été si saint et si savant tout à la fois, qu'il n'a jamais donné de preuves de sa science qu'en même temps il n'en ait donné de sa vertu, et que tous ses écrits édifient encore plus qu'ils n'instruisent ?

Erat lucerna ardens et lucens (Joan. v).—Dans la louange que donne le Fils de Dieu au grand S. Jean-Baptiste, il met l'ardeur avant la lumière, parce qu'en effet celle-là doit être préférée. Sur quoi S. Bernard dit excellemment; *Tantùm lucere vanum est, tantùm ardere parùm : ardere et lucere, perfectum :* luire seulement, ce n'est rien ; échauffer, c'est peu de chose : mais luire et échauffer tout ensemble, c'est le comble de la perfection. Ce n'est qu'une pure vanité de luire devant les hommes par la science qui enfle, si on manque de la charité qui édifie ; le haut point de la perfection consiste à joindre l'une avec l'autre. Lors donc qu'on appelle S. Bonaventure le *Docteur séraphique*, on ne lui conteste pas la louange qui lui est due pour sa science, mais on veut dire que sa science n'a pas ressemblé à ces brillants qui ont beaucoup d'éclat et point de chaleur, auxquels Lucifer et tous les anges rebelles ont ressemblé, puisqu'ils ont eu de très-hautes connaissances, beaucoup de lumières, mais point d'amour ni d'ardeur. La sagesse de Bonaventure eut tout ensemble ces deux grandes qualités : elle fut lumineuse et ardente ; elle éclairait et échauffait en même temps. Il y a, à la vérité, des docteurs qui éclairent, qui ont beaucoup de lumières à cause de l'éminence de leur savoir ; mais cette qualité seule est inutile. Notre saint docteur eut tout à la fois la lumière et la chaleur ; la lumière par les belles connaissances de son esprit, et la chaleur par les ardeurs de sa dilection. C'est par ces deux admirables qualités, unies ensemble, qu'il éclairait et échauffait le monde ; c'est par là qu'il parvint à un si haut degré de perfection, et qu'il rendait de si grands services à l'Eglise.

Lex Dei *ejus in corde ipsius* (Ps. 36). — Le lieu propre de la vérité n'est pas l'esprit ; elle n'y est que comme une lumière, et ce n'est point ce qui sanctifie. La demeure de la vérité et de la loi de Dieu, c'est le cœur, parce qu'il est le siége de l'amour, et que tout ce qui entre dans le cœur prend cette teinture de l'amour. Combien ont la loi de Dieu dans leur esprit ? ils savent et ce qu'ils doivent faire et les devoirs des autres ; mais c'est un dépôt qui ne passe point jusqu'à l'action ; c'est le cœur qui remue la main et qui porte à la pratique. S. Bonaventure avait mis la loi de Dieu dans son cœur : là elle était justice, elle était charité. Il aimait ce que Dieu commande et il le mettait en pratique. Cet amour de la vérité et de la loi de Dieu avait éclairé son esprit ; ainsi, les lumières qui éclairaient son esprit n'étaient flammes. Il voyait la vérité, il l'embrassait, il la suivait : et, en pratiquant ce qu'il en connaissait, il augmentait et son ardeur pour elle et ses lumières. En ce saint docteur, la foi opérait par la dilection, une affectueuse obéissance lui faisait suivre les préceptes. On eût dit que Dieu avait gravé sa loi dans son cœur dès sa naissance, comme dans Adam innocent. Il se sanctifia dès ses premières années, et rien ne fut capable de retarder ni d'interrompre cet amour fidèle : *Lex* Dei *ejus in corde ipsius.*

Prævenerunt oculi mei ad te diluculo. (Ps. 118). — Qu'il est à craindre que nous n'ayons pas consacré à DIEU les premiers usages de notre raison ! C'est par elle que nous commençons à vivre véritablement ; tout ce qui a précédé la raison est comme un sommeil pendant lequel notre vie était fort semblable à celle des animaux. Où sont donc ceux qui, entrant dans le monde par le premier usage de leur raison, ont dit à DIEU comme Bonaventure : Me voilà prêt à être immolé pour vous? Où sont ceux qui ont tourné leurs premiers regards vers JÉSUS-CHRIST, comme David, et comme notre saint docteur? L'expérience ne nous fait que trop voir ce que l'Ecriture enseigne, que la présomption, le plaisir, la vanité et la jeunesse, ne sont presque qu'une même chose, et que nous nous égarons dès le sein de nos mères ; il semble que toutes les passions ensemble soient dès-lors en possession de nos cœurs. L'esprit et le cœur de la jeunesse est, à la vérité, un vaisseau sans mât et sans voiles, sans pilote et sans conducteur, qui devient le jouet des tempêtes et des vents. Satan manque-t-il d'emporter, comme ses plus précieuses dépouilles, les premières pensées de l'esprit, les premiers usages du cœur? Quel avantage S. Bonaventure n'a-t-il pas par-dessus nous, non-seulement de n'avoir point oublié dans ses premiers moments ce qu'il devait à son créateur, mais d'avoir déjà brûlé des ardeurs les plus pures de son amour!

Dedit illi Dominus scientiam sanctorum. (Sapient. x). — Il y a une sorte de science qui consiste dans un amas de connaissances présomptueuses, vaines et stériles, qui ne nourrissent point le cœur, mais qui le dessèchent, de sorte qu'il demeure enflammé auprès de ces connaissances comme auprès d'une viande en peinture. L'orgueil est souvent le seul fruit de cette étude. Bonaventure, très-persuadé de ce danger, entretint sa science par l'humilité et par la prière, qui firent naître en lui la justice et la charité : et c'est ce qui forme cette science des saints, que l'Ecriture relève si fort, parce qu'elle apprend le moyen de devenir saint, et découvre l'importance des choses célestes et invisibles. Ce don d'intelligence et de lumière, plein de charité, commença dans notre saint dès son enfance. DIEU l'accoutuma de bonne heure, comme un autre Samuel, à la connaissance et à la révélation de ses volontés et de ses mystères. Dans la retraite de son monastère, il s'occupait de DIEU, du bonheur de ceux qui le possèdent, de l'avantage dont jouissent les âmes qui, séparées du monde et dégagées de ses embarras, font leurs délices de la contemplation des choses célestes. C'est ainsi que ce saint docteur, connaissant tout ce que JÉSUS-CHRIST avait fait pour lui et pour son salut, résolut de s'engager à lui par des vœux solennels, de renoncer sans retour au monde, et de porter sa croix chaque jour. Voilà précisément en quoi consiste cette science qui fait les saints, et toute autre science n'est, en comparaison, que confusion et ténèbres.

Discite à me quia mitis sum et humilis corde (Matth. XI, 29). — Si nous n'avions point d'autres portraits des saints que ceux qu'ils nous ont laissés de leurs vertus, ils seraient méconnaissables, parce qu'ils ont toujours caché leurs rares talents, et ne nous ont fait connaître que ce qui pouvait les rabaisser devant les hommes. C'est là leur honneur et leur gloire : ils ont toujours imité l'humilité du Sauveur. S. Bonaventure ne comptait qu'un seul avantage dans le monde, celui de se conformer à JÉSUS-CHRIST, d'être humilié et méprisé comme lui. Il mettait comme un voile sur toutes ses rares qualités par sa profonde humilité, et il n'en eût jamais rien fait paraître s'il n'eût été obligé à l'édification du prochain. C'est que rien ne lui parut grand que vous, Seigneur, c'est qu'il était persuadé que tous les dons qu'il possédait ne venaient que de vos libéralités, que vous seul méritiez d'en être loué, qu'il n'avait que le néant et le péché pour son partage ; que ses humiliations lui attiraient de nouvelles grâces ; que c'était la voie que vous aviez marquée pour aller à vous ; que vous n'aviez pas donné de leçons en termes plus précis et plus clairs. Il était persuadé que l'avantage et la gloire du disciple est de ressembler à son maître, que le Fils de DIEU méconnaîtrait tous ceux qui ne se seraient pas abaissés, et qu'enfin, l'évangile étant notre partage et ne nous prêchant que l'humilité, nous devions nous estimer heureux d'avoir pour notre seule part ce saint héritage.

Elegi abjectus esse in domo DEI *mei magis quàm habitare in tabernaculis peccatorum* (Ps. 83). — Qui est-ce qui était capable de suivre le vol de S. François d'Assise ? Sa vertu n'était-elle pas arrivée à un degré où il semblait que personne ne pût atteindre ? Qui est-ce qui était capable d'une si grande perfection ! Sa vie était si sainte, qu'elle paraissait inimitable ; son austérité effrayait ceux même qui avaient de la piété. On craignait que son ordre ne finît avec ceux qui l'avaient suivi de son temps. On désespérait que François eût jamais de successeurs de son humilité si rare, d'une austérité si extrême, d'une pénitence sans relâche. Ce fut néanmoins sous cette règle que Bonaventure résolut de passer ses jours, préférant d'être méprisé dans la maison de DIEU plutôt que de demeurer dans les palais des pécheurs. Il y porta le joug du Sauveur dès sa plus tendre jeunesse, et il résolut d'y mourir à l'affection et au souvenir des hommes. C'est là qu'il se cacha et qu'il se perdit, pour ainsi dire, comme un vase qui n'est plus propre à aucun usage. Ainsi celui qui devait être un vase d'élection, l'ornement de son ordre et l'une des colonnes de l'Eglise, l'admiration des savants, l'objet de l'estime de tous ceux qui aiment la véritable piété, s'éclipse en un instant, se soustrait aux yeux, et se regarde lui-même comme un homme inutile et comme un atôme. Le saint ordre de François devint l'école de notre Saint ; ce fut là qu'il fit son apprentissage sous l'observance de la règle ; ne cherchant uniquement que DIEU, il obtint de sa majesté sainte une

abondance de grâces éminentes, récompense ordinaire des humbles de cœur.

Venerunt mihi omnia bona pariter cum illâ (Sapient. VII). — La sagesse est la source de tous les dons et de toutes les vertus ; elle les fit toutes entrer dans le cœur de Bonaventure dès ses premières années ; et, à mesure que la sagesse croissait en lui, toutes les autres vertus se ressentaient de cet accroissement; et se multipliaient, pour ainsi dire, en même temps dans son cœur. Elevé à la qualité de maître dès l'âge de trente-deux ans, la sagesse parut en lui dans un souverain degré, aussi bien que l'humilité. Digne disciple de la sagesse incréée, pendant qu'il faisait aux autres des leçons, il apprenait à cette sublime école ce qu'il devait enseigner. Ainsi sa haute science n'était point à charge, parce qu'il la tempérait par la sagesse et par sa profonde humilité.— Puissiez-vous profiter de cet exemple, vous qui, souvent, en enseignant aux autres les règles de la sagesse, les violez impunément ; vous que l'on voit si immodérés et si abandonnés à vos passions, si peu soigneux de rentrer en vous-mêmes; vous qui aimez tellement vos commodités, que vous regrettez le peu de temps que vous pourriez donner à l'étude de vous-mêmes ; vous qui parlez avec tant de chaleur, qui n'aspirez qu'à primer partout, qui aimez tant le repos et qui fuyez le travail ; vous qui ne vous repaissez que des nouvelles du siècle, qui mettez toute votre étude à plaire au monde, qui êtes si vifs quand il s'agit de parler de réforme, et qui ne vous corrigez jamais de vos défauts les plus grossiers ! Demandez à Dieu cette sagesse qui fait disparaître tous les défauts, et qui donne en même temps toutes les vertus.

§ IV.

Passages et Pensées des Saints Pères.

Quid mirum si lucem scientiæ percipere subitò possunt qui per vitæ puritatem sedes Sancti-Spiritûs semper sunt ? Gregor. IV in Reg.

Y a-t-il lieu de s'étonner si ceux-là sont aussitôt éclairés qui, par la sainteté de leur vie, sont le trône de l'Esprit-Saint ?

Quale esset Sancti-Spiritûs donum si scientiam daret, et affectum magnæ charitatis non daret? Qui enim illo spiritu replentur cœlestia prædicant, sed quæ loquuntur amant. Id. Ibid.

Quel serait le don de l'Esprit-Saint s'il accordait la science sans donner en même temps l'affection d'une grande charité ? Ceux qui sont remplis de cet Esprit prêchent les choses célestes, et ils aiment ce qu'ils prêchent.

Verus humilis non vult humilis prædicari, sed vilis reputari. Bernard. Serm. 6 in Cant.

Celui qui est véritablement humble ne veut point être loué de son humilité, mais être estimé vil et méprisable.

Magnus unusquisque esse studeat, sed tamen aliquo modo esse se nesciat. Gregor. Moral.

Que chacun s'efforce d'être grand, et néanmoins qu'il ne connaisse pas lui-même ce qu'il est.

Oportet bona opera sciendo nescire, quia et recta hæc æstimare oportet et minima: recta utcustodiamus, et minima ne inflemur. Id. IX, 17.

Il faut connaître ses bonnes œuvres et les ignorer, parce qu'il les faut juger conformes à la règle, et néanmoins les croire méprisables; il les faut croire justes pour persévérer, et petites pour éviter l'orgueil.

Humilitas est oculus animæ, per quam homo conditionem suam ac statum suum verissimè recognoscit: undè dicit Bernardus: Humilitas est virtus quâ homo verissimâ sui cognitione sibi ipsi vilescit. Albert. Magnus, Serm. 3.

L'humilité est l'œil de l'âme, par lequel l'homme connaît certainement son état et sa condition: c'est pourquoi S. Bernard dit que l'humilité est une vertu par laquelle l'homme est vil à ses propres yeux.

Non immeritò doctores sancti basium *nomine designantur; quia, dùm recta prædicant, et prædicationis suæ vivendo concordant, omne pondus Ecclesiæ fixâ morum gravitate concordant.* Gregor. Moral.

C'est avec justice que les saints docteurs sont appelés des *bases*: car, lorsque leur vie sainte soutient les règles de piété qu'ils ont prêchées, ils soutiennent alors le poids de l'Eglise par la gravité de leurs mœurs.

Illi verè doctores sunt qui, cùm per rigorem disciplinæ patres sunt, per pietatis viscera matres esse meruerunt. Id. in Cantic.

Ceux-là sont véritablement docteurs qui, pères par la sévérité de la discipline, sont aussi tendres que des mères par leurs entrailles de charité

Nescio si unquàm talem doctorem ut Bonaventuram habuerit studium Parisiense. Gerson.

Je ne sais si l'Université de Paris a jamais donné un docteur qui puisse aller de pair avec Bonaventure.

Sufficit mihi hæc doctrina. Ut quid stulto labore consumor? multiplicentur potiùs et transcribantur opera doctoris istius. Id.

La doctrine de Bonaventure me suffit. Qu'est-il besoin de se consumer à écrire? Songeons plutôt à reproduire les livres de ce grand docteur.

Si quæratur à me quis inter cæteros doctores plùs videatur idoneus, respondeo sine præjudicio quòd S. Bonaventura. Id.

Si l'on me demande lequel de tous les docteurs est le plus propre à instruire un chrétien et à lui inspirer la piété, je répondrai, sans préjudice du mérite des autres, que c'est Bonaventure.

Multa scripsit in quibus, summam eruditionis laudem cum pari pietatis ardore conjungens, lectorem docendo movet. Oftic. huj. sancti.

Il a fait un grand nombre d'ouvrages où, joignant à une profonde érudition une ardente piété, il touche le cœur de celui qui les lit, en même temps qu'il l'instruit.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Joindre la prière à l'étude]. — Ce n'est pas assez, pour être véritablement savant, d'appliquer son esprit à la recherche de la vérité, à l'étude de la religion et à la connaissance de Dieu : la sainteté du christianisme exige un autre devoir dans les doctes, sans lequel j'ose dire, avec l'Apôtre, que leur science n'est que vanité ; et ce devoir est l'assiduité à la prière, l'étude fréquente de Jésus crucifié et anéanti. Un chrétien n'est pas seulement obligé de s'instruire par la science, mais encore de se sanctifier dans la science. Je dis plus : sans la prière, sans l'étude de Jésus-Christ, il ne peut avoir une connaissance parfaite de Dieu. C'est en Jésus-Christ seul, dit l'Apôtre, que sont renfermés les trésors de la sagesse et de la science ; il n'y a que lui qui est venu et qui nous a donné l'intelligence pour connaître le vrai Dieu. Cela supposé, il ne faut pas qu'un chrétien fasse consister sa science dans le nombre ou la subtilité des choses qu'il sait, qu'il se flatte de l'étendue des ses connaissances ; car, s'il se flatte en ce qu'il croit connaître, il ne sait encore rien de la manière qu'il le faut savoir ; sa science est plutôt une ignorance déguisée qu'une connaissance réglée. La prière et l'étude de la croix doivent faire le fondement de sa doctrine. Dieu nous ayant manifesté sa sagesse et sa force par la folie de la croix, un savant doit puiser avec joie les eaux salutaires de sa science dans les sources inépuisables du Sauveur ; il ne doit avoir d'autre école que la croix, d'autre maître que Jésus crucifié, d'autre étude que ses plaies, d'autres entretiens que ses souffrances, d'autre objet enfin qu'un Dieu mourant pour l'instruire de la vraie science, et pour le sanctifier après l'avoir instruit. Ce fut le grand secret que trouva le séraphique docteur Bonaventure pour parvenir à ce sublime degré de science où il arriva.

Il ne faut que l'exemple de notre saint pour faire voir que l'opposition qu'on suppose exister entre la science et la dévotion est chimérique, et que, s'il y a quelque obstacle qui rende l'alliance de ces deux choses plus difficile et plus rare, cette difficulté ne vient ni du côté de la science ni du côté de la dévotion, puisque la nature de l'une et de l'autre n'a rien qui favorise ce sentiment, mais uniquement de l'usage que font les savants de la science, qu'ils préfèrent assez ordinairement aux exer-

cices de piété; ils ont plus de soin de cultiver leur esprit par de nouvelles lumières que leur volonté et leurs mœurs par la piété et les vertus chrétiennes. Notre séraphique docteur était bien éloigné de ce caractère et de cet esprit. Comme il préférait infiniment la sainteté à toutes les plus sublimes connaissances qu'il eût pu acquérir par l'étude et par le commerce avec les savants, la dévotion et la piété faisaient son premier soin, et il ne donnait à l'étude que le temps qui lui restait après s'être acquitté de ses devoirs de piété et de religion. Il faisait l'essentiel de l'un, et l'accessoire de l'autre : de manière qu'il s'étudia à devenir saint avant de se rendre savant. C'est pourquoi il ne prit jamais rien sur ses dévotions, soit communes soit particulières, pour le donner à l'étude ; mais il quittait souvent ses livres pour vaquer aux œuvres de piété, lors même qu'il avait le plus de besoin de préparation ou qu'il était le plus accablé de travail.

[La science unie à la charité]. — Avoir de la science sans avoir de la charité, ce n'est que vanité, dit S. Bernard après l'Apôtre. Avoir de la science, c'est peu de chose, puisqu'on ne peut être utile qu'à soi-même ; mais avoir de la science et de la charité tout ensemble, dit ce Père, de la doctrine, de la vertu, des lumières et des exemples, c'est en cela que consiste la perfection, parce que après s'être sanctifié soi-même, on peut servir à sanctifier les autres. C'est à cette perfection que sont appelés les saints que Dieu destine, selon les décrets éternels de sa sagesse, à être les lumières éclatantes de son Eglise. La sainteté de leur vie doit répondre à la pureté de leur doctrine, le nombre de leurs vertus à l'étendue de leurs lumières; ils sont établis pour instruire et pour édifier, pour enseigner et pour conduire. Tel fut le saint docteur Bonaventure. Comme Dieu prit plaisir de le sanctifier dans sa science, il prit soin lui-même de sanctifier les autres dans la vérité. Il répandit au-dehors avec sagesse les lumières et les vertus dont il s'était rempli au-dedans avec fidélité. Ceux qu'il ne pouvait toucher par l'efficace de ses discours, il savait les convaincre par la solidité de ses exemples. En un mot, sa vie et sa doctrine étaient conformes et s'accordaient parfaitement ensemble.

[L'exemple uni à la doctrine]. — C'est un admirable secret, que peuvent apprendre de l'exemple de S. Bonaventure tous ceux qui sont poussés d'un véritable zèle de se rendre utiles à l'Eglise et au public par la science qu'ils s'efforcent d'acquérir, de joindre la dévotion avec l'étude, et de s'adresser à Dieu, qui est le Père des lumières et le Dieu des sciences, comme parle l'Ecriture : car c'est à ses amis qu'il communique ces lumières et cette science ; c'est-à-dire à ceux qui lui sont plus dévoués, plus attachés à son service. Il les accorde même souvent pour récompense de la ferveur avec laquelle on le sert ; et c'est une vérité que nous apprend le prophète David, qu'il faut s'approcher de Dieu si

l'on veut être éclairé : *Accedite ad Deum, et illuminamini* (Ps. 33). Le prophète apporte même la raison pour laquelle il a été plus éclairé que tous ceux de son âge, quoiqu'ils eussent plus d'expérience que lui : c'est qu'il avait été plus soigneux observateur de sa loi : *Super senes intellexi, quia mandata tua exquisivi*. Ainsi, ceux-là se trompent et s'abusent qui, par leur seul travail, prétendent acquérir de la science. Je veux qu'ils réussissent quelquefois, mais Dieu ne bénissant pas leur travail, leur science devient stérile et infructueuse. Nous pouvons apprendre, par l'exemple de notre saint, que, quelque heureux génie qu'on ait pour les lettres, les lumières du Ciel font plus que tout le reste pour devenir savant, et que les véritables lumières ne s'obtiennent que par la piété et la dévotion.

[Science par l'étude, science par la prière]. — On doit être convaincu qu'il y a une grande différence entre la science acquise par le travail et par l'étude, et la science qui est la récompense de la prière, de l'oraison et des communications intimes que l'on a avec Dieu dans ce saint commerce. La première n'a pas cette force secrète et puissante qui émeut la volonté ; souvent elle ne produit qu'une vaine admiration, non une persuasion efficace. Elle montre avec faste beaucoup de doctrine, mais elle fait peu de conversions. L'esprit qui en est rempli est dissipé par des distractions importunes, qui détournent et l'imagination et la mémoire. Mais la science que Dieu donne par le secours de la prière recueille l'esprit, au lieu de le dissiper. Immobile comme Madeleine, aux pieds du Sauveur, on l'écoute tranquillement, et l'on reçoit tout dans son cœur. Comme S. Jean, on repose sur la poitrine de Jésus, où l'on apprend des secrets ineffables. — Telle a été la science toute divine de S. Bonaventure. Il se remplit aux pieds du Fils de Dieu, c'est-là qu'il a amassé ces trésors de science et de sagesse qu'il a communiqués avec tant d'édification et d'efficace. C'est là que son âme, attentive à la voix du Sauveur qui lui parlait, ne faisait aucune fonction que de recevoir les ardeurs et les lumières de ce divin soleil. C'est là que les distractions importunes, respectant la majesté du maître et la docilité du disciple, laissaient jouir en repos ce grand saint des célestes douceurs qu'il plaisait au Fils de Dieu de lui communiquer. Aussi, dès que Bonaventure sort de ce divin commerce et qu'il vient à parler, il sort de son cœur, par sa langue et par sa bouche, des étincelles de feu qu'il a reçues de Jésus. S'il parle, s'il prêche, s'il exhorte, il pénètre, il transporte, il enflamme. S'il s'emploie à la conversion de quelques âmes, il imprime en même temps et la crainte des jugements de Dieu et l'ardeur du saint amour. S'il écrit, sa doctrine a deux effets : elle éclaire et elle nourrit, elle brille et elle échauffe.

[Le mot de S. Paul : *Scientia inflat*]. — La science enfle les esprits faibles

et peu solides, elle sèche les cœurs impurs et terrestres ; mais elle a des effets tout contraires partout où elle trouve d'autres dispositions. Elle inspire aux saints le mépris d'eux-mêmes et l'amour de JÉSUS-CHRIST ; elle les affermit dans l'humilité, et cause à leur âme un renouvellement de ferveur qui les porte à se sanctifier toujours davantage. Ce n'est pas que la science des gens du monde soit d'une autre nature que la science des saints ; mais les saints ne gâtent point la nature de la science, et ils savent faire bon usage d'une chose dont le monde veut abuser. — L'exemple de S. Bonaventure est capable de nous en convaincre : la science ne l'a point enflé, l'école ne lui a point desséché le cœur : c'est-à-dire que son humilité n'a point été étouffée par la multitude des plus belles et des plus sublimes connaissances, et que sa dévotion ne l'a point abandonnné dans les études les plus épineuses et les plus sèches, parce qu'il a su conserver une humilité profonde au milieu du savoir le plus sublime.

[La science n'est point opposée à l'humilité]. — Il ne faut pas s'imaginer que la science soit opposée à l'humilité chrétienne, puisque celui qui s'est donné lui-même pour modèle de l'humilité possédait tous les trésors de la science, et que le grand Apôtre veut que les ministres de l'Evangile s'appliquent à se rendre savants. Les docteurs ne tiendraient pas un rang si considérable dans l'Eglise s'ils n'avaient eu autant d'humilité que de science. Il est cependant vrai que, comme l'alliance et le parfait accord d'une science peu commune et d'une humilité à l'épreuve de la réputation la mieux établie, des emplois les plus éclatants et des dignités les plus capables de remplir les désirs de l'ambitieux, que l'alliance, dis-je, d'une telle science et d'une telle humilité est rare et difficile, et marque un fonds de sainteté extraordinaire. Je ne crains point cependant de dire que c'est un des principaux caractères de l'incomparable docteur S. Bonaventure ; il y en a peu qui aient possédé l'un et l'autre dans cet éminent degré qui l'a fait distinguer entre les savants et entre les humbles tout à la fois.

[Nécessité de la science dans un ministre du Seigneur]. — L'Eglise a toujours déclaré qu'elle voulait que ses ministres eussent de la science : et il ne faut pas s'étonner que, étant conduite par le SAINT-ESPRIT, elle ait toujours suivi fidèlement en cela, autant qu'en d'autres choses, les enseignements que ce divin Esprit nous a laissés dans l'Ecriture. Consultez l'Ancien-Testament, consultez le Nouveau : l'Esprit de DIEU a toujours été le même ; il s'est toujours expliqué de la même manière sur les qualités nécessaires aux ministres du Très-Haut ; il a toujours marqué que la science était particulièrement nécessaire à celui qui prétend entrer dans le sanctuaire. Il ne s'est pas contenté de parler en figure pour nous faire connaître une vérité de cette conséquence : il s'en est expliqué clairement. Entendez-le parler par un de ses prophètes : *Quia repulisti scientiam*, dit-il à ceux qui prétendaient entrer dans le ministère sacré, *repellam te,*

ne sacerdotio fungaris mihi (Oseæ IV, 6). Voyons comment le Sauveur appelle ses ministres, et il nous sera aisé de voir s'ils peuvent sans science soutenir l'auguste nom qu'il leur donne : *Vos estis lux mundi,* leur dit-il, *vos estis sal terræ* (Matth. V). Mais quelle lumière qu'un ministre du Seigneur sans science ! quel sel ! il n'est bon qu'à être jeté et foulé aux pieds du monde. S. Paul, en décrivant les qualités des évêques et de ceux qui sont les ministres du Seigneur, marque expressément qu'ils doivent être capables d'instruire ; s'ils ne le sont point, c'est en vain qu'ils espèrent être employés à instruire. L'Eglise même nous enseigne, dans un de ses conciles, la nécessité de la science, et nous marque que ses ministres n'ont pas moins besoin de science que de piété. Elle est aussi exacte à rejeter les ignorants que les pécheurs, et comme on a grand soin de ne point admettre dans les fonctions sacrées les méchants et les pécheurs, aussi ne faut-il point souffrir que les ignorants s'y ingèrent.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Bonaventure se fait religieux]. — L'événement fit bien voir que la prière que la mère de S. Bonaventure avait faite pour la santé de ce cher fils avait été exaucée. Cet enfant de bénédiction recouvra la vie, comme un flambeau qui est près de s'éteindre jette ensuite de plus vives lumières. En effet, il commença dès-lors à croître en science et en vertu, pour se rendre digne membre d'un ordre dont la science et la sainteté font encore aujourd'hui un des grands ornements de l'Eglise. Mais Bonaventure joignit tellement l'étude des lettres humaines avec la haute science de la charité, que son exemple seul est capable de nous convaincre que ce n'est point une règle générale que plus on donne à l'une plus on ôte à l'autre, et que l'on ne peut être savant que l'on ne soit en même temps prévenu et rempli de son propre mérite ; au contraire elles se peuvent prêter la main, et se servir mutuellement de secours, pour parvenir à la perfection propre à chacune en particulier. C'est en vain que l'on oppose que la science dessèche le cœur en appliquant toute notre attention aux choses que l'on médite et dont on tâche d'acquérir une parfaite intelligence ; ce qui fait comme une diversion des forces de l'âme, laquelle, occupée tout entière

à la spéculation, à la méditation, à comprendre, à développer et à faire de nouvelles découvertes, ne donne pas le temps à la volonté de se répandre en affections, en désirs, en ces épanchements de cœur dans lesquels consiste proprement la dévotion. En vain allègue-t-on que la grâce est une source d'eau vive qui se communique par deux différents canaux, l'esprit et le cœur, et que plus l'un se remplit plus l'autre demeure vide. Si ce n'est pas sans raison, c'est du moins sans preuves convaincantes, que l'on soutient que la science nous éloigne plutôt de la dévotion qu'elle ne nous y donne entrée.

A peine le jeune Bonaventure fut-il entré dans l'ordre de S. François, qu'il se remplit l'esprit des vertus de ce grand fondateur. Il se regarda comme un homme qui devait être crucifié au monde, et à qui le monde devait être crucifié ; comme un homme appelé de Dieu pour être conforme à l'image de son Fils : et dès-lors il s'étudia à graver dans son âme tous les traits de cette conformité parfaite. Il s'occupa non-seulement à polir son esprit par la science, mais à purifier son cœur par la charité : bien différent en cela de ces docteurs, qui s'abandonnent à une infinité de recherches curieuses et inutiles, qui précipitent leur esprit, dit S. Augustin, pour acquérir la connaissance des choses basses. Il s'éleva, au contraire, à la contemplation de la vérité immuable. Ambition de s'élever, envie de passer pour savant, désir de se faire distinguer, impatience de s'attirer une grande réputation, vous n'aurez jamais de part aux études de notre saint. Comme son dessein fut de se sanctifier, de devenir savant et de devenir saint, il fit toute son occupation de la prière, et toute son étude de la croix de Jésus-Christ. C'est au pied de cette croix qu'il humiliait son esprit, pour mériter l'intelligence des mystères, et qu'il purifiait son cœur pour le rendre capable de le recevoir. C'est là qu'il se fit une sainte habitude de tourner en prière tout ce qu'il pensait, de ne séparer jamais l'étude de l'oraison : en sorte que, comme son étude était le fondement de sa prière, la prière était la perfection de son étude. (**Houdry**).

[La croix devient son étude]. — Bonaventure ne fait plus de la croix que l'objet de sa science et la règle de sa vie. Il met toute sa gloire dans cette croix ; il fait profession de ne savoir autre chose que Jésus crucifié ; il demande à connaître ses mystères, à connaître la vertu de sa résurrection, à participer à ses souffrances. Toute autre science lui paraît inutile, tout lui semble une perte, au prix de cette haute connaissance de Jésus-Christ, pour l'amour duquel il s'est privé de toutes choses. C'est ce qu'il déclara un jour à S. Thomas d'Aquin, qu'une amitié étroite unissait depuis longtemps à notre saint docteur, et qui, surpris de sa piété et de sa doctrine, lui demanda dans quels livres il puisait de si hautes connaissances. Bonaventure lui montra un crucifix, pour lui faire comprendre

que les plaies de ce divin Sauveur étaient autant de maîtres qu'il consultait dans ses doutes, qu'il écoutait dans ses difficultés, et qu'il suivait dans leurs décisions. C'est de cette source qu'il tira les principes de sa science et la sublimité de ses lumières. C'est par ce moyen qu'il perça les mystères les plus impénétrables, qu'il développa les secrets les plus profonds de la religion, et qu'il fit un progrès admirable dans la science et dans la piété. (*Le même*, *Sermon manuscrit*).

[Il se sanctifie de plus en plus]. — Notre saint docteur s'était imprimé bien avant dans l'esprit cette maxime, que la science des saints est de savoir vivre comme eux, d'imiter leurs vertus, de s'unir à Dieu par l'oraison, et que sans cela la science n'est qu'une vaine curiosité : *Vani sunt homines in quibus non subest scientia* Dei, dit le Sage. Il étudiait en un mot, pour se sanctifier et pour s'exciter d'avantage à l'amour de Dieu par les connaissances qu'il acquérait, et qu'il rapportait toutes à ce but. Bien éloigné de ce désir insatiable de tout savoir qui fait préférer la lumière à l'ardeur, c'est-à-dire la science à la piété, ou qui rapporte toute son étude à se faire la réputation d'un homme savant, et non pas à être plus saint et plus attaché au Dieu des sciences, comme parle le prophète. C'est un abus et un désordre dont S. Bernard se plaignait de son temps, en condamnant avec raison cette avidité déréglée et cette intempérance, s'il faut ainsi parler, qui fait préférer la science à la dévotion; souvent même chez les personnes consacrées à Dieu par leur état. Ces gens-là, dit le saint, renversent l'ordre que Dieu a établi dans son Eglise, où il veut que ceux qui en sont les docteurs et comme les flambeaux pour éclairer les autres soient ardents avant d'être lumineux, et que la lumière ne soit que pour sentir le feu qui la produit : *Lucerna ardens et lucens :* au lieu que la plupart veulent seulement briller par l'éclat de leur doctrine, et s'établir sur le pied de savants, et cela souvent aux dépens de la charité, qu'ils violent ou qu'ils négligent d'acquérir: *Voluit lucere, non ardere;* se souciant très-peu d'acquérir les vertus qui rendent l'homme véritablement savant et devant Dieu et devant les hommes, et ne cherchant que la lumière, dont ils sont éblouis les premiers avant d'éblouir les autres. (*Le même*).

[Piété et science]. — On ne peut douter que la piété et la dévotion de notre saint docteur, loin d'être un obstacle à ses études, n'ait été le moyen et le secret merveilleux qu'il trouva pour parvenir à ce sublime degré de science qui l'a fait admirer de tout le monde. Il est vrai que la méthode qu'il observait dans cette étude n'était pas toujours la même. Il ne considérait pas toujours ce Dieu-Homme attaché à la croix ; il le méditait quelquefois immolé dans le sacrifice de l'autel, et sa dévotion, qui le portait à entendre et à servir les messes le plus souvent qu'il pouvait, n'a pas peu contribué à augmenter sa science et sa piété tout à la fois. Il

savait que l'un des effets de ce divin mystère, qu'on appelait anciennement le mystère des lumières, était d'éclairer l'esprit aussi bien que d'embraser le cœur : à quoi il faut ajouter que la dévotion envers la Sainte Vierge lui fut encore d'un grand secours pour le même dessein. Il en avait l'exemple tout récent devant les yeux dans le fameux Albert-le-Grand, qui par ce moyen devint le plus habile homme de son temps dans des sciences où il ne pouvait rien comprendre auparavant. De manière que tout ce qui pouvait entretenir le feu de la dévotion de notre saint éclairait en même temps son esprit, et le remplissait de lumières dont son visage même paraissait quelquefois tout éclatant. On peut dire même, pour preuve de sa piété, que l'oraison se confondait ordinairement avec l'étude en lui : car il demandait souvent à Dieu, dans ses prières, la science qui lui était nécessaire pour se sanctifier ; et, quand il étudiait, c'était pour apprendre le moyen de devenir plus saint et plus parfait. De là vient qu'il étudiait ordinairement à genoux, comme s'il eût fait une fervente prière. Ce fut en cette posture que le surprit un jour S. Thomas, lorsque notre saint écrivait la vie de son glorieux père S. François. L'application avec laquelle S. Bonaventure méditait ce qu'il mettait par écrit ne lui fit pas prendre garde à la visite qu'on lui rendait : ce qui fit que S. Thomas, craignant de l'interrompre, se retira cette fois en prononçant ces paroles, qui marquaient l'estime qu'il faisait de son ami : *Sinamus sanctum pro sancto scribere* : c'est un saint qui compose la vie d'un saint, ne le troublons pas dans une si pieuse occupation. (**Houdry**).

[Humilité profonde du Saint]. — Ce qui fait devant Dieu le mérite de ce grand docteur et le sujet de l'éloge d'un grand saint, c'est que son humilité a égalé cette science si sublime et si profonde, comme s'il avait pris à tâche de s'abaisser aussi bas dans son idée qu'il était élevé dans celle des autres. Tout le monde est ébloui de l'éclat de cette lumière, et il est l'unique qui ne l'aperçoit point : semblable à Moïse, qui, descendant de la montagne, ne voyait point l'éclat de son visage, que les yeux de ceux qui le regardaient ne pouvaient soutenir. Le désir qu'il eut de se cacher au monde et de vivre inconnu le fit entrer dans l'ordre de S. François, qui fait une profession plus particulière de l'humilité, dont il porte même le nom. Là il brille parmi tant de grands hommes qu'il y trouve, et y fait paraître un génie capable des premières charges, et tout son ordre comptait sur lui pour les plus importants emplois. Mais S. Bonaventure n'aspire qu'aux plus abjects, aux plus humiliants, servir les pauvres et les malades ; ce qu'il y a de plus rebutant fait, pour ainsi dire, le plus haut point de son ambition. On le juge capable de prendre le degré de docteur, et il a pour associé S. Thomas, qui doit être reçu le même jour. N'attendez-vous point que la concurrence de ces deux grands hommes fasse naître de l'émulation, et l'émulation quelque différend à qui passera le premier, dans une occasion où les plus humbles se croient obligés de

soutenir leurs droits et de conserver leur rang? Il y a des avantages et des prérogatives attachées à l'ancienneté que les plus modestes et les moins ambitieux ne jugent pas à propos de céder, particulièrement à raison des bénéfices et des honneurs qui leur peuvent arriver par droit d'ancienneté. Le droit de S. Bonaventure n'était point contesté, mais son humilité s'y opposa ; il céda à son compétiteur. Ce mot se souffrirait à l'égard d'un autre ou dans une autre occasion ; mais ici il n'y eut point d'autre contestation qu'à qui céderait, et S. Bonaventure crut avoir remporté l'avantage en obligeant Thomas à passer le premier. Voilà l'ambition des saints : se mettre, s'ils pouvaient, sous les pieds de tout le monde. (*Le même*).

|Bonaventure parfait religieux|. — Quelque rang, quelque réputation qu'ait acquis dans son ordre S. Bonaventure par son mérite et sa piété, il n'a jamais cru qu'il fût indigne de lui de s'abaisser jusqu'à rendre au plus petit de ses frères les services les plus rebutants et les plus vils. Pendant tout le temps qu'il fut à Paris, nonobstant ses occupations, qui se multipliaient tous les jours, quoiqu'il eût besoin de beaucoup de loisir pour préparer ses leçons publiques, pour répondre en particulier à ceux qui venaient à lui de toutes parts comme à un oracle, pour satisfaire aux désirs des personnes illustres ou par leur piété ou par leur savoir ou par leur naissance, dont il était éternellement assiégé ; quoique, outre le travail ordinaire, il eût toujours entre les mains quelque ouvrage de conséquence, et que tantôt les supérieurs,tantôt les Souverains-Pontifes, se servissent de sa plume pour réprimer les ennemis de l'état religieux et de l'Eglise romaine ; quoique à l'exercice de l'Ecole il joignît encore celui de la prédication ; croiriez-vous que, nonobstant tout cela, il ne manqua jamais, durant l'espace de dix-sept années, de donner près de la moitié du jour au service des malades et aux autres offices de la maison ? C'était une chose admirable de voir ce grand homme, au sortir de sa chaire de professeur, où il avait paru avec éclat, s'exercer aux plus vils exercices, et rendre même une aveugle obéissance aux plus bas officiers. Quel spectacle pour les anges et pour les hommes lorsque cet incomparable docteur se dérobait à la conversation des grands du monde et à l'étude des sciences les plus sublimes pour entrer dans une infirmerie, et s'y acquitter exactement d'un office si humiliant ! Ne vous semble-t-il point le voir, cet illustre personnage qui a rempli tout Paris, toute la France, l'univers même, de l'éclat de sa science et de l'odeur de sa sainteté, cet homme qui est la lumière de son ordre, la terreur des hérétiques et des libertins, le maître des contemplatifs, une des colonnes de l'Eglise, cet homme que l'on vient entendre de l'extrémité du monde ; ne vous semble-t-il pas, dis-je, le voir attaché, comme par office, aux lits des malades, sacrifier à cet emploi d'humilité les plus belles heures de la journée, le plus beau loisir de sa vie? Jugez par son assiduité, par

sa constance, par le choix qu'il fait toujours des malades les plus fâcheux, des services les plus pénibles, de ceux dont la nature a plus d'horreur ; jugez, dis-je, du plaisir qu'il goûte dans l'abjection. (**Le P. de la Colombière**.)

[S. Bonaventure général de son ordre]. — Les grandes affaires dont fut chargé S. Bonaventure, après son élection au généralat de son ordre, à l'âge de 35 ans, ne le détournèrent nullement de ses exercices ordinaires de piété. Dirai-je même que c'est dans ce dernier emploi qu'il a fait connaître combien il était vivement pénétré de cette tendre et ardente dévotion qu'il avait toujours eue avant ce temps ? Il ne faut qu'ouvrir ses livres pour en être convaincu : tout y respire la sainteté ; le sujet, le style, les pensées : c'est son cœur qui parle et qui exprime ses sentiments. On dit qu'il a fait près de trois cents livres de piété, sans y comprendre les commentaires sur les livres de l'Ecriture-Sainte et les discours sur les mystères de la religion. Ce sont autant de monuments de sa dévotion et de sa piété, dont ceux qui nous restent sont tout remplis. Quels traits perçants de cette charité tout ardente ne lance-t-il point dans ses pieuses méditations ! Quoi de plus tendre, de plus vif et de plus animé que les entretiens qu'il y fait avec le Sauveur crucifié ! On dirait que son cœur est liquéfié par l'ardeur de la charité qui l'a embrasé, comme celui de l'épouse des Cantiques. Quelle tendresse de dévotion n'inspire-t-il point dans le livre qu'il a lui-même intitulé *l'Aiguillon de l'amour de Dieu ?* Il avait bien raison de lui donner ce nom : rien n'est plus capable de nous porter à l'aimer que les motifs qu'il y étale d'un style pressant. Tous les autres sont à peu près du même caractère ; il y est mystique sans être outré, solide et dévot sans donner dans ces imaginations où quelques-uns, qui l'ont voulu imiter, se sont laissé aller ; et, ce qui est assez singulier, au lieu que les autres mystiques ne se rendent pas intelligibles dans les choses les plus communes, celui-ci au contraire répand de l'onction sur les matières les plus abstraites. Il n'y a rien de plus solide ni de plus orthodoxe que la doctrine de ce grand saint, qui ne s'éloigne en rien des sentiments de l'Eglise ; mais vous diriez en même temps qu'il y tend des piéges pour attirer les âmes à la piété : aussi est-ce son but et sa fin. C'est là qu'il revient partout : il prend occasion de tout ce qui se présente d'inspirer aux personnes les plus froides et les plus languissantes tantôt le zèle de la gloire de Dieu, tantôt la confiance en sa divine miséricorde, tantôt un profond respect pour sa souveraine majesté, et surtout une extrême reconnaissance de ses bienfaits. C'est, en un mot le docteur dévot, qui s'efforce d'exciter dans les cœurs les sentiments de dévotion dont il est lui-même pénétré.(**Houdry**).

[L'estime universelle dont il est l'objet]. — Le siècle de notre saint docteur était le siècle des grands hommes, pour la multitude de savants théolo-

giens qui parurent alors sur le théâtre du monde. Un Albert-le-Grand, un Alexandre de Halès (qu'on appelait le Docteur *irréfragable*), S. Thomas l'Ange de l'Ecole, Scot le *subtil* docteur, S. Antoine de Padoue : quels hommes ! quels fonds de science ! quelles lumières de l'Eglise ! sans parler d'une infinité d'autres, dont les noms et les écrits passeront jusqu'à la postérité la plus reculée. La gloire néanmoins et la réputation de ces grands hommes n'a point obscurci celle de S. Bonaventure, et n'a point empêché qu'une des premières universités du monde, et des plus fécondes en grands esprits et en savants hommes, ne l'ait admiré et regardé comme une des plus brillantes lumières ; qu'Alexandre de Halès, qui fut son maître, n'ait confessé qu'il apprenait plus de son disciple qu'il ne lui enseignait ; que S. Thomas ne vînt écouter ses leçons avec assiduité. Son nom devint célèbre par toute l'Europe, et sa renommée, qui vola jusqu'au-delà des Alpes, ne manqua pas de lui attirer à la cour de Rome un honneur qu'il ne redoutait guère moins que les foudres du Vatican. Clément IV lui fit présenter l'Archevêché d'Yorck, l'une des plus riches et des plus grandes Eglises d'Angleterre : non-seulement il le refusa, mais son humilité le rendit si éloquent en cette rencontre, que le Souverain-Pontife en vit la justice dans les raisons qu'il en rendit, ou, comme il est plus probable, à travers les prétextes dont il se servit pour colorer son refus.

Il avait une telle horreur pour les louanges, pour les applaudissements, pour tout ce qui avait quelque air d'ostentation, qu'il ne pouvait s'empêcher de le témoigner, tantôt en fuyant la conversation de ceux qui marquaient avoir trop d'estime de sa capacité ou de sa vertu, tantôt en reconnaissant et en découvrant lui-même ses défauts ; et ses livres ne sont pas moins remplis de sentiments d'une profonde humilité que d'une tendre et affectueuse dévotion. Il en laisse des traces partout ; de sorte que, si l'orgueil et la bonne opinion de chacun sur sa propre suffisance aveugle le commun des savants, on peut dire que l'humilité aveuglait notre saint, et lui faisait découvrir des défauts dans sa personne et dans ses livres que nul autre n'y apercevait. — Voici pourtant un autre degré de vertu, que S. Bernard regarde comme le plus rare : c'est de conserver ce bas sentiment de soi-même dans la plus haute élévation. Car enfin, ce n'est pas une chose fort extraordinaire qu'une personne dans l'obscurité, ou que la nature n'a en rien favorisée, soit humble ou borne son ambition à l'état auquel elle se trouve ; mais que, dans les charges et dans les dignités où le mérite a placé une personne, et où les communs suffrages l'ont élevée, elle ne s'en fasse point accroire, ou ne se donne point ces airs de suffisance qui sont si odieux, et qui attirent plus de mépris que de respect, c'est une vertu rare, et qui mérite l'admiration de tout le monde. *Rara virtus est humilitas honorata.* Mais où en trouverons-nous des exemples plus admirables que dans notre saint docteur ? (*Le même*).

[Les honneurs qu'on lui propose]. — C'est peu que tout un ordre ait voulu choisir pour général le savant et humble Bonaventure ; il faut ou que toute l'Eglise l'honore et le reconnaisse comme son chef, ou qu'il donne lui-même un chef à toute l'Eglise. Oui, non-seulement on lui présente le souverain pontificat, mais, ce qui n'a point encore eu d'exemple, et ce qui apparemment n'en aura jamais, sur son refus on se remet à lui seul du choix du vicaire de Jésus-Christ. Il y avait déjà trois ans que le Saint-Siége vaquait par la mort de Clément IV, et le conclave n'avait pu encore se déterminer sur le choix de son successeur. Les choses paraissaient même disposées de telle sorte que de longtemps on ne pouvait espérer plus de fruit de ces longues délibérations. Cependant l'Eglise souffre d'un si long interrègne ; il n'est que trop capable de causer des maux à l'épouse du Fils de Dieu, maux que plusieurs papes pourront à grand peine réparer. On a donc recours aux prières ; on implore de nouveau le secours du Ciel, jusqu'à ce que les cardinaux conviennent enfin d'un expédient qui ne pouvait venir que de l'Esprit qui préside à leurs assemblées : ils s'adressent à notre saint général ; ils le conjurent ou de se charger lui-même de la conduite de l'Eglise, ou de lui donner de sa main un conducteur qui soit capable de soutenir cet emploi ; ils lui font entendre que la nécessité est extrême, qu'on n'a déjà que trop donné à la délibération, qu'ils attendent de son désintéressement et de son zèle une réponse prompte et précise ; qu'ils souhaiteraient qu'il voulût accepter pour lui-même un honneur dont ils le jugent si digne, mais qu'en tout cas ils sont prêts de fléchir le genou devant celui qu'il lui aura plu de leur marquer. — En vérité, un homme mortel peut-il recevoir sur la terre un honneur plus grand, plus extraordinaire ? Vous êtes sans doute dans l'impatience de savoir quelle sera la réponse de notre humble docteur à une proposition si peu attendue. Il ne balance point à rejeter la dignité qu'on lui présente, mais il ne refuse pas de nommer un souverain-pontife, et fait voir qu'il est doublement le maître de la première couronne de l'univers, en ce qu'il l'a méprisée et en ce qu'il en dispose. Il ne prend point parmi ses inférieurs celui qu'il élève sur la chaire de S. Pierre : il aurait pu en cela faire à son ordre un honneur qu'il avait déjà reçu par l'exaltation de Nicolas, et qu'il reçut encore en la personne de Sixte IV, d'Alexandre V, de Sixte V. Il ne le prend pas même dans le Sacré-Collége, dont il tenait le pouvoir de cette élection : il jette les yeux sur un saint personnage nommé Thibault, qui depuis plusieurs années menait une vie cachée et obscure dans le désert de la Terre-Sainte. Le Pontife souverain fut nommé Grégoire X. (**Le P. de la Colombière**).

[Services rendus à l'Eglise]. — Comme on ne vit jamais un exemple d'humilité et de désintéressement plus admirable que celui de Bonaventure dans le grand événement que nous avons rapporté, il n'y a pas sujet de s'étonner

si Dieu, qui ne se se sert que des humbles pour procurer sa gloire, a employé ce grand saint dans les plus importantes affaires de l'Eglise, pour l'opposer aux hérétiques de son temps, pour réfuter les erreurs et les livres pernicieux, pour défendre l'état religieux, qui fut vivement attaqué et qu'on s'efforça de détruire. Mais le plus glorieux de tous ses ouvrages, du moins celui auquel il contribua le plus, fut la réunion de l'Eglise grecque avec l'Eglise latine, après un schisme de plusieurs siècles, et après tant de tentatives inutiles pour les accorder sur la procession du Saint-Esprit. Grégoire X, pape saint et zélé, ne désespéra point d'en venir à bout, et remit en cette occasion les intérêts de l'Eglise et de la religion entre les mains de celui qui, comme nous avons vu, l'avait élevé sur la chaire de S. Pierre : il ne jugea personne plus capable de traiter cette affaire que notre saint docteur, dont la science pouvait résoudre toutes les difficultés que la subtilité des Grecs avait coutume d'opposer, et l'humilité les attirer et les obliger de se rendre à la force de ses raisons. Un concile général fut convoqué à Lyon pour ce sujet et l'humble Bonaventure fut obligé d'accepter la dignité de cardinal-évêque, pour donner plus de poids et d'autorité à une si importante négociation; et, quelque résistance qu'il y apportât de son côté, cette promotion se fit d'une manière qui n'a point eu d'exemple avant ni après lui. L'assemblée fut l'une des plus nombreuses qu'on ait jamais vue : le Souverain-Pontife y était en personne, l'empereur d'Orient, un roi d'Aragon, les ambassadeurs de tous les souverains de l'une et de l'autre Eglise ; des patriarches, des cardinaux, un grand nombre de prélats et des ecclésiastiques et religieux de tous les ordres. Notre saint en fit l'ouverture ; et comme s'il eût encore eu la qualité de docteur et de maître, il fut l'arbitre de toutes les disputes, de toutes les conférences et de toutes les délibérations. Les Grecs furent hors de combat par les raisons qu'apporta S. Bonaventure, comme théologien et comme docteur ; mais ce ne fut qu'après avoir été vaincus par son humilité qu'ils rendirent les armes. Toute l'Eglise reconnut que ce fut par la science de Bonaventure qu'ils furent réduits, mais que son humilité acheva d'en triompher, puisqu'ils avouèrent qu'ils ne pouvaient résister à une science si sublime jointe à tant de modestie. (**Houdry**).

[Mort de Bonaventure]. — On rendait grâces au Ciel de ce grand et heureux succès de la réunion de l'Eglise grecque avec l'Eglise latine, quand Dieu qui connaît le terme de ses dons dans ses saints, voulut récompenser Bonaventure. Il meurt avant la fin du concile, et la tristesse que causa cette mort interrompit bientôt la joie qu'une vie si utile à l'Eglise avait excitée. Ce serait ici le lieu de vous dire qu'on rendit à sa mémoire les devoirs que la piété et la reconnaissance exigent ; qu'un cardinal prononça son oraison funèbre, ou plutôt son éloge, dans le concile. Mais c'est assez de vous avoir montré que sa science, puisée au pied de la croix, soutenue

par ses vertus et animée de son zèle, a sanctifié les hommes et glorifié l'Eglise. Ce grand saint, après avoir fait par sa profonde érudition des fruits inestimables dans l'Eglise, et s'être rendu glorieux devant Dieu par sa rare humilité, mourut enfin avant la conclusion du concile, dont il semblait qu'il fût comme l'âme et l'esprit ; l'une et l'autre Eglise, qu'il avait si heureusement réunies, témoignèrent, comme à l'envi, le regret de l'avoir perdu, et il n'y eut personne dans cette auguste assemblée qui ne s'écriât que la colonne de la chrétienté était tombée, *Cecidit columna christianitatis*, et que le flambeau de l'Eglise était éteint. Ce fut la douleur qui arracha cette plainte : car quoique cette lumière ait disparu aux yeux des hommes, elle ne laisse pas de briller dans le ciel, selon ces paroles du prophète : *Qui ad justitiam erudiunt multos fulgebunt sicut stellæ in perpetuas æternitates.* (Daniel. XXII). Ses écrits, au défaut de sa présence, continueront d'éclairer l'Eglise, dans tous les siècles, d'une sainte et salutaire doctrine, et les pieux sentiments qui y sont répandus y entretiendront le feu de la charité que le Fils de Dieu est venu allumer ici-bas. De manière que, pour devenir savant et pieux tout à la fois, il ne faudrait point d'autres livres ni d'autres instructions que celles que ses livres renferment, comme témoigne encore le dévot et docte Gerson, qui semble avoir été l'admirateur de ce grand homme. (**Anonyme**).

[Résumé]. — Pour recueillir tout ce que nous avons dit des louanges de S. Bonaventure, n'est-ce pas une merveille qu'un homme qui fut professeur de théologie dans la première école de l'univers à un âge où les autres commencent à étudier cette science ; qui refusa un archevêché avant d'avoir été supérieur dans son ordre ; qui entra dans les charges par la plus haute de toutes les charges de son ordre ; qui, contre la coutume inviolablement observée, contre toutes les règles de la cour de Rome, commença par être cardinal-évêque ; à qui non-seulement on présenta le souverain-pontificat, mais, ce que jamais aucun pape n'a pu faire, qui disposa de la papauté ; qui s'est vu comme l'arbitre d'un concile général ; qui, dans une assemblée où l'on avait appelé les premières têtes du monde, a paru comme le maître de tous ; un homme qui fut toujours considéré des grands, honoré du peuple, estimé, respecté, chéri de tout le monde, même de ses ennemis ; n'est-ce pas, dis-je, une merveille qu'au milieu de cette tempête d'honneurs et de réputation, comme l'appelle S. Grégoire, il soit toujours demeuré ferme, toujours égal à lui-même ; qu'il a été plein de douceur, plein de modestie, plein d'humilité jusqu'à la mort ? — Il est donc mort, ce grand saint qui méritait, à la vérité, de vivre toujours, mais que le monde ne méritait pas de posséder plus longtemps ! Il mourut avant la conclusion de ce célèbre concile ; et on peut dire qu'on ne vit jamais de si magnifiques funérailles : tous les prélats, tous les cardinaux, tous les ambassadeurs, tous les princes, et le Pape même, voulurent les honorer de leur présence et de leurs larmes. Toute

la ville fut remplie de deuil et retentit de gémissements : on entendait de toutes parts les plaintes aussi bien des Grecs que des Latins, qui tâchaient de faire comprendre le sujet et la justice de leur douleur par ces paroles que l'histoire a rapportées : *Cecidit columna christianitatis*, la colonne, le plus ferme appui de la chrétienté, est tombé ! la plus vive lumière de l'Eglise vient d'être éteinte ; Bonaventure qui lui servait de bouclier depuis si longtemps, qui venait de fermer une de ses plaies les plus profondes, qui pouvait seul lui rendre l'éclat et la fleur de ses premières années, le sage, le grand, le docte, l'humble Bonaventure est mort ! cette haute colonne est renversée : *Cecidit columna Christianitatis*. (**Le P. de la Colombière**).

[Imiter ce saint]. — Tout le monde, à la vérité, ne peut pas parvenir à cette profonde érudition où est arrivé notre saint : aussi n'est-elle pas nécessaire, et Dieu ne l'exige pas de tous ; mais il n'y a personne qui ne soit capable d'imiter son humilité, sa dévotion, la ferveur de sa charité ; et par ce moyen, si nous ne pouvons luire et briller comme ce flambeau de l'Eglise, nous pouvons exciter et entretenir le feu que le Fils de Dieu est venu allumer dans nos cœurs, et être du moins des lampes ardentes. Bonaventure disait lui-même qu'il n'y a point d'esprit si grossier qui ne puisse autant aimer Dieu que le plus grand docteur du monde. En effet, quel sujet de consolation pour une créature, pour un chrétien qui sait ce que c'est que Dieu, qui connaît et la douceur et l'utilité de son amour ! Je puis aimer Dieu, et l'aimer autant que les plus grands saints l'ont aimé ! rien n'est capable de m'en empêcher, ni le caractère de mon esprit, ni la disposition de mon corps, ni l'état de mes affaires, ni la bassesse de ma fortune. Il est vrai que je ne puis acquérir ces vives lumières dont Dieu a bien voulu favoriser ce grand saint ; que je ne puis avoir autant de science, autant de gloire sur la terre, autant de crédit parmi les hommes : mais je puis avoir autant d'amour qu'il en a eu pour Dieu. Je ne demande rien davantage ; cela seul me tiendra lieu de tous les biens, de toutes les grandeurs, de toutes choses. Que je sois dépouillé de mes biens ; que la force, que la santé m'abandonne à la fleur de mon âge ; que ma vie soit une mort continuelle : ma consolation est que je puis aimer Dieu, et l'aimer avec autant d'ardeur que le docteur séraphique. C'est-là la science que je désire acquérir. C'est une haute, une suréminente science que la charité selon le témoignage de l'Apôtre ; et, comme rien ne nous la peut ravir, rien ne nous peut empêcher de l'acquérir, d'y exceller et de nous y rendre parfaits : et, puisque c'est ce qui nous fait saints, ce qui nous rend considérables aux yeux de Dieu, c'est aussi ce qui fera la mesure de notre gloire. (**Anonyme**).

SAINT LOUIS

Roi de France.

AVERTISSEMENT.

Le plus magnifique éloge qu'on puisse faire de S. Louis, *c'est de dire qu'il a été roi et saint tout ensemble, puisque de là on peut conclure qu'il est véritablement un grand saint. En effet, pour réunir ces deux titres dans un éminent degré en son auguste personne, d'un côté il a eu à vaincre les plus grands obstacles à la sainteté, qui se trouvent dans la condition des rois; et, de l'autre, il lui a fallu joindre ce qu'on appelle les avantages de la royauté, les richesses, la puissance, la grandeur et la magnificence, avec l'humilité chrétienne, le détachement des biens de la terre, la mortification et les autres vertus qui font les grands saints.*

C'est néanmoins l'union de ces deux choses, en apparence si opposées, qui fait non-seulement le caractère propre de la sainteté de ce glorieux monarque, mais encore le moyen par lequel il s'est fait saint, en faisant des vertus royales de ces vertus chrétiennes, et faisant servir sa dignité, sa puissance et son autorité à faire régner Dieu *dans ses états par la justice et la piété, et à le faire connaître et adorer parmi les nations infidèles. De sorte donc que, pour faire un juste panégyrique de ce saint roi, il ne faut point perdre de vue ces deux qualités, ni s'éloigner de cette idée que les historiens de sa vie nous donnent de lui. Pour réussir dans un discours sur un si noble sujet, après avoir choisi un dessein qui renferme ces deux choses, on n'a qu'à exposer avec un peu d'éloquence les actions et les faits qui en font la preuve, et qui font voir combien ces deux qualités de saint et de roi se donnent mutuellement*

d'éclat pour en tirer cette vérité morale : Puisque S. Louis s'est sanctifié dans la dignité royale, il n'y a point de condition où l'on ne puisse devenir saint. Si ce grand roi, dans une cour florissante, à même d'en goûter tous les plaisirs, est demeuré toujours fidèle à Dieu, *quel prétexte et quel obstacle peuvent trouver les personnes du commun pour ne pas remplir leurs devoirs de chrétiens avec ceux de leur état et de leur emploi ?*

§ I.

Desseins et Plans.

I. — *Cor regis in manu Domini : quòcumquè voluerit, inclinabit illud* (Prov. XXI, 1). — C'est toujours l'ouvrage de la main de Dieu, et un effet de sa puissance, que la sanctification des hommes, de quelque état qu'ils puissent être. Il faut arrêter le cours de leurs inclinations naturelles, réprimer leurs mouvements contraires à la loi et à la discipline, leur inspirer de nouveaux désirs et de nouvelles affections, et faire en eux des changements et des révolutions qu'il n'appartient qu'à sa grâce de faire. Mais, quand il veut s'assurer du cœur des rois et des grands du monde, et former en eux une sainteté sincère et constante, c'est l'ouvrage particulier de sa droite. Il faut qu'il agisse de toute la force de sa grâce, qu'il surmonte la fatale opposition entre la grandeur et la piété, qu'il retienne le poids de la cupidité qui d'elle-même tombe sur eux, et que, renversant tous les obstacles qu'y met le monde, il les arrache à eux-mêmes et les fasse changer, au moins intérieurement, de condition et de nature. — Il y a trois défauts qui sont ordinaires à leur état ; — Un amour-propre qui les attache à leur gloire, à leur intérêt, à leur plaisir, et leur rend tout le reste indifférent; —Une imagination d'indépendance, qui leur persuade que tout ce qui leur plaît leur est permis ; — Un esprit du monde, auquel ils tiennent par tant d'endroits, qui les jette dans l'irréligion, ou pour le moins dans la tiédeur. Or, je prétends vous montrer que Dieu, par sa grâce, a sauvé S. Louis de ces trois sortes de corruption, en lui donnant

1°. Un cœur tendre pour son peuple.

2°. Un cœur modéré pour lui-même.

3°. Un cœur soumis et fervent pour Dieu.

Voilà les trois réflexions qui feront le partage de son éloge. (*Fléchier*).

—

II. — C'est un sentiment très-injurieux à la Providence, de croire qu'il y ait dans le monde des conditions absolument contraires à la sainteté, ou que la sainteté par elle-même puisse avoir quelque chose d'incompatible avec les engagements de certaines conditions et de certains états, dont il faut néanmoins reconnaître que Dieu est l'auteur. Pour vous détromper d'une erreur si dangereuse, il me suffit de vous mettre devant les yeux l'exemple de S. Louis : et voici toute la preuve de ce que je prétends établir dans ce discours pour votre instruction et pour l'édification de vos âmes. S. Louis a été sur la terre un grand roi et un grand saint : on peut donc être saint dans tous les états et dans toutes les conditions du monde. — Raisonnement sensible et convaincant. Car, enfin, s'il y avait dans le monde une condition difficile à accorder avec la sainteté, il est évident, et vous en convenez vous-mêmes, que ce serait la royauté. Cependant, grâces à la Providence de Dieu, la royauté n'a point empêché Louis de parvenir à une éminente sainteté, et la sainteté éminente à laquelle Louis est parvenu ne l'a point empêché de remplir dignement et excellemment les devoirs de la royauté. Je dis plus : ce qui a rendu S. Louis capable d'une si haute sainteté, c'est la royauté ; et ce qui l'a mis en état de soutenir si honorablement la royauté c'est la sainteté. Je dis donc

1°. Que S. Louis a été un grand saint, parce que, étant né roi, il a eu le don de faire servir sa dignité à sa sainteté. Ce sera la première partie.

2°. Que S. Louis a été un grand roi parce qu'il a su, en devenant saint, faire servir sa sainteté à sa dignité. Ce sera la seconde partie.

Deux vérités dont je tirerai, pour notre consolation, deux conséquences également touchantes et édifiantes : — l'une, que l'état de vie où nous sommes appelés est donc, dans l'ordre de la prédestination éternelle, ce qui doit le plus contribuer à nous sanctifier devant Dieu ; — l'autre, que notre sanctification devant Dieu est donc le plus sûr et le plus efficace de tous les moyens pour nous rendre nous-mêmes, selon le monde, parfaits et irrépréhensibles dans l'état de vie auquel nous sommes appelés (*Bourdaloue*).

—

III. — *Cor regis in manu Domini* (Prov. xx). — Quand le cœur des rois est entre les mains des autres hommes, tout contribue à le corrompre et à le tromper, Ils ne reçoivent que des flatteries dans les conversations, des applaudissements dans leurs entreprises, et même dans leurs

vices ; on irrite leur ambition par les louanges qu'on leur donne, on excite leur avarice par des droits prétendus, on nourrit leurs passions par des prétextes supposés, on leur cache la vérité de peur qu'elle ne leur paraisse comme elle est, on met un voile sur leurs vices de peur qu'ils ne leur déplaisent, on leur déguise les vertus afin de leur persuader qu'ils les pratiquent en suivant leur humeur, leur amour-propre et leur caprice. En un mot, tout ce qu'on leur dit n'est que pour flatter leur vanité, entretenir leur ambition et dresser des piéges à leur innocence. Mais quand le cœur des rois est entre les mains de Dieu, il les forme sur le modèle de sa justice, de sa sagesse et de sa sainteté; il leur fait craindre ses divins jugements, pour régner, en eux et par eux, sur les esprits des hommes : *Cor regis in manu Domini.* Tel fut le grand S. Louis, que Dieu prévint, dès le premier usage de la raison, de ces bénédictions de douceur par lesquelles il semble vouloir se hâter de posséder les âmes d'élite sur lesquelles il a des desseins extraordinaires. Il jeta en son âme toutes les semences des vertus chrétiennes ; il le soutint dans les travaux de la guerre, il le conserva dans la paix ; il le couronna dans les tribulations. Mais, pour réduire tout cet éloge à deux fondements principaux, nous pouvons dire

1°. Que Dieu donna à S. Louis un cœur véritablement royal, pour s'acquitter parfaitement des devoirs de la royauté.

2°. Qu'il lui donna un cœur parfaitement chrétien, pour remplir dignement tous les devoirs auxquels l'engageait la religion.

Nous ne pouvons considérer ce prince sous une idée plus haute et plus naturelle, puisqu'elle comprend toutes les qualités requises dans un grand roi. (*Essais de Panégyriques*).

—

IV. — *Rex virtutum ipse est rex gloriæ* (Ps. 23). — Le roi des vertus est celui-là même qui est le roi de gloire. Quoique la vertu convienne à toute sorte de condition et à toute sorte de personne, il faut avouer néanmoins qu'elle a bien plus d'éclat, d'étendue et d'avantage dans les rois que dans les particuliers, parce qu'ils ont de plus grands moyens de rendre à Dieu d'éclatants hommages. Représentez-vous un Salomon prosterné devant l'autel, au milieu d'une multitude innombrable de victimes égorgées, priant les genoux en terre et les bras étendus, à la vue de tout le peuple : vous avouerez qu'un roi ne paraît jamais avec plus de gloire que lorsqu'il relève l'éclat de la royauté par une piété solide : *Rex virtutum ipse est rex gloriæ.* C'est sur ce fondement que je prétends appuyer l'éloge du grand S. Louis. Il fut le plus glorieux de tous les rois, parce qu'il fut le plus vertueux de tous les princes : car

1°. Il consacra les guerres par le zèle de la justice et de la religion.

2°. Il sanctifia les richesses par une pieuse magnificence, une charité évangélique.

3°. Il soutint l'éclat de la royauté en conservant une humilité profonde. (*Même ouvrage*).

—

V. — Les rois sont regardés comme les portraits vivants de DIEU ; mais ils le représentent parfaitement lorsqu'ils sont les imitateurs de sa sainteté comme les dépositaires de sa puissance. De sorte que, pour trouver une vive image de la Divinité, il faut chercher un roi qui ait réuni, autant qu'il est possible, ces deux éclatants attributs par lesquels DIEU se manifeste dans les cieux et sur la terre : cette puissance qui le fait connaître aux hommes, et cette sainteté qui le fait adorer des anges. S. Louis fut un de ces rois : il tâcha d'imiter ces deux attributs du Créateur, autant qu'il lui fut possible : c'est pour ce sujet qu'il fait aujourd'hui l'objet de la vénération publique, et qu'il reçoit des honneurs particuliers dans un royaume, dont il est le protecteur. C'est sur ce fondement que j'établis son éloge :

1°. Il a fait servir tout ce que la royauté a de grand à la grandeur de la religion.

2°. Il a sacrifié tout ce que la royauté a de dangereux à la sainteté de la religion. (*Essais de Panégyriques*).

—

VI. — *Magnificentia in sanctificatione ejus* (Ps. 97). La magnificence paraît dans la sanctification de ce grand saint. — DIEU, dans le progrès du christianisme et de l'Evangile, n'a pas tenu la même conduite que sa sagesse avait gardée d'abord dans son premier établissement. Si vous y faites réflexion, quand il fut question de publier cette nouvelle loi et d'y soumettre toutes les nations, pour faire voir que c'était uniquement un ouvrage de sa main, il n'y employa ni les sages du monde ni les grands de la terre ; il ne voulut se servir ni des armes des conquérants ni de la puissance des souverains ; mais, pour confondre les sages et les savants, pour soumettre les peuples et les rois, et pour faire changer de face à tout l'univers, il n'employa que de pauvres pêcheurs, sans science, sans armes et sans autorité ; et, avec ces faibles instruments, il a établi sa religion par tout le monde, et placé la croix sur le diadême des souverains. C'est ce qui a fait dire à S. Paul que DIEU a choisi ce qu'il y avait de plus faible, de plus méprisable, et ce qui avait même quelque apparence de folie, pour confondre et renverser ce qu'il y avait de plus grand, de plus sage, et qui semblait le plus inébranlablement établi : *Quæ stulta sunt mundi elegit* DEUS, *ut confundat sapientes; et infirma mundi elegit* DEUS, *ut confundat fortia; et ignobilia mundi elegit* DEUS, *et ea quæ*

non sunt, ut ea quæ sunt destrueret (1 Cor. I). — Mais, après que cet Evangile a été reçu et répandu par toute la terre, DIEU a trouvé bon de changer de conduite, et de se servir d'un moyen tout opposé, puisque, pour porter ces mêmes chrétiens à la sainteté et à la pratique des plus hautes maximes de l'Evangile, il a employé les plus sages têtes du monde, les plus grands monarques et les plus glorieux conquérants, dont l'exemple semble maintenant plus puissant pour animer le reste des hommes, et plus propre à confondre la lâcheté de ceux qui n'ont pas le courage de les imiter. — C'est pourquoi, afin de vous faire voir aujourd'hui, dans la personne du grand S. Louis, un des plus magnifiques modèles de sainteté que DIEU ait fait paraître en France, permettez-moi de changer l'oracle de S. Paul, lequel n'a eu lieu que dans l'établissement de la religion, et, au lieu de dire que DIEU s'est servi de ce qu'il y a de plus vil et de plus méprisable pour confondre ce qu'il y a de plus grand, disons qu'il emploie la noblesse la plus illustre et la majesté d'un des plus grands rois du monde pour faire régner l'humilité chrétienne, et faire voir la plus grande mortification au milieu des grandeurs et des délices de la cour. Au lieu d'ajouter, avec le même apôtre, qu'il a fait choix de ce que les hommes appellent folie pour confondre la prudence du siècle, montrons, dans l'exemple de ce sage roi, que la sagesse de l'Evangile, qu'il a prise pour règle dans le gouvernement de son Etat, est la seule chose qui rend les royaumes heureux et florissants; et enfin au lieu de publier que DIEU a choisi les choses les plus faibles pour renverser les plus fortes, faisons voir qu'il s'est servi de la force et du courage du grand S. Louis pour défendre et pour accroître l'empire du Fils de DIEU. Pour résumer tout ceci en trois mots, je veux vous faire voir que S. Louis a été

1°. Un roi humble et mortifié au milieu des grandeurs et des délices;

2°. Un sage qui n'a employé d'autres lumières que celles de l'Evangile pour gouverner son Etat;

3°. Un conquérant qui a employé son courage pour défendre les intérêts de DIEU. (*Houdry*).

—

VII. — *Corona aurea super caput ejus, expressa signo sanctitatis et gloriâ honoris* (Eccli. XLV). Entre tant de prétextes dont les hommes se servent et de raisons dont ils se couvrent pour se croire dispensés de travailler à leur sanctification, comme il serait ennuyeux et même difficile de les rapporter toutes, mon dessein est de vous en représenter seulement deux des principales, et qui leur servent plus ordinairement d'obstacles. — La première raison est que l'état où on se trouve engage trop dans le monde, et que le salut y est tellement exposé à mille dangers, qu'il est moralement impossible de se tirer de tant de piéges conduisant insensiblement à la perdition. — La seconde, que ce même état où l'on se trouve

par sa naissance exige de nous, pour réussir dans le monde, des qualités, des égards, de certaines bienséances, qui sont incompatibles avec les maximes de l'Evangile. — Nous pouvons, par l'exemple du grand S. Louis, être facilement détrompés de ces deux erreurs si dangereuses. Car, en premier lieu, il s'est sanctifié dans la dignité souveraine, malgré les périls où l'exposait l'état du monde le plus dangereux : première preuve contre ceux qui allèguent pour excuse les dangers de la condition dans laquelle il sont nés. En second lieu, ce grand monarque a trouvé le secret d'allier les qualités d'un souverain aux vertus d'un chrétien parfait : et c'est ce que j'ai à répondre à ceux qui craignent que la sainteté ne leur ôte les qualités nécessaires pour réussir dans le monde. Disons donc, contre ces deux objections frivoles ,

1°. Que S. Louis a fait des dangers de son état les moyens de sa sanctification ;

2°. Qu'il a joint à sa sanctification les qualités nécessaires pour réussir dans son état.

En deux mots, il fut un grand roi et un grand saint : ce sont les deux parties de ce discours. (*Le P. Cheminais*).

—

VIII. — Pour faire un panégyrique digne du grand monarque S. Louis, comme la multitude de ses grandes actions, des soins, des peines et des travaux, des voyages qu'il a entrepris pour l'augmentation du royaume de Dieu me serait plutôt un obstacle qu'un secours, je me contenterai de dire, en deux mots , que ce grand prince a fait trois choses merveilleuses :

1°. Il a trouvé le moyen d'allier la sagesse de la politique avec la folie de la croix.

2°. Il a placé l'humilité sur le trône.

3°. Il a uni une piété de religieux au courage des plus grands conquérants.

—

IX. — *Quia diligit* Deus *Israël et vult servare eum in æternum, idcircô posuit te regem super eum* (I Paralip. I, IX).— La royauté, je suis contraint de l'avouer, est ordinairement exposée à mille et mille dangers ; mais, entre tous ces terribles accidents, elle est plus communément ou profanée par l'impiété ou avilie par la mollesse. Ce n'est souvent ou qu'un titre vain et inutile pour les rois, ou qu'un instrument funeste pour les peuples. Mais S. Louis sut en régler l'usage sans en flétrir la gloire : il brilla de tous les rayons de la sainteté sans obscurcir l'éclat et la majesté du trône ; et nous allons voir que, toujours saint et toujours grand,

1°. Il a sanctifié la royauté par ses vertus chrétiennes ;

2°. Il l'a soutenue par ses vertus héroïques.

X. — *Dominus virtutum ipse est rex gloriæ* (Ps. 23). S. Louis, persuadé que les rois sont les plus vives images de Dieu, jeta les fondements de son règne sur les vertus, et des vertus il monta au plus haut degré de gloire où soient arrivés les monarques du monde les plus puissants. Pour vous présenter donc un éloge qui soit digne de ce grand monarque, nous pouvons le tirer de ces deux grandes vérités : — La première, qu'il a été seigneur des vertus, *Dominus virtutum;* — la seconde, qu'il a été un roi de gloire : *Ipse est rex gloriæ.* Et afin de vous montrer avec évidence que ces deux choses ne sont pas incompatibles, qu'elles ne se détruisent pas, et que ce qui fait la gloire des rois n'est pas toujours opposé à la vertu, je tâcherai de vous montrer que S. Louis les a fait agir l'une pour l'autre dans toute sa conduite :

1°. Que ce grand monarque a mérité avec justice la qualité de *seigneur des vertus*, parce que c'est par elles qu'il est monté à un si haut comble de gloire ;

2°. Qu'il a mérité avec justice la qualité de *roi de gloire*, parce qu'il a fait servir sa gloire à la religion et à la vertu.

—

XI. — *Quæsivit Dominus sibi virum juxta cor suum, et præcepit ei ut esset dux super populum suum.* (I Reg. XIII). — Tout ce qu'il y a de grand et de saint dans un roi, tout ce que l'on peut dire pour en faire connaître le bonheur et la gloire, est renfermé dans ces paroles du texte sacré. Mais quand Dieu, par son infinie miséricorde, veut donner à son peuple un chef qui le conduise, quel roi lui donne-t-il? Un roi tel que David, qui se sanctifie sur le trône par sa religion et sa piété, et qui rend ses sujets heureux par son affection et sa tendresse ; un roi tel que S. Louis, grand par ses vertus royales et par ses vertus chrétiennes ; un roi qui porte au pied du crucifix ce qui n'a presque jamais servi que de trophée à la vanité des hommes ; un roi généreux, bienfaisant, magnifique, qui ne prend les armes que pour la gloire de celui par lequel il règne ; qui est moins attaché à faire valoir ses intérêts que ceux de ses sujets qu'il protége dans leur oppression, qu'il nourrit dans leur pauvreté, qu'il soulage dans tous leurs maux. Qu'ils sont rares les rois de ce caractère ! qu'ils sont rares ! et c'est pour cela que l'on ne peut assez admirer dans ce grand S. Louis

1°. Un roi formé selon le cœur de Dieu : ce sera mon premier point ;

2°. Un roi né, et placé sur le trône pour le bonheur de ses sujets : ce sera mon second point.

Deux grands objets des vertus héroïques de ce saint roi : la gloire de Dieu, la félicité de ses sujets. La gloire de Dieu, dont il a honoré le souverain domaine par sa sujétion, défendu les intérêts par sa piété, com-

battu les ennemis par son zèle. La félicité de ses sujets, pour lesquels il a eu la bonté, la justice, la charité du meilleur de tous les pères. — Deux objets qui ont toujours occupé son esprit et son cœur, parce que Dieu l'avait cherché selon le sien, et qu'il voulait le former sur le modèle du roi de gloire. (*Eloges historiques des saints*).

—

XII. — *Et ego primogenitum ponam illum, excelsum præ regibus terræ.* (Ps. 88). — Je le placerai, comme l'aîné, au-dessus des rois de la terre. Quand je considère, dans la personne de S. Louis, un prince que la gloire et les succès n'éblouissent point, que les malheurs et l'adversité ne troublent point, que les plaisirs et les voluptés n'amollissent point, que les louanges et les flatteries ne séduisent point, que les hommes, les affaires et les passions ne gouvernent point; un prince en qui l'on admire toujours l'intrépidité d'un conquérant, la valeur d'un héros, la magnificence des plus grands rois, la grandeur d'âme et toutes les royales qualités des plus illustres monarques; mais, ce qui est beaucoup plus digne d'admiration, un prince qui, sur le trône et parmi les délices de la cour, eut toujours les mœurs d'un ange, le zèle d'un apôtre, la constance d'un martyr, la piété d'un saint : peut-on refuser au mérite de sa personne le premier rang, que le bonheur de sa naissance lui donne au-dessus des autres rois, comme au Fils aîné de l'Eglise? *Et ego primo genitum ponam illum, excelsum præ regibus terræ.* Sur quoi j'ose avancer que sa piété, loin de nuire au bon gouvernement de son état, n'a servi qu'à le rendre plus illustre. Jamais prince n'a fait plus d'honneur à sa nation, jamais prince n'en a plus fait à la dignité royale par l'attachement inviolable qu'il eut toujours pour sa religion. Ainsi, j'ai trois choses à vous montrer en ce discours :

1°. L'honneur que S. Louis, par sa haute vertu, a fait à sa nation.

2°. L'honneur qu'il a fait à la dignité royale.

3°. L'honneur qu'il a fait à la religion.

Trois choses qui renferment tous les devoirs d'un grand prince, et qui feront le partage de son éloge.

—

XIII. — *Cor regis in manu Dei.* (Proverb. XXI). — Pour trouver quelque ordre et donner quelques bornes à un sujet si vaste qu'est le panégyrique du grand et sage roi S. Louis, que j'entreprends aujourd'hui devant vous, nous pouvons dire, en particulier, du cœur de ce grand monarque, ce que le Sage dit en général du cœur de tous les rois, qu'il est entre les mains de Dieu : *Cor regis in manu* Dei. En effet, il a été entre les mains de ce souverain maître des cœurs, de toutes les manières dont une chose peut être entre les mains de celui de qui elle dépend.

Premièrement : Comme un ouvrage que Dieu semble avoir formé expressément pour les vues que sa providence adorable avait sur lui, en lui donnant des inclinations toutes royales, et une grandeur d'âme élevée au-dessus de la fortune, comme autrefois il donna au premier roi de son peuple un cœur généreux et magnanime ; et ensuite un courage capable de vaincre et de soumettre les ennemis de l'Evangile.

Secondement : Comme un don précieux et comme un riche présent, puisque c'est en effet le plus grand don que Dieu puisse faire aux peuples que de leur donner un bon roi, un roi rempli de piété envers Dieu et de tendresse envers son peuple : car c'est d'un tel roi que dépend la tranquillité et le bon gouvernement d'un Etat.

Troisièmement : — Le cœur de ce saint roi a été entre les mains de Dieu comme un instrument dont il s'est servi pour sa gloire, pour étendre le royaume du Sauveur jusqu'aux extrémités du monde, porter l'Evangile chez les nations les plus reculées, et planter l'étendard de la croix chez les plus déclarés ennemis du nom de Jésus-Christ. Nous verrons ce grand cœur de S. Louis, qui avait sucé avec le lait les maximes de la piété la plus tendre et la plus affectueuse, devenir, dans un âge plus avancé, le plus zélé défenseur de la religion, et sacrifier tout, jusqu'à sa propre vie, pour la faire connaître aux nations qui en avaient le plus d'aversion et d'horreur.

—

XIV. — *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi* (I Cor. IV). — Toute la morale chrétienne ne comprend que deux préceptes : l'un, d'être modéré dans les plaisirs ; l'autre, de vaincre la douleur. C'est ce qu'un philosophe nous a exprimé par ces deux paroles : *Abstine et sustine* : abstenez-vous des plaisirs et supportez les douleurs. — Les plaisirs ont tant d'agrément qu'il faut une merveilleuse tempérance pour ne pas se laisser charmer ; ils flattent nos sens, et par leur entremise ils entrent jusque dans notre âme et séduisent notre raison. Les douleurs sont fâcheuses ; elles étonnent notre constance, elles ébranlent notre résolution, et il faut être extrêmement généreux pour se défendre d'une passion qui nous menace de la prison et de la mort. — Cependant il se trouve des fidèles qui, assistés de la grâce, combattent ces deux ennemis de notre tranquillité, méprisent les charmes qui accompagnent la volupté, et surmontent la crainte et la peine inséparables de la douleur. Le grand S. Louis, dont nous célébrons la mémoire, s'en est admirablement bien acquitté, et dans tout le cours de sa vie il a fait la guerre à ces deux passions, qui paraissaient à d'autres invincibles.

1°. Il a fait la guerre au plaisir en ce qu'il a été chaste et continent dans les délices de la cour, qui paraît en être comme le centre, et qu'il a été humble dans les grandeurs.

2°. Il a fait la guerre à la douleur, puisqu'il a été libre dans les fers,

constant dans l'adversité, toujours le même dans les plus fâcheux revers de la fortune, invincible dans la défaite, y paraissant même le vainqueur des barbares qui semblaient avoir triomphé de lui. (*Le P. Senault*).

—

XV. — De quelque manière que nous concevions la sainteté et quelque plan que nous nous en fassions, être saint, selon toutes les règles de l'Ecriture, c'est avoir pour Dieu un zèle fervent, accompagné d'une humilité profonde ; c'est aimer son prochain, non pas de parole, mais en vérité et par œuvres, en lui rendant tous les devoirs d'une charité tendre et efficace ; c'est être sévère à soi-même, et, comme parle le grand Apôtre, crucifier sa chair, avec ses passions et ses désirs déréglés, par la pratique d'une mortification solide. — En effet, ces trois choses essentielles, en quoi je prétends, avec S. Jérôme, que la vraie sainteté consiste, sont celles qu'on a toujours cru d'une plus difficile alliance avec la grandeur du monde, et pour lesquelles la condition des grands du siècle a toujours eu plus particulièrement besoin de la grâce de Jésus-Christ. Car voilà, dit S. Jérôme, depuis la corruption du péché, les trois désordres et les funestes écueils de la grandeur mondaine. Par l'énorme abus que nous en faisons, elle devient à l'égard de Dieu la source d'un secret orgueil qui nous fait perdre l'humilité et le zèle de la religion ; elle donne, à l'égard du prochain, une dureté de cœur qui nous rend insensibles aux maux d'autrui, et qui étouffe en nous la compassion et la miséricorde : et elle inspire, à l'égard de nous-mêmes, un amour propre sans mesure, qui va jusqu'à nous faire secouer le joug de la pénitence et de l'austérité chrétienne. Effets malheureux que les saints ont déplorés, et dans la vue desquels David a tremblé. — Or, par un miracle visible de la grâce de Jésus-Christ, cette grandeur du monde, si dangereuse, n'a point été dans la personne de S. Louis sujette à ces désordres, puisque

1°. Elle n'a point empêché qu'il n'ait été un prince parfaitement dévoué à Dieu,

2°. Elle n'a point empêché qu'il n'ait eu pour son peuple le cœur d'un père charitable,

3°. Et qu'il n'ait exercé contre soi-même toute la sévérité de l'Evangile.

En trois mots, la grandeur de ce saint monarque l'a fait paraître humble devant Dieu avec plus de mérite, charitable envers le prochain avec plus d'éclat, et sévère à soi-même avec plus de vertu. Ce seront les trois parties de son éloge. (*Bourdaloue*).

—

XVI. — S. Louis s'est parfaitement acquitté

1°. De ce qu'il devait à Dieu, comme un prince chrétien, qui lui a toujours été fidèle dans la prospérité et dans l'adversité.

2°. De ce qu'il devait à son peuple, comme souverain d'un royaume florissant, qu'il a maintenu en paix et gouverné avec sagesse.

3°. De ce qu'il devait à l'Eglise, comme fils aîné de cette Eglise.

—

XVII. — C'est une calomnie, forgée dans le cœur des impies et des libertins, de dire que les maximes que la religion chrétienne enseigne sont incompatibles avec les qualités qui font les grands hommes, que les sentiments humbles et modestes qu'elle inspire énervent le courage et la grandeur d'âme dont on a besoin pour soutenir son rang dans le monde, que les devoirs de la vie chrétienne et les exercices de piété ôtent l'application aux affaires, que la simplicité de l'Evangile rend inhabile à la politique, et que l'esprit de douceur qui accompagne la dévotion éteint la valeur gnerrière qui fait les héros. Rien n'est encore aujourd'hui plus ordinaire que de voir des gens qui craignent d'embrasser le parti de la piété parce qu'ils ne croient pas pouvoir allier avec les devoirs du chrétien les qualités nécessaires pour réussir dans le monde. Erreur dont l'exemple de S. Louis les doit détromper : car

1°. Il a joint aux devoirs du chrétien une application infatigable aux affaires.

2°. Il a joint à l'humilité chrétienne toute la grandeur d'âme qu'il fallait pour maintenir l'autorité royale.

3°. Il a uni avec la simplicité de l'Evangile toute la pénétration et toute l'habileté que la politique demande.

4°. Il a allié avec la douceur et la clémence qu'on apprend dans l'école de Jésus-Christ, toute la valeur d'un prince qui sait humilier les ennemis de l'Etat et de la religion. (*Cheminais*).

—

XVIII. — L'alliance de l'humilité avec la grandeur se trouve très-difficilement dans une âme chrétienne, et surtout parmi les grands du monde. Mais, quoique une telle union puisse passer pour un prodige, nous la trouvons cependant dans le glorieux monarque S. Louis. Dieu l'éleva au faîte des grandeurs, il le plaça sur un des premiers trônes du monde : et ce saint roi crut d'autant plus relever sa majesté qu'il l'humilierait davantage devant le Roi des rois, de qui il l'avait reçue. C'est l'idée de son panégyrique, et le point de vue sous lequel j'ai dessein de vous le représenter. Vous verrez

1°. Un roi qui se dépouille de la majesté du trône pour servir Dieu, c'est le sujet du premier point.

2°. Un roi qui emploie toute l'autorité de son trône pour faire servir DIEU.

—

XIX. — *Firmabo regnum ejus, et ipse ædificabit domum nomini meo* (II Reg. VII, 12). Sur ces paroles du texte sacré, il est aisé d'établir le panégyrique de S. Louis, en montrant

1°. Que DIEU a mis toute sa complaisance dans ce glorieux prince, et qu'il l'a conduit pendant toute sa vie, en éloignant de lui ce qui était capable de le pervertir ; en lui donnant de saintes inclinations toutes portées au bien, dès sa plus tendre jeunesse ; en le faisant naître de parents moins nobles par le sang royal qui coulait dans leurs veines que par leurs vertus ; en lui faisant connaître que la grandeur éblouit, que les politiques cachent des piéges dangereux, que la puissance promettant l'impunité fraie le chemin à tous les vices, que l'indépendance rend injuste. Or, la divine Providence lui fit éviter tous ces périls, et son trône en fut affermi : *Firmabo regnum ejus.*

2°. Que S. Louis a établi le règne de DIEU — 1°. A la cour, bannissant le luxe par son exemple et par une censure sévère ; chassant les comédiens de son royaume, comme des pestes publiques qui empoisonnent les âmes. — 2°. Dans la magistrature, en choisissant des juges intègres et instruits des lois et des coutumes des lieux où ils étaient établis, en retranchant la vénalité des charges. — 3°. Dans la noblesse, réprimant les divisions, la licence et le libertinage. — 4°. Parmi les peuples, par des édits et des ordonnances rigoureuses, pour punir les grands scandales, les blasphèmes et plusieurs autres excès. (*Fournier*).

—

XX. — On peut dire que S. Louis fut d'un caractère tout élevé entre les rois, et ces paroles lui conviennent naturellement : *Dominus dedit illi gloriam regni* (I Paralip. XXV) : le Seigneur lui a donné la gloire de la royauté. Ce que l'on peut justifier

1°. En ce que le siècle a vu dans ce prince les grandes qualités et les généreuses entreprises qui forment les héros.

2°. En ce que l'Eglise a reconnu dans ce prince le rare et singulier mérite qui forme les grands saints.

Ainsi, il a eu toute la gloire de la royauté selon le monde et selon DIEU.

§ II.

Les Sources.

[Ceux qui ont écrit la vie du saint roi]. — **Geoffroy de Beaulieu**, qui était son confesseur, a écrit le premier la vie du saint, et **Surius**, qui la rapporte, n'a fait qu'adoucir un peu la rudesse du style dont elle est composée.

Joinville en parle aussi amplement, et s'étend sur différentes actions dont il a été témoin.

Sainte-Marthe, les annalistes et les auteurs de l'histoire ecclésiastique de ces temps-là.

Plus récemment : *La fleur des Saints*, les Bollandistes, **l'Abbé de Choisy**, **De la Chaise**, qui a décrit ses fonctions royales.

[Livres spirituels]. — **Le P. Caussin**, *La cour sainte.*

Nouet a une méditation sur ce sujet, 25 août.

Le P. Haineufve, *Méditations sur la vie de* Jésus-Christ, en a une sur les combats et les victoires que ce saint roi a remportées sur lui-même.

[Les prédicateurs]. — **Biroat**, Panégyriques.

Le P. Senault, Panégyriques.

Le P. Cheminais, Sermons.

Molinier, Sermons sur les fêtes des saints.

Fléchier, Panégyriques et Sermons.

Discours chrétiens : deux sur S. Louis.

Essais de Panégyriques : trois desseins ou abrégés de sermons.

Eloges historiques des saints.

Fournier, **Houdry**, Panégyriques.

§ III.

Passages, Exemples, Figures et Applications de l'Écriture.

Cor regis in manu Dei, *et quocumquè voluerit inclinabit illud.* Proverb. xxi, 1.

Le cœur du roi est dans les mains du Seigneur : il le fait tourner de quel côté il veut.

Deus, *judicium tuum regi da, et justitiam tuam filio regis.* Ps. 71.

O Dieu ! donnez au roi votre équité, et votre justice au fils du roi.

Dabis cor docile, ut servo tuo populum tuum judicare possit, et discernere inter bonum et malum. II Reg. iii, 9.

Seigneur, vous donnerez à votre serviteur un cœur docile, afin qu'il puisse juger votre peuple, et discerner le bien d'avec le mal.

Rex virtutum ipse est rex gloriæ. Ps. 23.

Le roi des vertus, voilà celui qui est le roi glorieux.

Per me reges regnant, et legum conditores justa decernunt... per me potentes decernunt justitiam. Proverb. viii, 14-15.

C'est par moi que les rois commandent et que les législateurs ordonnent ce qui est juste... C'est par moi que les puissants rendent la justice. (*C'est la Sagesse qui parle.*)

Rex qui judicat in veritate pauperes thronus ejus in æternum firmabitur. Proverb. xxix, 14.

Si un roi juge les pauvres dans la vérité, son trône s'affermira pour jamais.

Quæsivit Dominus sibi virum juxtà cor suum, et præcepit ei ut esset dux super populum suum. I. Reg. xiii, 14.

Le Seigneur s'est cherché un homme selon son cœur, et lui a commandé d'être le chef de son peuple.

Corona aurea super mitram ejus, expressa signo sanctitatis et gloria honoris. Eccli. xlv, 14.

Il faut lui mettre sur la tête une couronne d'or qui porte le sceau de sa sainteté et les marques de sa dignité royale.

Rex qui sedet in solio judicii dissipat omne malum intuitu suo. Prov. xx, 2.

Un roi qui est assis sur le trône de l'équité dissipe d'un de ses regards les nuages de l'injustice.

Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram : servite Domino in timore. Ps. 2.

Maintenant donc, ô rois, comprenez ; instruisez-vous, juges de la terre. Servez le Seigneur en toute crainte.

Benedictus Deus *qui docet manus meas ad prælium.* Ps. 143.

Béni soit le Seigneur, qui instruit mes mains au combat.

Justitia et judicium præparatio sedis tuæ; misericordia et veritas præcedent faciem tuam. Ps. 88.

La justice et l'équité seront les bases de votre trône ; la miséricorde et la vérité marcheront devant vous.

Quia diligit Deus *Israël, et vult servare eum in æternum. idcircò posuit te super eum regem.* II Paralip. ix, 8.

Parce que Dieu aime Israël et qu'il veut éternellement le conserver, il vous a choisi pour être son roi.

Ego primogenitum ponam illum, excelsum præ regibus terræ. Ps. 88.

Comme l'aîné, je le mettrai au-dessus des rois de la terre.

Magnificentiam gloriæ sanctitatis tuæ loquentur. Ps. 144.

Toutes les nations de la terre publieront la magnificence et la gloire de votre piété.

Gloriam regni tui dicent, et potentiam tuam loquentur. Ibid.

Les nations publieront la gloire de votre règne, et elles annonceront votre puissance.

Quis similis tui in fortibus, Domine? quis similis tui? magnificus in sanctitate. Exodi xv, 11.

Qui d'entre les forts vous peut être comparé, ou qui est semblable à vous, qui êtes grand et magnifique dans votre sainteté ?

Descendit (sapientia) *cum illo in foveam, et in vinculis non dereliquit illum.* Sapient. x, 14.

La sagesse est descendue avec Joseph dans la fosse, et elle ne l'a point quitté dans ses chaînes.

Eleemosynas illius enarrabit omnis Ecclesia sanctorum. Eccli. xxxi, 11.

L'assemblée des saints publiera les aumônes qu'il a faites.

EXEMPLES ET FIGURES TIRÉS DE L'ÉCRITURE

[S. Louis comparé à l'Arche d'alliance]. — Il y avait, au-dessus de l'arche où l'on gardait les tables de la loi, deux chérubins, dont l'un, selon la remarque de quelques auteurs, tenait un livre, et l'autre une épée ; et sur ces chérubins il y avait une nuée qui représentait la majesté de Dieu, et d'où sortait la voix des oracles. Voilà l'image des rois ; ils sont les protecteurs de la religion et de la justice : ils couvrent l'arche d'alliance, et la mettent à l'abri sous le manteau de leur autorité. Ils portent le livre des lois dans une de leurs mains, et dans l'autre l'épée pour les défendre ; ils sont à l'entrée du temple de la religion et de la justice, pour en conserver la pureté et la sainteté. Ils sont même cette nuée qui représentait la majesté de Dieu, et d'où sortait la voix de ses oracles. Ils sont les organes de ses volontés et de ses desseins, et quiconque résiste à leur autorité résiste à celle de Dieu, dit l'Apôtre. Il est donc de leur devoir de ressembler, non pas aux séraphins, qui ont le voile sur les yeux, mais aux chérubins remplis de zèle et de lumière ; persuadés comme ils le doivent être, que porter l'épée pour maintenir la religion et la justice ce n'est qu'une partie de leur fonction ; l'autre leur manquerait toujours, s'ils ne se rendaient habiles à discerner le bien d'avec le mal, la vérité d'avec le mensonge, les fausses vertus d'avec les véritables, les gens de bien d'avec les scélérats, afin de protéger les uns et de faire la guerre aux autres. — Voilà l'idée générale que se proposa S. Louis dans l'administration de la justice. Son occupation était de combattre l'irréligion, le libertinage, les hérésies, le jeu, la débauche et le blasphême. Son action était de persécuter le vice, de protéger la vertu, et d'établir partout la gloire de Dieu et de la religion sur les ruines du péché et des mauvais exemples. Il se considérait comme ce prophète établi de Dieu pour arracher et pour planter, pour détruire et pour édifier ; ou comme cet autre prophète envoyé de Dieu pour renverser la plus grande ville du monde, non pas en abattant les murs et les édifices, mais en corrigeant les désordres et en forçant l'iniquité dans ses plus forts remparts. Persuadé que cette partie de la justice produit plus aisément son effet dans l'Etat par les grands exemples de vertu que

le souverain donne à son peuple que par la multitude ou la sévérité des lois, quelle précaution ne prenait-il pas pour régler sa conduite et ses mœurs, soit au-dedans, soit au-dehors, afin de devoir plus à sa piété qu'à son autorité le bon ordre qu'il voulait établir dans son royaume!

[Salomon]. — Le roi Salomon est considéré, dans l'Ecriture-Sainte, comme la figure de JÉSUS-CHRIST, et tous les rois sont regardés comme les portraits vivants de DIEU; mais ils le représentent parfaitement lorsqu'ils sont les imitateurs de sa sainteté comme les dépositaires de sa puissance. De sorte que, pour trouver une vive image de la Divinité, il faut chercher un roi qui ait réuni, autant qu'il est possible, ces deux éclatants attributs, par lesquels DIEU se manifeste dans les cieux et sur la terre : la puissance qui le fait connaître aux hommes, la sainteté qui le fait connaître aux anges. S. Louis fut vivement pénétré de cette grande obligation. Jugez-en par les paroles qu'il prononça dans l'auguste cérémonie de son sacre, lorsque, sentant le poids redoutable du diadême, il dit au fond du cœur, avec le prophète: « *J'ai élevé mon âme vers vous, et c'est en vous que j'ai mis ma confiance.* Je me vois comme un autre Salomon, élevé dès les premières années de ma vie sur le trône; je me trouve, comme un enfant sans expérience et sans lumière, au milieu de ce grand peuple qui m'environne. Donnez donc à votre serviteur un cœur docile, un esprit d'intelligence, un discernement éclairé du bien et du mal, afin que je puisse juger avec équité et selon vos lois cette multitude innombrable, et que je fasse régner la religion dans mes Etats, en y régnant moi-même par ses maximes. »

[Job]. — Le grand S. Louis, aussi bien intentionné mais plus puissant que Job, n'a-t-il pas, comme lui, délivré le pauvre qui criait et l'orphelin qui n'avait personne pour le secourir? Remplissant de consolation le cœur de la veuve et celui qui était près de périr, ne les a-t-il pas comblés de grâces et de bénédictions? N'a-t-il pas été, comme lui, l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le bras du manchot; brisant les voies de l'injuste, arrachant aux usuriers, aux chicaneurs, aux juges iniques, la proie d'entre les dents? N'a-t-il pas tiré de la nécessité un million de familles qui périssaient? n'a-t-il pas réparé leurs ruines? que dis-je? ne les a-t-il pas retirées comme du néant en leur faisant administrer les secours dont elles avaient besoin selon leur état? A ces traits, ne vous semble-t-il pas que, sous la figure de ce saint homme de l'ancienne alliance, je vous mets devant les yeux le grand et incomparable monarque S. Louis? Donner de libres audiences à ses sujets, écouter avec une patience admirable leurs plaintes, tempérer par une douce gravité l'éclat de la majesté royale, connaître par soi-même des plus importants différends de ses peuples, sans vouloir s'en rapporter à d'autres; agir partout, pourvoir à tous les besoins; arrêter le cours des violences et des concussions pu-

bliques ; réparer les dégâts que font assez ordinairement les passages des gens de guerre ; travailler à procurer une parfaite tranquillité dans toutes les provinces de son royaume, pour faire vivre ses sujets avec plus de quiétude : c'est ce qui fait, à la vérité, les bons rois ; mais, j'ose le dire, ce n'est que la moindre partie des vertus du grand S. Louis : car qui voudrait considérer toutes ses vertus, et politiques et militaires et chrétiennes, conviendrait sans doute que cet incomparable monarque, que tout le monde admirait de son temps, fera encore l'étonnement des siècles futurs.

[Joas]. — On pourrait dire de S. Louis ce que la sainte Ecriture rapporte de Joas, à qui le grand-prêtre, en le consacrant roi d'Israël, mit sur la tête le livre des saintes lettres avec le diadème royal : *Posuit super eum diadema, et testimonium* (IV Reg. XI, 12) : c'est-à-dire qu'il ne fut pas plus tôt capable de prendre la conduite de son état qu'il fit de l'Evangile la loi fondamentale et la règle de tous ses desseins, sans jamais appeler au conseil la sagesse du monde ni ses maximes qui la rendent l'ennemie de DIEU. Si vous voulez savoir comment il en a usé, la religion et la justice ont été tout le secret de sa politique : par l'une, il a fait régner DIEU, et par l'autre il a procuré le repos et le bonheur de ses peuples. Ce sont comme les deux mains qui soutenaient le trône de Salomon, et qui ont affermi celui de notre saint roi contre les forces des étrangers, contre les révoltes de ses proches, contre tous les troubles du dehors et du dedans les plus capables de l'ébranler.

[David]. — S. Ambroise, parlant de David, rapporte deux choses très-différentes des autres rois : *Peccavit David, quod solent reges,* dit-il ; *pœnitentiam egit, quod non solent reges.* David a péché, cela n'est pas bien surprenant, c'est ce que font très-ordinairement les rois : mais David a fait pénitence, on peut appeler cela un miracle, car c'est ce que les rois ne font pas. Grand docteur de l'Eglise, j'ai quelque chose à dire de plus grand de notre saint roi. Je ne dirai pas qu'il a péché comme les rois, ce serait une calomnie : je dirai que, n'ayant pas péché avec les rois criminels, il a fait pénitence comme les rois saints ; il n'a pas imité leur péché, il a imité leur pénitence. — Il est à remarquer que deux sortes de personnes font pénitence dans le christianisme : les unes par état, les autres par obligation. Par état, ce sont les religieux ; par obligation, ceux qui ont ont offensé DIEU. Les premiers la font quoiqu'ils soient innocents, comme S. Jean-Baptiste ; les autres la font parce qu'ils ont été coupables, comme David. Mais la pénitence de notre saint roi a une gloire et un caractère particulier : il n'est ni religieux ni coupable. il est innocent et il est roi ; et cependant il souffre toutes les rigueurs qu'embrassent les religieux, et toutes celles que l'on impose aux pénitents.

[S. Jean-Baptiste]. — Le Fils de Dieu disait aux Juifs, en leur parlant de S. Jean-Baptiste : « Qu'êtes-vous allés chercher dans le désert ? Un homme vêtu avec mollesse ? c'est dans les palais des rois que l'on trouve ceux qui s'habillent de la sorte : *Ecce qui mollibus vestiuntur in domibus regum sunt.* » Souffrez, ô divin Sauveur, que votre proposition ne soit pas aujourd'hui sans exception. J'entre dans la cour de S. Louis, et, loin d'y trouver un homme mollement vêtu, je trouve un roi couvert d'un affreux cilice, atténué de jeûnes, couché sous le sac et sur la cendre ; un roi qui, pour se préserver de la corruption des plaisirs du monde, châtie son corps et le réduit en servitude ; qui efface par de rigoureuses mortifications les plus légères taches de son âme ; qui non content de crucifier sa chair et d'en faire une hostie vivante, qu'il immole à Dieu chaque jour, tient son esprit dans une continuelle sujétion ; toujours appliqué à combattre ses passions, à régler ses inclinations, à modérer ses désirs, à ne se rien permettre et à ne se rien pardonner ; juge sévère de lui-même, parce qu'il n'est soumis au jugement de personne ; un roi qui, non content de bannir le luxe et la mollesse de sa cour, enseigne par son propre exemple ce qu'il veut que les autres observent ; qui est vêtu comme le plus simple bourgeois, et qui bannit de ses Etats et de sa personne toutes superfluités, tout excès et dans les habillements et dans les meubles. Voilà ce que je trouve, non dans le désert, mais dans la cour d'un roi. Et voilà ce que Dieu m'oblige à représenter à mes auditeurs, ou pour leur édification ou pour leur condamnation. Et c'est aussi ce que Dieu opposera un jour à votre mollesse, à votre orgueil, à votre ambition : un roi humble, un roi mortifié, un roi pénitent.

[Tendresse de S. Louis pour son peuple]. — La tendresse affectueuse que David eut pour son peuple lui fit préférer la peste à la guerre et à la famine, lorsque l'ange le menaça de la part de Dieu de l'un de ces trois fléaux, après son péché : il jugea que, pouvant éviter ces deux derniers maux plus aisément que son peuple, il serait attaqué aussi bien que lui par la peste, lui le seul coupable. Ce prince pénitent se disait en lui-même : Si je demande la guerre, mes soldats exposeront leur vie pour la défense de la mienne, et les ennemis ne me pourront offenser qu'ils n'aient couvert la campagne ou de blessés ou de morts ; si j'accepte la famine, tout le peuple périra de faim : les villes deviendront des solitudes, et l'on réservera tous les vivres pour la conservation d'un criminel : mais, si j'accepte la peste, comme elle suit les ordres de Dieu, elle m'attaquera dans mon palais, elle me poursuivra dans mon armée, et, me choisissant parmi mes soldats, elle expiera mon offense par ma mort. — Ce fut elle aussi qui osa attaquer le saint roi Louis ; ce fut elle qui le frappa au milieu de ses troupes victorieuses, et qui bornant ses conquêtes et ses années, finit la plus belle vie du monde. Elle n'épargna point ce corps usé de veilles, de cilices et de jeûnes, consacré par la chasteté et mortifié par la pénitence.

Il n'eût pas été étonnant qu'elle eût méprisé les larmes de David criminel, et que, sans écouter ses prières, elle en eût fait une victime à la justice de Dieu ; mais, S. Louis était innocent, il n'avait jamais commis d'homicide pour couvrir un adultère ; cependant la peste ne lui pardonne pas; elle le frappe, elle le met au tombeau, tout juste qu'il est. Vous le permîtes ainsi, ô mon Dieu, pour purifier entièrement ce grand roi, et pour augmenter davantage la gloire souveraine à laquelle vous vouliez l'élever dans votre royaume céleste !

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE A CE SUJET.

Magnificencia in sanctificatione ejus : la magnificence paraît dans la sanctification de ce grand roi (Ps. 95). — Comme Dieu n'a jamais fait éclater plus hautement la force et le pouvoir de sa grâce que lorsqu'il a assujetti les grands du monde sous le joug de l'Evangile, on peut dire aussi que la sainteté n'a jamais paru avec plus de magnificence que lorsqu'elle a été placée sur le trône, et qu'elle a fait une heureuse alliance avec la noblesse du sang, la puissance des souverains et le courage des conquérants. Il n'en faut pas chercher d'autre raison, sinon que, personne n'ayant de plus grands obstacles à vaincre pour être saints que les grands de la terre, dès-là qu'ils ont assez de courage pour l'entreprendre et pour y réussir, on peut dire sans crainte qu'ils méritent l'admiration du reste des hommes, soit parce que l'éclat de leurs vertus se répand plus loin et avec plus de fruit, soit parce qu'il n'y a rien qui fasse mieux connaître le mérite et le prix de la sainteté que de voir qu'elle donne du lustre même à la majesté des rois. C'est ce qui fera aujourd'hui l'éloge de l'incomparable S. Louis : *Magnificentia in sanctificatione ejus.* Je vous ferai voir que la sainteté n'a jamais paru avec plus de magnificence que dans ce grand monarque, dont la naissance, les armes, la puissance, tout ce qui sert de trophée à la vanité des hommes, doit maintenant être produit dans cette assemblée pour faire le triomphe de la sainteté, et le panégyrique d'un roi saint, qui a sanctifié toutes ces marques de la grandeur humaine par l'usage qu'il en a fait, puisqu'il ne les a employées que pour la gloire du Roi du ciel. De manière que je n'irai point aujourd'hui chercher la sainteté dans les déserts et dans les cloîtres, ni la tirer du fond des antres et des cavernes, pour trouver des exemples à imiter : je prétends vous la faire voir sur un des premiers trônes de la chrétienté. Et ce sera sans doute un spectacle digne de votre admiration de voir les haires et les cilices sous la pourpre d'un souverain, la sainte humilité jusque sur le plus haut faîte de la gloire, un roi qui fait de son Louvre un hôpital, un héros qui a

eu pour théâtre de ses exploits et de ses vertus les trois parties du monde, et qui a employé son courage, ses armes et ses finances à faire régner DIEU, la piété et la justice, dans ses Etats. Mais ce sera pour confondre la lâcheté dans laquelle nous passons la plus grande partie de notre vie ; ce sera pour anéantir toutes ces excuses frivoles dont nous prétendons nous couvrir, et pour ôter ces vains prétextes pris de la naissance, de la grandeur, de tout ce qui semble le plus opposé à la sainteté.

Et nunc, reges, intelligite ; erudimini, qui judicatis terram (Ps. 2).—S. Augustin, sur ces paroles du prophète, où il exhorte les rois à servir DIEU avec crainte, demande comment les rois servent DIEU avec crainte ; et il répond : c'est en détruisant tout ce qui s'oppose à l'autorité de DIEU, Il ajoute une belle différence : *Aliter servit quia homo est, aliter servit quia rex est.* Il sert DIEU, en tant qu'homme, par une vie sainte et fidèle ; mais les services que rend un roi, en tant que roi, consistent à faire des lois qui commandent des choses importantes à la gloire de DIEU. Il veut dire que l'autorité royale consiste en deux puissances : l'une qui fait la loi, et l'autre qui la confirme en punissant ceux qui la violent. Un roi, pour être saint, doit employer l'une et l'autre à la gloire de DIEU. Mais où est-ce que l'exhortation du prophète a jamais trouvé plus d'obéissance et de fidélité qu'en la personne de S. Louis ? A quoi a-t-il employé la puissance de faire des lois, sinon à la gloire de DIEU, pour étendre et pour augmenter la religion ? Il eût voulu soumettre tous les cœurs de ses sujets à DIEU ; mais, n'étant pas maître des cœurs, du moins il assujettissait leur respect extérieur ; et, quand le nom de DIEU était violé en quelque occasion, il employait son pouvoir à faire réparer l'injure qu'on avait faite au Créateur.

DEUS, *judicium tuum regi da, et justitiam tuam filio regis* (III Reg. II). — La fonction la plus essentielle d'un roi est de juger ses sujets, et de les juger avec équité : aussi est-ce pour cela que le prophète David adressait à DIEU cette prière pour son fils Salomon. C'est de cet emploi que S. Louis faisait sa plus ordinaire occupation : il donnait audience à la veuve et à l'orphelin ; les avenues de son palais n'étaient pas investies par une multitude de gardes, qui intimident les faibles et repoussent les importuns. Il s'asseyait, à Vincennes, sous des arbres que le temps semble avoir respectés ; et, sous ce dais que la nature semblait lui avoir dressé exprès, il jugeait avec équité, autorité et tendresse, ceux qui avaient recours à lui, tout ensemble roi, père et juge de son peuple. Il ne fuyait point le travail, et, quelque fatigué qu'il fût, il croyait se délasser quand il rendait la justice ; et on lui peut justement appliquer ces paroles du texte sacré : *Judicare populos in judicio et pauperes in æquitate.* Il se dépouillait de l'éclat extérieur de la majesté royale qui empêche les peu-

ples, et surtout les pauvres de s'approcher des rois. Quand il traversait quelque province, il avait soin de faire dédommager les peuples, par quelques-uns de ses officiers, des incommodités qu'ils auraient pu recevoir du passage de sa cour ; de sorte que, au lieu de ressembler à un torrent impétueux qui ravage tout sur son passage, il était comme un fleuve paisible qui laisse l'abondance dans les pays qu'il arrose.

Dominus virtutum ipse est rex gloriæ (Ps. 23). — La gloire qui accompagne les rois n'est point précisément ce qui les rend dignes d'honneur : c'est néanmoins ce qui les fait honorer par la plupart des hommes ; et, parce qu'il est juste qu'ils soient honorés, il est juste aussi que leur gloire soit soutenue par quelque magnificence extérieure, beaucoup plus par la sainteté de leur vie, par l'amour de la justice et de l'équité. Car les hommes spirituels, et qui suivent la vertu plus volontiers que cet éclat extérieur et vain, ne peuvent que difficilement reconnaître en eux l'autorité de Dieu, s'ils voient en leur personne des vices qui les rendent l'objet de leur aversion et de leur mépris. Il est donc extrêmement important à un roi d'être un roi *de gloire* ; il est important qu'il soit riche, magnifique, victorieux dans les combats ; qu'il procure à son peuple la félicité et l'abondance ; qu'il se rende aimable à ses sujets par des vertus politiques, redoutable à ses ennemis par sa valeur, et qu'il ne néglige rien de ce qui peut immortaliser son nom ; mais il serait beaucoup plus à souhaiter que, comme S. Louis, les rois commençassent à s'affermir sur le trône par la vertu, par la piété, par la sainteté, par une soumission pleine et entière à l'autorité de Dieu, dont ils ne sont que des copies, et que, dans la crainte de ses jugements et du terrible compte qu'ils ont à lui rendre de leur vie, ils n'employassent cette vie qu'à devenir saints eux-mêmes, et à sanctifier leurs peuples par leur autorité et leurs bons exemples.

Benedictus Dominus Deus *meus, qui docet manus meas ad prœlium* (Ps. 143). — Il semble que ce n'est pas une chose convenable à la sainteté que de la produire devant vous armée pour les combats, que rien même n'est plus contraire à la douceur de la religion chrétienne, qui n'a pas été établie par la violence ni par les armes. Le Sauveur nous a appris que la douceur de ses sujets devait plutôt les obliger à verser leur propre sang qu'à répandre celui de leurs ennemis, et les combattre par la patience plutôt que par la force, comme les premiers fidèles nous l'ont enseigné par leur exemple. Il faut cependant avouer qu'il y a des occasions où les guerres sont non-seulement légitimes, mais saintes, et où les rois doivent combattre pour être saints. Une partie de leur vertu consiste à prendre les armes pour la querelle de Dieu, et à soutenir ses intérêts par leurs combats. Telles furent les occasions qui obligèrent S. Louis à sortir de son palais, de son oratoire et de son royaume, pour aller combattre les ennemis de Dieu, et pour faire en même temps

deux sortes de guerre : l'une contre les hérétiques de la France, dont il arrêta les rébellions et la fureur ; l'autre contre les infidèles, qui, ayant inondé toute la Terre-Sainte de leurs armées, obligèrent ce saint roi à quitter son royaume pour tâcher de les chasser entièrement de ces lieux sacrés.

Quantò magnus es. humilia te in omnibus, et coràm Deo *invenies gratiam.* (Eccli. III). — L'humilité, dit S. Bernard, est une grande vertu ; mais il ajoute qu'il est rare de voir une humilité honorée : *Magna et rara virtus est humilitas honorata.* Que dirons-nous donc d'une humilité qui n'est pas seulement honorée, mais encore couronnée ? Il n'est pas difficile qu'un homme soit humble dans un hôpital, ou que, dans une basse condition, il ait des sentiments bas de soi-même ; mais de voir une tête couronnée, qui ne parle que d'humiliations sous l'éclat du diadême, qu'un homme grand aux yeux de tout le monde fasse ce miracle, si contraire à la royauté ; qu'elle paraisse petite à ses yeux, et qu'il se prive, pour ainsi dire, d'une partie des grandeurs qu'il possède ; *Magna virtus*, c'est une grande vertu, et qui mérite des couronnés, plutôt pour les avoir méprisées que pour les avoir possédées. — C'est néanmoins la vertu et les miracles que nous voyons dans le grand S. Louis. Il était grand par la qualité de roi, plus grand pour être un roi de France, qui, dit S. Grégoire, surpasse tous les autres, mais encore très-grand par les victoires qu'il avait remportées. Voyez cependant à quoi lui servent ses grandeurs ; c'est seulement pour les mépriser, pour les abaisser, et pour donner de plus illustres marques de ses humiliations. Cette vertu a comme deux effets différents : elle agit et réside dans l'esprit de celui qui la possède, et elle agit encore au-dehors. Ce n'est pas assez à ce saint roi d'avoir de bas sentiments de soi-même, de ne se laisser pas éblouir à l'éclat de sa dignité ; ce ne lui est pas assez d'avoir un cœur humilié sous la pourpre, un sceptre caché sous l'humilité, de pratiquer la modestie de David, qui dit de soi-même : *Neque ambulavi in magnis neque in mirabilibus super me :* notre saint ne se contente pas de dresser à l'humilité un trône secret dans son cœur, il la fera sortir au-dehors, pour la faire régner avec pompe ; il fera servir à ses humiliations tout ce que la vanité des rois emploie à soutenir leur orgueil et leur gloire.

Magnificentiam gloriæ sanctitatis tuæ loquentur : Toutes les nations de la terre publieront la magnificence et la gloire de votre sainteté. (Ps. 14). — L'un des plus beaux éloges que l'on donne au Dieu des armées est de l'appeler magnifique, non-seulement en bonté et en puissance, mais encore en sainteté : *Magnificus in sanctitate.* Et le plus grand éloge que l'on puisse adresser à S. Louis est de dire que les nations publieront la magnificence et la gloire de la sainteté qu'il a reçue de Dieu : *Magnificentiam gloriæ sanctitatis tuæ loquentur.* Aussi Moïse ne parle si avanta-

geusement de Dieu qu'après lui avoir donné le titre de roi, comme pour nous apprendre qu'il n'y a que les rois qui puissent prendre quelque part à cette louange, et que, bien que tous les saints soient magnifiques dès là qu'ils sont saints, il n'y a cependant que les grands princes à qui appartienne cette magnificence et cette sainteté dans tout son éclat. — Sur ce principe, quand vous verrez S. Louis affermir par sa prudence un trône presque renversé pendant sa minorité, abattre les ennemis de l'Eglise au pied des autels, et s'humilier souvent lui-même aux pieds des pauvres, détruire l'hérésie par la force de ses armes, le duel et le blasphème par la justice et la sévérité de ses lois ; rendre justice à ses sujets, et se la faire lui-même malgré les juges, jusqu'à se condamner à perdre sa propre cause ; quand vous le verrez apaiser par sa sagesse les querelles de ses voisins, abandonner deux fois son royaume pour conquérir celui de Jésus-Christ ; soutenir seul en Egypte le choc d'une armée ennemie en se jetant à la mer ; que vous le verrez intrépide dans sa captivité, comme s'il eût été le vainqueur, et braver les barbares qui le voulaient faire leur roi, quoiqu'il fût leur prisonnier : n'est-il pas vrai que toutes ces idées de gloire, de magnificence et de sainteté se confondent dans votre esprit, et que vous ne pouvez vous empêcher de dire à la louange de ce grand saint : *Magnificentiam gloriæ sanctitatis tuæ loquentur ?*

Domine Deus, *tu regnare fecisti servum tuum* (III Reg. III). — Qu'il est difficile d'être roi et serviteur tout ensemble, de commander aux hommes, et de ne leur commander qu'en obéissant à Dieu ! Qu'il est difficile d'allier l'autorité souveraine avec la véritable obéissance, la grandeur avec la petitesse, la majesté avec l'humilité ! Qu'il est difficile, enfin, d'être roi sans orgueil, et serviteur sans bassesse ! La royauté détruit l'humilité du service, le service avilit la majesté du trône. — Tel est cependant le saint monarque dont j'entreprends l'éloge, et dont l'Eglise célèbre en ce jour la triomphante mémoire. Toujours roi des hommes, toujours serviteur de Dieu ; roi dès que son père sort du monde, serviteur de Dieu dès qu'il est en état de le servir ; il a toujours pu dire : *Domine* Deus, *tu regnare fecisti servum tuum.* La véritable marque d'un serviteur de Dieu est d'avoir toujours les sens épurés de la corruption du monde, l'esprit attentif aux ordres divins, le cœur sensible à tout ce qui lui peut plaire. Le véritable caractère d'un grand roi est de porter ses sujets dans son cœur, d'employer ses forces et sa puissance bien moins pour l'agrandissement de ses Etats et pour la gloire de son règne que pour détruire les ennemis de Dieu et faire triompher l'Eglise ; c'est d'être modeste, comme ce grand monarque, même dans la prospérité, d'être juste dans ses desseins comme lui, et courageux dans les adversités comme notre saint l'a montré à toute la terre par son exemple.

§ IV.

Passages et pensées des SS. Pères.

Christianos imperatores non ideò felices dicimus quia vel diùtiùs imperârunt, vel imperantes filios morte placidâ reliquerunt, vel hostes reipublicæ domuerunt, vel inimicos cives adversùm se surgentes cavere et opprimere potuerunt; sed felices eos dicimus si justè imperant. Augustin. v Civit. 24.

Nous n'estimons pas les empereurs chrétiens heureux, parce qu'ils auront régné longtemps, ou qu'en mourant dans le sein de la paix ils auront laissé des enfants pour leurs successeurs, ou parce qu'ils ont vaincu les ennemis de l'État, ou parce qu'ils ont surmonté la rébellion de leurs sujets par leur vigilance et leur courage; mais nous les estimons heureux s'ils règnent avec équité, en gardant les règles de la justice.

Felices dicimus imperatores si, inter linguas adulantium et honorantium obsequia, non extolluntur, sed se esse homines meminerunt; si suam potestatem ad Dei *cultum maximè dilatandum majestatis ejus famulam faciunt; si* Deum *timent, diligunt, colunt.* Id. Ibid.

Nous estimons les empereurs heureux s'ils ne se laissent point enfler par la flatterie et par les basses déférences de ceux qui s'humilient devant eux, mais s'ils se souviennent qu'ils sont hommes, s'ils se servent de leur puissance pour étendre le culte de Dieu, s'ils s'abaissent comme des esclaves sous la divine majesté, s'ils craignent Dieu, s'ils l'aiment, s'ils l'adorent.

Felices dicimus imperatores si tardiùs vindicant, facilè ignoscunt; si eamdem vindictam pro necessitate regendæ tuendæque reipublicæ, non pro saturandis inimicitiarum odiis, exercent; si eamdem veniam, non ad impunitatem iniquitatis, sed ad spem correctionis indulgent. Id. Ibid.

Nous estimons les empereurs heureux s'ils sont lents à se venger des injures et faciles à pardonner, s'ils ne se servent du pouvoir de punir que par la nécessité de défendre les droits de l'État et de le bien gouverner, et non pour satisfaire leur haine particulière; s'ils pardonnent par l'espérance d'animer à bien faire, et non pour nourrir l'impunité.

Felices dicimus imperatores si quod apertè coguntur decernere, misericordiæ lenitate et beneficiorum largitate compensant; si luxuria tantò est eis castigatior quantò potest esse liberior; si malunt cupiditatibus pravis quàm quibuslibet gentibus imperare. Id. Ibid.

Nous estimons les empereurs heureux si la sévérité de leurs jugements est tempérée par la douceur de la miséricorde et par l'abondance des bienfaits; s'ils sont d'autant plus chastes qu'ils peuvent être incontinents avec plus de liberté; s'ils aiment mieux commander à leurs passions que de commander à quelque peuple que ce soit.

Felices dicimus imperatores si omnia benè faciunt, non propter inanis gloriæ ardorem, sed propter charitatem felicitatis æternæ; si pro suis peccatis, humilitatis et misericordiæ hostias, et sacrificium orationis, Deo *suo vero immolore non negligunt.* Id. Ibid.

Nous estimons les empereurs heureux s'ils font bien toutes choses, non par vaine gloire, mais par l'amour de la félicité éternelle; s'ils ne négligent point d'offrir à Dieu le sacrifice d'un cœur humilié, celui de la miséricorde envers les pauvres, et celui de la prière.

Aliter servit Deo *rex quia homo est, aliter quia rex est. Quia homo est, servit* Deo *vivendo fideliter; sed quia rex est, per leges justa præcipiens.* Id. I Vera Relig.

Il y a de la différence entre le service qu'un roi rend à Dieu en tant qu'homme, et celui qu'il rend comme roi. Il sert Dieu comme homme par une vie sainte et fidèle; mais, en tant que roi, ses services consistent à faire des lois qui commandent des choses justes.

Servite Domino in timore. *Quomodò serviunt reges in timore, nisi ea quæ contrà justitiam fiunt pro modo puniendo?* Id.

Servez le Seigneur avec crainte, dit le prophète. Et comment les rois servent-ils Dieu avec crainte? C'est en punissant ce qui est contraire à la justice.

Optimum principem decet in suis quidem peccatis esse acerbum judicem, at in erratis subditorum placidum et ad ignoscendum facilem. Joan. Damasc.

Il est de la gloire d'un bon prince de se montrer juge sévère dans les fautes qu'il commet lui-même, mais d'être doux et facile à pardonner celles de ses sujets.

Magna et rara virtus est humilitas honorata Bernard. Super *Missus est.*

C'est une grande vertu, mais bien rare, de conserver l'humilité dans l'honneur et dans l'éclat.

Hoc ad reges christianos pertinet, ut pacatam suis temporibus velint habere matrem suam Ecclesiam, undè spiritualiter nati sunt. August. Tract. II in Joan.

C'est le devoir des rois chrétiens de combattre pour la paix et le repos de l'Eglise leur mère, qui leur a donné la vie de l'âme.

Vanus error hominis, et inanis cultus dignitatis, fulgere purpurâ, mente sordescere. Minut. Felix, Octav.

C'est une erreur, une vaine recherche de grandeur, d'être au-dehors orné de la pourpre, et au-dedans souillé de vices.

Reges magni sunt qui tentationum suarum motibus non consentiendo succumbere, sed regendo præesse noverunt. Beda.

Ceux-là sont de grands rois, qui ne succombent point aux mouvements de leurs tentations, mais qui les dominent et les maintiennent dans le devoir.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[La sainteté unie au pouvoir]. — Quand Dieu élève les rois sur le trône, ce n'est pas pour étaler aux yeux des hommes de vaines marques d'une grandeur qui passe, mais pour être les principaux appuis de la religion dans les Etats soumis à leur puissance. De-là vient que le sacerdoce et la royauté furent autrefois unis ensemble dans les princes du peuple de Dieu. David et Salomon, revêtus de l'éphod, chantèrent des hymnes devant l'arche, et offrirent des holocaustes au Seigneur, comme rois et comme pontifes. En effet, cette onction sacrée, si vénérable par son

origine, aussi ancienne que les premiers rois d'Israël, en imprimant le caractère de la royauté sur les princes, leur marque en même temps l'obligation indispensable où ils sont de consacrer à la gloire de Dieu l'autorité qu'ils en reçoivent ; de telle sorte qu'ils ne règnent véritablement qu'autant qu'ils font régner Dieu et la religion. S. Louis, très-persuadé de cette obligation indispensable, employa tous ses soins et son autorité pour que le service de Dieu fût bien réglé dans ses états : il n'épargna ni peines, ni veilles, ni travaux, pour faire toujours fleurir la foi, la piété, la vertu ; de sorte que, si l'on vit jamais Dieu parfaitement servi, honoré et aimé, ce fut sans contredit sous le règne de cet incomparable monarque.

Que si le règne de Dieu se trouva jamais parfaitement établi dans une créature, c'est sans doute dans la personne d'un souverain unissant la sainteté à la royauté. Il se trouve des difficultés et des obstacles presque insurmontables dans la royauté pour qu'un homme qui en est revêtu puisse parvenir à la sainteté de son état. Il est vrai aussi qu'alors la sainteté reçoit deux avantages considérables : elle triomphe plus glorieusement, et elle règne plus souverainement. Il y a trois sortes d'obstacles qui empêchent les rois de devenir saints, et qui sont comme nécessairement attachés à leur fortune : — les premiers sont au-dessus d'eux, les seconds au-dedans d'eux, les troisièmes les environnent de toutes parts. — Les obstacles qui sont au-dessus d'eux sont les mauvaises maximes qui corrompent la raison, et dans lesquelles les grands du monde sont nés pour la plupart ; ceux qui sont au-dedans sont les passions qui possèdent leur cœur ; ceux qui sont autour d'eux sont les occasions dangereuses qui sont entre leurs mains. — Le grand S. Louis sut éloigner, avec le secours de la grâce, tous ces obstables ; il travailla avec courage à anéantir ces dangereuses maximes et cette funeste politique, si contraires à la religion ; il sut dompter ses passions et éloigner de sa cour les flatteurs, les envieux, les hypocrites ; il fit régner Dieu parfaitement en lui-même et dans le cœur de ses sujets.

[Les princes bons et cléments]. — Le plus bel éloge que l'on puisse donner à un prince, c'est de dire qu'il est bon. Dire qu'il est grand, victorieux, puissant, heureux, c'est lui faire moins d'honneur que de parler de sa bonté. Le titre de grand lui attire souvent des ennemis et des jaloux ; il partage avec ses généraux celui de victorieux et celui de conquérant ; il doit quelquefois autant au hasard qu'à sa propre valeur celui d'heureux ; mais sa bonté lui est personnelle, singulière ; il ne la partage qu'avec celui qui, dans les divines Ecritures, veut comme oublier qu'il est indépendant, tout-puissant, terrible, le Dieu des armées, pour se souvenir, dans nos misères, de son infinie bonté. Ce fut sur ce modèle que notre saint roi forma la sienne. Bonté pleine d'affabilité et de douceur, qui, malgré le grand chaos qu'il y a entre la majesté et l'indé-

pendance royale et la sujétion des peuples, le faisait entrer dans leurs petits besoins, le rendait facile et accessible aux plus malheureux, le civilisait pour ainsi dire et le familiarisait avec des gens qui, à d'autres moins bons que lui, eussent paru indignes de son application et de ses soins. Son cœur, encore plus que son Louvre, était toujours ouvert à ses peuples, qui le regardaient moins comme un souverain redoutable au milieu de ses armées et de ses gardes que comme un père bienfaisant, au milieu d'une famille affligée qu'il réjouit et qu'il console par sa présence.

[Le salut possible dans toutes les conditions]. — Convaincus, par l'exemple de S. Louis, qu'il n'y a point de condition dans le monde où l'on ne puisse être chrétien, et parfait chrétien, ne nous plaignons plus de celle où l'ordre de Dieu nous attache, et ne rejetons plus sur elle les dérèglements et les imperfections de notre vie. Si nous savons, comme ce grand saint, faire un bon usage de notre condition, loin qu'elle soit un obstacle à notre salut, nous y trouverons des secours infinis ; loin qu'elle nous dissipe et nous détourne de Dieu, nous y trouverons même mille sujets de nous élever à Dieu, de nous soumettre à Dieu, d'accomplir les desseins de Dieu ; loin qu'elle nous empêche de pratiquer les vertus chrétiennes, elle nous en fournira de fréquentes occasions : c'est-à-dire que nous trouverons sans cesse dans notre condition, dans l'état de vie auquel il a plu à la divine Providence de nous placer, plusieurs occasions de pratiquer la pénitence, la patience, l'obéissance ; des occasions de pratiquer la charité, la douceur, l'humilité. — Providence de mon Dieu, que vous êtes adorable et que vous êtes aimable, de nous faciliter ainsi les voies du salut éternel ; de nous donner à chaque moment tant de moyens de l'acquérir, et de nous avoir offert, dans la personne du saint roi que nous honorons, un modèle de perfection si engageant et si touchant ! Ne cherchons donc point cette perfection, non plus que S. Louis, hors de notre état. C'est dans la Royauté que Louis a trouvé la sienne, et c'est dans la médiocrité de l'état où Dieu nous a placés que nous trouverons la nôtre.

[Deux sortes de vertus dans les rois]. — Il y a deux sortes de vertus que les rois peuvent pratiquer nonobstant l'éclat qui les environne, et dans lesquelles consistent leur sainteté et leur gloire. Les unes sont comme naturelles à la royauté, les autres sont infiniment élevées au-dessus de la royauté, et semblent lui être contraires. Les unes accompagnent cette condition, les autres la surpassent, mais d'une façon impérieuse et triomphante. — Les premières consistent à bien user de cette dignité, les autres à la vaincre, à l'abattre et à la fouler aux pieds. Je mets dans le premier ordre, les vertus qu'on appelle communément royales ; la générosité, la libéralité, le courage. Vous voyez qu'il n'est pas besoin qu'un

roi, pour être courageux et libéral, s'élève beaucoup au-dessus de sa condition et qu'il fasse de grands efforts sur lui-même : il a dans sa fortune et dans son état les moyens et les motifs de pratiquer ces vertus. Bien plus, il faudrait qu'il fît de grandes violences à sa dignité s'il avait des vices contraires.— Mais les autres vertus qui surpassent la royauté, qui la choquent et qui la domptent, sont les vertus qu'on appelle par excellence vertus chrétiennes, qui imitent de plus près l'humilité et les mortifications du Sauveur. Or, ce genre de sainteté ne trouve presque aucun lieu dans ces éclatantes fortunes et sur les trônes où reluit avec éclat la majesté des rois ; il faut qu'un prince pour s'humilier, s'élève au-dessus de sa condition, qu'il se surmonte lui-même ; qu'il fasse une violence extrême à toutes ses passions, et qu'il se propose cette vérité, que Dieu veut régner particulièrement sur les rois, ou parce que la grâce devient plus triomphante dans ces occasions de mortifications extérieures, ou parce que la croix du Sauveur triomphe avec plus de magnificence de tout ce qu'il y a de grand et de puissant dans le monde, quand une fois elle a pu être placée avec honneur dans le cœur des princes et des dominateurs du monde. — Mais où est-ce que la grâce du Sauveur a reçu plus avantageusement cet empire, où sa sainte Croix a-t-elle été placée avec plus de gloire que dans le cœur du grand S. Louis? Ne semble-t-il pas qu'il ne soit né dans la pourpre, qu'il n'ait été placé sur le trône, et qu'il n'ait possédé au plus haut point tous les avantages de la royauté, toutes les qualités les plus éminentes des grands monarques, que pour les fouler aux pieds et les soumettre plus pleinement à l'empire de Jésus-Christ? Il lui a sacrifié les grandeurs qui accompagnent ordinairement l'état des souverains, les plaisirs dont les cours des plus grands Monarques ne sont que trop remplies et presque toujours corrompues, et de plus les richesses dont il pouvait jouir ; sacrifiant même au pied de la croix les choses qui lui étaient les plus licites.

[L'esprit soumis à Dieu]. — Les deux choses les plus agréables à l'esprit de l'homme, et qu'il paraît désirer avec plus de passion, sont la grandeur et la puissance. Le comble de ses souhaits est de n'avoir rien au-dessus de soi, et de voir tout au-dessous de lui. Il pense que plus il sera absolu plus il sera semblable à Dieu, et que, s'il peut arriver à l'indépendance, il arrivera sans doute à la divinité. Aussi est-ce la plus grande tentation que le démon livre aux saints ; et, quand ils ont surmonté les plaisirs ou méprisé les richesses, la dernière batterie qu'il dresse pour les perdre est celle de la vanité. Ce fut par cet artifice qu'il triompha de nos premiers parents : il les séduisit enfin en leur proposant la grandeur et l'indépendance : *Eritis sicut dii*. Il observe le même ordre quand il attaque leurs descendants ; son dernier effort pour les perdre, c'est de les tenter d'ambition. Il lui était, ce semble, fort aisé de surmonter le grand

S. Louis par ce subtil artifice, et de corrompre son esprit par cette flatteuse imagination d'indépendance, qui semble être attachée à la royauté. Car il n'y a rien sur la terre, selon l'esprit du monde, de plus grand que les rois, et on peut dire, après Tertullien, qu'ils sont au-dessous de Dieu seulement, et au-dessus de tous les hommes. Cependant, quoique S. Louis pût se piquer d'être un des premiers rois du monde, comme Fils aîné de l'Eglise, il ne s'est servi de sa grandeur et des prééminences de sa couronne que pour être plus soumis à Dieu, et marquer davantage la dépendance où il était de sa divine majesté.

[Dangers du salut dans l'état des rois]. — S'il y a dans le monde un état où l'on soit en danger de se perdre, c'est sans doute l'exercice de la royauté. Ceux qui la possèdent, s'imaginant qu'ils sont en droit de suivre leur volonté en toutes choses sans être repris de personne, s'abandonnent assez ordinairement aux plus étranges excès, sans faire aucune attention à la dépendance où ils sont de la divine Majesté. La crainte retient les particuliers dans leur devoir, les lois répriment leurs désirs, ils ont des amis qui leur donnent de bons conseils et qui les corrigent ; mais les souverains manquent de tous ces secours : rien ne les gêne, rien ne les retient ; ils suivent en tout leurs fantaisies sans craindre aucun obstacle. Distingués des autres hommes par leur charge, accoutumés aux soumissions de tout ce qui les approche, ils peuvent aisément s'en glorifier, et il est bien à craindre qu'ils ne pensent qu'à jouir de tout ce qu'ils trouvent dans leur dépendance. Il semble qu'il ne soit pas permis de leur dire la vérité, et il n'y a que la vertu qui ait droit de les corriger. Rien n'est donc si nécessaire aux rois que de s'étudier à acquérir cet esprit de soumission et de dépendance qu'ils doivent à Dieu ; à se bien persuader qu'ils ne seront jamais dignes de commander aux autres que lorsqu'ils seront plus soumis et plus obéissants aux ordres de la divine Majesté. — C'est ce que S. Louis s'était si vivement imprimé dans l'esprit, qu'il semblait avoir oublié qu'il était né sur le trône, et qu'il exerçait cet office de souverain pour se souvenir seulement de la soumission qu'il devait à Dieu, et du terrible compte qu'il aurait à lui rendre un jour de l'état auquel il lui avait permis de monter.

[L'esprit du monde]. — Il est bien difficile d'être au milieu du monde sans vivre de l'esprit du monde ; d'avoir, dans les plaisirs et les honneurs du siècle, toute la modération d'un homme qui en use comme par nécessité, et non par attachement ; de mépriser, par des principes de religion, ce que l'on croit posséder par les droits de sa naissance ; de sentir au-dedans de soi des passions vives et ardentes, de voir autour de soi mille objets caressants et flatteurs, sans s'abandonner à ses passions et sans courir après ces objets par une cupidité démesurée. Plus les conditions où l'on se trouve sont élevées, plus ces difficultés croissent. Tel qui, dans un état

médiocre, s'acquitte envers DIEU de ses devoirs, oublie bientôt ce qu'il lui doit quand sa providence lui a procuré une plus éclatante fortune. Elevé dans le sein de la grandeur, il se représente qu'il n'est grand qu'afin de porter plus loin son insatiable ambition. Placé entre la gloire à laquelle DIEU l'appelle, et celle que le monde lui présente, il court après celle-ci, qui n'est qu'un vain fantôme, et ne regarde qu'avec une froide indifférence celle-là, qui seule peut le rendre véritablement heureux. — Mais, s'il y a un prince qui ait véritablement compris le terrible éloignement où sont les monarques de remplir parfaitement leur devoir, et la nécessité indispensable où ils sont de vaincre leurs passions, de renoncer aux plaisirs et de fouler aux pieds les honneurs qui environnent comme nécessairement leur trône, c'est sans doute le grand roi dont nous célébrons la mémoire. Il travailla, ce saint monarque, avec tant d'efficace à dompter ses passions, qu'il semblait que toutes les vertus eussent pris naissance avec lui.

[L'exemple des souverains]. — DIEU, dont l'aimable providence veille sans cesse à la conservation de ses créatures, et spécialement de ceux qui lui appartiennent, n'a point trouvé de meilleur expédient, pour étendre sa gloire et sa magnificence, que l'exemple des princes et des rois. Exemple sans doute qui fait voir la vertu et la sainteté dans un tout autre point de vue : car, quoiqu'elle n'ait pas besoin de ce faible avantage pour en relever l'éclat, il est vrai cependant que cette alliance avec la grandeur et la noblesse la rend plus admirable, comme dit S. Jérôme : *Non quòd habentibus magna sint, sed quòd contemnentibus mirabilia.* Pourquoi cela ? C'est que les grands semblent apporter en naissant les deux plus grands obstacles à la sainteté, qui sont l'orgueil de l'esprit et l'inclination aux plaisirs des sens ; de sorte que, lorsque l'on voit un prince et un souverain non-seulement triompher de ces deux vices, mais encore se distinguer des plus saints par une plus profonde humilité et par une plus austère mortification, c'est alors que la vertu paraît dans toute sa magnificence, pour ainsi parler. Or, c'est en quoi S. Louis peut servir d'exemple, non-seulement aux grands de la terre comme lui, mais au commun des hommes, dont la faiblesse a besoin d'être soutenue et animée par des exemples de cette autorité, à la vue desquels il est difficile, je ne dis pas de laisser là le train ordinaire d'une vie tout adonnée aux plaisirs des sens, mais même de ne se pas laisser entraîner à imiter une vertu si supérieure et si aimable.

[Fidélité de S. Louis à suivre l'humilité de la croix]. — S. Louis fut admirablement fidèle à DIEU, au milieu même de la gloire qui l'environnait, mais qui ne l'éblouissait point. L'humilité est la vertu des grands, parce qu'en s'humiliant ils descendent de plus haut que les autres. Cette vertu n'appartient qu'aux âmes fortes et royales. Les esprits présument

aisément d'eux-mêmes, et, n'étant rien ils se font grands dans leur imagination, et pensent être quelque chose. Notre saint roi était admirable en ce point. On ne peut guère trouver de prince qui eût plus de mérite et moins de vanité, ni qui sût mieux, sans abaisser son courage, modérer la grandeur de sa fortune. Aussi ce grand roi savait-il descendre de sa grandeur quand il était à propos, et reprendre cet air majestueux lorsqu'il le jugeait nécessaire ; et, comme son humilité le tenait au-dessous du néant, elle lui faisait dire comme David : *Substantia mea tanquàm nihilum ante te* (Ps. 38). Aussi sa générosité l'élevait au-dessus de toutes les puissances du monde. Ce saint roi marchait avec moins de faste que le plus simple bourgeois ; sa parole était sans fard, son port sans ostentation, ses habits sans luxe, ses regards sans dédain, sa conversation sans façon et sans contrainte. Persuadé que l'humilité est une vertu digne des rois, quoiqu'il ne vît rien sur la terre digne de son attachement, il ne dédaignait point de se familiariser avec les plus petits du simple peuple, s'il croyait qu'ils eussent besoin de son secours.

[Les rois doivent être les pères de leurs sujets]. — Si les rois sont les images de Dieu, c'est beaucoup moins par l'élévation de leur puissance que par l'usage qu'ils en font pour le bonheur de ceux qui leur sont soumis. Si le titre de pasteur, attaché par l'Evangile à ceux qui conduisent les autres, était un nom commun dans l'antiquité profane à ceux qui gouvernaient les nations, moins pour faire aux sujets une leçon d'obéissance que pour apprendre aux souverains la protection, la vigilance, l'affection même et la tendresse qu'ils doivent à leurs sujets ; cependant c'est à quoi les grands trouvent dès le berceau des obstacles infinis. Au lieu que les âmes vulgaires, en recevant la lumière du jour, semblent dès-lors avouer leur dépendance. Celles des grands prennent d'abord l'impression de l'éclat des grandeurs qui les environnent. Le premier objet de leurs regards est la foule des courtisans empressés à les suivre, à les flatter, à admirer jusqu'à leurs vices. Avant d'être instruits qu'ils ne sont qu'une partie du genre humain destinée à soutenir l'autre, ils sont prévenus de cette fausse idée, que le monde entier n'a été créé que pour eux ; ils sentent qu'ils sont les maîtres des hommes qui sont sous leur obéissance, et la raison n'est pas plus tôt éclose dans leur esprit qu'aussitôt elle trouve des ennemis déjà prêts à combattre, et si puissants qu'il est difficile de les vaincre, et que l'on est fort en danger de succomber. — Notre saint, grâces au Ciel, fut éloigné de ces préventions; sa raison, il s'en servit pour faire à Dieu un sacrifice tout entier de sa personne, et pour reconnaître en même temps la dépendance entière où il était des lois de sa divine majesté.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Eloge abrégé]. — S. Louis, dans le cours de son règne, a éprouvé l'une et l'autre fortune : il fut heureux en France, malheureux en Egypte ; et, dans ces différents états, toujours égal à lui-même, il agit toujours en roi, et fut toujours saint. Ce prince a fait voir qu'il n'est pas impossible d'allier la majesté du trône avec la sainteté de l'Evangile ; que, sans quitter le plus haut rang, on peut pratiquer les humiliations de la pénitence ; qu'un roi véritablement chrétien rend sa grandeur indépendante des événements, et qu'il ne craint point que l'adversité lui fasse perdre ce qu'on ne peut pas dire que la prospérité lui ait donné. (*L'abbé de Choisy, Discours préliminaire sur la Vie de S. Louis*).

[Education de S. Louis]. — Bénissons ici la mémoire de la sage et pieuse reine qui jeta de bonne heure dans l'âme du jeune Louis ces premières semences de piété et de vertu qui produisirent dans la suite de si grands fruits. Aussi capable d'en faire un saint par ses exemples que d'en former un héros par ses sentiments, elle lui fit comprendre que les princes ne règnent jamais dignement si Dieu ne règne par eux, et qu'il ne conduise de sa propre main les ressorts de l'autorité qu'il leur a confiée. Elle eut soin de graver dans son cœur la loi de Dieu avant de remettre en ses mains le sceptre qu'il devait porter ; et, sachant bien que le commencement de la politique des rois, aussi bien que de la sagesse des hommes, était la crainte du Seigneur, elle lui fit regarder le péché comme un monstre plus affreux et plus à craindre que la mort. (**Mongin**).

Elevé par les soins d'une mère à qui toute la France s'est crue redevable d'un si grand roi, et aux instructions de laquelle S. Louis a voulu lui-même qu'on rapportât tout ce qui a illustré sa vie, on le vit, dans un temps où les jeunes princes ont tant de différentes occupations, et souvent si peu chrétiennes, passer ses meilleures heures à la lecture et à la prière, qui sont comme les deux canaux par lesquels Dieu répand sa grâce dans nos cœurs. On le vit donner à la retraite, aux plus rudes exercices de la mortification, et depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites œuvres de la piété chrétienne, tous les moments qu'il crut pouvoir

dérober aux fonctions publiques de la royauté. On le vit quitter, dès l'âge de vingt ans, ses plus agréables divertissements, quoiqu'ils ne passassent point la chasse, les échecs, et d'autres amusements de cette nature. On le vit appliqué d'un travail assidu à former son esprit par l'étude des belles-lettres, si capable de faire entrer la vertu dans celui des grands héros. (*Discours chrétiens*).

[Même sujet]. — Les écueils ordinaires des rois furent autant favorables à S. Louis qu'ils sont funestes aux autres. Que ne puis-je vous représenter sa soumission profonde pour la loi de Dieu, et avec quelle religieuse crainte il recevait ces propositions éternelles et ces arrêts irrévocables par lesquels Dieu a manifesté ses volontés aux hommes ! Avec quelle horreur regardait-il dans la transgression de la loi le péché qui en est inséparable ! Jugez-en par les paroles que la pieuse mère de notre saint monarque grava si profondément dans son cœur, et dont toutes les chaires évangéliques retentissent. *J'aimerais mieux voir mon fils mort que de lui voir commettre un seul péché mortel.* O paroles qui seraient moins étonnantes si elles étaient moins belles ! paroles plus instructives qui tous les discours chrétiens ! paroles véritablement dignes d'une reine à qui l'Eglise et la France doivent un des plus saints rois, puissiez-vous demeurer aussi fortement imprimées dans nos cœurs que dans le sien ! Il en était si pénétré, qu'à la vue d'un lépreux, dont tout le corps affligé de cette maladie honteuse n'était qu'une plaie, il assura ses courtisans, à qui cette vue faisait horreur, qu'il aimerait mieux avoir la chaire toute rongée et corrompue par cette lèpre extérieure que de voir la moindre tache de la lèpre spirituelle du péché mortel souiller son âme. (**L'Abbé du Jarry**).

[Fuir les occasions]. — L'un des meilleurs et plus sûrs moyens d'éviter les occasions du péché, c'est la fuite. Notre saint monarque sut pratiquer ce moyen dans toute sa perfection. Il ne pouvait pas fuir effectivement dans les déserts ; mais il sut se faire une retraite au milieu même de la cour. Pour combattre ses passions, il se servit de la mortification et de la prière ; mais, pour fuir les occasions qui pouvaient les animer ou les faire revivre, il se fit une solitude dans le fond de son cœur, où il prenait grand soin de se retirer, pour être à couvert des dangers fréquents où il se trouvait dans le tumulte et les embarras de sa cour. Il eut toujours ainsi une telle attention sur soi-même, qu'il ne consentit jamais au moindre péché mortel. Peut-on voir un plus grand miracle de la grâce : un jeune prince, dans la force de son âge, se conserver ainsi généreusement des voies du siècle, au milieu même des tumultes du siècle ? S. Chrysostôme compare les cours des rois à la fournaise de Babylone, voulant montrer par là que c'est un aussi grand miracle de vivre saint à la cour qu'il le fut pour ces enfants de demeurer vivants au milieu

des flammes : *Non tàm admirabile illæsos eos in fornace permanere, et nihil ab igne pati, quàm admirabile ut in aulis sanctus permaneat.* Mais il faut avouer que, comme l'Ecriture rapporte qu'il y avait un ange au milieu de ce feu, qui en suspendait l'activité, c'était votre grâce, ô mon DIEU, qui gouvernait ce saint roi. Et quel avantage pour votre gloire de régner avec empire dans son cœur, et de commander absolument à un prince qui tire plus de gloire d'être soumis à vos saints commandements que de commander à un grand nombre de peuples ! (**Biroat**).

[Dangers des plaisirs].—La pompe et les plaisirs dont les cours des rois sont assez ordinairement le centre pouvaient faire sur l'esprit de S. Louis de très-dangereuses impressions ; et cependant il ne s'y laisse point emporter. Si les saints mêmes n'en sont pas exempts dans leurs retraites, éloignés de tous les objets qui peuvent exciter la tentation, et s'ils s'en plaignent tous les jours à DIEU par leurs gémissements et leurs larmes, que ne doit pas craindre de ce côté-là un roi qui est riche, dont la cour est composée de cent jeunes personnes, qui, séduites par l'espérance d'une haute fortune, étudient nuit et jour l'art de lui plaire ? La cour est la retraite de la corruption et l'écueil de la pureté. Loin d'y éviter la séduction, on va au-devant d'elle ; on y cherche les dangers, bien loin de les éviter, et l'on y veut entraîner les autres. L'art et la nature y sont d'intelligence pour faire valoir les charmes et les attraits. Les dames y ont à leur suite une foule de flatteurs qui, à force de les enivrer de je ne sais quelle puissance, leur inspirent tellement l'esprit de domination, que ceux-là peuvent s'estimer bienheureux qui ne s'en laissent pas séduire. Si elles manquent à dominer par un endroit, elles trouvent ordinairement mille moyens d'en venir à bout par d'autres. Les ris, les yeux, le luxe et la mollesse, la pompe des habits, les conversations trop libres, la bonne chère et l'oisiveté, et tant d'autres choses, sont comme autant de flambeaux qui entretiennent le feu de toutes les passions, qui les nourrissent, qui les perpétuent ; et, si la grâce ne fait là ses miracles, il est bien difficile, et presque impossible, qu'avec une vigilance et une précaution ordinaires ceux qui vivent parmi tant de dangers y puissent ressembler au buisson ardent, environné de feu au-dehors sans brûler au-dedans. C'est cependant le secret que S. Louis trouva, avec la grâce de DIEU, s'étant garanti et préservé pur et sans tache de la corruption, au milieu des plus grands dangers. (*Discours chrétiens*).

[Néant des grandeurs humaines]. — S. Louis, successeur, dès son bas âge, de Louis VIII son père, surnommé le Lion pour sa valeur, regarde le tombeau de ce grand prince comme l'écueil fatal où va se briser toute la pompe des rois. Il reconnaît que les souverains, après avoir fait trembler sous le poids de leurs armes une infinité de peuples, tremblent enfin eux-mêmes sous les redoutables arrêts de DIEU, qui tôt ou tard sait se ven-

ger de l'orgueil des mondains ; que la gloire qui environne les princes n'est qu'un brillant fantôme, qui, après avoir fasciné les yeux simples, va s'éteindre pour toujours dans les ténèbres d'un antre obscur ; que de leur vaine ostentation il ne leur reste qu'un peu de cendre renfermé dans l'étroit espace d'une urne ; qu'honorés, flattés, loués, appréhendés et presque adorés pendant leur vie, ils n'ont pour toute marque de leurs belles actions que quelques inscriptions, qui montrent moins leur grandeur et leur force que celle de la mort, qui les a précipités dans les horreurs d'une sépulture où règnent l'infection et la faiblesse. (*Eloges historiques*).

Louis saint dès son enfance]. — Le premier spectacle qui frappe d'abord, dans la vie de S. Louis, et qui est une espèce de mystère à l'orgueil humain, c'est de voir sur le trône un roi, mais un roi puissant, jeune, innocent et pénitent tout à la fois. Il était roi : quel titre pour l'humilité ! Il était roi puissant : que de facilités pour le vice ! Il était jeune : quel âge pour l'innocence ! que de penchants, que de passions à vaincre ! Il était innocent : pourquoi donc était-il pénitent ? pourquoi du moins ne pas jouir sur le trône des douceurs de la vertu ? Pourquoi porter à la cour les larmes, les cilices et les austérités du désert ? Sagesse mondaine, que l'esprit de Dieu appelle folie, et qui ne donnes ton admiration qu'à des vices magnanimes dont tu pares tes héros, ferme ici ta bouche profane et respecte les vertus d'un saint dont tu seras bientôt contrainte de respecter les exploits. — Il est vrai qu'il était roi, mais chez les saints les dignités n'absorbent pas les devoirs ; il était roi innocent, mais il était chrétien ; et, pour se soutenir dans une place si proche de l'orgueil, il crut ne devoir envisager que la croix de Jésus-Christ. La gloire de sa naissance lui fut moins chère que les vœux de son baptême : pour y être éternellement fidèle, il ne voulut point d'autre titre que celui du lieu qui lui en retraçait la mémoire ; et au-dessus de la qualité de roi, qui le rendait grand, il eut toujours soin de porter un nom qui le rendit humble. Ainsi, remontant au principe de ses grandeurs et élevant son esprit et son cœur plus haut que le trône où il se voyait placé, il sanctifia sa couronne par l'hommage qu'il en fit à ce roi immortel de qui relèvent tous les empires. Moins ébloui des pompes de son sacre qu'effrayé de la grandeur de ses obligations, il ne put faire sans trembler le serment solennel de n'employer sa puissance que pour la gloire du Seigneur et pour le bien de ses peuples ; et, plus occupé de l'onction invisible qui sanctifiait son âme que de celle qui rendait sa personne sacrée, il sortit de cette cérémonie plus rempli intérieurement des dons de la grâce que brillant au-dehors par l'éclat pompeux d'une magnificence royale. (**L'abbé Mongin**, *Discours académique sur S. Louis*).

S. Louis et son baptême]. — Ce saint monarque, malgré sa souveraineté,

ou plutôt par la raison même de sa souveraineté, ne se considéra jamais dans le monde que comme un sujet né pour dépendre de DIEU et pour obéir à DIEU. Il était roi, et il était chrétien : mais, accoutumé à peser les choses dans la balance du sanctuaire, il préféra toujours la qualité de chrétien à celle de roi : parce que être roi, disait-il, c'est être, mais à titre onéreux, le maître des hommes ; et être chrétien c'est être, par un solennel et éternel engagement, serviteur de JÉSUS-CHRIST. Or, cette servitude qui l'attachait à JÉSUS-CHRIST lui paraissait mille fois plus honorable, mille fois plus estimable et plus aimable, que la domination de tout l'univers. De-là vient qu'il se glorifiait hautement de ce nom de chrétien, et qu'il avait, comme chrétien, une vénération particulière, une tendre dévotion, une prédilection pour le lieu où il avait reçu le saint baptême. C'est pour cela que, entre toutes les villes de son royaume, celle de Poissy lui était si chère, et que, pour satisfaire sa piété, supprimant tous les autres noms qui marquaient sa puissance sur la terre, il se contentait souvent de signer *Louis de Poissy*, parce que c'était là, par une seconde naissance, infiniment plus illustre que la première, qu'il se souvenait d'avoir été régénéré en JÉSUS-CHRIST, là où il savait que son nom avait été écrit dans le livre de vie et mis au nombre des fidèles pour être écrit dans le ciel. Tel était, dis-je, le sentiment qu'il avait de sa profession de chrétien. Au contraire, celle de roi ne lui parut jamais que comme un fardeau très-pesant, que comme un poids terrible dont il était chargé et sous lequel il gémissait, n'y trouvant point d'autre avantage que de se voir par là dans une indispensable obligation d'être encore plus sujet à DIEU que ses sujets mêmes. (**Bourdaloue**).

[Ecueils de la royauté]. — Aux yeux de la foi, un trône est un grand écueil. La royauté est une espèce de tentation universelle : l'autorité qu'elle donne et l'impunité qu'elle trouve sont de grands attraits pour le mal. Quand on est maître de ne suivre que ses désirs, il est bien difficile de ne suivre que ses devoirs, et un roi qui ne voit ou qui n'entend autour de lui que des excuses pour ses passions, que des flatteries ou des louanges pour ses vices, que des secours pour le libertinage, que des prétextes pour l'injustice, que des préservatifs ou des secrets contre la vérité ; un roi, dis-je, ainsi en butte à toutes les passions humaines, devenu lui-même l'objet ou le complice des passions des autres, et comme l'idole de la cupidité, ne trouve guère de sûreté pour son innocence ou d'appui pour sa vertu. — Rois de la terre, écoutez, et rassurez-vous en vous instruisant. Voici un roi selon le cœur de DIEU, un roi le modèle des rois, et qui, regardant la royauté dans les intentions de DIEU même et selon l'ordre dans lequel elle a été établie, réduisit le souverain pouvoir de tout faire aux seules règles de la justice et de la charité. (**Mongin**).

[Vie vigilante et mortifiée]. — Louis, revêtu de l'autorité royale, maître de

son cœur et de ses actions, et pouvant vivre au gré de ses désirs, dans l'abondance et dans la mollesse d'une cour délicieuse, entouré d'une foule de personnes à qui le désir et l'intérêt de plaire suggèrent les artifices les plus engageants, sentit bien qu'il avait besoin de la vertu la plus consommée pour se préserver de la contagion du siècle. Il pensa sérieusement aux moyens de fortifier l'esprit et d'affaiblir la chair. Avant de paraître en public, il comptait avec lui-même dans la retraite, comme ce sage roi de l'Evangile ; il mesurait ses forces. Il avait ses heures réglées pour méditer les vérités éternelles ; il se faisait ces leçons salutaires de Jésus-Christ, sur le renoncement et l'abnégation de soi-même, sur la sainte violence qu'il se faut faire pour emporter le royaume des cieux. Il envisageait la fin malheureuse des passions déréglées. Il méditait la mort, qui met fin à tous les plaisirs. Il pensait à ce juge inexorable qu'on ne fléchit point, à ce feu qui ne s'éteint jamais, à ces peines qui durent toujours. Après avoir ainsi fortifié l'esprit, il affaiblissait le corps en ajoutant aux jeûnes de l'Eglise des abstinences volontaires. Il se privait souvent des divertissements les plus légitimes, pour prendre sur soi plus d'empire contre les voluptés défendues ; il mortifiait ses sens par les choses les plus contraires à la nature, en lavant les pieds des pauvres et pansant de sa propre main jusqu'aux ulcères des lépreux. C'est ainsi que Louis entrait dans le commerce du monde, paraissant aux yeux du public avec majesté, tandis qu'aux yeux de Dieu il paraissait en pénitent. (**Le Cheminais**).

[S. Louis gouverne]. — Notre saint et jeune monarque sentit le poids de sa couronne dès le moment qu'il la porta ; il reconnut la difficulté du travail, et il demanda, comme Salomon, la sagesse pour travailler avec lui. Les premières vérités qu'il apprit furent ce qu'il devait à Dieu comme homme, ce qu'il devait à son peuple comme roi. Les premières pensées qu'il eut furent de rendre son royaume heureux, et de se rendre saint lui-même. Les premières actions qu'il fit furent des actions de clémence et de justice ; et il commença de régner en sacrifiant son repos et en exposant sa propre vie pour mettre fin aux guerres civiles. Vous traceraije ici la triste image d'une minorité et d'une régence traversée ? Vous représenterai-je cette fatale division que la jalousie et le désir de commander excitèrent dans les premières années de son règne ? On vit des princes armés sous le prétexte du bien public, l'Anglais répandu jusque dans le sein de la France, l'autorité du roi violée, les bons sujets opprimés, et ce royaume si florissant près de devenir la proie des ennemis étrangers et domestiques. Quelle désolation ! Louis, sans consulter la chair et le sang, sans s'excuser sur sa jeunesse, sans craindre les incommodités des saisons ni les dangers de la guerre, sort en campagne, implore le secours du Dieu des armées, va chercher et combattre ses ennemis : je me trompe, va soulager ses sujets, et leur rendre la paix après

le gain d'une bataille. C'est là que, assisté du secours du ciel et plus touché de la justice de sa cause que de ses propres intérêts, portant la terreur dans les terres et dans les troupes étrangères, il fit voir que la véritable piété n'est point contraire à la véritable valeur, et que les plus difficiles victoires ne sont que les coups d'essai de ceux que Dieu même instruit pour la guerre. C'est là qu'on le vit suppléer par sa vertu à l'inégalité du nombre, soutenir lui seul le poids de l'armée, défendre le pont de Taillebourg avec une fermeté plus merveilleuse que celle que l'ancienne Rome a tant vantée, et faire des actions qu'on pourrait accuser de témérité si l'esprit de Dieu n'élevait quelquefois au-dessus des règles d'une vertu et d'une prudence communes ces grandes âmes qu'il destine à combattre l'orgueil et la rébellion des hommes. (**Fléchier**).

[Ses guerres furent justes]. — S. Louis fut un prince tout guerrier et tout magnanime ; mais il ne s'engagea point dans les combats par les mouvements aveugles de cette passion militaire qui emporte les jeunes courages. Il n'eût pas cru pouvoir acheter sans crime la réputation de conquérant par la ruine des provinces immolées à son ambition. Comme David répandit devant le Seigneur l'eau de la citerne que trois braves d'Israël lui avaient été puiser au hasard de leur vie, au travers du camp des Philistins, Louis eut horreur de boire le sang de son peuple pour étancher une soif de vaine gloire. Il ne prit les armes que pour soutenir les droits du trône ou pour venger les injures faites au Sauveur. Toutes ses guerres furent justes, saintes et nécessaires. Vous exposerai-je le comte de Toulouse détestant l'hérésie albigeoise aux pieds du saint roi, et ce chef obstiné d'une secte impie, qui, désarmé par le zèle de notre héros, se dévoue à la défense de la croix et de la religion, dont il était le plus mortel ennemi ? Vous représenterai-je ce saint roi soutenant lui seul l'effort d'une armée entière sur un pont que le prodige de sa valeur a rendu célèbre, et ne mettant que l'intervalle de quelques heures entre une action si mémorable et la victoire fameuse qui força le roi d'Angleterre à repasser la mer en fugitif, après y avoir paru comme en triomphe ? Je pourrais encore vous le faire voir obligeant le superbe empereur Frédéric à réparer l'outrage fait à la pourpre ecclésiastique dans la personne des prélats de France qu'il avait fait arrêter, devenu redoutable à ce fier empereur, redouté lui-même de toute l'Europe ? (*Essais de Panégyriques*).

[Les albigeois détruits]. — Comme le règne de notre saint roi fut le règne de la piété, son premier exploit fut comme l'exécution de ce premier devoir. Armé de cette épée qui ne servit jamais qu'à la justice et à la religion, le premier usage qu'il en fit fut de percer le voile qui cachait aux hérétiques de son temps le jour de la vérité. Déjà, depuis plus d'un siècle, se fortifiait dans ce royaume une secte impie et rebelle. Comme elle prêchait l'indépendance, elle ne manqua pas de princes factieux et puissants

qui s'en déclarèrent les chefs; et, comme elle instruisait les hommes au libertinage, elle ne pouvait manquer de sectateurs. Hydre fatale, qui semblait renaître sous les coups mortels dont plusieurs rois de France l'avaient frappée, et qui enfin, blessée par cette main puissante que le Seigneur lui-même avait instruite, vint expirer au pied du même trône qu'elle avait tant de fois voulu renverser. (**Mongin**).

[Piété du saint roi]. — S. Louis avait fait de son palais une maison de prière. Dans les plus importantes occupations, il assistait régulièrement à tout l'office de l'Eglise, et, selon l'exemple du Roi-Prophète, malgré la multitude des affaires, il rendait à Dieu plusieurs fois le jour le tribut et l'hommage de la piété jusque dans les camps et dans les armées ; la tente qu'on lui dressait était une espèce de sanctuaire, où la divine Eucharistie reposait. Avec quelle piété n'ouvrit-il pas le trésor de son épargne pour racheter de l'empereur de Constantinople la sainte Couronne, pour laquelle il eût donné toutes les couronnes du monde ! et avec quelle humilité ne la porta-t-il pas lui-même, la tête et les pieds nus, dans l'auguste temple qu'il avait fait construire pour la placer, et où nous la révérons encore aujourd'hui ! Pénétré des sentiments d'une tendre piété, il s'anéantissait devant la redoutable majesté de Dieu ; les genoux en terre, les yeux baissés, il l'adorait en vérité et en esprit pendant la célébration des sacrés mystères ; et semblable à ces vingt-quatre veillards de l'Apocalypse qui mettent leurs couronnes aux pieds de l'Agneau, il offrait à Dieu en sacrifice son trône, son royaume, sa vie, sa personne. Tantôt vous l'eussiez vu, pieds nus, assister à des processions publiques, et faire pour les péchés de son peuple amende honorable au Seigneur, qu'il n'a jamais offensé par les siens. Tantôt vous l'eussiez trouvé la nuit dans la Sainte-Chapelle, mêlant sa voix avec les chants des saints ministres, avec cette différence qu'il avait coutume de les prévenir dans ces exercices de piété, et que, entrant le premier dans l'église pour y faire oraison, il en sortait toujours le dernier. C'est une chose merveilleuse de voir ce saint roi, chargé de la conduite d'un vaste royaume, accablé d'affaires domestiques et étrangères, menacé au-dehors par de puissants voisins, attaqué au-dedans par des sujets rebelles, tourner cependant tout son esprit et tout son cœur vers le Seigneur. Fatigué par les affaires qu'il décide, partagé par les soins qui l'occupent, embarrassé par les périls qui l'environnent, il fait, de ce qui devient un sujet de dissipation ou de péché aux autres, la matière de son recueillement et de sa vertu ; il ne pense qu'à rendre à Dieu ce qu'il lui doit, usant moins de son autorité pour se faire obéir que pour rendre plus honorable celle du Seigneur, dont il l'a reçue ; marchant dans l'innocence de son cœur, au milieu de sa maison. — Après cela, oserions-nous bien jeter les yeux sur nous ? sur nous, dis-je, qui sommes si distraits dans nos prières, si languissants et si froids dans nos exercices de piété ? sur nous, qui parais-

sons devant Dieu avec une immodestie et un égarement dont une personne de la moindre considération aurait droit de se choquer si nous paraissions devant elle en même état ; sur nous, qui faisons de nos affaires, et souvent de nos plaisirs, autant de prétextes pour ne point penser à Dieu et nous dispenser de lui rendre nos devoirs ? (**Bourdaloue** et *Eloges historiques des saints*).

[S. Louis rendant la justice]. — Une des plus nobles et des plus essentielles fonctions des souverains, c'est de rendre la justice aux peuples. Le Prophète-Roi ne demandait rien à Dieu avec plus d'instance que son jugement. Salomon ne lui demandait qu'une docilité de cœur et un juste discernement pour connaître le bien et le mal, et pour juger son peuple sur cette connaissance : et S. Louis en fit une des principales occupations de son règne. Il écoutait, il examinait lui-même par son équité les différends de son peuple. L'entrée du Louvre était libre à tous ceux qui recouraient à sa protection. On ne voyait pas autour de lui des rangs de gardes en haie pour effrayer les timides ou pour rebuter les importuns ; il ne fallait pas gagner par présents ou fléchir par prières des huissiers intéressés ou inexorables ; il n'y avait point de barrières entre le roi et les sujets que le plus vil du peuple ne pût franchir. On n'attendait pas quel serait son sort auprès de ces portes superbes qu'on entr'ouvre de temps en temps pour exclure, non pas pour recevoir, ceux qui se présentent. On n'avait besoin d'autre recommandation ni d'autre crédit que celui de la justice, et c'était un titre suffisant pour être introduit auprès du prince que d'avoir besoin de sa protection. Que c'est un agréable spectacle que de se représenter ce bon roi, comme l'histoire le représente, dans le bois de Vincennes, sous ces arbres que le temps a respectés, s'arrêtant, au milieu de ses divertissements innocents, pour écouter les plaintes et pour recevoir les requêtes de ses sujets ! Grands et petits, riches et pauvres, tout pénétrait jusqu'à lui, indifféremment, dans le temps le plus agréable de sa promenade. Il n'y avait point de différence entre ses heures de loisir et ses heures d'occupation. Son tribunal le suivait partout où il allait. Sous un dais de feuillage et sur un trône de gazon, comme sous les lambris dorés de son palais et sur son lit de justice ; sans brigue, sans faveur, sans acception de qualité, ni de fortune, il rendait sans délai ses jugements et ses oracles, avec autorité, avec équité, avec tendresse : roi, juge et père tout ensemble (**Fléchier**).

[Même sujet]. — N'était-ce pas un spectacle bien digne de Dieu, et bien édifiant pour les hommes, de voir ce bon prince dans la posture où son histoire le représente, assis au pied d'un arbre, dans le parc de Vincennes, et recevant de sa propre main les requêtes des veuves et des orphelins ; consolant les affligés, écoutant les pauvres, et sans distinction rendant justice à tout le monde ? Là, un simple gazon lui tenait lieu de tribunal,

qui dans sa simplicité avait quelque chose de plus vénérable que celui de Salomon. S. Louis y était attaché par le motif d'une charité bienfaisante, dont les fonctions, quoique laborieuses, n'avaient rien pour lui d'onéreux. Il présupposait toujours que Dieu l'avait fait pour son peuple, et non pas son peuple pour lui ; et c'est dans cette vue qu'il se faisait non-seulement un devoir et un mérite, mais un plaisir, de consacrer à ce peuple, que Dieu lui avait confié, non seulement ses divertissements et son repos, mais tous ses soins, ses veilles et sa santé même, s'estimant très-heureux si par tant de peines il pouvait faire vivre les petits comme les grands dans une union et une tranquillité parfaites. **(Bourdaloue).**

[Bonne foi du saint roi]. — Le saint roi avait pour la justice un amour singulier et une surprenante délicatesse de conscience. Cette justice, qui est en général la vertu de tous les chrétiens, qui en particulier devrait être celle des rois, fut singulièrement le vrai caractère de S. Louis. Vous savez que, lorsque nous nous mêlons d'affaires étrangères, dont on nous fait les arbitres, nous nous faisons une espèce de devoir et de plaisir de juger avec beaucoup d'intégrité et de droiture : mais il est assez rare que nous soyons dans les mêmes dispositions quand il s'agit de nos droits et de nos intérêts personnels. Raisons, prétextes, vraisemblance, tout sert pour décider en notre faveur ; et l'amour-propre, qui nous suit partout, ne manque jamais de nous flatter en de si délicates rencontres. Mais si, outre le penchant que nous avons à tâcher de rendre toujours notre cause meilleure que celle des autres, nous trouvons des gens qui l'appuient, il est encore plus rare que nous prononcions contre nous-mêmes, non-seulement malgré nos préjugés et nos intérêts, mais encore malgré les conseils et les raisons d'autrui. C'est là cependant ce que ce saint roi a fait en faveur des provinces de Champagne, d'Artois et de Flandre. C'est là cependant ce que S. Louis a fait dans une cause équivoque, où des papiers usés et des chartes à moitié biffées et rongées ôtaient toute espérance au comte de Champagne, qui s'appuyait sur elles, de pouvoir établir l'équité de ses prétentions et de ses droits. Ne s'assujettir aux règles de la justice qu'en certains cas, et se donner la liberté de les violer en d'autres ; être juste dans des affaires étrangères, et chercher d'injustes tempéraments dans celles où l'on est intéressé ; examiner avec toute la fidélité et l'exactitude possibles des procès dont la perte ou le gain ne préjudicie et n'est utile en rien au juge qui prononce, et ne s'appliquer que faiblement à la discussion du bon droit des parties adverses dans une contestation personnelle ; avoir un poids pour soi et un poids pour les autres, ce n'est pas se revêtir de la justice, dit S. Grégoire Pape ; c'est, au contraire, s'en dépouiller. S. Louis était si éloigné, comme nous le pouvons voir, de cette manière abominable, que, quand il s'agissait des intérêts d'autrui, il aimait beaucoup mieux sacrifier ses propres intérêts,

en faveur de ses parties adverses, que de souiller, en quelque manière que ce fût, sa conscience des moindres apparences d'injustice. (*Eloges historiques*).

[Fermeté de Louis]. — Le saint roi n'était pas moins jaloux de faire garder le bon ordre dans son royaume et de s'y faire obéir, craindre et aimer, que d'y faire garder la justice. Vous savez de quelle manière il ramena les princes ses vassaux au devoir de la soumission qui lui était due. Le comte de la Marche avait osé en secouer le joug : on sait son malheureux sort, et comme il apprit à ses dépens, dans la journée de Taillebourg, quelle était la force de S. Louis et ce qu'il pouvait. Le duc de Bretagne se fit le chef d'une autre ligue : l'on sait ce qu'il lui en coûta, et combien lui fut inutile la jonction de l'Anglais et sa protection contre la justice du saint roi. La cour de Rome, par des entreprises nouvelles, voulut donner quelques atteintes aux droits de sa couronne : on sait avec quelle vigueur S. Louis agit pour les défendre ; nous en avons dans son histoire des preuves authentiques. — Mais, au reste, comment les défendait-il ? Avec un merveilleux tempérament d'autorité et de piété : c'est-à-dire qu'il soutenait les droits de sa couronne en roi et en fils aîné de l'Eglise : en roi, avec autorité ; et en fils aîné de l'Eglise, avec un esprit de religion et de piété ; montrant bien qu'en qualité de roi il ne reconnaissait point de supérieur sur la terre, et ne voulait dépendre que de Dieu seul, quoique, en qualité de fils aîné de l'Eglise, il fût toujours prêt à écouter l'Eglise comme sa mère et à l'honorer. Jamais roi n'eut des sujets plus souples, ni ne fut mieux obéi. Pourquoi ? parce que jamais roi n'eut dans un plus haut degré toutes les vertus qui font respecter et estimer les souverains, et qui leur gagnent les cœurs des peuples. — Il est vrai que la méditation des choses célestes et des vérités de l'Evangile étaient les seules règles de son gouvernement ; et, si l'on considère comme il apaisa d'abord les troubles de son royaume, comme il surprit la finesse des plus rusés, comme il affaiblit la force des plus puissants, comme il fit la guerre sans fouler son peuple, comme il affermit la couronne sans blesser sa conscience, comme il se fit craindre de tous sans faire mal à personne, il sera facile de juger que sa politique était plus divine qu'humaine. (**Bourdaloue** et le **P. Nouet**).

[Ses sages règlements]. — Les soins de S. Louis ne se terminèrent pas à rendre la justice et à se la faire rendre ; sa sagesse s'étendit encore à policer son royaume par divers saints règlements qu'il établit, avec une sage prévoyance, par toutes les provinces, et il les maintint avec fermeté. Ce fut lui qui défendit le premier les jeux de hasard, comme la cause principale des blasphèmes et des jurements ; lui qui bannit l'usure, à force d'édits et d'arrêts ; lui qui a réprimé le premier la fureur des duels, et déclaré infâmes ces gladiateurs publics qui mettent le haut point

d'honneur dans l'action la plus honteuse et la plus brutale. Il n'y a point, en un mot, dans ce royaume, de plus saintes lois que celles qu'il y a établies, point de plus pieuses coutumes que celles qu'il y a introduites, point de plus beaux règlements que ceux dont il a policé son Etat. Il voulait faire vivre ses sujets avec une telle tranquillité, que l'on penserait qu'il voulait exciter l'émulation des autres princes à régler ainsi leurs Etats, afin de procurer une paix durable dans toute l'Europe. (**Houdry**).

[Louis récompense la vertu]. — Si le pieux monarque ne peut souffrir le crime sans le punir, aussi ne peut-il voir la vertu et le mérite privés de l'honneur et de la récompense qui leur sont dus. Il récompensa chaque vertu particulière : en quel temps, en quel lieu, ne l'a-t-il pas favorisée ? Elle était, de son temps, méprisée comme elle l'est encore à présent ; la piété n'osait paraître ; elle était obscure et inconnue : le saint roi la met dans la splendeur. La science était sans honneur, sans dignité : Louis avance aux charges les pieux et les savants. Quelle estime ne fit-il pas des personnes de mérite? Combien de fois honora-t-il de ses caresses l'illustre fondateur de la Sorbonne, S. Thomas, S. Bonaventure ! combien de fois ce saint monarque les admit-il à sa table ! combien de fois les honora-t-il des premières places ? combien de personnes vertueuses, mais obscures et sans naissance, ont passé tout à coup, sous son règne, du milieu de la poussière au rang de ceux qui, sous ses ordres, gouvernaient son peuple, c'est-à-dire aux premières dignités de l'Etat, sans avoir d'autre appui ni d'autre recommandation que l'éclat de leurs vertus (**Anonyme**).

[Même sujet]. — Du temps de ce pieux monarque, la vertu et le mérite avaient le même sort et le même partage que dans ce temps-ci ; la poussière et le néant semblaient être leur centre. C'est ainsi que la vertu aussi bien que la vérité fut presque toujours et avilie et même ignorée, surtout à la cour des princes. La vertu sans dignité et sans charge n'osait presque se montrer. S. Louis la tira de l'obscurité et la remit en honneur. C'était un titre pour avoir part à ses bonnes grâces, dit l'historien de sa vie, que celui d'être homme de bien. Tout ce qu'il y avait de gens célèbres en son temps par une doctrine saine et par une vertu exemplaire, S. Thomas, S. Bonaventure, Robert Sorbon, et les autres grands hommes de son siècle, avaient accès auprès de lui ; il leur donnait en toutes rencontres des marques de sa bienveillance. Tel, qui vivait obscur et inconnu, sans naissance, sans bien, sans faveur, sans appui, sans protection, sans connaissances, s'est vu déterrer tout à coup, par le soin que le pieux roi avait de démêler le mérite, et s'est trouvé, sans y penser, élevé aux premières charges de la robe, aux premières dignités de l'Eglise et aux premiers emplois des armées. Conduite utile à l'Etat,

qui ne manqua jamais, de son temps, d'avoir d'excellents sujets, parce qu'il avait un excellent prince. **(Le P. Cheminais).**

[La cour réglée). — Le saint roi, afin d'exercer dans l'ordre le zèle que Dieu lui avait inspiré, commençait, selon la parole de l'Apôtre, par sa propre cour, qui pouvait bien alors être regardée comme la maison de Dieu ; *Ut incipiat judicium à domo* Dei (I Petri IV). C'est-à-dire qu'il faisait faire de temps en temps des informations juridiques de la vie et des mœurs de tous les officiers de la cour; et, s'il s'en trouvait parmi eux de libertins ou dont les mœurs étaient suspectes, s'il en découvrait quelques-uns de notés et de décriés par leurs débauches, quelque mérite d'ailleurs qu'ils pussent avoir, s'ils ne voulaient changer de conduite et réformer leur manière de vivre, il les éloignait de sa personne et les bannissait entièrement de sa maison : étant pleinement convaincu qu'il ne pouvait ni ne devait faire nul fond sur la fidélité de ceux qui, par leurs dérèglements, avaient secoué le joug de l'Evangile et tourné le dos à Dieu ; ayant toujours pris pour règle de sa conduite à l'égard de ceux qui avaient l'honneur d'être des siens cette grande maxime de David : *Non habitabit in medio domûs tuæ qui facit superbiam :* aucun de ceux qui méprisent Dieu n'habitera dans ma maison, et je n'aurai pour serviteur que celui qui, soumis à Dieu, marchera dans une voie droite et pure : *Ambulans in viâ immaculatâ, hic mihi ministrabit.* Ce fut ainsi que le pieux monarque trouva à propos d'étendre son zèle pour la gloire de Dieu sur sa propre maison, avant que de commencer à réformer toutes les autres choses, et dommageables et inutiles, qu'il pouvait y avoir dans son Etat. **(Bourdaloue).**

[Désordres réprimés]. — Je n'ose, pour la gloire de la nation, vous faire une odieuse peinture des dérèglements et des excès monstrueux, et particuliers et publics, qui déshonoraient la France dans les commencements du règne de S. Louis. Je n'ose vous représenter un siècle barbare, qui ne connaissait d'autres lois que la force et la violence, d'autre valeur que l'inhumanité, d'autre commerce ou d'autre charité que la rapine et l'usure, d'autre bravoure que le duel, et presque d'autres preuves de religion que les jurements et les blasphêmes. Mais pourquoi dissimuler des désordres que l'iniquité des hommes n'a encore guère laissé vieillir? Pourquoi craindre de rapprocher l'un de l'autre deux siècles aussi semblables par leurs vices, par leurs désordres et leurs dérèglements, que celui du saint monarque et le nôtre ? La corruption était générale dans tous les ordres de cet Etat ; bien loin d'y fuir le mal, on en faisait gloire ouvertement. L'état ecclésiastique avait un grand besoin de réforme : on n'y pensait qu'à acquérir de nouveaux bénéfices, de nouvelles possessions ; on n'y était occupé que des choses temporelles et périssables, bien loin de penser à la gloire de Dieu. La no-

blesse mettait toute sa gloire dans la vengeance, aimant mieux répandre son sang sur le pré, pour tirer raison d'une parole mal entendue ou mal interprétée, que de sacrifier sa vie pour le bien de l'Etat ou pour la religion. Le tiers-état était plein de désordres et de dissolutions. Et certes il fallut un prince aussi pieux et aussi zélé que S. Louis pour mettre remède à tant de maux. (**Mongin**, *Discours académique*).

Que ne fit pas notre saint monarque pour rétablir la discipline ecclésiastique dans le clergé de son royaume, et avec quelle bénédiction et quel succès n'y travailla-t-il point ! Un des grands scandales assez ordinaires dans le clergé était, dans ce temps malheureux, la simonie : avec quelle autorité ne retrancha-t-il pas ce désordre par cette célèbre ordonnance, ou Pragmatique-Sanction, que nous gardons encore comme un trésor, et que nous pouvons bien mettre au nombre de ses précieuses reliques, puisque c'est son ouvrage et un des plus saints monuments qu'il nous ait laissés ! L'abus des biens ecclésiastiques était, si j'ose parler ainsi, l'abomination de la désolation dans le lieu saint : avec quelle prudence et quelle force n'y chercha-t-il pas le remède, ayant convoqué pour cela un synode à Paris, où il fit faire, sur le sujet des bénéfices, des règlements contre lesquels ni le temps ni la coutume ne prescriront jamais ; règlements dont il voulut être le premier et le plus religieux observateur, s'étant même ôté le pouvoir d'en dispenser, et par un serment solennel s'étant obligé à n'avoir jamais sur cela nulle acception de personne ! règlements, si je les rapportais, qui confondraient le relâchement de notre siècle, et peut-être même sa prétendue sévérité. Celui qui regarde la pluralité des titres, que S. Louis traitait de monstrueuse, ne suffirait-il pas pour nous humilier ? Nous nous piquons, sur les anciens canons, d'exactitude et de sévérité chrétienne ; mais c'est en spéculation, et S. Louis par son zèle le mettait en pratique. (**Bourdaloue**).

[Fondations pieuses ou charitables]. — Je ne vous parle point ici de la tendresse de ce saint roi pour les pauvres, ni de son zèle pour le soulagement de leurs misères : les monuments qui nous en restent vous l'apprennent bien mieux que moi. Les hôpitaux sans nombre qu'il a fondés, les somptueux établissements qu'il a faits pour toutes sortes de malheureux, pour toutes sortes d'indigents, pour toutes sortes de malades ; pour les orphelins, pour les veuves, pour les aveugles, pour les insensés, pour les vierges dans le péril et pour les pécheresses converties ; ses bonnes œuvres, dont toute la France est pleine, ses aumônes qui subsistent, et que l'Eglise universelle ne cessera jamais de publier ; ses aumônes, dis-je, si j'ose m'exprimer ainsi, que la magnificence de sa charité a perpétuées, et dont les pauvres vivent encore : tout cela vous prêche, plus hautement que je ne le pourrais faire, la charité de S. Louis. Il me

suffit de vous dire que cet amour tendre et affectueux envers les pauvres est un des points sur lesquels il semble que S. Louis, pour avoir trop suivi son zèle, ait eu plus besoin d'apologie. Ce pieux monarque jugeait, avec S. Bernard, qu'un roi de la terre ne devait pas rougir de paraître au milieu des pauvres, puisque toute son ambition devrait être de régner un jour avec eux. Il est vrai que, selon le monde, il les aima avec excès. Il les logeait dans son palais, il les recevait à sa table, il les servait de ses mains, il leur lavait les pieds, et il pansait leurs ulcères et leurs plaies : et tout cela, selon le monde, semblait peu convenable à sa condition. Mais il était persuadé que, si c'était trop pour un roi païen, c'était trop peu pour un roi chrétien, qui doit non-seulement aimer mais respecter les pauvres, parce qu'ils sont les images du Fils de Dieu. (**Bourdaloue**).

[Même sujet]. — Où ce grand roi n'a-t-il pas laissé des marques éclatantes de sa piété magnifique et royale ? Il y avait dans ses mains, et plus encore dans son cœur, un fonds inépuisable de charité qui suffisait à tout et qui venait à bout de tout. Fallait-il fonder des églises et des monastères pour ces âmes saintes qui, par leurs bénédictions, réparent les malédictions des impies et l'indévotion des pécheurs ; fallait-il bâtir des retraites pour les veuves, les orphelins et les aveugles ; fallait-il établir les hôpitaux, pour recevoir les pèlerins et pour secourir les malades : il sut pourvoir à tous les besoins, soulager toutes les misères, et fit lui seul ce que plusieurs rois ensemble n'ont jamais pu faire. Ce fut là l'emploi qu'il fit de ses finances. Il n'augmenta pas pour cela les charges publiques, il ne fit point d'injustices pour avoir de quoi fournir à sa charité. Il nourrit des pauvres et des malheureux, mais il n'en fit point ; ses profusions ne coûtèrent rien à son peuple, et ce qu'il donna pour ses aumônes était ce qu'il retranchait de ses plaisirs. — Loin d'ici ces faux charitables qui, prenant à toutes mains et donnant de temps en temps quelque partie de ce qu'ils ont pris, croient effacer leurs péchés par leurs péchés même, et faire un sacrifice à Dieu des larcins qu'ils ont faits aux hommes ! Loin d'ici ces riches du monde qui, par des fondations qui n'ont d'autres fonds que leurs rapines, veulent imposer à la postérité, et faire croire qu'une orgueilleuse avarice est une libéralité pieuse ! (**Fléchier**).

[Aumônes]. — S. Louis employa principalement tous ses soins à se faire des amis dans le ciel, de ces instruments ordinaires de l'iniquité des hommes, je veux dire des richesses. Il prévint toujours les malheurs attachés aux biens de ce monde par le saint usage qu'il en fit ; il les mit en dépôt, et les prêta à usure au Seigneur, par les mains des pauvres, et de ces biens périssables que les voleurs enlèvent il se fit un trésor immortel, qu'il mit en sûreté dans les tabernacles incorruptibles du Seigneur, où ses aumônes lui assurèrent une place. Ici, je vous l'avoue, je suis en danger

de succomber sous le poids de mon ministère; les effets de la charité surabondante de ce grand roi s'offrent de toutes parts à mes yeux: cent vingt pauvres entretenus dans son palais, ses mains royales plus honorées par les services qu'elles rendent aux membres de JÉSUS-CHRIST souffrant que par le sceptre qu'elles portent, et que par les dépouilles des rebelles et des barbares; tant d'hôpitaux, de monastères et de temples, monuments éternels de la pieuse libéralité de ce saint monarque, tiendraient mon esprit suspendu si je n'étais persuadé que, dans l'impuissance de tout dire, le zèle de ceux qui m'écoutent rappellera ce que les bornes étroites d'un discours nous forceront d'oublier dans cet éloge. (*Essais de Panégyriques*).

[Peste et famine]. — Pour connaître à fond le cœur tendre et compatissant de cet excellent prince, il le faut considérer dans une conjoncture des plus tristes de son règne. DIEU, pour punir les péchés de son peuple, ou pour exercer la charité du roi, permit que la peste et la famine tout ensemble désolèrent ce royaume. Cette double calamité se répandit partout. La terre ne produisait point de fruits; l'air n'avait que de malignes influences: la vie manquait aux uns, la mort surprenait les autres; les éléments semblaient être conjurés contre les hommes, qui se voyaient réduits à la triste nécessité de périr ou par la colère du Ciel ou par la stérilité de la terre. Ce fut alors que le saint roi déploya toute sa charité: il répandit d'une main prodigue ces trésors qu'il amassait avec tant de retenue; il se regarda comme un père de famille chargé du salut et de la nourriture de ses enfants. Il envoya aux uns les secours nécessaires pour vivre, aux autres les consolations pour bien mourir. Il fut malade avec les malades. Il fit, malgré les saisons, naître par ses soins l'abondance. Non-seulement il se chargea du soulagement de la misère publique, mais il voulut prendre sur soi une partie de la pénitence: il pleura en secret, il s'offrit à DIEU en sacrifice, courbé sous la haire et le cilice: « C'est moi qui suis le coupable, disait-il avec David: *Ego qui peccavi.... Vertatur, obsecro, manus tua in me*! Tournez sur moi, Seigneur toute votre colère. » (**Fléchier**).

[Zèle pour la religion]. — S. Louis avait un zèle ardent pour la propagation de l'Evangile et pour l'intégrité et l'unité de la foi. De là ce zèle pour la discipline de l'Eglise, ce zèle pour la réformation et la pureté des mœurs, ce zèle de la maison de DIEU, qui le dévorait, et qui lui faisait regarder toutes les injures faites à DIEU comme des outrages faits à lui-même. En sorte que jamais homme n'eut plus de droit que lui de dire, comme David: *Zelus domûs tuæ comedit me, et opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me*. Zèle des intérêts de DIEU, fondé sur cette grande maxime de religion, dont il avait l'âme pénétrée, qu'être roi c'était être par office le ministre de DIEU et l'exécuteur en chef des ordres de DIEU.

J'ai dit zèle de la propagation de l'Evangile : car n'est-ce pas ce qui détermina S. Louis à ces longs et fameux voyages qu'il entreprit pour faire la guerre aux ennemis du nom chrétien? Consulta-t-il, pour s'y résoudre, une autre sagesse que celle dont furent remplis les Apôtres lorsqu'ils formèrent le dessein d'aller jusqu'aux extrémités du monde pour y porter le flambeau de la foi? et quand ce saint monarque, s'oubliant lui-même, sortait de son royaume pour passer les mers, avait-il autre chose en vue que l'accroissement du royaume de Jésus-Christ? Avec quel soin ne s'employa-t-il pas, et dans la Palestine, et dans l'Egypte, à la conversion des Sarrasins! Combien n'en gagna-t-il pas à Dieu! Quand ils venaient à lui pour embrasser le christianisme, avec quelle joie ne les recevait-il pas, les comblant de grâces et leur offrant des établissements dans son royaume! « C'est, disait-il, autant de sujets que je gagne à Jésus-Christ. » Un roi tel que ce grand saint n'était-il pas un Apôtre dans sa condition? et ne pouvait-il pas dire avec une humble confiance, comme S. Paul, qu'il n'était en rien inférieur aux plus grands des Apôtres? (**Bourdaloue**).

[Croisade]. — La passion dominante de ce pieux monarque était de faire la guerre aux ennemis de la religion. Il n'aimait pas à répandre le sang des chrétiens; mais il ne pouvait souffrir que, vivant en paix dans un royaume florissant, les lieux consacrés par la passion du Sauveur fussent profanés par les ennemis de son saint nom. Je ne sais de quel œil un siècle aussi pervers que le nôtre regardera une si sainte entreprise; mais il serait étrange que, dans le sein de la religion chrétienne, il fût moins glorieux à un prince chrétien de s'être déclaré contre les ennemis de Jésus-Christ qu'il est glorieux dans la secte de Mahomet, aux princes Ottomans d'humilier le nom chrétien, d'exterminer tous ceux qui font profession du christianisme, et que des chrétiens eussent moins de zèle pour leur religion que les mahométans n'en ont pour la leur. Si Louis avait fait une pareille entreprise pour une conquête profane, on le regarderait comme un autre Alexandre; mais, comme ce n'était qu'une guerre de religion, on comptera peut-être pour rien la capitale de l'Egypte forcée par une armée qu'il fit descendre à la vue de l'ennemi rangé en bataille sur le rivage, contre lequel il se jeta lui-même le premier, dans l'eau, emporté par une sainte impatience, l'épée à la main, le bouclier au bras, essuyant une grêle de traits et de javelots qu'on lançait sur lui de toutes parts. On estimera peu trois batailles données dans la Palestine, où il fit des prodiges de valeur; perçant un gros des Turcs à Massoure, s'enfonçant dans la mêlée et dégageant le comte d'Anjou son frère, qu'on avait fait prisonnier; se dégageant lui-même, par sa bravoure et son courage héroïque, des mains de dix Turcs, dans une autre occasion où il se trouva seul et éloigné des siens, (**Le P. Cheminais**).

[Même sujet]. — Repassez dans votre mémoire le noble dessein que ce pieux monarque conçut de porter la guerre chez les infidèles, de les aller combattre, et de faire triompher encore une fois la croix et les mystères de Jésus-Christ dans les lieux de leur origine, où la mémoire paraissait en être entièrement effacée. Sa piété le presse, l'espérance du succès l'anime ; il dispose tout pour son embarquement ; il part tout ardent du zéle de la gloire du Sauveur ; il s'embarque avec confiance. Les vents semblent favoriser son voyage ; ils sont d'accord avec son zèle. La mer, sensible, ce semble, à cette belle gloire dont le saint roi était animé, baisse ses flots, et porte avec respect ces vaisseaux chargés de toute la noblesse chrétienne. La flotte arrive devant les superbes remparts de Damiette : à la vue de cette orgueilleuse ville et de vingt mille barbares qui la défendaient, le courage des croisés s'excite. Louis, à leur tête, brûlant d'une sainte impatience, s'avance l'épée d'une main et le bouclier de l'autre, et, sautant de son vaisseau, va prendre terre au travers des vagues et d'une grêle de traits qui tombent sur lui de tout le rivage. L'ennemi s'étonne ; le chrétien gagne du terrain, les croix se plantent sur les murailles : tout cède, et dans un jour il se rend maître d'une des plus fortes places, et s'ouvre le chemin à toutes les autres. Jugez de-là, je vous prie, si ce grand roi ne pouvait pas dire, comme cet ancien conquérant : Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. Mais je me reprends : il devait plutôt dire : Il suffit que je sois venu et que j'aie vu pour vaincre. (**Fléchier**).

[S. Louis captif]. — La captivité du saint roi ne lui fit rien perdre de sa gloire. Sa prison va nous découvrir plus de magnificence et de majesté que jamais roi n'en étala sur le trône. Toujours humble dans ses grandeurs, vous diriez qu'il ait réservé toute sa fierté pour ses disgrâces. Il est vrai que sa prison est une espèce de nuage qui semble obscurcir et couvrir sa gloire ; mais pénétrons-le, et nous y verrons un illustre captif qui éclaire l'obscurité de sa prison par l'éclat de sa majesté et de ses vertus : semblable au soleil, qui éclaire la nuée qui le couvre, et dont les rayons sont d'autant plus vifs et plus lumineux qu'ils y sont plus resserrés. Les barbares en furent éblouis, lorsque, croyant insulter à un malheureux, ils trouvèrent un roi, un maître, dont ils eussent souhaité de recevoir la loi, prêts à délier ses chaînes pour le porter sur le trône. Mais il saura régner sur eux sans être sur le trône, et il leur fera la loi dans les chaînes et dans la prison. Ils veulent traiter de sa rançon : il répond que les rois ne se rachètent pas. Ils exigent de lui un serment, qui à ses yeux paraît un blasphême : « Croyez-vous donc, impies, enchaîner la majesté des rois avec leurs personnes ? et pensez-vous que la parole d'un captif de Jésus-Christ ne soit pas plus sacrée que tous vos serments ? » (**Mongin**, *Discours académique*).

[Même sujet]. — Politiques mondains, n'entrez pas dans l'opinion des amis de Job, au spectacle de ce juste affligé. Judas Machabée, Simon, Jonathas, si fidèles serviteurs de DIEU, si vaillants capitaines, ne furent pas mieux traités que notre saint monarque. C'est un ordre de la Providence dans lequel il n'est pas permis à la politique mondaine de pénétrer. Suivant nos faibles jugements, S. Louis méritait que DIEU renouvelât en sa faveur les miracles qu'il fit autrefois pour les Moïse, à qui tous les éléments furent soumis ; pour les Constantin, dont la croix releva le courage abattu ; pour les Théodose, pour qui les vents mêmes combattaient. Notre pieux prince combattait pour la gloire de DIEU, et néanmoins DIEU permit que son armée fût mise en déroute, et qu'il fût lui-même captif de ceux qu'il avait tant de fois vaincus ! Mais, encore une fois, DIEU voulait que les Infidèles admirassent la patience de Job et la fidélité d'Abraham dans la même personne en laquelle ils avaient respecté la sagesse de Salomon et redouté la vaillance de Mathatias. Que ce grand roi me paraît illustre dans la prison, où j'ai plus de respect pour ses mains chargées de chaînes que pour les mêmes mains armées du sceptre royal ! Sur le trône, il est heureux sans orgueil ; dans la prison, il est malheureux avec dignité. Loin de chercher à soulager sa douleur par des plaintes frivoles et inutiles, il met toute son espérance dans la bonté du Seigneur qui l'afflige ; il se ressouvient qu'Abraham a été éprouvé par une infinité de traverses, et que ces épreuves lui ont fait mériter l'amour de son DIEU ; sans orgueil dans sa prospérité, il fait, comme S. Paul, gloire de ses souffrances. Rien dans la prison ne peut arrêter le cours de sa piété ; il prie avec autant de ferveur au milieu des infidèles que parmi les saints religieux qu'il associait si souvent à ses pieux exercices. (**Anonyme**).

[Même sujet]. — Quelles hautes idées de la religion S. Louis ne laissa-t-il pas dans l'esprit de ces infidèles, à qui sa disgrâce le fit connaître tout entier dans les singulières conjonctures dont elle fut suivie ! Que ce saint monarque est admirable lorsque, de toute la dépouille royale abandonnée sans regret, il ne demande que son psautier, et que, dans une calamité si sensible, il ne cherche de consolation que dans la prière ! Dans ce terrible changement de fortune, qui aurait altéré tout autre, s'élevant au-dessus de toutes les tribulations humaines, il s'écrie : *Il n'y a que vous, ô mon* DIEU ! *qui soyez un assez grand maître pour mériter d'être servi lorsque vous accablez d'afflictions ceux qui vous servent !* Qu'il est admirable, ce saint roi, lorsque, pour arrêter un de ces barbares qui, tout rempli de fureur, lui mettait le poignard dans le sein pour l'obliger à le faire chevalier, il répondit avec intrépidité : « Fais-toi chrétien, je te ferai chevalier ! » lorsque, apprenant le naufrage d'un vaisseau chargé de richesses, que le zèle de la reine Blanche sa mère et de son peuple avait assemblées pour la rançon d'un roi si chéri, il prononça cette parole mémorable, plus digne d'un apôtre que d'un roi persécuté : « Ni cette perte, ni au-

cune autre, ne me séparera jamais de la fidélité que je dois à mon Dieu. » Que puis-je dire davantage ? ces barbares mêmes le regardèrent avec étonnement. Il fit respecter la religion qu'il professait aux uns, ou il la fit embrasser aux autres, qui, voyant dans ce pieux monarque des exemples de patience, de générosité et de résignation si admirable, se persuadèrent fortement que la religion que professait ce saint roi était assurément la seule que tout le monde devait embrasser. Et certes on peut dire que la défaite et la captivité de S. Louis servit peut-être davantage au dessein dont elle parut arrêter l'accomplissement, que n'auraient fait de nombreuses victoires : et, comme l'arche du Seigneur ne fit jamais mieux connaître la puissance du Dieu d'Israël qu'après qu'elle fut tombée au pouvoir des Philistins, notre saint roi, affligé pour Jésus-Christ, l'honora davantage captif que vainqueur des infidèles. (*Essais de Panégyriques*).

[Seconde croisade de S. Louis, sa mort]. — S. Louis, après avoir fait en Asie tous les efforts imaginables pour la gloire de Dieu et la propagation de la foi à son premier voyage, au second s'embarque pour l'Afrique, où l'oppression des chrétiens l'appelait. L'espérance qu'on lui donne de convertir les Sarrasins avec le roi de Tunis lui fait oublier ses premiers malheurs, et hâter son voyage avec tant d'ardeur, qu'il répondit aux ambassadeurs de ces peuples qu'il achèterait volontiers la conversion de leur roi, qu'ils lui faisaient espérer, par la perte de sa propre liberté, et qu'il souffrirait la plus rude prison, le reste de sa vie, pour ce sujet. Ainsi, ni les dangers, ni les difficultés des chemins, ni les forces effroyables des ennemis, ne furent capables de l'empêcher de repasser la mer, où, après avoir pris Carthage et surmonté ces peuples qui avaient autrefois fait trembler l'empire romain, lorsqu'il est près d'élever l'étendard de la croix sur les murailles de Tunis, il est arrêté par une maladie contagieuse. Dieu se contente de son zèle, qu'il aime mieux récompenser dans le ciel que sur la terre. — Ici je m'arrête avec ce grand roi, plutôt pour le voir mourir, au plus haut point de sa valeur et d'une sainteté consommée, que pour vous parler de sa mort, dans l'impuissance où je me vois de trouver des termes assez forts pour vous exprimer son courage, sa piété et sa résignation. Je le considère donc étendu sous une tente, au milieu d'un pays ennemi, frappé de peste et brûlé d'une ardente fièvre, attendant la mort d'un visage assuré et d'un cœur royal, lequel n'est pas seulement alors entre les mains de Dieu, mais uni et attaché à celui de Dieu même, par une parfaite conformité à sa volonté. Je le contemple donnant les ordres avec un esprit tranquille aux affaires de son armée et de son royaume ; recevant les derniers sacrements avec une piété qui tire les larmes de ceux à qui son courage avait donné tant d'admiration ; et enfin, employant ses dernières paroles et les derniers moments de sa vie à cette admirable instruction qu'il

donna à son fils et à son successeur : après quoi, levant les yeux au ciel, il y envoie cette grande âme, victorieuse en même temps de toutes les grandeurs et de toutes les afflictions de ce monde. (**Houdry**, *Panégyriques*.

[Mort de S. Louis]. — Ce grand prince, loin de passer le temps qui lui restait à vivre en des regrets plaintifs, qui finissent la vie des hommes communs, emploie les derniers moments de la sienne à donner des instructions à son fils, pour lui apprendre bien mieux l'art de servir Dieu que celui de commander aux hommes. Il lui recommande ce que David mourant recommanda à Salomon, d'être fidèle à Dieu et à la religion. Mais, sachant que le cœur des rois est entre les mains de Dieu, il le conjure de disposer celui de son héritier pour sa plus grande gloire. Il prie la divine miséricorde que toute la piété qu'elle a allumée en son cœur passe dans celui qu'elle a fait naître pour être l'héritier de son pouvoir, et qu'il exécute heureusement le pieux désir et le glorieux dessein qu'il avait formé de rétablir la maison de Dieu et de faire triompher l'Evangile, puisqu'il ne lui avait pas plu qu'il vînt lui-même à bout de cette illustre et sainte entreprise. Il demande enfin pour son fils une sagesse qui lui fasse affermir son trône sur une solide piété, qui fasse régner la justice et la paix dans ses Etats, qui y fasse aimer la vérité, pratiquer la charité ; enfin, qui le place dans le cœur de ses sujets. Pour lui, il a assez vécu, puisqu'il plaît à Dieu de le rappeler ; et il jette avec plaisir la couronne aux pieds de l'Agneau pour aller habiter le magnifique sé jour de l'immortalité. (**Anonyme**).

[Grandeur de Louis]. — Ce grand monarque, tout saint qu'il était selon l'Evangile, n'a pas laissé d'être, selon le monde, non-seulement un grand roi, mais sans contestation un des plus grands rois qui jamais aient porté le sceptre. Je dis grand dans tous les états où la grandeur d'un souverain peut être considérée : car il a été grand dans la guerre, il a été grand dans la paix ; il a été grand dans la prospérité, il a été grand dans l'adversité ; il a été grand dans le gouvernement de son royaume, grand dans sa conduite avec les étrangers, grand dans l'estime de ses ennemis mêmes : et tout cela par cette sainteté de vie qui reluisait dans sa personne, et qui, malgré la politique du monde, est le caractère de distinction qui l'a élevé au-dessus de tous les rois de la terre. (**Bourdaloue**).

[On peut servir Dieu au milieu du monde]. — Il ne faut point d'autre preuve que l'exemple de ce grand monarque pour détromper aujourd'hui les libertins, et les gens tout dévoués au monde, de cette damnable erreur, qu'en s'assujettissant aux règles de la sainteté évangélique on ne peut jamais réussir dans le monde. Quand cette maxime serait aussi vraie

qu'elle est fausse, il n'y aurait nullement à balancer sur le parti qu'on aurait à prendre ; et, supposé même ce principe, on devrait sans hésiter renoncer à tous les avantages du siècle, et compter pour rien tout ce qui s'appelle prudence humaine, sagesse du monde, et même ce que le monde appelle perfection, pour s'attacher à la sainteté, qui est le véritable caractère des élus. Dans l'impuissance où on serait d'accorder la valeur et la sainteté ensemble, la sainteté seule doit suffire, et, content de la posséder, on devrait fouler aux pieds tout le reste, pour pouvoir dire, comme le Sage : *Divitias nihil esse duxi in comparatione illius* (Sap. VII). — Mais votre Providence, ô mon Dieu, ne nous réduit pas à cette nécessité, et vous n'avez pas mis notre vertu à une si forte épreuve. Ce qui nous rend inexcusables devant vous, c'est qu'au contraire il est certain qu'en nous éloignant des voies de la sainteté nous nous éloignons de ce qui peut uniquement nous rendre, même selon le monde, solidement parfaits et dignes de l'estime et de l'approbation des hommes. C'est que, en abandonnant la sainteté, nous devenons, dans l'opinion du monde même, des hommes vains, trompeurs et pleins d'injustice. Otez la sainteté, il n'y a, dans le monde, qu'apparence de vertu, que dissimulation, que mensonge et qu'hypocrisie. — Que faut-il donc faire pour arriver à une solide perfection, dans les différents états où nous sommes engagés ? il faut suivre l'exemple de ce grand prince. La sainteté l'a fait un grand roi : cette même sainteté, dans les différents états où nous sommes, nous doit faire des hommes sans reproche, des hommes au-dessus de toute censure. Vous avez dans le monde des emplois : ayez, comme ce grand saint, de la piété : c'est le moyen de les exercer avec honneur ! Vous avez des affaires à régler, des intérêts à ménager, des différends à terminer : faites tout cela, comme S. Louis, dans l'esprit de l'Evangile : Dieu y donnera sa bénédiction, et vous serez aussi dans l'estime de tous les hommes.

La vie que Louis a menée dans sa cour, et les grands exemples qu'il nous a donnés d'une vertu parfaite, doivent servir à notre édification, ou ils serviront un jour à notre condamnation. A notre édification, si nous en savons profiter ; à notre condamnation, si nous ne suivons pas son exemple. Un roi humble, un roi mortifié, un roi pénitent, tout saint qu'il est d'ailleurs, voilà ce qui nous confondra. Ce ne sera plus la reine du Midi qui s'élèvera contre nous : *Regina Austri surget in judicio :* ce sera notre roi, qui, reprenant sur nous, dans ce terrible jour, tout son pouvoir et tous ses droits, prononcera des arrêts contre nos relâchements, notre orgueil et nos tiédeurs, contre notre dureté pour les pauvres, contre notre luxe et notre amour-propre. Que répondrons-nous et de quelles excuses nous servirons-nous ? Car, si ce saint roi a pu être humble sur le trône, à quoi tient-il que nous ne le soyons dans des conditions où tout nous porte à l'humilité, dans des états où nous n'avons qu'à être raisonnables pour pratiquer l'humilité ; où, sans nous méconnaître nous-mêmes, nous ne

pouvons oublier les engagements indispensables que nous avons à vivre dans l'humilité? Si, au milieu des délices, ce saint roi a pu être pénitent, qui nous empêche de l'être dans de continuelles épreuves où nous nous trouvons ; dans les maladies, dans les souffrances, dans les pertes de biens et dans tous les accidents et les disgrâces auxquels nous sommes sujets dans les différents états où il a plu à la divine Providence de nous mettre ? Nous n'avons pas dans le monde tant d'obstacles à surmonter, tant d'écueils à éviter, tant d'ennemis à vaincre, que ce grand prince exposé au milieu du monde et dans les plus grands dangers. Il n'y a donc point de condition où nous ne puissions être chrétiens, et parfaits chrétiens, si nous voulons imiter son exemple. (*Le même*).

L'ANGE GARDIEN,

Saint Michel, les Anges en général.

AVERTISSEMENT.

Si la reconnaissance engage tous les chrétiens en général à une dévotion singulière envers leurs Anges gardiens, *les prédicateurs en particulier y sont obligés pour deux raisons. La première est que l'Esprit-Saint, qui les fait parler, se sert de ces bienheureux esprits pour leur suggérer les lumières, les pensées et les paroles capables de faire action sur les auditeurs. La seconde, que, dans l'emploi de la prédication, il est bien difficile de se dispenser de faire un discours sur ce sujet, à cause des fréquentes occasions qui se présentent de publier leurs bienfaits et les services qu'ils rendent aux hommes, aux fêtes que l'Eglise célèbre en leur honneur. — Elle assigne séparément un jour à l'Archange* S. Michel, *un autre à l'*Ange gardien. *Pour ne pas multiplier les titres, j'ai jugé à propos de joindre les matériaux qui pourront servir à l'un et à l'autre, en sorte néanmoins de ne les pas confondre ensemble, comme font quelques prédicateurs, qui, dans le sermon sur* S. Michel, *ne parlent presque que de l'*Ange gardien, *faute de matière pour remplir leur dessein.*

*Il est bon de faire remarquer que, comme le discours sur l'*Ange tutélaire

est le plus intéressant, c'est aussi à quoi je me suis particulièrement attaché. Et, pour ce qui est de la manière de traiter ce sujet, il faut se souvenir que ce n'est pas tant un éloge et un panégyrique qu'on fait qu'une instruction pour honorer et remercier cet esprit bienheureux, et implorer son secours dans nos besoins; et par conséquent il s'agit de bien exposer le soin, la vigilance et l'affection avec lesquels il s'acquitte de la commission qu'il a reçue de DIEU, *et ensuite le bonheur que nous avons d'être sous sa conduite.*

§ I.

Desseins et Plans.

I. — *Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis.* (Ps. 9). — Nous trouvons dans la solennité de la fête des Anges gardiens, que l'Eglise honore aujourd'hui, des sujets d'admiration, d'amour, et d'imitation : — 1°. D'admiration de l'infinie bonté de DIEU, qui, non contente d'avoir donné à l'homme tout ce que nous voyons dans cet univers, *Omnia subjecisti sub pedibus ejus* (Ps. 8), a voulu encore engager à son service ces intelligences. — 2° D'amour pour cet excès de bonté de DIEU à l'égard d'une créature si vile qu'est l'homme. — 3°. D'imitation, en suivant l'exemple de la soumission des saints Anges pour les ordres de leur Créateur, sans avoir égard à la bassesse de notre nature.

Premier Point. — Les anges sont des intelligences spirituelles, des esprits dégagés de la matière. C'est pourquoi, de toutes les créatures les anges sont les plus près de la divine Majesté, et les plus semblables à sa divine essence. Comme ils ne sont composés d'aucune qualité corporelle, ils ne sont points sujets à la mort comme nous ; il ne se fait en eux nul changement par les altérations de l'air et des éléments, étant immortels de leur nature : et ce qui doit faire le sujet de notre admiration c'est que DIEU ait eu une si excessive bonté pour l'homme, et pour l'homme pécheur, que de lui donner pour gardien de sa faiblesse une créature si parfaite et si excellente.

Second Point. — Nous ne devons pas nous borner à une admiration stérile de cet excès de la bonté de DIEU, mais passer à des sentiments intimes d'un tendre amour. Oui, nous devons aimer ardemment cette in-

finie bonté, qui a assujetti les plus grands princes de son Etat et ses plus nobles courtisans à veiller auprès de nous, et, pour ainsi dire, à être comme nos serviteurs, s'occupant de nos intérêts, sans qu'ils puissent espérer de notre part, pour reconnaissance de leur assiduité, que du chagrin, s'ils en étaient capables.— Nous devons aussi, par gratitude, aimer et honorer ces esprits si parfaits, et par conséquent si aimables. Mais ce qui doit nous toucher davantage, c'est que ces anges sont si pleins de charité, comme nous le pouvons remarquer par les bons offices et par les secours qu'ils nous rendent tous les jours. Dès le moment de notre naissance, ils commencent à avoir soin de nous, à détourner de nous tout ce qui pourrait nous nuire, à inspirer de bonnes pensées à nos pères et à nos mères pour notre intérêt ; et, en même temps que nous croissons en âge, ils ont grand soin de nous détourner du mal, de nous inspirer de bonnes pensées, de nous porter à la pratique des bonnes œuvres, afin que nous puissions plaire à Dieu, comme eux, en toutes choses: ce qui nous doit engager non-seulement à aimer Dieu et ces saintes intelligences par une pleine reconnaissance de leur bonté, mais aussi

Troisième Point. — A imiter ces purs esprits, qui, bien qu'infiniment au-dessus de notre nature par leur excellence, obéissent avec amour et soumission aux ordres du Créateur, voulant bien s'abaisser jusqu'à avoir soin de si viles créatures, et même à en faire leur principale occupation, puisqu'ils nous défendent de l'envie, de la haine et de la fureur des démons, jaloux de la bonté de Dieu envers nous et nous dressant des embûches, nous tendant des piéges à chaque instant, pour nous entraîner dans le malheur éternel avec eux. Nous devons, sur toutes choses, imiter la pureté de ces divins esprits, et nous efforcer, quoique engagés dans ce corps de mort, de suivre les bons sentiments qu'ils nous inspirent, en vivant dans la chair comme des personnes toutes spirituelles, en résistant fortement aux fréquentes tentations que l'ennemi commun de notre nature nous présente pour nous attirer dans sa malédiction; en un mot, en vivant dans ce corps comme n'y étant point et n'y mettant point notre repos. (**Le P. Texier**).

—

II. — Dieu a pour nous un si tendre amour, qu'il nous donne à chacun un ange pour notre garde, employant, par une bonté incompréhensible, ses plus parfaites créatures à notre service, ces intelligences célestes qui sont créées pour le contempler et pour le servir incessamment dans le ciel. Quelle bonté de Dieu de ne députer rien de moins qu'un prince de sa cour pour la conduite d'un pauvre serviteur, et comme dit excellemment S. Bernard, non content de nous avoir envoyé son Fils, de nous donner son Saint-Esprit, de nous permettre de jouir de lui-même dans le ciel, afin qu'il n'y ait rien au ciel qui ne soit employé pour notre

salut ! Il nous envoie ses anges, il les commet à notre garde, il leur commande d'être nos maîtres et nos conducteurs. Quel honneur donc et quel amour ne devons-nous point porter à celui que Dieu nous a donné de la sorte pour nous gouverner ! il est toujours auprès de nous, nous conduisant et nous gardant. Il nous inspire de bonnes pensées ; il nous assiste dans les affaires importantes, il nous fortifie dans les tentations. Il détourne de nous beaucoup de malheurs qui nous arriveraient, soit pour le corps soit pour l'âme ; et il continue ses bons offices d'autant plus volontiers que plus souvent nous avons recours à lui. Que ne devons-nous donc pas à un conducteur, à un défenseur, qui a un soin si singulier de nos personnes et de nos intérêts? S. Bernard nous enseigne que la garde de notre ange doit nous inspirer trois choses : le respect, l'amour et la confiance.

1°. *Le respect :* Parce que toutes nos actions sont faites en la présence de cet esprit si pur, ce qui fait que nous devons toujours agir avec une attention très-respectueuse et une intention très-pure.

2°. *L'amour et la dévotion*: A cause de la tendresse affectueuse qu'il nous porte, nous regardant comme devant être un jour ses compagnons dans le ciel.

3°. *La confiance* : Persuadés qu'il travaille incessamment pour notre bien, afin que, suivant ses bons conseils, nous puissions éviter toutes les embûches du démon.

Il faut donc avoir un grand respect pour notre ange gardien, et ne rien faire en sa présence que nous aurions honte de faire devant toute autre personne. Il faut lui porter un amour singulier, et nous recommander à lui souvent, surtout dans les affaires douteuses et dangereuses. Il faut avoir une grande confiance en lui, et être persuadés qu'il nous délivrera de tous malheurs. (*Développé par Gobinet*).

—

III. — *Videte ne contemnatis unum de pusillis : angeli enim eorum semper vident faciem Patris mei qui in cœlis est* (Matth. XVIII). — Si c'est, au sentiment de S. Jérôme, une preuve incontestable de l'excellence de nos âmes de savoir qu'elles ne sont pas plus tôt créées que Dieu leur députe un des princes de sa cour pour en prendre soin et se charger de leur conduite, ce n'est pas cependant une chose dont nous devions être surpris, puisque c'est l'ordre de la sagesse de Dieu, et en quoi il fait éclater sa grandeur et sa majesté, d'employer ces intelligences célestes, comme ses officiers, au gouvernement de ce grand univers. Mais, de voir que ces esprits immortels, élevés si haut au-dessus de nous par leur nature, et, dans cette plénitude de bonheur dont ils jouissent par la possession de Dieu même, leur souverain bien ; que ces créatures, dis-je, si nobles, si parfaites et si heureuses, soient destinées à la conduite non-seulement des princes et des monarques, mais du dernier des hommes et du plus

misérable qui vive sur la terre ; et de savoir qu'ils s'y appliquent avec tous les soins imaginables ; qu'ils regardent cet emploi comme le plus grand et le plus glorieux qui soit au monde, jusque-là qu'ils en portent le nom, comme d'un office considérable, dont ils se font honneur : c'est sans doute ce qui doit faire l'étonnement de tous les hommes, aussi bien que le sujet de leur reconnaissance. Mais, afin de bien concevoir la grandeur de ce bienfait, il faut remarquer que, dans la cour d'un souverain de la terre, il y a deux sortes d'officiers, qui ont des emplois différents, et qui leur sont également nécessaires. Les uns demeurent dans son palais, sont toujours en sa présence, et l'accompagnent partout ; les autres sont envoyés de côté et d'autre, dans des lieux éloignés, pour les affaires et les commissions les plus importantes de l'Etat. Il en est de même dans la cour du monarque du ciel ; avec cette différence cependant, que ces deux emplois ne sont pas incompatibles en même temps à l'égard des mêmes personnes, puisque, selon l'Evangile, les mêmes anges qui ont soin de nous sur la terre, s'étonnent sans cesse en la présence de Dieu dans le ciel : *Angeli eorum semper vident faciem Patris mei, qui in cœlis est.* Le bonheur dont ils jouissent ne les empêche point de soulager nos misères : ils louent et bénissent le Créateur, et sont attentifs aux besoins des créatures ; ils sont au ciel, et conversent avec les hommes sur la terre en même temps. De là vient que l'on peut considérer ces esprits bienheureux dans ces deux fonctions, qui ont rapport aux hommes, et qui toutes deux sont exprimées par le nom d'*ange*, lequel est pris de leur office, et non pas de leur nature, comme dit S. Augustin, et qui signifient *messager*, *ambassadeur*, *envoyé*. Ce que S. Bernard a heureusement expliqué dans ce peu de paroles : *Illos utique et tuos ad nos, et nostros ad te Angelos facis.* Ces purs esprits, dit-il, sont vos anges et les nôtres tout à la fois : c'est-à-dire, ce sont les envoyés des hommes auprès de vous, et vos ambassadeurs auprès des hommes. Ce qui est conforme à la vision du patriarche Jacob, qui vit les uns monter et les autres descendre par cette échelle mystérieuse qui lui apparut en songe. En effet, ils montent au Ciel pour traiter de nos affaires auprès de Dieu, et ils descendent sur la terre pour faire celles de Dieu auprès des hommes. — C'est donc dans ces deux emplois que je prétends vous les faire voir aujourd'hui.

1° Nous considérerons comment ils traitent et comment ils agissent auprès de la divine majesté pour nos intérêts, avec tout le zèle, le crédit, l'affection possible : ce qui doit exciter notre confiance en leur secours.

2° Nous verrons comment ils sont députés de Dieu auprès de nous, pour être nos guides, nos directeurs et nos gardiens : ce qui nous portera sans doute à leur rendre tout le respect et toute la reconnaissance dont nous sommes capables.

IV. — *Ecce ego mittam angelum meum qui præcedat te in omnibus viis tuis* (Exodi XXIII). — DIEU, qui est fidèle dans ses promesses, infaillible dans ses paroles et juste en toutes choses, ne s'est pas contenté de dire aux hommes qu'il les aime, qu'il les veut justifier et leur donner la vie éternelle : pour arriver à cette terre des vivants, il leur a donné encore des anges pour les y conduire, afin qu'ils ne s'égarassent pas dans un chemin si dangereux ; afin qu'ils les défendissent contre leurs ennemis ; afin qu'ils pussent, par ce secours extraordinaire, éviter les piéges qui leur sont tendus à tout moment : *Angelis suis mandavit de te,* etc. C'est donc une vérité constante, que DIEU a donné à tous les hommes des anges gardiens, pour les conduire dans toutes les voies : le Saint-Esprit l'a dit dans les saintes Ecritures : *Ecce ego mittam angelum meum qui præcedat te in omnibus viis tuis.* — Mais pourquoi DIEU donne-t-il des anges à tous les hommes ? C'est pour plusieurs raisons. Parce que, depuis que le péché est entré dans le monde, il a tout rempli de ténèbres et d'erreurs. DIEU, dit S. Denys, a donné aux hommes des anges pour les éclairer, parce qu'ils marchent dans des lieux remplis de ténèbres ; il leur a donné des anges pour les soutenir dans les chemins glissants où ils marchent, et pour les préserver de la corruption du siècle. Enfin, DIEU leur a donné des anges pour leur apprendre à combattre les démons, ces terribles ennemis de notre nature, et pour nous faire triompher de leurs efforts et de leur adresse. Trois secours que nous rendent ces purs esprits.

1°. Ils nous éclairent parmi les ténèbres dont le péché a rempli tout ce bas monde.

2°. Ils nous soutiennent dans les dangers où nous sommes de faire tant de faux pas, et nous préservent de la corruption du siècle.

3°. Ils nous défendent contre les fréquentes attaques de nos ennemis invisibles, et nous font triompher de toute leur fureur.

—

V. — *Angeli eorum semper vident faciem Patris mei* (Matth. XVIII). — Les importants offices que nos anges gardiens nous rendent continuellement pour assurer notre salut peuvent être considérés selon trois chefs, suivant les trois rapports qu'ils ont dans l'exercice de leur ministère. — Ils ont un rapport avec DIEU qui les envoie ; ils ont un second rapport avec le démon, contre lequel ils sont envoyés ; ils ont un troisième rapport avec les hommes, pour qui ils sont envoyés.

1°. Par le rapport avec DIEU, ils sont nos médiateurs auprès de lui.

2°. Par le rapport avec le démon, ils sont nos défenseurs contre sa rage.

3°. Par le rapport avec nous, ils sont comme les tuteurs et les conducteurs de notre vie et de nos intérêts.

Comme nos médiateurs, ils traitent nos affaires avec DIEU ; comme

nos défenseurs, ils nous aident à vaincre les démons, et comme nos tuteurs ils nous gouvernent et nous conduisent dans les voies de notre salut. Ce sont là comme les trois liens qui attachent les anges à nous par bienveillance, mais qui nous doivent aussi attacher à eux par des sentiments de gratitude et de reconnaissance. (*Biroat*).

—

VI.— *Angelis suis* DEUS *mandavit de te* (Ps. 9). — C'est le sentiment de l'Eglise universelle, que chacun de nous a un ange gardien que la divine Providence a commis à sa conduite pour l'aider à acquérir la vie éternelle. « DIEU, dit le prophète, a commandé aux anges de vous garder en toutes vos voies, » et le Fils de DIEU, dans l'Evangile, nous défend de mépriser aucun des petits enfants, et nous dit, pour raison de cette défense, que leurs anges contemplent sans cesse la face de son Père qui est dans les cieux. Cette croyance de l'Église nous doit tenir dans un grand respect en leur présence, puisqu'il est certain qu'ils sont continuellement près de nous, et qu'ils ne nous abandonnent point, depuis le moment de notre naissance jusqu'à celui de notre entrée dans le ciel. Trois raisons nous obligent à avoir un grand respect pour nos anges gardiens :

1°. La noblesse de leur être et l'excellence de leur nature : car ce sont de purs esprits, entièrement dégagés de la matière : ce qui nous doit porter à avoir pour eux une respectueuse vénération.

2°. Leur sagesse et leur lumière, qui, étant dans un souverain degré d'éminence, nous doit faire remettre tous nos intérêts entre leurs mains, et suivre leurs saintes inspirations.

3°. Leur sainteté , sans laquelle toute autre qualité est vaine et inutile, et qui doit nous engager à les imiter, autant qu'il est en notre pouvoir dans cette vie mortelle.

4°. La dignité de leur ministère, qui nous oblige non-seulement à les honorer comme les députés de DIEU pour notre salut, non-seulement comme ayant, par cette raison, l'autorité sur nous ; mais à avoir aussi une pleine et entière confiance en leur secours, persuadés que si nous avons pour eux une parfaite soumission , ils ne manqueront pas de nous faire parvenir au bonheur dont ils jouissent.

—

VII. — *Angeli eorum semper vident faciem Patris mei.* (Matth. XVIII). — C'est une chose admirable que des créatures mortelles comme nous, et si portées au mal dès notre naissance, soient cependant tellement estimées de DIEU, que sa divine providence daigne nous donner pour guides ces purs et parfaits esprits qui assistent toujours en sa présence, et que cette même bonté de DIEU porte ces purs esprits à nous aimer d'une

incomparable affection. Qui d'entre les hommes eût pu imaginer un sort aussi avantageux, qui eût osé se promettre un tel bonheur, qui eût pu présumer une telle gloire, si le Saint-Esprit même ne nous l'assurait par l'éternelle vérité ? Ces sublimes intelligences jouissent de la vue de Dieu, et nous assistent en même temps ; elles le contemplent, et ne détournent pas cependant leurs regards de dessus nous ; elles le possèdent, et cependant ont soin de nous, quelque indignes que nous soyons. Elles sont unies à Dieu par la jouissance, à nous par la direction ; et du même œil dont elles contemplent la gloire elles voient aussi nos misères, ne faisant qu'une action de deux bien différentes, la contemplation du souverain bien et la compassion de nos maux. De leur union avec Dieu les anges tirent :

1°. La science et la lumière, pour voir nos misères et nos besoins.

2°. Le tendre amour et le zèle pour nous en garantir et pour nous aider.

3°. La force, pour nous défendre dans les dangers.

Connaissance, amour, pouvoir.

—

VIII. — *Pater, quam mercedem dabimus ei, aut quid dignum poterit esse beneficiis ejus?* (Tob. XII). — Un bon cœur, un cœur rempli de gratitude et de reconnaissance, quelque dénué qu'il soit des présents de la fortune ou des biens de la nature, trouve cependant toujours quelque tour, quelque moyen de reconnaître les bontés que l'on a eues pour lui, vinssent-elles de la part d'un souverain qui n'aurait besoin de quoi que ce fût. C'est ce qui me fait avancer que, bien que les saints anges commis de Dieu à notre garde soient hors de tous besoins, dans la possession où ils sont, pleine et entière, du souverain bien, ils peuvent néanmoins recevoir des marques de gratitude en différentes manières, pour les grands et incomparables services qu'ils nous rendent avec tant d'assiduité, lesquels se rapportent à trois chefs :

1°. Nos anges gardiens sont toujours à nos côtés pour observer nos démarches : tenons-nous donc devant eux dans une respectueuse crainte : *Pro præsentiâ reverentiam.* C'est la première chose qu'ils nous demandent.

2°. — Nos saints anges nous veulent du bien, et ils nous en font effectivement : reconnaissons donc, par une vraie dévotion, leurs bienfaits. C'est la seconde chose qu'ils exigent de nous : *Pro benevolentiâ devotionem.*

3°. Nos saints anges nous défendent dans tous les dangers et nous assistent de leur protection : ayons donc en eux une sainte et humble confiance. C'est la troisième chose qu'ils nous demandent: *Pro custodiâ fiduciam.*

La présence de ces fidèles témoins mérite nos respects ; la générosité de ces amis bienfaisants mérite notre reconnaissance : l'amour et le zèle de ces puissants protecteurs méritent notre confiance. (*S. Bernard*).

—

IX. — Les anges ayant été commis à la garde des hommes, à cause de l'infirmité de notre nature et des dangers auxquels nous sommes exposés, se font un plaisir incomparable de s'acquitter de cette commission dont la divine Providence a bien voulu les honorer. C'est ce qui fait qu'ils sont toujours disposés à nous consoler, à nous visiter, à nous aider. Leur charité suréminente les attire du haut du ciel, et nous les attache par un triple lien, savoir à cause de Dieu, à cause de nous, à cause d'eux-mêmes.

1°. A cause de Dieu, dont ils s'estiment honorés d'imiter, autant qu'ils le peuvent, l'extrême miséricorde à notre égard.

2°. A cause de nous, étant touchés de compassion pour nos âmes, qui ont tant de rapport avec la nature de ces célestes intelligences.

3°. A cause d'eux-mêmes, puisque les places que la chute des anges rebelles a laissées vides ne se peuvent remplir que par notre sanctification. (*S. Bernard*).

—

X. — Il est bien juste que les hommes s'intéressent à la gloire des anges et qu'ils fassent leur fête sur la terre, puisque ces bienheureux esprits prennent tant de part aux intérêts des hommes dans le ciel, et qu'ils emploient leur intercession auprès de Dieu, pour nous faire participer à leur bonheur. Mais, quand nous ne serions pas obligés par reconnaissance à révérer les anges, l'excellence de ces sublimes intelligences demande notre respect et nos hommages. Or, toute la grandeur des anges que nous honorons en ce jour peut être renfermée dans ces trois moments :

1°. Dans le moment de leur création, où ils ont été remplis de lumières, formés tout brillants des rayons de la Divinité, enrichis d'une sagesse parfaite et d'une activité merveilleuse dans leurs opérations.

2°. Dans le moment de leur sanctification, dans lequel, usant bien de la liberté qu'ils possédaient, ils reconnurent la bonté incomparable de leur Créateur, se soumettant pleinement à lui, et méritèrent, par leur soumission libre, d'être confirmés dans la grâce et l'excellence dans laquelle ils avaient été créés.

3°. Dans le moment de la jouissance de la gloire, auquel moment Dieu, pour les récompenser de leur fidélité, les divisa en neuf chœurs ou hiérarchies, selon le sentiment de l'Eglise et des SS. Pères, leur marquant

à chacun leur office et l'emploi auquel il les destinait, comme étant les principaux officiers de la Divinité. (*Essais de Panégyriques*).

—

XI. — Nous pouvons considérer l'excellence de ces sublimes intelligences sous trois aspects par rapport aux hommes, à la garde desquels ils sont employés par la divine Providence.

1°. Ils nous assistent pendant notre vie, en nous détournant des occasions dangereuses où nous pourrions souffrir quelque dommage, et par rapport au corps et par rapport à l'âme, et en nous donnant de saintes inspirations pour pratiquer le bien et suivre constamment les voies de la vertu.

2°. Ils nous assistent principalement à l'heure de la mort, où notre esprit se ressentant de la faiblesse du corps, nous met en danger de la damnation éternelle, étant alors presque hors d'état de pratiquer aucune bonne action extérieure de piété, et beaucoup plus inquiétés de tentations par les esprits de ténèbres : à ce moment les anges intercèdent fortement pour nous auprès de la divine bonté.

3°. Ils nous assistent encore après la mort, ou en conduisant nos âmes dans la gloire et les présentant devant le trône de la divine Majesté, ou, si elles sont en purgatoire, en les consolant, en leur faisant espérer leur prochaine délivrance, ou par les prières des saints qui sont dans le ciel, ou par celles des justes qui vivent encore sur la terre.

—

XII. — [Desseins pour S. Michel]. — *Factum est prœlium magnum in cœlo* (Apoc. XII). Aurait-on pu croire, si le SAINT-ESPRIT ne nous l'eût appris, qu'il y eût eu des combats dans le ciel, et que la plus parfaite des créatures fût devenue la plus coupable par sa rébellion téméraire contre le Créateur? Lucifer, la plus parfaite de ces intelligences célestes au moment de sa création, tout ébloui de sa propre excellence, loin de se soumettre à DIEU, veut exiger des autres les hommages qui ne sont dus qu'au Créateur. Mais Michel, jaloux de la gloire de DIEU, s'oppose fortement à l'insolence de cet ange rebelle ; l'humilité de l'un combat contre l'orgueil de l'autre : *Factum est prœlium magnum in cœlo*. Lucifer et ses complices sont terrassés, et le fruit que S. Michel remporte d'une si éclatante victoire est d'être confirmé dans la grâce et dans une heureuse impuissance de la perdre, pendant que son ennemi, avec sa troupe malheureuse, est précipité dans les enfers pour y recevoir le châtiment éternel de sa témérité. — C'est la mémoire de ce fameux combat et de ce glorieux triomphe de S. Michel que l'Eglise célèbre dans la solennité de ce jour.

Mais le saint archange ne se contente pas d'avoir vaincu le démon dans le ciel; il en triomphe encore tous les jours par les puissants secours qu'il donne à l'Eglise pour lui faire surmonter les attaques de ce furieux ennemi; il fortifie les hommes contre les tentations qu'il leur suggère par son envie, et comme ce démon redouble ses efforts pour perdre les âmes, Michel renouvelle aussi ses secours pour les défendre. Ainsi, mon dessein est de vous faire voir :

1°. S. Michel triomphant du démon lorsqu'il attaque Dieu et qu'il prétend s'attirer les adorations qui ne sont dues qu'à la divine Majesté.

2°. Le même archange triomphant du démon lorsqu'il attaque l'Eglise, tâchant d'y introduire des troubles, des hérésies, des divisions, par tous les moyens et les efforts imaginables.

3°. S. Michel triomphant de cet ange rebelle et de ses complices lorsqu'il attaque les âmes, et surtout les personnes agonisantes, auquel temps cet ennemi du genre humain redouble tous ses efforts, use de toutes ses finesses, et dresse une infinité de piéges, afin de les faire tomber avec lui dans l'abîme éternel.

Ce saint archange est donc le défenseur des droits de Dieu, l'ange tutélaire de l'Eglise, le recours des agonisants. (*Essais de Panégyriques*).

—

XIII. — *Factum est prœlium magnum in cœlo: Michaël et angeli ejus prœliabantur cum dracone* (Apoc. xii). — On peut considérer S. Michel sous trois égards différents :

1°. Comme le prince de la milice céleste et le conducteur et chef de cette troupe d'intelligences célestes qui, remplies du zèle de la gloire de Dieu, combattirent sous la conduite de ce saint archange contre le dragon, et triomphèrent de sa fureur.

2°. Comme le premier ministre de la divine Providence et le protecteur universel de tous les fidèles, sous l'autorité duquel tous les anges travaillent incessamment au salut des âmes.

3°. Comme notre chef, sous les enseignes duquel nous devons combattre si nous voulons remporter la victoire sur cet ancien serpent, surtout en suivant l'exemple de l'humilité de ce saint archange, et de son zèle pour la gloire de Dieu. (*Méditations du P. Nouet*).

—

XIV. — Si nous sommes obligés d'honorer en général toutes les hiérarchies célestes, et par rapport aux excellentes qualités dont il a plu à la divine Providence de les revêtir, et par rapport à nos propres intérêts, puisqu'ils nous aident à chaque instant et nous fournissent les secours nécessaires pour notre salut, combien davantage devons-nous aimer et

honorer le saint archange Michel ! Je trouve deux raisons qui nous y doivent porter.

1°. Il est le chef des anges, et la première des créatures qui par sa généreuse fidélité a soutenu les intérêts du Créateur.

2°. Il est le défenseur et l'ange tutélaire de l'Eglise de DIEU ; c'est sous ses enseignes que nous devons combattre, si nous voulons remporter la victoire : de telle sorte que, si DIEU l'a commis pour nous secourir, de notre part nous sommes obligés de l'honorer et de lui obéir. (*Le P. Senault*).

—

XV. — S'il est vrai, comme le dit S. Thomas, que les anges reçurent des grâces en proportion de la noblesse de leur être, il faut conclure que S. Michel possède lui seul toutes les perfections des anges, et que, les ayant toutes employées à soutenir les intérêts du Créateur, il a mérité, par cette glorieuse action, d'être créé chef et général

1°. De l'Eglise triomphante, qu'il gouverne sous l'autorité de DIEU ;

2°. De l'Eglise militante, qu'il secourt dans les vives et fréquentes attaques de ses ennemis visibles ;

3°. De l'Eglise souffrante, à laquelle il envoie ses Anges, pour consoler les saintes âmes qui achèvent ce qui leur reste à payer à la justice de DIEU.

§ II.

Les Sources.

[Les SS. Pères]. — **S. Augustin**, *In ps.* 103, où il dit que ce nom d'anges n'exprime point leur nature, mais leur office et leur emploi. — *In ps.* 62 : que, dans le bonheur dont jouissent ces bienheureux, ils nous regardent comme des pèlerins qui aspirent au même bonheur dans la céleste patrie, et ont compassion de nos misères et de nos travaux. — Dans ses *Soliloques*, il fait un ample discours sur les services que les anges gardiens rendent aux hommes. — *In ps.* 135 : que, dans l'Ecriture, jamais les anges ne sont appelés des dieux, comme ce nom est quelquefois donné aux hommes, afin qu'on ne leur rende point le culte de latrie qui ne leur est pas dû. — Au même lieu, il dit que ces esprits bienheu-

reux refusent d'être honorés comme des dieux, ne voulant point ravir l'honneur dû à la Majesté divine seule. — *In ps.* 96: les anges sont redevables à Dieu de tous les biens qu'ils possèdent, dans la grâce et dans la gloire, et de toutes leurs perfections naturelles. — *In ps.* 119 : vision mystérieuse de Jacob. — *In ps.* 78 : de quelle manière les anges offrent nos prières à Dieu.

S. Jérôme, sur le chap. 66 d'Isaïe, montre, par plusieurs exemples de l'Ecriture, qu'il y a des anges commis à la garde des villes, des royaumes et des personnes. — *In* VIII *Danielis* : divers offices des anges. — *In* X *ejusd*: ce que Daniel signifie par la résistance que lui fit l'ange à qui on avait commis le soin de la Perse.

S. Basile, Homélie 9 *in ps.* 33, montre que, pour nous défendre contre nos ennemis invisibles, nous avons un ange autour de nous, et qui nous est toujours présent, à moins que par nos mauvaises actions nous ne l'obligions de s'éloigner.

Origène, Homél. 80 *in* XXII *Genes*, parle des anges gardiens comme de nos tuteurs, qui ont soin de notre bien spirituel, et qui sont commis de Dieu pour cela. — Homél. 20 sur le 25e chap. des Nombres, il rapporte tous les bons offices que les anges gardiens nous rendent, et combien nous sommes coupables si nous ne leur obéissons pas. — Homélie 8 sur le 8e chap. de Josué : les bons anges nous défendent contre les attaques des démons. — I *in* I *Job* : ce que font les anges en notre faveur lorsqu'ils assistent devant le trône de Dieu.

S. Bernard a deux sermons sur la fête de S. Michel ; mais il ne parle que des anges en général. — Au 2e Sermon pour la veille de la Nativité du Sauveur, il traite du désir et du soin que les anges ont de notre salut. — XII *in ps. Qui habitat* : très-beau discours sur l'ange gardien, sur les services qu'il nous rend et ce que nous lui devons. — *Serm.* 27 *in Cantic :* ordres différents des anges. — V *Considerat.* 3 *et* 4, il s'étend sur la nature des Anges, sur la puissance qu'ils ont reçue de Dieu, sur leurs distinctions et sur leurs offices. — Au sermon sur tous les Saints, dans celui de la Dédicace des églises, il dit beaucoup de choses sur les anges gardiens.

S. Grégoire Pape, Homél. 54 sur les Evangiles, donne la distinction des anges et de leurs fonctions.

[Livres spirituels]. — **Drexellius**, *Horologium tutelaris Angeli.*
Le P. Suffren *Année chrétienne.*
Le P. Louis du Pont, Méditations.
Le P. Nouet a fait un petit livre de la *Dévotion envers l'ange gardien.* — *Vie de Jésus dans ses saints*, 1er octobre et 29 septembre.

[Prédicateurs]. — **Mathias Faber** *De festis sanctorum*, a plusieurs sermons sur la fête de S. Michel et de l'ange gardien.

Grenade, *Sermons*, en a un sur S. Michel et sur l'ange gardien.

Molinier, Sermons sur les fêtes des saints.

Le P. Lejeune, un Sermon sur S. Michel, et un autre sur l'ange gardien.

Biroat, Panégyriques, un sur S. Michel et un sur l'ange gardien.

Le P. Senault, Panégyriques, un sur S. Michel.

Le P. Texier, Panégyriques, un sur S. Michel et un sur l'ange gardien.

Eloges historiques, un sur l'ange gardien.

Essais de Panégyriques, trois desseins ou abrégés de sermons sur S. Michel, dans lesquels il est aussi parlé des anges gardiens.

Sermons sur tous les sujets, Panégyriques, un sur l'ange gardien (**Houdry**).

|Recueils|. — **Matthias Faber**; *Auctuarium.*

Grenade, *Lieux communs*, où l'on trouve aussi un discours latin sur ce sujet.

Thomas de Trugillo, *Thesaurus concionatorum*, fête de S. Michel.

Engelgrave, sur S. Michel et sur l'ange gardien, qu'il joint ensemble dans le tome des fêtes des Saints.

§ III.

Passages, Exemples, Figures, Applications de l'Écriture.

Passages sur les Anges en général.

Qui facis angelos tuos spiritus, et ministros tuos ignem urentem. Ps. 103.

C'est vous qui envoyez comme vos anges ces esprits bienheureux, et qui les rendez ardents comme un feu.

Surrexit Jacob, et tulit substantiam suam, pergens ad Isaac patrem suum. Fueruntque ei obviàm angeli Dei; *quos cùm vidisset, ait : Castra* Dei *sunt hæc.* Genes. xxxii, 2.

Jacob se leva, emporta son bien, s'en retournant vers Isaac son père. Des anges du Seigneur vinrent au-devant de lui : Jacob, les ayant vus, s'écria : « C'est ici le camp de Dieu. »

Qui faciunt verbum ejus, ad audiendam vocem sermonum ejus Ps. 102.

Les anges exécutent les ordres de Dieu, et ils sont attentifs à ce qu'il leur prescrit.

Millia millium et deciès milliès centena millia assistebant ei. Daniel. VII, 10.

Des mille de milliers, dix fois des milliers, des centaines de milliers d'anges assistent autour de son trône.

Benedicius Deus eorum, qui misit angelum suum, et eruit servos suos qui crediderunt in eum. Ibid.

Béni le Seigneur leur DIEU, qui a envoyé son ange, et a délivré ses serviteurs qui ont cru en lui.

Non accedet ad te malum, quoniam Angelis suis DEUS *mandavit de te, et in manibus tollent te, ne unquàm offendas ad lapidem pedem tuum.* Ps. 90.

Le mal n'approchera point de vous parce que le Seigneur a donné ordre à ses anges de vous conserver : ils vous porteront dans leurs mains, afin que votre pied ne heurte point contre la pierre.

Benedicite Domino, omnes angeli ejus, potentes virtute, facientes verbum illius. Ps. 102.

Bénissez le Seigneur, vous qui êtes ses anges, qui êtes puissants et remplis de force pour obéir à sa voix et à ses ordres.

Omnes sunt administratorii spiritus, in ministerium missi propter eos qui hæreditatem capient salutis. Hebr. I, 14.

Tous les anges sont des esprits qui tiennent lieu de serviteurs et de ministres, envoyés pour servir ceux qui doivent être les héritiers du salut.

Immittet angelus Domini in circuitu timentium, et eripiet eos. Ps. 33.

L'ange du Seigneur environnera ceux qui le craignent, et il les délivrera.

Passages qui conviennent à l'Ange gardien.

Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis. Ps. 90.

Il a commandé à ses anges de vous garder dans toutes vos voies.

Ego mittam angelum meum, qui præcedat et custodiat in viâ, et introducat te in locum quem paravi. Exodi XXIII, 20.

Je vous enverrai mon ange, qui marchera devant vous, qui vous gardera durant le chemin, et qui vous conduira au lieu que je vous ai préparé.

Observa eum, et audi vocem ejus, nec contemnendum putes, quia est nomen meum in illo. Exodi XXIII, 21.

Respectez cet ange, écoutez sa voix, et gardez-vous bien de le mépriser, parce qu'il ne vous pardonnera pas quand vous pécherez, et qu'il parle en mon nom.

Audi vocem ejus, quia non dimittet cùm peccaveris. Ibid. 21.

Dominus DEUS *cœli, qui tulit me de domo patris mei..., ipse mittet angelum suum coràm te.* Genes. XXIV, 7.

Le Seigneur, qui m'a tiré de la maison de mon père, enverra son ange devant vous pour vous conduire.

Proferens (Judith) caput Holophernis, ostendit illis, dicens. Vivit ipse Dominus, quoniam custodivit me angelus ejus, et non permisit me Dominus ancillam suam coinquinari. Judith. XIII, 20.

Judith, montrant la tête d'Holopherne, dit : « Je jure par le Seigneur vivant que son ange m'a toujours gardée, et qu'il n'a point permis que sa servante ait été souillée. »

Machabæus, et qui cum eo erant, rogabant Dominum ut bonum angelum mitteret ad salutem Israël. II Machab. XI, 6.

Machabée et ceux qui étaient avec lui demandaient au Seigneur qu'il envoyât son bon ange pour sauver Israël.

Et nunc, Dominator cœlorum, mitte angelum tuum bonum ante nos in timore et tremore magnitudinis brachii tui. Ibid. XV, 23.

Souverain de tous les cieux, envoyez votre bon ange devant nous ; envoyez-le pour leur faire craindre la grandeur et la force de votre bras.

Videte ne contemnatis unum ex his pusillis : dico enim vobis quia angeli eorum semper vident faciem Patris mei qui in cœlis est. Matth. XVIII, 10.

Prenez garde à ne mépriser aucun de ces petits : car je vous déclare que leurs anges voient sans cesse dans le ciel la face de mon Père qui est dans les cieux.

Pater, quam mercedem dabimus ei, aut quid dignum poterit esse beneficiis ejus? Me duxit et reduxit sanum..., te quoque videre fecit lumen cœli, et bonis omnibus per eum repleti sumus. Tob. XII, 3.

Mon père, quelle récompense donnerons-nous à cet homme, et peut-il y avoir quelque chose qui égale ses bienfaits? Il m'a conduit et ramené sain et sauf, il vous a guéri de votre cécité, et par lui nous avons reçu des biens en abondance.

Passages qui conviennent à S. Michel en particulier.

Factum est prælium magnum in cœlo : Michaël et angeli ejus prœliabantur cum dracone. Apocal. XII, 7.

Il se fit un grand combat dans le ciel, entre Michel et ses anges d'un côté, et le dragon de l'autre.

Et projectus est draco ille magnus, serpens antiquus, qui vocatur Diabolus et Sathanas, qui seducit universum orbem; et projectus est in terram, et angeli ejus cum illo missi sunt. Ibid. 9.

Alors ce grand dragon, ce vieux serpent qui est appelé le diable, et satan, le séducteur des hommes fut chassé, et précipité dans l'abîme avec les anges rebelles.

Et ecce Michaël, unus de principibus primis, venit in adjutorium meum. Daniel. X, 13.

Voilà que Michel, l'un des premiers anges, vint à mon secours.

Cùm Michaël archangelus, cum diabolo disputans altercaretur de Moysi corpore. Epist. Judæ, IX.

Lorsque l'archange Michel combattait avec le démon, sur le sujet du corps de Moïse.

Ut signifer tuus sanctus Michaël repræsentet animas nostras in lucem sanctam quam olim Abrahæ promisisti et semini ejus. (Sic canit Ecclesia.)

Que S. Michel, Seigneur, votre porte-enseigne, vous présente les âmes à la sortie de cette vie, et les introduise dans la gloire que vous avez promise à Abraham et à ses enfants.

EXEMPLES ET FIGURES, TIRÉS DE L'ÉCRITURE

[Bons offices des anges à l'égard de Loth]. — Il ne s'est rien passé de considérable en faveur des hommes où les anges n'aient employé leur ministère. Y eut-il jamais de danger plus grand que celui où se trouva Loth, au milieu de cette ville abominable, de ce peuple infâme que Dieu voulait exterminer dans sa colère? Une pluie de feu et de soufre allait tomber sur Sodome ; la maison de ce patriarche était investie par une troupe de scélérats qui, par l'assouvissement d'une passion brutale, voulaient violer les droits sacrés de l'hospitalité. Qui n'eût cru que le saint homme eût succombé sous les efforts de cette multitude? Mais un ange paraît, vient au secours de Loth, l'entraîne hors de la ville, et il voit alors les actions de grâces qu'il doit rendre à son libérateur, de dessus une montagne voisine, par l'embrasement universel de cette ville malheureuse.

[Secours d'un ange à Agar]. — Il est utile de rappeler ici un exemple qui

doit être à notre égard un motif pressant de dévotion et d'attachement aux saints anges, qui nous veulent et qui nous font tant de bien. C'est celui d'Agar et d'Ismaël. Cette malheureuse femme, chassée de la maison d'Abraham, errant avec son fils dans une vaste solitude, était réduite à d'étranges extrémités. Que faire ? où aller? quelle résolution prendre, et quelle ressource à une si grande disgrâce ? Elle était éloignée de la maison de son maître ; mais l'ange du Seigneur n'était pas loin d'elle. Elle ne voyait ni chemin ni route dans ce désert; mais l'ange du Seigneur la conduisait sans chemin et sans route. Ismaël, triste victime de l'indignation de Sara, allait rendre l'âme, tant l'ardeur de la soif qui le brûlait était violente ; mais cet ange charitable, ce constant et inséparable ami, lui donna de quoi l'éteindre. « Ton enfant a soif, dit-il à la mère : voilà une source d'eau vive. » Agar donna à boire à son enfant, et elle reprit courage. — Excellente figure des bons offices et des secours que les saints anges nous rendent dans les temps où nous les espérons le moins.

[Divers exemples semblables]. — Les saintes Ecritures sont remplies d'exemples des services que les anges ont rendus aux serviteurs de Dieu. Ici on pourrait voir un Daniel nourri par le secours d'un ange qui, prenant un prophète par les cheveux, le transporte de Judée à Babylone afin de rendre un prompt secours au serviteur de Dieu, qui n'avait point de nourriture. Là on admirerait trois enfants marchant dans une fournaise ardente sans être brûlés, par le bon office d'un ange qui divise la flamme en deux parties, et qui éclaire simplement ces enfants. On admirerait, d'autre part, un cavalier, c'est-à-dire, selon S. Augustin, un ange sous cette figure, habillé de blanc, marchant à la tête des troupes de Judas Machabée, écartant, dissipant, exterminant l'armée de Lysias. En cet autre endroit, on pourrait voir Balaam arrêté par un ange qui lui fait de sanglantes menaces. En celui-ci, un Héliodore meurtri de coups pour avoir eu la témérité d'entrer dans le temple à dessein d'en enlever les vases sacrés et d'en piller le trésor.

[Raphaël et Tobie]. — Si les démons nous attaquent sans cesse par une multitude de tentations, et ne nous donnent presque pas un moment de relâche dans tout le cours de notre vie, les anges gardiens, voyant que la faiblesse de notre liberté pourrait bien succomber à ces fréquentes attaques, en modèrent la violence par leurs secours, et nous mettent en état non-seulement de résister à ces malins esprits, mais même de les vaincre et de triompher d'eux. Ce fut ainsi que l'ange qui conduisait le jeune Tobie alla lier Asmodée dans le désert, pour l'empêcher de nuire à ce jeune homme. Et S. Jean, dans l'Apocalypse, nous représente l'ange gardien de chaque homme une chaîne à la main, avec laquelle il enchaîne Satan, qu'il nomme le dragon *Habens catenam in manu suâ*. Que veut dire

cette chaîne ? dit S. Augustin : *Alligatio diaboli est, non permittere illi exercere totam suam tentationem.* Il veut dire qu'il y a une providence particulière de Dieu, qui ne permet pas que les hommes soient tentés au delà de leurs forces, mais qu'il modère l'epreuve en proportion de notre pouvoir. Il veut dire encore que c'est un coup extraordinaire quand la providence modère par elle-même les tentations, mais qu'ordinairement Dieu se sert du ministère des anges pour l'exécution de ses desseins.

Les consolations que l'ange Raphaël donna à Tobie le père, n'est-ce pas aussi un sujet de confiance pour tous les hommes ? Tous les imitateurs de la foi et de la charité de ce saint homme ne doivent-ils pas se représenter que leurs anges tutélaires leur disent, comme à ce saint patriarche de l'ancienne alliance : Quand vous quittiez votre repas pour ensevelir vos frères ; quand, pour éviter la fureur du roi Sanachérib, vous cachiez les morts dans votre maison ; quand, à la faveur de la nuit, vous les honoriez de la sépulture et que vous faisiez part aux pauvres de votre subsistance ; quand vous fuyiez la société de ceux qui, au lieu de gémir de leur exil, y prenaient leur complaisance ; quand, au milieu de la disgrâce dont Dieu vous avait frappé en vous rendant aveugle, vous le bénissiez en vous roidissant contre les imprécations de votre épouse : je vous voyais, quoique vous ne me vissiez pas. Alors je recueillais les gouttes qui tombaient de votre front, les larmes qui coulaient de vos yeux ; j'admirais votre patience au milieu de vos plus grandes douleurs. Je comptais vos abstinences, vos aumônes, vos mortifications, vos prières, et je les présentais au Seigneur, qui m'a ensuite envoyé pour vous consoler dans toutes vos afflictions et pour vous guérir de votre cécité.

[Les anges avec nous]. — Un homme ne vient pas plus tôt au monde pour commencer sa carrière que, dès le premier pas, il fait la même rencontre que fit autrefois Tobie, qui se préparait à un long voyage : *Invenit juvenem stantem præcinctum et quasi paratum ad ambulandum.* Il trouva, dit le texte sacré, un ange sous la figure d'un jeune homme tout disposé à faire ce voyage. Ils lient commerce, ils se joignent de compagnie ; ils prennent la même route : l'un est le guide, et l'autre le suit. Mais, hélas ! nous ne suivons pas, comme ce saint jeune homme, ce guide fidèle : il nous montre le chemin d'un côté, et nous allons de l'autre. Tobie rapportait à la conduite de l'ange Raphaël le bon succès de son mariage, de son voyage et de toutes ses entreprises ; *Bonis omnibus per eum repleti sumus.* Ce qui nous doit servir d'exemple pour recommander à notre ange tutélaire nos affaires, même temporelles, pour avoir confiance en son secours, et attribuer tous les heureux événements qui nous arrivent à ses soins, et à la divine providence, surtout quand l'avancement de notre salut et de la gloire de Dieu s'y trouvent ensemble.

Les saints anges ont un soin tout singulier des petits enfants, et un

grand plaisir à les élever et à les instruire, à cause de leur innocence. Nous en avons cent preuves et cent exemples dans l'histoire sainte : comme celui d'Elie, qu'un ange nourrissait de feu, dès son enfance, selon le témoignage de S. Epiphane ; celui de S. Jean-Baptiste, qui fut laissé orphelin dans le désert dès l'âge de neuf ou dix mois, et commis à la garde de son ange tutélaire ; du petit Ismaël, que l'ange sauva de la mort lorsque sa mère l'exposa sous un arbre dans son désespoir, n'ayant ni le moyen de le soulager ni le courage de le voir mourir.

Ces célestes intelligences, qui ont soin de nous dès notre naissance, sont occupées à deux fonctions à notre égard. Ces saints anges ont soin de présenter nos prières et nos vœux à la divine Majesté, et attirent les grâces de Dieu sur nous. C'est ce que nous voyons dans l'exemple du patriarche Abraham, qui voulait immoler son fils : comme il avait le bras levé pour décharger le coup, il fut arrêté par un ange, qui sauva ainsi la victime. Voilà ce que fait l'ange gardien par ses prières. — Leur autre fonction se voit manifestement dans la vision qu'eut le patriarche Jacob, lorsqu'il vit cette mystérieuse échelle qui touchait d'un bout la terre, et de l'autre le Ciel, sur laquelle les anges montaient et descendaient. C'est ce qui se passe tous les jours dans le ministère de nos anges gardiens : ils font monter leurs prières et les nôtres vers le Ciel, et font descendre les miséricordes de Dieu sur nous.

Si les anges tutélaires ont autrefois invité S. Paul à venir travailler avec eux, pour éclairer les provinces qui leur étaient commises, les prédicateurs, les missionnaires, et tous ceux qui ont entre les mains les affaires de Dieu, et qui s'adonnent à l'instruction des peuples, feraient bien de se rendre ces esprits célestes favorables, afin de donner par leur secours plus d'efficace à leur parole et de succès à leurs desseins : car, quand il est question de gagner des âmes à Dieu, que peuvent espérer des hommes faibles et changeants comme ils sont, s'ils n'appellent les anges à leur aide, et s'ils ne se lient étroitement avec eux ?

[S. Michel protecteur de la Synagogue]. — Les saints docteurs conviennent que toutes les marques visibles et miraculeuses des protections que le peuple d'Israël reçut jusqu'à la venue du Messie lui furent données par S. Michel. Il fut l'ange exterminateur qui frappa les premiers-nés d'Egypte, et qui tira les Israélites de la servitude de Pharaon. C'est lui que Dieu substitue en sa place pour faire passer les eaux de la mer Rouge à son peuple, et pour faire rejoindre ces mêmes eaux afin d'ensevelir ses ennemis. C'était lui qui marchait devant le peuple d'Israël, en forme de nue pendant le jour, et de colonne de feu pendant la nuit, et lui traçait une voie toute merveilleuse à la terre promise. C'est par la bouche de cet ange que Dieu dit à son peuple : *Ego eduxi te de terrâ Ægypti ;* c'est moi qui ai rompu tes fers et brisé le joug de ta servitude. Ce fut le même S. Michel qui donna les tables de la loi à Moïse sur la montagne de

Sinaï; ce fut lui qui combattit, à la tête de l'armée des Machabées, contre les Assyriens, et que l'on vit, au milieu des airs, lançant des traits de flammes contre les ennemis de DIEU et de son peuple. Or, peut-on douter que, s'il a défendu l'Eglise lorsqu'elle était enveloppée sous les voiles de la Synagogue, il ne la protége d'une manière encore plus admirable depuis que JÉSUS-CHRIST a lavé toutes ses taches dans son sang, et en a fait une épouse toute belle et digne de ses complaisances?

[Le même protége l'Eglise]. — Nous voyons une belle figure de la protection de S. Michel sur l'Eglise dans cette femme couronnée de l'Apocalypse, dont le saint archange prend la défense lorsque le dragon se prépare à dévorer l'enfant qui doit naître d'elle. Le démon, qui fait tous ses efforts pour faire avorter le fruit de la grâce dans les âmes, employa toute la rage des tyrans pour étouffer l'Eglise de JÉSUS-CHRIST dès son berceau, et pour noyer dans une mer de sang tous les enfants du Sauveur que cette femme mystérieuse voyait sortir de son sein ; mais Michel, armé de la puissance de DIEU, vint au secours de l'Eglise si rudement attaquée : il la fit triompher des persécuteurs par sa force, et des hérétiques par ses lumières. — Il paraît, par toutes ces marques de la protection de Michel, que, comme il est le chef de l'Eglise triomphante, il est aussi, après le Sauveur, le protecteur de l'Eglise militante.

[S. Michel et Lucifer]. — Lucifer et les compagnons de sa révolte n'eurent pas plus tôt manqué de fidélité à DIEU et formé un projet de rébellion contre sa souveraine puissance, que DIEU, juste vengeur des crimes, les précipita dans les enfers par un coup effroyable de sa justice. Quel exemple redoutable pour les superbes, qu'une partie des anges damnés pour un seul péché d'orgueil! Le nombre de ces anges précipités fut si considérable, que tous les saints qui ont été reçus dans le ciel n'ont pas encore rempli les places que ces anges coupables ont laissées vides dans la gloire qui leur était préparée. Mais, si DIEU punit les anges superbes avec tant de sévérité, il n'est pas moins magnifique dans les récompenses qu'il donne aux humbles. Qui pourrait dignement représenter en quel sublime degré de gloire S. Michel fut élevé, après avoir si généreusement défendu les droits de la divine Majesté contre cet usurpateur insolent qui voulait s'emparer du Trône de DIEU? DIEU couronna du diadème immortel de sa gloire l'humilité de ce fidèle défenseur et de tous ces esprits bienheureux qui avaient rendu leurs communs hommages à leur souverain légitime. Il les reçut dans son royaume ; il leur fit part de sa béatitude ; il les confirma dans son amour et dans la sainteté. Non content de les combler d'honneurs dans le ciel, il veut que les hommes les honorent sur la terre, et que nous soyons pleins de respect et de vénération pour les saints anges, comme ils sont remplis d'amour et de charité pour nous. Ils s'intéressent pour notre salut ; ils joignent leurs

prières aux nôtres, et, pour obliger, en quelque sens la divine bonté à nous faire miséricorde, ils présentent nos vœux à sa divine Majesté.

[S. Pierre prisonnier]. — Les saints anges ont une attention si particulière à nous rendre de bons offices, et y sont portés d'une affection si tendre, que souvent ils nous retirent des dangers les plus évidents, et lorsque nos affaires sont les plus désespérées. Cela est tout évident par ce que fit l'ange de S. Pierre pour le tirer du cachot où il était, le délier de ses chaînes et le délivrer du milieu des soldats qui le gardaient. Ce saint ange le réveilla, remplit la prison de lumière, le rendit libre, et lui montra le chemin pour se sauver de la puissance d'Hérode et de l'atteinte des Juifs. Cette prison obscure nous représente l'ignorance du pécheur, les chaînes les péchés qui le lient, et qui seront le sujet de sa condamnation; les deux soldats, la mauvaise habitude du péché et la folle espérance d'une longue vie ; le sommeil, la vaine présomption de la miséricorde de Dieu, qui tient le pécheur comme en léthargie, jusqu'à ce que, par une bonté divine, l'ange illumine son âme, la pousse, l'excite, et lui fasse connaître le déplorable état de sa conscience.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ECRITURE A CE SUJET.

Immittet angelus Domini in circuitu timentium eum (Ps. 33). C'est par le moyen des anges gardiens que Dieu exerce principalement sa providence envers les hommes, et qu'il éloigne les occasions dangereuses à notre salut. Le prophète ne dit pas que l'ange sera au-dedans, mais qu'il sera placé comme une sentinelle tout autour de nous pour prévenir les dangers qui nous pourraient arriver. Ainsi l'ange qui conduisait Tobie écartait de son chemin tous les dangers qui pouvaient lui nuire, et défit le monstre qui pouvait le dévorer. Ainsi l'ange que Dieu envoya à Loth, qui était sans doute son ange gardien, lui persuada de se retirer sur la montagne voisine pour éviter l'embrasement universel dont sa ville était menacée. — Vous avez résolu de vous jeter dans l'occasion ; vous allez chercher cette dangereuse compagnie ; il s'est trouvé je ne sais quel empêchement qui a trompé votre espérance : c'est votre ange gardien qui l'a ménagé, et qui vous a ainsi garanti de la chute que vous alliez faire. C'est qu'il a prévu que vous vous perdriez dans cette compagnie. Il a éloigné cette tentation, et il a éclairé votre raison, en vous montrant le naufrage que vous alliez faire.

Qui habitat in adjutorio Altissimi non timebit à timore nocturno, à sagittâ

volante in die, à negotiô perambulante in tenebris; ab incursu et dæmonio meridiano (Ps. 90). — Ne sommes-nous pas heureux de vaincre et de combattre sous la protection des saints anges, qui nous environnent de tous côtés ? et ne pouvons-nous pas vivre dans une sainte assurance, au milieu des dangers les plus pressants, après cette parole du prophète ? Non, non, ne craignez pas le démon de la nuit, qui ne travaille que dans les ténèbres, à la faveur des ombres et des illusions : l'ange du Seigneur vous éclairera pour découvrir toutes ses finesses, et pour éviter les piéges que cet importun vous tend à chaque instant. N'appréhendez pas ces flèches qui volent pendant le jour, ni le démon du Midi, qui vous attaque à force ouverte : vous êtes assez puissant pour les éviter et pour vaincre ; vous pouvez en triompher facilement, puisque vous avez un ange à votre côté, à qui Dieu vous a donné en garde. — C'est ainsi qu'ils traitent de nos affaires avec Dieu, comme médiateurs, qu'ils nous font vaincre les démons, comme nos défenseurs ; c'est ainsi qu'ils nous servent de guides, de lumière et d'appui, dans toutes les occasions, dans tous les dangers où nous pouvons tomber, et où nous serions en danger de périr sans leur charitable secours.

Angelis suis mandavit de te ut custodiant te in omnibus viis tuis (Ps. 9). — Qui pourrait dire de combien de dangers et d'accidents funestes les anges gardiens ont préservé et préservent tous les jours nos personnes? Mais c'est principalement pour le bien de nos âmes qu'ils veillent incessamment ; ils nous attirent de la divine bonté les grâces dont nous avons besoin pour notre sanctification et notre salut éternel. Combien de fois pratiquent-ils spirituellement envers nous ce que l'ange de S. Pierre fit corporellement à son égard, ainsi qu'il est rapporté aux Actes des Apôtres ! C'est-à-dire que, lorsque nous sommes renfermés comme dans l'obscure prison de nos péchés, chargés des chaînes de nos passions déréglées, endormis dans le dangereux sommeil d'une vie tiède et languissante, ils ont la charité de nous éveiller par leurs inspirations intérieures. Comme cet ange, ainsi que le remarque S. Luc au même endroit, remplit ce cachot obscur d'une grande lumière : *Ecce angelus Domini astitit, et lumen refulsit in habitaculo ;* ainsi nos bons anges nous éclairent par des clartés intérieures. Ce sont ces charitables maîtres qui nous enseignent et nous font connaître les volontés de Dieu ; ce sont eux qui nous guident dans toutes les affaires que nous entreprenons, et qui nous font éviter tout ce qui serait nuisible à notre salut.

Angelus meus vobiscum est (Baruch. VI). — Il suffit que la religion chrétienne nous apprenne que nous avons tous des anges gardiens, qui nous voient, quoique nous ne les voyions pas ; qui, pendant la nuit et pendant le jour, que nous parlions ou que nous gardions le silence, que nous soyons en repos ou que nous marchions, sont toujours à nos côtés, re-

cueillant nos paroles, observant nos actions et nos démarches. *Ubique sunt et quid geratur, tàm facile sciunt quàm enuntiant*, dit Tertullien (Apol. XXI). C'est pour nous tenir compagnie, et ne nous abandonner qu'à la mort, que nos anges gardiens sont commis à notre sûreté par la divine Providence : *Angelus meus vobiscum est.* DIEU les a commis pour observer tout ce que nous faisons et lui en rendre compte, quoiqu'il le sache : il en a fait des témoins fidèles, dont nous ne pouvons ni corrompre l'intégrité, ni surprendre la vigilance, ni tromper la sagesse, ni fuir la présence, ni éluder le témoignage. *Angelus meus vobiscum est.* Vous pouvez bien éviter toute autre présence en changeant d'habits et de nom, en passant de ville en ville, de royaume en royaume ; évasions inutiles en la présence de votre ange. Partout où vous allez, il vous suit. Retirez-vous dans les solitudes les plus inaccessibles, il y va avec vous, et DIEU, comme dit S. Bernard, lui a communiqué quelque chose de son immensité pour le commettre à votre garde, avec cette différence, que DIEU est immense par nature, et l'ange par délégation : DIEU est la vie même de notre âme, et l'ange le compagnon d'habitation et de voyage.

Amicus fidelis, protectio fortis : Amico fideli nulla comparatio (Eccli. VI). — Cherchez dans la vie telle consolation et telle protection qu'il vous plaira, vous n'en trouverez point de plus douce ni de plus sûre que celle d'un vrai et d'un parfait ami, en comparaison duquel tout le reste n'est rien, dit le Saint-Esprit. En trouver un de ce caractère, c'est trouver un trésor, c'est découvrir une source de santé et d'immortalité. Un ami de cette nature est un autre vous-même : il entre dans vos intérêts, il prend également part à votre bonne et à votre mauvaise fortune. Ami discret, il ne révèle jamais ce qu'il faut taire, et il se fait un devoir de ne pas taire ce qui est avantageux qu'il dise. Ami éclairé et prudent, il ne vous donne que de bons avis. Ami incorruptible, sa fidélité est à l'épreuve des plus délicates tentations. Il y a des amis de parole et de compliments, ils promettent beaucoup et ne font rien. Il y a des amis remplis de vanité ; ils se flattent souvent et se font honneur des services qu'ils n'ont pas rendus, dont même ils n'ont pas eu la pensée. Il y a des amis de table : ils vous aident à manger votre bien quand vous êtes riche, et vous abandonnent quand vous êtes pauvre. Il y a des amis perfides : ils se servent contre vous de votre confidence et de vos bienfaits. Il y a des amis imprudents : ils vous aiment, mais, comme ils manquent de conduite, leur amitié nuit plus qu'elle n'est utile. Enfin, il y a des amis inutiles : ils voudraient vous servir, mais leur bonne volonté est sans effet. Dans quel rang mettrez-vous vos anges? Les prendrez-vous pour des amis flatteurs indiscrets, intéressés? Mais comment auraient-ils ces défauts? Vous ne pouvez leur rendre aucun service, leur bonheur et leur gloire est tout à fait indépendante de ce que vous pourriez faire pour eux; ils ne cherchent que la gloire de DIEU et votre salut. Si vous doutez des bons offices

qu'ils vous rendent à chaque moment, ouvrez les livres saints, et par les choses qui se sont passées dans l'ancienne loi voyez ce que vous pouvez attendre de leurs soins dans la nouvelle.

Ecce ego mittam angelum meum, qui præcedatte et custodiat te in via, et introducet in locum quem paravi (Exodi XXIII). — Ces paroles sont remarquables ; il n'y en a aucune qui ne nous donne une noble idée des bons offices que nos anges gardiens nous rendent. Ils vont devant nous ; ce sont eux qui nous montrent le chemin que nous devons tenir, qui nous éloignent des périls où nous étions perdus si nous eussions été abandonnés à nous-mêmes. Ce n'est pas assez de nous conduire dans un bon chemin. Ils nous y défendent contre les attaques de nos ennemis. Depuis que le premier ange a attiré par sa rébellion la troisième partie des étoiles, depuis que Lucifer et les anges apostats ont été chassés du paradis et précipités dans les enfers, ils ont cherché tous les moyens possibles pour nous perdre ; cet ancien et irréconciliable ennemi des hommes ne cherche qu'à nous embarrasser dans ses filets, et à nous entraîner avec lui dans l'abîme. A l'un il inspire un amour désordonné des biens de la terre ; il tente l'autre de gourmandise ; il tente celui-ci d'impureté ; il inspire à celui-là de la jalousie ; il étudie les différentes humeurs de tous les hommes, il examine leurs occupations et leurs soins ; il sonde leurs mouvements, leurs affections les plus secrètes ; et plus il découvre en eux de penchant à quelque vice, plus il cherche à leur en fournir les occasions pour les faire tomber dans l'abîme. Que ferions-nous si, assiégés par tant de cruels et rusés ennemis, DIEU ne nous avait donné des anges gardiens ayant autant de bonté pour nous que ces malins esprits ont de cruauté et de rage ? Ils opposent donc esprit à esprit, inspiration à suggestion, protection à persécution, vigilance de charité à vigilance de malignité et d'envie. Enfin, ce sont ces bons et fidèles gardiens de nos personnes qui prennent la peine de nous conduire au lieu qui nous est préparé, c'est-à-dire au ciel, à cette bienheureuse patrie vers laquelle nous ne pouvons trop souvent élever les yeux. Ainsi, quelle confiance ne devons-nous pas avoir envers nos anges gardiens, et avec quelle humilité et action de grâces ne devons-nous pas reconnaître les soins qu'ils prennent continuellement de notre salut ?

Angelis suis mandavit de te (Ps. 90). — Comme, dans le chemin du ciel, on court une infinité de hasards, et que nous sommes continuellement en danger de nous perdre, nos anges gardiens nous assistent à tout moment. *Ut custodiant te in omnibus viis tuis.* Dans les pas les plus glissants, dans les occasions les plus dangereuses, dans les périls les plus évidents, soit de l'âme soit du corps, ils se mettent en peine de nous, ils ont un soin tout particulier de nous : *In omnibus viis.* Souvent nous dormons sur le bord du précipice, et, pour peu que nous avancions, nous sommes

perdus : notre bon ange nous éveille, comme S. Pierre dans la prison : *Surge velociter!* Jeune homme qui êtes engagé dans ce commerce et dans cette familiarité dangereuse, cet ange veille lorsque vous paraissez être en léthargie et dans un entier oubli de votre salut, et il fait retentir ces paroles à vos oreilles : *Surge velociter!* Eveillez-vous ; sortez de ce lieu, quittez cette maison ; rompez ces liens qui vous tiennent si étroitement serré : fuyez au plus tôt un malheur que vous ne pourrez éviter que par la fuite. Tantôt il nous avertit par des pressentiments intérieurs ; nous ignorons d'où ils viennent et ce qu'ils veulent dire ; mais, si nous eussions été en tel endroit selon notre coutume, en cette compagnie comme nous l'avions projeté, c'était fait de nous. Nous ne savons qui a détourné ce malheur : c'est le saint ange qui nous conduit dans toutes nos voies : *In omnibus viis tuis.*

§ IV.

Passages et pensées des SS. Pères.

Grandis est cura DEO *de nobis, et magnus dilectionis affectus ergà nos angelos commiviss ad hominum custodiam: et hoc propter honorem suæ ineffabilis charitatis quâ dilexit nos.* Augustin.

Magna dignitas animarum, ut una quæque habeat ab ortu nativitatis in custodiâ sui angelum deputatum. Hieron. In Matth.

Angeli in ministerium humanæ salutis missi. Isidor. De summo bono.

Ubiquè sunt angeli, et quid geratur tàm facilè sciunt quam enuntiant. Tertull. Apologet. 21.

Si homo non acquiescit monitis angeli qui sibi deputatur ad salutem, auferet monita. August.

Lucifer, quantò sapientior et celsior fuit, tantò deteriùs deliquit et graviùs ruit. Id. Lib. Cur Deus homo.

Le soin que DIEU prend de nous est grand sans doute, et grande l'affection qu'il nous porte, d'avoir député des anges à la garde des hommes : et cela pour l'honneur et la gloire de la charité ineffable qu'il a pour nous.

C'est une marque de la dignité et de l'excellence de nos âmes, que depuis le moment de notre naissance chacun a un ange du ciel député à sa garde.

Les anges sont envoyés de DIEU pour servir les hommes dans l'affaire de leur salut.

Les anges sont en tous lieux, et il ne leur est pas plus difficile de savoir ce qui s'y passe que de le faire savoir en l'annonçant.

Si un homme ne se rend pas docile aux avertissements secrets de l'ange qui lui est destiné pour son salut, celui-ci cessera de l'avertir.

Autant Lucifer, le premier des anges, a été éclairé et élevé en dignité, autant son péché a été grand et sa chute griève.

Angeli ad ministerium pro nostrâ salute semper mittuntur. Gregor. Pastor.

Le ministère des anges est de procurer le salut des hommes ; c'est pour cela qu'ils sont envoyés.

Angelus ut contubernalis animæ inest. Bernard. V Consider. 3.

L'ange gardien est le compagnon inséparable de notre âme ; il habite en elle.

Irrepercussâ mentis acie, divinorum judiciorum abyssum intuentur. Id.

Les anges découvrent avec une vue pénétrante la profondeur des jugements de Dieu.

Cautè ambula ubi sunt angeli, ut custodiant te in omnibus viis tuis. Bernard.

Usez de précaution dans les lieux où les anges sont présents, afin qu'ils vous gardent dans toutes vos voies.

Angelis suis mandavit de te... *Mira dignatio, et verè magna dilectio charitatis! Quis enim, quibus, de quo, quod mandavit?* Id. Inps. *Qui habitat.*

Dieu *a ordonné aux anges de prendre soin de vous.* C'est une admirable condescendance de sa charité : car qui a donné ce soin, à qui l'a-t-il donné ; de qui cet ange le doit-il prendre ? qu'est-ce que Dieu lui a ordonné ?

Summa ergò Majestas mandavit angelis, et angelis suis mandavit; illis utique sublimibus, tàm beatis et verè domesticis, mandavit de te. Sed quid putas mandavit de te? Ut custodiant te. Id. Ibid.

C'est donc la souveraine Majesté qui a ordonné ce soin et qui l'a ordonné à ses anges ; à ces sublimes et bienheureux esprits qui sont ses serviteurs. Et que pensez-vous qu'il leur ait ordonné ? De vous garder et de vous conduire.

Quantam tibi debet hoc verbum inferre reverentiam, afferre devotionem, conferre fiduciam! Bernard.

Quel respect, quelle dévotion, quelle confiance cette parole ne vous doit-elle point inspirer envers ces bienheureux esprits ?

In quovis diversorio, in quovis angulo tuo, reverentiam habe. Id. Ibid.

En quelque lieu que vous demeuriez, en quelque coin que vous vous retiriez, ne perdez jamais le respect de votre ange gardien.

Tunc audeas, illo præsente, quod videnle me non auderes? Id. Ibid.

Comment osez-vous faire en sa présence ce que vous n'oseriez faire devant moi.

Affectuosè diligamus angelos ejus, tanquàm futuros aliquandò cohæredes nostros; interim verò, actores et tutores, à Patre positos et præpositos nobis. Bernard.

Ayons une tendre affection pour les anges, puisque nous devons les avoir pour associés dans l'héritage du ciel, et que, en attendant, ils nous sont donnés par le Père céleste pour tuteurs et administrateurs de notre bien.

Quid sub tantis custodibus timeamus? Nec superari nec seduci, minùs autem seducere possunt, qui custodiunt nos in omnibus viis nostris. Id. Ibid.

Qu'avons-nous à craindre sous la conduite de ces fidèles gardiens ? Ils ne peuvent être vaincus ni séduits ; encore moins peuvent-ils nous séduire, lorsqu'ils nous conduisent dans toutes nos voies.

Fideles sunt, prudentes sunt, potentes sunt: quid trepidamus? Bernard.

Ils sont fidèles, ils sont prudents, ils sont puissants : qu'avons-nous donc à craindre ?

Quotiès gravissima cernitur urgere tentatio et tribulatio vehemens imminere, invoca custodem tuum, ductorem tuum, adjutorem tuum. Id. Ibid.

Lorsque vous êtes pressé de quelque violente tentation, ou menacé de quelque grand désastre, ayez recours à votre bon ange ; invoquez ce fidèle gardien, votre conducteur, l'envoyé qui doit vous assister en toutes choses.

Diligunt angeli concives suos et quos suæ ruinæ scissuras instaurare expectant: ideoque magnâ curâ et vigilanti studio adsunt nobis, omnibus horis et locis succurrentes,

Les anges chérissent ceux qui doivent être leurs concitoyens et qu'ils attendent, afin de réparer les ruines et de remplir les places de ceux qui ont dé-

et providentes necessitatibus nostris. August. Soliloq.

serté. C'est pourquoi ils nous assistent avec une vigilante et ardente affection, à toute heure, en tous lieux, dans tous nos besoins.

Angelum habet unusquisque credentium : si ergò angelos habemus, sobrii simus tanquàm si pædagogi quidam nobis adessent. Chrysost in Coloss., homil. 3.

Tout fidèle a un ange, commis à sa garde : si donc nous avons des anges à nos côtés, soyons modérés en toutes choses, comme étant devant nos maîtres et ayant des surveillants qui nous observent.

Omni credenti in Dominum angelus assistet, si non ipsum per prava opera fugaverimus. Basil. Homil. 9 in Ps. 33.

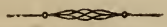
Tout fidèle qui croit au Seigneur a un ange près de lui, si par nos mauvaises actions nous ne l'obligeons pas à se retirer de nous.

Mecum habeo custodem corporis mei angelum Domini, qui me inviolatam servabit. Ambros. de S. Agnete.

J'ai toujours un ange avec moi, lequel a soin de la pureté de mon corps, et qui me conservera sans souillure.

Angelos ad nostram custodiam deputatos quotidiè multipliciter offendimus, et offensum negligentiâ cumulamus. Petrus Damian. Serm. de Exalt. crucis.

Nous offensons tous les jours et en plusieurs manières les anges députés pour nous garder, et nous mettons le comble à nos offenses par notre négligence à les apaiser.



§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Commerce des anges avec les hommes]. — Quoique les hommes soient extrêmement éloignés des anges par l'inégalité de leur nature, par la différence de leur état et par la distance qui sépare la terre du ciel, on peut avancer qu'il y a un commerce perpétuel entre le ciel et la terre, et que les anges, tout spirituels et tout bienheureux qu'ils sont, ont avec nous une espèce de société et de liaison qui, pour être intérieure et secrète, ne laisse pas de les faire demeurer toujours parmi nous et converser dans notre monde. La raison fondamentale de cette union se prend de l'ordre que Dieu tient dans la conduite de ses créatures : il se sert communément des causes supérieures pour gouverner et conduire à lui les causes inférieures, et il emploie ces bienheureux esprits dans toutes les fonctions de sa providence. Chaque homme en particulier a un ange commis à sa garde, qui nous prend entre ses mains dès le premier moment de notre vie. et qui est actuellement appliqué à notre conduite jusqu'à la fin de

nos jours, pour nous faire arriver par ce moyen au salut où nous sommes destinés. C'est ce qui fait dire à S. Jérôme : *Magna est dignitas animarum ut unaquæque habeat ab ortu nativitatis in custodiâ suî angelum deputatum.* Respectons cet ordre de la Providence sur nous ; et pour achever de notre côté cette société et ce commerce, considérons les importants offices que les anges gardiens nous rendent.

[Dieu s'est parfaitement représenté dans ces nobles intelligences]. — Dieu a tiré les anges du néant, comme les plus nobles expressions de son être : c'est la raison dont S. Thomas se sert pour prouver l'existence des anges. Car l'intention de Dieu en formant les créatures, dit ce saint docteur, est de se peindre en elles ; et il ne se serait représenté qu'imparfaitement s'il n'avait créé des intelligences spirituelles et dégagées de la matière, comme il l'est lui-même. Les créatures inanimées et insensibles sont comme de grossières ébauches où l'on découvre quelques traits informes des perfections de Dieu ; ces traits paraissent plus distincts dans les créatures sensibles et raisonnables, mais ils se découvrent dans tout leur éclat en des substances toutes spirituelles et tout intelligentes, comme le sont les anges. Ce sont des créatures remplies de lumières et toutes brillantes des rayons de la Divinité, enrichies d'une sagesse parfaite et d'une activité merveilleuse dans leurs opérations. Leur force est prodigieuse, et le moindre de ces célestes esprits suffirait pour exterminer des armées entières. Dans quelle beauté parurent-ils aux yeux de leur créateur lorsque tant d'avantages de leur nature furent relevés par un rejaillissement de cette divine lumière qui élève la créature au-dessus d'elle-même et la fait entrer dans un être surnaturel ! C'est cette noble participation de la nature divine qui imprime dans la créature la véritable ressemblance de Dieu, et qui la rend tout éclatante des splendeurs de sa divinité. Adorons cette puissance infinie qui forme des êtres si parfaits avec autant de facilité que les moindres animaux de la terre, comme il ne coûte pas davantage à un roi puissant de tirer de son trésor une pierre précieuse d'un grand prix qu'une petite pièce de monnaie. Elevons nos esprits jusque dans le séjour de la gloire de Dieu, dont le trône est environné des troupes innombrables de ces bienheureux esprits, qui, couverts des plus beaux rayons de la Divinité, lui rendent par leurs hommages l'éclat qu'ils en reçoivent. Dieu, qui fait sa félicité de se considérer dans le Verbe divin, son image substantielle, jette encore avec complaisance ses regards sur ces images excellentes de ses perfections, dans lesquelles il s'est représenté hors de lui aussi excellemment qu'il le pouvait.

[Difficulté d'expliquer la nature des anges.] — Comme, dans la doctrine de S. Thomas, c'est proprement dans la création des anges que Dieu est arrivé à la fin que toutes les causes se proposent, qui est de produire,

autant qu'il se peut faire, des effets qui leur soient semblables, et comme, par ce principe, ces purs esprits, dégagés de la matière, approchent plus qu'aucune autre créature de la spiritualité et de l'activité de Dieu, il ne faut pas s'étonner s'il est difficile d'expliquer leur nature et de définir précisément ce qu'ils sont. Je ne parle pas seulement des hérétiques, qui sont tombés sur ce sujet en de pitoyables erreurs ; encore moins des sadducéens, qui niaient qu'il y eût des anges ; je parle de plusieurs Pères de l'Eglise, dont les sentiments ont toujours paru fort partagés sur le sujet de ces célestes esprits. Ces intelligences spirituelles sont-elles composées de ce qu'il y a de plus pur dans l'air et de plus vif dans le feu ? ç'a été l'opinion de S. Justin et de S. Maxime. Sont-ils corporels, ou du moins unis à des corps ? c'est ce que Tertullien a cru. Du temps de S. Bernard, ces différentes opinions n'étant pas encore définies, ce Père avoue qu'il ne sait ce qu'il en doit dire. Aujourd'hui même, après que l'Eglise s'en est expliquée dans le 4e concile de Latran, en déclarant que ce sont de purs esprits, incorruptibles et dégagés de la matière, en connaissons-nous mieux la nature, et pouvons-nous en donner une définition bien exacte ? Mais si nous ne les pouvons connaître en eux-mêmes, nous connaissons ce qu'ils font au-dehors. Leur essence nous est cachée, mais leurs opérations et leurs offices ne le sont pas. Me demandez-vous quelle est leur nature ? c'est d'être des esprits, répond S. Grégoire : voulez-vous savoir quel est leur office ? c'est d'être des anges. On ne les connaît pas, et cependant toute la terre en est remplie.

L'Ecriture-sainte ne nous dit rien de leurs qualités ni de leurs différences ; mais elle nous parle si souvent et en tant d'endroits de leurs apparitions, de leur ministère, des bons offices qu'ils rendent aux hommes, et de l'assiduité avec laquelle ils sont présents à leurs actions, qu'il ne nous est pas permis d'en douter.

[Les noms des anges]. — Les docteurs et les Pères de l'Eglise nous enseignent que les anges n'ont point d'autres noms que ceux qu'ils tirent de leurs emplois, et que, étant différents d'espèces, ils n'ont pas besoin d'être distingués par leurs noms comme les hommes. En effet, celui qui conduisit le jeune Tobie fut appelé Raphaël, c'est-à-dire *médecin de* Dieu, parce qu'il rendit la vue au père de ce jeune homme, et conclut par cette cure merveilleuse tous les bons offices qu'il avait rendus à la pieuse famille. Celui qui apporta la nouvelle de notre salut à la Sainte Vierge, et qui lui apprit que le Verbe de Dieu l'avait choisie pour être sa mère, tira son nom de son ambassade et fut appelé Gabriel, c'est-à-dire *l'Homme de* Dieu, afin d'exprimer le mystère qu'il venait annoncer au monde. S. Michel tire son nom de la *gloire de* Dieu même, parce qu'il l'a soutenue avec courage contre ceux qui osèrent l'attaquer si insolemment.

[Perfections des anges]. — Pour nous former quelque idée de la nature et des perfections des anges, on peut les considérer dans le fond de leur nature et de leur substance, dans les facultés et les puissances convenables à leur être, dans leurs opérations, dans la grâce dont Dieu les a ornés, et dans la gloire qu'ils ont acquise. — Les anges sont des intelligences toutes spirituelles, des esprits dégagés de la matière : c'est pourquoi ce sont les créatures les plus proches de Dieu et les plus semblables à la divine essence. Comme ils ne sont composés d'aucune qualité corporelle, ils ne sont point, comme nous, assujettis à la nécessité de mourir ; ils sont immortels, et nullement sujets aux faiblesses et aux misères qui sont les apanages de notre nature. Leur entendement est naturellement si subtil, si fort, si éclairé par de vives lumières, qu'il pénètre dans la nature des choses et jusque dans le fond des substances ; il n'a pas besoin de discours comme le nôtre ; il découvre tout d'abord les vérités les plus cachées. Jamais ces vives lumières n'ont été obscurcies des ténèbres de l'ignorance ; dès le premier moment, Dieu remplit leur entendement de tout ce qui est nécessaire pour qu'ils aient une parfaite connaissance des choses naturelles et des choses surnaturelles. Leur mémoire est si ferme, qu'il ne lui échappe rien de tout ce qu'elle a conçu, ni la longueur des temps ni la diversité des objets ne lui pouvant nuire. Leur volonté, absolument éloignée de tout changement, demeure constante, inébranlable dans le bien, sans jamais varier dans les résolutions qu'elle a prises. Leur pouvoir est conforme à la grandeur et à la noblesse de leur essence, de sorte que leur vertu peut faire impression sur toutes les choses matérielles et corporelles. Un seul ange pourrait facilement remuer et renverser toute la terre ; il y a six mille ans qu'un de ces célestes esprits fait rouler le premier ciel, qui est si vaste que la terre ne paraît qu'un point à son égard. Un ange seul tua, comme on sait, cent quatre-vingt-cinq mille hommes de l'armée des Assyriens. Leur agilité est plus prompte que notre vue et notre pensée. Comme Dieu les a doués de toutes ces merveilleuses qualités, il s'en sert aussi pour la conduite et le gouvernement du monde : ce sont ces intelligences célestes qui font rouler les cieux, qui conduisent le soleil et les mouvements des astres. Ce sont eux, enfin, qui conservent les différentes espèces nécessaires au bien et à la perfection de l'univers.

[Leurs rapports avec Dieu].—Ces célestes esprits ont deux liaisons avec Dieu : l'une par la commission qu'ils en reçoivent, l'autre par la gloire qu'ils lui procurent. Ils sortent de Dieu, en quelque façon, parce qu'ils sont envoyés par sa providence : *In ministerium humanæ salutis missi ;* mais ils demeurent en Dieu, parce qu'ils conservent toujours la vision de Dieu et qu'ils jouissent de sa gloire. Ils sont incessamment bienheureux et ne souffrent aucune mutabilité, et comme, d'ailleurs, Dieu est essentiellement partout, ils ne le perdent jamais de vue. Ils portent leur paradis

partout ; et, lors même qu'ils sont occupés auprès des impies et des gens de mauvaise vie, ils trouvent toujours en Dieu leur bonheur et leur gloire. Excellent avantage, qui donne à ces esprits bienheureux et les motifs et les moyens de faire efficacement leurs fonctions de médiateurs des hommes, puisqu'ils trouvent dans la vision de Dieu de quoi animer leur charité à notre égard, et le moyen en même temps de traiter de notre salut devant le trône de la divine Majesté.

[Les anges ont été créés en état de grâce]. — Comme Dieu a doué ces nobles esprits de toutes les qualités dont nous avons parlé, il s'en sert aussi pour la conduite et le gouvernement du monde ; et ce sont eux qui conservent les différentes espèces des choses nécessaires pour le bien et la perfection de l'univers. Si nous considérons ces sublimes intelligences élevées dans l'état surnaturel, nous trouverons qu'elles possèdent des avantages incomparablement plus grands que tous ceux que notre faible imagination peut nous représenter. Ils ont été créés, ces nobles esprits, en état de grâce, et pourvus de toutes les habitudes surnaturelles nécessaires pour connaître et pour aimer Dieu. Le premier acte de leur vie fut un acte d'entendement sur les perfections adorables de leur créateur, suivi d'un acte de leur volonté par lequel ils commencèrent d'aimer Dieu dès l'instant de leur création. Non-seulement ils eurent la grâce dès ce premier moment, mais ils en firent aussitôt un bon usage, et remplirent leur élection et leur vocation à la gloire par l'exercice de leur liberté. Ils crurent ce que Dieu leur révéla, et surtout le mystère de l'Incarnation ; et, s'abîmant dans la vue de leur néant, ils reçurent et adorèrent avec respect tous les décrets de Dieu. Dès-lors ils rendirent leurs soumissions et leur obéissance au Dieu fait homme, résistant fortement à toutes les tentations de l'ange rebelle et de ses complices, qui voulaient les retirer du culte et de l'amour de Jésus-Christ. — Elevons donc nos pensées pour les considérer dans la gloire, et voyons ces premiers habitants de la céleste Jérusalem, ces princes qui composent la cour du Roi des rois, qui environnent le trône de Dieu et qui chantent incessamment ses louanges. Entrons, sous la conduite de nos anges gardiens, dans l'empirée. pour y considérer avec respect cette multitude innombrable d'esprits bienheureux qui, dans l'opinion de S. Thomas, surpassent en nombre non-seulement les étoiles du ciel mais les sables de la mer. C'est de cette multitude que parle Daniel, et que nous croyons être divisée en neuf chœurs, ayant chacun leurs fonctions, lorsqu'il dit : *Millia millium ministrabant ei, et decies centena millia assistebant ei.*

[Leur épreuve]. — Dieu donna un temps aux anges pour mériter, par un saint usage de la grâce, un éternel affermissement dans la béatitude. Ce temps ne dura qu'un moment, puisqu'il n'en faut pas davantage à un esprit pour exercer un acte de sa volonté. Le péché des anges ne peut

être autre que celui de l'orgueil : une complaisance superbe dans leur beauté, un amour déréglé de leur propre excellence, ou un désir injuste d'une grandeur à laquelle ils ne pouvaient prétendre. Les sentiments sont partagés sur le sujet de leur crime. Les uns le font consister dans le refus qu'ils firent d'adorer le Verbe divin uni à une nature inférieure à la leur ; les autres dans une confiance présomptueuse dans leurs forces, jusqu'à se croire capables d'acquérir la béatitude sans la grâce de Dieu ; et enfin, plusieurs disent qu'ils péchèrent en se laissant éblouir par l'éclat de leur beauté ; que, au lieu de la rapporter à Dieu comme à son principe, et de s'attacher à lui comme à leur dernière fin, ils se crurent suffisants à eux-mêmes, et assez puissants pour s'élever aussi haut que lui. L'ange n'ayant donc eu qu'un moment à se résoudre, parce qu'il ne lui en faut pas davantage pour former un acte de sa volonté, se porta au mal et à la révolte contre son créateur, dans laquelle il demeura inflexible. Ainsi, l'ange superbe, avec toute sa troupe malheureuse, fut puni d'un châtiment qui sera éternel, parce que sa rebellion sera éternelle. Il ne s'est pas contenté de s'élever contre Dieu, il voudrait aussi rendre tous les hommes coupables, afin de les rendre tous malheureux avec lui. Car, comme il lui est impossible de changer la disposition criminelle de sa volonté, sa faute, une fois commise, lui ôta tout espoir de retour à la miséricorde. S. Michel, au contraire, et les saints anges qui demeurèrent dans la soumission qu'ils devaient à Dieu, furent confirmés dans la grâce et établis dans la béatitude, qu'ils ne peuvent perdre, parce que, ayant la même inflexibilité dans le bien que les autres anges dans le mal, la félicité des uns doit être aussi bien éternelle que la damnation des autres.

[Révélation de l'Incarnation aux anges]. — C'est le commun sentiment des Pères et des docteurs, que, Dieu ayant créé les anges dans l'état de la grâce, il voulut qu'ils méritassent leur béatitude et la gloire par un acte de leur liberté. Pour ce sujet, il les laissa dans la voie, c'est-à-dire dans un état de mériter ou de démériter. Pendant cet intervalle, Dieu leur découvrit une partie des desseins de son adorable Providence, et surtout qu'il avait résolu d'unir hypostatiquement son Verbe à la nature humaine, et d'appeler cette humanité divinisée à la participation de tous les avantages de la divinité; et que, par conséquent, sa volonté était *ut omnes angeli adorent eum*, que tous les anges fléchissent les genoux devant cet Homme-Dieu. Ce dessein, si favorable à l'homme, blessa d'abord Lucifer, lequel se vit en même temps agité par quatre mouvements déréglés : d'envie du bien des hommes, d'orgueil pour ses propres perfections, de murmure contre Dieu, et de haine contre le Verbe divin. Cet esprit, aveuglé par ses propres lumières, s'abandonne à ses folles pensées ; il conçoit en même temps une haine implacable contre Jésus-Christ, qu'il voit déjà dans les idées de Dieu couronné de gloire, il frémit contre

lui, et voudrait lui ôter son sceptre et lui ravir même la vie s'il était en son pouvoir, lui disputant l'honneur de l'union hypostatique. C'est en ce sens, disent quelques interprètes, que le Sauveur même dit que le démon a été homicide dès le commencement du monde, s'opposant au dessein que DIEU avait de lui donner la vie : *Ille homicida est ab initio* (Joan. VIII, 44). Cet ange rebelle, se laissant donc emporter à ces injustes et déréglés mouvements, se fit chef de parti, et commença à semer la révolte et la rébellion parmi les anges ; et, comme c'était un esprit puissant et artificieux, il fut capable de faire de vives impressions sur ceux qu'il sollicita. De sorte, dit S. Jean, que ce furieux dragon entraîna avec sa queue la troisième partie des étoiles du ciel, c'est-à-dire qu'il égara la troisième partie des anges : *Cauda ejus trahebat tertiam partem stellarum cœli* (Apoc. XII, 4). Il tâcha même encore, par ses artifices et ses persuasions, de séduire les autres et de les amener à son sentiment, lorsque S. Michel, s'opposant à ses pernicieux desseins, se déclara pour le parti de DIEU et se rendit le juste défenseur des intérêts de JÉSUS-CHRIST ; et pour ce sujet il fit retentir le ciel de ces belles paroles, d'où il tira son nom : *Quis ut* DEUS ? Qui est semblable à DIEU ? qui peut s'opposer aux desseins de DIEU ? Qui aime DIEU me suive, et fasse voir des preuves de son obéissance.

Les anges devant le trône de Dieu. — Le premier office que les théologiens, fondés sur la parole de DIEU, assignent aux saints anges, est d'être présents devant DIEU : *assistunt,* comme parlent ces docteurs ; ils assistent devant le trône de sa majesté ; et c'est dans cet exercice et dans ce ministère que Daniel vit au ciel les esprits célestes, dont la multitude, au sentiment des mêmes docteurs, surpasse celle de toutes les créatures corporelles : *Millia millium et deciès centena millia assistebant ei.* Leur promptitude pour l'exécution de ses ordres est telle, que non-seulement ils sont toujours prêts au moindre signe de sa volonté, mais, par une manière d'agir toute particulière et toute contraire à celle des autres ministres qui écoutent les ordres de leurs souverains avant de les exécuter, ceux-ci, dit le prophète, les exécutent pour les entendre : *Qui faciunt verbum ejus, ad audiendam vocem sermonum ejus* (Ps. 102) : c'est-à-dire qu'ils témoignent tant d'ardeur à les accomplir, qu'ils les exécutent en un moment, pour se représenter aussitôt et en recevoir de nouveaux. Leur science, leur industrie, leur force et leur pouvoir, sont si admirables, qu'un seul suffirait à gouverner le monde, sans que la distance des lieux pût le séparer de son bonheur, ni la multitude des hommes et des occupations le confondre ou le distraire un seul moment de la vue de son souverain bien. Or, ce sont ces princes et ces courtisans du ciel, si grands, si sages et si puissants, qui sont nos médiateurs et nos anges auprès de la divine Majesté, pour ménager les intérêts de notre salut ; et c'est même de cette présence et de cette vue de DIEU, qui fait leur

gloire et leur souverain bien, qu'ils puisent les motifs de l'ardente charité qu'ils ont pour nous, comme si leur bonheur n'était que par rapport au nôtre, et que tous leurs avantages et leurs prérogatives ne fussent que pour les rendre plus propres et plus prompts à nous secourir.

[Différents offices]. — C'est le sentiment de l'Eglise universelle que chacun de nous a un ange gardien que la divine Providence a commis à sa conduite pour l'aider à acquérir la vie éternelle. « Dieu, dit le prophète, a commandé aux anges de vous garder en toutes vos voies. » Le Fils de Dieu, dans l'Evangile : « Gardez-vous de mépriser un seul de ces petits enfants : car je vous déclare que leurs anges contemplent sans cesse la face de mon Père qui est dans les cieux. » Cette croyance nous doit tenir dans un grand respect en leur présence, vu qu'il est certain qu'ils sont continuellement près de nous, et qu'ils ne nous abandonnent point, depuis le moment de notre naissance jusqu'à celui de notre entrée au ciel. De ces célestes esprits, les uns gouvernent les cieux, et donnent à ces immenses machines un mouvement aussi rapide qu'il est inexplicable, si réglé qu'il est inimitable à tout l'artifice des hommes, et si favorable à ces bas éléments que toute l'harmonie du monde et le bien universel de la nature dépend de leurs influences. Les autres gouvernent les royaumes ; et, comme dit S. Clément, chaque nation a son protecteur, qui en prend un soin particulier. Par exemple, il y a un ange tutélaire de la France, un autre de l'Espagne, un autre de l'Italie ; et dans les saintes lettres nous en trouvons un qui est appelé le Prince des Perses, parce qu'il veillait au bien de cet empire. Il y en a qui sont destinés à la protection des familles religieuses, comme le remarque S. Thomas, d'autres à celle des églises et des temples consacrés à Dieu. D'où vient que S. Grégoire de Nazianze, disant adieu aux habitants de Constantinople, n'oublie point de rendre honneur aux anges protecteurs de l'église dans laquelle il parlait (Homil. 32). Quelques Pères même tiennent qu'il y a des anges protecteurs des maisons particulières, surtout de celles des gens de bien, et disent que l'ange qui sauva le petit Ismaël était le gardien de la maison d'Abraham. Quoi qu'il en soit, il est hors de doute que chacun des hommes a le sien, qui lui sert de tuteur et de gouverneur : ce qui est très-conforme à la puissance, à la sagesse et à la bonté de Dieu, comme le témoigne S. Bonaventure.

Il est honorable à la grandeur de Dieu d'avoir de si nobles esprits soumis à l'exécution de ses ordres, et c'est un effet de sa sagesse de joindre les choses hautes avec les choses basses, c'est-à-dire Dieu et les hommes, par les choses moyennes. Enfin, il est de sa bonté de donner un soutien et un appui à la faiblesse de l'homme ; il est aussi de sa providence, vu cette même faiblesse, de lui donner un gouverneur pour former ses mœurs et le conduire dans toutes ses voies. La multitude de ces divins courtisans est si grande qu'il n'y a que Dieu seul qui les puisse compter :

Numquid est numerus militum ejus (Job. XXIII). Ainsi, il ne faut pas craindre que la divine Providence manque d'officiers pour servir à tant de millions d'hommes, ou qu'il rende sa cour déserte, en voyant ici-bas un si grand nombre de ces divins esprits. Il est aisé de compter les gardes des monarques du monde ; mais qui peut compter le nombre des anges, puisque, comme le rapporte Daniel, *millia millium ministrabant ei, et deciès centena millia assistebant ei?* On peut comprendre, par ces paroles du prophète, qu'il est impossible d'en supputer le nombre ; et il est certain que, selon plusieurs Pères, le nombre des anges ne surpasse pas seulement celui des hommes, mais même celui de toutes les créatures visibles. — De quelle majesté est donc remplie la cour céleste, et quel est le respect que nous devons à ces princes du ciel, dont la beauté, la sagesse, la sainteté, la puissance, la dignité, le nombre, la multitude, surpassent tout ce qu'on en peut dire ou penser! De quelle joie seront comblés ceux qui auront un jour le bonheur d'être introduits dans une si majestueuse assemblée ? quelle révérence ne devons-nous pas avoir pour notre ange gardien, qui travaille depuis si longtemps, par ses bons conseils et les saintes inspirations qu'il nous donne, à nous assurer l'entrée dans un si charmant séjour !

[Conduite de Dieu à l'égard des anges]. — Nous pouvons raisonner des Anges, dans le premier moment de leur création, comme nous raisonnons d'Adam dans le paradis terrestre. DIEU créa ce premier homme doué de toutes les perfections naturelles et de tous les avantages qui pouvaient donner de l'éclat à un ouvrage sorti immédiatement de ses mains et pour acquérir la gloire éternelle. Il lui fit un commandement dont la transgression ou l'observance devait faire son bonheur ou son malheur : *In quâcumque die comederis, morte morieris.* De même, nous pouvons considérer les anges sortant des mains de DIEU. Il les créa avec la beauté naturelle convenable à l'excellence de leur être, et il les orna de toutes les lumières et de tout l'éclat qui pouvait appartenir à la subtilité de leur nature ; mais, pour éprouver leur fidélité et pour leur donner sujet de mériter la vision béatifique, il leur commanda d'observer une loi de laquelle dépendait ou leur prédestination ou leur réprobation. Ce fut dans ce moment et dans cette circonstance que se fit le combat de S. Michel et des bons anges contre les démons. Ceux-ci, s'autorisant de la beauté de leur être et oubliant déjà leur créateur, voulurent s'égaler à la suprême Majesté, et refusèrent de se soumettre à ses commandements. Au contraire, celui-là, comme le général de la troupe céleste, s'opposa à leur révolte, et les contraignit de céder à son zèle : *Factum est prœlium magnum in cœlo : Michaël et Angeli ejus prœliabantur cum dracone* (Apocal. XII).

[Bonté de Dieu pour nous]. — Que les miséricordes de DIEU sont grandes Quoiqu'il puisse faire toutes choses immédiatement par lui-même, il se

sert des causes secondes pour l'exécution de ses desseins. C'est Dieu seul, à proprement parler, qui nous garde, qui nous conserve, qui nous assemble sous ses aîles, qui nous couvre et nous environne de tous côtés de son aimable protection et de sa bonne volonté. Mais ce qu'il pourrait faire tout seul, il veut bien le faire par le ministère des saints anges, que nous appelons communément pour ce sujet nos anges gardiens. Ils le sont, en effet, par plusieurs bons offices qu'ils nous rendent presque à chaque instant, mais surtout par trois principaux, que le Saint-Esprit n'a pas manqué de nous tracer dans les saintes Ecritures, et dont il nous a bien voulu donner une excellente idée par ces paroles que Dieu dit à son peuple : « Je vous enverrai mon ange, qui marchera devant vous, qui vous gardera pendant le chemin, et qui vous conduira au lieu que je vous ai préparé : *Ecce ego mittam angelum meum qui præcedat te et custodiat te in viâ, et introducat in locum quem paravi.* »

[Nos devoirs à l'égard des anges gardiens]. — Comme les anges gardiens nous servent avec un soin inexprimable et une charité tout ardente, il est bon de remarquer ce que nous leur devons pour tant de bienfaits. S. Bernard, expliquant ces mots *Angelis suis mandavit de te,* dit que ces paroles nous doivent inspirer une ardente dévotion, une ferme confiance et une révérence toute sainte. — Dévotion pour la bienveillance de notre ange ; confiance pour la bonté qu'il a de nous garder ; révérence pour sa présence : *Hoc verbum magnam debet nobis adferre devotionem, conferre fiduciam, inferre reverentiam. Devotionem pro benevolentiâ, fiduciam pro custodiâ, reverentiam pro præsentiâ.* — D'où l'on peut tirer trois sujets de reconnaissance : la dévotion, parce qu'il nous aime ; la confiance, parce qu'il nous défend ; la révérence, parce qu'il nous assiste, La dévotion à son zèle, la confiance à ses soins, le respect à sa pureté. — La *dévotion* lui doit deux choses : la louange et l'invocation ; l'une pour les biens reçus, l'autre pour ceux que nous attendons. De la dévotion naîtra la *confiance* que nous devons avoir en un si puissant protecteur, pour pouvoir surmonter et vaincre, par son secours, tous nos ennemis, visibles et invisibles. Mais la dévotion et la confiance doivent être accompagnées de la *révérence*, pour n'admettre en sa présense rien de sale dans nos pensées, rien d'impur dans nos désirs, rien d'injuste dans nos actions.

[S. Michel en particulier]. — Entre les saints anges que tous les hommes doivent honorer en général, et surtout chacun le sien en particulier, il est bon de remarquer que nous devons un honneur et un amour singuliers au chef et au premier de ces célestes intelligences, le glorieux S. Michel, qui est comme l'ange général de l'armée céleste et de tout l'univers. C'est lui qui est le gardien de l'Eglise catholique, comme il l'était autrefois de la Synagogue. Il est, selon la pensée de S. Thomas, le souffle de l'Esprit du Fils de Dieu, qui donnera la mort à l'Anté-Christ.

C'est lui qui doit, à la fin du monde, combattre contre Lucifer pour la défense de l'Eglise, comme il a combattu dès le commencement du monde pour la gloire de Dieu et la défense des anges. C'est lui qui sonnera la trompette pour faire sortir les morts de leurs tombeaux ; lui qui portera l'étendard de la croix au jugement dernier ; lui enfin de qui toutes les parties de la terre habitable reçoivent de grands services ; mais la France surtout qui l'honore et le réclame comme son protecteur particulier : qui l'a garantie une infinité de fois des troubles par lesquels elle était en danger d'être renversée, qui en particulier a délivré ce royaume sous Charles VII : en témoignage de quoi ce prince victorieux, faisant son entrée dans la ville de Rouen, fit porter l'image du saint archange, comme de son libérateur, devant lui, pour marque publique de sa reconnaissance.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Célébrer leur fête avec toute l'affection et la dévotion possibles.] — Il est très-juste que les hommes s'intéressent à la gloire des anges, et qu'ils célèbrent la fête de ces sublimes esprits avec toute l'affection et la révérence possibles. Et certes, ce serait une ingratitude insupportable de manquer à ce devoir, puisque ces esprits bienheureux prennent tant de part aux intérêts des hommes dans le ciel, et qu'ils emploient continuellement leur intercession auprès de Dieu pour nous faire un jour participants de leur bonheur. Mais, quand nous ne serions pas obligés par reconnaissance à révérer les saints anges, l'excellence de leur nature demanderait notre respect et nos hommages, puisqu'ils sont autant élevés au-dessus de l'homme animal et matériel que le ciel l'est au-dessus de la terre, et que la plus parfaite des âmes raisonnables n'égale pas en excellence un ange du dernier ordre. Dieu les a reçus dans son royaume céleste ; il leur a fait part de sa béatitude ; il les a confirmés dans son amour et dans la sainteté ; non content de les combler d'honneur au ciel, il veut que les hommes les honorent sur la terre, et que nous soyons pleins de respect et de vénération pour ces sublimes esprits, comme ils sont remplis d'amour et de charité pour nous. (*Essais de Panégyriques*).

[Les anges attentifs à nos besoins]. — Ce n'est pas assez que les anges aient tant d'amour pour nous, s'ils n'ont encore la connaissance parfaite de nos besoins et de toutes nos affaires, pour porter la qualité de nos anges auprès de Dieu. Car comment les solliciter auprès de la divine Majesté, et s'acquitter de cet office, sans avoir le secret et sans entendre aussi parfaitement ce qui est de nos besoins, qu'ils ont d'affection à les poursuivre? C'est un second avantage que nous tirons, d'avoir un ange gardien auprès de Dieu : *Semper vident faciem Patris mei qui in cœlis est* (Matth. XVIII) : Ils voient Dieu sans cesse, et en Dieu ils connaissent ce qui nous touche, par la plus certaine et la plus parfaite des connaissances. Car, quoique nos pensées et nos désirs, qui sont les secrets de nos cœurs, soient ouverts à Dieu seul, comme un droit de sa divinité qu'il ne communique pas ordinairement à ses créatures, cependant, comme les anges sont nos anges auprès de lui, lesquels négocient tantôt l'avancement de notre perfection, tantôt notre paix et notre réconciliation, et enfin qu'ils ont charge de notre conduite et une sorte d'intendance sur tout ce qui regarde notre salut, on ne peut douter que chaque ange n'ait du moins la connaissance des pensées de ceux qui sont commis à ses soins; une connaissance, dis-je, non-seulement conjecturale, comme peut avoir le démon, qui peut se tromper en jugeant seulement par les signes qui paraissent au-dehors, mais par une vue claire et distincte, les voyant dans ce grand et clair miroir de l'essence de Dieu : de sorte que, s'ils ont la vue assez forte pour soutenir les éclairs qui partent de la divine Majesté et pour pénétrer jusque dans l'abîme de ses jugements, comme parle S. Bernard, *Impercussa mentis acie divinorum judiciorum abyssum intuentur*, ils pénètrent, à la faveur de cette même lumière, jusque dans le fond de notre cœur et de notre âme, pour y voir le bien et le mal qui est en nous, nos faiblesses, nos misères, notre humeur et nos inclinations. Ils savent ce que nous faisons et ce que nous pensons, le nombre des grâces que nous recevons et de celles dont nous avons besoin, et agissent ensuite sur ces connaissances. Ils découvrent enfin jusqu'aux moindres maux qui demandent l'application de leurs soins, pour les représenter incessamment à Dieu et pour nous en procurer le remède. (**Houdry**, *Sermons*).

[Raison d'honorer et d'aimer nos anges gardiens]. — Les soins continuels que les saints anges prennent de tout ce qui nous regarde, et la tendresse affectueuse qu'ils ont pour nous, sont sans doute des motifs très-pressants qui doivent nous animer à une parfaite reconnaissance de leurs bontés à notre égard, et ce serait une ingratitude extrême de manquer à un si grand devoir. Puis donc que la ressemblance et l'union est la règle et la loi d'une ferme amitié, aimons ces nobles esprits comme nos semblables ; surtout ayant tant de rapport avec eux, et dans la nature et dans la grâce. Aimons-les comme nos frères, puisque nous n'avons qu'un même

père. Aimons-les comme membres d'un même chef, héritiers d'un même royaume, compagnons d'une même gloire, qu'ils s'efforcent tous les jours de nous procurer avec toute l'attention possible, et avec tant d'amour qu'il n'y en a pas un, pour grand qu'il soit, qui ne fût très-content de nous voir élevés au-dessus de lui; comme, au contraire, les démons ne travaillent continuellement qu'à nous rendre, s'ils peuvent, plus méchants et plus misérables qu'eux. Mais, si nous voulons que notre amour soit solide, tâchons, en premier lieu, de l'inspirer aux autres, autant que notre zèle se pourra étendre; et, de plus, ayons-les toujours présents à la pensée : car le fréquent souvenir est une preuve certaine de l'amour. Nous devons encore converser spirituellement avec eux, et contracter la plus grande et la plus intime familiarité que nous pourrons. Mais, principalement, il faut faire en sorte que notre amour demeure toujours dans un profond respect et dans une très-prompte et très-soumise obéissance à toutes les bonnes inspirations qu'ils nous donnent, et à tous les ordres qu'il plaira à Dieu de nous intimer par leur ministère. (**Le P. Nouet.**

[Respecter la présence de l'ange gardien]. — Représentez-vous votre bon ange à vos côtés, qui, ravi de voir le soin que vous prenez d'élever vos enfants dans la crainte de Dieu, de pratiquer volontiers des œuvres de miséricorde corporelles et spirituelles envers les pauvres; ravi de voir les larmes que vous répandez dans ce lieu de votre déplorable exil, et les aumônes qur vous cachez dans le sein des nécessiteux : représentez-vous, dis-je, votre bon ange qui vous dit ce que l'un d'eux disait à Tobie : « Quand vous quittiez vos repas pour ensevelir vos frères; quand, pour éviter la fureur de Sennachérib, vous cachiez les corps morts dans votre maison; quand vous faisiez part aux pauvres de votre pain; quand vous rendiez grâces à Dieu après votre cécité guérie, je vous voyais, quoique je ne fusse pas vu de vous, et je recueillais votre sueur et vos larmes pour les présenter au Seigneur, qui m'a ensuite envoyé pour vous consoler et pour vous guérir. » Imaginez-vous, âmes saintes, voir à vos côtés vos bons anges, qui vous tiennent un discours à peu près semblable. Il est vrai que vous ne pouvez pas les voir, et que vous ne pouvez pas entendre ce qu'ils vous disent; mais appelez votre foi au secours de votre raison, et vous serez obligés d'avouer que, si Dieu vous refuse ces grâces sensibles qu'il accorda autrefois à ce saint homme et à plusieurs autres saints, tant de l'ancienne que de la nouvelle alliance, il vous en donne cependant d'intérieures, et que ces fidèles témoins de vos bonnes œuvres en marquent les temps, les lieux, la manière, et généralement toutes les circonstances. Vos anges vous voient, ils vous observent, ils vous entendent : tremblez, pécheurs, tremblez! et si jusqu'ici vous avez manqué de respect devant eux, humiliez-vous en leur présence; demeurez nuit et jour dans une crainte respectueuse, et jamais ne faites rien devant eux qui les puisse éloigner de vous (*Eloges historiques*).

[Les anges sont nos conducteurs]. — Personne n'ignore que nous sommes en cette vie comme des voyageurs éloignés de leur patrie, qui est le ciel, où nous prétendons arriver un jour. Le chemin en est difficile, plein d'embûches et de piéges dressés partout et à chaque pas ; il est rempli de précipices : il est facile de s'égarer, de tomber et de se perdre. Nous avons donc besoin de guides et de conducteurs pour arriver à cet heureux terme qui doit être l'objet de nos espérances et de tous nos désirs. C'est cet office inestimable que nous rendent nos anges gardiens dans le pèlerinage de cette vie mortelle. Dieu les envoie aux hommes pour les conduire, comme nous assure son prophète : *Angelis suis mandavit de te ut custodiant te in omnibus viis tuis.* Il leur donne cette commission de nous accompagner partout, de nous garder à vue, de ne nous abandonner jamais : de sorte qu'il semble que Dieu se comporte à notre égard justement comme il fit autrefois envers son peuple chéri, quand il fut question de l'introduire dans la terre de promission : il promit de lui donner un ange pour lui servir de guide : *Ecce ego mittam angelum meum, qui præcedat te et custodiat in viâ, et introducat in locum quem præparavi tibi.* Il y a cependant cette différence, qu'il n'en donna qu'un à tout ce grand peuple, pour lui faire passage au travers des mers et des déserts, et pour le conduire visiblement, par le moyen d'une colonne de feu qui brillait pendant la nuit, et qui paraissait comme une nue durant le jour. Mais comme, dans le chemin du ciel, il y a bien plus d'obstacles, de hasards et de dangers, il a voulu que chacun eût son gardien propre et particulier, destiné uniquement à ce ministère *Angelis suis mandavit de te* : et cela dès le premier moment de la vie de chacun de nous, parce que dès le premier instant où nous commençons ce grand voyage, nous avons besoin d'un sage conducteur **(Houdry)**.

[Nos défenseurs]. — La vie que nous menons sur la terre étant appelée dans l'Ecriture une milice, un combat, *Militia est vita hominis super terram*, notre ange tutélaire a grand soin de nous protéger, de nous défendre, de nous fournir des armes contre les perpétuelles attaques de nos ennemis, qui de toutes parts sont à nos côtés, et n'épargnent rien pour nous faire tomber dans une infinité de piéges. Nous avons partout des ennemis, au-dedans de nous et au-dehors, étrangers et domestiques : tout est à craindre pour nous, et la vie de notre âme, aussi bien que celle de notre corps, court de grands risques partout : car nous sommes toujours aux prises avec les démons, nos ennemis déclarés : *Non est nobis colluctatio adversùs carnem et sanguinem, sed adversus spiritualia nequitiæ,* dit l'Apôtre. Hélas ! où en serions-nous si Dieu nous abandonnait à nos propres forces, et si, par le soin qu'il a de notre salut, il ne nous avait pourvus d'un ange qui fût notre protecteur, et qu'il a voulu engager à nous défendre par ses propres intérêts, en nous regardant comme les compagnons et les associés de son bonheur ? Dieu l'oppose au démon,

son ennemi aussi bien que le nôtre : de manière que, comme le démon emploie l'adresse et la force pour nous attaquer, ce fidèle défenseur lui oppose les mêmes armes : il découvre ses ruses, ses artifices, et les piéges qu'il nous tend, pour nous les faire plus sûrement éviter. (*Le même*).

[Ce que nous devons en retour]. — Le tendre amour que nos anges gardiens nous portent les tenant toujours occupés à nous faire du bien, demande de notre part un amour réciproque : et n'est-il pas juste et raisonnable que nous ayons, *premièrement*, un fréquent souvenir de leurs bienfaits et de leurs faveurs, accompagné de reconnaissance et de remerciements ; *secondement*, une grande révérence et un respect intérieur pour eux, ne faisant rien en leur présence de tout ce qu'ils condamnent et qui leur peut déplaire ; *troisièmement*, une confiance filiale, fondée sur ce que nous leur sommes chers et précieux, leur ayant été recommandés de Dieu ; fondée aussi sur cette connaissance parfaite qu'ils ont de nous, de nos intérêts, et sur le pouvoir qu'ils ont de nous aider ? — Nous devons encore, outre ces trois choses, avoir une obéissance parfaite à leur égard, pour suivre les bonnes impressions qu'ils nous donnent. Mais surtout nous devons imiter leurs vertus ; et, comme les démons nous poussent incessamment à déshonorer notre corps par l'impudicité, et qu'au contraire les saints anges ont un amour singulier pour la pureté, nous devons tâcher de conserver ses vertus, et faire tous nos efforts pour vivre dans ce corps comme n'en ayant point : et par ce moyen nous imiterons, autant qu'il est en notre pouvoir, leur nature toute spirituelle, selon cette pensée du grand Apôtre : *Vos in carne non estis, sed in spiritu.* En quoi nous nous attirerons un amour plus singulier de la part de nos bienheureux gardiens, quand ils verront que nous ferons tous nos efforts pour leur ressembler, et pour contracter une société et une familiarité plus singulière avec eux. D'où vient que les Pères de l'Eglise, et entre autres S. Bernard, disent que les vierges et les anges ne composent qu'une même famille : *Virgines de angelicâ familiâ deputantur ;* et Tertullien ose bien avancer que notre chair devient comme angélique : *Fit caro angelizata* (**Le P. Texier**).

[Même sujet]. — Nous devons entrer dans les sentiments de l'Eglise, et faire tous nos efforts pour honorer nos anges gardiens. Nous devons avoir, dit S. Bernard, un grand respect pour la présence de notre ange tutélaire : *reverentiam pro præsentiâ :* son excellence, sa sainteté, sa dignité, nous y engagent. La majesté des rois imprime tant de respect, que leur seule présence nous tient dans le devoir. Celui, dit le Sauveur, qui est le moindre dans le ciel est plus grand que tout ce qu'il y a de plus grand sur la terre. Le dernier des anges est plus noble que le plus grand roi du monde. Avec quel respect ne devons-nous donc pas nous

tenir devant lui, quand nous pensons qu'il est toujours présent à Dieu, et en même temps toujours présent à nous ? Quand nos passions nous porteront à quelque action indigne, imaginons-nous, disait un sage, être devant une personne d'une haute vertu et d'une grande autorité : cette seule pensée nous retiendra. Le conseil est bon ; mais il serait plus efficace si mon imagination me rendait cette personne véritablement présente. Mon ange gardien, cet esprit si noble et si pur, m'est véritablement présent : et comment oser faire devant lui ce que je n'oserais faire devant le moindre de tous les hommes ? Croyons-nous qu'il soit insensible à un aussi grand mépris, et n'en craignons-nous point les suites ? — Les services que nous rend notre ange gardien nous engagent à une continuelle reconnaissance : *Devotionem pro benevolentiâ.* Quel soin ne prend-il pas de nous ? Quels bons offices ne nous rend-il pas ? Il quitte le ciel pour être avec nous, dans ce lieu d'exil, dans cette prison, qui devient pour lui un palais et un lieu de plaisance, parce qu'il y trouve l'occasion de nous servir et de plaire ainsi davantage à Dieu. Il nous préserve de mille dangers, il nous délivre de mille maux, il nous procure toutes sortes de biens. Il présente nos prières à Dieu, et nous rapporte ses grâces. Il nous défend contre nos ennemis visibles et invisibles ; il nous porte, pour ainsi dire, dans ses mains ; et, quand nous avons le malheur de tomber, il nous aide à nous relever de nos chutes. Quelle reconnaissance ne devons-nous pas avoir pour tant et de si grands bienfaits ? N'en devons-nous pas autant avoir que Tobie à l'égard de l'ange Raphaël, puisque nous ne lui avons pas de moindres obligations ? Nous devons, de plus, avoir une entière soumission à tous ses ordres, une parfaite docilité à ses avis, et une grande confiance dans sa protection : *Fiduciam pro custodiâ.* Si nous avions un ami puissant, fidèle, éclairé, zélé pour nos intérêts, manquerions-nous d'avoir recours à lui dans nos peines, de le consulter dans nos doutes ? Ses conseils ne seraient-ils pas des lois pour nous, et ne nous ferions-nous pas une obligation et un plaisir de les suivre ? Notre ange est ce fidèle ami, qui possède avec avantage ces mêmes qualités : ne devons-nous donc pas avoir à son égard la même conduite ? Quand nous sentons un bon mouvement qui nous porte au bien ou qui nous éloigne du mal, c'est une inspiration qu'il nous procure, un conseil qu'il nous donne. N'avons-nous pas sujet de craindre, si nous y résistons, qu'il ne nous abandonne au pouvoir du démon que nous lui préférons ? (**Anonyme**).

[S. Michel]. — Nous devons honorer particulièrement le glorieux archange S. Michel, nous réjouir de sa gloire et célébrer ses triomphes, pour honorer ses combats et les victoires qu'il a remportées sur le démon et tous ses anges. Car, outre qu'il est le premier de ces intelligences célestes qui s'est rendu recommandable par sa généreuse fidélité, qu'il est la première des créatures qui a soutenu les intérêts du Créateur, il

est encore le défenseur et l'ange tutélaire de l'Eglise. Nous combattons sous ses enseignes et, comme nous attaquons un ennemi qu'il a défait, c'est de son secours que nous nous promettons la victoire ; tellement que, ses intérêts et les nôtres étant communs, il est obligé de nous secourir, et nous sommes obligés de le louer et de l'honorer d'un culte tout singulier. Il est vrai qu'il lui est bien plus facile de nous assister de sa faveur qu'il ne nous est aisé de lui donner des louanges : car il est bien plus puissant que nous ne sommes éloquents, et il connaît bien mieux nos besoins que nous ne connaissons ses grandeurs. Si ce glorieux archange a fait tant de merveilles en faveur de la Synagogue, commise à sa tutelle, qui peut douter que l'Eglise, dont la Synagogue n'était que la figure, et qui a aussi S. Michel pour son ange protecteur, n'en reçoive de grands secours en toutes ses nécessités? Ses fréquentes apparitions, et les insignes miracles qui ont rendu célèbres tous les lieux où il est apparu, sont des témoignages publics et authentiques du soin qu'il a de la chrétienté, que Dieu a commis à sa tutelle. Il est aussi très-certain que ce glorieux archange n'a pas seulement une commission générale de protéger et de défendre l'Eglise universelle, mais encore chacun des fidèles en particulier en reçoit de grandes assistances, comme le témoigne l'Eglise dans son office. Et quoique ce soit une vérité certaine, et un article de foi, que tous les anges prient pour nous et nous obtiennent plusieurs grâces de la divine Majesté, il n'est pas moins certain que l'Eglise donne à la prière de S. Michel plus d'efficace qu'à celle des autres anges pour nous obtenir la grâce et la gloire, quand elle dit de lui ce qu'elle ne dit pas des autres anges : *Cujus oratio perducit ad regna cœlorum* : paroles qui, bien considérées, nous doivent donner une grande confiance aux prières de ce glorieux archange, et exciter en nous une tendre et affectueuse dévotion envers lui, pour l'invoquer dans toutes nos nécessités spirituelles. Ajoutez que Dieu lui a commis les âmes de tous les saints, et l'a chargé par office de les conduire dans le ciel, comme le témoigne encore l'Eglise dans son office : *Tradidit ei animas sanctorum, ut perducat eas in paradisum exultationis.* (**Le P. Senault**).

[S. Michel]. — S'il est vrai, ce que dit S. Thomas, que les anges reçurent la grâce à proportion de leur nature, s'il est vrai que S. Michel, en cet ordre, contienne en éminence toutes les perfections des anges inférieurs, quels trésors de grâces a-t-il reçus! Il faut qu'il en ait reçu plus que tous les autres ensemble. Et ainsi il s'est donné à Dieu, il l'a adoré, aimé et remercié, selon toute l'abondance de la grâce qui était en lui, selon toute sa plénitude et toute son étendue. Il n'a rien laissé de vide dans la grâce ; il y a parfaitement correspondu selon toute la portée de son esprit, de toute l'activité de son cœur, de tous les efforts de sa volonté. Il s'est ainsi soumis à Dieu, étant le supérieur d'une infinité d'anges, et les a portés à se soumettre à Dieu comme à leur Créateur,

et à lui rendre tous les respects et les adorations qui lui sont dus. Il est le premier qui a fait tous ces actes ; il est la première créature du ciel et de la terre qui a combattu pour la querelle du créateur, et pour le soutien de sa gloire. Il s'est anéanti devant lui, et en se soumettant ainsi, il lui a soumis tous les anges inférieurs et les autres créatures dont il possède l'être et les perfections en éminence : comme nous voyons que, quand l'homme se soumet à Dieu, il lui soumet en même temps tous les animaux, les plantes et les éléments, dont il est le roi et comme l'abrégé. C'est de cette manière que nous voyons que tous les actes faits par un supérieur et suivis par une communauté ou compagnie particulière passent sous le nom de tous, quoique tous n'y aient pas souscrit, mais donné leur simple consentement verbal ; et c'est ainsi que S. Michel, comme le premier mobile des hiérarchies célestes qui se soumirent à Dieu par son exemple, a toute la gloire de cette soumission au créateur, parce qu'il est le premier qui, rempli de zèle pour la gloire de Dieu, s'est opposé aux anges rebelles, et qui a donné du courage aux autres d'en faire autant que lui.

Le saint archange n'était pas le premier dans l'ordre de la nature ni dans l'ordre de la grâce ; il n'avait pas reçu tant de grâces que Lucifer ; mais il fut si fidèle à Dieu, qu'il s'opposa généreusement à la rébellion de celui-là et de ses complices ; il combattit leurs efforts, il résista à leurs impressions malignes, et il persuada aux bons anges d'être fidèles à Dieu. Il leur inspira du courage, comme un brave général, qui par sa générosité anime toute une armée, qui sans cela aurait peut-être tourné le dos. Quelles louanges donc ne mérite pas ce saint archange, quelles récompenses et quelles couronnes n'a-t-il pas reçues de la magnificence du Créateur, pour avoir suivi son parti, vengé les injures que ces rebelles faisaient à sa gloire, et animé les bons anges contre ces détestables adversaires directement opposés à leur Créateur. (**Le P. Lejeune**, *de l'Oratoire*).

[S. Michel sera notre protecteur]. — Ce qui doit augmenter la dévotion et la confiance de tous les fidèles envers S. Michel, c'est qu'il est préposé pour conduire les âmes devant le terrible tribunal de Dieu pour y être jugées, au sortir de cette vie. Rien ne nous intéresse davantage que d'avoir pour protecteur spécial auprès du souverain juge, celui que l'on peut appeler le premier ministre du Très-Haut, celui qui est chargé de nous présenter au Seigneur dans ce moment décisif de notre sort éternel, celui entre les mains de qui, pour ainsi parler, nous rendons l'âme. C'est ici, dit l'Eglise dans l'office du jour à l'honneur de ce grand saint, c'est ici l'archange Michel, *Princeps militiæ angelorum*, le chef de la milice des anges : l'honneur qu'on lui rend attire mille bienfaits aux peuples, et son intercession nous conduit dans le royaume des cieux. C'est S. Michel, ajoute la même Eglise, à qui Dieu a donné le soin des âmes de ses élus pour les conduire dans le séjour des bienheureux. — En ce temps

d'épreuve et de calamité, dit l'ange qui annonçait à Daniel ce qui devait arriver dans la suite des temps, Michel, le protecteur de votre peuple et de tous les fidèles, paraîtra pour les défendre contre l'ennemi du salut : *In tempore illo consurget Michaël, qui stat pro filiis vestris* (Daniel. XI). L'archange Michel est venu au secours du peuple de DIEU, dit la sainte Ecriture, et il ne cesse d'aider et de proteger tous les gens de bien. Il ne faut donc pas être surpris si on a eu de tout temps, dans l'Eglise, une dévotion et une vénération singulières pour ce saint archange. (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[Imitation de S. Michel]. — La sainte Eglise, distinguant par un culte particulier le glorieux archange S. Michel de tous les célestes esprits, comme le chef de la milice du ciel et le protecteur spécial des fidèles, il est juste que nous ayons pour lui une dévotion singulière, un culte particulier, une pleine et entière confiance. Il est le chef des anges : *princeps angelorum*. Sa fidélité dans la révolte des anges rebelles lui a mérité la faveur du Tout-Puissant : *Quis ut* DEUS ? et pendant que Lucifer, cet ange du premier ordre, est devenu, par son orgueil, le chef des démons et le plus grand ennemi du salut des hommes, en devenant le plus insigne des malheureux, notre glorieux archange est devenu le protecteur singulier des élus de DIEU, son favori, le patron des âmes fidèles. C'est lui qui préside, pour ainsi dire, au moment décisif de notre éternité. Il introduit les âmes au divin tribunal pour y recevoir du Souverain juge l'arrêt de leur sort éternel et leur sentence définitive. Que de motifs de dévotion n'avons-nous pas envers ce favori du Très-Haut ! Rendons-nous favorable ce saint archange, qui a tant de crédit auprès de DIEU, et qui s'intéresse si fort pour notre salut. Quels doivent être les sentiments de regret et d'indignation dans une âme que S. Michel reçoit au sortir de son corps, lorsqu'elle pense à l'indifférence, au peu de dévotion, à l'oubli qu'elle a eu ponr un prince du ciel si considéré de DIEU, à qui elle est confiée au sortir de ce monde ! Mais quelle consolation alors pour ceux qui lui auront été dévots ! — La véritable dévotion envers ce saint archange, c'est d'imiter son humilité, sa fidélité, sa religion, malgré le mauvais exemple. Si DIEU a puni si sévèrement l'orgueil et la désobéissance des anges, les épargnera-t-il dans les hommes ? Considérons la fidélité et la soumission de S. Michel, son zèle à soutenir les intérêts de DIEU, et le bonheur qui a suivi sa victoire. Imitons sa soumission, obéissons à DIEU, combattons pour sa gloire : nous aurons part au bonheur de ce saint archange. Disons avec lui, dans les tentations, dans les troubles qui peuvent arriver, et au-dedans et au-dehors de nous : *Quis ut* DEUS ? Y a-t-il quelqu'un qui puisse ou qui ose entrer en concurrence avec DIEU ? Y a-t-il quelqu'un qui mérite nos services et notre amour comme sa divine Majesté ? Y a-t-il quelqu'un dont les récompenses soient plus à désirer, ou les menaces plus à craindre ? (*Le même*).

SAINT CHARLES BORROMÉE,

Archevêque de Milan.

AVERTISSEMENT.

On ne peut honorer l'illustre Archevêque de Milan, le grand S. Charles Borromée *qu'on n'honore en sa personne le sacerdoce, la dignité épiscopale, la pourpre de cardinal, le martyre même, et toutes les vertus qui ornent ces différents états, qu'il a sanctifiés, et dans lesquels il peut servir de modèle à tous ceux que la Providence y appellera dans la suite des temps.*

Or, quoique les importants emplois qu'il a si dignement remplis, ses actions héroïques et ses vertus éminentes, les grands services qu'il a rendus à l'Église dans la réformation de tous les ordres qui la composent; quoique le fruit inestimable qu'il y a fait, et qui dure encore aujourd'hui par les sages règlements qu'il a établis pour la discipline ecclésiastique : et qu'en un mot la religion chrétienne, attaquée par tant d'hérésies et presque abolie par la corruption des mœurs, mais qui a commencé à refleurir par ses soins et par ses travaux; quoique tout cela, dis-je, fournisse assez de matière pour en faire un éloge également glorieux au saint et édifiant pour les auditeurs, je n'ai pas laissé, voyant qu'on en fait le panégyrique en tant d'endroits, de recueillir tout ce que j'ai pu trouver de plus propre pour ce sujet. Je crois cependant qu'il est bon d'avertir que, pour faire le juste caractère de ce grand saint, il est bon d'insister particulièrement sur le saint usage qu'il a fait tant de ses propres biens que de ceux de son Église, en faveur des pauvres ; sur son zèle pour la réformation des ecclésiastiques, sur sa vigilance dans la conduite de son troupeau, sur son courage et ses grands travaux pour soutenir et défendre la reli-

gion contre les hérétiques et les libertins. La difficulté sera de réunir dans un corps de discours des actions et des vertus différentes ; mais j'espère que les desseins que nous avons tracés et recueillis dans la page suivante en donneront le moyen.

I.

Desseins et Plans.

I. — *Suscitabo super oves meas Pastorem unum qui pascat eas* (Ezechiel. XXXIV). — Tout pontife, dit l'Apôtre, étant pris et choisi d'entre les hommes, est établi afin de porter les hommes à DIEU, en leur montrant par ses actions la voie du salut s'ils s'en éloignent, en leur enseignant leurs devoirs s'ils les ignorent, en leur apprenant à secourir leurs frères s'ils les abandonnent. Il faut donc qu'un pasteur évangélique ait ces trois qualités essentielles à son ministère : une vie pure, une doctrine saine, une charité fervente. — Or, quel saint a possédé ces qualités avec plus d'éclat et de perfection que S. Charles ? Il s'est regardé, à cause de son élévation, comme le modèle des autres; par sa dignité, comme le docteur et le maître des ignorants ; par ses richesses, comme le père des pauvres. Et, pour recueillir tout mon dessein et tout le caractère de saint Charles en peu de mots,

1°. Il a édifié son peuple par ses exemples ;

2°. Il l'a réformé par ses instructions;

3°. Il l'a nourri par ses aumônes.

Voilà tout le sujet de ce discours, et ce que l'on peut dire de plus propre pour représenter au naturel la vie de ce grand saint. (*Fléchier*).

—

II. — *Dedit illi Deus legem vitæ et disciplinæ* (Eccli. XLV, 6). — J'ai dessein de vous représenter aujourd'hui le grand S. Charles Borromée comme une des plus éclatantes lumières de l'Eglise dans son siècle, puisque sa sainteté a répondu au rang et à la dignité où son mérite l'avait élevé, et que la moindre chose qui est à louer dans ce grand homme est la gloire et l'éclat de l'illustre famille dont il a tiré sa naissance. Ce qui

fait que je ne crains point de dire de lui ces paroles : *Dedit illi* DEUS *legem vitæ et disciplinæ* ; que DIEU lui a donné

1°. Une loi de vie toute sainte et toute parfaite, qu'il a inviolablement observée.

2°. Une loi de discipline qu'il a fait exactement garder.

Par l'une, il a donné l'exemple de toutes les vertus qui honorent la dignité d'un prélat. Par l'autre, il a apporté tant de vigilance et de soin à régler son Eglise et son troupeau, qu'il a rétabli sa discipline ecclésiastique partout. Ce sont les deux caractères qui distinguent particulièrement ce saint archevêque, et qui feront le partage de son éloge. (*Houdry*, *Sermons*).

—

III. — *Charitas Christi urget nos* (II Cor. v, 14). — C'est ainsi que parle S. Paul, au nom de tous les évêques qui devaient succéder à son ministère, pour marquer que la charité de JÉSUS-CHRIST doit être la source de leurs obligations et le principe de leur gloire. — Elle est la source des obligations de l'épiscopat, parce que c'est pour l'amour de JÉSUS-CHRIST, et par la considération de ses exemples, que les prélats doivent aimer leur troupeau. Elle est le principe et la matière de leur gloire, parce que c'est dans la pratique de cette charité que consiste la perfection, la sainteté et l'élévation même de leur nom. — C'est sous cette idée que je veux considérer S. Charles dans la solennité de ce jour. Mais, pour le faire avec ordre, il faut remarquer que la charité des évêques doit avoir trois qualités : la vigilance, la libéralité, le courage. Elle doit être vigilante, afin de les instruire, de leur enseigner toujours la saine doctrine reçue dans l'Eglise, et de les détourner des nouveautés en matière de religion. Elle doit être libérale, pour subvenir avec une affectueuse tendresse à tous leurs besoins temporels. Elle doit être courageuse, pour souffrir tous les travaux attachés à cet emploi, et exposer même leur vie pour son troupeau. C'est à quoi oblige tous les prélats la charité de JÉSUS-CHRIST, qui a été le premier évêque. Il les presse par ses divins exemples de prendre ces trois qualités de sa charité, puisqu'il a veillé sur le salut des hommes avec tant de soin, qu'il leur a donné sa grâce avec tant de libéralité, et qu'il est mort pour eux avec tant de charité : *Charitas Christi urget nos*. Mais, si jamais cette charité du Sauveur a agi efficacement sur le cœur et s'est aussi trouvée dans la conduite des évêques, si elle a fait paraître avec éclat ces trois divers caractères, ç'a été sans doute dans S. Charles Borromée, que le Fils de DIEU a donné dans ces derniers temps à son Eglise, pour faire voir jusqu'où pouvait aller cette partie de la charité épiscopale, qui est absolument nécessaire dans la conduite des âmes : car,

1°. Ce saint évêque a pratiqué une charité vigilante, en employant tous ses soins, ses veilles et sa science pour instruire les âmes, pour les

repaître de la saine doctrine et les détourner de toutes les nouveautés en matière de foi,

2°. Il a pratiqué une charité libérale, en subvenant aux nécessités temporelles de son peuple et y employant volontiers tous ses biens,

3°. Il a pratiqué une charité courageuse, se chargeant volontiers de toutes les peines de son peuple, et étant tout prêt à donner sa vie pour lui. (*Biroat*).

—

IV. — *Dedi te hodiè in civitatem munitam, et in columnam ferream, et in murum æreum super omnem terram, regibus Juda...., et sacerdotibus et populo terræ. Et bellabunt adversùm te, et non prævalebunt, quia ego tecum sum.* (Jerem. 1, 18). — Dieu adressa autrefois ces paroles à Jérémie, sur lequel il avait jeté les yeux pour arrêter le cours de l'impiété, qui, comme un torrent impétueux, s'était répandue dans toute la Judée. Il n'est pas nécessaire que j'aille chercher ailleurs que dans les paroles que je viens de rapporter le véritable caractère du fidèle pasteur du troupeau du Fils de Dieu, de ce ferme appui de l'Eglise au milieu des plus grands orages dont elle ait jamais été battue, de l'infatigable défenseur de la vérité contre toutes les attaques de l'erreur ; en un mot, du grand cardinal, de l'illustre et admirable archevêque de Milan, S. Charles Borromée, que l'Eglise honore en ce jour. — En effet, les choses, les personnes, les événements sont si semblables de part et d'autre, que Dieu, dans les desseins duquel, selon l'Apôtre, tout ce qui s'est fait sous la loi de Moïse était une figure de ce qui devait arriver sous la loi nouvelle, semble avoir pris plaisir à tracer dans le prophète qui fut un des plus grands ornements de l'ancien testament une image fidèle de notre saint pasteur, qui devait être une des plus brillantes lumières du nouveau. Enfin, S. Charles, aussi bien que Jérémie, eut à combattre ce qu'il y a de plus redoutable au monde, et, comme lui, il fut une forteresse qui servit d'asile à la vérité, si maltraitée partout ailleurs ; il fut une colonne de fer, à qui les plus violentes secousses n'ôtèrent rien de sa droiture, et qui servit à redresser tous les autres ; il fut un mur d'airain, à l'abri duquel la foi se sauva des mains de ceux qui lui faisaient insulte. Enfin, le Seigneur fut avec Charles comme il avait été avec Jérémie.

1°. Il fut avec lui, par la vertu qu'il lui donna pour le garantir de la corruption qui entraînait les peuples dans l'erreur.

2°. Il fut avec lui, par la science qu'il lui donna pour confondre tant d'hérétiques qui avaient entrepris d'établir l'erreur.

3°. Enfin, il fut avec lui, par le courage qu'il lui donna pour résister à tout ce que la puissance des princes faisait pour appuyer l'erreur. *Posui te in civitatem munitam*, etc.

V. — *Suscitabo mihi sacerdotem fidelem, qui juxta cor meum faciet... et ambulabit coràm Christo meo cunctis diebus* (I Reg. II, 35). — C'est la promesse que Dieu fit autrefois à son peuple, de réformer les ministres des autels et de relever l'honneur et la gloire du sanctuaire. C'est aussi, en conséquence de cette promesse, qui subsiste encore dans la nouvelle alliance, que, dans ces derniers temps, où l'ignorance, l'avarice, l'ambition, l'oisiveté désolaient la maison du Seigneur, où les ministres même semblaient en faire gloire, Dieu suscita, pour relever l'honneur de l'Episcopat, le grand S. Charles Borromée, qui devait, par ses soins, ses veilles et ses travaux, renouveler tout le sanctuaire, et remettre l'ancienne discipline de la primitive Eglise. Dieu envoya donc dans son héritage ce fidèle pasteur pour deux fins :

1°. Pour rallumer, par la ferveur de sa piété et de son zèle, le feu presque éteint du sanctuaire.

2°. Pour rétablir la loi, pour renouveler son alliance avec son peuple et en redresser l'arche, qui semblait pencher et vouloir tomber. — On vit alors, dans la personne de ce saint homme, tout ce que l'Eglise a de grand : dignité d'archevêque, éclat de la pourpre, grandeur de la naissance, administration des plus importantes affaires ; enfin, tout ce que l'Eglise a de saint, ardeur, piété, humilité, zèle, austérité de vie. (*Essais de Panégyriques*).

—

VI. — *Quare rubrum est indumentum tuum?* (Isaï. LXIII, 2). — L'Histoire ecclésiastique et l'histoire profane nous fournissent plusieurs exemples de trois sortes de personnes revêtues de la pourpre. — Les premiers étaient les empereurs, qui y prenaient naissance et en étaient revêtus, d'où ils tirèrent le nom de Porphyrogénètes. — Les seconds étaient les martyrs, qui, ayant répandu leur sang pour l'établissement de l'Evangile, sont honorés dans l'Eglise comme ses premiers appuis. — Les troisièmes étaient les cardinaux, qui furent revêtus de la pourpre pour les faire souvenir qu'ils devaient être prêts à répandre leur sang pour la foi. — Mais, afin de représenter en peu de mots ces trois sortes de personnes, il me suffit de vous montrer le grand S. Charles Borromée, qui fut revêtu :

1°. De la pourpre des empereurs et des rois, étant né d'une famille très-distinguée, et féconde en princes d'un mérite très-connu.

2°. De la pourpre des martyrs, puisqu'il se rendit martyr lui-même par les cilices, par les austérités et par les mortifications de son corps.

3°. De la pourpre de cardinal, ayant été jugé digne d'être admis dans le Sacré-Collége.

On peut assurer qu'il a rempli parfaitemeni ces trois états : — Premièrement, n'y ayant eu aucune affaire de conséquence dans la chrétienté, soit pour le temporel soit pour le spirituel, dont il ne se soit acquitté avec

une prudence consommée. — Secondement, ayant souffert, dans l'exercice de sa charge d'archevêque de Milan, des contradictions de la part des grands, des insultes de la part des petits, et ayant été même en danger plusieurs fois de perdre la vie. — Troisièmement, ayant rempli son ministère avec une telle charité, qu'il n'y avait rien, dans sa personne ni dans ses biens, qui ne fût sacrifié pour son peuple.

—

VII. — *Quis est iste qui venit de Edom, tinctis vestibus de Bosra ? Iste formosus in stolâ suâ.* Qui est celui-ci qui vient de l'Idumée avec ses habits teints de couleur de pourpre ? Il est d'une excellente beauté, et il a bonne grâce avec son étole sacerdotale (Isaï. LXIII). — C'est sans doute le grand S. Charles Borromée en l'honneur de qui nous sommes assemblés en ce lieu.

1°. Ne vient-il pas de l'Idumée, terre de réprobation dans le style de l'Ecriture, puisqu'il a renoncé si courageusement aux pompes du siècle, aux délices de la cour, au milieu d'une fortune qui semble être inséparable des délices et de la pompe ?

2°. Ses habits ne sont-ils pas teints de pourpre, non-seulement par la dignité qu'il a eue dans l'Eglise, mais beaucoup plus par le lustre que son zèle et sa charité tout ardente y ont ajouté ?

3°. Enfin, n'a-t-il pas bonne grâce dans son étole ? n'est-il pas pourvu d'une beauté pleine de vénération et de majesté dans ses vêtements sacerdotaux, puisqu'il a remis le sacerdoce en honneur, réformé le sanctuaire et rétablile fonctions pastorales, négligées par la plupart des ecclésiastiques de son siècle ?

Je sais bien que ce passage s'entend principalement du Fils de DIEU, qui est venu de l'Idumée, c'est-à-dire du milieu des pécheurs; mais nous pouvons, sans violer le respect que nous devons au maître, attribuer aussi ces paroles au serviteur, puisqu'elles lui conviennent parfaitement, au moins par imitation, et par la ressemblance qu'il a eue avec le Sauveur. Disons donc avec confiance de notre saint : *Quis est iste qui venit de Edom, tinctis vestibus de Bosra ? Iste formosus in stolâ suâ ;* et considérons-le aujourd'hui dans la splendeur de cette dignité, qui honore sa personne, ou plutôt dans l'éclat de ses vertus, qui honorent sa dignité, et tâchons que la réflexion de tant de lumière imprime dans notre esprit et le respect d'une si grande dignité, et le désir d'imiter une vertu si rare.

—

VIII. — *Inveni virum secundùm cor meum* (II Reg. XIV). — Si ces paroles furent dites de David, qui fut en effet un homme selon le cœur de DIEU, et qui fut la figure du Sauveur, elles ne conviennent pas moins

au grand S. Charles, qui en fut un véritable portrait. Le Sauveur fut animé de trois sentiments : — sentiment de compassion pour les pécheurs, ayant employé tous les jours de sa vie à travailler pour eux, et étant enfin mort pour leur donner la vie éternelle ; — sentiment de religion envers son Père, à la justice duquel il s'offrit comme une victime salutaire, pour procurer le salut du monde ; — sentiment d'amour pour son Eglise, tous ses soins, toutes ses veilles, ses sueurs, ses travaux, et sa mort même, n'ayant eu autre but que de l'établir. Nous pouvons dire que le grand Charles Borromée imita parfaitement le Fils de Dieu en ces trois points ; car

1°. Il fut pénétré du sentiment d'une tendre et affectueuse compassion pour les hommes pauvres et pécheurs, ayant commencé dès sa jeunesse à exercer les œuvres de miséricorde, et ayant employé son âge plus avancé à la conversion des pécheurs et à ramener les brebis égarées dans le sein de l'Eglise.

2°. Il eut un sentiment de religion pour Dieu, ayant tout à fait quitté les pompes du siècle et les grands emplois que sa naissance lui pouvait promettre, pour se dévouer tout entier à son service, s'engageant pour ce sujet dans le sacerdoce.

3°. Il eut un sentiment d'amour pour la sainte Eglise, employant son zèle à réformer les abus qui s'étaient glissés dans son sein par les mauvaises mœurs des ecclésiastiques de son temps, par la dépravation entière de tous les ordres du clergé, et par le voisinage des hérétiques, qui semaient partout, avec tous les efforts et la subtilité possibles, une doctrine empoisonnée.

§ II

Les Sources.

La vie de S. Charles Borromée a été écrite par différents auteurs et en différentes langues.

Le premier qui l'a composée en latin est **Charles** *à Basilicâ Petri*, général de la congrégation des Clercs Réguliers de S. Paul, appelés Barnabites, lequel auteur avait été disciple de S. Charles.

Augustin Valério, ou *Valier*, cardinal évêque de Vérone, qui avait pareillement été disciple et ami de S. Charles, a écrit aussi sa vie.

J.-B. Guissano, de la congrégation des Oblats de S. Ambroise, établie par notre saint, en a fait une vie fort circonstantiée, en italien, et traduite en français par un Père de l'Oratoire.

Tous les autres qui ont rapporté les actions et les vertus de ce grand saint les ont tirées de quelqu'un de ces trois auteurs, et, n'en disant rien de plus particulier, il serait inutile d'en faire ici la liste.

Jussanus, auteur italien, Discours sur S. Charles.

Petrus-Joannes Perpinianus, *Oraisons latines*, en a une belle sur ce sujet.

Godeau, *Eloges des prélats.*

Biroat, Panégyriques.

Fléchier, Panégyriques.

Actions publiques, par **Ogier** : il y a un beau discours sur S. Charles.

Essais de Panégyriques ; trois desseins ou abrégés de sermons sur ce sujet.

Discours chrétiens sur les principales fêtes de l'année,

Le P. Duneau, Panégyriques.

l'Abbé Fromentier, Sermons.

Houdry, Sermons sur tous les sujets, Panégyriques.

Le P. Senault, Panégyriques.

Le P. Nouet, *Vie de* JÉSUS-CHRIST *dans ses saints*, a une méditation pour la fête de S. Charles.

§ III.

Passages, Exemples, Figures et Applications de l'Écriture.

Prævenisti eum in benedictionibus. Ps. 20.

Vous l'avez prévenu, Seigneur, de vos bénédictions.

Dedit illi Dominus legem vitæ et disciplinæ. Eccli. XLV, 6.

DIEU lui a donné une règle de vie et une loi d'ordre et de discipline.

Suscitabo mihi sacerdotem, qui juxtà cor meum faciet..., et ambulabit coràm Christo meo cunctis diebus. I Reg. II, 35.

Je me susciterai un prêtre fidèle, qui sera selon mon cœur, et il marchera devant mon CHRIST toute sa vie.

Suscitabo super oves meas pastorem qui pascat eas. Ezech. XXXIV, 23.

Je ferai naître pour mes brebis un pasteur qui les nourrira.

Qui misericordiam habet docet et erudit quasi pastor gregem suum. Eccli. XVIII, 13.

Celui qui a le cœur plein de miséricorde enseigne son prochain comme un pasteur paît son troupeau.

Diligenter agnosce vultum pecoris tui, tuosque greges considera. Proverb. XXVII, 23.

Remarquez avec soin l'état de vos brebis, et considérez attentivement vos troupeaux.

Custodi innocentiam, et vide æquitatem. Ps. 36.

Gardez l'innocence, et n'ayez en vue que l'équité.

Justus cor suum tradet ad vigilandum diluculò ad Dominum qui fecit illum. Eccli. XXXIX, 6.

Le juste appliquera son cœur et veillera dès la pointe du jour pour s'attacher au Seigneur qui l'a créé.

Tibi derelictus est pauper, orphano tu eris adjutor. Ps. 10.

C'est à vous que le soin du pauvre a été laissé, vous serez le protecteur de l'orphelin.

Beatus vir qui post aurum non abiit, nec speravit in pecuniâ et thesauris. Quis est hic, et laudabimus eum? fecit enim mirabilia in vitâ suâ. Eccli. XXXI, 8.

Heureux celui qui n'a point couru après l'or, et qui n'a point mis son espérance dans ses trésors! quel est celui-là, et nous le louerons? car il a fait des prodiges en sa vie.

Pater eram pauperum, et causam quam nesciebam diligentissimè investigabam. Job. XXIX, 16.

J'étais le père des pauvres, et je recherchais avec grand soin les causes que l'on agitait devant moi.

Auris audiens beatificabat me, et oculus videns testimonium reddebat mihi, eo quòd liberassem pauperem vociferantem, et pupillum cui non esset adjutor. Ibid. 11.

J'étais loué par ceux qui entendaient parler de moi; ceux qui me voyaient faisaient des éloges de moi, parce que j'avais délivré le pauvre qui poussait de grands cris, et le pupille qui manquait de secours.

Oculus fui cæco, et pes claudo. Ibid. 15.

J'ai été l'œil de l'aveugle, et le pied du boiteux.

Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum. Matth. V, 3.

Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient.

Ergo sum pastor bonus: bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis. Joan. XI, 14.

Je suis le bon pasteur: le bon pasteur donne sa vie pour son troupeau.

Talis decebat ut nobis esset pontifex, sanctus, innocens, impollutus, segregatus à peccatoribus. Heb. VII, 26.

Il nous convenait d'avoir un pontife qui fût saint, pur, sans tache, séparé des pécheurs.

Charitas Christi urget nos. II Cor. V, 14.

La charité de Jésus-Christ nous presse.

Quis infirmatur, et ego non infirmor? Quis scandalizatur, et ego non uror? II Cor. XI, 29.

Qui est affligé sans que je m'afflige? qui est scandalisé sans que je sois consumé de douleur?

Eleemosynas illius enarrabit omnis ecclesia sanctorum. Eccli. XXXI, 11.

Toute l'assemblée des saints publiera les aumônes qu'il a faites.

Oportet episcopum sine crimine esse, sicut Dei *dispensatorem; non superbum, non iracundum, non turpis lucri cupidum.* Tit. I, 7.

Il faut que l'évêque soit irrépréhensible, comme étant le dispensateur des biens de Dieu, qu'il ne soit point altier ni colère, ni porté à un gain sordide et honteux.

Vos estis presbyteri in populo Dei, *et ex vobis pendet anima illorum.* Judith. VIII, 21.

Vous êtes les anciens et les plus considérables parmi le peuple de Dieu, et c'est de vous que dépend son sort et sa vie.

Pascite qui in vobis est gregem Dei. I, Petri V, 2.

Paissez le troupeau de Dieu commis à vos soins.

Cum placuit ei qui me vocavit per gra-

Lorsqu'il a plu à Dieu, qui m'a appelé

tiam suam..., continuò non acquievi carni et sanguini. Galat. I, 16.

Notam fac mihi viam in quâ ambulem, quia ad te levavi animam meam. Ps. 142.

Convertimini, filii revertentes: dabo vobis pastores juxtà cor meum. Jerem. III, 14.

Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur à Deo, *tanquàm Aaron.* Hebr. V, 4.

Ego autem in innocentiâ meâ ingressus sum. Ps. 25.

Evangelizare pauperibus misit me. Luc. IV, 18.

Mementote præpositorum vestrorum qui vobis locuti sunt verbum Dei. Hebr. XIII, 7.

Prædica verbum; insta opportunè, importunè; argue, obsecra, increpa, in omni patientiâ et doctrinâ. II Tim. IV, 2.

Tu verò vigila, in omnibus labora, ministerium tuum imple. II Tim. Ibid.

Non enim subterfugi quominùs annuntiarem omne consilium Dei *vobis.* Act. XX, 27.

Væ mihi est si non evangelizavero! necessitas enim mihi incumbit. I Cor. IX, 16.

Clama, ne cesses; quasi tuba exalta vocem tuam. Isaiæ LVIII, 1.

Doctrina viri per patientiam noscitur. Prov. XIX, 11.

Rectorem te posuerunt? noli extolli: esto in illis quasi unus ex ipsis. Eccli. XXXII, 1.

Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis. Thren. IV, 4.

Constitui te hodiè super gentes ut evellas et destruas, et disperdas et dissipes, et ædifices et plantes. Jerem. I, 10.

Væ pastoribus Israël!.. Erraverunt greges mei in cunctis montibus, et non erat qui requireret. Ezech. XIV, 2-6.

Pleni dilectione, repleti omni scientiâ, ità ut possitis alterutrum monere. Rom. XV, 14.

In omnibus teipsum præbe exemplum bonorum operum. Tit. II, 7.

par la grâce, j'ai suivi aussitôt, sans prendre conseil de la chair et du sang.

Faites-moi connaître, Seigneur, la voie que je dois suivre, parce que j'ai élevé mon âme vers vous.

Convertissez-vous, mes enfants; revenez à moi, et je vous donnerai des pasteurs selon mon cœur.

Que personne ne prenne de lui-même ces honneurs, mais seulement celui qui est appelé de Dieu, comme Aaron.

Je suis entré sans crime dans le lieu saint.

Le Seigneur m'a envoyé pour prêcher l'Evangile aux pauvres.

Souvenez-vous de vos pasteurs qui vous ont annoncé la parole de Dieu.

Prêchez la parole de Dieu, pressez à temps et à contre-temps; reprenez, suppliez, menacez, avec toute sorte de patience et de doctrine.

Pour vous, veillez toujours, travaillez constamment, remplissez tous les devoirs de votre ministère.

Je n'ai point fui ni évité de vous annoncer toutes les volontés de Dieu, en ce qui vous regarde.

Malheur à moi si je ne prêche l'Evangile! Je suis obligé à ce ministère.

Criez, ne cessez point, faites retentir votre voix comme une trompette.

La patience d'une personne fait connaître quelle est sa doctrine.

Les peuples vous ont choisi pour les gouverner? ne vous élevez point pour cela, mais soyez comme l'un d'entre eux.

Les petits ont demandé du pain, et il n'y avait personne pour leur en donner.

Je vous ai établi aujourd'hui sur les nations pour arracher et pour détruire, pour perdre et pour dissiper, pour édifier et pour planter.

Malheur aux pasteurs d'Israël! Mes troupeaux errent et s'égarent sur toutes les montagnes, et personne ne se met en peine de les chercher pour les rassembler.

Soyez pleins de charité, remplis de toute sorte de connaissance, pour vous instruire les uns les autres.

Rendez-vous un modèle de bonnes œuvres en toutes choses.

EXEMPLES ET FIGURES TIRÉS DE L'ÉCRITURE.

[En quoi S. Charles peut être comparé à Moïse]. — S. Charles fut semblable à Moïse, qui ne donna aux Israélites la loi qu'il avait reçue de DIEU qu'après leur avoir proposé les exemples d'Abraham et des autres patriarches. Afin de leur inspirer plus doucement et plus familièrement la pratique de cette loi, Charles se fit la forme de son troupeau, selon la parole de S. Pierre, et ne leur prêcha les lois de DIEU et de l'Eglise qu'après leur en avoir aplani les difficultés par ses exemples. Convaincu, comme cet ancien législateur, que, quand un pasteur est homme de bien et qu'on ne lui peut rien reprocher, il prie, conjure, avertit, corrige efficacement, encourage les lâches, ramène les libertins, et confond ceux qui veulent croupir dans leurs désordres, il proposa au clergé et au peuple, dans la régularité de sa vie et de sa maison, une espèce de commentaire des lois dont il voulait remettre la pratique en vigueur. Par là, tel qui vivait dans un méchant commerce renonçait à son péché ; l'homme sujet à la colère et aux emportements s'apaisait et devenait un agneau ; l'ennemi se réconciliait, l'avare devenait libéral, le médisant retenu, le vindicatif doux et charitable : et le Ciel répandait ses bénédictions sur tous ses travaux.

[Phinées et Mathathias]. — S'il y eut jamais des héros en matière de zèle, ce furent sans doute Phinées et Mathathias. Ils voient violer la loi de DIEU en un point essentiel ; ils ne le peuvent souffrir et massacrent les transgresseurs. Moïse même, qui veut être effacé du livre que DIEU avait écrit pour le salut de ses frères, en fait passer vingt-trois mille au fil de l'épée afin d'expier l'idolâtrie. Ils apaisent l'ardeur de leur zèle dans le sang des prévaricateurs. Mais S. Charles donne son sang et sa vie pour les sauver. Son zèle agit seulement contre lui-même : il le sèche, il le consume, il le dévore, pour épargner l'âme, le sang et la vie de son troupeau. Les plus cruelles persécutions ne peuvent ralentir l'ardeur de sa charité. Les impies, ou jaloux de sa gloire ou irrités de sa vertu, l'accusèrent d'usurper sur l'autorité royale, rendirent sa fidélité suspecte au roi, le décrièrent dans l'esprit du Souverain-Pontife, lui tendirent des piéges, et gagnèrent des assassins pour lui porter le coup de la mort. Tout cela ne fut point capable d'éteindre sa charité, ni même de la ralentir un moment ; toujours au milieu des périls, il ne laisse pas de rechercher ces brebis égarées ; semblable au Sauveur, il leur pardonne sa mort, et tend la main à ces cruels, qui ferment l'oreille à la voix d'un si bon pasteur.

[Son zèle égal à celui de S. Paul]. — S. Paul disait de lui-même : *In labore et ærumnâ et vigiliis multis* (I Cor. 11). C'est là sans doute une riche peinture des travaux d'un excellent apôtre et d'un excellent archevêque ; et la seule différence que l'on y peut trouver, c'est que S. Paul a souffert tous ces travaux presque nécessairement, en un temps où le Christianisme était méprisé, parmi des peuples ennemis, dans la misère et les persécutions contre l'Eglise naissante. Mais notre saint archevêque a souffert la nudité et le froid sous la pourpre d'un cardinal ; il a éprouvé la faim et la soif dans l'abondance ; il a souffert toutes les misères de la pauvreté par le mépris de ses propres richesses. Dans cette petite différence, voici une ressemblance parfaite : *Sollicitudo omnium Ecclesiarum,* un soin passionné de toutes les Eglises commises à sa charge. En effet, il n'en laissa pas une qui ne reçût des témoignages particuliers de sa vigilance et de sa charité pastorale. Point de paroisse dans son diocèse (et son diocèse était le plus étendu de toute l'Italie) qu'il ne visitât plusieurs fois en personne, qu'il ne prît la peine de catéchiser, d'instruire par ses bons exemples, de soulager par sa tendre et compatissante charité ; point d'endroit si reculé où il ne pénétrât, point de vallée si profonde où il ne descendît, de montagne si haute et si escarpée qu'il n'ait montée à pied, la sueur au front : et tout cela sans omettre les exercices ordinaires de la méditation, du jeûne et des autres mortifications corporelles et spirituelles.

[S. Jean-Baptiste].— S. Jean-Baptiste commença sa prédication par la pénitence : *Pœnitentiam agite, appropinquat enim regnum cœlorum ;* et, quoiqu'il fût d'une vie très-innocente, il la prêcha plus encore par son exemple que par ses paroles. Le Sauveur commença aussi sa prédication par la pénitence, et ordonna à ses Apôtres de faire de même. Mais la divine providence suscita, ce semble, S. Charles *ut daret gentibus pœnitentiam,* pour qu'il en présentât aux peuples, en sa personne et en sa manière de vivre, le véritable modèle. Menant une vie pure et innocente, il n'en avait pas beaucoup de besoin ; mais, pour y porter les autres, il en pratiquait les austérités les plus étonnantes. Il est incroyable qu'il ait pu vivre jusqu'à l'âge de 47 ans parmi tant de mortifications et de fatigues : car, les dernières années de sa vie, il jeûnait au pain et à l'eau ; en carême, il s'abstenait même de pain, et se nourrissait de figues sèches et de légumes trempés dans l'eau. Toute l'année, il ne mangeait qu'une fois le jour, ce qu'il observait même dans la visite de son diocèse et dans ses voyages.

[Le pontife Onias].— L'Ecriture nous représentant le temps des Machabées comme un siècle d'or pour le peuple de Dieu, nous marque par-là la tranquillité parfaite dont il jouissait, et la liberté qu'il avait d'observer dans le temple de Jérusalem toutes les cérémonies et les solennités de

la religion, qui y étaient devenues vénérables même aux peuples étrangers. Tous ces avantages sont attribués à la vertu du grand-prêtre Onias, qui régnait alors : *Propter Oniæ pontificis pietatem* (II Mach. III). C'est nous indiquer sensiblement quelle source de biens apporte toujours dans l'Eglise le bon exemple de ceux qui en sont les chefs. Cela, et une infinité d'autres choses qu'on pourrait dire sur ce sujet, font voir manifestement l'étroite obligation qu'imposent aux pasteurs la loi naturelle et la loi divine, de précéder leur peuple dans la voie du salut, et de l'y conduire sûrement par le bon exemple, le Sauveur du monde disant expressément : *Bonus pastor, cùm proprias oves emiserit, ante eas vadit* (Joann. X). Si nous faisons réflexion à ces paroles, *ante eas*, nous trouverons qu'elles ne sont pas sans mystère. Un pasteur peut mener son troupeau en ne marchant qu'après lui ; mais alors ce n'est pas tant le conduire que l'obliger par force à marcher, ce qui est le caractère d'un pasteur sévère et rigoureux. Mais, quand il va devant son troupeau, il l'attire après lui aisement, avec douceur, ce qui est le caractère d'un pasteur plein de tendresse : et c'est ce que JÉSUS-CHRIST demande dans les pasteurs de son Eglise. C'est ce qui a été excellemment bien pratiqué par le grand Charles Borromée. Il ne se servit point de reproches ni de manières dures et sévères pour faire marcher ses ouailles dans la voie de l'Evangile ; il traita toujours son peuple avec douceur, et l'engagea par ses bons exemples à le suivre dans la voie de la pénitence. Ce n'est pas que le pasteur en ait moins d'autorité ; mais c'est que le bon exemple se doit plus faire sentir dans un pasteur que l'autorité.

[Le chérubin du Paradis terrestre]. — Ce grand saint, armé de la parole de DIEU comme d'un glaive, et de son saint amour, qui brûlait dans son cœur, écarta les erreurs et les profanes nouveautés qui allaient s'introduire dans son diocèse : semblable à cet ange commis à la garde du Paradis terrestre, tel que le SAINT-ESPRIT le décrit dans la Genèse, avec un glaive de feu, qui se tournait de côté et d'autre pour empêcher la race coupable d'entrer dans ce lieu de sainteté et d'innocence, où nos premiers pères avaient trouvé leur bonheur, et où DIEU même faisait ses délices. — Tel parut le grand S. Charles sur les limites de son diocèse. Il avait dans la bouche un glaive de feu (car c'est ainsi qu'on appelle l'Ecriture) ; il le tournait de côté et d'autre, il combattait avec ses armes l'hérésie qui ravageait la France et l'Allemagne, et qui faisait tous ses efforts pour passer les Alpes. Il s'arma de toute l'ardeur de son zèle, et défendit avec un courage et une vigilance incroyables les entrées de sa province. Tantôt il écarte cet homme ennemi, venu la nuit semer la zizanie dans le champ de DIEU ; tantôt il foudroie d'anathème un corrupteur qui veut autoriser ouvertement le relâchement et introduire l'erreur et le libertinage ; tantôt il confond la vanité, qui emploie toutes les subtilités des sophistes à soutenir une mauvaise doctrine.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

Suscitabo super oves meas pastorem unum, qui pascat eas (Ezech. XXXIV). — Ce n'est pas sans raison que l'apôtre S. Paul donne aux évêques appelés au gouvernement de l'Eglise de DIEU, pour la première et plus nécessaire qualité, celle d'être irrépréhensible, et que les saints canons défendaient d'ordonner ceux qui, par quelque péché public ou par leur mauvaise vie, avaient scandalisé leurs frères, quelque désir qu'ils eussent de travailler à leur salut et à la conversion des autres. Ils voulaient que l'innocence fût le degré pour monter à l'épiscopat. Ils craignaient que le souvenir et la connaissance des faiblesses des supérieurs ne diminuât le respect qu'on doit avoir pour leur dignité et pour leur personne. Ils ne croyaient pas qu'ils eussent toute la liberté de reprendre ceux qui tombaient dans les mêmes fautes qu'ils avaient commises, et ils étaient convaincus que DIEU ne souffre auprès de ses autels ni la vie impure ni une réputation décriée, et que, pour servir dignement l'Eglise, il faut auparavant, chacun selon son état, l'avoir édifiée. C'est assurément ce que l'on peut dire que le grand S. Charles a parfaitement observé; loin que l'on pût trouver quelque tache dans sa réputation, il avait mené dès son enfance une vie plus angélique qu'humaine.

Dedit illi legem vitæ et disciplinæ (Eccli. XLV). — Ce sont les paroles par lesquelles le Sage conclut l'éloge du grand législateur Moïse, qui, choisi de DIEU pour tirer son peuple de la servitude de l'Egypte et le conduire dans la terre promise, reçut pour cela une loi contenant les préceptes de vie et toute la discipline qu'il devait faire observer à ce peuple, dont il devait être le chef et le conducteur. Tous ces titres ne sont pas au-dessus de la dignité des prêtres et des pasteurs, puisqu'ils sont chargés de la conduite des âmes, et que leur ministère et leur emploi est de leur montrer la voie du ciel, de veiller sur leurs mœurs, de leur prescrire des règles de vie, et d'employer l'autorité que leur donne leur caractère à les faire religieusement observer. Mais l'état où DIEU les a élevés les oblige en même temps à se rendre eux-mêmes une règle vivante, et à servir de modèles à ceux qui sont commis à leur conduite, afin de les instruire plus efficacement par l'exemple de leur vie et par la lumière de leurs actions, comme parle l'Evangile, que par les règlements les plus utiles et les plus sages qu'ils puissent porter. — Or, si jamais prélat a rempli exactement ces devoirs et s'est acquitté de ces fonctions si glorieuses pour le bonheur de son peuple et à l'utilité de toute l'Eglise,

ç'a été le grand archevêque de Milan, l'incomparable Charles Borromée, que DIEU semble avoir donné, dans ces derniers siècles, pour servir de modèle aux prélats, rallumer le feu du sanctuaire, faire refleurir l'ancienne discipline de l'Eglise, et travailler avec un merveilleux succès à la réformation générale des mœurs : de sorte que j'ai cru ne pouvoir vous faire un portrait plus achevé des vertus et du mérite de cet admirable prélat que de dire de lui ce que le SAINT-ESPRIT dit de Moïse par la bouche du Sage : *Dedit illi legem vitæ et disciplinæ*, que DIEU lui a donné une loi de vie et de discipline. Une loi, dis-je, sur laquelle il a réglé *sa vie* propre et toutes ses actions : en sorte qu'il s'est rendu l'exemple et le modèle sur lequel tous les prélats, et même tous les chrétiens, peuvent se former; ensuite, une loi *de discipline*, par laquelle il a tellement réglé son Eglise et son clergé, et conduit si heureusement son peuple, que c'est à juste titre qu'on lui donne la gloire d'avoir fait revivre la sainteté du sacerdoce, réformé le clergé, rallumé la ferveur des ecclésiastiques ; réveillé le zèle des pasteurs, rétabli la piété parmi les peuples, et changé la face de l'Eglise. *Salvabo gregem meum, et non erit ultrà in rapinam* (Ezech. XXXIV).

Il est vrai que je me sens saisi de douleur lorsque je me trouve obligé de renouveler la mémoire des désordres qui affligèrent, durant une partie du quinzième et du seizième siècle, une des plus belles portions du troupeau de JÉSUS-CHRIST, je veux dire l'archevêché de Milan, que l'ignorance ou la lâcheté ou l'absence des pasteurs avaient donné en proie à tous les vices; et je rougis d'exposer au jour une infinité de maux qu'il serait à souhaiter qu'on pût ensevelir dans un éternel silence. Mais comment taire des dérèglements qui ont animé le zèle de notre saint archevêque, des hérésies qui ont servi de matière à ses triomphes? Ce furent tant de désordres qui firent que DIEU, touché des malheurs de cette partie de l'Italie, lui suscita ce pasteur fidèle pour la ramener dans le sein de l'Eglise et la nourrir du pain de la parole, de crainte qu'elle ne mourût d'une éternelle faim. Ce fut dans ces temps si remplis de désordres que le grand S. Charles, entré dans l'épiscopat, employa ses travaux, ses veilles et ses soins à réformer tant d'abus, à éteindre tant de flambeaux d'hérésie ; et l'on peut dire que, si son troupeau fut tout à fait hors de danger, c'est à ce grand pasteur que l'Eglise en eut toute l'obligation, puisqu'il n'épargna ni ses soins ni sa propre vie pour en venir à une si heureuse fin.

Tibi derelictus est pauper; orphano tu eris adjutor (Ps. 10). — Où la Providence et la divine charité du Sauveur ont-elles trouvé jamais plus d'obéissance et de fidélité que dans S. Charles, qui regarda toujours comme les objets de ses soins les pauvres et les malheureux de son diocèse? Cette sorte de charité me semble comprendre trois choses : — les yeux, pour découvrir les nécessités; le cœur pour y compatir, les mains

pour travailler au soulagement de ceux qui sont dans la nécessité. — Ce fut cette attention surveillante qui fit faire à S. Charles une continuelle résidence dans son diocèse, quoiqu'il eût à la cour du Souverain-Pontife de grands emplois qui semblaient le demander tout entier, ou du moins lui servir de privilége pour se dispenser souvent des fonctions de son ministère, lesquelles auraient pu sembler à d'autres évêques beaucoup au-dessous des affaires générales de l'Eglise. Cette attention, cette vigilance, ne fut pas seulement spéculative ; le saint pasteur ne laissa passer aucune occasion de la mettre en pratique dans tous les lieux où il put trouver des sujets à soulager. Il fut non-seulement compatissant aux misères et aux nécessités de son peuple, mais il employa tous ses travaux, tous ses soins et ses biens pour procurer une abondance frugale à ceux qui étaient dans la disette, et des consolations à ceux qui étaient dans l'affliction.

Dedit illi legem vitæ et disciplinæ (Eccli. XLV).— Tout le monde conviendra facilement avec moi que les statuts, les ordonnances et les lois sont beaucoup moins difficiles à faire qu'à observer, et que ceux qui les établissent sont le plus souvent les premiers à les rompre. Bien loin que l'on puisse dire cela de notre grand archevêque, tout le monde est persuadé qu'il a plus mérité de l'Eglise, en étant non-seulement le premier à observer mais aussi à faire observer et pratiquer les statuts du saint concile de Trente, que ceux mêmes qui l'ont tenu, et qui les ont établis. En effet, quoique ce saint concile ait été commencé et poursuivi parmi des obstacles incroyables et des difficultés presque insurmontables ; quoique les intérêts des empereurs, des rois, et même des Souverains-Pontifes, aient souvent retardé son progrès ; quoique les conseils des politiques, les artifices de l'hérésie et les embûches de Satan se soient opposés à ses résolutions, ayant été enfin terminé nonobstant toutes ces contrariétés de la part des gens du siècle, on peut dire que le saint cardinal a acquis une gloire immortelle en faisant observer, avec toute l'exactitude possible, des décrets qui ont passé avec tant de difficulté dans l'Eglise.

§ IV.

Passages et Pensées des Saints Pères.

Zelo domus Dei *comeditur qui omnia perversa quæ videt cupit emendare, et, si emendare non potest, tolerat et gemit.* Augustin. In III Joan.

Celui-là a vraiment le zèle de la maison de Dieu qui ne voit aucun mal auquel il n'ait envie de remédier, et, s'il ne peut pas le corriger, le supporte en s'en affligeant.

Quò zelus fervidior ac vehementior spiritus, profusiorque charitas, eò vigilantiori opus scientiâ est quæ zelum supprimat, spiritum temperet, ordinet charitatem. Ambros. In Ps. 118.

Plus le zèle a de ferveur, l'esprit de vivacité, la charité d'étendue, plus la discrétion est nécessaire pour régler le zèle, modérer la vivacité de l'esprit, et exercer la charité à propos et avec ordre.

Zelus absque scientiâ, quò vehementiùs irruit, eò graviùs corruit, impingens nimiùm atque resiliens. Bernard. Serm. 4. de verbis Isaiæ.

Le zèle sans la science, plus il est ardent, et plus il tombe dangereusement, parce qu'il est trop actif et trop impétueux.

Zelum tuum inflammet charitas, informet scientia, firmet constantia; sit fervidus, sit circumspectus, sit invictus. Id. in Cant.

Que la charité enflamme votre zèle, que la science le règle, que la fermeté le rassure; qu'il soit ardent, circonspect, courageux.

Planta, riga, fac curam; tuas explevisti partes: sed incrementum, ubi voluerit, dabit Deus, *non tu; ubi forte noluerit, tibi deperit nihil.* Id. IV Considerat.

Plantez, arrosez, apportez tout le soin que vous pourrez; vous avez fait ce qui est de votre devoir: ce sera Dieu seul, et non pas vous, qui donnera l'accroissement; et, si ce n'est pas son bon plaisir, vous n'aurez pour cela rien perdu.

Noli diffidere: curam exigeris, non curationem. Sic Paulus loquitur: Plùs omnibus laboravi: *non ait: Plùs omnibus profui, aut plùs omnibus fructificavi.* Id. Ibid.

Ne tombez pas dans la défiance: on vous demande des soins, et non des succès. Ainsi parle S. Paul: *J'ai plus travaillé que les autres;* il ne dit pas: J'ai mieux réussi, ou j'ai fait de plus grands fruits qu'eux.

Habe primò zelum super teipsum, et tunc justè zelare poteris proximum tuum. Imit. Christi, 5.

Ayez d'abord du zèle pour vous-mêmes; vous pourrez ensuite en avoir pour votre prochain.

Longâ debet vitam suam probatione monstrare cui gubernacula committuntur Ecclesiæ. Canon. in Sacerd. dist. 61.

Celui à qui l'on confie le soin de gouverner les âmes doit montrer par une longue épreuve la régularité de sa vie.

Ubi populus sui pastoris incuriâ spiritualem famem cœlestis doctrinæ patitur ibi est omnis pietatis et religionis exterminium. Chrysost Homil. 54 in Genes.

Quand le peuple souffre la faim spirituelle de la doctrine céleste par la faute de son pasteur, cette négligence est la ruine entière de toute piété et de toute religion.

Dispensatio cœlestis seminis nobis credita est. Væ si non sparserimus! væ si tacuerimus! væ nobis qui ministerii opus suscepimus, si Domini veritatem, quam Apostoli prædicaverunt, prædicare neglexerimus. Nicolaus Papa. Epist. ad Mich. Imperat.

L'administration de la semence céleste nous a été confiée. Malheur à nous si nous ne la répandons pas! Malheur à nous, chargés de ce ministère sacré, si nous nous taisons, si nous négligeons de prêcher les vérités de l'Evangile que les Apôtres ont annoncées!

Sacerdos cui dispensatio verbi commissa est, etiamsi sanctè vivit, et tamen perditè viventes arguere aut erubescat, aut metuat, cum omnibus qui eo tacente perierunt perit. S. Prosper.

Un prêtre à qui l'on a confié l'administration de la parole ne doit pas se contenter de bien vivre, s'il ne réprimande ceux qui vivent mal ; s'il craint ou s'il a honte de le faire, il périt avec tous ceux que son silence aura fait périr.

Hoc est maximum periculum, hominem de factis alterius rationem reddere, qui pro suis non sufficit. S. Thomas in Hebr.

Le plus grand danger auquel un homme puisse être exposé, c'est d'avoir à rendre compte des actions d'autrui, lorsque lui-même a tant de peine à répondre des siennes.

Ex se, non ex arbitrio summi rectoris regnant, qui, nullis fulti virtutibus, nequa quàm divinitùs vocati, sed sud cupidine accensi, culmen regiminis rapiunt potiùs quàm assequuntur. Gregor. I Past. 2.

Ceux-là gouvernent par leur caprice, et non par l'ordre de Dieu, qui, n'étant point soutenus des vertus nécessaires, et qui, n'étant point appelés par une vocation du Ciel, mais par leur propre cupidité, ravissent le gouvernement plutôt qu'ils ne l'obtiennent.

Onus angelicis humeris formidandum. (Episcopi munus) Concil. Trident.

La charge épiscopale est un poids capable de faire trembler les anges mêmes.

Cùm pastor per abrupta graditur, fit ut ad præcipitium grex sequatur. Gregor. I. Past. 2.

Lorsque le pasteur marche par des chemins mauvais, il entraîne dans le précipice le troupeau qui le suit.

Consuetudo sine veritate vetustas erroris est. Distinct. 8, c. Consuetudo.

La coutume contre la loi de Dieu, quelque établie qu'elle soit, ne peut être qu'une corruption ancienne.

Ad hoc speculatores, hoc est populorum præpositi, constituti sunt in Ecclesiâ, ut non parcant objurgando peccata. August. I Civit. 9.

On a établi dans l'Eglise des inspecteurs, c'est-à-dire des pasteurs du peuple, afin qu'ils ne manquent pas à lui reprocher ses dérèglements.

Tantùm debet actionem populi transcendere actio præsulis, quantùm distare solet à grege vita pastoris. Gregorius, Pastor.

Un pasteur doit l'exemple d'une vertu qui soit autant au-dessus de celle du commun du peuple que le caractère de pasteur le met au-dessus des personnes qu'il conduit.

Virtutibus pollens, coactus ad regimen veniut. Id. Ibid. I, 9.

L'homme véritablement vertueux n'accepte point le gouvernement spirituel des autres sans y être contraint par une autorité supérieure.

Reverà omnia contemnit qui, non solùm quantùm potuit sed quantùm voluit, habere contemnit. Augustin. Epist. 34, ad Paulin.

Celui-là est véritablement au-dessus de toutes choses qui a autant de mépris pour les biens qu'il a pu en posséder.

Apostolici fastigii est perfectæque virtutis vendere omnia et pauperibus distribuere. Hieronym. Epist. ad Demetriad. de custod. virgin.

C'est la marque d'une vertu parfaite et apostolique de vendre tous ses biens et de les distribuer aux pauvres.

Aurum habet Ecclesia ut eroget, non ut servet. Ambros.

L'Eglise possède des richesses pour les distribuer, et non pour les garder.

Facultates Ecclesiæ patrimonia sunt pauperum. Bernard.

Les biens de l'Eglise sont le patrimoine des pauvres.

Dispensatores nos Deus, *non hæredes reliquit: nàm hæreditas successori quæritur, dispensatio pauperibus.* Ambros. De obitu fratris.

Dieu nous a institués dispensateurs des biens de son Eglise, et non pas héritiers : car un héritage regarde le successeur, et ici la dispensation se doit faire aux pauvres.

Gloria episcopi est pauperum necessitati providere. Hieron.

La gloire d'un évêque est de pourvoir aux nécessités des pauvres.

Quidquid nobis Deus *plùs quàm opus est dederit, nobis specialiter dedit, sed per nos aliis erogandum.* Augustin. Serm. de Eleemosynâ.

Tout ce que Dieu nous donne au-dessus de ce dont nous avons besoin, ce n'est pas à nous qu'il le donne, mais aux autres par notre moyen.

Nulli parvus est census cui magnus est animus, nec de rei familiaris mensurâ placet modus pietatis. Leo, De apparit. Domini.

Celui qui a le cœur grand ne peut pas dire qu'il a peu de revenu; la piété ne dépend nullement de la quantité du bien que nous possédons.

Semper illi quod largiatur occurrit cui benè velle non deficit. Id. Ibid.

Celui-là trouve toujours de quoi donner qui ne manque point de bonne volonté.

Passages tirés de la vie du Saint.

Castitatem adeò coluit, ut impudicas etiam mulieres, ad labefactandam ejus pudicitiam pluriès immissas invictâ constantiâ fugaverit. Lectior. II noct. Breviarii.

Il eut un tel amour pour la chasteté et un tel soin de conserver cette vertu, qu'il chassa avec une constance invincible les femmes débauchées, qu'on aposta plusieurs fois pour le corrompre.

In sacrum collegium cooptatus, insigni pietatis et virtutum omnium splendore colluxit. Ibid.

Il ne fut pas plus tôt admis dans le Sacré-Collége, qu'il s'y distingua par sa piété et par l'éclat de toutes les vertus.

Mediolanensis archiepiscopus creatus, seipsum eximiæ sanctitatis præbuit exemplar. Ibid.

Promu à l'archevêché de Milan, il se rendit le modèle d'une parfaite sainteté.

In profligandis hæreticis, quorum plurimos ad christianam fidem convertit, maximè laboravit. Ibid.

Il n'épargna ni soins ni travaux pour détruire l'hérésie dans son diocèse ; il convertit un très-grand nombre de ces malheureux.

Ecclesiasticæ libertatis fuit acerrimus propugnator. Ibid.

Il a toujours été zélé défenseur des libertés de l'Eglise.

Nocturnis vigiliis, asperrimo cilicio, assiduis flagellis, corpus suum domabat. Ibid.

Il domptait son corps par les veilles, par de rudes cilices et par de sanglantes disciplines.

Humilitatis ac mansuetudinis studiosissimus fuit. Ibid.

L'humilité et la douceur dans toute sa conduite, étaient les vertus qu'il avait le plus à cœur.

Cinere ac cilicio coopertus, et oculis in Crucifixi imaginem defixis, migravit in cœlum. Ibid.

Le corps couvert de cendre et d'un cilice, les yeux collés sur une image de Jésus en croix, il partit pour le ciel.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Les ministres des autels]. — Il n'y a point de condition plus noble, plus élevée, et qui par conséquent demande plus de préparation, que celle des prêtres, des pasteurs, en un mot, des ministres des saints autels. Ils appartiennent à Dieu par une consécration particulière : ils doivent donc le servir et lui être unis avec une perfection d'autant plus grande qu'ils sont plus élevés au-dessus des autres. Ils approchent des autels : ils doivent donc mener une vie plus pure et plus conforme aux saints mystères qu'ils célèbrent. Ils prient pour les peuples, ils sont leurs intercesseurs auprès de Dieu : ils doivent donc se le rendre plus propice. Ils corrigent les autres : il faut donc qu'ils soient irrépréhensibles. Ils sont leurs conducteurs dans le chemin de la vie spirituelle ; ils doivent donc y entrer les premiers. Mais toutes ces qualités nécessaires aux prêtres, et aux pasteurs en général, le sont d'autant plus aux évêques, qui occupent un rang plus élevé dans l'Eglise. Non-seulement ils sont la lumière du monde, mais cette lumière, exposée sur la plus haute place de l'Eglise, ne doit jamais être couverte d'aucun nuage. — Ces considérations frappèrent l'esprit de S. Charles dès sa jeunesse ; et, par un progrès continuel dans la perfection, marchant de vertu en vertu, il acquit assez de mérite et de piété pour honorer la pourpre ecclésiastique, dans un âge où les autres sont à peine reçus aux premiers ordres de l'Eglise.

[L'épiscopat]. — L'épiscopat n'est pas un titre sans fonctions, mais un ministère d'occupation et de travail, qui renferme une multiplicité de devoirs essentiels et difficiles à remplir. De-là vient que S. Paul, écrivant à son disciple Timothée, lui marque de veiller et de travailler sans relâche : *Tu verò vigila, in omnibus labora ;* l'exhortant à se soutenir par la grâce de Jésus-Christ dans cette vocation sainte et laborieuse ; à combattre, tantôt comme un soldat enrôlé dans la milice du Fils de Dieu pour résister aux œuvres de la chair et aux puissances des ténèbres : *Labora sicut bonus miles Christi ;* tantôt comme un évangéliste, qui devait confirmer l'Eglise par ses actions et son travail : *Opus fac evangelistæ ;* tantôt comme un dépositaire des mystères de Jésus-Christ ; *Bonum de-*

positum custodi ; tantôt comme un ministre fidèle, qui doit s'acquitter de toutes ses obligations ; *Ministerium tuum imple ;* tantôt comme un vase d'honneur qui doit être consacré et utile aux plus saints usages, dans le temple du Seigneur : *Vas in honorem sanctificatum et utile Domino ;* enfin, comme l'homme de Dieu, parfait en toutes choses et formé en toutes sortes de bonnes œuvres : *Homo* Dei, *ad omne opus bonum instructus.* — Il est aisé de reconnaître dans cette idée d'un parfait évêque le fidèle portrait du grand S. Charles, qui, par le choix de son oncle, se trouve tout d'un coup cardinal, archevêque de Milan, premier officier du Saint-Siége et au second rang du monde chrétien.

[Charité épiscopale]. — Les richesses temporelles sont nécessaires aux prélats pour conserver leur dignité, pour rendre leur autorité vénérable aux peuples, pour arrêter l'insolence des méchants, et pour faire suivre exactement les ordres de leur juridiction spirituelle. L'Eglise les donne pour ce sujet ; et c'est ce qui rend si difficile aux prélats l'usage qu'ils en doivent faire pour le soulagement des pauvres, parce qu'ils les jugent nécessaires pour eux, avec quelque apparence de justice. Il n'est rien de plus dangereux, dans la morale, que lorsque deux vertus se combattent, dont l'une favorise l'amour-propre, et l'autre choque les inclinations, parce qu'il est croyable que, dans ces occasions, l'amour-propre prendra le parti de celle qui lui est favorable. Il se dispense des obligations essentielles qui le combattent, quoiqu'elles soient plus pressantes, et il se persuade qu'il peut faire légitimement cette injuste préférence. — Voilà ce qui arrive aux grands de la terre, et même à ceux qui sont grands dans l'Eglise. Quand il est question de faire l'aumône, il y a deux vertus qui se combattent l'une l'autre : la charité veut qu'ils donnent aux pauvres, la justice semble vouloir qu'ils donnent à eux-mêmes, à leur dignité, à leur caractère. La charité demande qu'ils donnent leurs biens, la justice croit qu'ils les doivent à leur état, et qu'ils peuvent les retenir comme nécessaires. Que fait cependant l'amour-propre ? il se jette subtilement dans le parti de cette justice prétendue, et, sous prétexte de conserver la dignité de l'épiscopat, il refuse l'aumône aux pauvres, qui demandent à être soulagés dans leurs nécessités. Malheureux prétexte, dangereuse illusion, qui cause souvent tant de dérèglements et d'injustice dans l'Eglise, mais qui n'a jamais été ni assez puissante ni assez trompeuse pour empêcher la libéralité de S. Charles. Il préféra toujours les intérêts des pauvres aux siens, et ne fit jamais difficulté d'employer les richesses nécessaires à soutenir sa dignité aux besoins des pauvres, estimant qu'un évêque ne s'acquitte jamais mieux des devoirs de son ministère et des obligations de sa charge.

[Se sanctifier soi-même et sanctifier les autres]. — Il y a deux choses à considérer dans un évêque choisi et appelé de Dieu pour prendre la conduite

du troupeau du souverain Pasteur, titre que l'Apôtre donne au Sauveur du monde. — Premièrement, un évêque est élevé à une dignité éminente dans l'Eglise, qui le met en un rang distingué, et lui donne un pouvoir de juridiction sur ceux qui lui sont soumis. En second lieu, ce même rang lui oppose des charges et des devoirs indispensables, attachés à sa dignité : ce qui fonde aussi deux sortes d'obligations, dont les unes regardent sa personne, lequelle doit être, selon S. Paul, autant distinguée par ses vertus et ses rares qualités que par le rang qu'elle occupe ; les autres regardent les fonctions qu'il exerce, et qui l'obligent envers son Eglise et son peuple d'une manière tout autre que le commun des fidèles. C'est pourquoi, selon le sentiment des docteurs, l'épiscopat est un état de perfection : en sorte que quiconque n'est pas saint et parfait manque au premier de ses devoirs et à la première condition de son état. C'est ce qui a toujours rendu cette dignité si redoutable à tous les saints ; ils ne se croyaient pas assez parfaits pour servir de modèles aux autres, et c'est ce qui leur a fait fuir un honneur où tant de personnes aspirent aujourd'hui avec empressement, sans faire réflexion sur leur peu de mérite ni sur les devoirs du ministère auquel ils aspirent. Si cet état demande une si haute perfection dans leur personne, il leur impose de plus l'obligation de sanctifier ceux dont Dieu leur a commis la conduite ; du moins, de n'égargner ni soins ni fatigues ni travaux pour en venir à bout : ce qui ne fait pas moins appréhender cet emploi, où l'on doit rendre compte à Dieu et pour soi-même et pour le troupeau dont on a la conduite. Mais aussi, autant cet état a d'obligation, autant ceux qui en remplissent dignement les devoirs sont élevés au-dessus des autres saints, puisqu'ils tiennent la place des Apôtres, dont ils sont les successeurs, et que le Saint-Esprit nous assure que ceux qui auront éclairé les autres, et qui les auront mis dans les voies de la justice, seront comme des astres dans le ciel, brillant d'un double éclat : *Fulgebunt sicut stellæ in perpetuas æternitates* (Daniel, XII). S. Charles était si intimement persuadé de l'obligation indispensable de ces deux choses, qu'il ne se contenta pas d'avoir travaillé dès sa jeunesse à se rendre parfait, mais, élevé à l'épiscopat, il s'efforça non-seulement de se rendre plus saint, mais de faire monter son troupeau aux plus hauts degrés de la perfection.

[Jusqu'où va l'obligation des pasteurs]. — La charité est d'autant plus nécessaire aux évêques, qu'il arrive souvent des occasions où ils ont besoin d'un grand courage, ou pour entreprendre des choses de difficile exécution, ou pour souffrir de grands travaux. Il faut que le pasteur combatte quelquefois contre les loups, pour défendre son troupeau, même avec danger de sa vie. Et ne savons-nous pas que le Sauveur a mis parmi les qualités d'un bon pasteur celle de donner sa vie pour son troupeau ? *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis.* Le Sauveur l'a enseigné dans l'Evangile ; il l'a mis en pratique sur la croix, et c'est de là que sa

charité prêche tous ceux qui ont l'honneur de participer aux mêmes fonctions que lui, pour leur persuader d'exposer leur vie, s'il est besoin, en faveur de leurs brebis. — C'est dans cette pénible carrière que se trouva la charité de S. Charles, quand une cruelle peste ravagea la ville de Milan. Une bonne partie de son diocèse se sentit persuadée, par la charité de ce tendre pasteur, de s'exposer et de s'appliquer au service des malades. Je ne veux point disputer jusqu'où va l'obligation des pasteurs de s'exposer en temps de peste pour assister leur troupeau ; mais les Pères et les théologiens demeurent d'accord qu'elle est pressante, pour trois raisons : — La première se prend de l'état où se trouvent alors les peuples, qui comprend deux sortes de nécessités dangereuses, l'une pour le corps, l'autre pour l'âme, parce que c'est principalement à la mort, moment d'où dépend le salut, qu'ils ont besoin d'être assistés. — La seconde raison se tire des fâcheuses circonstances qui accompagnent cette maladie : la solitude et l'abandon. Comme ce mal se communique aisément, chacun se retire de la société et du commerce des vivants et des mourants : et ainsi ils sont privés des secours spirituels et temporels qui leur sont nécessaires. — La troisième raison est fondée sur l'obligation propre de l'office des pasteurs, qui est d'avoir soin du salut et de la vie des peuples que Dieu a mis entre leurs mains, et dont ils sont responsables : obligation jamais plus pressante que lorsque les peuples se trouvent dans ces extrémités. Elles obligent les pasteurs au nom de la charité, et, selon quelques théologiens même, par justice, parce qu'ils sont nourris des biens et des aumônes de leurs brebis à cette condition, onéreuse à ceux qui ne s'acquittent qu'avec répugnance de leurs devoirs, mais agréable aux bons pasteurs, qui les serviront et leur donneront tout secours.

[S. Charles est un exemple vivant].— C'est une maxime qui ne peut être contestée, que l'exemple est une loi vivante, qui a infiniment plus de force et d'autorité que toutes les lois qui ne sont écrites que dans les livres. En sorte qu'une vie pure et irréprochable est une instruction publique que tout le monde écoute et que chacun est capable de concevoir. Mais c'est une vérité qui n'est pas moins constante, que, quand celui qui donne cet exemple s'est acquis de l'autorité par sa charge, par sa dignité, par sa naissance, par le rang qu'il tient au-dessus des autres, la seule impression qu'il fait sur les esprits et sur les cœurs entraîne non-seulement tous ceux qui dépendent de lui, mais ceux-là même qui, ne lui étant point soumis, ne laissent pas de se régler sur lui. Aussi est-ce la première qualité qu'on demande dans un prélat, parce que, élevé à cette haute dignité que S. Chrysostôme appelle le consulat de l'Eglise, sa vie et ses actions servent d'ordinaire de loi, de règle et de modèle à ceux qui sont sous sa conduite : et c'est, ce semble, sur ce principe qu'est fondée l'obligation qu'ils ont d'être parfaits en vertu de leur état. Obligés de for-

mer les autres à la sainteté. ils sont obligés, par une suite nécessaire, d'en prendre les moyens, et de tous les moyens le plus puissant, le plus infaillible, celui sans lequel tous les autres sont inutiles, est leur propre exemple et la sainteté de leur vie. C'est pour ce sujet que le grand S. Charles, persuadé de son obligation de conduire et de régler les autres, leur servait de loi par l'exemple de la vie sainte, pure et régulière qu'il menait, et qu'il a suivie inviolablement pendant tout le temps qu'il a vécu, selon la forme de vie que S. Paul prescrit à son disciple Timothée, pour le rendre capable de soutenir le poids de cette haute dignité, à laquelle S. Charles fut appelé de Dieu dans la suite.

Faire des lois et les garder soi-même sont deux choses bien différentes; il n'est rien de plus ordinaire, en ce temps, que de voir les personnes les moins régulières, souvent même les plus déréglées, être les plus rigides et les plus zélées à ranger les autres dans le devoir et à faire observer les lois qu'elles prescrivent : mais aussi, il arrive, par une juste punition de Dieu, qu'il n'y a point de personnes qui réussissent moins dans leurs projets, à qui l'on se soumette moins volontiers, dont les lois soient violées plus impunément, et dont on supporte l'empire et l'autorité avec plus d'impatience. Nous voyons même, par expérience, que leurs règlements, leurs ordonnances et leurs commandements, ne servent qu'à leur attirer les mépris, les censures et les railleries des hommes, qui se font un plaisir malin de comparer leur vie avec leurs lois, et leurs actions avec leurs préceptes ; et indignés d'un zèle si mal réglé, et de l'énorme disproportion qu'ils remarquent entre ce qu'ils font et ce qu'ils ordonnent, ils se portent, comme par dépit, à les violer, malgré la peine qui suit l'infraction, et pour leur montrer, par leur désobéissance affectée, qu'ils sont indignes de commander. Que voulez-vous ? c'est le naturel des hommes, qui, ayant la raison pour première loi, ne peuvent souffrir une conduite si peu raisonnable. Mais aussi l'on peut dire que l'exemple de celui qui commande justifie, autorise et appuie toutes les lois qu'il porte ; et, quand elles sont justes et utiles pour le bon ordre d'un Etat, d'une famille, ou de quelque société que ce soit, on n'a rien à dire, on les embrasse avec joie, et, animés par l'exemple du législateur, personne n'a plus de peine à se soumettre : *Nulli gravis est jussio quæ constringit et principem*, dit un Père de l'Eglise ; ce que le prince fait lui-même, il a droit de le commander, et personne ne peut avoir de juste prétexte de s'en dispenser. C'est pour ce sujet que notre saint prélat, appelé de Dieu pour rétablir la discipline ecclésiastique et pour remettre le clergé dans sa première ferveur, se rendit toujours lui-même le modèle de son troupeau par l'exemple de sa vie, comme le veut l'apôtre S. Pierre : *Forma facti gregis.*

[S. Charles victime pour son peuple]. — Quoique les évêques soient hommes, ils

ne laissent pas d'être médiateurs entre les hommes et Dieu, parce qu'ils soutiennent l'autorité de Dieu même, et qu'ils représentent sa personne dans l'Eglise. Mais, comme Dieu tire sa gloire de notre salut, et que ce qui nous est utile lui est glorieux, il permet que les évêques prennent les intérêts des hommes contre les siens, et qu'ils plaident la cause des pécheurs devant son trône. Il semble, en effet, que leur principal emploi soit de s'opposer à la colère de Dieu, et s'ils ne le peuvent satisfaire, de le conjurer de les punir pour les coupables. Le Sauveur en usa ainsi sur la croix : sachant que le péché des hommes ne se pouvait expier que par la mort, il s'obligea à la souffrir pour les en délivrer, et il pria son père de leur pardonner. Notre saint archevêque l'imita généreusement en ce point ; et, quoiqu'il eût tant de zèle pour la gloire de Dieu, il fit paraître tant d'amour pour son peuple, que, toutes les fois que Dieu leva la main pour le perdre, il s'offrit à mourir pour exempter de la mort les coupables. Quand l'hérésie infecta toutes les vallées des Grisons, et que Dieu en témoigna sa colère par un juste châtiment, en abandonnant à leurs propres sens ceux qui abandonnaient l'Eglise, notre saint médiateur parut devant Dieu chargé d'un cilice et couvert de cendres, pour essayer, comme fit le Fils de Dieu, de sauver par sa mort la vie de l'âme de tout son peuple.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Eloge de S. Charles Borromée]. — S. Charles Borromée, cardinal et archevêque de Milan, a été l'abrégé de tous les saints évêques que Dieu a donnés à son Eglise dans les siècles qui l'ont précédé, et il a réuni en lui toutes les vertus épiscopales qu'il avait partagées entre eux. Il naquit dans un temps de ténèbres, pour en être la lumière. L'hérésie de Luther et de Calvin avait excité une furieuse tempête contre le vaisseau de S. Pierre, et elle grondait principalement contre ceux qui en étaient les pilotes. Leur négligence lui donnait des forces ; leur ignorance la rendait hardie ; leur faiblesse la faisait triompher. Les déclamations continuelles

des ministres de ces nouvelles sectes, les clameurs des peuples contre leur mauvaise vie, ne les réveillaient point. En Allemagne et dans tous les pays du Nord, ils étaient chassés, méprisés, persécutés ; et ni la perte de leurs biens, ni les mépris, ni les persécutions, ne les faisaient rentrer en eux-mêmes. La France avait secoué leur joug en beaucoup de provinces, et la diminution de leur autorité ne diminuait pas leur scandale. Elle était un peu plus entière en Italie, quoique ce fût le lieu où la corruption se trouvait plus grande parmi les ecclésiastiques : et, si le péché ne se montrait pas aussi hardiment qu'auparavant, il ne laissait pas d'être toujours le maître. La partie du christianisme qui doit être la plus saine était la plus profane. Les guides se trouvaient plus aveugles que ceux qu'ils avaient à conduire ; les pasteurs n'avaient rien qui les distinguât du troupeau, sinon qu'ils exerçaient sur lui une domination tout à fait éloignée de l'esprit du sacerdoce évangélique. — En ce mauvais temps, Dieu donna S. Charles à son Eglise, pour en changer la face et pour être le modèle vivant des véritables pasteurs. Jamais on ne vit une naissance plus heureuse et plus portée à la vertu, un cœur plus droit et qui eût de plus grands principes de probité, un plus grand fonds de bonté naturelle, des inclinations plus nobles, une plus belle disposition à toutes les grandes choses, puisque tout marquait en lui la grandeur de son âme, et faisait voir qu'il y a une noblesse d'esprit, plus glorieuse que celle du sang, qui brillerait un jour, quand l'éducation aurait cultivé un fonds si riche, et que l'instruction aurait perfectionné ce que la nature avait si heureusement commencé. Dieu même en voulut donner quelque présage dès sa naissance, par une lumière extraordinaire, qui parut sitôt qu'il fut venu au monde. Il n'eut rien de l'enfance, que l'innocence et la docilité, qu'il conserva toute sa vie ; et l'on remarque qu'elle se passa toute dans des actions de piété et à faire déjà les fonctions d'un prélat, par un instinct qui fit connaître dès lors à quoi Dieu le destinait, comme s'il eût voulu déjà lui-même prendre le soin de l'instruire. (**Houdry**).

[Jeunesse de S. Charles]. — La sagesse, la modestie, la religion, semblaient être naturelles à notre saint abbé. Dresser des chapelles, orner des autels, chanter les cantiques du Seigneur, imiter les cérémonies du saint sacrifice, étaient les divertissements de son enfance et les présages de sa piété. Ses premières vues furent des vues d'ordre et de discipline, et on lui entendit souvent dire au milieu des divertissements de l'enfance : « J'ordonne, je règle, j'arrange le monde. » Qu'il est vrai, ce que le Sage nous enseigne, qu'on connaît les progrès que doit faire l'homme par les inclinations de son enfance, et qu'il était aisé de conjecturer qu'il se formait un esprit noble, capable un jour du talent qu'on lui a vu exercer depuis, d'ordonner des lois, de réformer le clergé, d'arrêter la licence et l'iniquité, de prescrire des bornes aux juridictions, d'être l'arbitre des souverains dans leurs différends, et d'établir partout la justice et la disci-

pline ! Il se destine au service des autels, et s'y prépare par les sacrements, qui sont les sources salutaires des consolations de son âme, par la prière, où il reçoit les lumières de la vérité, par une pureté à l'épreuve des tentations de la jeunesse et des premières ardeurs du sang, par un attachement inviolable aux lois de l'Eglise, par une charité libérale pour les pauvres. A peine est-il sorti de l'enfance, que, par la mauvaise coutume du siècle, il se trouve chargé d'une abbaye, et devient lui-même l'administrateur des biens ecclésiastiques. Avec quelle gravité remontre-t-il à son père qu'il ne fallait pas employer un bien sacré à des usages profanes; que les richesses de l'Eglise ne devaient pas entrer dans le partage d'une famille ; qn'il n'était pas permis d'élever sa maison sur les ruines du sanctuaire, et d'enrichir ses enfants des larcins que l'on fait aux pauvres !

Qu'avez-vous à objecter à cet exemple, pères ambitieux et avares, qui par vos intrigues procurez des bénéfices à vos enfants, qui les regardez comme une fortune domestique, qui croyez pouvoir tirer avec justice de ce fonds sacré de quoi servir au luxe de votre famille, et peut-être en entretenir les désordres? Mais avec quelle sagesse notre jeune abbé ménage t-il ce premier bien dont il jouit ! Il ne veut pas qu'il soit confondu avec les biens paternels; il ne peut se résoudre à le confier à des mains étrangères, quoique fidèles ; et, comme il en est responsable, il en veut être lui-même l'économe et le dispensateur. Son exatitude va plus loin : il considère ses devoirs, et ne croit pas en être quitte pour porter dans ses habits quelque marque de sa profession, réciter négligemment quelques prières, et se mêler après dans toutes les conversations mondaines, et pour recevoir tous les ans les revenus de son bénéfice ; il s'exerce dans les vertus et dans les fonctions de son ordre, et par son exemple il oblige ses religieux à se réformer. Sa vertu, au défaut de son âge, lui donne toute l'autorité pour instruire, et, tout enfant, il enseigne aux vielllards la perfection de la vie monastique. (**Fléchier**).

[Il méprise les grandeurs]. — Lorsque l'on porte à notre jeune abbé la nouvelle de l'exaltation de son oncle au souverain pontificat, donne-t-il des marques d'une joie vaine et indiscrète? va t-il recueillir les acclamations et les louanges de la multitude ! s'occupe-t-il dans son esprit des agréables idées de cette éclatante fortune ? court-il à Rome se placer auprès du Saint-Siége et prendre possession du crédit qu'il y doit avoir ? Il se retire en lui-même ; il a recours aux sacrements ; il court se jeter aux pieds de Jésus-Christ humilié dans l'Eucharistie : c'est là qu'il fortifie son esprit contre les tentations de l'orgueil et la vanité des acclamations et des louanges du monde ; c'est là qu'il prend des forces pour résister au torrent de la coutume : c'est là qu'il recueille les grâces nécessaires pour se soutenir contre le faux brillant des honneurs et les charmes de la volupté de la gloire qui auraient pu le séduire. Le Souverain-Pontife ne

manque pas de l'élever : il le fait d'abord cardinal, participant de l'une et de l'autre signature ; il l'élève à la dignité de son premier ministre ! il le charge de tout le poids des affaires du monde chrétien. Mais ne pensez pas que Charles en devienne plus vain : bien au contraire, au milieu de cette élévation, il demeure dans les bornes de l'humilité la plus profonde ; il se méprise soi-même au milieu d'une foule d'adorateurs qui fléchissent le genou devant la fortune ; il conserve une modestie sans égale, au milieu de tant d'écueils qui sont ordinairement si funestes. (*Tiré de* **Fléchier** *et des Discours chrétiens*).

Dévouement aux pauvres]. — Quand notre saint se vit dans un âge plus avancé, et que la mort de ses frères l'eut rendu maître de tous les biens de son père, il en fit des profusions qui étonnèrent son siècle : car il vendit ses plus belles terres, il en distribua le prix aux pauvres, et, faisant renaître la piété des premiers chrétiens, il donna quarante ou cinquante mille écus en un même jour, sans vouloir permettre qu'ils entrassent dans sa maison. Quand il fut archevêque de Milan, il crut que son revenu était celui de tous les pauvres, qu'il n'avait rien qui ne fût à eux, et que c'était non-seulement choquer la charité, mais la justice, que d'être mieux nourri ou mieux couché que les plus indigents. Il bannit le luxe de sa maison ; il eut une table simple et frugale ; il fit paraître la modestie dans ses habits, et apprit à tout le monde que les évêques ne devaient se regarder que comme les dispensateurs des biens de l'Eglise. Dans une famine qui affligea son diocèse, il fit des efforts qui ne pouvaient procéder que d'une extrême charité : il emprunta, il vendit, il donna tout ce qu'il put, pour le soulagement des pauvres. Il engagea sa vaisselle d'argent ; il se défit de tous ses meubles ; il ne se réserva qu'une paillasse, et il se vit réduit lui-même à un état où tout lui manquait pour la subsistance de sa propre personne et de sa famille. Enfin, il s'était fait pauvre pour secourir les pauvres (**Le P. Senault**).

Il règle sa maison]. — S. Charles, nommé à l'archevêché de Milan, n'eut pas plus tôt pris possession de cette dignité que, pour réformer son diocèse, il commença par la réforme de sa maison, en observant une grande simplicité dans ses meubles, la frugalité dans sa table, la retenue dans ses domestiques, qu'il accoutuma aux exercices de piété. On pouvait dire que cette conduite était une continuelle prédication, plus profitable au peuple que la parole même, parce que la vertu entre plutôt dans les cœurs du peuple par les yeux que par les oreilles, et que leur foi dépend plus de la vue que de l'ouïe. Sa famille fut un séminaire de bons prêtres et de saints évêques ; et, dès que l'on sut en Italie l'ordre qu'il avait mis dans sa maison, plusieurs personnes de qualité désirèrent d'y entrer pour se former à la piété ecclésiastique. Comme il n'y a rien de plus beau et de plus admirable que l'ordre, qui donne la beauté à tout le reste, notre

saint employa ses premiers soins à régler sa maison, en faisant une église de son palais, où tous ses domestiques et ses officiers avaient leurs heures réglées pour la prière et pour tous les autres exercices de piété ; et, comme il y avait un intendant sur toute sa famille pour les besoins temporels, il y en avait aussi un autre pour le spirituel, qui veillait sur les mœurs et sur la conduite de chacun. La modestie des serviteurs fit connaître combien le maître était réglé lui-même, et que son cœur était porté, comme celui du prophète, à observer la loi de Dieu (**Godeau** et **Houdry**).

[Il réforme les abus]. — Dès que Dieu eut appelé notre saint à la conduite du diocèse de Milan, il considéra ses devoirs, et il résolut de les remplir. Il reçut la dignité, et il n'en fut pas ébloui ; il vit le travail, et il n'en fut pas rebuté. Cette partie de l'Italie était depuis longtemps le théâtre d'une guerre sanglante et opiniâtre entre deux princes également puissants et ambitieux, qui entraînaient toute l'Europe dans leurs partis, et, qui tantôt vainqueurs et tantôt vaincus, avaient désolé toute cette province, qui non-seulement avait souffert tous les maux que produit la guerre, mais avait encore pris tous les vices des nations qui la lui faisaient. Tout ce que les armes ont d'injuste , de cruel et de violent, s'y était répandu, et les mauvais exemples des soldats étaient devenus les coutumes des citoyens. Il n'y avait plus d'équité dans les jugements, plus de bonne foi dans le commerce, plus de fidélité dans les mariages, plus de concorde entre les habitants, plus d'amitié entre les proches, qui la plupart avaient pris des partis différents, plus de respect pour les lois, peu de connaissance de la religion, et presque plus de pratique de la piété. Pour remédier à tant de dérèglements, il fallait un homme d'une vertu singulière, d'un courage invincible, d'une dignité éminente, qui fût capable d'attirer les âmes au bien par la douceur de ses remontrances, par la sévérité de la censure et par la force de l'exemple. S. Charles fut sans doute cet homme que Dieu avait élevé à ce dessein, afin que la vertu eût plus d'éclat et plus d'efficace pour la conversion des pécheurs et la réformation des fidèles. Il se regarde comme un ouvrier envoyé par le Père de famille pour défricher cette terre inculte, pour détruire, édifier et planter, et il cherche les remèdes pour guérir tous ces maux. (**Fléchier**).

[Son zèle admirable]. — Notre grand archevêque, chargé de la conduite d'un troupeau si perverti, se considéra comme un moissonneur envoyé par le Père de famille pour recueillir cette moisson abondante. Il se regarda comme le prophète, mis au milieu de cette terre infidèle, pour ruiner, dissiper, détruire ; pour planter, semer, édifier. Il commença par l'instruction et la réformation de l'ordre ecclésiastique. Avec quelle indignation considérait-il la plupart des prêtres de son temps, qui, ayant été tirés par la miséricorde de Dieu des eaux amères de ce monde pour

être le sel de la terre, se replongeaient dans les embarras et les passions du siècle ; et qui, après s'être élevés, comme des aigles, au plus haut de l'air, en descendaient pour se jeter sur la corruption et la pourriture ! Avec quelle sagesse leur représenta-t-il qu'il fallait entrer dans l'Eglise par une vocation divine, et non par des vues intéressées ; qu'ils s'efforçaient en vain de rendre leur caractère vénérable aux peuples s'ils ne le respectaient en eux-mêmes, et que, pour se rendre dignes de les réconcilier avec Dieu, ils devaient, à l'exemple du Sauveur, dont ils tenaient la place, s'offrir pour eux comme des victimes, par leurs mortifications et l'austérité de leur vie ! Combien de fois, après avoir mis en usage les exhortations, les prédications, les conférences et les assemblées synodales, employa-t-il la sévérité des censures pour ramener les rebelles et les indociles à leur devoir! Combien de fois, à l'exemple du Fils de Dieu, a-t-il pris le fouet en main pour chasser honteusement ceux qui de l'Eglise faisaient une retraite de brigands, de marchands et d'impudiques ! Il gémissait avec douleur lorsqu'il se voyait contraint de retrancher ces branches pourries du tronc de l'arbre, et d'appliquer le fer et le feu à ces membres gâtés et corrompus, pour conserver le corps ; mais il était bien persuadé que la douceur est funeste lorsque le mal ne peut se guérir que par des remèdes violents et extrêmes. (*Essais de Panégyriques*].

[Ses travaux]. — S. Charles, pour remettre tout son diocèse dans un bon état, y commença par l'instruction de la jeunesse. Les enfants y devinrent plus savants dans les vérités du christianisme que ne l'étaient auparavant les pasteurs mêmes. Tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, connaissaient le Seigneur. Dieu tirait sa louange des bouches innocentes de ceux qui suçaient encore le lait de leurs mères. Les Milanais devinrent alors véritablement une nation sainte, un sacerdoce royal, un peuple acquis par les travaux du saint archevêque.

Les monastères de religieuses devinrent de véritables maisons de vierges consacrées au Fils de Dieu. Elles furent, par ses soins, des jardins clos et des fontaines scellées, ou les laïques n'avaient plus la liberté d'entrer, pour y flétrir les fleurs qui y croissaient et leur ôter leur bonne odeur. Notre saint se conduisit en cette réforme avec tant de sagesse et tant de douceur, qu'il les gagna toutes, pour les rendre au Sauveur. La liberté dont elles avaient joui auparavant leur fit horreur ; les divertissements séculiers, qu'elles prenaient sans scrupule, les firent gémir ; leur clôture leur sembla, non pas une dure prison, comme auparavant, mais une honorable séparation des gens du monde. Leurs grilles, qui éloignaient les laïques et empêchaient qu'on les vît, furent pour elles des preuves qu'elles étaient des personnes précieuses que les gens du siècle étaient indignes de voir. La parfaite communauté leur fut plus commode que leur ancienne propriété, où, ayant quelque chose à elles, toutes choses leur manquaient et elles furent alors véritablement dans l'abon-

dance. La charité succéda aux petites jalousies qui les divisaient, et, comme elles n'eurent qu'une bourse, elles n'eurent aussi qu'un cœur et une âme. (**Godeau**).

[Réformes des religieux]. — Notre saint ne trouva pas la même facilité à réformer les désordres qui s'étaient introduits dans les monastères d'hommes : ils s'y étaient tellement établis et enracinés, qu'il n'y trouva aucune docilité. Les chanoines d'une église collégiale, sous prétexte de leurs exemptions, lui firent mille insolences : il les endura avec une patience qui étonna tout le monde. Mais comme il leur pardonna les injures faites à sa personne, il punit celles qui étaient faites à sa dignité, par la rigueur des peines canoniques. Enfin, ces révoltés furent contraints de s'humilier, et de subir le joug qu'il ne leur voulait imposer que pour établir le bon ordre dans leur église. — La fureur de certains moines, que l'on nomme *Humiliés*, alla bien plus loin. Les supérieurs, ne pouvant souffrir la réforme qu'il voulait introduire dans leurs monastères, résolurent de se défaire du réformateur. Ils portèrent un scélérat à entreprendre cet assassinat exécrable. Ce furieux entre dans dans la chapelle où le saint faisait les prières du soir avec ses domestiques ; il lui tire un coup d'arquebuse, presque à bout portant. La balle, que le mauvais esprit avait conduite jusqu'à sa chair, y fut aplatie par l'ange protecteur du diocèse ; elle perça le camail, le rochet, tous les habits, mais elle ne put entamer ce saint corps invulnérable par sa pureté. Le saint archevêque ne s'en émut nullement : il commanda que personne ne bougeât de sa place, et acheva le temps de l'oraison. Après quoi, il se fit dépouiller, et on ne trouva qu'une légère meurtrissure. Le bruit de cet assassinat se répandit bientôt par toute la ville, et chacun accourut pour s'informer de sa santé. Le gouverneur même, avec qui le saint avait de grands différends, lui vint offrir tout ce qui dépendait de l'autorité de sa charge ; mais le saint archevêque le remercia honnêtement, et lui protesta qu'il ne voulait prendre aucune vengeance du meurtrier. (*Le même*).

[Le concile de Trente]. — Le grand ouvrage auquel notre saint archevêque s'appliqua avec le plus de soin, qu'il poursuivit avec le plus d'ardeur, et dont il fit sa grande affaire, fut celui d'où dépendait la réformation de l'Eglise en général, c'est-à-dire le concile de Trente, commencé depuis si longtemps, transféré et interrompu tant de fois, et pour lequel tant de papes et de souverains s'étaient donné tant de mouvement sans en pouvoir venir à bout. Le concile, qui devait rendre la paix à la chrétienté, confondre les hérésies, fixer et établir la croyance et les bonnes mœurs des fidèles, et décider en dernier ressort tout ce qu'il faut croire et ce qu'il faut faire pour être véritablement chrétien ; ce concile que tant de royaumes et de provinces avaient demandé avec tant d'empres-

sement, que tous les ordres avaient si longtemps attendu, et après lequel l'Eglise universelle avait si longtemps soupiré ; ce concile, dis-je, fut enfin conclu par les soins et les sollicitations pressantes de S. Charles; et l'on peut dire que ce fut autant son ouvrage que celui des Papes et des souverains qui y employèrent toute leur autorité. Certes, quand il n'aurait rendu que ce service important à l'Eglise, il mériterait la gloire d'être le réparateur de la discipline ecclésiastique ; et d'autant plus, qu'il fut le premier qui fit observer les décrets, qui gouverna son diocèse selon les règlements et les statuts du concile, et que ce fut à sa sollicitation que le Souverain-Pontife établit la congrégation qui s'appelle du *Saint Concile*, où se décident encore aujourd'hui les doutes et les contestations qui naissent sur l'intelligence des saints canons. Et l'on peut dire avec justice, de S. Charles, qu'ayant premièrement travaillé à se réformer lui-même et tous les siens, il a aussi contribué plus qu'aucun autre à la réformation de l'Eglise en général. (**Houdry**).

[S. Charles à la conquête des âmes]. — Ce fut un spectacle digne des anges et des hommes que ce grand prélat marchant à la tête de quelques prêtres et religieux et pénétrant dans les lieux les plus inaccessibles des Alpes, pour insinuer la piété dans les esprits les plus rustiques et les plus farouches. Cette expédition est bien plus glorieuse que celle de ces ennemis du repos et de la paix des hommes que le monde nomme mal à propos conquérants. Leur mémoire est abolie entre les hommes; mais la gloire de notre saint archevêque ne s'effacera jamais de leur esprit, puisqu'il a laissé en tant d'endroits des marques de son tendre amour pour son peuple. Il ne fit point de station qui ne fût signalée par quelque action extraordinaire. Ici il convertit un hérétique, là il ressuscite un mort ; en cet endroit il a fondé un séminaire ; en cet autre, il a rétabli une église qui tombait en ruines. En ce lieu-ci, il a réconcilié le troupeau avec le pasteur ; en ce lieu-là, il a donné un pasteur courageux et zélé à un troupeau exposé par le voisinage des hérétiques à être entraîné dans l'erreur. En un mot, il a laissé partout des monuments éternels de sa piété, de son zèle, de sa charité. Il exerça sa charge avec tant de lustre pour l'Eglise et de profit pour les fidèles, que l'on peut dire qu'il a replanté la religion dans les cœurs, remis les autels en vénération, les prêtres en dignité, le sacerdoce en honneur; que c'est son exemple qui fit tant de bons prélats de son temps, et de ses Séminaires que sortirent tant de prêtres travaillant avec un zèle infatigable à la conversion des âmes. (**Ogier**).

[Extirpation de l'hérésie]. — L'hérésie, après avoir ravagé la France et l'Allemagne, s'efforce d'entrer des deux côtés dans les Alpes. Ces montagnes inaccessibles ne purent arrêter la violence de sa course. Tout favorise son dessein : l'ignorance des prêtres, la grossièreté des peuples,

la malice des temps, les vestiges des Vaudois qu'elle trouve sur son passage, et surtout les mauvaises mœurs, qui sont de grandes dispositions à de mauvaises croyances. Elle se glisse par les détroits; elle parvient jusqu'au sommet de ces rochers, pour se précipiter dans ces heureuses campagnes où la foi des Barnabé et des Ambroise était encore dans sa pureté, et pour aller ravager, si elle eût pu, cette sainte cité où le Fils de Dieu a mis le centre de sa religion et le trône de son Eglise. Que fait S. Charles ? il s'arme de toute l'ardeur de son zèle, et défend avec une vigilance incroyable les entrées de son diocèse. Tantôt il écarte cet homme ennemi, qui vient de nuit semer la zizanie dans le champ que Dieu lui a donné à cultiver; tantôt il foudroie ce corrupteur qui vient ouvertement autoriser les relâchements, et introduire avec l'erreur le libertinage ; tantôt il confond la vanité, qui veut montrer son esprit à soutenir une mauvaise doctrine ; tantôt il détruit la curiosité, qui prête l'oreille à des persuasions dangereuses. Il écrit pour réfuter les uns, il prêche pour rassurer les autres. La foi triomphe, l'hérésie frémit, et termine en grondant ses malheureuses conquêtes sur les dernières limites du diocèse de notre saint. (**Fléchier**).

[Son amour extrême pour son peuple]. — Depuis que le saint homme fut monté sur le trône épiscopal, tous ses désirs, toutes ses pensées, ne tendaient qu'à se sacrifier pour ses diocésains. Il s'occupait jour et nuit de leurs besoins spirituels et temporels ; il ne s'étudiait qu'à leur procurer les avantages qui leur manquaient. Il allait de ville en ville pour instruire les ignorants; il entrait dans les maisons pour y chercher les pauvres honteux ; il réconciliait ensemble ceux que l'intérêt avait divisés ; il enlevait au démon ceux que l'erreur avait pervertis, et, comme le bon Pasteur, il allait par les montagnes et par les vallées chercher les ouailles qui s'étaient ou perdues ou égarées. (**Le P. Senault**).

(La peste de Milan].— Représentez-vous ce temps funeste où la ville de Milan fut frappée de ce fléau terrible qui fait tout à coup des royaumes les plus peuplés d'affreuses solitudes, où il n'est plus mention de parents ni d'amis, et où il semble qu'il soit défendu de s'assister les uns les autres. La ville de Milan se trouva frappée de cette terrible maladie, et ce fléau de la justice de Dieu lui enleva en peu de temps plus de vingt mille âmes. Les riches allaient chercher leur sûreté dans des retraites éloignées ; les pauvres qui demeuraient étaient consumés par la faim ou emportés par la peste, et cette ville si fameuse n'était plus qu'un cimetière pour les morts ou un hôpital pour les vivants. La crainte de la mort avait dispersé les pasteurs, et personne n'osait écouter les pénitents ou porter aux mourants le pain de vie ; et plusieurs, n'étant ni excités à leur salut ni instruits de leurs devoirs, renfermaient dans leur sein deux pestes ensemble, et mouraient d'une double mort. Ce fut en cette occasion que

notre saint archevêque fit voir son zèle et sa tendresse pour son peuple. Toutes ses entrailles s'émurent. On eut beau lui représenter que sa vie était importante au public : il répondait que le salut d'une âme était plus important à DIEU. Que ne puis-je vous le représenter allant dans tous les lieux infectés de la contagion pour assister ses brebis languissantes, traversant les rues, qu'une triste solitude rendait affreuses, entrant dans des maisons plus lugubres que des sépulcres ; passant au travers de ces souffles mortels qu'exhale de tous côtés un tas de morts et de mourants, portant en ses mains sacrées les remèdes de l'âme et du corps, écoutant les confessions, administrant la sainte onction, distribuant le corps et le sang du Sauveur ; appréhendant les moindres accidents pour les autres, et ne craignant rien pour lui-même ; pressé de tendresse et de compassion pour ses ouailles, dur et insensible pour lui-même et pour la conservation de sa propre vie ? Que ne puis-je vous le montrer se présentant soi-même à la justice de DIEU, comme une hostie vivante, comme une victime publique pour les péchés des Milanais, dont il voulait lui seul subir le châtiment ? (**Fléchier**).

[Même sujet]. — Ne vous semble-t-il pas voir ce bon pasteur, comme un autre S. Paul, se donnant lui-même à ses brebis : *Ego libentissimè impendam, et superimpendar ipse, pro animabus vestrs.* J'ai déjà donné tous mes biens pour secourir mon peuple dans ses nécessités corporelles ; je me donnerai encore moi-même pour le salut de leurs âmes : *Libentissimè impendam, et superimpendar ipse.* Il court au danger, sur ce principe, sans se ménager, et l'on peut dire qu'il s'exposa autant de fois au martyre, puisque l'Eglise reconnaît pour véritables martyrs ceux qui trouvent la mort dans cet exercice de charité; et quoique, par une protection singulière du Ciel, il ait été préservé d'un péril si évident, sa gloire et sa couronne n'en sera pas moindre dans le ciel : la volonté y a été tout entière. Aussi ne regardait-il la pourpre de cardinal qu'il portait que comme un engagement au martyre, et un signe toujours présent de donner sa vie pour son troupeau quand l'occasion s'en présenterait. Il la chercha mille fois, cette occasion, parmi les hérétiques ; mais si les ennemis de la religion ne lui ont pas ôté la vie, il l'a abrégée par ses pénitences, par ses jeûnes, par ses veilles et ses travaux continuels. (**Houdry**).

[Mortification et pénitence]. — Si notre saint archevêque ne gagna pas la couronne du martyre en exposant sa vie pour son peuple dans la maladie terrible dont il en périt un si grand nombre, il fut au moins martyr de la pénitence, puisqu'il n'y eut sorte d'austérité qu'il n'exercât pour affliger son corps. Il mangeait peu quoiqu'il travaillât beaucoup ; il joignait les veilles à l'abstinence, et il employait à la prière les nuits destinées pour le repos. Enfin, il exerça tant de rigueurs sur son corps, qu'il était impossible de comprendre comment un homme qui n'avait plus de force

pouvait entreprendre tant de choses, et comment un évêque usé d'austérité pouvait prêcher si souvent, visiter tant de fois son diocèse, assembler tant de synodes, et terminer tant de différends.

Outre que ce saint pasteur avait toutes les occupations que donne la conduite d'un grand diocèse ; que, comme S. Paul, il brûlait de zèle pour la conversion des pécheurs, qu'il ressentait les afflictions de tous les malheureux : *Quis infirmatur, et ego non infirmor? Quis scandalizatur, et ego non uror?* il se consumait tout entier par ses désirs, et toute sa substance se distillait, pour ainsi dire, par ses larmes ; il s'immolait par ses prières. Jamais homme n'agit tant, et ne pria tant ; jamais prélat n'accorda si bien l'action avec la contemplation, et jamais saint n'eut plus de commerce avec les saints et avec les anges. Aussitôt qu'il se pouvait se dérober aux affaires, il se mettait en oraison ; il recevait de Dieu ce qu'il devait donner à son peuple. Il était persuadé que les deux principaux offices d'un archevêque étaient la prédication et la prière ; que par l'une l'on consultait Dieu, et que par l'autre il fallait édifier les peuples, enseigner les ignorants, consoler les affligés et convertir les pécheurs. Par ces deux emplois, il immolait son âme à Dieu, et s'acquittait tout ensemble des devoirs d'un prêtre et d'une victime : de prêtre, en s'efforçant d'apaiser la colère de Dieu irrité contre son peuple, par ses ferventes prières ; de victime, en s'offrant soi-même en sacrifice, pour détourner de dessus son peuple sa vengeance et les effets de sa justice (**Le P. Senault**).

[Dévouement et charité]. — Vous représenterai-je ici notre saint prélat, au milieu d'une foule de mendiants, distribuant le pain de la parole de Dieu avec la nourriture corporelle, soulageant leur misère par sa charité et leur inspirant la patience par ses paroles ? Vous le représenterai-je humilié devant des pauvres, les servant dans leurs besoins, les consolant dans leurs maux, pansant leurs plaies, et descendant aux plus bas ministères de la miséricorde chrétienne, sans avoir égard à ses infirmités et à ses délicatesses naturelles, et sans craindre de mettre aux pieds des pauvres cette pourpre qu'on abaisse à peine devant les têtes souveraines ? Vous le montrerai-je traversant toutes les parties de son diocèse, et laissant dans tout son passage des traces de sa compassion et de ses bienfaits ; donnant aux uns de quoi suppléer à la stérilité des saisons, aux autres de quoi réparer les disgrâces de la fortune ; pourvoyant à la vocation de celle-ci, au mariage de celle-là? Loin d'ici ces personnes circonspectes et ménagères, qui ont beaucoup reçu et qui donnent peu, qui comptent avec Dieu et avec les pauvres, et qui soigneuses du lendemain, contre les règles de l'Evangile, et craignant toujours de s'appauvrir, se défient de la providence de Dieu et n'exercent qu'à regret sa miséricorde. Ne parlons pas non plus de ceux qui, dans l'ordre d'une justice commune, gardent une honnête proportion entre leurs biens et leurs

aumônes ; qui donnent aux pauvres tout ce qu'ils peuvent s'ôter raisonnablement à eux-mêmes, et qui, voulant accomplir la loi, mais n'aspirant pas à la perfection évangélique, se regardent au moins comme les premiers pauvres, se réservent pour eux ce qu'ils croient de droit leur appartenir, et répandent en charités non pas quelque partie de leurs commodités ou de leurs prétendues nécessités particulières, mais de ce dont ils se peuvent passer fort aisément. Notre saint prélat porte plus loin sa charité : il donne à toutes mains, et suivant le précepte de l'Evangile, sa gauche n'examine pas ce que fait sa droite.

S. Charles fut un de ces hommes de miséricorde dont parle l'Ecriture, et dont la piété fut inépuisable. On eût dit que Dieu lui-même l'avait enrichi pour faire voir jusqu'où peut aller la libéralité chrétienne. La fortune de ses aïeux, l'héritage de ses pères, la faveur d'un pontife ; successions, dignités, bénéfices, principautés, grandeurs du siècle et de l'Eglise, tout se trouve réuni en sa personne : et cependant quel usage fait-il de ses biens? Il ne les emploie à autre chose qu'à secourir les malheureux; l'estomac des affamés est le coffre-fort où il serre toutes ses richesses ; il met tout son bonheur à édifier, à bâtir ces temples vivants du Saint-Esprit (**Fléchier**).

[Même sujet]. — Le saint prélat s'estimait plus content de souffrir les reproches que lui pouvaient faire les riches en cette vie, de dépenser tout son bien et même ses fonds sans nécessité, d'être prodigue jusqu'à l'excès, et de faire des actions qui ne sont point commandées par le Fils de Dieu, que les reproches que lui auraient faits les pauvres au jugement de Dieu s'il avait employé ses grands biens en de folles dépenses, et qui n'auraient pas manqué de lui dire : *Nobis subripitur quod superfluis impenditur ;* ou bien : *Quos non pavisti occidisti :* c'est notre propre bien, c'est notre substance, que vous avez employée en équipages, en festins somptueux, en superfluités criminelles ; vous nous avez donné la mort, vous nous avez mis le couteau dans le sein, en nous déniant la nourriture que vous nous deviez. Aussi est-ce pour éviter ce reproche que S. Charles, ayant consumé en ces charités plus des trois quarts de son héritage, passe au revenu de ses bénéfices, et que, de plus de quatre-vingt mille écus de rente dont il jouit, soixante sont destinés pour les aumônes réglées ; que du peu qui lui reste pour entretenir sa maison, il se retranche, il ménage, et fait tant que la meilleure partie de ce reste y est encore employée. Il soustrait à ses propres besoins tout ce qu'il peut pour subvenir à ceux des autres. Il n'ignore pas ce qui sert d'excuse et de prétexte à tant d'autres, que les biens sont nécessaires dans la place qu'il occupe, que la bienséance de sa dignité, son autorité et son rang ne se peuvent passer de ce secours, et que, sans un peu d'éclat, on ne peut se faire respecter des peuples ; que c'est pour cela que l'Eglise assigne des revenus aux prélats, que cette fin est légitime :

Charles est sourd à toute autre raison qu'aux cris des pauvres et aux plaintes des malheureux (**Houdry**).

[La mémoire du saint]. — Il est vrai que la vie de S. Charles fut une continuelle préparation à la mort; mais personne ne s'était préparé à en apprendre la triste nouvelle. Chacun s'abandonna aux plaintes et aux soupirs, et les pauvres, surtout, poussèrent des cris de douleur, qui seraient sans doute montés au Ciel, si les péchés du peuple n'avaient été plus forts que toutes leurs humiliations. Mais pourquoi nous plaindre de la mort? Elle ne fut nullement coupable en cela; et nous avons plus de sujet de nous plaindre de ce zèle qui a tranché à quarante-sept ans le fil d'une vie qui devait toujours durer, pour le bonheur de l'Eglise; de ce zèle qui nous l'a ravi au milieu de ses jours. Mais non, ne nous plaignons point de l'avoir perdu : il vit toujours pour l'Eglise, et il vivra éternellement dans la mémoire de la postérité. Il vivra pour les pauvres, dans les hôpitaux qu'il a fondés; il vivra pour les personnes religieuses, par les réformes qu'il a si solidement établies dans leurs monastères; il vivra pour les pasteurs, dans les belles maximes qu'il leur a laissées pour conduire leurs diocèses; il vivra pour les clercs, dans les séminaires que son exemple a introduits par toute l'Eglise; il vivra, enfin, pour tous les fidèles, dans les moyens doux et faciles qu'il leur a donnés, par écrit et par son propre exemple, de se sanctifier premièrement soi-même, pour être digne ensuite de travailler à la sanctification des autres. (*Discours chrétiens*).

SAINT MARTIN.

Evêque de Tours.

AVERTISSEMENT.

Comme il n'y a guère de saint dans l'Église plus célèbre, et en faveur de qui le monde chrétien soit plus avantageusement prévenu que le glorieux S. Martin, aussi, y en a-t-il peu qui aient eu d'aussi illustres écrivains de leur vie et plus de panégyristes. C'est pourquoi nous ne devons pas craindre de manquer de matière dans un si abondant sujet. Toute la difficulté qu'y trouvera le prédicateur sera de réunir dans un juste dessein tant de faits, tant de vertus, de miracles et d'actions éclatantes, dans les différents états où il a vécu, car il s'est distingué en chacun d'eux autant que si toute sa gloire avait été bornée à remplir les devoirs de celui-là seul.

J'avoue que je ne puis approuver la méthode qu'ont suivie la plupart de ceux qui ont fait ou donné au public l'éloge de ce grand saint, de s'être eux-mêmes bornés, les uns à une seule vertu, les autres à une seule action ou à un seul emploi, sous prétexte qu'un seul discours ne suffit pas pour mettre en son jour tout le reste et qu'une seule vérité morale bien développée, à l'occasion d'une action ou d'une vertu principale qui marque mieux le caractère du

saint, est plus du goût du temps. Je ne m'arrête pas à réfuter ce sentiment ni cette règle dans les panégyriques ; mais je crois que ce n'est pas donner une assez haute idée d'un saint, que de ne le montrer qu'à demi, et que le propre caractère de S. Martin, *en particulier, est de pouvoir servir de modèle dans les trois différents états qui partagent plus communément la vie des hommes.*

§ I.

Desseins et Plans.

I. — *Labora, sicut bonus miles Christi* Jesu (II Tim. II, 3). — Il y a longtemps que le saint homme Job nous a avertis que la vie de l'homme est une guerre continuelle sur la terre ; et S. Paul, en exhortant son disciple Timothée à travailler comme un vaillant soldat de Jésus-Christ, semble nous dire que faire profession du christianisme c'est s'engager dans une milice laborieuse, qui ne finit qu'avec la vie. En effet, la première action de chrétien que nous y faisons est de prêter le serment de fidélité au prince du ciel et de la terre. L'Eglise, dont nous sommes les membres, s'appelle militante ; le ciel, où nous aspirons dès-lors, est un lieu de conquête ; toutes les créatures sont presque autant d'ennemis que nous avons à combattre, et tout ce grand monde n'est qu'un champ de bataille où tous les hommes ont, à la vérité, des rangs différents, mais où nul n'est dispensé de se trouver dans la mêlée. Aussi est-ce le sentiment des Pères, que tout véritable chrétien est un soldat, qui combat sous les étendards du Sauveur ; et même avec cette condition, qui ne se trouve dans nul autre combat, qu'il est obligé de toujours vaincre les ennemis de son salut ; il n'est point couronné s'il n'a généreusement combattu, et s'il n'est sorti victorieux du champ de bataille.

Ainsi, chrétienne Compagnie, ayant à vous faire l'éloge du grand S. Martin, dont vous célébrez la fête et qui est en effet si célèbre par tout le monde chrétien, dans la profession des armes qu'il embrassa d'abord, et par la condition de soldat où il se trouva engagé par sa naissance et par la volonté d'un père qui avait une charge considérable dans les troupes de l'empereur ; ayant, dis-je, à faire l'éloge de ce grand saint, je ne crois pas qu'il soit nécessaire de le faire changer de nom ni

de profession, mais seulement de faire voir comment il a passé d'une milice à une autre plus sainte ; et que, en retenant le nom de soldat, il a eu d'autres ennemis à combattre, qu'il a glorieusement vaincus. Pour cela, nous n'avons qu'à considérer les trois états où il a vécu, et qu'on peut appeler autant de véritables milices, dans lesquelles il s'est distingué de tous ceux qui ont eu les mêmes emplois et livré les mêmes combats : savoir : — 1°. De la milice séculière, où avant de faire ses premières armes au service d'un prince de la terre, il s'engagea de lui-même au service du Roi du ciel, en apprenant les lois de la milice chrétienne. — 2°. D'une milice plus sainte et toute spirituelle : car c'est ainsi qu'on peut appeler l'état religieux, qu'il embrassa sitôt après son baptême. — 3°. Comme chef d'une milice toute divine, où comme prélat il eut à combattre les infidèles et les hérétiques, à l'exemple des Apôtres et des premiers conquérants du christianisme.

Premièrement. — Dans la milice séculière, il se comporta comme un véritable soldat de Jésus-Christ, en remplissant les devoirs que S. Jean-Baptiste prescrit aux soldats : de ne faire tort à personne, de n'user d'aucune violence dans une condition où il semble que toute la loi est de n'observer aucune règle, de ne s'astreindre à aucune loi du christianisme : bien loin de cela, notre saint soldat fut modéré, affable, retenu dans ses paroles et dans ses actions ; porté à la piété, et, en quelque manière, religieux, dans un métier d'où il semble que la piété et la religion soient entièrement bannies. C'était un soldat chrétien, quoiqu'il n'eût pas encore reçu le baptême : car non-seulement il se préserva, tout jeune qu'il était, des désordres qui sont comme inséparables de cette condition, mais il conserva la pureté de son corps dans la compagnie de gens qui font vanité de leurs débauches. Il se contenta de sa solde, et aima mieux se priver des choses superflues que de les avoir aux dépens d'autrui. Enfin, il était tel que le glorieux précurseur de Jésus-Christ veut que soit un soldat qui pense à son salut et qui a la crainte de Dieu devant les yeux. — De plus, il pratiquait ce qu'il y a de plus recommandé dans l'Evangile, savoir l'aumône et la charité envers les pauvres, en épargnant sur sa paie, assez modique, pour secourir son prochain : témoin l'action si fameuse qui a mérité l'admiration de tous les siècles et l'approbation de Jésus-Christ même : ce fut de couper et de partager son manteau, n'ayant rien autre chose à donner à un pauvre tout nu qui lui demandait l'aumône. — Or, de cette conduite si louable et si chrétienne dans un catéchumène on peut tirer ces deux conséquences : — la première, qu'il ne faut parfois qu'une action d'éclat, généreuse et chrétienne, pour devenir un grand saint tout d'un coup, ou du moins pour assurer en quelque manière sa prédestination, parce qu'une action de cette nature est comme une profession déclarée, et un engagement au service de Dieu, et même un moyen d'attirer les grâces les plus puissantes pour y persévérer ; — la seconde, qu'il n'y a point de condition, d'emploi, de profession, où

l'on ne puisse se sanctifier, en s'acquittant des devoirs d'un véritable chrétien, puisque Martin s'est fait saint dans la profession qui semble la plus opposée à la sainteté.

Secondement. — S. Martin, ayant renoncé à la milice du siècle, s'engagea dans une autre plus sainte et toute spirituelle, qui fut l'état religieux, afin que, après avoir vaincu le monde en renonçant à tous les avantages qu'il y pouvait espérer, il put se vaincre lui-même en combattant ses passions et ses inclinations naturelles par une continuelle mortification de corps et d'esprit, et s'élevant par-là à la plus haute sainteté, où il parvint en peu de temps par de continuelles victoires sur lui-même : ce qui le disposa à la dignité épiscopale, que je puis appeler une troisième milice, où notre saint se trouva engagé malgré lui.

Troisièmement. — Ne croyez pas que, pour avoir été élevé à cette dignité, il ait cessé de combattre, afin de jouir en repos du fruit de ses premières victoires. Au contraire, ce fut alors que, devenu chef d'une milice plus chrétienne, et telle que S. Paul l'a prescrite à son disciple Timothée, il eut à combattre les plus grands ennemis de l'Eglise, les infidèles, les hérétiques et les libertins. Toute l'Europe était infectée de l'hérésie des Ariens, et il y avait en France un reste d'idolâtrie. Ce fut là de quoi exercer le courage du soldat de Jésus-Christ, devenu un chef également prudent et généreux. Il va attaquer les hérésies jusque dans la cour des empereurs, et purge la France du paganisme. Mais qui pourrait dire combien de fatigues il essuya, combien il courut de dangers, et combien lui coûtèrent ces victoires ? Voilà ce qui lui a mérité la palme dans le ciel.

—

II. — *Quæsivit sibi* Deus *virum juxtà cor suum* (I Reg. XIII. 14). — Ce fut la voix de Dieu qui se fit entendre autrefois, lorsque, cherchant un homme selon son cœur, dans ce temps ténébreux de la loi ancienne, auquel on trouvait un nombre infini de cœurs déréglés, de cœurs de pierre, de cœurs incirconcis, il trouva enfin le fils de Jessé. Il n'en est pas de même de la loi nouvelle : depuis que Jésus-Christ a paru sur la terre, il n'est pas si difficile de trouver des hommes selon le cœur de Dieu : Martin, entre plusieurs autres, fut trouvé tel : car il eut les mêmes sentiments que le Sauveur : une vénération sans égale pour son Père, un amour ineffable pour les pécheurs, un zèle tout ardent pour l'Eglise, à laquelle il donna le nom de son épouse, pour lui témoigner la tendresse affectueuse qu'il avait pour elle. Nous pouvons dire avec vérité que S. Martin eut ces trois mêmes sentiments : car

1°. Il fut pénétré du sentiment de la religion à l'égard de Dieu, ayant commencé à le servir dès sa plus tendre jeunesse, et dans un âge où à peine le connaissait-il, étant né de parents idolâtres et infidèles.

2°. Il eut toujours les sentiments d'une tendre compassion envers les pé-

cheurs, les pauvres et les affligés, qu'il s'efforça de soulager de tout son pouvoir, jusqu'à se priver même du nécessaire.

3°. Il eut un zèle tout ardent pour la gloire de l'Eglise, ayant toujours travaillé à amener à la connaissance de Dieu ceux qui étaient ensevelis dans les ténèbres de l'idolâtrie, à retirer les libertins de leurs désordres, et à ramener dans le sein de l'Eglise les hérétiques et les novateurs qui s'en étaient séparés.

—

III. — *Ego sum pastor bonus*: *animam meam pono pro ovibus meis* (Joan. x). — Quoique le glorieux S. Martin ne soit pas mort dans les supplices pour la défense de la foi, il ne laisse pas d'avoir remporté la palme du martyre, et d'avoir rempli les devoirs du bon pasteur qui l'obligeaient à se sacrifier pour ses brebis: *Animam meam pono pro ovibus meis*. En effet, on peut dire qu'il s'est véritablement immolé pour son troupeau, puisqu'il lui a donné ce qu'il avait de plus cher au monde:

1°. Les biens de la fortune, dont il s'est dépouillé pour le nourrir.

2°. Les biens de la grâce, en renonçant aux consolations de sa retraite pour travailler à leur salut dans l'épiscopat.

3° Il leur a sacrifié en quelque sorte les biens de la gloire, dont il consentait à se priver pour un temps, afin de travailler au salut du peuple s'il lui était encore nécessaire. (*Essais de Panégyriques*).

—

IV. — *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur* (Matth. v). — Le grand S. Martin mérite le titre d'homme de miséricorde, et l'on peut dire même que, s'il n'a pas surpassé une infinité de personnes par cette qualité, il y en a eu peu qui lui aient été égales en ce point: de manière qu'on lui pourrait attribuer avec raison ce que Job dit de lui-même, que *la miséricorde était née avec lui*. Il a donc mérité ce titre en tout sens:

1° Pour les soulagements temporels qu'il a donnés aux pauvres, sacrifiant à cet effet non-seulement le superflu et le commode, mais le nécessaire, comme il est aisé de voir par cette action d'éclat qu'il fit n'étant pas même encore initié dans les mystères de la religion par le baptême.

2° Pour le soulagement spirituel du prochain, pour lequel il a sacrifié ses veilles, ses soins et ses travaux, prêt à donner sa vie pour gagner des âmes à Dieu: ce qu'il a fait voir plusieurs fois pendant sa vie, et surtout dans l'épiscopat, en s'exposant à la fureur des tyrans pour ce sujet. (*Biroat*).

—

V. — *In diebus suis placuit* Deo (Eccli. xliv, 16). — Toute la vie de S. Mar-

tin a été partagée en trois états, où il s'est distingué entre ceux qui se sont sanctifiés dans la même profession. Il a été soldat, il a été religieux, il a été évêque.

1° Dans la profession des armes et la condition de soldat, il ne s'est pas moins signalé par sa piété, par son innocence, par la crainte de DIEU, par sa fidélité à accomplir tous les devoirs d'un véritable chrétien, que par son courage, son intrépidité dans les dangers, son mépris de la mort.

2° Dans l'état monastique, il s'est rendu parfait religieux, par une vie humble et cachée aux yeux des hommes mais connue de DIEU, qui l'a fait connaître au monde par les plus grands miracles, et encore davantage par ses éclatantes vertus, par lesquelles il a mérité l'approbation de DIEU et l'admiration de tous les peuples.

3° Dans la dignité d'évêque, soutenue par une vertu consommée, il s'est rendu agréable aux yeux de DIEU par les grands services qu'il a rendus à l'Eglise en combattant les hérétiques, en détruisant les restes de l'idolâtrie, et en bannissant le vice et le libertinage ; par la vigilance et le zèle qu'il a apportés à instruire, à régler et à gouverner son diocèse, n'y ayant rien par quoi il ait pu plaire davantage à DIEU : *In diebus suis placuit* DEO.

—

VI. — *Opertus est quasi pallio zeli* (Isaiæ LIV, 17). — De même que l'apôtre S. Paul donne, à un chrétien qui combat les maximes du siècle, pour cuirasse la justice, pour casque le soin et le désir de son salut, je crois que, conformément à cette idée, on lui peut donner le zèle pour son vêtement militaire, et dire, avec le prophète : *Opertus est quasi pallio zeli.* On voit bien que c'est faire allusion à l'action de charité si célèbre de Martin à l'égard d'un pauvre, auquel il donna par aumône la moitié de son manteau. Ce grand saint, en changeant de condition, devenu soldat de JÉSUS-CHRIST dans la vie monastique et dans la vie épiscopale, s'est revêtu du manteau du zèle, puisqu'il a exercé ce zèle d'une manière toute singulière :

Premièrement, — à l'égard de sa propre personne, ayant commencé dès son jeune âge à s'instruire des devoirs d'un chrétien, à s'adonner aux actions de piété et de charité envers les pauvres, et enfin à assurer son salut par les bonnes œuvres propres à son état.

Secondement, — le zèle dont il a été pénétré eut un plus glorieux emploi envers l'Eglise, qu'il a généreusement défendue contre les hérétiques et les restes de l'idolâtrie, s'employant infatigablement à la conversion des uns et des autres : ce qui le doit faire regarder comme un des apôtres de ce royaume.

Troisièmement, — il a été pénétré du même zèle à l'égard de son troupeau, en s'appliquant à l'instruire, à le défendre des loups qui s'effor-

çaient de le désoler; et enfin, contre les vices et le libertinage, ce qui a été le plus long et le plus constant objet de son zèle.

—

VII. — *Similem illum fecit in gloriâ sanctorum* : Le Seigneur l'a égalé en gloire aux plus grands saints (Eccli. XLV). Depuis que les persécutions ont cessé de donner des martyrs au ciel, l'Eglise reconnaît particulièrement trois sortes de saints, qu'elle honore et qu'elle propose à l'imitation des fidèles. — Les premiers sont ceux qui, dans une vie commune et ordinaire, ont conservé l'innocence par une constante fidélité au service de DIEU, et qui ont rempli tous les devoirs du christianisme dans l'état et la condition où la Providence les avait placés. — Les seconds sont les pénitents, ceux qui, n'ayant pas toujours mené une vie si régulière, ont réparé leurs désordres et les ont expiés par une rude pénitence, qui les a élevés à une sainteté souvent supérieure à ceux qui n'ont jamais péché grièvement. — Les troisièmes sont ceux qui, animés d'un zèle apostolique, ont travaillé à la conversion des peuples et à la sanctification des âmes.

Il y aurait à douter en quel rang nous pourrons mettre l'illustre S. Martin, si lui-même ne s'était signalé en ces trois sortes de sainteté ; ce qui peut faire le partage de son éloge.

1° Il a mené une vie innocente, dans la profession la plus décriée pour les désordres et les vices qui y règnent. Il y a été fidèle à DIEU, et y a rempli les devoirs d'un parfait chrétien, n'étant encore que catéchumène, afin de se disposer au baptême, après lequel il soupirait. Ce qui montre avec quelle perfection il en a ensuite rempli toutes les obligations. De sorte que l'on peut dire qu'il a égalé la sainteté de vie des premiers chrétiens, dont l'Ecriture fait un si magnifique éloge : *Similem illum fecit in gloriâ sanctorum.*

2° Quoique ce saint ait toujours vécu dans une parfaite innocence avant et après son baptême, il n'a pas laissé de pratiquer la pénitence la plus austère, qui l'a égalé aux anciens solitaires et aux cénobites des déserts et des cloîtres : *Similem fecit illum in gloriâ sanctorum.* Car de quelle manière n'a-t-il pas vécu dans la solitude où il se retira d'abord, et où il pratiqua une humilité et une mortification surprenante ; de sorte que la sainteté consommée où il parvint, et dont le bruit se répandit partout, par de surprenants miracles, lui acquit le nom de *grand,* comme dit S. Bernard : *Magnus in meritis, magnus in miraculis, magnus in virtutibus.*

3° On sait que ce fut la réputation de cette sainteté éminente qui le fit choisir pour évêque entre les plus grands hommes de son siècle, comme celui qui égalait en zèle les plus grands saints, et qui pouvait être comparé aux Ambroise, et aux Athanase, afin que, dans la dignité épis-

copale, il pût sanctifier son troupeau en convertissant les pécheurs, en détruisant l'hérésie, l'infidélité et le libertinage : en quoi les fatigues, les travaux et les persécutions qu'il a soufferts l'ont rendu semblable aux apôtres et aux martyrs, et lui ont mérité une gloire tonte semblable : *Similem illum fecit in gloriâ sanctorum.*

—

VIII. — *Dilectus* Deo *et hominibus, cujus memoria in benedictione est* (Eccli. xlv). — Si jamais homme fut chéri tendrement et de Dieu et des hommes, ce fut sans doute le glorieux S. Martin, dont l'Eglise célèbre en ce jour la mémoire. Il trouva le secret d'attirer sur sa personne, par ses vertus et ses grandes qualités, et l'amour de Dieu et l'amour des hommes, deux choses, selon la Vérité même, si difficiles à accorder.

1° Il eut le bonheur de plaire à Dieu, par l'innocence de sa vie et par la pureté de ses mœurs ; par son humilité, base et fondement de toutes les perfections ; par sa charité envers Dieu et envers le prochain.

2° Il a eu l'avantage d'être aimé des hommes, pour sa douceur et son affabilité, sa pieuse condescendance, sa charité, les bienfaits dont il comblait les grands et les petits, et surtout les personnes affligées, nécessiteuses et infirmes.

Ce fut par ces pieux moyens que ce grand saint gagna le cœur de Dieu et les cœurs des hommes : *Dilectus* Deo *et hominibus, cujus memoria in benedictione est.*

§ II.

Les Sources.

S. Sulpice Sévère, qui vivait du temps de S. Martin, et qui l'avait connu familièrement, est proprement l'historien de sa vie. Presque autant orateur qu'historien, sa diction est pure et élégante, et digne de la grandeur du sujet qu'il traite, selon le témoignage de S. Paulin. — Il a de plus composé trois dialogues et trois Epîtres sur les principales actions du saint.

S. Paulin, évêque de Nôle, a écrit en vers la vie de S. Martin, tant pour la célébrité de son nom dans toute l'Eglise que pour en avoir été

guéri lui-même d'une maladie grave. Il y donne tous les détails de cette admirable vie.

Venantius Fortunatus a fait, comme S. Paulin, quatre livres sur S. Martin, pour avoir été miraculeusement guéri par ce saint.

S. Grégoire de Tours a décrit ses miracles, pareillement en quatre livres, et fait l'histoire de la translation de son corps.

Ennodius a fait une hymne sur ce sujet.

Il y a peu d'auteurs ecclésiastiques, parmi les latins, qui n'aient parlé avec éloge du grand S. Martin ; et parmi les grecs, **Sozomène**, **Nicéphore**, et autres historiens, en font une mention honorable.

S. Bernard a fait un long sermon sur ce saint : il est intitulé *De exemplis obedientiæ ;* il y parle dignement de ses vertus, de ses belles actions et de ses miracles.

S. Bonaventure, sur ces paroles de l'Ecclésiastique, *In bonitate et alacritate animæ suæ, placuit* Deo, parle de toutes les vertus de ce Saint.

S. Pierre Damien, pour faire l'éloge de ce Saint, emploie ces trois paroles de l'Evangile : *Videte, vigilate et orate*, et en fait le partage de son discours.

S. Laurent Justinien, dans un sermon sur la fête de S. Martin, rapporte ses actions et ses vertus, et s'élève fortement contre les prélats oisifs, ambitieux et adonnés à leurs plaisirs.

Denys le Chartreux a fait deux sermons sur le même saint, où il parle de ses vertus, avant et après son baptême.

Guillaume de Paris deux sermons, où il propose l'exemple de ce grand saint, afin d'exciter les chrétiens à l'imitation de ses vertus.

Albert-le-Grand, un sermon, où il prend pour texte ces paroles ; *Sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris.*

S. Thomas d'Aquin, un sermon, où il considère S. Martin dans les trois états dans lesquels il a vécu.

Le P. Senault, de l'Oratoire, Panégyriques.

Biroat, Panégyriques ; il y montre que S. Martin a mérité justement le titre *d'homme de miséricorde.*

Godeau, *Eloges des Evêques*, en a fait un très-beau de S. Martin.

Le P. Duneau, Panégyriques des Saints ; il y fait un parallèle de S. Martin avec Abraham.

Essais de Panégyriques : trois desseins ou abrégés de sermons.

Le P. Nouet, *Vie de* Jésus *dans ses saints*, a une méditation, qui vaut un sermon, quoiqu'il ne parle que de sa charité et de son amour envers Dieu.

§ III.

Passages, Exemples, Figures, Applications de l'Écriture.

Mendicus sum et pauper : Dominus sollicitus est mei. Ps. 39.

Je suis un mendiant et un pauvre : C'est le Seigneur qui prend soin de moi.

Dominus mihi adjutor : non timebo quid faciat mihi homo. Ps. 117.

C'est le Seigneur qui me secourt : je ne craindrai point ce que l'homme peut faire contre moi.

Glorificavit illum Deus *in conspectu regum.* Ecc. xlv, 3.

Dieu l'a glorifié devant les rois de la terre.

Qui non renuntiat omnibus quæ possidet non potest meus esse discipulus. Luc. xiv, 33.

Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple.

Ego sum pastor bonus : animam meam pono pro ovibus meis. Joan. x, 12.

Je suis un bon pasteur ; je donne ma vie pour sauver mes brebis.

Ego libentissime impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris. II Cor. xii, 15.

J'emploierai volontiers tout ce que j'ai, et je m'emploierai moi-même au-dessus de mes forces, pour votre salut.

Filioli mei quos iterùm parturio donec formetur Christus in vobis. Galat. iv, 19.

Mes petits enfants, pour qui je souffre les douleurs d'une mère qui enfante, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous.

Quis nos separabit à charitate Christi ? Tribulatio ? an augustia ? an fames ? an nuditas ? an periculum ? an persecutio ? an gladius ? Rom. viii, 35.

Qui est-ce qui nous séparera de Jésus-Christ ? est-ce la tribulation ? est-ce la pauvreté ? est-ce la faim ? est-ce la nudité ? est-ce le danger ? est-ce la persécution ? est-ce l'épée ?

Sicut scriptum est, quia propter te mortificamur totâ die ; æstimati sumus sicut oves occisionis ; *sed in his omnibus superamus propter eum qui dilexit nos.* Ibid.

Nous sommes mortifiés tous les jours pour vous (Seigneur), ainsi qu'il est écrit : *nous sommes comme des brebis destinées à la mort ;* mais nous demeurons victorieux, à cause de celui qui nous a aimés.

In laboribus plurimis, in carceribus abundantiùs, in plagis suprà modum, in mortibus frequenter. II Cor. xi, 23.

J'ai plus essuyé de travaux que les autres, j'ai plus souvent été mis en prison, souffert plus de plaies ; je me suis vu souvent exposé à la mort.

Quis infirmatur, et ego non infirmor ? quis scandalizatur, et ego non uror ? Ibid.

Qui est ce qui est faible, sans que je sois faible avec lui ? qui est scandalisé, sans que je brûle ?

Placeo mihi in infirmitatibus meis ; in contumeliis, in necessitatibus, in persecutionibus, in angustiis pro Christo. II Cor. xii, 10.

Je me plains dans mes infirmités, dans les affronts, dans la pauvreté, dans les persécutions, dans les afflictions pressantes que je souffre pour Jésus-Christ.

Labora sicut bonus miles Christi Jesu. II Tim ii, 3.

Travaillez comme un brave soldat de Jésus-Christ.

Nemo militans Deo *implicat se negotiis secularibus.* Ibid.

Qui certat in agone non coronatur nisi legitimè certaverit. Ibid.

Bonum certamen certavi; cursum consummavi, fidem servavi: in reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus in illâ die, justus judex. II Tim. IV, 7.

Non dedit nobis Deus *spiritum timoris, sed virtutis et dilectionis et sobrietatis.* II Tim. I, 7.

Noli erubescere testimonium Domini nostri, sed collabora Evangelio secundùm virtutem. Dei. Ibid.

Mihi vivere Christus est, et mori lucrum. Quòd si vivere in carne, hic mihi fructus operis est, quid eligam ignoro, coarctor autem è duobus : desiderium habens dissolvi et esse cum Christo, multò magìs melius, permanere autem in carne necessarium propter vos. Philipp. I, 21-24.

Celui qui est enrôlé au service de Dieu ne s'embarasse point dans les affaires séculières.

Un athlète qui combat n'est couronné qu'après avoir bien combattu, et selon l'ordre qu'il en a reçu.

J'ai combattu le bon combat; j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi : il ne me reste qu'à attendre la couronne de justice, qui m'est réservée, que le Seigneur, comme un juste juge, me rendra en ce grand jour.

Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais un esprit de courage, d'amour et de sagesse.

Ne rougissez point de Notre-Seigneur, que vous devez confesser; mais travaillez avec moi pour l'Evangile, selon la force que vous avez reçue de Dieu.

Jésus est ma vie, et la mort m'est un gain. Que si je demeure plus longtemps dans ce corps mortel, je tirerai du fruit de mon travail. Je ne sais ce que je dois choisir ; je me trouve pressé des deux côtés : car, d'une part, je désire être déchargé des liens du corps, et d'être avec Jesus-Christ, ce qui est le meilleur ; et, de l'autre, il est plus utile pour votre bien que je demeure avec vous.

EXEMPLES ET FIGURES TIRÉS DE L'ÉCRITURE

[Abraham]. — Dieu commanda autrefois au patriarche Abraham de sortir de son pays, d'abandonner ses parents et de quitter la maison de son père : *Egredere de terrâ tuâ, et de cognatiône tuâ, et de domo patris tui.* Il lui promet en même temps de le mener dans une terre fertile, abondante en toutes sortes de biens, et de le bénir, de le faire prospérer, de multiplier ses enfants comme les étoiles du ciel ; de rendre son nom glorieux ; de bénir ceux qui le béniraient, et de maudire ceux qui le maudiraient. — Dieu a tenu un pareil procédé à l'égard de S. Martin, en beaucoup de choses. Il le fit sortir de son pays et de la maison de son père pour le conduire dans un pays beaucoup plus abondant et plus florissant que le sien, et en science et en piété, où la divine Providence avait dessein de l'établir pour le reste de ses jours. Il le fit père et patriarche de plusieurs enfants spirituels, parmi lesquels on compte de grands saints, de grands évêques et beaucoup de confesseurs. Il glorifia le nom de ce saint homme, non-seulement dans les Gaules, mais encore dans tout l'Orient et l'Occident. Il le combla de bénédictions ; il

bénit ceux qui le bénissaient, et donna sa malédiction à ceux qui lui étaient contraires.

[Moïse et S. Paul]. — Ne peut-on pas dire que S. Martin a parfaitement imité la charité de S. Paul et de Moïse, qui, par un sentiment que l'amour leur inspira, voulurent être anathèmes pour leurs frères? Car S. Paul, dans cette même disposition, souhaita comme son Maître, d'être une victime publique, et de se voir en quelque manière séparé même de Jésus-Christ, pour y voir unis tous les hommes. *Quia amo Christum*, lui fait dire S. Jean-Chrysostôme, *cupio separari à Christo, ut plures, imò omnes, eum laudent et ament:* parce que j'aime Jésus-Christ, je souhaiterais d'être divisé d'avec lui pour quelque temps afin d'attirer à son service un plus grand nombre de fidèles, et pour augmenter davantage le nombre de ses serviteurs. Notre saint évêque imita aussi en cela Moïse, qui souhaita d'être effacé du livre que Dieu avait écrit, pour qu'il eût la bonté de pardonner au peuple dont il lui avait donné la conduite. Je ne vois que S. Martin qui ait été, comme ces deux grands hommes, dans cette généreuse disposition ; qui, sollicité par l'amour qu'il portait à son troupeau, ait voulu différer sa gloire et se mettre ainsi au hasard de son salut, vu la faiblesse de l'homme, et s'exposer encore au danger pour le défendre contre les loups ravisseurs qui le menaçaient. Le saint homme ne peut entendre les soupirs de ses disciples, qui se plaignent qu'il les abandonne dans un temps où ils ont encore un extrême besoin de son assistance : pénétré jusqu'au vif des regrets de personnes si chères, il souhaite que son triomphe soit différé pour quelque temps, afin de pouvoir les rendre plus forts dans l'amour du Sauveur. — Il est vrai que quelques-uns des SS. Pères ont paru être dans cette pensée, à l'égard de Moïse et de S. Paul, que la grandeur de leur amour pour Dieu leur faisait souhaiter d'être entièrement séparés de lui pour que plusieurs l'aimassent. Mais qu'il me soit permis de dire que, à l'égard de Moïse, le texte sacré marque clairement que ce ne fut point du tout là sa pensée; et, pour ce qui est de S. Paul, si ce fut la sienne, comme le texte semble l'insinuer, il faut dire que ce fut un sentiment plus admirable qu'imitable, ou un excès de zèle, qui le transporta hors de lui-même, plutôt qu'un désir formé et un véritable sentiment.

[S. Pierre et S. Jean]. — Croiriez-vous que notre saint pasteur, tout pauvre qu'il est, exerce la miséricorde dans un degré d'excellence incomparable, et que, de la pauvreté même qu'il a vouée, il tire un trésor inépuisable pour faire des aumônes à tout venant? Je ne dis pas seulement parce que, en quittant tout pour suivre le Fils de Dieu, il donne tout, et que, en quittant tout, tout le monde est une aumône pour lui, mais principalement, parce que Dieu, pour récompenser sa pauvreté, lui ayant donné pouvoir sur toute la nature, le saint homme, n'ayant d'ailleurs aucun

bien temporel, ne se sert du don des miracles qu'il a reçu que pour soulager les nécessités des pauvres : ne pouvant leur faire des aumônes de ses biens, il fait pour eux des miracles, qui leur étaient plus utiles que tous les autres biens. Ne diriez-vous pas que ce sont les saints apôtres Pierre et Jean revenus au monde en la personne de notre saint ? Ces premiers pasteurs de l'Eglise, comme tout le monde sait, voulant entrer dans le temple, rencontrèrent à la porte un pauvre perclus de ses membres, et, n'ayant pas de quoi lui donner ce qu'il désirait, ils lui donnèrent beaucoup plus, la guérison et le pouvoir de marcher. S. Martin fit en cela non-seulement comme ces saints apôtres, mais comme le Sauveur même, qui exerça plus souvent cette sorte de miséricorde. Quand les aveugles lui demandaient l'aumône, il leur donnait les yeux ; aux boiteux il donnait des jambes, aux malades la santé. Il est vrai que notre saint pasteur se servait assez souvent de ce pouvoir pour renverser les temples des démons, pour briser les idoles, pour abattre les autels profanes, afin de faire par là des exemples de la justice de Dieu ; mais il faut avouer que le plus ordinaire emploi de cette puissance était de faire miséricorde et de soulager miraculeusement les nécessités des misérables. — Ce n'est pas là tout. S. Martin non-seulement imita la charité des saints apôtres Pierre et Jean, mais j'ose dire qu'il les surpassa, parce que les saints Apôtres ne guérirent que ceux qui voulaient bien être guéris ; mais notre saint guérissait même ceux qui fuyaient leur guérison comme un malheur, regardant leurs ulcères ou leurs maladies comme des moyens de gagner leur vie.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ECRITURE A CE SUJET.

Faciam te in gentem magnam, et benedicam tibi, et magnificabo nomen tuum, erisque benedictus (Gen. XII, 2). — Pour peu que l'on fasse attention à la bonté dont Dieu usa autrefois envers le patriarche Abraham, il est aisé de voir que les promesses qu'il lui fit se sont accomplies dans le glorieux évêque S. Martin : Dieu voulut lui marquer, par ces paroles, qu'il serait le père d'une nation puissante, nombreuse, et remplie d'hommes illustres. L'apôtre S. Paul appelle tous les fidèles des enfants d'Abraham selon l'esprit, et ce patriarche même le père des croyants. De même S. Martin eut un grand nombre d'enfants selon l'esprit, parce qu'il convertit plusieurs idolâtres, plusieurs hérétiques, et que, avant même d'être évêque, il bâtit et gouverna longtemps un monastère, et un autre encore depuis qu'il fut parvenu à la dignité épiscopale ; maisons où l'on vivait avec tant de sainteté, qu'il y avait peu de villes épisco-

pales qui ne désirassent d'avoir pour évêques ses religieux. Les bénédictions que Dieu donna au saint patriarche furent en partie temporelles, en partie spirituelles : car Dieu lui donna non-seulement de grandes possessions, mais l'orna encore des vertus les plus éminentes et de tous les dons du Saint-Esprit. Ces bénédictions surpassèrent. si je l'ose dire, celles qu'il promit à Abraham , puisqu'elles furent plus spirituelles que temporelles, parce qu'il faisait plus d'état de l'humilité et de la pauvreté évangélique que de toutes les richesses et les honneurs du monde.

Magnificabo nomen tuum (Ibid.). — Si Dieu rendit autrefois le nom du patriarche Abraham si célèbre parmi les siens, et même chez les nations dont il fut respecté et admiré, en sorte que sa mémoire est encore en vénération dans l'Eglise, nous pouvons dire de même, de S. Martin, qu'il y a eu peu de saints dans la loi de grâce qui aient été en pareille estime, et durant sa vie et après sa mort, et en France où il a vécu, et dans tous les autres pays. Après son élévation à l'épiscopat, le saint se vit obligé de visiter deux empereurs, dont l'un, prévenu contre lui par les ariens, lui ayant refusé l'audience, ne laissa pas, dans la suite, de l'y admettre et de lui accorder tout ce qu'il était venu demander ; et l'autre, quoique païen, ne se contenta pas de lui accorder toutes ses demandes, mais se fit un plaisir de le faire manger à sa table, de lui faire confidence des affaires de son empire, et de l'avoir en singulière vénération. N'est-ce pas un accomplissement de la promesse que Dieu avait fait à l'ancien patriarche ? n'est-ce pas là un trait de la magnificence de Dieu à l'égard de S. Martin ? et ne peut-on pas dire de lui ce que l'Ecriture dit du fidèle Mardochée : *C'est ainsi que* Dieu *glorifie celui qu'il veut honorer* ?

Si quis episcopatum desiderat, bonum opus desiderat (II Tim. III). — Oui, il est vrai, c'est une chose excellente que d'être évêque ; mais désirer de l'être pour primer, pour être élevé au-dessus des autres, pour dominer, c'est assurément une très-mauvaise chose. Si, comme autrefois, la peine, le travail, la gloire de verser son sang pour Jésus-Christ étaient les seuls avantages attachés à la dignité de pasteur et d'évêque, combien peu voudraient se charger de la conduite de leurs frères, combien peu de parents rechercheraient et brigueraient auprès des grands du siècle avec tant d'ardeur ces charges qui parurent toujours si peu souhaitables, et même si redoutables, à ces grands hommes de la primitive Eglise, qui ne s'en chargèrent jamais que par force, non par la crainte de la mort, mais par la difficulté de s'acquitter dignement d'un emploi si éminent, dont les anges même se trouveraient encore à peine capables ! S. Martin en fut bien persuadé et, s'il fut élevé à cette haute dignité, il fallut le prendre par adresse, et l'y introniser malgré lui.

Pertransiit benefaciendo et sanando omnes (Act. x). — JÉSUS-CHRIST était bienfaisant par nature, il ne pouvait faire que du bien, et l'Eglise même nous l'enseigne : *Cujus natura bonitas.* Mais cette qualité, cette bonté, ce plaisir qu'il prend à faire du bien incessamment, il les communique presque à tous les saints, et ce qu'il a de sa propre nature il le leur accorde par grâce, par participation de son être bienfaisant. Mais si jamais serviteur de DIEU fut partagé d'un don si magnifique, ce fut sans doute le grand S. Martin. Passa-t-il jamais par aucun endroit, par aucune province, qu'il ne la remplît de bénédictions et temporelles et spirituelles? entra-t-il jamais dans une maison où il ne fit du bien non-seulement à ceux qui voulurent en profiter, mais même aux plus indignes, se souvenant que DIEU fait luire son soleil sur les bons et sur les mauvais ? Combien de malades guérit-il ! Combien de pécheurs changea-t-il ! combien de païens amena-t-il à la connaissance du vrai DIEU ! et cela dans tous les pays, et en si grand nombre qu'il serait impossible de le rapporter ?

Mementote præpositorum vestrorum, qui vobis locuti sunt verbum DEI : *quorum intuentes exitum conversationis, imitamini fidem.* (Hebr. XIII). — S. Martin ayant toujours été considéré comme l'ornement de l'Eglise de France et comme le protecteur de la nation, n'est-il pas juste d'avoir pour ce saint évêque une vénération particulière, et la reconnaissance pour toutes les grâces qu'il nous a procurées pendant sa vie, et pour celles qu'il nous mérite encore auprès de DIEU ? N'est-ce pas de lui principalement que nous devons nous dire à nous-mêmes, pour nous animer à une vie sainte : « Souvenez-vous de ce saint pasteur, de sa charité et de son humilité ; de son amour pour DIEU et pour les pauvres ; de son grand cœur et de toutes ses vertus ? » Et cela afin de l'imiter dans les choses qui sont à notre portée, et d'admirer les dons de DIEU. *Mementote præpositorum vestrorum.* Excitons-nous à honorer sur la terre un saint qui est si glorieux dans le ciel : c'est contribuer à sa gloire que de suivre ses exemples: *Quorum intuentes exitum conversationis, imitamini fidem.*

§ IV.

Passages et pensées des SS. Pères.

Pauperi nudo eleemosynam petenti, cùm nihil haberet præter arma et vestimentum, partem chlamydis dedit. Sever. Sulpic., Vita S. Martini.

Martin donna une partie de son manteau à un pauvre qui lui demandait l'aumône, n'ayant autre chose à lui donner, et n'étant maître que de ses habits et de ses armes.

Huic, sequenti nocte, Christus, dimidiatâ illâ veste indutus, apparuit, hanc mittens vocem : Martinus cathecumenus hâc me veste contexit. Ibid.

La nuit suivante Jésus, couvert de cette demi-casaque, lui apparut, et prononça ces paroles : « Martin, qui n'est encore que catéchumène, m'a revêtu de cet habit. »

Idolorum fana dejecit et locus succidit, non veritus aliquandò vitæ adire discrimen, ut eorum cultum aboleret. Ibidem.

Il renversa les temples d'Idoles et brûla les bois qui leur étaient consacrés, ne craignant pas de s'exposer à perdre la vie pour ruiner entièrement leur culte.

Ab episcopis arianis, quòd eorum perfidiam frangeret, publicè virgis cæsus est ; Illyrico pulsus est ; eadem de causâ, Mediolano, ubi monasterium construxerat, per Auxentium ejectus est. Ibid.

Il fut publiquement fouetté par les évêques ariens, parce qu'il s'opposait à leur perfidie. Il fut ensuite chassé de l'Illyrie ; et pour le même sujet, Auxence, Evêque arien, le chassa de Milan, où il avait bâti un monastère.

Injuriarum fuit patientissimus, adeò ut impunè vel ab infimis clericis læderetur, ac plerumque sibi obtrectantium peccata defleret. Ibid.

Il fut d'une admirable patience dans les injures ; il souffrait les insultes des clercs des derniers ordres, sans les en punir ; souvent même il pleurait les péchés de ceux qui le calomniaient.

Unus idemque semper, cælestem lætitiam vultu præferens, extra naturam hominis videbatur. Nemo vidit illum iratum, nemo commotum, nemo mœrentem, nemo ridentem. Ibid.

Il était toujours le même, faisant paraître une joie céleste sur son visage ; il semblait être élevé au-dessus de la condition de l'homme. On ne le vit jamais ni en colère ni ému, ni triste ni riant.

Martinus lucerna erat ardens et lucens : eum saltèm non pigeat imitari, sed imitari in eo quod est imitabile, non autem quod mirabile videtur. Bern. Serm. de S. Martino.

Martin fut une lampe ardente et luisante : ne refusons pas de l'imiter dans les actions qui sont imitables, non dans ce qui est simplement admirable.

Dives est iste Martinus : dives in meritis, dives in miraculis, dives in virtutibus, dives in signis. Ibid.

Martin est riche en tout : riche en mérites, en miracles, en vertus et en prodiges.

Suscitavit Martinus tres mortuos, condidit visum cæcis, surdis auditum, mutis loquelam, claudis gressum, aridis sospitatem. Ibid.

Martin a ressuscité trois morts ; il a rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets ; il a fait marcher droit les boiteux, il a guéri les paralytiques.

Quia verè pauper fuit spiritu Martinus pauper et modicus meruit nominari. Ibid.

Parce que Martin a été pauvre d'esprit, il a été nommé par excellence l'humble et le pauvre.

Domine, inquit, si adhùc populo tuo sum

Seigneur, dit-il, si je suis encore néces-

necessarius, non recuso laborem: fiat voluntas tua. Ibid.

O verè sanctissimam animam! ô inæstimabilem charitatem! ô obedientiam singularem! Bonum certamen certâsti, cursum consummâsti, fidem servâsti: de reliquo superest tibi corona justitiæ, quam reddet tibi hodiè justus judex: et adhùc dicis: Non recuso laborem! Ibid.

Oculis ac manibus in cœlum semper intentus, invictum ab oratione animum non relaxabat. Sever. Sulpit.

Assiduâ DEUM *oratione precabatur, ut se ex illo mortali carcere liberaret.* Ibid.

O beata anima, quam etsi gladiis persecutoris non abstulit, palmam tamen martyrii non amisit! Ecclesia in ejus Offic.

O virum ineffabilem, qui nec mori timuit nec vivere recusavit! Ibid.

Christianus patienter vivit, delectabiliter moritur. August.

Ejus est mortem timere qui ad Christum nolit ire; ejus est ad Christum nolle ire qui se non credit cum Christo incipere regnare. Cyprian. de Mortalit.

Omnem locum sublimem et excelsum velut præcipitium reformidabat. Bernard. de S. Malachia.

Onus angelicis humeris formidandum! (Episcopatus.) Concil. Trident. Sess. 6.

Ad hoc speculatores, hoc est populorum præpositi, constituti sunt in Ecclesiâ, ut non parcant objurgando peccata. August., de Civit.

saire à votre peuple, je ne refuse point le travail: que votre volonté soit faite.

O âme vraiment sainte! ô amour au-dessus de l'estime des hommes! ô obéissance singulière! Vous avez soutenu le grand combat; vous avez fini votre course; vous avez gardé la foi: il n'y a plus qu'à vous donner la couronne de justice, que le Seigneur doit aujourd'hui vous offrir, comme une juste récompense: et vous dites: Je ne refuse point le travail!

Ayant toujours les yeux et les mains élevés vers le ciel, son esprit ne se détournait point de la prière, dont il était sans cesse occupé.

Il priait continuellement le Seigneur de le délivrer de cette prison mortelle de son corps.

O l'âme bienheureuse! Bien que le glaive de la persécution ne l'ait point séparée de son corps, elle n'a pas pourtant été privée de la palme du martyre.

O homme qu'on ne peut assez admirer, qui n'a ni craint la mort ni refusé de vivre pour le bien de son peuple!

Le véritable chrétien prend la vie en patience, et meurt avec joie.

Il n'appartient qu'à celui qui ne veut pas aller à JÉSUS-CHRIST de craindre la mort et à celui qui ne veut pas commencer à régner avec JÉSUS-CHRIST de ne vouloir pas aller à lui.

Il craignait comme un précipice certain l'élévation à une éminente dignité.

La charge d'évêque est un fardeau redoutable aux anges mêmes.

On a établi dans l'Eglise des inspecteurs, c'est-à-dire, des pasteurs des peuples, afin qu'ils ne manquent pas à reprocher aux hommes leurs dérèglements.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Humilité de Martin]. — Le grand S. Martin est assez connu dans le monde chrétien, sans qu'il soit nécessaire d'en faire ici le portrait. On peut juger, par ce que nous en avons déjà dit ci-devant et ce que nous en dirons encore dans la suite, quel il a été. Le seul nom de ce saint suffit pour donner l'idée d'un évêque accompli en toutes choses. Il fut un de ces exemples fameux qui doit faire comprendre à tous les ministères de l'Eglise qu'il n'y a rien de plus redoutable que la charge pastorale ; qu'on doit s'estimer heureux lorsqu'on peut passer ses jours sans porter ce lourd fardeau ; qu'on ne doit entrer dans le sanctuaire, pour ainsi dire, que par contrainte et lorsque Dieu nous fait voir des marques d'une vocation légitime, auxquelles il serait criminel de résister. Que ceux qui courent après les dignités ecclésiastiques, que ceux qui envisagent sans effroi les places les plus élevées de l'Eglise, que les pères et les mères qui les briguent pour leurs enfants, viennent voir un saint qui ne peut se résoudre à accepter l'office de diacre, et qui croit trop entreprendre lorsqu'il consent qu'on le mette au rang des exorcistes. Quelle frayeur dans notre saint lorsque le peuple de Tours le demande pour évêque ! Il faut employer l'artifice pour l'engager à se rendre dans la ville ; il demande en grâce qu'on le laisse libre, qu'on lui permette de retourner dans sa solitude goûter un repos innocent, méditer les vérités éternelles, pratiquer les austérités les plus rigoureuses de la pénitence. Tous prononcent qu'il est digne d'être évêque : lui seul déclare qu'il en est indigne. C'est-là ce qui s'appelle avoir une véritable idée de l'épiscopat, que de le considérer comme un fardeau accablant, au-dessus des forces de l'homme, ou qu'il ne peut porter qu'avec des grâces extraordinaires, grâces que Dieu n'acorde qu'à ceux qui tremblent, qui fuient, qui ne craignent rien tant que d'être chargés d'un tel emploi, et qui n'acceptent un si lourd fardeau que parce que ce serait déplaire à Dieu que de ne pas obéir à sa voix.

[Savoir se condui e soi-même]. — La plupart des chrétiens sont tout à fait incapables de conduire les autres, parce qu'ils ne savent pas eux-mêmes se conduire. Il y en a une infinité qui sont dans une grossière ignorance ; remplis de ténèbres, comment seraient-ils en état d'éclairer les autres ?

Ce doit donc être la première application du chrétien de se connaître lui-même, d'étudier ses obligations, et d'observer exactement ce que Dieu demande de lui. Il doit en cela imiter le prophète royal qui, bien qu'il fût l'oint du Seigneur, et appelé de Dieu même pour la conduite d'un grand peuple, n'avait rien plus à cœur que de s'informer exactement de la volonté de Dieu et de la suivre. Mais il y a cette différence entre les pasteurs des âmes et les rois de la terre, que, le ministère de ceux-là étant infiniment au-dessus de ceux-ci, ils doivent être beaucoup plus parfaits et plus saints, puisqu'ils doivent enseigner les rois mêmes, et leur servir de lumière et d'exemple, aussi bien qu'au simple peuple.

[Etre appelé de Dieu]. — Celui qui a appris à faire la volonté de Dieu sait tout ce qu'un chrétien peut connaître de plus utile. Il surpasse en science les plus habiles philosophes, les docteurs les plus éclairés. Soyez consommé en science; si vous ne savez pas la volonté de Dieu, si vous ne la pratiquez pas, vous n'êtes qu'un ignorant. Apprenez à connaître la volonté de Dieu, et ne sachez que cela, vous savez tout. La perfection n'est point proprement de jeûner, de prier, de se punir soi-même, de s'exposer aux périls : toutes ces actions ne sont saintes que faites dans l'ordre de Dieu et conformément à sa volonté. Ainsi, à proprement parler, toute la perfection consiste à suivre fidèlement l'ordre divin. La dévotion qui n'a pas pour principe de se soumettre à la volonté divine est une dévotion déréglée, qui n'est d'aucun mérite. Celui qui fait des actions qui ne paraissent d'aucune conséquence, mais qui les fait dans l'ordre de Dieu, mérite plus que celui qui entreprend des œuvres éclatantes, en consultant plutôt son génie et ses inclinations que les ordres du Très-Haut. — S. Martin nous est un grand exemple de toutes ces vérités : il se dépouille de sa propre volonté en toutes choses, il a toujours en vue la seule volonté et le bon plaisir de Dieu : ce fut là le seul objet de son attachement ; c'est ce qui le conduisit à une si haute perfection, qu'il fut non-seulement l'admiration de son siècle, mais le modèle de toute l'Eglise, et surtout des prélats.

[Donner l'exemple]. — Tous les théologiens conviennent, et le bon sens même nous le marque, qu'il y a deux manières d'enseigner les peuples et de leur montrer la voie du salut. La première est de leur annoncer les maximes de l'Evangile, la seconde est de les pratiquer soi-même. Rien n'est plus pénétrant que la parole, lorsqu'elle est soutenue par le bon exemple; et c'est là sans doute ce glaive à deux tranchants, qui a la vertu de convaincre invinciblement les personnes auxquelles on est obligé d'enseigner les voies de la vérité et de la perfection. Celui-là, dit S. Augustin, dont la vie n'est point conforme aux vérités qu'il annonce prêche inutilement les autres. La parole de Dieu est sainte par elle-même, et la malice des hommes ne peut jamais la corrompre : de-là vient

que Dieu ne laisse pas d'accomplir son ouvrage par le ministère de ceux dont les désordres déshonorent leur état : mais c'est dans des âmes simples que cette parole agit alors. C'est tout autre chose quand les actions animent la parole : cette manière d'enseigner est d'un tel poids qu'il est difficile de s'en défendre. On est tout autrement disposé à se laisser toucher quand on est convaincu que celui qui enseigne est intérieurement pénétré lui-même des vérités qu'il annonce. La vie sainte de notre grand prélat fut la solide éloquence dont il se servit pour convertir tant de pécheurs, pour appeler au christianisme tant de païens; aussi est-ce tout ce qu'il y a de plus fort pour imprimer la vérité dans le cœur des hommes. C'est par-là qu'il devint la lumière du monde ; c'est par la pureté de sa doctrine et la sainteté de ses mœurs qu'il fut regardé comme l'apôtre de son siècle.

[L'évêque est un père de famille]. — C'est le commun sentiment des Pères et des docteurs, que tout père chrétien se doit considérer dans sa famille comme en étant le pasteur. Il doit être persuadé qu'il y a beaucoup de ressemblance entre les engagements d'un chef de famille et ceux d'un évêque et d'un pasteur de l'Eglise. Le pasteur est obligé d'éclairer son troupeau, de veiller sur sa conduite, de nourrir ses ouailles, de les relever lorsqu'elles font quelque chute, de les fortifier et de les soutenir dans les périls, de les défendre contre les ennemis qui les attaquent. Le père de famille doit les mêmes soins à ceux dont Dieu l'a établi le chef ; tous ses travaux, toutes ses veilles, ne doivent être employés que pour leur fournir ce qui est nécessaire au salut de leurs âmes et aux besoins de la vie temporelle ; et, si les pasteurs négligents sont menacés de sévères punitions lorsqu'ils n'ont pas le soin qu'ils doivent des brebis qui leur sont commises, les chefs de famille qui ne sont pas vigilants, et surtout qui n'ont pas soin de faire rendre à Dieu l'honneur qui lui est dû, doivent aussi s'assurer qu'ils seront punis avec beaucoup de rigueur.

[Détachement]. — La philosophie profane croit avoir élevé un homme au plus haut degré de la perfection quand, par la force de ses raisons et de ses subtils arguments, elle l'a guéri de l'amour de la vie et de la crainte de la mort, passions si naturelles à tous les hommes ; et elle s'imagine l'avoir élevé si haut, que, n'ayant plus rien à craindre ni à désirer, il est aussi heureux qu'on le peut être dans le monde. Mais la philosophie chrétienne, qui commence là où l'autre finit, et qui règle tous ses mouvements par la volonté de son Créateur, essaie d'inspirer à ses disciples une sainte indifférence pour la vie et pour la mort ; elle tâche de leur ôter l'amour de l'une et la crainte de l'autre, pour les tenir dans cette soumission parfaite qu'ils doivent avoir pour les ordres de leur souverain. — C'est cette admirable disposition qui paraît dans toute la vie

de notre grand évêque. La frayeur de la mort ne saisit point son cœur ; il ne refuse point non plus de vivre, si sa vie peut contribuer à la gloire de DIEU ou au salut du prochain ; il est dans une entière indifférence de demeurer sur la terre ou d'en sortir. C'est dans ces dispositions saintes que Martin a fait éclater davantage sa vertu, c'est alors qu'il a fait paraître qu'il était un de ces véritables pasteurs qui n'ont autre chose en vue que de travailler à la gloire de DIEU et au salut du prochain, et qui sont tout préparés à répandre leur sang pour un si noble sujet,

[Premier zèle de Martin]. — Après avoir mené une vie très-parfaite dans son désert, Martin fut inspiré de retourner en son pays, pour retirer ses parents des ténèbres de l'idolâtrie. Il prit là-dessus le conseil de S. Hilaire, qui le porta avec plaisir à une œuvre si digne d'un chrétien. En ce pénible voyage, notre saint tomba entre les mains des voleurs, qui, avant de le dépouiller, lui voulurent ôter la vie ; et l'un d'eux, ayant levé le bras pour lui décharger un coup de hache sur la tête, fut retenu par un de ses compagnons. Ils le lièrent ensuite, et le mirent entre les mains de l'un d'entre eux, pour l'aller dépouiller loin du grand chemin. Celui-ci lui ayant demandé qui il était, le saint lui répondit qu'il était chrétien ; ensuite, le voleur lui demandant s'il n'avait pas peur, le saint lui repartit que jamais il ne fut plus assuré, mais qu'il avait grande compassion de le voir mener une vie si malheureuse et si criminelle : de quoi ce voleur fut vivement touché, et se recommanda aux prières du saint, qui arriva enfin en son pays, où il convertit sa mère et la baptisa ; mais son père étant demeuré endurci, DIEU, pour l'en consoler, lui fit la grâce de convertir quantité de païens par son exemple et par ses prédications. (**Le P. Duneau**).

[Même sujet]. — Dès les premiers temps de l'Eglise, le christianisme fut reçu dans les Gaules ; il y fut établi et entretenu par le sang de beaucoup de martyrs, par les prédications des plus illustres évêques et par la doctrine des plus célèbres confesseurs. Il s'était beaucoup accru sous les empereurs chrétiens. Néanmoins, sept illustres évêques nous assurent, dit Grégoire de Tours, que peu de personnes y connaissaient la vérité, en comparaison de la quantité d'idolâtres qui y restaient encore, jusqu'à ce que DIEU, qui ne voulait pas moins avoir de serviteurs dans ce pays qu'il s'en était acquis dans le reste du monde par la prédication des Apôtres, choisit Martin, par un effet tout particulier de sa miséricorde, et le tira du lieu de sa naissance, pour l'envoyer porter la lumière de l'Evangile dans les Gaules. Quoiqu'il soit postérieur aux Apôtres, dit S. Grégoire, il a néanmoins possédé une grâce apostolique ; s'il leur a été inférieur pour l'ordre, la gloire dont il a été récompensé a suppléé à ce défaut et à ce rang moins sublime, par son mérite. Tel est l'éloge que les plus saints et les plus savants prélats de leur siècle font de notre saint,

ajoute le même auteur. — L'empereur Valentinien laissait aux païens un assez libre exercice de leur religion ; leurs statues, leurs autels, leurs temples, subsistaient ; on souffrait que l'on promenât publiquement leurs idoles par la campagne. S. Martin, comme un nouvel apôtre, détruisit le règne du démon, et remplit non-seulement de chrétiens, mais de saints religieux, des pays où le nom de JÉSUS-CHRIST n'avait pas encore été connu. Ce nouvel astre, dit Grégoire de Tours, commençant à briller en France, porta partout la lumière de l'Evangile et la parole divine. Accompagné d'un grand nombre de miracles, il fit reconnaître JÉSUS-CHRIST pour Fils de DIEU, et dissipa ainsi l'incrédulité des Gentils, détruisit leurs temples et fit bâtir des églises au vrai DIEU. (**Anonyme**).

[Miracles]. — Quelle est la puissance de notre saint ! Il ressuscite les morts, et par ce prodige il devient l'arbitre de la vie. Il démolit les temples, et il les fait démolir par ceux même qui étaient venus pour en empêcher la destruction. Il est tout-puissant sur les cœurs, et il les change en un moment. Il prêche, et le succès de ses prédications est la conversion de tous ses auditeurs. Il me semble le voir, sur la route de Chartres, dans un bourg dont tous les habitants étaient païens, ressusciter un mort à la vue de tous les assistants. Il leur impose les mains en pleine campagne, et il les fait catéchumènes. Comme ce grand saint parcourut de vastes pays, où il faisait retentir la parole de DIEU avec un fruit inestimable, il me serait impossible de le suivre, tant il fait de prodiges. Tout ce que je puis dire, c'est que s'il détruit un temple des faux dieux, aussitôt il bâtit au même lieu une église au vrai DIEU ; s'il renverse au autel profane, il dresse incontinent un autel sacré ; s'il fait tomber une idole, aussitôt la croix du Sauveur est dressée à la même place. Il serait difficile de rapporter en combien d'endroits il établit le culte du vrai DIEU, combien il peupla de monastères de saints religieux, qui chantaient nuit et jour les louanges du Créateur, et qui offraient des sacrifices au Seigneur aux endroits même où on en avait tant offert aux démons. Dans tous ces lieux où un encens profane attirait la colère de DIEU, ce saint homme faisait offrir un encens pur, que DIEU recevait en odeur de suavité. Je serais infini si je rapportais ici tous les malades auxquels il rendit la santé, puisque nul ne se présentait à lui, en quelque danger qu'il fût, quelque mal dont il fût attaqué, qui n'obtînt une guérison parfaite ; jusque-là même qu'il n'y avait qu'à toucher ses habits pour être guéri, et invoquer son nom pour chasser les démons des corps des possédés. (*Le même*).

[Innocence de S. Martin]. — S. Martin conserva, dans l'état le plus dangereux, cette pureté de vie extraordinaire que l'on ne mérite d'acquérir que dans la retraite, par le secours de la prière, de la méditation, des austérités, et par celui des bons exemples. C'est l'effet d'une vertu

commune d'être vertueux avec ceux qui nous édifient par la sainteté de leurs actions ; mais c'est la marque d'une sagesse consommée de conserver sa vertu sans atteinte dans les tentations les plus délicates, comme notre saint. Il est à l'armée. et sa vie est celle d'un solitaire. Il ne s'écarte point des voies de la justice, quoique le mauvais exemple semble devoir l'entraîner comme malgré lui. En effet, qu'est-ce que l'armée où Martin était engagé ? un corps animé de différentes passions, suivant aveuglément ses caprices ; une troupe s'habituant facilement à n'avoir pour objet que l'intérêt, prête à tout faire et à tout entreprendre pour le lucre ; un corps commandé souvent par un homme sans foi ni religion, qui en changeait autant de fois que son intérêt ou son caprice semblait l'exiger. Cependant, c'est dans cet état si dangereux que notre cavalier, bien loin de perdre la piété, croît tous les jours en grâce devant Dieu et devant les hommes. (*Le même*).

[Martin élevé à l'épiscopat]. — Les prodiges continuels que Dieu faisait par son serviteur S. Martin, dans la retraite du monastère qu'il avait bâti, lui acquirent une si grande réputation, que, le siége épiscopal de Tours venant à vaquer, tous les habitants de cette ville, d'une commune voix, le demandèrent pour évêque. Mais, comme tout le monde était persuadé de sa profonde humilité, et que l'on désespérait qu'il pût jamais se résoudre à accepter une si éminente dignité, on résolut de l'avoir par adresse. Un des citoyens donc de la ville l'alla trouver, et, lui témoignant une grande affliction de la maladie de son épouse, le conjura avec instances de vouloir bien lui venir imposer les mains : ce que le saint homme avait coutume de faire lorsqu'il visitait les malades. Pendant ce temps, les habitants de la ville lui dressèrent une embuscade sur le chemin, et l'ayant saisi et enlevé, quelque opposition qu'il y fit, ils l'élurent pour leur évêque. Mais, comme l'ancienne coutume était que, pour ces sortes d'élections, les évêques de la province s'assemblaient, et que, d'un commun consentement avec le peuple, ils élevaient à l'épiscopat celui qu'ils en jugeaient le plus digne, quelques-uns de l'assemblée s'y opposèrent, alléguant que c'était un homme de peu d'apparence, qui, outre sa manière de vêtement assez méprisable, n'avait ni grâce ni façon. Bien loin que le peuple fût détourné de sa pensée par ces vaines raisons, il s'éleva un grand cri d'hommes, de femmes et d'enfants en faveur du saint, et, le lecteur ne pouvant passer à cause de la foule, un des assistants ayant pris le livre et l'ouvrant, lut tout haut ce verset, qu'il trouva sous ses yeux : *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem, ut destruas inimicum et ultorem ;* et Dieu même ayant montré par là que cette élection était un ordre de sa Providence, le saint homme fut confirmé dans cette dignité par les assistants, comme il avait été élu dans le conseil du Très-Haut (**Le P. Duneau**).

[Il se soumet]. — Comme la vie religieuse et solitaire est une vie retirée, éloignée du tumulte et des embarras du monde, où ceux qui en font profession vivent dans la quiétude et le repos de la vie contemplative, et dans la méditation des choses célestes, il n'y a pas sujet de s'étonner si les saints que la Providence a fait passer de la retraite aux ministères éclatants de gouverner l'Eglise ont eu tant de répugnance à s'y engager, et ne s'en sont chargés que pour se soumettre à la volonté de Dieu qui les y appelait. S. Martin qui avait renoncé à toutes les espérances du siècle, menait une vie sainte dans la retraite, avec une troupe choisie de vertueux disciples, quand il fut élevé sur le trône épiscopal de Tours. Il était comme absorbé dans les douceurs de la contemplation, ne s'occupant que des grandeurs et des perfections de Dieu ; de sorte que ce fut un rigoureux sacrifice pour lui d'abandonner une vie si douce et si tranquille pour s'engager dans une vie agissante et laborieuse. Cependant le saint s'immole généreusement pour le salut d'un grand peuple ; il se prive avec plaisir de ces sentiments intérieurs de joie, de lumière et de satisfaction pour le bien public. Sa charité lui impose la loi de travailler pour le salut de ses frères, lorsqu'il n'eût voulu penser qu'à sa propre sanctification : il avait sans doute en vue cette pensée du grand Augustin : *Negotium sanctum suscipit necessitas charitatis ;* et, comme il avait travaillé assez longtemps à acquérir les vertus nécessaires à cet emploi, il se résolut enfin de l'accepter, persuadé que c'était la volonté de Dieu, d'employer son temps et ses soins à confirmer les anciens serviteurs de Dieu dans les voies du salut qu'ils avaient embrassées, et à lui en acquérir de nouveaux par le ministère de la parole et par l'exemple de sa vie. (*Essais de Panégyriques*).

[Zèle et vertus du saint]. — Il y avait encore quantité d'idolâtres dans le diocèse du saint : ce fut principalement à ces sortes de personnes qu'il alla pour tâcher de les attirer à la foi. Il en vint à bout par la force de sa parole et par la puissance de ses miracles. Il renverse ici les temples des faux dieux, là il jette à bas un arbre qui leur servait d'autel ; il sait que dans ce lieu il y a des pécheurs scandaleux, il met tout en œuvre pour les convertir, et à cet effet les prières, les larmes et les jeûnes ne sont point épargnés. Il y avait trop de licence dans le clergé, il le réforme par ses exhortations et par ses bons exemples ; le libertinage régnait parmi la jeunesse, il en retire plusieurs dans des monastères. Combien d'infidèles attira-t-il à la lumière de l'Evangile ! combien convertit-il de pécheurs, qui, sans les peines et les soins qu'il se donna, auraient péri dans leurs iniquités ! combien de monastères fonda-t-il pour retirer des vierges ou des veuves des embarras du siècle, et des pécheurs dans des retraites saintes où ils pussent embrasser la pénitence ! Enfin, je serais ennuyeux si je voulais entreprendre de rapporter en détail toutes les œuvres miraculeuses de ce grand saint, et j'aime mieux avouer mon in-

suffisance. Tout ce que je puis dire avec vérité, c'est qu'il n'y a aucun moment de sa vie qui n'ait été marqué par quelque bienfait à l'égard du prochain. (**Biroat.**)

Martin devant Maxime[1]. — Qu'il est rare de trouver de véritables amateurs de la vérité ! qu'il est ordinaire de voir des idoles encensées par ceux qui doivent en inspirer de l'horreur ! Combien de gens avilissent leur caractère et leur dignité pour obtenir des grâces des souverains ! Maxime se révolte contre Gratien en Angleterre ; ce tyran établit son siége à Trèves ; les évêques viennent aussitôt le trouver de divers endroits pour obtenir de lui la grâce des criminels, la liberté des prisonniers, le soulagement des personnes accablées, le retour et le pardon des exilés : mais à force de solliciter, ces prélats commençaient à dégénérer de leur sainte fermeté, et à s'avilir par des bassesses plus dignes de courtisans ambitieux que de l'ancienne gravité des évêques. Tout le monde remarqua ces bassesses, et S. Martin seul soutint la dignité du ministère apostolique. Il se présenta au tyran pour demander la grâce de quelques personnes, pour faire délivrer des prisonniers, rappeler des bannis ; mais il sollicitait ces grâces d'une manière si noble, qu'il semblait plutôt commander que supplier. Cette sainte hauteur le fit estimer de ceux même qu'il paraissait mépriser : car Maxime le pria souvent de venir manger à sa table. Son humilité lui faisait éviter de recevoir des grands du siècle ces marques d'honneur ; mais pour cette raison il disait librement qu'il ne pouvait s'abaisser à manger à la table d'un homme qui avait trempé ses mains dans le sang de son prince. (**Sulpice Sévère**).

Que nous enseigne cette généreuse liberté dont usa Martin à la table de l'empereur Maxime ? Que la grandeur du sacerdoce est au-dessus de toute grandeur humaine ; que, bien que de saints évêques aient toujours tâché de se rabaisser devant les hommes pour imiter les humiliations du Sauveur et pour procurer le salut des âmes, cependant ils ont su discerner les temps et les moments où il faut s'élever et soutenir l'honneur du sacerdoce. Jamais ils n'ont approuvé ces lâches complaisances que l'on a d'ordinaire pour les grands du siècle, sans autre raison que la crainte de leur puissance ou le désir de se procurer des avantages temporels. N'est-ce donc pas un grand sujet d'admiration que notre saint évêque ait eu le courage de faire à la table d'un empereur ce que plusieurs autres évêques n'oseraient faire à la table d'un simple officier ? Ce n'est pas que notre évêque ne fût doué d'une humilité très-profonde ; mais il était persuadé que, devant les grands, qui assez ordinairement n'ont que du mépris pour toutes les personnes qui leur sont sujettes, sans aucune distinction, les ministres de Dieu sont obligés de soutenir la dignité de leur ministère. Et certes, la manière dont fut reçue cette action à la table de l'empereur même fait bien voir que ce n'était pas par un esprit

de vanité que notre saint en usa ainsi, mais pour la dignité du Maître auquel il avait l'honneur d'appartenir.

Quel pouvoir n'a point la vertu, même sur les esprits les plus farouches, quand elle est accompagnée de fermeté et de constance? Maxime rend à S. Martin tous les devoirs possibles : il lui parle toujours avec beaucoup de respect et de soumission ; il ne s'entretient avec lui que de ce que nous avons à craindre ou à espérer dans l'autre vie, que de la manière dont il faut éviter le mal et faire le bien. Notre saint évêque, pour récompenser les ouvertures de cœur que lui faisait l'empereur, lui déclara que l'Esprit-Saint lui faisait connaître que, s'il passait en Italie, il y périrait après avoir eu quelque avantage sur Valentinien-le-Jeune. L'impératrice enchérissait sur la vénération que l'empereur avait pour le saint évêque ; nuit et jour on la voyait attentive à l'écouter, et S. Martin, qui n'avait jamais permis qu'aucune femme le touchât, ne pouvait empêcher que cette pieuse princesse fût toujours auprès de lui, avec une assiduité qui pouvait paraître une servitude ; oubliant la dignité et la gloire de son rang, elle était toujours aux pieds du saint évêque. Elle voulut, de plus, lui faire un festin ; et enfin la foi de cette pieuse dame, l'instance de l'empereur son époux, la nécessité du temps, l'espérance d'obtenir des grâces pour les personnes affligées pour lesquelles il était venu intercéder, lui firent aussi accorder à l'impératrice cette grâce qu'elle lui demandait. (**Anonyme**).

[Miracles du saint]. — Martin pouvait sans doute passer pour le thaumaturge de son siècle : car, outre les trois morts qu'il ressuscita, et dont l'Eglise fait une honorable mention dans son office, le nom de Jésus-Christ retentissait de tous côtés par la multitude prodigieuse de miracles que le saint faisait partout où il passait. Une fois entre autres, le feu ayant pris dans une maison qu'il semblait devoir réduire en cendres, le saint l'arrêta tout d'un coup en se jetant au milieu des flammes. Une autre fois, on vit des anges, la pique d'une main et un bouclier de l'autre, s'offrir comme envoyés de Dieu pour l'aider dans la démolition d'un temple, et pour le garantir des insultes des idolâtres et des efforts qu'ils faisaient pour l'en empêcher. Ici, un idolâtre levant le bras, armé d'un sabre, pour abattre la tête du saint, tomba à la renverse, et, saisi de frayeur, lui demanda pardon. Le couteau échappa des mains à un autre qui voulait percer le saint homme. A Paris, il guérit un lépreux par un baiser; à Trèves, une fille paralytique prête à expirer; avec de l'huile bénite il chassa le démon du corps d'un esclave. Ce serait une chose infinie de rapporter ici tous les miracles que Dieu opéra par le ministère du saint, et cela est plutôt du devoir d'un historien que d'un prédicateur. Il est certain d'ailleurs que tant de grâces surnaturelles étaient entre ses mains comme tous les autres biens sont communément entre les mains de tous les hommes. (*Le même*).

[Sa compassion envers les pauvres]. — Quoique nous ne devions pas soulager les misères des pauvres par le motif d'une compassion naturelle, cela n'empêche pas que la charité ne nous oblige de ressentir leurs peines et leurs infirmités. Car, comme il y a une si grande liaison entre les membres du corps humain que, lorsqu'il y a quelqu'un d'entre eux affligé, tous les autres s'en ressentent, ainsi la charité chrétienne doit tellement unir les membres du corps mystique du Fils de Dieu, que chacun d'eux doit prendre part aux souffrances et aux infirmités des autres. Malheur donc à ces chrétiens insensibles qui regardent avec une froideur cruelle les misères des pauvres, pendant qu'ils vivent dans l'abondance de tous les biens et de toutes les commodités de la vie ! En vain se reposent-ils sur des pratiques extérieures de piété ; la charité de Jésus-Christ, sans laquelle tout le reste n'est qu'illusion, ne règne point dans leur âme. Leurs sentiments sont bien opposés à ceux de l'Apôtre. Il y en a, à la vérité, qui consolent les pauvres et les affligés, leur insinuant la patience avec des paroles de feu, mais ils ont des cœurs de fer. S. Martin fut un modèle parfait de cette charité compatissante pour les misères du prochain ; c'est par là qu'il trouva le secret de sanctifier un état dans lequel ceux qui l'exercent ne croient pas l'exercer avec honneur s'ils n'ont des entrailles impitoyables, et les mains remplies de violences et de rapines. (*Essais de Panégyriques*).

[Sa patience]. · Comme le saint prélat s'efforçait de se rendre parfait de plus en plus, il possédait la vertu de patience dans un souverain degré. Il aimait sincèrement et sans vanité ceux qui le persécutaient. Ceux qui cherchaient le plus à noircir sa réputation étaient pour l'ordinaire des ecclésiastiques qui ne pouvaient voir de bon œil leurs dérèglements tacitement censurés par la sainteté de vie de ce saint pasteur ; ils se moquaient de ses miracles, le faisant passer pour un hypocrite. Mais l'un de ceux qui exercèrent le plus sa patience fut un de ses clercs nommé Brice, qui fut toujours le plus animé contre notre saint. Loin que le saint prélat se fâchât en aucune manière contre ce jeune homme, il le chérit toujours plus tendrement qu'aucun autre, et pratiquant à la lettre le conseil de l'Apôtre en surmontant le mal par le bien, il pria avec tant d'ardeur pour cet ennemi de son repos, qu'il obtint enfin de Dieu sa conversion ; en sorte que ce jeune libertin mérita dans la suite d'être mis au nombre des saints. (**Anonyme**).

[S. Martin pénitent]. — Notre saint évêque, nonobstant tous ses travaux, ses soins, ses veilles, et les peines qu'il se donnait continuellement pour avancer le règne de Dieu dans les âmes, observait un jeûne très-exact jusqu'à l'entrée de la nuit ; et, après qu'il avait passé le jour dans le travail sans prendre aucune nourriture, il se contentait d'un morceau de pain et d'un peu d'eau, qu'il prenait moins pour donner à son corps de

nouvelles forces que pour souffrir de nouvelles austérités. Il ajoutait à une abstinence si rigoureuse l'usage d'une discipline dont il se déchirait le corps. Il fut couvert, pendant toute sa vie, d'une haire, et lorsque, au lit de la mort, ses disciples lui conseillèrent de la laisser, il leur fit cette belle réponse : Le chrétien devrait vivre et mourir dans le cilice et dans la cendre. On peut dire de ce saint prélat qu'il a tout souffert pour Jésus-Christ, les opprobres, les moqueries, les persécutions, et que, ajoutant à tout cela des mortifications continuelles, il a lui-même fait souffrir à son corps cent continuels martyres, ne vivant d'ailleurs que de racines, ne couchant que sur une natte. Si le martyre lui a manqué, son amour a pris la place des tyrans, et lui a fait souffrir un long martyre, en matant son corps par toutes sortes d'austérités, de jeûnes, de veilles et de cilices : et l'on peut assurer que, s'il n'a pas souffert la mort par les mains des bourreaux, il s'est offert lui-même à Dieu, par de si longues souffrances, comme une hostie vivante, en odeur de suavité. (**Le P. Nouet**).

[Il peut être appelé martyr]. — L'amour de Jésus-Christ fit un admirable confesseur de ce grand évêque dans les trois états de sa vie, dans l'état de cavalier, dans celui de religieux, et dans celui de pasteur. Le même amour en a fait un martyr à sa mort : car c'est la louange que lui donne l'Eglise : *O sanctissima anima, quam etsi gladius persecutoris non abstulit, palmam tamen martyrii non amisit!* Non que notre saint soit mort de la mort des martyrs ; mais il est mort dans l'amour du martyre ; et cela en trois manières différentes. — Premièrement, parce qu'il s'est souvent offert au martyre, et, comme dit Sulpice Sévère, *Quia voto atque virtutibus potuit esse martyr et voluit* : si l'on considère ses vertus, il n'avait que trop de force pour pouvoir souffrir le martyre; et, si l'on a égard à ses désirs, il n'avait que trop d'ardeur pour le vouloir. S'il eût été du temps des tyrans, j'atteste le Dieu du ciel et de la terre, dit le même auteur, qu'il eût monté de son plein gré sur les échafauds, et qu'il eût chanté les louanges du Seigneur avec autant de joie que les enfants dans la fournaise de Babylone. — Secondement, parce qu'il n'a pas moins souffert que les martyrs, quoiqu'il ne soit pas mort, comme eux, dans les souffrances. Il faudrait bien du temps, dit S. Bernard, pour raconter les persécutions qu'il endura pour la justice. Combien de fois a-t-il vu la mort présente, sans la craindre ! Ne fut-il pas mis une nuit en prison, sous Julien, pour être le lendemain exposé à la fureur des barbares? Ne fut-il pas, une fois, tout près de mourir par la main d'un voleur en passant les Alpes; une autre fois par l'épée d'un assassin, qui avait déjà le bras levé pour le tuer? Ne fut-il pas fouetté ignominieusement par les hérétiques ? L'impie Auxence ne le chassa-t-il pas de Milan, chargé d'injures et de malédictions? — Troisièmement, il a lui-même crucifié son corps et lui a fait souffrir cent sortes de martyres. — Pour toutes ces raisons, il ne

faut point douter que ce saint homme ne mérite plusieurs couronnes, puisque tant de fois il a été martyr de volonté par un très-ardent amour, quoiqu'il ne l'ait pas été une fois en effet par un martyre consommé. (**Le P. Nouet**).

[Dévouement entier]. — S. Martin ne se contenta pas de sacrifier à l'amour de son peuple les présents de la fortune en se dépouillant de ses richesses pour le nourrir, et lui donner en même temps le pain de la parole évangélique ; il renonça aux dons de la grâce en renonçant aux consolations de sa retraite pour l'instruire ; il lui sacrifia, en quelque sorte, les biens de la gloire et le désir de l'éternité bienheureuse, puisque, près d'aller jouir de la vue de Dieu par une sainte mort, et voyant ses disciples autour de lui, qui, fondant en larmes, le conjuraient de ne les pas abandonner sitôt, touché de compassion et plein de la plus ardente charité, il prononça ces belles paroles, qui suffiraient seules pour faire son éloge : *Domine, si adhùc populo tuo sum necessarius, non recuso laborem;* Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas les nouvelles fatigues que votre providence voudra m'imposer. Ce grand saint n'avait soupiré toute sa vie que pour la possession de Dieu, comme un cerf altéré n'aspire qu'après les eaux ; son âme avait ardemment désiré le moment bienheureux qui devait le réunir à son principe. Il n'avait travaillé toute sa vie que pour mériter ce souverain bonheur : cependant, lorsqu'il voit son juge la couronne à la main pour le récompenser, lorsqu'il voit ouvrir les portes de la céleste Jérusalem et les esprits célestes se disposant à recevoir son âme sainte pour la porter en triomphe dans le sein de Dieu, il veut bien se résoudre à demeurer encore dans cette vallée de larmes pour donner ses travaux, ses sueurs et ses veilles à son peuple, s'il lui est nécessaire. O l'homme tout admirable, s'écrie l'Eglise, qui n'a pas craint de mourir, qui n'a pas refusé de vivre ! *O virum ineffabilem, qui nec mori timuit nec vivere recusavit* ! Si l'on considère bien la grandeur de ce sacrifice, on avouera qu'il y a peu de personnes qui aient mérité à plus juste titre le nom de bon pasteur s'immolant pour ses brebis, et qu'il n'y a pas moins de courage à mourir pour la défense de la foi qu'à consentir de vivre par les mouvements d'une charité si héroïque et si parfaite (*Essais de Panégyriques*).

[Mort de S. Martin]. — Il est enfin venu cet heureux moment désiré, de ce saint homme avec plus d'impatience que jamais les grands du siècle ne souhaitèrent des couronnes périssables. Il tombe malade ; il connaît que le bienheureux temps approche où il doit quitter son exil. L'ennemi lui apparut dans cette extrémité, pour tâcher ou de l'intimider sous des figures affreuses, ou de lui suggérer quelques pensées de vanité : mais cet esprit de ténèbres ne gagna rien, et toutes ses suggestions s'en allèrent en fumée. Le saint homme, dans cette extrémité, se fit mettre à

terre et couvrir de cendres, voulant mourir dans l'état d'un pénitent, comme il y avait toujours vécu. Ses disciples pleuraient autour de lui : et, se plaignant de ce qu'il les laissait orphelins et les abandonnait, pour ainsi dire, à la fureur des loups, qui ne manqueraient pas de les dévorer, le saint fut attendri de leurs larmes et de leurs plaintes. Il se sentit pressé, comme l'Apôtre, de deux mouvements bien contraires : de s'aller unir à Dieu l'objet de son amour, et de demeurer encore sur la terre pour y rendre service à l'Eglise. Il se soumit entièrement sur ce sujet aux ordres de la divine Providence, soit pour la vie soit pour la mort. Ainsi il ne craignit point de mourir, ce que tous les hommes craignent : et il ne refusa pas de vivre, ce que les saints ordinairement refusent. Ainsi, il témoigna qu'il aimait mieux le salut du peuple de Dieu que son propre triomphe ; il préféra les travaux du combat, pour l'honneur de Jésus-Christ, au repos qui suit la victoire. Mais, quand il eut comme scellé les incomparables actions de sa vie par cette héroïque action de charité, il rendit son âme bienheureuse à celui dont il ne consentait à demeurer encore séparé que parce qu'il vivait plus en lui que dans soi-même (**Godeau**).

SAINTE CATHERINE,

Vierge et martyre.

AVERTISSEMENT.

Avant que l'illustre vierge Catherine *fût chrétienne, le paganisme pouvait se vanter d'avoir donné, en la personne d'une jeune fille qu'on appelait alors Hécaté, un prodige d'esprit, de science et de sagesse : qualités qui, jointes à une rare beauté, la faisaient regarder comme le miracle de son sexe. Mais, depuis son baptême, ces mêmes qualités ont servi à l'élever à une sainteté éminente, qui lui a fait donner par l'Eglise grecque et par l'Eglise latine le nom de grande par excellence, comme ceux qui se sont distingués par leur courage, leurs conquêtes, leurs grandes actions, sont appelés grands. C'est pourquoi on ne doit pas trouver étrange que, s'étant élevée au-dessus de son sexe par sa piété et par la force de son esprit, soutenue de la grâce du Ciel, elle soit comparée aux plus zélés apôtres, aux docteurs les plus éclairés, aux plus généreux martyrs : d'où l'on jugera si on peut manquer de matière pour faire l'éloge d'une si admirable Sainte.*

J'avoue que je ne puis dissimuler ici mon indignation contre certains critiques qui, s'érigeant en censeurs des sentiments de l'Eglise sur ce sujet, et de la tradition de plusieurs siècles, traitent de fable ce qu'on rapporte de la conversion et du martyre de ce grand nombre de philosophes qu'on opposa à une simple fille, et toutes les autres circonstances qui distinguent Ste Catherine *des autres vierges-martyres. Pour réussir dans cet éloge, il faut s'en tenir à l'opinion commune, et, pour peu d'ornements qu'on ajoute au fidèle récit d'un martyre si célèbre, on fera de* Ste Catherine *un excellent panégyrique,*

I.

Desseins et Plans.

I. — *Mulierem fortem quis inveniet? procul et de ultimis finibus pretium ejus* (Proverb. XXXI). Cette alliance de la force avec le sexe qu'on a toujours cru le plus faible est sans doute au nombre des choses qui donnent le plus d'admiration ; c'est une de celles qui font éclater le plus hautement la puissance de Dieu, qui se sert des plus faibles instruments pour produire les plus grandes merveilles. Si la force n'est pas toujours le propre caractère des femmes et leur vertu dominante, comme l'on veut que ce soit celle des hommes, elles ont toujours néanmoins été capables des plus grandes et des plus héroïques vertus, particulièrement lorsque Dieu s'est voulu servir d'elles pour la gloire de son nom, et pour confondre en même temps l'orgueil de ceux qui les méprisent : de manière que, pour rares qu'on veuille qu'en soient les exemples, ceux qui ont écrit les vies des martyres en trouvent assez pour en remplir des volumes entiers. Non-seulement elles n'ont point cédé en force aux hommes les plus généreux, mais elles ont fait voir, par les victoires qu'elles ont remportées, que rien n'était au-dessus de leur courage. — C'est à juste titre que je mets aujourd'hui de ce nombre l'illustre Ste Catherine, à qui Dieu inspira tant de fermeté, tant de constance et de résolution, dans un âge qui ne paraissait promettre que de l'inconstance et de la légèreté, qu'elle a passé pour un miracle de force et pour un prodige de vertu. — C'était une vierge illustre par sa naissance, élevée dans l'idolâtrie et au milieu de la corruption du paganisme et de la cour ; mais, par la force de son esprit et la fermeté de son courage, elle peut servir de modèle dans l'un et dans l'autre, puisque, fortifiée de la grâce d'en haut, elle a été capable de résister, par la force de son esprit, à ce qu'il y avait au monde de plus capable de la séduire, et par la force de son courage, à ce qu'il y avait de plus terrible et de plus capable de l'ébranler. Aussi est-ce mon dessein de renfermer son éloge dans ces deux principaux avantages, dans lesquels on prétend que le sexe a été le moins favorisé de la nature : savoir :

1°. Dans la force *de l'esprit,* qui consiste à connaître la vérité et à la défendre.

2°. Dans la force *du cœur,* qui fait proprement le courage que rien n'effraie, ni la vue des supplices ni la crainte de la mort.

II. — *Confitebor nomini tuo (Domine) quoniam adjutor et protector factus es mihi ; et liberâsti corpus meum à perditione, à laqueo linguæ iniquæ, et factus es mihi adjutor* (Eccli. LI, 3). — Toutes les grandes âmes qui ont répandu leur sang pour la gloire de JÉSUS-CHRIST et pour la défense de son Eglise sont des objets de sa complaisance et de son amour ; mais toutes n'ont pas un égal partage dans sa gloire, et leurs couronnes sont plus ou moins précieuses, selon que leurs victoires ont été plus ou moins illustres. — Parmi celles qui tiennent le premier rang dans cette troupe glorieuse, je ne sais s'il en est aucune qui mérite de plus grands hommages que l'incomparable Ste Catherine. Elle seule a brillé par ses lumières divines, dans un sexe que le monde a coutume de taxer d'ignorance ; elle a brillé d'une manière admirable par sa pureté, parmi des idolâtres et des impurs ; et enfin elle a bravé et souffert avec un courage invincible les plus cruels et plus rigoureux tourments, dans un corps tendre et délicat. C'est par la grâce du Seigneur et par la vertu de JÉSUS-CHRIST qu'elle confesse hardiment la gloire de son nom : *confitebor nomini tuo, quoniam adjutor, et protector factus es mihi :* je vous rends grâces, ô mon DIEU ! de ce que vous avez été mon défenseur et mon protecteur, en me délivrant de l'opprobre et des mains des impurs, *liberâsti corpus meum à perditione ;* de la langue mensongère ; *à verbo mendacii ;* de la persécution du tyran, *à rege iniquo.* Ces paroles, qui renferment toute la vie de notre illustre sainte, distinguent trois différentes victoires qu'elle a remportées, et qui font aujourd'hui le sujet de son glorieux triomphe.

1°. Elle a foulé aux pieds les plaisirs du monde les plus attrayants, par sa pureté, ayant refusé l'alliance la plus illustre de l'empire.

2°. Elle a triomphé des erreurs du paganisme par son éminent savoir.

3°. Elle a surmonté la cruauté des tyrans par son incomparable courage.

—

III. — *A verbo mendacii et à rege iniquo sum liberata, et in medio ignis non sum æstuata* (Eccli. LI). — Quand DIEU veut faire paraître sa puissance avec éclat dans le monde, il n'emploie que ses plus faibles sujets contre ses plus grands ennemis, afin que l'honneur de la victoire soit plutôt attribué à sa conduite qu'à la valeur de ses soldats. Ainsi, nous voyons que, pour vaincre les Philistins, il ne se servit que du seul Samson, dont toute la force était attachée à ses cheveux : ce qui faisait bien voir qu'elle était plutôt un effet de la grâce que de la nature. Quand il défit cet effroyable géant, la terreur des Israélites et la confiance de ces mêmes ennemis, il n'employa que le bras d'un jeune berger, et ne lui donna pour toute arme qu'une fronde. Quand il triompha d'Holopherne, au milieu même de la victorieuse armée de ce général, il ne se servit que de la main de Judith, qui lui enleva la tête, et qui apprit à tout le

monde que rien n'est impossible à une femme quand elle est soutenue par la puissance de la grâce. — Mais, si jamais Dieu fit éclater sa puissance en quelque sujet infirme et délicat, il faut avouer que ç'a été en la personne de la grande Ste Catherine, qui, n'étant qu'une jeune fille de dix-huit ans, triompha de ce qu'il y a de plus fort dans l'univers, puisqu'elle surmonta

1°. La sagesse et la vanité des philosophes les plus savants du monde, par sa science toute divine.

2°. L'amour désordonné de l'empereur, par l'amour de la pureté.

3°. La cruauté des tyrans, par sa constance et la grandeur de son courage.

—

IV. — L'Église d'Orient honore l'illustre vierge Ste Catherine du titre de *grande* par excellence, pour nous insinuer que ce que les conquérants du monde et les héros si vantés dans l'antiquité sont entre les princes de la terre, Ste Catherine l'est entre les vierges. Vous n'en trouverez point de son sexe qui porte dans le ciel tant de couronnes, ni de si illustres qu'elle. Les Agnès, les Agathe, les Cécile, ont joint à la couronne de vierge celle du martyre ; les Thérèse et les Gertrude, qui nous ont laissé de si savants écrits, ont mérité celle de docteurs ; mais Ste Catherine porte, seule entre toutes les saintes, une triple couronne, et est ornée des trois auréoles que l'Eglise reconnaît et honore parmi les bienheureux :

1°. La couronne de *vierge*, par l'insigne pureté dont elle fut ornée.

2°. La couronne de *martyre*, puisqu'elle a souffert avec une constance inébranlable toutes les cruautés des persécuteurs de la foi.

3°. La couronne de *docteur*, par la science toute céleste dans laquelle elle excella entre toutes les personnes de son sexe.

Que s'il faut estimer le prix de chaque couronne, y eut-il jamais une vierge plus illustre, une martyre plus généreuse, une savante plus éclairée et plus humble en même temps ? et ne peut-on pas dire que toutes les nobles qualités dont cette grande sainte fut ornée sont montées à un tel point d'excellence, qu'elles ne peuvent être comparées qu'avec elles-mêmes ?

—

V. — *Veni, et ostendam tibi sponsam uxorem Agni* (Apoc. XXI). — Ces paroles du texte sacré semblent vous prévenir déjà en faveur de la grande Ste Catherine, cette vierge si illustre que le Seigneur a choisie pour épouse, et qui, par sa fidélité, soutint l'honneur de cette grande alliance qu'elle contracta au prix de son sang et de sa vie ; alliance qu'elle ne fait avec le Fils de Dieu qu'à de pénibles mais glorieuses conditions, puisqu'elle s'engage

1°. A combatre les ennemis de la vérité, pour soutenir les intérêts de son époux et lui procurer de la gloire.

2°. A triompher de tous leurs efforts en se conservant pure et entière, pour être digne d'une qualité aussi éminente que celle d'épouse de l'Agneau.

—

VI. — L'illustre Ste Catherine nous fournit un glorieux exemple de la force et de la beauté qui élèvent une vierge au degré le plus sublime de la gloire, et ces deux qualités forment les joyaux les plus éclatants de sa couronne.

1°. Elle nous est un exemple de la beauté incomparable d'une âme, en ce qu'elle fut d'une pureté et d'une innocence admirable.

2°. Elle nous est un exemple de force et de courage, en ce qu'elle s'exposa généreusement à la mort pour soutenir et sa pureté et sa foi, que les tyrans tâchaient, par tous les efforts imaginables, de lui enlever.

—

VII. — *Adamavit eam rex plùsquàm omnes mulieres* (Esther II). — L'incomparable Ste Catherine est une de ces épouses du Fils de Dieu qu'il aima d'un amour de préférence, comme elle, de sa part, a aimé Jésus-Christ d'un amour sans égal, et par-dessus toutes choses. Et certes, le Fils de Dieu l'aima d'un amour singulier et de préférence, puisqu'il lui communiqua pendant sa vie plus de gloire qu'à aucune autre vierge, et qu'après sa mort il l'a rendue célèbre par-dessus toutes les autres.

1°. Pendant sa vie, il lui donna le don de sagesse et de science, pour convaincre les sages du monde de la vanité de leurs sentiments. Il lui donna le don de force, pour se défendre des sollicitations d'un tyran, qui faisait tous les efforts possibles pour la séduire. Il lui donna le don de zèle, par lequel, en soutenant la vérité de la religion chrétienne, elle souffrit d'horribles tourments, et la mort même, pour la gloire et l'amour du vrai Dieu.

2°. Il rendit cette illustre martyre célèbre après sa mort, ayant fait transporter son corps par les anges sur le mont Sinaï, où toutes les nations allaient en pèlerinage, et y étaient guéries de leurs maux par son intercession. Tous les savants du monde chrétien l'ont prise pour leur protectrice, et il y a peu de saints auxquels on ait élevé tant d'autels qu'à cette illustre martyre.

—

VIII. — *In vitâ suâ fecit monstra, et in morte mirabilia operata est.*

Elle a fait des prodiges pendant sa vie, et des merveilles après sa mort (Eccli. XLVIII 15). — C'est ce que l'on peut dire de l'illustre vierge Ste Catherine, qui a fait tant et de si éclatantes merveilles pendant sa vie, et tant de prodiges après sa mort, qu'il n'y a aucun lieu dans le monde où sa gloire et son nom ne soient parvenus. Et certes, l'on peut dire avec sujet, de cette incomparable martyre, ce que le psalmiste dit des Apôtres : *In omnem terram exivit sonus eorum.* Oui, il est vrai que la renommée de cette grande sainte a volé jusqu'aux extrémités de la terre. Elle a donc fait des prodiges

1°. Par l'alliance d'une pureté angélique avec ce corps de péché que nous avons tous hérité du premier prévaricateur : son esprit et son cœur ont toujours été purs, malgré les ennemis domestiques qui combattent cette divine vertu, malgré les délices auxquelles sont exposées les personnes d'un rang distingué, et malgré les attraits d'une rare beauté, qu'il est si difficile d'allier avec cette pureté céleste dans laquelle elle passa sa vie.

2°. Par l'alliance d'une force et d'un courage héroïque avec la faiblesse de son sexe, puisqu'elle combattit la fureur d'un tyran, la rage des bourreaux, et soutint tous les supplices avec une invincible constance, et triompha de la mort même en la souffrant généreusement.

—

IX. — Ste Catherine a été favorisée d'une sagesse sans égale, et d'une constance tout à fait admirable.

1°. Elle a vaincu le monde avec toutes ses erreurs, *cum suis erroribus, cum suis amoribus, cum suis terroribus*, dit S. Augustin, par la pureté de sa foi, alors combattue par toute la majesté de l'empire, qui adorait des fausses divinités : *Magnâ gratiâ opus est ut cum tantis erroribus vincatur hic mundus.*

2°. Elle a vaincu le monde, avec tous ses charmes, ses attraits et ses amours, par la pureté de son cœur, alors combattue par l'amour violent que les idolâtres, avec qui elle vivait, avaient pour les choses de la terre, ne croyant pas qu'il y eût d'autres biens à aimer que ceux qui frappaient leurs sens : *Magnâ gratiâ opus est ut cum tantis amoribus vincatur hic mundus.*

3°. Elle a vaincu le monde, avec tout ce qu'il a de plus terrible, par sa constance, par son grand cœur, par le mépris de la vie présente, par le grand amour qu'elle a eu pour les biens futures; quoiqu'elle eût à combattre tout ce que le paganisme avait de plus formidable, la colère de l'empereur, l'inhumanité des bourreaux, la crainte des supplices : *Magnâ gratiâ opus est, ut cum tantis terroribus vincatur hic mundus.*

Voilà les triomphes que l'incomparable Catherine a remportés, et qui

font voir que DIEU se sert du sexe le plus faible pour opérer les prodiges les plus éclatants.

—

X. — *Sponsabo te mihi in fide* (Ose. II, 20). — Si une vierge chrétienne est l'épouse de JÉSUS-CHRIST, comme l'assure S. Ambroise et comme c'est le langage commun de tous les Pères, Ste Catherine, entre les vierges, a eu la première cet avantage d'être entrée dans l'alliance du Sauveur par un mariage spirituel et tout particulier, et même dans la forme et avec les cérémonies ordinaires dans les alliances qui se contractent parmi les hommes. C'est ce que nous apprenons de l'histoire de la vie de cette illustre sainte. Je ne crois pas que personne ignore que, par un droit établi parmi toutes les nations, quand un mariage est légitimement contracté entre personnes d'un rang différent, l'épouse, quoique d'un rang inférieur, entre en société et en communication de tous les biens, de tous les droits, de toutes les prérogatives de son époux. De manière que, pour voir à quel degré de gloire Ste Catherine a été élevée par l'honneur que lui a fait celui qui l'a prise pour son épouse, il ne faut que se souvenir que le Fils de DIEU a trois prérogatives qui lui sont propres.

1°. Il est la pureté même, par sa génération éternelle, et, comme l'appelle S. Paul, l'éclat de la splendeur du Père, *Candor lucis æternæ* (Sap. VII); c'est-à-dire la pureté même. — 2°. Il est la parole et la vérité éternelle, et, ajoute S. Paul, il contient tous les trésors de la science et de la sagesse : *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi* (Coloss. II). — 3°. En qualité de Verbe incarné, il s'appelle homme de douleur, un époux de sang.

Voilà les trois choses dont le Fils de DIEU a fait part à Catherine en qualité de son épouse. Il lui a communiqué une pureté tout à fait angélique; il a renfermé dans sa personne tous les trésors de science et de sagesse qui l'ont fait admirer de tous les siècles. Elle est, enfin, entrée en société de ses souffrances et de ses douleurs : *Sponsus sanguinum mihi es.* (Exod. IV, 25).

§ II.

Les Sources.

Il est surprenant qu'il y ait si peu d'anciens auteurs qui aient parlé du martyre d'une sainte aussi célèbre que Ste Catherine, et que ceux qui en ont écrit en aient parlé si différemment. Les martyrologes de *Bède*, d'*Usuard* et d'*Adon*, en disent si peu de chose, qu'il semble qu'elle leur ait été inconnue. *Baronius* croit, ou plutôt soupçonne, que c'est celle dont parle Eusèbe ; mais ce qu'Eusèbe en dit ne s'accorde pas tout à fait avec ce que l'Eglise et la tradition nous en apprennent. *Ruffin*, qui avait été en Egypte, et qui en pouvait être mieux instruit, en parle plus distinctement, mais il appelle Dorothée celle que l'Eglise reconnaît sous le nom de Catherine. Les nouveaux, comme *Bollandus, Tillemont, Baillet*, par leurs réflexions critiques, non-seulement laissent la chose indécise, mais la rendent suspecte en rejetant l'autorité de celui qui a donné l'histoire de son martyre avec les circonstances que nous savons. — Sans nous arrêter à ces auteurs critiques, qui regardent comme fabuleux tout ce qui a quelque chose de grand et d'extraordinaire, il suffit que nous ayons l'autorité de l'Eglise, la tradition depuis plusieurs siècles, et le sentiment commun des fidèles, pour être à couvert de toute critique. — Voici les prédicateurs qui en ont donné des discours au public :

Le P. Castillon, Panégyriques des saints.

Le P. Senault, Panégyriques.

Le P. Texier, Panégyriques.

Le P. Odet d'Allier, Panégyriques des Saints.

Sermons sur tous les sujets, etc., Panégyriques (**Houdry**).

Nouet, *Vie de* Jésus-Christ *dans ses Saints*, a une longue méditation qui paraît avoir été un sermon.

Dans les *Essais de Panégyriques*, il y a trois desseins ou abrégés de sermons sur ce sujet.

Grenade, 2e traité de *l'amour de* Dieu, à la fin du quatrième §, fait l'éloge du courage et de la vertu de cette sainte.

§ III.

Passages, Exemples, Figures et Applications de l'Écriture.

Liberasti me à verbo mendacii et rege iniquo. Eccli. LI, 7.

Vous m'avez délivrée des paroles de mensonge, et d'un roi injuste.

Fortitudo et decor indumentum ejus, et ridebit in die novissimo. Prov. XXXXI, 25.

Elle sera revêtue de force et de beauté, et elle sera pleine de joie au dernier jour.

Mulierem fortem quis inveniet? procul et de ultimis finibus pretium ejus. Prov. XXXI, 10.

Qui trouvera la femme forte? elle est plus précieuse que ce qui s'apporte de l'extrémité du monde.

Super senes intellexi, quia lex tua meditatio mea est. Ps. 118.

J'ai eu plus d'intelligence que les vieillards, parce que j'ai médité la loi du Seigneur.

Præstitisti decori meo virtutem. Ps. 29.

Vous avez donné, Seigneur, de la force à ma beauté naturelle.

Certamen forte dedit illi ut vinceret. Sapient. X, 12.

Dieu l'a engagé dans un rude combat, afin qu'elle demeurât victorieuse.

Veni, sponsa mea; veni, coronaberis. Cantic. IV, 8.

Venez, mon épouse, venez, vous serez couronnée.

Universi, adorantes Dominum, dixerunt ad eam: Benedixit te Dominus in virtute suâ, quia per te ad nihilum redegit inimicos nostros. Judith. XIII, 22.

Tous, adorant le Seigneur, lui dirent: Le Seigneur vous a bénie en vous revêtant de la force; c'est par vous qu'il a réduit au néant nos ennemis.

Benedicta es tu filia à Domino Deo excelso, præ omnibus mulieribus super terram... Quia hodie nomen tuum ità magnificavit, ut non recedat laus tua de ore hominum. Ibid. 23-25.

Vous êtes une fille bénie du Seigneur Dieu très-puissant, par-dessus toutes les femmes qui sont sur la terre... Il a rendu aujourd'hui votre nom si célèbre que vos louanges seront toujours dans la bouche des hommes.

Mulier innupta et virgo cogitat quæ Domini sunt, ut sit sancta corpore et spiritu. I Cor. VII, 34.

Une femme qui n'est point mariée, une vierge, s'occupe des soins du Seigneur, afin d'être sainte du corps et d'esprit.

Quis nos separabit a charitate Christi? Tribulatio? an angustia? an fames? an nuditas? an periculum? an persecutio? an gladius? Rom. VIII, 35.

Qu'est-ce donc qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ? Est-ce la tribulation? Sont-ce les déplaisirs, ou la faim, ou la nudité, ou les périls, ou la persécution, ou l'épée?

Si habuero omnem scientiam, charitatem autem non habuero, nihil sum. I Cor. XIII, 2.

Quand j'aurais une parfaite science de toutes choses, si je n'ai point la charité je ne suis rien.

Videte ne quis vos decipiat per philosophiam, et inanem fallaciam. Coloss. II, 8.

Prenez garde que personne ne vous séduise, par de fausses raisons et les belles paroles d'une vaine philosophie.

EXEMPLES ET FIGURES TIRÉS DE L'ECRITURE.

[Les séraphins d'Isaïe]. — Les deux ailes des séraphins dont parle le prophète Isaïe, qui s'élèvent en haut, conviennent parfaitement à l'incomparable Ste Catherine. S. Bernard dit que la première marque la connaissance, l'autre la dévotion et la charité, qui ensemble portent les séraphins à Dieu, ajoutant que la science élève un esprit bien haut, mais qu'elle ne suffit pas : de sorte que celui qui prétend voler avec une aile seule est fort en danger de tomber dans quelque précipice, et que, plus haut il a pris son essor, plus dangereuse sera sa chute. Il est aisé de faire cette remarque quand on considère les savants de l'antiquité païenne ; ils s'étaient élevés avec une seule aile à la connaissance de Dieu ; mais, parce que l'amour leur manqua. et qu'ils ne rendirent pas à cet Etre suprême les adorations qu'une telle connaissance exigeait, ils se sont perdus sans ressource, et ont été abandonnés à un sens réprouvé. Catherine connut parfaitement l'inutilité des sciences humaines sans l'accompagnement de la charité : elle fut la plus savante personne de son siècle ; mais elle joignit à cette science un zèle tout ardent pour la gloire de Dieu, que la science lui avait fait connaître, et mérita par là, à juste titre, le nom de grande par excellence, que l'Eglise lui donne.

[S. Jean-Baptiste]. — Qu'on vante tant qu'on voudra le zèle de S. Jean-Baptiste soutenant généreusement au plus cruel de tous les princes, qu'il ne lui était pas permis de garder avec soi la femme de son frère : *Non licet tibi habere eam.* L'illustre Catherine ne semble-t-elle point avoir dit au tyran quelque chose de plus hardi ? Le précurseur du Fils de Dieu n'attaque que le seul Hérode ; mais notre sainte attaque le tyran, sa cour, tous les savants du paganisme, tous les peuples païens. — Cette généreuse chrétienne n'appréhende point de choquer tant de criminels. — Rougissez ici, lâches ministres du Seigneur qui n'osez élever votre voix et parler d'un ton sévère aux pécheurs, dont les désordres vous sont très-connus ; vous qui, par une lâche crainte et une complaisance molle, les entretenez dans leurs dérèglements ; vous qui, bien loin de les menacer de la terrible sévérité des jugements de Dieu, leur donnez peut-être le premier exemple du mal qu'ils commettent ; vous qui, victimes infortunées de la vengeance, de l'avarice, de l'orgueil, et peut-être de l'impureté, n'osez reprendre avec assez de sévérité des crimes que vous pratiquez vous-mêmes. Quel compte n'aurez-vous point à rendre d'avoir tant et si longtemps abusé du pouvoir que Dieu a bien voulu vous donner, tout indignes que vous étiez ?

[Judith]. — L'Ecriture nous dit en termes exprès que Dieu donna de nouveaux charmes à la sainte veuve Judith, et fit que sa beauté naturelle reçut un nouvel éclat pour plaire au redoutable Holopherne, afin que par ce moyen elle remportât plus facilement sur lui la victoire : *Cui etiam Dominus contulit splendorem.* Dieu, plus intéressé à la victoire de l'incomparable Catherine, lui donne, comme à Judith, un nouveau lustre ; il ajoute de nouveaux charmes à l'excellente beauté qu'elle avait de la nature, pour plaire au tyran. Il en fut épris. C'est ici, fidèle épouse du Fils de Dieu, qu'il faut montrer que votre courage, que votre constance est à l'épreuve du trône et de l'empire, et que vous aimez mieux votre époux que le monde entier. Votre fidélité va être mise à de rudes épreuves : permettez-moi, grande Sainte, de trembler pour elle. Mais non, ne craignez pas : quoique l'illustre Catherine ait bien d'autres ennemis à combattre que Judith, elle les renversera assurément : ils ont beau lui offrir toutes les délices du monde et les plus grands honneurs dont on y puisse jouir, ils ont beau lui offrir le trône impérial ; en vain, d'autre part, ils la menacent de roues et de gibets : cette généreuse sainte aime mieux monter sur un échafaud que sur le trône ; et l'on peut dire que, par ce trait de générosité, elle triompha non-seulement de l'empereur et de l'empire, mais de l'univers.

[Job]. — Un Père, parlant des victoires de Job sur son fumier, dit que c'était une statue triomphale élevé sur la faiblesse de la chair, à la confusion des démons et à la gloire de la toute-puissance : *Statuam triumphalem posuit Deus.* On peut sans doute dire la même chose de la grande Ste Catherine, dont la victoire est d'autant plus glorieuse que l'instrument dont Dieu s'est servi est plus faible. Quel rapport, en effet, entre une jeune vierge et un tyran furieux, surtout ayant nombre de bourreaux pour ministres de sa cruauté, et étant armé de fouets, de chevalets, de tortures et de roues ? Néanmoins, cette jeune vierge est victorieuse : *Victa sunt in carne omnia crudelitatis ingenia,* dit Théophile d'Alexandrie. Toutes les ressources que l'esprit humain peut imaginer pour affaiblir par les caresses, par les menaces, par divers tourments, notre jeune princesse, servent de matière à ses triomphes. Quelle est la source de ses victoires? où est-ce qu'elle a pris ce fonds de courage pour résister à toutes les puissances de la terre et de l'enfer ? C'est dans l'ardent amour qu'elle avait pour le Sauveur ; ce fut par sa toute-puissance qu'elle renversa tant et de si redoutables ennemis.

Le cruel Maximin, après avoir perdu ses peines et avoir inutilement employé tous les tourments que sa cruauté lui put suggérer ; après avoir, d'autre part, triomphé de tant et de si puissants ennemis, n'est-il pas contraint d'avouer qu'une jeune fille a vaincu sa puissance et toute sa fureur ? Ne pouvait-il pas dire ce qu'un Père fait dire au démon parlant du saint homme Job, après l'avoir attaqué et ne l'avoir pu surmonter

Omnia argumenta ostendi, et fortitudinem Job non dejeci (Origène) : je me suis servi de toutes sortes de raisons pour le séduire, et je n'ai pu corrompre son esprit ; j'ai épuisé tout mon carquois, j'ai usé toutes mes flèches, et cependant je n'ai pu blesser l'âme de cet invincible héros. J'ai employé tous mes artifices et tous mes efforts, et ils se sont trouvés inutiles. Mais c'est peu dire, à la gloire de l'illustre Catherine, que Maximin n'a point remporté la victoire, si nous ne disons qu'elle a eu de merveilleux avantages sur lui : car, outre qu'elle méprisa ses recherches, qu'elle se moqua de ses soumissions, qu'elle surmonta tous ses tourments, elle tourna contre lui ce qu'il avait employé contre elle, et elle lui ravit toutes les personnes dont il avait voulu se servir ou pour la tromper ou pour la corrompre.

[Judith]. — Après les victoires de Ste Catherine sur le tyran, elle eut sans doute plus de sujet que cette sainte veuve de l'ancienne loi de s'écrier : *Vivit Dominus, quoniam custodivit me angelus ejus.* En effet, quel courage ne fallut-il pas avoir pour surmonter tous les tourments, quelle sagesse et quelle fermeté pour éluder tous les artifices du premier prince du monde ! Judith fut, à la vérité, tentée par l'ennemi de son peuple ; mais l'artifice de ce général était trop grossier ; cette sainte veuve avait la liberté de sortir du camp pour présenter ses vœux à son Dieu ; ce fut une facilité pour elle de défaire un ennemi profondément enseveli dans le sommeil. Mais l'incomparable vierge Catherine, outre qu'elle n'a point l'expérience du monde qu'avait la sainte veuve, pour surmonter les artifices du tyran, n'avait point non plus la liberté de s'échapper, elle était environnée de bourreaux de toutes parts; le tyran n'était que trop éveillé. De quelles actions de grâces ne remercia-t-elle pas le Seigneur de l'avoir conduite, de l'avoir conservée entre tant d'ennemis et de bourreaux, et de n'avoir pas permis que sa pureté fût violée par le tyran ! *Et hinc euntem et ibi commorantem ; et non permisit me Dominus ancillam suam coinquinari.* (Judith. XIII).

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

Mulierem fortem quis inveniet ? procul et de ultimis finibus pretium ejus (Proverb. XXXI).— Comme il n'a jamais rien paru de faible dans l'incomparable Ste Catherine dont je suis chargé de faire l'éloge, je ne craindrai point de dire d'elle ce qu'un grand homme a dit de Judith, que la nature lui avait donné le sexe, mais que la vertu avait formé tout le reste dans sa personne. Or, comme la force est de toutes les vertus celle qui éclate

le plus et qui donne le plus d'admiration, jusque-là qu'elle porte le nom de *vertu* même par une espèce de prérogative et de prééminence, pour faire le panégyrique de cette grande sainte il ne faudrait que vous présenter la peinture de cette vertu avec les traits les plus vifs et les plus hardis, afin de faire en même temps le caractère d'une vierge qui fut le prodige de son siècle, et qui fit voir que, quelque avantage que la nature ait donné à un sexe au-dessus de l'autre, la grâce n'a point fait ce discernement dans le partage de ses faveurs. Le plus faible de corps s'est souvent élevé, par la force de l'esprit et du courage, jusqu'à servir de modèle aux uns, et aux autres de sujet de reproche et de confusion. Je ne doute pas qu'il n'y ait d'autres vertus qui ont rendu cette sainte célèbre, et que toutes n'aient contribué à former ce chef-d'œuvre de la nature et de la grâce ; mais comme c'est la force qui lui a donné ce grand éclat, et qui a obligé l'Eglise de l'aller chercher jusque dans l'Orient, et d'en faire le choix parmi tant de martyrs, pour l'honorer par une fête si particulière, c'est ce qui justifie cet oracle du Sage, que ce n'est pas une chose ordinaire de voir tant de force dans une fille de sa qualité ; et qu'il a fallu l'aller chercher bien loin, et passer au-delà des mers pour aller la trouver : *Procul et de ultimis finibus pretium ejus.* Mais nous l'avons enfin trouvé, ce trésor, cet amas de vertus sans nombre, dans la glorieuse et triomphante Catherine.

Clément d'Alexandrie, écrivant sur cette parole de S. Paul, *scientia inflat*, dit que l'Apôtre ne prétend pas décrier la science, comme le commun des interprètes l'assure, et nous montrer qu'elle fait les esprits vains ; mais que son dessein est de la louer, comme inspirant, aux âmes où elle se rencontre, de grands sentiments, des entreprises héroïques, des projets divins, et du mépris pour tout ce qui paraît grand aux yeux des gens du siècle : *Non enim per doctrinam fastum et arrogantiam inspiravit Dominus, sed esse magnificum, ex cognitione quæ traditur per scientias.* (Stromat. 7).— Cela est grand, et véritablement magnifique, mais cela n'en est pas moins vrai : car, véritablement, la science élève d'elle-même un homme si haut, qu'il ne satisfait son ambition que par la possession de Dieu, qui nous découvre alors les objets et nous fait voir ce qu'ils sont, et non ce qu'ils paraissent ; ce qu'ils valent, et non ce qu'on les estime. C'est par la science que nous voyons la différence des vrais biens d'avec les biens apparents, l'éternité d'avec le temps. De plus, comme notre volonté se règle par les lumières de l'esprit, elle se porte ordinairement à la recherche du bien qu'on lui découvre, et au mépris des objets vains et trompeurs dont on lui fait voir le néant. Par conséquent, il est vrai que la science, en tirant une âme des ténèbres de l'ignorance qui nous tient comme concentrés dans le néant et courbés vers la terre, l'enfle, lui donne un désir ardent de s'élever plus haut, la porte vers le ciel et l'attache à Dieu. — Et certes nous en voyons un exemple admirable

dans Ste Catherine. Quoi de plus faible en apparence que cette illustre vierge, tendre, délicate, toute jeune, cachée aux yeux du monde? Mais lorsque, à la faveur de la grâce de Jésus-Christ, elle est éclairée de cette sublime science qui fait les grandes âmes et les saints, elle laisse loin derrière elle tous ces grands hommes que les aveugles de tous les siècles ont tant vantés. Elle fait plus; elle ne se contente pas de la conquête de quelques provinces, de quelque partie du monde : elle devient en quelque sorte la conquérante de l'univers, et, sa noble ambition n'étant pas pleinement satisfaite, elle emporte le ciel même.

Si habuero omnem scientiam, charitatem autem non habeam, nihil sum. (I Cor. XIII, 2).— La science sans la charité, dit S. Augustin, est si peu considérable que nous la devons compter pour rien, puisqu'elle ne produit que vanité; ce qui doit faire prendre à la lettre ces paroles de l'Apôtre : *Scientia inflat;* elle n'est alors qu'orgueil; au lieu que, si elle est unie avec la charité, elle rend l'âme ferme, solide, inébranlable : *Cum charitate autem non solùm non inflat scientia, sed etiam firmat* (XV Contrà Faust. VIII): ce qui revient à la parole de S. Paul : *Scientia inflat, charitas autem ædificat;* parce que la science est utile à la charité pour parvenir à sa fin. Le sentiment de S. Bernard est le même que celui de l'Apôtre et de S. Augustin, lorsqu'il dit : *lucere tantùm, vanum;* luire, briller seulement, c'est chose inutile et vaine ; *ardere parùm;* brûler c'est peu de chose : mais luire, éclairer et brûler, c'est le comble de la perfection (De nativit. Joan. Bap.) : c'est aussi ce qui fait la gloire et le triomphe de la grande Ste Catherine. Ayant vu en songe la Sainte Vierge qui la présentait à son Fils, et que son Fils la rebutait parce que, bien qu'elle fût savante, elle n'avait pas la charité, n'étant pas encore chrétienne, elle se fit instruire au plus tôt dans la foi et reçut le baptême. Et comme alors, ayant uni la charité à la science, elle eut rendu cette dernière qualité excellente, le Sauveur, qui l'avait auparavant rebutée, se fit voir à elle une seconde fois ; il la combla de caresses, et la prit pour épouse en présence de sa sainte Mère et des anges, et lui donna pour gage de son amour un anneau qu'il lui mit au doigt, afin qu'éveillée il ne lui restât aucun doute. Depuis ce temps-là, elle fit paraître son éminent savoir en confondant les plus savants hommes de l'empire; mais elle ne fit pas moins paraître son amour et sa fidélité envers le Sauveur en reprenant hardiment l'empereur de son impiété et de ses cruautés. *Mulierem fortem quis inveniet?*

§ IV.

Passages et Pensées des Saints Pères.

Virgines pretiosa monilia Christi. S. Ignat. martyr.

Honorate virgines ut sacerdotes. Id.

Les vierges sont les précieux ornements de Jésus-Christ.

Rendez aux vierges le même honneur que l'on rend aux prêtres.

Martyrum gloria carnificum crudelitas. Tertull.

La cruauté des bourreaux fait la gloire et le mérite des martyrs.

Neminem christianum, et maximè virginem, decet claritatem ullam computare carnis et bonorum. Cyprian. Discipl. et habit. virgin.

Il ne sied point à un chrétien, et surtout aux vierges, de chercher de la gloire dans la beauté du corps et dans les biens de la fortune.

Quandò fortior fœmina viris torquentibus inventitur, quandò ignes aut cruces aut ferrum vel bestias patitur ut coronetur, illa sunt carnis pretiosa monilia, illa corporis ornamenta meliora. Id. Ibid.

Lorsqu'une femme se montre plus forte que les bourreaux qui la tourmentent, lorsque en proie aux flammes, au fer, aux croix, aux bêtes farouches, elle en triomphe par sa constance, ce sont les plus précieux ornements de nos corps et la parure la plus propre à les rendre agréables aux yeux de l'époux céleste.

Gravem sortita est castitas inimicum, cui semper resistitur, et semper timetur. August. De honest. mulier. 2.

La chasteté à un fâcheux ennemi à combattre, et qui est toujours à craindre quoi qu'on lui résiste toujours.

Poscenda fides ut vincatur mundus cum suis erroribus. Id. Correpl. et grat.

Il faut demander à Dieu la foi, afin de vaincre le monde, avec ses erreurs.

Optabilius est mala pati pro Christo quàm hónorari pro Christo : hæc est gloria quæ omnia exsuperat. Chrysost. Homil 64 in Ephes.

Il est plus souhaitable de souffrir pour Jésus-Christ que d'être honoré pour Jésus-Christ : souffrir pour son amour est un honneur auquel rien n'est comparable.

Castitas est inviolata pulchritudo sanctorum. Bernard.

La chasteté est la beauté même des saints, dont l'éclat inviolable ne souffre point de tache.

Quamquàm mirabilis Deus *in viris, mirabilius tamen et gloriosiùs triumphat in feminis.* Petr. Damian. Serm. 66.

Quoique Dieu soit admirable dans la force qu'il inspire aux hommes, la grâce triomphe plus glorieusement dans le martyre des femmes.

Acutiora auri tela quàm ferri, validiùs mentem frangit honoris ambitio quàm tormentum. Id. Ibid.

L'or qu'on offre pour faire renier la foi fait d'ordinaire plus d'impression que le fer dont on menace, et l'espérance des honneurs dont on flatte un ambitieux a plus de force que la crainte des tourments.

Sponsum offers: meliorem reperi; habeo eum cui nemo se comparet, divitem mundo, potentem imperio, nobilem cœlo. Ambros. De virginit.

Vous m'offrez un époux ; mais j'en ai un qui lui est infiniment préférable, à qui nul autre ne peut être comparé, qui est riche puisqu'il possède le monde, puissant par l'empire qu'il a sur toutes les créatures, et grand dans le ciel, le séjour de sa gloire.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[En quoi consiste la force de l'esprit]. — Comme l'esprit est non-seulement ce qui élève l'homme au-dessus de tous les autres animaux, mais encore ce qui met une distinction considérable entre les hommes mêmes, je ne m'étonne pas s'il s'en trouve tant qui se piquent de force d'esprit, et s'ils sont touchés d'un avantage qui leur attire tant de gloire de la part du monde, et qui semble faire le plus haut degré du mérite. Je ne blâmerais pas cette inclination, qui marque l'excellence et la noblesse de notre nature, si l'objet de cette force était toujours véritable : c'est-à-dire s'ils faisaient consister cette force dans une chose qui demande effectivement des efforts extraordinaires. Mais il faut avouer que l'illusion des hommes est bien étrange sur ce chapitre. Il y en a qui mettent cette gloire dans une chose qui leur doit attirer le mépris de tous les hommes, à savoir, dans l'impiété et dans des sentiments particuliers sur les vérités et les mystères de notre religion : ce qui doit plutôt passer pour l'effet de la plus pitoyable faiblesse dont un esprit soit capable. D'autres la font consister dans une pénétration subtile et dans une intelligence élevée, que rien n'arrête et ne borne : mais l'objet auquel ils s'appliquent fait voir que la solidité et la force dont ils se flattent découvre leur plus grand faible, puisqu'ils ne s'occupent qu'à des choses qui passent et qui ne doivent pas durer. D'autres, enfin, mettent cette force à savoir l'art de commander aux autres et de les tenir dans la soumission : pour cela ils pensent qu'il faut avoir un génie au-dessus du commun, afin de démêler une intrigue, de déconcerter les desseins et les projets de leurs ennemis, et de venir à leurs fins par les voies les plus sûres et les plus immanquables. Mais comme ceci ne regarde que le bonheur de cette vie, et qu'un esprit fort et éclairé doit s'élever au-dessus des choses de ce monde, et s'étendre dans l'éternité même, ils me permettront de leur dire que dans tout cela il n'y a rien que d'humain, et que la véritable force est celle que la foi et le christianisme nous inspirent, en élevant notre esprit au dessus de lui-même et en dissipant les ténèbres que nos lumières naturelles ne peuvent percer. Que si l'on se conduit ensuite par ces lumières, si l'on suit ces maximes, si l'on agit en conséquence de ces principes, c'est ce qui s'appelle dans l'Ecriture sagesse et intelligence, et ce qui est effectivement l'unique et véritable force d'esprit, puisqu'elle a pour fin de le

rendre éternellement heureux : ce que nous verrons dans l'exemple de la grande Ste Catherine, dont nous célébrons le triomphe.

[La philosophie profane]. — C'est le sentiment des Pères, que la philosophie profane est la plus ancienne ennemie de la religion chrétienne ; et quand S. Paul instruit les fidèles, il leur recommande de ne pas se laisser surprendre aux charmes trompeurs de cette dangereuse ennemie : *Videte ne quis vos decipiat per philosophiam et inanem fallaciam ;* et son fidèle interprète S. Jean-Chrysostôme nous apprend que l'hérésie n'est jamais plus redoutable à la vérité que quand elle est assistée des mensonges de la philosophie, et que toutes deux combattent contre la religion. Aussi faut-il avouer, avec Tertullien, que la philosophie est la mère de l'hérésie, et que les hérétiques reconnaissent les philosophes pour leurs pères et pour leurs maîtres. En effet, les uns et les autres renversent la vérité ; sous prétexte de l'établir, ils lui font la guerre ; en feignant d'y adhérer, ils la combattent. Mais si jamais la philosophie fit tous les efforts imaginables pour combattre la vérité et pour défendre le mensonge, ce fut assurément sous l'empire de Maximin. Ce prince, épris de l'incomparable beauté de Ste Catherine, et voulant l'attirer à sa croyance, assembla l'élite des philosophes pour tâcher de la convaincre, mais en vain ; ils ne servirent qu'à augmenter son triomphe.

[La science de Catherine]. — On ne peut véritablement ne pas admirer la grandeur de Dieu dans les excellentes qualités qu'il lui plaît de communiquer aux hommes. Il est merveilleux dans la force, le courage, la science, et tant de dons incomparables dont il les gratifie. Tout cela est vrai ; mais son pouvoir paraît beaucoup plus dans les femmes. *Quanquàm mirabilis* Deus *in viris*, dit S. Pierre Damien, *mirabiliùs tamen et gloriosiùs triumphat in fœminis*. Nous le voyons avec évidence dans ces saintes femmes de l'ancienne loi, Judith, Esther, Débora, Jahel ; mais c'est avec un tout autre éclat que paraît, sous l'Evangile, l'incomparable Catherine. Il est vrai, Dieu est admirable dans les Jérôme, les Ambroise, les Augustin, les Grégoire, et cependant il paraît dans notre grande sainte quelque chose de plus éclatant. Car de voir des hommes savants, éclairés, vaincre l'erreur ; de voir des hommes brûlants de charité renverser l'impiété, cela est grand ; mais de voir une fille jeune, délicate, disputer avec ces grands hommes, qui avaient passé leur vie dans l'étude, comme cela est plus rare, on peut dire aussi que cela tient plus du miracle, puisque notre illustre vierge fut autant remplie de charité, de science et de courage, qu'aucun savant qui ait paru dans le monde.

[Mépris des avantages du monde]. — Les Pères donnent de si grands éloges à la virginité, que plusieurs l'élèvent au-dessus du martyre même. En effet, combien a-t-on vu de chrétiens, au rapport de S. Cyprien, qui, après

avoir surmonté la rage des bourreaux et des tyrans, ont succombé dans les combats secrets de la chasteté ! La douleur nous attaque par le plus fort de l'âme, la volupté par le côté faible. Notre jeune chrétienne est environnée d'ennemis au-dedans comme au-dehors ; mais ces ennemis ne se présentent point à elle le fer et la flamme à la main, ils couvrent leurs pointes sous des fleurs ; on ne lui parle que d'empire, de trône et de couronne : cependant sa virginité et son humilité sont insensibles à toutes les tentations. Le démon attaque d'abord sa pureté, espérant la rendre bientôt idolâtre s'il pouvait la faire devenir impudique. Elle paraît à la cour de l'empereur ; elle lui représente l'impiété du sacrifice qu'il fait offrir aux idoles ; elle confond les philosophes païens qu'on lui oppose, et fait voir dans ses discours tant d'esprit, de science et de sagesse, que toutes ces perfections, soutenues par une beauté angélique, firent naître dans le cœur de l'empereur une terrible passion : il la flatte d'un diadème et de la souveraine puissance sur un empire, et sur le cœur même de celui qui en est le maître. Ce fut une étrange tentation, et il est bien difficile de refuser un consentement qui attire après lui tant de grandeurs, de richesses et de plaisirs, et de s'abstenir de prononcer une parole qui assura la souveraineté de l'univers. C'est pourtant ce que fait notre jeune sainte. Elle demeure inébranlable ; elle ferme les yeux à toutes les offres de l'empereur, et, le regardant avec un mépris mêlé d'indignation, elle lui dit qu'il ne saurait rien lui promettre qui puisse valoir ce qu'il lui veut enlever, qu'elle a trouvé un époux avec lequel nul autre ne peut entrer en comparaison. En un mot, cette grande sainte éluda si généreusement tous les artifices de l'empereur, que son amour se changea en la plus violente fureur.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[La femme forte]. — Que Salomon, si sage, si éclairé, si vanté dans les saintes Ecritures, aille jusqu'aux extrémités de la terre chercher une femme forte, et qu'après ses plus curieuses recherches il désespère de la

trouver : grâces au Seigneur, au sang et aux mérites de l'Agneau sans tache, nous ne sommes pas obligés d'aller si loin pour en trouver plusieurs. L'Eglise, plus féconde que la Synagogue, en a chez elle un si grand nombre, que ce serait faire injure également à sa gloire et à la force et au courage de plusieurs de ses enfants d'en former le moindre doute. Pour une seule que Salomon cherchait, le christianisme en fournira cent. En voici une dans la personne de l'incomparable Catherine, qui, entre plusieurs milliers d'autres, brille avec tant d'éclat et s'est acquis un si haut point de gloire par tous ses triomphes, que nous ne craignons point, après les louanges que lui accorde l'Eglise, de lui donner la palme entre toutes les autres. (**Anonyme**).

[Esprit et études de Catherine]. — L'illustre Ste Catherine eut le malheur de naître dans les ténèbres du paganisme et d'y être élevée. C'eût été sans doute la source de son malheur éternel, si Dieu, qui l'avait choisie pour rendre un illustre témoignage à la religion, ne se fût servi des avantages de la nature pour la disposer à recevoir ceux de la grâce. Ayant reçu avec la noblesse du sang royal, dont elle était issue, un génie élevé, un esprit capable de quelque chose de grand, elle méprisa les molles délicatesses et les amusements de son sexe ; et, portant ses pensées plus haut, elle s'adonna avec tant d'assiduité et d'application à l'étude des lettres humaines, de l'éloquence et de la philosophie, qu'elle surpassa les plus éloquents et les plus savants. Ensuite, instruite à fond de tout ce qui pouvait contenter sa passion de savoir, elle voulut approfondir les choses divines, et pénétrer dans les mystères de la religion où elle était née. C'était là que Dieu l'attendait. N'y trouvant que vanité, fables ridicules, contradictions grossières, pitoyable égarement d'esprit, qui s'était fait des dieux vicieux pour flatter le dérèglement du cœur humain, la passion de connaître la vérité s'emparant de son esprit elle voulut aussi avoir la connaissance des mystères des chrétiens. Elle les écoute, les examine, les admire ; et, les lumières du Ciel se joignant à sa curiosité, elle reconnaît qu'il n'y a que cette religion qui lui donne une juste idée de la Divinité, qui élève l'homme à une fin digne de son principe, et qui le porte à la véritable vertu. Ce furent les premières semences que la foi jeta dans son esprit, lesquelles, aidées des influences du Ciel, et par cette fameuse vision dans laquelle la Sainte Vierge lui présenta son Fils qui la rebuta parce qu'elle n'était pas chrétienne, acheva de la résoudre d'embrasser cette religion qu'on ne persécutait que faute de la bien connaître. (**Houdry**, *Sermons*).

[Le génie de Catherine]. — Quand je parle de force d'esprit dans Catherine, je ne prétends pas seulement vous dire qu'elle avait un esprit vif, pénétrant et d'une étendue au-dessus des personnes de son sexe, ni qu'ensuite cet esprit, si riche de son fonds, ayant été cultivé par les lettres et

par les plus belles connaissances, fut le sujet de l'admiration de toute la ville d'Alexandrie, qui avait été honorée de la naissance de cette grande sainte ; ou bien qu'elle n'eut pas besoin de le perfectionner par un long usage du monde, puisque la solidité naturelle suppléa et au temps et à l'expérience et au long exercice, qui ne rendent les autres consommés qu'après bien des années; elle possédait tous ces avantages dans un âge où les autres à peine ont commencé à les acquérir ; mais je mets la force de son esprit à avoir pris toutes les peines possibles pour connaître la vérité, à l'avoir connue, et, sitôt qu'elle l'eut connue, à l'avoir défendue contre les plus fameux philosophes de son temps et les plus grands orateurs, qu'on avait assemblés pour la convaincre; et enfin à avoir méprisé toutes les grandeurs de la terre, qu'on lui offrait pour la faire renoncer à sa foi. (*Le même*).

[Catherine se donne à Dieu seul]. — Tant de mérites et de perfections naturelles, dont la divine Providence avait pris plaisir d'orner cette illustre sainte, lui attirèrent bientôt une foule d'adorateurs, entre lesquels l'empereur même était le plus à craindre. C'est ici qu'il nous faut dire avec le Sage, qu'une fille de la plus haute qualité, jeune et belle, pour qui le monde n'a que des complaisances et des adorations, et qui cependant a assez de courage pour mépriser ses recherches et ses caresses, mérite d'être mise au rang des femmes fortes, et n'a point de prix qui l'égale dans l'univers ; *Mulierem fortem quis inveniet ? Procul et de ultimis finibus pretium ejus.* C'est, en peu de paroles, l'éloge de l'illustre Ste Catherine. Car, faisant réflexion sur la vanité du monde et de tout ce qu'il appelle grandeur, établissement, fortune ; voyant qu'il n'y avait rien de solide ni dans la gloire du monde, qui se dissipe et tombe d'elle-même, et qui est aussi peu solide qu'une ombre ; ni dans tous ses plaisirs, qui ne laissent après eux qu'un long repentir et une amère souvenance de s'y être abandonné ; ni dans ses richesses que la mort nous enlève en un instant, et lorsque nous y pensons le moins : considérant, dis-je, en elle-même la vanité de tous ces biens, elle prit la résolution de renoncer à toutes les grandeurs de la terre, et de se garder pure et entière au Sauveur qu'elle avait dessein de choisir pour époux, quelques obstacles qui se pussent rencontrer de la part du monde, de la chair et du démon, dans une si grande entreprise. (**Anonyme**).

[Catherine disputant contre les philosophes]. — Représentez-vous cette fameuse dispute où elle parut si glorieusement, et où sa science et sa sagesse toute divine triomphèrent avec tant d'éclat. Allez en esprit dans cette fameuse ville d'Alexandrie ; entrez dans le palais de l'empereur : vous verrez, d'un côté, cette jeune vierge toute seule et sans appui, et de l'autre une foule de savants qu'on lui met en tête. Ce fut pour en rendre la conquête plus

assurée que l'empereur lui oppose ce que la Grèce et l'Egypte ont de savants ; il les anime par de grandes promesses s'ils peuvent la réduire à leur opinion, et lui faire quitter la sienne. Pour voir donc la force de l'esprit de Dieu dans notre chrétienne, et les illustres victoires qu'elle remporta, représentez-vous cette fameuse conférence où on la cita, où elle parut glorieusement à la vue de toute la ville d'Alexandrie et d'une infinité de gens de tout état. Bien loin de refuser la dispute sur l'inégalité du combat, où ses parties devaient être ses juges, et où le nombre seul semblait devoir remporter l'avantage, quand elle tiendrait contre le plus fort de tous, elle accepte le défi et se rend dans la salle du palais. C'est sans doute un spectacle qui mérite nos regards et notre attentîon, de voir, d'un côté, cette jeune fille toute seule, pleine d'une sainte confiance, la modestie peinte sur le visage, entrer dans la lice avec un air de grandeur qui attire les yeux de tout le monde, et, après avoir salué l'empereur, qui ne pouvait douter du succès de son entreprise, ne lui demande qu'une audience favorable, se promettant une pleine victoire ; et, d'un autre côté, cinquante tant orateurs que philosophes, l'élite de ce qu'il se trouva de savants en Orient, gens consommés dans leur profession, les premiers esprits de leur temps, le choix des académies, et les oracles du monde ; cinquante philosophes contre une fille, lesquels vont faire tous leurs efforts pour combattre la vérité et pour défendre le mensonge. Notre sainte, qui savait bien que toute la science du monde est vaine quand elle n'est soutenue que d'une aveugle présomption, sollicite Dieu de défendre lui-même sa cause contre les ennemis de son nom. C'est à vous, Seigneur, s'écrie-t-elle, à vous faire connaître ; c'est à vous de mettre des paroles de vie dans ma bouche pour éclairer ces aveugles et pour confondre ces savants.

Dieu, qui l'exauça, ajouta tant de force à ses raisons et tant de charmes à son éloquence naturelle, qu'elle prouva sans peine, à ceux qui ne mesuraient leur religion que par leurs sens, la vérité de l'existence d'un Dieu invisible ; elle renversa les idoles sensibles qu'ils s'étaient formés dans eux-mêmes. Les autres, qui ne s'appuyaient que sur les préjugés et sur l'antiquité de leur religion, ne se défendent pas mieux. Elle efface en un moment les impressions que la prévention avait faites sur les esprits et elle fait voir qu'ils n'ont suivi jusque-là que le mensonge et l'erreur. C'est en vain qu'ils s'efforcent de l'embarrasser par une multitude de demandes, en vain qu'ils tâchent de la surprendre par des questions captieuses, en vain qu'ils veulent éluder ses réponses solides par de vaines subtilités : elle rompt tous leurs efforts, elle satisfait à toutes leurs difficultés, développe leurs sophismes, les pousse à son tour avec une telle vivacité qu'elle dissipe les ténèbres de l'erreur, et porte tant d'éclairs et de l'umières devant leurs yeux, qu'ils n'en peuvent soutenir l'éclat, ni résister à l'esprit de Dieu qui parle par sa bouche. Ainsi, elle les confond, et les oblige d'avouer qu'ils ont été eux-mêmes dans l'er-

reur, au lieu qu'ils s'étaient promis de lui faire abandonner la sienne et de l'en désabuser. (**Anonyme**).

[Catherine condamnée]. — Quel spectacle se présente à nos yeux ! l'amour du tyran se tourne en fureur contre Catherine ; et voyant toutes ses espérances s'en aller en fumée, tous ses efforts inutiles, confus et honteux d'avoir été tant de fois vaincu, et comme au désespoir de n'avoir pu rien gagner sur notre jeune vierge, il va attaquer son corps, la plus faible partie d'elle-même ; mais il l'attaque en lui faisant souffrir les plus cruels supplices. O Dieu, peut-on seulement se représenter ce tragique appareil sans frémir d'horreur ! une troupe de bourreaux se jeter sur une jeune fille, la traîner au supplice, et étendre impitoyablement sur des roues et des chevalets un corps tendre et délicat ! voir sans frayeur ces barbares qui se hâtent de tremper dans le sang de cette pure et innocente vierge leurs mains meurtrières, sans craindre une punition digne de l'attentat qu'ils vont commettre ! Mais, bien loin que Catherine fût fâchée contre ces scélérats, elle triomphe de joie en elle-même de ce que ces bourreaux, en faisant un sacrifice de son tendre corps, la devaient rendre plus semblable au Fils de Dieu, son sauveur et son époux. (*Le même*).

[Son martyre]. — L'heure de sa mort étant venue, deux heures durant, les bourreaux déchirèrent son tendre corps, sans donner aucune atteinte à son courage ; ils prolongèrent leur cruauté sans lasser sa constance, et ne lui donnèrent le temps de respirer que pour réparer eux-mêmes leurs forces. Jamais on ne vit souffrir plus longtemps une personne qui semblait devoir expirer à la vue seule des supplices dont la variété ne fut pas moins surprenante que la durée. Les fouets et les tortures, les feux et les chevalets, les peignes de fer, tout fut mis en usage, et rien ne fut assez fort pour l'ébranler. Le changement dans la douleur paraît une espèce de soulagement, fondé sur cette expérience que le plaisir même devient un tourment quand il est continué trop longtemps ; mais, quand on passe d'une extrémité à une autre et qu'un supplice fait place à un autre supplice, plus violent et plus insupportable, il faut que le courage soit fortifié du secours d'en-haut pour résister à tant d'épreuves. Ce fut ce qui signala davantage la constance de notre sainte entre les plus glorieux martyrs. Je ne puis que je ne sois saisi d'horreur de vous représenter tant d'effroyables tourments ; les bourreaux même en frémissaient, et en témoignaient plus de crainte qu'elle-même ; et la haine que le peuple avait pour sa religion n'empêcha point les larmes que la compassion ne peut refuser à de telles douleurs. (*Le même*).

[Tout est prodigieux dans la vie et dans la mort de Catherine]. — Tout fut miraculeux dans la vie de l'incomparable Catherine, et, si les divers supplices qu'elle

souffrit, si leur durée même, furent des prodiges de la cruauté et de la barbarie la plus outrée, sa triomphante mort fut un nouveau prodige, et un prodige de douceur sans doute, pour tous ceux qui imploreraient par la suite des temps son assistance auprès de DIEU. Le bourreau lui ayant tranché la tête, elle versa du lait avec du sang, pour marquer sans doute que sa pureté n'avait pas été moins illustre que son martyre, et qu'elle ne lui avait pas été moins chère que sa foi, puisqu'elle avait défendu l'une et l'autre avec un égal courage et un égal succès. Les célestes esprits, qui avaient été les spectateurs et les témoins de ses combats et de son triomphe, firent ses funérailles, et enlevèrent son saint corps, de crainte qu'il ne fût déshonoré par des mains impures ; et, pour comble de gloire, l'honorèrent de leurs concerts. O DIEU ! que votre puissance est admirable dans la faiblesse de vos créatures ! Quel prodige plus digne d'admiration que de voir une fille dans une tendre jeunesse, faible de corps, faible de forces, mais animée de votre esprit, fortifiée et soutenue de votre grâce, remplie de la lumière de votre sagesse, surmonter tous les efforts des tyrans, demeurer libre dans les fers, invulnérable parmi les roues, invincible dans l'excès de ses douleurs, intrépide à la vue de la mort, et la recevoir même d'un visage gai, qui montre la force et la fermeté de son cœur ! C'est par cette force et d'esprit et de cœur que notre sainte triompha des puissances de l'enfer, par la résistance qu'elle fit à l'empereur; de la sagesse du monde, par la victoire qu'elle remporta sur des philosophes et des orateurs préparés de longue main à ce combat; des grandeurs du monde, par le mépris qu'elle en fit; et des tourments par sa constance inébranlable. (*Le même*).

[Imiter cette sainte]. — Nous l'avons trouvée, cette femme forte que le Sage était tant en peine de rencontrer, mais je ne sais si elle pourra trouver des imitateurs. J'ai déjà dit que la force est la vertu du christianisme, puisqu'il n'y a point de véritables chrétiens qui ne doivent être prêts à donner leur vie et à verser leur sang pour la défense de la foi et de la religion. Hélas ! bien des gens protestent qu'ils le feraient, et plusieurs semblent souhaiter d'en avoir l'occasion : mais qu'il y a de différence entre envisager la mort en idée, et la souffrir en effet ! Y a-t-il une plus grande contradiction que de voir ceux qui croient avoir assez de force pour souffrir le martyre n'en avoir pas assez pour se faire à eux-mêmes la moindre violence afin de pratiquer les autres maximes du christianisme et les autres vertus qui ne sont pas moins nécessaires que la foi, et sans lesquelles même la foi ne servira que de sujet de condamnation ? Eh ! comment souffrirons-nous les menaces d'un tyran, nous qui ne saurions digérer une parole qui nous choque, pardonner une injure, souffrir un petit mépris ? nous qui ne pouvons nous gêner le moins du monde pour remplir les devoirs les plus indispensables ? Rendons grâces

à DIEU de ce qu'il n'y a plus de tyrans qui persécutent la foi : il ne faudrait pas tant de menaces, ni un si grand appareil de supplices, pour nous y faire renoncer, lorsqu'un léger intérêt, un point d'honneur, une petite satisfaction, nous fait trahir notre conscience et négliger les intérêts de DIEU. (*Le même*).

SAINT SULPICE,

Evêque de Bourges.

AVERTISSEMENT

S. Sulpice, second du nom, dont nous espérons fournir de quoi faire l'éloge, est différent par le surnom de pieux *ou de* débonnaire, *d'un autre S. Sulpice appelé Sévère, qui a pareillement gouverné l'Eglise de Bourges avant celui dont nous prétendons faire le panégyrique. C'est pourquoi, la première chose qu'il faut remarquer sur ce sujet, c'est de ne les pas confondre, comme ont fait quelques auteurs, qui attribuent à l'un ce qui appartient à l'autre.*

La seconde chose à quoi il est à propos de prendre garde, c'est de n'avoir point égard aux opinions ni aux contestations des critiques qui pourraient faire naître des doutes relativement aux faits sur lesquels l'éloge de ce saint est fondé, mais de s'attacher à ce que rapportent les historiens contemporains sans pouvoir être soupçonnés de flatterie, ni d'aucun autre intérêt que de rendre témoignage à la vérité.

La troisième chose, enfin, est que, bien que ce saint ait vécu en différents états, ecclésiastique, homme de cour, évêque, solitaire, et que dans chaque état il ait quelque chose de commun avec d'autres saints, cependant s'être distingué en tous, et avoir servi d'exemple et de modèle en chacun par des faits et des vertus qui lui ont été propres, c'est ce qui fait son caractère et le sujet d'un éloge tout singulier.

§ I.

Desseins et Plans.

I. — *Lex* Dei *ejus in corde ipsius, et non supplantabuntur gressus ejus :* La loi de son Dieu est dans son cœur, et il ne fera point de fausses démarches (Ps. 36). — Quelque bonne disposition que l'homme puisse avoir à suivre le bien, il y a trois choses qui sont d'ordinaire les écueils de sa faible vertu, et qui lui font faire des démarches contraires à la loi de Dieu : la jeunesse, la communication du monde, l'élévation aux dignités. La jeunesse excite en lui de mauvais désirs, le monde lui met devant les yeux de mauvais exemples, l'élévation lui impose de grands devoirs, et le met en danger de ne les pouvoir remplir. Qu'il est dangereux qu'on ne soit emporté par ses passions, qu'on ne soit corrompu par le commerce des pécheurs, qu'on ne soit accablé du poids de ses obligations ? et qu'il est avantageux pour moi de vous représenter aujourd'hui un saint prévenu des bénédictions du Ciel, qui, se faisant autour de son cœur comme un rempart de la loi de Dieu, se mit au-dessus des tentations et des faiblesses des hommes !

1°. Il fit pénitence dès sa jeunesse.

2°. Il conserva son innocence à la cour.

3°. Il remplit tous ses devoirs dans l'épiscopat (*Fléchier*).

—

II. — *Glorificavit illum in conspectu Regum, et jussit illi coràm populo, et ostendit illi gloriam suam. In fide et lenitate sanctum fecit illum; et elegit eum ex omni carne.* Dieu l'a glorifié en présence des rois ; il lui a fait part de son autorité parmi son peuple; il lui a découvert les mystères secrets de sa gloire. Il l'a fait saint par l'excellence de sa foi et par les mérites de sa douceur, et l'a choisi pour être l'exemplaire de toutes sortes de personnes (Eccl. xlv).— Ce sont les riches éloges que donne le Saint-Esprit, dans l'Ecclésiastique, à son fidèle serviteur Moïse, qu'il appelle le plus doux de tous les hommes ; et nous en pouvons faire part, avec justice, au grand S. Sulpice, appelé communément *le débonnaire,* et que nous pouvons aussi appeler un sage universel, un exemplaire de perfection dans toutes les professions de la vie chrétienne, un miroir admirable en qui l'on peut voir la perfection

1°. De l'état de la noblesse dans un saint courtisan.

2°. De l'état ecclésiastique dans un digne prélat.

3°. De l'état religieux, dans un profond contemplatif.

Ce fut un saint trois fois grand en lui-même et pour les autres : grand seigneur à la cour, grand prélat dans l'Eglise, grand religieux dans la retraite. C'est cette triple couronne dont je prétends aujourd'hui l'orner, le faisant voir victorieux du siècle à la cour, victorieux de l'enfer dans les dignités de l'Eglise, victorieux de soi-même dans ses pieuses contemplations. — En même temps, il nous fera des leçons sur toute la morale chrétienne, et nous apprendra à mépriser le monde, à glorifier Dieu, et à nous détacher de nous-mêmes pour nous unir parfaitement à celui qui est notre premier principe et notre dernière fin. (*Le P. Texier*).

—

III. — *Suscitabo mihi sacerdotem fidelem, qui juxtà cor meum et animam meam faciet : et ædificabo ei domum fidelem, et ambulabit coràm Christo meo cunctis diebus* : Je me susciterai un prêtre qui agira selon mon cœur et selon mon âme, et je lui établirai une maison fidèle, et il marchera pendant tous ses jours devant mon oint (I Reg. II).

C'était sur le jeune Samuel que Dieu jetait les yeux lorsque, résolu de changer la forme du gouvernement de son peuple, il pensait à se donner un ministre fidèle qui eût soin d'y maintenir la religion, et attacher auprès du premier roi d'Israël un sage conseiller, afin de le conduire dans les voies de la justice. Mais ces paroles me semblent tellement faites pour l'éloge du saint que l'on honore en ce jour, et dont l'Eglise célèbre la fête, que je n'ai qu'à en faire l'application aux ministères et aux emplois auxquels Dieu a destiné ce grand homme pour en faire un éloge achevé. L'incomparable S. Sulpice fut, en effet, choisi et appelé dès le ventre de sa mère, comme un autre Samuel, pour les mêmes desseins et pour les mêmes fonctions. — Premièrement, il a porté la sainteté à la cour, où il passa une partie de sa vie : ensuite dans l'Eglise dont il réforma les mœurs et fit refleurir la discipline ; et enfin, à l'égard du peuple et du reste des fidèles, il s'en rendit le père charitable et le plus puissant protecteur. — Ce portrait et ce caractère n'est-il pas assez marqué pour faire reconnaître ce grand prélat, et assez illustre pour servir de modèle des plus excellentes vertus à tous les états et à toutes les conditions de la vie? La noblesse trouve en lui un saint courtisan, qui mène au milieu du grand monde une vie de religieux, et qui règle par ses sages conseils la conduite d'un grand prince : *Ambulabit coràm Christo meo cunctis diebus.* Le clergé a vu en sa personne un parfait ecclésiastique et un évêque zélé pour la maison du Seigneur, et qui a rendu à l'Eglise de France l'éclat de sa première sainteté : *Suscitabo mihi sacerdotem fidelem, qui juxtà*

cor meum et animam meam faciet. Le peuple enfin, qui l'a choisi et demandé pour son pasteur, y pourra admirer l'esprit d'un autre Samuel, qui l'a gouverné selon les lois de Dieu : de manière qu'il ne fit de tout un peuple qu'une seule famille, par l'union et la concorde qu'il mit partout : *Et ædificabo ei domum fidelem.* — Voilà le plan que je me suis tracé du grand S. Sulpice, sur celui que le texte sacré nous a laissé du prophète Samuel, puisque, comme ce prophète,

1°. Il a réglé la conduite d'un grand roi par ses sages conseils.

2°. Il a rétabli le sacerdoce en honneur et en dignité.

3°. Il a gouverné longtemps comme chef et comme père le peuple de Dieu.

Et certes, c'est avec raison que je le compare à cet ancien prophète d'Israël, puisque, comme lui, il a si dignement rempli les mêmes devoirs, et qu'il s'est acquitté avec honneur du même ministère. (*Houdry*, *Sermons*).

—

IV.— *Magnificus in sanctitate* (Exod. xv).— Quoique Dieu n'ait nulle acception des personnes, comme l'assure le grand Apôtre, et que le seul mérite de leurs actions les rende considérables devant ses yeux, il faut cependant avouer que la naissance, la grandeur et les autres avantages de la fortune, donnent je ne sais quel éclat à la vertu et à la sainteté, qui la relève devant Dieu et devant les hommes tout à la fois : soit parce que c'est une chose plus rare et plus difficile aux grands du monde de devenir saints, à cause des puissants obstacles qu'ils ont à vaincre ; soit parce que ces personnes font plus d'honneur au christianisme, et à Dieu même, lequel, bien qu'il mérite l'hommage de toutes les créatures, semble néanmoins plus honoré d'avoir des souverains à son service, comme c'est la gloire des monarques de la terre de compter des rois et des princes entre leurs sujets et leurs vassaux ; soit enfin parce que l'exemple de leur sainteté s'étend plus loin et frappe davantage les yeux, à cause du rang qu'ils tiennent, ce qui ôte au commun des hommes les prétextes et les excuses qu'ils invoquent pour ne point pratiquer la vertu. Quoi qu'il en soit, il est constant que Dieu fait éclater plus hautement la force de sa grâce en faisant voir dans ces illustres exemples ce que les hommes envisagent comme la chose du monde la plus difficile. De là vient que l'on est prévenu en leur faveur, qu'on a une plus haute idée de leur courage et plus de curiosité d'apprendre leurs grandes actions, et que nous nous faisons nous-mêmes ensuite un secret reproche de ne les pas imiter. C'est cette favorable disposition que je remarque déjà sur votre visage à l'égard du grand S. Sulpice, qui fit voir en son siècle ce que peut une haute vertu jointe à une illustre naissance, et dans lequel la noblesse du sang, la grandeur des charges, la faveur de trois souverains, et tout ce

qui fait l'objet de l'ambition des hommes, doit servir aujourd'hui à faire le panégyrique d'un saint courtisan, qui s'est servi de tous ces avantages,

1°. Pour devenir un grand saint, par l'usage qu'il en a fait en les possédant.

2°. Pour sanctifier les autres, par l'exemple du généreux mépris qu'il en a toujours fait paraître en exerçant les plus grands emplois.

—

V. — S. Sulpice a travaillé, pendant tout le cours de sa vie, non-seulement à sa propre sanctification, mais à la sanctification de tous les états et de toutes les conditions.

Premièrement. — Il s'est sanctifié lui-même par une foi héroïque, qui lui a fait fouler aux pieds les richesses de la terre, un ample patrimoine et toutes les espérances qu'une personne de distinction tel qu'il était pouvait avoir de s'avancer, ensuite les plaisirs dont il pouvait jouir dans le siècle et à la cour des rois; et enfin les honneurs, les charges et les dignités qu'il ne pouvait manquer d'obtenir. — 1°. Il s'est sanctifié par la pénitence qu'il pratiqua dans sa jeunesse, lorsque loin d'y penser, on s'abandonne ordinairement à tous les plaisirs et l'on suit toutes ses passions, si vives en ce temps. — 2° Il pratiqua même toutes sortes de pénitences dans un état d'innocence et de sainteté qui semblaient le dispenser au moins de pénitences aussi rigoureuses qu'il pratiqua. — 3° Il se sanctifia au milieu même des grandeurs de la cour et de la dignité épiscopale, alliant les travaux de cet état avec les mortifications les plus rudes.

Secondement. — Il a sanctifié les autres par son ardente charité : — 1° Les princes et les rois, par ses bons conseils et par les règles qu'il leur donna pour se conduire dans une si dangereuse condition. — 2° Les courtisans, en leur apprenant la pratique des vertus les plus sublimes, qu'on voit si rarement parmi eux. — 3° Le prochain en général, en l'édifiant par ses exemples et en lui donnant de saintes instructions.

—

VI. — *Fecit mirabilia in vitâ suâ* (Eccli. XXXI)--Le Saint-Esprit, par ces paroles, a fait une excellente peinture des vertus du grand S. Sulpice, duquel on peut dire avec vérité que toute sa vie a été un continuel miracle, car:

1°. Ce fut un grand miracle de conserver son innocence pure et entière pendant la jeunesse, où l'on ne pense ordinairement qu'aux plaisirs et à suivre aveuglément ses passions.

2°. Ce ne fut pas un moindre miracle de ce que, appelé à la cour con-

tre sa propre inclination, bien loin d'en contracter la corruption, il y porta la piété et toutes les vertus par lesquelles il sanctifia aussi les autres.

3°. Ce fut encore un troisième miracle que l'aversion pour toutes les charges et les dignités ; élevé malgré lui sur le siége de Bourges, il renonça à l'épiscopat pour se retirer dans la solitude, vaquer à la contemplation, et penser uniquement à Dieu.

§ II.

Les Sources.

Surius, 15 Janvier, rapporte la vie de ce saint, écrite par un auteur contemporain, mais en mauvais style, qu'il a poli et rendu moins barbare. — Il donne deux autres vies écrites par deux auteurs aussi du même temps, dont l'une est fort étendue et distinguée par chapitres, sur les états différents où le saint a vécu, l'autre est plus abrégée et d'un auteur pareillement anonyme.

Les Bollandistes, 17 Janvier, rapportent les mêmes vies, et, par de savantes notes critiques, résolvent plusieurs difficultés sur le temps de la naissance du saint et sur plusieurs autres circonstances.

Baillet, qui a suivi les Bollandistes dans sa critique, a mis en ordre cette vie, en suivant les temps et les différents emplois qu'a exercés S. Sulpice.

Vincent de Beauvais, XXIII, 27, 28 et 29, en parle avantageusement, mais en assez peu de mots.

S. Antonin a pris du premier ce qu'il dit de S. Sulpice.

Franciscus Aræus résout plusieurs questions élevées à l'occasion des deux saints Sulpice, archevêques de Bourges.

S. Grégoire de Tours, VI *Histor. Franc.* 39, le fait successeur de Rémy, et non d'Ostrogésile, du temps de Gontran roi de France.

Usuard, *Martyrologe*, 17 Janvier.

Rabanus, **Ado**, **Felicius**, en parlent avantageusement, mais sans entrer dans le détail de ses actions.

Aimonius, IV, 16, parle de sa mort.

Fléchier, Panégyriques, en a fait un excellent sur ce saint.

Le P. Senault, Panégyriques des saints.

Le P. Texier, Panégyriques.

Sermons sur tous les sujets, Panégyriques (**Houdry**).

§ III.

Passages, exemples et applications de l'Écriture.

Justus cor suum tradet ad vigilandum diluculò ad Dominum qui fecit illum, et in conspectu Altissimi deprecabitur Eccli. XXXIX, 16.

Le juste appliquera son cœur et veillera dès la pointe du jour pour s'attacher au Seigneur qui l'a créé, et il offrira ses prières au Très-Haut.

Ut scivi quoniam aliter non possum esse continens, nisi DEUS *det... adii Dominum, et deprecatus sum illum.* Sapient. VIII, 21.

Dès que j'ai su que je ne pouvais avoir la continence si DIEU ne me la donnait..., je suis allé au Seigneur et je lui ai demandé cette vertu.

Cùm esset junior in tribu Nephtali, nihil tamen puerile gessit in opere. Tob. I, 4.

Etant le plus jeune de la Tribu de Nephthali, il ne fit paraître rien dans sa conduite qui sentît la jeunesse.

Quoniam memor fuit Domini in toto corde suo, dedit illi DEUS *gratiam in conspectu regis, et dedit illi potestatem.* Ibid.

Parce qu'il se souvint du Seigneur de tout son cœur, DIEU lui fit trouver grâce devant le roi, et lui donna un grand pouvoir.

Glorificavit illum in conspectu regum, et jussit illi coràm populo suo, et ostendit illi gloriam suam; in fide et lenitate sanctum fecit illum, et elegit illum in omni carne. Eccli. XLV, 3.

DIEU l'a glorifié en présence des rois; il lui a fait part de son autorité parmi son peuple; il lui a découvert les mystères secrets de sa gloire; il l'a fait saint par sa foi et par sa douceur, et il l'a choisi pour servir d'exemple à toutes sortes de personnes.

Dedit autem DEUS *Danieli gratiam et misericordiam in conspectu principis.* Daniel. I, 9.

DIEU accorda à Daniel de trouver grâce et d'être bien reçu en présence du prince.

Tunc rex Danielem in sublime extulit, et munera multa et magna dedit ei, et constituit principem super eos. Ibid.

Alors le roi éleva Daniel, et lui fit des présents considérables, et il l'établit sur tous les autres.

Qui cum sapientibus graditur sapiens erit. Prov. XIII, 20.

Celui qui marche avec les sages deviendra sage.

Spiritus DEI *amplior erat in illo.* Daniel. V, 2.

L'Esprit de DIEU s'était communiqué lui plus abondamment.

Nemo adolescentiam tuam contemnat; sed exemplum esto fidelium, in verbo, in conversatione, in charitate, in fide et castitate. I Tim. IV, 12.

Que personne ne méprise votre jeunesse; mais soyez l'exemple des fidèles, dans la parole, dans la conduite, dans la charité, dans la foi, dans la chasteté.

Talis decebat ut esset nobis pontifex, sanctus, innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus. Hebr. VII.

Il était bien raisonnable que nous eussions un Pontife comme celui-ci, saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs.

Suscitabo mihi sacerdotem fidelem, qui juxtà cor meum et animam meam faciet, et ædificabo ei domum fidelem, et ambulabit coràm Christo meo cunctis diebus. I Reg. II, 35.

Je me susciterai un prêtre qui agira selon mon cœur et selon mon âme; je lui établirai une maison fidèle, et il marchera devant l'Oint du Seigneur.

Oportet episcopum irreprehensibilem esse,

Il faut qu'un évêque soit sans reproche,

sobrium, prudentem, ornatum, pudicum, hospitalem, doctorem. I Tim. III, 2.

sobre, prudent, de bonne réputation, chaste, aimant l'hospitalité, savant, etc.

Oportet autem illum et testimonium habere bonum ab iis qui foris sunt, ut non in opprobrium incidat et in laqueum diaboli. Ibid.

Il faut que ceux du dehors lui rendent un bon témoignagne, afin qu'il ne tombe pas dans l'opprobre et dans les filets du démon.

Oportet episcopum sine crimine esse, sicut Dei *dispensatorem, non superbum, non elatum..., amplectentem eum qui secundùm doctrinam est fidelem sermonem.* Tit. I, 7.

Il faut qu'un évêque soit au-dessus de toute accusation, comme il convient à un dispensateur des mystères divins; qu'il ne soit point superbe et qu'il embrasse la doctrine qui est selon la vérité.

Prædica verbum; insta opportunè, importunè; argue, obsecra, increpa, in omni patientiâ et doctrinâ. II Tim. IV 2.

Prêchez la parole de Dieu, à temps et à contre-temps ; reprenez, priez, avertissez avec une patience infatigable, et prêchant une sainte doctrine.

Tu verò vigila, in omnibus labora; ministerium tuum imple; sobrius esto. Ibid.

Pour vous, veillez sur toute chose ; travaillez ; remplissez dignement votre ministère ; soyez détaché de tout.

Sollicitè cura teipsum exhibere operarium inconfusibilem, rectè tractantem verbum veritatis. II Tim. II, 15.

Travaillez à vous rendre un ouvrier sans reproche, annonçant avec dignité la parole de la vérité.

EXEMPLES TIRES DE L'ÉCRITURE.

[S. Sulpice comparé à Mardochée]. — Mardochée était d'une vertu si éminente, que la cour d'Assuérus, au lieu de l'affaiblir, lui donna un nouveau lustre. Il était un des premiers personnages du royaume après le roi ; son crédit était grand, étant chargé de sceller les grâces de l'anneau royal, dont il était le dépositaire : mais jamais il ne s'en servit que pour faire du bien à toutes les personnes qui avaient besoin de son service. Aussi acquit-il l'estime et la vénération de tout le peuple hébreu : *Et acceptabilis plebi fratrum suorum, et loquens ea quæ ad pacem seminis sui pertingerent.* — Ce fut ainsi que Sulpice conserva, à la cour de Clotaire II, toute sa vertu, et qu'elle y reçut même une nouvelle force, parce qu'il y avait plus d'occasions de servir le prochain. Il brillait donc davantage par la charité que par tout autre endroit. Il se conciliait l'amitié de tous les courtisans par la droiture de son cœur, par les bons offices qu'il leur rendait auprès du prince ; ajoutant aux bienfaits des manières nobles, plus estimables que les grâces qu'il leur procurait; en sorte qu'il était dans la bouche de tous les hommes par les louanges qu'on lui donnait, et dans le cœur de tous par l'amour que l'on avait pour lui.

[Le jeune homme de l'Evangile]. — Quel agréable spectacle de voir le jeune Sulpice, dès l'âge le plus tendre, s'appliquer aux choses saintes avec une attention et un recueillement qui n'avait rien de l'enfance ! Il se levait la nuit, et se mettait à genoux pour offrir son cœur à Dieu, et se con-

sacrer entièrement à la prière. Sa vertu efface celle du jeune homme de l'Evangile, qui, à cet âge, ayant observé religieusement tous les commandements de la loi, mérita les louanges, les regards de complaisance et l'affection du Fils de Dieu : Jesus *autem, intuitus eum, dilexit illum.* (Marc. x). — Sulpice, n'étant encore qu'un enfant, avait fait plus de chemin ; et, au lieu que ce jeune homme n'eut pas assez de force pour suivre le Sauveur en vendant ses biens et les distribuant aux pauvres pour embrasser la pauvreté. Sulpice, fort peu attaché à ses biens, qui n'étaient pas médiocres, ne les garde que pour être l'économe et le père des pauvres, prenant seulement pour soi ce qui lui était absolument nécessaire. Suivons cet exemple, et écoutons Sulpice, qui nous dit ce que S. Paul enseigne dans ses Epîtres, que ceux qui usent des biens de ce monde doivent le faire comme n'en usant point, sans amour et sans attachement, parce que la figure de ce monde passe ; que nous ne recueillerons que ce que nous aurons semé ; que nous ne devons point vivre dans l'abondance, pendant que nos frères sont pressés par la faim et par la soif.

[Les trois enfants.— Loth]. — Le mauvais exemple est contagieux partout, mais où a-t-il plus de force qu'à la cour des monarques de la terre, où les hommes et les femmes ne sont occupés, comme par étude, qu'à se communiquer leurs passions et à se corrompre les uns les autres. La vanité, le luxe, la galanterie passent des yeux dans le cœur ; et ce qui quelquefois n'est pour nous qu'un spectacle de vanité devient insensiblement la matière des convoitises. Les difficultés de conserver sa vertu dans ce lieu de désordres paraissent insurmontables. Quelle fermeté, quelle constance ne fallait-il pas à Sulpice pour résister à tant de tentations différentes ! Semblable aux trois enfants de la fournaise, il était au milieu du feu, sans brûler. Comme Loth parmi les citoyens de Sodome, il conservait sa pureté sans atteinte. Son cœur souffrait, comme celui de ce juste, de voir tant de prévarications, mais il n'en fut jamais affaibli, parce qu'il avait reçu de Dieu ces nobles talents qui sont supérieurs à toutes les attaques. Sa sainteté le faisait respecter, et sa douceur attirait tout le monde. L'évêque le demanda au roi Thierry pour le proposer à son clergé comme un exemple de vertus chrétiennes ; le roi Clotaire le redemanda à l'évêque pour en faire le conducteur spirituel de la cour et de sa famille.

[S. Pierre sur les eaux]. — Lorsque je vois Sulpice conserver et même faire croître sa vertu au milieu des dangers qui la font perdre aux autres à la cour, où l'on perd la vertu que l'on a acquise bien loin d'y en acquérir une nouvelle, je me représente S. Pierre, marchant sur les eaux qui s'affermissent sous ses pieds comme le marbre : il marche en assurance, là où les autres ne nagent qu'avec crainte et danger. — Tel est,

ô mon Dieu, le sort heureux de ceux qui suivent exactement votre voix : les lieux les plus contagieux deviennent pour eux des lieux d'assurance, parce que c'est vous qui les y avez appelés et qui les y soutenez. Ils se conservent parmi les tempêtes et parmi les orages et les flots, parce que vous défendez aux vents et aux tempêtes de leur nuire, lorsqu'ils ne se sont exposés en pleine mer que par vos ordres : *Duc in altum : in nomine tuo laxabo rete.* D'autres se perdent dans des lieux d'assurance et au port même, parce que vous les vouliez ailleurs. En vain les objets de la cour les plus séduisants s'offrent à Sulpice : ni le torrent du mauvais exemple, ni la chute des pluies, ni le débordement des fleuves, ni les vents impétueux, ni les discours railleurs des impies, n'ont pu ébranler cette vertu affermie : elle était fondée sur la pierre ferme, qui est Jésus-Christ : *Fundata enim erat suprà firmam petram.* (Luc. vi).

[Esther]. — S. Sulpice n'ouvrait point son cœur aux délices ni aux plaisirs du monde ; il était au milieu des grandeurs et des pompes du siècle avec le même esprit que la reine Esther dans le festin du roi Assuérus. Cette grande princesse était servie et honorée de tous ses sujets selon sa qualité ; elle ne pouvait à l'extérieur se priver de tous ces honneurs, qui lui étaient dus pour sa dignité, mais que disait-elle au dedans d'elle-même ? quelles plaintes, quelles protestations faisait-elle à son Dieu ? *Ah Domine, tu sis quòd ista abominer !* mon Dieu, votre divine providence veut que je sois ici comblée d'honneurs, que je partage les grandeurs et les richesses d'Assuérus : mais, quoi qu'il en soit, mon Dieu, vous le savez, je vous prends à témoin que, bien loin d'avoir aucun goût pour toutes ces pompes et ces magnificences, il n'y a rien que j'aie tant en horreur que toutes ces choses. — Belle figure de l'esprit humble et mortifié de Sulpice. Son prince lui fait mille caresses, ses égaux l'honorent, tout le monde le respecte : et parmi ces louanges, ces caresses, ces applaudissements, il s'abaisse et s'humilie devant Dieu ; en sorte que sa gloire, qui pouvait causer de la jalousie aux autres coustisans, lui devenait à lui-même un sujet de haine et d'aversion pour les grandeurs : *Tu scis, Domine, quòd ista abominer.*

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE A CE SUJET.

Consummatus in brevi, explevit tempora multa : En peu de temps il a acquis la perfection que les autres n'acquièrent que par une longue suite d'années (Sapient. iv, 13). — Que cet éloge est grand à qui sait bien le sentir ! Quoi ! acquérir dans l'âge où les passions sont plus vives, toute la

perfection des vieillards! Dans les premières années de la vie, toutes les inclinations se réveillent et elles cherchent les objets des sens qui leur conviennent; elles s'en saisissent pour en jouir. La jouissance passe en coutume, et la coutume en nature. Néanmoins c'est à cet âge que Sulpice acquiert la perfection. Aux jeûnes de l'Eglise il ajoute des jeûnes volontaires; aux prières communes et ordinaires il joint des prières qui emportent le jour et la nuit. Détaché de tous les biens au milieu des richesses, il se fait un vrai plaisir de les distribuer aux personnes réduites à la pauvreté. Il fait pénitence dans un temps et dans un âge où on en dispense les autres; il ferme l'oreille aux discours enchanteurs de l'ambition et de la vanité, pour n'être attentif qu'à la voix du Sauveur. N'est-ce pas là acquérir en peu de temps les vertus propres des anciens, en surmontant tous les obstacles qui se rencontrent dans le chemin de la perfection? *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.*

Pro eis sanctifico meipsum : Je me sanctifie pour eux (Joan. XVII, 59). — S. Sulpice, connaissant les desseins du Ciel, fait tous ses efforts pour se sanctifier lui-même afin d'être capable de sanctifier les autres, parce qu'il sait qu'un chrétien n'est pas seulement chargé de lui-même, mais encore de ses frères, pour qui il doit sacrifier sa vie lorsque la Providence en fait naître les occasions et la nécessité : *Et nos debemus pro fratribus nostris animas nostras ponere* (I Joan. III). C'est pourquoi il grava dans son cœur toutes les vérités de la religion, afin que, les mettant en pratique, il pût servir d'exemple à ses frères. Il s'y prit dès les premières années de sa vie, et rien ne fut capable d'interrompre ni de retarder ses progrès dans la voie de la perfection. Il mit toute son attention à se sanctifier lui-même; et, dans les états différents de solitaire, de courtisan et d'évêque, sa piété fut toujours égale. Il fut appliqué sans relâche à rendre sa vocation certaine par toutes sortes de bonnes œuvres. Le siècle lui offre-t-il des grandeurs, des richesses, des plaisirs, il traite cela de bagatelle, il y renonce de tout son cœur, pour se consacrer à Dieu dans le plus bas ministère de l'Eglise. Le roi l'appelle-t-il à la cour, il se fait une solitude intérieure, où il se retire, quand bon lui semble, des tumultes du grand monde. Est-il élevé aux plus hautes dignités de l'Eglise, il sanctifie les âmes par ses bons exemples et par ses saintes instructions : *Pro eis sanctifico meipsum.*

Proni sunt sensus hominis ab adolescentiâ suâ in malum : Les sens de l'homme le portent au mal dès son enfance (Genes. VIII).— Quelque bonne disposition que l'on puisse avoir pour le bien, il y a trois écueils ordinaires de la vertu, surtout dans la jeunesse : l'âge, la communication avec le monde, l'élévation. Ce sont les trois sources empoisonnées d'où Satan tire souvent de ces traits dont il est si difficile de se défendre. Que de mauvais désirs excite la jeunesse dans un cœur tendre ! Que

de mauvais exemples le monde ne donne-t-il pas ! Que de dangers n'a point à craindre une personne constituée en dignité, surtout en dignité ecclésiastique ! — Grâces soient rendues au Sauveur du monde, qui prévint Sulpice de grâces si abondantes dès sa jeunesse, que, loin de se laisser emporter aux passions si ordinaires en ce temps, il fit servir le feu de cet âge à donner plus de vivacité à sa foi et à son amour pour Dieu et plus de zèle pour le service du prochain. Il fit servir la force de cet âge à pratiquer une pénitence plus austère. Le torrent des mauvais exemples ne put l'entraîner, ni même l'ébranler. Il convertit en moyens de salut les dangers qui accompagnent ordinairement les grandeurs, et se prémunit de bonne heure contre les tentations des autres âges.

Nemo adolescentiam tuam contemnat, sed exemplum esto fidelium (II Tim. IV). — Ce précepte est donné à un jeune évêque, qui trouvait dans son âge un obstacle à la vertu ; car, hélas ! de quoi la jeunesse n'est-elle pas capable ? la présomption, le plaisir, la vanité l'emportent. La voie des jeunes gens n'est-elle pas semblable à un vaisseau sans gouvernail, qui devient le jouet des tempêtes ? Dès que les jeunes gens ont la raison ouverte, ils la déshonorent ; ils sont susceptibles de toutes les mauvaises impressions, agités de mille convoitises, ennemis des charitables avis, incapables de recevoir de bons conseils, suivant aveuglément les mauvais exemples, et commettant tous les jours mille actions ou inutiles ou criminelles. Nous avons trouvé en la personne de S. Sulpice un second disciple de S. Paul, qui a profité de la leçon faite autrefois à Timothée. Notre saint fut en effet l'exemple des fidèles, *exemplum esto fidelium*, par des vertus au-dessus de son âge, par la gravité de ses mœurs, par sa modestie. Il n'attendit pas qu'il fût élevé à l'épiscopat pour être aux autres un modèle de vertus ; il le fut dans tout le cours de sa vie, soit dans le siècle, soit à la cour, soit dans la dignité épiscopale, et il semble avoir eu toujours ces paroles de l'Apôtre devant les yeux : *Exemplum esto fidelium.*

Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei (Ps. 15). — Que cet héritage me paraît beau ! Vanités du siècle, pompes du monde, plaisirs sensuels, honneurs et dignités, que pouvez-vous m'offrir qui mérite d'entrer en parallèle avec le Seigneur ? disait Sulpice : un jour passé sous les yeux de Dieu, le moindre rayon de ses divines lumières, la plus petite portion de ses grâces, passe infiniment les plus charmants plaisirs qui se puissent goûter dans les tentes des pécheurs : *Melior est dies una in atriis tuis super millia.* C'est de là que, quelques talents qu'eût ce saint homme, de quelques espérances dont le monde pût le flatter, il répondait que le Seigneur était son partage : *Dominus pars hæreditatis meæ ;* et, pour marquer au Sauveur qu'il ne voulait que lui, il abandonna et ses possessions et ses

prétentions pour se consacrer au service de l'Eglise. Mais cette vocation ne fut pas une légèreté d'esprit, ni une ferveur de dévotion indiscrète, puisque DIEU le conduisait par ses lumières ; ce ne fut pas un désir ambitieux, ce ne fut point en vue de vivre dans une honorable oisiveté à la faveur des bénéfices ecclésiastiques : il n'eut d'autre objet que de prendre JÉSUS-CHRIST pour son partage : *Dominus pars hæreditatis meæ.*

Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur à DEO, *tanquàm Aaron* (Hebr. v).—S.Sulpice fut-il destiné à l'Eglise par ses parents, comme une victime de rebut, qui, n'ayant ni les qualités du corps ni celles de l'esprit nécessaires pour plaire au monde, devait être condamnée au ministère des autels? Non ; ils l'y destinèrent après avoir consulté DIEU. Comme ils avaient autant de piété et de discernement que de naissance, ils savaient que personne ne doit s'ingérer aux fonctions sacerdotales que par la vocation du Seigneur ; leur conscience était trop droite pour en faire le sujet de leur ambition, quoique le monde leur conseillât plutôt de faire de Sulpice l'appui de leur famille. Ce fut donc une vocation intérieure, un mouvement de l'Esprit de DIEU. Sulpice s'y destina par sa volonté et par son propre choix; ses parents l'offrirent comme on offrit autrefois Samuel, et notre saint se prépara par la pénitence à soutenir son élection. Cet enfant encore tendre, sortant de la maison paternelle dans les ténèbres et le silence de la nuit, se revêtait d'un sac et d'une haire, macérait son corps par de rigoureuses mortifications : et cela non pour expier des péchés qu'il n'avait pas commis, mais pour expier par avance les péchés des autres, dont il croyait être déjà responsable. *Nec quisquam sumit sibi honorem.*

Qui Christi sunt carnem suam crucifixerunt, cum vitiis et concupiscentiis suis (Galat. v). — Un désir ardent de mourir pour JÉSUS-CHRIST occupait le cœur et l'esprit de ce grand saint ; il souffrait de ne pas mourir, et il s'écriait : Revenez, heureux temps des persécutions ! Il disait à DIEU ce que David disait à Jonathas pour lui marquer sa tendresse et son amour : Qui me donnera de mourir pour vous ? Sulpice, ne pouvant mourir pour la foi, voulait être martyr de la pénitence, dans un âge où l'on ne pense d'ordinaire qu'à la vanité, et où l'on n'a pour objet que les douceurs et les commodités de la vie, dans un état d'innocence qui semblait l'en dispenser. Mais ce saint jeune homme ne se flatte point ; il sait que ceux qui sont à DIEU ont crucifié leur chair, avec leurs vices et leurs concupiscences. Il sait qu'il faut être conforme à l'image de JÉSUS crucifié ; que, si l'on ne mortifie ses sens, la cupidité l'emporte sur la charité ; qu'il la faut affaiblir incessamment, afin que l'amour de DIEU règne dans nos cœurs : que la pénitence qui est le remède du péché, en est aussi le préservatif. Ces motifs le portaient à se crucifier pour JÉSUS-CHRIST.

Après cela, quelles raisons trouverons-nous pour nous dispenser de suivre un si grand exemple? quel prétexte pour nous dispenser de faire pénitence, en jetant les yeux sur la jeunesse et les austérités de ce saint qui ne se ménage point pour faire la guerre à son corps, de crainte que son corps ne la lui fasse?

Consepulti sumus cum Christo : in novitate vitæ ambulemus : Nous sommes ensevelis avec Jésus-Christ par le baptême, ce qui nous oblige à mener une vie nouvelle (Rom. vi). — S. Sulpice fut toujours vivement persuadé que le véritable titre qui nous engage à porter la croix du Sauveur est notre baptême. C'est de là qu'il tirait la nécessité d'embrasser la pénitence. Il crut que l'Ordre ecclésiastique où il entrait était une nouvelle obligation à porter sa croix, et que, pour mériter d'être prêtre de Jésus-Christ, il fallait être sa victime. Quelle fut sa sagesse dans cette conduite ! Il cacha son dessein, de peur d'être exposé aux louanges des gens de bien, comme aux reproches que l'on fait à ceux qui quittent le monde. Il chercha un guide pour sa conscience, et non pas des patrons pour faire sa fortune, et il se mit entre les mains de son évêque pour être son disciple, et non pas pour être son courtisan. Il s'avança dans l'Eglise à mesure qu'il croissait en âge et en sagesse, et à mesure que cette vie nouvelle qu'il avait reçue dans son baptême se fortifiait. Comme il n'ignorait pas que, dans l'état où il entrait, il devait servir d'exemple aux autres, il se mortifiait par de rigoureuses pénitences, afin de montrer aux autres, et par paroles et par exemples, à mortifier le vieil homme. Il eut toujours devant les yeux cette double vocation, l'une au christianisme, l'autre à l'état sacerdotal, et il disait à soi-même : J'ai été enseveli avec Jésus-Christ par mon baptême, pour mener une vie nouvelle, et il m'a admis au ministère sacré, afin que je l'imite de plus près que le commun des chrétiens.

§ IV.

Passages et pensées des SS. Pères.

Cunctis officiis præscribitur forma vivendi; omnis ad benè agendum provocatur sexus, ætas, dignitas: nemo igitur se excuset publicis actibus. Ambros.

Il y a une forme et une règle de bien vivre dans tous les emplois et conditions : tout âge, tout sexe, toute dignité, est obligé aux bonnes œuvres propres à son état : que personne donc ne se dispense ou ne s'excuse de faire ce qui est commun à tous.

Examina innumerabilium vitiorum se agglomerant, et accingunt juventuti. Basil. in III Isaiæ.

Une foule innombrable de vices s'attroupent, pour ainsi dire, autour de la jeunesse et l'assiégent de tous côtés.

Scitis lubricum adolescentiæ iter, in quo ego lapsus sum, et vos non sine timore transistis. Hieron.

Vous savez combien la voie du vice est glissante dans la jeunesse ; je suis malheureusement dans ce sentier, et vous-mêmes vous n'avez pu y passer sans crainte.

Mirum dictu est : nutritus in palatio, contubernalis Augustorum, inter rerum omnium abundantiam, tantæ verecundiæ fuit, ut ne levem quidem obscœni rumoris in se fabulam daret. id. Epist. ad Selvinam (loquens de adolescente Nebridio).

C'est chose merveilleuse qu'un homme élevé dans un palais, nourri en la compagnie des Souverains et dans l'abondance de toutes choses, ait toujours été si retenu et si chaste, qu'il n'ait pas donné le moindre soupçon ni la moindre occasion de parler mal de sa conduite.

Locus superior (nempe episcopatus), *licèt ita teneatur ut decet, tamen indecenter appetitur.* August. de Civit. D.

Quand même le plus haut degré d'honneur qui soit dans l'Eglise (l'épiscopat) serait soutenu et administré par vous avec toute la dignité et la bienséance nécessaires, on ne peut néanmoins le souhaiter ni le poursuivre.

Sicut Christus graviorem pati non potest persecutionem quàm ut quis verbo aut exemplo animas suo sanguine liberatas ab ipso avertat, sic gratiorem honorationem ei impendere non caremus quàm animas decipientes convertendo ad ipsum. Id.

Comme Jésus-Christ ne peut souffrir une plus grande injure que lorsqu'on perd les âmes rachetées de son sang en leur donnant mauvais exemple ou en les séduisant par de mauvaises paroles, de même on ne lui peut faire un honneur plus agréable que de ramener les âmes dans le sentier de la justice en les convertissant.

Majus miraculum est prædicationis verbo peccatorem convertere quam carne mortuum suscitare. Gregor. Dialog. III.

C'est un plus grand miracle de convertir une âme par le ministère de la parole que de ressusciter un mort.

Semper dives est christiana paupertas, nec potest in isto mundo indigentiâ laborare, cui donatum est in omnium rerum Domino omnia possidere. Leo, Serm. 3 Quadrag.

La pauvreté chrétienne est toujours riche, elle ne craint point de souffrir en ce monde, puisqu'il lui est donné de posséder tout en possédant Dieu.

Sic polleat episcopus sapientiâ, ut non solùm creditum sibi populum sufficienter doceat, verùm etiam et cunctorum queat hæresum contradictiones à catholicâ repellere Ecclesiâ. Ambros. De dignitate sacerdot.

Il faut qu'un évêque soit doué d'une telle capacité, que non-seulement il instruise les peuples commis à ses soins, mais qu'il soit en état de défendre l'Eglise des hérétiques, et d'éteindre les hérésies qui peuvent s'élever.

Ab hujus Ecclesiæ Antistite victi sumus: præstantior est quàm ut minis, firmior quàm ut sermonibus, fortior quàm ut verborum blanditiis superari possit. Basilius (de quodam episc).

Nous avons été obligés de céder à la fermeté de l'évêque de cette Eglise; il est trop au-dessus de nous pour être épouvanté par nos menaces; il est trop ferme pour être ébranlé par nos discours, trop généreux pour se laisser fléchir par nos flatteries.

Quid antistes ad Dominum, nisi pro delictis populi intercessor, eligitur? Quâ itaquè fiduciâ pro peccatis alienis intercessor venio, apud quem de propriis securus non sum? Gregor. I Epistol. 24.

Pour quelle raison élit-on un évêque, si ce n'est pour qu'il soit l'intercesseur auprès de Dieu pour les péchés du peuple? avec quelle hardiesse donc puis-je me présenter devant le Seigneur afin d'intercéder pour les péchés d'autrui, n'étant pas en sûreté pour les miens propres?

Gloria episcopi est pauperem opibus providere, ignominia omnium sacerdotum est propriis studere divitiis. Hieron. Epist. 2.

C'est la gloire des évêques de veiller aux besoins des pauvres; mais c'est l'opprobre des prêtres de ne travailler qu'à acquérir des richesses.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[On peut devenir saint dans tous les états]. — Tous les états dans lesquels vivent les fidèles sont élevés au-dessus des bassesses de la nature, et sanctifiés par la profession du christianisme; ils n'ont plus rien de terrestre, rien de profane; suivant le dessein de Dieu, tout y doit être surnaturel et divin. Vous êtes courtisans, gentilshommes, soldats, marchands, juges, tout ce qu'il vous plaira: mais vous êtes quelque chose de plus, que vous omettez, vous êtes chrétiens! Vous ne pouvez séparer cette qualité de vos autres emplois, à moins que vous n'ayez renoncé à la foi. Or, être chrétien c'est être saint, et l'état du christianisme doit être la sanctification de tous les autres états. L'esprit du Fils de Dieu, qui est l'âme de son Eglise, étant uni à tous ses membres pour leur donner la sainteté propre à leur état, est uni avec vous pour faire de vous, si vous ne vous y opposez pas, ce qu'il a fait dans le grand S. Sulpice, un courtisan saint, un gentilhomme saint, etc. N'attribuez donc pas à votre emploi ce qui ne peut être imputé qu'à votre vie dépravée, à votre mauvaise volonté. Je puis donc vous dire à présent, après vous avoir proposé l'exemple de notre saint prélat, ce que disait S. Ambroise: *Nemo igitur se excuset publicis actibus; cunctis officiis, in sacris litteris præscribitur forma vivendi. Omnis ad benè agendum provocatur sexus, ætas, dignitas.*

[Sulpice conserve son innocence]. — Le Sage nous avertit que le commerce

avec les pécheurs fait qu'on leur ressemble : *Amicus stultorum, similis efficietur* (Prov. XIII); parce qu'il y a dans le mal une malheureuse fécondité, par laquelle il se dilate et se communique. La nature nous y porte par le penchant même de nos mauvaises inclinations et de nos désirs. L'exemple fréquent que nous voyons presque partout devant nos yeux nous y engage, et c'est comme une corruption spirituelle qui se répand parmi les hommes, par laquelle ils s'infectent et se corrompent les uns des autres d'une manière imperceptible. La vue même des objets frappe le cœur et fait mouvoir les passions. La vanité passe des yeux jusque dans l'esprit et dans les mœurs ; et ce qui n'est d'abord qu'un simple spectacle de notre curiosité devient insensiblement la matière de nos convoitises. De-là vient la difficulté de conserver dans le monde, et surtout dans les cours des rois, l'innocence et la fidélité que l'on doit à Dieu. C'est ce qui a rendu notre saint prélat d'autant plus admirable, qu'étant élevé à la cour et environné de toutes parts de tant de dangers, il a cependant trouvé le moyen de se conserver pur et sans tache, parmi tant d'obstacles qui paraissent à d'autres invincibles.

[Obligation de la sainteté dans les hautes positions]. — C'est une vérité que, dans l'ordre de la sagesse et de la providence de Dieu, toutes les dignités, et particulièrement l'épiscopat, auquel il avait destiné S. Sulpice, sont des ministères : elles honorent, mais elles chargent. Il est juste, dit S. Bernard, que ceux qu'on y élève trouvent dans leurs obligations un contrepoids qui les rabaisse, et que le respect qu'on leur rend soit tempéré par le travail qu'on leur ordonne. C'est encore une vérité que les devoirs sont proportionnés aux honneurs, et que l'épiscopat et le sacerdoce de Jésus-Christ étant le comble de la grandeur et de la gloire de l'Eglise, obligent aussi à plus de soins et de devoirs, et rendent ou plus vigilants ou plus coupables ceux qui en sont honorés. Il faut s'être rempli de la vérité et la répandre, dispenser aux hommes la miséricorde de Dieu sans s'attirer sa justice, conduire les âmes par sa sagesse et posséder la sienne par sa patience. Un fonds de connaissance et de lumière, un empressement de zèle, une sollicitude de charité, une condescendance raisonnable, une discrète sévérité, une prière continuelle et une vigilance sans relâche, tant de vertus ne sont qu'une partie des qualités dont fut orné notre saint. Il éclaira les esprits, il gagna les cœurs, il lut dans les consciences, il fut le docteur des ignorants, le consolateur des affligés, le pourvoyeur des pauvres, le père de tous les fidèles.

[Esprit de pénitence]. — Les Pères de l'Eglise enseignent qu'il faut pour disposition, à une vocation aussi divine qu'est le sacerdoce et surtout l'épiscopat, ou une pureté qui n'ait pas été altérée par la corruption du siècle, ou une pénitence si longue qu'il ne reste pas même de cicatrice aux vieilles plaies. Il faut pour le ministère sacré, et surtout pour l'épis-

copat, un pénitent fait, et non pas un pénitent à faire. Le sacerdoce de Jésus-Christ doit être la récompense d'une longue piété, et non pas les restes d'une réputation décriée ou d'une mauvaise conscience, parce que, selon la doctrine des conciles, les mauvaises mœurs des prêtres sont des rides et des taches sur la face de l'Eglise, et que, bien que le ministère ne tire pas son efficace du ministre, il tire pourtant son honneur de sa probité. En quoi l'on peut assurer que, si le saint que l'Eglise révère en ce jour fut honoré de la dignité de prélat d'une des plus grandes villes de ce royaume, il honora aussi de sa part son sacerdoce et sa dignité par des mœurs si pures, qu'il fut, tout le cours de sa vie, d'une parfaite innocence, quoiqu'il pratiquât toujours les plus austères pénitences.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Jeunesse innocente de Sulpice]. — La pénitence, selon S. Basile, n'est jamais plus nécessaire que dans le cours de ces dangereuses années où la nature commence à éveiller en notre esprit les premiers sentiments de la jeunesse. L'expérience ne fait que trop voir ce que l'Ecriture nous enseigne, que la présomption, le plaisir, la vanité et la jeunesse, ne sont presque qu'une même chose. Sulpice ne tomba pas dans ces désordres : il donna à Dieu, selon le conseil du Sage, son cœur dès le point du jour. Ses premières pensées furent celles de son salut ; ses premiers exercices furent le jeûne et la prière ; sa première étude fut celle de la loi de Dieu, et les premières peines qu'il souffrit furent ses mortifications et ses pénitences. Je ne vous dirai pas que Dieu lui donna dès sa jeunesse le don des miracles, ou comme un augure de sa sainteté ou comme un privilége de son innocence : j'aime mieux vous le représenter cherchant le Seigneur dès qu'il fut en état de le connaître ; édifiant le prochain par la pratique des vertus chrétiennes, de celles mêmes qui semblaient être au-dessus de sa portée ; étouffant dans le fond de son cœur les premiers désirs d'une concupiscence naissante ; se guérissant soi-même de l'ambition et de l'avarice en se prémunissant contre ces passions dange-

reuses, et se préservant des erreurs de l'esprit et des corruptions du siècle. (**Fléchier**).

[Il se consacre à Dieu]. — Quelque avantage que S. Sulpice eût reçu de la nature, quelque espérance que lui pût donner la fortune, il ne voulut que Jésus-Christ pour son héritage ; et la première résolution qu'il prit, ce fut d'abandonner ses possessions et les prétentions qu'il pouvait avoir, pour se consacrer au service de son Eglise. Quelle fut cette vocation? Ce ne fut pas une légèreté d'esprit ni une ferveur de dévotion indiscrète : Dieu le conduisait par ses lumières. Ce ne fut pas une vue d'ambition ou d'intérêt: il devait recueillir toute la fortune d'une maison noble et opulente. Ce ne fut pas le désir de vivre dans une honorable oisiveté, à la faveur des biens ecclésiastiques et de la pluralité des bénéfices, que le crédit de sa famille ou ses sollicitations importunes auraient pu lui faire obtenir ; sa vie fut un travail continuel, et il ne se réserva jamais, de tous ses biens, que le soin de s'en dépouiller et de les distribuer aux pauvres. Ses parents ne le destinèrent pas à l'Eglise sans avoir consulté Dieu : ils étaient pieux, ils étaient grands selon le monde même ; la conscience les empêchait d'en faire la victime de leur ambition, et le monde même leur conseillait d'en faire l'appui de leur famille. Ce fut donc une vocation intérieure, un mouvement de l'Esprit de Dieu. Il s'y destina par sa volonté propre, et il s'y prépara par la pénitence. (*Le même*).

[Son séjour à la Cour]. — L'illustre naissance et le rang considérable que tenaient les ancêtres de S. Sulpice dans le royaume l'obligèrent de passer ses premières années à la cour du roi Gontran, oncle du roi Clotaire, et de vivre ordinairement avec les dames, parmi les illusions de ces objets qui, après avoir charmé les yeux et renversé la raison, ne laissent que des regrets d'y avoir mal fait, et des impuissances morales de bien faire. Ce petit Daniel vécut parmi les lions sans être blessé ; il entra dans la fournaise, comme les trois enfants hébreux, sans s'y brûler ; il se trouva, comme Jonas, dans les abîmes sans y faire naufrage. Ce fut un effet de la grâce ; mais il attira cette grâce par tous les moyens dont l'homme peut se servir. Il avait appris à l'école du Sage que la chasteté est une qualité si noble, et qui surpasse tellement la nature, qu'on ne peut la recevoir que de la main de Dieu. C'est pourquoi il s'adressa à Dieu, et employa pour obtenir cette vertu la force de ses longues et ferventes prières : *Ut scivi quoniam aliter non possem esse continens, nisi* Deus *det, adii Dominum, et deprecatus sum illum.* On peut donc dire qu'il a vécu dans les délices et parmi les occasions dangereuses d'une cour royale, qui est pour l'ordinaire un séjour fort familier aux vices, avec une pureté semblable à celle des anges. Le vœu qu'il en avait fait témoigne assez qu'il a vaincu la convoitise de la chair, et

triomphé de cet ennemi domestique, qui séduit les hommes par ses trompeuses flatteries, et qui tient presque tout l'univers dans un honteux esclavage. (**Le P. Texier**).

[Ses pénitences et pratiques de dévotions]. — Figurez-vous cet enfant, dans un âge encore tendre et nourri délicatement, sortant de la maison paternelle, dans les ténèbres et le silence de la nuit, revêtu d'un sac et d'un cilice pour expier les péchés qu'il voyait commettre, dans une église que le malheur des temps et les désordres de la guerre avaient ruinée. Ces restes d'autels, quoique abandonnés, lui étaient encore vénérables. Il marchait avec respect sur les débris du sanctuaire ; il baisait les traces presque effacées de la présence de Jésus-Christ dans ces tabernacles renversés, et se prosternait sur ces pierres autrefois bénites. Ecoutez, vous qui, par vos inquiétudes et par vos profanes discours, troublant le saint et vénérable silence des sacrés mystères, interrompez l'attention des fidèles qui assistent au sacrifice, et des ministres même qui le célèbrent; écoutez, vous qui portez jusqu'au pied des autels, où Jésus-Christ s'anéantit, l'attirail de vos vanités et de vos pompes mondaines : vous qui, fléchissant à peine les genoux lorsqu'on propose Jésus-Christ à l'adoration des peuples, laissez douter par vos postures indécentes si vous le croyez sans l'adorer, ou si vous l'adorez sans le croire ; vous enfin qui venez entretenir vos passions où la loi de Dieu vous commande de les étouffer, et commettre de nouveaux péchés où vous devez prier qu'on vous pardonne ceux que vous avez déjà commis ! Sulpice révérait jusqu'aux ruines du temple de Dieu. C'est là qu'il affermissait sa vertu par des réflexions chrétiennes ; c'est là qu'il s'offrait lui-même en sacrifice, au défaut de celui de Jésus-Christ qu'on n'y offrait plus. C'est là que, n'ayant que les astres pour témoins et Dieu pour juge de ses bonnes intentions, il persévérait dans la componction et dans l'anéantissement de lui-même. Ces nuits qu'on passe dans les assemblées où le luxe, la vanité et l'intempérance triomphent, et où la vertu ne fait que trop souvent naufrage ; ces nuits qu'on passe dans un jeu également ruineux à la conscience de ceux qui perdent et de ceux qui gagnent ; ces nuits faites pour le repos et pour le silence, qu'on fait servir au bruit et au tumulte des passions, notre saint les employait à la pénitence et à la prière. Ces ténèbres, qui servent de voile à tant d'iniquités secrètes, lui servaient à exercer ses vertus, et à les sauver de l'éclat et de la tentation des louanges. (**Fléchier**).

[Austérités continuelles]. — Notre saint ne cessait de mortifier son corps par toutes les austérités imaginables ; et, ne pouvant être martyr de la foi, il voulut l'être de la pénitence, en un âge où en ne pense ordinairement qu'à la vanité, et où l'on n'a pour objet que les douceurs et les commodités de la vie. Il était chargé d'un sac et d'un cilice, il déchirait son

corps par de sanglantes disciplines, dans un état d'innocence et de pureté qui semblait le devoir dispenser de ces pratiques rigoureuses, principalement établies pour être les peines et les satisfactions du péché. Mais il ne se flatte point : il sait que, pour appartenir à Dieu, il faut être conforme à l'image de Jésus-Christ, que la cupidité devient maîtresse si l'on ne s'affaiblit incessamment, et que la pénitence, qui, selon les Pères, est le remède du péché, en est aussi le préservatif. — Quelle raison alléguerons-nous donc pour justifier nos dérèglements ? Serons-nous insensibles aux vérités qu'on nous propose ? Il n'est que trop vrai, les petits exemples ne nous touchent pas, et les grands nous paraissent au-dessus de notre portée. Chacun se justifie soi-même ; chacun renvoie l'austérité de vie aux grands pécheurs ou aux grands saints, et ne croit être ni l'un ni l'autre. Ceux qui dans le sang de leur frère ont assouvi leur brutale vengeance ; ceux qui, par des calomnies concertées ou par des arrêts surpris ou achetés, ont renversé des fortunes innocentes et ruiné des familles entières, et peut-être toute leur postérité ; ceux qui se sont enrichis des dépouilles des pauvres et qui ont dévoré le peuple de Dieu en le rendant tributaire de leur cruelle avarice ; ceux qui ont abusé des sacrés mystères en couvrant leur ambition ou leurs intérêts sous le voile de la religion et de la justice : nous les jugeons, nous les condamnons à toutes les rigueurs de la loi, et il est vrai que la pénitence est faite pour eux ; mais elle ne l'est pas moins pour nous. (*Le même*).

[Le roi admet Sulpice dans son conseil]. — Sulpice conserve la pureté et la paix de sa conscience parmi le tumulte et le murmure des passions d'autrui. A la cour, que l'on peut appeler une région d'inquiétudes et de désirs, il ne veut posséder que Dieu. Si, dans ces lieux où l'on sacrifie tout pour une gloire périssable, il ne cherche qu'une couronne immortelle ; si, au milieu des flatteries et du mensonge, il rend témoignage partout à la vérité ; enfin, s'il est saint à la cour, ne vous en étonnez pas ? c'est que Dieu a purifié son cœur. La Providence l'y appelle : il y entre sans brigue, il y demeure sans ambition, il en sort sans regret. Quelle est l'intention du prince qui demande Sulpice ? Cherche-t-il un homme instruit de la politesse et des bienséances du siècle, qui sache déguiser ses passions et flatter celles de son maître ; qui lui fournisse les moyens d'accommoder sa religion avec sa politique ; qui le suive dans ses armées, non pas pour lui donner des conseils de paix, mais pour applaudir à ses victoires ; qui s'entretienne dans sa bienveillance par de lâches complaisances, et qui, faisant un trafic et un commerce de la piété, comme parle S. Paul, lui vende peut-être, pour un peu de faveur et de crédit, l'honneur de son ministère ? Veut-il un prêtre qui lui soumette une autorité que Dieu lui a confiée ? S'il faut un homme de ce caractère, Sulpice ne quitte point sa retraite : il faut qu'il s'explique,

et qu'il déclare qu'il demande un prêtre, et non pas un courtisan ; qu'il veut lui confier le salut des âmes, et non pas les affaires de l'Etat ; un prêtre qui sera le dispensateur de ses aumônes, le censeur charitable de sa vie, et le père commun de son peuple et de ses armées. (**Fléchier**).

[Même sujet]. — Je crois qu'il ne vous déplaira point que, pour mettre ici les vertus de notre saint dans leur jour, je vous présente en même temps un petit trait de l'histoire. Gontran, petit fils du grand Clovis, c'est-à-dire de ce Clovis qui le premier embrassa la religion chrétienne, était roi d'Austrasie et tuteur de Clotaire II, roi de France. Ce prince avait de bonnes qualités, mêlées de quelques défauts ; mais surtout, il avait de la piété et du zèle pour la justice. Il eut à cœur de faire fleurir la religion dans ses Etats et dans ceux de son pupille. C'est pourquoi, connaissant la vertu et la prudence de Sulpice, il voulut l'attacher à sa cour et à sa personne, afin de se conduire par ses conseils. Ce fut à quoi notre saint appliqua tous ses soins ; et, persuadé qu'il ne pouvait rendre un plus grand service à Dieu et à la religion, il s'étudia à former le neveu à la piété, et à seconder le zèle et les bonnes intentions de l'oncle. Il le porta à établir des lois qu'il jugea nécessaires pour le repos de l'Etat et pour le bien de l'Eglise. Il détourna le tuteur et son pupille d'entreprendre des guerres injustes, leur inspira la pensée d'assembler souvent des conciles pour le règlement des mœurs ; et l'on peut dire que jamais Dieu ne versa autant de bénédictions sur la France que pendant que Sulpice eut du crédit sur l'esprit de ces deux princes, et qu'il leur fut un ange de conseil et un oracle vivant dans les plus importantes affaires.

Le tuteur de Clotaire II était si persuadé que Dieu bénirait ses armes et ses justes entreprises pendant qu'il tiendrait Sulpice auprès de lui, que, dans une guerre qu'il fut obligé de soutenir, il ne put se résoudre à aller aux ennemis sans y mener une personne sur laquelle il mettait tout son repos. Il ne se trompa point. La famine s'étant mise dans l'armée, les soins de Sulpice y subvinrent : il trouva des moyens pour la faire subsister ; et il sacrifia même en ce temps tout ce que le prince envoyait pour sa propre subsistance. Il fit plus. La santé du jeune roi étant fort en danger, et n'y ayant même plus d'espérance pour sa vie, tout le monde pleurait déjà la perte inévitable de ce prince. Ira-t-on chercher dans les solitudes quelque prophète qui vienne de la part de Dieu lui dire : *Ecce ego adjiciam super dies tuos ?* (Is. LVIII, 5). — Le croiriez-vous ? le saint, le prophète se trouve à la cour. Sulpice s'attendrit ; il jeûne, il prie ; il arrête, ce semble, l'âme du prince : tout mourant qu'il est, il répond de sa guérison ; il le guérit, et pour ainsi dire il le ressuscite. Quelle gloire pour un sujet de pouvoir regarder son roi comme son ouvrage ! Mais Sulpice se prévalut-il du miracle qu'il venait de faire à

la vue de tout le royaume? Employa-t-il pour lui le crédit nouveau qu'il venait d'acquérir auprès du roi? car que ne pouvait-il pas espérer, même avec quelque bienséance, pour un si grand bienfait? Non: il en devient plus modeste et plus humble; cette gloire ne sert qu'à augmenter son humilité, on dirait qu'il est tout couvert de honte de la grâce que Dieu lui a faite, et son humilité fut un plus grand miracle que l'action même. (**Anonyme**).

[Sulpice à la cour]. — S. Sulpice fit bien voir, par la conduite qu'il tint à la Cour, le mépris qu'il faisait des plaisirs, des honneurs et des richesses, qui, outre la protection qu'elles donnent par elles-mêmes, gagnent encore celle des autres, achètent jusqu'à la réputation et la gloire, et trouvent des flatteurs, qui, faisant profession de corrompre la vérité et de lui donner toujours des ombres, font des vertus des vices. Sulpice entre à la cour avec un profond mépris des richesses, et, quoiqu'on ne s'y engage d'ordinaire que pour recueillir des grâces, il y va pour en faire; et s'il en reçoit, il les répand sur les autres. Vous croiriez peut-être que l'ambition l'y avait porté, et que, s'il faisait du bien à tout le monde, c'est qu'il fallait mériter par quelque action d'éclat, et surtout par la charité, la bonne opinion qu'on avait conçue de lui. Non, non : sa vertu se soutint toujours, et elle fut toujours à l'épreuve du temps et des tentations du monde; et, comme il y était entré sans brigue, il y vécut sans ambition : je ne dis pas cette ambition grossière qui achète les dignités par des bassesses, qui s'y introduit par adresse, qui les obtient par surprise; mais cette ambition, même délicate et cachée, qui se couvre si finement sous un désintéressement apparent et des libéralités feintes, sous un extérieur composé et un certain air de réforme, pour venir mieux au but qu'on s'est proposé, et surprendre l'approbation des hommes en leur faisant accroire qu'on a déjà celle de Dieu. Notre saint fut aussi ennemi du plaisir; et l'on peut dire que, quoique ce soit un prodige de voir un pénitent dans la cour, cette grande vertu y demeura tant que Sulpice y vécut. (**Fléchier**).

[Il est fait évêque]. — Quelle fermeté de vertu ne fallut-il pas à Sulpice pour résister à tant de tentations dont il était environné à la cour! Il avait reçu du Seigneur ces sages et nobles talents qui font qu'on trouve grâce devant Dieu et devant les hommes. Sa sainteté le fit respecter, et sa douceur le rendit aimable. Les puissances ecclésiastiques et séculières le recherchèrent à l'envi l'une de l'autre. L'évêque l'avait demandé au roi Thierry pour le proposer à son clergé comme un modèle des vertus chrétiennes; le roi Clotaire le redemande à l'évêque pour en faire le conducteur spirituel de sa cour et de sa famille. Le monde le donne à l'Eglise, et l'Eglise le prête au monde : et, par les services qu'il rend et par les honneurs qu'il reçoit, il fait voir que l'Eglise a des enfants incor-

ruptibles, et que le monde, quelque injuste qu'il soit, ne peut s'empêcher d'honorer les saints. De cette vie qu'il menait dans le monde parmi les tumultes de la cour, Dieu l'éleva aux premières dignités de la hiérarchie ecclésiastique, le faisant évêque de Bourges, afin de le proposer à son Eglise comme l'exemple des pasteurs zélés et charitables. Le saint courtisan ne vit pas plus tôt jour à se retirer de l'embarras de la cour, où il n'était entré qu'avec regret, qu'il n'eut nulle peine à quitter le service d'un prince mortel pour celui du souverain du ciel et de la terre. Dieu, qui l'avait mis dans ce premier poste, lui facilita ainsi, le moyen d'en sortir par l'entremise de l'évêque de cette grande ville, qui ménagea cette affaire auprès du roi. (**Anonyme**).

[Ses travaux]. — Ce n'est pas une chose bien surprenante qu'un saint courtisan soit devenu un saint ecclésiastique et un évêque zélé pour maintenir la discipline dans le clergé, et la pureté des mœurs et de la foi dans l'Eglise. Pour considérer donc maintenant S. Sulpice dans ce second état, il est nécessaire de vous mettre devant les yeux un tableau raccourci de l'état déplorable où était l'Eglise de France quand Dieu lui envoya ce saint. Les historiens nous apprennent que pour lors la simonie et l'avarice régnaient parmi les prélats, la licence et la débauche dans le clergé. Les mœurs des peuples étaient corrompues par les vices, et la pureté de la foi obscurcie par une infinité d'abus. Pour remédier à ces désordres, notre saint procura le second concile de Mâcon, où il fit paraître avec éclat sa doctrine, son courage, son zèle et l'ardeur de son amour pour Dieu. Ce fut une chose admirable de le voir prêchant dans cette auguste assemblée, et prenant tous les jours pour son texte ces paroles de l'Apôtre : *Habentes alimenta et quibus tegamur, his contenti simus :* pourvu que nous ayons de quoi nous couvrir et de quoi nous nourrir, nous devons être contents. Par ses éloquents discours, confirmés par ses exemples, non-seulement il déracina les vices du cœur des ecclésiastiques, il grava dans leurs âmes un sincère et ardent désir d'acquérir les vertus apostoliques. Il travailla avec tant de succès dans son diocèse, que non-seulement il en bannit le judaïsme, qui y était fort commun, et convertit de grands pécheurs, mais il fit de si saintes impressions dans les cœurs, qu'un nombre prodigieux de personnes renoncèrent au siècle pour se ranger sous l'étendard de la croix, quittèrent leurs maisons pour se retirer dans des cavernes, et, renonçant entièrement au monde, s'enfoncèrent dans des solitudes et des déserts pour y vaquer à Dieu seul. (**Le P. Texier**).

[Même sujet]. — Pour réduire en peu de mots tous les devoirs dont notre saint s'acquitta dans ses fonctions épiscopales : il édifie par son exemple, il instruit par sa doctrine, il assiste son peuple par sa charité. Et quel évêque a jamais mieux rempli son ministère que S. Sulpice ? Le Seigneur

l'avait lui-même élevé, et le soutint dans son élévation. L'Eglise de Bourges pleurait la mort d'un saint prélat, et ne pouvait être consolée que, par un successeur qui lui ressemblât ; mais ses vœux étaient traversés et ses espérances presque perdues par les factions de ses propres enfants, que l'esprit du monde avait divisés. Telles sont ces assemblées tumultuaires où chacun porte sa faveur et son suffrage selon son opinion, et souvent selon son caprice ; où les grands, tantôt par autorité, tantôt par adresse, entraînent les petits à leurs intérêts ; où l'intrigue et la passion prévalent d'ordinaire à la raison et à la religion. Telle est l'assemblée de Bourges, et tout allait à la ruine de la piété, si la reine que Dieu avait suscitée n'eût porté le roi à nommer notre saint, ou plutôt si la divine Providence ne l'avait placé elle-même. Combien d'exemples d'une parfaite vertu donna-t-il dans ce diocèse ! Les instructions qu'il donna à son peuple furent la règle de sa vie. Que ne puis-je ici vous exprimer cette sagesse persuasive et cette éloquente simplicité qui gagnèrent tant d'âmes à Jésus-Christ ! Pourquoi faut-il que le temps, ou la négligence de nos pères, aient laissé perdre les restes de cet esprit apostolique, lorsque, dans les conciles qu'il assemblait dans sa province pour réparer les brèches que le relâchement avait faites à la discipline, il communiquait ses lumières à ses suffragants, les remplissait de de son esprit, et les animait de son zèle ? Avec quelle force leur disait-il plusieurs fois ces paroles de leur commun Maître, comme son histoire le rapporte. *Nolite possidere aurum, neque argentum ;* leur remontrant qu'un évêque doit être au-dessus de toutes sortes d'intérêts, qu'il est le tuteur général des pauvres, qu'il doit être prêt à tout moment à donner son âme pour son troupeau, qu'il doit représenter le désintéressement du Fils de Dieu et sa pauvreté, comme il représente son sacerdoce. (**Fléchier**).

[Fruits abondants de son zèle]. — Quels furent les fruits du zèle de S. Sulpice ? Il sème le grain évangélique, et à peine peut-il recueillir les abondantes moissons qui en reviennent. Là, il forme des prêtres dignes des temps apostoliques ; ici, il consacre des vierges, et leur donne des règles et des préceptes de perfection. Dans les cloîtres il renferme des pénitents volontaires ; il entretient des solitaires dans les campagnes ; et l'on eût dit que tout son diocèse n'était composé que de communautés de religieuses et de troupes d'anachorètes. Mais quelle fut sa charité et sa tendresse pour son peuple ! Le soin des pauvres fut toujours une des plus importantes parties de l'office épiscopal, et ce fut aussi celle de notre saint la plus ordinaire. Il regarda les richesses ecclésiastiques comme l'héritage de notre Dieu, qui appartient à Jésus-Christ et à son épouse ; et il crut qu'un sage pasteur, après avoir donné la nourriture spirituelle à son peuple, lui devait encore celle du corps dans ses besoins ; il n'en réserva pas pour ses propres commodités. Il n'eut pas des palais superbes ; il garda la magnificence pour les églises et pour les hôpitaux qu'il

fit bâtir. On ne vit pas des vases précieux charger ses buffets, pour montrer sa vanité et pour irriter celle d'autrui; il n'usa que de vaisseaux de terre, avec lesquels il condamna le luxe et l'avarice de son siècle. On ne vit pas chez lui des lits ornés plus richement que les autels; il couchait sur la dure, et son repos était souvent interrompu pour chanter les louanges de Dieu. Tout était employé à la subsistance des pauvres : vous l'auriez vu pénétrer dans ces chambres obscures où la pauvreté va se plaindre à Dieu, et se cacher aux yeux des hommes; vous l'auriez vu dans les plus sombres cachots porter lui-même ses aumônes à ces malheureux que la faim et le désespoir y tyrannisent. (*Le même*).

[Ses miracles]. — Je n'admire pas tant la vertu et le pouvoir miraculeux de notre saint, quand je lis dans sa vie que l'eau dont il s'était lavé les mains guérissait de toutes sortes de fièvres, que par un signe de croix il rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, et faisait marcher droit les boiteux : que les morts mêmes obéissaient à sa parole; témoin cet enfant mort de froid et cet homme noyé, qu'il ressuscita en présence d'un grand peuple ; je n'admire pas tant, dis-je, la force de notre saint évêque dans l'opération de ces prodiges que le pouvoir qu'il avait sur les cœurs et les conversions surprenantes qui firent du Berry une image de l'ancienne Thébaïde : en sorte que, partout où l'on allait, on voyait un grand nombre de solitaires qui vivaient dans la pratique de la plus haute perfection. C'étaient les ardentes prières qu'il faisait toutes les nuits à Dieu, c'était cette innocence de mœurs et cette intégrité de vie, qui donnait une force si admirable à ses paroles et rendait son zèle si efficace. (**Texier**).

[Sa bonté touchante]. — Quelle fut la tristesse de notre saint évêque lorsque Dieu, pour exercer sa vertu, lui fit voir la désolation de son peuple par la cruauté d'un avare et superbe intendant que le roi avait envoyé dans le Berry, et qui semblait avoir juré la ruine de cette province ! que ses entrailles furent émues en voyant les riches dépouillés, les pauvres dans l'oppression, les prêtres confondus avec les laïques, les maisons des justes désolées, et l'héritage de Jésus-Christ même ravagé ! Qu'il fut touché lorsqu'il vit la ville et la campagne désolées, les prisons remplies de malheureux qui n'avaient d'autre crime que celui d'être déjà pauvres et de ne pouvoir être ruinés ! Combien de fois implora-t-il, mais en vain, la pitié de cet homme barbare, de cet impitoyable publicain ! Combien de fois lui montra-t-il le glaive de la vengeance de Dieu prêt à tomber sur sa tête criminelle ! Il ordonne des jeûnes, il redouble ses prières, il se fait anathème pour ses frères, jusqu'à ce qu'il eût obtenu de la justice de Dieu le châtiment du persécuteur de son Eglise. (**Fléchier.**)

[Il se retire dans la solitude]. — Notre saint prélat, après avoir travaillé

sans relâche à rétablir la piété, la religion et les bonnes mœurs dans toute la province, après avoir rempli avec tant de succès toutes les fonctions épiscopales, se sentant enfin affaibli par les fatigues continuelles de tant de travaux, résolut de se décharger d'une partie des affaires de son diocèse sur un coadjuteur d'une sainte vie, pour se retirer dans une profonde solitude, où, l'espace de deux ans, il ne pensa qu'à Dieu seul et s'adonna entièrement à la contemplation. C'est là que cette belle âme, déjà à demi dégagée du corps, s'élevait vers son premier principe et que, détachée d'une partie de soi-même, elle s'unissait par les actes d'une ardente charité à son Créateur. C'est dans le silence et le repos de cette sainte retraite que Dieu révélait ses secrets mystères à son fidèle serviteur, et qu'il lui montrait par avance les trésors infinis de la gloire qui devait être la récompense de ses travaux. N'attendez pas que je vous entretienne de ses visions, de ses extases, que je vous le dépeigne conversant avec Dieu : il n'y eut que les anges à qui il fut permis d'entrer dans son aimable solitude, et d'être les témoins de ce qui se passait entre Dieu et lui ; aussi n'y a-t-il que ces sublimes intelligences qui le puissent expliquer. (**Texier.**)

[Sa mort sainte.] — Ce saint homme, sentant sa fin approcher, après avoir fait choix de la personne qu'il jugeait la plus capable de gouverner son Eglise et de continuer les soins qu'il prenait pour maintenir le culte de Dieu et affermir la tranquillité publique, se disposa enfin à une sainte mort, qui fut précieuse devant Dieu, mais qui eût été funeste à toute la France si le saint n'eût continué lui-même dans le ciel à lui donner de nouvelles marques de son pouvoir auprès de Dieu par les fréquents miracles qu'il fit depuis, particulièrement en faveur de son peuple. Faites-le sentir, grand Saint, ce pouvoir, à ceux qui viennent honorer votre mémoire dans ce temple consacré en votre nom. On y rappelle tous les ans le souvenir de vos bienfaits : on a droit d'espérer que vous continuerez votre protection à leur égard. Mais il faut s'efforcer d'imiter ce grand saint pour mériter cette protection, en suivant les exemples de ses admirables vertus, sa douceur bienfaisante, qui lui fit gagner le cœur de Dieu et des hommes, son application à remplir les devoirs de sa charge, sa charité incomparable envers les pauvres et les malheureux, sa confiance en Dieu, et toutes les vertus dont il fut en sa vie un parfait modèle. (**Houdry,** *Sermons.*)

SAINT JEAN DE MATHA.

FONDATEUR DE L'ORDRE DE LA SAINTE-TRINITÉ, appelé communément des MATHURINS, et institué pour la Rédemption des captifs.

AVERTISSEMENT.

Il y a dans l'Eglise deux ordres fameux pour délivrer les captifs de la cruelle servitude des infidèles. S. Jean de Matha *est le fondateur du premier surnommé de la Trinité, et qu'on appelle encore de son nom* Mathurins. *L'autre, institué pour la même fin, est celui de la Merci, dont S. Pierre Nolasque est le patriarche.*

J'avoue qu'on ne peut assez admirer la charité héroïque non-seulement de ces deux grands saints, qui ont si heureusement travaillé à la délivrance des pauvres esclaves, et procuré par ce moyen le salut de leurs corps et de leurs âmes, mais encore le zèle ardent de ceux qui se sont associés à ces deux illustres fondateurs : comme S. Felix de Valois collègue du premier, de S. Raymond de Pennafort et S. Raymond le Nonnat, qui ont eu part aux travaux, aux mérites et aux couronnes du second. Ce n'est pas pour éviter la peine de chercher et de ramasser des matériaux pour le panégyrique de chacun de ces grands hommes en particulier que je me suis borné à celui de S. Jean de

Matha, *qui est le premier : c'est parce que, les autres ayant eu les mêmes vues et formé le même projet, qui fait le principal sujet de leur éloge, il m'aurait fallu répéter les mêmes entreprises, les mêmes succès, et presque toutes les mêmes actions avec les mêmes vertus. Ce qui n'empêchera pas que ceux qui voudront travailler au panégyrique de S. Félix de Valois, ou de quelqu'un des associés de S. Pierre Nolasque, ne trouvent à quelque circonstance près, de quoi remplir leur sujet dans celui-ci.*

§ I.

Desseins et Plans de discours sur Saint Jean de Matha *et sur les autres saints qui ont eu la même fin et les mêmes vues que lui.*

I. — *Ministerium meum honorificabo* (Rom. II). — On peut considérer S. Jean de Matha dans les trois ministères qu'il a exercés avec honneur, et rendus illustres par les importants services qu'en a reçus l'Eglise.

La *première* de ces qualités est celle de fondateur d'un ordre religieux qui s'emploie et s'engage par vœu à la délivrance des captifs, gémissant sous la tyrannie des infidèles. On trouvera dans ce recueil comment ce grand saint s'est acquitté dignement d'un si glorieux et si difficile emploi, mais bien négligé avant que Dieu, par une providence particulière sur le bien de son Eglise, y eût appelé ces deux fidèles ministres, Jean de Matha et Félix de Valois.

La *seconde* est celle d'inquisiteur contre les hérétiques albigeois qui pervertissaient une infinité de chrétiens. Jean de Matha ne fut pas plus tôt installé en cet office, qu'il y travailla avec courage et succès, en délivrant de l'erreur des provinces entières.

La *troisième* est celle d'apôtre et de prédicateur évangélique : qualité qu'il a soutenue avec un zèle comparable à celui des apôtres. La France, l'Espagne, l'Italie, ont ressenti l'ardeur de ce zèle et joui du fruit merveilleux qu'il a fait ; mais surtout le royaume de Dalmatie, qui est maintenant sous la domination des Ottomans, l'a reconnu pour son apôtre, pour la multitude des pécheurs qu'il y a convertis, pour les vices et les abus qui y régnaient impunément, et qu'il a bannis et exterminés, et enfin pour la piété qu'il y a établie.

II. — *Redemptionem misit* Deus *populo suo* (Ps. 110). — S. Jean de Matha, pour répondre à la vocation du Ciel, qui l'avait destiné à procurer la délivrance des captifs, — 1° S'est fait lui-même captif de Jésus-Christ, comme parle S. Paul, par une servitude volontaire et glorieuse, qui l'a délivré de la servitude du monde et des passions, lesquelles captivent tous ceux qui s'y livrent, et qui y tiennent ensuite par des liens infiniment difficiles à rompre. 2° S. Jean de Matha, ainsi captif de Jésus-Christ, a efficacement et heureusement travaillé à la délivrance du corps et de l'âme de ces infortunés esclaves qui gémissaient sous la tyrannie des infidèles, et souvent du démon même. Ce sont les deux parties de ce discours.

I. — L'amour de Dieu, dont le propre effet est de captiver le cœur, affranchit celui de notre saint — 1° De la servitude du monde, par un renoncement entier à tous les biens, par les vœux de la religion, selon la forme de l'ordre qu'il a institué pour ce sujet; — 2° De la servitude des passions qui pouvaient mettre obstacle au dessein que Dieu avait sur lui, comme l'ambition, la vaine gloire, le désir des biens de la fortune, etc.; — 3° De l'amour déréglé du corps que ce saint a réduit, comme S. Paul, dans la servitude : *Castigo corpus meum, et in servitutem redigo.* C'est par là qu'il s'est disposé à travailler à la rédemption de ces malheureux, et à remplir, aussi parfaitement qu'il a fait, un ministère si saint et si glorieux. Voyons comment il s'y est pris, et comment il a si heureusement conduit une si noble entreprise : c'est la seconde partie.

II. — 1° Il y a travaillé par lui-même, par une profession publique et solennelle, après s'être consacré à cet emploi par un vœu particulier ajouté aux autres vœux de religion : ce qui distingue ces ordres des autres sociétés; mais avec quel zèle, avec combien de travaux, de voyages et de dangers de sa propre vie, s'en est-il acquitté ! — 2° Ne pouvant pas tout seul venir à bout d'une si grande entreprise, il a institué un ordre religieux, approuvé du Saint-Siége, pour travailler sur le même projet, et rendre perpétuelle et constante cette œuvre de charité, la plus parfaite qu'on puisse exercer envers le prochain. — 3° Il s'y est engagé, lui et tout son ordre, de la manière la plus parfaite, la plus désintéressée, et même la plus héroïque, qui est que les religieux se livrent eux-mêmes à ces infidèles inhumains et barbares, en ôtages, pour garants et même quelquefois pour prix de rachat de ces pauvres infortunés : c'est-à-dire qu'ils se rendent esclaves eux-mêmes pour les délivrer de l'esclavage : ce qui peut passer pour un prodige de charité.

—

III. — *Charitas Christi urget nos* (I Cor. III.) — Ces paroles peuvent être mises dans la bouche de S. Jean de Matha, qui, pressé par la plus

ardente charité envers DIEU, a exercé, et exerce encore, par le moyen de son ordre, la plus excellente charité corporelle envers le prochain, — 1° En rachetant ces malheureux esclaves, qui gémissent sous la tyrannie des barbares, et leur rendant la liberté, le plus précieux de tous les biens. — 2° En les délivrant des misères mille fois pires que la mort, et des tourments qu'ils leur font souffrir : car que n'endurent-ils point dans ce malheureux esclavage ? — 3° En les tirant du plus fâcheux et du plus insupportable exil auquel les criminels puissent être condamnés : car rendus à la liberté, ces pauvres abandonnés retournent dans leurs pays, où ils peuvent se soulager ou être soulagés par le secours des fidèles.

Secondement.—Ce saint patriarche, poussé par la même charité, exerce ce ministère d'une manière encore plus excellente par les secours spirituels qu'il donne à ces infortunés. — 1°. Il les console par l'espérance d'un bonheur éternel et les bons sentiments qu'il leur inspire ; il exhorte à la patience ceux qu'il ne peut délivrer ni assister autrement. — 2°. Il empêche qu'ils ne se désespèrent et qu'ils ne renoncent la foi, dans l'espérance d'être traités plus doucement. — 3°. Il les délivre d'une double captivité, celle du corps et celle de l'âme, par les instructions et les bons conseils qu'il leur donne.

—

IV — *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi* (I Cor. IV). — On peut dire avec vérité que S. Jean de Matha a parfaitement imité le Fils de DIEU, dans le rachat des captifs.

1° Comme JÉSUS-CHRIST, étant riche et la source de toutes les richesses, s'est néanmoins réduit à l'indigence pour nous enrichir, de même Jean de Matha, opulent par l'héritage qu'il avait droit d'attendre de ses parents, y a renoncé et s'est réduit à l'indigence, pour enrichir les pauvres auxquels il a tout distribué.

2° Comme JÉSUS-CHRIST, après avoir quitté les richesses qu'il possédait dans le sein de son Père, s'est encore livré lui-même, se donnant pour caution et pour paiement de toutes les dettes contractées par les pécheurs, de même notre saint après avoir donné ses biens, n'ayant plus rien dont il fût le maître, résolut de se livrer lui-même pour caution des pauvres captifs.

3° Comme JÉSUS-CHRIST s'est livré pour des esclaves qui avaient perdu leur liberté, qui languissaient sous la tyrannie du démon, et que étant monté au Ciel, il a établi des pasteurs en sa place qui s'emploieraient à délivrer les pécheurs de la servitude du démon, de même notre saint patriarche fit vœu de se livrer pour les captifs, soit en payant leur rançon, soit en se mettant pour eux en ôtage ; et il a établi un ordre qui, dans la suite, devait s'engager à cette œuvre admirable de charité.

V. — *Redemptionem misit populo suo* (Ps. 110). — Comme c'est par un ordre exprès du Ciel que Jean de Matha a établi de saints religieux, tout dévoués à la rédemption des captifs, ces paroles du Psalmiste lui conviennent parfaitement, et l'on peut par là montrer

Premièrement — Que S. Jean de Matha est le père de ces pauvres captifs : — 1°. Parce qu'il les nourrit dans leur esclavage, par les secours qu'il leur donne lui-même, et par ceux qu'il leur procure, tant pour le spirituel que pour le temporel. — 2°. Parce qu'il les engendre à Jésus-Christ, en soutenant leur foi chancelante contre les sollicitations des ennemis de la religion, lesquels offrent souvent la liberté à ceux qui renonceront Jésus-Christ et l'Evangile.

Secondement. — Que S. Jean de Matha est le rédempteur et le protecteur des mêmes captifs — 1°. En payant leur rançon, après les avoir soulagés dans les peines de leur esclavage, et en obtenant à prix d'argent qu'ils fussent traités avec moins de rigueur. — 2°. En les affermissant dans la foi, et les empêchant de succomber aux pressantes sollicitations des ennemis de la religion. — Notre saint est donc le père des captifs pour les soulager dans le temps de leur captivité, et il est leur rédempteur pour les délivrer du péril de la damnation.

—

VI. — *Eleemosynas illius enarrabit omnis Ecclesia sanctorum* (Eccli. III).

Premièrement. — Que l'on considère S. Jean de Matha comme particulier ou comme fondateur de son Ordre, il a pratiqué le précepte de l'aumône corporelle et spirituelle de la manière la plus excellente. Pour ce qui est de l'aumône corporelle, il a distribué comme personne particulière, non-seulement le superflu de ses biens, une partie même de ce qui lui était nécessaire pour subsister, mais il s'est entièrement appauvri et donné lui-même sans réserve. — Il a ensuite pratiqué l'aumône spirituelle, ne se servant de la première que comme d'un moyen pour parvenir à une fin plus noble, qui est de soulager l'âme en l'empêchant de tomber dans l'abattement et dans le désespoir, en lui remontrant qu'il y a un Dieu qui récompense la pauvreté soufferte pour son amour, et que Jésus-Christ promet un haut degré de gloire à ceux qui se sanctifient par la pauvreté, soit volontaire, soit acceptée avec résignation à l'ordre de la divine providence.

Secondement. — Si l'on considère Jean de Matha comme une personne publique, comme le chef d'un grand ordre, il a pratiqué l'aumône envers les pauvres — 1°. Par les mains de ses enfants, qui sont entrés dans l'esprit de ce saint fondateur, en s'appauvrissant pour soulager ceux qu sont dans la nécessité et surtout ceux qui manquent de tout, tels que sont les captifs parmi les infidèles. — 2°. Par les mains des personnes riches et puissantes, à qui lui et les siens ont fait voir que le plus puissant moyen

de s'enrichir des biens spirituels c'est de regarder non-seulement JÉSUS-CHRIST pauvre, mais encore JÉSUS-CHRIST captif et dans les fers. C'est ainsi que S. Jean de Matha a exercé sa charité, et par lui-même et par ses enfants, et que ses aumônes seront toujours racontées dans l'assemblée des saints.

—

VII. — On peut appliquer à ce saint ces paroles dont S. Paul se servit pour toucher le cœur de Philémon: *Ego vinctus in Domino*, je suis le captif de JESUS-CHRIST.

Premièrement ; — Jean de Matha a été le captif de l'amour de J. C.

Secondement ; — Il a été le captif de l'amour de son prochain.

Comme un vainqueur dépouille de leurs biens ceux dont il se rend le maître par le droit de conquête, et qu'il leur ôte la liberté et les fait travailler selon qu'il lui plaît, ainsi l'amour de JÉSUS-CHRIST a dépouillé notre saint — 1°. De tous ses biens ; — 2°. Il lui a ôté la liberté, par les vœux auxquels il s'est engagé ; — 3°. Il l'a fait travailler pour sa gloire. — Par ces trois caractères, il est aisé de montrer que ce grand saint est un véritable captif de l'amour de JÉSUS-CHSIST : *Ego vinctus in Domino.*

Pour montrer qu'il a été captif de l'amour du prochain, il suffit d'avoir justifié qu'il a été le captif de l'amour divin, qui ne peut être séparé de celui-ci, ce qu'il est facile de prouver — 1° En ce qu'il a toujours désiré de soulager les pauvres et les captifs, et même de leur servir de caution et de se livrer en leur place ; — 2°. En ce qu'il a joint les actions aux désirs, en s'employant lui-même à une si sainte œuvre, et en fondant un ordre qui devait être entièrement employé à la rédemption des captifs.

§ II.

Les Sources.

Dans les œuvres **d'Innocent III**, il y a de très-beaux éloges de la vie, des travaux et des emplois de S. Jean de Matha.

Bzovius, Supplément des Annales de Baronius, l'an 1194.

Albertus Miræus, *Origine des monastères.*

Octavius Pancirollus, *Trésor caché de la ville de Rome*, parle avec éloge de Jean de Matha, et traite de sa vie, de sa mort et de son sépulcre.

Didacus Guzman a écrit l'histoire de notre saint, qu'il a tirée des registres et manuscrits des couvents de l'ordre.

Dans les ouvrages et les chroniques du **P. Carpi** et du **P. Lopez**, qui passent pour des hommes d'érudition, on trouve plus de matière sur ce sujet que partout ailleurs.

Le P. Macédo, de l'Ordre de Saint-François, a composé la *Vie de S. Jean de Matha* et de S. Félix de Valois, par une dévotion particulière qu'il leur portait.

Trithème, Possevin, Bellarmin, en parlent avantageusement.

Il y a un livre composé par un religieux de cet ordre, contenant les vies de S. Jean de Matha et de S. Félix de Valois : c'est de ce livre que nous avons tiré la plus grande partie des matériaux qui pourront servir au panégyrique du saint.

Croiset, *Exercices de piété*, février, a fait un excellent abrégé de la vie et des actions de ce grand saint.

Je n'ai trouvé que des sermons manuscrits sur S. Jean de Matha, non plus que sur S. Pierre Nolasque, fondateur de l'ordre de la Merci. **Biroat** a pourtant fait le panégyrique de Notre-Dame de ce nom, où il y a bien des choses qui regardent S. Nolasque, et qui lui sont communes avec S. Jean de Matha.— **Biroat** a aussi un sermon sur S. Raymond le Nonnat, de la Merci ; et le **P. Senault** un sur le même sujet, où il y a des endroits qui peuvent convenir à notre saint.

§ III.

Passages, Exemples, Figures et Applications de l'Écriture.

Spiritus Domini super me, eò quod unxerit Dominus me: ad annuntiandum mansuetis misit me, ut mederer contritis corde, et prædicarem captivis indulgentiam, et clausis apertionem..., ut consolarer omnes lugentes..., ut darem eis coronam pro cinere, oleum gaudii pro luctu, pallium laudis pro spiritu mœroris. Isaiæ LXI, 1-3.

L'esprit du Seigneur s'est reposé sur moi, parce que le Seigneur m'a rempli de son onction : il m'a envoyé annoncer sa parole à ceux qui sont doux, pour guérir ceux qui sont brisés de cœur, pour prêcher la grâce aux captifs, et la liberté à ceux qui sont dans les chaînes..., pour consoler ceux qui pleurent .., pour leur donner une couronne au lieu de la cendre, l'huile de joie au lieu des larmes, et un vêtement de gloire au lieu d'un esprit affligé.

Mementote diei hujus in quâ egressi estis de Ægypto et de domo servitutis, quoniam

Souvenez-vous de cet heureux jour auquel vous êtes sortis de l'Egypte et de la

in manu forti eduxit vos Dominus de loco isto. Exodi XIII, 3.

maison de servitude : le Seigneur vous a tirés de cette malheureuse demeure par la puissance de son bras.

Reducet Dominus captivitatem tuam, et miserebitur tui. Deuter. XXX, 3.

Le Seigneur vous tirera de la captivité où vous êtes, et aura enfin pitié de vous.

Populus tuus est et hæreditas tua, quos eduxisti de terrâ Ægypti et de medio fornacis ferreæ. Reg. VIII, 51.

Voici, Seigneur, votre peuple et votre héritage, que vous avez tiré de la servitude de l'Egypte et du milieu d'une fournaise de fer.

Tribulatio proxima est, et non est qui adjuvet. Ps. 21.

L'affliction est proche, et il n'y a personne pour me secourir.

Clamaverunt justi, et Dominus exaudivit eos, et ex omnibus tribulationibus eorum liberavit eos. Ps. 33.

Les justes ont crié, et le Seigneur les a exaucés, et il les a délivrés de toutes leurs tribulations.

Cùm averterit Dominus captivitatem plebis suæ, exultabit Jacob et lætabitur Israël. Ps. 13.

Quand le Seigneur aura fait finir la captivité de son peuple, Jacob sera transporté de joie, et Israel d'allégresse.

Mitto vos sicut oves in medio luporum. Matth. X, 16.

Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups.

Quâ libertate Christus nos liberavit. Galat. IV, 31.

C'est JÉSUS-CHRIST qui nous a acquis cette liberté.

Venite benedicti Patris mei... : in carcere eram, et visitastis me Matth. XXV, 36.

Venez, les bénis de mon Père..., j'étais en prison, et vous m'êtes venus visiter.

Amen dico vobis, quamdiù fecistis uni ex fratribus meis minimis, mihi fecistis. Ibid.

Je vous dis en vérité, qu'autant de fois vous avez rendu ces devoirs de charité au moindre de mes frères, c'est à moi que vous les avez rendus.

Vinctis compassi estis. Heb. X, 34.

Vous avez compati à ceux qui étaient dans les chaînes.

Mementote vinctorum, tanquàm simul vincti. Ibid. XIII, 3.

Souvenez-vous de ceux qui sont dans les chaînes, comme si vous étiez enchaînés avec eux.

Ego vinctus Christi JESU. Philem. I.

Je suis prisonnier de JÉSUS-CHRIST.

Optabam ego ipse anathema esse à Christo pro fratribus meis, qui sunt cognati mei secundum carnem. Rom. IX, 3.

Je souhaitais d'être anathème de JÉSUS-CHRIST pour ceux à qui je suis lié selon la chair.

Volebamus tradere vobis, non solùm Evangelium Dei, sed etiam animas nostras, quoniam charissimi nobis facti estis. I Thessal. II, 8.

Nous avions un grand désir non-seulement de vous prêcher l'Evangile, mais de donner pour vous notre vie, parce que vous nous êtes très-chers.

In hoc cognovimus charitatem Dei, quoniam ille animam suam pro nobis posuit : et nos debemus pro fratribus animas ponere. I Joan. III, 16.

Nous avons connu le grand amour de DIEU pour nous lorsque son Fils a donné sa vie pour nous; nous devons, nous aussi, donner notre vie pour nos frères.

Redemptionem misit Dominus populo suo. Ps. 10.

Le Seigneur a envoyé à son peuple la rédemption.

EXEMPLES ET FIGURES TIRÉS DE L'ÉCRITURE

[Moïse sauvé des eaux]. — La Providence, qui avait délivré Moïse du carnage universel des enfants d'Israël, qui l'avait retiré des eaux du Nil, attendit qu'il fût en état de rendre au Seigneur grâce pour grâce, liberté pour liberté, en tirant ce peuple de la captivité où il gémissait depuis longtemps. Ce grand législateur, devenu en âge, remplit en effet sa vo-

cation en forçant le roi d'Egypte de laisser aller les Israélites dans le désert pour y sacrifier au vrai Dieu. — Il arriva à S. Jean de Matha quelque chose de semblable : le Fils de Dieu ne l'a tiré de la mer orageuse du siècle et des tempêtes de ce monde, où il eût couru risque de se perdre, que pour le destiner à faire sortir les captifs chrétiens de l'esclavage où ils étaient retenus chez les barbares. Pour remplir cette vocation, il forme un saint institut, qui a pour fin de se consacrer par un vœu exprès et une profession solennelle à la délivrance des chrétiens gémissant dans les cachots des infidèles, jusque là que les religieux de ce saint ordre promettent d'engager même leur liberté propre pour procurer celle des autres. Comme ce premier législateur exposa sa liberté et sa vie, pour délivrer le peuple de Dieu, notre saint patriarche s'expose à tout souffrir de la cruauté des barbares, pour délivrer ses frères de l'esclavage.

Une chose fort remarquable, dans la vie de ce saint patriarche, c'est que, l'évêque de Paris l'ordonnant prêtre, lorsqu'il prononça ces paroles : *Accipe Spiritum Sanctum*, une colonne de feu descendit visiblement du ciel, et vint se poser sur la tête de notre saint : ce qui fit juger aux personnes de piété que l'onction du Saint-Esprit opérait dans son âme en même temps que l'évêque lui imposait les mains et lui imprimait ce caractère sacré qui le séparait du monde et de toutes les choses profanes. Dieu marquait sans doute par ce prodige sensible que ce saint était consacré à sa gloire, et qu'il le destinait à des emplois dignes de son amour et de sa charité. Comme il voulait se servir du ministère de ce saint homme pour retirer des mains des barbares les fidèles qui gémissaient dans une cruelle servitude, il semble que Dieu lui voulut commettre cet emploi au milieu des feux, comme il avait donné à Moïse la commission de tirer son peuple de l'Egypte parmi les flammes d'un buisson mystérieux qui brûlait sans se consumer. Ce furent du moins les sages réflexions que firent les personnes qui virent ce prodige, lorsqu'elles apprirent que Dieu avait formé dans l'Eglise un nouvel ordre tout dévoué à racheter des captifs.

[Jésus à la recherche de la brebis égarée]. — C'est une vérité qui mérite d'être reçue avec respect, que le Fils de Dieu, venu au monde pour racheter les plus grands pécheurs, a laissé sur la montagne les quatre-vingt-dix-neuf, parce qu'il les trouvait en lieu de sûreté, et va courir après celle qui est en danger. Les plus grands pécheurs font le sujet de sa mission, parce qu'ils sont l'objet de sa tendresse : et, si les pharisiens orgueilleux osent lui faire des reproches, il leur répond qu'il est venu pour guérir ceux qui sont malades, et que les publicains les précèderont au royaume du ciel. — Jean de Matha, animé du même esprit, cherche les plus malades pour les guérir, les plus abandonnés pour les secourir, les plus pauvres pour soulager leur indigence. Les pauvres qui souffrent dans leur patrie ont leurs pasteurs et des personnes charitables qui peu-

vent leur procurer des soulagements : mais qui est-ce qui servira de père et de protecteur aux chrétiens tombés entre les mains des infidèles? Dans ces contrées barbares, au lieu de trouver des frères qui soient attendris de compassion sur leurs misères, il ne trouvent que des tyrans qui font leur joie de leurs souffrances ; leur vie est un continuel martyre, leurs maux sont extrêmes. Mais la charité de Jean de Matha est sans bornes, comme celle du Sauveur : il se dévoue pour chercher ceux d'entre les fidèles qui sont les plus abandonnés, fallût-il passer les mers, exposer sa liberté, sa vie même, pour les secourir.

[Le prophète Habacuch].—Les saintes lettres nous disent que le prophète Daniel, captif et jeté dans la fosse aux lions, fut dans un danger évident d'être dévoré par ces terribles animaux. Habacuch préparait d'autre part le manger pour des moissonneurs, lorsqu'un ange le prend par les cheveux, et le transporte soudain sur le bord de cette fosse pour subvenir aux pressants besoins du prophète : *Portavit illum capillo capitis sui.*— N'est-ce pas là une peinture naturelle de la pieuse intention de Jean de Matha, et de l'esprit de son institut ? Il dressa son ordre à ce seul dessein d'aller visiter les chrétiens captifs chez les infidèles, chargés de fers dans des cachots que nous pouvons comparer à la fosse aux lions de Daniel ; car la cruauté de ces barbares est encore plus impitoyable et plus dangereuse que celle de ces animaux affamés. Mais quel est cet ange qui transporte Jean au-delà des mers? C'est l'excès de sa charité, la pieuse tendresse de ses saints enfants. L'ange prend Habacuch par un cheveu : de même il ne faut qu'un commandement du supérieur Jean de Matha pour transporter ses enfants, à l'exemple de leur père, à travers les flots et les tempêtes. Plus heureux qu'Habacuch, il ne se contente pas de nourrir les captifs, il brise encore leurs chaînes et les tire des cachots.

[Le Samaritain]. — Lorsque le Samaritain rencontra cet homme percé de coups par des voleurs sur le chemin de Jéricho, nul autre motif n'excita sa tendresse et ne toucha son cœur que la qualité d'homme que portait ce pauvre blessé : c'était son semblable, c'était sa propre chair ; il se regardait comme blessé dans la personne de celui qu'il voyait si près de mourir. — Mettons ici à part les sentiments de religion qui découvraient à notre saint fondateur le Fils de Dieu souffrant dans la personne des chrétiens esclaves ; ne considérons que les sentiments naturels. Comme Dieu lui avait donné un cœur tendre et sensible aux misères et aux afflictions du prochain, touché de ce premier principe de la nature : *Faites aux autres ce que vous voudriez que l'on fît à votre égard*, il se voyait dans son prochain, son bon cœur suffisait pour le porter au soulagement des pauvres captifs. Mais quand à ce motif naturel on joint les autres que la religion fournit, et desquels ce saint homme était pénétré, on peut dire qu'il fut martyr en voyant ses frères dans

la captivité, et qu'il se soulageait lui-même par tous les secours qu'il leur procurait.

[S. Paul]. — Il arriva à notre saint une vision semblable à celle de S. Paul, à qui un Macédonien apparut, pendant son sommeil, dans un état à lui toucher le cœur, et en lui faisant d'humbles supplications de quitter le pays où il était et de passer en Macédoine, pour en tirer les peuples des ténèbres de l'idolâtrie en leur montrant la lumière divine venue au monde pour éclairer tous les hommes. C'est ainsi que Jean de Matha étant plein de charité pour les captifs, sentant leurs misères comme s'il avait été lui-même dans les fers, cherchant dans son esprit des ressources pour les tirer de l'état malheureux où ils gémissaient, un ange lui apparut ayant à ses côtés deux captifs chargés de chaînes, pour l'inviter à les délivrer de leur esclavage, et lui inspira d'instituer un ordre qui eût pour les chrétiens esclaves la même tendresse et le même zèle que lui pour les soulager et les retirer de la servitude. On ne peut douter que, si nous faisions réflexion aux peines et aux misères où sont tous les jours exposés ces pauvres malheureux, nous tâcherions d'imiter l'exemple de ce grand saint, pour contribuer au moins de nos facultés à les tirer d'un état si dur et si triste.

[Les premiers fidèles]. — C'était une pieuse coutume, parmi les premiers fidèles, de faire entre eux des quêtes et des collectes, pour soulager les membres de Jésus-Christ qui étaient dans la misère et dans l'oppression. Cette coutume s'est perpétuée durant plusieurs siècles dans l'Eglise, et pratiquée par des personnes pieuses, qui n'avaient point de plus grand soin que de tirer leurs frères des prisons et des fers. Les plus grands prélats ne semblaient vivre que pour rendre par leurs aumônes la liberté et la vie à ceux qui étaient ensevelis dans l'horreur des cachots ; les Cyprien et les Ambroise prêchaient hautement qu'il ne fallait rien épargner pour rendre tous les offices de piété et de charité à ceux que la foi ou leur malheur avait mis dans ce pitoyable état ; et souvent ils vendaient les vases sacrés et les calices pour racheter des mains des barbares ceux que le Sauveur a rachetés de la mort éternelle et de la puissance des démons. Les Paulin se vendaient eux-mêmes pour racheter leurs ouailles, et les SS. Pères se fussent estimés heureux, comme ils le disaient eux-mêmes, s'ils eussent pu se vendre à leur tour pour tirer quelque esclave des fers. C'est à l'imitation de ces saints évêques que Jean de Matha institua un ordre dont l'emploi et le principal ministère fût de se donner entièrement à cette œuvre de charité. Il disait, tout pénétré du feu divin de la charité, que s'il pouvait mourir, à l'exemple de son divin Maître, pour le salut de ses frères, il aurait grand sujet de vanter cette faveur, et de la préférer à toutes les autres : tant il était embrasé de ce feu sacré que le Fils de Dieu avait apporté sur la terre dans le dessein de l'allumer dans tous les cœurs.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

Spiritus Domini super me, eo quòd Dominus unxerit me, ut mederer contritis corde (Isaiæ VI). — Les Pères de l'Eglise ont tous appliqué ces paroles du prophète à JÉSUS-CHRIST. On ne peut douter, en effet, que cet oracle ne regarde personnellement ce divin Messie, puisqu'il se l'est approprié dans l'assemblée des Juifs, lorsque, après avoir lu cet endroit, il leur dit : « Ce que vous entendez aujourd'hui est l'accomplissement de cette parole de l'Ecriture. » Mais, quoique cet oracle sacré appartienne proprement au Sauveur, sur lequel le Saint-Esprit s'est reposé dans la plénitude de ses dons, il regarde aussi ses ministres, et en particulier S. Jean de Matha. En effet, le Saint-Esprit ne s'est-il pas reposé sur ce saint, et ne l'a-t-il pas consacré par son onction pour l'envoyer prêcher l'Evangile aux pauvres, pour guérir ceux qui ont le cœur contrit, pour annoncer aux captifs qu'ils vont être délivrés, pour rendre libres ceux qui sont accablés sous les fers ? *Ut mederer contritis corde, et prædicarem captivis indulgentiam et clausis apertionem, et prædicarem annum acceptabilem Domini*; *ut consolarer omnes lugentes*. Peut-on désigner en termes plus clairs la vocation de Jean de Matha ? Ces traits, qui désignent le Messie, ne désignent-ils pas aussi ce grand serviteur de DIEU et son ordre, dont tout l'exercice et la fin sont de consoler des captifs qui ont le cœur brisé, de les affranchir de la servitude et de rompre leurs fers ?

Quod uni ex minimis istis fecistis, mihi fecistis (Matth. XXV).— Ces paroles du Sauveur nous montrent évidemment que, par une application singulière de son amour, il s'est mis en la personne des pauvres, des persécutés et des captifs, afin de servir de motif à notre charité, et d'exciter plus efficacement la miséricorde des hommes par la considération de cette alliance qu'ils ont avec lui. Et, comme les Pères disent communément que le Fils de DIEU souffre dans tous ses membres, qu'il a faim dans la personne d'un pauvre, qu'il a soif dans la personne d'un mendiant, nous pouvons dire aussi qu'il est captif parmi ces barbares dans la personne de ces pauvres esclaves, et que les mêmes chaînes qui chargent leurs mains arrêtent en quelque façon la liberté de JÉSUS-CHRIST même : et ce d'autant plus que, outre ces misères sensibles qui paraissent à nos yeux, il y a encore dans ces cachots une captivité invisible qui arrête l'efficacité de son sang en arrêtant la liberté de l'E-

vangile. C'était la pensée de S. Cyprien, quand il se servit de ce motif pour exciter la piété des chrétiens, et pour leur persuader d'aller dans les prisons soulager les martyrs enchaînés : *In captivis fratribus nobis contemplandus est Christus, et redimemdus est de captivitate qui nos redemit de morte.* Servez-vous donc des yeux de la foi et des lumières du christianisme pour voir le Sauveur et pour le soulager dans la personne de vos frères. Il faut que vous le rachetiez de la captivité, puisqu'il vous a racheté de la mort, et qu'il a rompu les chaînes qui vous attachaient à la tyrannie du démon. Il a été votre rédempteur : soyez en quelque manière ses rédempteurs. S. Jean de Matha vous servira de guide dans une action si charitable : il vous a tracé le chemin, qui peut-être vous eût paru impraticable ; il a été le rédempteur des pauvres esclaves, soyez-le au moins en partie en leur envoyant vos aumônes. (**Biroat**).

Isti sunt viri misericordiæ, quorum pietates non defuerunt ; cum semine eorum permanent bona (Eccles. XLIV). — Les grands du monde tirent leur gloire de leur nom et des terres qu'ils possèdent, ou des villes qu'ils ont conquises et ruinées ; mais les saints prennent leur titre de la sainteté de leur vie et de leurs bienfaits envers le prochain. Voilà leur gloire ; c'est de là qu'on les appelle des hommes de charité et des hommes de miséricorde : *Isti sunt viri misericordiæ.* — Ne peut-on pas envisager Jean de Matha et Félix de Valois, ces deux grands serviteurs de Dieu, comme des hommes d'une miséricorde et d'une charité sans bornes ? Ils se sont animés mutuellement à ce saint exercice, et on les a vus servir et secourir les pauvres avec une sainte émulation. Mais quels pauvres ont-ils secourus ? Les plus abandonnés, ceux qui avaient perdu toute espérance de revoir leur patrie et leurs parents, ceux dont la foi courait risque de faire naufrage parmi les infidèles, ceux dont on tentait la fidélité par toutes les voies possibles, tantôt par la douceur et tantôt par la violence et la cruauté. Voilà ceux qui sont les objets de la charité continuelle de ces hommes de miséricorde. *Isti sunt viri misericordiæ.*

Cùm liber essem ex omnibus, omnium me servum feci ut plures lucrifacerem. (I Cor. IX, 19). — Lorsque l'on a un véritable zèle, on reconnaît que toute perte est un gain quand par cette voie on peut gagner des âmes à Dieu. Si on entre dans l'esprit de la servitude de Jésus-Christ, on ne trouve rien de trop bas. La sainte passion du salut des âmes étouffe celle du point d'honneur. Voici un saint qui consent à être enchaîné avec les captifs,pour les délivrer du joug d'une cruelle servitude. Cette perte, la plus grande de toutes, puisque l'on n'estime rien de plus précieux que la liberté, devient un gain pour lui, parce que c'est pour gagner des âmes à Jésus. Cette servitude, à laquelle il s'expose, n'a rien de bas, puisque Jésus-Christ s'est abaissé lui-même en se rendant le serviteur de tous, et que par là il a relevé ce précieux esclavage au-

dessus de toute noblesse. C'est à cette sainte et noble servitude que se sont engagés les enfants du patriarche Jean de Matha. Animés du même esprit que leur illustre fondateur, ils consentent à demeurer dans les fers pour en délivrer les captifs chrétiens. Jusqu'ici il avait, à la vérité, fourni de ses biens pour nourrir et vêtir les indigents ; mais voici une nouvelle espèce de miséricorde, d'autant plus excellente qu'elle était ignorée : c'est de donner sa liberté même, et de se mettre au hasard de sa vie, pour rompre les chaînes de ses frères, pour gagner à Dieu plus de personnes.

In convertendo Dominus captivitatem Sion, facti sumus sicut consolati (Ps. 125). — La durée de la captivité du peuple de Dieu, et le peu d'apparence qu'il voyait à sa liberté, lui ôtait tout lieu d'espérer sa délivrance ; mais plus il s'en croyait éloigné, plus la consolation qu'il en reçut fut sensible : en sorte que, selon la force de la langue originale, cela leur parut un songe. Mais ne voyons-nous pas, dans cette captivité de Sion et dans les transports de joie que ressentit alors ce peuple, une image de ce qui se passa lorsque Jean de Matha parut pour racheter les captifs des mains des infidèles ? Alors on put dire parmi les nations : Le Seigneur a fait de grandes choses en leur faveur ; alors ces pauvres esclaves furent remplis de consolations indicibles ; ils eurent tout sujet de chanter des cantiques de joie : *Tunc repletum est gaudio os nostrum, et lingua nostra exultatione.* Peut-on s'empêcher de reconnaître dans les actions héroïques de ce saint, un coup de la main libérale de Dieu en faveur de ces pauvres captifs ? Ne fut-ce pas un grand sujet d'étonnement pour les barbares, et ne disaient-ils pas en eux-mêmes : *Magnificavit Dominus facere cum eis* ? et ces captifs, devenus libres, avaient raison de dire : *Magnificavit Dominus facere nobiscum;* Dieu nous a montré en rompant nos fers, un trait de sa magnificence libérale. (Ps. 125).

Magnificavit Dominus facere nobiscum : facti sumus lætantes (Ps. 125). — De même que les anciens Israélites, devenus libres, ne se réjouissaient pas seulement de la liberté qu'ils avaient recouvrée, mais de ce que la Providence de leur Dieu et sa bonté seraient reconnues et glorifiées par toutes les nations (car c'est toujours à cette gloire suprême qu'il faut rapporter toutes choses), ainsi les chrétiens captifs délivrés par Jean de Matha se réjouissaient de trois choses : — l'une, de ce que Dieu serait connu, admiré et loué par les nations, qui diraient qu'il a fait de grandes choses envers eux par son serviteur ; — l'autre, de ce que la gloire de leur bienfaiteur éclaterait parmi les peuples : — et enfin, de ce que, ayant semé dans les larmes, ils moissonnaient dans la joie. — C'est ainsi, mon Dieu, que le saint ministère de Jean de Matha nous remet devant les yeux et vos anciennes miséricordes à l'égard de nos pères, en les délivrant de la captivité de l'Egypte par les miracles les plus éclatants, et

les miséricordes nouvelles que vous avez répandues sur les chrétiens par Jésus-Christ votre Fils. Son saint avènement n'a-t-il pas été pour eux un jour de délivrance, comme l'arrivée de votre serviteur Jean de Matha, en Afrique, pour délivrer les chrétiens captifs? Les uns et les autres étaient esclaves ; ils étaient dans les ténèbres et dans la région de la mort, et une lumière leur a paru pour les éclairer : *Sedentibus in regione umbræ mortis lux orta est eis.* Avec cette différence cependant, que Jésus-Christ est la source de la lumière, et que Jean de Matha l'a empruntée de celui qui éclaire tout homme venant au monde.

Redemptionem misit Dominus populo suo (Ps. 110).—Le Père éternel a tellement aimé les hommes, qu'il leur a donné son Fils unique pour être le prix de leur rachat, et les affranchir de la dure captivité du démon. Le Fils a tellement aimé les hommes, qu'il a bien voulu se livrer lui-même, non-seulement pour payer pour eux, d'une manière qui ne parût point déroger à sa grandeur, mais d'une manière où il fût humilié jusqu'à la mort de la croix, souffrant à leur place ce qu'ils auraient dû souffrir. Or, le même Sauveur a tellement aimé les pauvres captifs, qu'il a suscité Jean de Matha pour les racheter de l'esclavage des infidèles, et, par le même moyen, de la servitude du péché et du démon. Tout concourt à nous convaincre du dessein de Dieu sur ce grand saint, puisque, en donnant son bien, il jette plutôt les yeux sur les pauvres captifs que sur les autres pauvres, qui ne sont pas en un évident danger. Aussi fut-il favorisé d'une vision céleste, qui lui marqua évidemment que sa charité devait être pricipalement employée au rachat des captifs ; et il ne forma son institut que sur ce projet, jusque-là qu'étant à l'article de la mort il les recommanda à ses religieux comme par testament, leur disant avec une ferveur admirable que ce serait véritablement en cela qu'ils seraient ses enfants.

Charitas Christi urget nos (II Cor. v). — L'amour de Dieu et celui du prochain ont été les seuls objets de toutes les actions de S. Jean de Matha. Que l'on recueille toutes les circonstances de sa vie, partout on y verra briller sa charité. Dès sa jeunesse, il se consacra également et à Dieu et au prochain : à Dieu par le vœu de chasteté, au prochain en distribuant son bien aux pauvres ; à Dieu en s'appliquant à la prière dont il fit sa principale nourriture et ses délices ; au prochain, en le rachetant de la captivité ; à Dieu, dont il épouse les intérêts en combattant les erreurs qui s'élevèrent de son temps ; au prochain, en l'avertissant de fuir la fréquentation des hérétiques, corrupteurs de la parole de Dieu ; à Dieu, en le servant par un culte saint et raisonnable ; au prochain, en instituant un ordre pour délivrer les captifs. L'amour de Dieu et l'amour du prochain pressaient donc également ce saint patriarche, qui s'y était entièrement dévoué : *Charitas Christi urget nos.*

§ IV.

Passages et pensées des SS. Pères et autres.

In captivis fratribus nobis contemplandus est Christus, et redimendus de captivitate qui nos redemit de morte. Cyprian.

Nous devons envisager Jésus-Christ pour objet de notre charité en la personne de nos frères captifs ; il faut délivrer de la captivité celui qui nous a délivrés de la mort éternelle.

Tantò quisque perfectior est quantò perfectiùs sentit dolores alienos. Gregor. XIX Moral.

On est d'autant plus parfait en vertu qu'on ressent plus vivement les douleurs d'autrui.

Omnis summa christianæ disciplinæ in misericordiâ et pietate. Ambros. De Officiis.

La perfection de la discipline chrétienne consiste dans la miséricorde et la charité.

Misericordia largior ubi fides est promptior : nihil tàm commendat christianum quàm miseratio charitatis. Ibid.

Là où la foi est plus vive la miséricorde est plus grande ; rien ne relève autant le mérite d'un chrétien que la compassion et la charité.

Nulla omninò re perindè ac misericordiâ Deus *conciliatur, quandoquidem nec aliud quicquam* Deo *magis proprium est, quippè quem misericordia et veritas præcedant.* S. Gregor. Naz. Orat. de pauper. amore.

Rien n'attire davantage l'amour de Dieu que la charité pour les misérables, parce qu'il n'y a rien qui soit plus propre à Dieu que la miséricorde, laquelle le précède avec la justice.

Beati illi qui subveniunt miseris, quoniam illis rependitur ut per misericordem Dominum miseriâ liberentur. Augustin. de Serm. Dom.

Heureux ceux qui assistent les malheureux dans leurs besoins, parce que Dieu, qui est miséricordieux, les assiste à leur tour, et les délivre de leurs misères.

Misericordiæ virtus tanta est, ut sine illâ cæteræ, etsi sint, prodesse non possunt. Leo, Serm. de Apost.

La vertu de miséricorde est telle, que sans elle les autres vertus ne subsistent point dans l'âme, et, si elles y demeurent, elles ne peuvent nous être utiles.

Misericors esse est habere miserum cor de miseriâ aliorum, quandò illam reputamus quasi nostram. Thom. in Matih. 5.

Etre miséricordieux, c'est avoir le cœur attendri sur la misère d'autrui, et être en quelque façon misérable de la misère des autres, qu'on regarde comme sienne propre.

Misericordiæ opus præcipuè in redimendis captivis positum est, quod præstantissimum est opus, quoniam et animam à periculo abjurandæ fidei, et corpus à vilissimâ servitute liberamus, quâ unâ in re insignem pietatem declarant suam qui vel illis commiserentur. Unde S. Paulus (*Hebr.* x) : Nàm et vinctis compassi estis, etc.... Mementote vinctorum simul vincti. *Salmeron*, Trad. 16.

La principale œuvre de charité envers le prochain, c'est de racheter les captifs et de leur procurer la liberté. Cette œuvre est excellente, parce qu'on préserve l'âme de ces infortunés du danger d'abandonner la foi, et en même temps on délivre leur corps d'une cruelle servitude; ceux-là donnent un illustre témoignage de leur piété qui les consolent et leur portent compassion : d'où vient que Saint Paul, écrivant aux Hébreux, les loue d'avoir compati aux prisonniers, et les exhorte à se souvenir de leurs chaînes comme s'ils étaient enchaînés avec eux.

§ V.

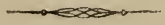
Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Les différents ordres religieux de l'Eglise]. — Un principe constant, et dont tous conviennent, c'est que les divers ordres que nous voyons établis dans l'Eglise sont institués pour secourir les nécessités qui la pressent, et pour remplir les desseins de la divine Providence sur elle et sur les différents sujets. Les uns combattent la vanité du monde par leur humilité et leur soumission ; les autres la gourmandise et l'ivrognerie par leurs jeûnes fréquents ; quelques-uns travaillent à la conversion des pécheurs par leur zèle : d'autres secourent les pauvres par plusieurs services qu'ils leur rendent ; il y en a même dont la charité s'étend principalement sur les morts : et c'est de ces divers membres qu'est composé le corps mystique de l'Eglise. Mais, quoique l'ordre de la Sainte-Trinité tienne quelque chose de ces différentes fonctions, son esprit particulier, son caractère propre, est de s'employer par vœu et par profession à la délivrance des captifs : les religieux s'engagent à passer les mers, bravent les tempêtes et les orages, pour porter les aumônes des fidèles dans les pays des barbares, et délivrer les esclaves de la cruelle captivité que leur font souffrir les infidèles.

[Obligation de l'aumône]. — Les SS. Pères, parlant des grandeurs du siècle, conviennent tous de cette vérité, que les riches du monde y sont établis comme les suppléments de la divine Providence pour le soulagement des pauvres. Car Dieu, disent-ils, ayant ou introduit ou permis cette inégalité de fortune parmi les hommes, il est obligé par les lois de la providence de pourvoir aux nécessités des malheureux. Il ne le fait pas toujours par lui-même, mais il met les riches en sa place pour remplir ce ministère ; et c'est à chacun d'eux que s'adresse cette parole du Saint-Esprit : *Tibi derelictus est pauper, orphano tu eris adjutor* (Ps. 10). — Ce que les Pères ont dit de la Providence en général, nous le pouvons appliquer à cette providence particulière de Dieu à l'égard des pauvres captifs, et à cette partie de l'Eglise qui souffre tant de maux dans les pays barbares. S'il n'y pourvoit pas par lui-même immédiatement, il est clair qu'il a substitué l'ordre de la Trinité en sa place pour subvenir à toutes leurs nécessités et les délivrer des mains des infidèles. La divine

Providence emploie ces saints religieux comme les suppléments de sa miséricorde, en leur donnant cette commission particulière.

[La servitude naturelle à l'homme après le péché]. — Nos premiers pères s'étant soustraits à l'obéissance qu'ils doivent à leur Créateur, furent aussitôt dépouillés de l'empire du monde, et la servitude fut alors le seul et propre bien de l'homme. De-là vient que l'esclavage fut commun chez toutes les nations de l'univers, et la servitude y est devenue le droit des gens. Il faut pourtant avouer que l'ambition, l'intérêt et la cruauté ont abusé souvent de ce droit, et qu'ils ont fait de cette servitude un véritable esclavage, et cela jusqu'à réduire les captifs au rang des bêtes, contre la loi naturelle et contre les lumières de la raison. Mais le Fils de Dieu, venant au monde, a voulu établir son Eglise sur un esprit de liberté, ainsi que parle l'Apôtre ; il a banni la servitude de la politique des chrétiens. Constantin fut le premier empereur qui assura par ses lois la liberté de l'Evangile, et qui bannit le nom d'esclavage. De sorte que, en qualité de chrétiens et de personnes destinées à la gloire, nous avons reçu du Sauveur la liberté de la grâce, qui nous a délivrés de la captivité du péché et de la servitude du démon. Or, quoique les hommes aient acquis par ce moyen une liberté entière, nous voyons cependant avec douleur plusieurs chrétiens esclaves, qui gémissent dans les prisons des barbares, ont perdu la liberté du corps, et sont en danger de perdre celle de l'âme : car il est difficile de demeurer fidèle à Dieu parmi les excessives cruautés que les barbares exercent contre ces infortunés pour leur faire renier la foi. C'est pour remédier à ces terribles maux que le Rédempteur du monde a voulu établir dans son Eglise de seconds rédempteurs dans les religieux de la Sainte-Trinité, dont l'occupation fût principalement de procurer la liberté du corps et de l'âme à ces malheureux, en les tirant d'une si dure servitude et les remettant dans la liberté des enfants de Dieu.



§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Pieuse éducation de S. Jean de Matha]. — S. Jean de Matha naquit avec un naturel excellent, un esprit pénétrant et éclairé, et des inclinations proportionnées à la grandeur de son esprit et aux grands desseins que la Providence avait sur lui, ce qui lui servit de fondement pour acquérir et posséder la sagesse. Dans les bégaiements de son enfance on entrevoyait un cœur né pour Dieu, pour le prochain, pour la charité, pour la religion. Jamais saint ne pratiqua mieux ce que S. Jérôme écrit à une dame romaine, qu'avant toutes choses sa fille devait tourner ses premiers regards vers le ciel, et que sa langue bégayante devait s'accoutumer à prononcer le nom adorable de Jésus-Christ. La grâce et la raison prévinrent son âge ; son jugement fut mur lorsque les autres ont à peine la raison ouverte, et il ne s'en servit que pour faire à Dieu le sacrifice de son âme et de son corps. Dans cette action, il suivait l'impression de ses parents, distingués par leur noblesse, et beaucoup plus par leur vertu. Avec le sang il reçut d'eux les semences de tout ce qu'il a fait de bien pendant toute sa vie : *Parentibus pietate et nobilitate conspicuis,* dit l'auteur de sa vie. Ils lui inspirèrent la piété envers Dieu, en le précédant en tout par leurs bons exemples. La tendresse de cœur qu'ils ressentaient sur les misères du prochain passa jusque dans le cœur de leur enfant ; et comme on le vit exact à tout ce que Dieu demandait de lui, il ne se rebuta jamais dans les actions de charité qu'il devait à son prochain. Jamais le mauvais exemple n'eut de pouvoir sur son esprit ni d'accès dans son cœur; il perdit même à son égard toute sa force, parce qu'il regardait les pécheurs comme les plus misérables des hommes. Il refusait même de leur donner le nom d'hommes, disant que, parce qu'ils dégradaient leur raison par le dérèglement de leurs mœurs, ils ne méritaient pas de porter ce nom, qui ne convient qu'à des personnes usant bien des lumières de la raison. Il ne se trouvait que dans la compagnie des justes. Les jeux puérils n'eurent point de part à son enfance, qui se passa dans toute la maturité qu'on aurait pu attendre d'un sage vieillard. Les divertissements d'un âge plus avancé ne flétrirent point sa jeunesse.

Tous ses jours furent pleins, et il se fit une règle de passer de l'étude à la prière, et de la prière à l'étude. Il fit tant de progrès dans la science des saints, qu'il devint le modèle de ceux qui voulaient pratiquer la vertu, et il se rendit si capable et si habile dans les sciences humaines, qu'il mérita le nom de maître et de docteur: *Magisterii lauream adeptus, doctrinæ et virtutum splendore enituit.* (**Anonyme**).

Il se retire dans un désert. — Jean de Matha, après avoir heureusement achevé ses humanités, retourna chez ses parents. Il en sortit peu après, et, se dérobant secrètement, il se retira pour quelque temps dans un désert. Cette sortie imprévue donna beaucoup d'inquiétude à ses parents, qui, l'aimant uniquement, ne pouvaient souffrir son absence qu'avec une extrême douleur, surtout ne sachant à quoi attribuer une retraite si précipitée. Ils ne pouvaient se persuader, après avoir reconnu en lui tant de retenue et de sagesse, que ce fût par un trait de légèreté; ils ne pouvaient non plus comprendre que ce fût par un esprit de libertinage, et que, dégoûté de l'obéissance qu'il leur devait, il ne voulût plus d'autre règle que celle de sa propre volonté. Ne sachant donc, d'ailleurs, si ce n'était point par un mouvement de Dieu qu'il se fût retiré si précipitamment, après l'avoir fait chercher partout inutilement, ils l'offrirent à Dieu en sacrifice; et, redoublant leurs prières, ils apprirent enfin par une seconde révélation que cette retraite était ordonnée du Ciel. Ce fut la Sainte Vierge qui apparut à sa pieuse mère, comme elle l'avait déjà fait durant sa grossesse; et, après l'avoir consolée, avoir essuyé ses larmes, elle l'assura qu'elle verrait bientôt son fils, mais qu'il fallait auparavant qu'il accomplît les desseins de Dieu, pour se rendre digne des emplois qu'il lui voulait confier.

Pendant que notre jeune solitaire était tout occupé des grandeurs de Dieu, dans une forêt affreuse et séparé de tout le monde, comme il n'avait point d'autres témoins des commerces mystérieux qui se passaient entre Dieu et lui que les anges, nous n'en pouvons savoir rien de certain. Ce que l'on peut dire et ce qu'il est aisé de juger, c'est qu'il redoubla alors ses pénitences, ses jeûnes et ses austérités. Il est vrai qu'il ne put s'empêcher de découvrir, dans la suite du temps, à celui qui avait soin de sa conduite et de sa vie, ce qui s'était passé dans ce désert; les combats que le démon lui avait livrés, les piéges qu'il lui avait tendus, les fantômes importuns et divers qui s'étaient présentés à lui pour le détourner de suivre la voix du Ciel, les répugnances de la nature qu'il avait ressenties, et enfin mille différents obstacles que l'ennemi commun a coutume d'opposer aux grandes âmes, et qu'il avait heureusement surmontés par les secours de la grâce. Il ne manqua pas de lui déclarer les insignes faveurs qu'il avait reçues du Ciel après tant de rudes combats, et ses glorieuses victoires; les intimes communications avec Dieu qui avaient fait

de son désert un paradis de délices, où il eût souhaité de passer toute sa vie. (*Vie du saint*).

[Sainteté de sa vie]. — Ce qui donna de la force aux discours de Matha, et lui attirait tant d'estime de toutes parts, ce fut la sainteté de sa vie. Toute sa conduite était un discours éloquent, et sa vie, étant un modèle de toutes les vertus, attirait sur lui les yeux de tous ceux qui le connaissaient, plus charmés encore de ses bons exemples que de ses discours. En effet, pouvait-on voir, sans être touché, un jeune homme qui, après avoir consacré une partie du jour à la prière, donné ensuite le temps nécessaire à ses études, employait le reste à visiter les hôpitaux et les prisons, à secourir les pauvres honteux dans leurs greniers, ou à soulager ceux qu'il rencontrait dans les rues ? On le voyait tous les jours, après les leçons faites, ramasser un nombre de pauvres, qu'il conduisait chez lui pour les faire manger, et se priver souvent de manger lui-même pour leur donner ce qui lui était préparé. Il prenait plaisir à les servir à table ; tout ce qu'il recevait de ses parents leur était aussitôt distribué ; et il quêtait même souvent, lorsque ses pensions ne pouvaient fournir à ses profusions charitables. Il est incroyable comment il trouvait assez de temps pour allier tant de saintes actions ensemble ; et on eût dit, en le voyant aux églises, que toute son occupation était de prier, que les soins qu'il prenait aussi des pauvres l'occupaient tout entier ; qu'il donnait aussi tout son temps à l'étude : tant il accomplissait parfaitement chacune de ces choses. Nonobstant tout cela, il devint un des plus célèbres docteurs de l'Université (*La même Vie*). (1).

[L'exil de cette terre] — Entendez-vous la voix de ces pauvres captifs qui, par leurs gémissements dans le lieu de leur servitude, nous apprennent à gémir dans ce lieu de bannissement où nous vivons ? Nous nous sommes assis, nous disent-ils, sur les bords du fleuve de Babylone, et là nous avons pleuré en nous souvenant de Sion, notre chère patrie. En vain ceux qui nous avaient emmenés en servitude nous invitaient à chanter des cantiques de joie tels que nous les chantions lorsque nous habitions Jérusalem ; nous leur avons répondu : Comment chanterions-nous les cantiques du Seigneur dans une terre étrangère, et accablés de fers comme nous le sommes ? — Tel doit être notre langage : nous devons suspendre tous nos instruments de musique dans ce misérable exil, et n'avoir d'autre chant que celui de la tourterelle, plein de gémissements. Mais, de même que ces pauvres captifs furent transportés de joie lorsqu'ils virent S. Jean de Matha se présenter tout d'un coup pour les tirer des fers et traiter de leur liberté, de même qu'ils le considérèrent comme

(1). Les extraits qui suivent, dans l'ancienne édition d'Houdry, étant exclusivement empruntés à la Vie du saint, nous les supprimons ici, cette vie se trouvant dans tous les recueils. (*Edit*).

un envoyé de Dieu, et que, dans le transport de leur joie, ils se disaient l'un à l'autre : Nous retournerons donc dans notre chère patrie : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi!* nous devons jeter les yeux sur le Fils de Dieu, notre libérateur, et n'avoir point d'autre consolation, dans le lieu de notre exil, que d'en être délivré par le secours de celui que Dieu a envoyé pour consoler les cœurs brisés de douleur. **(Anonyme).**

[Jean de Matha chez les barbares]. — Quelle fut la surprise des barbares lorsqu'ils virent aborder sur leurs rivages Jean de Matha, sans y être attiré ni par la curiosité de voyager et de voir de nouveaux pays, ni par le désir de commercer avec eux, pour enlever de leurs marchandises et y trouver du gain en les rapportant dans son pays ! Ce fut sans doute un grand sujet d'étonnement pour ces infidèles, que l'on peut appeler avec quelque raison les ennemis du genre humain, de voir que le seul amour de leurs frères avait attiré cet étranger dans leur pays, pour les délivrer de la cruelle servitude où ils étaient. Des intentions si pures, si généreuses, si pleines de charité, étaient assurément au-dessus de leur imagination, toute portée à la cruauté, et fort éloignée de cet esprit de douceur qui est le propre des fidèles. N'eurent-ils pas sujet de s'écrier, comme les anciens païens : Que le Dieu des chrétiens est grand ! que la religion chrétienne est sainte ! Il faut que le Dieu qui y est adoré soit assurément le véritable Dieu ; il faut qu'ils attendent de sa magnificence des récompenses qui passent le temps et les bornes de cet univers, puisqu'ils sacrifient si volontiers et leurs biens et leurs vies pour des hommes que nous mettons au rang des animaux. **(Houdry).**

[Martyr de la charité]. — L'esprit de ce saint homme semblait être absent de son corps, par l'application qu'il apportait à son divin ministère. Il était parmi les infidèles, au milieu des captifs chrétiens; c'était l'objet de son amour, c'était son trésor. Il y pensait sans cesse, il cherchait toujours les moyens de les secourir, et s'employait continuellement à les assister. Rempli de zèle, comme l'Apôtre des nations, il leur disait : *Testis mihi est* Deus *quomodò cupiam vos in visceribus Christi* (Philipp. I). Dieu m'est témoin que je vous porte dans mes entrailles pour Jésus-Christ. Il s'écriait, mais toujours par rapport à eux : Qui est-ce qui est faible entre vous, afin que je souffre avec lui ? *Quis infirmatur, et ego non infirmor?* (I Cor. II). Entendait-on parler de ce grand saint? sa bouche ne parlait que de l'abondance de son cœur. Il ne s'entretenait que des moyens de délivrer les misérables; il était le prédicateur de ce grand ouvrage, et il eût voulu que les charités de tous les fidèles n'eussent que ce seul objet. Mais il était tellement le prédicateur de cette charité sublime, qu'il en était aussi le martyr. Jean de Matha ne mérite-t-il pas ce glorieux titre, puisqu'il exposait sa vie par les dangers des voyages, par le mauvais air qu'il supportait en descendant dans les cachots, et par le

zèle qui le consumait, et qui lui faisait souffrir une peine infinie en voyant les misères que souffraient ces pauvres infortunés? (*Le même*).

[L'Ordre des Trinitaires]. — Quoiqu'il y ait quelque témérité à donner de l'avantage à un des ordres de l'Eglise sur les autres, il semble néanmoins que celui-là est le plus parfait qui est le plus charitable, puisque, dans le sentiment des théologiens, la perfection du christianisme consiste dans la charité. Mais, parce que l'on pourrait encore disputer de la grandeur de cette charité, celle-là paraît être la plus parfaite qui est la plus semblable à celle du Fils de Dieu : car nous ne pouvons nier qu'il ne nous ait aimés à l'excès, ce qui a paru, et lorsqu'il nous a affranchis de l'esclavage du péché, et lorsqu'il s'est fait caution pour nous auprès de son Père. Sur ce principe, il n'y a point d'ordre dans l'Eglise qui imite de plus près le grand amour de Jésus-Christ que l'ordre de la Sainte-Trinité de la Rédemption des Captifs, si ce n'est l'ordre de Notre-Dame de la Merci, institué pour la même fin. Les religieux qui composent ce saint ordre n'ont point d'autre vue que d'imiter le souverain libérateur. Voyez S. Jean de Matha : il institue cette société, qui porte le même nom que le Seigneur, qui est nommé dans les saintes Ecritures le *Rédempteur des captifs*. Il quitte sa chère patrie; il passe les mers; il s'expose aux orages et aux tempêtes, pour aller chercher parmi les barbares les esclaves qu'ils retiennent dans les fers. C'est par ces périls qu'il s'acquiert le titre de rédempteur des captifs, comme son divin Maître. Il passe plus avant : il se rend, comme lui, la caution de ces esclaves : il veut demeurer en leur place jusqu'à ce que la rançon soit payée, et s'expose ainsi, pour racheter les captifs, à demeurer dans les fers. Ce grand saint, qui est une des grandes lumières de l'Eglise, passe en Barbarie, et, plein d'amour et de zèle, il console ces malheureux qui avaient perdu la liberté. Le voyez-vous pénétrer dans les plus obscurs cachots pour adoucir leurs peines par le charme de ses pieux discours? Il tourne aussi son zèle du côté des infidèles : il leur explique les mystères de la religion chrétienne avec tant de force, qu'il gagne plusieurs de ces barbares à l'Eglise. (**Le P. Senault**).

[Imitation du saint].—Nous ne pouvons mieux imiter S. Jean de Matha, et suivre les saints exemples qu'il nous a donnés, qu'en secondant les desseins de la divine Providence sur lui, et en coopérant comme lui à une double rédemption, celle des pauvres captifs par le moyen de nos aumônes, celle de nos âmes, que nous ne pouvons procurer nous-mêmes par un moyen plus efficace. Il faut que nous fassions tous nos efforts pour rompre ces deux sortes de chaînes : celles qui tiennent nos frères prisonniers, celles qui tiennent nos cœurs captifs sous une visible tyrannie. Il est vrai que tout le monde n'est pas appelé à traverser les mers, à braver les tempêtes et les orages, et à passer dans les pays barbares : ce sont des ac-

tions réservées à la charité héroïque des religieux de S. Jean de Matha; mais nous pouvons contribuer à ce saint ministère par le moyen des aumônes. La charité des chrétiens est le prix de ce commerce sacré.

Nous sommes encore obligés, après cela, de nous délivrer nous-mêmes de la captivité des vices, qui nous rendent les esclaves du démon : rédemption d'autant plus facile que Dieu est toujours prêt à nous tendre la main par le secours de sa grâce pour nous en tirer. Brisons donc ces chaînes qui nous tiennent si étroitement dans une captivité d'autant plus dangereuse que nous y sommes moins sensibles. Ces chaînes sont nos péchés qui nous tiennent asservis sous la tyrannie de ce fort armé et dans un esclavage honteux. C'est cette passion dominante qui règne dans notre cœur avec tant d'empire ; c'est l'attachement à cette créature, à cet intérêt, à ce plaisir : voilà les liens qui nous entourent, et qui nous empêchent d'entrer dans la voie du salut. Il est nécessaire de travailler à cette double rédemption, si nous voulons imiter S. Jean de Matha ; et c'est ainsi que nous célébrerons dignement sa fête, en imitant ses vertus et ses admirables exemples. (**Biroat.**)

SAINT HILAIRE,

ÉVÊQUE DE POITIERS, PÈRE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

AVERTISSEMENT.

Toute la France doit s'intéresser dans l'éloge de S. Hilaire, puisqu'elle est redevable à la science et au zèle de ce saint docteur d'avoir été préservée de l'arianisme, qui, comme une peste générale, s'était répandu dans une grande partie du monde chrétien, et qui commençait à infecter les Gaules, vers la fin du troisième siècle. La divine Providence, qui veille incessamment à la conservation de la foi dans son Église, opposa ce grand saint au progrès de cette abominable hérésie. Aussi cette même Eglise le reconnaît-elle comme l'un de ses plus illustres défenseurs, et a voulu qu'on célébrât sa fête par toute la chrétienté. De là vient qu'il y a une infinité de temples érigés en son honneur, et qu'il semble que les SS. Pères qui ont vécu de son temps, et tous les grands hommes, tant anciens que modernes, en ont fait l'éloge, comme à l'envi, dans leurs écrits.

C'est ce que je tâcherai de recueillir pour fournir la matière de son panégyrique, parce qu'il y a peu de prédicateurs qui aient donné au public des discours sur ce sujet : ce qui m'a fait avoir recours aux manuscrits. Et même, quoique ce saint docteur soit illustre par plusieurs autres endroits, j'ai cru que je devais me borner aux grands services qu'il a rendus à l'Église, et rapporter tous ses travaux, ses vertus, ses belles actions à cette fin, qui fait son caractère particulier.

§ I.

Desseins et Plans.

I.— *Ego dedi te hodiè in civitatem munitam, et in columnam ferream, et in murum æreum. super omnem terram, regibus Juda... et sacerdotibus et populo terræ. Et bellabunt adversùm te, et non prævalebunt : quia ego tecum sum, ait Dominus, ut liberem te* (Jerem. I).

S. Hilaire, aussi bien que Jérémie à qui ces paroles sont adressées, eut à combattre ce qu'il y a de plus redoutable au monde, et comme lui il fut une forteresse qui servit d'asile à la vérité maltraitée partout ailleurs. Il fut une colonne de fer, à qui les plus violentes secousses n'ôtèrent rien de sa droiture, et qui servit à redresser les autres. Il fut un mur d'airain, à l'abri duquel la foi se sauva des mains de ceux qui lui faisaient les plus fâcheuses insultes. Et pourquoi? Parce que le Seigneur fut avec Hilaire, comme il avait été avec Jérémie.

1°. Il fut avec lui, par la vertu qu'il lui donna pour se garantir de la corruption qui entraînait les peuples dans l'erreur.

2°. Il fut avec lui, par la science qu'il lui donna pour confondre tant de faux évêques qui avaient entrepris d'établir l'erreur.

3°. Il fut avec lui, par le courage qu'il lui donna pour résister à tout ce que la puissance des princes faisait pour appuyer l'erreur : *Posui te in civitatem munitam, et columnam ferream, et murum æreum*, etc.

Voilà tout le sujet et le partage de ce discours.

—

II.— *Vos estis sal terræ.* (Matth. v). — Entre les paraboles du Sauveur, dans cet admirable sermon sur la montagne, il appelle ses apôtres le sel de la terre, auquel S. Hilaire lui-même, dans une homélie qu'il a faite sur ces paroles de l'Evangile, donne trois excellentes qualités qui conviennent à tous les évêques, les pasteurs et les personnes apostoliques. — La première propriété du sel est qu'il préserve les corps de la pourriture ; la seconde, qu'il assaisonne les viandes, qui sans cela seraient insipides; la troisième, qu'il se conserve toujours lui-même, pourvu qu'on ne le jette point dans quelque liqueur. — Il est aisé de montrer que ces trois qualités se sont trouvées au plus haut degré dans la personne du grand Hilaire.

1°. Ce sublime docteur a empêché, par sa doctrine salutaire, les Eglises d'Orient et d'Occident de varier et de se corrompre dans la foi.

2°. Par ses excellentes vertus, il a tellement édifié le monde chrétien, qu'il a inspiré aux personnes de tout état et de toute condition un profond mépris des choses périssables, et leur a donné le goût des choses célestes et divines.

3°. Il est demeuré ferme et constant dans toutes les persécutions qu'il a souffertes de la part des hérétiques dans tous les combats qu'il a eu à soutenir contre eux, et s'est conservé incorruptible contre les fausses doctrines qui couraient de son temps.

Première partie. — Il est facile de voir, et par les combats qu'il a soutenus contre les hérétiques et par les victoires qu'il a remportées sur eux, qu'il fut le soutien de l'une et de l'autre Eglise, d'Orient et d'Occident. Avec quelle éloquence ne traite-t-il pas les points de foi qui étaient altérés par les hérétiques ! jusque-là que les ariens, qu'il confondit tant de fois, le regardaient comme leur plus grand ennemi, et que les Pères mêmes de l'Eglise qui vivaient de son temps le regardaient comme l'une de ses plus fortes colonnes. S. Jérôme le nomme *Magnus sustentator ecclesiæ ;* S. Augustin avoue que son autorité était grande dans les choses de la foi ; et nous voyons encore à présent par ses écrits, dont l'Eglise se sert, avec quel courage et quelle éloquence il l'a soutenue.

Seconde partie. — Par ses vertus, il a édifié tous les peuples. Les savants qui ont rapporté les excellentes vertus de ce saint docteur lui donnent toute cette louange, qu'il était d'une sagesse et d'une discrétion incomparables, qu'il se servait de son éloquence si à propos, qu'il élevait et abaissait son style selon la portée et la capacité de ses auditeurs, qu'il amenait ordinairement à son but, l'amour de Dieu. Venantius Fortunatus l'appelle *Conditi sal ingenii.* Sa piété et sa douceur étaient si charmantes, qu'elles acquirent à l'Eglise le glorieux S. Martin, l'un des plus grands ornements de l'Eglise d'Occident, et plusieurs autres grands hommes qui furent des ornements de l'Eglise en leur temps.

Troisième partie. — Le sel ne se corrompt point, et il n'est pas capable de pourriture. Cette propriété excellente convient parfaitement à S. Hilaire. Vit-on jamais un esprit plus ferme, plus constant, plus incorruptible ? Il s'opposa avec un zèle et une vigueur apostoliques au torrent de l'impiété arienne. Tous les évêques de ce parti lui suscitèrent d'étranges persécutions ; mais ils ne purent l'obliger à souscrire à leurs formules de foi ni à la condamnation du grand Athanase. L'empereur, en fureur contre Hilaire, pensait l'intimider ; mais ses menaces ne le purent faire fléchir. Le grand Osius, ce fléau des hérétiques, cette colonne de l'Eglise, est renversée ; Vincent de Capoue, légat du Saint-Siége, est intimidé par la crainte ; Fortunat d'Aquilée court le même sort ; et chose étrange et inouïe, le chef même de l'Eglise, le pape Libé-

rius, saisi de crainte, ennuyé de son exil, souscrit à la condamnation injuste du grand Athanase. Mais ne craignez-vous point qu'Hilaire, épouvanté par un tel renversement, ne soit entraîné, ou par l'espérance des récompenses, ou par l'ambition, ou par le mauvais exemple de ces grands hommes? Non : ne tremblez pas pour Hilaire : ce grand homme en devient plus ferme et plus constant ; c'est un successeur des apôtres et des martyrs, il a hérité de leur zèle et de leur courage ; tous les tyrans ensemble ne seraient pas capables de le faire chanceler ni de le faire varier ; il est même assez fort, lui seul, pour soutenir le monde chrétien, et pour le relever s'il était tombé. (**Le P. Duneau**).

—

III. — Pour faire le panégyrique du grand S. Hilaire, il suffit de considérer ce sublime docteur en deux points qui l'ont occupé pendant toute sa vie. — 1° La guerre qu'il a déclarée aux ennemis de l'Eglise, les hérétiques : 2° Les persécutions qu'il a souffertes de leur part.

Premier Point. — Il a déclaré une guerre ouverte aux hérétiques : — 1°. Par ses paroles, en prêchant et instruisant les peuples des dogmes de la foi reçue dans l'Eglise, et s'opposant ainsi aux erreurs dont ces malheureux voulaient les infecter. — 2°. En réfutant par ses écrits celle que les ariens semaient par toute la chrétienté pour attirer tout le monde dans leur parti. — 3°. En arrachant à leur secte des peuples entiers et plusieurs personnes de distinction, qui s'étaient laissés entraîner par crainte ou par ignorance, et les ramenant ainsi par sa profonde érudition, accompagnée de douceur et de condescendance, sans cependant intéresser la foi de l'Eglise.

Second Point. — Les persécutions qu'il en a souffertes 1°. Dans sa réputation, en ce que les hérétiques, le considérant comme leur plus déclaré ennemi, usèrent de tous les artifices imaginables pour le faire passer lui-même pour hérétique, voulant faire croire à tout le monde que sa foi était suspecte, afin de détourner les peuples d'avoir aucune foi en lui. — 2°. Dans ses écrits, leur donnant des interprétations malignes et des sens tout opposés au sien, afin de détourner les savants de les lire : ce qui n'a pas cependant empêché S. Jérôme et S. Augustin de les trouver admirables, et d'en recommander la lecture, comme d'ouvrages très-orthodoxes. — 3° Dans sa personne, animant tout le monde chrétien contre lui, l'accusant à la cour de l'empereur comme séditieux et ennemi de la paix et de l'union de l'Eglise : et, après mille calomnies contre lui, obtenant enfin de l'empereur qu'il l'envoyât en exil, où ces impies lui firent souffrir mille maux, et d'où enfin ils furent aussi contraints de le faire rappeler, parce que, dans son exil même, il était autant à craindre pour eux qu'il le fut jamais.

IV. — *Positus sum ego doctor gentium, in fide et veritate* (I Tim. II). — Cet illustre et glorieux ministère, que S. Paul s'attribue justement et qu'il a si dignement rempli, ne lui est pas néanmoins tellement propre et singulier, qu'il ne lui ait été commun avec plusieurs autres grands saints que l'Eglise met au rang de ces docteurs qui ont instruit les peuples des vérités chrétiennes, et dont les doctes écrits, remplis de l'esprit de vérité, fournissent encore aujourd'hui de puissantes armes pour défendre les mêmes vérités et combattre les hérétiques, lesquels, comme cet homme ennemi dont il est parlé dans l'Evangile, sèment l'ivraie parmi le bon grain dans le champ du Seigneur, pendant que les pasteurs qui auraient dû veiller se sont endormis. Je n'aurais pas de peine à justifier que l'Eglise donne avec raison ce glorieux titre de Docteur au grand S. Hilaire, qui a été un de ses plus illustres défenseurs.

Premièrement : — Parce qu'il a enseigné les plus grandes et les plus sublimes vérités de la religion : la consubstantialité du Verbe divin dans l'adorable mystère de la Trinité, et l'incarnation de ce même Verbe : vérités qui sont le fondement du christianisme, mais qui sont infiniment au-dessus de l'intelligence humaine. Or, l'on sait comment ce saint docteur, qui dans les autres vérités de l'Evangile a si bien su s'accommoder à la portée de tous les esprits, s'est élevé au-dessus dans ces deux-ci, sans néanmoins s'exposer aux menaces que fait S. Paul à celui qui voudrait pénétrer trop avant dans les divins mystères, d'être écrasé par le poids de la majesté divine : *Scrutator Majestatis opprimetur à gloriâ.*

Secondement : — Parce que ç'a été un docteur parfaitement orthodoxe, sûr dans la foi, auquel on se peut fier, comme témoigne S. Jérôme, et à qui tous les autres docteurs et les Pères les plus éclairés ont rendu le même témoignage, dans un temps où il ne fallait qu'un mot, et même une syllabe, pour se rendre suspect de prévarication. Mais ce saint a toujours été si exact et si précis dans la doctrine qu'il a enseignée, qu'il n'a jamais donné aucune prise ni fait naître aucun soupçon sur la foi ; au contraire, il a découvert tous les détours et les artifices dont les hérétiques avaient obscurci, altéré et entièrement détruit les vérités orthodoxes, décidées dans le concile de Nicée.

Troisièmement : — Ça été un docteur puissant en paroles et en actions. — 1°. Par la force de son éloquence, soutenue de la grâce du Saint-Esprit, il a tellement défendu les vérités catholiques, qu'il a ramené au sein de l'Eglise ceux qui s'en étaient éloignés, et empêché une infinité d'autres de tomber dans l'erreur. — 2°. Puissant en actions ; il a fait des miracles pour autoriser la vérité, et porter tous les peuples à se tenir attachés au sentiment de l'Eglise.

§ II

Les Sources.

Le premier qui a écrit la Vie de S. Hilaire est **Fortunat** prêtre, qui fut depuis évêque de Poitiers. Cette vie est rapportée tout au long par **Surius** et par **Bollandus**, au 13 janvier.

Sulpice Sévère a aussi fait cette vie, et s'est particulièrement étendu sur les persécutions des hérétiques, et sur les travaux soufferts par S. Hilaire pour la défense de l'Eglise.

Hildebert, Evêque célèbre pour sa science et pour sa piété, a été non-seulement l'écrivain de la vie et des actions de notre saint ; mais encore son panégyriste, et ensuite son imitateur.

S. Jérôme, *de Scriptoribus ecclesiasticis*, en fait un long éloge et un détail exact de ses belles actions et de ses écrits.

Le même, qui avait lu exactement tous les ouvrages du Saint, écrivant à Læta, lui mande qu'elle pouvait lire en toute assurance, et sans s'exposer à aucun danger, les ouvrages de notre saint.

S. Augustin, écrivant contre Julien, appelle S. Hilaire le généreux défenseur de l'Eglise catholique contre les hérétiques. — Au VIe livre de la *Trinité*, il dit que son autorité dans l'interprétation des Ecritures et dans les assertions de la foi est très-considérable dans l'Eglise.

Ruffin, au livre 10 de *l'Histoire ecclésiastique*, chap. 30 et 31, en parle avec éloges et avec une singulière estime.

S. Grégoire de Tours, *De gloriâ Confess.*, rapporte les miracles qui se sont faits au tombeau de ce grand saint. — II *Histor. Franc.* 43, il attribue la victoire que Clovis remporta sur Alaric à l'intercession de S. Hilaire.

Pierre Damien a fait un sermon sur la translation du corps de S. Hilaire, dans lequel sermon il fait un beau récit de ses miracles.

Denys le Chartreux en a pareillement un, où il rapporte la vie qu'il a menée dans l'état séculier, ensuite comme il s'est comporté dans l'épiscopat, et enfin sa patience dans les persécutions et ses miracles.

Cassien, VII *de Incarnat.* 14, loue S. Hilaire de sa patience dans les persécutions et de sa persévérance dans la foi.

Il y a très-peu de prédicateurs modernes qui aient donné au public des panégyriques sur ce sujet.

§ III.

Passages, exemples et applications de l'Écriture.

Mirabilis facta est scientia tua ex me. Ps. 138.

Tabescere me fecit zelus meus, quia obliti sunt verba tua inimici mei. Ibid.

Quæsivit verba utilia, et scripsit sermones rectissimos ac veritate plenos. Eccl. XII, 10.

Implevi eum spiritu Dei, *sapientiâ et intelligentiâ.* Exodi XXXI, 3.

Qui ad justitiam erudiunt multos fulgebunt quasi stellæ in perpetuas æternitates. Daniel XII, 3.

Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cælorum. Matth. V, 19.

Ego dedi te hodiè in civitatem munitam, et in columnam ferream, et in murum æreum super omnem terram. Jerem. I, 18.

Surge, et loquere ad eos omnia quæcumque præcipio tibi; ne formides à facie eorum; nec timere te faciam vultum eorum. Ibid.

Ecce constitui te hodiè super gentes et super regna, ut evellas, et destruas, et dissipes et plantes. Ibid.

Hæreticum hominem, post unam et secundam correptionem, devita, sciens quia subversus est qui ejusmodi est. Tit. III, 10.

Oportet episcopum esse sine crimine, amplectentem eum qui secundùm doctrinam est fidelem sermonem, ut potens sit exhortari in doctrinâ sanâ, et eos qui contradicunt arguere. Tit. I, 7.

Clama, ne cesses; quasi tuba exalta vocem tuam. Isaiæ LVIII, 1.

Prædica verbum; insta opportunè importunè; argue, obsecra, increpa, in omni patientiâ et doctrinâ. II Tim. IV, 2.

Vide ministerium quod accepisti à Domino, ut illud impleas. Coloss. IV, 17.

Votre science, Seigneur, a été merveilleuse en moi.

Le zèle que j'ai conçu en voyant mes ennemis dans un entier oubli de vos paroles, m'a desséché.

Il rechercha des paroles utiles, et il écrivit des discours pleins de droiture et de vérité.

Je l'ai rempli de l'esprit de Dieu, de sagesse et d'intelligence.

Ceux qui instruisent diverses personnes dans les voies de la justice brilleront comme des astres dans toute l'étendue des siècles.

Celui qui pratiquera et qui enseignera sera grand dans le royaume du ciel.

Je vous ai établi aujourd'hui comme une ville munie, comme une colonne de fer, comme un mur d'airain, sur toute la terre.

Levez-vous et annoncez-leur tout ce que je vous mettrai sur les lèvres ; ne vous effrayez point de leur présence : je vous donnerai la force de ne les point craindre.

Voici que je vous ai établi aujourd'hui sur les nations et sur les royaumes, pour arracher, pour détruire, pour dissiper, pour planter.

Evitez l'hérétique, après l'avoir averti une ou deux fois ; car vous devez savoir qu'un tel homme est en chute.

Il faut qu'un évêque soit irrépréhensible, qu'il soit fortement attaché à la parole de vérité telle qu'on l'a lui a enseignée, afin qu'il soit capable d'exhorter selon la saine doctrine, et de convaincre ceux qui s'y opposent.

Criez sans cesse, faites retentir votre voix comme une trompette.

Prêchez la parole de Dieu, à temps et à contre-temps ; reprenez, priez, corrigez, en toute patience et doctrine.

Considérez bien le ministère que vous avez reçu du Seigneur, afin d'en remplir tous les devoirs.

Scio opera tua, et laborem et patientiam, et quia non potes sustinere malos, et tentasti eos qui se dicunt apostolos, et non sunt, et invenisti eos mendaces, et sustinuisti propter nomen meum, et non defecisti. Apocal. II, 2.

Je sais quelles sont vos œuvres et quel est votre travail et votre patience, et que vous ne pouvez supporter les méchants, et qu'ayant éprouvé ceux qui se disent apôtres, et qui ne le sont pas, vous avez reconnu qu'ils étaient menteurs, vous avez combattu pour mon nom avec courage.

Novi opera tua, et fidem, et charitatem tuam, et opera tua novissima plura prioribus Ibid.

Je sais quelles sont vos œuvres, votre foi, votre charité, et que vos dernières œuvres ont surpassé les premières.

EXEMPLES TIRÉS DE L'ÉCRITURE.

[Hilaire comparé à Jérémie]. — Les peuples de Judée s'étant autrefois abandonnés à toutes sortes de désordres, l'idolâtrie, l'impiété, l'injustice, la mauvaise foi et mille autres crimes, le cœur de Dieu fut enfin touché de compassion de l'aveuglement terrible de cette nation si chérie et préférée à toutes les autres, et résolut de lui envoyer le prophète Jérémie pour travailler à la conversion de ce peuple infidèle, et le menacer de sa part des châtiments les plus terribles, qu'il devait attendre s'il ne changeait de conduite. — Ce fut aussi pour un sujet pareil que Dieu envoya le grand Hilaire à son Eglise, dont les membres se séparaient et se désunissaient tous les jours. Il l'envoya comme un autre Jérémie, non-seulement pour ôter l'idolâtrie du milieu de son peuple, mais pour en chasser aussi l'hérésie, dont la plupart des fidèles étaient infectés, ou par leur ignorance ou en punition des désordres où ils vivaient. Ne semble-t-il pas que Dieu lui dit les mêmes paroles qu'à ce prophète : *Bellabunt adversùm te, et non prævalebunt?* En effet, que d'oppositions ne trouva pas notre saint en travaillant à la conversion des peuples! Que de travaux ne lui fallut-il pas entreprendre! Mais les ennemis de Dieu ne prévalurent point sur lui, parce que sa providence le conduisait, et le faisait triompher de tous les ennemis de l'Eglise.

[Le chérubin d'Eden]. — L'Ecriture rapporte que, nos premiers pères ayant violé le commandement que Dieu leur avait fait de ne point manger du fruit de l'arbre de vie, après les avoir chassés du paradis terrestre, pour leur en interdire l'entrée, à eux et à leur postérité, il mit à la porte de ce jardin de délices un chérubin qui tenait un glaive de feu. C'était là, assurément, la figure de notre grand évêque de Poitiers. Les peuples de France avaient non-seulement violé un commandement de la loi de Dieu, mais les avaient violés tous ensemble. Leurs désordres continuels, leurs impiétés, les avaient fait sortir du paradis terrestre de l'Eglise, de ce jardin délicieux fermé de toutes parts par la loi du Tout-Puissant! ils en étaient sortis malgré tout cela, et, s'étant détournés de Dieu parce qu'ils

avaient écouté l'ancien serpent qui soufflait son poison mortel par la bouche des hérétiques, ils avaient donné dans toutes les erreurs. Mais Dieu, ayant pitié de ces malheureux, envoya Hilaire, et pour ramener dans Eden, je veux dire dans le sein de l'Eglise, ceux qui s'étaient laissés séduire, et pour en interdire absolument, dans la suite, l'entrée aux ennemis de Dieu, et pour se servir de son zèle tout ardent, comme d'un glaive de feu, afin de rompre les efforts qu'ils faisaient pour s'emparer de ce lieu rempli de délices. Ce fut aussi un devoir dont s'acquitta ce grand évêque, avec un courage et une ardeur de chérubin, empêchant, tant qu'il vécut, qu'aucune hérésie s'emparât du cœur des fidèles, lui faisant quitter prise partout où il l'a pu rencontrer.

[La tour de David]. — A considérer les mœurs, les vertus et l'éminente doctrine du grand Hilaire, ne peut-on pas le comparer à cette forte tour de David d'où pendaient mille boucliers, et qui était munie de toutes sortes d'armes pour la défense de Sion et de la capitale du peuple de Dieu ? Hilaire était, en effet, cette tour, cette forteresse de la sainte Eglise, qui lui servait de rempart contre tant d'ennemis qui s'élevaient contre elle, et faisaient tous leurs efforts pour la renverser. N'a-t-il pas laissé dans ses écrits des armes de toutes sortes, et dans tous les états, pour la défense de l'Eglise ? Le monde chrétien s'en peut fournir contre toutes les erreurs. Faut-il de la lumière pour découvrir les artifices, les doubles sens, les sophismes des ennemis de la foi orthodoxe ? recourez à Hilaire, vous en trouverez en abondance dans ses ouvrages. Faut-il du courage, du zèle pour repousser la violence ? y eut-il un homme plus généreux, plus rempli de zèle, plus disposé à combattre ? Il fut donc cette tour imprenable, cet homme invincible, qui, non content de savoir se défendre, s'il ne garantissait l'Eglise de tous dangers pour l'avenir, attaqua, pressa, renversa de telle sorte ses ennemis, qu'il en fut enfin victorieux et remporta de glorieuses dépouilles.

[Hilaire et Athanase]. — Entre les grands hommes que la divine Providence opposa aux ariens après le concile de Nicée, il y en a deux éminents en savoir et en sainteté qui ont paru en même temps, Athanase en Orient, Hilaire en Occident. Le premier fut patriarche d'Alexandrie, le second évêque de Poitiers. Ces deux grands hommes eurent un sort pareil, coururent une pareille fortune et fournirent une même carrière. Le grand Athanase, soutenant avec un zèle infatigable la foi orthodoxe en Orient, est poursuivi de si près par les hérétiques, qu'il est obligé de se retirer dans les Gaules : Hilaire est tellement persécuté par ces mêmes ennemis de l'Eglise, qu'il est exilé en Phrygie. Ainsi, ces malheureux voulant priver la France de l'appui qu'elle trouvait dans la vertu et la doctrine d'Hilaire, et par ce moyen inonder ce grand royaume d'un torrent d'erreurs, la Providence, pour leur donner le change, permit qu'Athanase

y vint prendre sa place, afin que ces deux grands hommes combattissent en même temps pour l'Eglise dans ces deux parties du monde chrétien. Ce fut ainsi que ces deux incomparables évêques remplirent leur ministère, et qu'avec un zèle et un courage incomparables ils s'en acquittèrent si dignement, que, s'ils ne ramenèrent pas tous les hérétiques à l'unité de la foi, au moins empêchèrent-ils de sortir de la bergerie du Fils de Dieu tant d'ouailles que les ariens s'efforçaient de séduire.

APPLICATION DE QUELQUES PASSAGES DE L'ECRITURE A CE SUJET.

Jussit Deus *de tenebris lumen splendescere* (II Cor. iv). — Rien ne convient mieux au grand Hilaire que ces paroles de l'Apôtre. En effet, ce grand saint était, par le malheur de sa naissance et ensuite de son éducation dans le paganisme, enveloppé des ténèbres de l'idolâtrie, et par conséquent dans l'ignorance de la vérité, qui ne se trouve que dans la religion chrétienne. Mais, comme il avait le cœur droit et menait une vie assez innocente, autant que la philosophie païenne le permettait à un homme engagé dans le monde par les liens du mariage, Dieu, qui voulait le conduire par degrés à la connaissance de la vérité, qu'il cherchait avec ardeur, lui fit connaître d'abord que, l'homme ne pouvant trouver sa félicité dans ce monde ni dans tous les biens extérieurs, il devait nécessairement la chercher ailleurs et remonter plus haut. Ce fut là comme l'aurore du grand jour qui commençait à luire dans son esprit. et ce fut là que la grâce commença à l'éclairer. Mais, pour achever de dissiper ces ténèbres, une lumière du ciel lui apprit qu'il n'était créé que pour Dieu, ce qui lui fit ardemment souhaiter de le connaître, et s'efforcer de plaire à celui qui est l'auteur de tout bien, et qui seul peut faire son bonheur. C'est ainsi qu'il le témoigne lui-même dans ses écrits. Ayant donc reconnu l'absurdité de l'idolâtrie, et persuadé qu'il ne pouvait y avoir qu'un seul Dieu, la providence permit que les livres de Moïse lui tombèrent entre les mains ; ils levèrent ses doutes touchant l'existence d'un être souverain ; ensuite, la lecture de l'Evangile et des autres écrits des Apôtres, et sur tout de S. Jean, l'ayant instruit du mystère de l'Incarnation, il se fit chrétien et reçut le baptême. — C'est de la sorte que Dieu fit sortir la lumière des ténèbres, dans la personne de ce grand homme, qui, après avoir renoncé au paganisme, devint une des plus éclatantes lumières de l'Eglise, qu'il défendit et illustra par ses écrits, par ses prédications, par ses victoires sur les hérétiques. Rempli de l'esprit de Dieu, il entreprit de défendre la doctrine de la consub-

stantialité du Verbe, que les ennemis de l'Eglise avaient si fort obscurcie. *Jussit* Deus *de tenebris lumen splendescere.*

Ego dedi te hodiè in civitatem munitam, et in columnam ferream, et in murum æreum, super omnem terram, regibus Juda. (Jerem. I). — Dieu adressa autrefois ces paroles à Jérémie, sur lequel il avait jeté les yeux pour arrêter le cours de l'impiété qui, comme un torrent impétueux, s'était répandue dans toute la Judée. Ce pays, dans les desseins du Seigneur, devait être le centre de la sainteté et l'objet des complaisances du Ciel, et il était devenu le théâtre des superstitions et de l'idolâtrie la plus grossière, et il allait devenir celui des vengeances divines. D'un côté, les rois emportés par leurs passions, les ministres des autels pour avoir part à la faveur se rendant lâchement à la volonté des rois, donnaient de l'encens à des dieux ouvrages de leurs mains. De l'autre, Dieu se préparait à venger sa majesté si indignement outragée : lorsque sa miséricorde, parlant en faveur d'une nation qu'il avait si tendrement chérie, lui fit prendre des desseins plus doux : il lui envoya un prophète la menacer de sa part des malheurs dont elle allait incessamment être accablée si elle ne les détournait par une sincère pénitence. Le prophète était effrayé d'une commission si difficile et des dangers qu'il aurait à essuyer : Dieu le rassura, et lui dit : « Vous aurez à résister à toute l'autorité royale, à tout le crédit que le sacerdoce peut donner, à toute la fureur d'une multitude téméraire ; mais ne craignez point : je serai avec vous, et par mon secours devenu plus ferme qu'une forteresse, et une colonne de fer ou un mur d'airain, vous verrez se briser à vos pieds toute cette puissance conjurée contre vous ». Qui ne voit que c'est là véritablement le portrait du grand Hilaire, ce ferme appui de l'Eglise ? Ne fut-il pas cette colonne de fer qui soutint le sanctuaire battu de tant d'orages ? Ne fut-il pas ce mur d'airain contre lequel vinrent se briser les efforts de l'hérésie ? Tous les traits de ces deux grands hommes, leurs commissions, et l'emploi que Dieu donna à chacun d'eux, sont si semblables, qu'il semble que Dieu, en chargeant Jérémie de son office dans l'ancienne loi, ait voulu aussi marquer à notre saint prélat le sien dans la nouvelle.

Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum (Matth. v). — Hilaire, connaissant les desseins du Ciel, se sanctifia dans tous les états de sa vie, pour être capable, après cela, de sanctifier les autres. Ayant quitté le paganisme et sachant qu'un chrétien n'est pas seulement chargé de lui-même, mais encore de ses frères, pour lesquels il doit mener une vie sainte en profitant de toutes les occasions que la Providence fait naître pour les édifier, et par ses bons exemples et par ses paroles, il se donna tout entier à la pratique des vertus. C'est pour cela que, tout engagé qu'il était dans le monde par le mariage, il grava dans son cœur

les maximes de l'Evangile, afin de pouvoir servir son prochain après s'être rendu parfait lui-même, et rien ne fut capable d'interrompre tant soit peu ni de retarder sa piété. Il fut fidèle à imprimer la loi de Dieu dans son cœur, et Dieu, qui est fidèle dans ses promesses, la lui grava profondément par son divin Esprit. Il sut se servir de tous les moyens pour s'élever de plus en plus au comble de la perfection chrétienne, et dans l'état de mariage et dans l'état d'évêque, sa piété fut toujours égale et inébranlable. Il ne fut pas plus tôt élevé sur le siége de Poitiers que, non content de travailler à se sanctifier lui-même, il employa tous ses travaux, toutes ses veilles, à défendre l'Eglise, à perfectionner les âmes, à les soutenir dans leurs faiblesses, à les nourrir du pain de la parole évangélique, à les rendre dignes des récompenses éternelles.

Mirabilis facta est scientia tua ex me (Ps. 138). — Quand je parle de la science d'Hilaire, et que je dis qu'elle fut admirable, ne pensez pas que je parle de ces sciences dont l'éclat a coutume de flatter la vanité des hommes. Hilaire possédait les sciences, mais il les possédait, pour me servir de son expression propre, comme un vainqueur possède des esclaves, pour en faire ce qu'il veut, sans leur laisser prendre aucun ascendant sur soi. Il s'en servit pour s'élever à une science bien plus sublime, qu'il puisa dans les sources mêmes de la vérité. Convaincu que Dieu seul, se connaissant parfaitement lui-même, peut seul aussi se faire connaître : *Idoneus sibi testis est qui nisi per seipsum cognitus non est*, il ne compta point sur la pénétration de son esprit, ni sur l'étendue des connaissances qu'il trouvait dans son propre fonds ; il s'attacha aux oracles divins exprimés dans l'Ecriture, et il les lut sans préjugé, avec un esprit prêt à y prendre les sentiments qu'il n'avait pas encore, et non pas à y attacher ceux qu'il pouvait avoir. Il ne se fit pas une idole de son savoir ; mais, s'en tenant à l'interprétation des Pères de l'Eglise, il suivit avec humilité leurs sentiments, et s'attacha constamment à la tradition, craignant que, s'il l'abandonnait, il ne fût en danger de tomber dans les opinions des novateurs qui troublaient l'Eglise de son temps, et dont il découvrit toujours les subtilités par sa profonde science.

Ut potens sit exhortari in doctrinâ sanâ, et eos qui contradicunt arguere (Tit. 1). — Dans l'ordre de la Providence, une dignité n'est pas seulement un ministère qui élève et honore celui qui la possède, mais un état qui lui fait contracter des engagements d'autant plus grands et plus étroits que la dignité est plus élevée, plus excellente. Ce principe induit à conclure que le sacerdoce et l'épiscopat étant la dignité la plus éminente, les devoirs en sont plus grands et plus graves. L'Apôtre des nations effraie par le détail qu'il en fait : Il faut, dit-il, qu'il soit sage prudent, modeste, désintéressé, plein de zèle, savant, chaste, gouvernant bien sa famille. En un mot, il faut qu'il soit aussi distingué

des autres hommes par toutes ces vertus, qu'un homme est distingué des animaux par sa raison. Lorsque S. Hilaire fut élevé sur le siége de Poitiers, il était abondamment pourvu de toutes ces qualités. Il fut non-seulement puissant en paroles pour enseigner la saine doctrine, selon la tradition des Pères reçue dans l'Eglise ; mais son zèle, surtout, parut avec éminence à renverser toutes les entreprises des hérétiques, à résoudre toutes les subtilités, en un mot, à triompher de leur audace et à éloigner de son troupeau ces loups ravisseurs qui s'efforçaient de dévorer le troupeau que la divine Providence avait bien voulu lui confier.

Labia sacerdotis custodient scientiam (Malach. II). — Ce n'est pas assez d'apporter au ministère sacré une vie pure, innocente et régulière ; il y faut encore travailler à se sanctifier ; il faut avoir acquis précédemment une science véritable, pour être capable de travailler à la sanctification des autres. S. Hilaire ne s'était pas contenté d'une vie sainte pendant qu'il était dans le siècle ; il s'adonna aussi aux sciences humaines, pour pouvoir profiter à son prochain et par ses bons exemples et par ses paroles. Attachons-nous donc, comme il fit, à la lecture des livres sacrés, et à suivre la tradition des Pères, que nous trouvons dans leurs écrits et qui nous en donne le véritable sens. N'allons pas, adorateurs de nos propres pensées, retrancher ou ajouter rien à la loi du Seigneur. Je ne sais lequel des deux est le plus dangereux ; mais je sais que l'un et l'autre ont été frappés d'anathème dans l'Ecriture. Nous ne devons pas non plus être jaloux de nos opinions jusqu'à vouloir les faire passer pour des vérités, ou jusqu'à donner atteinte à des vérités pour les établir. Nous ne devons regarder comme des oracles que ce que l'Eglise révère ainsi, et, dans ce qu'elle laisse libre aux fidèles, vouloir les réduire à suivre un sentiment plutôt qu'un autre, c'est une espèce d'attentat contre la liberté publique.

Cum his qui oderant pacem eram pacificus (Ps. 119). — S. Hilaire banni en Phrygie eut une extrême douleur quand il vit l'état où était la religion en ces quartiers-là. Car on trouvait à peine dans tout l'Orient quelques évêques et quelques Eglises qui conservassent, même imparfaitement, la foi orthodoxe. Comme S. Hilaire n'avait pas moins de douceur que de zèle, il crut que, dans une conjoncture si fâcheuse, on pouvait user de quelque condescendance pour tenir l'Eglise dans la paix, sans cependant céder quand il s'agissait des dogmes et des décisions reçues dans l'Eglise romaine ; couverser avec les hérétiques, prier même avec eux dans les églises, sans néanmoins y participer avec eux aux saints mystères ; écouter toutes les propositions d'accord qui pourraient être raisonnables ; faire, enfin, tout ce qui était possible, sans intéresser la foi de l'Eglise, pour retirer les âmes de cette synagogue de l'Anté-Christ

qui prétendait être l'Eglise de Jésus-Christ. C'est dans cet esprit que ce grand évêque composa son livre des Synodes, où il excuse autant qu'il peut la multitude des professions de foi dont l'Orient était rempli, et les explique dans tous les bons sens dont elles pouvaient être capables. Il fit aussi tout ce qu'il put pour ôter aux Orientaux cette fausse opinion où ils étaient que les catholiques des Gaules étaient tombés dans les erreurs de Sabellius. Ce fut ainsi, et sans préjudice de la foi orthodoxe, que S. Hilaire s'efforça d'entretenir la paix avec ceux qui en étaient les plus mortels ennemis, et qui ne vivaient que dans les troubles.

§ IV.

Passages et Pensées des Saints Pères.

Hilarius, tanquàm firmissimum murum se arianis opponens, illorum furorem in se concitavit. Ecclesia in ejus Officio.

Galliam universam adduxit ut arianam impietatem condemnaret. Ibid.

Hilaire, pour s'être opposé aux ariens comme un mur, excita contre lui leur haine et leur implacable fureur.

Il fit condamner dans toute l'étendue des Gaules l'impiété arienne.

Non mediocris auctoritatis in tractatione Scripturarum et assertione fidei vir exstitit Hilarius. Augustin. II de Trinit. 10.

Ecclesiæ catholicæ contrà hæreticos acerrimum defensorem, venerandum quis ignorat episcopum Galliarum Hilarium? Id. I contrà Julian. 3.

Insignis Ecclesiæ doctor Hilarius. Id. alio in loco.

Beatus antistes inter procellas mundi magnus sustentator Ecclesiæ. Hieron. in Ps. 58.

Hilarii libros inoffenso decurras pede. Id. Epist. ad Lætam.

Hilarius virtutum omnium atque ornamentorum, et sicut vitâ ità et eloquentiâ insignis. Cassian. Incarnat. 24.

Hilaire n'est pas un homme de peu d'autorité pour l'explication des Ecritures et des vérités de la foi.

Qui est-ce qui ignore qu'Hilaire, ce vénérable évêque des Gaules, a été un zélé et puissant défenseur de l'Eglise catholique contre les Hérétiques ses ennemis?

Hilaire, ce célèbre et insigne docteur de l'Eglise.

Ce bienheureux évêque a été l'appui et le soutien de l'Eglise, durant les furieuses tempêtes qui l'ont agitée.

Vous pouvez lire en toute sûreté les livres qu'Hilaire a composés.

Hilaire fut un homme orné de toutes les vertus, doué de tous les avantages qu'on puisse souhaiter; aussi célèbre pour son éloquence que pour l'intégrité de ses mœurs.

Inter procellas persecutionum ità immobilis institit, ut per invictam fidei fortitudinem etiam confessoris ceperit dignitatem. Ibid.

Debet divinarum Scripturarum doctor fidelis, ac debellator erroris, et bona docere et mala dedocere, et hoc opere et sermone;

Il fut si ferme et si inébranlable durant les tempêtes des persécutions, qu'il mérita le glorieux titre de confesseur pour son invincible courage à défendre la foi.

Un fidèle docteur et interprète des divines Ecritures, destiné à combattre l'erreur, doit enseigner la bonne doctrine et décrier

conciliare adversos, remissos erigere, nescientibus quid expectare debeant intimare. August. Doctr. Christ.

la mauvaise, et cela par ses discours et par ses œuvres; réduire ceux qui sont contraires à la vérité, encourager les faibles, et instruire les ignorants de ce qu'ils doivent attendre et espérer.

Ab hæreticis fides subvertitur, veritas corrumpitur, charitas scinditur, contentionum studium non pro veritate sed pro appetitu laudis certat, tantaque est in his perversitas, ut veritati cedere nesciant, ipsamque rectam doctrinam evacuare contendant. Isidor. III De summo bono.

Les hérétiques renversent la foi, corrompent la vérité, brisent les nœuds de la charité. Ainsi, dans les disputes, ils combattent avec chaleur pour la gloire de remporter la victoire et non par le désir de connaître la vérité. La perversité de leur cœur est telle, que, ne pouvant se rendre à la vérité connue, ils s'efforcent même de rendre inutile la saine et véritable doctrine.

In disputatione contrà hæreticos, cavenda est propositio et artificiosa subtilitas quæ callidis objectionibus retrotendit: ità enim versutis assertionibus pravorum, disputatio innodatur, ut recta esse simulent quæ perversa persuadent. Ibid.

Dans la dispute contre les hérétiques, il faut prendre garde à ce qui est en question, et de quoi il s'agit, et se précautionner contre leurs subtilités artificieuses, qui tendent des piéges par de fines objections: car leur coutume est de tellement embarrasser la dispute par de hardies assertions, qu'ils font passer pour la vérité les faussetés les plus évidentes.

Arius in Alexandriâ una scintilla fuit; sed, quia non statim oppressus est, totum orbem ejus flamma populata est. Hieronym.

Dans la ville d'Alexandrie, l'hérésie d'Arius ne fut d'abord qu'une étincelle; mais pour ne l'avoir pas étouffée dès sa naissance, elle est devenue une flamme qui a ravagé le monde chrétien.

Hæreticus est qui conceptam novi erroris perfidiam pertinaciter defendit. August.

Celui-là est hérétique qui défend opiniâtrément une nouvelle erreur contre la foi.

Plùs nocet falsus catholicus quam si verus appareret hæreticus. Bernard. in Cantic.

Un faux catholique est plus pernicieux à l'Eglise qu'un hérétique déclaré.

Schisma est error pertinax catholicam pacem in singulari perturbans Ecclesiâ. Hugo.

Le schisme est une erreur opiniâtre qui trouble la paix d'une Eglise particulière.

Zelum tuum inflammet charitas, informet scientia, firmet constantia; sit fervidus, sit circumspectus, sit invictus. Bernard. in Cantic.

Que la charité enflamme votre zèle, que la science le fasse agir, que la constance l'affermisse; qu'il soit fervent, circonspect, généreux et invincible.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Arius]. — L'hérésie d'Arius fut la plus pernicieuse et la plus funeste qui eût paru jusqu'alors dans l'Eglise : elle détruisait la consubstantialité des personnes en Dieu, elle rejetait le Fils unique de Dieu au rang des créatures, et par conséquent aplanissait toutes les difficultés qui semblaient être opposées à la raison et au bon sens dans le mystère ineffable de la très-sainte Trinité. L'hérésiarque qui avait forgé cette abomination était Arius, prêtre d'Alexandrie et curé d'une des paroisses de cette ville, qui, ayant déjà été chassé par le patriarche S. Pierre, avait si bien su déguiser la malignité de son esprit et de son cœur sous des airs affectés de pénitence et de piété, que, ayant été rétabli, il fut ordonné prêtre. Devenu curé par ses intrigues, il voulut devenir patriarche ; et, ne pouvant souffrir que S. Alexandre lui eût été préféré, il se fit chef de parti, se déclara ouvertement contre la divinité de Jésus-Christ, et en devint le plus grand ennemi. S. Hilaire, à qui Dieu avait donné le don de science dans un sublime degré, ne manqua pas de déployer son éloquence contre cette détestable hérésie. Mais, comme les novateurs ont toujours quelques ressources et des partisans qui prennent leurs pensées pour les dogmes les mieux autorisés par l'amour qu'ils ont pour le changement, il fallut assembler un concile, qui fut celui de Nicée, où cet hérésiarque fut foudroyé, lui et ses sectateurs. Notre saint prélat ne laissa pas de poursuivre ses disciples ; il acquit une grande réputation dans les disputes privées et publiques qu'il eut contre eux; il s'y fit tellement admirer par son zèle, sa vigilance et sa pénétration à découvrir leurs artifices, à résoudre leurs sophismes et confondre les plus savants d'entre eux, qu'il fut toujours regardé comme le fléau des ariens et l'une des plus éclatantes lumières de l'Eglise.

[Tentations pour gagner S. Hilaire]. — Les sectateurs d'Arius ne manquèrent pas d'imiter la conduite qu'avaient tenue les païens dans les premiers temps de l'Eglise pour fortifier leur parti et lui donner du crédit. Ils usèrent de toute l'adresse possible pour attirer à eux les évêques orthodoxes, et surtout ceux qui étaient le plus en crédit dans l'Eglise, tel que

S. Hilaire. Ils employèrent tous les artifices imaginables pour gagner ce grand homme ; il n'y a point d'honneur , d'avantage, qu'ils ne lui proposassent pour l'engager, persuadés que, s'ils avaient une fois renversé cette colonne, la chute des autres serait inévitable, et par conséquent tout le monde chrétien, qui, regardant les évêques comme les dépositaires de la foi et de la vérité, n'eût pas manqué de marcher après eux où ils eussent voulu le mener. Mais les novateurs, n'ayant rien gagné sur l'esprit de notre saint évêque et le trouvant inébranlable, tournèrent bientôt tous leurs artifices et leur prétendue douceur en fureur contre lui, et obtinrent des lettres patentes du prince pour l'envoyer en exil. — La principale batterie des sectateurs d'Arius étant réduite à néant, comme les nouveautés en matière de religion sont en danger de tomber si elles ne sont appuyées ou par des prélats de l'Eglise ou par les grands du monde, ces hérétiques jugèrent bien que notre saint étant comme un rocher impénétrable à tousleurs traits et à leurs artifices, ils avaient besoin pour fortifier leur parti, d'être appuyés par quelques princes ou par des personnes de grande autorité à la cour impériale. Ils agirent si adroitement, ils usèrent de tant d'artifices, qu'ils gagnèrent non-seulement les principaux officiers, mais l'empereur même. Combien d'âmes mercenaires ne gagnèrent-ils point ! combien d'écrivains ils mirent en œuvre pour déguiser leurs écrits, leur multitude de formules de foi, pour imposer à l'empereur et à la cour, pour déguiser d'abord leurs sentiments en les faisant passer pour orthodoxes, en les couvrant de termes captieux et barbares, qui, ne pouvant être compris par l'empereur ni par ses courtisans, étaient expliqués par ces novateurs mêmes, mais à leur model Ce fut là que ces impies ne perdirent pas leurs peines, mais réussirent ; ils tirèrent un tel avantage de cette tentative du côté des gens du siècle, ils les attachèrent à leur parti avec de si fortes chaînes, que notre saint évêque eut beau écrire à l'empereur contre ces nouveautés, il eut beau lui montrer au doigt les artifices de ces nouveau-venus, les sophismes dont étaient remplis leurs écrits, les tours captieux, les termes à double sens dont ils étaient composés, l'empereur, loin de revenir de son égarement et de quitter ses préventions, s'embarrassa dans les filets de ces malheureux, et ayant absolument renoncé à la vérité, résolut de bannir notre saint prélat, qu'il voyait en être un des plus fermes appuis.

[Combats de S. Hilaire]. — Hilaire fut destiné par la Providence à arrêter le progrès de l'impiété, qui s'était répandue presque par tout le monde. La foi chrétienne était à demi anéantie dans le sein même du christianisme. Il est vrai qu'on n'érigeait pas d'autels à de faux dieux, mais on disputait au Fils de Dieu ceux que la plus sainte antiquité lui avait consacrés. Par l'attentat d'une faction sacrilége, le Rédempteur, égal en tout à son Père, était dépouillé de la divinité et réduit au rang de créature. Sur ce point essentiel à la religion, on voyait tous les jours naître

de nouvelles opinions, qui, se détruisant les unes les autres, faisaient flotter les esprits dans une éternelle incertitude. Dans ce malheureux temps, il semblait qu'il y eût un esprit d'erreur et de séduction répandu sur la face de la terre, et que tout conspirait pour en bannir la vérité. Les princes, qui devaient en être les protecteurs, la persécutaient à outrance ; les évêques, qui en étaient les dépositaires, la trahissaient ; des peuples entiers, qui l'avaient reçue, l'abandonnaient, parce qu'ils se laissaient prévenir par les partisans de la secte, et qu'ils usurpaient les droits que le Seigneur a attachés au seul sacerdoce : les prélats, ou pour avoir la gloire d'être à la tête d'un parti qui faisait beaucoup de bruit dans le monde, ou par complaisance pour ceux qui en étaient les chefs ; les derniers, enfin, par un effet de la corruption de leurs mœurs : car il n'y a pas loin du vice à l'hérésie, et, quand le premier a gagné les cœurs, l'autre se rend maîtresse de l'esprit dès quelle se présente à lui avec les charmes de la nouveauté.

Il est vrai que l'erreur suit de bien près la corruption des mœurs dans le christianisme : soit que Dieu frappe les hommes d'un funeste aveuglement, pour punir l'abus qu'ils font des lumières dont la grâce les éclaire : *Spargit pœnales cæcitates super illicitas voluptates,* dit S. Augustin ; soit que, par un effet de la correspondance naturelle qu'il y a entre l'esprit et le cœur, celui-ci ne puisse secouer le joug de la loi, qui doit être sa règle, sans que l'esprit secoue aussi celui de la foi, à laquelle il doit soumettre tous ses sentiments. Une triste expérience n'en a que trop convaincu l'Eglise : car, si elle a jamais vu la pureté de sa croyance altérée par des nouveautés profanes, et son unité déchirée par une multitude d'écrits remplis d'erreurs directement opposées à la vérité, et par ces schismes qui tôt ou tard allument dans son sein le feu d'une guerre déplorable, ç'a été assurément quand les fidèles, abandonnés à eux-mêmes, se sont écartés des devoirs du christianisme pour vivre au gré de leurs passions et s'abandonner aux derniers désordres.

[Ce qui fait le martyre]. — Pour mériter le glorieux titre de confesseur de Jésus-Christ, ce n'est pas assez de souffrir pour la bonne cause : *Martyres facit non pœna sed causa.* Voilà ce qui distingue la véritable constance de celle qui est fausse, la générosité des chrétiens de l'obstination des hommes entêtés. Tout contraint que l'on est de passer sa vie dans de fâcheux exils, éloigné de son pays et exclu de la vie civile, on n'a pas droit de se regarder comme un autre Hilaire si on ne s'attache pas, comme lui, à la seule vérité dans les décisions de l'Eglise ; et c'est en vain que les gens qui pensent autrement, quelque savants qu'ils soient, se font un mérite des peines qu'ils souffrent s'ils ne sont pas dans ces sentiments. Sur cela, écoutez notre saint évêque. — On me traite, dit-il écrivant à Constance, de brouillon et d'opiniâtre : mais pourquoi m'appeler brouillon quand je m'en tiens à l'ancienne doctrine ? pourquoi

m'appeler opiniâtre quand je m'attache fidèlement aux dogmes établis dans le saint concile de Nicée, aux décisions de l'Eglise, aux sentiments des Pères ? *Ego, scriptâ à Patribus apud Nicœam fide fundatus, maneo.* Avec cette judicieuse règle, combien de fausses constances seront démasquées quand on verra que, martyr du démon et non de Jésus-Christ, comme parle Tertullien, on se sacrifie à l'idole des opinions humaines, en se roidissant contre les puissances légitimes qui s'efforcent de ramener les égarés aux sentiments de l'Eglise ! En vain se pique-t-on d'être savant, éclairé, de suivre les sentiments des Pères, si la science n'est jointe à l'humilité, c'est une qualité beaucoup plus nuisible que profitable. Et ce ne fut pas la science seule de notre saint prélat qui le tira d'un si mauvais pas, mais son humilité.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Jeunesse] de S. Hilaire]. — S. Hilaire avait été élevé avec grand soin dans l'étude des sciences profanes et dans les exercices convenables aux personnes destinées aux charges publiques. On avait commencé même à le produire dans le monde et à lui faire goûter les douceurs de la vie, autant que les sages du siècle, parmi les païens, croyaient que les maximes de la philosophie humaine le permettaient aux gens d'honneur. Mais Dieu, qui voulait le conduire par degrés à la connaissance de la vérité, lui fit reconnaître d'abord que la jouissance de tout ce qui peut flatter les sens n'est point capable de faire le vrai bonheur de l'homme, puisque cela ne le distingue pas des animaux. Hilaire, ayant fait ce premier pas, conçut aisément que l'homme, ne trouvant point sa félicité dans les biens extérieurs et corporels, doit la chercher dans quelque chose de plus solide. Les lumières seules de la raison, avec le secours de la philosophie, pouvaient lui faire comprendre que ce bonheur dépend de la connaissance de la vérité et de la pratique de la vertu. Dieu ne le voulut pas laisser en si beau chemin ; il lui fit connaître qu'une vie remplie de tant de misères ne peut être regardée comme notre fin (**Anonyme**).

[Conversion.] — Ces sentiments ne pouvaient encore remplir un cœur aussi

vaste que celui de notre saint : la grâce, qui commençait insensiblement à l'éclairer, lui fit comprendre qu'il était né pour DIEU, ce qui lui fit souhaiter de le connaître. Se trouvant porté à faire le bien, il voulut en connaître l'auteur. Il avait déjà reconnu l'absurdité des sentiments des philosophes touchant la divinité, et il s'était pleinement persuadé qu'il ne pouvait y avoir qu'un seul DIEU, lorsque la Providence permit que les livres de Moïse lui tombèrent entre les mains. Il y trouva abondamment tout ce qu'il pouvait souhaiter de savoir touchant la Divinité, et, se sentant le cœur échauffé par cette lecture, ayant connu DIEU, il désira avec ardeur de le posséder. La lecture de l'Evangile et les écrits des Apôtres suppléèrent à ce qui lui manquait, et rassurèrent son esprit sur une infinité de doutes qu'il se pouvait former, et sur les misères de la vie humaine, qu'il éprouvait et qu'il voyait répandues sur toute la nature. Il pénétra, par la lecture de l'Evangile de S. Jean, le mystère de l'incarnation du Fils de DIEU, et la divinité du Verbe éternel, qui s'était fait chair pour le salut des hommes, lui parut un gage assuré qu'il pourrait éternellement posséder ce DIEU qui, par un excès de sa bonté, avait bien voulu s'unir à notre nature pour nous transformer en lui. Il comprit ainsi la consubstantialité du Verbe, tellement combattue de son temps, qu'il semblait que toute la nature se fût accordée pour dépouiller le Sauveur de son essence divine, et le réduire au rang des hommes mortels, sujets au changement et à la vicissitude. (*Le même.*)

[Baptême].—Hilaire, après s'être nourri de la parole de DIEU dans la source même, par la lecture de l'Ecriture-Sainte, renonça au paganisme, pour lequel il avait intérieurement conçu de l'aversion dès le premier usage qu'il avait fait de sa raison. Il reçut ensuite le baptême avec une joie incroyable. La grâce de cette régénération fut si abondante, qu'il parut dès ce moment aussi plein de l'esprit de DIEU que le sont les chrétiens les plus parfaits. Elle purifia tout d'un coup les connaissances profanes qu'il avait puisées dans les livres des païens ; elle fit servir à l'édification de l'Eglise toutes ces richesses qu'il avait pour ainsi dire emportées de l'Egypte, et elle le mit en état de défendre la foi de JÉSUS-CHRIST avec ces armes qu'il avait reçues des défenseurs de l'idolâtrie. Dès qu'il fut sorti des eaux salutaires du baptême, on le vit agir non pas en simple néophyte, mais déjà comme l'un des maîtres et des pères de l'Eglise de JÉSUS-CHRIST. De sorte que n'étant encore que laïque, et même engagé dans le mariage, il paraissait posséder par avance la grâce du sacerdoce. Il témoigna dès lors un grand zèle pour la pureté et la sainteté de notre religion, et il évita avec grand soin tout commerce avec les Juifs et les hérétiques, qui faisaient gloire d'en être les ennemis déclarés. L'aversion qu'il avait pour la société de sortes de gens était plutôt par rapport à leurs erreurs qu'à leurs personnes ; car il les traitait, en toute autre occasion, avec cette bienveillance et cette douceur extraordinaires

que l'on admira souvent en lui, et qui a fait juger que cette ardeur que l'on remarque dans la plupart de ses ouvrages venait moins de son naturel que de l'Esprit de Dieu qui était en lui, et que ce n'était que l'effet du violent amour qu'il avait pour la vérité. (*Le même.*)

[Le caractère de notre saint.] — Hilaire n'eut pas plus tôt embrassé le christianisme qu'il en fut le plus zélé défenseur, et qu'il mérita même le titre du Fidèle prédicateur du nom du Seigneur, comme l'appelèrent les pères du premier concile de Paris. Il fut dès lors un des plus fermes soutiens de l'Eglise, au milieu des plus grands orages dont elle fut jamais agitée. Il fut un infatigable défenseur de la vérité, dans un temps si rempli de nuages, que plusieurs étaient en doute quel parti ils devaient embrasser, tant les erreurs s'étaient multipliées de toutes parts, par les différentes cabales de gens savants, qui faisaient tous les efforts capables sinon d'anéantir la foi, au moins de la couvrir de tant d'ombres que plusieurs ne pussent nettement distinguer le vrai d'avec le faux, la vérité d'avec l'erreur. Notre saint la démêla aisément par l'esprit de Dieu, dont il était animé, et, quoiqu'il fût encore engagé dans le siècle, il agit toujours avec autant d'ardeur que s'il eût été tout seul chargé des affaires de l'Eglise. (**Le P. Martineau.**)

[Il est élu évêque de Poitiers.] — Les dons de grâce et de science qu'il avait reçus du Ciel lui acquirent en peu de temps l'estime et la vénération de toute la ville de Poitiers. Lorsqu'elle perdit son évêque, les fidèles de cette Eglise jetèrent les yeux sur Hilaire, et, sans avoir égard à sa répugnance et à son humilité, ils le choisirent d'un commun consentement pour être leur pasteur. La dignité d'évêque, dans ces temps-là, était un poste dangereux, et fort peu propre à flatter l'ambition et la cupidité, parce que les orthodoxes étaient continuellement exposés aux insultes des ariens, soutenus par les puissances temporelles. S. Hilaire, persuadé que par ce terrible engagement il se privait de tous les avantages qu'il pouvait espérer dans le monde et de toutes les douceurs de la vie, consentit enfin aux désirs des fidèles, mais plein de confiance en Dieu, de qui il attendait toutes les lumières et la force nécessaires pour s'acquitter dignement de cet état. Ayant reçu, dans l'onction sacrée, un caractère de fermeté et de courage, il ne s'appliqua plus qu'à conserver le dépôt de la foi, qui lui était confié, et à défendre sa pureté contre les hérésies, sans avoir aucun égard ni à la faveur ni aux menaces des hommes. Il se souvint que le Fils de Dieu, aux intérêts duquel il était résolu de tout sacrifier, avait déclaré heureux ceux qui souffriraient persécution pour la justice; et, sans s'arrêter à aucune considération humaine, il prêcha hautement les vérités qui étaient combattues par les ennemis de l'Eglise. Ses prédications, soutenues par la sainteté de sa vie, rendirent en peu de temps son nom célèbre dans toutes les provinces de l'empire :

elles lui attirèrent également les bénédictions des catholiques et l'aversion des ariens, qui commencèrent à le regarder comme l'un de leurs plus grands ennemis.

[Les bons pasteurs]. — Il est aisé de comprendre que c'est un souverain bonheur pour l'Eglise quand le Ciel lui fait présent de pasteurs semblables à notre saint évêque. C'est pour cela qu'elle s'est fait, dans les plus saints canons, une loi indispensable de n'admettre aux ordres sacrés que ceux dans la vertu desquels elle pût trouver de quoi justifier le choix de leur personne. En effet, de quelle honte ne devrait pas être couvert son front si on lui voyait confier les choses saintes à des mains profanes, abandonner l'héritage de Jésus-Christ à ceux qu'on a vus d'intelligence avec ses ennemis, se donner à elle-même, pour dépositaires de ce qu'elle a de plus sacré, des gens qui n'ont pas su garder le précieux dépôt de l'innocence; mettre sur le chandelier de l'Eglise des flambeaux, qui, éteints dans la corruption du siècle, ne peuvent manquer de noircir, d'aveugler, d'empoisonner, par la fumée qu'ils exhalent, ceux dont ils devraient éclairer l'esprit et purifier le cœur; donner la garde du troupeau des fidèles à des pasteurs courbés, comme parle S. Bernard, vers la terre, et attachés aux choses d'ici-bas par le poids de la cupidité et par les liens des habitudes d'une jeunesse licencieuse : incapables, par conséquent, ou d'apercevoir les loups quand ils viennent. ou de les repousser quand ils sont venus. A la vue de ce grand évêque, que ne puis-je faire entrer dans ces pensées ceux qui attendent, à acquérir les vertus, qu'ils soient arrivés à un état qui les suppose acquises, ou qui croient devoir prendre possession d'emplois établis pour être occupés par les parfaits ! *Dignitates virtutes putant*. Je vous laisse à penser si cette prétention est juste, si elle est raisonnable : il faudrait, pour cela, que Dieu changeât l'ordre de sa providence, qu'il conduisît au terme sans faire passer par les routes qui y mènent, et qu'il donnât la fin sans qu'on se fût servi des moyens pour y parvenir. (**Le P. Martineau**).

[Etat de l'Eglise au temps d'Hilaire]. — Lorsque S. Hilaire fut élevé à l'épiscopat, il y avait déjà quelques années que la religion chrétienne éprouvait une destinée bien différente de celle qu'elle avait eue pendant trois siècles entiers. Elle était montée sur le trône des empereurs par la conversion du grand Constantin. Ce prince, également grand par les vertus chrétiennes et par les vertus politiques et militaires, loin de faire, comme ses prédécesseurs, un crime à qui que ce fût d'embrasser le christianisme, y invitait tout le monde par de magnifiques récompenses. Enfin, l'idolâtrie, réduite à un petit nombre de sectateurs que je ne sais quel entêtement retenait encore dans le culte des idoles, voyait tous les jours élever au Dieu des chrétiens des temples sur les ruines de ceux qu'elle avait consacrés depuis tant de siècles à ses fausses divinités. Mais, dans le

calme d'une paix si douce, on vit s'amollir le courage des fidèles, on vit leur vertu s'affaiblir insensiblement, par la tranquillité où ils vivaient sous un prince pieux et débonnaire. La piété des fidèles, en qui les persécutions avaient fait paraître une invincible constance, trouva sous un chrétien des ennemis bien plus dangereux et beaucoup plus à craindre qu'elle n'en avait eu sous des empereurs idolâtres. Leur courage se ralentit à mesure que la fortune leur devint favorable, et les dérèglements du paganisme s'introduisirent dans leurs mœurs, en même temps qu'on en détruisait les superstitions : *Postquàm ad christianos principes venit, divitiis major, sed virtutibus minor effecta est.*

Le démon, toujours attentif à la perte des âmes que le Fils de Dieu a rachetées de son sang, fit sortir de l'enfer une hérésie d'autant plus redoutable à l'Eglise, que, attaquant l'un des plus incompréhensibles mystères de la foi, elle était plus plausible à la raison humaine. Arius en fut l'auteur. Il n'est pas nécessaire que j'en dise davantage pour la faire connaître. Au seul nom de l'impie Arius quelles affreuses images n'a pas attachées la confusion que sa détestable erreur produisit alors dans tout le monde chrétien ! Tout plia, tout céda, tout succomba, et l'univers entier, comme parle S. Jérôme, fut étonné de se voir devenu arien en très-peu d'années : *Ingemuit orbis et miratus est esse arianum.* Les uns, pour vivre avec plus de licence, embrassèrent la nouvelle secte, où l'attachement au parti tenait lieu de toutes les vertus. Les autres y furent engagés par un secret orgueil de l'esprit humain, qui n'aime à croire que ce qui tombe sous les sens. Il y en eut que l'espérance de faire fortune débaucha de la foi catholique pour les faire entrer dans une cabale qui s'efforçait, par tous les moyens imaginables, de grossir le nombre de ses partisans. Plusieurs enfin, par une espèce de honte, abandonnèrent l'ancienne doctrine ; ceux qui s'attachaient à la nouvelle s'attribuaient hautement la qualité de beaux esprits raisonnables, sans préjugés, incapables de se laisser prévenir, à l'exclusion de tous les autres. Le Seigneur ayant résolu dans les décrets éternels de sa providence, d'opposer Hilaire à cet impétueux torrent, qui ne menacait pas moins que d'entraîner tout l'univers, lui donna une vertu dont les divers caractères le mirent à couvert des désordres que je viens de décrire. En vain cette nouvelle hérésie flattait les passions par l'espérance de l'impunité ; l'innocence de la vie régulière et la pureté des mœurs de notre saint ne put être tentée de cette part. Il est vrai qu'étant d'une maison illustre, c'était là, il faut l'avouer, un grand obstacle à l'innocence chrétienne : car de combien de piéges et d'écueils n'est point environnée la grandeur humaine ? écueils d'autant plus dangereux que l'éclat dont elle est environnée semble cacher à nos yeux, non-seulement les dangers qu'il y a dans les grands états, mais les défauts mêmes les plus grands de ceux qui les possèdent. La divine Providence avait mis Hilaire à couvert de tous ces dangers, lui ayant donné un cœur droit, bienfaisant, une âme humble, mais élevée

et incapaple de se laisser surprendre par quelque artifice que ce fût. (**Le P. Martineau**).

[Les nouveautés en matière de foi sont dangereuses aux génies élevés]. — Quand le parti d'une hérésie nouvelle commence à se fortifier, quels dangereux piéges ne trouve point dans son propre esprit un homme distingué des autres par cet endroit-là ! S. Augustin l'a dit il y a longtemps ; l'hérésie n'est l'ouvrage que des grands esprits, mais esprits d'autant plus pernicieux qu'ils sont plus élevés : *Non fecêre hereses nisi magni homines ; sed tantò mali quantò magni.* Et pourquoi cela ? C'est que les grands esprits se laissent facilement éblouir par leur propre éclat, et que, prévenus de leur mérite, ils se croient en droit de réduire tout à leur sens, embrassant aveuglément tout ce qui s'accorde avec leurs préjugés, et rejetant avec la même témérité tout ce qui ne s'y accorde pas. De-là vient que, dès qu'une nouveauté se présente à eux, pour l'embrasser, ils sortent aussi de la sainte captivité où la foi les retenait. — Hilaire était l'un des plus grands génies du siècle où parut l'erreur d'Arius, erreur qui détruisait la consubstantialité des personnes en Dieu, et par conséquent aplanissait toutes les difficultés du profond et inexplicable mystère de la Trinité. Ce grand génie était également avide de tout savoir et capable de tout apprendre. La nature lui avait donné, outre cela, de grandes dispositions à l'éloquence, une imagination vive, un tour d'esprit noble, une expression forte et nombreuse ; ce qui a fait dire à S. Jérôme qu'il était, parmi les orateurs que les Gaules avaient enfantés, ce qu'est le Rhône entre les fleuves qui les arrosent. A ces talents naturels il avait joint, par son étude, une exacte connaissance des sciences profanes, comme remarque S. Augustin, quand il dit qu'il était entré dans le sacré ministère chargé des plus riches dépouilles de l'Egypte : *Nonne aspicimus quanto auro et argento exivit suffarcinatus de Ægypto Hilarius?* Avec tant d'excellentes qualités, quel parti prendra Hilaire ? sera-ce celui des catholiques, où la raison humaine est asservie sous la dure loi d'adorer ce qu'elle ne peut comprendre ? Sera-ce celui d'Arius, que tous les beaux génies se font honneur de suivre, et qui met la raison en liberté d'adorer comme il lui plaît ? Ce sera celui des orthodoxes : car, s'il a toute la la pénétration, toute la force, toute l'étendue d'esprit qu'on peut avoir, il a aussi toute l'humilité nécessaire pour le mettre à couvert des traits de l'orgueil dont sont animés les novateurs. (*Le même*).

[Défection de plusieurs évêques]. — Les orages que la fureur des païens excitait dans les premiers siècles de l'Eglise contre le christianisme éclataient d'abord, par l'artifice du démon, sur la tête des prélats, afin que, s'ils se rendaient par la rigueur des supplices, leur chute fût suivie de celle du reste des fidèles, qui ne se feraient point un crime de les suivre. Par la même raison, dans les temps où l'hérésie commence à

paraître, quels efforts ne fait-elle pas pour y engager les ministres du Seigneur, qui, étant regardés par les peuples comme les dépositaires de la vérité, ne peuvent s'en éloigner sans engager une infinité d'âmes dans l'égarement ! L'histoire ne nous apprend que trop le succès qu'eut cette tactique au temps d'Arius. Cet impie avait été condamné par trois cent dix-huit Evêques, au concile de Nicée, où l'Eglise eut pour la première fois le bonheur de voir ses principaux membres assemblés. Mais il en trouva bientôt assez pour balancer ce grand nombre. L'Orient et l'Occident, le secondant comme de concert, lui en fournirent à l'envi. Qui n'eût cru, alors, que l'erreur eût dû triompher à son tour de la vérité? En effet, quel poids ne devait pas avoir l'autorité de tant d'évêques réunis dans cette malheureuse secte ! De quel éclat ne devaient pas éblouir les yeux tant de lumières ramassées, et s'accordant à soutenir ce nouveau parti ? et quelle impression n'était pas capable de faire la doctrine de tant de savants hommes, de la bouche desquels les peuples devaient recevoir la loi du Seigneur ! Osius, le grand Osius, ce Père des Synodes, comme S. Athanase le nomme, ce défenseur de la vérité, cet appui de la foi, qui s'était signalé si souvent par ses victoires sur l'erreur, cet homme que l'Eglise regardait comme son plus ferme soutien, succomba enfin. Quel sinistre jugement sa défaite doit vous faire porter des autres ! Parmi tant de chutes qui ébranlèrent la maison du Seigneur jusque dans le fond du sanctuaire, qui écartèrent les brebis de son troupeau, qui en dissipèrent une grande partie, notre saint prélat, semblable à une forteresse fondée sur le roc, à une colonne de fer, à un mur d'airain, la soutient presque seul, avec le grand Athanase, Dieu voulant que la gloire en fût commune à l'Orient et à l'Occident par ces deux grands personnages. Or, où est-ce que notre saint évêque trouva les secours nécessaires dans un temps si obscur, dans une si fâcheuse conjoncture ? Ce fut dans l'admirable science, ce fut dans l'humilité profonde que le ciel lui avait données en partage. (**Le P. Martineau**).

[Les armes de S. Hilaire]. — Les hérétiques attaqués par l'Ecriture, se défendant par l'Ecriture, il faut avoir recours à la tradition de l'Eglise, qui, comme de main en main, fait passer d'un siècle à un autre le précieux dépôt de la véritable doctrine contenue dans les saints livres : *Memento neminem hæreticorum esse qui se nunc non secundùm Scripturas prædicare ea quibus blasphemat non mentiatur. Ego quod accepi teneo.* Avec ces armes de lumière, pour parler le langage de l'Apôtre, combien de fois le grand Hilaire triompha-t-il de cette foule d'évêques ariens, tout fiers des avantages qu'ils avaient remportés tant de fois sur une infinité d'autres ! Tantôt il leur montrait qu'en s'écartant des routes qu'il suivait ils attribuaient à Dieu les vains fantômes de leurs caprices, et lui ôtaient ce qui lui convenait en effet : *Vestra scribitis, et non quæ* Dei *sunt præ-*

dicatis. Tantôt il leur faisait sentir le ridicule de leur inconstance en matière de foi, en leur montrant que, la foi étant toujours la même, ils ne pouvaient produire toutes ces formules, qui se détruisaient les unes les autres, sans porter un témoignage authentique de leur infidélité, et sans persuader tout l'univers de leur mauvaise foi : *Unam fidem prædicat Apostolus: quidquid igitur apud vos præter unam fidem est, non fides sed perfidia est*. Une autre fois, il leur fait voir qu'ils ont tort de rejeter le terme de *consubstantiel* sous prétexte qu'il est nouveau et que l'Ecriture ne s'en est point servie, leur montrant évidemment et leur faisant toucher au doigt, pour ainsi dire, que, si l'on doit éviter les nouveautés, ce n'est nullement dans les mots, mais dans les dogmes ; qu'ils donnent eux-mêmes au Père éternel le nom *d'innascible*, qui ne se trouve point dans les saintes pages, et qu'enfin il n'est pas plus criminel de se servir de nouvelles expressions contre de nouvelles hérésies qu'il ne l'est d'employer contre de nouvelles maladies des remèdes nouveaux : *Dic priùs, si rectè dici putas : Nolo adversùm nova venena novas medicamentorum comparationes*. Une autre fois, il les confond en découvrant leurs premières erreurs, qu'ils s'efforçaient de cacher dans l'embarras affecté de je ne sais quelles expressions également obscures et captieuses, pour éblouir davantage le public, et qui, bien loin cependant de pouvoir terminer les différends qu'ils avaient avec les orthodoxes, ne servaient qu'à les éterniser : *Orbem æterni erroris et redeuntis in se certaminis circumtulistis*.

Lisez l'admirable écrit que S. Hilaire publia contre Auxence, évêque de Milan, ce grand protecteur de l'arianisme : vous y trouverez un fonds de science inépuisable. Que fera le parti déconcerté et confus ? Hilaire lui paraît trop redoutable dans les Gaules, où trois ou quatre évêques cabalaient pour y établir l'arianisme. Il faut contraindre Hilaire de quitter le siége épiscopal qu'il occupe, et le reléguer en Phrygie. Hilaire, dans son exil même, est aussi redoutable qu'auparavant : il faut donc que ses propres persécuteurs, par un changement bizarre de conduite, procurent son retour dans les Gaules. Admirons ici la Providence divine, qui se sert de la malice des hommes pour accomplir les desseins de sa bonté ! Les ariens prétendaient priver le parti orthodoxe du secours qu'il trouvait dans la science d'Hilaire, et jamais ce saint évêque ne le secourut plus efficacement qu'alors. A peine est-il arrivé en Orient, où il avait ordre de se rendre, qu'il relève le parti catholique abattu par la faction des ariens, et fait trembler l'hérésie par sa sainte doctrine, jusque sur le trône où l'empereur Constance l'avait fait monter. Car que ne dit-il pas à ce prince obsédé des évêques ariens ! Si quelqu'un l'eût pu faire revenir de son entêtement, sans doute notre saint l'eût fait dans une audience qu'il ne put s'empêcher de lui accorder, et où, défiant ses adversaires à la dispute, il les obligea de faire une retraite qui fut tout ensemble et un aveu de leur faiblesse et un témoignage authentique de sa capacité. (**Anonyme**).

[Activité et zèle d'Hilaire].—Hilaire travaillant pendant son exil aussi utilement pour l'Église que s'il eût été dans son évêché, il sembla aux ariens qu'il n'eût été banni que pour leur nuire davantage; et en effet, il raffermit plusieurs orientaux qui balançaient et ne savaient plus se soutenir contre la multitude des artifices des ariens. Alors il se tint deux conciles, l'un à Rimini en Italie, où les évêques d'Occident avaient ordre de se rendre, et l'autre à Séleucie en Orient. Hilaire, quoique banni, ayant eu un ordre de venir à celui-ci, il s'y trouva, et il s'éleva avec une telle force contre les impiétés que les ennemis de la divinité de Jésus-Christ y avançaient, que les ariens, pour ôter aux orthodoxes l'avantage qu'ils recevaient de la science et du courage de ce grand homme, qui avait déjà demandé plusieurs fois à l'empereur une conférence publique contre eux, résolurent d'obtenir de ce prince de le renvoyer dans les Gaules, dans l'espoir qu'il y serait moins à craindre pour leur parti, en quoi certes ils se trompèrent grossièrement. Car le grand Hilaire, retournant dans les Gaules, passa par l'Italie, où, voyant que par la fraude d'Ursace ou de Valens, les principaux chefs des ariens et les favoris de l'empereur, presque tous les évêques avaient signé une formule de foi qui leur avait été présentée par ces hérétiques, où le mot de *consubstantiel*, dont le concile de Nicée s'était servi pour signifier que le fils de Dieu était de même substance que son Père, était malicieusement omis; notre saint fit connaître à tous les évêques l'insigne fourberie dont les ariens avaient usé à leur égard pour les faire tomber dans leur sens. C'est de ce temps même que l'incomparable docteur S. Jérôme dit que l'univers fut dans une étrange confusion de se voir tout d'un coup arien. Hilaire retournant dans son église, ne fut pas non plus inutile sur son chemin. Ici il rèmontre à un évêque chancelant le peu de sujet qu'il a d'être ébranlé; là il en convainc un autre embarrassé dans le parti par surprise; il rassure la foi tremblante des peuples à la vue de la chute de leurs évêques. Dans cet autre, il remet la paix et l'union entre les évêques et les diocésains, parmi lesquels les nouveaux sectaires avaient semé la zizanie. Il revient enfin dans son diocèse, et l'on ne peut dire avec quelle joie il y fut reçu à son retour; et non-seulement son peuple, mais tout le royaume y prit part. Il y rétablit toutes choses; il fit rétracter les évêques qui avaient souscri à la formule du concile de Rimini. Il fit assembler à cet effet plusieurs conciles. Il fit déposer Saturnin, un des piliers de l'arianisme, et Paterne de Périgueux, et son zèle le porta si loin que, écrivant aux évêques ses collègues, il apostrophe l'empereur si vivement, qu'il y eût eu sujet de craindre pour la vie de notre saint, si ce prince, marchant contre Julien, ne fût mort avant d'avoir vu cet écrit. (**Le P. Duneau**).

[Mort du saint]. — Notre saint prélat, de retour dans son église, gouverna en paix son troupeau le reste de ses jours, qui ne fut guère que de deux ans. Il eut la consolation de voir mourir avant lui, par une grâce qu'il

avait demandée à Dieu, sa femme et sa fille, après avoir eu le contentement de les voir marcher l'une et l'autre dans les voies du salut avec toute la fidélité qu'elles devaient à Dieu. Il suivit d'assez près ces deux chères personnes, qui composaient toute sa famille ; et, après avoir fourni dans l'Eglise de Dieu une carrière plus pénible qu'elle n'avait été longue, il l'acheva glorieusement par une mort heureuse. — Je ne rapporterai point ici la multitude de miracles qu'il plut à Dieu de faire par les mérites de son serviteur Hilaire ; mais je ne puis passer sous silence la victoire que remporta Clovis sur Alaric, roi des Goths (qui était arien), par les mérites de notre saint prélat. Ce prince chrétien et toute son armée lui en attribuèrent le succès, ayant vu un globe de feu sur l'Eglise où reposait son corps : comme si le saint eût voulu encore combattre les ariens après sa mort, comme il avait fait de son vivant. La France se souviendra toujours des obligations qu'elle a à cet illustre évêque, qui a si bien soutenu les vérités orthodoxes, et qui l'a garantie de la multitude des hérésies qui se voulaient glisser dans ce grand royaume. Non-seulement la France fut témoin des vertus et des mérites du saint prélat, dont elle a conservé la mémoire par un grand nombre de temples bâtis en son honneur ; mais les pays étrangers même ont cru en devoir faire édifier une multitude d'autres, pour lui témoigner la reconnaissance d'une infinité de grâces qu'ils ont obtenues par son intercession. (**Houdry**).

SAINT MAUR,

Disciple de Saint Benoît.

AVERTISSEMENT.

Quand nous ne dirions autre chose à la gloire de S. Maur, *sinon qu'il est un digne enfant du grand S. Benoît, une image vivante de ses vertus, l'héritier de son esprit, le fondateur ou l'instituteur d'une sainte congrégation, qui a fait connaître le nom et imiter l'exemple de cet illustre patriarche ; quand, dis-je, nous ne publierions autre chose à l'honneur d'un si grand maître dans la science des saints, ne serait-ce pas en faire un suffisant éloge que de dire qu'il est sorti de son école, qu'il a été formé de sa main, et qu'il a été son plus parfait imitateur ?*

Pour en faire cependant le caractère et l'éloge en particulier, il ne faut pas tellement juger du mérite du fils par celui du père, que nous n'envisagions celui du fils, et les vertus propres qui l'ont rendu illustre dans son ordre et célèbre dans toute l'Eglise, qui en solennise la fête. Je dis les vertus religieuses : c'est par elles qu'il est devenu le modèle d'un état de vie qui a pour fin de tendre à la plus haute sainteté. De sorte que, si tous les religieux doivent se distinguer par là du commun des chrétiens, le caractère propre de S. Maur *c'est de s'être encore distingué entre les religieux d'un ordre si régulier et si saint que l'est celui qu'il a institué, et qui porte le nom de* Congrégation de Saint-Maur.

§ I.

Desseins et Plans.

I. — *Et ego filius fui patris mei* (Prov. IV). — C'est ainsi que parle le plus sage de tous les hommes, pour nous marquer que les rapports que ses belles qualités avaient formés entre lui et son père lui donnaient un droit tout particulier de faire gloire d'être le fils d'un prince si accompli. Mais il me semble que je puis avec autant de raison attribuer au saint dont l'Eglise honore aujourd'hui la mémoire les mêmes paroles à l'égard de l'incomparable S. Benoît, à qui il doit la naissance spirituelle, et qui le fit si heureusement naître à JÉSUS-CHRIST, et mourir au monde : *Et ego filius fui patris mei.* Car d'un si grand nombre d'enfants que ce saint patriarche forma pour le ciel, en fut-il jamais en qui la grâce ait mis des rapports si particuliers avec lui, qu'elle en a mis dans celui dont j'entreprends aujourd'hui l'éloge ? Grand fonds de gloire pour S. Maur ! Si je suis assez heureux pour développer ceci, je crois que votre piété sera satisfaite. — Or, pour en venir à bout, commençons par nous former une juste idée de ce que DIEU a fait de Benoît : car vous comprenez assez que c'est là comme la règle par laquelle on peut juger des glorieux rapports que Maur a eus avec lui. DIEU a fait de Benoît un savant maître pour instruire ceux que sa providence conduisait dans la solitude de ce saint. DIEU en a fait un illustre patriarche pour fonder le plus grand ordre qui ait fleuri dans l'Occident. DIEU en a fait un modèle achevé de la vie solitaire pour édifier toute l'Eglise. Et quels rapports a eus Maur avec ces trois éminentes qualités de son père ?

1°. Il a été un excellent disciple de ce savant maître : ce sera le sujet de mon premier point.

2°. Il a été un digne coopérateur de cet illustre patriarche : ce sera le sujet de mon second point.

3°. Enfin, il a été une parfaite copie de ce modèle achevé : ce sera le troisième.

Le premier vous apprendra, âmes religieuses, à profiter des leçons de votre saint ; le second à le seconder dans ses desseins ; le troisième, à suivre ses exemples ; et tous ensemble vous feront comprendre qu'il a été véritablement le fils de celui qui l'a fait naître à la grâce.

—

II. — *Mortuus est pater, et quasi non est mortuus : similem enim reliquit*

sibi post se (Eccli. XXX). — Qu'il y ait de la ressemblance, dans la nature, entre les pères et les enfants, c'est une vérité trop claire pour être contestée; c'est assez de savoir que la philosophie appelle l'un l'image de l'autre, *Processio viventis à vivente in similitudinem naturæ,* et que l'expérience nous fait voir que cette ressemblance s'étend souvent jusqu'aux traits du visage et à une conformité d'humeur, d'inclinations et de désirs. Mais ce que je prétends vous faire voir aujourd'hui, c'est que la même chose se trouve dans la vertu et dans la sainteté, en vous faisant paraître un enfant de S. Benoît tout semblable à ce grand saint, dans l'esprit, dans le corps, dans les inclinations; puisqu'il a eu les mêmes sentiments intérieurs, la même manière extérieure de vie, les mêmes succès dans ses entreprises. Et pour vous expliquer encore plus clairement ma pensée, ce n'est pas mon dessein de vous les mettre tous deux devant les yeux, et d'en faire un parallèle étudié, pour vous faire remarquer tous les traits de cette ressemblance en particulier; pour cela, il faudrait faire le panégyrique de tous les deux ensemble; je veux seulement vous faire voir que les vertus qui ont davantage éclaté dans le grand S. Benoît se sont vues renaître dans son disciple S. Maur, et, l'ayant fait marcher sur ses pas, l'ont aussi conduit et élevé à une semblable sainteté.

La première est l'humilité: en quoi ils ont été semblables par les mêmes sentiments, par la recherche d'une vie cachée, par le même anéantissement, voulant être connus de Dieu seul.

La seconde est la mortification et l'amour de la croix, qui a fait une parfaite ressemblance de leurs corps, par une étrange austérité et les rigueurs les plus surprenantes de la pénitence.

La troisième enfin, le zèle et la ferveur qui a fait voir les mêmes desseins et les mêmes inclinations dans leurs desseins et leurs entreprises, puisque S. Maur a fait fleurir en France la même règle et la même forme de vie que Benoît avait établie en Italie.

—

III. — On peut considérer S. Maur dans trois états différents:

1°. Comme un religieux consacré au service de Dieu.

2°. Comme disciple du grand S. Benoît, soumis à sa règle par les vœux monastiques.

3°. Comme fondateur d'une nouvelle congrégation, envoyé en France pour cet effet par son père S. Benoît.

1°. — S. Maur, considéré comme religieux consacré à Dieu, est — 1°. Un modèle pour tous les jeunes seigneurs de Rome, qu'il invite à quitter le monde, comme un séjour dangereux dans un âge si glissant, lequel, joint aux grands biens, est ordinairement entraîné à suivre les passions les plus dangereuses. — 2°. Cette fuite du monde est un modèle pour les parents, qui doivent offrir de bonne heure leurs enfants à Dieu,

soit en les mettant sous la conduite d'une personne de grande piété, qui puisse leur enseigner le chemin de la perfection, soit en les élevant eux-mêmes, séparés du commerce du grand monde, qui est ordinairement le centre de la corruption.

2° — S. Maur, considéré comme disciple du patriarche S. Benoît, est un modèle à tous les religieux. — 1° Pour la vertu d'obéissance, qu'il a pratiquée avec grand soin ; c'est même cette vertu qui l'a rendu célèbre ; — 2° Par la vertu d'humilité, et par l'amour de la pauvreté religieuse ; — 3° Par les austérités de la règle, dont jamais il ne s'est dispensé.

3° — S. Maur, considéré comme fondateur d'une congrégation en France, est — 1° Un père, qui donne de nouveaux enfants à l'Église et à la religion, en les y attirant par l'odeur de ses vertus. — 2° Un pasteur qui les nourrit par sa parole de vie, par ses prières et par ses bons exemples.

—

IV. — *Sicut tenebræ ejus, ita et lumen et ejus* : Ses ténèbres sont aussi admirables que sa lumière est éclatante (Ps. 138). — Je ne puis mieux louer les saints que suivant l'idée de ce prophète, en joignant ensemble leur obscurité avec leur lumière, et faisant voir que, à proportion qu'ils se sont cachés pour Dieu, Dieu a rendu plus éclatantes leurs vertus, et leurs actions plus célèbres. Comme un peintre, pour faire un tableau, emploie l'art de joindre l'éclat des couleurs à l'obscurité des ombres, ayant à faire le panégyrique de S. Maur, je veux accorder dans mon discours une sainteté solitaire et religieuse avec une sainteté éclatante et glorieuse, et de ce mélange de lumière et d'obscurités, faire un panégyrique à l'honneur de ce saint. — Il n'appartient qu'à la puissance de Dieu de joindre ensemble des contraires ; mais il n'appartient aussi qu'à la sagesse de Dieu, de tirer sa gloire de cette contrariété, et de faire servir également le silence et la voix, la mort et la vie, les ténèbres et la lumière. Mais ce que Dieu fait communément dans la nature, il le fait avec beaucoup plus d'excellence dans la grâce et dans la sainteté, qui est comme un nouveau monde, et, suivant la pensée de S. Paul, une nouvelle créature, *nova creatura*. Bien que la sainteté soit la même partout, elle a néanmoins des états et des visages différents, suivant les divers sujets où elle se rencontre, et les différents objets qu'elle regarde. Il y a une sainteté d'éclat, qui se produit avec pompe, et qui consiste souvent à paraître aux yeux des hommes ; mais il y a aussi une sainteté de ténèbres et d'obscurité, qui consiste à ne paraître pas et à demeurer cachée. Il y a des vertus éclatantes, qui s'emploient à bien commander ; mais il y a des vertus sujettes, humbles, qui s'emploient à bien obéir. Dieu n'est pas seulement glorifié par la sainteté des rois, il fait aussi servir à son honneur la retraite et le silence des solitaires, l'obéissance des religieux.

C'est de ces deux sortes de sainteté que nous érigerons un trophée au grand S. Maur, en montrant qu'il a eu

1° — Une sainteté cachée, soumise et obéissante, considéré comme simple religieux.

2° — Une sainteté éclatante et reconnue, considéré comme fondateur d'une nouvelle congrégation, ayant eu en cet état, non-seulement la puissance sur ses religieux, mais, ce semble, sur toute la nature.

—

V. — Le caractère de S. Maur, c'est l'obéissance. On ne saurait faire son éloge, que l'on ne fasse le panégyrique de cette vertu ; et il semble que l'on doit dire de lui ce que S. Paul a dit de Jésus-Christ, qu'il a été obéissant jusqu'à la mort : *Factus est obediens usque ad mortem.* Jésus-Christ a commencé et terminé sa vie par la vertu d'obéissance : de même, — 1° S. Maur n'a jamais rien entrepris que par le mouvement de l'obéissance ; — 2° Il n'a commandé qu'en obéissant lui-même.—3° Il est mort dans la pratique de l'obéissance.

Premier Point. — Les actions de ce grand saint se divisent en trois classes, et elles n'ont pas eu d'autre principe que la vertu d'obéissance. Car soit — 1°. que l'on considère sa première consécration à Dieu dans la religion, sous la discipline de S. Benoît, —2°. Soit que l'on fasse réflexion sur les prodiges extraordinaires qu'il a opérés : — 3°. Soit que l'on entre dans le détail des actions ordinaires de sa vie commune ; — on verra que tout est commandé et ordonné par la vertu d'obéissance ; et qu'ainsi il a été comme le Fils de Dieu, obéissant à la vie et à la mort : *Factus est obediens usquè ad mortem.*

Second Point.— 1°. S. Maur, quoique élevé à la dignité de fondateur et d'abbé, qui lui donnait le droit de commander, se mettait cependant intérieurement sous les pieds de tous ses religieux, et dans les bons offices qu'il leur rendait il avait en vue de leur obéir. — 2°. Avant de commander, il consultait la règle, à laquelle il obéissait le premier, et la portée de chaque particulier à qui il devait commander.

Troisième Point. — S. Maur a pratiqué l'obéissance jusqu'à sa mort, en deux manières : — La première, en ne se dispensant jamais de la règle, dans toutes les circonstances où d'ordinaire on s'en croit dispensé, comme les infirmités, les voyages, etc. — La seconde, en se démettant, par une abdication volontaire, de sa qualité de supérieur, pour obéir jusqu'à la mort en mourant simple religieux. Les dispenses, dans ce cas, paraissaient nécessaires et réglées par la prudence : notre saint est pressé d'en user : on lui représente qu'il doit sa santé à ses religieux et à son ordre, mais il préfère la vertu d'obéissance à toutes les raisons que la prudence humaine lui suggère, et se résout à mourir en obéissant.

VI. — *Vir obediens loquetur victoriam* (Prov. XXI).— On peut considérer que, S. Maur s'étant consacré dès sa plus tendre jeunesse à la vertu d'obéissance, comme à sa vertu favorite, ce fut la source de son bonheur et le plus haut point de sa gloire : car c'est par cette vertu qu'il a acquis trois sortes de biens inestimables; toutes les autres vertus, tous les cœurs, le ciel même.

Premièrement. — Il acquit toutes les vertus par son obéissance. Ses parents l'ayant mis sous la conduite du grand S. Benoît à l'âge de douze ans, il s'y assujettit si parfaitement et s'appliqua avec tant de ferveur à la perfection religieuse, que Benoît le proposait à ses disciples comme le modèle le plus achevé de toutes les vertus, et les disciples mêmes que notre saint eut dans la suite le regardaient comme une image vivante du patriarche S. Benoît, tant il approchait de cet admirable original.

Secondement.— Ce fut par cette même vertu qu'il gagna tous les cœurs : car, Benoît l'ayant envoyé en France avec sa règle écrite de sa propre main, il travailla si heureusement, sous ses auspices, à la conversion des âmes et au salut du prochain, qu'il gagna à Dieu non-seulement un grand nombre de peuple, mais des souverains mêmes : les grands de la cour venaient le chercher dans son monastère pour se prosterner à ses pieds et lui demander sa bénédiction ; quelques-uns prirent même l'habit religieux de sa main.

Troisièmement. — Par cette vertu, il gagna enfin le ciel, dont Dieu même lui fit la faveur de lui montrer le chemin. Ce grand saint, venant en France par obéissance, eut une révélation le Vendredi-Saint (jour auquel le Sauveur avait été obéissant jusqu'à la mort), que S. Benoît était proche de sa fin, et le lendemain, étant ravi en extase, il vit une éclatante lumière s'élever de la terre au ciel, qui était le chemin de ce grand patriarche, pour montrer à notre saint que c'était le chemin qu'il devait tenir. (*Méditations du P. Nouet*).

§ II.

Les Sources.

Le premier qui a écrit la vie de S. Maur, et rapporté dans un long détail ses vertus, ses actions, ses miracles, sa mission en France, et tout ce qui regarde son établissement à Glanafeu, où a commencé la congrégation qui porte le nom du saint; le premier, dis-je, qui a écrit exactement tout cela est S. Faustus, non-seulement contemporain de Maur, mais encore disciple avec lui de S. Benoît, et, de plus, l'ayant suivi en France, et par conséquent ayant été le témoin oculaire de toutes les actions du saint. Cette vie fut présentée au pape Boniface, qui l'approuva ; et plusieurs savants auteurs ont reconnu qu'elle avait été composée par S. Faustus, et non point supposée, comme quelques nouveaux critiques l'ont voulu faire croire pour avoir lieu de contester la mission de S. Maur en France, contre l'autorité de la tradition et le témoignage des plus savants écrivains et les plus dignes de foi, Baronius, Lipomanus, Surius, Bollandus, et un grand nombre d'autres.

Plusieurs excellents auteurs ont ensuite écrit la vie du même S. Maur, et en ont fait de grands éloges. Les principaux et les plus connus sont :

Petrus de Natalibus, Lib. II, c. 79.

Vincentius Bellovacensis, Lib. II, cap. 67, 71, 72.

Hæreus; Dourletus; Trithemius; Ribadeneira, et plusieurs autres.

Tous les Martyrologes en parlent avec de grands éloges.

Baillet en a fait la vie en français, mais il est l'un de ceux qui révoquent en doute l'envoi de ce saint en France par S. Benoît.

Hermant, *Histoire de l'Etablissement des ordres religieux,* parle de l'établissement de la congrégation de S. Maur, au chap. 77.

Le P. Senault, de l'Oratoire, Panégyriques, a un sermon sur ce sujet, où il rapporte toute la vie du saint à son obéissance.

Biroat, Panégyriques, en a aussi un sur le même saint.

Le P. Nouet, *Vie de* Jésus-Christ *dans ses Saints,* a une méditation sur S. Maur qui peut servir de sujet à un sermon.

§ III.

Passages, Exemples, Figures, Applications de l'Écriture.

Facies quodcumque dixerint qui præsunt loco quem elegerit Dominus et docuerint te, juxtà legem ejus, sequerisque sententiam eorum. Deuteron. XVII, 10.

Vous obéirez exactement à tout ce qui vous sera commandé par ceux que le Seigneur aura mis en place, et qui vous instruiront selon sa loi, et vous suivrez leur sentiment.

Numquid vult Dominus holocausta et victimas, et non potiùs ut obediatur voci Domini? I Reg. XV, 22.

Le Seigneur demande-t-il des holocaustes et des victimes? ne demande-t-il pas plutôt que l'on obéisse à sa parole?

Melior est obedientia quàm victimæ, et auscultare magis quàm offerre adipem arietum. Ibid. 23.

L'obéissance est plus agréable à Dieu que les sacrifices, l'oblation des plus gras beliers est moins que lui obéir.

Custodi legem atque consilium: et erit vita animæ tuæ. Proverb. III, 21.

Gardez ma loi et mes préceptes, et vous trouverez une source de vie.

Vir obediens loquetur victoriam. Prov. XXI, 23.

L'homme obéissant racontera sa victoire.

Subjecti estote omni creaturæ propter Deum. I Petri II, 13.

Soumettez-vous à toute créature, en vue de Dieu.

Quodcumque facitis, ex animo operamini, sicut Domino et non hominibus, scientes quòd à Domino accipietis retributionem. Coloss. III, 23.

Faites toutes vos actions avec joie, comme obéissant au Seigneur, et non aux hommes, sachant que c'est le Seigneur qui vous récompensera.

Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit: non enim est potestas nisi a Deo. Rom. XIII, 1.

Que tous les hommes soient soumis aux personnes élevées en autorité : car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu.

Obedite præpositis vestris, et subjacete eis: ipsi enim pervigilant quasi rationem pro animabus vestris reddituri. Hebr. XIII, 17.

Obéissez aux puissances qui sont au-dessus de vous, soyez-leur soumis : car elles veillent pour rendre compte de vos âmes.

Humiliavit semetipsum (Christus) factus obediens usquè ad mortem, mortem autem crucis: propter quod et Deus *exaltavit illum, et dedit illi nomen quod est super omne nomen.* Philipp. II, 8.

Jésus-Christ s'est humilié lui-même en obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix : c'est pourquoi Dieu l'a exalté, et lui a donné un nom au-dessus de tout nom.

Ego homo sum sub potestate constitutus, habens sub me milites. Et dico huic Vade, *et vadit; et alii* Veni, *et venit; et servo meo* Fac hoc, *et facit.* Matth. VIII, 9.

Je suis un homme soumis à d'autres, ayant des soldats sous moi; je dis à l'un *Allez*, et il va ; à l'autre *Venez*, et il vient, et à mon serviteur *Faites ceci*, et il le fait.

Omnis qui audit verba mea hæc et facit ea, assimilabitur viro sapienti, qui ædificavit domum suam suprà petram. Matth. VII, 24.

Celui qui entend mes paroles et les observe est semblable à un homme sage, qui bâtit sa maison sur la pierre.

Domine, si tu es, jube me venire ad te super aquas. Matth. XIV, 28,

Seigneur, si c'est vous, commandez que je vienne à vous en marchant sur les eaux.

Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo. Coloss. III, 3.

Vous êtes morts, votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ.

Omnis qui in agone contendit, ab omnibus se abstinet: et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam. I Cor. IX, 25.

Celui qui combat dans la lice s'abstient de toutes choses, et cela pour remporter une couronne corruptible: nous courons, nous, pour en remporter une incorruptible.

Omnis qui reliquerit domum vel fratres aut sorores, aut patrem aut matrem, aut uxorem aut filios, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit. Matth. XIX, 29.

Celui qui abandonnera sa maison, ses frères, ses sœurs, son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses biens, à cause de mon nom, recevra le centuple et possédera la vie éternelle.

EXEMPLES ET FIGURES TIRÉS DE L'ÉCRITURE.

[Samuel offert à Dieu]. — De même que la sainte femme Anne, mère du jeune Samuel, ne crut rien faire de meilleur que de présenter son fils au temple pour le service du Seigneur, le père de S. Maur, après l'avoir mis au monde, l'ôta du monde, le privant pour ainsi dire de tous les biens qu'il lui avait donnés, pour le présenter aussi au service de Dieu : et en cela il mérita beaucoup mieux le nom de père que lorsqu'il lui donna la vie. Benoît s'était séparé du commerce du siècle pour se consacrer tout entier à Dieu dans la solitude ; mais quelque soin qu'il prît de se cacher aux yeux des hommes, la réputation de sa sainteté et l'éclat de ses miracles lui attirèrent bientôt les visites d'une infinité de personnes, qui, par une sainte curiosité, s'empressaient d'aller voir un saint en qui et par qui Dieu opérait de si grandes merveilles. Le père de S. Maur y alla avec son fils, sans autre dessein que de voir par lui-même ce que la renommée lui avait déjà appris de ce nouveau Jean-Baptiste (car le glorieux rapport qu'il y a entre cet illustre patriarche et l'incomparable précurseur du Messie nous permet de l'appeler ainsi.) Le dessein de Dieu était de conduire Maur, sans que son père y pensât, à l'école de ce savant maître des vérités éternelles. Et certes il ne pouvait mieux l'adresser que de le mettre sous la conduite de ce savant guide dans la vie spirituelle, pour lui faire prendre dès sa plus tendre jeunesse la voie de la plus haute perfection, puisque ce saint enfant devait être un jour un excellent maître en la science divine, et donner à la religion une multitude d'enfants qui en devaient être les ornements les plus éclatants. Le pieux père de notre saint fut en cela opposé aux gens du siècle, qui, se souciant peu que leurs enfants deviennent des saints, regardent la vie religieuse comme une pure momerie, et ne pensent qu'à les avancer dans les charges et les dignités du monde, pour perpétuer dans leurs familles je ne sais quelle ombre qu'ils appellent honneur. Aussi ces malheureux pères ne remportent-ils d'autre fruit de l'odieux sacrifice qu'ils font de leurs enfants à l'idole de la fortune que misères, vaines grandeurs, faveurs de princes ; et tout cela périt avec ceux qui ont été assez insensés

pour courir avec ardeur après ces fantômes : au lieu que la mémoire des saints et des serviteurs de DIEU demeure éternellement, comme nous le voyons par la nombreuse et sainte famille que Maur a laissée dans l'Eglise, dont les enfants sont autant de vifs portraits qui représentent toutes les vertus de leur père, et qui, en suivant les exemples de sa sainte vie, peuvent attendre comme lui que leur mémoire sera en vénération à toute la postérité.

[Jésus dans sa vie cachée]. — Qui a imité la vie solitaire et retirée du Sauveur de plus près que notre saint jeune homme ? S. Paul appelle cet exemple du Fils de DIEU une figure ou un ministère caché, puisqu'il a voulu mener pendant trente ans cette vie comme par état. Il n'est pas bien difficile, à la vérité, de tâcher d'imiter le Sauveur dans sa vie éclatante ; tout le monde est assez porté à paraître avec éclat, et à se donner de la réputation parmi les hommes ; chacun monterait volontiers avec lui sur le Thabor ; mais qu'il est difficile d'imiter sa vie retirée, sa vie solitaire ! Plusieurs s'occupent volontiers à travailler au salut du monde, chacun sous différentes vues ; mais, pour suivre JÉSUS-CHRIST dans le désert, il n'y a, ce semble, ni honneur ni profit à espérer. C'est cependant cette vie cachée et solitaire qu'embrassa S. Maur ; c'est du fond de son désert que DIEU l'appelle, comme un autre Moïse, pour l'employer à dresser dans l'Eglise un peuple nouveau, sous l'étendard du saint patriarche Benoît. Cette vie cachée et solitaire mérita donc à notre saint d'entendre la voix de DIEU qui l'appelait, et d'être employé à son service dans les plus hautes fonctions de la vie religieuse.

[S. Pierre sur les eaux]. — Il n'y a personne qui ne sache que, pour obéir à la parole de S. Benoît et pour sauver S. Placide, en danger d'être noyé dans un lac, Maur marcha sur les eaux sans crainte, et que cet élément devint solide sous ses pieds ; on peut dire que son corps prit par avance les qualités glorieuses des corps après la résurrection. Ce miracle me remet en mémoire celui que rapporte l'Evangile, lorsque S. Pierre, obéissant à la parole du Fils de DIEU, se jeta dans l'eau pour aller à son maître, et marcha en assurance sur cet élément : avec cette différence cependant, que, comme l'obéissance et la foi de ce saint apôtre le rendit victorieux de la mer, son incrédulité aussi pensa lui faire perdre et la gloire de ce triomphe et la vie : et, si celui à la parole duquel il avait eu la confiance de marcher sur les eaux ne lui eût tendu la main pour l'en retirer, il eût sans doute péri sans ressource. S. Maur fut exempt de cette disgrâce ; sa foi fut aussi ferme que son obéissance ; tout occupé à exécuter l'ordre de son père, dont il était persuadé que la voix était celle de DIEU, il ne fut pas en danger de périr ; sa ferme confiance l'en préserva, ou, s'il vit le péril, comme il est assez vraisemblable, il se persuada fortement que le mérite de l'obéissance ferait deux

miracles et remporterait deux victoires, en donnant la solidité à l'eau et l'agilité à son corps.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.(Col.III,3). — Lorsque l'on présente cette règle pour y comparer la vie des chrétiens, laquelle doit être conforme à cet oracle, n'est-on pas forcé de s'écrier : Où sont donc les vrais fidèles, s'il faut être mort au monde, pour mériter parfaitement ce nom ? Où sont ceux qui ne sont plus touchés des plaisirs ? qui ne sont pas plus sensibles aux honneurs et aux richesses qu'un homme mort ? qui veulent bien être regardés du monde comme des gens qui ne sont bons à rien qu'à être enterrés ? Ce caractère d'un parfait chrétien se trouve dans S. Maur. Dieu le dérobe à la gloire du monde pour le cacher dans le secret de son visage, et le faire mourir à tout ce qui est visible. Il n'y a peut-être eu jamais de jeune seigneur Romain qui eût pu paraître dans le monde avec plus d'éclat. La grandeur de sa famille, ses grands biens, la beauté de son esprit, tous les avantages de la nature étaient comme autant de sûrs gages de sa fortune. Cependant il renonce aux alliances les plus illustres, aux espérances du grand monde, et à l'âge de douze ans il meurt au monde, non pas après s'en être dégoûté, mais avant de le connaître ; et il ne veut vivre que pour Jésus-Christ. Il se cache en lui, il s'ensevelit comme un mort dans la solitude ainsi que dans le tombeau : *Vita vestra abscondita est cum Christo in* Deo. — Donnez-nous la grâce, Seigneur, d'être tellement unis à vous et à Jésus-Christ votre Fils, que nous ne nous en séparions jamais ; et, comme tous ses mouvements et toute sa vie n'ont eu que votre gloire pour objet, accordez-nous de n'avoir de pensées, de soupirs et de vie que pour vous et pour ce qui tend à votre gloire. Enseignez-nous à mourir d'une mort évangélique, à être aussi insensibles aux bagatelles du siècle que les amateurs du monde en sont charmés.

Pro patribus tuis nati sunt tibi filii : Vous aurez des enfants qui prendront la place de vos pères (Psalm. 44). — La solitude de Benoît se peuplait par le grand nombre de personnes que sa haute vertu y attirait de toutes parts. S. Maur fut du nombre de ces heureux athlètes, et il fit de si grands progrès dans la vertu, que S. Benoît, qui était l'admiration de son siècle, l'admirait lui-même et le proposait à tous comme un modèle parfait de la vie religieuse, comme un fils qui devait un jour prendre la place du fondateur : *Pro patribus tuis nati sunt tibi filii.* Déjà, comme un

apôtre, on le voit marcher sur les eaux, quoiqu'il ne soit encore qu'initié à la religion. Déjà il délivre son frère de la mort, et, au lieu de s'approprier la gloire de ce prodige, non-seulement il en fait remonter tout l'honneur à Dieu comme à l'auteur de tout bien, mais encore il déclare que cet effet miraculeux a pour seconde source le mérite de celui qui lui a commandé de marcher sur les eaux. — La vertu de ce saint devait avoir un plus grand champ que les bornes étroites d'un monastère. Benoît prévoyait que Dieu le destinait à être le père d'une nouvelle congrégation. En effet, à peine est-il arrivé en Anjou qu'il bâtit une maison ; celle-ci en enfante plusieurs autres ; en sorte que ce disciple, que Benoît avait enfanté à la religion en l'y attirant par l'odeur de ses vertus, fut le père d'un grand nombre de religieux, à qui il donna son nom : *Pro patribus tuis nati sunt tibi filii.* — La bonne odeur de nos vertus, comme celle des vertus de S. Maur, produirait de nouveaux fidèles si notre vie répondait à la sienne ; comme lui nous marcherions sur les eaux si nous étions aussi prompts à obéir et à croire ceux qui nous commandent. Apprenez-nous donc, Seigneur, et à croire et à obéir ; donnez-nous ce cœur docile qui exécute avec simplicité et avec promptitude ce qui lui est commandé.

Factus est obediens usque ad mortem (Philip. II).—Voilà les paroles dont l'Apôtre des gentils se sert pour faire l'éloge de Jésus-Christ. Ne peut-on pas aussi les employer au panégyrique de S. Maur, qui n'a excellé dans toutes les espèces de vertu que parce qu'il a possédé éminemment l'obéissance ? Le fils de Dieu est l'original, et le saint que nous honorons aujourd'hui est la copie. L'obéissance a été le propre caractère de toutes les actions du Sauveur : cette même vertu a relui dans toutes les actions de S. Maur. C'est par elle qu'il a fait son premier miracle en retirant son frère Placide qui se noyait, et en marchant sur les eaux à la parole de S. Benoît. — N'est-il pas vrai de dire que c'est par la vertu d'obéissance que Jésus a été exalté ? S. Paul le déclare nettement quand il dit que le Fils de Dieu s'étant rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix, Dieu son père l'a exalté en lui donnant un nom au-dessus de tout nom, sous lequel fléchit tout genou qui est au ciel, sur la terre et dans les enfers. N'est-il pas vrai que toute la grandeur de S. Maur n'a d'autre principe que son obéissance ? Car pourquoi a-t-il établi un si grand nombre de monastères en France ? D'où vient qu'il est le père d'une nouvelle congrégation ? Comment est-ce qu'il a rendu son nom et sa vertu si célèbre, que des rois se sont prosternés à ses pieds, que toute leur cour a suivi cet exemple, que quelques-uns d'eux ont pris l'habit religieux sous la conduite de notre saint ? Remontons et cherchons-en la source. — C'est parce qu'il obéit à S. Benoît, qui l'envoya en France. Il y a commandé et régné parce qu'il a pratiqué l'obéissance. Otez ce fondement, tout le mérite de ce saint disparaît. Ce fondement posé, c'est

l'appui de toutes ses vertus, la pierre qui soutient l'édifice spirituel que nous admirons aujourd'hui.

Egredere de terrâ tuâ et de cognatione tuâ et de domo patris tui, et veni in terram quam monstrabo tibi (Gen. XII). — Un chrétien qui conserve de l'amour pour son pays est un chrétien délicat; celui qui regarde la terre entière comme sa patrie est moins faible ; mais celui-là est instruit dans l'école de JÉSUS-CHRIST qui considère toute la terre comme un lieu d'exil. Le premier est délicat, parce qu'il attache ses affections à un lieu particulier ; l'autre peut être appelé courageux, parce que l'affection qu'il a pour sa patrie est faible ; mais le dernier est le seul qui ait atteint la perfection, parce que, regardant la terre comme son exil, il ne regarde que le ciel comme sa patrie. S. Maur était dans ce degré de perfection. Le détachement auquel il était parvenu lui faisait regarder la France et l'Italie comme un lieu d'exil, comme la terre des mourants, comme un ennuyeux bannissement. De même que S. Paul, il n'y demeurait que par nécessité, et il sentait bien que la chose la plus avantageuse pour lui était de quitter entièrement cet exil pour s'unir à JÉSUS-CHRIST. Si, d'un côté, la peine en était adoucie par le progrès que la congrégation faisait en France, et par le plaisir d'habiter avec ses frères, ce motif-là lui rappelant les joies du ciel et la société des saints, il soupirait plus ardemment après ces biens immortels. Il désirait d'entendre la voix de DIEU, qui lui dît : « Sortez de la terre de votre corps » ; se préparant à obéir comme lorsque DIEU lui fit quitter sa patrie et la maison de son père pour venir en France : *Egredere de terrâ tuâ.*

Dabis servo tuo cor docile, ut populum tuum judicare possit, et discernere inter bonum et malum (III Reg. III).—Ainsi parla autrefois le roi d'un grand et nombreux peuple, lorsqu'il était encore dans un âge tendre et sans expérience. C'est ainsi que parla S. Maur élevé à la qualité de fondateur, ayant un grand nombre de religieux à conduire, obligé de les retenir tous sous une même règle. Il conjura le Seigneur de lui donner un cœur docile aux enseignements de la sagesse, de faire régner en France la même règle qui fleurissait en Italie, de profiter des maximes qu'il avait apprises de S. Benoît ; il lui demanda de graver la règle de ce saint patriarche dans son cœur pour la faire reluire dans ses actions. David dit que la loi de DIEU était le livre où il allait chercher les secrets de la politique, et que, dans la paix et dans la guerre, il ne gouvernait ses sujets que par les maximes qu'il avait tirées de l'Ecriture : *Consilium meum justificationes tuæ* (Ps. 118). S. Maur faisait dans ce monastère ce que David faisait dans son Etat : il lisait les règles de son père pour y apprendre à commander ; et, joignant ensemble l'obéissance et l'autorité, il fut toujours inférieur, pendant le temps même qu'il était abbé. DIEU lui avait donné un cœur docile, et il était persuadé que la meilleure ma-

nière de se faire obéir était d'être exact à tout ; et, montrant par son exemple que la règle était praticable, il inspirait aux autres religieux la docilité par celle que Dieu lui avait donnée : *Dabis servo tuo cor docile.*

Luceat lux vestra coràm hominibus, ut videant opera vestra bona (Matth. v). — Quoique la sainteté soit toujours la même, puisque, ayant Dieu pour principe, elle ne change point, il semble qu'elle ait comme différents visages, suivant les différents sujets où elle se trouve. Il y a une sainteté d'éclat, qui se produit avec pompe et avec fruit, et qui est destinée à paraître aux yeux des hommes : c'est de celle-là que le Fils de Dieu a dit : *Que votre lumière luise devant les hommes.* Il y a une sainteté de ténèbres et d'obscurité, qui consiste à demeurer caché en Dieu avec Jésus-Christ. Maur a possédé souverainement cette double sainteté. Commençant par se cacher, il a été une de ces victimes qui honorent Dieu dans le secret, une lampe qui ne luisait qu'à ses yeux. Content d'avoir Dieu seul pour récompense, il ne voulait aussi avoir que lui pour témoin de ses jeûnes, de ses veilles et de ses mortifications. C'est de lui, considéré dans cette circonstance, que l'on peut dire, avec S. Paul : *Votre vie est cachée en* Dieu *avec* Jésus-Christ, *parce que vous êtes mort en lui.* Mais Dieu tire la lumière de dessous le boisseau dans le temps qu'il s'est prescrit ; il convertit la sainteté cachée de Maur en une sainteté éclatante, et le produit en public, afin que sa lumière éclaire les hommes ; il le place sur le chandelier, afin qu'il soit vu de plus loin, et il le fait paraître comme un second fondateur de l'ordre de S. Benoît.

Maur commença son sacrifice, comme Jésus-Christ, par l'obéissance ; car l'Ecriture nous apprend que la même pensée du Fils de Dieu fut une pensée de soumission, et que, adorant son Père au moment de sa conception, il protesta qu'il ne venait au monde que pour obéir à ses volontés : *Ecce venio ut faciam voluntatem tuam* (Hebr. x). — Ce fut la disposition avec laquelle Maur entra dans la religion. Il renonce à sa volonté, et se soumet à celle de Benoît, pour m'expliquer comme Grégoire : *Se tradiderat voluntati ejus.* S. Benoît lui commande de quitter ses biens, de devenir pauvre et de passer sa vie en solitude, de faire la guerre à son corps : il obéit, et, sans examiner la justice ni la difficulté de ces commandements, il se met en devoir de les accomplir. Il laisse à son père spirituel le discernement et la prudence, et ne se réserve que la gloire de la soumission. Il savait déjà ce que S. Bernard nous a enseigné depuis, que le véritable obéissant doit devenir comme insensé pour devenir sage, que toute sa discrétion consiste à n'en point avoir. Il n'ignorait pas que l'obéissance supplée à la discrétion, et que l'on ne demande pas d'un novice la lumière de la prudence, mais l'aveuglement de la soumission. Il disait souvent à son père ce que S. Augustin disait à Dieu : *Da quod jubes, et jube quod vis :* commandez ce que vous voulez, mais donnez-moi

ce que vous commandez ; car vous me tenez la place de Dieu, et je suis persuadé que, comme il explique ses volontés par votre bouche, il distribue ses grâces par votre main.

Vita vestra est abscondita cum Christo in Deo (Coloss. III). — Quand nous ne saurions autre chose de la vie cachée de S. Maur, que le premier moment auquel il l'a commencée, que ce premier coup qui le retira du monde pour le mettre a couvert de ses embûches et pour le cacher dans la solitude et dans l'obscurité de la religion, ne pourrions-nous pas faire son panégyrique avec ces trois paroles de l'Apôtre des Gentils : *Vita vestra abscondita est cum Christo in* Deo ? Sa vie fut, en effet, cachée en Jésus-Christ qui l'appelle et qui le conduit dans la solitude. Il y a eu peu de jeunes gens qui aient pu vivre avec plus d'éclat dans le monde et paraître dans une cour plus magnifique que S. Maur. La grandeur de sa famille, qui était des plus nobles de Rome, la beauté de son esprit, et les autres avantages de la nature, étaient comme des gages certains de son élévation aux plus hautes dignités, s'il eût voulu s'engager à la cour de l'empereur. Mais notre saint jeune homme, prévenu des grâces du Sauveur, persuadé du néant des grandeurs du monde, renonce à tous les avantages de la fortune, et quitte le monde dès l'âge de douze ans, avant d'avoir encore eu le loisir de le connaître. Il sacrifie à Dieu tout ce qu'il pouvait espérer de grand dans le monde, et s'ensevelit vivant dans une solitude, résolu de ne penser plus qu'à son salut : *Vita vestra abscondita est.*

Vir obediens loquetur victoriam (Prov. XXI).—Je sais bien que S. Grégoire entend ce passage de l'homme qui, se soumettant à la parole de son supérieur, remporte la victoire sur soi-même et triomphe de sa volonté propre en la soumettant à celle d'un autre : *Quia, dum alienæ voci humiliter subdimur, nosmetipsos in corde superamus.* (XXXV Moral. 10). Mais il me semble que, sans lui faire de violence, on peut dire que l'homme obéissant commande à toutes les créatures, qu'il remporte autant de victoires qu'il prononce de paroles et qu'il fait de commandements. Quelque explication que nous donnions à ce passage, il convient très-naturellement à la personne de S. Maur. Car, soit que nous l'entendions de sa parole, il est certain qu'elle a été victorieuse, et que les créatures ont eu du respect pour ses ordres, puisqu'elles ont fait ce qu'il a dit : *Dixit; et facta sunt.* Si nous l'entendons de la parole d'autrui, il est assuré qu'en obéissant à celle de son maître, il fit un miracle qui l'a rendu victorieux du plus terrible des éléments. Personne n'ignore que, pour obéir à S. Benoît et pour sauver S. Placide, il marcha sur les eaux sans enfoncer, merveille dont nous ferons ailleurs le détail plus amplement.

Eduxi te de Ægypto in manu forti et brachio extento. (Deuter. V).—S. Maur

entrant en France me paraît comme un autre Moïse sortant de l'Egypte. Partout où passe ce premier législateur, il fait des prodiges : il ouvre la mer pour faire passage aux Israélites et pour abîmer les Egyptiens ; il fend des rochers et tire de leur sein des sources d'eaux vives pour éteindre la soif du peuple de Dieu ; il fait tomber la manne du ciel pour satisfaire leurs désirs ; il dresse un serpent d'airain pour les guérir des piqûres d'autres serpents, dont ils étaient en danger de perdre la vie. Ne peut-on pas dire la même chose de S. Maur ? En passant les Alpes, il tira de leurs abîmes quelques-uns de ses frères, qui, y étant tombés, étaient en danger de périr sans son secours. Dans le Dauphiné, il guérit grand nombre de malades, affligés de différents maux. Sur les rives de la Loire il délivra plusieurs personnes possédées du démon depuis longtemps. Dans la province d'Anjou, il ressuscita des morts. Comme Moïse fit sortir les Israélites de la terre d'Egypte avec éclat et avec une force étonnante, *In manu forti et brachio extento*, Maur entre en France comme un vainqueur ; toutes les créatures le respectent, les éléments entendent sa voix, les démons mêmes le redoutent. Il guérit ici les malades : dans un autre endroit, après la guérison des corps, il donne des avis salutaires et guérit ainsi les plaies de l'âme, chassant par la force de sa foi le fort armé qui s'était emparé des cœurs, marquant toutes ses journées par quelques miracles : *In manu forti et brachio extento*. Et certes il tira véritablement de la terre d'Egypte les Israélites, et les mena dans la terre de promission, lorsqu'il attira tant d'âmes au service de Dieu dans sa congrégation, lesquelles, sans son secours, se seraient perdues dans l'Egypte, c'est-à-dire dans le siècle et au service du monde. Mais la force de notre saint ne parut-elle pas encore davantage lorsque, se voyant destitué de l'appui de l'évêque du Mans, qui l'avait appelé en France, au lieu de s'affliger d'avoir perdu ce secours, que la mort lui avait enlevé, il n'hésita point, mais, se fortifiant dans la foi, espéra contre toute espérance, comme le patriarche des croyants, que Dieu susciterait des protecteurs à ses pieux desseins. Ainsi, il ne parut pas moins grand dans cette épreuve que Moïse, lorsqu'il vit le peuple soulevé contre lui, n'ayant plus que Dieu pour défenseur.

§ IV.

Passages et pensées des SS. Pères.

Vir obediens non attendit quale præcipitur, hoc solo contentus quia præcipitur. Bernard. de Præcept.

Vera obedientia nec præceptorum intentionem discutit, nec præcepta discernit; nescit judicare quisquis perfectè didicit obedire. Gregor. II in I Reg.

Bonus obediens verbum non expectat, ubi de voluntate superioris constiterit: illum ergò optimum obedientiæ gradum duxerim cùm eo animo opus recipitur quo injungitur; ideòque ex voluntate jubentis intentio pendet exsequentis. Bonavent. Specul. 4.

Perfecta obedientia est maximè in obediente indiscreta: hoc est, non discernere quod vel quarè præcipitur, sed ad hoc tantùm niti ut fideliter et humiliter fiat quod à majore præcipitur. Id. De vitâ solitar.

Hilaritas in vultu, dulcedo in sermone, multùm decorans obedientiam subsequentis, Id. Serm. 58.

Verus obediens nescit moram, mandatum non procrastinat, sed statim parat oculos visui, manus operi, pedes itineri, et totum se interiùs colligit, ut imperantis faciat voluntatem. Bernard. De virt. obed.

Ut obedientia religiosi sit acceptabilis Deo, *debet esse prompta sine dilatione, devota sine dedignatione, voluntaria sine contradictione, ordinata sine deviatione, jucunda sine turbatione, et universalis sine exceptione.* Bonavent. Collat. 7.

Pro omnibus mihi rationibus sufficit quòd ille dominus est, et ego servus; ille sapiens corde et fortis robore, ego rudis et imbecillis: ignoro ingressum et egressum meum. August. in Genes.

O felix et abundans gratia! in obedientiâ summa virtus clausa est: nàm simplici ingressu hominem ducit ad Christum. Hieron.

Hæc in nobis summa et sola virtus obedientiæ est. Si jejuna veris diebus ac noctibus, orationemque feceris, si in sacco vel in

Le vrai obéissant ne fait pas attention à ce qui lui est commandé, il lui suffit qu'on ait ordonné.

La véritable obéissance ne discute point l'intention de celui qui commande, ni quel est le commandement; celui qui sait parfaitement obéir, ne s'ingère pas de juger.

Celui qui obéit véritablement n'attend pas qu'on lui commande, dès qu'il est sûr de la volonté du supérieur. Le parfait degré d'obéissance, c'est d'obéir dans le même esprit que l'on commande; l'intention dépend de celle du supérieur.

L'obéissance parfaite est indiscrète, c'est-à-dire sans discernement, à l'égard de ce qu'on lui commande; elle n'a pour objet que d'exécuter fidèlement ce qui lui est commandé par son supérieur.

La joie du visage, la douceur des paroles ornent beaucoup l'obéissance d'un subalterne.

Le vrai obéissant n'apporte point de délai, il ne tarde point à exécuter le commandement; mais il a toujours prêts les yeux pour regarder, les mains pour exécuter, les pieds pour courir; il se recueille tout entier à faire la volonté de son supérieur.

Pour que l'obéissance du religieux soit agréable à Dieu, elle doit être prompte sans délai, affectueuse sans mépris, volontaire sans contradiction, réglée sans confusion, universelle sans exception.

La raison qui me détermine à obéir, c'est qu'il est le maître, et moi le serviteur; il est plein de sagesse, il est la force même, et moi je suis faible et ignorant, ne connaissant ni mon entrée dans ce monde ni ma sortie.

O que l'obéissance produit des grâces merveilleuses et abondantes! la perfection des vertus est renfermée en elle: elle conduit l'homme à Jésus-Christ par un chemin uni.

Pour nous, la grande et unique vertu c'est l'obéissance. Quand vous jeûneriez tous les jours de votre vie, que vous passeriez les

cinere, et tibi visus fueris quasi sapiens et obediens patri non fueris, omnes virtutes perdidisti; una obedientia plùs valet quàm omnes virtutes. Augustin. De obedient. et humil.

journées entières en oraison, quand vous porteriez le cilice et que vous coucheriez sur la cendre, si vous n'obéissez pas à votre supérieur, tout le fruit de vos vertus est perdu; la seule obéissance vaut mieux que toutes les vertus ensemble.

Per alias virtutes nostra Domino impendimus: per obedientiam nosmetipsos exhibemus Gregor. XXXV Moral.

Par les autres vertus, nous employons nos biens au service du Seigneur; par l'obéissance, nous nous donnons nous-mêmes.

Victimæ sunt obsequia obedientium, quia, cum hominibus pro Deo *subjicimur, superbos spiritus superamus.* Id. in IV Reg.

Tous les services de ceux qui vivent sous l'obéissance sont autant de sacrifices, parce que, quand nous nous soumettons aux hommes pour l'amour de Dieu, nous domptons l'esprit d'orgueil qui règne en nous.

Nihil arduum humilibus, nihil asperum mitibus, ei facilè omnia præcepta veniunt in effectum quandò gratiæ præcedit auxilium et obedientia mollit imperium. Leo.

Rien n'est difficile aux personnes humbles, rien ne paraît rude à ceux qui sont d'un doux naturel; il est bien aisé d'exécuter ce qui nous est commandé quand on a le secours de la grâce, et que la promptitude de l'obéissance adoucit la dureté du commandement.

Non dura ibi necessitate servitur, ubi diligitur quod jubetur. Id.

La nécessité d'obéir n'est point fâcheuse quand on aime ce qui est ordonné.

Obedientia sola virtus est, quæ virtutes cæteras menti inserit, insertasque custodit. Gregor. in I Reg.

L'obéissance est la seule vertu qui met dans l'âme les autres vertus, et qui les y conserve après les y avoir mises.

Obedientia est spontaneum et rationabile propriæ voluntatis sacrificium. Bonavent.

L'obéissance est un sacrifice volontaire et raisonnable de notre propre volonté.

Discretionis locum in vobis suppleat virtus obedientiæ. Bernard. De vitâ solitar.

Il faut que la vertu de l'obéissance supplée en vous la discrétion.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[L'obéissance]. — Dieu ayant établi l'Eglise sur les ruines de la Synagogue, il a fait les chrétiens comme de nouvelles créatures en Jésus-Christ, et il a fondé sur l'obéissance cette nouvelle création. Mais il ne se contente pas que nous obéissions à lui-même, il veut encore, pour exercer davantage notre soumission, que nous lui obéissions en la personne des hommes; et c'est pour nous obliger plus puissamment à ce devoir, et pour faciliter notre obéissance, qu'il a établi deux sortes de gouvernements, l'un politique et l'autre spirituel. Il se met en la personne des supérieurs, et dispose les cœurs des inférieurs à l'obéissance, leur faisant comprendre que le respect et la soumission qu'ils rendent à ses lieute-

nants, il les tient comme rendus à lui-même. C'est avec ces sentiments de soumission que S. Maur embrassa la vie religieuse, commençant à obéir aussitôt qu'il y fut entré. Il parut bien qu'il avait cette double impression au-dedans et au-dehors de lui-même, qu'il regardait Dieu en la personne de S. Benoît, et qu'il l'écoutait comme Dieu même, ainsi qu'il parut dans cet acte éclatant d'obéissance qu'il rendit à ce saint patriarche, que personne n'ignore, et dont nous avons fait mention ailleurs.

Quoique l'obéissance n'ait pas autant d'éclat que les autres vertus, elle ne laisse pas d'avoir autant de mérite : car, outre qu'elle est leur mère et leur nourrice, et qu'elle les conserve, il semble qu'elle soit une vertu générale, qui concourt avec toutes les autres et qui les contient, et que pour les posséder il suffise d'avoir l'obéissance. Comme chaque péché est une révolte contre Dieu, chaque vertu est une soumission à sa volonté. C'est pourquoi S. Grégoire dit que l'obéissance porte avec elle toutes les vertus dans une âme, et qu'elle les y conserve pendant qu'elle y fait son séjour ; qu'elle a le mérite de la foi, et que quiconque la perd est convaincu d'être infidèle, quoiqu'il semble encore être fidèle en apparence : *Obedientia sola virtus est, quæ virtutes cæteras menti inserit, insertasque custodit.* Elle a encore cet avantage sur toutes les autres vertus, qu'elle est un sacrifice universel, qui immole à Dieu l'homme tout entier. Chaque vertu est un sacrifice qui trouve en nous quelque victime pour apaiser la justice de Dieu. L'aumône et la pauvreté volontaire lui offrent nos biens, et nous détachent insensiblement de tout ce qui nous attachait à la terre ; la virginité lui consacre notre corps ; la pénitence immole ce même corps par les mortifications ; la foi fait un sacrifice de notre esprit, en l'obligeant à croire des vérités qu'il ne comprend pas : *captivantes intellectum in obsequium fidei,* dit S. Paul (II Cor. x) ; l'amour de nos ennemis immole à Dieu notre mémoire, par l'oubli des injures que nous pouvons avoir reçues ; la charité lui fait un sacrifice de notre volonté, car en l'aimant nous n'avons point d'autre volonté que la sienne. Mais outre que l'obéissance partage cette soumission avec la charité, et qu'elle est un sacrifice de notre propre volonté : *Obedientia est spontaneum et rationabile propriæ voluntatis sacrificium,* elle est encore un sacrifice général de tous nos biens de toutes les parties de notre corps et de toutes les facultés de notre âme, et quiconque veut apaiser Dieu, dit S. Grégoire, n'a qu'à dompter l'orgueil de son libre arbitre et à s'immoler par le glaive de l'obéissance : *Tantò* Deum *quisque citiùs placat, quantò, repressâ arbitrii sui superbiâ, gladio præcepti se immolat.*

[De la vie cachée].—On n'estime pas assez communément les avantages de la vie cachée du Sauveur ; on ne la regarde que dans les emplois éclatants de l'opération des miracles, de la conversion ou de la rédemption du monde. Cependant, n'ayant donné que trois ans à ces occupations

publiques, il est demeuré trente ans dans le silence et dans l'obscurité, quoique la dignité de sa personne et la gloire qu'il devait procurer à son Père l'obligeât, semble-t-il, de paraître à la vue des hommes. Et c'est de cet état caché que l'Apôtre fait l'exemple de la sainteté des chrétiens, quand il les exhorte à mener une vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu. Elle est cachée en lui par le baptême, où nous avons été ensevelis avec le Sauveur, et nous sommes cachés en lui d'une seconde manière par l'imitation de sa solitude et de son humilité. Mais ce que l'Apôtre a dit de tous les chrétiens, nous le pouvons dire de S. Maur dans l'état de la religion, où il a rempli les obligations de la sépulture du baptême. Il pouvait assurément paraître avec éclat dans le monde; il était d'une maison illustre, et les qualités de son esprit et les autres avantages de la nature, répondant à la grandeur de sa fortune, lui permettaient de grandes espérances. Cependant à la vue de ces lumières, il quitte le monde encore enfant, avant d'avoir eu le loisir de le goûter.

C'est le privilége d'une vertu cachée de ne chercher point à être vue d'autres yeux que de ceux de Dieu ; de le regarder comme le seul juge et le seul arbitre de ses actions. Les vertus qui paraissent en public, et qui ont les yeux des hommes pour témoins, sont en danger de souffrir quelque mélange, et de faire quelques réflexions injurieuses à leur gloire dès-lors même qu'on les aperçoit. Mais, quand un saint est seul dans une solitude, c'est une grande marque de sa pureté, de sa vertu, qu'il ne regarde que Dieu, et qu'à lui seul il veut plaire. Quelque motif qui oblige S. Maur de se retirer et de mener une vie cachée, n'est-ce pas un miracle de sainteté, d'avoir ainsi condamné une vie qui méritait tant d'estime, à une retraite si obscure qu'on ne peut dire autre chose de ce premier état où il a vécu si longtemps, sinon que sa vie a été cachée et ensevelie ?

[Les miracles].—Il est dans l'ordre de la justice de Dieu de garder quelque mesure dans la récompense des saints : elle garde toujours une proportion entre les qualités de la gloire qu'il leur donne et les caractères de la sainteté qu'ils ont pratiquée. C'est sur cette maxime que les interprètes de l'Ecriture ont remarqué que Dieu donnait la puissance des miracles pour la récompense de deux sortes de sainteté : aux humbles qui mènent une vie cachée aux yeux du monde, et aux pénitents qui ont mortifié leur corps par de rudes austérités. — Il donne le pouvoir aux saints cachés, pour compenser et réparer glorieusement dès cette vie, par cet éclat sensible et extérieur, les ténèbres de l'obscurité de leur vie. Il donne aux saints pénitents ce pouvoir, pour honorer par ces usages surnaturels les corps qu'ils mortifient par leur pénitence, et il témoigne, par ce présent de sa toute-puissance, qu'il a pour agréables leurs rigueurs. Admirable justice de Dieu, qu'il exerce excellemment en la personne de S. Maur! Il mène une vie humble et cachée dans l'obscurité d'un monastère;

il renonce volontairement à la gloire : que fait Dieu pour récompenser cette humilité ? il lui donne le pouvoir miraculeux, et par ce moyen il lui rend la gloire qu'il avait méritée avec surabondance. S. Maur mortifie son corps par des austérités et des jeûnes, il affaiblit sa santé, il détruit sa vie : que fait la bonté de notre Dieu ? Il fait de ce corps mortel l'instrument de ses miracles. Ses yeux ont versé des larmes, il rend la vue aux aveugles ; il a affaibli sa santé par des jeûnes, il donne la santé aux malades ; ses membres à demi-morts seront des sources publiques de vie. Ainsi Dieu récompense les humbles et les pénitents, même dès ce monde.

[L'austérité jointe à l'innocence].—C'est une chose plus admirable de voir un saint qui a vécu dans l'innocence pratiquer de rudes mortifications, que de voir un saint qui a été grand pécheur, faire de rudes pénitences des crimes qu'il a commis ; les saints qui ont vécu dans le dérèglement trouvent dans leur vie passée des obligations et des motifs pour s'exciter à la pénitence ; et ils y sont obligés par justice, pour expier leurs péchés. Ils doivent faire servir à la gloire de Dieu les membres qui ont servi à l'iniquité, selon le témoignage même de l'Apôtre : *Sicut exhibuistis membra vestra*, etc. (Rom. IV). Mais quand nous voyons un saint qui a vécu dans une pureté angélique traiter son corps avec des rigueurs sans mesure, pour ainsi parler, comme s'il eût été le plus grand pécheur du monde, quoique son innocence semble le dispenser de tant d'austérités, et qu'il n'ait aucune raison qui l'oblige à cette justice, nous pouvons conclure que c'est un miracle de grâce que les exemples admirables du Fils de Dieu opèrent en ce saint innocent et pénitent. — Telle a été la pénitence de S. Maur dans l'obscurité de son monastère. Il avait pris le parti de la solitude et embrassé l'état religieux dès le premier âge de sa vie ; ainsi il avait conservé son innocence à la faveur de cette solitude : cependant, il traita toujours son corps avec toute la rigueur possible, pratiquant les jeûnes et les mortifications comme s'il eût été le plus criminel de tous les hommes.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[S. Maur enfant].— S. Maur, dont nous faisons ici l'éloge, est de l'une des plus illustres familles de Rome ; son père est une personne également distinguée par ses emplois et par son mérite ; il y a des biens immenses dans sa maison : n'appréhendez-vous point qu'il ne soit infecté de la corruption que l'abus qu'on a coutume de faire de la grandeur semble avoir attachée à toutes ces choses? Ne craignez pas, la Providence divine veille sur lui d'une manière toute particulière : car, parmi tous ces dangers, elle lui fait trouver une éducation tout à fait chrétienne, ceux dont il a reçu la vie lui inspirant, et par leurs exemples et par leurs instructions, les sentiments d'une piété solide et véritable, autant que la tendresse de son âge peut le permettre. Ainsi, il eut dans la maison paternelle un avantage infiniment plus estimable que celui que trouvèrent les Israélites dans la terre de Gessen, lorsque, jouissant de la lumière, ils virent le reste de l'Egypte couvert des ténèbres les plus épaisses ; car il se vit, au milieu des grandeurs humaines, garanti de ce funeste aveuglement qu'elles produisent dans l'esprit des autres. Tel fut l'état où se trouva ce saint enfant, lorsque des mains de ses parents il passa dans celles du grand S. Benoît, dans un âge fort peu avancé. Dieu, qui l'avait choisi de toute éternité pour en faire une des lumières de ce saint ordre, se hâte, pour parler avec l'Ecriture, de le retirer du monde, dont l'air contagieux ne fait toujours que trop d'impression sur les âmes que la grâce divine rend les plus inaltérables. (**Le P. Martineau.**)

[L'école de S. Benoît.] — La science que Benoît devait apprendre à ceux que la divine Providence conduisait dans le lieu de sa retraite n'était pas de ces sciences que l'on cherche à grands frais dans les livres des auteurs profanes, et qui souvent ne laissent que de la sécheresse dans l'esprit et de l'enflure dans le cœur. C'était la science que la sagesse éternelle nous a donnée dans l'Evangile, et que tout fidèle, selon l'avis du grand Apôtre, doit infiniment préférer à toutes celles qui sont le plus capables de

donner de la réputation dans le monde. L'Eglise, depuis sa naissance, n'eut jamais de personne plus versée dans cette science, la plus importante qui fut jamais, que ce glorieux patriarche d'Occident. Mais il trouva d'admirables dispositions dans notre jeune enfant pour profiter de ses pieuses instructions. N'attendez pas que je vous parle ici de la facilité qu'il avait à comprendre les saintes leçons de son maître, de la pénétration, de la vivacité de son esprit, de sa prodigieuse mémoire : toutes ces belles qualités que la vanité humaine fait si fort valoir, Maur les avait reçues de la nature ; car il semble qu'elle avait pris plaisir, ou plutôt la divine Providence, à unir dans sa personne un esprit excellent avec une taille majestueuse. Mais, grâces au Ciel, pour la consolation de ceux qu'elle n'a pas si avantageusement partagés, tous ces talents, si nécessaires pour apprendre les sciences qui flattent la curiosité, la vanité ou la cupidité de l'homme, ne le sont nullement pour apprendre celle qui le conduit dans les voies du salut. Il suffit d'avoir de la docilité pour prendre les impressions de ceux qui nous intruisent, de la fidélité pour les suivre, du courage pour les mettre en pratique. Ce furent ces trois qualités qui conduisirent notre saint au plus haut degré de la gloire et de la sainteté. (*Le même*).

[Docilité de S. Maur].—Jamais disciple ne fut plus docile que le jeune Maur à écouter et à suivre les leçons de son père S. Benoît. Ce qui empêche la docilité à l'égard de la science du salut, ce sont les faux préjugés que l'on prend le plus souvent, dans le monde, dès la plus tendre jeunesse. Avec quelle application ne faut-il pas travailler à les détruire, ces malheureux préjugés, avant de pouvoir faire entrer dans un esprit les maximes éternelles ! Car vous n'ignorez pas que les premières impressions qui se font sur l'esprit des enfants sont si profondes qu'il est infiniment difficile de les effacer. C'est un malheur qu'on ne peut assez déplorer, mais c'est un malheur inévitable à ceux qui naissent dans l'éclat de la noblesse ; tout ce qui environne les enfants de qualité conspire à leur donner de hauts sentiments de leur état : la magnificence de la maison paternelle où ils sont élevés, l'assiduité des domestiques qui les servent, les soumissions et les caresses de ceux que l'intérêt attache à leur personne, les instructions même des gens qui, pour parler comme on parle, doivent leur apprendre le monde, tout cela les porte à croire qu'ils apportent en naissant une dispense générale de faire tout ce qui ne leur plaît pas, et un droit absolu de faire tout ce qui leur plaît. (*Le même*).

[Vertus de S. Maur]. — Qui d'entre les disciples de S. Benoît le suivit de plus près que S. Maur ? Ses vertus, comme celles de ce grand patriarche, furent toutes extraordinaires. Il s'accoutuma de bonne heure aux jeûnes les plus rigoureux, et à ne manger que deux fois la semaine, à l'imitation de son vénérable père. Il souffrait le froid au-delà de ce que l'on

peut se persuader. Il était si austère dans son habillement, qu'on le voyait toujours vêtu d'un cilice très-long et très-piquant. Il veillait plus qu'aucun autre religieux, les prévenant tous, et n'étant jamais prévenu d'aucun d'eux, puisque jamais on ne le vit sortir de son lit. Mais peut-on appeler lit un peu de sable et de chaux sur quoi il reposait, se faisant même scrupule d'y reposer en carême, s'y tenant ou assis ou debout pendant tout ce temps consacré par la pénitence de toute l'Eglise ? Il joignait de longues prières à ces mortifications, surpassant en cela tous ses confrères, mêlant le travail des mains à ses exercices spirituels. La lecture succédait à l'oraison ; et il passait ainsi d'une action sainte à une autre, ne pouvant vivre sans cette nourriture solide de la parole de Dieu. Or, quel fut, je vous prie, le fondement de tant de vertus extraordinaires ? L'obéissance à celui que Dieu lui avait donné pour père. (**Houdry**).

[Obéissance de S. Maur]. — Les vertus ont toutes un même principe ; c'est de là qu'elles sont si unies et qu'elles ne se quittent jamais. Elles entrent comme de compagnie dans l'âme du juste, et elles se prêtent la main les unes aux autres pour se défendre contre leurs ennemis communs. La prudence ne serait-elle pas faible sans la force ? la force ne serait-elle pas téméraire sans la prudence ? la justice serait trop sévère si elle n'était modérée par la miséricorde, et la miséricorde aurait trop de douceur si elle n'était animée par la justice. Quoique les Saints possèdent toutes ces vertus, néanmoins ils ne les possèdent pas toutes dans un égal degré. S. Benoît avait sans doute beaucoup d'amour pour la pénitence et pour l'humilité, puisqu'il se cacha avec tant de soin aux yeux du monde, et qu'il choisit un genre de vie si austère qu'il aurait effrayé les cœurs les plus courageux ; mais il avait encore plus d'amour pour la solitude, puisqu'il s'écarta des villes et qu'il s'ensevelit dans les déserts. S. Maur possédait sans doute toutes les vertus, puisqu'il en a donné tant de preuves pendant sa vie. Son humilité éclatait dans toutes ses actions, aussi bien que sa patience à supporter les défauts de ses frères ; son amour pour la pauvreté fut jusqu'à l'excès, puisqu'il renonça à un ample patrimoine et à toutes les espérances du siècle. Mais l'obéissance était, ce semble, sa vertu dominante. C'est elle qui fait sa gloire, et qui le distingue des autres saints. (**Le P. Senault**).

[S. Maur marche sur les eaux]. — Ce qui doit parfaitement nous convaincre de la fidélité de Maur à suivre la conduite de son saint maître, c'est la mémorable action que le grand pape S. Grégoire rapporte au second livre de ses *Dialogues*, et qui a été l'objet de l'admiration de tous les siècles. L'un des disciples de Benoît, étant allé puiser de l'eau, tomba par malheur dans un endroit très-profond, d'où il était impossible qu'il se retirât. Dieu fit connaître le danger de ce religieux à S. Benoît, qui était

alors occupé à la prière, et le saint ordonna à Maur d'aller secourir son frère. Maur avance à grands pas vers le lac, et, soit que son obéissance l'empêche de voir le péril auquel il va lui-même s'exposer, soit que sa charité le lui fasse mépriser, sans hésiter il se dispose à entrer dans l'eau. Dieu ne lui manqua pas au besoin: car, par un miracle semblable à celui qu'il avait fait autrefois en faveur du prince des Apôtres, il affermit l'eau sous les pieds du saint religieux, de sorte qu'il tira son frère à demi noyé des portes de la mort, à laquelle il s'était exposé si généreusement lui-même. Tous ses compagnons lui applaudirent ; le religieux qu'il avait secouru avec tant de charité publia partout une chose si mémorable, et S. Benoît fit publiquement l'éloge d'une vertu à qui le Ciel même avait donné une approbation si éclatante. Mais, par une modestie aussi admirable que le miracle même, Maur, fort éloigné de la vanité de ces gens qui ont de grandes idées d'eux-mêmes jusque dans des bagatelles, qui s'entêtent de leur prétendu mérite dont personne ne s'aperçoit, Maur, dis-je, se cachait de son propre mérite, qui brillait aux yeux de tout le monde, et ne se croyait digne que de mépris quand il s'attirait une admiration universelle. Quoiqu'il fût visible que c'était en faveur de son obéissance que Dieu avait opéré un tel prodige, il l'attribuait à la seule sainteté de celui dont il avait exécuté les ordres, ne se réservant que la gloire de lui avoir obéi avec toute la fidélité qui lui était possible. (**Le P. Martineau**).

[Réflexions sur ce fait]. — S. Bernard nous enseigne que celui qui est véritablement soumis doit devenir insensé pour devenir sage ; que sa discrétion consiste à n'en avoir point du tout : *Stultus fiat ut sit sapiens, et hæc omnis ejus discretio ut nulla sit ei discretio.* Il voulait dire que l'obéissance tenait lieu de discrétion, et que l'on ne demande pas d'un religieux les lumières de la prudence, mais l'aveuglement de la soumission : *Discretionis locum in vobis suppleat virtus obedientiæ.* C'est ainsi que S. Maur disait souvent à S. Benoît qu'il le considérait comme remplissant sur la terre la place de Dieu : *Jube quod vis:* commandez ce qu'il vous plaira ; votre commandement me tiendra lieu de lumière, et je dois m'attendre que, comme c'est par votre bouche que Dieu explique ses volontés, c'est aussi par vos mains qu'il distribue ses grâces, pour accomplir ce qu'il vous plaît de commander : *Jube quod vis.* Ainsi, mon obéissance est aveugle ; elle me tient lieu de raison, de lumière et de prudence, et je veux devenir aveugle et insensé pour devenir sage. Que cette disposition est sainte ! Ne dirait-on pas qu'elle rend impeccable ? car celui qui obéit toujours à son supérieur suit toujours les mouvements du Saint-Esprit. On peut donc conclure que S. Maur, n'agissant que par la conduite de S. Benoît, ne pêchait nullement en cela, et que, parfaitement soumis à son maître, toutes ses actions étaient méritoires. Si ses mœurs étaient innocentes et pures, il avait encore pour autre avantage de ne faire jamais que la vo-

lonté de Dieu tant qu'il obéissait au saint patriarche, et il était encore en cela semblable, en quelque manière, aux esprits célestes, qui sont au comble du bonheur en exécutant les volontés du Tout-Puissant. (**Le P. Senault**).

[S. Maur apôtre]. — Ne croyez pas que ce soit une qualité trop relevée pour un pauvre religieux que de lui donner le nom d'apôtre, quoique ce nom appartienne particulièrement aux premiers fondateurs de l'Eglise de Jésus-Christ, qu'il avait choisis immédiatement lui-même et ordonnés pour aller porter son nom jusqu'aux extrémités de la terre. On peut dire avec vérité que Dieu a choisi de temps en temps des saints pour succéder à leur emplois, et pour leur communiquer une extension de ce glorieux titre. Et comme nous voyons que S. Bernard donne le titre d'apôtre à S. Malachie seulement pour avoir été rempli de l'esprit apostolique, pourquoi ne pourrons-nous pas donner ce même titre au grand S. Maur, puisqu'il a fait à proportion, pour l'état religieux, ce que les apôtres ont fait pour l'Eglise? Car, comme le Sauveur, après avoir établi lui-même son Eglise, envoya les Apôtres l'étendre chez les nations étrangères, quand il a voulu fonder l'état religieux, il s'est servi de S. Benoît dans l'Occident, et lui a donné S. Maur pour coadjuteur, afin de le fonder en France. Si bien que l'on peut dire que, comme S. Denys est proprement l'apôtre de la France, parce qu'il y a établi l'Eglise de Jésus-Christ, on peut dire de même que S. Maur en est l'apôtre en un autre sens, pour l'établissement de l'état religieux. L'un y a apporté l'Evangile, et l'autre y a apporté cet esprit religieux que S. Grégoire de Nazianze appelle la plénitude de l'Evangile. (**Biroat**).

[Eloge général du saint]. — On ne doit point considérer S. Maur comme un simple religieux, ni comme l'un des disciples de S. Benoît seulement, ni comme le plus parfait imitateur des vertus de ce saint patriarche. Ces titres sont grands, à la vérité; ils peuvent faire le fond de son éloge, quand même on les traiterait séparément; mais il y a plus : car S. Maur est véritablement le fondateur de cet ordre si célèbre qui est aujourd'hui la gloire, la joie et l'édification de l'Eglise, et l'odeur de piété que répandent de toutes parts tant de saints religieux qui le composent est un bien qu'on ne peut assez estimer en France, où l'on en est redevable à ce grand saint. Pouvaient-ils avoir un plus glorieux fondateur? et ne seraient-ils pas heureux d'imiter de près les vertus de ce grand saint, comme il imita pendant sa vie les vertus de S. Benoît? — Mais doit-il être proposé seulement aux religieux de son ordre, comme un modèle parfait de toutes les vertus? N'y a-t-il pas aussi plusieurs circonstances de sa vie que les gens même du monde puissent imiter? N'est-ce pas de lui que les hommes d'affaires pourront apprendre à choisir un temps pour s'en séparer et penser sérieusement à leur salut, comme à l'unique affaire qui de-

mande seule plus d'application que toutes les affaires du monde ensemble, puisque S. Maur se retira de toutes ses autres affaires, quoique très-saintes, deux ans avant de mourir et quarante ans après qu'il eut pris la conduite de son monastère, pour s'occuper encore davantage de DIEU, et s'occuper de lui seul ? Que diront, après cet exemple, ceux qui ne s'adonnent pas seulement, comme Marthe, aux fonctions de la charité, et qui ont besoin de se retirer pour réparer les déchets de piété que l'on souffre quelquefois dans un exercice si pieux, mais qui sont tellement dissipés par le commerce du monde, qu'ils oublient eux et leur salut, qu'ils perdent presque toujours DIEU de vue et ses terribles jugements? Ils ne sentent point leurs plaies, ils ne connaissent point le malheur qui les presse, et dorment ainsi en sûreté, parce que le tracas des affaires les étourdit. Quel besoin n'ont-ils pas de se retirer du monde, au moins à certains intervalles, pour s'occuper de leur dernière fin ? (**Houdry**).

SAINTE SCHOLASTIQUE,

Sœur de saint Benoît.

AVERTISSEMENT

Ste Scholastique, *dont l'Eglise célèbre la fête et dont on fait l'éloge en tant de maisons religieuses, n'est pas, à la vérité, un sujet fort avantageux pour un prédicateur qui en fait le panégyrique, parce que l'on ne sait d'autre particularité de la vie de cette sainte, sinon qu'elle s'est consacrée au service de* Dieu *dès sa plus tendre jeunesse, et que, ayant imité le grand S. Benoît son frère dans la pratique des plus difficiles conseils de l'Evangile, elle a été doublement sa sœur, mais beaucoup plus par la ressemblance de mœurs et les qualités de l'âme que par l'union du sang et de la nature.*

Cette ressemblance néanmoins peut servir d'une ample matière de discours, puisqu'on ne peut séparer l'eloge de la sœur de celui du frère, particulièrement si à cette conformité de mœurs et d'inclinations on joint celle de desseins, de projets et d'entreprises. Car, comme S. Benoît a été le premier fondateur de l'ordre monastique dans l'Occident, Ste Scholastique *l'a été des personnes de son sexe qui se sont consacrées à* Dieu *dans la vie religieuse. On ne doit point faire difficulté de lui donner ce titre après les preuves convaincantes que de savants hommes rapportent, qu'elle a véritablement professé la vie religieuse et pris la conduite d'un monastère de filles, qui, dans la suite des temps, se sont multipliées dans l'ordre de S. Benoît, dont elles portent le nom, et qui reconnaissent pour leur mère* Ste Scholastique, *sa digne sœur.*

Pour ce qui est des vertus personnelles qui ont rendu cette sainte recommandable, comme elle a passé sa vie dans la solitude, ce qu'on peut louer et admirer en elle c'est la fuite du monde et le mépris de ses plaisirs et de ses grandeurs, une humble et prudente simplicité dans toute sa conduite, la mortification de tous ses sens, un entretien continuel avec DIEU, *une soumission parfaite aux leçons que lui faisait celui qu'elle chérissait comme son frère et qu'elle écoutait comme son maître.*

§ I.

Desseins et Plans.

I.— *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, et volabo et requiescam?* (Ps. 54). — Le Saint-Esprit, prévoyant que nous pourrions être un jour en peine de faire l'éloge de Ste Scholastique, qui avait avec tant d'humilité dérobé aux yeux des hommes cette belle vie qu'elle avait cachée avec JÉSUS-CHRIST en DIEU, comme parle S. Paul, voulut, à la fin de ses jours, faire lui-même son panégyrique, et nous donner son portrait, lorsqu'il fit passer sa belle âme, au moment de sa mort, devant les yeux de son frère S. Benoît, sous la forme d'une colombe. Il voulut aussi par-là nous faire connaître que la sainte avait imité les perfections incomparables de cette Épouse des cantiques si singulièrement aimée, et qu'il appelle si souvent sa colombe : *Veni, columba mea.* Ce sera donc en qualité d'une colombe qui prend son vol que nous la considérerons en ce discours, afin de faire naître dans nos cœurs un généreux désir de la suivre, chacun selon notre condition et notre état. Trois vols ou trois transports feront le partage de son éloge.

Le premier vol de cette colombe est celui que le prophète exprime par les paroles qui suivent immédiatement celles de mon texte : *Ecce elongavi fugiens et mansi in solitudine* : elle s'est éloignée du monde pour se retirer dans la solitude.

Le second vol a été celui que nous marque S. Paul, lorqu'il dit que les véritables fidèles s'élèvent au-dessus de toutes les choses terrestres, et que leur conversation est dans le ciel : *Conversatio nostra in cœlis est* (Philipp. III).

Le troisième vol est celui que remarque S. Benoît, quand il la vit sous la forme d'une colombe, qui s'envolait dans le ciel. (*Le P. Texier*).

II. — *Vita vestra abscondita est cum Christo in* Deo. (Coloss. III).—Ce que S. Paul a dit des chrétiens en général, pour montrer quelle devait être la sainteté de leur vie, nous le pouvons dire de Ste Scholastique, en ce jour où l'Église célèbre son triomphe : nous pouvons dire que l'amour divin, aussi bien que l'amour profane, ayant et sa lumière et son obscurité, ce n'est pas moins aimer Dieu, de se cacher pour l'amour de lui que de paraître pour sa gloire. Ste Scholastique a eu ces deux avantages ; elle s'est cachée pour la gloire de Dieu, elle a aussi eu son éclat pour cette même gloire.

1° Elle a été cachée aux yeux des hommes, ayant mené une vie obscure sur la terre, et s'étant retirée dans la solitude, pour ne plaire qu'à Dieu.

2° Elle a brillé aux yeux de Dieu, s'étant occupée toute sa vie à la contemplation des choses célestes, et menant une vie plus divine qu'humaine.

—

III. — En faisant l'éloge de Ste Scholastique devant les religieuses bénédictines, on peut proposer l'exemple et les règles de leur illustre mère, et prendre pour texte : *Ne dimittas legem matris tuæ*.(Prov. I). Faire remarquer tous les traits de la vie de cette grande sainte : Embrassant la croix du Sauveur dès sa jeunesse, fuyant les pompes et les plaisirs du siècle, et se faisant, dans la maison de son père, une solitude domestique où elle s'adonne à la mortification et à toutes les rigueurs de la pénitence. — On peut la faire voir, en second lieu, se retirant auprès du Mont-Cassin, y assemblant un grand nombre de vierges, partageant avec son frère S. Benoit la conquête des âmes, et jetant avec lui dans l'Occident les fondements de la vie monastique. — C'est dans ces deux états que l'on peut la représenter, et dans la maison de son père et auprès du Mont-Cassin.

1° Dans la maison de son père, où, s'étant formé une solitude, renonçant à toutes les pompes du siècle, cette grande sainte se donnait à toutes les mortifications et à toutes les rigueurs de la plus austère pénitence.

2° Auprès du Mont-Cassin, où, consacrant sa virginité au Sauveur, comme devant être la mère d'une quantité de vierges saintes, elle en rassemble un grand nombre auxquelles elle enseigne les voies de la plus haute perfection, les instruisant dans la vie religieuse, leur inspirant, et par ses paroles et par ses exemples, toutes les vertus propres à cet état.

—

IV. — Considérer Ste Scholastique comme sœur et comme disciple de S. Benoît.

Premièrement.—Sœur de ce saint patriarche, elle lui a été parfaitement semblable — 1° Dans le genre de vie qu'elle a embrassé, ayant comme lui mené une vie solitaire dès son jeune âge, d'abord dans la maison de son père, entièrement séparée du monde et uniquement occupée du soin de servir Dieu ; ensuite se retirant, à l'exemple de son frère, dans une solitude, renonçant à tout commerce avec le monde pour ne vaquer qu'à son salut. — 2° Elle s'est rendue semblable à lui dans la manière de vivre, imitant ses jeûnes rigoureux, se revêtant d'un rude cilice, et suivant en tout son exemple dans la pénitence et l'austérité de sa vie. — 3° Elle lui a encore été plus parfaitement semblable dans son dessein et dans son entreprise, qui a été d'établir l'ordre monastique à l'égard des personnes de son sexe, par une forme de vie régulière, c'est-à-dire où on observât la même règle que son frère avait dressée pour ceux que Dieu appelle à son ordre par une singulière vocation.

Secondement. — Si nous considérons cette grande sainte comme le premier disciple de S. Benoît, le grand maître de la vie spirituelle et religieuse, il n'y a point de doute qu'elle apprit sous sa discipline. — 1° Les plus excellentes maximes de l'Evangile, non-seulement celles qui sont de précepte, mais plus particulièrement encore les conseils, comme le dépouillement universel de toutes choses : car, le renoncement que son frère avait fait le premier à toutes les espérances du siècle l'ayant laissée héritière de ses biens, elle aima mieux suivre son exemple et y renoncer comme lui. — 2° Elle y apprit les plus exactes observations des règles de la vie monastique, comme étant les moyens d'arriver à la plus haute perfection, — 3° Elle fut instruite à fond de la manière dont elle devait gouverner les filles qui se rangeraient sous sa conduite, afin d'en faire autant de saintes et parfaites religieuses.

§ II.

Les Sources.

Le premier et le plus ancien auteur qui ait parlé de Ste Scholastique, sœur du grand S. Benoît, est **S. Grégoire-le-Grand**, au 2° livre de ses *Dialogues*, d'où l'on a appris ce qu'on en sait de plus certain.

Tous ceux qui ont écrit la vie de S. Benoît n'ont pu se dispenser de parler de son illustre sœur, comme d'une personne étroitement liée avec lui, non-seulement par la proximité du sang, mais encore davantage par la conformité de mœurs, d'emplois, de desseins et de sainteté : en sorte que les instructions qu'elle en a reçues font une des plus considérables circonstances de la vie de ce saint patriarche.

Tous les *Martyrologes* que nous avons, anciens et nouveaux, parlent d'elle avec éloges, les uns comme d'une véritable religieuse, maîtresse et confondatrice de plusieurs vierges qui ont vécu en communauté sous sa direction ; les autres comme d'une vierge qui menait une vie sainte et séparée de tout commerce du monde, sous la direction de son frère.

Il y a une vie plus étendue de Ste Scholastique, composée par un père bénédictin anonyme, et qui est rapportée tout au long dans les Bollandistes, au 10 Février.

Mabillon, Préface du 1er tome des *Actes des saints de l'ordre de S. Benoît*, a fait une vie abrégée de cette sainte, où il ne rapporte que ce qu'en dit S. Grégoire-le-Grand comme ce qu'on en peut dire de plus certain, et réfute en judicieux critique ce qui n'est appuyé sur aucun fondement. — Il a fait encore une longue dissertation sur la profession de la vie religieuse de Ste Scholastique, où il prouve, par des raisons convaincantes et des autorités incontestables, qu'elle a été vraiment religieuse astreinte aux règles et aux observances propres à cet état, à l'exception de la clôture, et qu'il y aurait de la témérité à soutenir le contraire. D'ailleurs, comme il est constant que S. Benoît a gouverné des religieuses aussi bien que des religieux, ne doit-on pas croire qu'il a partagé ce soin avec sa sœur, qui est entrée dans tous ses desseins, et qu'elle a institué et gouverné, avec lui et sous lui, une communauté

de filles véritablement religieuses, qui se sont perpétuées de siècle en siècle, comme les religieux de S. Benoît.

Les Bollandistes, qui ont si exactement examiné tout ce qui a été écrit sur cette sainte, sont du même sentiment.

Biroat, Panégyriques, en a un sur Ste Scholastique.

Le P. Senault, Panégyriques.

Le P. Texier, Panégyriques.

Dans les *Eloges historiques*, il y a un sermon sur ce sujet.

§ III.

Passages, exemples et applications de l'Écriture.

Ecce elongavi fugiens et mansi in solitudine. Ps. 54.	Je me suis éloigné par la fuite, et j'ai demeuré dans la solitude.
Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus. Oseæ II, 14.	Je la mènerai dans la solitude, et je lui parlerai au cœur.
Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, et volabo et requiescam? Ps. 54.	Qui me donnera les ailes de la colombe, et je volerai et me reposerai?
Bonum est viro cùm portaverit jugum ab adolescentiâ suâ: sedebit solitarius, et tacebit, quia levavit super se. Thren. III, 27.	Il est bon à l'homme de porter le joug dès sa jeunesse: il se tiendra solitaire et dans le silence, et s'élèvera au-dessus de lui-même.
Quàm magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine, quam abscondisti timentibus te! Ps. 30.	Combien est grande, Seigneur, l'abondance de votre douceur, que vous avez réservée pour ceux qui vous craignent.
Doce me facere voluntatem tuam. Ps. 143.	Enseignez-moi, Seigneur, à faire votre volonté.
Meditabor ut columba. Isaiæ XXXVIII, 14.	Je gémirai comme la colombe.
Quasi columbæ meditantes gememus. Id. 59.	Nous soupirons et nous gémissons comme des colombes.
Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo. Coloss. III, 3,	Votre vie est cachée en DIEU, avec JÉSUS-CHRIST.
Nostra conversatio in cœlis est. Philipp. III, 20.	Notre conversation est dans le ciel.
Vivo ego, jàm non ego, vivit verò in me Christus. Galat. III, 20.	Je vis, ou plutôt ce n'est pas moi qui vis, c'est JÉSUS-CHRIST qui vit en moi.
Estote simplices sicut columbæ. Matth. X, 16.	Soyez simples comme des colombes.
Si quis videtur inter vos esse sapiens in hoc mundo, stultus fiat ut sit sapiens. I Cor. III, 10.	Si quelqu'un d'entre vous pense être sage, qu'il devienne insensé pour être sage.
Audi, filia, et vide; obliviscere domum	Ecoutez, ma fille, et voyez; oubliez la

patris tui, et concupiscet Rex decorem tuum. Ps. 44.

Deus, *docuisti me à juventute med.* Ps. 7.

Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo. Galat. vi, 14.

maison de votre père, et le Roi du ciel sera épris de votre beauté.

Seigneur, vous m'avez instruite dès ma jeunesse.

Le monde m'est crucifié, et je suis crucifié au monde.

EXEMPLES ET FIGURES TIRÉS DE L'ÉCRITURE ET DE L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

[La femme de l'Apocalypse]. — Ne peut-on pas comparer Ste Scholastique, sortant de la ville de Rome pour venir dans la solitude se consacrer à Dieu, à cette femme de l'Apocalypse, laquelle, environnée de l'éclat du soleil, de la lune et des étoiles, quittait le ciel, pour s'enfuir dans le désert, afin d'y chercher un asile contre le dragon qui la voulait dévorer? Rome, en effet, était assez florissante, du temps de cette grande sainte pour être regardée comme le paradis de la terre ; rien n'y manquait de tout ce qui pouvait flatter les inclinations d'une fille de qualité qui aurait eu de l'ambition et de la vanité. D'un autre côté, rien ne manquait à Ste Scholastique pour s'attirer de la considération et de l'estime de la part du monde. Elle était d'une famille noble et distinguée, elle avait du mérite, des biens, des agréments ; elle était abondamment pourvue de toutes les qualités qui peuvent plaire aux yeux des hommes. Convaincue cependant que plus on est élevé plus la chute est grande, plus la fortune nous favorise plus il y a de tentations à craindre, surtout de la part du démon comparé dans l'Ecriture au dragon, elle quitte l'agréable séjour de Rome pour s'enfoncer dans un désert. Elle n'attend pas, comme font la plupart des gens du monde, qu'une mauvaise fortune, que quelque revers inespéré l'y contraigne; elle quitte tout, elle abandonne tout de bon gré, et, pouvant paraître dans le monde avec éclat, elle en triomphe par le mépris qu'elle en fait et par la fuite, ne voulant être agréable qu'aux yeux de Dieu.

[La Colombe]. — On sait que S. Benoît vit l'âme de sainte Scholastique monter au ciel en forme de colombe : tous les auteurs qui ont écrit la vie de cette sainte prennent de là sujet de la comparer à une colombe, comme en effet il y a bien du rapport. Et ne vous semble-t-il pas que vous voyez ici cette colombe que le patriarche Noé fit sortir de l'arche, pendant le déluge, pour connaître par ce moyen si les eaux commençaient à s'écouler de dessus la terre, et qui, n'ayant point trouvé de lieu propre à reposer ses pieds, s'en revint dans l'arche. Cette grande sainte est-elle, en effet, autre chose qu'une colombe, soit par sa pureté, soit par ses contemplations, soit par sa solitude, soit par ses gémissements, soit par sa

tendresse et son amour? Est-elle autre chose qu'une colombe que DIEU a envoyée sur la terre pour voir si les eaux du déluge sont écoulées; je veux dire si les vices et les passions ont cédé la place à la vertu et à l'innocence? La voici donc sur la terre, cette colombe; mais n'ayant pu trouver, parmi la corruption du siècle, un seul endroit pour reposer ses pieds, son cœur et ses affections, elle s'en retourne à Noé, dans l'arche, c'est-à-dire au Sauveur, et dans le désert pour y trouver la paix et le repos.

[Marie sœur d'Aaron]. — S'il est constant, comme nous l'avons pu voir, que Ste Scholastique a non-seulement été semblable en toutes sortes de vertus à son frère S. Benoît, mais encore qu'elle l'a secondé dans le dessein, que DIEU avait sur lui, de le faire le premier instituteur de l'ordre monastique en Occident, ce que l'un a fait à l'égard des hommes qu'il a tirés de l'Egypte pour les attirer dans le désert de la religion et leur prescrire des règles afin de vivre en société et de mener sous sa conduite une vie toute sainte, l'autre, je veux dire Ste Scholastique, l'a fait à l'égard des filles, et a partagé cette glorieuse entreprise avec son frère, d'avoir assemblé comme lui une troupe de vierges pour mener une vie régulière sous sa direction. On la peut donc comparer à Marie la prophétesse, sœur d'Aaron, dont il est parlé dans l'Exode, laquelle ne vit pas plus tôt le peuple de DIEU sorti de l'Egypte et entré dans le désert, après avoir passé à pied sec la mer Rouge, qu'elle se mit à la tête de toutes les personnes de son sexe pour chanter les louanges de DIEU; et, comme Aaron son frère était destiné à régler le culte du Seigneur dans ce désert par où il fallait passer pour introduire le peuple dans la terre promise, cette pieuse sœur ne lui fut pas d'un médiocre secours dans ses religieuses fonctions. C'est une allusion, ou, si vous voulez, un exemple de l'union et de la ressemblance du frère et de la sœur dont nous parlons dans un ouvrage aussi glorieux que l'a été l'institution de la vie monastique de l'un et de l'autre sexe, dans cette partie du monde où nous vivons.

[S. Augustin et sa sœur]. — Ste Scholastique n'est pas le seul exemple que l'histoire ecclésiastique nous fournit des saintes dont DIEU a voulu se servir pour contribuer aux plus importants ouvrages de sa gloire. S. Augustin, ayant institué une communauté d'ecclésiastiques avec lesquels il vivait, composa une règle pour une communauté de saintes filles, auxquelles il donna sa propre sœur pour supérieure, afin de les conduire dans la voie de la perfection par la prière, la méditation des choses célestes et les autres exercices propres à leur sexe, pendant que de son côté il réglait son diocèse, combattait les hérétiques et travaillait de toutes ses forces à la gloire et à la défense de l'Eglise. Or, ce que S. Augustin a fait en Afrique par lui-même et par sa sœur, S. Benoit le fit en Italie, avec

Ste Scholastique, et le fruit s'en est répandu dans tout l'Occident pour le bonheur de l'un et de l'autre sexe.

[Colombe et Serpent]. — Pour peu que l'on considère la conduite de Ste Scholastique, on trouvera que, dans sa manière de vivre, elle a joint, autant qu'il est possible, la simplicité de la colombe avec la prudence du serpent, toutes deux si recommandées dans l'Evangile. L'expérience nous apprend que le serpent se sert de trois artifices pour se défendre, en trois occasions dangereuses : la première est de boucher ses oreilles contre les charmes de ceux qui le veulent enchanter ; la seconde, de garantir sa tête et d'exposer tout son corps pour la défendre, parce qu'il sait bien qu'elle est le siége de la vie ; la troisième, de se rajeunir en se dépouillant de sa vieille peau. Ste Scholastique exécuta parfaitement ces traits de prudence, en bouchant ses oreilles aux discours flatteurs que ses compagnes pouvaient lui adresser pour la faire demeurer dans le siècle ; elle couvrit sa tête, c'est-à-dire qu'elle conserva sa raison, en tournant le dos au monde et n'ayant en vue que Dieu ; et elle se rajeunit en se dépouillant du vieil homme et se revêtant du nouveau, je veux dire de Jésus-Christ, par un renoncement entier et parfait à toutes ses passions. Elle imita la simplicité de la colombe, en abandonnant le monde dès son enfance et avant de l'avoir connu, en renonçant aux plaisirs pour passer toute sa vie dans les travaux de la pénitence et de la mortification, en se bannissant du monde pour aller s'ensevelir dans la solitude, et en renonçant à toutes les richesses et les prétentions de fortune pour souffrir les misères de la pauvreté, et goûter les amertumes de la vie la plus austère et la plus mortifiée.

IV.

Passages et Pensées des Saints Pères.

Cui propter Christum mundus totus crucifixus est, et ipse Christo, quomodo possit ampliùs particeps eorum esse quæ in mundo sunt ? Basil. Quæst. 8.

Celui pour qui le monde est crucifié, et qui est crucifié au monde, comment peut-il encore prendre quelque part à ce qui est du monde ?

Simplex eris si te mundo non implicaveris, sed explicaveris : explicando enim te à mun-

Vous aurez la simplicité chrétienne si, au lieu de vous intriguer dans les affaires du monde, vous vous en retirez absolument. Vous acquérez cette simplicité en vous en

do simplex, implicando duplex eris. August. Homil. 2 in Sermon.

Omnibus, in conversionis initio, nulla virtus magis necessaria est quàm simplicitas humilis et gravitas verecunda. Bernard. Serm.

Nihil æquè facit in virtute crescere atque cum Deo *versari et colloqui.* Chrysost. in Ps. 7.

Hæc est gratia devotionis et unctio quam expertus novit, inexpertus ignoral, quoniam nemo scit nisi qui accepit. Bernard. de verbo Petri : *Ecce nos reliquimùs omnia.*

Solitudo quædam necessaria est menti nostræ, ut videatur Deus ; *turba strepitum habet, visio ista secretam desiderat.* August. Tract. 17. in Joan.

Oppidum mihi carcer est, solitudo paradisus. Hieron.

Solitaria vita cœlestis doctrinæ schola est ac divinarum artium disciplina. Basil. De laud. solitar. vitæ.

O eremus, sanctarum mentium delectatio et intimi gustûs inexhausta dulcedo! Id. Ibid.

Pergit in solitudinem ut in aulâ mentis possit divinæ vacare sapientiæ, ubi, omni strepitu terrenarum silente curarum, in meditationibus sanctis et in deliciis lætetur æternis. Leo, Serm. 8 de decimi mensis jejun.

Verè novit rectè vivere qui rectè novit orare. August. Homil. 4 ex 50.

Volens in templo orare, in te ora, et ità age semper ut Dei *templum sis: ibi enim* Deus *exaudit ubi habitas.* Id. Lib. de verâ innocentiâ.

Non parva res est quòd Spiritus Sanctus docet nos gemere; insinuat nobis quia peregrinamur, et docet nos in patriam suspirare; quandò propter hoc gemimus, benè gemimus Id. Tract. 11 in Joan.

Multi gemunt in infelicitate, non gemitu columbæ, quia non amore Dei, *non spiritu gemunt.* Id. ibid.

éloignant; la duplicité naît de ce qu'on s'en embarrasse.

Nulle vertu n'est plus nécessaire à qui commence à se donner à Dieu qu'une humble simplicité pour se laisser conduire, et une grave et modeste retenue dans les actions.

Rien n'est d'un plus grand secours pour faire croître et avancer dans la vertu que de s'entretenir souvent et familièrement avec Dieu (dans l'oraison).

Telle est la grâce de la dévotion et de cette onction céleste que ressentent ceux qui en ont l'expérience, et que nul ne connaît que ceux à qui Dieu accorde cette faveur.

Notre esprit a besoin de solitude pour voir Dieu (c'est-à-dire pour jouir de son entretien); la foule fait trop de bruit, cette conversation divine demande le secret.

La ville m'est une prison, la solitude un lieu de délices.

La vie solitaire est une école où l'on apprend une doctrine céleste, et où l'on enseigne l'art d'aimer et de servir Dieu.

O aimable désert, délices des saintes âmes, source inépuisable de joies intérieures et de véritables consolations!

L'âme se retire dans la solitude afin de vaquer à l'étude de la sagesse divine, là où, loin d'être interrompue par le bruit des affaires terrestres, elle jouit par avance des délices éternelles par ses saintes méditations.

Celui-là sait bien vivre qui sait bien prier.

Il n'est pas nécessaire d'être dans l'église pour vous entretenir avec Dieu, vous pouvez ériger un autel dans votre cœur : soyez des temples vivants, il vous écoute là où vous êtes.

Ce n'est pas un petit avantage de la solitude que le Saint-Esprit nous y enseigne à soupirer et à gémir : il nous apprend par là que nous sommes des pèlerins en cette vie, et que nous soupirons après le ciel notre patrie : car alors nos gémissements sont justes et raisonnables.

Plusieurs gémissent à cause des misères qu'ils souffrent en cette vie; mais ce n'est pas là le gémissement de la colombe, parce que ce n'est pas l'amour de Dieu, le Saint-Esprit n'est point la cause de ce gémissement.

APPLICATION DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine. (Ps. 54). — Quand on fait réflexion à la difficulté qu'il y a de se sauver dans le monde, et au contraire à la facilité qu'on trouve à se sauver dans la solitude, on ne peut assez louer la résolution du prophète ; et il serait à souhaiter que nous pussions tous dire avec lui ces mêmes paroles : Voilà que je me suis éloigné, et j'ai demeuré dans la solitude. Tel est le bonheur de Ste Scholastique, dont l'Église célèbre la mémoire en ce jour. Plus heureuse même que le prophète, à peine a-t-elle vu le monde qu'elle l'a fui, à peine l'a-t-elle connu qu'elle l'a voulu ignorer, à peine en a-t-elle goûté les grandeurs qu'elle y a renoncé pour aller dans la solitude jeter, de concert avec son frère S. Benoît, les fondements de ce grand ordre qui a rendu dans la suite des temps de si grands services à l'Église. Qu'elle est heureuse d'avoir ainsi rempli l'idée de son nom, et d'avoir su se dégager des embarras du siècle, pour venir s'asseoir aux pieds du céleste époux, qui ne donne point d'instructions à ses écoliers, qui ne parle point au cœur de ses épouses, qu'il ne les ait conduites à l'écart et dans la solitude.

Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus (Oseæ VI). — Le Saint-Esprit compare l'épouse des Cantiques à la colombe, parce que cet oiseau se plaît dans les lieux solitaires, et que, dès qu'il a perdu sa compagne, il s'y retire et se cache dans les rochers pour s'entretenir de sa perte. Et le prophète David s'accorde bien avec ce sentiment lorsqu'il dit : *Quis mihi dabit pennas sicut columbæ, et volabo et requiescam?* Le Saint-Esprit ne dit-il pas que son épouse, c'est-à-dire l'âme fidèle, s'est retirée dans les antres et les cavernes, et qu'elle s'y plaît ? *Columba mea in foraminibus petræ* (Cantic. I) ? Et certes Ste Scholastique, imitant l'humeur solitaire de la colombe, ne pouvait choisir un séjour plus avantageux pour elle ni plus agréable à son époux céleste que les déserts. C'est dans la solitude que Dieu se plaît à dispenser ses grâces, qu'il donne la loi à ses sujets, qu'il enseigne ses disciples et qu'il se découvre à ses plus fidèles serviteurs. C'est dans les déserts et sur la cîme des montagnès qu'il se transfigure et qu'il transforme en lui-même les âmes qui l'aiment, leur faisant perdre heureusement tout ce qu'elles avaient de corruptible et de mortel.

Regnum Dei *intrà vos est* (Luc. xvii). — Il n'est pas besoin d'aller chercher fort loin ; le royaume de Dieu, dit S. Paul, est la paix et la joie dans le Saint-Esprit (Rom. xiv). C'est le recueillement qui nous met en possession de ce royaume parce qu'il nous fait rentrer en nous-mêmes. Ce qui fait le royaume de Dieu dans le ciel, c'est la présence de Dieu et le bonheur qu'ont les saints de l'y posséder : ce qui fait le royaume de Dieu sur la terre, c'est la présence de Dieu en nous, et le bonheur que nous avons de l'y contempler, et en quelque manière de l'y posséder. Le recueillement renferme deux choses : une attention continuelle ou fréquente à Dieu, et une attention continuelle ou fréquente sur nous-mêmes. Attention à Dieu pour regarder toujours Dieu, et faire de sa gloire la fin de toutes nos actions ; pour consulter toujours Dieu, et faire de ses lumières la règle de notre conduite ; pour ne s'appuyer que sur Dieu, et faire de son secours et de sa grâce l'unique fondement de notre confiance. La seconde partie du recueillement est l'attention sur nous-mêmes, pour observer nos voies, pour veiller sur mille mouvements naturels et sensuels qui nous échappent, sur beaucoup de vues humaines qui se mêlent dans nos actions, sur une infinité de retours imperceptibles mais presque continuels de l'amour-propre, pour modérer notre activité naturelle et arrêter les saillies de notre humeur. C'est là l'occupation à laquelle était appliquée sans relâche cette grande sainte, qui trouvait toujours Dieu partout, dans le ciel et en elle-même.

Deus, *docuisti me à juventute meâ* (Ps. 70). — C'est de ce divin Maître, c'est de cette intarissable source de sagesse que Scholastique prenait tous les jours des leçons dans sa solitude. Elle avait deux maîtres, l'un visible et l'autre invisible ; mais que lui enseignaient ces deux maîtres? Ils lui faisaient deux grandes leçons, ils lui apprenaient deux importantes vérités, qui font l'abrégé de la science des saints : la connaissance de Dieu et la connaisance de soi-même. Comme, depuis qu'elle fut entrée dans le désert, la prière fut toute l'occupation de son âme, toutes choses l'élevaient à la contemplation de son Dieu. C'était dans cette admirable solitude que le Saint-Esprit lui disait: *Vacate, et videte quia ego sum* Deus (Ps. 45). C'est ma seule grandeur qui mérite vos services, c'est mon immortelle beauté qui est digne de toute la tendresse de votre cœur. C'est dans cette école que cet heureux disciple employait toutes ses pensées, pour méditer les grands et ineffables mystères du Dieu fait homme pour son salut. Elle n'avait plus de vue que pour son crucifix, afin qu'elle pût dire avec S. Paul : *Arbitratus sum me nihil scire, nisi Christum crucifixum* (I Cor. ii).

Omnis gloria ejus filiæ Regis ab intùs (Ps. 4). — Il ne faut pas s'étonner si non-seulement les saints recherchent le secret de la vie intérieure et cachée, mais si Dieu même veut tenir dans les ténèbres et dans l'obscu-

rité tout ce qu'il y a de plus remarquable en eux. Quoiqu'il fasse paraître sa puissance dans les thaumaturges, c'est-à-dire dans ceux qui font beaucoup de miracles, sa sagesse dans les docteurs, son zèle dans les apôtres, sa force dans les martyrs, il a voulu néanmoins que l'âme et le principe de leurs grandes actions fût connu de lui seul, et il est très-certain que nous ne connaissons des saints que ce qui est le moins considérable en leur personne. N'avez-vous jamais remarqué que, dans la plupart des comparaisons et des paraboles dont l'Ecriture se sert pour nous faire connaître la grandeur et le mérite d'une âme, elle la compare à ce qu'il y a de plus caché, à un trésor enterré dans un champ, à une semence couverte de terre, à une pierre précieuse, à une perle qui ne se trouve que dans le fond des mers ? Tant la nature, et encore plus la grâce, sont comme jalouses de leurs plus beaux ouvrages ; elles les forment et les conduisent comme en sécret à leur dernière perfection. Nous n'avons donc point lieu d'être surpris si Scholastique, étant de ce nombre, a été aussi, pour me servir des expressions du Saint-Esprit, une fille cachée du Père céleste, qui l'avait rendue comme étrangère et inconnue aux hommes, content de s'entretenir seul avec elle : *Filia abscondita Patris* (Eccli. XLII).

Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo (Galat. VI). — Que signifient de si étranges expressions? C'est une excellente idée de la vie religieuse, et de l'état où s'est trouvée Ste Scholastique en quittant pour toujours la maison de ses parents. Jusque-là, quoiqu'elle n'aimât pas le monde, elle en pouvait être aimée ; quoiqu'elle ne recherchât pas le monde, elle pouvait en être recherchée ; quoiqu'elle ne jouît pas des biens du monde par un attachement criminel, elle pouvait en user par un droit qui lui était permis. Elle était donc morte au monde, elle lui était crucifiée ; mais le monde était-il mort, était-il crucifié à l'égard de notre sainte ? Ce monde, qui blâme, qui condamne, qui rend inutiles autant qu'il peut les vocations à la vie religieuse, ce monde qui flatte et intéresse, ne peut souffrir qu'on le quitte et qu'on lui dise le dernier adieu. Non, elle n'est pas encore morte au monde, elle n'y est pas encore crucifiée ; mais, dès qu'elle quitte la maison de ses parents pour se renfermer dans un cloître, elle n'a plus de part avec le monde, elle est morte et crucifiée pour lui, et lui pour elle. Elle n'a plus de part aux actions civiles, elle n'est plus au nombre des filles du siècle ; rangs de famille, société de plaisirs, pouvoir d'acquérir, de changer, de posséder, tout est mort et crucifié pour elle, et elle est morte et crucifiée à tout.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Avantages de la vie cachée]. — Il semble que la vie cachée de quelques saints ne soit pas un état fort avantageux à leur gloire, et que les voiles et les ténèbres qui dérobent, pour ainsi dire, leur sainteté aux yeux du monde ne soient pas un moyen de faire connaître leurs vertus et d'en faire suivre les exemples. Cependant il faut avouer que les moments de ces vies cachées sont d'autant plus glorieux à Dieu qu'ils sont plus cachés aux hommes. Les saints, qui annoncent la gloire de Dieu, ne le font pas toujours d'une même façon. Il y a une sainteté éclatante, qui paraît au-dehors avec pompe, comme celle des apôtres, qui travaillèrent à la conversion des nations, et celle des martyrs, qui montèrent sur des échafauds ; mais il y a aussi une sainteté de solitude et de retraite qui consiste à se cacher, à s'éloigner du monde, à se retirer dans les déserts, et à couvrir dans la solitude toutes les lumières qui l'environnent; et ce n'est pas moins aimer Dieu de se cacher pour l'amour de lui que de paraître pour sa gloire. Scholastique a eu ces deux avantages : elle s'est cachée pour l'amour de Dieu aux yeux des hommes, mais Dieu l'a voulu aussi faire paraître pour sa gloire.

[Avantages particuliers de la sainteté cachée]. — La sainteté cachée a quelque privilége particulier, qui la rend considérable : car, outre qu'elle honore singulièrement par état la vie cachée du Fils de Dieu, qui trouve ordinairement moins d'imitateurs de ses exemples, elle rend encore à Dieu une gloire plus pure et moins sujette aux vues et aux intérêts de l'amour-propre, du côté duquel il y a toujours à craindre; une gloire plus pure et moins tachée d'intérêt, parce que, dans les actions de la sainteté, quand elles sont éclatantes et publiques et qu'elles ont les yeux des hommes pour témoins, il se trouve presque toujours quelque rayon de gloire qui en revient à la personne dont la sainteté est connue plubliquement; mais la vertu, quand elle est secrète, qu'elle n'a que Dieu pour témoin, a, pour ainsi dire, toutes ses épines, toutes ses difficultés en leur entier, ne recevant rien du côté de la terre qui lui puisse apporter quelque soulagement et quelque consolation. Elle est plus pure, parce que, comme dit le grand S. Jérôme, notre sainteté regarde Dieu seul : *Virtus secreta* Deum *solum judicem respicit.* Quand nous faisons une bonne action en public, il y a toujours quelque mélange et l'humilité même toute sévère

qu'elle est, quand elle a les yeux des hommes pour témoins, ne peut s'empêcher de faire quelque réflexion intéressée sur ceux qui la regardent. Notre sainte eut une sainteté cachée, et ce fut pour l'amour de Dieu seulement qu'elle lui rendit ses hommages.

[Mort au monde]. — C'est un sentiment commun que la solitude est une image si parfaite de la mort, que l'on peut dire que ceux qui y vivent sont morts par avance, puisque toute leur vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ, et qu'ils n'ont plus de commerce avec les hommes. Semblables en effet, à des morts, ils n'ont plus de liaison avec les vivants ; ils ne les voient plus, ils ne leur parlent plus ; ils n'ont plus d'intérêts ni de plaisirs à partager avec eux. Le monde les considère, dans leur retraite, comme des morts réduits en poussière dans le tombeau, et eux considèrent aussi le monde comme s'il avait déjà passé par cet incendie général qui le doit un jour réduire en poudre. Mais aussi il y a cette différence entre les solitaires et les gens du monde, que la vie de ceux-ci se termine par une mort pleine de trouble et d'amertume ; ils meurent dans la tempête, dit le saint homme Job, comme ces gens qui n'ont jamais pensé à la mort que quand elle a été inévitable : au lieu que la mort de ceux qui s'y sont préparés dans la retraite et la solitude n'est pas tant une mort qu'un doux sommeil, qui les fait passer de cette vie à une plus heureuse, et dont la félicité n'aura jamais de bornes que celles de l'éternité.

S. Thomas, expliquant ces paroles de S. Paul *Nostra conversatio in cœlis est*, dit que la conversation des saints est dans le ciel en trois manières : *Per contemplationem, per affectionem, per operationem.* — Par contemplation, parce qu'ils n'ont plus d'yeux pour les objets des sens ; ce sont ces sublimes contemplatifs dont parle l'Apôtre, qui ne voient plus les choses visibles, pour ne contempler que les invisibles, parce que les choses visibles sont temporelles, et les invisibles éternelles : *Non contemplantibus nobis ea quæ videntur, sed quæ non videntur.* — Ils sont dans le ciel par affection ; parce que leur cœur ne soupire qu'après les biens célestes et surnaturels. — Ils y sont encore par leur opération, parce que toute leur vie est une expression de l'homme céleste, et qu'ils disent avec S. Paul : *Sicut portavimus imaginem terreni, portemus et imaginem cœlestis* (I Cor. xv). Nous ne pouvons pas douter que Ste Scholastique ait conversé de la sorte dans le ciel, puisque après avoir quitté tout ce que le monde lui pouvait présenter de charmes, après avoir quitté les grandeurs de Rome, il est croyable qu'elle n'aura pas arrêté ses désirs et son cœur dans un désert, mais qu'elle s'est servie de la solitude comme d'un degré pour élever son âme à Dieu, non-seulement par ses prières continuelles et par ses affections, mais par opération et par une intime union avec la divine Majesté, n'ayant nulle autre vue, dans toutes ses actions et ses sentiments, que de plaire à sa souveraine bonté.

[Le salut plus sûr dans la solitude]. — Quoique ce soit le sentiment commun des Pères et des théologiens, que, pour mettre son salut en sûreté, il faut quitter le monde, il est cependant vrai de dire que l'on peut vaincre le monde dans le monde même, et qu'il s'y trouve, quoique rarement, des âmes assez généreuses pour résister à tous les charmes qu'il nous présente pour nous attirer à lui. Mais il faut avouer, et c'est le sentiment de S. Augustin, que, pour un qui triomphe du monde dans le monde même, on en trouve mille qui y succombent: *Continua pugna rara victoria est*, dit ce Père. La présence continuelle des objets, la conversation des gens du siècle, dont les vues tendent presque toujours à la corruption, font dans notre esprit de si vives impressions, qu'il est presque impossible de ne s'y pas laisser surprendre. Il n'y a que la solitude qui puisse nous garantir du naufrage, et qui, en nous éloignant de ces conversations dangereuses, aussi bien que de ces funestes objets, nous fasse triompher sans risque et presque sans combattre. — Ce fut cette raison qui porta Ste Scholastique à se retirer du monde dès son enfance, et qui fit que, non contente de cette espèce de solitude dont on peut jouir au fond de son âme, au milieu même des grandeurs et des embarras du siècle, elle voulut jouir de tous les avantages que l'on trouve dans le désert.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Naissance et qualités de Scholastique]. — S'il y a jamais eu un saint en qui Dieu ait voulu joindre ces deux qualités de personne illustre et de personne cachée, ç'a été l'incomparable Scholastique. Elle était illustre par l'éclat de ses vertus, et parce qu'elle était la sœur d'un saint si fameux, tel que l'était S. Benoît. Cependant Dieu a permis que nous ne sussions d'elle que très-peu de chose ; et nous pouvons bien dire avec l'Ecriture : *Ambulavit cum* Deo, *et non apparuit*; elle a marché avec Dieu, et s'est rendue invisible aux yeux des hommes. Ainsi, quand nous n'aurions rien à dire de la vertu de cette grande sainte, sinon qu'elle a été cachée en Dieu et pour Dieu, nous aurions de quoi la louer, et l'obscurité de sa vie donnerait assez de lumières à notre discours. Elle avait sans doute plu-

sieurs avantages, qui la pouvaient mettre dans un grand jour et qui la pouvaient faire paraître avec éclat dans le monde. Sa naissance la faisait sortir d'une des plus nobles et des plus anciennes familles de Rome ; elle était douée d'un esprit excellent ; la nature lui avait donné des agréments qui attiraient les yeux de tout le monde. Néanmoins parmi tant d'occasions de paraître, qu'elle ait voulu se cacher, qu'elle ait condamné à une prison volontaire une liberté qui en pouvait gagner tant d'autres, qu'elle ait éclipsé dans l'obscurité d'un monastère, sous le voile de l'état religieux, des qualités si éclatantes et si relevées, c'est une preuve convaincante de l'amour qu'elle avait pour Dieu, et de celui qu'il avait pour elle. **(Le P. Texier).**

[Quels furent ses maîtres].—C'est dans l'école du désert que Ste Scholastique a passé toute sa vie, et qu'elle a mérité le nom de *Scholastique* par excellence, c'est-à-dire d'Ecolière et de Disciple. Mais, comme il y a sujet d'être surpris qu'une solitude ait été l'école où elle a étudié, on pourrait demander quels ont été ses maîtres et quelle est la science qu'elle y a apprise. Cette sainte disciple eut deux maîtres : l'un visible, l'autre invisible. Le visible fut S. Benoît son frère; l'invisible, le Saint-Esprit. Ce cher frère, ayant donc attiré sa sœur auprès du Mont-Cassin par ses exemples, peut-être même par ses lettres, lui donnait, sans manquer, un jour chaque année pour l'instruire. O Dieu, quel maître! C'est ce grand homme qui, caché l'espace de trois ans dans le creux d'un rocher, a été comme enseveli et abîmé dans le sein de Dieu même, pour y puiser ses plus vives lumières et ses plus hautes connaissances; c'est ce grand homme qui, sorti de cette divine école, a paru comme le docteur de toute l'Eglise. Les évêques quittaient leurs diocèses pour venir apprendre de cet anachorète la science de les bien conduire. Oui, ces pères et ces maîtres des fidèles se rendaient les enfants et les disciples de ce solitaire, et il n'y avait point de prélat en Italie qui ne s'estimât heureux de pouvoir consulter cet oracle du désert sur les doutes qui lui pouvaient survenir dans le gouvernement spirituel de son peuple. Les princes et les magistrats sortaient de leurs palais pour aller apprendre de Benoît la véritable politique, c'est-à-dire, l'art de conduire leurs Etats selon la loi de Dieu. Or, si ce grand maître de la science des saints, ce docteur sublime de la théologie mystique, s'appliquait avec tant de zèle à instruire ces étrangers, qui peut exprimer le soin et l'application qu'il avait pour l'instruction de sa propre sœur? Quelle transfusion ne faisait-il pas des lumières de son esprit dans l'esprit de sa sœur! Quel épanchement du cœur de S. Benoît dans le cœur de Ste Scholastique! O Dieu, quel agréable spectacle de voir ce saint frère qui parle des grandeurs de Dieu, et sa sainte sœur qui l'écoute! ce frère de la bouche duquel sortent les trésors de la doctrine du ciel, et cette sœur qui les reçoit et les conserve avec fidélité ! **(Texier).**

[Scholastique dans la solitude]. — On peut se représenter quelles douceurs goûta Scholastique dans la solitude, quelles grâces elle y reçut, quelles vérités elle y apprit, quelles ardeurs elle y conçut, puisque c'est dans le désert que Jésus-Christ se plaît à converser plus intimement avec les saintes âmes ses épouses. On peut juger combien lui fut avantageuse cette retraite, puisque ce fut là qu'elle acquit la qualité de mère sans perdre cependant celle de vierge. Le grand S. Ambroise a remarqué que la Sainte Vierge reçut les glorieux avantages qui l'élèvent au-dessus de toutes les créatures dans la solitude, que l'ange la salua dans son cabinet, que le Saint-Esprit l'y rendit féconde, qu'elle y conçut le Verbe incarné, et qu'elle y opéra le salut du monde. Scholastique était retirée dans le désert, et enfermée dans une cellule, quand elle fut choisie de Jésus-Christ pour être son épouse, quand elle forma le dessein de son ordre, quand elle devint la mère de tant de filles, et qu'elle contribua au salut de tant d'âmes saintes qui ont profité de ses exemples. (**Le P. Senault**, *de l'Oratoire*).

[Imiter cette sainte].— Apprenez de Ste Scholastique que, sans quitter vos parents, vous pouvez, avec le secours de la grâce, mener, comme cette grande sainte, une vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu, et être tout à lui quoique vivant dans le monde. Il est vrai qu'il n'est pas fort aisé de faire son salut dans les différents engagements du siècle, et les personnes qui croient que, pourvu qu'elles évitent les grands péchés, elles sont dans la voie du salut et hors de danger, se trompent lourdement. Ne croyez pas pouvoir y conserver facilement votre innocence sur un certain plan de vie régulière et honnête, qui ne vous paraît pas directement opposé aux maximes de l'Evangile : c'est un piége des plus dangereux que le démon puisse vous tendre, et une illusion des plus fines de l'amour-propre. Comment donc vous y sanctifierez-vous? Ce sera en vivant au milieu du monde, comme notre sainte lorsqu'elle était chez ses parents, sans vivre de l'esprit du monde ; en implorant le secours de Dieu, dans des tentations presque continuelles, où tant d'autres personnes périssent; en vous défiant de quantité de gens pleins d'artifices qui sous le masque d'une vertu feinte, sont sujettes à de grands péchés; en vous séparant de la compagnie de ces filles mondaines dont la conversation ne servirait qu'à vous gâter l'esprit et à vous corrompre le cœur ; en vous dressant une solitude dans la maison même de vos parents, comme Ste Scholastique, où vous puissiez faire une retraite intérieure toutes les fois que vous vous sentirez en danger, ou que vous serez attaquées des diverses tentations qui sont ordinaires aux personnes qui veulent s'attacher à Dieu. (*Eloges historiques des saints*).

[Exemple pour les religieuses]. — Quoique Scholastique fût si unie à son frère, ne croyez pas que leurs visites en fussent plus fréquentes. Une seule vi-

site, dit S. Grégoire, une seule visite par an leur suffisait : *Semel per annum venire consueverant.* Quels prétextes spécieux n'avaient-ils pas pour se voir plus fréquemment! Ne pouvaient-ils pas dire ce qu'on dit toujours : C'est ma sœur, c'est mon frère, c'est mon directeur; nous ne parlons que d'affaires de conscience et de la conduite du monastère. Cependant une seule visite leur suffisait par an; *Semel per annum.* Et encore, quelle visite! Loin d'ici ces visites du siècle, cercles de vanité où l'on passe des journées entières à des discours inutiles et à toute autre chose que ce qui regarde le salut, pourvu qu'il n'y ait pas encore quelque chose de pis! Quelles sont les visites que l'on rend à présent aux personnes du cloître? On vient entretenir des affaires du monde des personnes qui l'ont quitté; on vient étaler devant les filles de Sion les vanités et le luxe de Babylone, et, pour aider au démon à leur faire regretter les oignons de l'Egypte, on leur propose mille fausses douceurs dont jouissent les habitants de ce lieu. Quels sont enfin ces entretiens fréquents et secrets des personnes religieuses? C'est là souvent que, sous un spécieux prétexte de compassion et de charité, on parle mal des autres, on relève leurs défauts en feignant de les excuser, ou on en insinue une fine critique en faisant semblant de les défendre ; on se fait une vertu de médire dévotement. Benoît et Scholastique ne s'entretiennent que de Dieu et de sa grandeur, de sa bonté, du plaisir de l'aimer, du bonheur de le posséder : *Totum in* Dei *laudibus et colloquiis sacris ducentes*, dit S. Grégoire. Aussi Dieu fit la grâce à ces saintes personnes d'honorer leur conversation d'un prodige, comme nous l'avons remarqué ailleurs: et certes il paraissait bien raisonnable que le Ciel s'en mêlât, puisque la conversation de Scholastique avec son frère était toute céleste. **(Anonyme)**.

[Frère et sœur]. — Que j'aurais d'importantes réflexions à faire sur le désintéressement du frère et de la sœur, sur ce saint patriarche et sur Scholastique, sur leur fidélité à répondre à tous les desseins de la grâce, sur ce parfait renoncement aux biens qu'ils firent dès le commencement de leur vocation, aux honneurs, aux plaisirs du monde; sur ce choix d'un état où les dangers sont plus éloignés, les bénédictions plus abondantes, les chutes plus rares, les faveurs plus singulières, les vertus plus fermes et plus constantes ! Dans les autres familles, on voit assez ordinairement que de deux personnes l'une fait valoir la grâce et profiter le talent que Dieu lui a confié, et l'autre abuse de ses bontés, comme nous le voyons dans Abel et Caïn, dans Isaac et Ismaël, dans Jacob et Esaü, dont les uns ont profité des grâces et des bénédictions de Dieu, et les autres ou les ont négligées ou en ont abusé. Il n'en est pas ainsi de Scholastique et de son frère : les mêmes bénédictions sont pour tous les deux, parce que tous deux ils les savent mettre à profit. Aussi les mêmes grâces de protection et de fécondité, de solitude et de retraite, le même bonheur de dépeupler le monde pour peupler les déserts, les faire habiter, et

comme dit le prophète, les rendre délicieux et agréables. (*Eloges historiques*).

[Eloge particulier des deux ordres]. — Ste Scholastique conduisit le troupeau que la Providence lui avait confié et fonda son ordre, non par des écrits et des règles particulières, mais par ses divines leçons et par ses saints exemples. Elle ne voulut se servir que du conseil et de la règle de son frère, règle que les Pères et les conciles ont appelée si souvent la règle des règles : sainte dans ses exercices, courte dans ses maximes, douce dans ses devoirs, juste dans ses préceptes. C'est la même règle, c'est le même esprit qui sert de conduite à ces deux ordres. Ils ont été comme deux chandeliers dans l'Eglise, pour éclairer les personnes des deux sexes qui tendent à la plus haute perfection; ils ont servi l'un et l'autre à instruire les fidèles des plus belles maximes de l'Evangile. Les enfants du patriarche Benoît travaillèrent, dans ces commencements, au bien de l'Eglise et portèrent la foi chez les Saxons; ils la portèrent aussi en Angleterre, royaume heureux, s'il avait sur la conserver ! Les saintes vierges, filles de Scholastique, s'étendirent par toute la terre, et remplirent l'univers de la bonne odeur de leurs vertus. Les enfants de Benoît étaient dans une telle réputation de sainteté, que plusieurs d'entre eux furent élevés sur le siége de S. Pierre, et ont gouverné l'Eglise pendant plusieurs siècles : les filles de Scholastique conservèrent la pureté de la foi et de la morale. Les enfants de Benoît, s'adonnant à l'étude, pénétrèrent dans l'obscurité des premiers temps, et enrichirent l'Eglise d'Occident des plus précieux monuments de l'Eglise grecque. Enfin il faudrait plusieurs volumes pour rapporter les grands fruits que ces deux ordres ont rendus à l'Eglise, surtout dans ces premiers temps et dans quelques siècles postérieurs, où il semblait que toutes les sciences eussent été bannies de la chrétienté, et que les vices, aussi bien que l'ignorance, fussent le seul partage des habitants de l'Europe. (**Anonyme**).

[Mort de cette grande sainte]. — Après que Scholastique eut saintement vécu dans la solitude, n'habitant que de corps sur la terre, sa belle âme, enfin dégagée des liens de la chair et possédant cette heureuse liberté après laquelle S. Paul soupirait avec ardeur, sa belle âme, dis-je, paraissant aux yeux de son frère sous la forme d'une colombe, sortit de ce monde pour entrer dans le ciel; elle abandonna la prison de son corps pour s'envoler dans le sein de Dieu. Passons sous silence la gloire que cette grande sainte possède dans le ciel; nos paroles sont trop faibles pour la pouvoir expliquer; mais attachons-nous à ce que cette sainte désire davantage de nous, qui est que nous nous efforcions de l'imiter. Et plût à Dieu qu'à son imitation nous voulussions nous détacher de la terre, et dégager nos affections de l'amour des biens caducs et périssables, afin d'élever nos cœurs aux choses célestes. Tous ne peuvent pas à la vérité,

se retirer dans les cloîtres pour y mener une vie cachée, puisque plusieurs sont obligés par leur condition de vivre dans le grand monde; mais nous pouvons imiter notre sainte en nous retirant du commerce des impies, en évitant soigneusement les occasions d'offenser DIEU, en conservant toujours sa présence, en nous faisant une retraite dans nos cœurs, où nous puissions, malgré ce tumulte des passions et du monde, vaquer à nous-mêmes, et penser à cet unique nécessaire tant recommandé dans l'Evangile. (**Le P. Texier**).

SAINTE CATHERINE DE SIENNE

AVERTISSEMENT.

Comme tout est grand, extraordinaire et miraculeux, dans la vie et dans les actions de cette sainte, ses jeûnes et ses autres austérités, ses extases, les faveurs que le Sauveur lui a faites, son crédit auprès de Dieu, *et en un mot tout ce que nous en savons tient du prodige, la première chose que doit faire le prédicateur qui en entreprend le panégyrique, c'est, selon mon avis, de ne consulter ni suivre le sentiment de quelques nouveaux critiques qui doutent de tout ce qui n'entre pas dans leur sens, jusqu'à s'inscrire en faux contre les miracles et tout ce qui tient du merveilleux en matière de sainteté, et qui par cela même donnent grand sujet de tenir leur foi pour suspecte en matière de religion. — La seconde chose sur laquelle je crois qu'il est à propos d'insister, c'est que, autant les actions de cette sainte sont surprenantes et les faveurs qu'elle a reçues singulières et admirables, autant* Dieu *a voulu pour sa gloire qu'elles fussent connues, publiques, attestées par les témoignages les plus authentiques, rapportés dans le procès de sa canonisation. — La troisième chose, enfin, qui regarde le prédicateur, est que, dans l'exposition des faits merveilleux, qu'il ne peut omettre sans retrancher ce qu'il y a de plus particulier et de plus capable de donner une haute idée de cette sainte, il en rapporte toute la gloire à* Dieu, *qui se plaît à combler de grâces et de faveurs les personnes qui lui sont fidèles, et qui se donnent à lui sans réserve, comme a fait l'incomparable* Catherine de Sienne.

§ I.

Desseins et Plans.

I — *Dilectus meus mihi, et ego illi.* (Cant. II). — Je ne sais si vous reconnaissez à ces paroles le portrait de l'incomparable Ste Catherine ; mais je puis vous dire que, parmi toutes les vierges qui se sont consacrées à DIEU, vous n'en trouverez point qui l'ait aimé d'un amour plus ardent, qui ait été plus unie à ce divin objet, plus constamment et plus fidèlement attachée à son service, et enfin qui ait été plus entièrement à son bien-aimé. D'un autre côté, je ne craindrai point d'ajouter qu'il n'y en a aucune à qui DIEU ait donné plus de marques d'un attachement réciproque, si j'ose me servir de ce terme, n'en trouvant point d'autre pour exprimer que le Sauveur a été tout à elle, puisqu'il l'a appelée sa fille bien-aimée, qu'il l'a prise pour son épouse, qu'il a changé de cœur avec elle, qu'il lui a imprimé ses plaies pour gages de son affection, qu'il lui a communiqué ses lumières et ses plus importants secrets, et enfin, qu'il a réuni dans sa personne les faveurs les plus particulières qu'il a faites à toutes les autres : ce qui m'oblige de dire, encore une fois,

1°. Qu'elle a été toute à ce bien-aimé de son cœur ;

2°. Que, par une espèce de retour et de correspondance mutuelle, le Sauveur du monde a été tout à elle : *Dilectus meus mihi, et ego illi.*

Or, comme ces deux choses ont une suite nécessaire, nous les justifierons toutes deux, dans l'admirable Ste Catherine, le parfait modèle d'une âme inviolablement attachée à DIEU, et qui n'a aimé et recherché que lui : nous le verrons dans la *première partie.* Dans la *seconde*, comment le Fils de DIEU, par un amour et une tendresse qui a peu d'exemples, semble avoir été tout à elle, par les faveurs les plus singulières et les communications les plus intimes dont il ait jamais gratifié les plus grands saints : *Dilectus meus mihi, et ego illi.* Ce sera tout le partage de ce discours.

—

II—*Dilectus meus mihi, et ego illi.* (Cant. II).—Pour faire le panégyrique de l'illustre Ste Catherine de Sienne, on peut montrer que JÉSUS-CHRIST s'est donné à elle par des communications si intimes et si merveilleuses, qu'elle pouvait dire, par une prérogative spéciale : Il est à moi. Le Sauveur l'a comblée de ses bénédictions dès l'âge de six ans, et l'a préve-

nue d'un regard si favorable en se faisant voir à elle dans la gloire de son ascension, qu'elle en conserva le souvenir toute sa vie, et lui consacra dès-lors toutes ses affections. Il lui communiqua en même temps le don d'oraison en un degré de perfection si sublime, que son esprit était presque continuellement élevé à Dieu, et si pénétré de ses perfections infinies, que cette grande âme ne pouvait recevoir d'autre pensée, moins encore mettre son affection à aucun autre objet. Il lui donna sa couronne d'épines qu'elle préféra à toutes les pierreries du monde ; il imprima ses plaies sur les pieds, les mains et le cœur de la sainte, et elle en préféra la douleur à toutes les délices du monde. Le Fils de Dieu lui donna son cœur et prit le sien, par un échange si merveilleux, qu'on pouvait dire avec raison que le cœur de Jésus était le cœur de Catherine, et, réciproquement, que le cœur de Catherine était le cœur de Jésus. Enfin, il se donna lui-même sans réserve, en qualité d'époux, l'honorant de ses visites si familières et si fréquentes, que sa vie se passait en des extases et des ravissements continuels.

Second point. — Catherine s'est donnée entièrement à Jésus-Christ, par une si fidèle correspondance à la grâce, qu'elle pouvait dire avec assurance : Je suis réciproquement toute à mon bien-aimé. Elle fit de son cœur un oratoire et un autel, sur lequel elle s'offrait continuellement à sa plus grande gloire, comme une victime que l'amour divin consuma entièrement ; elle souffrit mille tentations, et fit elle-même une cruelle guerre à son corps. Son abstinence était si grande, que son estomac ne pouvait plus se nourrir de viandes. Toutes ces peines, à la vérité, lui tenaient lieu de purgatoire ; mais, par l'étroite union qu'elle avait avec le céleste époux, elle goûtait par avance les délices du ciel, comme si elle eût été non-seulement revêtue de Jésus-Christ, comme parle l'Apôtre, mais transformée en lui. De-là vient qu'elle apparut une fois à son confesseur, sous la forme du Fils de Dieu, pour lui faire connaître à quel degré de conformité elle était parvenue par la parfaite imitation de sa vie.

Troisième point. — Par quels moyens cette incomparable vierge est arrivée à une si étroite communication et ressemblance avec le Sauveur. — 1° Par le bon usage des grâces, qui devenaient plus abondantes à mesure qu'elle les faisait valoir. — 2° Par la mortification continuelle des sens et de toutes les puissances de son âme. — 3° Par l'exacte observation des règles et la parfaite dépendance de ses supérieurs. — 4° Par le grand courage à se vaincre et à surmonter ses répugnances naturelles, jusques à boire l'eau avec laquelle elle avait lavé les ulcères des malades. — 5° Par sa profonde humilité, dont le Fils de Dieu lui fit une excellente leçon, lorsqu'il lui apparut un jour, et lui dit qu'il était la parole substantielle de son Père, qui ne parle qu'une fois, mais que, si elle voulait l'écouter, il lui apprendrait deux vérités qui la rendraient bien heureuse : *Je suis celui qui est*, lui dit-il. La seconde : *Vous êtes celle qui n'est point.* Je suis tout, et vous n'êtes rien. (*Nouet, Méditations*).

III. — Pour faire un éloge qui soit digne de l'illustre Ste Catherine de Sienne, que l'Eglise honore en ce jour de son triomphe, j'ai cru qu'on pouvait la considérer sous trois égards différents :

1° Comme l'objet des soins les plus empressés de la providence de Dieu.

2° Comme le sujet de ses faveurs et de ses bienfaits.

3° Comme l'instrument de ses merveilles les plus rares.

C'est de quoi vous serez convaincus au seul récit de ce que les auteurs les plus dignes de foi, et qui ont été saints eux-mêmes, nous ont appris de cette incomparable fille. J'ai seulement à prendre ici une précaution, qui est que, ne disant rien que des témoins oculaires et très-dignes de foi n'aient attesté juridiquement, et que l'Eglise même n'ait autorisé, vous ne m'accusiez point de fonder l'éloge de cette sainte sur des faits incertains, tenant plus du merveilleux que du vraisemblable, et que, au lieu de vous donner des vertus à imiter, je ne vous donne que des miracles à admirer. Corrigez, s'il vous plaît, cette fausse idée. Ce sont ses vertus qui lui ont attiré ces faveurs spéciales, et je ne puis vous exhorter plus fortement à les imiter qu'en vous faisant voir les grâces singulières dont elles ont été la récompense. (*Houdry*).

—

IV. — Comme il y a peu de personnes qui ne sachent que le Fils de Dieu prit plaisir d'imprimer ses sacrés stigmates au corps de l'illustre Catherine, il est facile de se persuader que le renouvellement de ces plaies sacrées fit dans cette grande sainte trois impressions différentes, qui répondent à trois merveilles renfermées dans la passion du Sauveur : la grandeur de son amour, l'excès de ses douleurs, l'étendue de son triomphe. Cette incomparable fille reçoit donc, par la communication des plaies du Fils de Dieu,

1°. Une charité qui répond à l'amour infini du Sauveur crucifié, et qui a porté cette sainte non-seulement à aimer Dieu de toute l'ardeur dont son âme était capable, mais aussi à aimer son prochain d'un amour si tendre qu'il n'y avait aucun pécheur pour la conversion duquel elle ne priât, ni de personnes infirmes auxquelles elle ne rendît tous les services possibles.

2°. Un désir ardent de souffrir, à l'exemple du Fils de Dieu, n'y ayant pénitences, mortifications, austérités, dont elle n'usât pour se rendre plus semblable à cet époux de sang.

3°. Une force et un courage qui l'a fait participer au glorieux triomphe du Sauveur, n'y ayant eu ni contradictions, ni oppositions de la part de ses parents, ni persécutions ni calomnies de la part du monde, qu'elle n'ait soutenues avec une constance invincible, ni entreprise, pour difficile qu'elle fût, dont elle ne vint à bout avec le secours du Ciel.

V. — *Sponsabo te mihi in fide* (Oseæ II, 20). — Comme Ste Catherine de Sienne est connue de tout le monde pour une des épouses que le Sauveur a le plus chéries, il est aisé de comprendre qu'elle a eu pour lui le plus tendre amour, dont on peut dire qu'il a eu trois qualités exigées des saintes âmes qu'il honore de cette glorieuse qualité :

1°. Il fut non-seulement unique, mais fidèle dans le plus haut degré, cette grande âme ayant renoncé à toutes les vanités et à toutes les espérances du siècle, pour ne s'attacher qu'à Dieu.

2°. Un amour zélé et ardent, n'ayant rien omis en quoi elle pût procurer de la gloire à Dieu, par la conversion des pécheurs, la propagation de la foi, la paix de l'Eglise, etc.

3°. Un zèle fort et courageux, qui lui fit désirer de souffrir toute sa vie pour se rendre plus semblable au Sauveur, et qui lui fit entreprendre une pénitence si austère et si rigoureuse que l'on peut l'égaler aux anciens martyres.

—

VI. — *Circumdedit me quasi sponsam ornatam monilibus suis* (Isaï. VI). — Il m'a ornée et enrichie de ses dons, comme son épouse. — Quand je parle de l'alliance de l'illustre Ste Catherine de Sienne avec le Sauveur, n'allez pas vous imaginer que c'est de ces alliances des personnes toutes dévouées au siècle et à des vanités que je prétends parler. Eloignez-vous, pensées profanes, sens impurs, grossières idées des créatures : laissez-nous contempler dans la plus grande pureté de l'esprit cette divine union de notre sainte avec le Sauveur, sans qu'aucune image terrestre se présente à notre esprit. Cette alliance vous paraîtra toute céleste si je vous y fais remarquer :

1°. L'union des mêmes inclinations dans le cœur de Catherine et dans celui du Fils de Dieu, tendant entièrement à la plus grande gloire de Dieu et au salut du prochain.

2°. L'union des mêmes connaissances dans l'esprit, le Sauveur ayant pris plaisir à instruire lui-même cette sainte des mystères et des secrets les plus impénétrables à l'esprit humain.

3°. L'union des mêmes souffrances sur leurs corps, notre sainte ne s'étant pas contentée de la grâce que le Sauveur lui avait faite de lui imprimer ses sacrés stigmates, mais s'étant entièrement livrée à la plus austère pénitence, pour être d'autant plus digne de cette céleste alliance, qu'elle serait plus semblable à Jésus-Christ (*Essais de Panégyriques*).

—

VII. — *Sponsabo te mihi in fide* (Oseæ II). — C'est un usage communément reçu parmi toutes les nations, que, lorsque deux personnes contractent une alliance par mariage, leurs biens deviennent communs : sur quoi

il est aisé de voir que, le Fils de Dieu ayant pris l'illustre Catherine de Sienne pour son épouse, il l'a fait entrer en communication de tous les biens qui lui sont propres, et comme Verbe divin et comme Homme-Dieu. Dans le sein de son Père éternel, étant l'éclat de sa gloire et engendré dans les splendeurs des saints, il est la pureté même, *Candor lucis æternæ :* et, en tant que Dieu-Homme, il est sorti du sein d'une mère vierge, plus pure que les rayons du soleil. De plus, en qualité de Verbe divin, il est la sagesse éternelle ; comme Dieu-Homme, il possède tous les trésors de la sagesse et de la science : *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi.* Enfin, en tant qu'Homme-Dieu, il s'est fait homme de douleurs, époux de sang, pour le salut des hommes. Voilà les biens dont le Fils de Dieu a fait part à Catherine , en la prenant pour son épouse .

1°. Le Sauveur lui a communiqué sa pureté, qui est son propre apanage : *Candor lucis æternæ.* Aussi a-t-elle excellé en cette vertu entre toutes les vierges consacrées à Dieu. Douée de toute les perfections naturelles de son sexe, et pour cela recherchée par plusieurs personnes de distinction, elle a constamment refusé les alliances les plus avantageuses ; et, ayant eu d'étranges tentations sur ce sujet de la part des démons, elle en est toujours demeurée victorieuse, et s'est davantage attachée au Fils de Dieu, auquel elle avait donné sa foi par un vœu exprès dès ses plus tendres années.

2°. Le Fils de Dieu lui a communiqué sa science : *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi ;* l'ayant remplie de tant de lumière, que les plus habiles docteurs venaient la consulter sur les choses les plus difficiles et les plus obscures.

3°. Il lui a fait aussi part des souffrances qui lui sont propres comme Homme-Dieu : *Sponsus sanguinum mihi es ;* lui ayant imprimé ses sacrés stigmates, et cette sainte fille ayant elle-même crucifié sa chair par les austérités et les mortifications les plus surprenantes, pour se rendre plus semblable à son époux céleste (*Houdry*).

—

VIII. — On peut considérer l'illustre Ste Catherine sous trois égards différents, par lesquels elle est montée, comme par divers degrés, à un si haut point de sainteté :

1° Comme fille de S. Dominique; en laquelle qualité elle participe à l'esprit de son ordre, qui est un esprit de charité et du feu de l'amour de Dieu, pour étendre la gloire du Sauveur par tout l'univers, et travailler ainsi à l'augmentation de l'Eglise.

2°. En qualité d'épouse du même Sauveur, ayant participé à son esprit, à ses sentiments et à ses souffrances.

3°. Comme mère d'une infinité de chrétiens, dont elle a procuré la

conversion et qu'elle a attirés à DIEU par ses prières et ses pressantes exhortations; ayant ainsi coopéré, en quelque manière, à la rédemption de ceux qu'elle a tirés de l'abîme de leurs désordres. (*Biroat*).

§ II.

Les Sources.

Raymundus Capuanus, de l'ordre de S. Dominique, confesseur de la sainte et depuis général de son ordre, homme d'une vertu éminente et d'une profonde érudition, lequel proteste devant DIEU n'avoir rien mis dans la vie pleine de merveilles de Ste Catherine de Sienne qu'il n'ait ou appris de la bouche même de cette grande sainte ou dont il n'ait été témoin oculaire, ou enfin qu'il n'ait su par le rapport de personnes vertueuses et très-dignes de foi. Cette vie est très-ample, rapportée tout au long par **Bollandus**, et abrégée par **Surius** au 3e jour d'avril. **Ribadeneira**, **Baillet**, etc., n'ont fait que copier ce premier auteur.

Le P. Nouet, *Vie de* JÉSUS-CHRIST *en ses saints*, a une méditation sur ce sujet, le 3 avril.

Grenade, dans la 2e Partie de son *Cathéchisme*, où il traite des miracles, parle de ceux de cette sainte. — Au traité *de l'amour de* DIEU, il en fait un bel éloge.

Le P. Saint-Jure, *De la connaissance et de l'amour de Notre-Seigneur*, vers la fin du livre IVe, parle du grand amour que Ste Catherine de Sienne portait au Sauveur.

Le P. Croiset, *Exercices de piété*, avril, fait un bel abrégé de la vie et des actions de cette grande sainte.

Dans les *essais de Panégyriques*, il y a trois desseins ou trois abrégés de sermons sur ce sujet.

L'Abbé de Maruc, parmi ses sermons, a un panégyrique de cette sainte.

Biroat, Panégyriques.

Le P. Senault, Panégyriques.

Sermons sur tous les sujets, etc., Panégyriques. (**Houdry**).

§ III.

Passages, Exemples, Figures et Applications de l'Écriture.

Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam, et obliviscere populum tuum et domum patris tui, et concupiscet Rex decorem tuum. Ps. 45.

Ecoutez, ma fille, et prêtez l'oreille à ma parole : oubliez votre parenté et la maison de votre père, et le Roi du ciel sera épris de votre beauté.

Incerta et occulta sapientiæ tuæ manifestasti mihi. Ps. 50.

Vous m'avez découvert les secrets et les mystères de votre sagesse.

Mirabilis facta est scientia tua ex me. Ps. 138.

Votre science est tout à fait merveilleuse en moi.

Super docentes me intellexi. Ps 118.

J'ai eu plus d'intelligence que ceux qui m'instruisaient.

Gustate et videte quoniam suavis est Dominus. Ps. 33.

Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux.

Quàm magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine, quam abscondisti timentibus te. Ps. 30.

Combien est grande, Seigneur, l'abondance de votre douceur, que vous avez réservée pour ceux qui vous aiment !

Doce me facere voluntatem tuam. Ps. 145.

Seigneur, enseignez-moi à faire votre volonté.

Deus, docuisti me à juventute meâ. Ps. 7.

O Dieu, vous m'avez instruite dès ma jeunesse.

Bonum est viro cùm portaverit jugum ab adolescentiâ suâ; sedebit solitarius, et tacebit, quia levavit super se. Thren. III, 27.

Heureux celui qui porte le jong du Seigneur dès sa jeunesse ! il s'asseoira et se tiendra solitaire et dans le silence, et il s'élèvera au-dessus de lui-même.

Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus. Oseæ II, 14.

Je la conduirai dans la solitude, et là je lui parlerai au cœur.

Nostra conversatio in cœlis est. Philipp. III, 20.

Notre vie est dans le ciel.

Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo. Galat. VI, 14.

Le monde m'est crucifié, et je suis crucifié à l'égard du monde.

Dabitur illi fidei donum electum. Sapient. III, 14.

Elle recevra le don exquis et excellent d'une vive foi.

Mirabiliter me crucias. Job. X, 16.

Vous me faites souffrir (Seigneur) d'une manière toute miraculeuse.

Stigmata Domini Jesu *in corpore meo porto.* Galat. VI, 17.

Je porte sur mon corps les stigmates de Jésus-Christ.

Vivo ego, jàm non ego, vivit verò in me Christus. Galat II, 20.

Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.

Vita vestra est abscondita cum Christo in Deo. Coloss. III, 3.

Votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ.

Qui vult venire post me abneget semetipsum, et sequatur me. Matth. XVI, 24.

Celui qui désire venir après moi, qu'il se renonce soi-même et qu'il me suive.

Qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam. Joann. XII, 25.

Celui qui aime sa vie la perdra, mais celui qui hait sa vie en ce monde la conservera pour l'éternité.

Castigo corpus meum et in servitutem redigo. I Cor. IX, 27.	Je traite rudement mon corps et je le réduis en servitude.
Mortificationem Jesu *in corpore nostro circumferentes, ut et vita* Jesu *manifestetur in corporibus nostris.* II Cor. IV, 10.	Nous portons en notre corps la mortification de Jésus-Christ, afin que la vie de Jésus paraisse aussi dans notre corps.
Præbe, fili mi, cor tuum mihi. Proverb. XXIII, 26.	Mon fils, donnez-moi votre cœur.
Dabo tibi coronam vitæ. Apocal. II, 10.	Je vous donnerai la couronne de vie.

EXEMPLES ET FIGURES DE L'ÉCRITURE.

[L'Epouse des Cantiques]. — L'amour de l'Epouse des Cantiques demandait autrefois des fleurs : *Fulcite me floribus, quia amore langueo* : mais l'amour de Ste Catherine de Sienne veut des épines ; et, le Sauveur lui présentant d'une main une couronne d'or et de l'autre une couronne d'épines, afin qu'elle choisît celle qui lui plairait davantage, elle ne balança point sur le choix qu'elle avait à faire : son penchant et son inclination, avant même de consulter sa raison, fit qu'elle se jeta avec précipitation sur la couronne d'épines, qui avait pour elle les mêmes charmes que l'éclat de l'or et des pierreries pour les personnes les plus attachées aux biens de ce monde. Elle choisit celle qui servit au salut des hommes, et rejeta celle qui très-souvent sert à leur condamnation et à leur perte ; elle préféra l'instrument de la douleur à celui de la pompe et du faste, et, pouvant accepter la part qui sert à expier les crimes du monde, elle n'a garde d'accepter celle qui leur en fait commettre. Vous l'avez portée ô mon Dieu, s'écria cette grande sainte, cette couronne d'épines, et elle a été le diadème de vos souffrances et de votre amour envers les hommes : puis-je avoir la liberté du choix, quand votre exemple m'apprend laquelle des deux vous a été plus précieuse ? Le Roi de gloire a porté le premier ce diadème de douleur : ah ! j'aurai du moins l'honneur de lui ressembler par cet endroit. Il y a assez longtemps que je rougis d'être un membre trop délicat sous un chef couronné de la main du Fils de Dieu. Elle se l'appliqua et se l'enfonça sur la tête, avec toute la force qu'elle put, ressentant plus de joie de la douleur que les pointes des épines lui causaient que si elle eût porté la couronne du plus florissant empire du monde.

[La couronne d'épines]. — Le Père éternel, présentant à son Fils le choix de deux couronnes fort différentes, ou de vivre couronné d'honneur ou de vivre couronné d'épines, le Sauveur préféra, comme dit S. Paul, la croix et les souffrances aux délices : *Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem.* C'est pour imiter ce même exemple du Sauveur que notre sainte renonce de grand cœur à la couronne d'or et à la gloire qui y est attachée pour pren-

dre celle d'épines, par la sympathie du même amour. Mon Sauveur, dit-elle, votre tête m'est trop chère pour la laisser seule endurer ces douleurs, et la mienne est trop coupable pour être seule couronnée de gloire. C'est trop peu pour le tendre amour de cette grande sainte de vouloir participer aux douceurs du céleste Epoux et de porter des couronnes de fleurs; elle veut entrer en partage de ses douleurs, et la soif ardente qu'elle a de souffrir à son exemple lui fait désirer non-seulement sa couronne d'épines, mais encore de participer à tous les tourments qu'il souffrit en son corps sacré. Faut-il s'étonner si, après ce choix si judicieux, elle n'a point d'autre souhait que de souffrir en toutes les parties de son corps ? Si elle pense, ce n'est qu'aux peines de ce divin époux ; si elle parle, ce n'est que des rigueurs et des supplices qu'il endura ; si elle agit, son saint et tendre cœur, qui est le mobile de ses actions, semble être toujours percé d'une lance, comme celui de son Sauveur.

[La manne]. — Le Fils de Dieu, ce tendre époux de nos âmes, et en même temps leur père charitable, crut faire encore trop peu pour cette grande sainte si, par un miracle inouï, il ne la nourrissait pendant un long temps, non en lui envoyant à manger, comme il avait fait autrefois à quelques prophètes, mais par lui-même et d'un mêts infiniment plus précieux que celui dont il avait nourri son peuple dans le désert. Voici comment. Cette grande sainte s'étant réduite par ses jeûnes dans un état à ne pouvoir plus souffrir aucune nourriture, rien ne lui pouvant demeurer dans l'estomac, le même mêts qui entretenait son âme soutint longtemps son corps ; et, par un prodige sans exemple, elle passa une grande partie de sa vie sans autre aliment que le corps adorable du Sauveur, qu'elle recevait tous les jours. C'était en quelque manière ne vivre que de Dieu, comme elle ne vivait que pour lui. *Vivo ego, jàm non ego, vivit verò in me Christus*. Ainsi parlait S. Paul, ainsi pouvait aussi parler Ste Catherine : car, si les Pères nous assurent que, par l'union avec ce corps adorable, le Sauveur fait une partie de nous-mêmes, ne pouvait-on pas dire que notre sainte en était toute composée, et qu'il ne pouvait être plus à elle qu'en lui servant d'aliment ? Sa vie a été le continuel miracle d'une providence plus que naturelle ; souvent même le Sauveur la communiait de ses propres mains, afin que personne ne partageât avec lui le soin de conserver une vie qui lui était si chère.

[Le Saint-Esprit et les Apôtres]. — Le Fils de Dieu ne put encore contenter l'excès de son amour pour notre sainte en la nourrissant de sa propre substance, et en réparant par ce prodige les forces du corps de cette grande âme ; mais, comme le Saint-Esprit avait instruit les Apôtres, le Fils de Dieu voulut aussi prendre soin lui-même de l'instruire, et de lui servir de précepteur, puisque jamais notre sainte n'a eu d'autre maître. A cette école, celle qui n'avait pas seulement appris à lire devint en

peu de temps capable d'instruire les plus grands docteurs, de résoudre les questions les plus difficiles et d'enseigner les plus fameux théologiens. Or, comment se peut-il faire qu'une simple fille, sans étude, sans maître, sans s'être jamais appliquée qu'à la piété, ait passé pour l'esprit le plus éclairé de son siècle et ait écrit des livres d'une science toute divine, sans que le même esprit de Dieu qui instruisit autrefois les Apôtres s'en soit mêlé ? Mais, comme cette science était infuse et cette doctrine toute céleste, bien loin de lui enfler le cœur et l'esprit par une présomption ordinaire aux savants, et encore plus aux personnes de son sexe, son humilité et son obéissance étaient encore plus admirables que sa science. Elle soumettait ses lumières au sentiment de ceux qui avaient charge de sa conduite, lesquels n'en trouvaient point eux-mêmes de plus sûres que celles qu'ils tiraient de ses réponses. Aussi l'histoire de sa vie a-telle remarqué que jamais on ne se lassait de l'entendre parler de Dieu, et que les plus éclairés apprenaient d'elle ce qu'ils ne pouvaient trouver dans les livres, et ce qu'ils ne pouvaient produire de leur fond. Car, sans parler du don de prophétie qu'elle eut en éminence, elle avait la connaissance des secrets des cœurs ; elle prévenait la pensée de ceux qui lui parlaient ; elle voyait l'état de leur conscience, et, comme si Dieu lui eût révélé tous les secrets, en demeurant recueillie dans sa chambre elle découvrait ce qui se passait dans le monde, avertissait les Souverains-Pontifes des malheurs qui menaçaient l'Eglise et les autres souverains des désastres qui étaient prêts de désoler leurs Etats. Cette grande sainte était comme l'oracle universel, qui annonçait les biens et les maux, par cette science que le prophète appelle admirable et que Dieu ne communique qu'aux personnes qui sont bien avant dans sa confidence: *Mirabilis facta est scientia tua ex me.*

[Catherine dans l'Église].—Quoique les femmes ne soient pas communément appliquées à la conservation des peuples et des Etats par la divine Providence, et qu'elles ne soient jamais appelées pour les affaires qui regardent l'Eglise, Dieu s'en est pourtant servi pour vaincre et pour faire triompher son peuple des ennemis de son nom, comme nous le voyons dans Judith et Débora. Les femmes sont encore moins destinées pour porter l'Evangile, et S. Paul même témoigne que dans la nouvelle loi, il ne leur est pas permis de parler en public. Cependant le Sauveur s'est servi de la Samaritaine pour annoncer son nom aux habitants de Samarie. Les femmes ne semblent pas nées pour les grandes affaires ; mais cependant il a plu à Dieu de se servir de l'illustre Catherine de Sienne pour les plus grandes affaires de l'Eglise, et l'on peut lui donner avec justice l'autorité dont S. Paul nous témoigne avoir été chargé lorsqu'il dit : *Pro Christo legatione fungimur,* nous sommes les ambassadeurs de Jésus-Christ. Notre sainte fut employée à deux sortes d'ambassades dans l'Eglise ; l'une pour terminer les plus importantes

affaires qui y fussent alors, et l'autre pour la conversion des pécheurs, la réconciliation desquels elle entreprit par le zèle extraordinaire qu'elle avait pour la gloire de Dieu, et sa charité tout ardente pour le salut du prochain. Elle réussit dans l'une et dans l'autre de ces légations ; elle termina les différends qui étaient dans l'Eglise, et convertit tant de pécheurs, que l'on fut obligé de nommer trois religieux pour entendre les confessions de ceux qui allaient à elle pour se convertir.

[La femme forte]. — Si jamais personne a rempli les devoirs sous lesquels la femme forte nous est représentée dans l'Ecriture, ç'a été sans doute l'incomparable Catherine de Sienne. Trois sortes d'actions différentes de cette femme sont marquées par le Saint-Esprit : — Premièrement, qu'elle ne dédaignait point les emplois les plus bas, mais s'en acquittait avec soin et y apportait toute l'application nécessaire : *Digiti ejus apprehenderunt fusum ;* elle a manié le fuseau, exercice propre de son sexe. C'est cela même à quoi notre illustre Catherine s'est occupée avec une humilité admirable dans la maison de ses parents, s'appliquant par obéissance aux fonctions d'une servante en tout ce qui regardait le ménage, quoiqu'elle eût d'autres sœurs qui pouvaient en être chargées.—Le second emploi de la femme forte est qu'elle a fait de grandes choses avec courage : *Manum suam misit ad fortia :* et c'est ce qu'a fait pareillement notre sainte, par les peines qu'elle prit de réconcilier non-seulement des familles prêtes à s'entredétruire par leurs divisions continuelles, et aussi à travailler avec un courage invincible pour les affaires de l'Eglise, comme le rétablissement du Souverain-Pontife dans son siége ; sans parler d'une infinité d'autres emplois, qui méritaient une attention et un courage tels que celui de cette incomparable fille. — La troisième chose n'a pas été moins bien remplie par notre sainte, qui est, selon l'Ecriture, qu'elle a fait des actions tout à fait héroïques. *Confortavit brachium suum:* car quelle constance ne fallut-il pas avoir pour soutenir tant d'oppositions à ses pieux desseins, les contradictions de ses parents, les injures et les calomnies des personnes qu'elle avait le plus obligées, sans compter une infinité d'actions héroïques de charité qui ont attiré l'admiration du
onde ?
m

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITUR

Dilectus meus mihi, et ego illi (Cant. II). — C'est la déclaration que fait l'Epouse des Cantiques, d'être toute à celui à qui elle a donné son cœur, comme à l'unique objet de toutes ses affections. Le Saint-Esprit, qui a bien voulu emprunter le langage de l'amant le plus passionné pour exprimer l'amour et la tendresse qu'il a pour nos âmes, que le Fils de Dieu

regarde comme ses épouses et qu'il chérit comme le prix de son sang, le Saint-Esprit, dis-je, nous déclare par ces mêmes paroles ce qu'il exige d'elles réciproquement : un attachement inviolable à son service, qui ne souffre ni réserve ni partage ; une fidélité à l'épreuve de tout, et un cœur sans amour-propre, qui soit tout à lui par un parfait et entier dévouement. Aussi, quand il trouve une âme de ce caractère, on peut dire qu'il n'use plus de réserve à son égard, qu'il se donne à elle tout entier, et qu'il n'y a grâces, faveurs, caresses, bienfaits, dont il ne la comble et dont il ne fasse profusion, afin de lui donner des preuves de son amour.

Dilectus meus mihi, et ego illi (Cant. II). — Etre tout à Dieu, c'est comprendre en deux mots le plus haut degré de la sainteté et de la perfection où une âme puisse parvenir en cette vie ; c'est réunir toutes les vertus en un même sujet ; c'est n'agir que par l'esprit de Dieu, et vivre en quelque manière de sa vie même. De sorte que, quand je dis que Ste Catherine a été à Dieu de cette manière, je prétends par là vous faire voir l'effet du renoncement de soi-même le plus entier, du détachement de toutes les créatures le plus universel, et de la mortification du corps la plus austère et la plus surprenante qui ait jamais paru ; parce que tout cela est nécessaire pour être entièrement à Dieu, lequel, comme dit S. Bernard, ne remplit jamais un cœur qu'à mesure qu'il se vide de tout le reste. Vous en jugerez par tout ce qui est nécessaire que fasse une âme pour en venir à ce haut point de sainteté que de n'avoir plus d'autre désir que de servir Dieu, d'avoir banni de son esprit tout autre soin que de lui plaire, d'être toujours occupée de ses divines perfections, toujours ravie dans la considération de ses grandeurs ; et enfin de n'avoir en vue que sa gloire, par un zèle ardent de le faire connaître et aimer de tout le monde. C'est ce que vous admirerez sans doute dans cette grande sainte, si vous considérez que, pour être à Dieu, il faut renoncer à tout le reste, parce que c'est ce trésor caché dont parle l'Evangile ; celui qui le veut posséder doit tout vendre et se défaire de tout pour l'acquérir. Si le Sauveur demande pour première condition, à celui qui veut être de sa suite, qu'il renonce à soi-même, pourra-t-il souffrir que celui qui prétend être tout à lui tienne encore au monde par quelque attachement criminel ?

Vivo ego, jàm non ego; vivit verò in me Christus. (Galat. II). — Lorsque l'Apôtre dit qu'il vit de la vie de Jésus-Christ, il parle d'une vie morale, et non pas d'une vie naturelle. Mais Catherine a vécu en quelque sorte de la vie naturelle du Sauveur. Elle s'approchait souvent de la sainte table, pour prendre la nourriture non-seulement de son âme, mais de son corps. Cette chair sacrée, qui donne la mort à ceux qui s'en approchent indignement, donna la vie de l'âme à cette grande sainte, parce qu'elle s'en approchait toujours dignement. Par cette étroite union avec Dieu, elle conforma tellement sa volonté avec la sienne, que sa complai-

sance allait jusqu'à la flatterie, pour me servir de cette pensée de Tertullien : *Non solùm volo* Deo *obsequi, sed et adulari.* — Apprenez, âmes saintes, comme de parfaites épouses, à flatter votre divin époux; examinez les choses qui lui agréent. Il est jaloux : détachez votre cœur de tout ce qui en peut partager les affections; ne vous contentez pas d'observer ses commandements, suivez ses conseils; étudiez ses inclinations, pour vous y accommoder; dites-lui, avec le prophète : *Oculi mei sicut oculi ancillæ in manibus dominæ suæ,* (Ps. 122). Ah, Seigneur ! me voilà soumise à toutes vos volontés, comme une servante dont les yeux cherchent dans ceux de sa maîtresse ce qu'elle désire d'elle, afin de prévenir ses ordres. Si vous ne faites que ce que vous devez à Dieu, quelle obligation vous aura-t-il des services que vous lui aurez rendus? En a-t-il usé de la sorte envers vous?

Dominus zelotes nomen ejus. (Exodi xxxiv, 14.) — Il y a des âmes que Dieu aime, pour ainsi dire, d'un amour de jalousie : car il semble que ce qui est permis aux autres leur soit défendu, et qu'il les tienne dans une aimable captivité par les liens du saint amour, ne pouvant souffrir qu'elles s'attachent à rien qu'à lui seul. Comme il fait ses délices d'être avec elles, il veut qu'elles fassent toutes leurs délices d'être avec lui; et, s'il arrive qu'elles cherchent ailleurs quelque satisfaction trop naturelle, il dispose les choses de manière à ne leur y faire trouver que du dégoût. On dirait que les créatures auxquelles elles veulent s'attacher les repoussent et les renvoient au Créateur, pour y rencontrer ce qu'elles cherchent. Mais, outre cela, une certaine bonté de nature porte tellement l'homme à s'unir à Dieu, qu'il se trouve mal partout ailleurs, et, comme dit S. Augustin, *Tòm bonam fecit* Deus *hominis naturam, ut malè sit ei non esse cum* Deo. Nous voyons clairement ce que j'avance dans Ste Catherine de Sienne : Dieu la prévint d'un amour de complaisance, et se l'attacha tellement par les faveurs dont il la combla, que jamais dans la suite cette sainte fille n'eut d'autre goût que de son Dieu, et du dégoût pour toutes les choses créées.

Dilectus meus mihi, et ego illi (Cant. ii.) — C'est une vérité incontestable, que, pour être tout à Dieu, il faut se renoncer soi-même et détacher son cœur de tous les autres objets qui l'occupent. C'est aussi une conséquence infaillible que Dieu ne manque jamais de se communiquer à ceux qui se donnent entièrement à lui, et de les combler des biens du Ciel à mesure qu'ils se privent de ceux de la terre. C'est sur ce principe, appuyé de la parole de Dieu même, que le procédé du Sauveur à l'égard de l'illustre Catherine de Sienne nous doit paraître moins surprenant; et je ne crains point de dire, en considérant les grâces et les faveurs qu'il a faites à cette incomparable fille, qu'il a été véritablement tout à elle, comme elle a été toute à lui. Si vous me demandez comment, je vous ré-

pondrai que c'est par l'application de ses soins, par les tendresses de son affection, y en ayant peu à qui il en ait donné des preuves plus sensibles, et enfin par une communication de son pouvoir presque sans bornes et sans réserve.

Mirabiliter me crucias (Job. x). — L'impression du divin amour, que le Fils de Dieu avait faite dans le cœur de Ste Catherine, y produisit une impression de ses douleurs et de ses plaies sacrées. Elle pouvait bien dire ces paroles du plus illustre des affligés : *Mirabiliter me crucias* : Ah ! mon Sauveur , vous me tourmentez d'une façon toute miraculeuse : mes mains et mes pieds ressentent toutes les douleurs que les clous ont fait ressentir aux vôtres, et la lance qui a percé votre cœur m'est bien plus cruelle qu'à vous, parce que vous aviez déjà rendu l'esprit, et qu'étant encore vivante j'en ressens toute la rigueur.—Il est vrai que les souffrances de cette illustre crucifiée sont admirables ; mais les douleurs et les humiliations furent jointes ensemble dans la passion du Sauveur : l'humilité de cette grande sainte est au même degré dans son cœur que l'amour des souffrances. Elle sait que les plaies du Sauveur, qui le couvrirent d'opprobre, la couvriraient de gloire, si les stigmates en paraissaient visibles dans sa personne ; elle ne veut pas que ces cicatrices humiliantes sur la personne du Fils de Dieu deviennent glorieuses étant imprimées sur la sienne. Elle souhaiterait, pour être plus conforme à son époux céleste, que l'ignominie de son crucifiement se répandît sur elle en même temps qu'elle en éprouve la douleur ; mais, ne pouvant joindre l'humiliation avec la souffrance, elle demande au Sauveur qu'en lui faisant ressentir l'impression de ses douleurs il ne permette pas que les marques en paraissent aux yeux du monde.

Fili, præbe cor tuum mihi (Prov. XXIII).— La tendresse que les créatures doivent avoir pour Jésus-Christ devrait être sensible : tout demande, tout exige notre amour. Le Sauveur nous a aimés avec excès ; nous aime-t-il moins à présent ? sa tendresse est-elle diminuée ? Il ne nous demande pour toute reconnaissance que notre cœur. Il compte pour peu, ce semble, de vouloir être notre caution, notre rédemption, notre guide ; il se fait notre propre nourriture, il veut être notre récompense. Que vous en semble ? En fait-il assez pour nous témoigner sa tendresse ? en fait-il assez pour être aimé ; assez pour toucher notre cœur? — Mais, si le Sauveur en use ainsi avec toutes ses créatures en général, quel excès d'amour ne témoigna-t-il point à l'incomparable Catherine de Sienne ! Je ne puis le passer sous silence ; mais le croirez-vous ? il prit le cœur de cette sainte fille et lui donna le sien, et dit en le lui donnant : *Ecce, filia mea ; habes pro corde tuo cor meum.* Ce trait éclatant de l'amour du Sauveur paraîtra incroyable à ceux qui ignorent les infinis excès des bontés de Dieu ; mais, quand ils feront une sérieuse attention que le Sau-

veur en se faisant homme prit non-seulement le cœur mais la nature humaine, qu'il conversa trente-trois ans avec des hommes ingrats et criminels, qu'il satisfit pour eux par les plus cruels supplices à la justice de son Père, il ne doit après cela rester aucun doute de ce que nous disons. Nous avons, au reste, parlé autre part de la manière dont cela s'est pu faire.

§ IV.

Passages et pensées des SS. Pères.

Solitaria vita cœlestis doctrinæ schola est, ac divinarum artium disciplina. Basil. Laud. solitar. vitæ.

La solitude est une école où l'on apprend une doctrine toute céleste, où l'on est instruit de ce qui est nécessaire pour mener une vie sainte.

O eremus sanctarum mentium delectatio, et intimi gustûs inexhausta dulcedo. Id. ibid.

Aimable désert, les délices des saintes âmes, source inépuisable de douceurs qui se fait sentir au fond de l'âme !

Volens in templo orare, in te ora, et ità age semper ut Dei *templum sis : ibi enim* Deus *exaudit ubi habitat.* Augustin. De verâ innocent.

Il n'est pas nécessaire d'être dans l'Eglise pour vous entretenir avec Dieu ; vivez de telle façon que vous soyez son temple : Dieu vous exauce là où il habite.

Cui propter Christum mundus totus crucifixus est, et ipse Christo, quomodò possit ampliùs particeps esse eorum quæ in mundo sunt ? Basil. Quæst. 8.

Celui pour lequel le monde est mort et crucifié, et qui est crucifié au monde, comment peut-il encore prendre quelque part aux choses de ce monde ?

Hæc gratia devotionis et unctio quam expertus novit, inexpertus ignorat, quoniam nemo scit nisi qui accipit. Bernard. De verbis Apostol.

Voilà quelle est la grâce de la dévotion, et cette onction céleste que connaît celui qui la ressent, et qu'ignore celui qui n'en a point d'expérience : il n'y a que celui qui la reçoit qui la connaisse.

Nihil æquè facit in virtute crescere atque cum Deo *versari et colloqui.* Chrysost. in Ps. 7.

Rien ne fait davantage croître en vertu et en piété, que de prier et de s'entretenir familièrement avec Dieu.

Pone me, talem qualem nunc vides, ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum, ut omnibus cogitationibus cordis tui, in omnibus operibus brachii tui. Bernar. de Passione Domini.

Appliquez-moi, tel que vous me voyez dans ma passion, comme un cachet sur votre cœur, comme un cachet sur votre bras, afin que par toutes vos pensées, par toutes vos œuvres, vous puissiez vous conformer à moi, et que vous portiez les mêmes signes.

Quid prodest solitudo corporis si solitudo defuerit mentis ? Gregor. III Moral.

A quoi sert la solitude du corps, si le recueillement de l'esprit ne l'accompagne ?

Sic vivere, jàm in æternitatis vitâ partem habere est. Id. VI Epist. 26.

Vivre ainsi, c'est-à-dire dans la retraite, c'est participer par avance à la vie éternelle.

Adhùc licèt in terrâ positis vitâ vivitur non præsentis sæculi, sed futuri. Cyprian. II Epist. 4.

Dans la solitude, quoique l'on soit encore sur la terre, on vit plutôt de la vie du siècle futur que de celle du siècle présent.

Eremus digna Spiritui-Sancto habitatio : ipse enim et secretum quærit et solitarium locum diligit. Eucherius.

Le désert est une demeure digne du Saint-Esprit : il cherche lui-même les lieux cachés, il aime les lieux solitaires.

O solitudo sanctarum mentium delectatio, et paradisus deliciarum ! Basil. Laud. vitæ solit.

Solitude, le plaisir des saintes âmes, un paradis de délices !

Ille in charitate Dei *perfectior est qui ad ejus amorem plures convertit, gratissimumque* Deo *sacrificium zelus est animarum.* August. in III Joann.

Celui-là possède la charité de Dieu dans un degré plus parfait qui fait aimer Dieu à plus de personnes ; le zèle des âmes est le sacrifice le plus agréable qu'on puisse faire à Dieu.

Nescio an majus possit homini beneficium à Deo *conferri quàm ut per ejus obsequium alii consequantur salutem.* Richard. à S. Victore.

Je ne sais si Dieu peut faire une plus grande grâce à une personne que de se servir d'elle pour le salut des autres.

Nolo vivere sine vulnere cùm te video vulneratum. Bernard.

Je ne puis, Seigneur, vivre sans blessure en vous voyant tout couvert de plaies.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[De quelle manière J.-C. changea de cœur avec Catherine]. — L'historien de la vie de Ste Catherine rapporte que le Sauveur apparut un jour à cette grande sainte et lui ôta son premier cœur, et que bientôt après il lui en apporta un autre qu'il mit en la place de ce premier, lui disant que c'était son propre cœur : et, pour montrer la vérité de ce changement, la cicatrice demeura sur sa poitrine. Cette faveur, une des plus extraordinaires qu'il ait jamais faites, peut s'expliquer en trois manières : — Premièrement, on peut dire que ce fut une vision, qui, sous cette figure sensible, lui représentait le changement moral de son cœur, que la grâce opéra en elle : c'est-à-dire que le céleste époux lui ôta par ce moyen tous les sentiments naturels de l'amour-propre pour lui donner des sentiments qui tendissent entièrement à Dieu, et lui faire dire avec l'Apôtre : *Vivo ego, jàm non ego ; vivit verò in me Christus.* S. Cyprien, parlant de la grâce du baptême, dit qu'elle fait par le moyen de l'eau comme un nouvel homme : *In novo enim homine nascitur secunda reparatio.* — Secondement, nous pouvons expliquer ce miracle par l'usage fréquent du divin Sacrement : c'est-à-dire que cet époux des grandes âmes appliqua invisiblement son cœur au cœur de cette sainte fille. Le bienheureux Alger dit que les

chrétiens qui communient sont comme confondus avec JÉSUS-CHRIST; *Confusi in Christo* : il veut dire que, lorsque nous avons participé au corps et au sang du Sauveur, il se fait comme une transmutation et un changement du cœur et des affections de l'un en l'autre par le fréquent usage de ce divin Sacrement. Et c'est ce que JÉSUS-CHRIST opéra dans cette grande sainte. — Troisièmement, on peut dire que le Fils de DIEU ôta effectivement le cœur de Catherine, qu'il lui en créa un autre tout nouveau, et qu'il le mit en la place du premier, comme lorsqu'il guérissait les aveugles, il leur donnait des yeux miraculeux; et ainsi quand il a imprimé dans ce nouveau cœur de notre sainte ses sentiments et ses inclinations, on peut dire que c'est en quelque façon son cœur propre qu'il lui a donné. — Mais, de quelque manière que se fasse ce merveilleux changement, ne pouvons-nous pas dire que c'est un privilége bien extraordinaire de l'amour que le Sauveur avait pour elle, et un monument bien puissant de l'amour qu'elle avait pour le Fils de DIEU.

[Des épreuves de la vocation de la part des parents]. — Je n'ignore pas que les pères et les mères sont en droit d'éprouver la vocation de leurs enfants à quelque état que ce soit, et surtout à l'état religieux, et de s'assurer de la volonté de DIEU sur ce point, qui a des suites si importantes, afin de ne pas les exposer à s'engager légèrement dans un état où ils ne sont pas assurés que DIEU les appelle. Mais cette épreuve a ses bornes, et ils ne doivent jamais en venir jusqu'à les empêcher d'autorité absolue, ou à les engager à perdre des semences de piété que DIEU a jetées dans leurs âmes. Car enfin, si ceux-là sont responsables de leur perte qui les obligent par violence à embrasser l'état religieux, par la crainte et par les mauvais traitements, et s'ils font ainsi le sacrifice du salut de ces victimes innocentes aux intérêts de leur famille, ceux-là sans doute ne sont pas moins criminels qui les en détournent ou qui les engagent par violence à embrasser un autre état que celui où DIEU les veut, parce que c'est un attentat sur les droits de DIEU les plus saints, et que, quand ils acquiesceront à la volonté de DIEU, qui les appelle dans le cloître, et qu'ils consacreront à sa gloire celui de leurs enfants qu'ils chérissent le plus, s'il y est appelé, DIEU s'engage à faire tout réussir à sa gloire et à leur avancement; outre que c'est travailler à leur propre salut en contribuant à celui de leurs enfants : comme il parut dans notre sainte, qui dans la suite fut la cause du salut de sa propre mère, laquelle, sans les prières de sa fille, se fût perdue éternellement; son père, moins rebelle aux volontés de DIEU, obtint par son secours la délivrance des peines que ses péchés avaient méritées dans l'autre vie, cette fille charitable s'étant offerte à DIEU de les souffrir pour lui en celle-ci, par un exemple qui marque que les enfants peuvent quelquefois rendre à leurs parents plus qu'ils n'ont reçu d'eux, parce qu'ils peuvent procurer auprès de DIEU leur salut éternel.

[Être tout à Dieu]. — C'est sans doute la moindre chose que Dieu puisse exiger de sa créature que d'être toute à lui, après qu'il s'est donné à nous lui-même tout entier. Mais si Dieu a droit, comme créateur, d'exiger cela en général de tout le monde, il n'y a point de doute que les personnes religieuses ont une obligation plus étroite et plus indispensable d'être d'autant plus attachées à Dieu qu'elles sont unies plus intimement à lui, puisqu'elles l'ont pris particulièrement pour leur sort et leur unique héritage. L'excellence de la nature de Dieu, le titre de créateur et l'indépendance absolue qui est le propre apanage de son être, lui donnent un tel droit sur tout ce qui est créé, que, quand tous les hommes et tous les anges s'anéantiraient pour relever sa gloire, ils seraient encore trop glorieux, et ne lui rendraient en cela que ce qui lui est dû. Ce n'est pas cependant la manière dont Dieu en use envers les hommes: il a mieux aimé les gagner par amour, se les attacher par ses bienfaits, et même s'unir à eux d'autant plus intimement qu'ils marquent eux-mêmes être plus étroitement attachés à lui par leur fidélité. De-là vient que ces deux choses sont inséparables, et que l'une est une conséquence de l'autre : Dieu est tout à ceux qui se consacrent entièrement à lui. Je sais bien que c'est toujours Dieu qui nous prévient le premier ; jusque-là, dit S. Augustin, que, quand il récompense nos mérites, c'est toujours ses propres bienfaits qu'il couronne. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait en Dieu un amour par lequel il aime ce qu'il a rendu aimable lui-même : en sorte que quiconque se donne sans réserve à Dieu trouve en lui non-seulement un amour qui prévient, mais qui récompense le nôtre par une espèce de reconnaissance, en se donnant sans réserve à ceux qui lui sont entièrement dévoués. C'est ce que nous pouvons voir dans l'exemple de Ste Catherine de Sienne, qui, s'étant dévouée toute à Dieu dès sa plus tendre jeunesse, fut prévenue de sa part de tant de bienfaits, qu'il y a peu de semblables exemples et dans l'ancien et dans le nouveau Testament.

[Priviléges de la virginité]. — De toutes les qualités dont Dieu daigne honorer une âme, il n'en est point de plus avantageuse ni de plus respectable que celle d'épouse du Sauveur; et voilà le privilége des vierges. Elles suivent l'Agneau sans tache, quelque part qu'il aille ; elles portent son nom et celui de son Père écrit sur le front, pour faire voir que c'est par un titre spécial qu'elles lui appartiennent. Elles chantent sans cesse dans le ciel un cantique nouveau devant le trône de Dieu, et personne ne peut dire ce cantique que ces âmes privilégiées qui n'ont jamais terni leur pureté. Ce n'est pas seulement dans le ciel que la virginité a son auréole ; les grâces de distinction, les faveurs célestes, les dons extraordinaires, dès cette vie, sont singulièrement pour les vierges ; et, quoique Dieu soit libéral à l'égard des âmes fidèles dans toutes sortes d'états, la virginité donne un droit particulier, ce semble, aux plus intimes communications avec Dieu et aux plus grandes grâces. C'est ce que nous pou-

vons remarquer dans notre illustre sainte, qui fut ornée de tant de dons et comblée de tant de grâces par le Sauveur, qu'il semble que l'excès de son amour envers elle voulut faire d'elle un spectacle au monde et aux anges.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Enfance et éducation de Catherine]. — Ste Catherine de Sienne, si célèbre par les grandes grâces dont Dieu la combla presque dès le berceau, fit paraître dès ses premières années tant de penchant pour la vertu et des inclinations si chrétiennes, que, dès l'âge de cinq ans, on ne l'appelait que la petite Sainte. On eût dit qu'elle était née avec la dévotion la plus tendre pour la Mère de Dieu, et le Sauveur lui inspira un désir si ardent de se consacrer entièrement à lui, et de n'avoir jamais d'autre époux, qu'elle fit vœu de virginité à huit ans. Les grâces furent dès-lors plus abondantes en cette enfant, et on la vit faire chaque jour de nouveaux progrès dans la vertu. Une vision que l'on croit qu'elle eut du Sauveur l'embrasa tellement du feu du divin amour, qu'elle en devint la victime. Elle n'eut plus de goût que pour la solitude et la prière; l'abstinence, le jeûne, et cent autres mortifications ingénieuses qu'elle dérobait à la connaissance de ses parents, lui devinrent familières ; toute son étude ne fut que d'inventer mille moyens de plaire à son époux céleste. (*Exercices spirituels du* **P. Croiset**).

[Vocation entravée]. — Les parents de Catherine, qui avaient dessein de pourvoir leur fille en l'établissant dans le monde, n'oublièrent rien pour la détourner de la généreuse résolution qu'elle avait prise de s'attacher entièrement au service de Dieu, pour rompre ses mesures et pour tâcher de l'engager de gré ou de force dans un mariage qui eût partagé son cœur, comme parle l'Apôtre ; et, comme ils croyaient avoir trouvé un parti et un établissement avantageux, tout fut mis en usage, douceur, sévérité, caresses et menaces, pour le lui faire agréer. Ce fut à elle à se défendre, et à mettre en œuvre tout ce qu'elle avait d'adresse et de piété. Elle le fit avec une constance qu'on ne saurait assez admirer dans une fille de son âge et de sa condition : car on peut dire qu'elle ne donna pas moins de combats pour ne pas demeurer dans le monde que les autres

ont coutume d'en soutenir avant de le quitter et pour se rendre à la voix de Dieu qui les appelle. Elle se coupa les cheveux, ce qui était la marque qu'on renonçait aux vanités et aux espérances du siècle; mais, s'étant attiré par là l'indignation de son père et de sa mère, ils ne la regardèrent plus comme leur fille ; ils en firent leur servante, l'appliquant aux plus vils ministères de la maison, l'accablant de travail, la couvrant de confusion ; et, pour lui ôter le temps de penser à ses exercices de piété, ils la tenaient continuellement en haleine par les services pénibles qu'ils exigeaient, et qui souvent se trouvaient être au-dessus de ses forces. Notre sainte, soumise à leur volonté quand elle ne choquait point celle de Dieu, n'oubliait pas qu'elle était au pouvoir de ceux dont elle avait reçu la vie, ni ce qu'elle leur devait; mais elle avait toujours devant les yeux que Dieu devait être le premier obéi; et, dans la résolution qu'elle avait prise de n'avoir jamais d'autre époux que lui, elle lui marqua sa fidélité par sa patience invincible à souffrir tous les rebuts d'une mère irritée, tous les reproches d'un père impérieux, et tous les mauvais traitements auxquels l'exposa assez longtemps la mauvaise humeur de l'un et de l'autre. Elle essuya leurs caprices et leurs duretés avec une constance à l'épreuve des persécutions, qui eussent peut-être ébranlé une résolution moins affermie que celle de notre sainte, laquelle, se voyant comme arrachée de la chère solitude qu'elle s'était ménagée dans la maison paternelle, trouva un expédient, qui a servi depuis d'instruction et d'exemple à tous ceux qui, par violence ou par la nécessité de leurs emplois, sont engagés dans l'embarras des affaires et accablés par la multitude des occupations. (**Houdry**, *Sermons*).

[Retraite intérieure]. — Catherine, combattue par tant d'oppositions et de contradictions, occupée par ses parents, sans aucune relâche, à des ouvrages différents, trouva cependant le moyen de se faire une retraite intérieure. Toujours recueillie en elle-même, elle n'était pas moins appliquée à Dieu, en faisant la volonté de ses parents, que quand elle était renfermée dans un cabinet, ou à genoux au pied d'un crucifix. Elle fit de son cœur un oratoire ; et, au milieu des emplois les plus distrayants, elle était unie à Dieu, qu'elle trouvait partout et qu'elle regardait en toutes choses : de sorte que sa dévotion, indépendante des lieux, des temps et des occupations, était toujours également ardente. En vain tâche-t-on de la distraire ; elle ne pense qu'à Dieu, lors même qu'on s'efforce le plus de lui en faire perdre la pensée par les soins dont on la charge, ou plutôt dont on l'accable. L'amour qu'elle porte à Dieu est un feu qui fait son aliment de tout ce qu'on y jette pour l'éteindre ; sa flamme vive et ardente s'élève toujours vers le ciel lorsqu'on fait de plus grands efforts pour les étouffer. Cette sainte fille est enfin toute à Dieu, malgré les oppositions qu'on y apporte ; elle triomphe de toutes les tendresses de la chair et du sang, de toutes les violences qu'on lui fait pour l'en détour-

ner, et surmonte par sa patience la résistance opiniâtre que ses parents apportent à son généreux dessein. Dès lors elle ne perd plus Dieu de vue ; la multiplicité de ses occupations n'interrompt plus ses contemplations ; son visage, toujours gai et riant, témoigne de la parfaite tranquillité de son cœur. Sa persévérance désarme enfin ses parents. Son père, voyant sa fermeté par cette vertu toujours égale, ne fit aucun doute que Dieu fût l'auteur des desseins de cette sainte âme. Sa mère, charmée de sa patience et de sa douceur, résolut de ne s'opposer plus aux desseins de Dieu et l'un et l'autre lui laissèrent la liberté de suivre les mouvements de la grâce (**Anonyme**).

[Épreuves et tentations]. — La fidélité de notre sainte fut bientôt mise à l'épreuve de tout ce qui a coutume d'ébranler les autres : Dieu permit qu'elle fût tentée en toutes les manières, et il semblait que l'enfer fût déchaîné contre elle par les tentations les plus importunes et les plus horribles, ou que Dieu eût donné main-levée au démon afin qu'il fît tous ses efforts pour la vaincre, de même qu'il l'avait autrefois donnée à ce tentateur à l'égard du plus affligé et du plus fidèle de tous les hommes, avec cette différence, qu'il ne donna pouvoir à cet ennemi de sa gloire que sur le corps de ce modèle de patience, et lui défendit d'attenter sur son âme ; mais il garda une conduite opposée à l'égard de notre sainte : tous les efforts du démon vont particulièrement à attaquer son âme, et toute sa batterie est, pour ainsi dire, pointée contre son cœur, sachant bien que tout le reste ne pourra tenir longtemps s'il peut une fois rompre l'attachement qu'il a pour Dieu. Ainsi, tout ce que nous savons des tentations d'un saint Antoine et des anciens solitaires n'a rien de plus surprenant que ce que le démon employa pour ébranler le courage d'une fille et pour surprendre sa vigilance. Il entre dans son imagination, afin de tâcher de souiller son cœur ou de faire quelque impression sur son esprit, en lui mettant devant les yeux les spectres les plus horribles, et lui suggérant d'abominables pensées dont sa pureté pouvait être alarmée. A quelle rude épreuve cette fidèle épouse de Jésus-Christ est-elle réduite ! Après avoir dompté son corps innocent par des jeûnes si austères, après l'avoir accoutumé à se contenter de deux heures de sommeil sur la terre dure ou sur une planche, après avoir éteint en son corps ce qui fait appréhender pour l'innocence des autres, le démon, au pouvoir duquel elle se voit comme abandonnée, ne trouvant point d'armes dans elle pour l'attaquer, en trouve au-dehors et en fabrique de nouvelles qui n'avaient jamais été mises en usage. Elle est combattue sans trêve et sans relâche, mais inutilement : elle triomphe de tous les efforts de l'enfer, aussi bien que de tous ses artifices, et n'a pas plus tôt repoussé l'ennemi que tout effrayée et tremblante au seul souvenir des attaques qu'elle a soutenues, elle s'adresse au Sauveur, le seul témoin de sa fidélité, pour se plaindre à lui de lui-même, de l'avoir ainsi délaissée, et pour lui de-

mander où il était durant un si terrible combat. « J'étais, lui répondit-il, au milieu de votre cœur : c'est moi qui vous donnais les forces pour résister. » D'où vous devez apprendre que celui qui veut être tout à Dieu doit s'attendre à souffrir, parce qu'on ne peut compter sur une vertu qui n'a point été éprouvée. (**Houdry**),

[Le Sauveur la prend pour son épouse].—Qui croirait, si l'on n'en avait déjà vu un exemple, longtemps auparavant, dans une autre Ste Catherine, vierge et martyre, et depuis dans Ste Thérèse ; qui croirait, dis-je, que le Fils de Dieu, pour marquer l'affection toute singulière qu'il portait à notre sainte fille, et pour lui en donner une preuve sensible, la voulut prendre pour son épouse, par une cérémonie solennelle et semblable à celles qui se pratiquent dans les alliances des hommes, en lui mettant un anneau au doigt en présence d'une multitude d'anges et de saints, pour lui témoigner qu'il voulait être tout à elle, comme elle était toute à lui, et pour exprimer, par ce signe visible de la plus étroite union qui soit parmi les hommes, celle qu'il voulait contracter avec son âme invisiblement? Quelle incomparable faveur et quelle ardente charité ne produisit point cette alliance dans le cœur de Catherine ! Aussi, depuis ce temps-là, n'avait-elle plus qu'un cœur avec le Sauveur, et toutes les créatures n'y pouvaient trouver de place. Voici même ce qui n'a point d'exemple, et qui passe toutes les faveurs qu'une âme puisse espérer de son Dieu : elle demandait souvent au Sauveur qu'il lui donnât un cœur nouveau, qui ne pût aimer que lui seul, et qui n'eût rien de la faiblesse et de l'inconstance des autres ; peut-être l'entendait-elle d'une manière morale, en changeant les inclinations naturelles de son cœur : mais le Sauveur, qui la comblait de faveurs au-delà de ses désirs et de ses espérances même, écouta sa prière et l'exauça d'une autre manière : il lui ôta effectivement son cœur, et quelque temps après lui mit le sien en sa place, et, pour preuve de ce changement, il voulut qu'à l'ouverture qu'il avait faite pour le tirer la cicatrice en demeurât toute sa vie. Heureux échange ! admirable présent ! faveur incomparable ! A-t-on jamais rien entendu qui approche de cette merveille ? — Quels furent ensuite les sentiments, les désirs, les affections du cœur de la sainte dans le cœur du Sauveur ! quelles furent les occupations du cœur du Sauveur mis à la place de celui de Catherine ! Ne m'obligez pas de vous développer ce mystère : je ne le comprends pas ; tout ce que je puis vous dire, c'est que, si c'est par le cœur qu'on mesure les perfections d'une personne, comme nous voyons dans l'Ecriture que, quand Dieu voulut élever Saül à la royauté, il lui donna un cœur tout royal et conforme à cet état, disons de même que, pour élever notre sainte à une vie toute divine, il lui donna un cœur divin, afin qu'elle l'aimât autant qu'il mérite d'être aimé, et, réciproquement, que, le Sauveur vivant par le cœur de cette admirable fille, il fut tout à elle comme elle était toute à lui : *Dilectus meus mihi, et ego illi.* Vous l'enten-

drez comme il vous plaira ; mais que ce soit une vision, que ce soit un changement réel, que ce soit une figure sensible pour exprimer l'union et la conformité du cœur de la sainte avec celui de son Dieu, cela marque toujours une ressemblance d'affections et de désirs si grande, que cette sainte protestait, depuis, qu'elle ne pouvait avoir d'autre volonté que celle de Dieu, ni désirer autre chose que ce qu'elle croyait lui être le plus agréable. (*Le même*).

[Elle mène une vie crucifiée].—Je ne sais si on trouvera personne qui ait souhaité avec plus d'ardeur et recherché avec plus d'empressement la croix et les souffrances que notre sainte fille, dès qu'elle se fut engagée dans le tiers-ordre de S. Dominique, afin de ressembler par cet endroit à son Sauveur attaché à la croix. Etudiez les sentiments de cette grande sainte, examinez toutes ses actions : rien ne lui plaît s'il ne porte quelque marque des souffrances du Fils de Dieu. Le silence, la retraite, les pratiques les plus gênantes et les mortifications les plus austères des cloîtres, ne sont pas capables de contenter l'ardeur de ce désir. Les maladies les plus aiguës et les plus douloureuses lui tiennent lieu de délices ; elle les demande à Dieu avec plus d'instance que les autres ne demandent la santé dans les plus violentes atteintes de leur mal. Les grâces mêmes qui humilient son âme innocente lui sont plus agréables que celles qui la consolent ; et, comme si le Sauveur crucifié lui eût été plus cher que le Sauveur glorieux, elle ne pense qu'à sa mort, à ses douleurs et aux instruments de sa passion, qu'elle avait si profondément gravés dans l'âme, qu'elle ne parlait et ne s'entretenait d'autre chose, et ne pouvait presque écouter d'autres discours, parce qu'elle ne semblait vivre que des tourments du Fils de Dieu, et que c'était ce qui lui tenait le plus au cœur.— (*Le même*).

[Charité envers les pauvres]. — La charité que notre sainte avait pour les pauvres était immense, sans bornes. Dès le temps qu'elle était encore dans la maison de son père, elle eût épuisé les fonds qu'elle trouvait dans sa famille et ailleurs, si Dieu n'y eût suppléé par des miracles. Le Sauveur lui-même, sous la figure d'un pauvre, sembla vouloir pousser à bout sa patience et ses libéralités : après lui avoir demandé tout ce qu'elle avait pu mendier, il la pria de lui donner encore ce qui servait à son usage. La nuit suivante, le Fils de Dieu lui apparut, et lui fit connaître d'une manière bien consolante que c'était à lui-même qu'elle avait fait l'aumône le jour précédent. Elle faisait du bien à tout le monde ; elle guérissait les malades, consolait les affligés, convertissait les pécheurs, et faisait autant de miracles qu'elle proférait de paroles ; mais, si sa charité était immense pour ce qui regardait le temporel des pauvres et des nécessiteux, le zèle ardent qu'elle avait pour le salut de leurs âmes n'avait point de bornes (**Croiset** et **Senault**).

[Don des miracles]. — Le Fils de Dieu semblait avoir donné à Catherine son autorité et son pouvoir, tant elle faisait de prodiges. Quand je dis pouvoir, je n'entends pas parler de celui que le commun des hommes a coutume d'estimer et d'admirer le plus dans les saints, savoir la puissance des miracles qui montre leur crédit auprès de Dieu ; quoique, si l'on en jugeait par là, on en trouverait peu qui en aient fait de plus surprenants et en plus grand nombre, puisqu'elle commandait à la mort, aux démons et aux maladies les plus désespérées, et que c'était assez qu'elle demandât une chose à Dieu pour l'obtenir ; mais je parle du crédit qu'elle avait auprès de lui pour le plus grand de tous les miracles, qui est la conversion des pécheurs. Car c'est en effet le plus admirable de tous les ouvrages de Dieu, et pour lequel il lui faut employer les puissants efforts de son bras, comme parle l'Ecriture. *Hæc mutatio dexteræ Excelsi.* Or, ce pouvoir était si ordinaire dans notre sainte, que son confesseur, qui en avait fait mille fois l'expérience, crut que, sans tenter Dieu, il pouvait la prier de l'exercer sur lui-même, s'estimant un grand pécheur, quoiqu'il fût un grand homme de bien. Il la conjura donc de demander pour lui une grande et sincère contrition de ses péchés ; car c'était la grâce qu'il préférait à toutes les autres. La sainte le lui promit, et le lendemain l'étant allée visiter, elle le trouva pleurant et soupirant, avec un si grand sentiment de componction, que, sans un second miracle, il eût expiré par la violence de la douleur. « Ah ! s'écria-t-il en voyant notre admirable fille, vos prières ont eu leur effet : je ressens ce que vous avez demandé pour moi. » D'autres fois on a vu des criminels blasphémer dans les supplices, sans vouloir entendre parler de Dieu, ensuite changer tout à coup sitôt qu'elle avait prié pour leur conversion, et avoir ensuite de si grands sentiments de piété, qu'ils mouraient comme des saints.

Le Fils de Dieu ne se contente pas de ce pouvoir si singulier, dont il avait fait part à cette grande sainte : il veut encore en faire l'instrument de ses plus grandes merveilles, et que le pouvoir qu'il lui donne s'étende dans toute l'Eglise et se fasse ressentir à toute la chrétienté, en terminant les affaires les plus difficiles qui y survenaient, et lorsqu'on n'y voyait point de moyen d'accommodement. Il en fait son agente et son ambassadrice, qui a tout son pouvoir entre les mains. Elle est employée pour la paix des Florentins avec le Saint-Siége et pour lever l'interdit du Souverain-Pontife, Elle passe pour cet effet les Alpes, et vient trouver le pape à Avignon, et d'un autre côté manie les esprits des Florentins avec tant d'adresse, qu'elle pacifie ce différend, qui allait à une rupture ouverte et à un schisme déclaré. (**Anonyme**).

[Même sujet]. — La réputation de notre incomparable Catherine s'était répandue par toute l'Eglise. On abordait de toutes parts à la ville de Sienne pour implorer son secours. Les malades l'y allaient trouver en foule ; on y conduisait les possédés, et, comme les pécheurs qui l'appro-

chaient s'en retournaient convertis, les malheureux et les malades s'en retournaient consolés et guéris. Elle commandait aux infirmités comme à ses sujets, et, quand elle avait parlé, ces filles du péché obéissaient à ses ordres. Les démons, quoique rebelles et opiniâtres, n'osaient contrevenir aux ordres de cette sainte fille ; et, quoique infirme et languissante, elle contraignait ces esprits insolents et superbes d'abandonner les personnes dont ils avaient pris possession. Qu'y a-t-il de plus glorieux que de commander aux maladies, qui n'épargnent pas les princes du monde, et de compter entre ses sujets les tyrans de tous les hommes? L'Evangile remarque que le Fils de Dieu avait un pouvoir si absolu sur les infirmités, qu'il n'y avait point de lieu ni de temps où il n'en délivrât les hommes. On peut dire la même chose de Ste Catherine : elle faisait des miracles en tous lieux et en tous temps ; quelque part qu'elle allât, son pouvoir ne l'abandonnait point, et tous ses voyages étaient signalés par quelques prodiges. (**Le P. Senault**, *de l'Oratoire*).

[Conclusion pratique]. — Le fruit que tout le monde peut tirer de la vie de notre sainte est de s'efforcer de l'imiter. Les différentes conditions de la vie y trouveront de rares exemples de toutes les vertus. Les vierges y pourront remarquer comment cette illustre fille, après avoir été obligée par sa mère, qui la voulait pourvoir dans le monde, de se friser, de se parer et de cultiver avec soin les agréments naturels que Dieu lui avait donnés, et ayant connu dans l'oraison combien cette vanité déplaisait à Dieu, la sainte fille, regardant cette vanité comme un grand péché, s'en confessa tous les ans avec grande abondance de larmes. Les personnes religieuses pourront recueillir dans la vie de notre sainte des exemples d'une retraite continuelle, d'un entier éloignement du monde, d'une parfaite mortification de tous les sens ; et, si elles ne peuvent pas jouir des mêmes faveurs du Ciel que notre sainte, elles doivent au moins désirer de changer de cœur avec le Fils de Dieu, afin d'être toujours plus disposées à remplir les devoirs de leur état et à accomplir sa volonté. Il est vrai qu'en faisant le portrait d'une personne aussi sainte que l'a été Catherine, j'ai sujet de craindre que je ne l'aie rendu inimitable, et peut-être qu'une vie plus commune nous aurait excités davantage à l'imiter ; mais j'ai cru que, quelque éclatantes que fussent les vertus de cette incomparable fille, elles sont d'autant plus praticables qu'elles roulent toutes sur un point qui dépend le plus de nous, et dont nous ne pouvons nous dispenser : savoir, de nous donner entièrement à Dieu. C'est ce que nous lui promettons tous les jours, c'est ce que lui promettent surtout les personnes religieuses. Il ne faut que cela seul pour devenir saint au plus sublime degré. Efforçons-nous donc de l'accomplir, si nous espérons le même bonheur auquel est parvenue l'incomparable Catherine. (**Anonyme**).

SAINT JACQUES-LE-MINEUR

AVERTISSEMENT.

Je conviens de bonne foi que S. Jacques-le-Mineur *est mis hors de sa place, dans le dessein que je me suis proposé de commencer par les saints qui sont dans le Nouveau-Testament à recueillir les matériaux propres à faire leur éloge. Sans doute, ce grand saint étant le frère du Seigneur, c'est-à-dire son proche parent, d'ailleurs nommé par S. Paul entre les Apôtres, et le plus distingué entre les Apôtres mêmes par le rang qu'il y tenait et par l'estime que les Apôtres en faisaient, celui enfin dont il est fait dans le texte sacré une si honorable mention, ne devait pas être omis, et encore moins dérangé dans l'ordre que je me suis prescrit.*

La cause de ce dérangement est d'avoir trop légèrement donné dans le sentiment de quelques nouveaux critiques, qui, suivant l'opinion de l'Eglise grecque, distinguent S. Jacques d'Alphée, l'un des douze, et S. Jacques frère du Seigneur et évêque de Jérusalem, comme deux personnes différentes, et excluent par-là notre saint du nombre des Apôtres, quoique S. Paul lui ait donné cette qualité. Mais, après avoir examiné les raisons des Latins, opposés aux Grecs sur ce point, j'ai cru être obligé de réparer ma faute en suivant l'opinion la plus conforme à l'Ecriture et au sentiment des SS. Pères, ne voyant rien d'ailleurs qui nous oblige à croire qu'il y ait eu un autre S. Jacques d'Alphée que S. Jacques *frère du Seigneur.*

§ I.

Desseins et Plans.

I.— On peut considérer S. Jacques surnommé *le Mineur* sous trois titres ou trois qualités, qui l'ont distingué et lui ont donné un rang considérable et tout particulier entre les Disciples du Sauveur.

La première de ces qualités est celle de *Frère de* Jésus-Christ, c'est-à-dire de son plus proche parent, selon la manière de parler des Juifs. C'est le nom et le titre d'honneur que lui donne S. Paul dans l'Epître aux Galates, *Aliorum Apostolorum vidi neminem, nisi Jacodum fratrem Domini.* Ce qui l'a fait distinguer entre tous ceux de la suite du Fils de Dieu : — 1°. Par une ressemblance même de visage ; ce qui lui attirait un si grand respect, qu'après la mort du Sauveur ceux qui n'avaient pas eu le bonheur de voir ce Dieu-Homme trouvaient une particulière consolation à le considérer dans celui qui portait les traits animés de sa ressemblance, jusque-là que S. Ignace le martyr, dans une de ses épîtres, dit ces paroles, qui marquent combien cette ressemblance le rendait respectable : *Volo ascendere ad partes Hierosolymæ, et videre venerabilem Jacobum, vitâ et facie Christo similem.* — 2° Par la conformité de vie et de mœurs. Il pratiquait les plus nobles vertus, et se rendait semblable en toutes ses actions au divin modèle qu'il avait devant les yeux, comme pour ne point dégénérer de la sainteté de celui dont il avait l'honneur d'être proche parent. — 3°. Par une communication de gloire, qui lui venait d'être issu de même sang : et ainsi l'honneur qu'on rendait au Fils de Dieu comme fils de David, descendu des rois d'Israël, s'étendait sur S. Jacques, venu de la même race royale et sorti de la même tige, enfant de la même famille.

La seconde qualité est celle *d'Apôtre* : car c'est le nom que lui donne le même S. Paul dans les paroles que nous avons citées : *Aliorum Apostolorum vidi neminem, nisi Jacobum fratrem Domini.* En quoi il a été privilégié entre les autres Apôtres dans sa mission, ayant eu pour sort et pour partage la ville même de Jérusalem et le reste de la Judée, qui avait été le principal objet du zèle du Sauveur, comme il le disait lui-même : *Non sum missus nisi ad oves Israël.* Ainsi, l'on peut dire qu'il fut destiné à conserver les conquêtes du Fils de Dieu : *Protector salvationum Christi sui est* (Ps. 27) : ayant eu la charge de gouverner cette ville en qualité de son premier évêque et de son pasteur particulier, qui a nourri

son peuple de sa parole et de l'exemple de ses vertus : ce qui ne l'a pas empêché d'étendre son zèle par ses écrits, dans l'Epître qu'il adresse à toutes les nations, et qui est comme un abrégé des maximes de l'Evangile.

La troisième qualité enfin est celle de *Martyr* : en quoi il a été aussi privilégié entre ceux qui ont souffert pour le nom et la gloire de Jésus-Christ, en ce qu'il est mort plus particulièrement pour la foi, puisque ce fut le témoignage qu'il en rendit qui fut la cause de sa mort. Et il eut cette ressemblance avec son Sauveur, qu'il mourut en demandant pardon pour ceux qui le faisaient mourir.

—

II. — Tout ce qu'on peut dire de grand de S. Jacques-le-Mineur se réduit à ces trois choses : la dignité de sa personne, la sainteté de sa vie, le grand service qu'il a rendu à l'Eglise.

1e — La *dignité de sa personne*. Il est appelé le frère de Jésus-Christ, c'est-à-dire, en style des Juifs, cousin-germain et proche parent du Fils de Dieu. — En cette qualité, on peut dire qu'il a été favorisé de grâces toutes singulières : car il a été élevé à la dignité d'apôtre, et entre les Apôtres il a été comme l'apôtre du peuple Juif, c'est-à-dire, pasteur du troupeau de Jésus-Christ, et celui qui après le Sauveur a été chargé du soin particulier de ce peuple que Jésus-Christ avait instruit et cultivé par lui-même.

2° — *La sainteté de sa vie*. Il a été communément appelé *le Juste*, comme celui qui a donné des exemples de toutes les vertus. Aussi sa vie a-t-elle eu plus de ressemblance que toutes les autres à la vie du Sauveur : et de-là vient l'estime où il était parmi les chrétiens, et même parmi les Juifs qui haïssaient et persécutaient les autres apôtres, mais qui honorent celui-ci pour sa sainteté, sa piété, son assiduité à la prière : c'est pour toutes ces vertus qu'il avait la permission lui seul d'entrer dans le sanctuaire.

3° — *Les grands services qu'il a rendus à l'Eglise*. — Il était regardé comme une des colonnes de l'Eglise naissante, ainsi que le qualifie S. Paul; son avis fut suivi dans le premier concile ; la doctrine qu'il enseigne dans son Epître est comme un précis des maximes de l'Evangile, et marque le zèle qu'il a eu d'établir la foi et la divinité de Jésus-Christ.

—

III. — On peut faire voir les avantages que S. Jacques a reçus en qualité de frère du Sauveur, c'est-à-dire de son plus proche parent :

1°. — Une affection particulière du Sauveur, marquée par les grâces et les faveurs qu'il en a reçues.

2°. — Il a été gratifié de l'emploi le plus honorable, qui est celui-là même qu'a exercé le Fils de Dieu, pendant qu'il a vécu sur la terre.

3°. — Il lui a donné la meilleure part à ses souffrances, par un martyre particulier, que l'on doit compter entre les plus grandes faveurs et pour la plus grande grâce que Dieu puisse faire aux personnes qu'il chérit le plus.

—

IV. — On peut s'arrêter à la seule qualité de frère du Sauveur, et faire voir

1°. — Qu'il a reçu, comme parent, le sang du Sauveur dans ses veines : ce qui lui a donné une ressemblance de visage, de mœurs et d'inclinations, et lui a appliqué le fruit de ce sang par les grâces dont il est comme la source, et qui lui ont été communiquées par cette voie.

2°. — Il a appliqué le fruit de ce même sang à ses compatriotes, dont il a été l'apôtre et le pasteur, qui a travaillé à leur conversion et à leur salut.

3°. — Il a répandu ce même sang par un glorieux martyre et par le témoignage qu'il a rendu au Sauveur par sa mort.

§ II.

Les Sources.

Hégésippe, le plus ancien auteur du christianisme, a le premier rapporté les actions, la mort et le martyre de S. Jacques-le-Mineur. frère du Seigneur, et c'est de cet auteur que tons les autres ont pris ce qu'ils en disent..Il est vrai que quelques hérétiques ont voulu rendre suspecte cette narration, mais c'est sans aucun fondement.

Eusèbe II, 1, rapporte la même chose, presque en mêmes termes, ce qui autorise la narration d'Hégésippe contre les hérétiques.

Clément d'Alexandrie, cité par Eusèbe, fait encore le narré du martyre de S. Jacques, en dit la cause, les suites et le témoignage de l'historien Josèphe.

S. Jérôme. *De script. eccles.*, parle de S. Jacques *frère du Seigneur*, et explique en quel sens il porte ce nom.

Théodoret, *in Galat.*, montre aussi de quelle manière ce saint est frère, c'est-à-dire, en termes de l'Ecriture, cousin du Sauveur.

Evodius, ancien auteur cité par Nicéphore, II, 3.

Glicas en parle comme du premier évêque de Jérusalem, quoiqu'il ne le mette pas au nombre des douze Apôtres.

S. Chrysostôme, *Homil.* 5 *in Matth.,* dépeint en peu de mots la vie austère de ce saint et les effets de sa mortification.

Métaphraste en a fait la vie, rapportée tout au long par Surius.

Surius, au 1er Mai, en traite, mais il ne rapporte que la vie écrite par Métaphraste.

Baronius, Annales et Annotations sur le Martyrologe.

Bollandus, outre la vie de ce saint, rapporte les raisons de part et d'autre sur la controverse si S. Jacques, appelé le *frère du Seigneur*, est différent de celui qui dans l'Evangile est nommé le fils d'Alphée.

Tillemont traite froidement la même question, et est opposé à Bollandus dans sa décision.

Fleury, Histoire ecclésiastique, en parle aussi.

Baillet soutient qu'on ne doit pas distinguer S. Jacques l'Apôtre d'avec celui qui est appelé le *frère du Seigneur.*

Biroat, dans le sermon sur ce saint, réduit tout son éloge à avoir été le gardien du sépulcre du Sauveur.

Le P. Senault, de l'Oratoire, fait conjointement l'éloge de S. Philippe et de S. Jacques, Panégyriques.

Eloges historiques des saints, au 1er mai.

Molinier joint aussi les deux saints ensemble, mais la seconde partie du sermon est tout entière sur S. Jacques.

Dans les *Essais de panégyriques,* il y a trois desseins ou abrégés des sermons sur les deux mêmes saints.

Le P. Nouet, *Vie de* Jésus *dans ses saints*, a une méditation sur S. Jacques.

Le P. Croiset, *Exercices de Piété*, réunit en peu de mots tout ce qu'il y a à dire au sujet de S. Jacques.

§ III.

Passages, Exemples, Figures et Applications de l'Écriture.

Passages qui regardent ce Saint.

Aliorum Apostolorum vidi neminem nisi Jacobum fratrem Domini. Galat. I, 19.	Je n'ai vu aucun des autres Apôtres que Jacques frère du Seigneur.
Cùm cognovissent gratiam quæ data est mihi Jacobus et Cephas et Joannes qui videbantur columnæ esse, dexteras mihi dederunt et Barnabæ societatis. Galat. II, 9.	Jacques, Pierre et Jean, qui paraissaient être les colonnes, ayant su la grâce qui m'était conférée, me donnèrent les mains et à Barnabé mon associé.
Deindè visus est Jacobo et plùs quàm trecentis fratribus. I Cor. XV, 7.	Ensuite il fut vu de Jacques et de plus de trois cents de nos frères.
Jacobus, DEI *et Domini nostri* JESU-CHRISTI *servus.* Epist. Jacobi, I, 1.	Jacques, serviteur de DIEU et de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.
Judas JESU-CHRISTI *servus, frater autem Jacobi.* Epist. Jud. I.	Jude, serviteur de JÉSUS-CHRIST et frère de Jacques.
Maria mater Jacobi minoris. Marci XV, 40.	Marie, mère de Jacques le Mineur

Autres passages qu'on peut lui appliquer.

Talis decebat ut nobis esset pontifex, sanctus, innocens, impollutus, segregatus à peccatoribus. Hebr. VII, 26.	Il était convenable que nous eussions un pontife comme celui-ci, saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs.
Discite à me quia mitis sum, et humilis corde. Matth. XI, 29.	Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.
Mortificationem JESU *in corpore nostro circumferentes, ut et vita* JESU *manifestetur in corporibus nostris.* II Cor. IV, 10.	Portant toujours sur notre corps les marques de la mort de JÉSUS-CHRIST, afin que la vie de JÉSUS paraisse aussi dans notre corps.
Qui vult venire post me abneget semetipsum, et tollat crucem suam et sequatur me. Matth. XVI, 24.	Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive.
Qui Christi sunt carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis. Galat. V, 24.	Ceux qui sont à JÉSUS-CHRIST ont crucifié leur chair avec ses passions et ses désirs déréglés.
Propter te mortificamur totâ die; æstimati sumus sicut oves occisionis. Ps. 43.	Nous sommes tous les jours livrés à la mort à cause de vous; nous sommes regardés comme des brebis destinées à la boucherie.
Qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam. Joan. XII, 25.	Celui qui hait sa vie en ce monde, la conserve pour la vie éternelle.
In lege Domini voluntas ejus, et in lege ejus meditabitur die ac nocte. Ps. I.	Il met toutes ses affections dans la loi du Seigneur, et il la médite le jour et la nuit.

Ille erat lucerna ardens et lucens. Joan. v, 35.

C'était une lampe ardente et luisante.

Vinum et siceram non bibet. Lucæ i, 15.

Il ne boira point de vin ni de tout ce qui enivre.

Majorem hâc dilectionem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis. Joan. xv, 13.

Nul ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis.

(On fera bien de lire en entier son Épître catholique, laquelle contient les principales vérités morales du Christianisme).

Passages de l'Écriture qui peuvent lui convenir, en tant qu'Apôtre, Évêque de Jérusalem, Martyr et Docteur.

Lux orta est justo, et rectis corde lætitia. Ps. 96.

Il a éclairé le juste dans toutes ses voies, et il a rempli les cœurs droits de douceur et de joie.

Nimis honorati sunt amici tui, Deus, *nimis confortatus est principatus eorum.* Ps. 138.

Vous avez comblé vos amis de gloire, Seigneur, et vous avez affermi leur puissance.

Vivit Dominus, quia quodcumque dixerit mihi Dominus, hoc loquar. III Reg. xxii, 14.

Vive le Seigneur! non, rien ne m'empêchera de parler et de dire ce qu'il m'aura fait entendre.

Dominus dedit mihi linguam eruditam ut sciam sustentare eum qui lassus est, verbo. Isaiæ l, 4.

Le Seigneur m'a donné une langue savante, afin de soutenir par la parole celui qui est fatigué.

Requiescet super eum spiritus sapientiæ et intellectûs, spiritus consilii et fortitudinis, spiritus scientiæ et pietatis, et replebit eum spiritus timoris Domini. Isaiæ xi, 2.

L'esprit du Seigneur se reposera sur lui, l'esprit d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété; et il sera rempli de l'esprit de crainte du Seigneur.

Sicut erudit filium suum homo, sic Dominus Deus *tuus erudivit te.* Deuteron. viii, 5.

Le Seigneur Dieu vous a instruit de la même manière qu'un homme instruit son fils.

Potiùs ite ad oves quæ perierunt domûs Israel. Matth. x, 6.

Allez plutôt aux brebis perdues de la maison d'Israel.

Cùm autem tradent vos, nolite cogitare quomodò aut quid loquamini : dabitur enim vobis, in illâ horâ, quid loquamini. Ibid. 19.

Lorsqu'on vous livrera aux juges, ne vous mettez point en peine comment vous parlerez ni de ce que vous direz : car ce que vous leur devez dire vous sera donné à l'heure même.

Ego dabo vobis os et sapientiam cui non poterunt resistere et contradicere omnes adversarii vestri. Lucæ xxi, 19.

Je vous donnerai une bouche et une sagesse à laquelle tous vos ennemis ne pourront résister ni contredire.

In patientiâ vestrâ possidebitis animas vestras. Ibid. 19.

C'est par votre patience que vous posséderez votre âme.

Vobis datum est nosse mysteria regni cœlorum. Matth. xv, 11.

C'est à vous qu'il a été donné de connaître les mystères du royaume des cieux.

In hoc clarificatus est Pater meus, ut fructum plurimum afferatis, et efficiamini mei discipuli. Joan. xv, 8.

La gloire de mon Père est que vous rapportiez beaucoup de fruit, et que vous soyez en effet mes disciples.

Venit hora ut omnis qui interficit vos arbitretur obsequium se præstare Deo. Joan. xvi, 2.

Le temps est venu où quiconque vous fera mourir croira rendre service à Dieu.

Ipse palàm faciet disciplinam doctrinæ suæ, et in lege testamenti Domini gloriabitur. Eccli. xxxix, 11.

Il publiera lui-même les instructions qu'il aura apprises, et mettra sa gloire dans la foi et l'alliance du Seigneur.

Dabo vobis pastorem juxtà cor meum, et pascet vos scientiâ et doctrinâ. Jer. III, 15.

Je vous donnerai un pasteur selon mon cœur, qui vous donnera la nourriture de la science et de la doctrine.

Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misitme. Joan. VII, 16.

Ma doctrine ne vient pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé.

Filii Sion, exultate in Domino, quia dedit vobis doctorem justitiæ, et descendere faciet ad vos imbrem matutinum. Joël. II, 23.

Enfants de Sion, réjouissez-vous dans le Seigneur votre DIEU, parce qu'il vous a donné un maître qui vous enseignera la justice, et il répandra sur vous la rosée du matin.

Omnis populus venit ad eum : et sedens docebat eos. Joan. VIII, 2.

Tout le peuple accourait et il les instruisait comme un maître.

Sicut Pastor gregem suum pascet, et in bracchio suo congregabit agnos. Isaiæ XL, 11.

Il mènera son troupeau dans les pâturages comme un pasteur, et il rassemblera dans ses bras les petits agneaux.

Qui misericordiam habet docet et erudit quasi pastor gregem suum. Eccli. XVIII, 13.

Celui qui est plein de miséricorde enseigne et instruit comme un pasteur fait ses brebis.

Ego sum Pastor bonus; bonus Pastor animam suam dat pro ovibus suis. Joan. XI, 14.

Je suis le bon pasteur : le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.

Ego sum Pastor bonus, et cognosco oves meas, et cognoscunt me meæ. Ibid.

Je suis le bon pasteur, et je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent.

Oves meæ vocem meam audiunt, et ego cognosco eas, et sequuntur me. Ibid.

Mes brebis entendent ma voix ; je les connais et elles me connaissent et me suivent.

Qui fecerit voluntatem DEI, *hic frater meus et soror mea et mater est.* Marci III, 35.

Quiconque fait la volonté de DIEU, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère.

Signa Apostolatûs mei facta sunt super vos, in omni patientiâ, in signis et prodigiis et virtutibus. II Cor. XII, 12.

Les marques de mon apostolat ont paru dans toute sorte de patience, dans les miracles et dans les prodiges, et dans les effets extraordinaires de la puissance divine.

EXEMPLES ET FIGURES TIRÉS DE L'ÉCRITURE

[Le prophète Amos]. — S. Jacques se conduisit avec le peuple juif comme le prophète Amos, qui, voyant avec une extrême douleur des bêtes carnassières se jeter de toutes parts avec fureur sur son troupeau, tâcha du moins d'en sauver une partie : *Quomodò si eruat pastor de ore leonis duo crura aut extremun auriculæ, sic eruentur filii.* Jacques, imitant le zèle et l'adresse de ce prophète, voyant qu'une partie était endurcie, fait ses efforts pour mettre l'autre partie en assurance. Le succès répondit à son zèle ; et, par une singulière bénédiction de DIEU, il alla même au-delà de ses espérances. Sa douceur, sa gravité, son air affable, sa patience dans les persécutions, son humble résignation dans ses disgrâces, la réputation d'une justice irréprochable et d'une éminente vertu, la bonne odeur que sa vie sainte avait répandue dans Jérusalem, rendirent dociles aux instructions de ce saint apôtre des peuples naturellement indociles ; et, s'il ne put par ses vertus excellentes et par ses vives exhortations

conserver tout le troupeau du Fils de Dieu, il en conserva au moins une grande partie.

[S. Jean-Baptiste]. — S. Jacques-le-Mineur fut un autre Jean-Baptiste, puisqu'il eut une parfaite ressemblance avec ce saint précurseur du Fils de Dieu. On tient par tradition, dans plusieurs Eglises, que, comme le prophète Jérémie et S. Jean-Baptiste, il avait été sanctifié dès le ventre de sa mère. A la sainteté de l'âme de ce saint apôtre répondait celle du corps, puisqu'il garda, comme le saint précurseur, la continence parfaite pendant tout le cours de sa vie, selon le témoignagne de S. Epiphane. L'austérité de sa vie était toute semblable, de sorte que ceux qui la voyait étaient ravis d'admiration. Il ne mangea jamais de chair, il ne but jamais de vin, ni d'autres liqueurs qui pussent enivrer. Il se contentait de légumes, et l'eau toute pure était sa boisson, et, s'il y avait quelque mélange, c'était seulement des larmes que la tendresse de la dévotion lui faisait continuellement verser. Il n'était vêtu que de lin; il marchait nu-pieds, et ne se servit jamais de bain, quoique ce fût la coutume dans tout l'Orient. Sa prière était continuelle, son âme était toujours élevée en Dieu ; ses genoux s'étaient endurcis à force de prier, et S. Chrysostôme remarque que son front était de même, à force d'être prosterné la face contre terre. Cette vie si sainte lui avait acquis une telle réputation, que, comme tout le monde allait consulter Jean-Baptiste au désert sur la conduite de sa vie, on venait aussi consulter ce saint apôtre comme l'oracle du pays sur toutes les choses douteuses ou difficiles à comprendre ; et, si S. Jean fit connaître au monde le Sauveur lorsqu'il conversait avec les hommes, S. Jacques s'efforçait de persuader aux petits et aux grands que c'était cet homme crucifié qu'il fallait suivre, et qu'il était véritablement le Fils de Dieu, comme S. Jean l'avait dit.

[L'ange de la Fournaise]. — Il est rapporté au 3e chapitre de Daniel, que trois enfants hébreux furent jetés dans la fournaise par ordre de Nabuchodonosor. Ce roi cruel apprit qu'ils n'étaient nullement endommagés du feu, mais qu'ils s'y promenaient gaiement : surpris, il voulut être lui-même témoin du prodige ! Son étonnement fut bien plus grand lorsqu'il aperçut parmi eux un quatrième personnage, que l'Ecriture marque avoir été semblable au fils de l'homme.—Rien n'a plus de rapport à S. Jacques-le-Mineur ? Ces trois enfants hébreux étaient S. Pierre, S. Jacques et S. Jean, qui étaient dans la fournaise des tribulations, surtout depuis la mort du Rédempteur, et notre apôtre, qui était aussi dans cette fournaise, est ce quatrième semblable au fils de l'homme, c'est-à-dire au Sauveur du monde, qui se nomme ainsi lui-même dans l'Ecriture. En effet, ce saint apôtre avait cela de particulier entre les autres, qu'il ressemblait de visage au Fils de Dieu, et cette ressemblance était si remarquable, que le

traître Judas, craignant que les juifs ne le prissent pour Jésus, leur donna pour signal le cruel baiser par lequel il le livra entre leurs mains. Mais il lui ressemblait encore d'une manière plus glorieuse, par l'innocence et la pureté de ses mœurs et par la sainteté de sa vie, dont tout le peuple était si prévenu et l'avait en telle vénération, qu'on allait en foule après lui, comme après le Sauveur même lorsqu'il vivait encore, pour toucher le bord de sa robe, tant était grande l'opinion de sa vertu et de sa sainteté, qui lui avait acquis le surnom de Juste.

[Figures de l'Ancien-Testament]. — Ce ne sont plus les douze patriarches des Hébreux, d'où sont descendues autant de races, parmi lesquelles il s'en est trouvé douze mille de marqués ; ce ne sont plus les douze pierres précieuses attachées aux vêtements sacerdotaux d'Aaron ; ce ne sont plus les douze princes choisis et séparés des tribus, par Moïse, leur chef. Ces figures sont passées ; elles nous montraient de loin les douze Apôtres, qui ont donné plus de prédestinés au ciel que les douze patriarches par leur fécondité. S. Jacques a comme levé l'étendard parmi les Apôtres, autant pour les animer que pour leur servir de modèle, en leur montrant, par le sage gouvernement de la première Eglise dont il eut soin, comment ils devaient gouverner les autres Eglises du monde. Celle de Jérusalem, où Jacques présidait, a été le premier plan sur lequel les autres Eglises devaient être administrées. La prudence, la modestie, le zèle, la charité de ce pasteur a été comme la source où ils ont puisé pour répandre ailleurs l'odeur des mêmes vertus apostoliques. Il pouvait dire aux autres Apôtres, qui devaient se partager le monde entier pour y établir le règne du Sauveur : Faites selon le modèle que vous avez vu sur la montagne : *Inspice, et fac secundùm exemplar quod tibi in monte monstratum est.*

[Grandeur de S. Jacques].—La première source des louanges que l'on donne aux hommes se tire ordinairement de l'alliance du sang, particulièrement s'ils appartiennent à des familles considérables, ou par leurs vertus ou par leurs belles actions : et cela pour trois raisons. — Premièrement, parce qu'ils ont un même sang, et que le monde a cette idée qu'une telle alliance est une communication de gloire ; — Secondement, parce qu'on présume que ceux qui sortent d'une même famille ont les mêmes inclinations et qu'ils portent un caractère de ressemblance dans leur humeur et dans leur esprit ; — Troisièmement, parce que l'amitié qui naît communément dans la nature fait de ces alliances des sympathies qui servent à faire passer les avantages des uns sur les autres. — S. Jacques-le-Mineur a été assez heureux d'être partagé de ces trois avantages, par l'alliance naturelle qu'il avait avec le Fils de Dieu et dans l'ordre naturel et dans l'ordre moral, et même dans l'ordre de la grâce, où cette alliance a son terme.

On compare les diverses branches d'une famille aux différents ruis-

seaux qui sortent d'une même source. L'eau a été la même dans la fontaine, avant de se partager en plusieurs ruisseaux, et, même lorsqu'elle est ainsi divisée, elle garde quelque chose de sa première union, et conserve toujours les mêmes rapports dans les canaux où elle est répandue. Nous pouvons de même dire que les pères et les aïeuls, qui sont les premières sources d'une famille, réunissent en eux-mêmes tout le sang qui doit être répandu sur leurs enfants et leur postérité, mais que, par la suite, dans ce partage, il conserve les mêmes rapports qu'il avait auparavant, et l'on peut dire que, ayant été une fois uni dans cette commune source de leur vie, il demeure toujours le même. C'est ainsi que l'on est persuadé que le sang destiné pour la famille du Sauveur a été premièrement dans S. Joachim et dans Ste Anne; que de là il s'est partagé en deux canaux, dont l'un a coulé miraculeusement dans les veines toutes pures de la Très-Sainte Vierge, pour venir dans celles du Fils de Dieu ; et l'autre a passé dans les veines de Marie, femme de Cleophas (et depuis d'Alphée), pour couler dans les veines de S. Jacques-le-Mineur. D'où nous pouvons tirer cette conséquence, que si, selon la commune opinion, les vertus des parents passent avec leur sang à ceux de leur famille, S. Jacques ayant été, après la Sainte Vierge, le plus proche du Sauveur, il s'ensuit qu'il a eu les mêmes inclinations, et qu'il a imité beaucoup plus parfaitement ses vertus que les autres hommes, ayant eu tant et de si parfaits rapports avec ce divin Sauveur.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

Talis decebat ut nobis esset pontifex, sanctus, innocens, impollutus, segregatus à peccatoribus (Hebr. VII).— S. Jacques, destiné à la sublime fonction de l'épiscopat, fut, à l'exemple du Fils de Dieu, un pontife innocent, sans tache, séparé des pécheurs ; et, s'il ne fut pas conçu sans péché, S. Jérôme et S. Epiphane témoignent qu'il fut sanctifié dès le ventre de sa mère. Le Sauveur dit à Philippe que celui qui le voyait voyait son Père : *Philippe, qui videt me videt et Patrem meum :* on peut dire que S. Jacques, frère de Notre-Seigneur, avait tant de conformité avec lui que celui qui voyait le disciple voyait une image parfaite du Maître. C'est ce qui fit naître dans S. Ignace le Martyr la sainte curiosité d'aller à Jérusalem pour voir ce vénérable apôtre, semblable, par les traits de son visage et par les vertus de sa vie, au Sauveur du monde. — Il lui fut particulièrement conforme par un esprit de douceur et de paix. Le Fils de Dieu a voulu prendre la douceur pour son caractère : *Discite à me quia mitis sum ;* il a pacifié toutes choses, dit l'Apôtre, et a réconcilié les hom-

mes avec son Père. Cette douceur et cet amour de la paix parurent avec éclat dans S. Jacques : ce fut lui qui pacifia les troubles qui s'élevèrent dans l'Eglise naissante, et qui déchargea les peuples du poids de la circoncision et de la loi judaïque, pour réunir tous les esprits. Mais la plus glorieuse de ses conformités avec Jésus-Christ fut cette prière héroïque qu'il fit, à l'imitation du Sauveur, en faveur de ses ennemis, lorsque, ayant été précipité du haut d'une tour, tout baigné dans son sang, il se releva et demanda grâce à Dieu pour ceux qui le faisaient mourir si cruellement, se servant des mêmes paroles que Jésus avait employées en faveur de ses bourreaux, et tâchant d'excuser leur cruauté par leur ignorance : *Ignosce illis, quia nesciunt quid faciunt.*

Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imagini Filii sui. (Rom. VIII).—Quand S. Paul dit que le Père éternel a prévu que tous ses prédestinés devaient ressembler à l'image de son fils, il ne l'entend pas de la ressemblance du visage : c'est des vertus et des mœurs qu'il parle. Cela cependant ne diminue en rien la louange due à S. Jacques-le-Mineur, mais plutôt lui donne un nouvel éclat, puisqu'il peut se glorifier, entre tous les saints, d'avoir eu une double ressemblance avec le Sauveur, et par ses excellentes vertus et par les linéaments du visage. Et si c'est un article de foi que nos corps ressusciteront les mêmes, et avec les mêmes traits qui nous distinguaient de nos frères en cette vie mortelle, quelle sera la gloire et le lustre de notre saint apôtre, qui paraîtra, à la résurrection générale, entre les autres apôtres, avec un corps tout semblable au juge de l'univers, et une âme ornée de toutes les perfections qu'a eues ce glorieux modèle !

Multùm valet deprecatio justi assidua (Jacobi V). — S. Jacques nous a donné l'exemple non-seulement de la persévérance dans la prière, mais aussi de la manière respectueuse dont nous devons nous approcher de Dieu pour lui présenter nos supplications. Son oraison était continuelle, et c'était là la source de laquelle il tirait tant de grâces de la munificence de notre Dieu. Il donnait si peu au sommeil et au repos de la nuit, et le jour il prenait si peu de relâche, qu'on eût dit que sa prière ne souffrait aucune interruption, et qu'il oubliait toutes les nécessités corporelles pour ne vaquer qu'à cette action de l'esprit. Nous avons déjà remarqué que la peau de ses genoux était dure comme celle d'un chameau, tant il était assidu à prier : et bien plus, comme il priait ordinairement la face contre terre, à l'imitation de David, *Adhæsit pavimento anima mea*, S. Chrysostôme rapporte que son front était aussi durci que ses genoux : marques très-sûres de l'assiduité de sa prière ; ce qu'il avait appris de son divin Maître, qui dit, en S. Luc : *Oportet semper orare, et nunquàm deficere.* Par cette manière de prier, le saint apôtre nous marque sensiblement avec quel profond respect nous devons nous présenter devant Dieu ; et c'est ce que

S. Ambroise a dit depuis, que l'humilité sert de recommandation à la prière et lui donne de la force. C'est ce qui fait aussi qu'elle est bien reçue de Dieu : *Humilitas orationem commendat* (*De Caïn et Abel,* 9). En effet, avec quels sentiments de respect une créature doit-elle s'adresser à ce Dieu de majesté, lorsqu'elle s'approche de lui pour lui exposer ses besoins ! *Loquar ad Dominum, cùm sim pulvis et cinis*, disait un prophète ; aussi est-ce, selon le conseil de l'Apôtre, par où un chrétien doit commencer sa prière : un acte de foi que Dieu est présent, afin de nous porter à un profond recueillement d'esprit, et de nous tenir dans le respect que demande la présence d'un Dieu à qui nous parlons. — Le saint roi David, tout pénétré du sentiment de sa bassesse et de son néant, ne savait quelle posture tenir durant sa prière pour marquer le profond respect qu'il avait pour son Dieu : il eût voulu se traîner dans la poussière, ramper le ventre contre terre, avec sa pourpre et tous ses ornements royaux, ou s'enfoncer dans les abîmes, ne trouvant point de lieu assez bas où se mettre ni de posture assez humiliante pour parler à une si sublime Majesté : *Humiliata est in pulvere anima nostra, conglutinatus est in terrâ venter noster*. Et voilà une des choses à laquelle nous manquons le plus ordinairement dans nos prières, de ne les pas accompagner de respect, non-seulement extérieur, autant que les lieux et les circonstances le peuvent permettre, mais particulièrement intérieur : et tout cela faute de prendre des sentiments dignes de la grandeur de celui à qui nous prétendons parler. Souvent nous ne nous écoutons pas nous-mêmes, dit S. Augustin : et comment voulons-nous que Dieu nous écoute ? D'où viennent ces froideurs, ces lâchetés, ces ennuis, ces dégoûts, ces égarements et ces absences d'esprit dans nos prières, sinon que nous ne faisons pas réflexion à la majesté de celui à qui nous parlons. Si notre esprit était bien rempli de la grandeur de Dieu, serions-nous si froids dans nos affections, si dissipés dans nos pensées, si languissants dans nos désirs, si inconstants dans les bonnes résolutions que nous formons ?

Do tibi partem extra fratres tuos (Genes. XLVIII). — Ce sont les paroles que le patriarche Jacob dit à son fils Joseph, pour lui témoigner la tendresse particulière qu'il avait pour un fils dont il avait tout lieu d'être satisfait. Ce fut aussi de cette manière qu'en usa le Sauveur du monde à l'égard de S. Jacques, pour témoigner à cet apôtre l'affection singulière qu'il lui portait, et qu'il lui montra en effet lorsque, ayant partagé l'univers entre ses apôtres, assignant à chacun d'eux sa portion avant de se séparer d'eux pour retourner à son Père, dit S. Jérôme, il recommanda en particulier à S. Jacques l'Eglise de Jérusalem, pour laquelle il avait souffert tant de travaux et la mort même, l'installant lui-même en son siége, comme son véritable frère. Il lui laissa cette Eglise, son épouse chérie, afin d'acquérir par lui des enfants spirituels après son décès, et remplir encore la loi en cette manière. Ainsi, ce saint apôtre peut être considéré comme évê-

que de Jérusalem aussitôt après l'ascension du Fils de Dieu ; et c'est sur cela que S. Chrysostôme relève sa modestie, de ce qu'il ne parla point lors de l'élection de S. Matthias. Les autres apôtres ne témoignèrent pas moins de modestie à l'égard de notre saint, en lui accordant, sans aucune dispute, une place si honorable, et qui semblait mieux convenir à S. Pierre, si le Sauveur, au lieu de lui donner le siége de Jérusalem, ne l'eût établi le docteur de tout l'univers. Notre apôtre aussi avait vu sans jalousie que le Seigneur lui préférait en plusieurs rencontres S. Pierre, S. Jacques-le-Majeur et S. Jean, quoiqu'ils ne fussent pas ses frères comme lui. Ce fut aussi sans envie que ces trois apôtres reconnurent Jacques-le-Juste pour évêque de Jérusalem, et ne pensèrent nullement à s'attribuer cet honneur sous prétexte des faveurs particulières qu'ils avaient reçues de Notre-Seigneur. Ainsi, cette première Eglise était comme un ciel nouveau, où ne régnaient aucune de ces contentions, aucune de ces jalousies qui cependant se trouvèrent quelquefois entre les Apôtres avant que Jésus eût versé son sang pour eux et pour tous les hommes.

Qui confitebitur me coràm hominibus, confitebor et ego eum coràm Patre meo qui in cœlis est (Matth. x). — Après la mort du Sauveur, les Juifs, voulant absolument abolir sa mémoire et la religion chrétienne, ne trouvèrent point d'expédient plus prompt et plus efficace que d'engager S. Jacques à désavouer le Fils de Dieu et à renoncer à sa foi. L'ayant fait venir en présence de tout le peuple, qu'ils savaient être prévenu de sa vertu, quoique quelques-uns d'entre eux agissent de bonne foi, ils se plaignirent à lui que le peuple était dans l'erreur touchant Jésus de Nazareth, et le prenait pour le Christ, ajoutant que c'était à lui de tirer le peuple d'un tel égarement, vu la confiance que tout le monde avait en lui. « Car, lui dirent-ils, nous vous connaissons pour un homme juste, un homme vrai, un homme qui agit sans détour et sans tromperie. » Ils l'obligèrent donc de monter sur la terrasse du temple, pour que tout le monde le pût entendre, et là ils lui dirent : « Dites-nous, homme juste, ce que nous devons croire de Jésus qui a été crucifié : car nous nous en tiendrons à votre sentiment et au témoignage que vous en donnerez. » Alors Jacques leur dit : « Ecoutez le témoignage que je vais rendre à la vérité : ce Jésus, fils de l'homme, dont vous parlez, est au ciel, assis à la droite de la majesté de Dieu, et doit venir un jour sur les nues du ciel pour juger tous les hommes. C'est le Messie attendu de nos pères, en qui doit être toute notre confiance et l'espérance d'Israël. » Ce témoignage si éclatant aveugla tellement les scribes et les pharisiens, que, remplis de fureur, ils le précipitèrent du haut du temple, ne pouvant soutenir une si brillante lumière. Ce fut par cette envie que notre saint devint le martyr de la vérité.

§ IV.

Passages et pensées des SS. Pères.

Volo ascendere ad partes Jerosolymæ, et videre venerabilem Jacobum, vitâ et facie Christo similem. Ignat. Martyr.

Jacobus, frater Domini, cognomento Justus, *de utero matris sanctus fuit; vinum et ciceram non bibit : nunquàm tonsus est, nec unguento nec balneo usus est.* Hieron. Scriptor. ecclesiast.

Huic soli in sancta licebat ingredi. Id. Ibid.

Assiduitas orandi, ità callum genibus obduxerat, ut duritiâ cameli pellem imitaretur. Ibid.

Jacobus, qui videbatur columna Ecclesiæ, unâ contentus est Jerosolymâ, Petro universitatem cedens. Bernard. II Consider. VIII.

Jacobus, confractis cruribus jacens semivivus, manus tendebat ad cœlum, Deumque pro illorum salute precabatur, his verbis : Ignosce eis, Domine, quia nesciunt quid faciunt. Hieron. Ibid.

Tanta erat Jacobi vitæ sanctitas, ut fimbriam vestimenti ejus certatim homines cuperent attingere. Ecclesia in huj. S. officio.

Inter noctem et diem nullum erat ei discrimen, sed noctu quoque lucis exercebat opera. Methaphr. Vita apostoli.

In hoc maximè eluxit sancti apostoli humilitas quòd, cùm ei liceret seipsum vocare Apostolum aut Episcopum, aut fratrem Domini, tantùm dixerit se servum Christi. Id.

Additus est sanctus sanctis, martyr martyribus, et justus qui justus erat et nominabatur, quique primus inter episcopos fuit martyrii coronâ redimitus. Id.

Tantam laudem virtutis, etiam apud eos qui non erant initiati mysteriis pietatis,

J'ai dessein de me transporter à Jérusalem pour y voir Jacques, cet homme respectable, si semblable de visage et de mœurs à Jésus-Christ.

Jacques, frère du Seigneur, surnommé *le Juste*, saint dès le ventre de sa mère, n'a point bu de vin ni de liqueur qui puisse enivrer ; jamais il n'a fait couper ses cheveux, et ne s'est point servi de bain ni des onctions ordinaires parmi les Juifs.

Il avait lui seul permission d'entrer dans le sanctuaire.

Il était si assidu à la prière, que ses genoux s'étaient durcis comme la peau d'un chameau.

Jacques, considéré comme une colonne de l'Eglise, s'est contenté de Jérusalem, cédant à Pierre le gouvernement de l'Eglise universelle.

Jacques, les jambes brisées de sa chute, levait les mains au ciel, priant pour ses ennemis, usant des paroles de Jésus-Christ : Seigneur, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.

L'opinion qu'on avait de la sainteté de Jacques était si grande et si universelle, que les hommes s'efforçaient à l'envi de toucher la frange de sa robe.

Il n'y avait à son égard point de différence entre la nuit et le jour; durant la nuit, il pratiquait les mêmes exercices de piété que durant le jour.

L'humilité de ce saint apôtre a particulièrement paru en ce que, pouvant prendre le nom d'apôtre dans son Epitre, ou celui d'évêque ou de frère du Seigneur, il s'est contenté de celui de serviteur de Jésus-Christ.

Ce fut un saint ajouté au nombre des autres saints, un martyr aux autres martyrs, et celui qu'on appelait juste et qui l'était en effet, a été placé avec les justes, comme celui qui entre les évêques a reçu le premier la couronne du martyre.

Il s'était acquis par sa vertu une estime de probité si générale, parmi ceux même

fuit assecutus, ut nonnulli quoquè conscripserint ejus martyrium. Id.

qui n'étaient pas initiés à nos saints mystères, que quelques-uns ont écrit et publié sa mort et son martyre.

Mihi optabilius est malè pati pro Christo quàm honorari pro Christo : hæc est gloria quæ omnia exsuperat. Chrysost. in Ephes.

J'aime mieux souffrir pour Jésus-Christ que d'être comblé d'honneur pour l'amour de lui : il n'y a point de gloire comparable à celle que l'on acquiert par le martyre.

Pretiosa mors hæc est quæ emit immortalitatem pretio sui sanguinis, quæ accepit coronam de consummatione virtutis. Cyp. Epist. ad Martyres.

La mort de ce saint est précieuse, puisqu'en versant son sang elle lui acquiert l'immortalité, et une couronne qui n'est accordée qu'aux vertus consommées.

Quid gloriosius, quidve felicius, ulli hominum poterit ex divinâ dignatione contingere, quàm inter ipsos carnifices interritum confiteri Dominum Deum. Ibid.

Que peut-il arriver à l'homme de plus glorieux et de plus avantageux de la part de Dieu, que de confesser le nom de Jésus-Christ au milieu des bourreaux.

Disce reliquarum gratiarum copiam omnem tanquàm in capite in apostolatu residere. Chrysost. serm. de Apostol.

Sachez que dans l'apostolat sont renfermées, comme dans leur source, les richesses et l'abondance de toutes les autres grâces.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Jacques a eu un parfait rapport avec le Fils de Dieu]. — Quoique toutes les créatures expriment quelque perfection de Dieu et portent sur le front l'image de quelques-uns de ses divins attributs, il n'y a que le Verbe divin qui soit une parfaite image de Dieu, parce qu'il est son Fils et l'image de sa substance, qui possède toute la plénitude de la Divinité: *Figura substantiæ ejus, in quo inhabitat omnis plenitudo divinitatis.* Les hommes sont les créatures de Dieu, mais ils ne sont pas ses enfants par création. Or, par l'incarnation le Père éternel a étendu sa paternité, et le Fils, qui était unique dans le sein de son Père, a voulu avoir des frères par adoption. Il a épousé notre humanité, et il s'est rendu semblable à nous en toutes choses, le péché excepté. Mais, quoique tous les justes soient enfants de Dieu par la grâce, ce titre glorieux convient davantage à ceux qui expriment en eux la nature de Jésus-Christ, par leur sainteté et par leur foi : *Dedit eis potestatem filios* Dei *fieri, his qui credunt in nomine ejus* (Joan. II); ensuite à ceux qui sont pacifiques : *Beati pacifici, quoniam filii* Dei *vocabuntur* (Matth. V); troisièmement, à ceux qui aiment leurs ennemis : *Orate pro persequentibus vos, ut sitis filii* Dei (Ibid.). Or, si

quelqu'un a eu jamais un parfait rapport avec le Fils de Dieu en ces trois manières, ce fut assurément S. Jacques-le-Mineur, qui vivait dans une telle pureté et innocence, qu'il était communément nommé le *Saint* et le *Juste*; si pacifique, que, dans quelque affliction qu'il se trouvât, il était toujours d'un esprit également constant, et qui même imita le Sauveur jusqu'au dernier soupir, en priant Dieu avec un zèle tout ardent pour ceux qui le faisaient mourir si cruellement.

[Jacques a été martyr]. — La cause pour laquelle on souffre le martyre y contribue beaucoup plus que la peine: car, comme dit S. Augustin, *martyres non facit pœna, sed causa.* En effet, si l'on ne considérait que les tourments, il faudrait canoniser tous ceux qui ont souffert, et les coupables même qui ont été condamnés pour leurs crimes, et donner la qualité de martyrs à tous ceux qui ont fait paraître un peu de courage dans leurs supplices. Les démons mêmes ont eu des hommes qui ont défendu leurs intérêts, et qui sont morts pour soutenir le mensonge qu'ils avaient publié pendant leur vie. L'ambition a des esclaves, qui souffrent autant pour la vanité que les martyrs ont souffert pour la défense de la vérité; et l'avarice, tout infâme qu'elle est, ne laisse pas d'avoir des victimes qui s'immolent pour ses intérêts, et qui ne craignent point de hasarder leur vie et de la sacrifier pour conserver leurs richesses. Il faut donc qu'un homme qui veut acquérir la qualité de martyr souffre pour le nom et la gloire du Fils de Dieu; qu'il répande son sang, qu'il soit disposé à perdre la vie pour la défense de sa foi et de sa religion. Mais si quelqu'un mérite véritablement le nom glorieux de martyr, ç'a été sans doute l'Apôtre S. Jacques, puisqu'il a eu les deux qualités qui font le véritable martyr, et qu'il a souffert non-seulement la mort, mais qu'il l'a soufferte pour la défense de la divine cause du Sauveur.

La confession est une partie essentielle du martyre; sans cela, il n'y en a point de véritable; il ne suffit pas d'aimer Dieu de cœur, si on ne le confesse de bouche: *Corde creditur ad justitiam, ore autem confessio fit ad salutem,* dit l'Apôtre des gentils. La confession est donc le commencement du martyre, comme la mort en est la conclusion. Notre saint apôtre en était vivement persuadé, puisqu'il ne se contenta pas d'avoir confessé Jésus-Christ pendant sa vie par ses mœurs pures et innocentes, par ses saints exemples et par ses paroles, mais qu'il mourut encore dans la confession actuelle du nom de Jésus, à l'instant où il fut précipité du haut du temple et assommé, confessant alors avec constance que Jésus-Christ est le vrai Fils de Dieu, le Messie attendu depuis si longtemps, et le priant de pardonner à ceux qui le faisaient mourir.

[Jacques imite N.-S.] — Entre les noms pompeux que l'on donne aux saints Apôtres, il n'y en a point qui leur fasse plus d'honneur, qui relève davantage l'éclat de leurs vertus, ni qui établisse plus solidement le mérite

de leurs actions, que celui d'imitateurs de JÉSUS-CHRIST. Comme il n'y a point de modèle plus parfait, il n'y en a point non plus qui leur puisse faire plus d'honneur et de gloire. Rien n'est plus digne de l'homme que d'imiter son Créateur, dit S. Léon : aussi est-ce en qualité d'imitateur du Fils de DIEU que l'Apôtre des gentils se propose pour modèle au peuple de Corinthe. En effet, outre que cette imitation forme, selon la pensée de S. Augustin, le lien le plus étroit entre DIEU et l'homme, elle est encore la preuve la moins équivoque de l'estime, du respect, de la vénération et de la reconnaissance envers DIEU. Soyez les imitateurs de DIEU, dit S. Paul, comme étant ses enfants bien-aimés. — Ne vous imaginez pas cependant que les Apôtres aient jamais regardé la conformité de leurs miracles avec ceux du Sauveur comme le fondement de cette gloire immortelle qui a rejailli sur eux. Ce n'est pas d'avoir, comme lui, chassé les démons, guéri les malades, redressé les boiteux, donné la vue aux aveugles, ressuscité les morts, qui les a rendus glorieux : c'est de l'avoir suivi dans sa vie laborieuse, d'avoir aimé comme lui les croix, les souffrances, les opprobres : et c'est en cela que JÉSUS se propose pour modèle aux chrétiens. C'est aussi ce qui a fait que notre saint apôtre n'eût pas cru être parfaitement semblable au Fils de DIEU si cette ressemblance n'eût regardé que le corps et les linéaments du visage : il imita si parfaitement les actions du Fils de DIEU, qu'il eut ce double avantage, dont nul autre que lui ne se peut glorifier, de lui ressembler en toutes ses perfections et de corps et d'âme.

[Jacques pasteur et docteur]. — S. Paul, faisant l'énumération des grâces les plus éminentes accordées aux fidèles, avoue que DIEU donne aux uns une grâce , et une autre aux autres : *Dedit quosdam quidem apostolos, quosdam autem prophetas, alios verò evangelistas.* Mais quand il parle de la qualité de Pasteur, il la joint et l'unit à celle de Docteur ; *alios verò pastores et doctores ;* pour marquer que ces deux qualités sont inséparables. Cette remarque est de plusieurs des SS. Pères, et des interprètes. L'Apôtre réunit la qualité de pasteur à celle de docteur, pour montrer le véritable devoir des pasteurs de l'Eglise, qui est d'enseigner ce qui concerne la foi et les bonnes mœurs. — Mais, si quelqu'un a jamais rempli dignement ces deux qualités, ç'a été sans doute le saint apôtre Jacques-le-Mineur. Il a rempli la qualité de pasteur, en paissant les brebis qui lui étaient commises, par ses actions et par ses exemples, qui persuadent beaucoup plus vivement que les paroles, et qui en cela sont plus proprement la nourriture des âmes. Il n'eût pas cru cependant s'acquitter véritablement de son ministère, si, les ayant nourries de ses exemples, il n'eût fait aussi l'office de docteur par ses saintes exhortations, par ses discours, et surtout par cette Epître éloquente et sainte, qui est un abrégé de l'Evangile, qu'il ne se contente pas d'adresser à ses seules brebis, mais à toute l'Eglise.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Eloge abrégé]. — S. Jacques vint au monde quelques années avant la naissance du Sauveur. Il fut saint, dit Hégésippe, dès le ventre de sa mère, c'est-à-dire qu'il fut consacré à Dieu par ses parents avant que de naître, et par-là engagé à observer pendant toute sa vie les règles prescrites aux Nazaréens : engagement dont il s'acquitta jusqu'à la mort avec la plus exacte fidélité. Sa vie, dit S. Jérôme, ne fut qu'un jeûne perpétuel; il s'interdit l'usage de la chair et du vin dès l'enfance ; il ne marchait jamais que nu-pieds, et il vivait d'une manière si austère que, selon S. Chrysostôme, il ressemblait plus à un squelette qu'à un homme vivant. — Sa piété répondait à sa pénitence. Lié à Dieu par un dévouement particulier à son service, il s'interdit tous les plaisirs de la vie, presque dès le berceau. On peut dire que son unique occupation était la prière : on le trouvait à toutes les heures dans le temple, demandant sans cesse grâce et pardon pour le peuple, et priant pour son salut. Son assiduité à prier à deux genoux, sans soulagement et sans appui, les lui avait durcis comme ceux d'un chameau. La simplicité de ses habits, son air modeste et la sainteté qui éclatait dans toutes ses actions, lui avaient acquis une estime et une autorité si extraordinaires parmi toutes sortes de personnes, que c'était le seul laïque à qui il fût permis d'entrer dans le sanctuaire. Aussi ne l'appelait-on que le Juste ; et, y ayant eu sur la terre une grande secheresse , il étendit ses mains vers le ciel, et obtint aussitôt de la pluie par ses prières. C'est sans doute, ce qui lui fit donner le surnom d'*obliæ,* qui signifie en syriaque le soutien du peuple ou la forteresse de Dieu. (**Croiset,** *Exercices de piété*).

[Sa vocation à l'apostolat]. — Tel était S. Jacques, lorsque le Sauveur daigna l'appeler à l'apostolat. Nous ne pouvons rien dire, à la vérité, du temps auquel il fut appelé, parce que l'Ecriture ne nous l'apprend pas, ni même l'occasion qui le fit choisir. On dira peut-être que, S. Jacques ayant eu l'honneur d'être, selon les Juifs, frère du Fils de Dieu, c'est-à-dire, selon nous, son cousin-germain, il n'est pas extraordinaire qu'il l'ait suivi ; mais, la pauvreté étant au jugement des hommes un si grand mal,

le degré de parenté n'eût pas assurément attiré notre apôtre à la suite du Sauveur pour cette seule cause, le voyant d'ailleurs dénué de tous les avantages de la fortune qui attachent ordinairement les hommes au service les uns des autres. Car tel qui caresse, qui suit, qui flatte un parent riche, dont il espère que la consanguinité lui sera favorable pour l'avancement de sa fortune, quitte, méconnaît, fuit les autres qu'il voit pauvres ; tant l'horreur qu'il a de la pauvreté lui donne de mépris ou d'indifférence pour ceux qu'il voit dans cet état de misère. S. Jacques donc eût été moins disposé à suivre Jésus-Christ qu'il connaissait qu'un étranger, s'il n'avait consulté que la chair et le sang. Mais il aimait sa personne indépendamment de son état. C'était son état de pauvreté, d'abjection, de misère, qu'il préférait à la plus magnifique abondance. Il ne se regardait fils d'Alphée, frère de Joseph selon quelques-uns, que l'on croyait père de Jésus-Christ, que pour prendre l'esprit de l'un et de l'autre. Il ne comptait les anciens patriarches et les rois dont il descendait que pour en imiter les vertus : la foi d'un Abraham, l'obéissance d'un Isaac, la vie pauvre et errante d'un Jacob, la patience d'un Joseph, l'humilité d'un David, qui aimait mieux vivre méprisable dans la maison de son Dieu que de demeurer sous les superbes tentes des pécheurs. Notre saint apôtre s'est-il, en effet, jamais prévalu d'être proche parent du Sauveur ? S'en est-il jamais servi pour lui demander lui-même, ou lui faire demander par d'autres, les premières places de son royaume ? C'était sa pauvreté qu'il cherchait, c'était son obscurité qu'il aimait, persuadé que pour être son disciple il fallait renoncer généralement à toutes choses, selon la parole du même Sauveur. (*Eloges historiques des saints*).

[Priviléges qu'il obtint]. — C'était une ancienne tradition, selon S. Jérome, que S. Jacques résolut, le soir de la Cène, de ne boire ni manger que le Sauveur ne fût ressuscité, et que c'est ce qui obligea le Fils de Dieu, d'abord après sa résurrection, de se faire voir à ce saint apôtre. Ce qu'il y a de certain, c'est que Jésus-Christ ressuscité apparut à S. Jacques en particulier, comme dit S. Paul, après s'être fait voir à S. Pierre et aux onze apôtres ; et Clément d'Alexandrie, l'un des plus anciens écrivains de l'Eglise, assure que le Sauveur, après sa résurrection, communiqua le don de science à S. Pierre, à S. Jacques le Juste et à S. Jean, c'est-à-dire, comme le fait entendre ce Père, une surabondance de lumières et de connaissances surnaturelles par rapport aux emplois particuliers auxquels il les destinait. (*Le même*).

[Conversions procurées à Jérusalem]. — La douceur, l'innocence et la modestie de S. Jacques ne contribuèrent pas peu à lui gagner les cœurs de plusieurs Juifs, même des principaux de la nation, qui embrassèrent la foi de Jésus-Christ ; de sorte que, par les prédications de notre saint, on voyait croître chaque jour le nombre des fidèles. L'attachement opiniâtre

que témoignaient pour les cérémonies de la loi ces Juifs convertis, obligeait notre saint de les ménager, à l'exemple de son divin Maître. Cette sage condescendance dans des points qui ne sont point essentiels gagna bien des Juifs à Jésus-Christ ; mais elle ne laissa pas d'être l'occasion de quelques troubles. Quelle prudence, en effet, ne fallait-il pas pour instruire un peuple qui avait substitué des traditions humaines à la place des commandements du Seigneur ; un peuple porté à la vengeance, et qui exigeait œil pour œil, dent pour dent ; qui aimait ses amis et ceux qui lui faisaient du bien, mais qui haïssait ses ennemis, ne portant pas sa vertu plus loin que les bons païens, et qui, au lieu de redresser ses mœurs corrompues sur la rectitude de la loi de Dieu, interprétait au contraire la loi de Dieu selon son sens dépravé, pour couvrir par là ses perverses inclinations, et excuser ainsi ses passions honteuses et déréglées. Cependant notre saint apôtre gouverna cette Eglise parmi la fureur de ces Juifs toujours rebelles et ennemis déclarés du nom de Jésus-Christ. Il se conduisit dans son ministère d'une manière si sainte, dit S. Pierre-Chrysologue (Sermon 49), qu'il n'était pas seulement regardé des chrétiens comme un homme incomparable, mais qu'il était même révéré de tous les Juifs, qui, n'ayant rien à lui reprocher, ne pouvaient s'empêcher d'admirer les vertus qu'ils voyaient reluire en ce grand évêque, et de respecter la sainteté de cet homme incomparable.

Parmi cette multitude d'incrédules qui avaient toujours contredit le Fils de Dieu, qui l'avaient accusé de chasser les démons au nom de Belzébuth, et qui l'avaient toujours décrié et traité de séducteur pendant qu'il étendait ses mains vers eux pour les conduire à son père, eût-on jamais cru qu'il se pût trouver tant de docilité à écouter les divines leçons de l'apôtre S. Jacques ? C'était, Seigneur, l'effet de cette vertu éminente dont vous l'aviez gratifié. Elle lui avait acquis une estime et une autorité extraordinaires dans des esprits auparavant si rebelles, parce que tout le monde était persuadé que c'était un homme juste, qui ne prêchait que la vérité, et qui n'avait point d'autre intérêt, d'autre but dans toutes ses paroles et dans toutes ses actions, que d'amener les hommes à la connaissance et à l'amour de Dieu par Jésus-Christ. C'est par cette vertu extraordinaire dont tout le peuple était prévenu, qu'il avait seul le privilége d'entrer dans le Saint des Saints. Qui ne serait surpris de cette vénération si universelle des Juifs, ces esprits si durs et si revêches, pour un frère et un apôtre de Jésus-Christ ? Aussi l'empressement était-il grand pour l'approcher, et pour toucher le bord de son vêtement, afin d'en éprouver les effets miraculeux, comme on avait fait à l'égard du Fils de Dieu.

Si S. Jacques n'avait pas dans ses paroles cette force du tonnerre qui brise les cèdres du Liban, il conduisit avec une force mêlée de douceur et de patience, aussi bien que par la sagesse, toutes ses entreprises à leur fin. Ce saint apôtre parle souvent aux Juifs, et il leur dit : « Votre loi

était bonne autrefois, mais à présent elle est abrogée ; vous avez eu les figures, qui sont passées, mais la vérité qui vient de paraître tout nouvellement doit subsister en son entier et durer dans tous les temps. On vous a fait des promesses, il est vrai ; mais celui qui vous a été promis par tant d'oracles est venu ; cérémonies, sacrifices, offrandes, purifications, prêtres, victimes, temples, solennités, tout cela est passé, tout cela a pris fin ; toutes ces ombres se sont dissipées à la venue de la lumière de la vérité. D'autres prêtres ont succédé à la place des anciens ; voici un nouveau sacrifice, de nouvelles cérémonies, un culte d'esprit et de vérité. » S. Jacques parle, et il est écouté, il est obéi. Jérusalem devient la première Eglise du monde. Le nombre de ceux qui croyaient augmentait tous les jours, et plusieurs prêtres mêmes, renonçant à la loi Judaïque, se soumettaient à la loi de l'Evangile. (*Anonyme*).

[Mort de S. Jacques]. — L'Evangile commençant à s'étendre sensiblement, les docteurs de la loi et les pharisiens, irrités de voir les grands progrès que faisait la religion chrétienne, après plusieurs opinions agitées de part et d'autre, convinrent enfin que le moyen le plus expédient pour ruiner l'Evangile était d'assembler le grand conseil ; et comme S. Jacques était en grande vénération parmi le peuple, ils résolurent de le faire citer devant eux et de le contraindre de désavouer Jésus-Christ, d'abjurer sa religion, et d'engager le peuple par ses discours et par son exemple à suivre ces mêmes sentiments. Le saint comparaît donc devant cette superbe assemblée. Sa réputation attira tout le peuple autour du palais ; la salle fut bientôt pleine des plus considérables de la ville. S. Hégésippe dit que les gens de l'assemblée feignirent de le consulter, pour trouver sujet de le punir. Il est certain cependant que plusieurs agissaient de bonne foi dans les demandes qu'ils lui firent. — « Nous vous avons appelé, lui dirent-ils, pour nous aider à ramener le peuple de ses égarements et le guérir de ses erreurs : vous voyez que tout le monde devient sectateur de la doctrine de cet homme crucifié, qu'on regarde comme le Messie promis : il faut qu'aujourd'hui vous désabusiez ce peuple que la fête de Pâque a assemblé ici de toutes parts : car tous vous reconnaissent pour un homme juste, sincère, sans respect humain ; tous aussi sont prêts à s'en rapporter au témoignage que vous rendrez à la vérité. Montez donc sur la terrasse du temple, afin que chacun puisse vous entendre et savoir de vous ce que vous en pensez et ce qu'on en doit croire. » — S. Jacques étant monté sur ce lieu éminent, les scribes et les pharisiens commencèrent à lui crier d'en bas : « Dites-nous, homme juste, ce que nous devons croire de Jésus, qui a été crucifié, car nous nous en tiendrons à votre témoignage. » Alors S. Jacques s'écria : « Ecoutez, mes frères, le témoignage que je vais rendre à la vérité : ce Jésus fils de l'homme, dont vous parlez, est au ciel, assis à la droite de la Majesté divine, comme vrai Fils de Dieu, et doit venir un

jour porté sur les nues du ciel pour juger tous les hommes. C'est le Messie attendu de vos pères, en qui doit être toute notre confiance et l'espérance d'Israël. » Le saint apôtre n'eut pas plus tôt achevé de parler qu'un grand nombre de gens, touchés de ce témoignage, crurent en JÉSUS-CHRIST, et commencèrent à louer DIEU. Mais les scribes et les pharisiens, se repentant trop tard de ce qu'ils avaient fait, s'écrièrent de toutes leurs forces : « Peuples, le Juste s'égare ! » Et, entrant en fureur contre le saint, ils montent sur la terrasse, et le précipitent du haut du temple en bas. Le saint ne mourut pas sur l'heure; il se releva sur les genoux, et pria pour ceux qui lui ôtaient la vie. Ceux-ci, ne pouvant le voir survivre à sa chute, l'assommaient à coups de pierres, lorsqu'un foulon s'étant trouvé présent lui déchargea de son levier un grand coup sur la tête, et acheva ainsi de l'immoler. (**Croiset**, *Méditations*).

[Réflexions sur cette mort]. — Une vie sainte et irréprochable comme celle de ce saint Apôtre, qui lui avait acquis une telle réputation que tous le regardaient comme la parfaite idée d'un homme tout divin, devait sans doute avoir une fin moins triste. Les Juifs mêmes qui avaient quelque probité, quelque honneur, ne peuvent s'empêcher d'en convenir ; et Josèphe, auteur grave et célèbre, qui vivait dans ce même temps, était si persuadé de la sainteté de Jacques, qu'il attribue la ruine de Jérusalem à cette cruelle mort. Mais, quoiqu'il se trompe dans son jugement, puisque la véritable cause de cette ruine fut le déicide commis en la personne du Sauveur, cependant c'est encore un témoignage authentique de la haute vertu de S. Jacques. Mais, d'autre part, nous voyons encore, dans l'estime que les Juifs faisaient de notre saint et dans la manière dont ils le traitèrent, une conformité si grande avec celle dont ils avaient traité le Sauveur, que l'on ne peut trop admirer l'étrange inconstance de ce peuple insensé et furieux, qui, comme il avait reçu le Sauveur entrant dans Jérusalem, après qu'il eut ressuscité Lazare, avec des cris de joie sans fin et des acclamations de toute la multitude, de même en usa-t-il à l'égard de S. Jacques, qui, ayant été estimé, pendant toute sa vie, de ces malheureux comme un homme tout divin, lorsqu'ils virent que ses sentiments touchant le Messie étaient tout opposés à l'opinion qu'ils en avaient, changèrent tout d'un coup à son égard, et des respects qu'ils lui avaient toujours rendus en vinrent jusqu'à la plus cruelle barbarie, le regardant comme un séducteur et un perturbateur du repos public, un inventeur de nouveautés, et enfin jusqu'à lui faire souffrir une cruelle mort, pour les bienfaits singuliers qu'ils avaient reçus de lui. (**Molinier**).

[L'Epître catholique]. — Le zèle de ce grand apôtre a paru non-seulement pendant sa vie, mais encore après sa mort, comme nous le voyons dans cette épître admirable qui fait partie des saintes Ecritures, la première

entre les Epîtres catholiques, qu'il écrit plus particulièrement aux Juifs, comme évêque de Jérusalem, mais qu'il adresse aussi, comme apôtre, à tous les fidèles de l'univers. Dans cet écrit divin, il fait part à chacun de nous en particulier, et à tous en général, de ces importantes vérités qu'il avait apprises du Fils de Dieu, et nous apprend les vrais et les sûrs moyens de nous sauver. Fallait-il nous désabuser de cette pernicieuse illusion, qu'il suffit d'avoir la foi pour être sauvé? Il a condamné expressément cette erreur, qui, dès la naissance de l'Eglise, avait été répandue par les disciples de Simon-le-Magicien : car il assure, avec des expressions aussi solides qu'elles sont intelligibles, que cette foi, sans les œuvres, est une foi inutile, une foi morte, une foi de démon, que c'est un corps sans âme, qui n'a ni vie ni mouvement ni opération; et il condamne par ces paroles non-seulement les hérétiques qui étaient de cette opinion, mais les froids catholiques, dont la foi n'est pas accompagnée des œuvres. — Fallait-il nous marquer en particulier les péchés que nous devons fuir, et les vertus dont la pratique nous est nécessaire? Les cinq chapitres de sa lettre nous en font un excellent détail. Là, nous apprenons d'où viennent les tentations qui portent au péché, qu'elles ne viennent pas de Dieu, qui, étant le souverain bien, ne peut porter sa créature au mal, mais de notre propre fond, de notre cupidité, qui nous attire au mal. — Nous voyons, dans cette Epître, que tout bien procède d'en-haut, de la bonté libérale du Père des lumières. Nous y voyons condamnée l'acception des personnes, la préférence du riche au pauvre, du grand au petit, comme la source de toute injustice. Là, nous apprenons que celui qui viole la loi en un point la viole tout entière, parce que c'est le même législateur qui a commandé d'en observer tous les points. Là, on nous enseigne avec quelle patience, quelle résignation, quelle joie, nous devons recevoir les disgrâces qui nous arrivent; avec quel empressement, quelle ferveur, quelle persévérance dans nos prières, nous devons demander la sagesse et les grâces dont nous avons besoin. C'est dans ce divin écrit que nous apprenons à réprimer cette maligne volubilité de la langue, source de tant de péchés, que le saint apôtre nomme iniquité universelle, cette maudite passion de médire de notre prochain et d'en juger en mauvaise part, que nous couvrons finement du manteau du zèle et de la charité. Nous pourrons y apprendre à modérer ces emportements de colère qui nous rendent si violents et si cruels, à abaisser l'enflure de cet orgueil et de cette vanité qui nous flattent mal à propos par de prétendus avantages, ne nous font regarder nos frères qu'avec un fier et dédaigneux mépris. Là, riches et puissants sur la terre, vous apprendrez à quels dangers de réprobation vous exposent vos richesses et vos charges, à quelle pénitence et à quelles douleurs doit vous porter la vue des malheurs qui vont fondre sur vous, à moins que vous ne travailliez de bonne heure à les prévenir par la sainteté de vos actions et l'abondance de vos aumônes. — C'est là,

marchands et gens d'affaires, que vous apprendrez à ne jamais compter sur le succès de votre négoce, à ne jamais dire : Demain nous ferons cette affaire, nous ferons valoir cet argent en le mettant en tel endroit ; n'étant pas sûrs du lendemain, et votre vie n'étant proprement qu'une vapeur qui se dissipe en un instant. Là enfin, qui que vous soyez, vous apprendrez à vous défier du monde, comme de votre plus dangereux ennemi; à regarder son amitié, comme opposée à celle de Dieu; à éviter les contestations et les procès, comme des fruits maudits de vos convoitises, à ne vous jamais conduire par les faux principes d'une sagesse mondaine, qui n'est qu'une sagesse animale, terrestre et diabolique. — Cette Epître, enfin, abat l'insolence des riches, relève le courage des pauvres et des faibles, promet la couronne à ceux qui souffrent persécution pour la justice, et détache les âmes de l'amour de la vie présente pour les élever en Dieu ; et l'on peut assurer que ce divin écrit est un recueil abrégé de toute la morale chrétienne, que le sens en est si naturel, les similitudes si propres, les invectives si pressantes, qu'on la peut nommer le modèle de l'éloquence chrétienne, et que ceux qui s'efforceront d'en suivre les préceptes ne pourront manquer de parvenir à la couronne de l'immortalité. (**Molinier**).

SAINTE MADELEINE DE PAZZI

AVERTISSEMENT.

Trois raisons m'ont engagé à recueillir le peu de matériaux que j'ai trouvés pour le panégyrique de Ste Madeleine de Pazzi.— *La première est que, pour le choix des sujets sur lesquels j'ai pris dessein de travailler, je n'ai eu égard qu'à ceux que l'on prêche plus ordinairement, et que les Carmes et s religieuses Carmélites dispersés en tant de villes où l'on fait la fête de cette sainte, ne manquent point d'en faire prononcer l'éloge. — La seconde est que,* Ste Madeleine de Pazzi *ayant vécu presque de nos jours, et étant parvenue à un si haut degré de sainteté dans l'état religieux, qui, bien que divisé en tant d'ordres et d'instituts différents de l'un et de l'autre sexe, n'ont tous qu'une même fin, celle de tendre à la plus haute perfection, ce sujet me donne lieu de leur mettre devant les yeux un exemple sensible, où chacun d'eux peut dans l'observation de ses devoirs trouver tous les motifs, tous les moyens et tous les secours pour parvenir à la plus éminente sainteté. — La troisième raison, enfin, est que la sainte dont nous parlons est d'un caractère singulier, qui consiste dans une sainteté intérieure, laquelle n'a pas, à la vérité, l'éclat des grandes actions qui paraissent au-dehors, ni des services importants que d'autres saints ont rendus à l'Eglise, mais qui est pourtant la plus solide, et dont tout ce qui éclate au-dehors tire son mérite, sans quoi même tout le reste est compté pour rien devant* Dieu. *C'est ce qu'il est à propos de faire connaître aux personnes qui ont embrassé l'état religieux, et ce qu'ils connaîtront par l'exemple de* Ste Madeleine de Pazzi.

§ I.

Desseins et Plans.

I. — *Dilexit multùm* (Lucæ VII). — Comme tous les saints ne sont grands dans le ciel qu'à proportion de leur charité, règle et mesure de leur sainteté et de leur bonheur, pour faire en un mot l'éloge de l'incomparable Madeleine de Pazzi, je n'aurais qu'à dire ce que le Fils de Dieu dit autrefois d'une autre Madeleine, et ce qui d'une grande pécheresse fit une grande sainte : *Dilexit multùm*, elle a beaucoup aimé. Aussi, tout ce que j'ajouterai pour remplir son panégyrique ne sera que la marque et l'effet de cet amour. C'est pourquoi, pour faire cet éloge, qui sera plutôt celui de la charité même, je remarque, dans l'histoire de sa vie, que le Sauveur, unique objet de son amour, a particulièrement blessé son cœur dans les deux états différents où il nous a marqué les deux plus grands excès de la charité : savoir, dans l'adorable sacrement de l'autel et sur la croix. Dans l'un et dans l'autre, il s'est fait victime pour notre amour. Ce sont ces deux mystères que notre sainte a toujours eus devant les yeux ; et c'est aussi ce qui a embrasé son cœur d'une charité toute divine, qui les lui a fait exprimer en elle-même, car tout amour tend à la ressemblance de l'objet aimé. L'un lui a inspiré cet amour de transports, de ravissements et de communications intimes avec un Dieu anéanti et tout changé en amour dans ce mystère ; l'autre lui a donné un amour crucifié, pour parler ainsi ; je veux dire l'amour des croix et des souffrances, un désir ardent de se conformer à ce Dieu mort, par une mortification surprenante et continuelle.

1°. Elle s'est unie étroitement au Sauveur par le fréquent usage d'un sacrement qui n'est qu'amour : c'est ce qui l'a élevée au plus haut point de la perfection.

2°. Elle a porté continuellement la croix du Sauveur : et c'est ce qui a fait de cette sainte un modèle de patience, de mortification et de souffrances : en quoi consiste principalement la ressemblance que nous devons avoir avec le Fils de Dieu, et par conséquent, la plus haute sainteté.

Ce sont les deux traits dont la charité a percé le cœur de notre Madeleine innocente, qui n'a point cédé, en amour du Sauveur, à cette autre Madeleine pénitente dont elle a porté le nom, si célèbre dans l'Ecri-

ture. C'est ce qui va faire le sujet de s n éloge et le partage de ce discours. (*Houdry*, *Sermons*).

—

II. — *Dilexit multùm* (Lucæ VII). — L'amour qu'on a pour quelque objet que ce soit se fait d'ordinaire connaître par ces trois effets, qui sont autant de témoignages infaillibles du désir qu'on a de le posséder : — Le premier est de faire et d'entreprendre de grandes choses pour cet objet ; le second, de donner beaucoup pour l'obtenir et s'en assurer la possession : le troisième, de souffrir beaucoup pour mériter par cette voie la chose que l'on souhaite. — Ainsi, faire beaucoup pour l'amour d'un DIEU qui nous a si ardemment aimés, donner tout et renoncer à tout le reste pour ne posséder que lui seul, souffrir tout pour lui plaire et pour se conformer à sa volonté, ce sont les trois effets de l'ardent amour que Ste Madeleine de Pazzi a eu pour le Sauveur. Pour voir ceci plus en détail :

Premièrement. — Elle a entrepris et exécuté avec un courage invincible ce qu'il y a de plus grand et de plus parfait dans le christianisme : savoir, d'embrasser l'état religieux et de vaincre tous les obstacles qui s'opposaient à ce généreux dessein. Car enfin, il faut convenir qu'on ne peut témoigner plus d'amour à son créateur que de vaincre tous les sentiments de la nature, qui nous empêchent d'être uniquement à lui.

Secondement. — Donner beaucoup, et même tout ce que l'on possède. ou, ce qui est la même chose, renoncer à tout le reste, pour ne posséder que DIEU seul, qui nous tient lieu de tout, est un second effet et un témoignage assuré qu'on aime DIEU. Or, personne n'a fait ce sacrifice plus entièrement et plus parfaitement que notre sainte, qui a consacré à DIEU sa liberté, ses affections, toutes ses espérances, sa propre personne, sans réserve et sans exception d'aucune chose.

Troisièmement. — Souffrir beaucoup pour ce qu'on aime est une marque certaine, et même la plus grande qu'on puisse donner, d'un véritable amour. Or, que n'a point souffert notre sainte, croix, mortifications, peines extérieures et intérieures, pour se rendre conforme au Sauveur et lui témoigner son amour ?

—

III. — *Dilectus meus mihi, et ego illi* (Cant. II).

1°. Ste Madeleine de Pazzi s'est consacrée de bonheur à DIEU dans l'état religieux.

2°. Elle s'y est consacrée entièrement et sans réserve, par un dépouillement entier et parfait de sa propre volonté.

3°. Elle a persévéré jusqu'à la fin dans le service de DIEU, avec une ferveur toujours égale.

IV. — *Mortificationem* JESU *in corpore nostro circumferentes, ut et vita* JESU *manifestetur in corporibus nostris* (II Cor. IV). — Ces paroles de l'Apôtre peuvent être justement appliquées à cette grande sainte, qui a parfaitement imité et représenté les trois sortes de vies que le Sauveur a menées sur la terre :

1°. Sa vie cachée, qui est le temps de son enfance.

2°. Sa vie conversante, dans les vertus dont elle a donné l'exemple : obéissance, pauvreté, observation de ses vœux et de ses règles.

3°. Sa vie souffrante, par ses austérités, ses abaissements, ses mortifications étonnantes.

4° Notre sainte a imité la vie glorieuse du Fils de DIEU dès cette vie. Car, comme ce divin Sauveur était tout ensemble et compréhenseur et viateur, possédant la béatitude quoique menant une vie mortelle sur la terre, de même on pouvait dire que l'incomparable Madeleine de Pazzi jouissait en quelque sens, dès ce monde, de la félicité des bienheureux, par un avant-goût de cette félicité même, dans la contemplation, les extases et les ravissements par lesquels il plut à DIEU de l'élever au-dessus de toutes les choses créées : en sorte qu'elle pouvait dire, comme l'Apôtre des gentils : « Je ne sais si c'est en corps ou hors du corps que DIEU a opéré ces merveilles en moi ; » ou, comme la mère de DIEU même : « Celui qui seul est puissant a fait en moi de grandes choses, il m'a fait de magnifiques faveurs. »

—

V. — Les théologiens mystiques insinuent quatre sortes d'amour de DIEU, lesquels portent les âmes qui ont le bonheur d'en être possédées au plus haut degré de perfection où l'on puisse monter en cette vie mortelle. — Le premier est l'amour *unitif,* qui les purifie de certaines taches et imperfections qui leur restent, afin de les unir plus parfaitement au Sauveur. Le second, l'amour *communicatif,* qui fait qu'elles brûlent d'un ardent désir de voir leur céleste époux aimé de toutes les créatures. Le troisième, l'amour *transformant*, qui déifie l'âme, pour ainsi dire, par une parfaite conformité de sentiments et de désirs. Le quatrième, l'amour *préservatif*, qui fait agir la volonté avec sagesse et prudence. — Je n'ose assurer que ce fut un séraphin qui imprima ces quatre amours dans le cœur de la grande Madeleine de Pazzi ; mais je puis assurer qu'elle les posséda ou qu'elle en fut possédée dans un éminent degré.

1°. L'amour *unitif* la dégagea de toutes les recherches de l'amour-propre.

2°. L'amour *communicatif* la faisait souvent entrer dans des ferveurs si excessives, qu'elle en paraissait toute hors d'elle-même.

3°. L'amour *transformant* l'avait si étroitement unie au Sauveur, qu'elle semblait n'avoir plus qu'un même esprit avec lui.

4°. L'amour *préservatif* lui en faisait pratiquer les actes avec une intention si pure, que l'on pouvait dire que JÉSUS-CHRIST vivait en elle.

—

VI. — *Fundamenta ejus in montibus sanctis* (Ps. LXXXVI). Les fondements de ce grand édifice de la perfection chrétienne ont été jetés sur les plus hautes montagnes. — L'Eglise et les SS. Pères entendent communément ces paroles du prophète de la glorieuse Mère de DIEU, pour exprimer l'éminence de sa sainteté au-dessus de toutes les pures créatures, afin de nous faire comprendre combien l'édifice et le palais animé où devait être reçu le créateur et le souverain de l'univers devait être élevé au-dessus de tous les saints, qui sont autant de temples vivants du Saint-Esprit: mais cette expression noble et figurée peut être employée à faire l'éloge et le panégyrique de Ste Madeleine de Pazzi, que l'Eglise honore en ce jour, sans préférence cependant aux autres saints, dont DIEU seul connaît le mérite. Car,

1° Ses commencements et ses premières démarches ont été si parfaits, que peu de saints y sont parvenus à la fin même de leur vie.

2° Ses progrès en toutes sortes de vertus ont été tout miraculeux, ayant exercé des prodiges de mortification, d'humilité, de patience et de charité.

3° Le comble de sa sainteté a fait voir un essai de la vie des bienheureux dans le ciel, par le commerce qu'elle a eu avec les anges, les saints et le Saint des saints, qui est JÉSUS-CHRIST même.

§ II.

Les Sources.

La Vie de Ste Madeleine de Pazzi, écrite par le **P. Puccini**, son confesseur, en italien, est la source où les autres ont puisé tout ce qu'ils ont dit des vertus, des actions et des miracles de cette grande sainte.— Il y a joint un gros volume, divisé en six parties, où il rapporte et explique en détail ses sentiments de piété et les lumières qu'elle a reçues du ciel, dans ses fréquenntes révélations, et les sages instructions qu'elle donne

tant aux personne consacrées à Dieu qu'à tous ceux qui servent Dieu dans le siècle.

Il y a une autre Vie de cette sainte, composée en français par le **R. P. Dominique de Jésus**, religieux déchaussé du même ordre, laquelle contient simplement par l'ordre des temps tout ce qui est rapporté plus au long et avec plus d'ornements dans la vie composée en italien.

Le P. Croiset *Exercices de piété* (mois de mai), a fait un excellent abrégé de cette vie, où il met en plus beau jour les souffrances, les dévotions et les principales vertus de la sainte.

Le P. Nouet, *Vie de* Jésus-Christ *dans ses saints*, Méditation pour la fête de Ste Madeleine de Pazzi, s'arrête au grand amour qu'elle avait pour Dieu, en donne toutes les marques et les preuves les plus évidentes.

Le P. Saint-Jure, vers la fin de son livre *Connaissance et amour de* Jésus-Christ, la met entre les personnes qui ont eu le plus d'amour pour le Sauveur.

Sermons sur tous les sujets, (**Houdry**), Panégyriques.

§ III.

Passages, Exemples, Figures et Applications de l'Écriture.

Confortatum est cor tuum, eò quod castitatem amaveris. Judith. xv, 11.

Votre cœur s'est fortifié, parce que vous avez aimé la chasteté.

Mulier innupta et virgo cogitat quæ Domini sunt, ut sit sancta corpore et spiritu. I Cor. vii, 34.

Une femme qui n'est point mariée et une vierge ne pense qu'au Seigneur, et à se rendre sainte de corps et d'esprit.

Omnis ponderatio non est digna continentis animæ. Eccli. xxvi, 20.

Les plus grands trésors ne sont rien comparés à la pureté du cœur.

Qui diligit cordis munditiam habebit amicum Regem. Prov. xvii, 11.

Celui qui aime la pureté de cœur sera aimé du prince.

Existimo omnia detrimentum esse propter eminentem scientiam Jesu-Christi *Domini mei, propter quem omnia detrimentum feci, et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam.* Philipp. iii, 8.

Je crois devoir tout sacrifier pour posséder la science éminente de Jésus-Christ mon Seigneur, pour lequel j'ai tout estimé n'être que de la boue, afin de gagner Jésus-Christ.

Numquid vult Deus *holocausta et victimas, et non potius ut obediatur Domini voci?* I Reg. xv, 22.

Dieu demande-t-il principalement des sacrifices et des victimes? ne demande-t-il pas plutôt d'être obéi.

Facies quodcumqne dixerint qui præsunt loco quem elegerit Dominus et docuerint te juxtà legem ejus, sequerisque sententiam eorum. Deuter. XVII, 10, 11.

Vous obéirez exactement à tout ce que vous prescriront ceux qui sont placés par la volonté du Seigneur pour commander dans le lieu qu'il a choisi, et vous ferez ce qu'ils vous commanderont selon sa loi, et vous suivrez ce qu'ils auront arrêté.

Qui Christi sunt carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis. Gal. V, 24.

Ceux qui appartiennent à JÉSUS-CHRIST ont crucifié leur chair avec leurs vices et leurs mauvais désirs.

Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam, et obliviscere populum tuum, et domum patris tui, et concupiscet Rex decorem tuum. Ps. 44.

Ecoutez, ma fille, et considérez, et obéissez à ma voix, oubliez votre peuple et la maison de votre père, et le Roi sera jaloux de votre beauté.

Quàm pulchri sunt gressus tui, filia principis! Cantic. VII, 1.

O fille du prince, que vos premiers pas sont beaux! que vos premières démarches sont glorieuses!

A te quid volui super terram?

Seigneur, que puis-je désirer sur la terre, hormis vous.

Vivo ego, jàm non ego, vivit verò in me Christus. Galat. II, 20

Je vis; non ce n'est pas moi qui vis, c'est JÉSUS-CHRIST qui vit en moi.

Mihi absit gloriari nisi in cruce Domini nostri JESU-CHRISTI. Galat. VI, 14.

A DIEU ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur!

EXEMPLES ET FIGURES DE L'ÉCRITURE.

[Ste Madeleine de l'Evangile]. — C'est, Chrétiens, une pure imagination de l'esprit de l'homme, pour représenter les effets de l'amour, de le dépeindre avec des flèches ardentes et embrasées dont les traits percent les cœurs et y font des plaies qui causent souvent la mort à ceux qui en sont blessés; mais ce qui vous paraîtra peut-être étrange est que le texte sacré, qui contient la parole de DIEU, et par conséquent la vérité même, si simple dans ses expressions et si éloignée du style figuré des écrivains profanes, semble avoir profané ce langage quand il parle de la charité et de l'amour de DIEU. Il lui attribue des flèches et des traits, il veut que ces traits soient de feu et de flammes: *Sagittas suas ardentibus effecit* (Ps. VII). — Ils ajoutent qu'ils pénètrent et font des blessures aux cœurs qui en sont frappés: *Vulnerâsti cor meum, soror mea sponsa* (Cantic. IV). — Et enfin, tout ce que l'amour profane a de plus passionné est employé pour faire entendre à quel excès un DIEU qui a bien daigné prendre la qualité d'époux de nos âmes les a aimées. Que si l'amour divin a été si puissant sur le cœur de DIEU, je puis bien ajouter qu'il a eu le même effet sur certaines âmes choisies, qui ont été blessées des mêmes traits de cette charité, et qui ont constamment aimé DIEU jusqu'à la mort, et même d'un amour plus fort que la mort même, comme parle l'Epouse des Cantiques. — C'est dans ce rang que je mets aujourd'hui

l'admirable Madeleine de Pazzi, dont le cœur fut transpercé, comme l'Eglise chante de celui de la première Madeleine, dont le Fils de Dieu prit la défense et fit lui-même l'éloge. C'est de cette même main et de ces mêmes traits qu'a été blessée et embrasée notre sainte.

[Ezéchiel]. — Le sujet ordinaire des ferventes oraisons de Ste Madeleine de Pazzi était de penser à l'excès d'amour que le Sauveur témoignait aux hommes dans le sacrement de l'Eucharistie; et, comme elle avait continuellement cet adorable mystère dans l'esprit, elle en parlait sans cesse et ne se lassait jamais de l'admirer. Elle se fit une loi de lui rendre visite trente fois chaque jour; elle avait même disposé sa cellule de telle façon qu'elle avait toujours les yeux et le visage tournés vers le lieu où il reposait, comme le prophète Ezéchiel, étant dans les fers à Babylone et parmi les Assyriens, avait toujours l'esprit et le cœur vers Jérusalem, où il avait autrefois été le temple du Dieu vivant, dont il ne restait alors que les ruines; il se tournait mille fois le jour de ce côté-là, et semblait vouloir s'unir aux précieux restes de ce lieu, que la majesté de Dieu avait rempli. On peut dire la même chose de l'admirable Madeleine de Pazzi : c'était le centre où son inclination la portait : c'était l'aimant qui l'attirait; elle semblait toujours inquiète, jusqu'à ce qu'elle se fût intimement unie à cet objet de ses plus tendres affections et de tous ses désirs.

[Jésus voulant s'unir à nous]. — Comme le Sauveur du monde, avant d'instituer l'adorable sacrement de l'Eucharistie, marqua à ses disciples la grandeur du désir qu'il avait de leur donner ce mêts sacré, *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum*, on peut dire la même chose de notre sainte, qui ne soupirait qu'après ce pain des anges, et qui se persuadait qu'elle n'aurait plus rien à souhaiter en ce monde, quand ce désir serait accompli. L'événement fit bien voir qu'elle ne se trompait pas, et que c'était là le trésor qui la devait rendre heureuse, et l'enrichir pour jamais des biens du ciel. En effet, il n'en est pas des biens de Dieu comme de ceux de ce monde, que l'on souhaite et que l'on poursuit avec ardeur quand ils sont éloignés, mais dont on se dégoûte et que l'on méprise lorsqu'on en est en possession. Notre Madeleine connut le prix de ce trésor par la possession même de ce qu'elle avait si ardemment désiré. Elle fit ce que dit l'Evangile : elle résolut de renoncer à tout pour l'acheter; je veux dire que ce fut durant les entretiens qu'elle eut avec son Dieu dans ce divin sacrement qu'elle prit la résolution de quitter le monde pour être toute à celui qui se donnait si parfaitement à elle dans ce mystère sacré.

[Ste Thérèse]. — Ce fut par un heureux présage, ou plutôt par une disposition singulière de la divine Providence, que Madeleine de Pazzi quitta

le monde pour entrer en religion la même année, le même jour et dans le même ordre que l'admirable Ste Thérèse quitta la terre pour aller au ciel : comme celle qui devait être une autre Thérèse en contemplation et en amour de Dieu, l'héritière de son esprit, l'image vivante de ses vertus, celle qui devait faire renaître la ferveur de sa charité : de telle sorte que l'on ne peut faire le panégyrique de notre sainte Madeleine qu'on ne présente en même temps aux auditeurs le véritable portrait de cette première réformatrice du saint ordre qu'elles illustrèrent l'une et l'autre des exemples admirables de leur vie toute céleste.

EXEMPLES ET FIGURES TIRÉS DE L'ÉCRITURE ET DE L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

Ego sum sicut oliva fructifera in domo Domini (Ps. XXXI). — Toutes les vierges consacrées à Dieu sont instruites qu'on ne doit point s'arrêter dans la voie de la perfection, que n'y point avancer c'est reculer ; toutes ont appris qu'elles sont autant d'arbres plantés de la main de Dieu pour porter des fruits. Adam et Eve avaient été mis dans le paradis terrestre pour ce sujet ; mais, au lieu de croître en amour, ils perdirent la grâce qu'ils avaient reçue. Mais avec quelle ferveur Madeleine de Pazzi ne vécut-elle point dans le cloître ! avec quel soin, quelle attention, quelle ardeur, ne s'avança-t-elle point dans la voie de la perfection ! Que ne fit-elle point pour se rendre une digne épouse du Sauveur ! Que d'actes d'amour, de religion et de toutes les vertus, n'exerça-t-elle point dans cette sainte solitude, contemplant les grandeurs de Dieu, remplissant son esprit des vérités de sa loi ? — J'en suis persuadée, ô mon Dieu ! disait-elle, je n'en suis que trop convaincue, et c'est ce qui m'effraie : arbre stérile et infructueux que je suis ! il y a déjà un nombre d'années que je suis entrée en religion : où en est le fruit ? quel profit y ai-je fait ? Ah, Seigneur ! que n'avez-vous pas fait pour mon salut, pour mon avancement ? Vous avez arrosé mon âme de votre divine grâce, mais où sont les vertus que j'ai pratiquées ? Suis-je plus humble de cœur ? suis-je plus pure de corps et d'esprit ? mes pensées, mes actions sont-elles plus innocentes ? Fais-je paraître moins de légèreté ? Ai-je moins de dissipation ? mes entretiens en sont-ils moins remplis de vanité ? Que je suis éloignée de ces vertus, qui font le plus bel ornement des vierges ! Hélas ! je reconnais qu'au lieu d'avoir porté des fruits de vie je n'ai porté que des fruits de mort, que toutes mes actions sont sans mérite, que je n'en puis espérer de récompense, qu'elles sont mortes pour le temps, mortes pour l'éternité. Et si l'arbre de l'Evangile, qui n'avait point porté de fruit, fut coupé et jeté au feu, que ne dois-je point appré-

hender, moi qui ai mérité un châtiment plus terrible ? Mais ayez encore un peu de patience, Seigneur, ne me rejetez point de devant vous ; accordez-moi encore quelques années ; n'abandonnez pas l'ouvrage de vos mains, et je vous promets qu'avec le secours de votre grâce je porterai les fruits que vous désirez, et que je ne tromperai plus vos espérances.

Diliges Dominum DEUM *tuum ex toto corde tuo, ex totâ animâ tuâ*, etc. (Deuter. VI).— C'est de quoi cette grande sainte était vivement persuadée, et c'est ce qu'elle a pratiqué si saintement. Elle consacra à DIEU ce qu'elle avait de plus précieux, et cela sans exception. Elle fut fort éloignée de la conduite de ces personnes qui ont toujours quelque réserve, et à qui l'amour propre persuade que c'est assez de se donner en partie à DIEU, en partie au monde et à soi-même. DIEU veut tout, ou rien; et, pour lui plaire, il faut être tout à lui, et sans retour. Peut-on lui offrir un présent plus beau qu'une âme pure et innocente ? Qu'un cœur que la contagion du monde n'a point flétri est agréable aux yeux du Seigneur ! Heureuses les vierges qui peuvent dire avec le prophète : *Vous êtes mon sort, mon héritage, mon* DIEU *et mon tout* ! C'est ce qu'a pu dire Madeleine de Pazzi : mon cœur appartient tout entier à DIEU seul; il l'a formé, il l'a racheté, je le lui ai consacré : DIEU est trop grand et mon cœur est trop petit pour le partager ; je ne puis plaire à DIEU et au monde tout à la fois. Mais où sont les vierges qui peuvent assurer que le sacrifice qu'elles ont fait à DIEU d'elles-mêmes lui a été agréable ? Combien y en a-t-il qui ont sujet de craindre que, au lieu de lui avoir consacré la plus pure fleur de leur vie et les prémices de leurs années, elles ne lui aient offert, comme Caïn, le pire de leur troupeau ? Combien y en a-t-il desquelles on peut dire, comme de ce premier homicide, qu'elles offrent bien, parce qu'elles offrent à DIEU un sacrifice, mais qu'elles partagent mal, puisque c'est une injustice de partager avec lui, et une impiété de lui offrir le pire ! — N'a-t-on pas droit de faire de nous les mêmes plaintes ? N'avons-nous pas sacrifié à DIEU les restes du monde, de la vanité, du plaisir ? Ne lui avons-nous pas offert un cœur, un esprit, un corps gâté et corrompu par le désordre des passions ? Il est vrai que, prévenu de la grâce de DIEU, je me suis consacré à lui dès ma plus tendre jeunesse; j'ai quitté le monde avant d'en avoir connu la malice et senti la corruption : mais la suite de ma vie a-t-elle répondu à de si heureux commencements ? Les dons que je lui ai offerts n'ont-ils point été suivis d'un sacrilége repentir ? Ne lui ai-je point ôté ce que je lui avais donné, pour me rendre à moi-même, et pour me livrer, par un funeste retour, au monde et au plaisir ? Enfin, si je vivais dans le siècle, serais-je bien différent de ce que je suis dans l'état religieux que j'ai embrassé ?

Justorum semita quasi lux splendens procedit, et crescit usquè ad per-

fectum diem (Prov. IV). — *Crescite in gratiâ et in cognitione Domini nostri* (II Petri III). — Quelle instruction ne donne point le Saint-Esprit aux personnes consacrées à DIEU dans l'état religieux, par la bouche du Sage et de l'apôtre Pierre ; et quelle obligation n'ont point ces personnes de s'avancer de plus en plus dans les voies de la perfection et de la sainteté, sans jamais reculer d'un seul pas! Ste Madeleine de Pazzi était si persuadée de la nécessité de se perfectionner de jour en jour, qu'elle se représentait souvent pourquoi elle avait quitté le monde. Combien de fois pensait-elle en elle-même que la religion est semblable à l'échelle mystérieuse de Jacob, où les anges montent et descendent, sans jamais s'arrêter ? Si je ne m'élève pas à une plus haute perfection, je descends, je tombe, je vais errant d'imperfection en imperfection. Mais ai-je pour cela monté, depuis que je me suis consacré à DIEU ? suis-je arrivé à un plus haut degré de sainteté ; l'amour avec lequel je me suis voué à DIEU a-t-il crû en moi? Ai-je plus de ferveur que je n'en avais dans les commencements? Ah ! que de plaintes, que de reproches ne dois-je pas me faire à moi-même, en comparant l'état où je suis avec celui dans lequel j'étais autrefois ? J'avais l'honneur de plaire à DIEU ; mais la tiédeur où je suis ne lui fait-elle pas horreur? Je ne pense pas avoir atteint où je tends ; mais, oubliant ce qui est derrière moi et m'avançant vers ce qui est devant moi, je cours incessamment vers le bout de la carrière, pour remporter le prix de la félicité céleste, à laquelle DIEU m'a fait la grâce de m'appeler. C'est ce que m'enseigne l'apôtre S. Paul (Philipp. III). — En vain on commence à courir avec vitesse, si l'on s'arrête avant d'avoir atteint le terme où l'on s'est proposé de parvenir. — C'est ainsi que cette grande âme s'animait à monter au plus haut degré de la perfection, et faisait tous les efforts possibles pour plaire davantage au céleste Epoux.

Melior est obedientia quàm victimæ (I Reg. XV, 22).—C'était le sentiment de Ste Madeleine de Pazzi. Dois-je me repentir, disait-elle, d'avoir fait vœu d'obéir toute ma vie ? Il est vrai qu'en faisant ce vœu j'ai sacrifié à DIEU ce que j'avais de plus cher et de plus précieux. Par le vœu de pauvreté, je lui ai sacrifié les biens extérieurs et de fortune ; par celui de chasteté, j'ai fait de mon corps une hostie vivante; et par celui d'obéissance je lui ai sacrifié ma liberté. Mais combien de fruits ne puis-je pas recueillir de mon obéissance ! C'est elle qui, unissant ma volonté à celle de DIEU, me rend impeccable tandis que j'obéis. Par elle je suis semblable au Fils de DIEU obéissant jusqu'à la mort de la croix. C'est elle qui donne le prix et la valeur à toutes mes actions ; par elle enfin je suis affranchie de l'esclavage du monde, de la tyrannie de mes passions, de la servitude de mon amour-propre, des caprices de mon humeur volage, des égarements de ma volonté et de l'inconstance de mon cœur. Que je vous suis redevable, ô mon DIEU! de m'avoir appelée à l'état religieux, où, obéissant à

une créature pour l'amour de vous, j'obéis à mon Créateur, et où, ne faisant jamais ce que je veux, je fais toujours ce que vous voulez ? Inspirez-moi donc, ô mon Dieu, les mêmes sentiments et le même respect pour la personne qui me conduit que je dois avoir pour vous-même, dont elle est la vive image, puisque c'est en votre nom qu'elle me commande, et que, si je murmurais contre elle, je blesserais votre autorité.

Vulnerâsti cor meum in uno oculorum tuorum et in uno crine colli tui (Cant. IV). — Si un seul regard de l'Epouse des Cantiques ravit le cœur de Dieu, faut-il s'en étonner ? Dans les choses les plus petites, on lui plaît davantage. C'était là aussi le sentiment de Ste Madeleine de Pazzi. Elle ne négligeait rien, elle ne trouvait rien de bas et de rampant, dès qu'elle pouvait plaire à Dieu par cet endroit. On se trompe, à la vérité, lorsqu'on se flatte de garder tout ce qui est essentiel pour le salut, et que d'ailleurs on ne fait nul cas des petits devoirs. Celui qui est infidèle dans les petites choses le sera dans les grandes, dit le Fils de Dieu. La difficulté des choses commandées peut être un prétexte à notre lâcheté ; mais quelle excuse peut-on apporter quand elles sont aisées ? Si le prophète, disaient les serviteurs de Naaman à leur maître, vous avait demandé quelque chose de difficile pour votre guérison, vous l'eussiez dû faire : mais, puisqu'il vous demande une chose aussi aisée que de vous baigner sept fois, comment pouvez-vous, sans une extrême imprudence, la négliger ? Après que le Sauveur a souffert pour nous les derniers excès, quand il nous demanderait les choses les plus difficiles, pourrions-nous, sans la plus noire ingratitude, nous en défendre ? La plupart des choses qu'il nous demande sont faciles, et nous n'oserions les refuser à un simple ami, et même à un étranger : et nous n'hésitons point de les refuser au Sauveur. Bon Dieu ! quelle impression fera sur un chrétien, et encore plus sur un religieux, cette habituelle négligence ! Qu'aurai-je à répondre au juge des siècles, quand il me reprochera mon ingratitude en des choses si légères !

Domine, prævenisti eam in benedictionibus dulcedinis (Ps. 20). — Ces paroles nous font naturellement remonter aux plus tendres annés et aux premiers mouvements de l'enfance de Madeleine de Pazzi. Elles nous font souvenir que la raison, la charité, la religion, mûrirent tout d'un coup en cette grande sainte. Sa ferveur précéda ses connaissances, et le premier essai qu'elle fit de sa liberté fut le sacrifice volontaire fait d'elle-même à la divine Majesté. Elle avait un grand obstacle à l'exécution de ce sacrifice ; mais d'un côté, vos miséricordes, Seigneur, et de l'autre les instances de votre humble servante, levaient toutes les difficultés, d'une manière miraculeuse, en lui donnant les qualités nécessaires pour être reçue au nombre de vos épouses. Dès lors les premiers pas qu'elle fit la conduisirent à la croix du Sauveur. Quelques docteurs ont

cru, et il est juste de le croire, que, dans ce premier instant où la raison commence à poindre dans notre esprit, et où les puissances de l'âme se développent, nous sommes obligés indispensablement de tourner notre cœur vers Dieu, d'adorer cet Etre souverain qui est l'unique fin de toutes nos actions, et qui doit être aussi l'unique objet de tout notre amour, de lui consacrer les prémices de notre esprit et de ranimer la foi de notre baptême. Ste Madeleine remplit parfaitement ces devoirs : à peine commença-t-elle à vivre qu'elle vécut en chrétienne. Elle fit même un acte de religion héroïque, puisqu'elle se consacra au Seigneur, dès ses premiers moments, pour être admise au nombre de ses épouses. — Heureux ceux que Dieu enseigne lui-même, ceux à qui il sert de docteur, qu'il rend dociles à ses saintes inspirations, et qu'il prévient des bénédictions de sa douceur ! Madeleine est de ce nombre. L'Eglise se réjouit de ces grâces de bénédictions dont Dieu l'a prévenue. Pressons le Seigneur de nous accorder celles qui nous sont nécessaires pour prévenir nos chutes ; qu'il nous délivre des dangers où notre témérité nous précipite assez souvent, et qu'il donne à nos frères ces grâces prévenantes qui sont les gages les plus sûrs de son amour et de la prédestination éternelle.

Omni custodiâ serva cor tuum (Prov. IV). — Ste Madeleine prit toutes les précautions que sont obligées de prendre les personnes de son sexe qui ont compris qu'elles ont tout à craindre ; quoique les grâces du Seigneur, et le grand amour qu'elle avait pour la vertu, parussent lui servir de rempart, et lui donnassent lieu de dire, comme S. Paul : Rien ne me séparera de la charité du Sauveur. Elle eut donc grand soin de garder toutes les avenues de son cœur, accompagnant toutes ses actions d'une vue secrète de Dieu. Tous les objets qui la frappaient étaient autant d'occasions de lui présenter ses prières et de l'honorer. Elle regardait attentivement sa loi comme un ouvrier regarde son modèle pour le suivre, surtout dans le dessein qu'elle avait de suivre toujours la voie la plus étroite, et de parvenir à la plus haute perfection. En considérant les grands ouvrages de la puissance de Dieu, elle l'admirait davantage dans les effets sensibles de sa magnificence ; elle s'animait à l'aimer davantage, et à lui rendre mille actions de grâces de ses continuels bienfaits. Faut-il donc s'étonner si elle recevait du Père des lumières tant de célestes dons, qui l'ont rendue un modèle de toute perfection, surtout pour les vierges qui ont dessein de se consacrer au Seigneur. Pour nous, nous demeurons dans l'obscurité, et nous ne sommes ni plus éclairés ni plus intelligents dans les choses divines, parce que, nous répandant dans le monde, nous y ramassons une foule d'images qui s'impriment dans nos cœurs, et qui s'y renouvellent à tout moment. Nous donnons toute liberté à nos sens et à nos pensées : quelle apparence de les réduire et de les ramener à Dieu quand on le veut? Cessons de laisser échapper nos

cœurs à tous ces objets ; et, comme notre sainte, prenons-en plutôt occasion d'élever nos esprits en DIEU. Au lieu de l'oublier pendant tout le jour, ayons des heures marquées pour penser à lui, pour lui présenter nos vœux et nos prières. Faisons attention à ses bontés, profitons de ses grâces, rendons-nous-y fidèles, si nous voulons parvenir à la perfection à laquelle est parvenue cette grande sainte.

IV.

Passages et Pensées des Saints Pères.

Quantùm DEUM *diligas debes in dilectione legis ejus ostendere.* August.

Omnis copia quæ non est DEUS *inopia est.* Id.

Aufer à me, Domine, omne nolle quod vis, et omne velle quod non vis. Id.

Amor DEI *aut solus est, aut summus non est.* Id.

O ignis qui semper ardes et nunquàm extingueris! ô amor qui semper ferves et nunquàm tepescis! accendar à te ut totus diligam te. Id.

De hoc mundo non estis, quanquàm sitis in hoc mundo; secutum vos habere meruit, sed tenere non potuit. Ambros. de Virg.

Pudor ornat ætatem, taciturnitas pudorem. Id. de Virg. III.

Castitas angelos facit; qui eam servaverit angelus est. Id. Ibid.

Portio mea Christus : in portione med dives sum. Id. Serm VIII in ps. 18.

Homo cujus est DEUS, *quid ampliùs quæris? si sufficis* DEO, *sufficiat tibi* DEUS. Cyprian.

Angelorum gloriam acquirere majus est quàm habere : angelum esse felicitatis est, virginem esse virtutis. Chrysog. Serm. CXLIII.

C'est en aimant et en observant la loi de DIEU que vous ferez paraître combien vous avez d'amour pour lui.

Toute abondance qui n'est point DIEU n'est qu'indigence.

Préservez-moi, Seigneur, de ne vouloir pas ce que vous voulez, et de vouloir ce que vous ne voulez pas.

Notre cœur ne doit aimer que DIEU; et, s'il ne l'aime pas seul, il ne l'aime pas souverainement.

O feu divin, qui brûlez toujours, et qui n'êtes jamais éteint! ô amour toujours ardent, et qui ne souffrez point de tiédeur! embrasez-moi de votre céleste ardeur, afin qu'il n'y ait rien en moi qui ne vous aime.

Vous n'êtes plus du monde, quoique vous soyez dans ce monde; le monde a eu le bonheur de vous posséder, il n'a pas eu assez de charme pour vous retenir.

La pudeur sert d'ornement à l'âge, et le silence à la pudeur.

La pureté fait les anges ; celui qui la conserve jusqu'à la mort n'est pas un homme, mais un ange.

JÉSUS-CHRIST est ma possession : comme je possède tout en lui, je suis riche de mon partage.

Si DIEU est à l'homme, que cherchez-vous de plus? ô mon cœur, contente-toi de DIEU, puisque DIEU se contente de toi.

C'est quelque chose plus souhaitable d'acquérir la gloire des anges que de la posséder ; c'est un bonheur que d'être ange, mais c'est une grande vertu que d'être vierge.

Timenti grave præceptum Domini est, amanti leve. August. in Joan.

Ego te hùc duxi, et à periculis Ægypti liberavi; ego te protegam; ego scuti vice tibi ero; ego omnia difficilia facilia tibi reddam. Chrysost. Homil. XXXVI in Gen.

La loi du Seigneur est un joug pesant pour celui qui craint, mais léger à qui aime.

C'est moi qui vous ai tiré des dangers de l'Egypte, c'est moi qui vous ai conduit en ce lieu de repos, c'est moi qui vous prendrai sous ma protection, et qui vous servirai de bouclier; c'est moi qui vous ferai trouver de la douceur où il n'y avait que de l'amertume.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Amour des souffrances]. — Vous savez, chrétiens, que c'est un arrêt, porté par le Fils de DIEU même, qu'il faut que tous les hommes lui soient semblables, et portent leur croix avec lui : *Qui vult venire post me tollat crucem suam... Quos præ scivit, et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui.* Mais c'est une remarque que font tous les saints, que, quand il veut élever une âme à une haute vertu, à une éminente sainteté, il la conduit d'ordinaire par cette route des souffrances; comme si chaque peine lui servait de degré pour parvenir à la perfection, et que les croix, les persécutions, les douleurs du corps et de l'esprit fussent les instruments de la sainteté, laquelle sans cela est toujours un peu suspecte : après qu'elle a passé par cette épreuve, on ne peut plus douter de sa sincérité. C'est une sincérité éprouvée, sur laquelle on peut compter. — Or, s'il y a eu une âme sainte et choisie, qui ait jamais été vivement persuadée de cette vérité, si contraire aux sens et aux inclinations de la nature corrompue, c'est sans doute l'illustre Madeleine de Pazzi, à qui l'amour d'un DIEU crucifié avait comme transpercé le cœur; et si l'amour, ainsi que nous avons dit, tend toujours à la parfaite ressemblance, comme je n'en trouve point qui l'aient plus ardemment aimé, je n'en trouve point aussi qui l'aient plus naturellement exprimé; soit dans ses peines intérieures, par les désolations et les tentations étranges qui furent les plus rudes et les plus fâcheuses épreuves auxquelles le Fils de DIEU mit son amour; soit par les violentes douleurs extérieures dont DIEU l'affligea, et qu'elle souffrait avec une patience héroïque; soit enfin par les austérités et les mortifications volontaires qu'elle s'imposa elle-même pour satisfaire le désir qu'elle avait d'imiter le Sauveur, qu'elle n'appelait point autrement que son amour.

[Fidélité dans les petites choses]. — Il n'est point, peut-être, d'erreur plus pernicieuse, et cependant plus commune, que de craindre peu les petites fautes et de faire peu de cas des petits devoirs. On regarde la délicatesse de conscience comme une vaine frayeur d'une âme faible, et la ponctualité scrupuleuse dans les moindres choses passe souvent pour la preuve d'un génie borné. On prétend qu'un bon esprit perd de vue ces minuties, et que la véritable vertu ne dépendit jamais d'un tas de menues observances, qui avilissent l'esprit, dit-on, rendent fatigant et même importun le commerce de la vie, et dessèchent la dévotion, bien loin de la nourrir. Sur ce faux principe, on cède tout à l'amour-propre ; on ménage les passions, on flatte les sens, on fuit la gêne et la contrainte. Les vierges attendent l'époux céleste, mais elles négligent de pourvoir à leurs lampes ; elles ne pensent pas qu'il doive venir si tôt. La négligence, après tout, dit-on, n'est pas fort griève. Eh ! de quelle conséquence, mon Dieu, n'est-elle point ! L'Epoux divin ne veut plus les voir. Ce n'est rien, dit-on ; c'est seulement une petite faute, une petite règle, une petite grâce : quel danger y a-t-il à la négliger ? Quoi ! y a-t-il quelque chose de petit dès lors que cela a rapport à un Dieu si grand, et qu'il s'agit de lui plaire ou de lui déplaire ? Déplaire peu à Dieu, sera-ce peu par rapport à nous ? Il n'y a rien de petit dans ce qui peut contribuer le moins du monde à une si grande affaire qu'est celle de notre salut ou de notre perfection ; il n'y a rien de petit dans ce qui peut nous faire mériter ou perdre un degré de gloire éternelle. Ce n'est pas une petite chose d'être constamment fidèle dans les choses les plus petites ; c'est la marque d'un grand amour de vouloir plaire en tout à la personne que l'on aime. Ne vouloir plaire à Dieu que dans les grandes choses, se contenter de garder les préceptes, c'est une marque qu'on craint les châtiments de Dieu, mais qu'on l'aime peu, et souvent point du tout. Ste Madeleine de Pazzi était bien éloignée d'un sentiment si déraisonnable. Elle était fortement persuadée que les personnes qui se contentent de garder les préceptes montrent que leur amour est bien faible, ou plutôt qu'elles n'en eurent jamais.

Madeleine n'eut point d'autre désir que de plaire à Dieu, ni d'autre emploi que d'étudier sa volonté pour la suivre comme la règle inviolable de son devoir, et pour ne s'en écarter jamais. Il est vrai que c'est là ce qui fait la plus haute sainteté et le comble même de la perfection, où peu de personnes arrivent, parce que l'amour-propre et le penchant de la nature corrompue y apportent de puissants obstacles, et qu'il faut donner bien des combats pour les surmonter. De-là vient que la plupart de ceux qui s'efforcent d'acquérir la perfection dans l'état religieux emploient presque toute leur vie à combattre leurs défauts et à se défaire de leurs imperfections, qui les empêchent de s'unir à Dieu. Mais notre Madeleine trouva une voie abrégée pour en venir à bout tout d'un coup : ce fut de les consumer par le feu de la charité. L'amour-propre,

qui prend naissance et ne meurt qu'avec nous, se trouva éteint, dans notre sainte, aux premières ardeurs de ce feu sacré : de sorte que rien ne l'empêcha plus d'être toute à Dieu et de s'y unir si intimement, que rien dans la suite ne fut jamais capable de l'en séparer.

[Observation exacte des règles et des devoirs]. — C'est dans l'exacte fidélité à observer les règles que consiste la perfection d'une vierge consacrée à Dieu, et c'est par le mépris qu'elle en fait qu'elle devient très-criminelle. Car, comme il n'y a point d'homme plus criminel que celui qui éteint les lumières de la loi naturelle, guide qu'il doit suivre, comme il n'y a point de chrétien plus criminel que celui qui n'a que du mépris pour les maximes de l'Evangile, règle de sa conduite, il n'y a point non plus de vierge consacrée à Dieu plus criminelle que celle qui ne garde pas ses règles. Comprenez bien ce que sont les règles de la religion : elles sont le guide que Dieu donne à chaque ordre pour arriver à la sainteté de son état ; elles sont la source d'où il fait couler ses grâces dans nos âmes ; elles sont les canaux par lesquels les mérites de tout un ordre sont communiqués à chaque personne qui y est engagée. Elles sont nommées règles, parce qu'elles sont les liens et les chaînes d'amour, dont la religion se sert pour lier les sens, pour servir de digue aux désordres des passions, pour retenir le cœur, pour l'attirer à la vertu, pour modérer le penchant — qu'il a au plaisir, pour l'unir et l'attacher à Dieu. Les commandements que font les règles sont des liens qui attirent; les défenses qu'elles font sont des liens qui retiennent; les avis salutaires qu'elles donnent sont des liens qui unissent le cœur à Dieu par la pratique des conseils évangéliques, qui contiennent la perfection la plus sublime. Que faisons-nous donc lorsque, emportés par la vivacité de nos passions, nous n'observons pas nos règles ? Nous ne suivons pas le guide que Dieu nous a donné ; nous tarissons la force d'où il fait couler ses grâces ; nous rompons les canaux d'où nous viennent les secours nécessaires à notre salut ; nous brisons les chaînes qui nous attachent à Dieu, et nous secouons ainsi l'aimable joug du Seigneur. C'est ce que connut parfaitement Ste Maleine de Pazzi. Elle était persuadée que deux choses engagent également une vierge consacrée à Dieu à observer inviolablement les règles de son ordre : le devoir et l'intérêt. Le devoir, parce que sa perfection y est attachée ; l'intérêt, parce que tout son bonheur en dépend. C'est aussi ce qui faisait que notre sainte accomplit toujours très-parfaitement tous les points de la règle qu'elle avait embrassée, résolue qu'elle était de tendre toujours à la plus haute perfection de l'état religieux auquel elle s'était engagée.

[La mortification extérieure est nécessaire]. — C'est une opinion assez communément reçue chez les gens du siècle, que les pénitences et les mortifications du corps ne sont pas nécessaires à ceux qui sont parfaits, et que

les veilles, les jeûnes et les macérations ne peuvent être raisonnablement pratiqués que par ceux qui commencent; que la vertu ne consiste, à proprement parler, que dans l'intérieur; que le silence même et le jeûne ne sont bons que de cette sorte. Maintenant, plus que jamais, ce sentiment a prévalu. Je conviens que, quand une sainte âme laisse les austérités et les pénitences par l'avis d'un supérieur ou d'un directeur prudent, éclairé, elle fait un excellent sacrifice à Dieu, et qui lui est plus agréable que les mortifications dont elle userait par sa propre volonté. Mais c'est une doctrine fort suspecte, et où il y a bien du danger de se tromper, que de se contenter des mortifications intérieures; au moins n'est-ce point la voie du Fils de Dieu ni des saints: car sur cette opinion on pourrait fonder une abstinence intérieure, et cependant faire bonne chère; un silence intérieur, et parler à tout venant. Au reste, l'exemple de Ste Madeleine, qui, bien que très-parfaitement unie à Dieu, pratiqua toutes sortes de pénitences et de mortifications, nous doit être une preuve de l'illusion où sont les personnes qui se fondent sur cette fausse opinion.

[Aimer Dieu dans l'épreuve]. — La plupart des maîtres de la vie spirituelle conviennent en ce point, que d'aimer Dieu, de s'attacher à lui pour les douceurs et les consolations que l'on goûte à son service, c'est encore la marque d'une âme faible et rampante, qui, s'imaginant être pénétrée d'un tendre amour pour la divine Majesté, se cherche beaucoup plus elle-même, par un secret retour de l'amour-propre, par lequel, si elle se laisse trop prévenir, elle est en très-grand danger de demeurer toujours dans sa bassesse. Mais aimer Dieu dans les tentations, dans les persécutions, dans les abandons de tout secours et de toutes consolations, c'est la marque de ces grandes et généreuses âmes qui font paraître beaucoup plus leur courage dans ces occasions, et montrent qu'elles aiment Dieu pour lui-même, et non pas pour ses dons. C'est là proprement cet or fin dont parle le prophète, qui a été purifié sept fois, c'est-à-dire qui est orné des sept dons de l'Esprit-Saint. Ce sont des âmes héroïques, à l'épreuve de tout, et qui loin d'être agitées par quelque tempête que ce soit, plus elles y sont exposées, plus leur constance augmente. — Madeleine de Pazzi était de ce rang. Non-seulement elle était à l'épreuve de tous les travaux, de toutes les souffrances, mais elle les aimait avec une ardeur inconcevable, dans le désir d'exprimer en elle-même une plus vive image du Sauveur.

[L'homme charnel et l'homme de Dieu]. — L'homme charnel et attaché au siècle ne comprend pas facilement les merveilles de Dieu; elles sont trop au-dessus de sa portée. Il y a de ces beaux-esprits, de ces esprits-forts, qui prennent pour illusions ce qui n'est pas dans l'ordre commun de la grâce, qui regardent comme impossible tout ce qui semble extraordi-

naire, et qui, pour ne pas vouloir reconnaître en autrui ce qu'ils ne sentent pas en eux-mêmes, traitent tout d'imagination et d'erreur, et prennent sujet de blâmer la faiblesse des hommes sur ce qui devrait les obliger à louer et à admirer la puissance et la bonté de Dieu. Ces gens-là devraient savoir que la piété doit faire respecter toutes les marques que Dieu donne de son amour, et que la charité nous doit faire reconnaître avec action de grâces toutes les faveurs que Dieu fait aux autres. S'ils ne peuvent prendre un vol aussi élevé que celui de Ste Madedeleine de Pazzi, qu'ils l'admirent; et, s'il est au-dessus de leurs médiocres vues, il est plus sûr pour eux de croire pieusement ce qui peut édifier la foi que de le nier orgueilleusement. Il a plu au Saint-Esprit de combler de ses faveurs cette grande sainte, de la dégager de tous les objets terrestres, et de la porter, pour ainsi dire, jusque dans le sein de la Divinité. De-là ils peuvent apprendre que la grâce a diverses formes, que l'Esprit de Dieu se communique comme il lui plaît. Heureux donc ceux qui ne se font point des voies de Dieu des sujets de scandale, et qui profitent avec crainte de tous les exemples des saints, quoique au-dessus de leur portée !

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Enfance et éducation de Madeleine de Pazzi]. — Ste Madeleine, de l'illustre famille des Pazzi de Florence, fut très-recommandable pour sa vie régulière et pour sa sainteté. On ne fut pas longtemps sans s'apercevoir que Dieu l'avait prévenue, dès le berceau, de ses plus douces bénédictions : c'est pour cela que sa mère la nourrit et l'instruisit avec un soin tout singulier; et dès lors elle commença à donner des marques de la grande sainteté à laquelle Dieu, par son infinie providence, voulait l'élever. Sa raison prévint l'âge, et la grâce prévint, pour ainsi dire, sa raison. Exempte des plus ordinaires faiblesses des enfants, ses divertissements étaient la prière. Voulait-on la réjouir, on n'avait qu'à lui lire la vie des saints, ou la mener à l'église. Sa dévotion lassait celle de sa gouvernante, et faisait l'admiration de ses parents. Elle n'était ni fâcheuse ni importune, comme c'est assez l'ordinaire des enfants; mais elle avait un maintien grave et modeste, un naturel si heureux et l'esprit si souple, accompagné d'un air si sérieux et si réservé, et d'une douceur si prévenante,

qu'elle se faisait aimer et admirer de tous ceux qui la connaissaient. Elle fuyait les jeux puérils et les inutiles occupations de l'enfance, et elle avait une telle modération qu'à observer ses démarches on l'eût déjà crue plus avancée en âge. Vous eussiez dit qu'elle était née avec un ardent amour du Sauveur et une tendresse extrême pour la sainte Mère de Dieu, tant sa dévotion était sensible. Dieu la favorisa du don d'oraison avant même qu'elle fût en âge d'apprendre à lire. Elle y passait les heures entières; et, lorsqu'on lui demandait ce qu'elle faisait à son oratoire : « Je demande au bon Dieu, disait-elle, de m'apprendre ce qu'il faut que je fasse pour lui plaire, et ce qui est le plus agréable à ses yeux. » (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[Son amour pour Dieu]. — Ce n'est pas une chose si surprenante que l'amour divin ait été si grand et si ardent dans Ste Madeleine qu'il pouvait passer pour un continuel miracle, si l'on considère qu'elle l'a puisé dans la source même de la charité, qui est l'adorable sacrement de l'autel, lequel, de tous les mystères de la religion, est celui qui nous marque plus sensiblement l'amour inconcevable de Dieu à notre égard; celui que les saints appellent la fournaise de l'amour, et qu'un savant contemplatif, qui, par un sentiment d'humilité, a pris le nom d'*Idiot,* nous représente comme un soleil couronné des flammes de son amour, qu'il répand sur tous ceux qui en approchent, pour les éclairer et pour les enflammer en même temps. Il y aurait plutôt de quoi s'étonner qu'une personne comme investie au-dehors et pénétrée au-dedans de ce feu tout céleste n'en ressentît point de la chaleur, et pût être de glace au milieu de ce brasier ardent : ce serait ce que le savant Evêque de Paris appelle un miracle du démon, et qui ne peut venir que d'une étrange insensibilité du cœur humain : *Miraculo diabolico, tot inter carbones ignis amoris divini, cor hominis frigescit ad* Deum. C'est donc dans cette source du saint amour, et dans la pensée de ce grand excès de la charité d'un Dieu-homme, que la bienheureuse Madeleine de Pazzi a puisé l'ardeur dont son cœur fut enfin tout consumé.

Comme notre incomparable Madeleine avait une passion extrême dès son enfance, d'apprendre comment il fallait aimer Dieu, le Saint-Esprit, qui est le grand maître en cette science, lui en fit bientôt concevoir l'importance et les moyens. Car instruite, comme elle le fut, que le même Fils de Dieu, qu'elle eût souhaité de voir converser sur la terre, pour le suivre partout, comme faisait autrefois celle dont elle portait le nom, que ce même Fils de Dieu, dis-je, demeurait sur nos autels pour y attendre les hommes et pour y recevoir leurs visites, leur culte, leurs prières et leurs hommages, elle ne fût jamais sortie de l'église si on l'eût laissée à sa liberté; ayant toujours les yeux attachés sur le lieu où on lui avait appris que reposait son bien-aimé; témoignant un tel désir de le recevoir, quand elle voyait les autres approcher de la sainte table, qu'elle

concevait une sainte indignation contre son âge, qui ne lui permettait pas d'en approcher ; disant que c'était assez de connaître son Sauveur et de l'aimer au point qu'elle l'aimait pour qu'on lui permît de jouir de ce bonheur. Et l'auteur de sa Vie remarque que, quand sa mère avait communié, cette sainte fille se tenait ce jour-là le plus près d'elle qu'elle pouvait, et tâchait de ne s'en point séparer. Elle courait avec la même ardeur à toutes les personnes qu'elle avait vu participer à ce divin mystère, pour s'approcher plus près de celui qu'elle eût voulu loger jusque dans son cœur. (**Houdry**, *sermons*).

[Madeleine entre au cloître]. — Notre sainte se trouva au comble de ses désirs quand elle eut obtenu de ses parents la permission d'embrasser l'état religieux. Elle se pare donc de ses plus beaux habits pour retourner dans le couvent, afin de sacrifier à Dieu sans réserve et en même temps toutes les pompes du monde. Vous pouvez vous représenter le tendre accueil que lui firent les religieuses carmélites et combien de larmes de joie répandit Ste Madeleine. Il lui tardait fort de se défaire au plus vite de ses ornements, qui lui pesaient d'autant plus qu'ils différaient le bonheur qu'elle était sur le point de recevoir de s'unir à ces saintes Epouses du Sauveur. Cette sainte fille se dépouilla donc au plus vite de cet attirail de vanité, et, ne voulant plus rien retenir de ce qu'elle avait eu dans le siècle, elle oublia jusqu'à ses parents, et quitta même le nom de Catherine, qu'elle avait porté jusqu'alors, pour prendre celui de *Madeleine ;* et, ne voulant plus ni voir ni être vue d'aucune personne de dehors, elle fit du cloître son tombeau, où elle voulut être comme ensevelie. Le sacrifice de sa propre volonté accompagna son dépouillement extérieur ; et, quelque longue, quelque louable même que fût l'habitude qu'elle avait dans le monde de faire de grandes austérités et de passer plusieurs heures en oraison, elle ne délibéra pas un moment quand il fallut se réduire à la vie commune des novices. Elle soumit toutes ses dévotions particulières à la règle, et renonça entièrement à toute singularité. Jamais novice ne commença avec plus de ferveur ; nulle aussi ne fit en moins de temps plus de progrès. Sa dévotion, son union intime avec Dieu, sa ponctualité, sa mortification, en firent en six mois une religieuse parfaite. Sa vertu désespérait la ferveur des plus anciennes, et notre sainte, encore novice, était proposée comme un modèle de perfection que chacune doit s'efforcer d'imiter ; elle soupirait tous les jours après la consommation de son sacrifice.

Jamais religieuse n'eut une plus juste ni une plus haute idée de l'état religieux, Elle baisait plusieurs fois le jour les murs de son monastère, et disait que si l'on comprenait la douceur, la félicité et tous les avantages de cet état, tout l'univers serait bientôt désert. Le jour de sa profession, souhaité avec de si ardents désirs, étant enfin arrivé, il serait impossible d'exprimer l'ardeur de l'amour de Dieu dont elle fut embra-

sée. Elle fut pendant plusieurs heures ravie en extase. Ce ne fut là cependant qu'un prélude de ces grâces si extraordinaires et de ces fréquents ravissements dont il plut à la divine bonté de la favoriser dans la suite. Durant les deux premières années de sa profession, il y eut peu de jours où elle ne fût quatre et six heures en extase. On la voyait quelquefois immobile, les yeux élevés vers le ciel ou attachés sur un crucifix, le visage tout embrasé du feu du divin amour, avec un air doux et riant, qui faisait assez voir de quelles douces consolations son âme était inondée, et les larmes qu'elle versait en abondance pendant ces tendres ravissements montraient combien son âme était embrasée du feu de ce divin amour que le Sauveur est venu apporter sur la terre. (*Anonyme*).

[Amour de la croix]. — Ste Madeleine de Pazzi n'eut pas plus tôt fait ses vœux qu'elle envisagea son état comme une vie crucifiée et comme un calvaire où elle ne devait chercher que la croix ; et lorsque, selon la coutume de l'ordre, le prêtre lui eut mis en main un crucifix, les religieuses chantant ces paroles de S. Paul, *mihi absit gloriari nisi in cruce Domini,* elle ressentit un attrait si puissant à porter sa croix, et un si ardent désir de souffrir, qu'elle eut toujours depuis horreur de tous les plaisirs des sens, et ne soupira qu'après son Dieu crucifié, dont elle avait l'image presque continuellement entre les mains. Elle s'adressait à elle sans cesse avec des sentiments et des transports qui faisaient voir que non-seulement elle y mettait toute sa gloire, mais encore toute sa joie et toutes ses délices, et qu'elle en faisait l'unique objet de ses désirs. Qu'attendez-vous après cela, que je vous dise en particulier de ses rigoureuses austérités? L'unique prière qu'elle faisait à toutes celles qui avaient quelque autorité sur elle, et l'unique grâce qu'elle leur demandait, était de l'exercer dans la mortification : car, bien que l'ordre qu'elle avait embrassé fût l'un des plus austères de l'Eglise, que la maison où elle était vécût dans la plus grande régularité, le désir que notre sainte avait des croix ne se pouvait contenter ; elle ne voulait, ou, pour mieux dire, elle ne pouvait vivre que de pain et d'eau ; et le Fils de Dieu, qui lui avait prescrit lui-même ce régime de vie et ce jeûne surprenant, qu'elle continua toute sa vie par son ordre, fit assez connaître que cela venait de lui, puisque, par un miracle visible, de quelque artifice qu'on se servît pour lui faire prendre autre chose que cette nourriture, et quelque effort qu'elle fît elle-même pour obéir aux personnes qui lui commandaient de manger comme les autres, jamais son estomac ne le put souffrir ; et cette singularité, que plusieurs ne pouvaient approuver d'abord, devint une nécessité que l'on fut obligé de lui permettre.

Comme Madeleine s'exerçait dans toutes les austérités imaginables, elle fit ses efforts pour obtenir la permission d'aller pieds-nus. On lui résista fortement, mais l'impossibilité absolue où on la vit de pouvoir marcher autrement, ses nerfs se rétrécissant sitôt qu'elle portait la

chaussure des autres, et ne pouvant même remuer les pieds, obligea de la laisser faire, et d'admirer la conduite de DIEU sur cette sainte, en faveur de laquelle il faisait des miracles pour la faire souffrir, en sorte qu'elle pouvait dire avec Job : *Mirabiliter me crucias.* Mais c'était pour satisfaire le désir ardent qu'elle avait elle-même d'imiter le Sauveur en menant une vie toute crucifiée. Elle ne chercha pas plus de délicatesse dans son vêtement : après avoir fait choix du plus vil habit qui fût dans la maison, et qu'on fut obligé de lui laisser, elle l'accompagna d'une haire rude et piquante, qu'elle ne quittait que pour se déchirer le corps avec des chaînes de fer et des ceintures armées de pointes aiguës, qui lui entraient bien avant dans la chair, et qui la faisaient souvenir de la sanglante flagellation de son Sauveur. Quand les religieuses du monastère la voulaient empêcher de traiter son corps si cruellement, lorsqu'elle fut devenue elle-même leur supérieure, elle n'avait que cette réponse à leur faire : « Laissez-moi souffrir pour mes péchés. » C'était son humilité qui faisait qu'elle se regardait comme la plus grande pècheresse du monde, quoique jamais elle n'eût offensé DIEU mortellement ; mais le Fils de DIEU, qui voulait qu'elle prît part à ses souffrances et à sa croix, ne trouvait rien de plus propre pour l'élever à la perfection de l'amour divin, et lui marquait lui-même la voie par où elle y devait parvenir. C'est ainsi que cette grande sainte, pour s'unir plus intimement à JÉSUS-CHRIST, menait une vie crucifiée, embrassant toutes les mortifications et toutes les austérités imaginables, et ne pouvant être satisfaite de celles qui se pratiquaient communément dans le saint ordre qu'elle avait embrassé. (**Houdry**, *Sermons*).

[Même sujet]. — DIEU, pour éprouver cette grande sainte, et la purifier comme l'or dans la fournaise, joignit à ses mortifications volontaires les maladies les plus douloureuses et les plus aiguës, qui lui firent souffrir un martyre continuel, et des tortures qui ne se peuvent exprimer, pour exercer sa patience et son courage : mais ce fut là que l'amour qu'elle avait pour la croix se fit voir tout entier. Elle changea la devise de Ste Thérèse, que DIEU avait fait passer par les mêmes épreuves, et, au lieu de dire avec elle : *Aut pati aut mori,* ou souffrir ou mourir, le désir qu'elle avait de porter la croix, et de souffrir plus longtemps pour celui qui l'avait délivrée d'un supplice éternel, lui faisait dire : *Pati, non mori :* Je ne demande point, mon DIEU, de mourir, mais de souffrir. Je ne sais lequel de ces deux sentiments est le plus généreux. Ste Thérèse ne croyait pas qu'il y eût d'autre bonheur en cette vie que de souffrir : c'est pourquoi, dès lors qu'elle ne souffrait plus, elle demandait à Dieu de mourir : Madeleine, concevant le prix inestimable des souffrances, craint que la mort ne lui envie trop tôt son bonheur : elle s'offre à souffrir de la sorte jusqu'au jour du jugement, pour les péchés qui se commettent dans le monde. Ste Thérèse regardait la mort comme le terme

de ses combats, lequel devait couronner sa patience, et notre sainte cherche la continuation de ses souffrances. L'une envisageait la mort comme un grand bien, et l'autre comme un moindre bien, par des vues différentes, qui marquent en toutes les deux un amour égal de la croix. « Ou souffrir ou mourir », dit l'une ; « souffrir et non pas mourir », dit l'autre. Sans rien décider sur le mérite de ces deux miracles de patience, disons que, quelques charmes qu'ait la mort pour les âmes saintes, qui souhaitent, comme S. Paul, d'être avec le Sauveur, notre sainte aimait encore mieux souffrir avec lui et pour lui que de jouir de sa présence ; et, comme s'il lui parût plus aimable sur la croix que dans le ciel, elle souhaitait différer la mort pour partager avec lui sa croix et ses souffrances, au lieu que communément les autres souhaitent de les terminer. Aussi, à voir les douleurs extrêmes qu'elle a endurées, et qui semblaient plutôt miraculeuses qu'humaines, parce qu'elles étaient inconnues à tous les médecins, et que les remèdes ne faisaient que les augmenter, on aura de la peine à trouver une personne qui ait plus souffert sans mourir ; et l'on peut dire que sa vie a été un continuel miracle de douleurs et de patience, qui l'ont rendue une véritable image du Sauveur en croix, par un amour que l'on peut appeler crucifiant, par lequel elle mérita que le Sauveur lui fît ressentir la douleur des plaies de ses pieds et de ses mains, sans lui en imprimer les marques et les stigmates, comme il avait fait à S. François et à Catherine de Sienne. (*Le même*).

[Epreuves intérieures]. — Pour excessives qu'aient été les austérités que notre sainte exerça sur son corps innocent, quelque grandes qu'aient été les maladies dont Dieu l'affligea, elle les comptait presque pour rien en comparaison des peines d'esprit, des douleurs intérieures et des rudes tentations dont le même Sauveur permit qu'elle fût éprouvée. Comme les peines que le Fils de Dieu voulut souffrir dans son âme, les ennuis, les dégoûts, les tristesses, et les désolations mortelles lui furent infiniment plus sensibles que tous les supplices dont les bourreaux déchirèrent ensuite son corps sacré, de même les maladies les plus aiguës et les mortifications les plus surprenantes que souffrit notre sainte étaient des douceurs et des caresses, comparées aux délaissements étranges, aux amertumes désolantes, aux furieuses tentations et aux peines effroyables d'esprit que Dieu lui voulut faire ressentir, comme la part la plus considérable qu'elle devait prendre à sa croix. Il voulut même le lui faire sentir tout à la fois en les lui représentant par une peinture vive et sensible, et en lui montrant un lieu, qu'elle appela le lac des lions, pour faire allusion à celui où fut jeté le prophète Daniel : et là elle vit l'image effroyable de tout ce qu'elle devait endurer durant l'espace de cinq ans. Elle se vit comme en proie à tous les démons, qui, se présentant à cette grande sainte sous d'effroyables spectres, s'emblaient avoir main-levée contre elle. Elle sembla oublier toutes les faveurs dont Dieu l'avait comblée jusqu'alors : elle

se trouva dans des sècheresses extrêmes, dans un terrible dégoût pour tous les exercices de piété, un ennui accablant dans la prière, une révolte générale de toutes les passions, et de plusieurs même très-humiliantes que cette grande âme avait jusqu'alors ignorées, un dégoût involontaire de sa vocation ; tentations de blasphème, horribles fantômes qui ne lui donnaient de trève ni le jour ni la nuit : et tout cela fut si terrible et si continuel, que l'on a sujet de douter s'il y eut jamais un plus cruel martyre ; et, comme si DIEU même eût conspiré avec les démons pour affliger davantage cette âme innocente, il se cache, il se retire : plus de goût ni de sentiment dans l'oraison ; l'Eucharistie, qui faisait ses ordinaires délices, lui devient un tourment ; la crainte continuelle d'avoir offensé DIEU, et de s'être attiré ce châtiment, l'incertitude où elle est sur l'état de sa conscience, lui donnent à tout moment des frayeurs mortelles. Son esprit est combattu de continuels doutes sur la foi, son âme est troublée par mille terribles pensées de désespoir, où elle se fût abandonnée cent fois si la main de DIEU, qui la voulait faire passer par toutes ces épreuves, ne l'eût soutenue sur le penchant de cet affreux précipice. (**Anonyme**).

[Amour de la solitude]. — Comme il est nécessaire de représenter les vertus de cette admirable fille, nous commencerons par son amour pour la solitude et la retraite. Elle joignit celle de l'esprit avec celle du corps, et c'est par cette solitude intérieure que son âme dégagée de toutes les images sensibles, épurée de tous les objets créés, occupée de DIEU seul, était toujours dans le ciel, quoique le corps fût sur la terre. C'est dans le désert que le patriarche Jacob vit une échelle mystérieuse, sur le bout de laquelle DIEU était appuyé, et à la faveur de laquelle les anges descendaient sur la terre et remontaient au ciel. Aussi était-ce dans la solitude de son cloître qu'elle entretenait un doux commerce avec le ciel : c'était là que DIEU descendait dans le cœur de Madeleine, de là elle s'élevait dans le sein de DIEU. DIEU, par de continuelles inspirations parlait à son cœur, et la sainte, par de fréquents désirs, parlait incessamment au cœur de DIEU. Que la solitude était à cette grande âme un agréable séjour ! Insensible à tout ce qui était hors d'elle, elle n'était touchée que de DIEU, et ne pensait qu'à DIEU, qui était en elle. « Seigneur, disait-elle, de quoi me servirait la solitude du corps sans celle de l'esprit ? J'ai fait vœu de garder la clôture perpétuelle : mais serait-ce garder mon vœu que de donner l'essor à mon esprit, et de lui permettre d'aller errant par le monde, s'occupant de mille objets, ou vus autrefois ou imaginés ? Et si, éloignée du siècle par ma profession, je m'en rapprochais de désirs et de pensées, serait-ce le moyen d'être unie à vous, ô mon DIEU ? Si votre Mère ne vous trouva pas parmi vos proches, comment vous trouverais-je entre les miens ? » Par ces saintes pensées, l'incomparable Made-

leine se confirmait toujours davantage dans l'amour de la solitude, et avançait de plus en plus dans la perfection. (**Houdry**).

[Transports d'amour]. — Madeleine était embrasée d'un ardent désir de faire connaître Dieu et de le faire aimer de tout le monde. C'est de ce même feu que brûlait S. Paul quand il souhaitait d'être anathème pour ses frères. C'est ce trait de la divine charité dont le cœur de notre sainte était transpercé, et qui la porta à des ferveurs si excessives, que, ne se possédant plus, elle accusait tous les hommes d'insensibilité, courait dans toute la maison, et s'écriait de toutes ses forces : « Venez, âmes faites à l'image de Dieu, venez aimer ce Dieu qui vous a tant aimées ! » Tantôt, par ce même excès de zèle et de ferveur, elle souhaitait d'avoir une voix assez forte pour se faire entendre aux quatre coins du monde, afin de porter tous les hommes à aimer celui qui les a aimés avec tant d'ardeur. Elle s'était même fait un langage tout particulier, appelant Dieu du nom d'*amour* ; et, par un saint transport, qui l'eût fait prendre pour une personne hors de soi, si on ne l'eût connue d'ailleurs, l'esprit de Dieu la possédait tellement, qu'elle ne pouvait retenir ses soupirs, ni s'empêcher d'éclater, quelquefois même en présence de tout le monde, qui l'écoutait avec respect et avec étonnement répéter ces paroles : « Mon Dieu, que vous êtes peu connu ! que vous êtes peu aimé ! Si vous ne trouvez point où vous reposer, venez à moi ; je vous recevrai. » Et ensuite, se ressouvenant que le Sauveur avait dit lui-même qu'il était venu, le flambeau à la main, pour embraser le monde de son amour, et qu'il ne souhaitait rien avec plus de passion que de voir que tous les cœurs en fussent embrasés, elle souhaitait de porter ce flambeau partout; et elle a souvent protesté que, pour faire aimer Dieu , elle eût consenti à mourir mille fois le jour. Mais c'était particulièrement à la vue de l'adorable sacrement de l'autel, et après l'avoir reçu, qu'elle s'abandonnait à toute sa ferveur. Considérant le corps du Sauveur multiplié en une infinité d'endroits en même temps, pour être donné à tous les hommes à la fois et entrer dans tous les cœurs, elle admirait sa charité immense, la profusion entière qu'il y faisait de tous les biens et de toutes ses grâces, et elle ne pouvait revenir de l'étonnement où elle était quand elle faisait réflexion que, par cette invention de sa sagesse, il avait rendu son corps en quelque façon immense comme sa Divinité : mais elle ne pouvait se consoler de voir qu'il n'était pas aimé par tout l'univers. Elle offrait toutes ses prières à ce dessein ; toutes ces pénitences et ses mortifications étaient pour obtenir la conversion des pécheurs, et à dessein qu'il plût à Dieu de les embraser de son saint amour. (**Houdry**).

[Sa charité envers le prochain]. — Si cette grande sainte était tellement embrasée de l'amour de Dieu, qu'elle semblait en être souvent hors d'elle-même, il ne faut pas s'étonner de la tendresse excessive qu'elle avait

pour le prochain. Toutes ses pensées ne tendaient qu'à inventer quelques moyens de procurer le salut des âmes, pour lesquelles le Sauveur avait répandu tout son sang. Il lui apparut une fois, comme à Ste Thérèse, et lui fit voir l'excellente beauté d'une âme qui était en grâce : ce qui alluma dans son âme une telle ardeur d'attirer les pécheurs à Dieu et de travailler à leur conversion, qu'elle en séchait de langueur. « Oh ! s'il m'était permis, disait-elle, de parcourir toutes les Indes ou la Turquie pour enseigner au moins à ces peuples ce que je puis savoir des saints mystères de notre religion, tous mes travaux et les mauvais traitements que je recevrais me sembleraient des délices. » Et, comme son état et son sexe ne lui permettaient point d'accomplir ce désir ardent, elle offrait à Dieu toutes les pénitences et les mortifications qu'elle s'imposait pour le salut du prochain : elle présentait à Dieu de continuelles prières pour qu'il lui plût faire miséricorde aux pécheurs ; et surtout au temps du carnaval, ce temps de débauche, où presque tout le monde croit être en droit de s'abandonner à tous les excès pour se dédommager de la pénitence du carême qui suit, cette sainte âme passait les jours et les nuits en prières ; elle redoublait la rigueur de ses pénitences, pour tâcher d'expier en quelque sorte les crimes des gens du siècle ; quelquefois elle prenait un crucifix en main, et, tout embrasée du divin amour : « Mon Seigneur, disait-elle, vous avez voulu mourir en croix et donner votre sang pour les pécheurs ! plût à votre bonté que je donnasse aussi tout le mien pour leur conversion ! » C'est ainsi que l'incomparable Madeleine cherchait dans le feu de la charité du rafraîchissement aux langueurs dont son âme était abattue. (*Vie de la Sainte*).

[Sa mort]. — Nous voici enfin arrivés au jour du triomphe de cette grande sainte. Ses douleurs et ses maladies, qui augmentaient tous les jours, la réduisirent à une faiblesse extrême, et il est difficile de comprendre comment un corps si délicat pouvait résister à tant de maux à la fois. Sa dernière maladie en augmenta la violence. Elle souffrait des douleurs excessives dans tout le corps, sans pouvoir recevoir le moindre adoucissement, et fut contrainte enfin de s'aliter, et, quelques-unes de ses sœurs voulant la soulager, elle leur dit qu'il n'était pas séant qu'elle descendît de la croix, et qu'elle voulait y expirer. Il n'y avait que la sainte Eucharistie qui apportât du soulagement pour quelques instants à ses maux. Mais enfin il fallut céder à leur violence ; et ce corps tendre et innocent, cette bienheureuse victime, fut enfin consommée, non pas tant par ses souffrances que par les flammes du divin amour, et rendit son esprit à son Créateur. (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[Fruit que nous devons retirer]. — Si vous me demandez, Chrétiens, quel profit nous pouvons tirer des grands exemples de l'incomparable Madeleine de Pazzi, je vous répondrai que c'est par les deux mystères du Sau-

veur, sur la croix et dans l'Eucharistie, pour lesquels cette grande sainte avait un si ardent amour, comme les plus capables d'embraser le nôtre, que nous devons nous efforcer de nous sanctifier, à son exemple. Comme la perfection et la sainteté consiste dans la charité, quoi de plus puissant pour l'exciter que la présence de Dieu sur nos autels, et qu'un Dieu sur la croix? L'un est la fournaise d'une charité toute divine, comme l'appellent quelques saints, et l'autre est un objet capable de percer tous les cœurs de douleur et de compassion. Mais l'un et l'autre, nous marquant l'excès de l'amour qu'il a eu pour nous, sont aussi un motif puissant pour lui consacrer tout le nôtre. Que si nous aimons réciproquement le Sauveur, cet amour nous le fera chercher et trouver dans ces deux mystères, et exprimer cette double ressemblance du Fils de Dieu qui fait les saints. Nous nous unirons à lui dans ce sacrement d'amour, où il veut faire en quelque manière une même chose avec nous : ce sera pour nous une source de grâces et de bienfaits, l'aliment de l'âme et de la charité, qui par ce moyen se fortifiera et croîtra jusqu'à l'infini. Quelle sainteté ne pourrons-nous point acquérir par l'usage fréquent que nous en ferons? A force de se changer en nous, ne nous tranformera-t-il pas enfin en lui-même, qui est ce haut degré de perfection, où Madeleine de Pazzi est arrivée? Mais, comme la croix du Sauveur est le principe de notre salut et de notre bonheur, c'est aussi dans la croix que nous trouverons la consommation de notre sainteté, en souffrant pour lui et en lui donnant par là des marques incontestables de notre amour. Nous ne manquerons jamais d'occasion, et sa providence y a pourvu à l'égard de tout le monde, afin que nous ayons toujours des moyens de nous sanctifier. C'est par-là qu'il éprouvera et épurera notre charité, laquelle, avant d'avoir passé par cette épreuve, nous doit toujours être suspecte ; c'est par-là qu'il nous imprimera sa ressemblance, qui, selon S. Paul, fait les saints sur la terre, et les prédestinés pour le ciel. (**Anonyme**.)

SAINT GAÉTAN DE THIENNE

Fondateur des Clercs réguliers

nommés THÉATINS.

AVERTISSEMENT.

Le grand service que S. Gaétan de Thienne *a rendu à l'Église, en procurant la réforme du clergé et le rétablissement de la régularité sur le pied où elle était dans les premiers siècles ; ce service, dis-je, si important, et rendu au sanctuaire même dans la plus pressante nécessité où il se soit jamais trouvé, suffirait pour un assez ample discours. Mais, comme un si noble dessein a dû être soutenu par de nobles vertus, et exécuté avec un courage héroïque et une patience invincible, nous avons, dans ce détail, la matière d'un éloge plus régulier que dans plusieurs volumes qui ont été composés pour ce sujet.*

Je sais bien que l'illustre Pierre Caraffa qui fut depuis cardinal, et ensuite élevé au souverain Pontificat sous le nom de Paul IV, a eu les mêmes vues que Gaétan, *et que, après s'être mutuellement communiqué leur dessein, ils ont travaillé ensemble sur le même projet, avec deux autres personnages d'un mérite distingué. Mais, pour ne pas faire quatre panégyriques au lieu d'un, laissons à ces illustres associés et particulièrement au cardinal Caraffa, la gloire d'avoir partagé pendant un temps les travaux et le ministère de* Gaétan, *d'avoir donné le nom à ce nouvel ordre, de l'avoir étendu, protégé, et enfin approuvé et confirmé en qualité de souverain-pontife. Pour notre saint, nous le regar-*

derons toujours comme le chef de cette glorieuse entreprise, à qui l'honneur de toutes les victoires remportées sur les hérétiques et les autres ennemis de l'Église, et de tous les succès de ce nouvel ordre, doit justement être attribué, comme au principal instituteur de l'illustre congrégation des Clercs réguliers, qu'on appelle communément Théatins

§ I.

Desseins et Plans.

I. — *Zelus domûs tuæ comedit me* (Ps. 68). — Ce texte, qui pourrait être appliqué à tous les saints qui ont professé la vie apostolique et qui ont étendu la religion ou défendu l'Eglise, convient d'une manière si singulière à S. Gaétan, que l'on peut dire qu'il fait son caractère propre, dans le ministère pour lequel Dieu l'a choisi, et auquel il l'a appelé. Je dis le caractère propre, parce qu'il a été l'instrument de Dieu pour la réformation du clergé sur le modèle des premiers siècles, et par là il a renouvelé la face du christianisme défigurée par les schismes, les hérésies et la corruption des mœurs. Et c'est en quoi ce saint a fait éclater le zèle qu'il avait pour la maison de Dieu. — Pour m'arrêter à ce dessein, qui le distingue en effet des autres saints qui ont signalé leur zèle pour la propagation de la foi et pour la défense de l'Eglise, je dis que celui du grand S. Gaétan l'a porté à sanctifier le sanctuaire, qui est la maison de Dieu, parce que, par ses travaux et ceux de sa congrégation naissante, il a fait revivre dans le clergé la régularité des premiers temps de l'Eglise. Or, quelque grand et avantageux que soit cet éloge, je n'aurai pas de peine à le justifier, si vous faites réflexion que cette entreprise avait besoin d'une aussi éminente vertu, d'une autorité aussi bien établie, d'un courage aussi ferme. et enfin d'une réputation aussi éclatante, en un mot, d'aussi grandes qualités que celles de l'incomparable Gaétan de Thienne, qui a si heureusement réussi dans ce glorieux projet. — Je ne m'arrêterai pas à vous faire un long détail de l'état déplorable où le clergé était alors réduit : je me contente de vous donner une idée générale des désordres qui s'y étaient introduits, et qui ont servi de prétexte et d'occasion à tant de schismes et d'hérésies, qui sont les portes de l'enfer, lesquelles auraient prévalu contre l'Eglise si elle n'eût été conduite et gouvernée par une providence supérieure à tous les efforts de l'ennemi,

Providence qui a suscité un homme selon le cœur de DIEU, qui s'est servi de ce sage ministre pour la défendre et pour la soutenir. Cet homme admirable, encore une fois, est l'incomparable Gaétan, qui, animé d'un saint zèle pour la maison du Seigneur, a arrêté le cours de ces désordres en réformant le sanctuaire : *Zelus domûs tuæ comedit me.* Mais, pour venir à bout d'un si grand dessein, il fallait un zèle selon la science, ainsi que parle S. Paul, c'est-à-dire aussi sage et éclairé qu'il était ardent. C'est ce que j'espère vous faire voir ici, par les moyens que ce saint a pris pour réussir dans son entreprise. J'en trouve trois, qui feront le partage de ce discours.

Le premier de ces moyens est que ce zèle a commencé par lui-même, en se rendant un modèle de piété, de charité et de toutes les vertus, dont il a fait une profession publique, afin de servir d'exemple à tous les ecclésiastiques de son temps; et par ce moyen, comme le plus efficace de tous, de leur mettre devant les yeux ce qu'étaient ceux de la primitive Eglise.

Le second moyen. Ce zèle l'a porté à rappeler l'ancienne manière de vie, que menaient les apôtres et les premiers ministres du Seigneur, qui vivaient en commun, comme font aujourd'hui les religieux. C'est pour cela que ce saint a donné le projet d'un ordre de Clercs réguliers, qu'il a institué, et dont il a été un des principaux membres, afin que les ecclésiastiques menassent une vie régulière, et prissent de l'état religieux une conduite uniforme, retirée et unie à DIEU par la prière, et en même temps retinssent ce qui est propre au clergé ; le zèle pour le service de l'autel et l'application aux ministères propres de leur état. C'est la fin et le principal but que notre saint s'est proposé pour remettre le clergé sur l'ancien pied, et en quoi il a si heureusement réussi, qu'il a mérité l'approbation des souverains-pontifes, et fait un fruit admirable dans toute l'Eglise.

Le troisième moyen. Son zèle, toujours actif et toujours ardent, ne s'est pas borné au seul clergé, mais s'est étendu à tous les chrétiens qui sont membres de l'Eglise, par ses travaux apostoliques et ceux de sa congrégation, les peuples ayant suivi l'exemple des ecclésiastiques : et par ce moyen il a fait une réforme des mœurs presque universelle dans tous les états.

Voilà le service important que Gaétan a rendu à toute l'Eglise, qui, en reconnaisance, le propose en ce jour à la vénération des peuples, et le donne pour modèle à tous les ecclésiastiques et à tous les ordres religieux.

—

II. — *Fecit mirabilia in vitâ suâ* (Eccli. XXXI). — Vous serez peut-être surpris que je commence l'éloge du saint dont nous honorons aujourd'hui la mémoire, par ces paroles. Qu'y a-t-il donc, me direz-vous, de si surpre-

nant en lui, pour le distinguer par-là de tous les autres saints, en qui, selon le langage de l'Ecriture, DIEU a voulu paraître si admirable : *Mirabilis* DEUS *in sanctis suis* ? Sont-ce les miracles que DIEU a opérés en sa faveur? Il est vrai qu'il en a fait de très-grands et en très-grand nombre : ce n'est pas là néanmoins ce qui me fait dire qu'il a fait des merveilles dans sa vie : *Fecit mirabilia in vitâ suâ*. C'est sa vie même, beaucoup plus admirable que tous les miracles dont l'éclat éblouit les yeux de ceux qui ne regardent les choses que par les endroits qui frappent les sens. Trois choses vous en convaincront, si vous faites réflexion combien il est rare de joindre ensemble des choses qui semblent si opposées, et même quelquefois si contraires, que ce grand saint néanmoins a réunies ensemble par un accord merveilleux, et qui peut passer pour le plus grand de tous les miracles.

La première : Il a joint une innocence parfaite et continuelle aux plus grandes rigueurs de la pénitence. Ce qui paraît dans toute la suite de sa vie.

La seconde, qui ne passe pas pour une moindre merveille, est d'avoir accordé les exercices de la vie solitaire avec ceux de la vie apostolique, qui demande plus de mouvement et d'action pour le prochain.

La troisième est d'avoir uni les fonctions du clergé avec la régularité de l'état religieux, ne faisant qu'un même ordre composé de ces deux états, dont on a vu le fruit par la réformation des mœurs du clergé et de tous les chrétiens.

—

III. — I°. — La conduite de la Providence envers S. Gaétan par rapport au dessein qu'elle avait sur lui. — DIEU lui a donné les qualités nécessaires pour un emploi si important, et particulièrement un grand zèle ; il lui a ménagé les occasions de l'exercer, et enfin il l'a couronné d'un heureux succès.

2° — La confiance de S. Gaétan en cette providence : 1°. Dans la profession d'une pauvreté toute particulière ; 2°. Dans les grandes entreprises pour la gloire de DIEU et le service de l'Eglise ; 3°. Dans le courage qu'il a témoigné à vaincre tous les obstacles qui se sont trouvés pour l'exécution de ses desseins.

—

IV. — *Lex* DEI *ejus in corde ipsius* (Ps. 36). — S. Gaétan s'étant distingué par la pratique de toutes les vertus, on le trouve partout dans son point de vue, quelque côté que l'on touche. On peut donc dire que la loi de DIEU a été dans son cœur ; *Lex* DEI *ejus in corde ipsius ;* et que, dans tout le cours de sa vie, il n'a fait aucune fausse démarche. L'on voit en ce saint homme :

Premièrement, un saint docteur, dont l'Evangile a fait le portrait, puis-

qu'il a — 1°. pratiqué les maximes de l'Evangile par la pénitence, par la fuite du siècle et le renoncement à ses pompes, par l'amour de la pureté du corps et du cœur : *Qui fecerit et docuerit magnus vocabitur in regno cœlorum.* — 2°. Qu'il n'a point renfermé la vérité dans son cœur, mais qu'il l'a annoncée à ses frères : *Veritatem tuam non abscondi in corde meo, et salutare tuum dixi;* et par ses paroles et par ses exemples, aux catholiques, aux hérétiques, aux prêtres et aux peuples. La loi de Dieu fut pour eux dans son cœur et dans sa bouche : *Lex* Dei *ejus in corde ipsius.*

Secondement, un saint prêtre, qui se sanctifia — 1°. Par l'amour de la discipline ecclésiastique ; — 2°. Par la charité envers les pauvres, à qui il bâtit des hôpitaux de son propre fonds et de son patrimoine.

Troisièmement, un saint fondateur, qui donne à l'Eglise — 1°. De saints ministres, qui par leur régularité font revivre la discipline ecclésiastique ; — 2°. De véritables pauvres évangéliques, qui s'abandonnent entièrement et sans autre réserve aux soins de la divine Providence.

—

V. — On peut faire voir, dans la personne du grand S. Gaétan, — 1°. Un saint pénitent, qui a toujours mené une vie innocente.

2°. Un prêtre qui, sans prélature et sans autre caractère que celui de sa vertu, a exercé une autorité dans toute l'Eglise, par la réforme qu'il y a introduite.

3°. Un confesseur de Jésus-Christ, à qui l'on peut donner le nom de martyr, pour les souffrances qu'il a endurées et les dangers de mort auxquels il s'est généreusement exposé.

—

VI. — *Honestavit illum in laboribus* (Sap. x, 10). — Dieu l'a rendu illustre par les travaux qu'il a soufferts pour sa gloire et pour le service de l'Eglise.

1°. — Dieu l'ayant destiné pour rétablir l'honneur du clergé, il l'a rendu digne de ce glorieux ministère, par les grandes qualités dont il l'a orné : la prudence, le zèle, l'autorité, tout ce qui était nécessaire pour réussir dans ce noble emploi.

2°. S. Gaétan a répondu à cette vocation par les travaux infatigables et les actions de charité qu'il a exercées envers le prochain, et par l'établissement d'un ordre qui, par son exemple, a ranimé la ferveur du clergé et fait un fruit inestimable dans toute l'Eglise.

§ II.

Les Sources.

La Vie de S. Gaétan, instituteur de la congrégation des Clercs réguliers, nommés communément *Théatins*, cette Vie, composée par Dom **Bernard**, de la même congrégation, réunit tout ce qu'on a dit de ce grand saint, et c'est de là que nous avons tiré la plus grande partie de ce que nous rapportons ici.

Le P. Croiset, *Exercices de piété*, 7 août, a fait un excellent abrégé de cette même vie.

Histoire de l'établissement des ordres religieux, par **Hermant**, chap. 60.

Les plus anciens qui ont parlé de ce sujet sont **Silos**, annaliste de la congrégation; et **Caracciolo**, commentateur de la règle.

Jean-Bapt. de Tusti, évêque d'Acerra, *Histoire des Clercs réguliers*.

Sponde, année 1524.

§ III.

Passages, Exemples, Figures et Applications de l'Écriture.

Passages qui peuvent convenir à la pauvreté du saint.

Nolite possidere aurum neque argentum, neque pecuniam in zonis vestris. Matth. x. 9.	Ne possédez ni or, ni argent, ni monnaie dans vos bourses.
Qui non renuntiat omnibus quæ possidet non potest meus esse discipulus. Luc. xiv, 33.	Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple.
Ecce ego in paupertate meâ præparavi impensas domûs Domini. I Paralip. xxii, 14.	Voilà que selon ma pauvreté, j'ai préparé les dépenses nécessaires pour bâtir une maison au Seigneur.

Pauperem quidem vitam gerimus, sed multa bona habebimus si timuerimus DEUM, *et recesserimus ab omni peccato, et fecerimus benè.* Tob. IV, 23.

Nous menons à la vérité une vie pauvre, mais nous aurons beaucoup de bien si nous avons la crainte de DIEU, et si nous faisons de bonnes œuvres en nous éloignant de tout péché.

Pater eram pauperum. Job. XXIX, 16.

J'étais le père des pauvres.

Tibi derelictus est pauper, orphano tu eris adjutor. Ps. 10.

C'est à vous que le pauvre s'abandonne, c'est vous qui êtes le protecteur de l'orphelin.

Parasti in dulcedine tua pauperi DEUS. Ps. 67.

Vous avez, Seigneur, préparé par votre bonté une nourriture au pauvre.

Animas pauperum salvas faciet. Ps. 71

Il sauvera les âmes des pauvres.

Congregationi pauperum affabilem te facito. Eccli. IV, 7.

Rendez-vous affable à l'assemblée des pauvres.

Altissima paupertas eorum, abundavit in divitias simplicitatis eorum. II Cor. VIII, 2.

Leur profonde pauvreté a répandu avec abondance les richesses de leur charité sincère.

Passages que l'on peut appliquer à son zèle.

Zelus domûs tuæ comedit me. Ps. 68.

Le zèle de votre maison, Seigneur, me dévore.

Nonne qui oderunt te, Domine, oderam, et super inimicos tuos tabescebam. P. 118.

Seigneur, n'ai-je pas haï ceux qui vous haïssaient, et ne séchais-je pas d'indignation en voyant vos ennemis ?

Zelo zelatus sum pro Domino, DEO *exercituum, quia dereliquerunt pactum tuum filii Israel.* III Reg. XIX, 10.

J'ai été transporté d'un saint zèle pour le Seigneur des armées, parce que les enfants d'Israël n'ont pas gardé l'accord qu'il avait fait avec eux.

Accendetur velut ignis zelus tuus. Ps. 78.

Votre indignation s'allumera comme un feu.

Tabescere me fecit zelus meus. Ps. 118.

Le zèle que j'ai pour votre loi m'a desséché.

Omnis qui zelum habet legis exeat post me. I Mach. II, 27.

Que tous ceux qui ont du zèle pour la loi de nos pères se joignent à moi et me suivent.

Quis infirmatur, et ego non infirmor? quis scandalizatur, et ego non uror? II Cor. XI, 29.

Qui est faible sans que je m'affaiblisse avec lui ? Qui est scandalisé sans que je brûle?

Vidi prævaricantes, et tabescebam. Ps. 118.

J'ai vu les violateurs de votre loi, et j'en desséchais.

Qui fecerit et docuerit magnus vocabitur in regno cœlorum. Matth. V, 19.

Celui qui aura fait et enseigné sera grand dans le royaume des cieux.

Qui ad justitiam erudiunt multos fulgebunt quasi stellæ in perpetuas æternitates. Daniel. XII, 3.

Ceux qui enseignent à plusieurs les voies de la justice brilleront comme des astres dans l'éternité.

Filioli mei, quos iterùm parturio, donec formetur Christus in vobis. Galat. IV, 19.

Mes petits enfants, pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que JÉSUS-CHRIST soit formé dans vous.

Elias, dùm zelat zelum legis, receptus est in cœlum. I Mach. II, 58.

Elie, pour récompense du zèle qu'il témoigne pour la loi, fut enlevé dans le ciel.

Opertus est quasi pallio zeli. Isai. LIX, 19.

Il a été couvert du zèle comme d'un manteau.

Ses austérités, son humilité.

Mortificationem JESU *in corpore nostro circumferentes, ut et vita* JESU *manifestetur in corporibus nostris.* II Cor. IV, 10.

Portons toujours dans notre corps la mortification de JÉSUS-CHRIST, afin que la vie de JÉSUS paraisse aussi dans notre corps.

Qui vult venire post me abneget semetipsum, et tollat crucem suam et sequatur me. Lucæ IX, 23.

Que celui qui veut venir après moi se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive.

Qui Christi sunt carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis. Galat. V, 24.

Ceux qui appartiennent à JÉSUS-CHRIST ont crucifié leur chair avec ses vices et ses concupiscences.

Propter te mortificamur totâ die, æstimati sumus sicut oves occisionis. Ps. 43.

C'est pour votre sujet et à votre occasion que nous nous mortifions, et qu'on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie.

Hoc scientes, quia vetus homo noster simul crucifixus est, ut destruatur corpus peccati, et ultrà non serviamus peccato. Rom. VI, 6.

Sachons que notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit détruit, et que désormais nous ne soyons plus asservis au péché.

Castigo corpus meum et in servitutem redigo. I Cor. IX, 27.

Je traite rudement mon corps et je le réduis en servitude.

Qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam. Joan. XII, 25.

Celui qui hait son âme en ce monde la conserve pour la vie éternelle.

Qui voluerit animam suam salvam facere, perdet eam; qui autem perdiderit animam suam propter me, inveniet eam. Matth. XVI, 25.

Qui voudra sauver son âme la perdra, et qui la perdra à cause de moi et pour l'amour de moi la retrouvera.

Quod stultum est DEI *sapientius est hominibus.* I Cor. I. 25.

Ce qui nous paraît folie dans DIEU surpasse la sagesse de tous les hommes.

Si quis videtur inter vos esse sapiens in hoc mundo stultus fiat, ut sit sapiens. Ibid. 3.

Si quelqu'un parmi vous paraît sage selon le monde, qu'il devienne fou afin d'être véritablement sage.

Nos stulti propter Christum. Ibid. 4.

Nous paraissons fous pour JÉSUS-CHRIST.

Passages tirés de l'office de l'Église et de la Bulle de canonisation.

Gajetanus nobili Thienneâ gente ortus, statim à matre Deiparæ virgini oblatus est.

Gaétan, d'une noble famille de Thienne, ne fut pas plus tôt venu au monde que sa pieuse mère l'offrit à la sainte Vierge.

Mira, à teneris annis, morum innocentia in eo eluxit, adeò ut sanctus ab omnibus nuncuparetur.

Dès ses plus tendres années, il fit paraître dans ses mœurs et dans sa conduite une merveilleuse innocence, de sorte que tout le monde l'appelait le saint.

Inter prælatos à Julio II collocatus et sacerdotio initiatus, tanto divini amoris æstu succensus est, ut, relictâ aulâ, se totum DEO

Admis par le pape Jules II au rang des prélats et ordonné prêtre, il fut tellement embrasé du feu de l'amour divin, qu'il quit-

mancipaverit.

Nosocomiis proprio ære fundatis, etiam morbo pestilenti laborantibus, suis ipse manibus inserviebat.

Proximorum saluti assiduâ curâ inserviebat, dictus propterea venator animarum.

Collapsam ecclesiasticorum disciplinam ad formam apostolicæ vitæ instaurare desiderans, ordinem Clericorum regularium instituit, qui nec vitæ subsidia à fidelibus peterent, sed solis eleemosynis spontè oblatis viverent.

In urbis Romæ direptione, à militibus crudelissimè vexatus, ut pecuniam proderet, quam dudùm in cœlestes thesauros manus pauperum deportaverant, verbera tormenta et carceres invictâ patientiâ sustinuit.

In susceptæ vitæ instituto constantissimè perseveravit, soli divinæ Providentiæ inhærens.

Divini cultûs studium, nitorem domûs Dei, *sanctissimæ Eucharistiæ frequentem usum maximè promovit.*

Hæresum monstra et latebras non semel detexit ac profligavit.

Orationem ad octo passim horas, jugibus lacrymis, protrahebat.

Corpus integras noctes interdùm verberationibus affligebat.

ta la cour et se consacra entièrement au service de Dieu.

Il servait lui-même les malades des hôpitaux qu'il avait fondés, et donnait à manger de ses propres mains à ceux qui étaient frappés de la peste.

Il travaillait avec un soin infatigable au salut du prochain, ce qui l'avait fait surnommer *le chasseur d'âmes.*

Souhaitant avec ardeur de rétablir parmi les ecclésiastiques l'ancienne discipline, qui était entièrement déchue, et de la réformer sur le modèle des apôtres, il institua l'ordre des clercs réguliers, qui, dans la pauvreté dont ils font profession, ne demandent point les secours nécessaires à la vie, mais reçoivent seulement les aumônes qu'on leur offre.

Dans le pillage de la ville de Rome étant indignement traité par les soldats pour l'obliger à leur livrer l'argent que les mains des pauvres avaient depuis longtemps porté dans les trésors célestes, il souffrit les tortures, le fouet et les prisons avec une invincible patience.

Il persévéra constamment dans la forme de vie qu'il avait embrassée, appuyé sur la seule providence divine.

Il procura de toutes ses forces le soin du culte divin, l'ornement et la décence des églises, et le fréquent usage de l'Eucharistie.

Il a souvent découvert les hérétiques déguisés, et les hérésies qu'il a ensuite entièrement détruites.

Il continuait ses ferventes oraisons, avec larmes, durant huit heures entières.

Il domptait quelquefois son corps, durant les nuits entières, par de sanglantes disciplines.

EXEMPLES ET FIGURES DE L'ÉCRITURE.

[Elie]. — Le principal caractère du prophète Elie fut le zèle ardent dont il brûlait pour la maison de Dieu : *Zelo zelatus sum pro domo* Dei *Israël.* Il l'exerça surtout contre les faux prophètes, qui substituaient un culte idolâtrique au culte du Seigneur. Il s'affligeait de voir la loi de Dieu violée, et de ce qu'il était presque le seul, avec son serviteur Elisée, qui ne courbait point le genou devant Baal. — Le saint que nous honorons brûlait, comme Elie, du zèle de la maison de Dieu. Il souffrait le mar-

tyre du cœur de voir que les ministres des saints autels mêlaient un feu profane avec le feu sacré qui devait brûler devant le Seigneur. Ses entrailles étaient émues quand il considérait et l'ignorance du clergé et les suites où l'engageaient les ténèbres. Il s'associa avec Jean-Pierre Caraffa, cet illustre évêque, et ils s'engagèrent par des vœux solennels à rétablir la discipline de l'Eglise. La vie régulière dont ils firent profession, la pauvreté volontaire qu'ils embrassèrent sur le modèle de la pauvreté des Apôtres, fut un étendard qu'ils levèrent pour donner un bon exemple dans l'Eglise de Dieu. Tous les amis de la loi de Dieu et de la sainte discipline prirent exemple sur eux, vinrent se ranger sous leur conduite, et l'on vit bientôt augmenter le nombre de ceux qui, avec ces deux grands serviteurs de Dieu, devaient être les hommes choisis pour rétablir le sanctuaire.

[S. Paulin]. — Que ne souffrit point ce saint homme par l'avarice des soldats, qui, pillant la ville de Rome, où il se trouva pendant le siége, s'attendaient à rassasier leur cupidité en lui enlevant des richesses que sa charité avait déjà envoyées dans le ciel par les mains des pauvres ! Il n'y eut espèce de tourments qu'ils ne lui fissent souffrir : la prison, les fouets, toutes les autres sortes de supplices furent mis en œuvre pour tirer de ce saint un aveu de l'endroit où il avait placé son trésor. Au milieu de ces tourments, que vous disait-il, Seigneur? Comme le célèbre S. Paulin exposé à une semblable épreuve, il vous disait que vous saviez où il avait mis tous ses biens, que vous étiez tout son trésor, que la terre n'avait rien qui fût capable d'attacher son cœur ; et, déchiré de coups par l'inhumanité des soldats, il s'estimait heureux de souffrir pour Jésus-Christ. Héritier de la pauvreté des Apôtres et de leur constance dans les tourments, il souffrit avec une patience invincible tous les mauvais traitements, et même avec joie, parce qu'il s'estimait heureux d'avoir été trouvé digne de souffrir pour Jésus-Christ : *Verbera, tormenta et carceres invictâ patientiâ sustinuit.* « Vous êtes heureux, disait S. Paul aux fidèles nouvellement convertis à la foi, non-seulement d'avoir perdu vos biens, mais encore de les avoir perdus avec joie. » Que Gaétan est heureux non-seulement d'avoir été du nombre de ceux qui souffrent pour la justice, *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam*, mais encore d'avoir ajouté à ce bonheur une constance et une joie qui le relève et le met en comparaison avec les Apôtres !

[David]. — Il est bien rare d'avoir un zèle aussi ardent que celui de David qui ressentait les opprobres faits à Dieu comme s'ils eussent été faits à lui-même : *Opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me.* Il est encore plus rare que ce zèle aille jusqu'à cet excès que de se dessécher le corps et de se faire tomber dans une langueur extrême, comme David dit lui-même : *Tabescere me fecit zelus meus, quia obliti sunt verba tua inimici*

mei. Nous demeurons dans une indifférence condamnable, après tant de plaies faites à l'Eglise et à DIEU, parce que nous n'aimons ni le Sauveur ni son épouse. — Nous avons dans S. Gaétan un digne successeur de l'amour et du zèle du prophète. Son cœur est si rempli, que son corps en reçoit les atteintes, et se dessèche tellement que l'on peut dire qu'il en devient martyr de la charité. Il voit, dit l'histoire de sa vie, que le peuple irrite DIEU par ses crimes et par son impénitence; il est également touché et de la majesté qui est déshonorée, et de voir ses frères marcher à grands pas dans la voie de perdition. La douleur qui serre son cœur se fait sentir au corps: il tombe malade par la violence de ce zèle, et il meurt. *Denique, ex animi dolore morbo concepto, quod offendi plebis seditione* DEUM *videret, migravit in cœlum.* — Donnez-nous, Seigneur, ces sentiments si vifs, qui, passant du cœur jusque dans le corps, y fassent des impressions salutaires! Que votre crainte fasse sur nous le même effet que les clous qui percent la chair: *Confige timore tuo carnes meas.* Que votre amour règne en nous avec une telle plénitude, que nous ressentions au-dehors et ce qui relève votre gloire et ce qui la déshonore: *Hoc sentite in vobis quod et in Christo* JESU.

[Judas Machabée]. — Je ne trouve point d'exemple plus naturel ni de figure plus propre pour exprimer le ministère et l'emploi du glorieux S. Gaétan, que de dire qu'il a fait dans l'Eglise de DIEU ce que le vaillant Judas Machabée fit pour rétablir le culte du Seigneur dans la cité de Sion. Voici ce que rapporte l'Ecriture: *Elegit Judas sacerdotes sine maculâ, voluntatem habentes in lege* DEI*: et mandaverunt sancta, et tulerunt lapides contaminationis in locum immundum; et cogitavit de altari Holocaustorum quid de eo faceret.* Peut-on trouver une figure plus vraie de ce qu'a fait S. Gaétan, qui a établi des prêtres zélés et sans reproche, poussés d'un ardent désir de faire garder la loi de DIEU, lesquels commencèrent d'abord par purger le sanctuaire, et par ôter les pierres de contamination, c'est-à-dire les pierres de scandale, qui s'y étaient introduites avec le temps, et qui travaillent ensuite à renouveler l'autel du vrai DIEU, par le soin qu'ils prennent d'établir des ministres fidèles.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur à DEO, *tanquàm Aaron.* (Hebr. v). — Quoique S. Gaétan pût entrer dans le sacerdoce sans se faire aucun scrupule, puisqu'il avait la science et toutes les vertus nécessaires à cet état, et que DIEU le destinait pour la réforme du clergé et le

rétablissement de la discipline ecclésiastique, il ne s'y ingéra pas cependant de lui-même ; il attendit avec patience les ordres du Souverain-Pontife. L'ordre ecclésiastique étant presque entièrement renversé, il n'est que trop commun que chacun s'appelle au ministère sacré, et se précipite dans les ordres de l'Eglise sans vocation. On sent un désir superficiel du salut, et, après avoir mené une vie licencieuse, on croit que la prêtrise est un état de pénitent. On y porte des plaies encore toutes nouvelles, et dont la mauvaise odeur infecte le peuple, bien loin de le convertir, et l'on pense, en s'ingérant dans ce sublime état, avoir fait au moins la moitié du chemin de la perfection. Gaétan ne se jeta pas inconsidérément dans les ministères sacrés. Il n'y entra pas sans intervalle et sans précaution ; il n'avança qu'à mesure qu'il croissait en lumières, en sagesse, en humilité, étant fortement persuadé que les degrés par lesquels il faut monter à la dignité sacerdotale sont les vertus les plus relevées, dans lesquelles il faut avoir fait un progrès si sensible, que l'on puisse mériter d'y être appelé de Dieu, comme Aaron et comme le Fils de Dieu même. Loin de se produire de lui-même et de vouloir étaler la science qu'il avait acquise dans la méditation continuelle de la loi de Dieu, il s'en nourrit longtemps lui-même dans le secret avant de vouloir ambitieusement s'ériger en maître ; et le premier effet de cette science consommée fut sa modestie et le silence qu'il garda toujours, jusqu'à ce qu'il plut à Dieu de l'introduire lui-même et de le donner pour docteur aux autres. Bien qu'il eût pour lui le témoignage de ses bonnes œuvres et du parfait amour qu'il portait à Dieu, il attendit avec quiétude que sa sainte volonté fût pleinement manifestée par celle du souverain-pontife Jules II, qui lui conféra l'ordre de la prêtrise, et le disposa aux plus hauts degrés de l'Eglise.

Talis decebat ut nobis esset pontifex, sanctus, innocens, impollutus, segregatus à peccatoribus (Hebr. XVII).—Les SS. Pères nous apprennent qu'il faut, pour une vocation si sublime, ou une pureté qui n'ait pas été altérée par la corruption du siècle, ou une si longue pénitence qu'il ne reste pas même de cicatrice aux anciennes plaies. C'est-à-dire qu'il faut, pour être admis à un si haut degré, ou un pénitent tout à fait formé, ou une innocence sans tache et sans ride : *Sanctus, innocens, impollutus, segregatus à peccatoribus.* — Le saint que nous honorons en ce jour avait dès son enfance témoigné une sagesse au-dessus de son âge, jusque-là qu'elle effaçait la sagesse des vieillards les plus consommés en prudence et en toutes sortes de perfections : de sorte qu'il pouvait dire avec vérité : *Super senes intellexi, quia mandata tua quæsivi* (Ps. 118). L'innocence et la pureté de ses mœurs jetaient un si grand éclat, que la voix publique le canonisait déjà comme un saint. Voilà donc un prêtre choisi de Dieu afin de lui offrir dignement des sacrifices pour les péchés du peuple, avec confiance qu'il sera écouté du Tout-Puissant, puisqu'il est orné de toutes les perfections

nécessaires à cet état, et que, non-seulement par ses paroles, mais bien plus par ses exemples, il peut instruire les peuples et les conduire sûrement à Dieu. — Donnez, Seigneur, à votre épouse sainte de semblables ministres, qui vous honorent vous-même, qui fassent honneur à leur profession par la sainteté de leur vie ; faites qu'ils apportent au pied de vos saints autels ou une innocence conservée au milieu des périls de la jeunesse et de la corruption du siècle, ou une innocence entièrement réparée par une digne pénitence. Accordez-leur la grâce de pouvoir profiter à vos peuples, non-seulement par la prédication de votre sainte parole, mais bien plus par leurs bons exemples, en attirant à vous les pécheurs par la bonne odeur de leurs vertus. Donnez-leur la grâce d'apporter à vos pieds les dépouilles de toutes les passions qu'ils auront vaincues, afin qu'ils puissent se montrer avec confiance devant le trône de votre majesté, comme les médiateurs entre vous et votre peuple, saints, innocents, sans tache, séparés des pécheurs : *Sanctus, innocens, impollutus,* etc.

Hi sunt viri misericordiæ, quorum pietates non defuerunt : Voici des hommes de miséricorde, qui se sont exercés aux œuvres de piété. (Eccli. XLIV). — Apprenez de S. Gaétan à vous faire des amis qui vous reçoivent un jour dans les tabernacles éternels. Où trouverez-vous ce saint? Au milieu d'une troupe de mendiants auxquels il distribue le pain spirituel pour nourrir leurs âmes, et en même temps le pain matériel pour nourrir leurs corps. Par une seule action il remplit deux devoirs de religion : il soulage leur misère par sa charité, et il leur inspire la patience par ses paroles ; il leur fait voir qu'un ecclésiastique en place doit être le père des pauvres, que leur état est digne des soins de ceux qui sont constitués en dignité, que les mains qui portent Jésus-Christ sont celles qui doivent être employées à le servir dans ses membres, et qu'il faut que les pauvres soient grands auprès de Dieu, puisque les princes mêmes de l'Eglise sont destinés pour leur rendre tous les offices de charité dont ils ont besoin. Par-là ils fortifient leur foi, ils leur rendent la pauvreté aimable ; ils croient qu'en effet on honore Jésus-Christ en eux ; et que, si l'on s'empresse à les servir, c'est pour entendre cette aimable invitation du Sauveur, au dernier jour, adressée aux personnes charitables : *Venite benedicti Patris mei : esurivi enim, et dedistis mihi manducare.*

Vigilate et orate, etc. (Matth. XXVI).—Ces deux devoirs sont liés inséparablement l'un à l'autre ; ils se tiennent lieu, réciproquement, de moyen et de fin : car il faut veiller pour prier, et sans la vigilance on ne peut prier. Ces deux conditions sont inséparables : *Vigilate et orate.* La vigilance est le moyen, la prière est la fin, et devient elle-même un moyen pour obtenir la vigilance. S. Gaétan possédait ces deux dons, et par-là il évitait les embûches de Satan. Il passait huit heures en oraison, et il se délassait dans l'exercice de la prière, parce qu'elle faisait ses délices et

son repos. Il faisait de cette vie mortelle un essai de l'autre ; il prévenait les temps en commençant sur la terre ce qu'il devait continuer dans le ciel. Il se mêlait avec les anges, qui n'ont d'autre occupation que de louer DIEU. — Ne craignons-nous pas que Satan profite des ouvertures que nous lui donnons par le vide de nos actions? Quand une âme n'a point ces deux remparts, la vigilance et la prière, la tentation et la chute se suivent de fort près. Gaétan se tenait sur ses gardes ; les avenues de son cœur n'étaient ouvertes que du côté du ciel ; Satan n'y trouvait point d'entrée. Il ne prévalut jamais contre le saint homme, qui foula aux pieds cet ennemi commun de notre nature : pourquoi ? parce qu'il veillait et priait continuellement pour ne point succomber à la tentation : *Vigilate et orate.*

Quid dicis de te ipso? Quel témoignage rendez-vous de vous-même ? (Joan. I) — C'est la demande que firent les députés des Juifs au précurseur du Fils de DIEU. Mais ils s'adressaient fort mal : car, si nous jugeons des saints par leur propre témoignage, ils sont les plus grands pécheurs du monde ; si nous en jugeons par rapport à DIEU, ils sont glorieux par toutes les vertus dont il les a ornés, par la grandeur de leurs travaux, par les bénédictions qu'ils ont reçues. Si nous écoutons S. Paul parlant de lui-même, il nous dira qu'il est le dernier des apôtres, qu'il est indigne de porter ce nom, qu'il n'est qu'un persécuteur : mais, si nous consultons la sagesse divine, c'est un vase d'élection, qui doit porter le nom de JÉSUS-CHRIST devant les rois et les princes, pour le faire connaître et adorer de tout l'univers. Interrogeons S. Gaétan, il nous répondra qu'il n'est que ténèbres dans son esprit, qu'endurcissement dans sa volonté ; qu'il n'a jamais rien fait pour DIEU ni pour le prochain ; qu'il est une terre stérile, qui ne mérite que les malédictions du Seigneur. Il nous répondra que ses sens sont immortifiés, qu'il n'a d'attrait ni pour la prière ni pour les mortifications ; qu'il manque de zèle. Enfin, si nous sommes obligés d'emprunter de lui les couleurs pour faire son portrait, en vain nous nous serions ici assemblés. Néanmoins la vérité nous apprend qu'il a été prophète, instituteur d'ordre, un saint prêtre, un zélé ecclésiastique, le père des pauvres, et qu'il a égalé les Apôtres mêmes par l'ardeur de sa charité.

Quis scandalizatur, et ego non uror? quis infirmatur, et ego non infirmor? (II Cor. XI). — Ce saint homme était occupé des maux de l'Eglise universelle ; comme S. Paul, il s'écriait : « Qui est-ce qui est faible sans que je devienne faible avec lui ? qui est-ce qui est scandalisé sans que je sois brûlé ? » Les plus longues prières suffisaient à peine à l'ardeur de son zèle. Il entrait dans tout le détail des besoins des royaumes et des personnes particulières, des armées et des conseils publics, parce qu'il se regardait comme lié avec eux, et composant une même famille dont JÉSUS-CHRIST est le chef. Il prenait part à tous les événements, tempo-

rels et spirituels ; et, au lieu que, par une curiosité blâmable, nous convertissons tout en nouvelles, il faisait au contraire une matière de prières de toutes ces choses. Si Dieu était irrité par les péchés des hommes, il s'humiliait pour arrêter sa colère. Si Dieu faisait éclater des effets de sa miséricorde et de sa bonté, il en rendait des actions de grâces. Tels étaient les sujets de sa prière ; et, si nous voulons bien nous souvenir des paroles de l'Ecriture, qui nous ordonne de prier sans cesse, nous trouverons, comme ce grand saint, dans les afflictions de l'Eglise, une matière à prier continuellement.

Discite à me quia mitis sum et humilis corde (Matth. xi, 29). —Si vous me demandez, dit S. Augustin, quelle est la première de toutes les vertus, je vous répondrai que c'est l'humilité ; si vous voulez savoir quelle est la seconde, je vous répondrai que c'est l'humilité. Ainsi dirai-je à chaque demande que vous me pourriez faire. Il en est de l'humilité comme de l'amour, qui est l'âme de toutes les vertus, ou plutôt toutes les vertus ne sont que l'amour sous des noms différents. L'humilité, de même, est tellement le fondement de toutes les vertus, qu'elle fait encore partie de l'amour de Dieu, de la tempérance, de la sagesse, etc.; elle entre, pour ainsi dire, dans la composition de toutes les vertus. C'est elle qui rend doux le joug du Sauveur : car on ne trouve rien de pénible lorsque l'on est muni de cette pensée, que les peines que nous souffrons sont infiniment au-dessous de celles que nous méritons. S. Gaétan, avec le don des larmes, celui de la prière et de la mortification du corps dans un degré souverain, avait encore une humilité profonde. Le Sauveur l'avait orné de cette vertu ; il lui avait donné une pleine connaissance de son néant. Il avait cette humilité sans fond que le Fils de Dieu avait fait paraître non-seulement dans sa naissance, mais dans toutes les actions de sa vie mortelle et surtout à sa mort. Notre saint, dans le dessein d'élever un grand édifice, posa le plus profond fondement qu'il lui fut possible, l'humilité. Rien ne lui parut grand que Dieu : à cette vue, tout lui semblait un atome ; mais rien ne parut plus petit à ses yeux que lui-même. Toute la gloire qu'il pouvait recevoir de la part des hommes lui semblait vaine, un pur néant. La réputation de sa vertu lui était à charge. Quand on l'humiliait, il était vivement persuadé qu'on lui rendait justice ; quand on lui donnait des louanges, il était surpris qu'on se trompât si visiblement sur son sujet; et, pendant que le public l'élevait comme sur un trône, il se retirait dans le fond de son néant, il rapportait à Dieu toutes ces louanges, et, se jugeant lui-même au tribunal intérieur de sa conscience, il s'y condamnait comme le plus grand pécheur et le plus criminel de tous les hommes.

§ IV.

Passages et pensées des SS. Pères.

Comedebat eum zelus domûs Dei *quam tamen zelabat Christo, non sibi.* Aug. in Ps. 139.

Le zèle de la maison de Dieu le dévorait, mais pour Jésus-Christ seulement, et non pas pour lui-même.

Bonus zelus est fervor animi, quo meus abjecto humano timore, pro defensione veritatis accenditur. Bonavent.

Le véritable zèle est une ferveur d'esprit, par laquelle, ayant mis bas toute crainte, on s'anime à défendre la vérité.

In quantum vos profecisse putatis, etiam vobiscum alios trahite; in viâ Domini socios habere desiderate. Gregor. Homil. vi in Matth.

Attirez autant les autres à vous que vous connaîtrez avoir fait de progrès; efforcez-vous d'avoir des compagnons dans la voie du Seigneur.

Si ad Deum *tenditis, curate ne ad eum soli veniatis. Hinc in Apocalypsi legitur : Qui audit dicat : Veni ; ut qui jàm in corde vocem superni amoris acceperit, foràs etiam vocem exhortationis reddat.* Id. Ibid.

Si vous allez à Dieu, tâchez de n'y point aller seuls. C'est de là qu'il est écrit dans l'Apocalypse : « Que celui qui écoute dise : Venez ; en sorte que celui qui a senti dans son cœur les effets de l'amour céleste doit faire entendre sa voix au-dehors pour allumer cet amour dans le cœur des autres.

Magna res et pretiosa vir misericors. Hæc major est gratia quàm mortuos suscitare : multò namque pascere Christum majus est quàm mortuos suscitare in nomine Jesu. Chrysost. Homil. 36.

C'est une grande chose, et bien précieuse, qu'un homme de charité. Ce don est plus grand que celui de ressusciter les morts : car nourrir Jésus-Christ est une action plus importante que de ressusciter les morts au nom de Jésus-Christ.

Tantò quisque perfectior est quantò perfectiùs sentit dolores alienos. Gregor. xix Moral.

Celui-là est d'autant plus parfait qui ressent plus parfaitement les peines de son prochain.

Ubi Deus *curam misericordiæ, ibi imaginem suæ pietatis invenit.* Leo. Serm. x Quadragesim.

Dieu reconnaît l'image de sa charité dans celui qui est miséricordieux.

Scimus quia in oculis Dei *plùs meriti est sæpè mortificari quàm mori.* Richard. Victor in ps. 118.

Nous savons qu'aux yeux de Dieu c'est un plus grand mérite de se mortifier souvent que de mourir.

Nonne mors martyrum tantò erat pretiosior quantò mortem præcedens pœna productior? quibus volentibus mori non dabatur occidi? Nonne prædestinatis ad vitam hoc ipsum ad gloriæ cumulum proficiat quod sine acri pugnâ, sine acerbâ pœnâ, carnalis in eis vita non deficit? Id. Ibid.

La mort des martyrs n'était-elle pas d'autant plus précieuse que la peine qui avait précédé la mort avait été plus longue ? Il n'était point permis de mourir à ceux qui désiraient la mort. Est-ce que les prédestinés n'ont pas d'autant plus de gloire devant Dieu que leur combat a été plus violent et leurs peines plus grandes que de mourir.

Assatim dives est qui cum Christo pauper est. Hieron. Epist. ad Heliod.

Celui-là est suffisamment riche qui est pauvre avec Jésus-Christ.

Solum illum Deus *divitem novit qui sit dives æternitati, qui non opum sed virtu-*

Devant Dieu, personne n'est riche que celui qui a amassé du bien pour l'éternité

tum fructus recondit. Ambros. II, Epist. 4.

qui a recueilli le fruit, non de ses richesses, mais de ses vertus, fruit dont il jouira éternellement.

Commodissimum virtutis organum paupertas. Gregor. Nazianz.

Le moyen le plus propre pour pratiquer la vertu, c'est la pauvreté.

Qui diligitis Christum, rapite omnes ad amorem Christi; nolite cessare lucrari animas Christo. August.

Vous qui aimez Jésus-Christ, efforcez-vous d'exciter tout le monde à l'aimer; ne vous lassez point de lui gagner des âmes.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Ce que c'est que les Clercs réguliers]. — Je ne donnerais qu'une idée imparfaite de S. Gaétan de Thienne, si, entreprenant de faire son éloge, je ne commençais par définir l'ordre qui lui doit sa naissance dans l'Eglise.

La notion du mot *Clerc régulier* porte à l'esprit un caractère d'hommes qui d'une part se consacrent à Dieu par des vœux, et de l'autre exercent les saintes fonctions du sacerdoce ; qui offrent les divins mystères comme prêtres, et gémissent dans l'éloignement du monde comme religieux. Suivant cette notion, qui paraît la plus naturelle, un *clerc régulier* doit se purifier par le silence, et purifier ensuite les fidèles par le ministère de la parole; édifier l'Eglise par ses oraisons avec les humbles solitaires, et la servir par ses talents avec les ministres sacrés. C'était à peu près la pensée de S. Jérôme lorsque, se considérant par modestie comme un homme ordinaire, retranché de l'ordre hiérarchique, il renvoyait à ceux qui étaient dans le ministère clérical la dispensation de la parole évangélique, et ne prenait pour lui que l'obligation de s'en nourrir avec humilité et simplicité : *Clerici pascunt oves, ego pascor* (ad Heliodor.)

Le nom de *Clerc*, pris à sa source, nous préparera encore à découvrir plus à fond l'esprit de ceux qui sont tout à la fois et réguliers et initiés à la cléricature. Ce nom est émané originairement des saints Apôtres et des premiers disciples du Fils de Dieu. S. Pierre, leur chef, s'en est servi dans sa première épître, lorsque, pour exhorter les ecclésiastiques à l'humilité de celui dont ils sont les ministres, il interdit aux supérieurs une domination vaine et impérieuse sur le Clergé : *Neque dominantes in cleris.* Tel est l'origine de ce titre, aujourd'hui si connu dans l'Eglise ; origine mémorable, et aussi ancienne que l'Eglise même. Mais, pour savoir quelle est la force de ce nom, il signifie, en notre langue, *sort* et

partage : de sorte que DIEU est proprement le sort et le partage d'un homme qui porte le titre de *clerc,* et qui est consacré à l'état ecclésiastique sous ce titre ; et cet homme même est le propre bien et la possession inaliénable de DIEU, comme DIEU est tout son bien. C'est ainsi qu'en parle le grand docteur S. Jérôme.

Les disciples du bienheureux Gaétan de Thienne ajoutent à la prérogative de Clercs celle de *Réguliers*, conformément aux constitutions des Souverains-Pontifes. La première qualité les distingue des anachorètes qui, dans la primitive Eglise, s'ensevelissaient dans les déserts et dans les grottes, et la seconde les discerne des ecclésiastiques qui, ne vivant point sous une règle particulière, demeurent dans le commerce du monde, et sont en droit d'hériter des biens temporels des gens du siècle. Ainsi, un clerc, par son ordination, devient un ministre du saint autel ; mais le clerc *régulier* ou *canonique*, termes dont se sont servi les Pères, est un homme qui se sanctifie dans la société de ses frères, par la prédication de l'Evangile, sans y prétendre aucun intérêt, et par une observance assidue des exercices auxquels sa règle l'engage.

[Les clercs de S. Gaétan]. — Pour donner un portrait plus au naturel des clercs réguliers de S. Gaétan, il faut ajouter à l'idée que nous nous en sommes formée la profession que font les saints disciples de ce grand homme d'une pauvreté si extrême de toute propriété imaginable, qu'il ne fallait pas moins, pour la justifier, que l'autorité et l'exemple du Fils de DIEU, qui veut que nous nous reposions entièrement sur la providence d'un DIEU toujours bienfaisant du soin de nous préparer toutes les choses nécessaires à la vie, et tous les soulagements nécessaires à nos faiblesses. A la vérité, rien ne confond davantage les vues de la prudence humaine qu'un détachement qui va jusqu'à renoncer non-seulement à tous les biens de ce monde, mais encore au droit de nous les ménager, ou par l'exposition simple et modeste de nos véritables desseins, ou par toute autre voie, quelque honnête qu'elle puisse être. Certes, il ne fallait pas moins que l'autorité et l'exemple du Sauveur pour empêcher les personnes même les plus modérées d'accuser le grand saint, auteur de cet institut, d'avoir renoncé au bon sens et à toutes les lumières de la raison en obligeant ses disciples à une si extrême indigence. Voilà l'esprit des disciples du grand S. Gaétan, et on ne les connaîtrait que d'une manière très-imparfaite si l'on perdait de vue cette austère pauvreté qui les distingue de tous les ordres réguliers et mendiants. Nous pouvons cependant avancer que la sagesse de DIEU a tracé cet institut, tout singulier qu'il paraisse, sur celui des saints Apôtres. Ils reçurent l'onction du sacerdoce à la Cène du Seigneur, et le caractère de l'épiscopat après sa résurrection. Ainsi, prêtres et évêques par une double ordination, personne ne leur dispute les prémices et la prééminence de la cléricature, ni la profession qu'ils faisaient de n'avoir absolument d'autre fond que la Provi-

dence. C'est sur ce modèle que le grand S. Gaétan a cru pouvoir former son institut, d'autant plus parfait qu'il est conforme à la vie apostolique.

L'Eglise semblait encore avoir besoin, pour l'honneur des ordres religieux et pour son édification. d'un nouvel institut qui joignît la régularité de la discipline religieuse avec l'activité du ministère ecclésiastique ; qui rassemblât la doctrine avec la piété, les larmes et les saintes aspirations des solitaires avec les fonctions et les travaux des prédicateurs évangéliques. Tel a été le dessein de S. Gaétan dans son nouvel ordre ; il a voulu que ses disciples fussent tantôt dans la retraite et la prière, comme les plus austères anachorètes, tantôt qu'ils s'occupassent à la prédication comme les autres ouvriers évangéliques, mêlant la solitude avec la société, toujours occupés, et cependant sans confusion et sans trouble ; toujours recueillis, mais sans oisiveté et sans paresse ; demandant, dans la retraite, au Père des lumières des forces pour distribuer après cela ses dons parmi les fidèles, et leur annoncer les vérités évangéliques.

[Imitation des Apôtres]. — On ne peut douter que S. Gaétan, dans son nouvel institut, n'ait voulu prendre pour modèle l'extrême pauvreté dont les Apôtres et les premiers fidèles faisaient profession, puisque c'est là principalement le caractère des Clercs réguliers dont il est le fondateur. Les Apôtres avaient renoncé à toutes les possessions et à toutes les espérances du siècle, pour suivre avec une entière liberté Jésus-Christ pauvre et humble ; et par là ils semblaient préparer la voie à toutes les observances religieuses. Mais ce qu'il y a de plus particulier dans le nouvel ordre des Clercs réguliers de Gaétan, c'est que, quoiqu'il fût permis aux Apôtres et aux premiers disciples de témoigner leurs besoins et de demander aux fidèles ce qui leur était nécessaire, les enfants de notre saint ont renoncé, de plus, au droit simple et naturel d'émouvoir par le détail de leurs besoins la compassion du public ; et c'est par un dégagement si rare, et qui semble même contraire à la raison, que les disciples de notre saint sont devenus, d'une manière plus marquée, le modèle de la pauvreté religieuse. Les Apôtres pouvaient de droit attendre, et même exiger de la reconnaissance des fidèles de quoi subsister dans le cours pénible de leur ministère, puisque, servant à l'autel, il était juste qu'ils vécussent de l'autel et qu'ils se nourrissent des fruits d'une vigne qu'ils cultivaient. Ils cherchaient cependant dans le travail de leurs mains les secours qu'ils auraient pu attendre avec justice de la piété des fidèles. La Providence le permit ainsi, pour qu'ils servissent de modèle aux Clercs réguliers de S. Gaétan, qui devaient, dans la suite des temps, les imiter de plus près.

[Imitation des premiers chrétiens]. — Quand on considère les premiers fidèles dans cette disposition d'esprit de suivre nus Jésus-Christ nu, de ne penser qu'à ce royaume céleste qu'il leur avait promis, qu'à ce dépouil-

lement de toutes les choses terrestres où il fallait être pour l'acquérir, qu'à cette violence continuelle qu'il se fallait faire pour en prendre possession, on ne s'étonnera pas de les voir renoncer au monde, perdre tous les soins d'acquérir, vendre les biens qu'ils possédaient, porter aux pieds des Apôtres le prix qu'ils recevaient de leurs héritages, remettre à leur conduite la dispensation de leurs richesses et ne se réserver aucun avantage, aucune espérance dans le siècle, que le seul dénûment de toutes choses, pour suivre le Sauveur qui n'avait rien possédé sur la terre. Ils n'étaient point en peine de leurs familles, de leurs enfants : car ils les croyaient fort assurés quand il les avaient confiés au soin de l'Eglise. En effet, cette mère commune des fidèles, après être entrée dans leurs droits, les prenait à sa charge ; les devoirs de mère qu'elle leur rendait leur tenaient lieu de tous les biens ; ces devoirs passaient jusqu'à leur postérité ; et sa diligence et sa tendresse à leur égard était si exacte, qu'ils n'avaient aucun sujet de regretter les biens dont ils s'étaient privés. Je ne parle point d'une autre ressource qu'ils avaient pour fournir à leurs nécessités et pour exercer les œuvres de charité, le travail des mains, dont les saints Apôtres leur avaient donné le précepte et l'exemple. Ils travaillaient pour leur propre subsistance ; mais ils n'eussent pas été satisfaits s'ils n'eussent encore pensé à celle du prochain. Il n'y avait point entre eux de contestation sur l'emploi du superflu, car ils n'avaient que le nécessaire. Ils donnaient aux besoins de chacun ce qu'ils avaient gagné à la sueur de leur visage, et tout travail qui n'aurait pas en cette fin leur eût semblé inutile. Il n'y avait point alors de pauvres quoiqu'il y eût autant de pauvres que de chrétiens, puisque, en matière de richesses, ils étaient tous égaux, que toutes choses leur étaient communes, que ces noms de procès et de discordes continuelles, *tien et mien*, n'avaient aucun lieu entre eux, et que Jésus-Christ et son Église étaient pour eux des trésors inépuisables, dans lesquels ils possédaient tout. — C'est encore sur cet admirable modèle que S. Gaétan a bâti le nouvel édifice qui fait présentement un des plus grands ornements de l'Eglise de Jésus-Christ, en instituant son ordre des Clercs réguliers, qui suivent à la lettre les grands exemples de ce dépouillement parfait dont les premiers chrétiens, aussi bien que les Apôtres, firent une si rigide profession.

[Réforme du clergé]. — Pour arrêter le cours des désordres et des abus qui s'étaient glissés dans l'état ecclésiastique, il lui fallait opposer des prêtres d'une vie sainte et exemplaire, qui joignissent l'ardeur de la charité à la lumière de la doctrine : et c'est là proprement l'esprit des clercs réguliers. Comme religieux, ils se sanctifient par la méditation et par les travaux de la pénitence, et se nourrissent, loin du monde, de ces vérités éternelles que l'on goûte beaucoup mieux dans la solitude et dans le silence des passions. Comme prêtres, ils sortent d'eux-mêmes, pour ainsi dire, et, répandant ces vérités dont ils se sont remplis, ils oppo-

sent aux désordres du monde et aux ténèbres de l'hérésie le flambeau de la foi, et amollissent la dureté des pécheurs en leur rappelant les redoutables jugements de Dieu. — Ce furent là les vues de Gaétan dans le nouvel établissement qu'il méditait : il n'eut d'autres desseins que de dresser une congrégation de clercs dont la vie, les mœurs et la doctrine, pussent servir d'exemple aux personnes engagées dans l'état ecclésiastique.

[Action et contemplation]. — C'est une question entre les théologiens, s'il se rencontre des occasions de séparer l'action de la contemplation, lequel de ces deux devoirs doit l'emporter sur l'autre. Les Pères répondent que, dans le cas auquel l'obéissance due aux supérieurs ecclésiastiques, ou de certaines circonstances ne nous déterminent point à secourir le prochain, nous devons préférer la contemplation. L'ordre de la piété, disent-ils, fait aimer l'étude de la vérité, et souffre les engagements de la charité. Le vrai serviteur de Dieu ne cherche point les occupations extérieures, mais il ne les fuit pas quand elles se présentent ; *Otium sanctum quærit charitas veritatis, negotium justum suscipit veritas charitatis*, dit S. Augustin dans la *Cité de Dieu*. Cette maxime de S. Augustin est digne de sa sagesse, et les saints qui l'ont suivie l'appuient sur de solides raisons. S. Bernard soutient que la charité qu'on se doit à soi-même est la première après celle qui nous attache à Dieu. « Que votre considération, dit-il, commence par vous-même ; ne vous oubliez pas vous-même en vous épanchant dans les choses qui sont hors de vous. Que vous servira de gagner tout le monde si vous perdez votre âme ? etc. » — On voit, dans les sentiments de ces pères, une peinture de la vie et des mœurs du grand S. Gaétan. Il travailla premièrement à se sanctifier par la considération de lui-même et par une profonde méditation des jugements de Dieu ; il était fortement persuadé que, pour être capable de travailler à la sanctification des autres, il faut avoir premièrement commencé à se sanctifier soi-même, et il ne s'ingéra point de porter la parole de Dieu qu'il n'eût auparavant purifié son cœur par la contemplation assidue des choses célestes.

[Institut fondé sur la charité]. — Quel doit être le but du religieux ? Ce n'est précisément, répond un saint solitaire dans Cassien, ni le dénûment et la soustraction de toutes choses, ni le retranchement des honneurs et des dignités : tout cela n'est compté pour rien sans la charité, que S. Paul décrit en tous ses chefs, et qui réside en la seule pureté du cœur. Si donc un religieux doit se recueillir dans la solitude, s'endurcir dans les travaux, humilier sa chair par un jeûne austère, nourrir son esprit par une lecture assidue, découvrir dans les veilles les piéges du tentateur et rompre ses efforts par la prière, c'est afin qu'il se puisse élever par ces exercices, comme par autant de degrés, au comble de la charité chré-

tienne. — Il est clair que c'est cette charité même qui anima le saint prêtre Gaétan de Thienne, et qu'elle fut sa lumière et sa force, dans tous les états où il plut à la divine providence de le conduire, puisque sa règle est une loi de charité, et que son dessein, en établissant la congrégation, a été d'élever les personnes que Dieu y appellerait, au plus haut comble de la charité.

[Fondé sur la pauvreté]. — On peut dire que le ministère sacré et la qualité des biens ecclésiastiques demandent de ceux qui sont honorés du sacerdoce, et qui sont les dispensateurs de ces biens, un détachement plus généreux et plus étendu que de tous les autres états du monde. Par ce caractère d'honneur, ils mettent Dieu, source intarissable de richesses, au nombre de leurs droits, comme ils appartiennent eux-mêmes à Dieu. Il est leur fonds et leur héritage, et ils sont à leur tour son apanage et sa possession. C'est ainsi que parlent unanimement tous les saints docteurs. Pour les trésors de l'Eglise, ces ministres savent bien qu'ils n'en sont que les dépositaires, et que, conformément aux pieuses destinations de leurs pères, une partie de ces biens est appliquée aux prêtres, l'autre à l'entretien de l'Eglise, et la troisième à la nourriture des pauvres. Mais, si les prêtres, généralement parlant, sont engagés à pratiquer la vertu de pauvreté, S. Gaétan eut assurément cette même vertu pour but principal de la nouvelle congrégation qu'il a établie dans l'Eglise.

[Autres vertus de S. Gaétan]. — L'esprit de Dieu, qui trace à ses serviteurs toutes leurs voies et les prépare par lui-même aux ministères auxquels il les appelle, inspira à Gaétan de joindre la doctrine à la piété. Car, il suffit à un homme qui n'est chargé que du devoir de se sanctifier lui-même de marcher avec simplicité dans la crainte de Dieu et de garder ses commandements; il n'en est pas ainsi d'un homme public, d'un homme appelé au ministère de la parole et à la direction des âmes : il doit être non-seulement vertueux, pour édifier les fidèles par ses saints exemples, mais savant et éclairé pour être capable de conduire les autres et de les instruire de leurs devoirs. C'est ce qui porta S. Gaétan à s'adonner à l'étude, afin de connaître parfaitement ses obligations, avant de s'ingérer à enseigner les fidèles et à travailler au salut des âmes.

L'apôtre S. Jacques nous avertit de craindre les premières places, de ne nous point empresser de devenir les maîtres des autres, sachant que nous en serons exposés à un jugement plus sévère. Que peut-on dire donc de tous ceux qui ambitionnent les grands emplois ? Ne doit-on pas déplorer leur aveuglement, bien loin d'envier leur sort ? Ce n'est pas que tous ceux qui sont élevés et en autorité soient condamnables : ils sont à plaindre, mais on ne doit pas les condamner. Il faut nécessairement que les premières places, aussi bien que les dernières, soient remplies; mais il faut que Dieu y appelle, et alors il n'y a point de danger pour nous,

parce que cela ne vient pas de notre ambition, mais de la vocation divine. Quoique les périls soient grands, la grâce de Dieu est encore plus forte ; c'est à nous d'en bien user. Mais c'est véritablement être dépourvu de sens que de s'empresser pour obtenir les premières places ; au contraire, si vous êtes digne des grands emplois, et que l'on vienne à vous oublier, estimez-vous heureux, rendez grâces au Seigneur. Que si vous y êtes élevé, ne cessez jamais de craindre, et estimez votre dignité, non pas comme quelque chose de brillant et d'avantageux, mais comme un poids très-pesant, et qui doit vous faire incessamment demander à Dieu des forces pour vous y soutenir. Profitez de l'exemple de S. Gaétan, qui, étant à la cour de Rome, élevé à un degré assez éminent pour pouvoir espérer de parvenir aux plus grands emplois de cette cour, aima mieux quitter toutes ses espérances, persuadé des dangers fréquents qui accompagnent les grands états, et tint si peu compte de toutes les dignités du monde et de la vie même, qu'il résolut de vivre jusqu'à la fin de ses jours, lui et les siens, abandonné, dans un parfait dépouillement de toutes choses, aux aimables soins de la divine Providence.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Enfance du Saint]. — Si l'on connaît le progrès que doit faire l'homme par les inclinations de son enfance, selon que le témoigne le Sage (Prov. x), la religion, la modestie, la sagesse semblaient être naturelles à S. Gaétan. Ses premières paroles furent le nom de Jésus, parce qu'il avait son amour dans le cœur. Sa mère, qui l'offrit à Dieu dès les premiers jours de sa naissance, attira sur cette innocente victime les prémices des grâces du Seigneur et son esprit. Elle le voyait croître en grâce, et il ne fit jamais rien qu'on fût obligé d'excuser sur la faiblesse de l'âge. Tout était mûr en lui, l'esprit et le jugement. Une pudeur angélique brillait sur son visage, témoignage de celle qui brillait dans son cœur, en sorte que l'on jugeait assez par son maintien, par l'ordre de ses actions, par l'assiduité de ses prières, qu'il se formait un esprit capable un jour du talent qu'on lui a vu exercer depuis, d'ordonner des lois, de réformer

le clergé, d'arrêter la licence et l'iniquité, de prescrire des bornes aux juridictions, et d'établir partout la justice et la discipline. (**Houdry**).

[Desseins de Dieu sur S. Gaétan]. — Notre nouveu Samuel croissait visiblement en grâce et en sagesse, et l'on peut dire qu'il ne laissa aucun vide en sa vie, ni aucun moment qui ne fût consacré à la gloire de Dieu. Les personnes à qui la Providence avait confié sa jeunesse lui donnèrent de bonne heure un esprit de discipline et d'ordre. Il s'exerçait aux emplois de la cléricature avant d'en avoir le caractère : parer de petits autels, dresser de petits oratoires; faire de la maison paternelle un temple, une église domestique, c'étaient là ses délices. Partout il avait disposé un certain ordre de peintures qui lui retraçaient ou les mystères de la vie et de la passion du Sauveur, ou les souffrances et les triomphes des saints. Il voulait avoir toujours aussi présents à ses yeux tous ces mystères qu'ils l'étaient à son esprit. Les exercices de sa piété, qui semblaient faire d'ailleurs le sujet de sa principale occupation, n'apportèrent point d'obstacles aux progrès surprenants qu'il fit dans les lettres humaines. Il devint en fort peu de temps habile philosophe et savant théologien. Il étudia avec le même succès l'un et l'autre droit à Padoue, où il prit les degrés du doctorat, et commença même dès lors à se distinguer parmi les plus savants jurisconsultes de son temps et parmi les casuistes. Mais, si les exercices de piété n'arrêtèrent pas les progrès qu'il faisait dans l'étude, son application à l'étude n'altéra point sa dévotion; son amour pour Dieu croissait tous les jours, et sa dévotion envers la sainte Vierge devenait de jour en jour plus affectueuse et plus tendre; et non-seulement ses condisciples, mais toute la ville, voyant de si grands exemples de la piété de Gaétan, eurent honte de ne pas l'imiter; ils changèrent tellement de conduite, que l'on peut dire que notre saint jeune homme, étant destiné de Dieu pour réformer l'état ecclésiastique, fit son premier essai sur la ville où il faisait ses études : charmée des exemples de sa piété, elle quitta entièrement les désordres auxquels elle était abandonnée. (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[Jeunesse du saint]. — Salomon ne nous apprend-t-il pas que le plaisir, la présomption, l'imprudence et l'aveuglement ne sont presque qu'une même chose avec la jeunesse ? et David ne nous dit-il pas que les jeunes gens s'égarent dans les voies de l'iniquité dès le sein de leur mère ; qu'ils se font un art de pécher ; qu'à peine ils ont atteint l'usage de la raison qu'ils la déshonorent ; qu'ils sont susceptibles de toutes les mauvaises impressions, ennemis des répréhensions, incapables de prendre conseil, plus incapables d'en donner ; que le mauvais exemple, uni à leur mauvaise inclination, font comme un double torrent qui les entraîne si loin : *Erraverunt ab utero, locuti sunt falsa* ? Grâces au Sauveur, le jeune Gaétan se préserva des désordres de son siècle et de ceux de son âge. Il comprit

que jamais la pénitence et la prière ne sont plus nécessaires que lorsque les passions commencent à éclore, que l'ouvrage du salut est presque fait lorsque l'on peut en détourner le cours et leur donner un objet propre à les sanctifier. Il tourna donc son cœur vers Dieu, comme vers le seul objet souverainement aimable ; il s'y porta de tout son poids, l'embrassa de toute sa capacité, en sorte qu'il n'aima jamais que lui. La pénitence et la prière étaient ses deux retranchements. Par la première, il réprimait l'insolence de la chair, qui ne se porte que vers les objets sensibles et ne tend qu'à la corruption. Par la seconde, il s'élevait au-dessus des choses créées, et s'accoutumait comme un aigle à vivre dans le ciel, et non sur la terre. C'est de ces commencements qu'il acquit une si grande habitude de prier, qu'il y passait huit heures entières avec un plaisir toujours nouveau : *Orationem ad octo passim horas protrahebat.* (**Anonyme**).

[Les Clercs réguliers]. — Cet homme apostolique, qui comprenait bien que toutes les prospérités et toutes les disgrâces de l'Eglise dépendaient de la bonne ou mauvaise disposition du clergé, s'efforça d'y introduire, par les saints exemples d'une nouvelle congrégation, la régularité des premiers temps de l'Eglise. Il se joignit pour cet effet à Pierre Caraffa, qui d'évêque de Théate parvint, quoique malgré lui, au cardinalat, et fut enfin Souverain-Pontife sous le nom de Paul IV ; il appela encore à son secours tout ce que l'Italie avait d'hommes plus savants et mieux intentionnés : et avec ces grands personnages, qui avaient échappé à la corruption du siècle, il recueillit, pour ainsi dire, les débris de la cléricature et en fit un corps de discipline. Pour mieux réussir dans ce grand ouvrage, il institua, conjointement avec Caraffa, un ordre de *Clercs réguliers*, qui, de vive voix et par leurs bons exemples, pussent servir de prédicateurs vivants à tout l'ordre ecclésiastique ; qui, par leur régularité et leur sainte vie, fissent concevoir à ceux qui sont engagés dans le ministère sacré le soin qu'ils doivent avoir du salut des âmes commises à leurs soins ; qui, par l'amour qu'on remarquerait en cette nouvelle congrégation pour la discipline, fissent comprendre les suites heureuses d'une vie sainte, répandant partout la bonne odeur de Jésus-Christ ; qui, en traitant avec dignité les choses saintes, fissent voir clairement de quelle manière on doit les traiter. Il voulait, enfin, que, par la piété de cet ordre naissant, qui éclatait dans l'Eglise avec tant d'édification, le clergé connût qu'il doit être aussi, selon l'élévation de son état, le sel de la terre et la lumière du monde, pour glorifier le Père céleste et sanctifier les peuples. Par les travaux de ces hommes infatigables et par les sages décrets du saint concile de Trente, qui fut indiqué vers ce temps-là, on vit l'état ecclésiastique respirer un air nouveau. Le clergé, auparavant plongé dans l'oubli de ce qu'il se devait à lui-même et dans l'ignorance de ses obligations les plus indispensables, se reconnut enfin, et s'appliqua

à acquérir les sciences nécessaires pour enseigner les peuples. Sa piété fut un exemple de vertu, et sa doctrine confondit l'erreur. Notre saint et admirable Gaétan eut beaucoup de part à une si heureuse révolution ; il fut un des restaurateurs de la discipline cléricale.

Sans répéter ici la manière dont Gaétan s'y prit pour établir sa nouvelle congrégation, je dirai seulement que ce grand homme, voulant réformer les autres, commença par leur montrer l'exemple. Et certes, c'en fut un bien rare, parmi la noblesse, de voir une personne comme lui, illustre par sa naissance et par le rang qu'il avait tenu à la cour de Rome, fouler aux pieds dans un hôpital le luxe, les honneurs et les grandeurs du siècle; de le voir, content d'une très-pauvre tunique, consacrer au soin des malades ses sueurs, ses veilles, ses travaux, ses conseils, ses biens, enfin tout lui-même, les servir avec un dévouement entier, et beaucoup mieux que s'il eût été à leurs gages, ne les abandonner ni le jour ni la nuit, fournissant à tous leurs besoins, et descendre dans les offices les plus humiliants et les plus pénibles de la charité chrétienne. Ce fut par ces grands exemples de pénitence et de mortification que notre saint commença à montrer aux personnes dévouées au sanctuaire la nécessité où elles étaient de mener une vie sainte pour pouvoir sanctifier les autres. (*Vie du Saint*).

[Zèle de S. Gaétan]. — Combien de fois Gaétan, animé du même zèle que Jésus-Christ, a-t-il chassé du temple ceux qui le profanaient en faisant du sanctuaire une retraite de voleurs et une maison de commerce ! Combien de fois a-t-il allumé le feu de son zèle contre ceux qui, brûlant du feu de leurs passions, osaient s'approcher des autels et porter devant Dieu un encens étranger et des feux profanes ! Ce zèle était l'effet de sa promotion au sacerdoce et de sa vocation au saint ministère. S'il use de ces rigueurs salutaires, ce n'est qu'après avoir épuisé toutes les adresses de la charité. Combien de larmes avait-il versées pour apaiser la colère de Dieu, irrité contre les désordres si communs qui régnaient dans toutes les conditions et dans tous les états de la vie ! Combien de nuits avait-il passées couvert d'une haire et d'un cilice, se mettant à la place des pécheurs, s'offrant pour eux à Dieu comme une victime, et se chargeant de la pénitence qu'ils devaient faire ! Combien de fois avait-il opposé sa libéralité à leur avarice, sa modération à leurs emportements, sa pureté à leurs désordres et à leurs débauches continuelles ! Mais que ne souffre-t-on pas lorsque l'on est animé du zèle de la gloire de Dieu et du salut de ses frères ; lorsque l'on aime la discipline et le bon ordre, la beauté de l'Eglise et l'édification des fidèles ! Ne met-on pas tout en œuvre pour rappeler la discipline de l'Eglise à sa première splendeur, pour la remettre dans son premier jour ? et ne prodiguerait-on pas ce que l'on a de plus cher, sa vie même, pour revoir les premiers temps de la chrétienté ? (**Anonyme**).

[Soin des pestiférés]. — Vous représenterai-je ici Gaétan humilié devant les pauvres parce qu'il admirait Jésus-Christ en leur personne ? Vous dirai-je qu'il les servait lui-même dans leurs nécessités, les consolait dans leurs maux, pansait leurs plaies, descendait dans les plus bas ministères de la charité et de la miséricorde chrétienne ? Pour nous, nous eussions allégué notre faiblesse, nous eussions fait valoir la délicatesse de notre tempérament. Mais notre saint ne consulte ni la chair ni le sang ; il met tout aux pieds des pauvres. La santé, la grandeur ne sont propres, selon notre saint, qu'à faire des sacrifices. Le voyez-vous, dans un temps contagieux, rendre tous les bons offices à ceux qui sont atteints de la maladie ? Craint-il ces souffles mortels qui portent presque inévitablement la mort dans le sein de ceux qui assistent ces infirmes ? Bien loin de cette délicatesse des gens du siècle, il s'offre à Dieu comme un holocauste ; et, se souvenant de Jésus-Christ qui s'est livré pour nous, il demande à être martyr de la charité, puisqu'il ne peut être martyr de la foi. Vous le représenterai-je laissant, partout où il passe, des traces de sa compassion, à l'exemple du Fils de Dieu, dont les pas étaient marqués par autant de bienfaits et par autant de guérisons ? Il donne aux uns de quoi suppléer à la stérilité des saisons, aux autres de quoi réparer les disgrâces de la fortune, et fait du bien à tous sans exception : *Pertransiit benefaciendo*. (*Le même*).

[Assiduité à la prière]. — L'oraison, qui est l'exercice ordinaire des chrétiens, est beaucoup davantage l'occupation des ministres du Seigneur. Comme ils ne sont plus de ce monde, ils doivent être plus à Dieu. C'est aussi pour ce sujet que S. Paul les avertit que, combattant dans la milice de Jésus-Christ, ils ne doivent point s'embarrasser d'affaires séculières, s'ils veulent plaire à celui auquel ils se sont consacrés. Comme ils ne sont plus courbés vers la terre pour travailler à se procurer le nécessaire à la vie, et que par là ils sont dispensés de la pénitence d'Adam et de sa postérité, ils doivent rendre plus d'actions de grâces. Ils sont plus aimés de Dieu : ils doivent donc l'aimer avec plus d'ardeur et de reconnaissance. S. Gaétan sentit cette obligation, et il s'en acquitta, non comme d'un devoir et d'une charge (car il n'y a point de loi pour le juste, *Justo lex non est posita*), mais comme d'un attrait du cœur, comme de la plus grande faveur qu'un serviteur puisse recevoir de son maître, comme d'une action divine, la plus grande source, et la plus féconde, des grâces du Seigneur. Représentez-vous donc le corps de ce saint prêtre affaibli par les jeûnes et les austérités continuelles, consacré par la pénitence, et qui avait perdu en quelque sorte tout ce qu'il avait de son être pour suivre les mouvements de l'esprit ; toujours élevé aux choses célestes, toujours appliqué à Dieu. Il priait par les deux parties de lui-même : son âme priait par l'élévation de ses sentiments, par ses pensées toujours occupées de Dieu ; son cœur par les larmes, les gémissements

continuels et les supplications qu'il faisait pour le salut du prochain (*Le même*).

[Le don des larmes]. — Nous sommes ici dans une vallée de larmes, et nos gémissements ne doivent finir que par la mort, qui nous introduira dans notre patrie. Cette félicité attendue et désirée, mais qui nous est différée, n'est-elle pas un sujet de pleurs pour nous ? Et qui est-ce d'entre nous qui n'a pas cet esprit d'adoption, qui nous fait crier vers Dieu comme vers notre père ? Qui est-ce qui ne dit pas, avec David : « Hélas ! mon pèlerinage est long ! je demeure ici avec les habitants de Cédar ; mon âme est demeurée longtemps comme une étrangère en ce pays terrestre ! » Il faut avoir renoncé à l'héritage céleste, et regarder la terre comme sa patrie, pour ne point gémir. — S. Gaétan avait fait de ses yeux deux sources de larmes qui coulaient continuellement : *Orationem ad octo passim horas jugibus lacrymis protrahebat.* Je suis ici assis, disait-il, sur les fleuves de Babylone, dont les eaux sont l'image de l'inconstance et des vaines joies que l'on y goûte ; mais je ne m'y souviens que de la sainte montagne de Sion, et ce souvenir me fait fondre en larmes : *Super flumina Babylonis, illic sedimus, et flevimus cùm recordaremur Sion.* Mon cœur et ma chair, disait ce saint homme, attendent avec impatience que le Dieu vivant se manifeste à moi ; mes yeux cherchent à découvrir son visage, et je n'aurai, jusqu'à la mort, que cette occupation de le chercher. On me commande d'espérer que je le verrai ; on m'assure que j'entrerai dans sa maison, et ces heureuses nouvelles me comblent de joie ; mais, en attendant avec une sainte impatience de jouir de ce torrent de délices, je ne donnerai ni repos à mon cœur ni trêve à mes yeux, et les gémissements continuels seront mon partage en ce pénible exil. (**Anonyme**).

[Austérités]. — La pénitence est née avec le christianisme ; ce n'est que des plaies du Sauveur souffrant que la religion chrétienne a pris naissance, et non pas de Jésus sur le Thabor. Le premier vœu du baptême, c'est de porter sa croix. N'est-ce pas ce que le Sauveur nous enseigna en prêchant et en pratiquant la pénitence ? Ne nous dit-il pas que, depuis les jours de Jean-Baptiste jusqu'à présent, le royaume des cieux souffre violence ? Ces vérités étaient profondément gravées dans le cœur de Gaétan. Sur les grands exemples du Fils de Dieu même, il embrassa la pénitence dès sa plus tendre jeunesse ; il voulut participer pendant toute sa vie au calice du Sauveur. Les haires, les disciplines, les cilices, furent ses délices ; il en nourrissait sa piété, et il passait, disent les historiens de sa vie, des nuits entières à affliger son corps. Enfin, l'esprit de pénitence qui l'animait était pour lui une loi de mort universelle. C'est en suivant les règles et la pieuse pratique de leur saint instituteur que les Clercs réguliers de son ordre, outre les pénitences ordonnées par l'E-

glise, jeûnent encore tout le temps de l'Avent, tous les vendredis, toutes les veilles de fêtes de la sainte Vierge et des Apôtres, et qu'ils observent encore l'abstinence de chair tous les mercredis de l'année, pour imiter en cela les pratiques de la primitive Eglise. Que si Gaétan a mené une vie plus austère que ne porte sa règle, puisqu'il vivait la plupart du temps de pain et d'eau, et tout au plus de légumes ou d'herbes cuites, c'est qu'il croyait que le père, pour montrer à ses enfants le chemin de la vertu, devait mener une vie beaucoup plus mortifiée que celle de ses religieux. (*Le même*).

[Sa douceur à instruire ses disciples]. — Comment est-ce que ce saint homme instruisait ses disciples ? Il leur enseignait avec douceur et modération à se soutenir dans le monde contre les tentations qu'il prépare à ceux qui y renoncent ; à devenir le sel de la terre pour se défendre de la corruption du siècle ; à préserver les autres de la contagion du mauvais exemple en les détournant des compagnies dangereuses. Il leur disait souvent qu'il les envoyait comme Jésus avait envoyé ses Apôtres, comme des brebis parmi les loups pour les convertir en agneaux en leur faisant quitter leur férocité. Il leur insinuait que tout devait parler en eux, afin que la seule vue de leurs personnes fût une prédication vivante ; que, par le titre de leur profession, ils avaient pris Jésus-Christ pour leur partage ; que, comme lui, ils devaient pratiquer la pauvreté, le plus riche de tous les biens à qui en connaît le prix ; qu'ils devaient se borner, comme les Apôtres, à recevoir ce qui leur était offert volontairement : *Solis eleemosynis spontè oblatis viverent*, dit l'office du saint. Quelle impression ne fait point la parole quand elle est soutenue par la force de l'exemple, surtout lorsque l'on parle de la part de Dieu et que c'est lui qui inspire tout ce que l'on doit dire : *Tanquàm* Deo *exhortante per me !* (II Cor. v). — Lorsqu'on sème dans une terre bien préparée, que l'on parle à des cœurs qui brûlent du désir de pratiquer leurs devoirs, quels fruits ne doit-on point attendre ! S. Gaétan fit autant de successeurs de sa piété qu'il entra de disciples dans sa congrégation, et nous voyons encore à présent ce saint homme reprendre une nouvelle vie dans chacun de ses enfants. (*Le même*).

[Son humilité profonde]. — S. Gaétan avait sans doute bien des sujets d'être tenté de vanité pour tant de bonnes œuvres ; car, d'un côté, tout était dangereux de la part des hommes flatteurs, et, en ce qui vient de Dieu, tout contribuait à élever sa vertu, même sans aucun consentement de sa part. N'aima-t-il point à se voir distingué par tant de dons si rares, qualités qui lui donnaient un degré de supériorité si sensible sur les autres ? Non, le saint homme se regarde toujours comme le dernier de tous dans la maison de Dieu ; il se traite comme le plus grand pécheur, et consent à être traité ainsi par les autres. Lorsqu'il se vit établi chef d'un nouvel

ordre, dont les sujets lui attiraient tant de bénédictions, n'eut-il pas quelque complaisance dans sa domination ? Ne s'arrêta-t-il point à cet écueil assez ordinaire de la vertu, je veux dire à l'estime des hommes ? Non ; son humilité est à l'épreuve de toutes les tentations, même les plus imperceptibles, parce qu'il est persuadé que Dieu est tout, et que l'homme n'a que le néant pour son partage. Il était persuadé que Dieu ne nous élève que pour lui procurer toute la gloire dont nous sommes capables, que nous devons lui rapporter tous les bons succès, et qu'à lui seul appartient toute la gloire, tout ce qu'il peut y avoir de bon dans les créatures. (*Le même*).

[Prédicateur de la paix]. — S. Gaétan ne se contenta pas de conserver la paix en lui-même et dans sa petite famille, il fit toujours tous les efforts possibles pour procurer cette paix et apaiser le feu de la division partout où il le trouva. Le peuple de Vérone étant entièrement aliéné de son évêque, et les choses étant sur le point d'exciter une guerre civile par les contestations continuelles, le pape Clément VII ordonna à Gaétan de se rendre incessamment à Vérone, pour y rétablir la bonne intelligence entre l'évêque et les habitants. Le saint s'y employa tout entier, et fit tant par ses remontrances, et par l'autorité que lui donnait sa réputation, dont les esprits étaient déjà prévenus en sa faveur, et encore plus par la force de ses prières et des larmes qu'il versa devant Dieu, qu'il remit le calme dans les esprits, et fit enfin rentrer le peuple dans son devoir. Et ce ne fut pas seulement dans cette ville que l'on vit des marques du pouvoir que Dieu avait donné à notre saint pour procurer la paix et la bonne intelligence : il n'y eut point de peuple, de ville, de famille en division, où Gaétan, par la force de son zèle et de ses discours, ne terminât les différends et n'assoupît entièrement les troubles : et cela non-seulement pendant sa vie, mais après sa mort même. Une guerre civile qui s'éleva dans le royaume de Naples fut apaisée par son intercession, et le peuple de ce royaume s'adresse encore à présent à ce saint, quand la division s'élève entre les habitants ou de la ville ou de la campagne, et il obtient ordinairement l'effet de sa demande. (*Vie du Saint*).

[Exercices de charité]. — La charité de notre saint était trop étendue pour se terminer à sa seule congrégation. Il serait inutile de répéter que son cœur était ouvert à tous les malheureux. Lorsqu'il était encore dans le siècle, il visitait les hôpitaux, exhortait les malades, consolait les affligés, mettait la paix dans toutes les familles, et donnait ainsi un bel exemple aux pasteurs d'exposer, dans le besoin, leur vie pour le salut de leur troupeau. Dans une ville il rallumait la ferveur des pieux exercices, dans une autre il relevait des hôpitaux qui tombaient en ruine ; tantôt il consolait les malades et les exhortait à la patience, ou il visitait les prisonniers et leur portait des aumônes ; tantôt il visitait les temples et les

tombeaux des martyrs. Il était de toutes les parties de piété. Il n'y avait point de congrégation où il ne se fit inscrire; il les édifiait toutes par son assiduité, et les excitait par les saints exemples de sa dévotion. Mais, comme le Sauveur avait rapporté toutes ses souffrances et tous ses travaux à la sanctification des âmes, S. Gaétan avait toujours cette même vue dans les œuvres de charité qu'il exerçait envers le prochain. Ainsi n'y eut-il point de soin qu'il ne se donnât pour l'Eglise et pour chacun des fidèles. Sa charité était toujours en mouvement. Il prêchait, il catéchisait, et la parole de Dieu devenait dans sa bouche un lait pour les enfants et les faibles, et un pain solide et nourrissant pour les forts et les parfaits. — Ce ne fut pas assez pour lui d'opposer aux schismatiques une vie qui était une espèce de controverse muette, mais efficace: il s'éleva contre eux dans la chaire. Il leur remontrait le terrible précipice où ils se jetaient en remuant les bornes de leurs pères, et prétendant mettre un autre fondement que celui qui avait été mis par les Apôtres. Il est vrai, leur disait-il, qu'on ne peut trop gémir des désordres qui déshonorent les enfants de Dieu; mais c'est une entreprise téméraire à des particuliers que de vouloir, sans aveu, sans caractère, sans mission, y apporter remède; que de vouloir s'éloigner de la tradition, c'était visiblement se jeter dans un abîme sans fond; que c'était à la sainte Eglise à réprimer les scandales; qu'il fallait attendre son jugement sur cela, que c'était une chose insoutenable que de prévenir ses jugements; que de rompre son unité c'était se déclarer visiblement ennemi du Sauveur, et se dévouer au service du démon (*Ibid.*).

[Mort de S. Gaétan]. — Parmi tant de travaux que le saint homme prenait pour toutes les personnes en général, et surtout pour celles qui souffraient quelque affliction que ce fût, il ne négligea pas cependant sa congrégation. Ce fut pour elle qu'il entreprit tant de pénibles voyages, malgré les rigueurs de l'hiver, parmi les chaleurs de l'été, au travers des périls sur la terre et des écueils sur la mer. La cour de Rome, le saccagement de cette grande ville, la famine, la peste, la piété même et la libéralité des grands et des évêques, tout enfin semblait s'opposer à l'institution et au progrès de son ordre naissant: sa charité surmonta tous ces obstacles. D'autre part, la guerre civile s'étant élevée dans la ville de Naples, la noblesse, unie au peuple contre le gouvernement, les bannis et les scélérats rappelés dans la ville pour la défendre ou plutôt pour la ravager, tous les habitants barricadés dans chaque quartier, des ruisseaux de sang coulant par toutes les rues, les massacres fréquents, le feu mis dans la plus grande partie des maisons; le gouverneur d'un côté, et les habitants de l'autre, s'efforçant d'ensevelir cette fameuse ville sous ses propres ruines: tous ces malheurs plongèrent dans l'amertume les gens de bien, et surtout S. Gaétan. La Providence voulut qu'il passât par cette épreuve, et qu'il vît de ses yeux, avant de mourir, la désolation générale d'une ville qu'il

chérissait tendrement. Mais les sacriléges inouïs qui s'y commirent lui blessèrent encore plus le cœur que les meurtres et les incendies dont il fut témoin. Que ne fit-il point pour arrêter ce torrent? Il va implorer la clémence du gouverneur; il va trouver les seigneurs, les magistrats, tous ceux qui étaient en autorité ; il se tourne à Dieu par ses soupirs et ses gémissements; mais les arrêts immuables de sa justice sur les têtes criminelles s'opposant aux vœux de ce saint homme, et le feu de la discorde croissant de jour en jour, bien loin de diminuer, il fut tellement saisi de douleur, pour l'excès de tant de misères accablantes, qu'il tomba malade d'une fièvre lente, qui, le consumant peu à peu, aboutit enfin à une mortelle langueur ; et succombant à la violence de son mal, il demanda par grâce d'être porté sur la paille, disant qu'à un homme qui avait choisi l'abjection et la pauvreté il ne fallait plus rien davantage. On peut juger de quel excès de douleur furent pénétrés ses enfants, à ce dernier moment, surtout lorsqu'ils entendirent le saint homme les supplier de lui pardonner toutes les fautes qu'il avait pu commettre à leur égard. Enfin, il les conjura tous de se prévenir les uns les autres en honneur, de se supporter dans leurs défauts, de conserver l'esprit de leur vocation, de s'affermir dans leur abandon à la divine Providence. Ce furent là les dernières paroles que le saint proféra, sans que ses enfants pussent lui répondre autrement que par leurs gémissements et par leurs larmes. Au moment même, il entra dans une douce et paisible agonie, et, conservant jusqu'au dernier soupir la liberté d'esprit, plein de ferveur et de confiance, il remit sa sainte âme entre les mains de Dieu. (*Vie du Saint*).

[Imiter Gaétan]. — Vous me demanderez maintenant en quoi nous pouvons imiter un si grand saint. Nous devons être convaincus, comme lui, que Dieu est l'auteur et la source de tous les biens, que c'est uniquement à sa bonté que nous en sommes redevables, et d'elle seule que nous les devons attendre : que de là nous devons avoir une entière confiance en sa providence, puisqu'il s'est engagé à nous assister en tous nos besoins, et nous a commandé de croire que nous recevrons l'effet de nos demandes licites : *Credite quia accipietis* (Marc. XXI) : et c'est ce qui doit rendre notre confiance inébranlable. — Nous pouvons imiter sa pauvreté, puisqu'elle peut convenir à toutes sortes d'états, et que c'est la pleine confiance en Dieu de notre saint qui lui a fait embrasser cette vertu évangélique, d'autant plus parfaite que sa vue est toujours élevée en Dieu, sans rien tenir de la terre. L'exemple de ce grand homme, si nous sommes trop imparfaits pour le suivre, doit au moins nous apprendre à modérer et régler le désir d'amasser des richesses périssables. — Nous pouvons encore l'imiter dans ce renoncement parfait, non-seulement aux richesses par la sainte pauvreté, mais aux grandeurs, aux honneurs, aux plaisirs et à toutes les espérances du siècle qui peuvent

flatter les sens. — Nous pouvons imiter la ferveur de ce saint homme à servir DIEU constamment, au milieu des troubles publics, des guerres civiles, nous soutenant toujours avec égalité au service de DIEU, dans les occasions les plus difficiles et les tentations les plus violentes. — En vain me direz-vous que vous êtes faibles, qu'il vous est impossible de parvenir à un si haut point de sainteté. Comment, je vous prie, ce saint y est-il parvenu ? Il a commencé par s'attacher à DIEU, l'aimer, se fortifier dans son saint amour ; ainsi, de petits commencements on monte au plus haut degré de la parfaite dilection. Ne cherchons donc point d'excuses frivoles : car rien n'est difficile à celui qui aime ; et, si nous voulons parvenir à cette gloire immortelle où est monté ce grand saint, efforçons-nous d'imiter le plus que nous pourrons les exemples de sa sainte vie. (**Houdry**).

SAINTE CLAIRE.

AVERTISSEMENT.

Ste Claire, *si célèbre dans toute l'Église et par l'éclat de sa vertu et par le nombre des saintes filles dont elle est reconnue la mère, a été, comme l'on sait, fille et disciple du séraphique S. François d'Assise.* Dieu, *qui est admirable dans ses saints, a fait voir, dans cette illustre fondatrice d'un ordre austère, que le sexe le plus faible est capable des plus hautes entreprises et des vertus les plus héroïques, puisque ce que S. François a été parmi les hommes, Ste Claire l'a été parmi les vierges. Voilà, à mon avis, en ce peu de paroles, la matière de l'éloge le plus achevé qu'on en puisse faire, et la plus juste idée qu'on en puisse donner.*

L'avantage que je trouve à traiter ce sujet est que les mêmes matériaux qui ont servi pour le panégyrique de S. François peuvent être employés dans l'éloge de Ste Claire, *à cause de la ressemblance des mêmes desseins, des mêmes moyens et de la même conduite dans l'exécution de leur projet, et encore plus particulièrement pour les exemples des mêmes vertus de pauvreté, d'humilité et de pénitence, que l'un et l'autre ont donnés aux religieux dans le genre de vie qu'ils ont embrassé.*

§ I.

Desseins et Plans.

I. — Nous pouvons considérer Ste Claire en trois états : 1°. Comme fille de saint François d'Assise ; 2°. Comme épouse de Jésus-Christ ; 3°. Comme mère de son ordre.

Première Partie. — Cette sainte étant considérée comme fille de S. François, on peut dire que, comme, dans la nature, ceux qui donnent la vie aux autres sont appelés les pères et les mères de leurs enfants, de même, dans l'ordre de la grâce, ceux qui sont les coopérateurs de la Providence divine pour la sanctification des autres, et qui leur procurent la vie spirituelle, peuvent justement participer à ce titre de pères ou de mères de ceux à qui ils la donnent. C'est ainsi que S. Paul parle des chrétiens que Dieu avait convertis par son ministère : il dit qu'il les a engendrés à l'Evangile : *Per Evangelium ego vos genui.* Et lorsqu'il recommande Onésime à Philémon, il l'appelle le fils de ses liens et de ses chaînes, parce qu'il l'avait appelé à l'Eglise étant captif dans la prison. C'est en cette qualité que S. François a regardé tous ceux qu'il a convertis, ou qu'il a fait passer d'une vie libertine et criminelle à une vie chrétienne et sainte, et encore plus particulièrement ceux qu'il a portés par son exemple à embrasser la croix du Sauveur et à se consacrer au service de Dieu dans la vie religieuse. C'est le rapport particulier qu'il a avec Ste Claire, et qui donne lieu de dire qu'il en est le père, et que la sainte est la fille de ses soins, de ses instructions et de ses exemples, puisqu'il a coopéré avec Dieu dans ce dessein, et qu'il a été l'instrument dont la Providence s'est servi pour élever Ste Claire à cette éminente sainteté qui l'a rendue si recommandable, et qui fait que l'Eglise la propose aux vierges consacrées à Dieu comme un modèle de la plus haute perfection.

Pour développer ceci, Ste Claire, en qualité de fille du séraphique François, a eu deux avantages pour remplir les desseins que Dieu avait sur elle : — 1°. Elle a participé excellemment à son esprit ; — 2°. Elle a fidèlement imité ses exemples. — Elle a participé à son esprit par un parfait dépouillement de toutes choses, un abandon entier à la Providence, un renoncement universel au monde, à ses parents, à ses biens, à toutes les espérances qu'elle pouvait avoir en cette vie, pour se donner uniquement à Dieu : ce qui est proprement l'esprit de S. François,

mais qu'il semble avoir transmis à sa fille Ste Claire, puisqu'elle commença dès ses premières années à donner des preuves de ce détachement parfait des biens de la terre, de tous les divertissements, de tout ce que les gens du siècle recherchent avec ardeur. On peut s'étendre sur la générosité de cette résolution, sur le courage qu'elle fit paraître à l'exécuter, et dans la résistance qu'elle fit à ceux qui employèrent jusqu'à la force et à la violence pour la détourner de cette entreprise. De plus, elle fit paraître qu'elle était animée de l'esprit de son glorieux père en pratiquant les vertus dont elle avait les exemples devant les yeux : — une pauvreté si étroite, qu'on la croyait au-dessus des forces non-seulement de son sexe, mais même des forces humaines ; jusque-là que le Saint-Siége fit d'abord difficulté de l'approuver, et proposa plus d'une fois de la modérer ; on sait sa réponse à l'offre qu'on lui en fit ; — une humilité qui a été jusqu'à l'anéantissement, et telle que S. François l'a pratiquée ; — une pénitence et une mortification dont la rigueur va au-delà de tout ce que l'on peut croire et s'imaginer, dans un sexe naturellement ennemi de toute austérité ; mais c'est une digne fille de S. François, qui ne trouve rien de capable de la rebuter. C'est ainsi que ce saint patriarche a élevé Claire à une si haute perfection, par la pratique des vertus les plus éminentes, et qu'il l'a préparée à devenir l'épouse de Jésus-Christ.

Seconde Partie. — C'est proprement l'Eglise qui est l'épouse de Jésus-Christ, selon le sentiment des SS. Pères, ce qui n'empêche pas toutes les vierges, et particulièrement celles qui se sont consacrées au service de Dieu dans l'état religieux, de participer à cette glorieuse qualité, selon le sentiment commun de l'Eglise, qui leur donne ce titre par préférence à toutes les autres. Mais, entre les vierges consacrées à Dieu, et qui ont renoncé aux alliances du siècle, je n'en trouve point qui ait mérité cet honneur à plus juste titre que l'illustre Ste Claire : — 1°. Parce qu'elle s'est consacrée de bonne heure au Sauveur, en rejetant tout autre époux qu'on lui présentait ; — 2° Parce qu'elle lui a été constamment fidèle jusqu'à la fin de sa vie ; — 3° Parce qu'il y en a eu peu qui soient entrés dans les intérêts du Fils de Dieu comme cette épouse qui a tout rapporté à sa gloire et qui n'a jamais eu d'autre vue que de lui plaire. — 4° Parce qu'il y a eu entre le Sauveur et elle une communication de souffrances, de gloire et de pouvoir. Ce sont les mêmes avantages que Dieu a procurés à l'Eglise, qui est par excellence son épouse.

Trosième Partie. — Le troisième état où l'on peut considérer Ste Claire est une suite nécessaire des deux autres : savoir que, étant fille de S. François et épouse de Jésus-Christ, il faut, conséquemment, à ces deux qualités joindre celle de Mère du nouvel ordre qu'elle a institué, qui a étendu l'esprit de l'un, et donné à l'autre une infinité d'épouses. Comme fille de S. François, elle a été la coopératrice de son zèle, pour rappeler dans le christianisme l'esprit de pauvreté, d'humilité et de péni-

tence, et a partagé avec lui cette gloire, afin que, pendant que de son côté il appelle les hommes à la perfection de l'Evangile, elle appelle les filles à la même perfection. Aussi a-t-elle institué une famille nombreuse, qui, animée de l'esprit de S. François, embrasse avec courage tout ce qu'il y a de plus rude et de plus difficile dans l'état religieux. C'est par ce moyen qu'elle est devenue la mère d'une nombreuse postérité, qui subsistera dans tous les siècles, comme elle s'est étendue dans tous les royaumes, et presque dans toutes les villes, ainsi qu'a fait l'ordre de S. François. Ajoutez que, comme c'est par l'exemple que l'on donne aux autres qu'on est père de ceux à qui l'on procure la vie de la grâce ou un progrès considérable dans la sainteté, la glorieuse Ste Claire ne doit-elle pas être appelée la mère de tant de saintes filles qu'elle a conduites dans la voie de la perfection, comme elle reconnaît elle-même S. François pour son père parce qu'il lui a montré le premier ce chemin si peu connu, et depuis si fréquenté. Et ainsi, âmes religieuses, saintes filles d'une si sainte mère, vous vous rendez dignes de ce nom en suivant les exemples qu'elle vous a laissés.

—

II. — *Quàm pulchra est casta generatio cum claritate*: Qu'une chaste génération a de clartéet de beauté (Sap. IV)!—DIEU, qui avait fait naître en la ville d'Assise un modèle, pour les hommes, de la plus haute perfection évangélique en la personne du grand et séraphique François, a bien voulu donner aux personnes de l'autre sexe un semblable modèle, qui est l'illustre Ste Claire, laquelle, ayant pris naissance dans la même ville, embrasse le même genre de vie et le même institut. De disciple qu'elle a été de ce grand saint, et élevée à son école, elle s'est rendue toute semblable à son maître et père spirituel :

1°. Par la sainteté de sa vie et par la pratique des vertus les plus héroïques : savoir, la pauvreté évangélique dans la plus grande rigueur ; l'humilité la plus profonde, la plus austère mortification ; en un mot, par un genre de vie opposé à toutes les maximes de la sagesse du monde.

2°. Par l'institution d'un ordre qui tend à la même perfection : ce qui l'a rendue, par l'état et la sainteté de sa vie, mère d'une belle et grande postérité de saintes religieuses, lesquelles, à son imitation, se consacrent au service de l'Epoux céleste : ce qu'on peut appeler, avec l'Ecriture, une belle et chaste génération. *Quàm pulchra est casta generatio cum claritate!*

—

III. — *Hæc est virgo sapiens, et una de numero prudentûm.* — Ces paroles sont tirées de l'office des vierges que l'Eglise honore. La sagesse, selon S. Thomas, est une connaissance intime et profonde qui pénètre les sens des choses, et la prudence est une vertu qui fait employer les moyens

les plus efficaces pour parvenir à une fin noble que l'on a en vue. On ne peut faire un plus juste éloge de l'admirable Ste Claire qu'en la représentant comme une de ces vierges que l'Eglise compte parmi celles qui, dans la conduite de leur vie , ont fait paraître une prudence toute chrétienne et éclairée des lumières d'en haut; ce qui lui a fait donner le nom de *Claire* aussitôt qu'elle eut vu le jour. Au sentiment de Tertullien, la véritable sagesse ne se trouve que dans la religion chrétienne, et il n'y a point d'autre règle de prudence que de mettre en pratique les maximes de l'Evangile, qui conduisent à la plus éminente sainteté. Je justifierai ce glorieux titre si je vous fais voir dans Ste Claire les lumières d'une sagesse toute divine, lesquelles lui ont découvert:

1°. La vanité du monde, pour le mépriser et l'abandonner aussitôt qu'elle l'a connu.

2° La fin pour laquelle elle était au monde; savoir, pour se sanctifier, et pour cela, prendre les moyens les plus sûrs d'arriver à la plus haute perfection en embrassant la vie religieuse.

3°. Nous apprenons, par son exemple, que la véritable sagesse est celle de la croix, qui a confondu la sagesse de la chair et la prudence du siècle : car ce sont les ennemis de Dieu et de notre véritable bonheur.

—

IV. — *Erit nomen tuum in numero sanctorum et justorum* (Judith. xx.) Il n'appartient qu'aux personnes sages de donner un nom à chaque chose qui soit comme l'abrégé de sa nature et de ses perfections: mais, comme ceux qu'on impose aux hommes dès leur naissance n'ont le plus souvent nul rapport à ce qu'ils font ni à ce qu'ils feront dans la suite du temps, il faut dire que le hasard et le souhait qu'on fait pour eux y a plus de part que la prudence humaine, laquelle ne peut pénétrer dans l'avenir. Delà vient que, bien que l'histoire sainte et l'histoire profane nous fournissent un assez grand nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe qui ont rempli l'augure de leurs noms, il y en a mille fois davantage qui l'ont démenti par leurs mœurs et par des actions toutes contraires. Ce qui n'a pas cependant empêché S. Chrysostôme de dire que les noms qui signifient quelque chose de grand sont des noms onéreux, parce qu'ils imposent à ceux qui les portent la nécessité d'en soutenir l'éclat par de belles actions, afin de répondre à ce qu'ils signifient (1). Ne trouvez donc pas étrange que, pour faire l'éloge de Ste Claire, je l'emprunte de la signification du nom qu'elle porte, puisque, selon le rapport des historiens de sa vie, le Fils de Dieu, qui est la sagesse incarnée, révéla à la mère qui portait cet

(1) On peut voir, dans les Noms de Jésus-Christ, ouvrage de Louis de Léon, traduit par M. l'abbé V. Postel, une longue et savante dissertation de cet illustre auteur espagnol sur les noms propres en général, sur leur valeur, leur signification, leur origine, etc.

enfant dans son sein qu'elle enfanterait une lumière qui remplirait le monde de clarté : c'est pour cette raison qu'on lui donna le nom de *Claire*, qu'elle a si dignement rempli :

1°. Parce qu'elle a été éclairée des lumières célestes et de la clarté de la plus haute sagesse, qui lui a fait mépriser la fausse lueur de la sagesse mondaine, en embrassant la croix et les maximes de l'Evangile dans l'état religieux.

2°. En éclairant ensuite le monde par l'éclat de ses vertus, par ses œuvres miraculeuses, et par le grand nombre de vierges qui se sont mises sous sa conduite, et qui brillent maintenant comme autant d'astres dans le ciel : *Qui ad justitiam erudiunt multos fulgebunt sicut stellæ in perpetuas æternitates.*

—

V. — *Prudentes virgines ornaverunt lampades suas, et exierunt obviàm sponso.* (Matth. xxv.)—Ce serait un dessein assez juste, pour réunir toute la vie de Ste Claire, que de faire voir :

1°. Sa fidélité à répondre à la grâce de sa vocation pour aller recevoir l'Epoux céleste. Car Dieu s'étant servi du grand S. François pour inspirer à cette sainte le genre de vie le plus parfait et le plus contraire aux maximes du siècle, elle suivit sans balancer cette voie étroite qui conduit à Dieu, surmonta tous les obstacles qui s'y opposaient, et demeura victorieuse de tous les efforts que firent ses proches aussi bien que de tous les artifices dont ils se servirent pour l'en détourner.

2°. Son courage et sa confiance à s'acquitter des devoirs de son état, et à observer à la rigueur la règle que son saint directeur a établie dans son ordre, par un Institut pris sur un modèle si parfait.

3°. Les grâces et les bénédictions que Dieu a versées sur cet ordre, qui a observé, et qui observe encore, avec tant de fidélité et de courage, ce qu'il y a de plus parfait dans le service de Dieu et dans la vie religieuse.

§ II.

Les Sources.

Dans les *Chroniques de l'ordre de S. François*, on lit la vie, les vertus, les actions, les miracles de Ste Claire, assez au long pour y trouver de quoi faire son panégyrique.

Vadingus, dans les *Annales des Frères-Mineurs,* rapporte la même vie et tout ce qui regarde cette grande sainte.

Ribadeneira, *Vies des Saints*, 12 Août.

Hermant, *Histoire de l'établissement des ordres religieux,* ch. 36.

Le **P. Croiset,** *Exercices de piété*, 12 Août, a fait un abrégé de la même vie en forme de panégyrique.

Le **P. Nouet,** *Vie de Jésus-Christ dans ses saints*, 12 Août, a une méditation sur ce sujet, où il relève les principales vertus de cette sainte, et les grâces qu'elle a reçues de Dieu.

Biroat, Panégyriques.

Le **P. Texier,** Panégyriques.

Eloges historiques des saints.

Le **P. Lejeune,** de l'Oratoire, Sermons.

§ III.

Passages, exemples et applications de l'Écriture.

Ego autem mendicus sum et pauper ; Dominus sollicitus est mei. Ps. 39.

Pour moi, je suis un pauvre et un mendiant ; le Seigneur prend soin de moi.

Omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem aut matrem, aut uxorem aut filios, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit. Matth. XIX, 29.

Quiconque abandonnera sa maison, ses frères, ses sœurs, son père, sa mère, son épouse, ses enfants, ses biens, à cause de mon nom, en recevra le centuple et possédera la vie éternelle.

Existimo omnia detrimentum esse propter eminentem scientiam Jesu-Christi *Domini*

J'estime que toutes les choses de ce monde doivent être méprisées, pour acqué-

mei, propter quem omnia detrimentum feci et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam. Philipp. III, 8.

rir la science éminente de Jésus-Christ, pour qui j'ai tout sacrifié et regardé comme de la boue, afin de le posséder.

Si commortui sumus (cum Christo) et convivemus cum illo; si sustinebimus, et conregnabimus. II Tim. II, 11.

Si nous mourons avec Jésus-Christ, nous vivrons avec lui : si nous souffrons avec lui, nous régnerons avec lui.

Mihi absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu-Christi, *per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.* Galat. VI, 14

A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose que dans la croix de Jésus-Christ Notre-Seigneur, par qui je suis crucifié et mort au monde, comme le monde est mort et crucifié pour moi.

Qui autem Christi sunt carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis. Ibid.

Ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair, avec leurs vices et leurs mauvais désirs.

Hoc scientes, quia vetus homo noster simul crucifixus est, ut destruatur corpus peccati et ultrà non serviamus peccato. Rom. VI, 6.

Soyons instruits de ce point, que notre vieil homme a été crucifié avec Jésus-Christ pour détruire le corps du péché, et que nous ne soyons plus esclaves du péché.

Semper mortificationem Jesu *in corpore nostro circumferentes, ut et vita* Jesu *manifestetur in corporibus nostris.* II Cor. IV, 10.

Portons toujours en nos corps la mortification de Jésus, afin que la vie de Jésus soit manifestée en nous.

Quàm pulchra est casta generatio cum claritate. Sapient. IV.

Qu'une chaste génération a de beauté !

Clara est, et quæ nunquàm marcescit, sapientia. Sapient. VI, 13.

La sagesse est lumineuse et ne se flétrit jamais.

Est sapiens animæ suæ sapiens. Eccli. XXXVII, 25.

L'homme sage est sage pour lui-même et pour le salut de son âme.

Hæc est virgo sapiens et una de numero prudentùm. Offic. SS. Virginum.

Celle-ci est une vierge sage, et du nombre de celles qu'on appelle prudentes.

Confortatum est cor tuum, eò quòd castitatem amaveris : ideò benedicta eris in æternum. Judith. XV, 11.

Votre cœur s'est fortifié, parce que vous avez aimé la chasteté : c'est pourquoi vous serez bénie éternellement.

Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis. Ps. 10.

Vous l'avez prévenue, Seigneur, des bénédictions de votre douceur.

Obsecro vos per misericordiam Dei, *ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem.* Rom. XII, 1.

Je vous conjure, mes frères, par la miséricorde de Dieu, de lui offrir vos corps comme une hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux.

EXEMPLES ET FIGURES TIRÉS DE L'ÉCRITURE

[Le palmier est une excellente figure de Ste Claire et de son ordre]. — L'Ecriture compare le juste au palmier, qui n'est d'abord qu'un arbrisseau faible, rampant et de peu d'apparence ; dont l'écorce, dit S. Grégoire, est rude ; tout ce qui en paraît au-dehors n'a rien d'agréable, ni qui marque l'utilité qu'on en retirera dans la suite. Mais, à mesure que cet arbre s'élève, il s'étend, se fortifie, réjouit la vue par l'étendue de ses branches, et son fruit sert à la nourriture des hommes, et tout ce qui vient de cet arbre est d'une utilité qu'on ne peut assez admirer. C'est une naïve idée que le

texte sacré nous donne de chaque juste en particulier, mais c'est une peinture assez naturelle de Ste Claire et de son ordre. Car, sans examiner tous les rapports qu'on y peut remarquer, deux suffiront pour notre sujet. — Le premier est qu'on remarque dans le palmier comme deux sexes, qui croissent à l'ombre l'un de l'autre, et dont la fécondité naît de la mutuelle dépendance qu'ils ont. Or, qui ne voit le rapport de cet arbre avec Ste Claire et S. François dans leur institut, dont l'un tire son origine, son progrès et sa perfection de l'autre? Qui ne sait que l'un ne se soutient que par l'autre : je veux dire que l'institut de Ste Claire n'est florissant en toutes sortes de vertus qu'autant qu'il a de rapport et de ressemblance à celui de S. François. Ce sont deux palmiers qui se regardent, se soutiennent, et trouvent leur accroissement et leur fécondité spirituelle dans le rapport qu'ils ont ensemble. — Le second rapport est que, comme nous l'avons dit, le palmier est enveloppé d'une écorce rude quand il sort de la terre. et qu'il n'a rien d'agréable ou qui donne espérance de ce qu'il sera un jour : qui ne voit dans cette peinture l'austérité de l'ordre que Ste Claire a fondé sur le modèle de celui de S. François? Les dehors en sont rudes, les jeûnes, les veilles, les cilices, pauvreté et mendicité jusqu'alors inouïes ; rien de plus rude et de plus désagréable à la vue ; mais, à mesure que ce palmier s'élève, on en admire la beauté et l'étendue, la force et surtout la fécondité, puisque une troupe presque innombrable de vierges illustres par leur naissance et par leurs vertus renoncent à tous les attraits du monde pour embrasser cet ordre, et suivre l'exemple de Claire, afin de goûter avec joie les fruits que produit cet heureux palmier : *Ascendam in palmam, et apprehendam fructus ejus* (Cantic. VII).

[Figure d'Ezéchiel]. — Si l'on suivait l'ordre des temps, ne croirait-on pas voir un autre Ezéchiel en la personne de l'illustre vierge Ste Claire? DIEU dit un jour à ce prophète : « Fils de l'homme, tu demeures au milieu d'une nation corrompue : quitte ce mauvais peuple ; emporte tes meubles, et perce sur le soir la muraille de la maison où tu es, pour en sortir par la brèche que tu auras faite. Couvre ton visage d'un voile, pour ne plus voir la terre et pour n'en être plus vu. C'est toi que j'ai choisi pour être un prodige dans la maison d'Israël. » DIEU donne à Claire le même conseil, par l'organe de S. François d'Assise, son directeur. Là, DIEU fait emporter à ce prophète le peu de meubles qu'il avait, et veut que, chargé de ce fardeau, il paraisse aux yeux de tout le peuple : ici, François conseille à notre jeune vierge de se faire voir en un jour solennel, où les assemblées sont plus nombreuses dans l'Eglise, avec l'attirail et les ornements de la vanité mondaine. Là, le prophète obéissant à l'ordre de DIEU, perce sur le soir la muraille de la maison où il est, et passe par la brèche qu'il y a faite : ici, notre jeune vierge quitte ses parents, et, sans passer par la porte ordinaire, elle en débouche une

qui était fermée. Là, le prophète, pour ne plus voir la terre, se couvre d'un voile, et trouve d'officieuses épaules qui le portent : ici, notre sainte prend le voile sacré, et trouve une officieuse troupe de religieux qui la reçoivent un cierge à la main, et qui la regardent déjà comme un prodige de la maison d'Israël. Mais ce prodige étonne encore davantage quand on fait attention qu'il a été suivi par plusieurs vierges, qui se sont consacrées à Dieu, comme elle, en renonçant au monde avec éclat et en méprisant tout ce qu'il a de plus séduisant.

[La femme forte]. — Il est vrai que l'adresse et le courage de Jahel, qui endort le général Sisara et lui ôte la vie est admirable. La sainte et courageuse veuve Judith, qui met la confusion et le désordre dans le camp de Nabuchodonosor par le meurtre du général, ne l'est pas moins. Cette généreuse femme qui, voyant Abimélech au pied d'une tour, et qui, le blessant à mort d'une tuile qu'elle lança sur lui, l'oblige de se retirer avec confusion, est à admirer. Le prophète Elisée est aussi admirable dans l'aveuglement dont il frappa les troupes des rois de Syrie, les éloignant ainsi de Samarie.—Mais le courage de la vierge Claire est plus digne d'admiration encore. Cette sainte fille, relevant d'une longue maladie, toute faible qu'elle était encore, ayant su que les Sarrasins venaient fondre sur son monastère, se fait porter de son lit à l'entrée de la maison ; et, prenant le saint ciboire entre ses mains, elle dit au Sauveur, qui y était renfermé, ce que David disait en une autre occasion : «Seigneur, n'abandonnez pas des âmes qui vous bénissent à la fureur des bêtes : levez-vous, et jugez vous-même votre propre cause. » La confiance de cette sainte fille écarte les barbares par une force invisible ; ils se retirent en désordre, et cet ange incarné fit en cette occasion ce que cette spirituelle intelligence fit au commencement du monde en chassant Adam le pécheur du Paradis terrestre, dont l'entrée lui était interdite.

[L'arche d'alliance]. — Ce n'est plus cette arche de l'ancienne alliance dont se saisit notre Sainte pour aller au-devant des barbares : aussi n'était-ce point la faible idole de Dagon et le peuple d'Ascalon qu'elle avait à combattre : c'est une multitude effroyable de Sarrasins, beaucoup plus cruels que l'ancien peuple idolâtre. Le son des trompettes qui renversa les murs de la superbe Jéricho eût été trop faible pour vaincre ces troupes innombrables, qui vinrent se présenter devant la maison de notre sainte : aussi prit-elle entre ses mains l'Arche de la nouvelle alliance. Elle crut ne pouvoir éloigner ces barbares qu'en ayant avec elle le Dieu des armées. Sa confiance ne fut point vaine, et le Seigneur, devant qui les choses les plus fortes ne sont que faiblesse, fit disparaître en un instant cette multitude effrénée de scélérats, qui se promettaient déjà par avance de triompher de la faiblesse de ces saintes filles. Ce ne sont plus ces jeunes hommes qui frappèrent d'aveuglement une troupe encore plus aveugle de So-

domites qui voulait satisfaire ses passions brutales : c'est le souverain maître des anges et des hommes, qui dissipe, qui confond, qui renverse des soldats cruels et impudiques, ne voulant pas permettre que la pureté des vierges qui lui sont consacrées souffre aucune tache et soit exposée à la moindre insulte.

[Claire et François]. — Comme au seul nom de François d'Assise tout l'Evangile en abrégé vient s'offrir à nos yeux, dans sa personne, dans sa vie, dans sa règle : pauvreté évangelique, détachement parfait, vie de mortifications et de souffrances, amour des abjections et des humiliations ; en un mot, les caractères les plus éclatants du tableau de Jésus-Christ donnés en spectacle à tous les hommes, et mis, pour ainsi dire, dans un jour plus favorable que jamais pour attirer les regards du monde chrétien ; nous pouvons en dire autant de la sainte et illustre fille Claire. Ce saint patriarche, si célèbre dans l'Eglise, me paraît comme une victime innocente, qui, clouée à la croix du Sauveur, a reçu par cette union parfaite l'impression de tous les traits qui le rendent en cela si semblable au Fils de Dieu. Nous n'avons qu'à considérer attentivement l'incomparable Claire pour convenir de la parfaite ressemblance qu'elle a avec ce séraphin incarné. Il n'est pas besoin de les mettre en parallèle pour expliquer ma pensée, et de les exposer à vos yeux de cette manière: il serait nécessaire, pour cela, de faire l'éloge de tous les deux ensemble. Je me bornerai donc à vous faire voir que leurs vertus les plus éclatantes ont été les mêmes ; que la passion dominante de notre sainte, comme celle du patriarche François, fut toujours de se conformer à l'exemple du Sauveur, de représenter en elle-même, le plus vivement qu'il lui serait possible, l'image de Jésus crucifié. Leur esprit, leurs sentiments, leur anéantissement, l'amour pour la retraite, leurs mortifications et leurs croix, eurent une si parfaite ressemblance, se trouvèrent dans une telle conformité, que, si le patriarche François fut une copie la mieux ressemblante au Fils de Dieu crucifié, sa sainte fille Claire en fut aussi une très-parfaite et de son père François et du Sauveur même.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

Imitatores meî estote, sicut et ego Christi (Philip. III). — Ainsi l'Apôtre exhortait ceux qu'il avait engendrés à l'Evangile à être les imitateurs de ses vertus, comme il imitait le Fils de Dieu en lui-même, voulant leur insinuer par là que les exemples qui pouvaient paraître trop éclatants dans la personne du Sauveur pouvaient être imités dans sa propre per-

sonne. C'est ainsi que les patriarches des religieux sont proposés pour exemplaires à leurs enfants, avec une obligation particulière de former leurs mœurs sur ces premières idées. Tels étaient les discours que S. François tenait à ses religieux, mais qui ont été fidèlement pratiqués par son excellente fille Ste Claire, qui exprima très-parfaitement en elle-même tous les traits de ce grand patriarche. Ne dirait-on pas que les actions, le visage, tous les mouvements de ce grand saint ont passé du père à la fille? Elle voit que S. François, non content de s'humilier dans toutes les occasions, se déclare encore le plus grand pécheur du monde, le dernier des hommes criminels, qu'il étend même son humilité jusque dans son nom, renonçant à toutes les qualités qui lui peuvent donner de la gloire. Ne regardons plus ce grand saint en lui-même, regardons-le dans son excellente fille : vous y verrez toutes les démarches de ce même père ; elle imite parfaitement toutes ses vertus ; elles sont dans son cœur pour se mépriser soi-même, dans ses mains pour servir toutes ses sœurs ; elle imite ce grand saint dans ses paroles en se méprisant elle-même ; elle refuse même le titre d'abbesse avec une si sainte opiniâtreté, qu'il fallut que S. François le lui commandât, ne voulant accepter ce titre d'autorité que par principe d'obéissance. Elle remarque dans S. François, dans sa vie particulière et dans la conduite de son ordre, une pauvreté qui tient du miracle : elle exprime cette même pauvreté dans son institut, avec une telle rigueur, que le Souverain-Pontife lui offrit de la dispenser de son vœu, jugeant cette manière de vie insupportable, sans que la sainte voulût s'en prévaloir en aucun sens.

Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas (Prov. III). — Ce n'est point donner un éloge outré à Ste Claire que de l'élever au dessus de plusieurs vierges. Car, puisque Jésus-Christ nous marque d'un côté qu'il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste, cette différence de demeures n'est fondée que sur la différence du mérite, et que, d'autre part il y a des vertus si manifestement supérieures aux autres, que l'on ne peut, sans blesser l'ordre de la justice, leur refuser la préférence, ce n'est point louer Claire aux dépens des autres vierges de dire d'elle que, plusieurs ayant amassé des richesses, elle les a surpassées, parce que les vertus de cette sainte ont eu un si grand éclat qu'elles placent cette vierge dans le premier rang et à la tête de ses compagnes : *Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas.* On ne fait donc ici aucune comparaison odieuse, ni par un zèle inconsidéré ni par une dévotion préoccupée. Le mérite de Ste Claire est tellement un mérite supérieur, qu'il suffit de la nommer ici pour vous donner une grande idée de sa vertu. Elle embrassa la perfection évangélique dès sa plus tendre jeunesse. Considérez-la dans ce grand amour pour la pauvreté, ou dans cette élévation d'oraison, ou dans ce sacri-

fice volontaire qu'elle fait de la pureté de son corps à Dieu : vous verrez qu'elle a marché par des voies nouvelles et extraordinaires.

Confiteor tibi, Domine Deus, *Rex cœli et terræ, quia abscondisti hæc à sapientibus, et revelâsti ea parvulis* (Matt. ii). — C'est avoir un grand esprit que de ne l'occuper que de grandes choses ; et, au contraire, c'est n'avoir qu'un petit esprit que de ne s'occuper que d'objets médiocres. C'est le sort déplorable de tous les prudents du siècle, attachés aux choses présentes. C'est le sort heureux des âmes consacrées à Dieu de ne s'occuper que de lui. Ste Claire avait donc l'esprit grand et élevé par la grandeur de ses connaissances et des lumières qu'elle recevait du Ciel. Il est vrai que la simplicité était le partage de cette vierge chrétienne, qu'elle ne savait que la volonté de Dieu pour la suivre, qu'elle croyait que c'était assez pour elle d'être humble et docile, qu'elle se bornait à écouter et à obéir, et non à commander ; et c'est sans doute par cette même simplicité, c'est par cette humilité profonde, qu'elle est parvenue à ces sublimes connaissances des mystères les plus relevés de la religion. Ce sont des mystères que Dieu a révélés aux petits, qu'il a cachés aux sages du monde, et qu'il a communiqués aux simples.

Quàm pulchra est casta generatio cum claritate! (Sap. iv). — Ce sont les avantages de la maternité de l'Eglise dont la fécondité est d'autant plus merveilleuse dans la production de ses enfants qu'elle ne laisse pas d'être vierge, quoique mère de tous les chrétiens. Ce sont ces deux mêmes qualités, de virginité et de fécondité, que Dieu a renouvelées dans Ste Claire par l'établissement de son ordre. Quels sont les miracles que Dieu a faits pour rendre l'Eglise mère des chrétiens ? Il a tiré sa fécondité de qualités toutes contraires, et qui la devaient empêcher ou détruire : *Virgo est castitate, mater prole,* dit S. Ambroise. En effet, qu'y a-t-il de plus opposé à la maternité que la virginité ? Cependant l'Eglise porte ces deux titres : elle est vierge par la pureté de ses mœurs, et elle est mère par la production des enfants qu'elle donne au Sauveur son époux. Ste Claire, comme fondatrice des religieuses de S. François, a éclairé le monde par la sainteté d'une multitude innombrable de vierges, qui ont fleuri dans son ordre, et dont l'austérité de la vie, l'étroite pauvreté, l'exacte observance, la pureté et l'innocence des mœurs, a lieu de nous surprendre et de nous faire dire avec admiration : *Quàm pulchra est casta generatio cum claritate ! Immortalis est enim memoria illius, et apud* Deum *nota est et apud homines.*

Prævenisti eum in benedictionis dulcedinis (Ps. 10). — Deux sortes de bénédictions de Dieu, que le Saint-Esprit dans les saintes Ecritures appelle tantôt des bénédictions de douceur, tantôt des bénédictions de fécondité, sont comme autant de récompenses que Dieu accorde, quelque-

fois dès ce monde, à des personnes choisies qu'il a dessein d'élever à un éminent degré de perfection. Des bénédictions de douceur, qui, nonobstant l'austérité de la vie et malgré les persécutions des hommes, donnent à ces personnes autant de consolation et de joie qu'elles ont de mortifications et de sujets de douleur. Des bénédictions de fécondité, qui, malgré leur vœu de virginité, leur donnent autant et plus d'enfants spirituels que les gens du monde n'en peuvent espérer d'un saint et heureux mariage. Nous voyons, dans l'illustre Claire, que Dieu l'a partagée abondamment de ces deux sortes de bénédictions, puisque, nonobstant les mortifications surprenantes dont elle fatiguait son corps, nonobstant ses veilles continuelles, il la remplit de si grandes bénédictions de douceur, que ses peines même et ses croix lui devinrent douces et agréables, et que, malgré le vœu de virginité qu'elle avait fait dès ses plus tendres années, et qui semblait ne regarder que sa seule personne, il l'a comblée d'une grâce de fécondité si abondante, que l'on pourrait comparer la multitude de ses enfants aux étoiles du firmement, et pour leur clarté et pour leur multitude.

Ornaverunt lampades suas, et exierunt obviàm sponso (Matth. XXI). — Ste Claire a été du nombre de ces vierges prudentes qui, ayant préparé leurs lampes, allèrent au devant de l'époux. Toujours vigilante et toujours occupée de cette attente, elle portait dans ses mains une lampe, pour aller au devant de lui, et pour être des premières à le reconnaître et à le montrer à ses compagnes, Dieu avait donné à cette grande sainte un esprit appliqué aux choses du ciel et dégagé de celles de la terre. Il l'avait partagée d'un jugement solide, qui ne se laissait point éblouir par des imaginations et des apparences, ni prévenir par un extérieur composé ou par une éloquence affectée, qui sont assez ordinairement la ruine de quantité d'âmes incertaines et chancelantes. Elle distinguait clairement l'ange de lumière d'avec l'ange de ténèbres. Elle avait un cœur droit, incapable de se laisser charmer par un autre objet que celui qui était véritablement aimable ; un courage que rien ne rebutait lorsqu'il s'agissait des intérêts de Dieu et du prochain. Comme elle était persuadée que la connaissance de Dieu était le véritable moyen de parvenir au saint amour, elle purifia tout ce que les sens pouvaient avoir de grossier et de terrestre, afin de s'élever à cet éminent degré de perfection où l'âme fidèle ne semble vivre d'un autre aliment que du plus parfait amour.

Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum-Christum, *et hunc crucifixum* (I Cor. II). — Ste Claire, conduite par S. François, qui ne voulait savoir que Jésus crucifié, apprit, à l'école de cet excellent maître, à borner toute sa science au mystère sacré de la croix. C'était aussi au pied de son crucifix qu'elle s'instruisait des devoirs de la religion; c'était là que, contemplant d'abord le mystère de l'Incarnation, elle s'anéantissait avec Jésus-Christ; c'était aux pieds de Jésus crucifié qu'elle appre-

nait à espérer en sa miséricorde, à craindre sa justice, à reconnaître ses bienfaits, et à lui demander de nouvelles grâces pour se fortifier de plus en plus dans son saint amour. Comme cette grande sainte s'anéantissait tout entière devant le Sauveur, qui est la souveraine charité, elle en sortait tout embrasée et avec un désir toujours nouveau d'être parfaitement conforme à Jésus crucifié. Le Sauveur fit sur le cœur de cette grande sainte des impressions vives et profondes : elle connut toutes les dimensions de la croix, sa hauteur et sa profondeur, sa largeur et son étendue. Elle aima avec autant d'ardeur la pauvreté de Jésus-Christ que les autres aiment les trésors : aussi estima-t-elle faire un gain que d'abandonner tous les biens pour acheter cette perle évangélique qui enrichit à jamais celui qui en connaît le prix et qui se met en peine de l'acquérir.

Deus *humilibus dat gratiam* (I Petri v). — On ne peut exprimer facilement combien l'humilité servit à l'illustre sainte Claire pour avancer dans la connaissance et dans l'amour de Dieu, persuadée qu'elle était que le Saint-Esprit ne répand ses grâces les plus abondantes qu'à proportion de l'humilité des personnes qui font profession de cette éminente vertu. Elle ne croyait pas que les faveurs du Ciel, qu'elle recevait tous les jours avec plus de profusion, fussent une récompense de sa vertu : elle croyait bien plutôt que c'était une marque de sa faiblesse, comme si Dieu eût connu qu'elle avait besoin de ces secours pour la retenir dans ses devoirs. Si Dieu l'élève à une sublimité d'oraison et à des extases, elle reconnaît que la perfection ne consiste pas dans ces faveurs ni dans ces connaissances extraordinaires, mais dans la soumission à ses divines volontés, dans la dépendance continuelle de ses ordres, et dans l'humilité la plus profonde. Bien loin de ressembler à ces âmes prévenues d'une vanité secrète, qui cherchent à se signaler dans la dévotion, qui prennent ce qui se passe dans leur imagination pour des vérités que Dieu leur fait la grâce de leur révéler préférablement à toutes autres personnes; loin d'être du nombre de ces âmes qui aiment à faire voir que Dieu les favorise, qui se font un métier de la piété, et un art par lequel on se procure facilement les nécessités de la vie temporelle, où l'on doit s'efforcer de réussir comme dans les autres, elle ne craignait rien tant que d'être un spectacle à son siècle ; elle était ingénieuse à montrer ses défauts, et à cacher les grâces singulières qu'elle recevait de Dieu. On ne doit donc pas être surpris si Dieu se plaisait à combler cette grande sainte de faveurs incomparables et toujours nouvelles, puisqu'il se plaît à se communiquer plus familièrement aux âmes humbles.

Mortificationem Jesu *in corpore nostro circumferentes* (II Cor. iv, 10). — Les mortifications sont inséparables de la vie des chrétiens : le Fils de Dieu les appelle tous à la pénitence, et il méconnaît ceux qui n'en por-

tent pas les marques sur leur corps. Claire a rempli ce devoir dans le degré de perfection le plus éminent : car ses mortifications excessives ne sont pas moins surprenantes que son extrême pauvreté. Cette incomparable fille n'eut jamais pour lit que la terre nue. Elle détrempait son pain avec des cendres, et ne prenait sa nourriture et sa boisson qu'en les mêlant de ses larmes, conformément aux paroles du Psalmiste : *Cinerem tanquam panem manducabam, et potum meum cum fletu miscebam* (Ps. 101). Ses jeûnes étaient plus proprement sa réfection ordinaire que le peu de nourriture qu'elle prenait pour se sustenter. Ne fallut-il pas un ordre supérieur pour l'obliger à se relâcher de l'excès de ses austerités continuelles ? Toujours affligée de violentes maladies pendant le cours de vingt années, et toujours affamée de souffrances, toujours accablée d'infirmités par l'épuisement d'un corps exténué et ruiné de veilles, d'abstinences et des autres rigueurs qu'elle exerçait sur elle-même, et toujours élevée au-dessus de ses infirmités, d'où même elle tirait sa force et son courage, disant avec S. Paul : *Cùm infirmor, tunc potens sum;* elle ne se glorifiait d'autre chose que de porter sur son corps les marques des plaies du Sauveur : *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes.* Mais comment accorder cet oracle, qui nous engage à une pénitence continuelle, et l'exemple de cette grande sainte, avec cette recherche inquiète de toutes les commodités de la vie présente, de tous les plaisirs, de toutes les vanités du siècle ? avec cette délicatesse exquise dans les festins, avec cette impatience dans nos maladies, avec cet attachement continuel à satisfaire nos appétits, notre penchant, nos passions les plus grossières ? avec cette étrange aversion de tout ce qui peut nous apporter la moindre incommodité ? avec ces dispenses, que nous arrachons aux supérieurs pour ne point faire d'abstinences ? avec cette crainte frivole et toujours supposée d'altérer notre santé ? Comment accorder une vie si condamnable en tous les sens avec la vie de l'illustre sainte dont je fais aujourd'hui l'éloge ? Quel moyen trouverez-vous de l'accorder avec l'Evangile même, qui nous commande de porter sur nos corps la mortification de Jésus-Christ ?

Mihi absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu-Christi (Gal. vi). — Il est certain que, si vous voulez examiner sérieusement quel a été l'esprit de notre sainte, vous trouverez que son cœur a été tellement pénétré de Jésus-Christ, qu'elle a fait de l'étude de la croix son occupation ordinaire. C'est aussi où elle a puisé toutes ses vertus comme dans une source féconde, et c'est le caractère de la plupart des filles qui ont institué des ordres religieux. Si l'esprit de Ste Scholastique est un esprit de retraite, si celui de Ste Thérèse est un esprit d'oraison et d'union continuelle avec Dieu, si celui de Ste Ursule est un esprit de charité envers le prochain, si celui de Ste Catherine de Sienne est un esprit de zèle pour le salut des âmes, nous pouvons dire que Ste Claire, animée de

l'esprit de la croix, a été encore mieux partagée, puisque c'est dans cette école qu'elle a goûté la solitude et la retraite dans laquelle Jésus-Christ était sur la Croix, se trouvant même abandonné de son père. C'est là qu'elle est continuellement unie au Sauveur, par une longue méditation de ses souffrances ; c'est là qu'elle a appris combien il fallait aimer le prochain, que Jésus avait tant aimé ; c'est là enfin qu'elle conçut un désir très-ardent du salut des âmes, qui ont coûté tout le sang d'un Dieu.

Obsecro vos, per misericordiam Dei, *ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem.* (Rom. XII.) — Il serait difficile de montrer la manière dont l'incomparable Claire mortifiait son corps, parce qu'elle était tellement cachée dans la retraite et inconnue au monde, que nous ne pourrions rien en rapporter que par conjecture. Mais en voici deux témoignages authentiques, qui nous en donnent des indices convaincants.—Nous tirerons le premier du séraphique S. François, qui, voyant les rigueurs excessives dont notre sainte affligeait son corps, l'obligea de les modérer et de relâcher un peu de leur violence. Et n'est-il pas croyable qu'il y avait bien de l'excès dans ces austérités, puisque ce grand saint, qui était un homme de croix, de rigueurs et de pénitence, trouve excessives celles de notre sainte ? Ce grand saint ne respirait que les croix, et avait reçu de la main de Dieu même, comme un bienfait incomparable, ses sacrés stigmates, et il faisait consister tout son bien dans les mortifications : eh bien, il trouve de l'excès dans celles de notre sainte fille.— Le second témoignage, qui est assurément aussi incontestable que celui de ce saint patriarche ami de la croix, vient du plus grand ennemi de cette même croix. C'est le démon. Cet esprit artificieux, toujours prêt à nuire et à dévorer, se présenta un jour à notre sainte, déguisé en ange de lumière ; mais, pour une fin bien différente, la reprit de ces saintes rigueurs et lui commanda de les modérer. « Pourquoi, lui dit ce rusé, versez-vous tant de larmes ? Vous vous mettez en danger de perdre la vue, de ne pouvoir plus dire l'office auquel vous vous êtes obligée, et de priver votre monastère de votre conduite, dont il a plus besoin que jamais. » Toute autre fille que notre Sainte, moins austère et plus délicate qu'elle, ou qui eût eu moins d'amour pour la croix, n'eût-elle pas été trompée par cette fausse charité de l'ennemi commun ? Elle eût pu prendre facilement cette tentation pour un avis ; et ce d'autant plus qu'il semblait être conforme à la vérité et à la raison, et même selon les règles du bon sens. Sans doute que pour conserver ses yeux elle semblait devoir modérer ses larmes. Mais que répond la sainte fille ? Connaissant que cet avis venait de l'ennemi commun, elle lui dit : « J'aime mieux perdre les yeux que d'ôter à mon Sauveur la moindre des larmes que je dois à son saint amour. Comme je ne les conserve que pour lui, c'est aussi pour lui que je consens volontiers à les perdre : peut-être serai-je plus agréable à ses yeux lorsque

je serai devenue aveugle pour l'amour de lui, et que mon cœur, n'étant plus détourné par les mouvements des sens extérieurs, se réunira tout entier à son amour. »

§ IV.

Passages des SS. Pères et autres.

Quæ vitam angelorum elegisti, et in eorum choris annumeraris, ità puritatem serva, ut nunquàm descendas ad vitam carnis. Gregor. Nazianz. orat. 8.

Felix conscientia et beata virginitas in cujus corde nullus alterius amor quàm Christi invenitur! Hieron. Epist ad Fab.

Castus ille est qui amorem amore excludit, ignemque igne Sancti-Spiritûs extinxit. Aug. Serm. de tempore.

Quod futuri sumus, jàm vos esse cœpistis (virgines); vos resurrectionis gloriam in hoc sæculo jam tenetis; per sæculum sine sæculi contagione transistis; cùm castæ perseveratis ac virgines, angelis Dei *estis æquales.* Cyprian. De habitu virgin.

Quis humano ingenio posset comprehendere eam virtutem quam nec natura suis legibus inclusit, aut quis naturali voce complecti quod suprà usum naturæ sit? de cœlo accersivit quod imitaretur in terris. Ambros. I de Virgin.

Undè tibi hic titulus immortalis gloriæ, ut ejus possis esse sponsa in quem desiderant angeli prospicere? Bernard.

Fœcunda humilitas parturit. Salvian.

Virgo est castitate, mater est fœcunditate. Ambros.

Paupertatem Dei *Filius concupiscens, descendit è cœlo ut eam sibi eligat, et vobis sud quoque æstimatione faciat pretiosam.* Bernard. Vigil. Nat.

Hoc est nostrum in hâc vitâ, actiones carnis spiritu mortificare quotidiè, affligere, minuere, frœnare, interimere: hæc est actio nostra, hæc est militia nostra. Climac. Serm. 13 de verbis Domini.

Beatus qui post illa non abiit quæ possessa onerant, amata inquinant, amissa cruciant. Annon potius cum honore ea spernes quæ cum dolore perdis? Bernard, Epist. 10.

Vous qui avez choisi la vie des anges, et qui êtes associée à leurs chœurs, gardez tellement la pureté que vous n'écoutiez jamais les désirs de la chair.

Heureuse la conscience et la virginité où l'amour de Jésus-Christ règne seul.

Celui-là est chaste qui exclut un amour par un autre amour, qui éteint un feu par un autre feu.

Vierges, vous êtes déjà ce que nous devons être un jour; vous possédez dans ce siècle la gloire de la résurrection; vous passez dans le siècle sans en ressentir la contagion; en demeurant chastes et vierges, vous êtes égales aux anges de Dieu.

Quel esprit pourrait comprendre une vertu qui est au-dessus des lois de la nature? Qui pourrait exprimer ce qui est au-dessus de son usage? Jésus-Christ l'a apportée du ciel afin qu'on l'imitât sur la terre.

D'où nous vient ce bonheur et ce privilége, que vous soyez devenue l'épouse de celui que les anges désirent éternellement contempler.

L'humilité féconde produit beaucoup.

Elle est vierge par la chasteté, et mère par la fécondité.

Le Fils de Dieu, aimant la pauvreté, est descendu sur la terre pour la choisir, et pour vous la faire aimer par son choix, en vous la rendant précieuse.

Notre principale occupation, dans cette vie, c'est de mortifier les actions de la chair par l'esprit, d'affliger tous les jours le corps, de l'affaiblir, de le faire mourir: voilà notre capital besoin et notre milice.

Heureux celui qui ne s'est pas laissé aller à ces choses qui chargent lorsqu'on les possède, souillent quand on les aime, tourmentent quand on les a perdues? N'est-i pas plus sûr de mépriser avec honneur ce que vous perdez avec douleur?

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Retraite et obscurité]. — Pour savoir quel a été l'esprit du grand et séraphique S. François, voyons en quoi principalement il a excellé. — Le caractère propre de sa sainteté fut une opposition entière à l'esprit du monde ; ce fut un amour extrême de l'humilité, une aversion irréconciliable pour la gloire du monde, la fuite de l'honneur et de la réputation, en quoi les gens du siècle mettent leur plus grande félicité ; ce fut d'aimer la retraite, la pauvreté, les mépris, les humiliations, les croix. Mais, ne vous étonnez point : c'est que le saint patriarche avait pris un esprit tout opposé à l'esprit du monde, Or, c'est ce même esprit qu'il inspira à sa chère fille Ste Claire. Le cœur de cette vierge était pénétré des mêmes sentiments que son père ; elle ne prenait ses délices que dans le mépris ; elle faisait tout son contentement des humiliations ; et, quoique son nom fût un nom de lumière, elle ne se plaisait que dans la retraite et dans l'obscurité, parce qu'elle avait, selon la parole de l'Apôtre, résolu de mener une vie toute cachée en Jésus crucifié : *Vita nostra est abscondita cum Christo in* Deo.

[Fidélité à la vocation]. — Ce que la racine est à l'arbre, ce que la boussole est à la navigation, le fondement à l'édifice, la vocation l'est à la profession que l'on embrasse. Sans la racine, l'arbre ne porterait jamais de fruit qui puisse mûrir ; sans la boussole, le vaisseau, battu de l'orage dans des routes inconnues, n'arrivera que très-difficilement au port qu'il cherche, et, si le fondement est ruineux, quelle apparence que l'édifice qu'il soutient puisse longtemps subsister ? C'est donc à Dieu de nous appeler, et c'est à nous de le suivre. C'est à Dieu de nous marquer l'état de vie où il souhaite que nous le servions, et c'est à nous de l'embrasser avec une humble et prompte obéissance. Mais, quelques efforts que nous fassions, nous ne le ferons jamais avec le même zèle et la même dévotion, avec la même promptitude et le même désintéressement, avec la même fidélité, que Ste Claire. Aussi devons-nous la proposer comme une vierge que Dieu, voulant l'élever à un plus haut degré de perfection que les autres, a fait marcher par des voies plus parfaites.

[Pauvreté de Ste Claire]. — La pauvreté, cette vertu évangélique, convient à tous les états, mais d'une manière différente. Elle oblige les per-

sonnes qui vivent dans le monde à se détacher des biens de la terre, à modérer et régler le désir d'en amasser. Ainsi l'Apôtre, parlant à des chrétiens, et non pas à des religieux, leur dit: « Que ceux qui possèdent des biens en soient aussi détachés que s'ils ne les possédaient pas. » Cette pauvreté évangélique oblige un chrétien à retrancher tout ce qui sent trop la vanité, tout ce qui choque la modestie chrétienne, comme étant contraire aux promesses qu'il a faites, dans son baptême, de renoncer aux pompes du siècle ; elle l'oblige à faire un bon usage de ses biens, à réparer l'abus qu'il en a fait, à prévenir les dangers où ils l'exposent. Mais, quant à la pauvreté religieuse, personne n'ignore qu'elle consiste non-seulement à renoncer entièrement aux biens de ce monde, de quelque nature qu'ils soient, mais à n'avoir rien en propre et à ne pouvoir disposer de rien. Sans m'arrêter à la question, tant agitée entre les Théologiens, si l'ordre de S. François est en possession de mieux observer cette extrême pauvreté que les autres ordres religieux, je ne crains point de dire que l'illustre Claire et son ordre, qui fait un des plus grands ornements de l'Eglise, ont toujours mis et mettent encore en pratique cette pauvreté évangélique, et l'observent dans le plus haut degré de perfection.

[Obéissance de Claire]. — Il y a bien des âmes faibles et pusillanimes qui s'imaginent que, si elles ne pratiquent quantité d'austérités, Dieu pourra un jour leur reprocher que leurs œuvres ne sont pas pleines, et qu'elles n'ont rien fait qui puisse lui être agréable. Mais ne perdez point courage, âmes fidèles : vous faites beaucoup si vous obéissez. C'est un abus assez ordinaire de s'imaginer que ce qui plaît davantage à Dieu soit ce qui fait le plus de bruit et ce qui a le plus d'éclat. La plus grande perfection de l'âme est de se tenir cachée et de se renfermer dans ses devoirs. L'illustre fille dont nous faisons l'éloge en était bien persuadée. Elle s'efforça toujours de tendre à la plus haute perfection ; et, convaincue que l'éclat est dangereux dans cette route, elle fut toujours et en toutes choses très-soumise à son père S. François, et pratiqua tellement cette sublime vertu d'obéissance, que, dans le pouvoir même qu'elle avait de commander, étant abbesse et supérieure, elle crut ne pouvoir rien faire de bien ni de parfait si elle n'avait pris conseil et reçu l'ordre du saint patriarche.

[Dévotion particulière]. — Il y a des personnes qui, voulant inspirer la pratique de la dévotion, n'en proposent que la rigueur. Il faut en même temps représenter la douceur qui l'accompagne, la joie d'une conscience pure, la paix d'un cœur ami de Dieu, le bonheur d'avoir un parfait empire sur soi-même. Quand donc on veut attirer les âmes à la vie dévote, la première instruction est de leur montrer l'illusion des biens de la terre, vains et superficiels, et qui ne peuvent nullement borner ni remplir nos désirs. C'est par cette manière douce et insinuante que Ste Claire attira

tant de saintes âmes au service de Dieu. Loin de leur représenter la dévotion sous une image austère et rebutante, elle leur montra, à la vérité, la difficulté qu'il y a de se détacher des biens de la terre, de rompre les liens qui nous attachent au monde ; mais elle leur fit part aussi des douceurs que goûtent les âmes courageuses qui, après avoir franchi les premiers pas pour dire adieu au monde, prennent une constante résolution de suivre Dieu et de ne s'attacher qu'à lui. Ce fut aussi la douce condescendance de cette grande sainte qui attira tant de dames de distinction à suivre son exemple et à se ranger sous sa conduite.

[Fuite des honneurs]. — Les saints ont toujours craint d'être chargés de la conduite des âmes, et ont regardé la qualité de supérieur, quand on prétendait les en honorer, comme une rude servitude à laquelle on voulait les assujettir. Les charges, en effet, marquent leur pesanteur par leur nom ; elle demandent bien plus de soumission d'esprit dans ceux qui les soutiennent que dans ceux qui sont sous leur conduite, et un supérieur qui veut remplir ses devoirs obéit plus qu'il ne commande. Les inclinations différentes des personnes qui sont sous sa direction, les divers tempéraments, les infirmités inséparables de l'homme, l'inconstance, qui est son partage, et qui ne lui permet pas d'être longtemps dans un même état, obligent un supérieur à prendre toutes sortes de formes. Ste Claire était fort persuadée que cette charge est onéreuse ; son humilité, qui la portait à se regarder comme la dernière de ses sœurs, lui rendait insupportable la qualité d'abbesse où ils la placèrent. Elle fit des efforts pour se décharger de cet emploi, et pour montrer qu'il était au-dessus de sa capacité ; mais S. François aima mieux écouter les raisons de toutes les sœurs que les siennes, et il la confirma dans l'office de supérieure, malgré toutes ses répugnances.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Enfance de la sainte]. — On a des témoignages assurés que la mère de Ste Claire, durant sa grossesse, recommandant à Dieu l'enfant qu'elle portait dans son sein, entendit une voix qui lui annonça qu'elle mettrait au monde une lumière qui éclairerait toute la terre : c'est ce qui porta cette pieuse mère à donner à sa fille le nom de *Claire*. Le temps vérifia bientôt cette prédiction. Cette enfant, prévenue dès le berceau de la grâce du Sauveur, fit assez voir, par ce qu'elle était dès sa plus tendre jeunesse, ce qu'elle serait un jour. Jamais enfant ne fut moins enfant. Sa dévotion prévint sa raison ; la prière lui tint lieu de tout divertissement ; on ne la trouvait jamais dans la chambre qu'à genoux ; et, au défaut de chapelet, elle se servait de petites pierres pour compter le nombre des prières du rosaire ; son affectueuse tendresse pour la Reine des vierges lui inspira dès lors un extrême amour pour la pureté. Cette vertu fit en partie son caractère. Sa charité surtout envers les pauvres lui fit faire souvent, tout enfant qu'elle était, de petits excès, et de tout ce qu'on lui donnait la plus grande part était toujours pour les pauvres. Sa piété croissant avec l'âge, son aversion pour le monde croissait en même temps. Les jeux, les parures, les divertissements des enfants du siècle, furent toujours fort éloignés de son goût. Tout son attrait, toutes ses affections, étaient portés à la retraite. Obligée d'être habillée comme les filles de sa qualité, les bijoux, les ajustements, les ornements étaient pour elle une espèce de supplice, et l'on s'apercevait aisément combien ces vains amusements lui causaient de peine. Distinguée par sa beauté entre les filles de son âge et de sa condition, elle le fut toujours beaucoup plus par la modestie qui lui était naturelle. Les personnes dévotes se la proposaient volontiers pour modèle, et les personnes du siècle la regardaient comme un prodige de vertu. Elle commençait dès lors à user de plusieurs mortifications : elle portait continuellement sous ses riches habits un rude cilice ; et, quoique sa vertueuse mère fût charmée de la voir d'une si grande piété, elle se plaignait sans cesse de l'excès de ses austérités. En effet, notre sainte fille ne pensait qu'à macérer son corps, dans un âge qui n'inspire que le plaisir et la délicatesse. Elle faisait ses

délices du jeûne, de la prière et des mortifications les plus sensibles. (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[Vocation de Claire à l'état religieux]. — Le Sauveur, qui avait choisi Ste Claire pour son épouse, la prévint de ses grâces les plus abondantes, et lui inspira dès son enfance l'amour de la retraite et de l'état religieux ; il lui donna une affection tendre pour la pauvreté, la pureté, l'humilité, la charité ; il la gratifia de tous les dons surnaturels qui conviennent à cet état. Elle commença dès lors à s'exercer à l'oraison, à méditer les mystères de la passion ; et, comme elle était prévenue de l'amour de Jésus crucifié, elle conçut aussi un ardent amour des croix et de la mortification. Un peu plus avancée en âge, elle fit vœu de virginité, et prit l'habit religieux des mains de S. François, qui lui coupa les cheveux et la mena dans un couvent de religieuses de S. Benoît, qui furent quelque temps dépositaires d'un si précieux trésor, jusqu'à ce que, ayant vaincu la résistance de ses parents, qui s'opposaient à son dessein, elle vendit tous ses biens pour les donner aux pauvres, et se retira avec sa sœur dans une solitude où elle jeta les fondements d'une éminente sainteté. (**Le P. Nouet**).

[Elle se retire du monde]. — L'illustre Claire, ayant enfin rompu les liens qui semblaient l'attacher invinciblement au monde, et s'étant retirée dans une solitude, commença à ne plus vivre que de Jésus-Christ, et de Jésus-Christ crucifié ; en sorte qu'elle pouvait dire avec l'Apôtre : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.* Ce fut sans doute un des spectacles le plus beaux et le plus agréables au Ciel que de voir notre sainte, dans un âge si tendre, remporter une victoire si éclatante sur le monde. Cette incomparable vierge, persuadée par les discours tout de feu du séraphique François, et beaucoup plus par ses grands exemples, après lui avoir ouvert son cœur, et communiqué les désirs que Dieu lui donnait, se dérobe de nuit de la maison de ses parents, et s'en va à Ste Marie-de-la-Portioncule, où S. François, suivi de tous ses religieux, un cierge à la main, va au-devant d'elle, et la reçoit comme en triomphe en qualité de victorieuse du siècle, et la conduit ainsi jusqu'au pied des saints autels. Quel magnifique spectacle, aux yeux de Dieu et des anges, de voir une jeune fille de l'une des plus illustres maisons d'Assise se dépouiller des pompes du siècle pour se revêtir d'un sac que S. François lui présente, de voir qu'elle lui permet de couper ses cheveux, pour se dévouer entièrement et se consacrer à Dieu seul comme une innocente victime, toute disposée à être immolée à sa gloire ! Elle fit plus : cette illustre vierge, quelque temps après, ayant vaincu toutes les oppositions de ses parents, se renferme entre quatre murailles, dans une pauvre maison, près de l'église de S. Damien, devenue fameuse par cette retraite. Là, cette sage et prudente vierge s'occupe jour et nuit à orner sa lampe, à

embellir son âme, à l'enrichir de toutes les vertus. Là, elle suit l'Agneau sans tache partout où il va, c'est-à-dire qu'elle accompagne le Sauveur par l'imitation et la pratique des plus excellentes leçons qu'il avait. données au monde, entièrement résolue à se sacrifier toute elle-même à son service. (**Texier**).

[Même sujet]. — La sortie que fit Ste Claire du monde, et ses premiers pas vers la religion, eurent tout l'air d'un triomphe, et ce fut sans doute par une disposition secrète de la divine Providence que le même jour que l'Eglise consacre à la mémoire de l'entrée triomphante du Sauveur dans Jérusalem fut celui même que notre jeune vierge, inspirée de Dieu, choisit pour faire la sienne dans le cloître. Grand prélat qui lui donnâtes vous-même, le matin, la palme qu'elle porta à la procession, vous ne saviez pas encore quelles étaient sur elle les vues du Seigneur ! Elle parut à vos yeux avec tous les ornements d'une fille de sa qualité et de son âge ; mais vous ne saviez pas que c'était pour les quitter dès le soir de ce même jour, et pour témoigner avec plus d'éclat le mépris qu'elle faisait de ces pompes fastueuses et de ces vanités du siècle. C'était une épouse du Seigneur, qui ne portait ses habits de noces que pour les jeter aux pieds de Jésus-Christ, comme les disciples. C'était une victime sainte et sans tache que vous prépariez pour le sacrifice et que vous couronniez, sans vous en apercevoir, avant son immolation : victime d'un mérite singulier, victime des plus agréables à Dieu, victime qu'il regardait avec complaisance; victime qui allait, dès le même jour, se rendre au lieu du sacrifice ; victime enfin qui, se hâtant de suivre la voix qui l'appelait, marchait, non d'un pas tremblant, mais avec le courage que doit avoir celle qui, résolue d'accompagner Jésus partout où il irait, se préparait comme lui à la mort par son triomphe. (*Eloges historiques des saints*).

[Effet de l'exemple]. — La grande sagesse de Ste Claire parut en ce que, par les lumières que Dieu lui communiquait, elle dissipa les ténèbres du siècle, elle en connut les fourberies et les tromperies pour les éviter; mais aussi, en lui enlevant ses plus précieuses dépouilles, elle trompe le monde, qui la voulait tromper, et, en méprisant ses biens, elle renonce, par une profession ouverte de la pauvreté évangélique, à tous les avantages qu'il lui pouvait présenter, pour l'amour du Sauveur. La sagesse de cette grande sainte parut encore avec éclat en ce que, ne se contentant pas d'avoir vaincu le monde par elle-même, elle lui enlève encore ce qu'elle avait de plus cher : ce fut sa sœur puînée, nommée Agnès, qui, gagnée par les exemples de notre sainte, quitta peu après ses parents pour l'aller trouver dans sa retraite. Les grands exemples de Claire portèrent plus loin son triomphe : cinq jeunes personnes des plus illustres maisons de la province, charmées de la vertu de notre sainte,

abandonnèrent aussi la maison paternelle et tout ce qu'elles pouvaient avoir d'espérances dans le siècle pour suivre Claire et se renfermer avec elle dans son Monastère. Les historiens de sa vie témoignent même que les illustres exemples qu'elle donna de sa haute sagesse firent de si vives impressions dans la ville d'Assise, qu'elle semblait un monastère de religieux et de religieuses, chacun n'y parlant que de DIEU et ne pensant qu'à travailler sérieusement à son salut. (**Le P. Texier**)

[Dieu la comble de grâces]. — Ne croyez pas que DIEU se laissa vaincre par le grand sacrifice que lui fit notre sainte de tous les avantages qu'elle pouvait et posséder et espérer : car, quoique, à proprement parler, nous ne lui donnons rien, puisque tous nos biens viennent de lui, sa libérale magnificence croirait être en défaut s'il ne nous comblait de biens surnaturels pour les biens temporels qu'il laisse à notre disposition de lui offrir. De quelle abondance de grâces ne combla-t-il donc pas notre sainte, depuis l'heureux moment qu'elle entra en religion ! Elle y reçut une nouvelle naissance ; sa profession fut pour elle un second baptême ; elle eut l'honneur d'être admise au nombre des plus fidèles épouses du Sauveur, qui, par la grâce de leur vocation, sont appelées le peuple choisi par excellence ; elle fut du nombre des vierges consacrées à DIEU que S. Cyprien appelle la plus belle et la plus pure fleur de l'Eglise. Elle pouvait dire que ses yeux et tous ses sens étaient sanctifiés par une grâce de consécration ; elle pouvait dire que la cupidité, qui donne de la force aux passions, avait été affaiblie par la grâce de la chasteté, l'inconstance de sa volonté fixée par la grâce de l'obéissance, que son esprit était pénétré de la grandeur et de la sainteté de son état. Elle pouvait dès lors s'écrier avec le Prophète : « Mon âme est tombée en défaillance pour la douceur ineffable de vos bontés infinies, ô mon DIEU ! » (**Anonyme**).

[Austérités de Claire]. — Si le détachement de toutes choses, et le renoncement parfait que cette sainte avait fait à toutes les espérances du siècle, étaient admirables, l'austérité de sa vie pouvait bien passer pour un continuel miracle : car, outre les pratiques de la règle, qui lui étaient communes avec ses sœurs, comme de marcher nu-pieds, de coucher sur la dure, de jeûner toute l'année, et souvent au pain et à l'eau, de garder un silence perpétuel, de ne voir jamais les gens du dehors ni en être vue, elle en observait encore de si extraordinaires, qu'on ne peut les rapporter sans s'exposer à en diminuer la croyance. Elle avait deux cilices de différentes formes, qu'elle portait alternativement : l'un était de crin, qu'elle serrait avec une corde ; l'autre d'une peau de porc, dont les soies, coupées fort court, lui entraient dans la chair comme autant de pointes, qui lui faisaient souffrir un nouveau martyre. Pendant le carême de l'Eglise elle ne vivait que de pain et d'eau, et depuis la S. Martin jus-

qu'à Noël elle jeûnait de la même manière, et passait plusieurs jours de la semaine sans prendre aucune nourriture. Elle n'eut, pendant plusieurs années, que la terre toute nue pour lit, et quelque morceau de bois pour oreiller ; et ce ne fut que par le commandement exprès de l'évêque d'Assise, et par l'ordre de S. François, que, quelques années avant sa mort, elle coucha sur un peu de paille. (**Croiset.**)

[Sa pauvreté]. — Ste Claire, résolue à garder ses vœux avec rigueur, avait surtout à cœur celui de la pauvreté. Elle se faisait un plaisir extraordinaire d'être dépouillée de tout, et de ne subsister que des charités des fidèles. C'est une chose digne d'admiration de voir cette sainte, prosternée aux pieds du Souverain-Pontife, lui demander en grâce de faire mettre sur la porte de son monastère : *C'est ici la maison de la pauvreté.* Qu'il fait beau d'entendre dire à ses filles que, si elles veulent que leur maison subsiste, il faut que la pauvreté en soit le fondement ! Quel agréable spectacle de voir la joie dont est comblée cette grande âme lorsque tout lui manque ! Le Souverain-Pontife lui offre de la dispenser d'une pauvreté si rigoureuse, et notre sainte lui répond qu'elle aime mieux recevoir l'absolution de ses péchés que cette dispense. Des sentiments si élevés ne sont-ils pas admirables ? (*Éloges historiques.*)

[Sa pureté]. — Quoique Ste Claire ait toujours eu un tendre amour pour toutes les vertus en général, la pureté fut surtout sa vertu favorite ; elle en fit les délices de son cœur. Elle l'aima comme la vertu qui fait le plus d'honneur aux vierges, et que la Reine de toutes les vierges a plus honorée que toutes les autres. Elle l'aima comme la vertu propre de son sexe, comme une vertu dont même les intelligences célestes font gloire ; elle l'aima comme cette fleur des champs et ce lis des vallées dont l'Epouse des Cantiques se fait honneur de porter le nom ; elle l'aima comme une vertu privilégiée, qui donne aux saintes vierges, préférablement à toutes les autres, le droit et le privilége de suivre l'Agneau partout où il va, et de l'accompagner partout ; et l'on peut dire que ce fut encore une nouvelle matière d'offrande, et un nouveau sacrifice que l'amour de notre sainte pour l'Epoux céleste lui fit inventer. Quelle gloire pour cette illustre fille, d'un sexe fragile, délicat, d'une excellente beauté, d'une jeunesse florissante, qualités si dangereuses pour cette vertu, d'avoir vécu sur la terre comme les anges vivent dans le ciel ! Quelle récompense n'a-t-elle pas lieu d'espérer pour avoir toujours fait profession d'une vertu plus propre aux pures intelligences qu'à des mortels, et de l'avoir inspirée à tant de saintes âmes, qui, charmées de ses divins exemples, firent un semblable sacrifice au céleste Epoux ! (*La solitude des vierges.*)

[Sa mort]. — Cette grande sainte, après tant de soins, de veilles, de tra-

vaux et de mortifications, son corps étant épuisé par ses grandes austérités, fut enfin contrainte de céder aux infirmités dont elle était accablée, et fut réduite au lit de la mort. Son confesseur l'exhortant à la patience et lui parlant des avantages de cette vertu : « Hélas! dit-elle, depuis que Dieu m'a fait la grâce de me consacrer toute à lui, nulle peine ne m'a jamais été fâcheuse, nulle pénitence difficile, nulle maladie désagréable. Ah! mon père, ajouta-t-elle, qu'il est doux de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ ! » Le souverain-pontife Innocent IV, qui était venu alors à Lyon pour les affaires de l'Eglise, ayant ouï parler de l'extrémité où était réduite cette grande sainte, voulut lui rendre visite avant de retourner à Rome. Il arriva comme elle venait de recevoir le Viatique : il entra dans le monastère accompagné de quatre cardinaux ; et, lui ayant présenté sa main à baiser, la sainte voulut aussi lui baiser les pieds, et il fallut satisfaire son humilité. Elle demanda ensuite l'absolution de ses péchés, faisant connaître par ses larmes qu'elle s'estimait une grande pècheresse ; elle reçut sa bénédiction apostolique et une indulgence plénière, dont elle croyait avoir besoin, quoique le Pape, en se retirant, lui rendît ce glorieux témoignage, que le monde allait perdre une des plus grandes saintes qu'il y eût dans l'Eglise. Ce ne fut pas là la plus magnifique visite qu'elle reçut : car les historiens assurent qu'elle fut honorée de la présence du Sauveur même et de sa sainte Mère, accompagnés d'un grand nombre de vierges qui l'invitaient à venir aux noces de l'Agneau. Il parut que cette grande sainte n'attendait que cette sainte visite pour partir de ce monde : car, remplie aussitôt d'une force toute nouvelle, elle exhorta son âme à ne rien craindre en ce dangereux passage, et, surprise ensuite d'un violent accès du divin amour, elle rendit l'esprit à son Créateur.

Au bruit de cette mort, toute la ville accourut au monastère. Le Pape même, qui était déjà parti, revint sur ses pas pour assister à ses funérailles avec les cardinaux. Les religieux de S. François ayant commencé l'office des morts, le corps de la sainte présent, le souverain-pontife les arrêta, et leur dit qu'il fallait plutôt chanter l'office des saintes vierges; mais un cardinal lui représenta qu'il ne fallait rien précipiter dans une affaire si importante, et que, quoiqu'on eût des signes visibles de la sainteté de cette vertueuse fille, il fallait toujours faire les informations juridiques, ordinaires en tel cas, et de la vérité de ses miracles, avant de lui décerner les honneurs des saints. Le même cardinal fit ensuite l'oraison funèbre, et le corps de la sainte fut porté comme en triomphe dans la même église où était le corps de S. François, parce qu'elle était moins exposée aux ravages des ennemis. Un nombre prodigieux de miracles rendit bientôt célèbre son tombeau ; et le cardinal d'Oste, ayant été élevé sur le siége de S. Pierre, sous le nom d'Alexandre IV, la canonisa deux ans après sa mort, avec toute la solennité que l'on pratique en ces occasions (**Le P. Croiset**).

[Imitation]. — Que me reste-t-il à faire, âmes saintes et religieuses, sinon qu'ayant exposé à vos yeux ces riches et excellents modèles, François d'Assise et Ste Claire, je vous invite à étudier avec plus d'application les traits de ceux qui vous ont donné une si heureuse naissance? *Attendite ad Abraham patrem vestrum, et ad Saram quæ peperit vos :* jetez les yeux sur Abraham votre Père, et sur Sara qui vous a mis au monde. Car c'est ainsi que l'on peut appeler François d'Assise, aussi fidèle à sa vocation que le fut autrefois Abraham, père de tous les fidèles. C'est ainsi que l'on peut appeler Ste Claire, aussi docile aux inspirations d'en haut et aussi heureuse dans sa fécondité spirituelle, que le fut Sara, cette digne mère, dont S. Pierre ordonne à toutes les femmes chrétiennes d'imiter la sainte vie et la respectueuse crainte. Vous êtes les enfants des saints; la même grâce qui les a fait naître en Jésus-Christ vous est accordée; le même esprit de sainteté vous anime, la même espérance de la vocation vous soutient, la même solitude vous enferme, les mêmes vœux vous engagent, les mêmes exercices vous sanctifient; la même recompense vous attend. Souffrez donc que je vous représente ici les devoirs de votre état un peu plus en détail, et que je vous dise que cette grande sainte vous a communiqué les qualités qui l'ont rendue si illustre. **(Anonyme).**

FIN DU TOME SEIZIÈME.

TABLE

DU SEIZIÈME VOLUME

PANÉGYRIQUES.

Saint François Xavier

Apôtre des Indes.

Pages.

Avertissement 1
§ I. — Desseins et Plans . . . 2
§ II. — Les Sources. 9
§ III. — Passages, Exemples, Applications de l'Ecriture 10
Passages qui conviennent plus particulièrement à saint Xavier. . . 11
Exemples et Figures tirés de l'Ecriture . . 13
Applications de quelques passages de l'Ecriture 17
§ IV. — Pensées et passages des SS. Pères et autres . 25
Passages qui conviennent plus particulièrement à S. François Xavier. 27
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie. 28
§ VI. — Endroits choisis des livres spirituels et des Prédicateurs. . . . 34

Saint Nicolas

Evêque de Myre.

Pages.

Avertissement 51
§ II. — Desseins et Plans . . . 52
§ II. — Les Sources. 56
§ III. — Passages, Exemples, Figures, Applications de l'Ecriture. 58
Exemples et figures tirés de l'Ecriture . . . 59
Applications de quelques passages de l'Ecriture à ce sujet . . 61
§ IV. — Pensées et Passages des saints Pères et autres. 68
Passages de quelques Pères sur S. Nicolas même 68
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie. . . . 70
§ VI. — Endroits choisis des livres spirituels et des Prédicateurs. . . . 76

Sainte Geneviève.

Pages.
Avertissement 87
§ I. — Desseins et Plans . . . 88
§ II. — Les Sources. 94
§ III. — Passages, Exemples, Figures, Applications de l'Ecriture. 95
Exemples et figures tirés de l'Ecriture. . . . 96
Applications de quelques passages de l'Ecriture 99
§ IV. — Passages et Pensées des SS. Pères qui peuvent convenir à ce sujet. . 104
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie. 106
§ VI. — Endroits choisis des livres spirituels et des Prédicateurs. . . . 109

—

Saint Antoine.

Avertissement 119
§ I. — Desseins et Plans . . . 120
§ II. — Les Sources 124
§ III. — Passages, Exemples, Figures et Applications de l'Ecriture. . . . 125
Exemples tirés de l'Ecriture 126
Applications de quelques passages de l'Ecriture à ce sujet . . 130
§ IV. — Pensées et passages des saints Pères et autres. 134
Passages qui peuvent convenir à S. Antoine. 135
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie. 136
§ VI. — Endroits choisis des livres spirituels et des Prédicateurs. . . . 139

—

Sainte Agnès.

Vierge et martyre.

Avertissement 153
§ I. Desseins et Plans 154
§ II. — Les Sources. 159
§ III. — Passages, Exemples, Figures, Applications de l'Ecriture. 160
Exemples et Figures tirés de l'Ecriture . . 161
Applications de quelques passages de l'Ecriture. 163
§ IV. — Passages et pensées des SS. Pères. 168
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie. 169
§ VI. — Endroits choisis des livres spirituels et des Prédicateurs. . . . 172

—

Saint Vincent et saint Laurent.

Martyrs.

Avertissement 181
§ I. — Desseins et Plans . . . 182
§ II. — Les Sources. 189
§ III. — Passages, Exemples, Figures et Applications de l'Ecriture. . . . 191
Exemples tirés de l'Ecriture. 192
Applications de quelques passages de l'Ecriture. 194
§ IV. — Pensées et Passages des SS. Pères et autres pour S. Vincent . . 200
Pensées des SS. Pères sur saint Laurent . . 202
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie 203
§ VI. — Endroits choisis des livres spirituels et des Prédicateurs. . . . 207

—

Saint Thomas d'Aquin.

Avertissement 220
§ I. — Desseins et Plans . . . 221
§ II. — Les Sources. 225

Pages.

§ III. — Passages, exemples, applications de l'Écriture 226
Exemples et Figures tirés de l'Ecriture . . 227
Applications de quelques passages de l'Ecriture. 231
§ IV. — Passages et Pensées des SS. Pères. 238
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie. 239
§ VI. — Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs. . . . 247

—

Sainte Monique.

Avertissement 260
§ I. — Desseins et Plans. . . 261
§ II. — Les Sources. 265
§ III. — Passages, Exemples, Figures, Applications de l'Ecriture. 266
Exemples tirés de l'Ecriture. . . . . , 267
Applications de quelques Passages de l'Ecriture. 272
§ IV. — Passages et Pensées de saint Augustin . . . 276
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie. . . . 278
§ VI — Endroits choisis des livres spirituels et des Prédicateurs. . . . 280

—

Saint Bonaventure.

Avertissement 291
§ I. — Desseins et Plans . . . 292
§ II. — Les Sources. 298
§ III. — Passages, Exemples, Figures et Applications de l'Ecriture. . . . 300
Exemples et Figures tirés de l'Ecriture . . 301
Applications de quelques passages de l'Ecriture 303

Pages.

§ IV. — Passages et Pensées des SS. Pères. 307
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie 309
§ VI. — Endroits choisis des livres spirituels et des Prédicateurs. . . . 313

—

Saint Louis

Roi de France.

Avertissement 324
§ I. — Desseins et Plans . . . 325
§ II. — Les Sources. 337
§ III. — Passages, Exemples, Figures, Applications de l'Ecriture. 338
Exemples et Figures tirés de l'Ecriture . . 339
Applications de quelques passages de l'Ecriture à ce sujet . . 343
§ IV. — Passages et Pensées des SS. Pères. 348
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie 349
§ VI. — Endroits choisis des livres spirituels et des Prédicateurs . . . 356

—

L'Ange Gardien

Saint Michel, les Anges en général.

Avertissement 379
§ I. — Desseins et plans . . . 380
§ II. — Les Sources. 390
§ III. — Passages, Exemples, Figures et Applications de l'Ecriture. — Passages sur les Anges en général. 392
Passages qui conviennent à l'Ange gardien . . 393
Passages qui conviennent à saint Michel . . . 394
Exemples et Figures tirés de l'Ecriture . . 394

Pages.

Applications de quelques Passages de l'Ecriture. 399
§ IV. — Pensées et passages des Saints Pères . . . 403
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie 405
§ VI. — Endroits choisis des livres spirituels et des Prédicateurs. . . . 415

—

Saint Charles Borromée

Avertissement 424
§ I. — Desseins et Plans. . . 425
§ II. — Les Sources. 430
§ III. — Passages, Exemples, Figures et Applications de l'Ecriture. . . . 431
Figures et Exemples tirés de l'Ecriture. . . 434
Applications de quelques passages de l'Ecriture. 437
§ IV. — Passages et Pensées des SS. Pères. 440
Passages tirés de la vie de ce saint. . . . 442
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie. 443
§ VI. — Endroits choisis des livres spirituels et des Prédicateurs. . . . 448

—

Saint Martin

Evêque de Tours.

Avertissement 461
§ I. — Desseins et Plans. . . 462
§ II. — Les Sources. 468
§ III. — Passages, Exemples, Figures, Applications de l'Écriture. 470
Exemples et Figures tirés de l'Écriture. . 471
Applications de quelques passages de l'Écriture à ce sujet. 473

Pages.

§ IV. — Passages et pensées des SS. Pères. 476
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie . . . 478
§ VI. — Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs. . . . 481

—

Sainte Catherine

Vierge et Martyre.

Avertissement 491
§ I. — Desseins et Plans. . . 492
§ II. — Les Sources. 498
§ III. — Passages, Exemples, Figures et Applications de l'Écriture. 499
Exemples et Figures tirés de l'Écriture. . 500
Applications de quelques passages de l'Écriture. 502
§ IV. — Passages et Pensées des Saints Pères. . . . 505
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie. . . . 506
§ VI. — Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs. . . . 508

—

Saint Sulpice

Evêque de Bourges.

Avertissement 515
§ I. — Desseins et Plans. . . 516
§ II. — Les Sources. 520
§ III. — Passages, exemples et applications de l'Écriture. 521
Exemples tirés de l'Écriture. 522
Applications de quelques passages de l'Écriture à ce sujet. 524
§ IV. — Passages et pensées des SS. Pères. 529
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie. . . . 530
§ VI. — Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs. . . . 532

Saint Jean de Matha

Fondateur de l'ordre de la Sainte-Trinité, appelé communément des Mathurins, et institué pour la Rédemption des captifs.

Pages.
Avertissement 542
§ I. — Desseins et Plans de discours sur Saint Jean de Matha et sur les autres saints qui ont eu la même fin et les mêmes vues que lui. 543
§ II. — Les Sources. 547
§ III. — Passages, Exemples, Figures et applications de l'Ecriture. . . . 548
Exemples et figures tirés de l'Ecriture. . . . 549
Applications de quelques passages de l'Écriture. 553
§ IV. — Pensées et passages des SS. Pères et autres. . 557
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie. . . . 558
§ VI. — Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs. . . . 560

—

Saint Hilaire

Evêque de Poitiers, père et docteur de l'Eglise.

Avertissement 566
§ II — Desseins et Plans. . . 567
§ II. — Les Sources. 571
§ III. — Passages, Exemples, Figures, Applications de l'Écriture. 572
Exemples tirés de l'Ecriture. 573
Applications de quelques passages de l'Écriture 575
§ IV. — Pensées et Passages des SS. Pères. 579
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie. . . . 581
§ VI. — Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs. . . . 584

Saint Maur

Disciple de Saint Benoit.

Pages.
Avertissement 594
§ I. — Desseins et Plans. . . 595
§ II. — Les Sources. 600
§ III. — Passages, Exemples, Figures, Applications de l'Écriture. 601
Exemples et Figures tirés de l'Écriture. . 602
Applications de quelques passages de l'Écriture. 604
§ IV. — Passages et pensées des SS. Pères. 610
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie. . . . 611
§ VI. — Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs. . . . 615

—

Sainte Scholastique

Sœur de saint Benoit.

Avertissement 621
§ I. — Desseins et Plans. . . 622
§ II. — Les Sources. 625
§ III. — Passages, exemples, applications de l'Écriture 626
Exemples et Figures tirés de l'Écriture et de l'histoire ecclésiastique 627
§ IV. — Passages et Pensées des Saints Pères. . . . 629
Application de quelques passages de l'Écriture. 631
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie. . . . 634
§ VI. — Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs. . . . 636

—

Sainte Catherine de Sienne.

Avertissement 642
§ I. — Desseins et Plans. . . 643
§ II. — Les Sources. 648
§ III. — Passages, Exemples, Figures et Applications de l'Écriture. . . . 649
Exemples et Figures de l'Écriture. 650

Pages.

Applications de quelques passages de l'Écriture. 653
§ IV. — Passages et pensées des SS. Pères. 657
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie. . . . 658
§ VI. — Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs. . . . 661

—

Saint Jacques-le-Mineur.

Avertissement 668
§ I. — Desseins et Plans. . . 669
§ II. — Les Sources. 671
§ III. — Passages, Exemples, Figures et Applications de l'Écriture. — Passages qui regardent ce saint. 673
Exemples et Figures tirés de l'Écriture. . 675
Applications de quelques passages de l'Écriture. 678
§ IV. — Passages et pensées des SS. Pères. 682
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie. . . . 683
§ VI. — Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs. . . . 686

—

Sainte Madeleine de Pazzi.

Avertissement 693
§ I. — Desseins et Plans. . . 694
§ II. — Les Sources. 697
§ III. — Passages, Exemples, Figures et Applications de l'Écriture. . . . 698
Exemples et Figures de l'Écriture. 699
Exemples et Figures tirés de l'Écriture et de l'Histoire ecclésiastique 701
§ IV. — Passages et Pensées des Saints Pères. . . . 706

Pages.

§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie. . . . 707
§ VI. — Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs. . . . 711

—

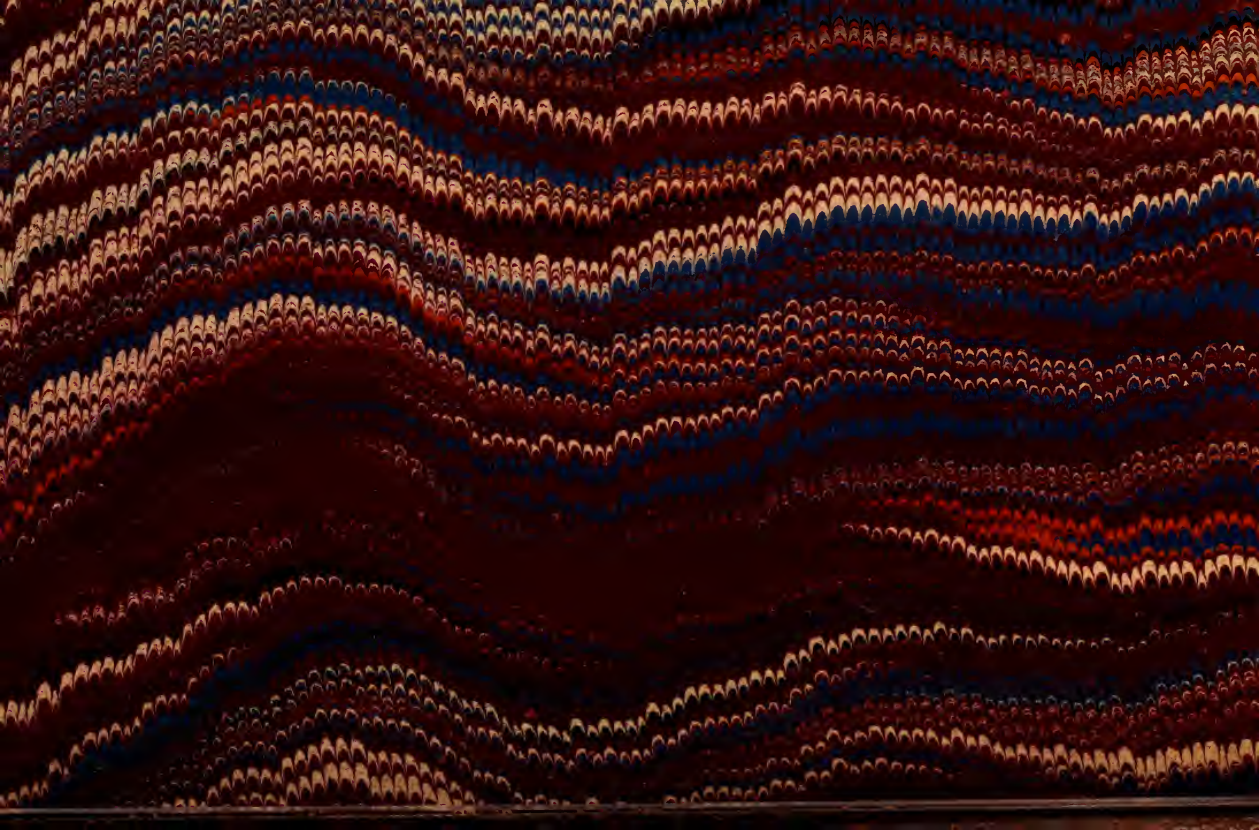
Saint Gaétan de Thienne

Fondateur des Clercs réguliers nommés THÉATINS.

Avertissement 721
§ I. — Desseins et Plans. . . 722
§ II. — Les Sources. 726
§ III. — Passages, Exemples, Figures et Applications de l'Écriture. . . . 726
Exemples et Figures tirés de l'Écriture. . . . 729
Applications de quelques passages de l'Écriture. 731
§ IV. — Passages et pensées des SS. Pères. 736
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie. . . . 737
§ VI. — Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs. . . . 743

—

Sainte Claire.

Avertissement 754
§ I. — Desseins et Plans. . . 755
§ II. — Les Sources. 760
§ III. — Passages, Exemples et applications de l'Écriture. 760
Exemples et Figures de l'Écriture. 761
Applications de quelques passages de l'Écriture. 764
§ IV. — Passages des SS. Pères et autres. 771
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie. 772
§ VI. — Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs. . . . 775

Saint-Quentin, imp. J. Moureau.